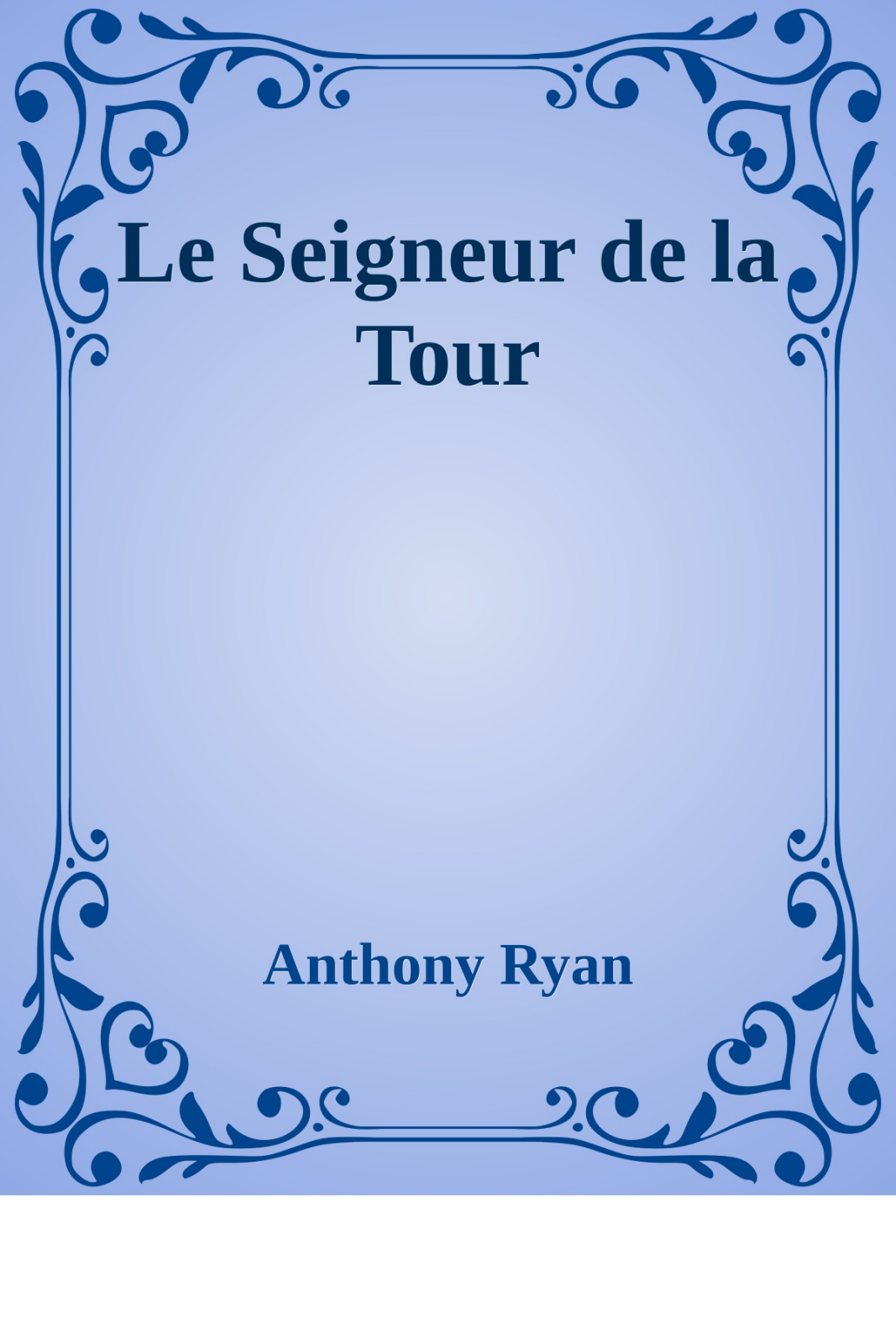


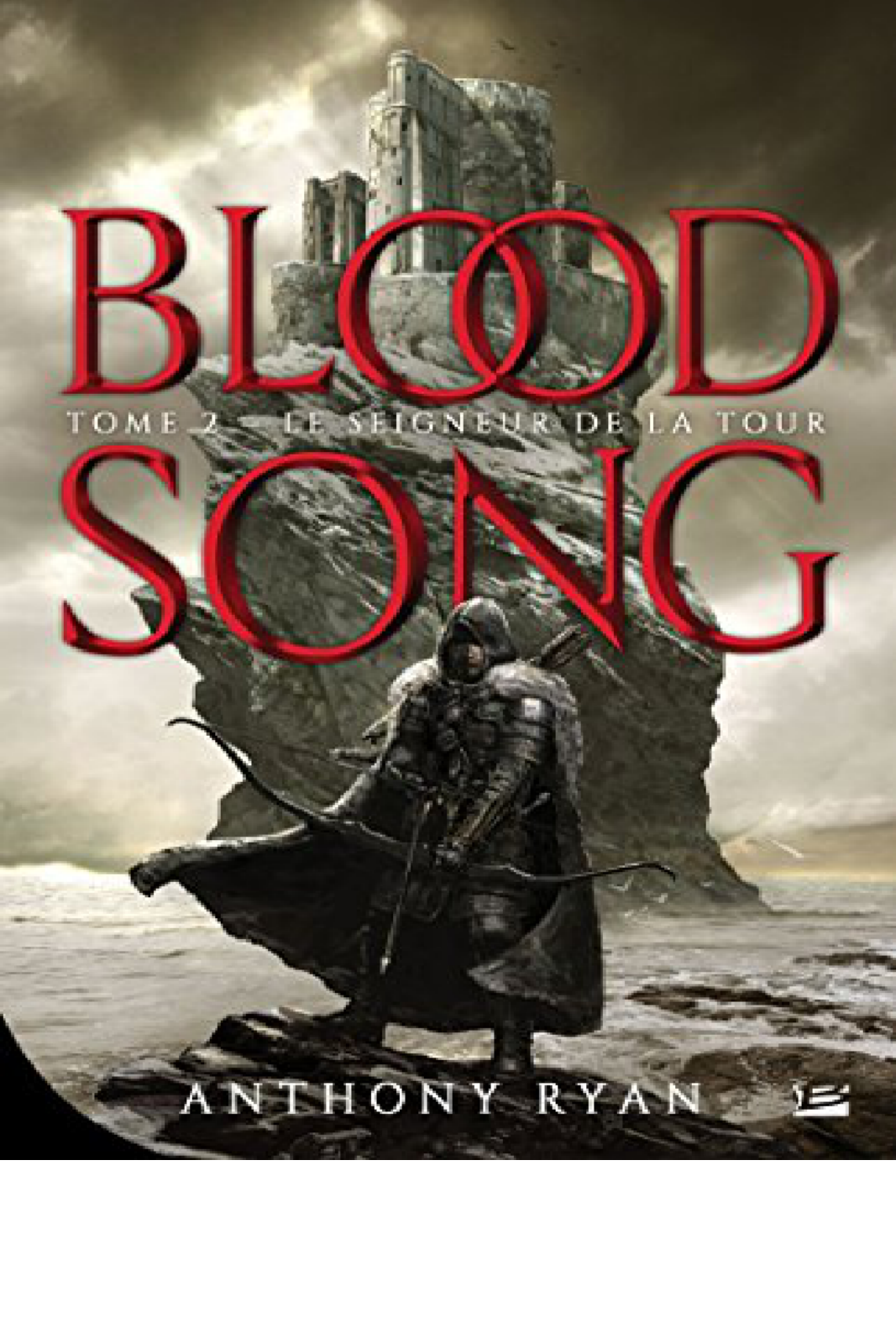


Le Seigneur de la Tour

Anthony Ryan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BLOOD TOME 2 - LE SEIGNEUR DE LA TOUR SONG

ANTHONY RYAN



Anthony Ryan

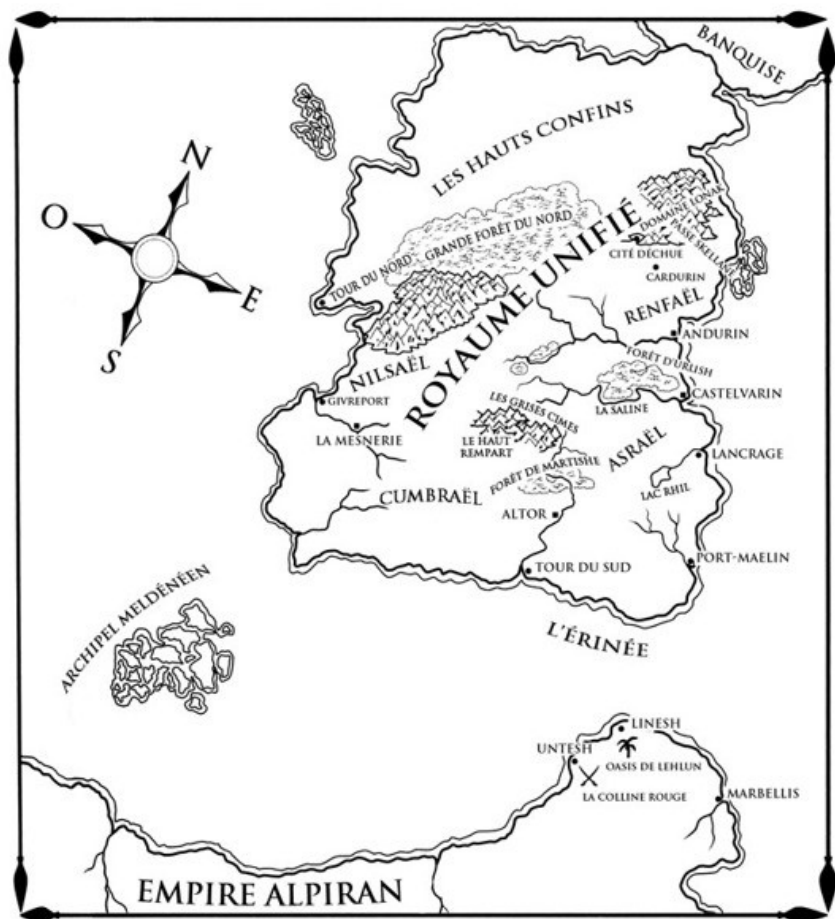
Le Seigneur de la Tour

Blood Song – tome 2

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Maxime Le Dain

Bragelonne

Pour ma mère, Catherine, qui y a cru bien avant moi.







PREMIÈRE PARTIE

*Le corbeau s'élève, porté par des ailes de feu,
Quand les flammes naissent
Des vents d'été.*

Poème seordah, auteur anonyme

Le Témoignage de Verniers

J'ai grandi dans l'opulence. Je ne m'en excuse pas ; après tout, on ne choisit pas sa famille. Je ne regrette d'ailleurs en rien cette enfance fastueuse, entourée de nombreux domestiques et d'excellents précepteurs, seuls à même d'assouvir ma curiosité dévorante et de nourrir mon esprit précoce. Je ne saurais donc puiser dans ma jeunesse tel récit d'épreuve formatrice ou telle épopée narrant mon combat contre l'iniquité et l'injustice de la vie. Je suis né dans une famille de haute lignée à la richesse considérable, j'y ai reçu une éducation sans pareille et les relations de mon père ont grandement facilité mon introduction à la cour. De sorte que si ni la douleur morale ni les peines de cœur ne m'ont été épargnées, je dois avouer que jamais, au cours des trente-six années qui précédèrent les événements de ce témoignage, je n'ai eu à souffrir des rigueurs de l'exercice physique. Si d'aventure j'avais su que mon périple vers le Royaume Unifié, où je devais entamer mes recherches en vue d'une chronique aussi exhaustive qu'impartiale de cette cruelle mais fascinante nation, aurait pour conséquence de mettre un terme à mon ignorance du labeur, de l'opprobre, de l'humiliation et de la torture, je puis vous assurer que j'aurais bondi sans hésiter par-dessus le bastingage et bravé à la nage les eaux infestées de requins dans le mince espoir de pouvoir un jour rentrer chez moi.

Car au moment où je choisis de commencer ce récit, voyez-vous, j'avais déjà découvert la douleur. J'avais appris les leçons du fouet et du bâton, le goût métallique du sang quand il jaillit de votre bouche, emportant avec lui quelques dents et vos dernières velléités de résistance. J'avais appris à me comporter en esclave. Voilà le titre qu'on me donnait, car voilà ce que j'étais devenu. Et malgré toutes les balivernes que vous avez pu lire ou entendre à mon sujet depuis cette époque, je n'ai jamais, à quelque moment que ce fût, agi en héros.

Le général volarien était moins vieux que je ne m'y attendais, tout comme son épouse, ma nouvelle propriétaire.

— Il n'a pas vraiment l'air d'un érudit, cœur-pur, dit-il d'une voix songeuse en m'examinant depuis le confort de sa couche. Un peu trop jeune pour avoir la tête de l'emploi.

Ses membres athlétiques et découplés, typiques d'un soldat de quelque renom, apparurent sous son ample tunique de soie rouge et noir et je fus frappé par l'absence de balafres sur la chair pâle de ses bras et de ses

jambes. Même son visage était lisse, parfaitement intact. Moi qui avais dû au cours de mon existence endurer la compagnie d'un grand nombre de combattants de tous horizons, jamais encore je n'avais rencontré un guerrier exempt de cicatrices.

— Il semble doté d'un œil vif, cela dit, reprit le général en remarquant la manière dont je l'observais.

Je baissai immédiatement le regard et contractai mes muscles, dans l'attente de l'inévitable gifle ou coup de fouet du contremaître. Lors de ma première journée en tant qu'esclave, un sergent de la Garde du Royaume qui avait eu le malheur de toiser un officier subalterne de la Cavalerie Franche s'était fait fouailler puis éventrer sous mes yeux. J'avais retenu la leçon.

— Honorable époux, déclara la femme du général de sa voix claire et cultivée. Je vous présente Verniers Alishe Someren, Chroniqueur Impérial à la cour de l'Empereur Aluran Maxtor Selsus.

— Croyez-vous vraiment que ce soit lui, cœur-pur ?

Ma personne semblait l'intéresser pour la toute première fois depuis mon irruption dans leur cabine somptueusement aménagée. La pièce, fort vaste pour une simple couchette de navire, regorgeait de riches tapis et tentures ; çà et là, des guéridons croulaient sous les fruits et les carafons de vin. Sans le roulis délicat du gigantesque navire de guerre sous mes pieds, j'aurais pu me croire dans un palais. Le général se releva et vint me dévisager avec attention.

— L'auteur des Chants d'Or et de Poussière ? Le chroniqueur de la Grande Guerre de la Providence ? (Il approcha la tête et me renifla, ses narines parcourues d'un tressaillement de dégoût.) Il pue comme tous ces autres chiens d'Alpirans, si vous voulez mon avis. Et je n'aime pas son regard. Bien trop effronté à mon goût.

Il recula et adressa un geste distrait au contremaître qui m'infligea ma prévisible punition : un coup sec de la poignée d'ivoire de son fouet, administré avec une économie consommée. J'étouffai ma douleur, la retins derrière mes dents serrées. Tout cri s'apparentait à une parole, et parler sans autorisation était une offense passible de mort.

— Mon bon ami, je vous en prie, dit l'épouse du général avec un accent d'irritation dans la voix. Il a coûté cher.

— Oh ! je n'en doute pas. (Le général tendit sa paume, qu'un esclave s'empressa de garnir d'une coupe de vin.) Ne vous inquiétez pas, honorable épouse. Je prendrai soin de préserver sa cervelle et ses douces mains. Il ne servirait plus à grand-chose sans elles, n'est-ce pas ? Alors dis-moi, l'écrivillon, comment as-tu atterri dans notre province fraîchement conquise, hmm ?

Je répondis sans tarder, chassant mes larmes naissantes d'un battement de paupières. Les Volariens réprimaient sévèrement toute hésitation.

— Je comptais y mener des recherches pour une nouvelle chronique,

maître.

— Oh ! merveilleux. Je suis moi-même un grand admirateur de ton œuvre, n'est-ce pas, cœur-pur ?

— Assurément, mon ami. Après tout, vous aussi êtes un grand érudit.

Elle avait légèrement insisté sur le mot « grand », lui conférant une nuance infime mais néanmoins perceptible. Du mépris, compris-je alors. Elle ne respecte pas cet homme. Et pourtant, elle m'offre à lui.

Le général marqua une brève seconde de silence avant de poursuivre d'une voix plus dure. Il avait perçu l'insulte, mais choisi de la tolérer. Qui mène vraiment la barque, dans ce couple ?

— Et quel en était le sujet ? s'enquit le général. De cette nouvelle chronique en préparation ?

— Le Royaume Unifié, maître.

— Eh bien, dans ce cas, nous t'avons rendu service, non ? (Il pouffa, ravi de son propre trait d'esprit.) La conclusion semble toute trouvée, désormais.

Il rit à nouveau, trempa ses lèvres dans sa coupe et haussa un sourcil approbateur.

— Pas mal du tout. Prends donc note, tabellion. (L'esclave chauve posté dans un angle de la cabine s'avança, un stylet dans une main, un parchemin dans l'autre.) Ordres aux patrouilles d'éclaireurs : interdiction de toucher aux vignobles, et qu'on diminue de moitié le quota d'esclaves requis dans les régions viticoles. Il m'attristerait de priver d'un tel savoir-faire le Fief de...

Il s'interrompt, levant vers moi un regard interdit.

— Cumbraël, maître.

— Voilà, oui, Cumbraël. Je n'arrive décidément pas à retenir ce nom. Je compte bien proposer au Conseil de rebaptiser cette province, à mon retour.

— Encore faudrait-il que vous siégiez au Conseil, mon bon ami, intervint son épouse.

Elle avait parlé sans la moindre note de mépris, cette fois-ci, mais je ne pus m'empêcher de remarquer le coup d'œil voilé de colère que le général plongeait dans sa coupe.

— Que serais-je devenu sans votre présence d'esprit, Fornella ? maugréait-il. Dis-moi, l'historien, à quel heureux hasard devons-nous ton arrivée dans notre famille ?

— Je voyageais avec la Garde du Royaume, maître. Le roi Malcius m'avait accordé la permission d'accompagner son ost dépêché en Cumbraël.

— Tu étais donc là ? Tu as été témoin de ma victoire ?

Je réprimai l'atroce déferlante de râles et de visions infernales qui hantait mes nuits depuis ce jour funeste.

— Oui, maître.

— Il semblerait que ce présent ait encore plus de valeur que vous le

pressentiez, Fornella. (Il claqua des doigts en direction de son scribe.) Une plume, du parchemin et une cabine pour l'historien. Pas trop confortable, la cabine, qu'il ne lui prenne pas l'envie de s'assoupir au lieu d'écrire le compte-rendu poignant et, je n'en doute pas, fort éloquent de mon premier grand triomphe lors de cette campagne.

Il s'approcha de moi une fois encore avec un sourire ravi. Le sourire d'un enfant devant son nouveau jouet.

— J'espère lire ce récit demain matin, à la première heure. Dans le cas contraire, tu perds un œil.

Le dos perclus de douleur et les doigts en feu, je peinais au-dessus de la table trop basse qu'ils avaient daigné m'accorder. Des myriades de taches d'encre maculaient ma tunique d'esclave et l'épuisement embuait ma vision. Jamais encore je n'avais produit tant de mots en si peu de temps. Le sol de la cabine disparaissait littéralement sous les parchemins, où s'alignaient mes tentatives souvent maladroites pour élaborer le mensonge que le général appelait de ses vœux. Une glorieuse victoire... S'il y avait eu une grande absente sur ce champ de bataille, c'était bien la gloire. J'y avais croisé la peur, l'horreur et le sang auréolés de miasmes de mort et de merde, ça oui ; mais de gloire, point. Le général en avait sans doute conscience – il était après tout l'artisan de la défaite de la Garde du Royaume –, mais il m'avait passé commande d'un mensonge et, en bon esclave besogneux, je m'attelais à la tâche avec toute l'énergie que je pouvais invoquer.

Le sommeil s'empara de moi aux petites heures, m'engluant dans un cauchemar d'autant plus vif que j'avais dû bien malgré moi me replonger dans les événements de ce jour terrible... L'expression du Seigneur de Guerre quand il avait compris l'imminence de la défaite, sa froide détermination lorsqu'il avait tiré son épée pour charger la ligne de front volarienne, abattu par les Kuritaï avant même de pouvoir assener le moindre coup...

Après qu'un coup violent frappé à la porte m'eut tiré de ma torpeur, je m'éveillai et me levai à grand-peine. Un esclave domestique se glissa dans la cabine, porteur d'un plateau chargé de pain, de raisin et d'une petite fiole de vin. Il déposa le tout sur la table et disparut sans un mot.

— Je me disais que tu aurais peut-être faim.

Mon regard apeuré se posa sur l'épouse du général, campée dans l'encadrement de la porte. Elle portait une toge de soie rouge brodée de fils d'or, qui gainait étroitement sa silhouette. Je baissai immédiatement les yeux sur les lattes du pont.

— Merci, maîtresse.

Elle entra dans la cabine, ferma la porte derrière elle et embrassa d'un coup d'œil les innombrables feuillets couverts de lettres tremblantes.

— Alors, tu as fini ?

— Oui, maîtresse.

Elle ramassa l'un des parchemins.

— Tu l'as rédigé en volarien.

— Je présumais que tel serait le désir de mon maître.

— Et tu as fort bien présumé. (Les sourcils froncés, elle se mit à lire.)

Quelle belle plume, dis-moi. Mon époux en crèvera d'envie. Le pauvre se prend pour un poète, le savais-tu ? Si la chance te fait particulièrement défaut, il se pourrait bien qu'il te récite quelques vers de son cru. Dans ces moments-là, il m'évoque un canard à la voix parfaitement horripilante. Mais ceci... (Elle leva le feuillet.) Ceci surpasse en talent les écrits de plusieurs grands noms des lettres volariennes.

— Vous me flattez, maîtresse.

— Au contraire, je dis la vérité. C'est d'ailleurs ma meilleure arme. (Elle s'interrompt, puis se mit à lire à haute voix.) « Ayant sottement mésestimé l'habileté de son adversaire, le commandant de la Garde du Royaume crut bon d'appliquer une tactique aussi grossière que flagrante en envoyant ses troupes à l'assaut du cœur de la formation volarienne et son infanterie à revers du flanc ennemi. C'était sans compter sur le flair tactique incomparable du général Reklar Tokrev, qui anticipa sans mal chacune de ses pitoyables manœuvres. » (Elle haussa un sourcil en me regardant.) De toute évidence, tu sais flatter ton public.

— Je suis ravi que le texte vous agrée, maîtresse.

— S'il m'agré ? Oh ! loin de là. Mais il satisfera sûrement le butor qui me sert d'époux. Votre épopée boursouflée cinglera vers l'Empire dès demain soir, à bord du vaisseau le plus rapide qui se puisse trouver, et il ne fait aucun doute qu'ordre sera donné d'en produire un millier de copies pour les distribuer au plus vite. (Elle lâcha le feuillet.) À présent, j'aimerais comprendre comment il a pu infliger si terrible défaite à la Garde du Royaume. Et je te prierais de me répondre sans détours.

Je déglutis douloureusement. Elle avait certes le pouvoir de m'arracher la vérité, mais saurait-elle me protéger si d'aventure celle-ci l'accompagnait jusque dans la couche conjugale ?

— Maîtresse, peut-être ai-je par endroits quelque peu enjolivé le récit...

— La vérité, j'ai dit !

Son timbre strident, une fois encore. La voix d'une femme qui avait possédé des esclaves toute sa vie.

— La Garde du Royaume a été submergée, tant par la multitude d'ennemis que par la trahison dont elle fut victime. Ils ont vaillamment combattu, mais ils étaient trop inférieurs en nombre.

— Je vois. As-tu lutté à leurs côtés ?

Lutter, moi ? Quand il était devenu manifeste que le cours de la bataille avait tourné, j'avais éperonné ma monture pour échapper par l'arrière à l'affrontement. Sauf qu'il n'y avait plus d'arrière, les Volariens étaient partout, semant la mort sur leur passage. Je m'enfouis alors sous une pile

de cadavres suffisamment haute et lorsque, à la faveur de l'obscurité, je décidai enfin d'en émerger, ce fut pour me faire immédiatement capturer par les rabatteurs d'esclaves. Une troupe fort efficace, je dois dire, capable d'évaluer d'un coup d'œil la valeur marchande de son butin. Il leur avait suffi d'une rossée pour me soutirer mon nom et comprendre qu'ils tenaient là une prise juteuse. La femme m'avait acheté dans l'enceinte même du campement, cueilli comme une fleur parmi la foule de captifs entravés aux pas traînants. Les rabatteurs avaient, me semblait-il, ordre de lui amener tout lettré qu'ils parviendraient à dénicher. À en juger par la bourse rebondie qu'elle avait tendue au contremaître, j'avais tout d'un article de premier choix.

— Je ne suis pas un guerrier, maîtresse.

— J'espère bien. Après tout, je ne t'ai pas acheté pour tes prouesses martiales. (Elle me toisa en silence un long moment.) Tu le caches bien, mais je le perçois sans mal, messire Verniers. Tu nous hais. Nous avons beau t'avoir inculqué l'obéissance à coups de trique, ta haine couve encore, comme un fagot de branches sèches attendant l'étincelle.

Le regard baissé, je me concentrai sur les nœuds spiralés des lattes du plancher, les paumes moites de sueur. Elle prit alors mon menton au creux de sa main et me releva délicatement le visage. Je fermai les yeux, puis étouffai un gémissement apeuré quand je sentis ses lèvres effleurer les miennes le temps d'un unique et doux baiser.

— Demain matin, dit-elle. Il vaudra que tu assistes à l'assaut final contre la cité, à présent que les brèches ont été pratiquées. Et ne lésine pas sur les descriptions les plus crues, veux-tu ? Nous autres Volariens apprécions nos récits de bataille bien saignants.

— Je n'y manquerai pas, maîtresse.

— Parfait. (Elle se détourna et ouvrit la porte.) Si la chance nous sourit, nous en aurons bientôt fini avec cette contrée humide. J'ai hâte que tu visites ma bibliothèque de Volar. Plus de dix mille volumes, certains si anciens que nul ne peut plus les traduire. Cela te plairait-il ?

— Beaucoup, maîtresse.

Elle émit un petit rire étouffé et quitta la cabine sans un mot.

Je contemplai la porte close un long moment durant, ignorant la nourriture sur la table malgré les grondements de mon estomac. Pour une raison inconnue, mes mains avaient cessé de transpirer. « Un fagot de branches sèches attendant l'étincelle. »

Comme elle l'avait prédit, le général me convoqua sur le pont au petit matin pour assister à la chute de la cité d'Altor, assiégée désormais depuis plus de deux mois par les troupes volariennes. Un spectacle impressionnant, à l'image des flèches jumelles de la cathédrale du Père Universel surplombant la masse compacte des demeures nichées à l'intérieur de cet îlot de pierre, relié au continent par un étroit remblai. Mes nombreuses

recherches m'avaient appris que nul encore n'avait jamais fait tomber Altor, ni Janus lors des guerres d'Unification, ni aucun des autres aspirants à la Couronne avant lui. Trois cents années de résistance aux conquêtes allaient prendre fin aujourd'hui, grâce aux deux brèches pratiquées dans le mur d'enceinte par les gigantesques balistes installées à bord des navires de la flotte attaquante, qui mouillaient à deux cents mètres de la côte. Elles poursuivaient leur œuvre de destruction en ce moment même, projetant de formidables rochers sur les murailles en lambeaux, dont les trouées béantes me paraissaient pourtant, dans mon inexpérience des choses de la guerre, déjà fort praticables en l'état.

— Splendides, hein, l'historien ? m'interpella le général.

En armure de pied en cap, il portait un plastron d'émail rouge aux ornements somptueux, des bottes de cavalerie lui montant jusqu'aux cuisses ainsi qu'un glaive au ceinturon. Le général volarien dans toute sa splendeur. Je remarquai un autre esclave assis non loin, un vieillard décharné au regard curieusement brillant ; il faisait courir un morceau de charbon sur une toile ample, afin d'y dessiner l'image du général. Ce dernier désigna l'une des balistes, garda la pose et jeta un coup d'œil au vieil esclave par-dessus son épaule.

— On ne les emploie que sur la terre ferme, d'habitude, mais j'ai perçu leur potentiel pour nous apporter la victoire. Le mariage triomphant des arts cousins du combat terrestre et de la guerre navale. Note-moi ça, tiens.

J'écrivis sa formule sur le premier feuillet de la liasse de parchemins qui m'avait été confiée. Au même instant, le vieillard interrompit son esquisse et adressa au général une solennelle révérence.

— J'ai lu ton compte-rendu, me dit le militaire. Malin de ta part d'avoir tempéré les descriptions trop flatteuses à mon égard.

Un accès de terreur soudaine me creusa la poitrine et je me demandai, dans un élan de panique, s'il me laisserait le choix de l'œil à m'arracher.

— Car un récit trop élogieux ne manquerait pas d'éveiller les soupçons parmi ceux de mes compatriotes qui ont hâte de découvrir mes exploits, poursuivit-il. Ils pourraient croire que j'ai quelque peu exagéré mes mérites. Vraiment malin d'y avoir songé.

— Merci, maître.

— Il ne s'agit pas d'un compliment, mais d'une simple constatation. Regarde par là.

Il me fit signe d'approcher et désigna la carte déployée sur la table. Je connaissais la proverbiale précision des cartographes volariens, mais le plan d'Altor que j'avais sous les yeux dépassait l'entendement. Chaque rue s'y déployait avec une extraordinaire profusion de détails, tous empreints d'une précision et d'une clarté qui reléguaient aux oubliettes les meilleures productions de la Guilde des Arpenteurs de l'Empereur. À sa vue, je me demandai depuis combien de temps les Volariens planifiaient leur invasion, et de quelle sorte d'appui ils avaient bien pu bénéficier.

— Les brèches se trouvent ici et ici.

Le doigt du général tomba sur deux marques charbonneuses tracées à même le plan, dont les traits épais barraient le dessin délicat des fortifications.

— Les deux seront prises d'assaut simultanément. Nul doute que les Cumbraëliens auront préparé toutes sortes de mauvaises surprises de leur côté, mais l'attaque mobilisera leur attention sur ces points faibles. De sorte qu'ils ne s'attendent pas à un autre assaut sur les remparts. (Il tapota un point marqué d'une petite croix sur la muraille occidentale.) Un bataillon complet de Kuritai escaladera le mur pour prendre à revers les défenseurs de la brèche voisine. Une fois l'accès à la ville sécurisé, elle devrait nous tomber dans les mains d'ici à la nuit.

Je notai tout, résistant à la tentation d'utiliser l'alpiran. Écrire dans ma langue natale aurait pu le rendre méfiant.

Il s'écarta soudain de la table pour déclarer d'une voix théâtrale :

— Ces déistes, il faut bien l'avouer, furent de vaillants adversaires. De loin les meilleurs archers qu'il m'ait été donné d'affronter sur le champ de bataille. Quant à leur sorcière, elle semble leur insuffler un courage certain. Tu as entendu parler d'elle, j'imagine ?

Les rumeurs du dehors se faisaient rares dans les enclos aux esclaves, où elles se limitaient à quelques murmures dérobés, des fragments de ragots tirés des conversations entre les Épées Franches. Pour la plupart, elles consistaient en une succession de rapports de défaites et de massacres à mesure que les cohortes volariennes continuaient leur percée dans le Royaume ; mais plus les coups de fouet nous entraînaient vers le sud, vers Cumbraël, et plus le récit de la terrible sorcière d'Altor éclipsait le reste, unique lueur d'espoir en cette terre condamnée.

— De vagues on-dit, maître. Elle pourrait très bien n'être qu'un personnage de légende.

— Oh ! que non, elle existe bien, je t'assure. Je le tiens de la compagnie d'Épées Franches qui a fui après le dernier assaut sur les murailles. Elle était là, m'ont-ils affirmé, une gamine d'à peine vingt ans, au cœur de la bataille. Elle a fauché de nombreux hommes, disaient-ils. Je les ai tous fait étrangler, bien entendu, ces misérables lâches. (Il s'interrompit l'espace de quelques instants, perdu dans ses pensées.) Note donc : « La lâcheté constitue la pire trahison de la liberté, cet incomparable présent. Car qui fuit la bataille devient esclave de sa peur. »

— Très profond, mon bon ami.

L'épouse du général nous faisait l'honneur de se joindre à nous. Simplement vêtue, elle avait troqué ce matin la volupé de sa toge contre une robe de mousseline et un châle vermeil en coton. Elle rejoignit son mari le long du bastingage, me frôlant au passage d'un peu trop près à mon goût, et contempla les servants d'une baliste en train d'actionner le grand treuil qui ramenait en arrière les bras de la machine, en préparation d'un

nouveau lancer.

— N'oublie pas de réserver une bonne place dans ton compte-rendu au bain de sang qui se profile, Verniers.

— Je n'y manquerai pas, maîtresse.

Je vis la main du général tressaillir sur le pommeau de son glaive. Elle se plaît à le tourmenter à la moindre occasion. Et pourtant, il contient sa colère, lui qui a pourtant occis des milliers d'hommes. Quel est le véritable rôle de cette femme ? me demandai-je.

Le regard de Fornella se détourna de la baliste, attiré par un petit navire à l'approche, dont les avirons agitaient la surface étale du fleuve à marée basse. Un homme se tenait à la proue, à peine identifiable à cette distance. Je vis pourtant Fornella se raidir à sa vue.

— Notre Allié nous envoie sa créature, mon bon ami, déclara-t-elle.

Quand le général se tourna dans la direction de l'esquif, une ombre passa sur son visage – un sursaut de rage, mais aussi d'effroi. Je ressentis soudain le besoin de m'éloigner ; quelle que fût l'identité du nouveau venu, je n'avais aucune envie de faire la connaissance d'un être capable d'inquiéter des âmes aussi noires que celles de mes propriétaires. Mais je n'avais pas le choix, bien entendu. Je n'étais qu'un esclave et on ne m'avait pas congédié. Je ne pouvais donc qu'attendre et regarder le navire nous aborder, les galériens volariens attrapant les cordages qu'on leur lançait sur le pont et les nouant avec cette efficacité qui ne vient qu'après des années de servitude apeurée.

L'homme à la carrure imposante, barbu et dégarni qui se hissa sur le pont était dans la fleur de l'âge. Ses traits durs n'affichaient pas la moindre émotion.

— Bienvenue, dit le général d'une voix égale, presque prudente.

Il ne décline ni son nom ni son rang, relevai-je. Qui est donc cet homme ?

— Vous avez de nouvelles informations à nous offrir, je présume ? reprit le général.

L'homme ignore la question.

— L'Alpiran, dit-il dans un volarien marqué par l'accent caractéristique des régions septentrionales de ce Royaume déchu. Lequel est-ce ?

— Que lui voulez-vous ? demanda Fornella de sa voix stridente.

Il ne lui accorda pas même un coup d'œil et mon cœur fit une embardée quand son regard balaya le pont pour se fixer sur moi. À grandes enjambées, il s'approcha si près que je pouvais sentir la puanteur de sa crasse. Il empestait la mort, doublée d'une exhalaison qui témoignait d'un mépris revendiqué pour toute forme d'hygiène. Son haleine, quant à elle, m'enveloppa comme une bouffée de poison vaporeux tandis que je me recroquevillais sur moi-même.

— Où, m'interrogea-t-il, se cache Vaelin Al Sorna ?

Chapitre premier

REVA

Puisse le Père Universel, qui voit tout et tout embrasse dans Sa miséricorde, guider ma lame.

Elle regarda l'homme de haute stature enjamber la passerelle et prendre pied sur les quais. Vêtu d'un uniforme de simple matelot – une blouse de toile brune, de robustes bottes au cuir fané par les ans et une cape en coton élimée –, il ne portait, à la grande surprise de la jeune femme, aucune épée à sa ceinture ou en travers de son dos. Un sac de jute battait cependant son épaule, de taille suffisante pour contenir une arme.

L'homme fit volte-face quand quelqu'un l'appela depuis le pont du bateau, un marin à la peau noire, au torse puissant et au cou ceint d'un foulard rouge, attribut qui l'identifiait comme le capitaine du vaisseau ayant transporté ce si prestigieux passager dans un petit port de province. L'homme secoua la tête avec un sourire contraint, adressa au navigateur un salut amical mais définitif, puis tourna enfin le dos au navire. Comme il s'éloignait d'un pas vif, il releva la capuche de sa cape. Quantité de colporteurs, troubadours et catins hantaient les quais, ce jour-là ; si la plupart ne lui accordaient guère d'attention, sa taille imposante lui attira néanmoins quelques regards. Quand une troupe de filles de joie tenta, sans grand enthousiasme, de s'attirer ses faveurs – il n'était après tout à leurs yeux qu'un énième loup de mer désargenté –, il leur répondit par un rire désinvolte, les mains levées en signe d'excuses et de regrettable pauvreté.

Stupides catins, songea-t-elle, tapie dans la venelle humide qu'elle habitait depuis trois jours. Trois jours qui n'avaient pas suffi à l'habituer à la puanteur des criées situées de part et d'autre de son repaire. *C'est de sang qu'il se repaît, pas de chair.*

L'homme tourna au coin d'une rue, sans doute en direction de la porte nord. Elle se glissa hors de sa cachette pour le suivre.

— C'est l'heure d'régler son loyer, ma jolie.

Le gros plein de soupe, une fois encore. Il la harcelait depuis son arrivée dans la ruelle, lui soutirant chaque jour de nouvelles pièces pour ne pas attirer l'attention des gardes sur elle ; les autorités portuaires se montraient fort peu tolérantes avec les vagabonds, ces derniers temps. Elle savait toutefois que ce n'était pas vraiment l'argent qui l'intéressait. Il devait avoir seize ans, soit deux ans de moins qu'elle, mais il mesurait bien cinq centimètres de plus, sans parler de son poids. À en juger par l'éclat de son regard, il avait englouti tout son pécule à la taverne.

— Fini d'jouer, dit-il. Un jour de plus et tu filais, qu'tu disais. Et te v'là encore dans le coin. Alors envoie la picaille.

— Je t'en prie, dit-elle en reculant, sa voix haut perchée empreinte de terreur.

S'il avait été sobre, il se serait peut-être demandé pourquoi elle s'éloignait de la rue pour s'enfoncer dans l'ombre, là où justement elle devenait vulnérable.

— Il m'en reste encore, regarde.

Elle ouvrit la main, révélant une piécette au lustre cuivré dans la pénombre.

— Un pauvre liard ! (Il la repoussa violemment, comme elle s'y attendait.) Sale chienne cumbraëline. Je m'en vais te rafler ta monnaie et bien plus enc...

Son poing entrouvert le cueillit à la base du nez, un coup précis porté à l'endroit le plus sensible du visage de manière à le sonner pour de bon. La tête de son agresseur partit en arrière, son mouvement accompagné par une gerbe de sang crachée par son nez et sa lèvre supérieure en charpie. Du fourreau dissimulé au creux de son dos, elle fit jaillir un poignard, prête à porter le coup de grâce à son adversaire titubant. Ce ne fut cependant pas nécessaire. Une lueur d'incompréhension au fond des yeux, l'adolescent obèse passa sa langue sur sa lèvre éclatée, puis s'évanouit sur les pavés. Le saisissant par ses chevilles, elle s'empressa de le tirer dans l'ombre pour le détrousser d'un maigre butin : ce qui restait de ses liards, une petite fiole d'andrinople et une pomme entamée. Elle empocha les piécettes, délaissa l'andrinople et s'éloigna en mastiquant avidement la pomme. Bien des heures passeraient avant qu'on découvre le corps inconscient du garçon, et même alors on le croirait victime d'une rixe d'ivrognes.

L'homme de haute taille lui apparut l'espace d'un court instant alors qu'il franchissait la porte, adressant au passage un signe de tête affable aux gardes en faction sans pour autant baisser sa capuche. Elle prit le temps de finir sa pomme pendant qu'il empruntait la route du Nord et lui laissa cinq cents mètres d'avance avant de lui emboîter le pas.

Puisse le Père Universel, qui voit tout et tout embrasse dans Sa

L'homme ne quitta pas la chaussée de la journée, s'arrêtant de temps à autre pour surveiller les environs et balayer du regard l'horizon ou l'orée des arbres. Le comportement d'un homme prudent... ou bien d'un guerrier chevronné. La jeune femme, pour sa part, prit soin de rester à l'écart de la route, cheminant à l'abri des bosquets qui dominaient les terres au nord de Lancrage, sans jamais perdre sa cible de vue. Il avançait à vive allure, porté par ses longues foulées régulières qui engloutissaient les kilomètres avec diligence. Il croisa quelques voyageurs en chemin – pour la plupart sur des chariots de marchandises en route ou de retour du port, ainsi que des cavaliers solitaires –, mais aucun ne lui adressa la parole. Les bois alentour étaient si infestés de brigands que s'entretenir avec un inconnu pouvait s'avérer dangereux, même si l'inconnu en question affichait un désintérêt marqué pour leurs mines inquiètes.

À la tombée de la nuit, il quitta la route et s'enfonça dans les bois, en quête d'un bivouac. Elle le suivit à la trace jusque dans une petite clairière abritée par les branches épaisses d'un if centenaire et s'allongea dans un fossé peu profond, sous un fourré d'ajoncs. Entre les fougères, elle le regarda établir son campement. Il agissait avec l'économie consommée d'un véritable forestier, chacun de ses gestes exécutés de façon presque inconsciente : ramasser du bois, allumer le feu, nettoyer le sol et dérouler son tapis, tout cela ne sembla lui prendre que quelques secondes à peine.

L'homme s'installa ensuite contre le tronc de l'if, dîna d'une tranche de bœuf séché qu'il accompagna d'une gorgée de sa gourde, puis regarda sa flambée se consumer. Il paraissait curieusement concentré, comme absorbé par une conversation d'importance. La jeune femme se raidit, craignant d'être découverte, son poignard déjà tiré. *Aurait-il senti ma présence ?* se demanda-t-elle. Le prêtre l'avait avertie de son affinité avec la Ténèbre, il l'avait mise en garde contre cet homme qu'il tenait pour le guerrier le plus formidable qu'elle aurait jamais à affronter. Pour toute réponse, elle avait éclaté de rire et visé la cible montée sur le mur de la grange, cette grange où le prêtre avait passé tant d'années à l'entraîner. Le poignard s'était violemment fiché dans la mire, ses vibrations provoquant l'éclatement du cercle de bois qui s'était effondré au sol. « Le Père Universel veille sur moi, vous vous rappelez ? » avait-elle dit. Le prêtre l'avait alors fouettée, pour châtier tant son arrogance que sa prétention à connaître les desseins du Père Universel.

Il lui fallut attendre une bonne heure avant que l'homme au visage grave batte enfin des paupières, jette un dernier coup d'œil à la forêt alentour et se blottisse dans sa cape pour la nuit. Elle se contraignit à

attendre une heure de plus que les ténèbres s'installent et investissent les sous-bois, étouffant les volutes pétillantes du feu de bois à l'agonie.

Les jambes fléchies, elle se hissa hors du fossé et inversa sa prise sur son arme, plaquant la lame contre son bras pour en cacher l'éclat. Elle s'approcha de la forme endormie de sa proie avec toute la furtivité que lui avait apprise le prêtre à grand renfort de bastonnades depuis ses six ans. Elle se mouvait à présent aussi silencieusement que n'importe quel prédateur de la forêt. L'homme était allongé sur le dos, le cou exposé. Il serait facile de le tuer dans son sommeil, mais sa mission exigeait autre chose. « *L'épée* », lui répétait sans cesse le prêtre. « *L'épée prime sur tout le reste, sa mort n'est qu'accessoire.* »

Elle redressa son poignard, prête à passer à l'acte. « La plupart des hommes deviennent fort volubiles avec un couteau sous la gorge », lui avait enseigné le prêtre. « Puisse le Père Universel, qui voit tout et tout embrasse dans Sa miséricorde, guider ta lame. »

Elle se jeta sur l'homme à terre, son poignard plongeant sur sa gorge nue...

... et s'immobilisa soudain, les poumons vidés par l'impact brutal d'une masse inconnue au creux de sa poitrine. *Ses bottes*, comprit-elle avec un grognement de douleur. Puis elle se retrouva projetée dans les airs, propulsée par la parade de son adversaire pour atterrir sur son dos à une bonne dizaine de pas de là. Elle se redressa à grand-peine, assenant un coup de poignard circulaire à l'endroit où elle savait qu'il l'attaquerait... La lame siffla dans le vide, sans rencontrer d'obstacle. Debout près de l'if, l'homme l'observait d'un air qui provoqua en elle un sursaut de rage. Un air amusé.

Les lèvres retroussées, elle repartit à la charge, faisant fi des précautions que le prêtre et sa canne lui avaient inculquées. Elle feignit d'attaquer sur la gauche et bondit, son poignard dirigé droit vers l'épaule du colosse... Une nouvelle fois, son arme siffla dans le vide. Elle trébucha, emportée par son élan, et dut s'enrouler sur elle-même pour ne pas tomber. C'est alors qu'elle le vit : campé à deux pas de là, il souriait encore.

Elle se fendit et passa à l'attaque, sa lame emportée dans une valse complexe de frappes de taille et d'estoc, accompagnée par un déchaînement fulgurant de coups de pied et de poing... Aucun ne fit mouche.

Elle s'obligea à cesser son assaut pour reprendre son souffle, engloutir de longues goulées d'air saccadées et avaler sa haine et son dépit. « *Si ton attaque échoue, retire-toi.* » Les paroles du prêtre résonnaient dans son esprit. « *Et guette dans l'ombre une nouvelle occasion. Le Père toujours récompense la patience.* »

Elle adressa à son adversaire un dernier rictus de rage et tourna les talons, prête à décamper dans les ténèbres...

— Tu as les yeux de ton père.

Cours ! hurla la voix du prêtre dans son crâne. Mais elle s'arrêta pourtant, fit lentement volte-face. L'expression de l'homme avait changé : son amusement avait laissé place à un air peiné.

— Où est-elle ? demanda-t-elle. Où est l'épée de mon père, Sombrelame ?

Il haussa les sourcils.

— Sombrelame. Il y a bien longtemps que je n'ai pas entendu ce nom.

Sur ces mots, il regagna son bivouac, lança quelques branches dans le feu et frappa son briquet. La jeune femme se tourna vers la forêt, puis vers le campement, hésitante, dévorée par la haine d'elle-même et la frustration. *Sale mauviette, poule mouillée.*

— Si tu veux rester, reste, dit le Sombrelame. Et si tu veux filer, file.

Elle prit une profonde inspiration, rengaina son poignard et partit s'asseoir de l'autre côté des flammes naissantes.

— C'est la Ténèbre qui t'a sauvé, l'accusa-t-elle. Ta magie impie est une insulte à l'amour du Père.

Il émit un grognement amusé, sans cesser d'alimenter son feu de camp.

— Tes chaussures empestent les rues de Lancrage. Le crottin de la ville dégage une odeur bien à lui. Tu aurais mieux fait d'avancer sous le vent.

Elle baissa les yeux sur ses bottines et se maudit intérieurement, résistant à l'envie subite de les brosser.

— J'ai conscience que ta vision Ténébreuse t'offre un savoir impie. Sans elle, comment aurais-tu deviné pour mon père ?

— Tu as ses yeux, je te l'ai déjà dit. (Le Sombrelame s'assit, s'empara d'une besace en cuir et la lui jeta par-dessus les flammes.) Tiens, tu as l'air d'avoir faim.

Le petit sac contenait du bœuf séché et quelques galettes d'avoine. Dans un élan de fierté, elle ignora tout à la fois la nourriture et le grognement de protestation de son estomac.

— Et tu es bien placé pour connaître la couleur de ses yeux, cracha-t-elle. Après tout, c'est toi qui l'as tué...

— Tu te trompes sur ce point. Quant à son véritable assassin... (Il laissa sa phrase en suspens, tandis qu'une ombre maussade passait sur ses traits.) Eh bien, il est mort, lui aussi.

— Quelle différence ? C'est toi qui as donné l'assaut sur sa retraite sacrée...

— Hentes Mustor était un fanatique dément qui a tué son propre père et entraîné ce Royaume dans une guerre absurde.

— Le Justelame n'a fait que dispenser la justice divine du Père à un traître et tenter de nous libérer de votre Empire Sacrilège. Chacun de

ses actes, il l'a accompli par amour pour le Père...

— Vraiment ? Tu le tiens de lui, ça ?

Elle sombra dans le silence, la tête courbée pour mieux cacher sa rage. Jamais son père ne lui avait parlé, car jamais elle ne l'avait rencontré, ce que cet hérétique flétri par la Ténèbre savait pertinemment.

— Dis-moi juste où elle se trouve, reprit-elle d'une voix rauque. L'épée de mon père. Elle me revient de droit.

— Voilà donc l'objet de ta quête ? Tu es partie en mission sacrée pour retrouver un petit mètre d'acier aiguisé ? (Il saisit le paquetage en toile qui reposait contre l'if et le lui tendit.) Prends donc celle-ci, va. Elle sort probablement d'une meilleure forge que celle de ton père, si tu veux mon avis.

— L'épée du Justelame est une sainte relique, comme nous l'apprend le Onzième Livre. Consacrée par le Père Universel, elle unira les Fervents et mettra fin à l'Empire Sacrilège.

Il semblait de plus en plus amusé.

— La vérité, c'est qu'il s'agissait d'une arme renfaëline tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Le genre d'épée dépourvue de valeur qu'on retrouve entre les mains d'un fantassin ou d'un chevalier désargenté, sans or ni joyau incrusté dans la poignée.

Malgré sa fureur, elle ne pouvait s'empêcher de l'écouter.

— Tu étais présent quand on l'a arrachée à la dépouille martyrisée de mon père. Si tu ne me dis pas où elle se trouve, je te conseille de m'abattre sur-le-champ, car je jure par le Père de te tourmenter jusqu'à la fin de tes jours, Sombrelame.

— Vaelin, dit-il en reposant son paquetage à terre.

— Pardon ?

— C'est mon nom. Tu penses pouvoir t'en souvenir ? Tu peux aussi m'appeler « monseigneur Al Sorna », si tu te sens d'humeur formelle.

— Je pensais qu'il fallait t'appeler « frère ».

— Plus maintenant.

Elle eut un sursaut de surprise. *Il n'appartiendrait plus à l'Ordre ?* Non, c'était impossible. *Il ruse, voilà tout.*

— Comment as-tu fait pour retrouver ma trace ? demanda-t-il.

— Ton navire mouillait à la Tour du Sud avant de rejoindre Lancrage. Un homme aussi honni que toi ne devrait pas s'attendre à passer inaperçu. Et les nouvelles vont vite parmi les Fervents.

— Ainsi, tu n'es pas seule dans cette grande entreprise.

Elle s'accabla une fois encore d'une bordée d'injures muettes. *Raconte-lui donc tous tes secrets pendant que tu y es, sombre idiot.* Elle se redressa et lui tourna le dos.

— Nous n'en avons pas fini..., commença-t-elle.

— Je sais où la trouver.

Elle hésita, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il affichait une mine on ne peut plus sérieuse, cette fois-ci.

— Alors parle.

— Je parlerai, mais à certaines conditions.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, une grimace de mépris écœuré au visage.

— Voyez-vous ça, l'illustre Vaelin Al Sorna qui marchande les faveurs d'une femme comme le plus vulgaire des hommes.

— Non, pas ça. Tu l'as dit toi-même, je ne passe pas inaperçu. Il me faut une couverture.

— Une couverture ?

— Oui, une couverture que tu me fourniras. Nous n'aurons qu'à voyager ensemble, comme... (Il s'absorba dans une courte réflexion.) Comme frère et sœur, tiens.

Voyager ensemble. Voyager avec lui ? L'idée même lui retournait l'estomac. Mais l'épée... *L'épée prime sur tout le reste. Puisse le Père me pardonner.*

— Jusqu'où ? demanda-t-elle.

— Castellarin.

— C'est à trois semaines de marche.

— Un peu plus, si l'on compte une étape que je dois faire en chemin.

— Et tu me diras où trouver l'épée quand nous arriverons à Castellarin ?

— Tu as ma parole.

Elle reprit place auprès du feu sans lui accorder un regard, révoltée par la facilité avec laquelle il l'avait manipulée.

— J'accepte.

— Dans ce cas, je te conseille de dormir. (Il s'écarta du feu de camp, s'allongea et s'enroula dans sa cape.) Ah ! j'oubliais. Comment dois-je t'appeler ?

« Comment dois-je t'appeler ? » et non : « Comment t'appelles-tu ? » Il s'attendait donc à ce qu'elle lui mente. Elle décida de le prendre de court. Quand il agoniserait sous ses yeux, elle voulait qu'il connaisse le nom de celle qui lui aurait pris la vie.

— Reva, répondit-elle.

Le nom de ma mère.

Elle s'éveilla en sursaut, tirée du sommeil par le bruit des bottes de l'homme piétinant les reliefs du feu de camp.

— Tu ferais mieux de manger quelque chose. (Il hocha la tête en direction de la besace.) Nous avons beaucoup de route à faire, aujourd'hui.

Elle engloutit deux galettes d'avoine et but de l'eau à sa gourde. Elle

considérait la faim comme une vieille amie ; une camarade qui, de si loin qu'elle s'en souvienne, lui avait toujours tenu compagnie.
« L'amour du Père est l'unique subsistance dont les Fervents véritables ont besoin », avait déclaré le prêtre la première fois qu'il lui avait fait passer la nuit dehors, dans le froid.

Ils se mirent en route avant même que le soleil ne pointe derrière la cime des arbres. Avec ses longues foulées égales, Al Sorna instaura dès les premiers mètres une allure exténuante.

— Pourquoi ne pas avoir acheté un cheval à Lancrage ? l'interrogea-t-elle. Les nobles ne vont-ils pas toujours en selle ?

— Ma bourse me permet à peine de manger, alors une monture..., répondit-il. De plus, un homme à pied attire moins l'attention.

Pourquoi tous ces efforts pour se cacher de son propre peuple ? se demanda-t-elle. À la simple mention de son nom, tout Lancrage aurait fait pleuvoir des monceaux d'or sur sa tête et lui aurait offert le meilleur étalon de la ville.

Mais il se cachait pourtant ; chaque fois qu'un chariot les croisait en bringuebalant, Al Sorna détournait le regard et resserrait sa capuche. *J'ignore ce qu'il est venu chercher en revenant au pays, jugea-t-elle, mais ce n'est pas la gloire.*

— Tu te débrouilles avec ce poignard, dit-il alors qu'ils marquaient une pause près d'une borne routière.

— Pas suffisamment, grommela-t-elle.

— Pour ça, il te faut de l'entraînement.

Elle se contenta de mâcher une galette d'avoine en silence.

— À ton âge, je n'aurais pas manqué ma cible.

Loin de se vanter, il ne faisait qu'exposer un fait.

— Parce que ton Ordre impie t'a traité comme un chien et t'a enseigné la mort.

À sa grande surprise, il éclata de rire.

— Tout à fait. Et sinon, quelle autre arme manies-tu ?

Elle secoua la tête, la mine renfrognée, réticente à l'idée de lui fournir plus d'informations que nécessaire.

— L'arc, sans doute, insista-t-il. Tous les Cumbraëliens savent tirer à l'arc.

— Eh bien, pas moi ! lâcha-t-elle.

C'était la vérité. Le prêtre lui avait fait comprendre que le couteau suffirait, l'arc ne convenant pas à une femme. Il en possédait un, bien sûr, comme tous les sujets du Fief, prêtre ou non. La douleur cuisante de la raclée qu'il lui avait administrée le jour où il l'avait surprise avec son arme n'égalait que l'humiliation ressentie lorsqu'elle avait découvert que l'arc long nécessitait bien plus de force qu'elle n'en disposait. Elle gardait de cet incident un ressentiment certain.

Préférant ne pas s'appesantir sur le sujet, Vaelin décréta la fin de la

pause et ils reprirent la route, couvrant une trentaine de kilomètres avant la tombée de la nuit. Il établit son campement plus tôt que la veille ; après avoir allumé le feu et demandé à la jeune femme de l'attiser, il disparut dans les bois une bonne heure durant.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, soupçonnant un stratagème pour l'abandonner ici.

— Voir de quelles largesses la forêt nous a gratifiés.

Il revint au crépuscule, alors que l'obscurité commençait à s'installer, les bras lestés d'une longue branche de frêne. Après le dîner, il s'assit au coin du feu et entreprit de tailler la branche à l'aide d'un canif de marin, élaguant l'écorce avec une aisance consommée.

Devant son silence, elle ne put s'empêcher de le questionner :

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Un arc.

Submergée par la colère, elle émit un reniflement de dépit.

— Je n'accepterai jamais le moindre présent de ta part, Sombrelame.

Il ne daigna pas même lever les yeux de son ouvrage.

— Il est pour moi. Nous allons bientôt devoir chasser, si nous voulons de la viande.

Il travailla sur son arc les deux nuits suivantes, affilant les extrémités et sculptant le centre en une courbe aplatie d'un côté. En guise de corde, il effila un lacet de rechange pour sa botte, qu'il noua aux deux embouts aménagés sur les poupées de part et d'autre de l'arme.

— L'archerie n'a jamais été mon fort, dit-il d'une voix songeuse en faisant vibrer la corde de fortune, qui produisit une note basse. Mon frère Dentos, en revanche... il aurait aussi bien pu naître l'arc à la main.

Elle connaissait l'histoire de frère Dentos, qui faisait partie intégrante de la légende d'Al Sorna. Le célèbre archer du Sixième Ordre avait sauvé la vie de son camarade lors du raid incendiaire sur les engins de siège alpirans, pour périr le lendemain dans une lâche embuscade impériale. À en croire les récits, le Sombrelame fou de colère avait alors baigné le désert du sang de ses poursuivants, dont les suppliques n'avaient pas suffi à apaiser sa rage vengeresse. Elle doutait fort de la véracité de cette histoire, comme de toutes celles qui narraient les aventures de Vaelin Al Sorna, mais l'aisance désinvolte avec laquelle il avait paré son attaque la première nuit avait ébranlé ses certitudes. Ces affabulations comportaient peut-être un fond de vérité, après tout.

Il débita dans une autre branche de frêne plusieurs flèches, qu'il dut tailler en pointe faute de métal pour les têtes.

— Ça devrait suffire pour des oiseaux, dit-il. Aucune chance

d'abattre un sanglier, par contre. Il faut des pointes en acier pour leur crever les côtes.

Sur ces mots, il s'empara de l'arc et s'éloigna dans la forêt. Elle attendit deux minutes pleines avant de pester puis de s'élancer à sa suite. Elle le trouva accroupi au pied d'un chêne vénérable, une flèche encochée sur la corde. Il se tenait parfaitement immobile, les yeux braqués sur l'herbe haute d'une petite clairière, à quelques pas de là. Comme elle le rejoignait à pas de loup, Reva trouva le moyen de marcher sur une brindille sèche, dont le craquement résonna dans toute la forêt. Trois faisans surgirent alors d'entre les brins d'herbe, leurs ailes fouettant l'air avec force tandis qu'ils s'élevaient vers le ciel. La corde d'Al Sorna claqua et l'un des oiseaux retomba au sol dans une traînée de plumes. Avant d'aller cueillir son gibier, le chasseur adressa à sa compagne un regard teinté de léger reproche.

« *L'archerie n'est pas mon fort* », songea-t-elle. *Sale menteur.*

À son réveil le lendemain matin, elle se trouvait seule dans le campement. Si le Sombrelame était sans doute parti chasser une fois encore, il avait délaissé son arc, qui reposait contre le tronc d'un arbre effondré. Reva éprouvait au ventre une curieuse sensation, comme un poids inconnu pesant sur ses entrailles ; au bout d'un moment, elle finit par comprendre que pour la toute première fois de sa vie, elle s'éveillait repue. Al Sorna avait embroché et rôti le faisan, la veille au soir, avant d'assaisonner sa chair de thym et de citron. Elle s'était jetée sur sa part avec appétit, le menton dégoulinant de graisse. Tandis qu'elle bâfrait, elle l'avait surpris en train de sourire et s'en était offusquée. Elle lui avait jeté un regard noir, s'était détournée... mais n'avait pas cessé de s'empiffrer.

Son regard s'attarda longuement sur l'arc. Il était plus court et plus fin que cet arc long de malheur qui l'avait narguée tant d'années durant, et certainement plus facile à manier. Après un coup d'œil sur les environs, elle s'en saisit, glana une flèche dans le carquois d'appoint tressé par Al Sorna avec de longs brins d'herbe et l'encochoa. L'arme, vive et légère, facilitait sa prise en main. En quête d'une cible, elle finit par arrêter son choix sur le tronc étroit d'un bouleau situé à une dizaine de mètres du bivouac. La corde, plus difficile à bander qu'elle ne l'avait escompté, lui remémora les longues heures passées à s'entraîner en vain sur l'arc long du prêtre, mais elle parvint malgré tout à la ramener jusqu'à ses lèvres avant de la relâcher. La flèche fila dans les airs, ricocha sur le côté du bouleau et disparut dans un buisson de fougères.

— Pas mal.

Al Sorna émergeait à grands pas d'entre les broussailles, un tas de champignons fraîchement cueillis niché dans les replis de sa cape.

Reva lui lança l'arc, se laissa glisser au sol et tira son poignard.

— Mal équilibré, grommela-t-elle. M'a fait dévier mon tir.

Elle empoigna alors les cheveux qui lui tombaient sur la nuque pour se livrer à son rituel de coupe hebdomadaire.

— Ne fais pas ça, lui conseilla Al Sorna. Tu es censée jouer le rôle de ma sœur et les femmes asraëlines portent les cheveux longs.

— Les Asraëlines ne sont qu'un ramassis de pimbêches écervelées.

D'un air de défi, elle se coupa une poignée de cheveux et les laissa voleter au sol. Al Sorna poussa un soupir.

— Bah ! je n'aurais qu'à prétendre que tu es simple d'esprit. Déjà toute petite, tu avais l'habitude de te couper les cheveux. Une sale manie dont notre pauvre mère n'a jamais réussi à te débarrasser.

— Je te l'interdis !

Comme elle le foudroyait du regard, il riposta par un sourire goguenard. Mâchoires serrées, elle rengaina son poignard dans son fourreau et tourna la tête quand il vint déposer l'arc et le carquois près d'elle.

— Garde-le. Je vais m'en tailler un autre.

Ils reprirent la route le lendemain matin. Le train d'Al Sorna ne s'était pas relâché, mais Reva parvenait cette fois-ci à suivre le rythme, probablement aidée en cela par l'amélioration notable de son régime alimentaire. Ils cheminaient depuis une heure quand son compagnon se figea brusquement, tête levée, narines dilatées. Il fallut quelques instants à la jeune femme pour la humer à son tour, une odeur portée par la brise soufflant de l'ouest, âcre, mordante et... putride. Une odeur familière qu'elle avait déjà croisée, mais probablement moins souvent qu'Al Sorna.

Sans mot dire, il quitta la route et se dirigea droit vers la forêt. Celle-ci avait tendance à s'éclaircir à mesure qu'ils progressaient vers le nord, se muant en une succession de bosquets épais où camper et chasser. Alors qu'il gagnait l'orée des arbres, elle releva une subtile modification dans son maintien : son port d'épaules s'arrondit imperceptiblement, ses bras se détendirent et ses doigts se dénouèrent comme pour attraper quelque invisible objet. Elle avait déjà vu le prêtre se mouvoir ainsi, mais jamais avec cette grâce inconsciente qui animait chacun des gestes d'Al Sorna. C'est alors qu'elle comprit que les talents de combattant du Sombrelame surpassaient ceux du prêtre, un exploit qu'elle avait toujours cru impossible. Nul ne pouvait l'emporter sur le prêtre, qui tenait après tout ses facultés inhumaines du Père Universel en personne. Mais cet hérétique, cet ennemi des Fervents, faisait montre d'une telle agilité de prédateur qu'elle n'avait aucun doute sur l'issue d'un hypothétique combat entre les deux hommes. *Quelle imbécile je fais*, se tança-t-elle. *L'attaquer de front était*

une erreur. Quand viendra l'heure de le tuer, il faudra me montrer plus rusée... ou mieux entraînée.

Elle lui emboîta le pas à une courte distance. L'arc pendait toujours à son épaule et elle considéra un instant la possibilité d'encocher une flèche, mais finit par se raviser. Ses piètres talents d'archère ne risquaient guère d'inquiéter ce qui pouvait les attendre dans les bois. Elle préféra donc tirer son poignard, à l'affût du moindre mouvement suspect, sans repérer rien d'autre que le frémissement du vent dans les branches.

Ils découvrirent les corps une vingtaine de mètres plus loin. Un homme, une femme, un enfant. L'homme, attaché à un arbre et bâillonné par une corde de chanvre, était maculé de sang de la gorge jusqu'à la taille. La femme gisait nue. Sa chair marbrée d'ecchymoses et de coupures superficielles témoignait du supplice prolongé qu'elle avait enduré. L'un de ses doigts avait été sectionné, probablement de son vivant à en juger par la quantité de sang échappée de la plaie. Le petit garçon n'avait pas plus de dix ans. Lui aussi dévêtu, il avait manifestement subi le même outrage que sa mère.

— Des brigands, dit Reva.

Elle s'approcha de l'homme ligoté et remarqua les entailles profondes creusées par le bâillon dans la chair de ses joues.

— J'ai l'impression qu'ils l'ont forcé à regarder.

Les yeux d'Al Sorna balayaient la scène avec une intensité qu'elle ne lui avait encore jamais vue. Il scrutait le sol à chacun de ses pas, comme pour relever une piste.

— C'est arrivé il y a au moins un jour et demi, estima Reva. Les empreintes ne valent plus rien. Ils doivent se trouver dans la ville la plus proche, à dilapider en passes et en godets le butin qu'ils auront raflé ici.

Il tourna vers elle un regard furieux.

— L'amour de ton Père Universel semble te prémunir de toute compassion.

La colère qui l'envahit à ces mots lui fit resserrer la main sur son poignard.

— Cette contrée regorge de voleurs et d'assassins, Sombrelame. La mort m'est familière. Nous-mêmes avons eu de la chance d'échapper à une attaque.

Le feu qui couvait dans le regard d'Al Sorna s'estompa soudain et il se redressa, son corps à présent dépourvu de la souplesse prédatrice qu'il dégageait un instant auparavant.

— Aubérhan se trouve à quelques kilomètres d'ici.

— Ce n'est pas sur notre route.

— Je sais.

Il gagna le cadavre de l'homme et, à l'aide de son canif, sectionna

les liens qui le retenaient à l'arbre.

— Va ramasser du bois, lui dit-il. Beaucoup de bois.

Il leur fallut une journée supplémentaire pour rejoindre Aubérhan, une grappe de demeures quelconques blottie autour d'un moulin à eau, sur les berges de l'Averne. Ils y parvinrent de nuit, trouvant le bourg en pleine effervescence. Sur la place centrale éclairée de nombreuses torches, les habitants rassemblés formaient un demi-cercle autour de plusieurs roulottes aux flancs peints de couleurs criardes.

— Des baladins, lâcha Reva d'un air dégoûté à la vue des illustrations légères et par endroits grivoises qui décoraient les véhicules.

Avant de s'enfoncer lentement dans la foule, Al Sorna prit soin de ramener sa capuche sur sa tête, une précaution inutile tant le public semblait absorbé par le spectacle qui se jouait sur l'estrade en bois dressée au milieu de la place. Sur la scène, un homme au visage étroit, vêtu d'une chemise de soie rouge vif et de grègues moulantes aux bandes jaunes et noires, accompagnait de sa voix et de sa mandoline une danseuse en robe de mousseline. Si le jeu de l'homme était expert, et sa voix aussi pure que mélodieuse, c'était la danse qui accaparait l'attention de Reva. La grâce et la précision des mouvements de la femme attiraient son regard comme la flamme envoûte le papillon de nuit. Ses bras nus paraissaient luire à la lueur des torches et ses yeux bleus, scintillants, étincelaient sous la gaze de son voile...

Reva détourna le regard et ferma les yeux, les poings serrés si fort que ses ongles labouraient ses paumes. *Ô Père Universel, j'en appelle à ta miséricorde une fois de plus...*

— « J'étreins de mon amante la tendre et douce main », chantait l'homme en chemise rouge. (Le dernier couplet de *Par-delà le val*, reconnu la jeune femme.) « Sur ses joues roses ruissellent des perles de chagrin, Son beau sourire éclaire ma chute en l'Au-Delà, Où j'attends de pouvoir... »

Il s'interrompt, les yeux écarquillés à la vue d'un membre du public. Suivant son regard, Reva découvrit qu'il tombait droit sur le visage encapuchonné d'Al Sorna.

— « ... la serrer dans mes bras », conclut le ménestrel à grand-peine.

Un tonnerre d'applaudissements retentit aussitôt, malgré son léger faux pas.

— Un grand merci, mes amis !

Le mandoliniste exécuta une profonde révérence, puis leva une main en direction de la danseuse.

— La sublime Ellora et moi-même vous rendons grâce pour votre accueil. N'hésitez pas à manifester votre reconnaissance à votre convenance. (Il désigna le seau posé à l'avant de la scène.) Et à

présent, chers amis...

La voix du ménestrel se fit plus grave, sa mine plus dramatique.

— L'heure est venue de vous présenter notre dernier numéro de ce soir. Un récit d'aventures de haute volée et de basse trahison, de sang versé et de trésor dérobé. Préparez-vous à assister à... *La Vengeance du pirate* !

Il écarta les bras, saisit la main de sa partenaire et quitta l'estrade rapidement, révélant dans son empressement une claudication marquée. Deux hommes surgirent alors sur scène, tous deux affublés d'approximations fantaisistes d'un costume de marin meldénéen.

— J'aperçois un navire, capitaine ! lança le plus petit des deux comédiens quand le silence se fut installé. (À l'aide d'une longue-vue en bois, il scrutait un horizon imaginaire.) Un vaisseau du Royaume, si je ne m'abuse. Par les dieux ! c'est un butin de choix qui s'annonce.

— Oui-da ! de belles rapines en perspective ! acquiesça son partenaire, au menton caché par une fausse barbe en coton et au front ceint d'un foulard rouge. Et des tombereaux de sang pour étancher la soif de nos dieux.

Alors même que les deux acteurs partaient d'un rire diabolique, Al Sorna effleura le bras de Reva et inclina la tête vers la gauche. Elle le suivit tandis qu'il s'enfonçait dans la foule des spectateurs, en direction d'un espace entre deux roulottes. Sans surprise, elle découvrit que le joueur de mandoline les y attendait. Les yeux brillants malgré la pénombre, il parut exulter quand Al Sorna abaissa sa capuche.

— Sergent Norin, dit ce dernier.

— Monseigneur, hoqueta le ménestrel. J'ai ouï dire que... des rumeurs couraient à votre sujet, mais...

Al Sorna s'avança et serra chaleureusement l'homme contre son cœur, au grand étonnement du ménestrel dont Reva remarqua le regard stupéfait.

— Ça fait du bien de te revoir, Janril, dit Al Sorna après avoir reculé d'un pas. Beaucoup de bien.

— Mille récits courent sur votre mort, confia le ménestrel à Al Sorna pendant le dîner.

Il les avait invités dans la roulotte qu'il partageait avec Ellora. Cette dernière avait troqué son costume de mousseline contre une robe grise toute simple, et leur avait cuisiné un ragoût accompagné de boulettes de pain du meilleur effet. Reva se concentrait sur le repas, afin d'éviter de regarder dans sa direction. Al Sorna l'avait présentée comme étant « Reva, ma sœur temporaire pour les semaines à venir ». Janril Norin s'était contenté d'acquiescer et de lui souhaiter la bienvenue, toute trace de curiosité quant à la véritable nature de leur

relation savamment dissimulée. *Sans doute parce que les soldats ne remettent jamais en question la parole de leurs commandants*, songea-t-elle.

— Et mille de plus relatent votre évasion, poursuivit Norin. Certains racontent qu'à l'aide de vos chaînes et guidé par les Défunts vous avez fabriqué une masse d'armes rudimentaire et taillé votre chemin hors des geôles de l'Empereur. J'ai écrit une ballade à ce propos. Elle marche du tonnerre.

— Eh bien, je crains qu'il ne te faille en écrire une nouvelle, dit Al Sorna. Avec un sujet moins glorieux, dans la mesure où ils m'ont tout simplement laissé partir.

— Je croyais qu'on t'avait d'abord envoyé dans l'archipel Meldénéen, intervint Reva d'une voix teintée d'incrédulité. Pour y tuer le champion des pirates et sauver une princesse.

Le Sombrelame haussa les épaules.

— Tout ce que j'ai fait dans l'Archipel, c'est jouer un rôle dans une pièce écrite au préalable. Quoique mes talents de comédien laissent à désirer.

— Comédien ou pas, monseigneur, déclara Norin, sachez que vous êtes le bienvenu dans notre troupe. Aussi longtemps que vous le souhaiterez.

— Nous nous rendons à Castelvarin. Si vous allez dans cette direction, nous vous accompagnerons avec joie.

— Nous faisons route vers le sud, dit Ellora. La foire des Eaux-d'Été de Port-Maëlin rapporte toujours un joli pactole.

Une certaine circonspection colorait sa voix, comme si la présence du Sombrelame la mettait mal à l'aise. *Elle est assez maligne pour comprendre que la mort le suit partout où il va*, présuma Reva.

— Nous allons au nord, lui rétorqua Norin d'une voix sèche, avant de sourire à Al Sorna. La foire de Castelvarin nous sera tout aussi profitable, j'en suis persuadé.

— Nous paierons le voyage, dit Vaelin à Ellora.

— Ah ça ! sûrement pas, monseigneur ! s'exclama Norin. La présence de votre épée suffira amplement à nous dédommager. Les bandits sont légion, ces derniers temps.

— Puisqu'on en parle, nous avons pu apprécier leur travail à quelques kilomètres d'ici. Une famille détroussée et massacrée. J'avais bon espoir de retrouver les coupables ici pour les mener devant la justice. Avez-vous remarqué des gibiers de potence dans la soirée, à tout hasard ?

Norin réfléchit longuement.

— Il y avait bien cette bande de pendards à la taverne, dans l'après-midi. Ils étaient vêtus de guenilles, mais la bière coulait à flots dans leurs chopes. Ce qui a attiré mon attention, c'est l'anneau en or qui

pendait au cou de l'un d'entre eux. Trop étroit pour un doigt d'homme, ça m'avait frappé. Ils ont fait un peu de tapage quand le tavernier a refusé de leur vendre l'une de ses filles. Les gardes leur ont ordonné de se calmer ou de décamper. Il y a un camp de vagabonds, à moins de deux kilomètres en aval. S'ils ne sont pas retournés dans la forêt, c'est probablement là que nous les trouverons.

Le regard d'Ellora s'assombrit distinctement à la mention du mot « nous ».

— S'ils ont bu, ils doivent être en train de cuver leur bière, dit Al Sorna. Ils seront encore là-bas au matin, à n'en pas douter. Cependant, les arrêter en public implique de prévenir les gardes. Moi qui voulais éviter d'attirer l'attention...

— Il existe d'autres formes de justice, monseigneur, fit remarquer Norin. Fut un temps où nous châtiions les brigands plus souvent qu'à notre tour, si mes souvenirs sont bons.

Al Sorna jeta un coup d'œil à l'épée enveloppée de toile posée dans un angle de la roulotte.

— Non, je ne porte plus le titre de haut maréchal et ne puis dès lors dispenser la justice du roi. Nous sommes dans une impasse. J'irai trouver le capitaine de la garde demain matin.

Après le dîner, Norin s'assit sur les marches de la roulotte pour jouer de la mandoline, Ellora à son côté. Le reste de la troupe vint se rassembler pour l'écouter, chacun y allant de sa demande de morceau. Reva et Al Sorna s'attirèrent quelques coups d'œil intrigués, tandis que seuls deux ou trois comédiens, à en croire leurs regards stupéfaits, devinèrent l'identité du guerrier. Norin coupa court à toute question en les présentant comme l'un de ses anciens camarades des Pisteloups et sa sœur, manière efficace d'assurer leur intimité.

— Il n'a pas l'air d'un soldat, glissa Reva à Al Sorna.

Ils se tenaient à l'écart de la troupe, autour d'un maigre feu de camp qui peinait à les protéger du froid mordant.

— Il s'est toujours comporté en ménestrel, répondit Al Sorna. Mais aussi en combattant aguerri lorsque les circonstances l'exigeaient. Son retour à la vie civile m'emplit d'aise. Il semble heureux parmi les siens.

Reva lança un coup d'œil à la dérobée en direction d'Ellora qui, le visage posé contre les genoux de Norin, affichait un sourire radieux. *Il a de quoi*, songea-t-elle.

La troupe se dispersa peu à peu, chacun retrouvant sa roulotte à mesure que l'heure avançait et que Norin et Ellora partaient se coucher. Leur hôte musicien leur avait fourni d'épaisses couvertures et des tapis de fourrures qui arrachèrent des soupirs d'extase à Reva. De presque toute sa vie, elle n'avait jamais connu d'autre couche que la terre dure ou la roche. « Le confort est un piège », disait le prêtre. « Un

obstacle à l'amour du Père, car il nous affaiblit et nous asservit à l'Empire Sacrilège. » Sur ces mots, il l'avait sévèrement rossée pour la punir d'avoir caché une paillasse dans l'étable.

Elle patienta deux heures durant. Al Sorna ne ronflait pas ; pour tout dire, il ne produisait jamais aucun bruit ni aucun geste pendant son sommeil. Il lui fallut donc épier la houle lente de sa respiration quelques longues minutes de plus avant de s'assurer qu'il dormait bien. Elle se glissa ensuite hors de sa propre couche, ramassa ses chaussures et gagna le fleuve à pas de loup. Arrivée sur la berge, elle s'éclaboussa le visage afin de s'éclaircir les idées, enfila ses souliers et descendit la rivière vers l'aval.

Le camp de vagabonds n'était pas dur à trouver : l'odeur de feu de bois lui révéla sa présence bien avant qu'apparaissent les premières grappes de huttes et de tentes de fortune. Un seul feu crépitait dans ce repaire déserté, qui résonnait des rires gras de quelques rares occupants. Quatre hommes, occupés à se passer une bouteille. *Ils ont dû faire fuir les autres*, devina-t-elle. Elle se rapprocha suffisamment pour distinguer leurs voix.

— T'as défoncé cette chienne après sa mort, Kella ! ricanait l'un des hommes. Foutre un cadavre, non mais je te jure, quel gros porc.

— Bah moi, au moins, j'ai pas ramoné le gamin, lui rétorqua l'autre. C'est cont' nature, voilà ce que je dis.

Reva ne voyait aucune raison d'attendre ni de se dissimuler. Il fallait agir avant qu'Al Sorna découvre son absence.

Les quatre hommes se turent quand elle fit son entrée dans le camp, leur surprise bientôt remplacée par une concupiscence avinée.

— On cherche où dormir, ma jolie ? lança le plus costaud des quatre.

Coiffé d'une formidable tignasse échevelée, il avait l'air hâve et décharné de celui qui vit au jour le jour, sans repas ni toit réguliers. Autour de son cou, un anneau d'or pendait au bout d'une ficelle lâche. « Trop étroit pour un doigt d'homme, ça m'avait frappé. » Reva se rappela la dépouille de la femme, dans la forêt. Et son doigt sectionné.

Au lieu de répondre, elle se contenta de les scruter un à un.

— Y a plein de place, ici, poursuivit l'homme en se rapprochant d'un pas incertain. Tout le monde est parti bouder. On sait pas pourquoi.

Reva soutint son regard, toujours muette. Malgré son hébétude, quelque signal d'avertissement dut se produire chez lui, car il s'arrêta à quelques pas de la jeune femme, les yeux plissés.

— Sérieusement, gamine, qu'est-ce que t'es venue f... ?

Le poignard jaillit de son fourreau en un éclair. Elle se fendit et, dans le même mouvement, lança sa lame à l'assaut de la gorge du brigand. L'acier mordit la chair et ressortit en tournoyant alors même

que l'homme s'effondrait, des gerbes de sang giclant d'entre ses doigts.

Abasourdie, sa deuxième victime n'eut pas le temps de réagir que Reva avait déjà fondu sur lui et enserré sa poitrine entre ses jambes avant de lui poignarder profondément l'épaule, une fois, puis deux. Elle se dégagea d'un bond et fila sur le troisième homme, qui s'efforçait maladroitement de dégager le gourdin passé à sa ceinture. Il parvint à assener un coup qu'elle esquiva sans mal, roulant au sol pour lui sectionner le tendon du jarret. L'homme s'écroula dans un concert de jurons et de cris. Reva se tourna enfin vers le quatrième bandit, qui dardait sur la scène des regards fiévreux, ses doigts tremblant sur la poignée d'un grand coutelas. Il posa sur Reva un dernier coup d'œil terrifié, lâcha son arme et s'enfuit à toutes jambes. Il avait presque atteint le cercle de ténèbres environnant quand le poignard de Reva le cueillit entre les omoplates.

La jeune femme s'approcha du corps du meneur et le retourna d'un coup de pied pour lui arracher l'anneau. Elle trouva du même coup un couteau de chasse de bonne qualité dans son ceinturon, un modèle de la Garde du Royaume à en juger par l'insigne de régiment frappé dans la poignée. Elle le passa à sa ceinture, empocha l'anneau et rejoignit l'homme au tendon sectionné qui l'implorait en sanglotant.

— Rassure-toi, Kella, déclara-t-elle. Je te promets que je ne baiserais pas ton cadavre.

Ellora leur prépara pour le petit déjeuner une délicieuse omelette aux champignons. *Aussi bonne cuisinière que bonne danseuse*, songea Reva en attaquant son plat. Une fois leurs hôtes sortis s'occuper des bêtes qui tiraient leur roulotte, elle sortit l'anneau de sa poche et le lança à Al Sorna, qui le contempla pendant un long moment.

— Sol et Lune, dit-il à voix douce.

Reva sourcilla.

— Pardon ?

Il inclina l'anneau pour montrer la fine gravure qui ornait la face intérieure : deux cercles, dont l'un enveloppé de flammes.

— Ils étaient Apostats.

Elle haussa les épaules et s'en retourna à son petit déjeuner.

— Les corps ? demanda Al Sorna.

— Lestés et jetés dans le fleuve.

— Belle efficacité...

Le ton glacé de cette remarque lui fit lever les yeux. Elle vit alors dans le regard de son compagnon quelque chose qui attisa sa colère. Une lueur de déception.

— Ce n'est pas par choix que je t'accompagne, Sombrelame, lui dit-elle. Je suis en quête de l'épée du Justelame, seule capable d'abattre ton Royaume impie. Je ne suis ni ton amie ni ta sœur ni ton élève. Et

je me fiche comme d'une guigne de ton approbation.

Janril Norin toussa, brisant le silence épais qui régnait après cette déclaration.

— Mieux vaudrait se mettre en quête du capitaine de la garde au plus vite, monseigneur. Si vous voulez vous en occuper aujourd'hui.

— Ce ne sera pas nécessaire, Janril. (D'une pichenette, Al Sorna renvoya l'anneau à Reva.) Garde-le, va, tu l'as bien mérité.

Chapitre 2

FRENTIS

L'homme au crâne rasé toussa une gerbe de sang sur le sable et mourut dans un râle étouffé. Frentis laissa tomber son épée près du cadavre puis attendit dans une silencieuse immobilité, troublée seulement par les halètements rauques de sa respiration. Ce combat lui avait donné du fil à retordre : quatre adversaires au lieu des deux ou trois habituels. Depuis les alcôves noyées d'ombre creusées dans les parois de la fosse, plusieurs esclaves se précipitèrent pour traîner les corps et ramasser l'arme du vainqueur. Ils se tenaient à une distance prudente de Frentis. Parfois, la furie guerrière que le contremaître lui insufflait mettait du temps à se dissiper.

— Remarquable, fit une voix dans les gradins.

Il y avait aujourd'hui trois spectateurs : le contremaître, une femme que Frentis n'avait encore jamais vue et son propre maître.

— Il faut le voir pour le croire, reprit ce dernier. Il progresse de jour en jour. Félicitations, Vastir.

— Je vis pour vous servir, Conseiller, répondit le contremaître avec un accent de déférence parfaitement dosé.

Minutieux et appliqué, Vastir savait quand tenir la bride à ses élans de flagornerie.

— Eh bien ? lança le maître à sa voisine. Correspond-il aux critères de notre Allié ?

— Je ne me prononce pas pour l'Allié, dit la femme. (Frentis remarqua qu'elle ne s'embarrassait pas de complaisance, ni même de la moindre nuance de respect.) Par contre, reste à déterminer s'il correspond à *mes* critères.

En vertu des liens mentaux qui le muselaient, Frentis ne pouvait exprimer ouvertement sa surprise, ni d'ailleurs aucune autre émotion non validée par le contremaître, mais il tressaillit néanmoins d'étonnement quand la femme bondit dans l'arène, se réceptionnant avec grâce malgré les trois mètres de chute et sa robe de cérémonie

typique de la noblesse volarienne. Sous ses longs cheveux noirs coiffés en chignon, ses traits dégageaient une beauté sauvage, presque féline, encore rehaussée par l'éclat de son regard tandis qu'elle examinait le corps nu de Frentis de pied en cap.

— Plus mignon que je ne m'y attendais, murmura-t-elle. (Elle leva les yeux vers le contremaître et haussa la voix.) Pourquoi n'a-t-il pas de cicatrices au visage ?

— C'est qu'il n'en récolte jamais, gente dame, cria Vastir en retour. Certains ont failli réussir cet exploit au fil des ans, mais il s'en sort toujours. Il faut dire qu'il avait tout d'un guerrier accompli à son arrivée parmi nous.

— Un guerrier accompli, voyez-vous ça, fit-elle. Eh bien, mon joli, où as-tu appris à combattre ?

Face au silence de l'esclave, la femme eut une grimace de contrariété.

— Laissez-le parler ! lança-t-elle au contremaître.

Depuis son gradin, Vastir coula un regard vers Frentis, qui sentit le garrot mental relâcher légèrement son emprise sur son âme.

— Alors ? demanda la Volarienne.

— Je suis un frère du Sixième Ordre, répondit-il.

Elle haussa un sourcil étonné devant l'omission du titre honorifique dont Frentis aurait dû la gratifier.

— Mes plus plates excuses, gente dame, rougit Vastir. Nous avons beau lui infliger tous les châtiments imaginables, il refuse de se soumettre aux règles de l'étiquette. J'ai bien pensé l'abattre, mais on nous a mis en garde : il ne doit trouver la mort que sur le sable de l'arène, pas ailleurs.

La femme le réduisit au silence d'un geste.

— Des épées ! ordonna-t-elle.

La requête provoqua une minute de flottement dans les gradins, suivie d'un bref échange chuchoté entre maître et contremaître au terme duquel Frentis put discerner les mots : « Fais ce qu'elle dit, Vastir ! » S'ensuivit un long silence, après quoi deux glaives furent jetés dans l'arène, où ils atterrirent entre Frentis et la femme.

— Nous y voilà, dit cette dernière d'une voix brusque avant de se dévêtir.

Une fois débarrassée de sa robe, elle fit face au jeune guerrier, révélant un corps leste aux muscles longs et fuselés, sculpté par des années d'entraînement rigoureux. Un corps par ailleurs sublime en tout point. Ce n'était pourtant ni la courbe de ses cuisses ni l'opulence de sa poitrine qui attirait le regard de Frentis, mais plutôt l'entrelacs complexe de cicatrices sur son buste, depuis le cou jusqu'à l'aine. Un motif qu'il ne connaissait que trop bien, puisqu'il s'agissait d'une réplique exacte du canevas monstrueux que le Borgne avait gravé dans

sa chair dans les souterrains du quartier ouest, avant que ses frères viennent le libérer.

— Superbes, n'est-ce pas ? fit la Volarienne en le voyant détailler ses cicatrices. (Elle s'approcha et, du bout des doigts, caressa la spirale de chair qui ornait la poitrine de Frentis.) D'incalculables présents, nés de la douleur.

Elle plaqua sa main contre son torse – sa paume irradiait de chaleur – et soupira, les yeux clos, laissant ses doigts explorer sa chair.

— Je sens de la force, souffla-t-elle. Une force encore brute. (Elle ouvrit les yeux et recula d'un pas, mettant fin à son contact incandescent.) Voyons un peu ce que ton Ordre t'a enseigné.

Elle s'accroupit pour s'emparer des épées et lui en lança une.

— Libérez-le ! ordonna-t-elle à Vastir. Complètement.

Frentis percevait l'hésitation du contremaître. Depuis cinq ans qu'ils le tenaient enfermé ici, ils ne lui avaient ôté son joug qu'une seule fois. Avec de bien fâcheuses conséquences.

— Gente dame, commença Vastir. Veuillez pardonner l'outrecuidance de votre humble serviteur, mais...

— Fais ce que je te dis, sac à merde ! cracha la Volarienne sans quitter Frentis du regard.

Pour la toute première fois, l'inconnue sourit – un sourire féroce, empreint de plaisir anticipé. Et soudain, il sentit le poids s'envoler, ce poids étouffant qui pesait sur sa volonté comme les planches du pilori qui l'avaient si souvent écrasé dans son enfance. Il en conçut un sentiment de liberté inouï, grisant... et de bien trop courte durée.

La femme se fendit, allongeant une botte souple, précise et foudroyante dirigée droit sur son cœur. Frentis brandit son arme dans un sursaut et parvint à dévier le fer adverse au tout dernier moment. D'une pirouette, il se dégagea, courut vers le mur de la fosse pour y prendre appui et se propulsa dans les airs, le dos arqué, sentant la lame de son adversaire siffler sous ses omoplates. Il s'enroula sur lui-même juste avant d'achever sa culbute, atterrit sur les mains au centre de l'arène et se rétablit dans un seul et même mouvement.

Avec un petit rire exalté, la Volarienne fit suivre son assaut d'une violente passe d'armes alternant coups de taille et d'estoc, identique à celle qu'un Kuritaï avait opposée à Frentis quelques mois plus tôt. C'était leur manière de faire : ils lui présentaient toujours de nouveaux ennemis aux techniques inconnues, afin d'aiguiser ses talents de combattant. Il para chacun de ses coups et répondit par une passe d'armes de son cru, enseignée par un maître qui jadis lui paraissait fort sévère mais dont il chérissait à présent le souvenir.

À en juger par l'effort qu'elle déployait pour contrer son assaut, elle ne connaissait pas cet enchaînement. Quand il l'eut acculée contre la paroi de la fosse, il feignit de viser ses yeux et ramena son glaive en

une frappe circulaire dirigée contre sa cuisse. Les lames s'entrechoquèrent bruyamment lorsqu'elle dévia son coup.

Frentis recula d'un pas, sans quitter la Volarienne du regard. Elle souriait toujours. Sa parade avait été rapide, bien trop rapide. Impossible, même.

— Je constate que j'ai enfin retenu ton attention, déclara-t-elle.

Frentis lui sourit en retour. Il y avait bien longtemps que ça ne lui était pas arrivé, de sorte que les muscles de son visage l'élancèrent, comme étonnés par cette contraction nerveuse inédite.

— Je n'ai jamais tué de femme, dit-il.

Elle fit la moue.

— Oh ! il ne faut pas le prendre comme ça.

Il lui tourna le dos et gagna le centre de l'arène. Pour une fois qu'ils lui laissaient son libre arbitre, il comptait bien le mettre à profit.

— Voilà qui pourrait poser un problème, dit la Volarienne dans un souffle, et Frentis comprit qu'elle pensait à haute voix.

— Gente dame ? appela Vastir.

— Qu'on me lance une corde ! cria-t-elle. J'en ai fini avec lui. (Elle désigna Frentis.) Vous n'aurez qu'à le garder pour les jeux, il ne convient pas.

— Il fera certainement une attraction de choix lors des commémorations de la victoire, dit le maître.

Le ton employé par son maître fit tiquer Frentis. L'homme semblait presque soulagé.

— Assurément, votre honneur, acquiesça Vastir en jetant une échelle de corde par-dessus la balustrade. Il me peinerait de voir tous mes efforts réduits à...

Le glaive de Frentis lui transperça la gorge, fendant artères et cervicales pour ressortir à la base de son crâne. Il chancela un court instant, les yeux exorbités de terreur et d'incompréhension, la gorge et la bouche saignant à gros bouillons, puis s'effondra en avant et s'écrasa sur le sable de la fosse avec un bruit mat.

Fier de son tir, Frentis se redressa et se tourna vers la femme. Il n'avait plus qu'à attendre la mort ; jamais on ne lui pardonnerait le meurtre d'un contremaître, quelle que soit sa propre valeur. À sa grande surprise, il découvrit que la Volarienne souriait à nouveau.

— Vous savez quoi, Arklev ? dit-elle au maître en posant sur Frentis un regard interloqué. Je crois que je viens de changer d'avis.

À peine avait-elle quitté l'arène que le garrot mental se referma de nouveau sur l'âme de Frentis, avec tant de force cette fois-ci qu'il tituba et s'écroula au sol, ses cicatrices embrasées par une souffrance inconnue. À la vue de la Volarienne qui, depuis les gradins, lui souriait et agitait les doigts, il se rappela la chaleur qu'il avait éprouvée à son

contact. *C'est elle !* comprit-il. *C'est elle qui m'entrave, désormais.*

La femme éclata de rire, puis s'éloigna. Quand elle fut hors de vue, l'intolérable pression qui étouffait sa volonté finit par se dissiper. Le maître, quant à lui, n'avait pas quitté sa place. Il tournait ses traits minces vers Frentis, le visage empreint d'une colère et d'une peur étouffées qui n'échappaient pourtant pas au jeune guerrier, habitué à lire le visage de ses adversaires.

— Ton Royaume pâtira de ton incapacité à mourir aujourd'hui, esclave, lâcha son maître.

Puis il tourna les talons et disparut. Frentis acquit soudain la certitude qu'il ne le reverrait jamais. Il en nourrit une certaine déception, tant il espérait l'envoyer un jour rejoindre Vastir dans l'Au-Delà.

Il se redressa en toute hâte quand les guichets des alcôves s'ouvrirent pour laisser passer les esclaves. Dans leur sillage fit irruption une escouade de soldats Varitaï. Ceux-ci l'encerclèrent, lances dressées, le temps que les esclaves accomplissent leur besogne, à savoir traîner le cadavre adipeux du contremaître hors de l'arène, ratisser le sable ensanglanté et replonger dans les profondeurs d'où ils avaient surgi. Frentis n'avait jamais franchi ces portes dérobées, mais à en juger par les hurlements de douleur et les bruits de labeur intense qui s'en échappaient la nuit, il s'en accommodait sans mal.

L'un des Varitaï, muet comme tous ses congénères, s'avança pour déposer un paquet au centre de la fosse, après quoi les soldats repartirent d'où ils étaient venus. Quand le dernier eut passé la porte, le battant se referma brutalement.

Frentis s'approcha du paquet. Ils lui laissaient toujours de quoi manger après un combat, en général une écuelle de gruau étonnamment savoureux accompagné parfois d'une tranche de viande cuite à point. L'affamer ne leur servirait à rien. En cela, ils avaient au moins un point commun avec l'Ordre. Mais aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. En plus de ses rations, on lui avait fourni des vêtements : une tunique et des chausses de citoyen volarien, dont le bleu uni marquait le statut de compagnon et permettait de voyager de par les provinces. Se trouvaient également dans le sac une paire de bottes robustes, un ceinturon de cuir et une houppelande en coton de bonne facture.

Comme il caressait l'étoffe de son futur costume, il se remémora le feu qui avait parcouru ses cicatrices. *Où compte-t-elle m'emmener ?* se demanda-t-il, soudain inquiet. *À quoi vais-je bien pouvoir lui servir ?*

Le lendemain matin, une échelle de corde fut jetée dans la fosse. Il avait revêtu ses nouveaux habits, surpris par le contact du tissu sur sa peau après tant d'années de nudité forcée. Le frottement irritait ses

cicatrices. Il gravit l'échelle sans hésitation, sans même jeter un dernier coup d'œil au trou qu'il avait habité ces cinq dernières années. Il n'y avait rien ici dont il souhaitait se souvenir, même s'il savait que chaque combat, chaque mort le hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

La Volarienne l'attendait sur les gradins, seule – elle n'avait besoin d'aucune escorte. Elle avait troqué sa robe d'apparat de la veille contre une tige aux teintes grises de modeste citoyenne. Frentis en savait bien peu sur cette contrée et ses coutumes, ses connaissances se bornant aux informations glanées lors du périple qui avait suivi sa capture à Untesh, auxquelles venaient s'ajouter des bribes de conversations surprises entre le maître et Vastir. La couleur grise, avait-il cru comprendre, correspondait aux propriétaires – les maîtres d'esclaves, mais aussi les détenteurs de terre et de bétail. Qu'un citoyen volarien acquière suffisamment de biens – soit l'équivalent économique de mille esclaves – et il gagnait le droit de porter du noir. Seuls les plus fortunés des Volariens s'habillaient en rouge, comme le maître.

— J'espère que tu as bien dormi, lui dit-elle. Un long voyage nous attend.

Elle avait repris le contrôle de la volonté de Frentis, mais de manière plus mesurée cette fois-ci – seul un léger picotement hérissait ses cicatrices –, de sorte que si l'emprise mentale l'empêchait d'étrangler l'inconnue avec son nouveau ceinturon, elle lui lâchait suffisamment la bride pour lui permettre d'inspecter les environs. Les fosses les entouraient de toutes parts, plus d'une centaine d'arènes creusées à même la roche de ce vaste plateau criblé de niches et de galeries. De certaines d'entre elles montaient des rumeurs de combat, tandis que d'autres résonnaient des cris des suppliciés : aux hurlements déchirants des victimes se mêlaient les ordres des contremaîtres supervisant leurs tourments depuis les hauteurs. Cet endroit servait aussi bien au châtiment qu'à l'entraînement.

— Ça ne va pas te manquer, j'imagine ? fit la Volarienne.

Elle lui avait laissé assez de lest pour parler, mais il préféra garder le silence. Devant ce refus, les yeux de la femme s'assombrirent et Frentis comprit qu'elle songeait à nouveau à lui enflammer le torse. Il soutint malgré tout son regard, refusant tout à la fois de lui répondre et d'implorer sa merci.

À sa grande surprise, elle éclata de rire.

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu un jouet aussi intéressant entre les mains. Allez, suis-moi, mon joli.

Elle fit volte-face et partit en direction du bord du plateau. Celui-ci se dressait au milieu du désert de Vakesh telle une île dans une mer de sable ; quand le soleil rayonnait à son zénith, la température au sol était telle que même les contremaîtres renonçaient à leur travail. Des

pistes de caravane sillonnaient le Nord et l'Ouest. Frentis avait mémorisé tout cela à son arrivée ici, du temps où il espérait encore pouvoir s'évader.

Elle le guida le long d'une série de marches taillées dans le flanc occidental du plateau, au versant si abrupt qu'il leur fallut près d'une heure pour atteindre le sol sablonneux du désert. Un esclave les attendait en contrebas avec quatre chevaux, deux bêtes de somme et deux montures sellées. Elle s'empara des rênes qu'il lui tendait et le congédia d'un geste.

— Écoute-moi bien, je suis la veuve d'un propriétaire terrien de la province d'Eskethia, l'avertit-elle. J'ai des affaires à conclure à Mirtesk. En tant que compagnon, je t'ai engagé comme escorte afin de garantir, le temps du voyage, ma sécurité et ma réputation.

Elle lui confia ensuite le soin des chevaux de bât et se hissa sur le dos du coursier le plus imposant, une jument grise qui semblait la connaître tant elle frémit de plaisir quand la Volarienne lui flatta l'encolure. La toge de la femme, fendue sur le côté afin de lui permettre de monter à califourchon, laissait apparaître ses cuisses nues, dorées par le soleil du matin. Il détourna le regard et se chargea d'apprêter les bêtes.

Les deux roussins ployaient principalement sous le poids de leurs provisions, à savoir assez de nourriture et d'eau pour rejoindre Mirtesk. Ils avaient l'air en bonne santé et fort capables de faire un tel voyage sans y laisser la vie. Afin de faciliter leur progression dans le sable, on les avait pourvus de fers fins et légers qui protégeaient tout le sabot. À leur vue, Frentis se rappela les pur-sang de son peloton d'éclaireurs, poussés dans leurs derniers retranchements par les rigueurs du désert alpiran, jusqu'au jour où ils avaient imité les méthodes de ferrage de la cavalerie impériale. Des souvenirs de la guerre en Alpiran l'assaillaient constamment ; malgré tout le sang versé, malgré l'absurdité de leur vaine croisade et l'ambition folle de leur roi, les mois passés parmi les Pisteloups, au côté de ses frères et de Vaelin, comptaient parmi les plus beaux de sa vie.

Une légère sensation de brûlure envahit soudain ses cicatrices, à mesure que la Volarienne se tortillait d'impatience sur sa selle. Il serra donc les sangles des bâts et enfourcha sa propre monture, un jeune étalon noir au tempérament fougueux qui rua et renâcla quand il se mit en selle. Afin de calmer l'animal, il se pencha en avant et murmura doucement à son oreille. L'effet fut immédiat : l'étalon s'ébroua sans rechigner quand Frentis lui talonna les flancs, suivi de près par les bêtes de somme.

— Impressionnant, dit la femme en éperonnant sa jument. Une telle maîtrise du cheval se fait bien rare. Qui t'a appris ce tour ?

Sa question comportait un accent d'autorité qui s'accompagna d'une

légère contraction de l'étau mental.

— Un fou, répondit-il.

Il se remémora le sourire de conspirateur de maître Rensial quand il lui avait légué le secret du chuchotement, un secret, Frentis en avait conscience, qu'il s'était bien gardé de partager avec les autres novices. « Ça vous a un petit air de la Ténèbre, hein ? » avait gloussé le maître de sa voix haut perchée. « Si seulement ils savaient. Les pauvres imbéciles. »

Il n'en dit pas plus et la femme relâcha quelque peu son emprise, réduisant la brûlure au picotement désormais coutumier.

— Un jour viendra, dit-elle comme ils se dirigeaient vers l'ouest, où tu me révéleras tous tes petits secrets, mon joli. Et de plein gré, de surcroît.

Les poings de Frentis se serrèrent sur les rênes, alors qu'en lui montait un rugissement de colère muette dirigée contre les parois invisibles de sa prison de chair, car il comprenait à présent que c'étaient elles qui l'entravaient, qu'elles seules permettaient à ses maîtres et contremaîtres de le plier à leur volonté. L'ultime présent du Borgne, sa revanche d'outre-tombe.

Ils interrompirent leur chevauchée à midi pour s'abriter du soleil oppressant sous des tendeleets, d'où ils n'émergèrent qu'une fois la chaleur redevenue supportable, alors que le soir étirait ses ombres longues sur le sable cuit. Par la suite, ils firent halte dans une oasis encombrée de caravanes s'installant pour la nuit. Après avoir donné à boire aux chevaux, Frentis établit leur bivouac à l'orée de l'éphémère communauté. Les caravaniers, tous citoyens libres de fort bonne compagnie, s'adonnaient à d'émouvantes retrouvailles ou bien divertissaient leurs camarades à grand renfort d'histoires et de chansons. Si la plupart portaient des costumes bleus, quelques patriarches aux barbes imposantes et aux bêtes de somme plus imposantes encore arboraient fièrement leurs tuniques grises. Au fil de la soirée, quelques voyageurs les abordèrent afin de leur proposer des marchandises ou bien leur demander des nouvelles du reste de l'Empire. La Volarienne déployait des trésors de charme et d'affabilité pour éconduire les marchands, et offrait aux autres de vagues rumeurs quant aux décisions du Conseil et aux résultats des Courses d'Épées, qui semblaient grandement préoccuper tout ce petit monde.

— Les Bleus ont encore perdu ? glapit un vieillard vêtu de gris en secouant piteusement la tête. Je les ai soutenus toute ma vie, ces sagouins. J'ai englouti des fortunes en paris pour leurs beaux yeux.

La Volarienne rit aux éclats et avala une datte.

— Vous feriez mieux de miser sur les Verts, grand-père.

Son interlocuteur darda sur elle un regard offusqué.

— On ne peut pas plus changer d'équipe que de couleur de peau.

Au bout d'un moment, on finit par les laisser tranquilles. Une fois ses corvées terminées, Frentis s'assit au coin du feu pour regarder la nuit étoilée. Maître Hutrill leur ayant appris les constellations lors de sa première année de noviciat, il savait que la poignée de l'Épée pointait vers le nord-ouest. Sans cette maudite entrave, il l'aurait déjà suivie jusqu'au Royaume, à l'heure qu'il était, quand bien même il lui aurait fallu parcourir pour cela des milliers de kilomètres.

— Dans l'Empire Alpiran, dit la femme en s'installant sur le flanc, le coude posé sur un coussin de soie, certains font fortune en racontant aux naïfs les prétendus présages inscrits dans les étoiles. Ta Foi n'entretient pas ce genre de foutaises, je me trompe ?

— Les étoiles sont des soleils lointains, répondit-il. Du moins si l'on en croit le Troisième Ordre. À cette distance, un astre n'a aucune influence sur notre terre.

— Dis-moi, pourquoi avoir tué le contremaître plutôt qu'Arklev ?

— Il était plus proche et j'aurais pu manquer mon coup. (Il leva les yeux sur elle.) De plus, vous auriez facilement pu dévier mon tir.

Elle hocha légèrement la tête en signe d'assentiment, s'allongea sur le dos et ferma les yeux.

— Un homme campe près de l'eau, à quelques mètres d'ici. Il porte un costume de compagnon, il a les cheveux gris et l'oreille percée d'une boucle d'argent. Quand la lune sera haute, je veux que tu ailles l'assassiner. Il y a du poison dans nos bagages, la fiole verte. Ne laisse aucune trace sur le corps. Rapporte-moi toutes les lettres que tu trouveras sur lui.

Bien qu'elle l'ait laissé libre de parler, il s'abstint de poser la moindre question. À quoi bon ?

À l'instar des Fidèles, les Volariens vouaient aux flammes le corps de leurs défunts. Les caravaniers enveloppèrent la dépouille de l'homme aux cheveux gris dans une bâche, l'arrosèrent d'huile de naphte et l'embrasèrent à l'aide d'une torche. La cérémonie se déroula dans un silence de mort, sans qu'aucun des participants témoigne de sympathie particulière pour le disparu. Nul ne connaissait ce voyageur mort dans son sommeil, dont on ne trouva que le nom inscrit sur sa plaque de citoyenneté : Vekal, un nom quelconque, fort répandu. Le temps qu'on procède à la mise aux enchères de ses biens, Frentis et sa compagne avaient déjà quitté l'oasis.

— On l'avait chargé de nous espionner, finit par dire la femme. Un sbire d'Arklev, je suppose. Il semblerait que l'enthousiasme du Conseiller pour notre grand projet ait quelque peu décliné.

Elle ne s'adressait pas vraiment à lui, Frentis l'avait bien compris. Il lui arrivait parfois de parler toute seule, perdue dans ses pensées. Un

autre trait qu'elle partageait avec maître Rensial.

Au bout de cinq jours, ils parvinrent en vue de la mer Jarvenne, qui d'après la femme constituait la plus grande étendue d'eau de tout l'Empire. Ils se dirigèrent vers un petit port niché au creux d'une baie peu profonde, dernière étape des caravanes, encombrée de bêtes et de voyageurs. La mer s'y déployait jusqu'à l'horizon, vaste et sombre sous un ciel sans nuages, bordée à l'ouest par une haute chaîne de montagnes noyée de brume. La traversée coûtait cinq sicles, auxquels venaient s'ajouter cinq oboles par cheval.

— C'est du vol pur et simple, déclara la femme en tendant les pièces au passeur.

— Rien ne vous interdit de nager, citoyenne, répliqua-t-il en exécutant une facétieuse révérence.

Elle eut un petit rire.

— Je devrais demander à mon ami ici présent de vous régler votre compte, mais nous sommes pressés.

Avec un nouveau ricanement, elle mena sa jument à bord.

— La première fois que j'ai pris ce bac, on devait déboursier un sicle par passager et une obole par monture, lui confia-t-elle plus tard, tandis que les galériens actionnaient les avirons sous les coups de fouet du garde-chiourme et que le bac fendait les flots calmes de la mer intérieure. Bon, d'accord, c'était il y a plus de deux siècles. Mais tout de même...

Cette dernière remarque fit tiquer Frentis. *Deux siècles ? Alors qu'elle ne peut pas avoir plus de trente ans ?* Le trouble manifeste du jeune guerrier arracha un sourire à la Volarienne.

La traversée dura tout le jour, les lumières de Mirtesk n'apparaissant à l'horizon qu'en début de soirée. Frentis, qui s'était représenté Untesh comme la cité la plus imposante qu'il verrait jamais, dut réviser son jugement : la capitale volarienne prenait des airs de village comparée à Mirtesk. Nichée au creux d'une vallée encaissée ouverte sur la côte, la ville avait fini par déborder de toutes parts, déployant sur les versants de la combe une multitude de bâtisses de granit d'où émergeaient çà et là de hautes tours grises. À mesure qu'ils approchaient du port, la rumeur lointaine de la cité se muait en une cacophonie de voix indistinctes, de harangues et de cris. Quand ils débarquèrent leurs montures, un esclave posté sur les quais vint à leur rencontre.

— Maîtresse, dit-il à la femme avec une profonde révérence.

— Je te présente Horvek, déclara la Volarienne à Frentis. N'est-il pas somptueusement laid ?

Le nouveau venu arborait en effet un nez torve, probablement brisé et remis en place à plusieurs reprises, une oreille manquante et des bras puissants barrés de cicatrices. Pour autant, ces stigmates

n'intéressaient pas Frentis, qui avait reconnu au premier coup d'œil le port d'épaules et la posture ample de l'esclave. Une contenance qu'il connaissait bien, pour l'avoir croisée de nombreuses fois dans la fosse. Il avait devant lui un Kuritai, un tueur. Tout comme lui.

— Le Messenger est arrivé ? demanda-t-elle à Horvek.

— Il y a deux jours, maîtresse.

— Il a su se tenir à carreau ?

— À ma connaissance, on ne déplore aucun incident en ville.

— S'il s'attarde, ça ne va pas durer.

Horvek saisit les rênes des chevaux de bât et se fraya dans la foule des quais un passage où s'engouffrèrent Frentis et leur maîtresse. Tous trois dévalèrent ensuite une interminable enfilade de rues pavées anonymes, pour aboutir sur une place cernée de demeures à deux étages. Au centre de la place se dressait, sur un carré d'herbe soigneusement taillé, une majestueuse statue de cavalier. La femme mit pied à terre et s'approcha de la statue, les yeux levés vers le visage sculpté. Coulé dans un bronze veiné de stries émeraude, le personnage portait une armure que Frentis jugea quelque peu archaïque. Il ne pouvait pas lire le volarien, mais à en juger par la liste interminable qui ornait la plaque du piédestal, il s'agissait d'une personnalité révéree de la cité.

— Les mouettes ont encore conchié son front, fit remarquer la femme.

— Je ferai fouetter les esclaves, maîtresse, répondit Horvek.

Elle se détourna et partit en direction d'une maison située juste en face de la statue. À peine avait-elle posé un pied sur le perron que la porte s'ouvrit, révélant une esclave d'âge mûr en pleine révérence. Le vestibule foisonnait d'ornements en marbre scintillant et de grandes toiles de maîtres, chacune représentant une bataille où l'on reconnaissait parfois les traits du personnage de bronze érigé au centre de la place.

— Comment trouves-tu mon foyer ? demanda la Volarienne à Frentis.

Une fois encore, il sentit l'étau psychique se desserrer pour lui rendre la parole, mais il s'abstint de tout commentaire. Il entendit l'esclave étouffer un hoquet apeuré, mais la femme se contenta de rire.

— Qu'on nous fasse couler un bain, ordonna la maîtresse de maison avant de gravir le somptueux escalier aux marches de marbre.

D'une poussée mentale, elle entraîna Frentis à sa suite jusqu'à l'étage et pénétra dans une vaste pièce. Installé derrière une table longue, un quinquagénaire vêtu de gris y dégustait un plat de viande fumée, un verre de cristal posé devant lui. Quand Frentis fit son entrée dans la pièce, l'homme parut le reconnaître instantanément.

— Tu as pris du muscle, à ce que je vois, lui lança-t-il dans la langue

du Royaume avant d'avalier une longue gorgée de vin.

Frentis étudia le visage de l'inconnu sans parvenir à le remettre. Sa voix, pourtant, lui évoquait quelque chose. L'intonation de cet homme, la façon dont il modulait ses phrases lui était familière. Sans compter qu'il parlait sa langue sans une trace d'accent volarien.

— Notre jeune ami ici présent a passé cinq ans dans les fosses, déclara la femme en volarien.

Elle vint s'asseoir sur le dessus de table et se débarrassa prestement de ses bottes de cavalière pour se masser les pieds.

— Même les Kuritai n'y dépassent pas l'année.

— Il faut dire qu'ils n'ont pas bénéficié de l'entraînement du Sixième Ordre, hein, Frentis ?

Il lui décocha un clin d'œil et le jeune guerrier fut à nouveau frappé par l'étrange sentiment de familiarité que lui inspirait cet homme. La femme, de son côté, dévisageait longuement son invité.

— Hmm, plus vieux que le précédent. Comment s'appelle-t-il ?

— Karel Teklar, répondit l'inconnu, un sommelier d'extraction moyenne attifé d'une grosse rombière et de cinq épouvantables marmots. J'ai passé l'essentiel de ces deux derniers jours à brutaliser ces petits monstres.

— Et son don ?

L'homme haussa les épaules.

— Une très légère aptitude à la clairvoyance qu'il ignorait posséder. Même s'il s'est toujours demandé d'où lui venait sa chance aux cartes.

— Pas une grande perte, donc.

— Pas du tout, acquiesça l'homme en se relevant pour s'approcher de Frentis, qui s'exaspérait de ne pas reconnaître cet inconnu dont chaque mot, chaque geste – jusqu'à l'inclinaison de sa tête tandis qu'il l'observait – lui rappelait quelqu'un. Que t'est-il réellement arrivé à Untesh, mon frère ? Je me suis souvent posé la question.

Frentis voulut garder le silence, mais l'emprise mentale de la Volarienne embrasa son âme et soumit sa volonté.

— Le Conseiller Arklev Entril, qui venait présenter ses respects et proposer des échanges commerciaux avec l'Empire Volarien, a souhaité traiter avec le prince Malcius lors du siège de la ville. Après que je l'ai eu fouillé pour m'assurer qu'il ne cachait pas d'arme, il m'a serré la main. Quand le dernier assaut alpiran a eu raison des murailles, il a pris le contrôle de mon esprit et m'a forcé à abandonner le prince. J'ai couru jusqu'au port pour embarquer sur son navire.

— Voilà qui a dû te fendre le cœur, répliqua l'homme. Rater ainsi une si belle occasion de se sacrifier pour son souverain... Un récit édifiant que maître Grealin ne manquera pas de servir aux novices.

Le trouble de Frentis s'accrut soudain. *Comment peut-il en savoir autant ?*

— Mais ne t'en fais pas, va. (L'homme s'éloigna et embrassa la salle du regard, s'arrêtant sur les râteliers d'armes qui bordaient les murs.) Malcius a survécu et règne désormais sur le Royaume. Avec bien moins de bonheur que son illustre père, me suis-je cependant laissé dire.

— Malcius a-t-il été témoin de ta fuite ? demanda la femme.

Frentis secoua la tête.

— Je dirigeais la section sud, il se trouvait au centre.

J'ai fui en laissant mourir deux cents braves, songea-t-il. *Eux m'ont vu m'enfuir.*

— Donc, pour ce qu'il en sait, reprit l'homme, l'intrépide frère Frentis, ancien tire-laine de son état et recrue prometteuse du Sixième Ordre, a héroïquement péri lors de l'ultime assaut alpiran sur la cité. (Il échangea un coup d'œil avec la femme.) Ça peut encore marcher.

Elle acquiesça.

— La liste ?

L'homme plongea la main dans sa chemise et en tira un fragment de parchemin qu'il lui lança.

— Plus longue que je ne m'y attendais, dit-elle en parcourant le document.

— Mais tout à fait dans vos cordes, j'en suis persuadé.

Il saisit son verre et s'accorda une nouvelle lampée, qu'il ponctua d'une grimace comme s'il trouvait au vin une certaine aigreur.

— Surtout avec l'aide de notre impitoyable orphelin.

L'orphelin. Le surnom dont se plaisaient à l'affubler Nortah et Barkus. Mais Nortah était mort et Barkus, il l'espérait, avait pu rallier le Royaume sain et sauf.

— Autre chose ? demanda la Volarienne.

— Tu vas devoir te rendre à la Tour du Sud dans les cent prochains jours. Quand tu seras là-bas, quelqu'un prendra contact avec toi. Tu seras tentée de le tuer, mais je compte sur ton discernement pour retenir ton bras. Fais-lui savoir que le Vassal seul ne suffira pas. La catin doit mourir, elle aussi. Il devrait également t'apprendre des choses au sujet de notre éternel ennemi, quelque stratagème permettant de le tuer ou à tout le moins de le rendre vulnérable. Les détails restent vagues. Si jamais tu échoues... (Il siffla le verre de vin et Frentis remarqua que son front luisait de transpiration.) Eh bien, le refrain habituel. Tu endureras une éternité de souffrance, et ainsi de suite. Bref, tu connais la chanson.

— Il n'a jamais fait preuve d'originalité pour formuler ses menaces. (Elle se laissa glisser au sol et gagna le râtelier garni de rapières fixé au-dessus de la cheminée.) Une préférence ?

D'une pichenette, l'homme fit tinter le cristal de son verre et sourit à la femme.

— Désolé de te décevoir.

Puis il lâcha le verre au sol où il vola en éclats, avant de s'effondrer dans le fauteuil placé en tête de table, son visage désormais baigné de sueur. Son regard trouble scintilla une toute dernière fois quand il se posa sur Frentis.

— Tu les salueras de ma part, mon frère, d'accord ? Surtout Vaelin.

Vaelin. Frentis sentit son âme et ses cicatrices s'embraser à mesure que la femme resserrait son étreinte pour l'immobiliser. Il voulait s'élancer sur cet homme, lui arracher la vérité... Mais il ne pouvait qu'assister, impuissant et furieux, à l'agonie de cet inconnu qui lui adressait un ultime sourire.

— Tu te souviens de notre dernier combat ? Cette bande de hors-la-loi pendant l'hiver, juste avant la guerre ? demanda-t-il dans un souffle. Le sang brillait dans la neige comme des traînées de rubis. Une bien belle journée...

Il ferma les yeux et ses bras retombèrent, inertes et sans vie. Les soubresauts de sa poitrine cessèrent peu après.

— Bien, lâcha la femme en se déshabillant. Que dirais-tu d'un bon bain, à présent ?

Chapitre 3

VAELIN

J'aurais dû la retenir.

Reva ajusta sa visée sur le sac de paille qui leur servait de cible et tira. Quand la flèche vint se ficher au bord du cercle central dessiné au charbon de bois, il la vit réprimer une moue satisfaite. Ils s'étaient procuré à Aubérhan un carquois garni de flèches idéales pour la chasse, avec leur empennage en plumes de goéland et leur large pointe d'acier. Chaque matin, elle se levait aux aurores pour s'entraîner, rechignant tout d'abord à écouter ses conseils pour enfin les accueillir dans un silence maussade.

— Trop raide, le bras, lui dit-il. Rappelle-toi qu'il faut pousser et tirer en même temps.

Elle fronça les sourcils d'un air mécontent, mais s'exécuta, et le trait suivant atterrit au cœur de la cible. Elle lui adressa une grimace ravie qui aurait presque pu passer pour un sourire et partit récupérer les flèches. Ses cheveux avaient repoussé et elle s'était étoffée, perdant cette maigreur de lévrier affamé qui la caractérisait depuis son attaque avortée, aux abords de Lancrage. La cuisine d'Ellora l'avait considérablement aidée à se remplumer.

Ils n'avaient pas parlé des brigands depuis leur départ d'Aubérhan. Il savait que la chapitrer à ce sujet n'aurait aucun effet, tant sa conviction envers son dieu entraînerait automatiquement un rejet méprisant de ses arguments, suivi d'un énième sermon sur la miséricorde du Père. Puisque ces hommes se dressaient entre elle et l'épée du Justelame, puisqu'ils faisaient obstacle à la volonté du Père Universel, elle avait froidement choisi de s'en débarrasser, sans paraître éprouver depuis le moindre soupçon de remords. Mais il sentait que, dans le tréfonds de son âme, ces meurtres lui pesaient. La mélodie de la voix du sang se paraît toujours d'une profonde tristesse lorsqu'il effleurait les pensées de la jeune femme, qui lui inspirait des notes lugubres et discordantes. Quelqu'un l'avait souillée, abîmée pour

faire d'elle cet assassin aveugle et déterminé. Elle finirait par s'en rendre compte un jour, mais il ignorait combien d'années, combien de morts la séparaient de cette prise de conscience.

Alors pourquoi ne pas l'avoir retenue ? Il ne dormait pas quand elle s'était levée pour lui fausser compagnie. Il avait même lancé à sa poursuite la voix du sang, dont il avait pu suivre les brutales ruptures harmoniques, cette déferlante de notes stridentes qui enflait immanquablement au moment d'un meurtre. Mais il n'avait rien fait pour l'en empêcher : son chant l'en avait dissuadé, faisant tonner en lui une assourdissante mise en garde lorsqu'il avait voulu se relever afin de la prendre en filature, désarmer les brigands une fois parvenu dans leur campement et prévenir la garde. Mais la mélodie avait été claire et il avait appris à suivre ses conseils. Ces crapules méritaient certainement la mort et elles entravaient aussi bien sa propre mission que celle de Reva. Révéler son identité à la populace lui compliquerait la tâche, sans compter qu'il avait toujours détesté le fardeau de sa notoriété. Il n'avait donc pas bougé de sa couche, fermant les yeux quand elle était revenue pour se glisser sous sa couverture et sombrer dans un sommeil serein.

— Prêt au départ, monseigneur ? appela Janril Norin depuis sa roulotte.

Les membres de la troupe avaient achevé leurs préparatifs et s'ébranlaient déjà en direction la route.

— On vous suit, répondit-il au ménestrel en lui signifiant d'avancer.

Reva jeta le sac de paille à l'arrière de la roulotte et tous deux emboîtèrent le pas au véhicule.

— Combien de temps ? lui demanda-t-elle, une question qui avait fini par devenir un rituel quotidien.

— Encore une semaine, au moins.

Elle grogna.

— Je ne vois pas ce qui t'empêche de me le dire maintenant. Cette troupe t'offre une couverture rêvée.

— Nous avons passé un accord. Par ailleurs, il te reste encore beaucoup à apprendre si tu veux maîtriser correctement ton arc.

— Je m'en sors plutôt bien. J'ai réussi à abattre ce chevreuil toute seule, l'autre soir.

— En effet. Mais l'arc n'est pas la seule arme dont je peux t'enseigner la pratique.

Le regard de la jeune fille s'assombrit, prenant un air renfrogné qui trahissait, il avait fini par le comprendre, un intense débat intérieur. *Elle se demande pourquoi je souhaite l'entraîner alors qu'elle veut ma mort.* Une question qu'il s'était lui-même déjà posée. Avec ou sans son aide, les talents guerriers de Reva, déjà formidables, iraient en s'affirmant. Mais la mélodie de la voix du sang s'imposait à lui chaque fois qu'il

l'entraînait : il n'avait pas le choix.

— L'épée, dit-elle au bout d'un moment. Tu pourrais m'apprendre l'épée ?

— Si tu veux. Nous commencerons ce soir.

Elle émit un petit gloussement – de plaisir ou de soulagement, il n'aurait su dire – et s'élança pour bondir à l'arrière de la roulotte, l'escalader et s'asseoir en tailleur sur le toit, les yeux posés sur le paysage. *Il est étonnant de voir à quel point elle n'a pas conscience de sa beauté*, songea-t-il en regardant ses boucles auburn scintiller dans le soleil du matin.

— La première chose à apprendre..., commença Vaelin en pressant son bâton de frêne contre celui de Reva.

Sans prévenir, il balaya l'arme adverse, l'arrachant aux mains de son élève, puis l'attrapa au vol pour la lui rendre.

— C'est la prise en main.

Comme il s'en doutait, elle apprenait vite, maîtrisant les bases de la parade et de la botte dès la première soirée. Au soir du troisième jour d'entraînement, elle parvenait à exécuter la plus simple des séquences de maître Sollis presque à la perfection – et non sans une certaine grâce.

— Quand pourrais-je me servir de ça ? demanda-t-elle au terme de leur quatrième séance d'entraînement, le doigt tendu vers le sac de toile ficelé qui reposait contre la roulotte.

Elle transpirait légèrement après leur dernière passe d'armes, exercice qui avait sa préférence, car elle pouvait y laisser libre cours à sa haine envers le Sombreleme. Et si ce dernier était parvenu jusqu'ici à parer tous ses coups, certains avaient bien failli passer sa garde.

— Jamais. (Elle se détourna et il n'eut pas même besoin de la voix du sang pour comprendre ce qu'elle mijotait.) Et si tu t'avisés de t'en emparer pendant mon sommeil, tu peux tirer un trait sur nos leçons. Compris ?

Elle le foudroya du regard.

— Pourquoi la trimballer partout si tu ne comptes pas t'en servir ?

Une question pertinente, il en avait conscience, mais qu'il n'avait aucune envie d'approfondir.

— Ellora nous a préparé le dîner, déclara-t-il en regagnant la roulotte.

La morgue glaciale de la danseuse s'était quelque peu tempérée au cours de leur voyage vers le nord, mais Vaelin savait combien sa présence la rendait nerveuse. Chaque sixième jour de la semaine, elle quittait le cercle de roulettes pour prier, les yeux clos et les lèvres entrouvertes sur une douce psalmodie. Même s'il ne se considérait plus comme un frère, tous connaissaient l'histoire de Vaelin et les

adeptes de sa foi avaient de bonnes raisons de craindre l'Ordre. Il avait toutefois été surpris de la voir accomplir des rituels apostats si ouvertement.

— Les choses ont changé dans le Royaume, monseigneur, lui expliqua Janril ce soir-là. Un an après son couronnement, le roi a proscrit toute forme de persécution religieuse. Depuis, on ne voit plus de malheureux à la langue arrachée pendus aux gibets à l'entrée des villes, si bien qu'Ellora peut réciter son credo sans avoir à se cacher. Il faut néanmoins rester prudent.

— Comment le roi a-t-il pu prendre une telle décision ?

— Eh bien... (La voix de Janril se mua en murmure, quand bien même personne n'était là pour entendre leur conversation.) À ce qu'on dit, la reine aurait une raison toute personnelle de s'opposer aux persécutions des Apostats.

Ainsi, la reine du Royaume Unifié n'adhère pas à la Foi. Cette découverte le plongea dans des abîmes de perplexité. Beaucoup de choses peuvent changer en cinq ans.

— Et les Ordres ne s'y sont pas opposés ?

— Le Quatrième, certainement. L'Aspect Tendris a longuement bataillé contre l'édit royal et le peuple, craignant un retour de la Main Rouge et d'autres calamités, a fait savoir son mécontentement. Il ne s'est pas soulevé, cela dit. Il y a eu beaucoup de dissensions après la guerre. J'ai passé mes deux dernières années au sein des Pisteloups à étouffer des émeutes et des révoltes dans tout Asraël. Depuis ce temps-là, les gens n'aspirent plus qu'à vivre en paix.

Ils sillonnèrent le lendemain les vastes plaines du sud de la Saline, où d'immenses champs de blé et de tournesol s'étiraient de part et d'autre de la route jusqu'à l'horizon. Ils traversaient une intersection située aux abords de Havreval quand Vaelin demanda à Janril de le laisser descendre.

— J'ai à faire par là-bas. Je vous retrouve en ville ce soir.

Reva sauta au sol depuis le toit de la roulotte et lui emboîta le pas alors qu'il prenait la route obliquant vers l'est.

— Tu n'es pas obligé de me suivre, lui dit-il.

Pour toute réponse, elle se contenta de hausser un sourcil narquois. *Elle s'attend encore à ce que je lui fausse compagnie sans lui apprendre où trouver son épée*, pensa-t-il. Il éprouva un petit pincement au cœur en prévision de la réaction probable de la jeune femme quand elle apprendrait la vérité au sujet de l'arme de son père.

Au bout de quelques kilomètres, ils entrèrent dans un petit village niché au creux d'une futaie de saules. Ils n'y trouvèrent que des bâtisses délabrées, aux fenêtres en morceaux et aux portes absentes ou éventrées, pendues à des gonds rouillés. Ça et là, des chevrons

perçaient sous le chaume des toitures dispersé par le vent.

— Plus personne n'habite ici, constata Reva.

— Non, plus depuis des années.

Il balaya le hameau du regard et repéra une petite masure sise sous le saule le plus haut du bosquet. À l'intérieur ne subsistait plus qu'une cheminée éboulée, dont les briques parsemaient la terre battue couverte de poussière. Il se posta au centre de la pièce, ferma les yeux et se mit à chanter.

Elle riait de tout. « Ma petite mouette rieuse », l'avait surnommée son père. La vie était dure, elle avait souvent faim, mais rien ne pouvait entamer sa joie de vivre. Elle avait été heureuse, entre ces murs. À mesure qu'il explorait l'histoire de ce lieu, son chant se modulait, sa mélodie se faisait plus sinistre. Du sang qui gicle sur le sol, un homme qui hurle, les mains serrées sur la plaie béante ouverte dans sa jambe. Un soldat, à en croire l'écusson qui orne sa tunique. Le blason d'une noble famille asraëline. Une fille d'à peine quatorze ans qui s'empare d'un tisonnier dans l'âtre et l'applique contre la blessure. Le soldat qui hurle et s'écroule.

— *C'est qu'elle a du talent, cette petite, déclare un autre soldat, un sergent d'après son allure.*

Il lance une pièce à la fille, une couronne. Plus d'argent qu'elle n'en a jamais vu de toute sa vie.

— *Elle n'a rien à envier au Cinquième Ordre, ah ! ça non.*

L'adolescente se tourne vers la femme qui, depuis un angle de la pièce, couve les soldats d'un regard nerveux.

— *C'est quoi le Cinquième Ordre, m'man ?*

— « Vardrian », lut Reva sur une plaque de bois fixée au-dessus de la cheminée, dissipant la vision. Le nom de la famille qui vivait ici, peut-être ?

— Oui.

Il s'approcha de la plaque et fit courir ses doigts sur les lettres finement sculptées, dont la peinture blanche s'écaillait par endroits.

— Tu saignes.

Un mince filet de sang rougissait sa lèvre supérieure. Ça lui arrivait de temps à autre, dans sa cellule, lorsqu'il chantait au lieu de se laisser bercer par la rumeur du monde. Plus il chantait fort et plus il saignait abondamment du nez ou, comme la fois où il avait tenté de projeter sa voix intérieure par-delà l'océan jusqu'en Extrême-Occident, des yeux. « Tel est le prix que je paie », lui avait confié la prophétesse aveugle. Une vérité qui, avec le temps, avait pris valeur d'évidence : *Nous payons tous un prix pour nos dons.*

— Ce n'est rien, dit-il enfin.

Il s'essuya les lèvres du revers de la main, laissa la plaque où il l'avait trouvée et sortit.

Deux jours plus tard, ils arrivèrent en vue du pont sur la Saline. L'ancien ouvrage en bois avait été remplacé par une puissante structure de pierre, bien plus large et plus solide que son aînée.

— Le roi aime bâtir, annonça Janril.

Il brida son attelage au pied du péage et lança au pontonnier une bourse suffisamment garnie pour l'ensemble de la troupe.

— Des ponts, des bibliothèques, des dispensaires et j'en passe. Il fait table rase du passé pour ériger le présent. Certains l'appellent même Malcius le Maçon.

— Il y a pire, comme sobriquet, répliqua Vaelin depuis les profondeurs de la roulotte, qu'il ne quittait plus de peur qu'on le reconnaisse malgré sa capuche.

Le Boucher, le Dément, l'Intrigant, l'Envahisseur, énuméra-t-il. *Janus les a tous amplement mérités.*

Ils se dirigèrent vers l'immense prairie qui accueillait chaque année la foire des Eaux-d'Été. S'y trouvaient déjà de nombreuses troupes itinérantes, plusieurs artisans et colporteurs venus vendre leurs articles et une équipe de charpentiers œuvrant à la construction de la lice où viendraient s'affronter les chevaliers renfaëliens. Vaelin attendit le soir pour quitter la roulotte. Il offrit à Janril sa dernière couronne tout en sachant pertinemment que celui-ci refuserait, puis serra le ménestrel contre son cœur.

— Cet endroit ne vous mérite pas, monseigneur, dit Janril, les yeux brillants et le sourire crispé. Restez avec nous. Si la plèbe chante vos exploits, je doute que votre retour comble de joie la noblesse de Castelvarin. Seules règnent la trahison et l'avidité derrière ces murailles.

— J'ai quelques affaires à y régler, Janril. Mais je te remercie.

Il étreignit les épaules du musicien une dernière fois, souleva son sac de toile et s'éloigna vers la porte de la ville. En un clin d'œil, Reva l'avait rejoint.

— Alors ? fit-elle.

Il poursuivit son chemin.

— Tu n'as peut-être pas remarqué, mais nous sommes arrivés à Castelvarin, poursuivit-elle en embrassant d'un geste les remparts de la capitale. Comme le prévoyait notre accord.

— Bientôt, répondit-il.

— Maintenant !

Il s'arrêta, croisa son regard et déclara d'une voix tout à la fois douce et inflexible :

— Tu auras bientôt ta réponse. À présent, suis-moi ou reste ici, à toi de voir. Je suis sûr que Janril s'accommoderait bien d'une nouvelle danseuse.

Elle darda sur la porte de la ville un coup d'œil chargé de méfiance

et de mépris.

— Même à cette distance, cet endroit empeste comme les latrines d'un bourgeois pansu, grommela-t-elle avant de lui emboîter le pas.

La demeure de son père lui paraissait autrefois gigantesque. Transfigurée par ses yeux d'enfant, elle prenait à l'époque des dimensions de château fort dont il sillonnait les couloirs et le parc dans une frénésie de rêveries héroïques, menaçant de son épée de bois l'ensemble des domestiques et du bétail. L'immense chêne qui déployait ses branches au-dessus du toit en pente était tantôt son ennemi juré, terrible géant venu abattre les murailles du château, tantôt son meilleur ami. Il se lovait alors dans ses bras puissants, d'où il pouvait observer son père éprouver son destrier du moment sur le pré d'un demi-hectare situé entre l'écurie et la berge du fleuve.

À aucun moment il n'avait souffert de sa solitude, ni pris conscience que les seuls enfants qu'on admettait en sa présence étaient les fils et filles des serviteurs. Il n'avait le droit de jouer avec eux qu'un bref instant avant que sa mère les chasse avec douceur, mais sans ménagement.

— Cesse donc de les importuner, Vaelin, disait-elle alors. Ils ont bien mieux à faire.

Il n'avait compris que bien plus tard qu'elle le tenait délibérément à l'écart des autres, de peur qu'il tisse des liens trop forts avec des camarades de son âge. Une véritable amitié n'aurait fait qu'exacerber la douleur de son départ pour la Loge.

La maison avait rapetissé depuis cette lointaine époque, et pas seulement du fait de son regard d'adulte. Le toit affaissé aurait eu grand besoin des bons soins d'un couvreur, et les murs ternis d'un profond ravalement à la chaux. On avait condamné la plupart des fenêtres et de nombreux carreaux manquaient aux croisées d'étage. Même les branches du grand chêne commençaient à s'avachir ; le géant se faisait vieux. Vaelin aperçut l'éclat d'un feu crépitant à travers l'une des fenêtres, unique indice de vie dans cette maison morte.

— Tu as grandi ici ? s'étonna Reva.

Une pluie mordante s'abattait sur eux depuis leur entrée dans le quartier nord jusqu'au chemin de ronde, et sa capuche détrempée dégoulinait d'épaisses gouttes d'eau.

— Les chansons qui tressent tes louanges te décrivent toutes comme un roturier né dans la rue. Mais ça, c'est un palais.

— Non, dit-il dans un souffle en reprenant sa progression. C'est un château fort.

Il vint se poster devant la porte, celle-là même que l'une des servantes, une femme joviale et dodue dont à sa grande honte il ne se

rappelait pas le nom, avait baptisée la haute-porte. « Une haute-porte pour les gens de la haute. » Devant l'état misérable de la sonnette, sa cloche rouillée et sa corde élimée, il se demanda combien de gens de la haute avaient bien pu franchir ce seuil ces derniers temps. Il regardait les rafales de pluie agiter la corde quand Reva renifla bruyamment. Tiré de sa contemplation, il prit une profonde inspiration et actionna la sonnette.

L'écho du carillon s'était dissipé depuis quelques minutes quand retentit un cri étouffé de l'autre côté du battant.

— Allez-vous-en ! Il me reste encore une semaine, par décret de l'échevin en personne ! Et si vous continuez à nous importuner, le vétéran de la guerre alpirane qui dort à l'étage se chargera de vous trancher les mains en un clin d'œil !

S'ensuivit le bruit d'une retraite précipitée. Vaelin échangea un coup d'œil avec Reva, puis tira à nouveau sur la corde. Cette fois-ci, ils eurent moins longtemps à attendre.

— Bon ! Je vous avais prévenus !

La porte s'ouvrit vers l'intérieur, révélant une jeune femme sur le point de leur lancer un seau à la figure, récipient dont le contenu avait l'air aussi visqueux que malodorant.

— Une semaine de selles dans votre g...

Elle se figea brusquement à la vue de Vaelin. Le seau lui échappa des mains et elle chancela en arrière, les yeux exorbités.

— Petite sœur, dit le guerrier. Puis-je entrer ?

Il dut la soutenir jusqu'à la cuisine où elle avait, à en juger par le froid glacial des autres pièces, établi ses quartiers. Il l'assit sur un tabouret face au fourneau, puis serra ses mains tremblantes dans les siennes pour la réchauffer. Le regard de la jeune femme semblait rivé à son visage, comme incapable de s'en détacher.

— Je croyais... Avec vos capuches... L'espace d'un instant, j'ai cru...

Elle chassa ses larmes d'un battement de paupières.

— Pardonne-moi.

— Non...

Elle s'arracha à son étreinte et leva une main vers son visage, un sourire naissant derrière le rideau de ses larmes. Il reconnut alors les yeux sombres, intrépides, de la petite fille qu'il avait rencontrée lors de cette lointaine journée d'hiver, mais l'âge les avait dotés d'un attrait qui, il en avait conscience, pouvait s'avérer fort dangereux pour une femme habitant seule une maison en ruine.

— Grand frère. J'ai toujours su... Je n'ai jamais douté...

Un grand bruit retentit quand Reva lâcha le baquet d'aisances dans un coin de la pièce.

— Alornis, je te présente Reva. Ma... (La jeune femme haussa un

sourcil depuis les profondeurs de sa capuche.) Mon compagnon de voyage.

— Bien. (Alornis essuya ses larmes à l'aide de son tablier et se redressa.) Si vous venez de loin, vous devez avoir faim.

— Oh ! que oui, fit Reva.

— Pas du tout, rectifia Vaelin.

— On croit rêver, ricana Alornis en se ruant vers le garde-manger. Monseigneur Vaelin Al Sorna de retour dans sa propre demeure, et le voilà accueilli par une pleurnicharde incapable de lui servir un vrai repas. A-t-on déjà vu ça ?

Ils dînèrent chichement d'un peu de pain et de fromage, qu'accompagnèrent les restes lourdement assaisonnés d'un demi-poulet.

— Je fais une bien piètre cuisinière, confessa Alornis. (Vaelin remarqua qu'elle n'avait pas touché au repas.) Surtout comparée à Mère.

Reva picora la dernière miette qui restait sur son assiette et lâcha un petit rot.

— Ça se laisse manger.

— Ta mère ? l'interrogea Vaelin. Elle... s'est absentée ?

Alornis secoua la tête.

— Elle nous a quittés au lendemain de la dernière Hivériade. La phtisie. L'Aspect Elera s'est montrée fort aimable, elle a fait tout ce qu'elle a pu, mais...

Elle laissa sa phrase en suspens, les yeux baissés.

— Mes condoléances, petite sœur.

— Tu ne devrais pas m'appeler comme ça. D'après la justice royale, je ne suis pas ta sœur et cette maison ne m'appartient pas, tout comme l'ensemble des biens de notre père. J'ai dû implorer l'échevin pour qu'il m'autorise à rester ici un mois supplémentaire avant que les baillis viennent saisir le reste. Et s'il a accepté, c'est uniquement parce que maître Benril lui a promis d'exécuter gracieusement son portrait.

— Maître Benril Lenial, du Troisième Ordre ? Tu le connais ?

— Je lui sers d'apprentie. Enfin, plutôt d'assistante bénévole, mais j'apprends beaucoup à ses côtés.

Elle désigna d'un geste le mur opposé, qui disparaissait derrière les nombreuses feuilles de parchemin épinglées au plâtre. Vaelin s'en approcha et cilla, émerveillé, devant le spectacle qui s'offrait à lui. Réalisées au fusain ou à l'encre, les esquisses de sa sœur représentaient des sujets divers et variés – un cheval, un moineau, le vieux chêne à l'extérieur, une femme portant un panier à pain – avec un art si consommé, si époustouflant, qu'ils semblaient jaillir de la feuille.

— Par le Père...

Reva, qui l'avait rejoint pour contempler les dessins, semblait bien plus émue que Vaelin ne l'aurait soupçonné. Elle couvait à présent Alornis d'un regard admiratif où perçait une pointe d'inquiétude.

— Un tel talent..., dit-elle dans un souffle. Cela relève de la Ténèbre.

Alornis tentait visiblement de se retenir, mais elle finit par éclater de rire.

— Ce ne sont que des traits sur du papier. Je gribouille depuis toujours. Je pourrais vous dessiner, si vous voulez.

Reva fit volte-face.

— Non.

— Mais vous êtes si jolie, vous feriez un excellent modèle...

— J'ai dit « non » !

Elle fila vers la porte, le visage fermé, empourpré par la colère, puis s'immobilisa. Elle avait refermé son poing sur le jambage avec tant de force que ses phalanges pâlissaient, et Vaelin perçut alors une petite mélodie de la voix du sang. Il l'avait déjà entendue à plusieurs reprises lors de leur voyage avec la troupe de comédiens, étouffée mais déjà omniprésente, chaque fois que Reva regardait Ellora répéter l'un de ses numéros. La jeune femme semblait d'abord fascinée, comme captivée par les déhanchements de la danseuse, avant de se refermer comme une huître, soudain furieuse. Comme lors de ces moments-là, il la vit fermer les yeux et adresser une courte prière au Père Universel.

— Veuillez m'excuser, dit-elle sans croiser le regard d'Alornis. Je manque à mes devoirs d'invitée. (Elle avisa Vaelin.) Cette soirée vous appartient, à ta sœur et toi. Je vais me retirer dans une chambre pour la nuit. (Sa voix se fit plus acerbe.) Nous réglerons notre petite affaire demain matin.

Sur ces mots, elle disparut dans le vestibule, où l'écho assourdi de ses pas décrut peu à peu, à mesure qu'elle explorait la maison. Elle savait assurément se faire discrète.

— Un sacré compagnon de voyage que voilà, commenta Alornis.

— On trouve des gens de toutes sortes sur la route. (Il repartit s'asseoir à table.) Ainsi, mon père t'a vraiment laissée sans ressources ?

— Ce n'était pas sa faute, lâcha-t-elle d'un ton quelque peu irrité. Toute sa fortune a fini par s'envoler quand la maladie l'a frappé. Sans compter qu'il avait déjà perdu toutes ses terres et sa rente après avoir démissionné de son poste de Seigneur de Guerre. Tous ses amis, des hommes aux côtés desquels il avait livré bataille, lui ont tourné le dos. Il a beaucoup souffert, Vaelin.

Dans son regard couvait une lueur de reproche, reproche qu'il savait justifié.

— Je n'avais pas ma place ici, se défendit-il. Ou du moins le

pensais-je. Tu le connaissais, toi, tu as grandi avec lui. Pas moi. Quand il n'était pas à la guerre, il entraînait ses chevaux ou ses hommes, et quand il était ici...

Le grand seigneur baissa ses yeux de jais sur l'enfant armé d'une épée de bois. Aucun sourire n'éclaira son visage quand son minuscule adversaire fondit sur lui dans un éclat de rire, tout en suppliant : « Apprenez-moi à me battre, Père ! Allez, quoi ! Apprenez-moi ! » L'homme repoussa l'épée factice du revers de la main, ordonna à un domestique de ramener l'enfant à la maison et s'en retourna à l'écurie pour panser sa monture...

— Il t'aimait, dit Alornis. Il ne m'a jamais menti à ton sujet. Je savais que tu étais mon frère, que nous n'étions pas issus du même lit. Et il s'en est toujours voulu d'avoir obéi à la requête de ta mère. Il aurait souhaité que tu le saches. Quand la maladie s'est emparée de lui et qu'il se trouvait incapable de quitter son lit, il n'avait que ça à la bouche.

De l'étage leur parvint le bruit sourd d'une violente chute, suivi d'une voix d'homme aux accents inquiets et d'un grognement. *Reva.*

— Oh non ! gémit Alornis. D'habitude, il ne se réveille pas avant la dixième heure.

Vaelin se précipita au premier étage, où il trouva Reva perchée sur un jeune homme de haute stature plutôt séduisant, malgré la barbe de trois jours que raclait le poignard de la jeune femme.

— Un brigand, Sombreleme ! cracha-t-elle. Un brigand qui se terrait dans la maison de ta sœur.

— Oh ! rien qu'un humble poète, je vous assure, bredouilla son prisonnier.

Reva se pencha sur lui d'un air menaçant.

— Toi, la ferme ! Alors comme ça, on aime s'introduire chez les jeunes filles en fleur à la faveur de la nuit ? On a les braies qui démangent ?

— Reva ! lança Vaelin.

Il craignait d'intervenir. Après la scène de la cuisine, il la savait tendue comme un arc et capable de tout pour apaiser le brasier qui couvait dans son cœur. Le moindre contact intempestif pourrait alors provoquer un déchaînement de violence. Il préféra donc s'adresser à elle d'une voix calme :

— C'est un ami, Reva. Laisse-le se relever, s'il te plaît.

Les narines dilatées, la déiste émit un dernier grondement avant de basculer sur le côté, où elle se rétablissait avec agilité tout en faisant disparaître le poignard dans son fourreau.

— Je vois que vous continuez de vous entourer de bêtes hargneuses, monseigneur, grinça le poète depuis le sol.

Piquée au vif, Reva s'apprêtait à reprendre les choses où elle les avait laissées, mais Vaelin s'interposa. Il tendit sa main au jeune

homme et le redressa prestement, profitant au passage des effluves de vinasse portés par son haleine.

— Tu ferais mieux de ne pas la provoquer, Alucius, l'avertit-il. Elle est bien meilleure élève que tu ne l'as jamais été.

Assis sur la margelle en brique rouge du puits, Alucius Al Hestian battait des paupières, ébloui par la lumière du matin. Les yeux rougis et cerclés de cernes violacés, il sirotait une flasque quand Vaelin vint le rejoindre. La séance d'entraînement de Reva s'était avérée bien plus vigoureuse qu'à l'accoutumée. Encore échauffée par les événements de la veille, elle avait paru plus déterminée que jamais à lui porter au moins un coup avec son bâton de frêne. Elle lui avait donné du fil à retordre, comme le prouvait sa chemise trempée de sueur. Tout en s'employant à remonter le seau hors du puits, il désigna du menton la boisson du jeune poète.

— Du Compagnon du Frère ?

— On appelle ça du Sang de Loup, de nos jours, répondit Alucius en levant haut sa flasque, comme pour trinquer. Faisant preuve d'un bel esprit d'initiative, certains de vos anciens fantassins ont réuni leurs soldes pour monter une distillerie et abreuver tous les gosiers du tord-boyaux préféré du régiment. À ce qu'on raconte, ils ont amassé une fortune à faire pâlir un marchand d'Extrême-Occident.

— Tant mieux pour eux. (Il posa le seau sur la margelle et y plongea la louche à eau pour se désaltérer.) Comment se porte ton père ?

— Il vous voue toujours une haine farouche, si c'est ce que vous voulez savoir. (Le sourire d'Alucius s'éteignit.) Mais il... coule des jours paisibles, à présent. Le roi a nommé un Seigneur de Guerre flambant neuf.

— Quelqu'un que je connais ?

— Un peu, oui. Varius Al Trendil. Héros de la Colline Rouge et conquérant de Linesh.

Vaelin se souvenait fort bien du haut maréchal Al Trendil, un homme taciturne qu'il s'était aliéné en l'empêchant d'assouvir sa cupidité, lors de la campagne alpirane.

— Beaucoup de victoires à son actif ?

— Depuis la Révolte de l'Usurpateur, le Royaume n'a pas connu de réelle dissension. Mais il s'est montré particulièrement efficace pour étouffer dans l'œuf la plupart des émeutes et soulèvements qui ont suivi.

— Je vois. (Vaelin s'accorda une nouvelle lampée d'eau fraîche et s'assit à côté d'Alucius.) À présent, si tu me permets une question indiscreète...

— Que vient faire un poète aviné dans la maison de votre sœur ?

— Voilà.

— Il croit pouvoir me protéger, lança Alornis depuis le seuil de la cuisine. Venez, le petit déjeuner est servi.

Le petit déjeuner en question consistait en une tranche de jambon et une portion d'œufs brouillés, qui disparurent au moment même où elles atterrirent dans l'assiette de Reva. Si la jeune femme se retint visiblement de demander un deuxième service, son estomac ne fit pas tant de manières et produisit un long gargouillis sonore.

— Tiens. (Toujours armé de sa flasque, Alucius poussa vers elle sa propre assiette.) En gage de paix. Histoire qu'il ne te prenne pas l'envie de découper ton prochain repas dans la chair tendre de ma gorge.

Reva le gratifia d'une moue peu amène, mais accepta volontiers sa pitance.

— Il y a trois ans que notre père a rendu l'âme, dit Vaelin à l'adresse d'Alornis. Pourquoi le roi aurait-il attendu si longtemps pour revendiquer ses biens ?

Elle haussa les épaules.

— Comment savoir ? La lenteur des rouages de la bureaucratie, peut-être ?

Le navire sur lequel il avait embarqué dans l'archipel Meldénéen avait jeté l'ancre à la Tour du Sud il y avait un peu plus d'un mois. Soit un délai amplement suffisant pour qu'un coursier puisse rallier la capitale. « Un homme aussi honni que toi ne devrait pas s'attendre à passer inaperçu. » Les rouages de la bureaucratie s'étaient de toute évidence mis en branle bien plus rapidement qu'elle ne le soupçonnait.

— Je suis ravi de te retrouver sain et sauf, Alucius, dit-il au poète. Au cas où tu l'ignorerais.

— Je l'ignorais. Et merci.

— Je présume que tu faisais partie du groupe qui a pu se frayer un passage jusqu'aux quais ?

Les yeux rivés à la table, Alucius engloutit une énième gorgée de Sang de Loup.

— Vous m'aviez invité à ne pas quitter mon père d'une semelle. Un conseil avisé.

Sa voix s'était faite monocorde et son regard soucieux, de sorte que Vaelin jugea préférable de changer de sujet.

— Alors, de quelles menaces comptais-tu protéger ma sœur ?

Le poète s'anima quelque peu.

— Oh ! les clients habituels. Les malandrins, les vagabonds... (Il lorgna Reva avec insistance.) Les Apostates acariâtres qui aiment jouer du couteau, les Ardents qui viennent quêter du soutien auprès de la famille de l'illustre frère Vaelin.

Ce dernier sourcilla.

— Les Ardents ? Qui sont-ils ?

— Ceux qui se disent consumés par la Foi. Ils ont commencé à se manifester juste après l'Édit de Tolérance du roi. Ils tiennent des assemblées, agitent des étendards et agressent parfois de pauvres bougres suspectés de pratiques apostates. Autoproclamés seuls et uniques garants de la Foi, ils bénéficient du soutien public de l'Aspect Tendris. Les autres Ordres se montrent beaucoup moins enthousiastes à leur égard. (Son expression se fit plus grave.) L'annonce de votre retour risque de les rendre hystériques. Imaginez un peu, le plus grand champion de la Foi, livré aux geôles d'un empire apostat par la dynastie Al Nieren. Je crains qu'ils nourrissent pour vous de grandes ambitions, monseigneur.

Reva leva brusquement la tête de son assiette pour se tourner vers la fenêtre brisée de la façade sud.

— Cheval à l'approche.

Vaelin avisa la porte, par laquelle leur provenait le claquement de sabots sur les pavés de la cour. À la mélodie familière de la voix du sang se mêlait un trille inquiet, comme pour l'avertir. Il l'étouffa du mieux qu'il put, se releva et sortit accueillir le visiteur.

Le frère Caenis Al Nysa brida sa monture et mit pied à terre. Il toisa Vaelin en silence pendant un long moment, puis s'avança prestement, un grand sourire aux lèvres. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, tels deux frères enfin réunis après une longue séparation. Caenis, qui ne cachait pas son émotion, étreignit vigoureusement son ami, sa poitrine parcourue d'un violent frisson. Mais tout du long, la voix du sang continuait d'émettre sa stridente mise en garde...

Il avait les joues plus creusées qu'autrefois, de nouvelles rides au coin des yeux et même quelques mèches grises sur ses tempes rasées de près. Les stigmates d'une vie au sein de l'Ordre. Il semblait néanmoins plus puissant que jamais, plus étoffé au niveau des épaules. Il émanait à présent de Caenis, jadis plutôt chétif, une aura d'autorité presque palpable, peut-être suscitée par le diamant rouge qui ornait sa houppe de bleu sombre.

— Un Frère Commandant, rien que ça ? s'étonna Vaelin.

Ils cheminaient côte à côte, le long de la berge. En crue depuis la violente averse de la veille, la Saline menaçait de submerger la digue de terre érigée par son père afin de protéger sa propriété des caprices du fleuve.

— C'est moi qui dirige le régiment, désormais, répondit Caenis.

— Ce qui voudrait dire que j'ai l'honneur de m'entretenir avec le seigneur Caenis Al Nysa, Épée du Royaume. Je me trompe ?

— Pas du tout.

Caenis ne paraissait pas particulièrement fier de cette nomination,

un désintéret affiché qui jurait avec son caractère, tel que Vaelin s'en souvenait. Jamais la lignée Al Nieren n'aurait pu trouver plus ardent défenseur que le Caenis d'alors. Mais c'était sans compter la défection de Janus lors de la prise de Linesh. Vaelin se rappelait le voile incrédule qui avait terni le regard de son frère quand celui-ci, confronté à l'inanité du grand projet de conquête du vieil intrigant, avait perdu la foi en son souverain. « Il ne commet jamais d'erreurs... »

Ils s'arrêtèrent et Caenis s'absorba dans une longue contemplation des remous agités du fleuve.

— Barkus, finit-il par dire. Le capitaine du vaisseau de rapatriement nous a conté une histoire édifiante. Notre frère l'aurait menacé de lui couper la tête d'un coup de hache s'il ne faisait pas demi-tour vers la côte alpirane. Une fois de retour sur le littoral, il aurait sauté par-dessus bord pour regagner la plage à la nage.

— Qu'as-tu appris d'autre à son sujet ?

Caenis se détourna du fleuve pour croiser son regard.

— Celui Qui Attend. C'était vraiment Barkus ?

Ainsi, il est au courant. Mais lui ont-ils vraiment tout raconté ?

— Non, il n'avait fait qu'emprunter son enveloppe charnelle. Notre Barkus a péri lors de l'Épreuve de la Nature.

Caenis ferma les yeux, le visage en berne, et poussa un soupir éploré. Au bout d'un moment, il releva la tête, révélant un sourire forcé.

— Il ne reste donc plus que nous, mon frère.

Vaelin sourit à son tour, sans dissimuler son amertume.

— En réalité, il ne reste plus que toi.

Les mains serrées, Caenis reprit d'une voix grave :

— Sœur Sherin a pris le large, Vaelin. Et je n'ai rien dit à l'Aspect...

— Sœur Sherin et moi nous nous aimions.

Il écarta les bras et, de toutes ses forces, projeta sa voix le long du fleuve :

— J'ai aimé sœur Sherin de tout mon cœur !

— Mon frère ! siffla Caenis en jetant alentour des coups d'œil affolés.

— Et il ne s'agissait pas d'une transgression, poursuivit Vaelin d'une voix râpeuse, teintée de colère. Loin de là ! Je n'ai rien fait de mal ! Jamais je n'ai été aussi heureux, mon frère. Et je l'ai trahie. Je l'ai perdue à jamais pour rendre un ultime service à l'Ordre. À présent, j'en ai fini. Tu peux le dire à l'Aspect, tu peux le crier sur tous les toits du Royaume si l'envie t'en prend. Je ne fais plus partie de votre Ordre et je récusé les préceptes de la Foi.

Soudain transi, Caenis lui répondit dans un murmure :

— Je peine à imaginer combien tes années d'emprisonnement ont

dû ébranler ton esprit, mon frère, mais j'ose croire que ce sont les Défunts qui ont guidé tes pas jusqu'à nous.

— Mensonges que tout cela, Caenis. La Foi nous ment, comme nous mentent tous ceux qui disent se prévaloir d'un dieu. Tu veux savoir ce que la créature qui animait Barkus m'a confié avant de mourir ?

— Assez !

— Elle m'a dit qu'une âme dépourvue de corps n'était qu'un écho, un spectre impuissant...

— J'ai dit « assez » ! (Écumant de rage, Caenis recula d'un pas, comme s'il craignait que l'impiété de son ami fût contagieuse.) Un sbire de la Ténèbre te raconte ses immondices et toi, tu le crois sur parole ? Le Vaelin que je connais n'aurait jamais été si crédule.

— Je sais reconnaître la vérité quand je l'entends, mon frère. C'est là ma malédiction.

Caenis fit volte-face le temps de contenir sa fureur. Quand il se retourna enfin, un éclat d'acier scintillait dans ses yeux.

— Ne m'appelle plus jamais « frère ». Si tu renonces à l'Ordre et à la Foi, tu renonces également à notre amitié.

— Tu es mon frère, Caenis. Et tu le resteras. Ça n'a jamais été la Foi qui nous liait, et tu le sais pertinemment.

Caenis le dévisagea longuement, son regard miroitant de douleur et de rage mêlées, avant de se détourner. Il marqua cependant une halte au bout de quelques pas.

— L'Aspect souhaite te rencontrer, lança-t-il par-dessus son épaule d'une voix courroucée. Il tient à te faire savoir qu'il s'agit d'une invitation, et non d'un ordre.

Puis il s'éloigna à grands pas.

— Et Frentis ! appela Vaelin. Qu'est-il devenu ? Je sais qu'il est encore en vie.

Caenis ne daigna pas se retourner.

— Parle à l'Aspect !

Chapitre 4

LYRNA

La princesse Lyrna Al Nieren ne portait pas l'équitation dans son cœur. Elle trouvait les chevaux de fort mauvaise compagnie, tandis que l'inconfort de la selle la marbrait de bleus à un endroit de son anatomie qu'aucune servante, même la plus fidèle, n'aurait pu enduire de baume. Par conséquent, les innombrables kilomètres parcourus par sa petite troupe en chemin vers le nord n'avaient rien fait pour améliorer son humeur irascible. Une aigreur qui, il fallait bien l'avouer, ne datait pas d'hier et l'accompagnait depuis près de cinq ans.

Il ne cesse jamais de pleuvoir, dans ce coin ? se demanda-t-elle en scrutant, depuis les profondeurs de sa capuche doublée d'hermine, les teintes ardoise du paysage fouetté par l'averse à perte de vue. Il y avait cinq jours qu'ils avaient quitté Cardurin, et la pluie tombait depuis sans discontinuer.

Le haut maréchal Nirka Al Smolen approcha sa monture et la salua avec gravité, son plastron battu d'innombrables ruisselets changeants.

— Plus que huit kilomètres à parcourir, Votre Altesse.

Une appréhension certaine perçait dans sa voix. Cette interminable pérégrination pesait tant sur les nerfs de la princesse qu'elle avait tendance à défouler sa frustration sur son escorte, et Lyrna savait combien sa verve cinglante pouvait blesser ceux qu'elle prenait pour cibles. À la vue de la mine anxieuse de l'officier, elle poussa un profond soupir. *Oh, laisse donc respirer ce pauvre bougre, espèce de sale sorcière.*

— Je vous remercie, haut maréchal.

Il la salua de nouveau, profondément soulagé, avant de piquer des éperons pour reconnaître le terrain en compagnie des cinq Gardes Montés de la section d'éclaireurs. Cinquante autres cavaliers composaient son escorte, à laquelle venaient s'ajouter ses dames de compagnie, deux robustes jeunes femmes arrachées pour l'occasion à

leurs manoirs de province. De rang inférieur à la plupart de ses suivantes, elles avaient l'avantage d'être beaucoup moins enclines aux gloussements et aux geignements que la plupart des pimbêches de la capitale. D'une pression des genoux, elle somma Sable, sa monture, d'entamer l'ascension de la pente rocailleuse qui menait dans l'étroit et obscur défilé de la passe Skellane.

— Votre Altesse, si je puis me permettre, hasarda Nersa, la plus grande de ses deux suivantes.

Elle se montrait bien plus téméraire que Jullsa, qui avait coutume de sombrer dans un mutisme prolongé chaque fois que Lyrna lui assenait quelque mordante rebuffade.

— Qu'y a-t-il ? demanda la princesse, que les coups de reins de Sable mettaient au supplice malgré l'épaisseur de la selle.

— Vous pensez qu'on en verra un aujourd'hui, Votre Altesse ?

Depuis leur départ de Castelvarin, Nersa vibrait littéralement d'excitation à l'idée de croiser la route d'un Lonak, une fascination morbide que Lyrna mettait sur le compte du jeune âge de sa dame de compagnie, qui lui évoquait parfois un enfant tâtant du bout de son bâton les entrailles dévidées d'un cadavre de chien. Mais jusqu'ici, les légendaires hommes-loups du Nord brillaient par leur absence, du moins à leur connaissance. « Aucun peuple ne sait mieux se cacher que les Lonaks, Votre Altesse », l'avait avertie le Frère Commandant en poste à Cardurin, un grand gaillard au regard clair et rusé. « Vous ne les verrez pas, mais que les Défunts me foudroient s'ils ne vous ont pas repérés dès votre départ de la ville. »

Les yeux levés vers l'imposant défilé qui grossissait un peu plus à chaque pas, pareil à quelque crevasse gigantesque creusée dans la montagne, Lyrna aperçut les premiers éléments de fortification érigés sur les contreforts méridionaux : une tour trapue aux remparts surmontés d'une petite virgule bleue. Une sentinelle solitaire, probablement, affectée à la surveillance des environs.

— Dans la mesure où ils ne se sont pas encore manifestés, je crains fort que non, répondit-elle à Nersa.

En dépit des certitudes de son frère, elle continuait de nourrir des doutes quant à l'issue de cette mission. *Se peut-il vraiment qu'ils désirent la paix après tant de siècles ?*

Le Frère Commandant qui les accueillit à l'entrée de la tour avait la quarantaine bien tassée, des cheveux gris parsemés de reflets argentés et des yeux pâles enchâssés sous un front orné de cicatrices. Il les salua d'une voix âpre de vétéran et appuya sa révérence aussi longtemps que l'exigeait l'étiquette.

— Votre Altesse.

— Frère Commandant Sollis, n'est-ce pas ?

Une fois descendue de Sable, la princesse dut convoquer toute sa volonté pour se retenir de masser son arrière-train engourdi.

— Oui, Votre Altesse. (Il se redressa et désigna d'un geste les deux frères qui attendaient non loin.) Les frères Hervil et Ivern se joindront à moi pour vous accompagner dans le Nord.

Elle haussa un sourcil.

— Seulement trois hommes ? Votre Aspect a pourtant assuré le roi de son entière coopération dans l'ordonnance de cette mission.

— Nous ne disposons que de soixante frères pour défendre cette passe, Votre Altesse. Je ne peux décemment pas en affecter plus à cette délégation.

Le ton employé dénotait le caractère irrévocable de sa décision, qu'aucune mesure d'intimidation ni de cajolerie royale ne semblait pouvoir faire plier. Elle avait entendu parler de lui, bien entendu : le célèbre instructeur d'escrime du Sixième Ordre, fléau des Lonaks et des hors-la-loi, survivant de la chute de Marbellis... et jadis tuteur de Vaelin Al Sorna.

Père, je vous en conjure...

— Comme vous voudrez, mon frère.

Elle lui décocha l'un des sourires les plus impeccables de sa panoplie, tout à la fois modeste, bienveillant et pétri d'une admiration contenue pour le dévoué frère qui lui faisait face.

— Je n'oserais jamais remettre en doute votre jugement, vous imaginez bien.

Le dévoué frère en question se contenta de soutenir son regard de ses yeux pâles, le visage parfaitement dépourvu d'émotion.

En voilà un qui me résiste, pour changer.

— Le guide est-il arrivé ?

— Oui, Altesse. (Il fit un pas de côté et montra la tour du doigt.) J'ai fait préparer une collation.

— Vous êtes fort aimable.

Si la bâtisse avait manifestement connu un récent et vigoureux coup de balai, elle demeurerait imprégnée de cette écoeurante odeur de transpiration masculine qui hante les casernes. Devant la cheminée les attendait une table croulant sous un copieux étalage de plats simples mais nourrissants. Lyrna s'étonna toutefois de trouver les chaises vides de tout occupant.

— Le guide ? s'enquit-elle auprès de Sollis.

— Par ici, Votre Altesse. (Il gagna une lourde porte située au fond de la salle et inséra une clé dans l'épais cadenas qui la verrouillait.) Nous avons dû la confiner au sous-sol.

Il tira le battant, révélant une volée de marches de pierre, puis s'empara d'une torche sur l'applique fixée à la paroi voisine.

— Si Son Altesse veut bien daigner me suivre.

Lyrna se tourna vers Nersa et Jullsa.

— Mesdames, veuillez m’attendre ici et profiter du repas que les frères ont si aimablement improvisé pour nos soins. Haut maréchal, après vous.

Smolen et la princesse suivirent donc Sollis au bas de l’escalier en colimaçon jusqu’à une petite pièce chichement éclairée par une étroite meurtrière garnie de barreaux. Ils y trouvèrent une femme, assise contre le mur opposé ; seules ses longues jambes vêtues de chausses en cuir rouge émergeaient de l’ombre oblique qui baignait le fond de la cellule, où ses yeux brillaient dans l’obscurité. Elle s’ébroua à la vue de Lyrna et s’accroupit en faisant tinter sur le sol de pierre la chaîne passée à sa cheville.

— Notre guide ? s’enquit la princesse.

— En effet, Votre Altesse. (La sévérité du regard qu’il tournait sur l’occupante de la pièce en disait long quant au sentiment général que lui inspirait leur équipée.) Elle est arrivée il y a deux jours, porteuse d’une recommandation de la grande prêtresse elle-même. Nous lui avons offert le gîte et le couvert comme on nous l’avait ordonné, mais dès le premier soir elle a cru bon de poignarder l’un de mes frères à la cuisse. J’ai estimé plus prudent de la retenir ici.

— Avait-elle des raisons de s’en prendre à lui ?

Sollis eut un petit soupir gêné.

— Il semblerait qu’il ait refusé d’assouvir ses... appétits. Ce qui constitue apparemment un terrible affront au sein de la société lonake.

Lyrna s’approcha de la captive, devancée par Sollis qui gardait ses mains le long de son ceinturon.

— As-tu un nom ? demanda-t-elle à la Lonake.

— Elle ne parle pas la langue du Royaume, Votre Altesse, lui signifia Sollis. Comme la plupart de ses congénères. (Il se tourna vers la femme.) *Esk gorin ser ?*

Ignorant sa question, elle s’avança d’un pas traînant dans la lumière. Son visage aux pommettes hautes était lisse et anguleux et son crâne entièrement rasé, à l’exception d’une longue natte noire qui jaillissait du sommet de sa tête pour se lover au creux de son épaule, lestée à son extrémité par un étincelant bandeau d’acier. Elle portait un pourpoint de cuir fin sans manches, qui permettait d’apprécier le tatouage labyrinthe aux motifs verts et rouges entremêlés qui lui couvrait la peau depuis son épaule gauche jusqu’au menton. Après avoir examiné Lyrna de pied en cap, elle esquissa un petit sourire, qu’elle fit suivre d’un torrent de mots dans sa langue natale.

— *Ehkar !* aboya Sollis en approchant d’un pas, le regard menaçant.

La captive le toisa d’un air mauvais et sourit de plus belle, découvrant deux rangées de dents scintillantes dans la pénombre.

— Qu’a-t-elle dit ? demanda Lyrna.

Sollis émit un nouveau soupir contraint.

— Elle... euh, elle dit qu'elle a faim, Altesse.

La princesse avait appris le lonak dans un bréviaire considéré comme le guide linguistique le plus exhaustif de toute la Grande Bibliothèque. Un vénérable maître du Troisième Ordre lui avait enseigné les sonorités multiples des voyelles et les subtilités des amplitudes d'accentuation qui pouvaient, à elles seules, modifier du tout au tout le sens d'un mot ou d'une phrase. Il avait lui-même admis que sa compréhension de la langue des hommes-loups était au mieux parcellaire et émoussée par les ans, car son voyage dans le Nord, au cours duquel il avait pu surprendre quelques phrases des captifs lonaks prêts à parler en échange de leur liberté, remontait à sa jeunesse. Malgré tout, Lyrna maîtrisait suffisamment la langue pour se faire une petite idée de la réplique de la femme, mais elle jugea plus plaisant de l'entendre de la bouche du dévoué frère qui l'accompagnait.

— Traduisez-moi exactement ce qu'elle a dit, mon frère, ordonna-t-elle. Je me permets d'insister.

Sollis toussa et répondit de sa voix la plus neutre possible :

— Quand les hommes partent à la chasse, les femmes lonakes se chargent elles-mêmes de... d'égayer leurs nuits. Si vous étiez de son clan, elle voudrait que les hommes ne reviennent jamais.

Lyrna se tourna vers la captive et fit la moue.

— Vraiment ?

— Oui, Votre Altesse.

— Tuez-la.

La Lonake recula en sursaut et tendit la chaîne entre ses poings serrés, prête au combat, les yeux braqués sur Sollis quand bien même il n'avait pas esquissé le moindre mouvement.

— Il semblerait que notre amie comprenne parfaitement la langue du Royaume, en fin de compte, fit remarquer Lyrna. Comment t'appelles-tu ?

La femme la foudroya du regard, puis partit d'un brusque éclat de rire avant de se redresser. Une fois debout, elle dépassait Sollis et Smolen de plusieurs centimètres.

— Davoka, dit-elle en haussant le menton.

— Davoka, répéta doucement Lyrna. (*La lance, en dialecte ancien, se souvint-elle.*) Quelles instructions t'a confiées la grande prêtresse ?

Malgré son accent à couper au couteau, la captive parlait lentement et séparait distinctement les mots, de sorte que tous la comprirent sans mal.

— Je dois guider la reine des *Merim Her* jusqu'à la Montagne, dit-elle. Et m'assurer qu'elle y parvienne saine et sauve.

— Je suis une princesse, pas une reine.

— Reine elle t'appelle. Reine tu es.

La conviction qui imprégnait ses paroles dissuada Lyrna d'épiloguer sur ce sujet. Les rares ouvrages dédiés à la culture et à l'histoire lonakes de la Grande Bibliothèque avaient beau se montrer vagues et souvent contradictoires, ils s'accordaient tous sur un point : il ne fallait jamais mettre en doute la parole de la grande prêtresse.

— Si je te fais libérer, as-tu l'intention de poignarder d'autres frères ou, pire encore, de les soumettre à de nouvelles tentations contraires à leur vocation ?

Davoka coula un regard méprisant sur Sollis et marmonna dans sa langue : « Pas de risque que je souille mes parties intimes avec un seul de ces bande-mou. »

— Non, dit-elle à Lyrna.

— Très bien. (Elle hocha la tête en direction de Sollis.) Elle peut donc se joindre à nous pour le dîner.

Un simple coup d'œil avait suffi à Davoka pour déloger la pauvre Jullsa de sa place au côté de Lyrna. La dame de compagnie avait pâli, puis s'était excusée et inclinée devant la princesse avant de se précipiter dans la chambre qu'on leur avait allouée, à Nersa et à elle. *Je la renverrai chez elle demain matin*, décida Lyrna. *Pas aussi hardie que je l'espérais*. Par contraste, Nersa semblait proprement fascinée par Davoka. Elle l'observait sans cesse à la dérobée, ce qui lui valut plusieurs regards noirs de la part de la farouche Lonake.

— Tu sers donc la grande prêtresse ? demanda Lyrna à cette dernière, qui découpait une pomme à l'aide d'un stylet effilé.

— Comme tous les Lonaks, répondit Davoka, la bouche pleine.

— Mais tu fais partie de sa maisonnée ?

Davoka aboya de rire.

— Sa maisonnée ? Peuh ! (Elle engloutit sa pomme et jeta le trognon dans la cheminée.) Elle vit dans une montagne, pas une maison.

Lyrna sourit, s'arma de patience et reprit :

— Mais tu joues un rôle précis dans son entourage ?

— Je la protège. Seules les femmes ont cet honneur. Parce que seules les femmes sont dignes de confiance. Les hommes perdent la tête en sa présence.

Lyrna avait lu plusieurs comptes-rendus narrant les pouvoirs présumés de la grande prêtresse. À en croire un ouvrage peu ragoûtant intitulé *Rites de sang chez les Lonaks*, il lui suffisait de tourner son regard sur l'homme le plus pur pour le transformer en créature avilie et assaillie de pulsions malsaines. Que ce fût vrai ou non, tous les récits attestaient une croyance inflexible en ses Ténébreux pouvoirs. En réalité, c'étaient ceux-ci, plutôt que les sollicitations répétées de

son frère, qui l'avaient convaincue d'accepter cette expédition.

Toutes ces années d'étude, d'enquête discrète et de recoupement des données à sa disposition n'avaient abouti à rien. « Allez dans le quartier ouest. On vous y racontera l'histoire du Borgne », lui avait conseillé Vaelin, cinq ans plus tôt, tout en lui dérochant un baiser au vu et au su de toute la foire des Eaux-d'Été. Elle s'était exécutée, dépêchant ses rares domestiques de confiance dans le quartier le plus pauvre de la capitale afin d'y quêter des réponses. Et pour quel résultat ? Un ramassis d'absurdités, avait-elle d'abord cru. Le Borgne régnait sur la pègre et pouvait lier les hommes à sa volonté. Le Borgne buvait le sang de ses ennemis pour accroître son pouvoir. Le Borgne souillait des enfants au cours de rituels impies menés dans les catacombes de la ville. Seule la fin de ce sinistre personnage semblait faire l'unanimité : le Borgne avait péri aux mains du Sixième Ordre, d'aucuns prétendaient même qu'Al Sorna en personne lui avait porté le coup de grâce. Toutes ses sources s'accordaient sur ce point, mais sur ce point uniquement.

De sorte qu'elle avait poursuivi son investigation, recueillant des ragots similaires en provenance des quatre coins du Royaume. Une fillette capable de dompter les éléments en Nilsaël ; un garçon qui parlait aux dauphins à la Tour du Sud ; un homme qu'on avait vu ressusciter les morts en Cumbraël. Elle avait fini par recueillir plus d'une centaine de tels témoignages, dont la plupart ne résistaient pas à un examen plus approfondi. Il s'agissait bien souvent d'exagérations, de rumeurs infondées, d'incompréhensions ou tout simplement de mensonges éhontés, qui la laissaient aussi peu avancée qu'au premier jour. Cette absence de preuves, de clarté, de réponses l'exaspérait au plus haut point et la poussait dans ses derniers retranchements. Aiguillonnée par ce mystère, elle avait tant redoublé d'ardeur dans ses recherches que le Conservateur en Chef tremblait désormais de la voir franchir le seuil de la Grande Bibliothèque, en quête de tomes et de grimoires toujours plus anciens.

Elle avait conscience qu'une part non négligeable de cette lubie prenait sa source dans la relative oisiveté qui caractérisait son existence. L'accession au pouvoir de son frère l'avait laissée sans réelle place à la cour. Entouré de sa reine, des petits Janus et Dirna qui assuraient sa descendance et de son inépuisable réserve de conseillers, il n'avait guère besoin d'elle. Malcius n'aimait rien tant que les conseils. Plus il disposait d'avis, mieux il se portait, surtout quand ceux-ci s'avéraient contradictoires. Il lui fallait alors trancher la discorde en mandatant des commissions d'étude si exhaustives, si minutieuses que plusieurs mois s'écoulaient avant qu'il prenne sa décision, si bien que le problème initial s'était résolu de lui-même ou avait été supplanté par des affaires plus pressantes. Pour tout dire, les

seuls conseils que Malcius refusait de prendre en compte émanaient de sa propre sœur.

« N'oublie jamais », lui avait alors dit son père, bien des années auparavant, du temps où elle faisait mine de jouer avec ses poupées. « Un homme qui demande conseil le fait soit par égard pour son interlocuteur, soit par défiance envers son propre jugement. »

À sa décharge, Malcius se fiait sans mal à son jugement sur un sujet précis : la brique et le ciment. « Je ferai de ce Royaume une contrée à nulle autre pareille, Lyrna », lui avait-il dit un jour en déployant les plans de son grand projet de restauration du quartier ouest de Castelvarin. « Voilà comment asseoir notre avenir. En donnant au peuple un Royaume où vivre, plutôt que survivre. »

Elle l'aimait, bien sûr ; elle avait d'ailleurs prouvé son attachement de la manière la plus terrible qui fût. Mais son très cher frère pouvait se montrer si obtus, par moments...

— De combien d'hommes disposes-tu, ô reine ? lui demanda Davoka sans détours.

Lyrna cilla de surprise.

— Je... Mon escorte comporte cinquante soldats.

— Pas des gardes. Je parle d'hommes... Des époux, comme on les appelle par chez vous.

— Aucun.

Davoka loucha sur elle.

— Pas même un seul ?

— Non. (Elle but une gorgée de vin.) Pas même un seul.

— J'en ai dix, annonça la Lonake d'une voix vibrante de fierté.

— Dix époux ! lâcha Nersa, estomaquée.

Davoka se tourna vers elle.

— Oui. Et aucun d'entre eux n'a plus d'une autre épouse. Pas besoin avec moi dans leur couche !

Elle ponctua son propos d'un grand éclat de rire et tapa du poing sur la table, faisant sursauter Nersa.

— Tenez donc votre langue ! gronda le haut maréchal Al Smolen. Je n'accepterai pas de telles grossièretés en présence de Son Altesse.

Davoka roula des yeux et s'empara d'une nouvelle cuisse de poulet.

— *Merim Her*, fit-elle dans un soupir.

Écume de mer, ou bien débris flottants selon l'inflexion utilisée.

— Combien de jours avant d'atteindre la Montagne de la grande prêtresse ? demanda Lyrna.

Les dents fermement plantées dans sa cuisse de poulet, Davoka leva ses mains, étira dix doigts et répéta son geste.

Encore vingt jours sur cette maudite selle. Lyrna réprima un grognement et se souvint de demander à Nersa une nouvelle mesure de baume.

Le visage baigné de pleurs, Julsa l'implorait de la garder à ses côtés. Lyrna lui offrit l'un des bracelets d'argent incrustés de saphirs qu'elle gardait pour de telles occasions ainsi qu'une bourse contenant dix couronnes d'or, avant de lui assurer qu'elle n'avait pas démérité, que la lettre adressée à ses parents la couvrirait de louanges et qu'elle était à jamais la bienvenue à la cour. Sur ces mots, Lyrna s'éloigna en direction de Sable, laissant à Nersa le soin de consoler son amie éplorée.

— Tu as bien fait, reine, dit Davoka, juchée sur le dos de son robuste poney.

Elle portait une épaisse peau de loup et tenait à la main une longue lance noire, dont le fer triangulaire accrochait les premiers rayons du soleil levant.

— Celle-ci est faible. Ses enfants ne passeront pas leur premier hiver.

— Appelle-moi Lyrna.

Elle se hissa sur sa selle. Sa robe de cavalière, une amazone plissée depuis la taille jusqu'à l'ourlet, lui permettait de monter à califourchon, mais elle la trouvait bien trop étouffante pour en apprécier le confort.

— Lerhnah, répéta soigneusement Davoka. Ça veut dire quoi ?

— Que ma mère aimait tendrement sa grand-mère. (Le trouble manifeste de la Lonake lui arracha un sourire.) Les noms asraéliens ne signifient rien de précis. Nous donnons à nos enfants les noms qui nous plaisent.

— Les enfants lonaks se nomment eux-mêmes, répliqua Davoka en brandissant sa lance. J'ai pris mon nom quand j'ai dérobé mon arme au cadavre de l'homme que j'avais tué.

— Il t'avait causé du tort ?

— Ah ! ça oui, et pas qu'une fois. C'était mon père !

Dans un grand rire de gorge, elle éperonna les flancs de son poney et le guida sur la piste.

Les fortifications de la passe Skellane formaient un dédale inextricable de murailles et de tours, chacun de ces immenses obstacles de pierre accusant un angle oblique de manière à piéger les unités assaillantes dans un couloir mortel. Lyrna ne put s'empêcher d'admirer l'ingéniosité du dispositif, dont l'agencement en terrasses assurait en outre une défense continue si l'une des sections fortifiées les plus basses tombait aux mains de l'ennemi.

Sollis leur fit traverser dix portails, chacun barré par une lourde herse en fer forgé qu'il fallait lever pour permettre à la colonne de poursuivre sa progression. La puissance évidente de ces bastides successives fit paradoxalement comprendre à Lyrna combien l'austère

commandant disait vrai : il y avait ici bien trop peu de frères pour garnir ces fortifications. À la vue du regard plissé que Davoka posait sur les murailles, elle comprit que la Lonake en était arrivée aux mêmes conclusions. *Et si tout ceci n'était qu'une ruse ?* songea la princesse. *Un moyen d'introduire un espion dans la place forte afin de faire le point sur nos défenses ?*

Elle écarta toutefois bien vite cette idée, au souvenir de l'avertissement du frère aux yeux rusés quant à l'omniscience des Lonaks dans cette région. *Ils savent combien nous sommes faibles. Et pourtant, au lieu d'attaquer, leur grande prêtresse nous fait savoir qu'elle veut engager des pourparlers de paix, mais uniquement avec moi.*

S'ensuivit plus d'une heure de procession tortueuse au pied des murailles, le long de passages si encaissés qu'ils ne permettaient qu'à un cheval à la fois d'avancer, avant qu'ils émergent enfin du côté nord du défilé. La pluie avait faibli et le soleil commençait à percer entre les nuages, projetant des rideaux de lumière sur le domaine escarpé des Lonaks. Au loin s'élevaient les sommets déchiquetés des montagnes, formidables monstres bleu-gris de granit et de glace.

Davoka leva les yeux au ciel, inspira profondément et souffla en toute hâte. *Sans doute débarrasse-t-elle ses poumons de notre puanteur,* présuma Lyrna.

La guide lonake prit alors la tête de la colonne, guidant son poney au bas de la piste étroite et rocailleuse qui menait dans la vallée en contrebas. Elle avait entamé sa descente sans se fendre du moindre geste ou du moindre avertissement, s'attendant manifestement à ce que tous la suivent aveuglément. L'ombre d'un soupçon passa sur les traits de Smolen, que Lyrna apaisa d'un signe de tête quand il chercha son regard. Malgré son désaccord flagrant, l'officier aboya un ordre à ses hommes.

La descente leur prit quatre heures supplémentaires et les vit franchir une succession de vallons et de coteaux abrupts entrecoupés de petits bosquets de pins. Lyrna trouvait à ce paysage une beauté sévère, qui substituait à la grisaille des environs de Cardurin un territoire bigarré, dont les nuées changeantes permettaient au soleil de peindre les affleurements de la roche et les talus de bruyères de couleurs variées, une palette aussi riche que plaisante à l'œil. *Voilà pourquoi ils défendent leur terre avec tant d'acharnement,* songea-t-elle. *Parce qu'elle est magnifique.*

Quand la Lonake décréta enfin une pause, Nersa plaça un coussin de soie sur un tapis de bruyère, invita Lyrna à s'y installer et lui présenta un panier garni de poulet et de pains aux raisins, accompagné d'un gobelet de ce vin blanc sec de Cumbraël qu'elle appréciait tant. Pour le dessert, elle eut droit à un petit assortiment de mignardises chocolatées tirées de leur maigre réserve.

— On dirait des crotttes de lapin, fit remarquer Davoka en reniflant d'un air méfiant les chocolats.

Sans qu'on l'y ait invitée, elle s'était accroupie près de Lyrna et de Nersa pour partager leur repas. De toute évidence, les Lonaks ne s'embarrassaient ni de hiérarchie ni de propriété quand ils voyageaient.

— Goûte donc, lui proposa Lyrna, avant d'en engloutir un. (*Rhum et vanille, délicieux.*) Ça devrait te plaire.

Davoka mordit prudemment dans une mignardise, écarquilla brusquement les yeux, puis s'efforça de dissimuler le courant de plaisir qui agitait ses papilles. La mine sombre, elle marmonna une formule dans sa propre langue. *Le confort rend faible.*

— Tu portes une arme, dit-elle en désignant la breloque qui ornait le collier passé autour du cou de Lyrna. Tu sais t'en servir ?

La princesse leva l'objet : un modeste couteau de lancer du type en usage au Sixième Ordre, à peine plus gros qu'une pointe de flèche. De toute son impressionnante collection de bijoux, il s'agissait – et de loin – de l'ornement le moins somptueux, mais aussi du seul qu'elle portait avec une quelconque régularité. Du moins quand elle était à l'abri des regards indiscrets qui foisonnaient à la cour.

— Non, répondit-elle. Ce n'est qu'un souvenir. Le cadeau de... d'un vieil ami.

Père, je vous en conjure...

— À quoi bon trimballer une arme dont on ne peut pas se servir ? (À la vitesse de l'éclair, Davoka se pencha en avant, saisit la chaîne du collier et le passa par-dessus la tête de Lyrna.) Viens, je vais t'apprendre. Allez.

Elle se releva et partit se poster devant un petit pin dressé au bord de la piste. Outrée par son comportement, Nersa se releva d'un bond.

— Comment osez-vous insulter ainsi Son Altesse ? Jamais la princesse du Royaume Unifié ne s'abaisserait à pratiquer de si martiales activités !

Davoka tourna vers elle un regard parfaitement ahuri.

— Elle en a une drôle de façon de parler, celle-là.

— Du calme, Nersa, dit Lyrna d'une voix douce, en effleurant le bras de sa suivante pour l'apaiser. En terre inconnue, mieux vaut ne pas s'aliéner d'amis potentiels.

Sur ces mots, elle rejoignit Davoka au pied de l'arbre. La Lonake détacha le couteau de la chaîne d'un coup sec et le leva au ciel.

— Aiguisé, parfait.

D'un geste foudroyant, elle propulsa la lame tourbillonnante dans le tronc du pin.

Lyrna guigna du côté de Sollis. Assis avec ses deux frères, il observait la scène d'un air grave. Elle remarqua qu'il avait placé son

arc à portée de main, une flèche encochée sur la corde.

— À ton tour, Lerhnah, déclara Davoka après avoir récupéré le couteau fiché dans l'écorce.

Lyrna contempla la petite dague posée dans sa paume comme si elle l'apercevait pour la toute première fois. Depuis toutes ces années qu'elle l'avait en sa possession, il ne lui était jamais venu à l'esprit de s'en servir comme d'une arme.

— Comment faire ?

Davoka pointa le pin du doigt.

— Tu vises l'arbre, tu lances le couteau.

— Mais je n'ai jamais fait ça auparavant.

— Alors tu vas manquer ta cible. Puis tu vas recommencer et manquer encore. Et ainsi de suite jusqu'à ce que tu mettes dans le mille. Alors tu sauras comment faire.

— C'est aussi simple que ça ?

Davoka éclata de rire.

— Non. Très dur. Apprendre une arme, c'est très dur.

Lyrna jaugea l'arbre, arma son bras, puis lança le projectile de toutes ses forces. Nersa et les gardes passèrent la demi-heure suivante à chercher le couteau par terre, jusqu'à ce que quelqu'un le retrouve dans la bruyère voisine.

— On réessaiera demain avec un arbre plus gros, l'informa Davoka.

À la tombée de la nuit, Lyrna avait l'impression d'avoir parcouru près de cent cinquante kilomètres, quand bien même elle savait qu'il fallait au mieux diviser ce nombre par cinq. Davoka proposa d'établir leur campement au sommet d'une éminence rocheuse surplombant un petit val, un choix que Sollis et Smolen approuvèrent sans mal une fois persuadés de la nature défensive du site. Sur ordre du haut maréchal, les gardes royaux formèrent un périmètre de sécurité tout autour du bivouac, tandis que les trois frères du Sixième Ordre s'installaient pour la nuit à dix pas de la tente de Lyrna. Le soir venu, la princesse, sa suivante, les officiers et leur guide se partagèrent un faisan rôti et le tout dernier pain aux raisins dont Davoka ne fit qu'une bouchée, tout en se gardant bien d'afficher le moindre plaisir.

— Alors, Lerhnah, dit-elle une fois le repas expédié. (Accroupie devant le feu, elle se réchauffait les mains.) Quelle histoire vas-tu nous raconter ?

— Une histoire ?

— Ton campement, ton histoire.

Elle conférait au mot « histoire » une gravité solennelle qui évoquait à la princesse la manière dont les Fidèles les plus dévots en appelaient aux « Défunts ». Au cours de ses recherches, Lyrna n'avait pas manqué de relever l'importance accordée par les Lonaks à la transmission orale

des récits de leur peuple, mais aucun ouvrage ne faisait état de la ferveur quasi religieuse affichée par Davoka.

— C'est la coutume chez eux, Votre Altesse, déclara Sollis depuis l'autre côté du feu de camp. Votre histoire n'a pas besoin d'être longue, juste véridique.

— Oui, insista Davoka. Rien que la vérité. Ne me sers pas un de ces mensonges que vous autres couchez par écrit et nommez « poèmes ».

Rien que la vérité. Lyrna réprima un sourire narquois. *Un vice auquel je ne me suis pas adonnée depuis fort longtemps.*

— J'ai une histoire à raconter, oui, dit-elle à Davoka. Une histoire étrange que beaucoup tiennent pour vraie, mais dont je ne puis confirmer l'authenticité. Laisse-moi te la conter et, ensuite, tu pourras décider ce qu'il en est.

Davoka réfléchit longuement à cette proposition. À en juger par le pli soucieux qui barrait son front, il s'agissait manifestement d'une décision grave. Au bout d'un moment, elle finit par acquiescer.

— J'accepte, reine. Et je te donnerai mon avis.

— Tu m'en vois ravie. (Lyrna se redressa alors sur son coussin, dédiant à Sollis un sourire radieux à travers les flammes.) Mon frère, j'aimerais également entendre votre opinion sur ce récit, que j'ai appelé la Légende du Borgne.

Les yeux pâles de Sollis ne trahirent aucune émotion.

— Bien sûr, Votre Altesse.

Elle marqua une courte pause, le temps de moduler sa respiration. Dans sa jeunesse, elle avait tenu à suivre des cours d'art oratoire, en dépit des réserves de son père qui vouait un mépris affiché aux rhéteurs de la cour ; lui-même préférait de loin s'entretenir en privé avec ses interlocuteurs.

— Il y a plus de dix ans, commença-t-elle, dans la cité que nous nommons Castelvarin, survint un homme qui, au fil des ans, parvint à se hisser au sommet de la pègre locale.

Davoka cilla.

— La pègre ?

— *Varnish*, traduisit Sollis.

Les proscrits, les sans-clan, les moins-que-rien, les voleurs ou la vermine, songea Lyrna. *Selon l'inflexion utilisée, bien évidemment.*

— Ah ! d'accord. (La Lonake hocha la tête.) Continue, reine.

— Cet homme était d'une brutalité sans égale, reprit la princesse. Il commettait de nombreux crimes, depuis de menus larcins jusqu'aux meurtres les plus atroces, en passant par le viol de nombreuses jeunes filles – et jeunes garçons, à en croire certains. Sa malveillance était telle que tous les autres brigands avaient appris à le craindre, au point de lui payer un tribut pour qu'il les laisse en paix. Jusqu'au jour où un jeune tire-laine refusa de s'en acquitter, un jeune tire-laine doté d'un

œil vif et d'un couteau effilé. Un couteau identique au mien. (Elle leva son arme, dont l'acier rougeoyait à la lueur des flammes.) Et d'un tir bien ajusté, ce jeune voleur creva l'œil du seigneur des bas-fonds. Ravagé de douleur, hurlant et gémissant, ce dernier oscilla entre la vie et la mort plusieurs jours durant, avant de plonger dans un si profond sommeil que ses sbires le crurent mort et entreprirent de l'envelopper de toile pour le jeter dans le port, où reposent nombre de brigands de Castellarin. Mais avant qu'ils puissent s'exécuter, le seigneur des bas-fonds se réveilla. Rejeté par la mort elle-même, il reprit ses activités avec une ardeur renouvelée, et sa nouvelle condition lui valut un surnom que tous ont depuis appris à craindre : le Borgne.

» Assoiffé de vengeance, il commanda d'innombrables atrocités afin de retrouver le jeune tire-laine. Quand il découvrit que le garçon avait rejoint les rangs du Sixième Ordre, sa colère ne connut plus de borne, car il savait qu'il ne pouvait plus l'atteindre... pour le moment. Et c'est ici que notre histoire prend un tour des plus étranges, car on raconte que la perte de son œil l'avait doté d'un grand pouvoir. Un pouvoir conféré par la Ténèbre.

— La Ténèbre ? fit Davoka.

— *Rova kha ertah Mahlessa*, traduisit Sollis.

Le savoir réservé à la Mahlessa, la grande prêtresse.

La Lonake se releva sur-le-champ.

— Je ne veux pas en entendre plus, déclara-t-elle.

Sans croiser le regard de Lyrna, elle s'enfonça dans les ténèbres.

— Il leur est interdit d'évoquer ce sujet, Votre Altesse, expliqua Sollis. Formuler un concept équivaut chez eux à lui donner corps. Et ils préfèrent que la Ténèbre reste immatérielle.

— Je vois. (Lyrna serra sa cape sur ses épaules.) Eh bien, j'ai l'impression que mon histoire ne s'adresse plus qu'à une personne.

— Je l'ai déjà entendue. Un borgne doté du pouvoir de plier les hommes à sa guise. Des foutaises, rien de plus. (Il se redressa à son tour, puis épaula son arc.) Le devoir m'appelle, Votre Altesse, car le premier quart de garde me revient. Si vous voulez bien m'excuser.

Il se fendit d'une minutieuse révérence et s'éloigna.

— Que se passe-t-il ensuite, Votre Altesse ? demanda Nersa, blottie à l'entrée de sa propre tente, son visage formant un ovale pâle encadré de fourrure de renard. Qu'est devenu le Borgne ?

— Oh ! il paraît qu'il a connu une mort hideuse, comme on pouvait s'y attendre. Massacré par le Sixième Ordre dans les entrailles de la ville. (Lyrna partit rejoindre sa tente.) Tu ferais bien de te reposer, Nersa. Je doute que la journée de demain soit plus clémente qu'aujourd'hui.

— Oui, Votre Altesse. Dormez bien.

Dormez bien... Plus facile à dire qu'à faire. Lyrna avait beau appeler le sommeil de ses vœux – qu'il fût agité, réparateur ou profond, peu lui importait –, il la fuyait impitoyablement, l'emprisonnant dans cette cage fourrée où son regard butait invariablement sur la toile tendue au-dessus de sa tête. Un vent glacial soufflant du nord fouettait les parois de la tente, dont les secousses et les claquements incessants lui mettaient les nerfs à vif. Pour autant, la cause de son insomnie était tout autre, cette maudite insomnie qui tourmentait ses nuits depuis maintenant cinq ans. *Et ça recommence !* enrageait-elle. *Même ici, dans ce désert glacé, après je ne sais combien de kilomètres sur cette maudite carne !*

Telle la victime d'un supplice immuable, elle attendait le sommeil en vain tous les soirs et passait le plus fort de sa nuit à ruminer ses souvenirs, jusqu'au moment où l'épuisement l'emportait dans une léthargie salvatrice. Malgré cette épreuve nocturne, elle refusait d'avoir recours aux services d'un guérisseur, aux capacités abrutissantes du vin ni même à l'engourdissement des sens procuré par l'andrinople. Elle haïssait chaque seconde de ce tourment, mais elle avait appris à l'accepter. Car elle l'avait amplement mérité.

À mesure que son esprit éreinté – mais pas suffisamment pour lui accorder le sommeil – estompait les contours du monde extérieur, le souvenir s'imposait à elle avec toujours plus de clarté. *Ce vieillard alité, tellement âgé, tellement rompu par le poids des ans et des regrets qu'elle peine à reconnaître en lui son père, qu'elle peine à reconnaître en lui un roi.*

Elle se tenait sur le seuil de sa chambre à coucher, un rouleau de parchemin décacheté à la main. L'Empereur alpiran avait eu la courtoisie de faire rédiger son message en langue du Royaume. Les yeux du vieillard se posaient tour à tour sur son visage et sur le document. Il congédia d'un geste irrité les médecins qui se pressaient autour de son lit, ponctuant son ordre d'un aboiement rauque, bien plus sonore qu'elle ne s'y attendait. Les carabins se dispersèrent.

La griffe squelettique du vieillard lui fit signe d'avancer et elle vint s'agenouiller à son chevet. De sa gorge s'éleva une voix âpre et rocailleuse, mais vive, claire et perceptible.

— *C'est ce que nous attendions, n'est-ce pas ?*

Lyrna déposa le rouleau sur le lit.

— *Souhaitez-vous que je vous le lise ?*

— *Raahh ! gronda-t-il, sa main agitée de spasmes. Sais ce que ça dit.*

Inutile. Ils veulent notre jeune ami. Ils veulent le Tueur d'Espoir.

Elle baissa les yeux sur le document au ton net, concis et impeccablement rédigé.

— *Oui, en échange de Malcius. Il est en vie, Père.*

— *Évidemment. Les chiens dans son genre ont la vie dure.*

Lyrna ferma les yeux.

— Père, s'il vous plaît...

— C'est tout ce qu'ils demandent ? Notre petite Épée ?

— Ses hommes pourront quitter l'Empire. Ils n'exigent aucune réparation, aucun tribut. Seulement lui.

Dans le silence qui s'ensuivit, la respiration laborieuse du vieillard grinçait comme une poulie mal graissée. Lyrna leva les yeux, croisa son regard clair, farouche, et comprit que son père n'avait pas déserté la prison de son corps. Malgré son âge, malgré la maladie, il continuait d'intriguer.

— Non, décréta-t-il enfin.

— Père, je vous en conjure...

— Non !

Son cri entraîna une violente quinte de toux, le laissant plié en deux sur sa couche. Il était si maigre, si décharné qu'elle craignait de le voir se briser comme une brindille sèche.

— Père...

Elle voulut l'allonger sur son coussin, mais il la repoussa sans ménagement.

— Tu dois décliner leur proposition, ma fille ! cracha-t-il, une lueur d'incendie au fond des yeux, les lèvres et le menton maculés de sang tandis qu'il aspirait de brèves et douloureuses goulées d'air. Je refuse d'avoir... accompli tout cela en vain. Tu vas renvoyer l'ambassadeur alpiran chez lui... avec une fin de non-recevoir et le maintien de nos légitimes revendications quant aux ports septentrionaux... Puis tu enverras ce qui reste de la flotte... à Linesh, avec ordre pour Al Sorna et son armée d'embarquer... Ils doivent regagner le Royaume au plus vite... À ma mort, qui ne devrait plus tarder... tu l'épouseras, feras de lui ton roi consort et tu monteras sur le trône...

— Mon frère...

— Ton frère n'est qu'un bon à rien ! (Il se jeta sur elle, traversant d'un soubresaut toute la largeur de son lit.) Crois-tu que j'aie œuvré... toutes ces années pour léguer mon Royaume... à un incapable qui mettra moins d'une décennie à provoquer sa ruine ?

Pris d'une nouvelle quinte de toux, il se tordit de douleur, une pluie de sang venant rougir les courtepointes. Lyrna s'apprêtait à rappeler les médecins quand sa griffe lui enserra le poignet. Malgré son âge et son infirmité, il possédait toujours une poigne de guerrier.

— La guerre, Lyrna..., gémit-il, son regard désormais adouci, presque implorant. La Garde du Royaume, anéantie... les caisses du Royaume, vides... Toi seule peux redresser la situation, reconstruire et sauver ce Royaume. Toi seule...

Une soudaine vague de répugnance la submergea alors, un dégoût si profond qu'elle sentit sa chair s'embraser à l'endroit où il la touchait. Elle dégagea violemment son poignet pour battre en retraite tandis qu'il

continuait de l'implorer, la bouche à présent gorgée de sang.

— Je t'en prie, Lyrna... Toi seule...

En silence, elle le regarda convulser et battre l'air de ses membres desséchés, jusqu'à ce que tout le sang de son corps paraisse s'épancher sur ses couvertures et qu'il se fige, traversé seulement de brèves secousses, sa bouche hideuse enfin muette. Elle avait dégluti, puis attendu que ses paupières se ferment, que sa respiration d'agonisant cesse d'agiter sa poitrine, pour enfin donner l'alerte.

— Messires ! appela-t-elle de la voix la plus stridente et angoissée de tout son répertoire. Messires, le roi !

Les carabins investirent la chambre dans un tumulte paniqué de robes et de gestes fébriles, s'abattant autour du lit telle une volée de corbeaux sur une charogne de cheval.

— Faites tout ce qui est en votre pouvoir, mes bons sires ! les supplia-t-elle.

Au bout d'une demi-heure de vaine agitation, l'un des médecins s'avança vers elle pour se prosterner.

— Sire ? balbutia-t-elle, les joues striées de larmes.

— Votre Altesse, il a sombré dans son dernier sommeil. Il aura rejoint les Défunts avant le point du jour.

Puis il mit un genou en terre, bientôt imité par l'ensemble de ses confrères. Les yeux clos, elle sanglota en silence quelques instants supplémentaires – les derniers pleurs qu'elle répandrait jamais en mémoire de son père.

— Merci, monsieur. Veillez à ce qu'il ne souffre pas.

Une fois récupéré le parchemin, elle quitta la chambre pour retrouver l'ambassadeur alpiran, qui l'attendait dans la cour du palais, assis sur un banc de pierre sculptée. La pleine lune à son zénith laquait les pavés de marbre d'un bleu pâle et laiteux, que venaient zébrer les ombres longues des hautes colonnes alentour.

— Monseigneur Velsus, le salua-t-elle.

Le seigneur Velsus, un homme de haute stature à la peau noire et vêtu d'une simple toge bleu et blanc, lui retourna sa révérence.

— Altesse. Qu'a répondu votre père ?

Elle serra le rouleau dans son poing, sentit le parchemin se fendre sous la pression de ses doigts, craquelant la somptueuse calligraphie qu'il renfermait.

— Le roi Janus Al Nieren souscrit à votre proposition.

Elle savait qu'elle rêvait, à présent : l'éclat bleuté de la lune était trop vif et le regard du seigneur Velsus bien trop moqueur tandis qu'il se courbait, puis se ruait sur elle pour plaquer sa main sur sa bouche...

Elle s'éveilla en sursaut, son cri étouffé par la paume qui pressait ses lèvres contre ses dents. Les yeux de Davoka, juste au-dessus d'elle, reflétaient l'éclat scintillant du couteau qu'elle tenait à la main.

Chapitre 5

FRENTIS

— Rappelle-toi : tu es un citoyen libre, un petit propriétaire de rien du tout, et moi ton épouse récemment acquise. Nous voyageons vers la frontière alpirane, où tu viens de décrocher un emploi d'apprenti vendeur d'esclaves.

La Volarienne avait revêtu des habits gris aux mailles lâches qui juraient fort avec sa toilette habituelle, puis ordonné à Frentis d'endosser un accoutrement similaire.

— Nous n'avons pas d'enfants, poursuivit-elle. Ma mère m'a mise en garde contre toi, mais je ne l'ai pas écoutée. Et si ta dernière lubie en date échoue, comme toutes les autres avant elle, je m'empresserai d'entamer les démarches pour une désunion, tu peux me croire.

Elle agita un doigt sous son nez, le couvant d'un œil sombre de mégère acariâtre.

Ils se trouvaient dans la cour de sa demeure, près du chariot et du poney qui y étaient apparus comme par magie au petit matin. Horvek venait de montrer à la Volarienne le panneau secret installé au-dessus de l'essieu, où se cachait une panoplie d'armes et de poisons en tous genres. Elle avait inspecté chaque dague, chaque glaive et chaque fiole avant d'acquiescer d'un air satisfait.

— Il peut s'écouler un an avant ma prochaine visite, dit-elle au Kuritaï en montant sur le chariot. Assure-toi de prendre soin du général.

— Je n'y manquerai pas, maîtresse.

— Eh bien, en route, espèce de chiffon molle, cracha-t-elle à l'intention de Frentis avant d'éclater de rire. Ah ! quelque chose me dit que je vais apprécier cette mission !

Frentis saisit les rênes de l'animal et l'entraîna à sa suite sur les pavés de la cour puis dans le petit parc au-dehors, où un groupe d'esclaves s'employait à décrotter la statue du cavalier. Le regard de la femme s'attarda sur le bronze jusqu'au premier virage, où ils

obliquèrent en direction de la porte sud.

— Tu aimerais savoir, n'est-ce pas ? lui lança-t-elle alors qu'il guidait leur attelage à travers la foule des passants. À propos du cavalier.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais se garda bien de répondre. Elle semblait dotée d'une troublante capacité à décrypter ses humeurs secrètes, quand bien même il s'efforçait de rester à toute heure le plus inexpressif possible. Curiosité, perplexité, colère... rien ne lui échappait.

— Ne t'en fais pas, le rassura-t-elle. C'est une longue histoire, mais j'aime bien la raconter. Tu devras attendre qu'on soit sur la route, par contre.

Rejoindre la porte leur prit une éternité, tant les rues de Mirtesk grouillaient d'esclaves et de citoyens apparemment prêts à tout pour atteindre leur destination, surtout si leur trajectoire leur permettait d'incommoder les autres usagers.

— Hors de mon chemin, sale mendiant ! hurla un citoyen replet vêtu de gris tandis qu'il les dépassait, assenant au passage une violente manchette sur les naseaux de leur poney.

Frentis sentit son étau mental se desserrer le temps pour lui de lancer un violent coup de genou dans l'entrejambe du cuistre, qui s'effondra sur les pavés en hoquetant.

— S'il y a bien quelque chose que je déteste, proféra la femme dans son dos, c'est l'impolitesse.

Quelques rues plus loin, une scène curieuse attira l'attention de Frentis. À l'extérieur d'une splendide maison de maître se tenait un homme vêtu d'une bure élimée d'esclave. La quarantaine passée, il courbait la tête, le cou ceint d'un écriteau porteur d'un seul et unique mot. Derrière lui, d'autres esclaves transportaient des meubles et des bibelots hors de la maison sous la supervision d'un contremaître, tandis qu'une femme et deux enfants assistaient à cette expropriation depuis la petite cour de la propriété. Frentis fut frappé par le regard que la femme dirigeait sur l'homme à l'écriteau, un regard de haine pure qui se lisait également dans les yeux de l'aîné de ses fils, un adolescent d'une quinzaine d'années. Comme ils les dépassaient, Frentis vit le contremaître remettre à la femme un parchemin et un esclave passer une lourde chaîne cadénassée aux poignées de la porte. Il crut distinguer le mot « désunion » dans le vacarme ambiant avant de s'éloigner.

— Un homme incapable de payer ses dettes ne mérite ni famille, ni demeure, ni liberté, déclara la femme à l'arrière.

Ils durent s'acquitter d'un péage de trois oboles pour quitter la ville, puis payer un montant identique afin d'emprunter la route. Frentis trouvait les Volariens particulièrement friands de taxes en tout genre,

même s'il ne pouvait que reconnaître la qualité de leurs infrastructures : la chaussée lisse et briquetée avec soin de la grand-route plongeait fièrement dans l'horizon brumeux, suffisamment large pour accommoder deux chariots de front. Aucune route du Royaume ne pouvait rivaliser avec cet ouvrage d'exception, et Frentis songeait rêveusement à la rapidité de progression d'une armée sur un tel parcours.

— Impressionnante, hein ? commenta la Volarienne, démontrant une fois encore combien elle parvenait sans mal à lire ses pensées. Nous la devons au cavalier de bronze, qui l'a fait construire il y a de ça presque trois cents ans.

Frentis se retint de tourner la tête vers elle, quand bien même il avait envie d'entendre la suite.

— Il répondait au nom de Savarek Avantir, reprit-elle tandis que défilaient autour d'eux les rangées rectilignes des orangeraias qui bordaient la route. Conseiller, général, conquérant des provinces méridionales et, pour beaucoup, le plus prodigieux stratège que l'Empire – et peut-être le monde – a jamais connu. Tout comme ton roi fou, il finit par se trouver en butte à l'Empire Alpiran. Dix ans durant, il a lutté pour asseoir sa domination sur notre dernière province, l'ultime région de ce continent qui échappait encore à notre contrôle. Et dix ans durant, les Alpirans ont versé des océans de sang pour l'en empêcher. Le génie militaire d'Avantir avait beau leur infliger défaite après défaite, leur faire perdre cohorte après cohorte, ils ne cessaient de dépêcher de nouvelles troupes au combat. Leur force réside dans le nombre, Frentis, et non dans leur pitoyable panthéon de dieux imaginaires. Une leçon cuisante, qui valut à Avantir de sombrer dans la folie et qui poussa le Conseil, affolé par le bellicisme effréné de leur illustre général, à commanditer son assassinat. Il en va toujours ainsi avec les grands hommes. Ils peinent à voir les lames de ceux qui vivent dans leur ombre.

Après cette explication, elle ne pipa mot jusqu'au crépuscule. Ils profitèrent d'une étape sise à quelque cinquante kilomètres au sud de Mirtesk pour établir leur bivouac, où la Volarienne reprit sans mal son rôle de harpie revendicatrice. Elle l'agonit de stridentes réprimandes qui résonnèrent dans tout le campement, exigeant toujours plus de bûches pour le feu entre deux sermons sur ses manquements manifestes en tant qu'époux, s'attirant des coups d'œil amusés ou des regards de connivence de la part d'autres citoyens en voyage. Les esclaves, pour leur part, poursuivaient leurs corvées sans mot dire, leurs visages éteints baissés vers le sol.

— Eh bien, mange, espèce d'ingrat, dit-elle en lui tendant un bol de ragoût de chèvre.

Une gorgée lui suffit pour comprendre que ses talents de cuisinière

étaient inversement proportionnels à sa maîtrise du glaive. Il avala néanmoins sa triste pitance, ses longues années de service au sein de l'Ordre l'ayant doté d'un estomac à toute épreuve.

La Volarienne poursuivait sa petite comédie jusqu'à la tombée de la nuit, qui poussa les voyageurs à réintégrer leurs tentes.

— Tu te demandes sans doute quel lien de parenté nous unit, lui et moi, reprit-elle.

Assis de l'autre côté du feu, immobile, Frentis se tint coi. La Volarienne esquissa un sourire.

— Un ancêtre prestigieux, peut-être ? Mon arrière-arrière-arrière-grand-père ? (Son sourire s'effaça.) Eh bien, non. C'était mon père, ô mon cher époux. Je suis la dernière de la lignée d'Avantir, même si je n'ai plus besoin de ce nom, ni d'aucun autre d'ailleurs.

Elle ment, jugea-t-il. Elle se paie ma tête, comme d'habitude. Elle aimait se jouer de lui, comme l'avait démontré l'épisode du bain, lors de sa première nuit passée à Mirtesk. Elle s'était pressée contre lui, l'avait caressé sous la surface de l'eau, frôlé de ses lèvres et lui avait murmuré à l'oreille : « Je pourrais t'y obliger... » Il ferma les yeux, pris de honte au souvenir de la trahison de son corps.

— C'est vrai, je t'assure, dit-elle. Même si je ne m'attends guère à ce que tu me croies, englué que tu es dans tes superstitions. Mais tu finiras par comprendre, mon trésor. (Elle se pencha vers lui, son regard lourd de sous-entendus.) Avant la fin de notre voyage, tu en auras tant vu que mon histoire te paraîtra bien terne en comparaison.

Elle lui adressa un nouveau sourire, puis se dirigea vers la tente qu'il avait dressée contre la caisse du chariot.

— L'heure est venue d'accomplir ton devoir conjugal, mon trésor, dit-elle avant de disparaître dans les ténèbres de leur abri.

Frentis resta près du feu, jusqu'à ce que ses cicatrices s'embrasent à tel point qu'il n'eut d'autre choix que la rejoindre.

Ils passèrent les dix jours suivants sur la grand-route, les orangers et les citronniers laissant graduellement place aux essences inconnues d'une forêt toujours plus dense et plus haute à mesure qu'ils cheminaient vers le sud. Plus ils avançaient et plus la chaleur se faisait étouffante, au point de recuire les briques de la chaussée et d'alourdir les jambes d'un Frentis constamment baigné de transpiration. Il n'aimait pas cette forêt ; elle exhalait des miasmes de pourriture, abritait des millions d'insectes importuns et produisait un insupportable boucan à la nuit tombée.

— Ça s'appelle une jungle, lui dit la femme. Je crois savoir qu'on n'en trouve pas par chez toi.

Au soir du dixième jour, il perçut derrière l'épaisse lisière de la jungle un mouvement qui lui fit regretter l'absence de son épée. Les

branches agitées semblaient ployer sous le poids d'une créature énorme, dont les mouvements se ponctuaient des craquements retentissants des troncs brisés en deux par sa formidable progression.

— Ah ! il en reste donc quelques-uns dans les régions nord, s'étonna la femme. Suis-moi, mon trésor. (D'une torsion mentale, elle l'entraîna dans la jungle à sa suite.) On ne voit pas ça tous les jours, tu me remercieras.

Tous les sens en alerte, il sondait sans relâche la pénombre touffue de cet empire végétal, à la recherche de quelque indescriptible horreur. S'il considérait la peur comme une vieille amie, la terreur qu'il ressentait en cet instant lui était inconnue.

— Regarde.

La femme s'était arrêtée pour s'accroupir et tendre le bras. Loin au-dessus de la cime des arbres, la lune en croissant inondait les sous-bois d'une pâle lumière bleue. Il fallut à Frentis quelques secondes pour prendre la mesure de ce qu'il voyait, tant la taille et l'étrangeté de la créature qui se dressait devant lui défiaient l'entendement. Couverte d'une fourrure broussailleuse aux poils épais, elle culminait à plus de trois mètres de hauteur et se déplaçait sur des membres disjointes dotés de griffes effilées. Sa tête, longue et tubulaire, s'achevait sur une gueule étroite, qui mugit un ululement étouffé quand, dans un craquement sonore, elle rompit une jeune pousse.

— Un ancêtre, dit la femme. Il hante probablement cette jungle depuis bien avant ta naissance, mon petit chéri.

« Comment s'appelle ce monstre ? » voulait-il demander, sans pouvoir s'y résoudre. Comme à son habitude, elle répondit à sa question informulée.

— Un grand paresseux. Il n'est pas dangereux, tant qu'on ne s'approche pas trop près. Il se nourrit d'écorce.

L'animal s'immobilisa subitement, un morceau d'écorce pendu à ses lèvres, ses deux yeux noirs tournés dans leur direction. Il émit un gémissement sourd et sinistre, puis se détourna pour s'enfoncer d'un pas pesant dans les profondeurs de la jungle, propulsé par ses membres impossibles.

— Je doute que nous en voyions un autre, commenta la Volarienne tandis qu'ils regagnaient leur campement. Chaque année, la jungle s'amenuise et la route s'agrandit. Quelle soirée, dis-moi. (Elle s'installa sur son tapis de sol.) Peut-être croiserons-nous un tigre, demain.

Ils parvinrent le lendemain sur les berges du vaste fleuve faisant office de frontière naturelle avec l'Empire Alpiran, où se dressait une petite ville sur pilotis. Contrairement à la mer intérieure qui séparait le désert de la cité de Mirtesk, aucun bac ne permettait ici de franchir l'immense cours d'eau de près d'un kilomètre et demi de largeur. La

ville se présentait comme un enchevêtrement de terrasses reliées entre elles de part et d'autre d'un long appontement, chacune soutenant des grappes d'habitations branlantes. Un marché aux esclaves battait son plein sur la plate-forme la plus importante, d'où s'élevait l'incompréhensible harangue du contremaître qui montait en intensité à chaque enchère. Le public, un parterre de citoyens en gris moucheté de quelques robes noires, suait à grosses gouttes sous le soleil écrasant, malgré les nombreux esclaves chargés de les éventer à l'aide de feuilles de palmier.

— Lot soixante-treize ! rugit le contremaître alors qu'un Varitai musculeux traînait sur l'estrade une jeune fille nue, à qui Frentis ne donnait pas plus de treize ans. Tout juste débarquée des Douze Sœurs. Aucune formation, ne parle pas volarien. Trop ordinaire pour un lupanar, mais parfaite pour l'entretien domestique ou la reproduction. Les enchères commencent à quatre oboles.

Frentis sentit l'étau mental se resserrer devant cette enfant tremblante et apeurée offerte à la vue de tous, ses cuisses maculées d'un ruisseau d'urine.

— Allons, allons, trésor, dit la femme en joignant ses doigts aux siens en une parodie de tendresse maritale.

Elle se pencha pour lui planter un baiser sur la joue.

— Tes années de bravoure sont derrière toi, lui glissa-t-elle dans un murmure. Mais si tu souhaites épargner à celle-ci toute une vie de souffrance, rien ne m'empêche de l'acheter. Tu pourras la tuer à ta guise. Ça te ferait plaisir ?

Ce n'était pas une vaine menace, il s'en rendait bien compte. Elle le pensait vraiment, peut-être même y voyait-elle un élan de bonté, et non de cruauté. Il commençait à la croire incapable de faire la différence entre les deux. Il secoua la tête, pris d'un tressaillement de rage.

— Comme tu voudras.

La fille partit pour deux sicles et une obole. Quand on l'entraîna au bas de l'estrade, elle poussa un cri déchirant bientôt étouffé par le bâillon qu'un contremaître plaquait contre sa bouche.

— Lot soixante-quatorze, entonna l'aboyeur pour saluer l'arrivée d'un gaillard trapu au dos strié de sanguinolentes marques de coups de fouet. Un pirate, citoyens, qui nous vient tout droit d'une île du Nord ! Il parle l'alpiran, mais pas le volarien. Un brin trop exalté pour le travail des champs, mais il fera merveille dans vos combats privés ou bien vous rapportera un joli pécule à la revente dans les fosses. Mise de départ : six oboles.

— Allez, viens, lui dit la femme en l'entraînant loin de la criée. J'ai peur que ce spectacle te rende trop nostalgique.

Ils trouvèrent sur une plate-forme inférieure un marchand prêt à

leur racheter chariot et poney pour deux sicles. Une fois le contenu du compartiment secret transféré dans les bagages de Frentis, ils dénichèrent une pension et y louèrent une chambre à un prix exorbitant.

— Avec les esclavagistes en ville, c'est le tarif, s'excusa le propriétaire en écartant les mains. Vous auriez mieux fait d'arriver demain, citoyens.

— Je te l'avais pourtant dit, sale crétin ! gronda la Volarienne. Ah ! si seulement j'avais écouté ma pauvre mère...

— Cadeau de la maison, citoyen, ajouta le propriétaire en tendant à Frentis un cruchon, accompagné d'un clin d'œil compatissant. De quoi faire passer la nuit plus vite.

Ils attendirent dans leur petite chambre la tombée de la nuit. À mesure que les esclavagistes reprenaient la route avec leurs nouvelles acquisitions, la ville sur pilotis sombrait dans un silence épais.

— Vous n'avez pas d'esclaves, dans ton Royaume, je me trompe ? demanda la femme.

Tourné vers la fenêtre, les yeux baissés sur les remous noirs du fleuve en contrebas, il garda le silence.

— Non, vous êtes tous libres, reprit-elle. Mais vous restez esclaves de vos stupides superstitions. Un fardeau dont nous nous sommes affranchis il y a plusieurs siècles. Dis-moi, crois-tu réellement qu'à ta mort tu séjourneras dans quelque ridicule paradis en compagnie de tes proches disparus ?

Voyant qu'il ne comptait pas répondre, elle déchaîna en lui un courant de douleur. Contre toute attente, elle semblait vouloir engager une véritable conversation.

— « Qu'est-ce que la mort ? » récita-t-il. « La mort est un passage vers l'Au-Delà, l'union avec les Défunts. Elle est tout à la fois terme et commencement. Craignez-la et acceptez-la. »

— Qu'est-ce que c'est ? L'une de vos prières ?

— Les Fidèles ne prient pas, contrairement aux déistes et aux Apostats. C'est un sermon tiré du Catéchisme de la Foi.

— Cette foi qui vous promet la vie éternelle après la mort ?

— Pas la vie. La vie dépend du monde matériel. Alors que l'Au-Delà est le séjour de l'âme.

— L'âme ? (Elle secoua la tête et lâcha un petit rire.) Eh bien, sur ce point, tes Fidèles n'ont pas entièrement tort. Une conception enfantine, certes, mais fondée au moins sur une once de vérité.

Elle plongea la main dans leur bagage et en tira une paire de stylets.

— Il nous faut un bateau.

Elle lui tendit l'une des dagues, qu'il glissa dans le fourreau de cuir sanglé à son avant-bras.

Les barges mouillaient le long d'un embarcadère gardé par deux

Varitaï, chacun armé de la pertuisane à lame plate caractéristique de leur corps d'infanterie, situé au tout dernier échelon de l'armée volarienne. Ils faisaient peine à voir, tous les deux, avec leurs armures trouées et leurs regards voilés, qui trahissaient la méconnaissance de leur contremaître quant au dosage des drogues de combat.

— Aucun bateau disponible, déclara le plus costaud en leur bloquant le passage, la hampe de sa lance venant frapper les planches du ponton. Revenez demain.

Frentis lui plongea sa lame en plein œil, lui crevant le globe oculaire puis le cerveau avant même qu'il puisse réagir. D'un bond, la Volarienne contourna son corps en train de basculer et s'enroula sous la frappe bien ajustée mais trop lente du deuxième soldat pour lui planter son stylet entre le plastron et l'aisselle. Comme il tombait à genoux, elle passa derrière lui, inclina son casque vers l'avant et l'acheva d'un coup porté à la base du crâne.

Ils firent ensuite glisser les cadavres dans le fleuve, les pieds devant et en douceur, de manière à éviter de se faire repérer. La Volarienne arrêta son choix sur une embarcation de taille moyenne, une barge à fond plat propulsée par un seul aviron de poupe. Elle dénoua l'amarre et laissa le fleuve les emporter en aval sur plus de deux kilomètres avant d'ordonner à Frentis de commencer à ramer. Le courant était vif, bien trop impétueux pour lui permettre de traverser en ligne droite, de sorte qu'il avait toutes les peines du monde à garder la proue dirigée sur la berge opposée.

— Atethia, prononça la femme quand ils aperçurent enfin la rive orientale du fleuve, une étendue marécageuse criblée de petits îlots coiffés d'ajoncs. La province la plus au sud du grand Empire Alpiran où nous avons fort à faire, mon amour.

Au point du jour, Frentis manœuvrait encore la barge au gré des marécages, harcelé par d'incessantes nuées de moucheron. Entre l'omniprésente vase brune qui embourbait sa rame et l'étroitesse des chenaux entre les îlots, le voyage n'était pas de tout repos.

— Un endroit affreux, n'est-ce pas ? commenta la Volarienne. On lui doit l'échec de la dernière invasion de mon père, si tu veux tout savoir. Il a passé trois ans à bâtir une flotte sur l'autre rive. Cette misérable ville que nous laissons derrière nous a été construite avec le bois des épaves. Quatre cents navires de guerre et mille nefs auraient dû transporter son glorieux ost vers la victoire... s'ils n'avaient pas perdu un mois complet à patauger dans ces marais, où des centaines d'hommes périrent noyés ou sous le coup de quelque maladie. Ceux qui survécurent moururent par milliers lors du terrible et mystérieux incendie qui ravagea les marécages. La plupart des Alpirans y ont vu une intervention divine, les dieux déchaînant leur courroux sur les

envahisseurs, mais les historiens volariens estiment plus probable que les troupes impériales aient tout bonnement inondé les abords des marais de naphte. Quelques flèches enflammées auront alors suffi pour incendier toute la région. Cinquante mille Épées Franches et esclaves réduits en cendres en l'espace d'une seule nuit. Mon père, lui, en a réchappé. Malgré son aveuglement, il avait eu la présence d'esprit de rester du bon côté du fleuve. (Elle jeta un coup d'œil alentour aux bosquets d'ajoncs, désormais si imposants qu'ils leur cachaient le paysage.) Depuis lors, les Alpirans ne se donnent même plus la peine de fortifier ce borbier. Quel général se montrerait assez fou pour retenter la même offensive ?

Deux jours plus tard, le marécage laissa enfin place à la terre ferme. La barge s'échoua sur une rive limoneuse, où les ajoncs pour une fois rabougris leur permirent d'apercevoir à l'est une étendue de terrain dégagée. Après la monotonie des marais et la menace fétide de la jungle, les champs verts qui s'étiraient devant eux évoquaient à Frentis la douceur accueillante des pâturages du Royaume.

— Il nous faut de nouveaux vêtements, dit la femme en se mettant en route. Je suis la fille d'un marchand prospère des ports septentrionaux d'Alpiran, envoyée dans les Douze Sœurs pour y rencontrer un époux potentiel. Quant à toi, tu es un esclave en fuite passé mercenaire, que j'ai engagé comme garde du corps.

Une demi-journée de marche leur suffit pour atteindre une ville de taille moyenne, blottie le long d'un affluent du fleuve. En l'absence d'enceinte, de nombreux soldats alpirans arpentaient les rues.

— Un peu trop fréquentée à mon goût, trésor, décréta la femme. Nous devrions cependant tomber sur une maison de planteur ou deux vers le nord.

Prenant soin de rester à l'écart des routes, où patrouillaient d'occasionnels détachements de cavalerie, ils fendirent les champs de coton qui semblaient constituer la principale ressource de la région. Bientôt se détacha à l'horizon une immense exploitation, où se dressait un vaste complexe de bâtisses à deux étages et de corps de ferme grouillant d'ouvriers agricoles. Ils attendirent la nuit dans un fossé d'irrigation, après quoi la Volarienne l'envoya quérir leur nouvelle garde-robe dans la buanderie de la demeure principale.

— Rapporte-moi ce que tu trouveras de plus beau, lui dit-elle, comme l'exige mon rôle. Tue quiconque te surprendra. S'ils sont plusieurs, massacre-les tous et incendie la maison.

Il choisit d'approcher l'exploitation par l'est, la maison centrale possédant moins de fenêtres de ce côté-là. Il se déplaçait d'ombre en ombre, le dos plaqué contre le mur d'enceinte. Personne ne montait la garde, pas même un chien pour aboyer après cet inconnu qui surgissait des ténèbres. Il se faufila à l'arrière de la bâtisse, où il

présumait pouvoir trouver les quartiers des domestiques. Le silence régnait dans la demeure, à l'exception d'un chant étouffé en provenance de ce qu'il jugeait être la cuisine, ses soupçons bientôt confirmés par l'arôme riche et savoureux émanant de la fenêtre ouverte.

Il se figea soudain, alerté par un bruit, et s'allongea sous une charrette de bonne taille tandis que deux femmes sortaient d'une porte. Sans cesser de discuter, elles accrochèrent des rangées de vêtements aux cordes à linge tendues dans la cour. Frentis maîtrisait quelques rudiments d'alpiran depuis la guerre, mais ces femmes parlaient un dialecte inconnu, à l'accent plus dur et plus guttural que dans le nord de l'Empire. Il ne parvenait donc à reconnaître qu'un mot sur dix, mais le terme « Nomination » revenait souvent, souligné chaque fois par un ton de déférente vénération également employé pour le mot « Empereur ».

Il regarda les domestiques achever leur besogne puis réintégrer la demeure, compta cent battements de cœur et se glissa hors de sa cachette pour faucher des habits à même les cordes à linge, avant de les nouer en un petit baluchon. Bien que peu porté sur la mode, il jugeait ses rapines – une élégante robe en coton aux manches de soie et une longue cape bleu sombre – capables de satisfaire son exigeante maîtresse. Il en était là de ses réflexions quand un bruit de pas légers s'éleva dans la cour.

Dans l'encadrement de la porte, un garçon jouait à la toupie avec un fuseau de filage, absorbé par les allées et venues de son jouet. Coiffé d'une tignasse de cheveux sombres ébouriffés, il ne pouvait pas avoir plus de sept ans. « Tue quiconque te surprendra... »

Frentis s'efforçait de ne pas bouger, figé dans une immobilité plus parfaite encore que lorsqu'il avait abattu son premier cerf sous le regard dur de maître Hutril, plus parfaite encore que lorsqu'il tentait de se dérober aux sbires du Borgne lors de l'Épreuve de la Nature.

Le fuseau tournait et tournait au bout de sa ficelle.

« Tue quiconque te surprendra... »

Peu à peu, ses cicatrices se firent brûlantes. *Elle sait*, comprit-il. Comment faisait-elle pour tout savoir ?

Il n'aurait eu aucun mal à se débarrasser de ce témoin gênant. Il suffisait de lui briser la nuque, puis de le jeter dans le puits. Un tragique accident.

Le fuseau tournait, tournait... et le feu qui embrasait le torse de Frentis se mua en incendie de douleur. Dans ses mains crispées, le baluchon humide se mit à goutter sur les pavés de la cour, un crépitemment rythmé qui ne manquerait pas de piquer la curiosité de l'enfant.

— Neries ! appela une voix de femme depuis la fenêtre de la

cuisine, suivie par une litanie de reproches exaspérés typiquement maternels.

Le jeune garçon râla à mi-voix, fit faire à son jouet un ou deux tours supplémentaires, puis regagna le logis.

Frentis en profita pour s'enfuir.

— J'imagine que ça fera l'affaire.

La femme retira sa tenue grise pour enfiler la robe aux manches de soie qu'il lui avait apportée. Frentis, pour sa part, avait déjà revêtu les chausses et la chemise dérobées dans l'exploitation.

— Un peu trop ample au niveau des hanches, par contre. Dis, tu trouves qu'elle me boudine ?

Comme elle lui souriait, le soleil levant dorait son visage d'une teinte mordorée. *Qui pourrait se douter ?* songea-t-il, obnubilé par sa beauté féline et la grâce de ses gestes. *Qui pourrait se douter qu'un monstre guette derrière ce doux visage ?*

— C'était un enfant, n'est-ce pas ? dit-elle alors qu'il chargeait son sac sur son épaule et se dirigeait vers la route. Fille ou garçon ?

Frentis poursuivit son chemin, sans répondre.

— Peu importe, reprit-elle. Mais tu ferais mieux de ne pas te bercer d'illusions. Notre liste est longue et ton étroite conception de la morale risque fort d'accoler à chacun des noms qu'elle comporte la mention « innocente victime ». Mais ça ne les empêchera pas de mourir, tous autant qu'ils sont. Car, enfant ou non, tu obéiras à mes ordres.

Ils atteignirent en fin d'après-midi une nouvelle ville, où la Volarienne s'empressa de dénicher une couturière pour se procurer des fripes plus à son goût, qu'elle régla avec un doublon alpiran récupéré dans la doublure du sac de Frentis. Elle posa pour lui dans un ensemble en soie noir et blanc tout à la fois simple et distingué et lui adressa quelques mots en alpiran, quêtant manifestement son approbation. La couturière ayant eu l'amabilité de coiffer ses beaux cheveux lustrés, elle arborait à présent une natte épaisse rehaussée d'un somptueux peigne dans le plus pur style alpiran. *Qui pourrait se douter...*

Un jour, je te tuerai, pensa-t-il, frustré de ne pouvoir proférer sa menace à haute voix. *Pour tous les crimes que tu as commis, tous ceux qu'il te reste à commettre et tous ceux auxquels tu me forceras de prendre part. Je te tuerai.*

La couturière leur recommanda une auberge installée près de la place du marché, où ils louèrent deux chambres, leur nouvelle couverture exigeant désormais une certaine bienséance. Il avait espéré que cette séparation momentanée lui offrirait quelque répit, mais elle profita de lui avant de le congédier pour la nuit. Elle le chevaucha

longuement sur sa couche, sa peau baignée d'une fine pellicule de sueur à mesure qu'elle jouissait de son corps dénudé. Quand elle eut atteint l'orgasme, elle s'écroula contre lui, soufflant son haleine chaude sur sa joue, caressant d'une main les poils de son torse et l'obligeant à la serrer dans ses bras. Elle avait pris l'habitude de prolonger leurs étreintes par ce semblant d'intimité, un simulacre d'amour si bien exécuté qu'il en était venu à se demander si elle ne commençait pas à y croire.

— Quand nous en aurons fini, dit-elle dans un souffle, je t'obligerai à me donner un enfant. (Elle se blottit au creux de son cou, l'embrassa, le caressa.) À nous deux, nous devrions engendrer une parfaite progéniture, ne crois-tu pas ? En trois siècles, je n'ai pas croisé d'homme digne de cet honneur. Et voilà que je trouve l'heureux élu, autrefois sujet d'une terre bientôt conquise, dans une fosse à esclaves.

Ils reprirent la route au petit matin, à cheval cette fois-ci. La femme avait dépensé deux nouveaux doublons chez un maquignon afin de leur procurer des montures : une jument à la robe gris pommelée pour elle-même et un alezan cuivré pour son garde du corps. Au contact de ces animaux plutôt robustes et dociles de nature, Frentis se languit soudain de son ancien destrier. Maître Rensial l'avait choisi pour lui, un étalon noir de la tête à la queue, au front orné d'une étroite liste blanche. « Loyal, mais fougueux », avait déclaré le maître dément en lui confiant les rênes. Frentis, qui l'avait baptisé Sabre, avait fini par comprendre qu'il s'agissait peut-être du cheval le plus exceptionnel jamais monté par un membre du Sixième Ordre, une énième preuve du favoritisme de maître Rensial à son égard. C'était dans l'écurie du gouverneur d'Untesh qu'il avait vu Sabre pour la dernière fois. Il l'avait longuement pensé avant de rejoindre les remparts, persuadé qu'il était de mourir dans l'heure qui suivrait le signal de l'assaut. *Qu'est-il devenu ?* se demanda-t-il. *Sans doute réquisitionné comme prise de guerre par quelque noble alpiran. J'espère que celui-ci aura bien pris soin de lui.*

Ils passèrent toute la semaine suivante à chevaucher vers le nord, faisant étape dans les nombreux relais de poste qui jalonnaient la route. Cette dernière, une pauvre piste de gravier qu'un petit galop suffisait à noyer de poussière, faisait peine à voir comparée à la merveille volarienne empruntée au départ de Mirtesk. Ils y croisèrent de nombreux soldats en chemin vers le sud, répartis en colonnes aussi poussiéreuses qu'impeccablement alignées. L'équipement de base du fantassin alpiran n'avait guère changé en cinq ans ; il se composait toujours d'un haubert tombant jusqu'aux genoux, d'un cabasset et d'une pique de deux mètres portée à l'épaule. Frentis reconnut en eux des troupes régulières, dont les rangs comportaient quantité de

vétérans aux visages sillonnés de balafres et de rides profondes. Les Alpirans n'avaient peut-être pas fortifié les berges de la lagune, mais l'Empereur se montrait néanmoins fort diligent à assurer la sécurité de cette province.

— Étaient-ils bons soldats ? demanda la femme.

Ils avaient mis pied à terre pour attendre sur le bord de la route le passage d'une colonne, une cohorte d'environ mille hommes battant un pavillon vert frappé d'une étoile rouge.

— Les Alpirans, reprit-elle. Comment combattaient-ils lors de votre petite croisade ?

La pulsation insistante de ses cicatrices lui apprit qu'elle attendait une réponse.

— Ils défendaient leurs terres, dit-il. Et ils ont gagné.

— Mais j'imagine que tu en as tué un certain nombre, non ?

L'étau mental continuait de comprimer son âme. *La bataille sur les dunes, les nuées de flèches pleuvant sur la Colline Rouge, la férocité des combats sur les murailles...*

— Oui.

— Et tu n'en éprouves aucun remords, mon joli ? Tous ces fils, tous ces pères fauchés par ton épée, coupables seulement de vouloir défendre leur patrie ? Leur mort ne pèserait donc pas sur ta conscience ?

À Untesh, il avait abattu un officier alpiran d'un coup de taille à la cuisse alors qu'il enjambait les remparts. Une fois l'assaut repoussé, un guérisseur de la Garde du Royaume avait voulu étancher sa plaie et avait récolté, en guise de récompense, une dague en travers du cou. L'officier continuait de les agonir d'insultes tandis qu'une demi-douzaine de haches d'armes le clouait au parapet.

— C'était la guerre, répondit-il.

La pulsation se dissipa. Quand le dernier soldat de la colonne alpirane les eut dépassés, la Volarienne remonta en selle.

— Eh bien, tu n'as qu'à te considérer comme de nouveau en campagne, déclara-t-elle. Sauf que cette fois, tu es dans le camp des vainqueurs.

Au soir du septième jour, ils arrivèrent en vue d'une ville portuaire bordée par le bleu scintillant d'un océan.

— Hervellis, dit la femme. La capitale de la province d'Atethia, où réside le porteur du premier nom de notre liste. Un vieil ami, pour tout dire. J'ai hâte que tu le rencontres.

Si l'architecture de Hervellis présentait certaines similitudes avec les rues tortueuses et les esplanades piquetées d'arbres d'Untesh ou Linesh, la ville se paraît d'une aura de majesté qui faisait défaut aux deux ports septentrionaux. Une fois passés les murailles, ils

s'acheminèrent vers la place centrale le long d'une voie bordée de temples impressionnants, dont les colonnes et les bas-reliefs en marbre le disputaient en éclat aux chapelets d'innombrables dieux qui ornaient leurs façades. La femme avait beau promener tout autour d'elle un sourire affable, il lisait dans son regard un profond mépris chaque fois qu'ils dépassaient un temple. *Je les plains de nourrir de telles illusions*, songea-t-il. *Mais elle semble les haïr pour leurs croyances.*

Ils logèrent dans une pension sise au nord de la place, plus chère que les autres mais aussi considérablement plus confortable. Elle ne profita pas de lui ce soir-là, lui conseillant plutôt de se reposer avant de s'emparer du paquetage et de s'enfermer dans sa chambre. Il attendit le crépuscule allongé sur son lit volumineux, incapable de trouver le sommeil malgré le bien-être moelleux qui l'entourait de toutes parts. *Ce soir, je vais devoir tuer pour elle.*

Quand le joug mental s'embrasa quelques heures plus tard, il se rendit dans sa chambre et la trouva vêtue de soie noire de pied en cap, les cheveux ramenés en chignon sur sa nuque. Elle portait un poignard sur chaque avant-bras et un glaive en travers du dos. Elle hocha la tête en direction des armes alignées sur le lit, près d'une chemise et de chaussettes en soie, aussi noires que sa tenue.

— Ne te méprends pas, mon amour, dit-elle en maculant son visage de poudre de charbon. Je doute qu'il existe homme plus vil et plus dangereux que celui que nous rencontrerons ce soir. Ton vague à l'âme n'est plus de mise.

L'étau mental se resserra avec force, lui infligeant une douleur sourde, atroce, mais qu'elle prit soin de garder supportable. Elle disposait à présent sur lui d'un contrôle absolu, qui ne souffrirait aucune hésitation, aucune pensée rétive. Elle ordonnerait et il exécuterait, sans réfléchir. Il était devenu sa créature.

Elle gagna la fenêtre, ouvrit les volets et enjamba le châssis pour prendre pied sur le toit. Depuis son point d'observation, elle épia la rue en contrebas, puis courut le long des tuiles pour bondir sur le bâtiment opposé. Frentis lui emboîta le pas, la talonnant tandis qu'elle traversait les hauteurs de la ville de toit en toit, de mur en mur, dans un infatigable ballet de gymnaste qui lui aurait valu l'admiration du jeune guerrier si le brasier continu de ses cicatrices n'avait pas annihilé sa capacité de penser.

Elle l'entraîna vers le nord, loin des rues compactes qui irriguaient la place principale, en direction des larges artères en bordure des quais. Elle s'arrêta au sommet d'un mur surplombant une esplanade, où se dressait un petit temple entouré d'arbres. Le bâtiment se composait d'un rectangle de colonnes soutenant un toit pyramidal au faite plat, couronné par une statue de femme au visage enfoui sous une capuche de marbre. À la différence des autres temples de la ville,

celui-ci était étroitement surveillé : deux gardes armés de lances en flanquaient l'entrée. À travers l'encadrement de la porte fermée perçait la lueur vacillante d'une flambée.

La femme se redressa, courut le long du mur et se propulsa dans l'arbre le plus proche, saisissant une branche au bond pour s'y accrocher sans même faire tomber une feuille dans la manœuvre. Il la regarda se laisser choir sur le toit du temple. Si le joug mental lui avait laissé la moindre capacité de réflexion, il se serait estimé parfaitement incapable d'accomplir cet exploit, malgré toutes ses années d'entraînement au sein de l'Ordre et de combat dans les fosses. Mais la volonté dominatrice de la Volarienne ne laissait pas place au doute, de sorte qu'il la suivit sans rechigner. Il s'élança, bondit dans les airs, attrapa la branche et se coula jusqu'au toit comme s'il avait fait ça toute sa vie.

Elle le guida ensuite à l'arrière du temple, contournant la statue dont la capuche, même à cette distance, ne semblait renfermer qu'un pan de ténèbres. La femme coula un regard par-dessus la saillie du toit, tira une dague d'un des fourreaux fixés à ses poignets et plongea dans le vide, où elle fit volte-face en pleine chute. S'ensuivit un bruit étouffé, un infime claquement mat. Penché au bord du toit, Frentis la vit rengainer son arme, dressée au-dessus du cadavre d'une troisième sentinelle. Une fois qu'il l'eut rejointe, elle poussa la porte arrière du temple. Le battant s'entrouvrit en silence, glissant sans mal sur des gonds huilés. Il la vit hésiter. Manifestement, elle ne s'attendait pas à ça.

La porte donnait sur un espace austère, aux murs dépourvus de mosaïques ou de bas-reliefs. Dans un coin du temple, un lit étroit jouxtait une table sobre, où s'étaient étalées une plume, un encrier et quelques feuilles de parchemin. La vaste salle était dominée par le grand feu qui crépitait en son centre dans un bassin de marbre, sur un lit de charbons incandescents dont la fumée s'échappait par les ajours aménagés dans le toit. Face au feu, installé dans un fauteuil, un homme leur tournait le dos. Frentis n'apercevait que sa couronne de cheveux gris et ses bras posés sur les accoudoirs, noueux et mouchetés de taches de vieillesse. Faisant fi de toute discrétion, la femme claqua violemment la porte et s'avança dans le temple. L'homme n'esquissa pas un geste, même si Frentis vit l'un de ses bras tressaillir.

— Un temple dédié à la Pythie Sans-Nom, déclara-t-elle en volarien.

Elle vint se poster devant le vieillard, haussant un sourcil étonné. D'un geste, elle intima à Frentis de rester où il était, la dague prête à l'emploi.

— Voilà donc où tu as choisi de te terrer, ces derniers temps ?

Depuis son fauteuil, l'homme émit un petit bruit rauque, pareil à un rire avorté. Quand il prit la parole, ce fut d'une voix frêle et dénuée

d'accent :

— Une petite touche d'orgueil qu'il faut pardonner à un vieillard tel que moi. (Il marqua une pause, le temps de lever sa tête grise vers elle.) Tu t'accroches toujours à la même défroque, à ce que je vois.

— Tandis que tu as permis à la tienne de dépérir.

Elle le dévisageait sans cacher son dégoût.

— Quelle meilleure protection contre les chiens serviles de l'Allié ? À quoi bon s'emparer du corps d'un homme qui peut à peine marcher dix pas sans s'écrouler ?

— À quoi bon, comme tu dis. (Elle embrassa du regard le décor spartiate du temple.) Et moi qui pensais que l'Empereur te gratifierait d'une somptueuse retraite pour tes vieux jours, après tout ce que tu as fait pour ses prédécesseurs.

— Oh ! il a voulu me couvrir de faveurs, m'offrir un palais, des domestiques et une confortable pension. Je n'ai demandé que ceci. Les gens viennent y quérir, pour une somme modique, la sagesse du serviteur de la Pythie Sans-Nom et partent sur un petit nuage. Une distraction bienvenue pour un vieil homme solitaire.

Les lèvres de la femme se retroussèrent sur un petit sourire.

— Tu espères me faire croire que tu t'es adouci avec l'âge ? N'oublie pas tout ce dont j'ai été témoin, tout ce que nous avons fait.

— Ce qu'on nous a forcés à faire.

— Tu n'y as pourtant jamais mis de mauvaise volonté, si mes souvenirs sont bons.

— Pas de mauvaise volonté ? Détrompe-toi, ma chère. Quand il a fallu t'abandonner, j'ai manifesté beaucoup de mauvaise volonté. Et bien plus encore quand l'armée de ton père s'est traînée hors des marécages. C'est que j'avais déjà changé à l'époque, sache-le. Je ne désirais rien d'autre qu'une vie paisible, mais l'Empereur m'a demandé mon aide. *Demandé*, tu comprends ? Sans me donner d'ordre, sans me menacer... ou même me torturer. Il n'a fait que demander. C'est la dernière fois que j'ai utilisé mon don.

La femme l'observa en silence pendant un long moment.

— Pourquoi avoir laissé la porte ouverte ?

— Elle l'est depuis maintenant vingt ans. C'est l'Empereur qui insiste pour poster des gardes à l'entrée, pas moi. En vérité je vous attendais plus tôt, ton jeune ami et toi, mais mes talents de clairvoyance ont beaucoup décliné. Il en va souvent ainsi avec les dons qu'on dérobe, ne trouves-tu pas ? Ils ont tendance à s'émousser avec le temps.

Elle affermit sa prise sur la poignée de sa dague et il la vit hésiter avant de poser sa dernière question.

— Pourquoi m'avoir... abandonnée ?

— Tu sais très bien pourquoi. Tu as toujours été cruelle, belle et

farouche, mais l'Allié a fait de toi un monstre. Ça m'a brisé le cœur.

— Tu n'as pas la moindre idée de ce que l'Allié a fait de moi, Revek. Mais tu vas bientôt le découvrir.

Un ordre implacable traversa l'esprit subjugué de Frentis, le forçant à se ruer sur sa proie, la dague levée. Le vieillard se releva d'un bond – bien plus vite que son âge n'aurait dû le lui permettre – et leva les bras, les mains écartées. Puis il fit volte-face, révélant un visage marqué par le passage des ans, mais également empreint d'une profonde tristesse à la vue de Frentis. Il agita soudain ses doigts et des langues de feu engloutirent ses mains – un feu bien différent de l'illusion suscitée par le Borgne, tant d'années auparavant. À en croire la chaleur nouvelle sur ses joues, Frentis comprit alors que le vieillard venait, sous ses yeux, d'invoquer des flammes trop réelles. Deux brasiers rougeoyants, deux poings mortels braqués sur le guerrier en pleine charge.

En un éclair, la femme passa un bras au-dessus de la tête du vieillard et l'égorgea d'une frappe si vive qu'elle parut brouillée par la vitesse, libérant dans la foulée une gerbe de sang. Le feu impossible du vieillard s'éteignit tandis qu'il basculait en arrière, ses mains intactes serrées sur sa gorge.

La porte principale s'ouvrit alors dans un fracas retentissant et les deux gardes postés à l'entrée se précipitèrent dans le temple, horrifiés par le spectacle qui les y attendait. La Volarienne transperça d'un jet de dague le cou du premier, puis dégaina son glaive et fondit sur le second. Rapide et bien entraîné, l'homme para sa charge d'un coup de lance, avant de contre-attaquer par une volée de frappes hautes qui la tinrent en respect. Frentis voulut voler à sa rescousse, mais manqua de s'écrouler quand le poing du vieillard enserra sa cheville. Il avait beau tirer de toutes ses forces, il ne parvint pas à se dégager. *Le joug*, songea-t-il alors. *Il a disparu.*

Les jambes flageolantes, étourdi par cette libération inespérée, il sentit soudain l'étau mental se desserrer, la douleur se dissiper. La bouche du vieillard s'ouvrait et se refermait sur un bouillonnement d'écume sanglante, son autre main pressée contre sa gorge en charpie. Distinguant quelques mots en langue du Royaume, Frentis s'accroupit pour écouter son murmure indistinct :

— La graine germera...

Brusquement, le vieillard détendit la main serrée sur la plaie béante de son cou pour agripper le visage de Frentis, maculant de sang frais ses joues, ses yeux, sa bouche. Comme le jeune homme reculait en sursaut, le vieillard relâcha son étreinte sur sa cheville et l'étau mental se referma de nouveau sur son âme.

Non loin, la femme esquiva la lance de son adversaire, s'empara de la hampe et s'en servit comme appui pour lui assener un violent coup

de pied au visage. L'homme tituba en arrière, sonné par l'impact, lâcha son arme et tenta maladroitement de s'emparer du sabre passé à son ceinturon. Profitant de son avantage, la Volarienne se fendit pour lui porter une puissante estocade qui creva sa cotte de mailles et lui transperça le cœur.

Après avoir extirpé son arme du torse ennemi, elle leva les yeux sur Frentis, s'approcha et le dévisagea longuement.

— Il t'a touché.

Elle s'empara d'un carafon de vin sur la table voisine, lui aspergea le visage d'alcool afin de nettoyer le sang, puis recula, jambes fléchies et glaive au clair, parée à l'attaque. La morsure de l'entrave, plus ardente que jamais, innerva tout le corps de Frentis, au point de le faire trembler des pieds à la tête et d'emplir son âme d'un cri muet que ses lèvres ne pouvaient formuler. Elle l'assujettit ainsi pendant ce qui lui parut une éternité, étudiant ses traits d'un regard prudent. Pour finir, elle relâcha son emprise avec un grognement et le laissa s'effondrer sur le sol du temple, hoquetant et parcouru de spasmes atroces.

À travers la brume de douleur qui noyait son esprit, il la vit s'approcher de la dépouille du vieillard et faire pleuvoir sur sa poitrine sans vie un déluge de coups de pied, rompant les fragiles côtes de la carcasse dans un craquement sonore. Elle saisit ensuite son crâne par ses cheveux gris, redressa le corps et abattit son glaive sur son cou – une fois, deux fois – jusqu'à le décapiter. Elle brandit alors la tête tranchée, inclina la sienne et, la bouche ouverte, avala goulûment le sang ruisselant de sa victime.

Délivré de la torture mentale qui ravageait son esprit un instant auparavant, Frentis rendit tripes et boyaux devant ce spectacle.

Une fois son forfait accompli, la femme rejeta le crâne exsangue du vieillard et s'essuya les lèvres du revers de sa manche, maculant ses joues d'une pâte de charbon et de sang mêlés.

— À présent, déclara-t-elle, je vais te montrer ce que l'Allié a fait de moi, Revek.

Elle rengaina son glaive, leva les bras et se concentra de longues secondes durant, les yeux clos, les dents serrées. Au bout d'un moment, ses mains s'embrasèrent et la Volarienne poussa un long hurlement, un cri sourd où s'entremêlaient douleur et triomphe. Secouée de rire, elle propulsa une gerbe de flammes en direction du cadavre du vieillard qui se consuma en un instant, avant de bombarder le temple de traits incandescents, incendiant tout ce qu'elle pouvait trouver. Bientôt, la salle entière fut en proie aux flammes et la chaleur devint vite insupportable.

Elle laissa retomber ses bras le long de ses hanches et ses mains s'éteignirent. Elle tourna alors son regard sur Frentis qui, mû par sa volonté dominatrice, n'eut d'autre choix que se relever et se traîner

vers elle. Malgré la douleur qui déformait ses traits, malgré les traînées de sang s'échappant de ses yeux et de son nez, elle lui dédia alors un sourire éclatant, féroce et triomphant, ses pupilles habitées par la lueur rougeoyante d'un brasier dévorant.

— Il y a toujours un prix à payer, mon amour.

Chapitre 6

Vaelin

En ce premier jour de foire des Eaux-d'Été, l'habituel défilé de requérants brillait par son absence dans l'étude du notaire royal, ce qui n'empêcha pas Vaelin de devoir attendre presque une heure avant que le clerc daigne lever le nez de son imposant registre. Malgré son jeune âge, il affectait l'air harassé des travailleurs surmenés et sous-payés.

— Toutes mes excuses, messire. Nous sommes en sous-effectif aujourd'hui, en raison de la foire.

— Je comprends bien.

Vaelin quitta son banc et s'approcha du bureau du jeune clerc, qui croulait sous tant de feuillets et répertoires qu'on eût dit la tanière d'un blaireau peu soigné.

— Avant que je quitte le Royaume, dit-il, c'était le Quatrième Ordre qui avait la charge des écritures royales.

— Plus maintenant. De nos jours, les frères du Quatrième Ordre ressemblent à s'y méprendre à ceux du Sixième, toujours à parader avec leurs épées... (Le jeune clerc se rencogna dans son fauteuil, étouffa un bâillement et posa sur Vaelin un regard intrigué.) Ainsi, messire, vous avez voyagé ?

— En effet, je reviens de loin.

— Une destination exotique, peut-être ?

— L'archipel Meldénéen. Et avant ça, l'Empire Alpiran.

— J'ignorais qu'ils permettaient à nos navires d'y accoster, depuis la guerre.

— J'ai fait un détour.

— Je vois. (Le clerc s'empara d'une feuille de parchemin vierge.) Bien, messire. Qu'est-ce qui vous amène chez nous, alors que la foire bat son plein à quelques pas d'ici ?

— J'aimerais établir un acte de reconnaissance. Pour ma sœur.

— Ah ! (Le clerc trempa sa plume dans un encrier et gratta quelques

mots sur le parchemin.) Vous êtes bien tombé, les procédures familiales sont notre cœur de métier. La démarche en question ne présente par bonheur aucune difficulté. Il vous suffit d'attester en ma présence la légitimité de votre sœur, après quoi je rédigerai l'acte que nous signerons tous deux. Et le tour est joué. En guise d'honoraires, cela vous coûtera deux couronnes d'argent.

Deux couronnes d'argent. Heureusement que Reva avait accepté de revendre le couteau de la Garde du Royaume qu'elle s'était procuré en chemin.

— C'est d'accord.

— Parfait. Alors, nom et titre, messire ?

— Monseigneur Vaelin Al Sorna.

Le bec de plume se brisa avec un craquement retentissant et aspergea d'encre le parchemin. Le jeune clerc contempla la traînée noire d'un air ahuri pendant quelques longues secondes, déglutit bruyamment, puis releva lentement la tête. Pas l'ombre d'un soupçon n'habitait son regard, seulement un profond respect mêlé d'admiration.

Domage, songea Vaelin. Je commençais à l'apprécier.

— Monseigneur..., balbutia le clerc.

Rouge pivoine, il se releva d'un bond et improvisa une révérence si exaltée que son front vint buter contre le bureau.

— Je vous en prie, l'implora Vaelin.

— On vous disait mort...

— J'ai appris ça.

— Un mensonge, j'en étais sûr. Je le savais !

Vaelin s'efforça de sourire.

— Et l'acte pour ma sœur ?

— Oh !

Le clerc baissa les yeux sur son bureau, puis balaya du regard l'étude déserte, ses mains moites imprimant sur sa tunique une marque de sueur.

— Je crains que mon rang m'interdise de traiter votre cas, monseigneur.

— Je vous assure que non.

— Pardonnez-moi, monseigneur. (Il s'éloigna du bureau à reculons.) Si vous voulez bien m'excuser une minute.

Sur ces mots, il battit en retraite dans les profondeurs de l'étude, où retentit le claquement d'une porte ouverte à la volée, suivi d'un grondement mécontent et du chuchotis d'une conversation à voix basse. Le clerc fut bientôt de retour, talonné par un homme en surpoids accusant une bonne cinquantaine d'années qui tressaillit à la vue de Vaelin, mais reprit contenance avec une remarquable rapidité.

— Monseigneur, dit le nouveau venu avec une révérence formelle.

Je me présente, Gerrish Mertil, anciennement frère du Quatrième Ordre et désormais Grand Adjudicateur de la cité de Castelvarin.

Vaelin lui retourna sa courbette.

— Messire, j'expliquais justement à votre avoué...

— Un acte de reconnaissance, oui. Oserais-je vous demander pour quelle raison vous désirez ce document ?

— Vous pouvez le demander, mais je ne répondrai pas.

L'Adjudicateur s'empourpra quelque peu.

— Toutes mes excuses, monseigneur. Mais j'ai eu vent du décret d'appropriation royale sur les biens de feu votre père et de l'arrêté de l'échevin concernant votre sœur. Un acte de reconnaissance en votre nom ne manquera pas d'annuler cette dernière décision, mais la parole du roi, comme vous le savez, est au-dessus des lois.

— J'en ai conscience, merci. (Il plongeait la main dans sa bourse et en tira deux couronnes d'argent, qu'il posa sur le bureau.) Je souhaite néanmoins reconnaître ma sœur. Je crois, en agissant ainsi, exercer un simple droit partagé par tous les sujets du Royaume.

Gerrish Mertil hocha la tête en direction du clerc, qui s'empressa d'aller préparer les documents nécessaires.

— M'accorderez-vous l'honneur, monseigneur Vaelin, entonna le notaire, d'être le premier administré à saluer officiellement votre retour en ce Royaume ? J'espère que ma requête ne vous paraît pas trop présomptueuse.

— Aucunement. Dites-moi, comment un ancien frère a-t-il pu devenir Grand Adjudicateur ?

— Par la grâce du roi. Après avoir manifesté le désir de réintégrer la tenue des écritures royales dans le giron de la Couronne, Sa Majesté s'est montrée suffisamment éclairée pour reconnaître la valeur des compétences des frères de mon Ordre.

— Vous avez quitté votre commanderie sur ordonnance du roi ?

La mine de Mertil s'assombrit.

— Ce n'était plus l'Ordre que je connaissais. Suite à son accession, l'Aspect Tendris a engagé de profondes réformes. Les novices n'y apprennent plus la comptabilité, mais l'escrime. L'arbalète y a remplacé la plume. Puissent les Défunts me pardonner, mais j'étais grandement soulagé de quitter enfin ma Loge, à l'instar d'un grand nombre de mes frères.

Courbé sur un feuillet de vélin où crissait sa plume tremblotante, le jeune clerc poussa soudain un juron étouffé.

— Allons, donne-moi ça.

Le Grand Adjudicateur le poussa sans ménagement, tamponna un buvard sur l'encre renversée et poursuivit la rédaction du document d'une ample et somptueuse calligraphie.

— De mon temps, on nous donnait le fouet quand nos fioritures ne

faisaient pas toutes exactement la même longueur.

Une fois l'acte rédigé, le Grand Adjudicateur le parapha lui-même et attendit sans mot dire que Vaelin signe à son tour – un silence non dépourvu de tact, en regard des efforts manifestes du guerrier pour manier la plume.

— J'espère que vous voilà pleinement satisfait, monseigneur.

Avec une révérence, Mertil lui tendit le parchemin enroulé, noué par un ruban rouge.

— Merci à vous, messires.

Vaelin s'apprêtait à s'acquitter des deux couronnes d'argent, mais le Grand Adjudicateur secoua la tête.

— L'un de mes neveux servait dans le corps des Geais Bleus, dit-il. Il était cantonné avec vous à Linesh. Grâce à vous, sa mère l'a vu revenir sain et sauf au logis.

Vaelin acquiesça.

— Un excellent régiment, les Geais Bleus.

Comme il se dirigeait vers la porte, le notaire et le jeune clerc exécutèrent une révérence si appuyée qu'il crut entendre craquer leurs lombaires. Il dut rassembler toute sa volonté pour ne pas s'enfuir en courant.

Il retrouva Alornis et Reva à l'intersection de la rue principale et de l'allée aux bestiaux. Si les rues étaient en grande partie désertes en raison de la foire, son passage à l'office notarial avait dissuadé Vaelin d'enlever sa capuche. Au milieu du carrefour se dressait un majestueux piédestal en marbre, cerné par un solide échafaudage. Perchée sur la plus haute plate-forme et vêtue d'un tablier de maçon, Alornis manœuvrait la corde d'un treuil, au bout de laquelle pendait un panier que Reva se chargeait de garnir d'instruments divers.

— Le gros marteau ! appela Alornis depuis l'échafaudage. Pas celui-là, l'autre !

— Ta sœur est encore plus tyrannique que toi, grommela Reva en le voyant approcher.

— Vaelin ! (Alornis lui adressa un salut enjoué.) Maître, mon frère est arrivé !

Au bout d'un moment, la tête d'un vieil homme apparut par-dessus la rambarde. Affublé d'une barbe fournie et paré d'une robe aux couleurs vertes du Troisième Ordre, il posa sur Vaelin un regard ombrageux qui creusa un peu plus son front sillonné de rides, bougonna quelque chose puis disparut. Alornis esquissa un petit sourire penaud.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda son frère.

— Qu'il t'imaginait plus grand.

Vaelin éclata de rire et brandit le parchemin.

— J'ai une surprise pour toi.

Aussitôt, la jeune femme s'empara de la corde du treuil et bondit dans le vide, le panier rempli d'outils lui servant de contrepoids. Au moment même où elle touchait le sol, le bras étonnamment musclé du vieillard apparut pour hisser le panier sur la plate-forme.

— Ainsi, dit Alornis après avoir décrypté le parchemin, c'est l'encre sur ce papier qui prouve que je suis ta sœur, et non le sang qui coule dans nos veines.

— Tu oublies les deux couronnes d'argent d'honoraires, même s'ils m'en ont fait grâce.

— Alors on va pouvoir manger ce soir ? intervint Reva.

— Il me reste encore à présenter ma requête devant le roi, poursuivit Vaelin à l'adresse de sa sœur.

— Tu t'attends vraiment à ce qu'il revienne sur sa décision ?

Tous ses efforts n'auraient servi à rien, s'il refusait. Même si je redoute le prix à payer.

— J'en suis persuadé.

Quelque chose vint s'écraser sur les pavés avec fracas, puis des hauteurs de l'échafaudage tomba un beuglement sourd.

— Mauvais ciseau !

Alornis poussa un soupir.

— Il est plus grincheux que d'habitude, aujourd'hui. (Elle leva la tête vers la plate-forme.) J'arrive, maître Benril !

Elle entreprit de rassembler les outils éparpillés autour du piédestal, puis se tourna vers eux.

— Vous feriez mieux de rentrer. J'en ai encore pour quelques heures.

— En fait, petite sœur, j'espérais que tu pourrais emmener Reva à la foire. Elle ne l'a jamais vue.

Sa proposition arracha à Reva une grimace stupéfaite.

— Je m'en contrefous, de votre célébration impie.

— Mais pas ma sœur. Et je me sentirais plus rassuré si elle bénéficiait de ta protection. (Il lui lança la bourse.) Profites-en pour choisir le dîner de ce soir.

— Mais je ne peux pas, protesta Alornis. Maître Benril a besoin de moi...

— Je me charge d'aider maître Benril. (Vaelin dénoua les cordons du tablier de sa sœur et l'aida à s'en débarrasser.) Allez, filez, toutes les deux.

Elle leva un regard incertain vers l'échafaudage.

— Il faut dire qu'il y a des semaines qu'il ne m'a pas payée.

— Alors c'est décidé.

Après les avoir gentiment chassées, Vaelin les regarda s'éloigner le long de la route principale, intrigué par l'étrange mélodie qui s'éleva

quand Alornis saisit la main de Reva tout en papotant comme s'il s'agissait d'une amie d'enfance. Si ce contact impromptu arracha un léger tressaillement à la jeune déiste, il fut ravi de constater qu'elle ne retirait pas sa main.

— Ciseau ! rugit une voix impatiente, au-dessus de lui.

Vaelin réunit tous les burins qu'il put trouver dans une trousse à outils et gravit les échelles successives qui menaient au sommet de l'échafaudage, où il trouva le vieillard accroupi face au gigantesque bloc de marbre, dont il caressait lentement la surface lisse. Il ne broncha pas quand Vaelin jeta la trousse à outils près de lui.

— Ma sœur dit que vous ne l'avez pas payée.

— Votre sœur paierait pour m'assister, mon frère. (Maître Benril Lenial leva vers Vaelin un regard sombre et méfiant, souligné de rides profondes.) À moins qu'il faille plutôt vous donner du « monseigneur », par les temps qui courent.

— Je n'appartiens plus au Sixième Ordre, si c'est ce que vous insinuez.

Maître Benril maugréa et reprit son examen du piédestal.

— Qu'est-ce que vous préparez ? demanda Vaelin.

— L'hommage du Royaume reconnaissant à la grandeur insigne du roi Janus.

Le ton employé par le vieillard en disait long quant à l'enthousiasme que lui inspirait le projet.

— Une commande royale, donc.

— Si je m'en acquitte, il a promis de me laisser en paix pendant deux ans. Deux années que je pourrai consacrer à la peinture, la seule forme d'art qui compte. Alors que ça... (Il fit claquer sa paume contre le marbre.) De la maçonnerie, rien de plus.

— J'ai connu un tailleur de pierre, autrefois. M'est avis que son art n'avait rien à envier aux autres.

— Et m'est avis que vous devriez vous en tenir à votre taille, votre estoc et que sais-je encore. (Il lorgna Vaelin par-dessus son épaule.) D'ailleurs, où est votre épée ?

— Je l'ai laissée chez moi, enveloppée dans la pièce de toile qu'elle n'a pas quittée depuis mon retour au Royaume.

— Il n'y a pas que la Foi que vous ayez abandonnée, si je comprends bien.

— Je n'ai pas perdu au change, croyez-moi.

Toujours accroupi, maître Benril pivota pour lui faire face, mouvement qui témoignait d'une rare souplesse pour un être d'un âge si vénérable.

— Que voulez-vous ?

— Ma sœur, je dois absolument lui faire quitter la ville. J'ai besoin que vous m'aidiez à la convaincre.

Benril haussa ses sourcils broussailleux.

— Vous semblez croire que j'ai sur elle quelque influence.

— Je le sais. Je sais aussi qu'elle n'a rien à espérer ici, fût-elle la fille de Kralyk Al Sorna ou votre élève.

— Votre sœur possède un don, un talent merveilleux. Il serait criminel d'entraver son épanouissement.

— Elle pourra l'épanouir tout son souïl une fois à l'abri. Loin d'ici.

Benril fit courir sa main le long de l'imposante masse grise de sa barbe.

— Je ne m'élèverai pas contre son départ, voilà tout ce que je peux vous promettre.

Vaelin inclina la tête.

— Je vous remercie, maître.

— Ne criez pas victoire trop vite. (Le vieillard se redressa et gagna l'échelle.) Je vous aiderai, oui, mais à une condition...

— Vous allez cesser de gigoter, oui ?

Le dos de Vaelin l'élançait et une crampe commençait à lui froisser le cou. Benril lui avait fait tenir plusieurs poses, chacune plus grandiloquente que la précédente. Pour la dernière, il devait se tenir le plus droit possible, la tête levée, les yeux perdus sur l'horizon, et brandir faute d'épée un long balai à franges. Le vieillard avait déjà griffonné puis déchiré un grand nombre d'esquisses, sans jamais que le fusain quitte sa main ni que ses yeux cessent d'alterner entre son modèle et le parchemin brun foncé posé sur son cheval.

— Ce n'est pas comme ça qu'on tient une épée, lui fit remarquer Vaelin.

— On appelle ça la licence artistique, lui rétorqua Benril. Baissez votre bras droit.

Il fallut endurer à Vaelin une demi-heure de plus de ce supplice avant que cinq cheveu-légers de la Garde Montée du roi fassent enfin irruption sur le carrefour, une monture sans cavalier dans leur sillage. Le capitaine de la petite troupe mit pied à terre et s'avança pour leur adresser un salut élégant, sa cuirasse lustrée permettant à Vaelin d'apprécier la pose ridicule de son reflet.

— Monseigneur Vaelin, permettez-moi avant tout de vous signifier l'honneur que me vaut cette rencontre.

— Je m'attendais à recevoir la visite du capitaine Smolen.

L'officier parut hésiter.

— Le haut maréchal Al Smolen est en mission dans le Nord, monseigneur. (Il se redressa avec fierté.) Je viens vous faire part des chaleureuses salutations de Sa Majesté, qui...

— C'est d'accord. (Vaelin abandonna sa pose et saisit sa houppelande.) Maître Benril, il semblerait qu'on me convie au palais.

Nous devons finir à un autre moment.

— Dites au roi qu'il me faut plus de fonds pour payer le forgeron, lança Benril au capitaine. Enfin, s'il veut son monument avant la venue de l'hiver. À lui de voir.

Le capitaine se raidit.

— Je ne suis pas votre émissaire, mon frère.

— Je lui ferai passer le message, convint Vaelin en lançant sa cape sur ses épaules.

Il s'interrompit, le temps d'étudier le crayonné du maître, puis fronça les sourcils d'un air étonné.

— Vous m'avez fait plus grand que je ne suis.

— Au contraire, monseigneur. (Benril se courba sur le parchemin afin d'ombrer les pommettes de son sujet.) Vous êtes, je crois, bien plus grand que vous ne pensez.

La couronne du roi Malcius Al Nieren – un bandeau d'or au motif floral élaboré, rehaussé par quatre gemmes de différentes couleurs montées sur une plaque centrale, symboles sans doute des quatre Fiefs du Royaume – était autrement plus fastueuse que la sobre tiare arborée par son père. Sous cette somptueuse parure, les yeux du roi trahissaient une méfiance certaine qui nuançait quelque peu le chaleureux sourire dont il couvrait Vaelin depuis que ce dernier, après avoir mis genou en terre au pied du trône, s'était redressé.

— Prenez note, proclama le roi. (À ces mots, les trois scribes installés à la gauche du trône apprêtèrent leurs plumes.) Le roi Malcius Al Nieren souhaite au plus digne et au plus loyal de ses sujets, le haut maréchal Vaelin Al Sorna, un plaisant retour dans notre Royaume Unifié. Qu'il soit porté à l'attention de tous qu'il recouvre ce jour chaque titre et chaque honneur dont son exil a pu le priver.

Il s'avança, les bras écartés, et vint serrer les épaules de son hôte. Vaelin, qui avait toujours vu en Malcius un homme plein de vitalité, un guerrier chevronné doté d'un bras sûr et d'un esprit affûté, peinait à reconnaître le souverain qui lui faisait face. Entre sa silhouette amaigrie, son teint cireux à peine dissimulé par l'épaisse couche de fard qui recouvrait ses joues et le tremblement infime qui agitait ses mains, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

— Par la Foi, quel bonheur de te revoir, Vaelin ! dit le roi.

— Je vous retourne le compliment, Votre Majesté.

Il profita de l'étreinte du roi pour jeter un coup d'œil alentour. Au vu des nombreux courtisans présents dans la salle du trône, il soupçonnait le roi d'avoir différé la procession annuelle jusqu'à la foire afin de recevoir son invité inattendu. À la droite du trône était assise une jeune femme, les mains jointes sur ses cuisses, couronnée d'un diadème identique à celui du roi, bien que plus petit. Aussi

séduisante qu'élancée, elle le couvait d'un regard à l'intelligence pénétrante mais voilé, comme son époux, d'une ombre de méfiance.

— Rassure-toi, reprit le roi. (Vaelin reporta son attention sur lui.) Notre Royaume est bien conscient de sa dette envers toi.

Malcius ponctua sa tirade d'une nouvelle pression sur les épaules de Vaelin.

— Merci, Majesté. (Il baissa la voix) Je... J'aurais aimé vous entretenir au sujet d'un petit litige concernant la propriété de mon père.

— Bien sûr, bien sûr ! (Le roi le relâcha enfin, avant de faire volte-face.) Mais tout d'abord, laisse-moi te présenter ma reine. Elle avait hâte de te rencontrer depuis que nous avons eu vent de ton retour parmi nous.

Comme la reine se levait, Vaelin s'agenouilla devant elle.

— Monseigneur Vaelin, dit le roi. Voici la reine Ordella Al Nieren. Je te prie de lui jurer fidélité, comme tu le ferais pour moi.

Vaelin leva les yeux vers Malcius et trouva son sourire légèrement plus crispé.

— Une simple formalité, ajouta le souverain, à laquelle doivent se soumettre toutes les Épées du Royaume depuis ces quatre dernières années.

Vaelin avisa la reine, puis courba l'échine.

— Moi, seigneur Vaelin Al Sorna, prête devant la cour ici réunie serment d'allégeance envers la reine Ordella Al Nieren du Royaume Unifié.

— Je vous remercie, monseigneur, dit la reine.

Une intonation chaude, cultivée, dont les voyelles traînantes trahissaient l'origine sud-asraëline. Pour autant, Vaelin décela dans sa voix une certaine fébrilité.

— Jurez-vous d'obéir à mes ordres comme vous obéiriez à ceux de votre roi ?

— Je le jure, ma reine.

— Jurez-vous de nous protéger, mes enfants et moi, comme vous protégeriez votre roi ? de nous défendre au péril de votre vie, le cas échéant ? et d'agir ainsi en dépit des mensonges ou des calomnies que d'autres pourront répandre sur notre compte ?

Vaelin prit conscience du silence épais qui avait envahi la cour, et du poids des centaines de regards braqués sur lui. *Ils ne le font pas pour moi*, comprit-il. *Mais pour tous ceux-là.*

— Je le jure, ma reine.

— Vous m'en voyez honorée, monseigneur.

Elle lui tendit une main, que Vaelin baisa en bonne et due forme. La peau de la reine sous ses lèvres lui parut glaciale.

— Excellent ! (Malcius tapa dans ses mains.) Mon amour, aurais-tu

l'amabilité de me devancer à la foire, en compagnie de la cour ? Je vous y rejoindrai sous peu, dès que le seigneur Vaelin et moi aurons réglé notre petite affaire.

Désormais seul avec Vaelin, si l'on exceptait les deux gardes qui encadraient la porte, Malcius retira sa couronne et l'accrocha au bras gauche de son trône avec un soupir exténué.

— Désolé pour tout ce cirque, fit-il. Une petite comédie malheureusement indispensable, je le crains.

— Je pensais ce que j'ai dit, Votre Majesté.

— Je n'en doute pas. Si seulement toutes les Épées du Royaume se montraient aussi sincères dans leurs vœux, ce pays serait bien plus facile à gouverner.

Il s'affala sur son trône, se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux. Ses yeux las croisèrent ceux de Vaelin.

— J'ai pris un sacré coup de vieux, non ?

— Comme nous tous, Majesté.

— Pas toi, mon ami. Tu n'as pas pris une ride. Moi qui m'attendais à retrouver quelque affreuse créature décharnée, sortie tout droit des culs-de-basse-fosse de l'Empereur, que vois-je arriver ? Un fringant guerrier qui semble capable d'en remonter à tous les chevaliers de la foire sans même reprendre son souffle.

— N'était la solitude, je n'ai pas eu à souffrir de l'hospitalité de l'Empereur.

— J'en suis persuadé. (Malcius se carra dans son trône.) Tu te doutes des raisons qui m'ont poussé à saisir la demeure de ton père, j' imagine ?

— Vous vouliez vous assurer ma loyauté.

— En effet. Et je constate que ce n'était pas nécessaire. Mais je préférerais mettre toutes les chances de mon côté. Tu n'as aucune idée des intrigues qui menacent ma famille. Pas un jour ne se passe sans que j'aie vent d'une nouvelle cabale, d'un nouveau complot meurtrier ourdi dans l'ombre contre moi.

— Les rumeurs ont toujours abondé dans le Royaume, Majesté.

— Des rumeurs ? Si seulement il n'y avait que ça. Il y a deux mois, on a découvert dans l'enceinte du palais un intrus armé d'une dague empoisonnée. Cet illuminé s'était fait tatouer l'intégralité du Catéchisme de la Foi sur le dos et le torse. Il a connu une mort rapide, une faveur que ne lui aurait sûrement pas accordée mon père.

Janus l'aurait fait torturer un mois durant, à condition d'être d'humeur particulièrement magnanime. Deux, dans le cas contraire.

— À n'en pas douter, Majesté. Mais un fanatique esseulé n'implique pas forcément un complot.

— Oh ! il y en a d'autres, tu peux me croire. Et je dois les affronter seul, l'Aspect Arlyn ne veut pas en entendre parler. Depuis la guerre,

ton ancien Ordre a recouvré beaucoup de son indépendance.

— Même du temps de votre père, l'Aspect Arlyn prenait soin d'établir une distinction entre la Couronne et la Foi.

— La Foi... (La voix du roi, adoucie, se teinta d'une légère amertume.) Quand la zizanie fleurit dans le Royaume, c'est presque toujours la Foi qui l'a semée. Les Ardents et les Tolérants sont à couteaux tirés, l'Aspect Tendris se couvre de ridicule en espérant transformer ses bureaucrates en fiers guerriers... Au lieu de nous unir, la Foi menace à chaque instant de voler en éclats et d'emporter le Royaume avec elle. (Ses yeux trouvèrent ceux de Vaelin.) Et toutes les factions en présence souhaiteront t'enrôler dans leur camp.

— Dans ce cas, les factions en présence vont être déçues.

Le roi cligna des yeux et se redressa dans un soubresaut de surprise.

— Je savais que tu avais tourné le dos à l'Ordre, mais à la Foi aussi ? À quels supplices l'Empereur t'a-t-il soumis pour te faire adorer les dieux alpirans ?

Vaelin se retint de rire.

— Je n'ai fait qu'entendre une vérité, Majesté. Ce ne sont pas les tenailles d'un bourreau qui m'ont amené à renier la Foi et aucun dieu ne trouve grâce à mes yeux.

— Il semblerait que tu menaces l'harmonie du Royaume plus sérieusement encore que je ne l'imaginais.

— Je ne menace personne, sire, du moment qu'on nous laisse en paix, les miens et moi.

Malcius poussa un énième soupir, puis sourit.

— Lyrna t'a toujours apprécié pour ta... complexité.

Lyrna... Pour la toute première fois, Vaelin s'étonna de l'absence de la princesse à la cour.

— Se trouve-t-elle à la foire, Majesté ?

— Non. Je l'ai dépêchée dans le Nord afin de conclure un traité avec les Lonaks. Difficile à croire, n'est-ce pas ?

Lyrna ? Partie négocier avec les Lonaks ? L'idée lui paraissait tout à la fois absurde et terrifiante.

— Vous leur proposez une trêve ?

— Pour tout avouer, la proposition émane de la grande prêtresse elle-même. Mais elle ne voulait parlementer qu'avec Lyrna. Une tradition lonake, apparemment. Seule une femme peut s'entretenir avec la grande prêtresse, car les hommes sont trop faciles à corrompre. (L'air soupçonneux de Vaelin lui arracha une grimace.) Je ne pouvais pas laisser passer cette occasion. Cette guerre perpétuelle contre les hommes-loups pèse sur nos finances et sur les effectifs de la Garde.

— Parce qu'ils ne vivent que pour nous combattre, sire.

— Eh bien, peut-être ont-ils décidé de vivre pour autre chose. Tout comme moi. C'est d'une renaissance que ce pays a besoin, Vaelin. Il

nous faut tout refondre, tout repenser pour tourner ce Royaume vers l'avenir. Seule l'unité, l'unité véritable, peut nous libérer de nos guerres intestines, décroïssonner nos frontières et nos croyances. L'Édit de Tolérance constituait la première étape de ce grand mouvement. La seconde passe par la modernisation de nos villes et de nos cités. Rafrâichir les infrastructures du Royaume revient à régénérer l'âme de ses sujets. Je peux réussir là où mon père, en dépit de ses guerres et de ses perpétuelles intrigues, a échoué. Je peux apporter la paix, une paix durable qui nous rendra notre place au premier rang des puissances de ce monde. Mais pour cela, j'ai besoin de ton aide.

Nous y voilà.

— Ma loyauté vous est acquise, Majesté. Cependant, je consentirai plus facilement à vous prêter main-forte si ma sœur recouvrait ce qui lui est dû.

Le roi agita une main.

— Accordé, je signerai les pièces requises aujourd'hui même. Tous les biens de ton père te reviennent. Mais en échange, tu vas devoir quitter Asraël.

— Pour tout vous dire, Majesté, je comptais justement vous demander la permission de quitter le Royaume une fois la propriété de mon père restituée.

Le roi sourcilla.

— Quitter le Royaume ? Mais pour aller où ?

— Vous souvenez-vous de frère Frentis ? Je crois savoir qu'il est toujours en vie. J'ai l'intention de le trouver.

— Frère Frentis... (Le roi secoua la tête, sa voix soudain morose.) Il a péri à Untesh, Vaelin. Comme tous les autres. Tous ceux que j'avais sous mes ordres.

Il se trouvait à bord d'un vaisseau, entravé par une force inconnue. Ses cicatrices le brûlaient...

— Vous l'avez vu, sire ? Vous l'avez vu tomber ?

Le regard du roi se fit distant, voilé de douleur, à mesure qu'il exhumait à contrecœur les souvenirs de cette déroute.

— Nous les repoussions sans relâche, Frentis, mes hommes et moi. Si seulement tu avais pu le voir, Vaelin... Il était déchaîné. Il se jetait dans les mêlées les plus denses, nous sauvait la mise encore et encore, à tel point que les gardes avaient fini par le nommer « le démon de la Foi ». Sans lui, la cité serait tombée le premier jour, et non le troisième. Je l'avais envoyé soutenir la section sud des murailles, ce matin-là. Les Alpirans nous submergeaient comme une lame de fond s'abattant sur un port en pleine tempête.

Il passa une main dans ses cheveux. Autrefois roux et or, ceux-ci avaient perdu de leur superbe : ils s'étaient éclaircis et se parsemaient de mèches grises. Vaelin remarqua les tremblements qui agitaient ses

doigts.

— Ils refusaient de me tuer. J'avais beau les faucher par dizaines, les attaquer de toutes mes forces et les agonir d'insultes, leurs lances s'obstinaient à m'éviter. Quand ils ont enfin réussi à s'emparer de moi, ils se sont répandus dans la cité pour égorger tous les gardes du Royaume survivants. Déserteurs, héros et blessés... ils les ont tous massacrés. Sauf moi. Moi, ils m'ont épargné.

Il se trouvait à bord d'un vaisseau...

— Je comprends, Majesté, mais je sais que mon frère est en vie. Si vous le permettez, j'aimerais me mettre à sa recherche.

Avec un sourire sans joie, le roi fit « non » de la tête.

— Désolé, mon ami, mais il me faut refuser. Car je nourris pour toi d'autres projets.

Vaelin serra les dents. *Je pourrais tourner les talons, songea-t-il. Abandonner ce pauvre roi à sa folie des grandeurs et à ses complots fantasmés. Un serment prononcé devant une assemblée de flagorneurs aussi patentés que fardés n'est rien d'autre qu'un mensonge de plus, à l'image de la Foi.*

Malcius quitta son trône pour désigner la gigantesque carte du Royaume accrochée au mur. Partant d'Asraël, son index glissa sur les gigantesques étendues blanches surmontant la Grande Forêt du Nord.

— Voilà où le devoir t'appelle.

— Les Hauts Confins ?

— Tout à fait. Le Seigneur de la Tour Al Myrna a trouvé la mort l'hiver dernier. Sa fille adoptive a pris sa suite, mais dans la mesure où il s'agit d'une orpheline lonake sans expérience à la cour, je ne puis décemment pas laisser les choses en l'état. (Le roi se redressa alors et sa voix se para d'un accent d'autorité.) Vaelin Al Sorna, je te nomme par la présente déclaration Seigneur de la Tour des Hauts Confins.

Il aurait pu décliner cette nomination, clamer haut et fort son refus et quitter la salle du trône sans même qu'on ose lever la main sur lui. Malcius ne pouvait en effet ni le mettre aux fers ni le contraindre, de peur d'attiser une rébellion probablement fatale au Royaume. Mais cette pensée se dissipa aussitôt, car la voix du sang chanta en lui une aria inattendue, puissante et colorée qui le poussait à se plier aux desseins du roi. La mélodie s'évanouit rapidement, mais la portée de son message était on ne peut plus claire : *Tu retrouveras la piste de Frentis dans les Hauts Confins.*

Vaelin exécuta une profonde révérence et répondit d'une voix formelle :

— Un honneur que j'accepte avec grand plaisir, Votre Majesté.

Chapitre 7

LYRNA

Qu'est-ce qu'elle attend pour me tuer ?

Une lueur d'avertissement dans son regard, Davoka continuait de plaquer sa main – qui embaumait le feu de bois – sur la bouche de Lyrna. La princesse déglutit, s'efforça d'apaiser sa respiration paniquée, puis haussa un sourcil interrogateur. Les yeux de la Lonake glissèrent sur la droite. Lyrna eut beau regarder dans cette direction, elle ne distinguait rien d'autre dans la pénombre que la paroi grise de la tente qui claquait toujours sous l'effet des bourrasques nocturnes. Elle consulta à nouveau Davoka, les deux sourcils levés cette fois-ci, mais la Lonake avait tourné la tête. Elle scrutait le volet en toile qui les dissimulait d'un air concentré, les muscles tendus, prête au combat.

Un bruit infime se fit entendre, le crissement étouffé d'une étoffe qu'on déchire, et Lyrna repéra l'éclat d'une aiguille d'acier perçant le tissu de la tente. L'aiguille devint une pointe de couteau, puis une lame longue de vingt-cinq centimètres qui creva la toile de leur abri d'un coup puissant pour révéler le visage d'un homme aux cheveux ras, au front tatoué et aux lèvres retroussées sur un rictus cruel. Un guerrier lonak, jugea Lyrna malgré sa terreur.

Davoka se fendit et son poignard cueillit l'agresseur sous le menton. Le corps du Lonak se raidit par à-coups brutaux à mesure qu'elle lui transperçait le crâne. Une fois le cerveau de son adversaire atteint, la guerrière extirpa son arme, rejeta la tête en arrière et poussa un cri tonitruant, empreint d'une sauvagerie sans nom. En réponse leur parvinrent de l'extérieur de la tente une clameur inquiète, des cris d'alerte et la cacophonie d'hommes s'armant pour la bataille.

Davoka saisit sa lance et pressa son poignard ensanglanté dans les mains de Lyrna.

— Ne bouge pas, reine.

Puis elle disparut, plongeant à travers la toile déchirée dans les ténèbres alentour.

Lyrna gisait sur le dos, le poignard sanglant dans la paume de sa main, tараudée par une question absurde : un cœur pouvait-il vraiment exploser s'il battait trop fort ?

— Altesse !

Un cri rauque au-dehors. Frère Sollis.

— Ici, lâcha-t-elle d'une voix heurtée, sa bouche désespérément sèche. (Elle toussa, puis recommença.) Je suis ici ! Que se passe-t-il ?

— Un guet-apens ! Restez à l'int...

Il s'interrompit, son injonction noyée par le carillon fracassant de l'acier contre l'acier, puis par un grognement de douleur. Les cris redoublèrent soudain, au point de former un chœur vociférant de bravades et de plaintes hébétées. Dans le tumulte, la princesse parvint à discerner plusieurs voix lonakes.

Un claquement sec retentit et Lyrna leva la tête vers le toit de la tente qu'une flèche venait de percer à la verticale, heureusement retenue par son empennage.

Debout ! lui hurlait son esprit.

Un nouveau claquement, et une nouvelle flèche, plus basse cette fois-ci, creva la toile pour finir sa course dans les fourrures de son lit d'appoint, à quelques centimètres de sa jambe, vibrante encore.

Debout ! Si tu attends ici, tu vas mourir !

Une goutte de sang perla sur le manche du poignard et frémit un court instant avant de tomber sur sa peau. Le contact du liquide encore chaud tira Lyrna de sa stupeur. Elle referma son poing sur l'arme – un mélange visqueux de sang et de cervelle suinta entre ses doigts –, prit une profonde inspiration et s'élança dans la nuit.

Un flamboiement de lumière éclaira la scène qui l'attendait à l'extérieur : Sollis, qui venait de jeter une bûche dans le feu de camp, serrait son épée ensanglantée dans une main. Les genoux fléchis, il évita une flèche qui siffla à quelques centimètres au-dessus de son crâne. Les deux autres frères, Hervil et Ivern, avaient pris position de part et d'autre de sa tente, leurs arcs composites levés et armés. Dans les ténèbres profondes qui cernaient leur flambée se jouait une bataille invisible, dont le fracas ne permettait d'augurer ni la victoire ni la défaite.

— Restez à terre, Votre Altesse ! lui ordonna Sollis.

Frère Hervil saisit l'avant-bras de Lyrna et la mit à genoux de force.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, s'excusa-t-il dans un sourire, ses traits taillés à la serpe empourprés par la lueur dansante des flammes.

— Combien sont-ils ? lui demanda-t-elle.

— Difficile à dire. On en a déjà tué au moins dix. Cette chienne lonake nous a baisés bien profond. (Nouveau sourire.) Si vous me passez l'expression, Altesse.

— La chienne lonake, comme vous dites, vient de me sauver la vie.

Je vous interdis de lui faire du mal, vous m'entendez ?

Précédés d'un cri rauque montant du sud du campement, trois guerriers lonaks surgirent dans le cercle de lumière, la bouche écumante, masses et hachettes brandies au-dessus de leurs têtes. Frère Hervil décocha deux flèches avec une telle rapidité que ses mains disparurent, comme brouillées par la vitesse, et deux Lonaks s'effondrèrent. Sollis expédia le troisième d'une passe meurtrière, combinant une parade et une riposte au sein d'un même mouvement d'une exemplaire fluidité. Comme le Lonak titubait en arrière, la gorge ouverte sur une plaie palpitante, Hervil l'acheva d'un trait en pleine poitrine.

— Treize, gloussa-t-il. Une moisson digne des meilleures années.

Une vibration puissante retentit dans l'obscurité sur leur gauche et Hervil se jeta sur Lyrna, l'écrasant de tout son poids. Son corps se cabra soudain, parcouru d'infimes soubresauts avant de s'immobiliser. Plaquée contre le sol, Lyrna se tortillait pour se dégager. Alors qu'elle s'efforçait de reprendre son souffle pour protester, elle sentit un liquide tiède engluier sa chemise de nuit. Au-dessus d'elle, le visage buriné de Hervil se détendait, ses yeux mi-clos s'éteignaient. D'une main, elle effleura les joues du guerrier et sentit la chaleur les désarter peu à peu. *Merci, mon frère.*

— Altesse !

Sollis repoussa le corps de son compagnon d'armes et la redressa sans ménagement, puis loucha sur le sang frais qui pressait son chemisier contre sa poitrine et son ventre.

— Vous êtes blessée ?

Elle fit « non » de la tête.

— Le haut maréchal ? Où est-il ?

— Au combat, j'imagine.

Il fit volte-face, à l'affût des ténèbres alentour, son épée en garde basse. Le chant du combat avait faibli, les cris et les heurts des escarmouches laissant place au gémissement ininterrompu du vent du nord.

— Ils ont fui ? demanda Lyrna dans un souffle. On a gagné ?

Une forme bondit hors du néant nébuleux qui les entourait, une forme pâle, vive et agile qui plongea sous l'épée de Sollis, esquiva le tir d'Ivern pour mieux fondre sur Lyrna, sa hachette dressée. La surprise était telle que la princesse sentit le temps se contracter à mesure que la silhouette piquait sur elle, un ralentissement qui lui permit d'assimiler chaque détail des traits de son assaillante. Car il s'agissait d'une jeune fille, une adolescente de seize ans tout au plus, au buste ceint d'une peau de loup et aux bras fuselés serrés sur son arme. Quant à son visage... Épargné par les rictus de haine ou les cris de rage de ses congénères, il affichait une joie sereine, une beauté de

porcelaine.

Lyrna recula d'un pas et, mue par un réflexe insoupçonné, leva le poignard qu'elle serrait dans son poing. L'arme buta contre quelque chose avant de lui échapper et de glisser dans les ténèbres. Emportée par son élan, l'adolescente lonake tituba, puis s'écroula au sol, le regard tourné vers Lyrna, son beau visage zébré d'un fin sillon rouge courant de son menton jusqu'à son front. *Elle a les yeux très bleus*, remarqua Lyrna.

Sollis chargea la jeune guerrière, lui assenant un coup de taille à lui fendre les côtes... qui manqua sa cible. Celle-ci s'était relevée d'un bond pour lui faire face, la hachette bien en main.

— Kiral !

Surgie des ténèbres profondes, Davoka bondit au-dessus des flammes et brandit sa lance sanguinolente. L'adolescente darda vers Lyrna un regard incandescent, ses yeux bleus pétillant de malice et de joie, le visage baigné par le sang de son estafilade et les lèvres retroussées sur un sourire farouche. Puis elle s'évanouit, purement et simplement, disparue dans la nuit comme une bougie qu'on souffle.

— Kiral ! l'appela Davoka, campée à l'orée du cercle de lumière.
Ubeh vehla, akora !

S'il te plaît, petite sœur, reviens.

Nersa gisait à quelques pas de sa tente, criblée par une dizaine de flèches. Lyrna soupçonnait les Lonaks de l'avoir confondue avec elle dans la pénombre. Si c'était le cas, la pauvre dame de compagnie lui avait probablement sauvé la vie en s'attirant ainsi les foudres des agresseurs de Lyrna. Elle regarda un sergent envelopper sa dépouille dans une cape, afin de l'emporter au pied de la colline où un gigantesque bûcher était en cours de construction.

— Un instant, je vous prie, dit-elle alors qu'il soulevait le corps.

Je n'ai pas à me sentir coupable, songea-t-elle, consciente qu'elle se mentait à elle-même. Elle lissa d'une main la chevelure de sa suivante et y trouva, niché entre deux boucles, un peigne en écaille de tortue de peu de valeur. *Ce n'est pas moi qui l'ai tuée*. Elle s'empara de l'objet et recula.

— Je vous remercie, dit-elle au sergent.

Ils dénombrèrent plus de cent cadavres lonaks, pour la plupart des hommes et des jeunes garçons, mais aussi une bonne dizaine de femmes et de fillettes. Le haut maréchal Al Smolen, une main bandée et la mâchoire ornée d'une spectaculaire ecchymose multicolore, signala la perte de vingt-trois gardes et de six blessés. Entre ceux qui avaient pris la fuite et les bêtes massacrées, plus de la moitié des chevaux manquaient à l'appel. Sable n'avait pas survécu. Lyrna, qui n'éprouvait pourtant guère d'affection pour l'animal, éprouva un

déplaisir certain à l'annonce de sa mort. Les montures restantes, toutes des destriers dressés pour le combat, risquaient fort d'augmenter l'inconfort du voyage.

Assise en tailleur près des braises fumantes du feu de camp, Davoka attendait en silence, sa lance à l'épaule. Elle n'avait pas décroché un mot depuis la fin de la bataille, ni pour s'expliquer ni même pour implorer la clémence de la princesse lorsque les hommes avaient, à maintes reprises, exigé sa mise à mort – demandes auxquelles Lyrna s'était fermement opposée.

— Elle nous a menés droit dans ce traquenard, Votre Altesse, avait insisté Smolen. J'ai perdu la moitié de mes troupes par la faute de cette louve traîtresse.

— J'ai pris ma décision, haut maréchal, avait rétorqué Lyrna. Ne me forcez pas à me répéter.

Elle partit ensuite s'asseoir face à Davoka, au visage nimbé d'une profonde tristesse.

— *Il est temps pour nous de mettre les choses au clair*, déclara-t-elle en lonak.

La guerrière leva la tête, un éclair de surprise amusée passant dans son regard.

— *Je vois ça.*

— *Certains parmi les tiens contestent l'autorité de la Mahlessa, je me trompe ?*

— *Depuis qu'elle prêche la paix avec les Merim Her, les plus cruels et plus terribles ennemis de toute notre histoire, il y a eu des... désaccords entre les clans. Des voix dissidentes. Nous avons tué ceux qui mettaient sa parole en doute, bien sûr, mais il en venait toujours plus. Trop pour qu'on les abatte tous. Alors la Mahlessa les a déclarés varnish, elle les a proscrits des clans. Ils ont donc formé un clan à eux. Les Lonakhim Sentar.*

— Sentar ? Je ne connais pas ce mot.

— *On l'emploie rarement de nos jours. Il trouve son origine dans une légende qui précède l'arrivée de ton peuple sur nos côtes et le vol de nos terres. Les Sentar étaient une harde d'élite composée des plus illustres guerriers lonakhim. Réputée pour sa bravoure et son incroyable aptitude au combat, elle constituait le bras armé de la Mahlessa. Les Sentar ont remporté à eux seuls notre plus éclatante victoire contre les Seordah et, sans la venue des Merim Her, nous aurions assuré le contrôle de tout le continent. Ils ont tous succombé lors de l'Exode, quand nous avons dû nous réfugier dans la montagne. Ils ont tenu la passe au péril de leur vie, permettant aux Lonakhim survivants de s'établir dans leur terre d'exil. À présent, les voilà de retour, reflets pervertis de notre gloire passée.*

— *La fille qui a essayé de me tuer, c'est ta sœur ?*

Les yeux clos, Davoka hocha la tête.

— *Kiral. Nous sommes nées de la même mère. Dans leur bonté, les dieux*

ont rappelé celle-ci à eux avant qu'elle puisse voir ce que sa fille est devenue.

— C'est-à-dire ?

— Une vile créature, capable de tuer sans raison et d'inoculer son venin dans les âmes de ses interlocuteurs. Elle a pris la tête de ce ramassis de varnish inconscients, qui voient en elle la véritable Mahlessa. (Elle ouvrit les yeux et soutint le regard de Lyrna.) Il n'en a pas toujours été ainsi. Quelque chose l'a... changée.

— Quelque chose ?

Davoka remua sur son séant, manifestement mal à l'aise.

— Le savoir réservé à la Mahlessa.

Lyrna acquiesça, consciente qu'il ne servirait à rien de l'interroger à ce sujet.

— Reviendra-t-elle à la charge ?

— Après m'avoir envoyée traverser la passe, la Mahlessa a lancé trois hardes à la poursuite des Sentar, dans l'espoir de les débusquer avant qu'ils vous tombent dessus. De toute évidence, ma sœur a réussi à leur échapper.

Elle coula un regard par-dessus son épaule, en direction du plateau en contrebas où les gardes de Smolen entassaient les cadavres lonaks.

— Les Sentar sont nombreux et ils n'arrêteront pas avant d'avoir obtenu satisfaction.

— Alors mieux vaut ne pas traîner.

La voix de frère Sollis. Derrière lui crépitait un bûcher, dont les flammes léchaient le corps de frère Hervil. L'Ordre ne lambinait pas quand il s'agissait de brûler ses morts.

— En pressant le pas, nous devrions pouvoir atteindre le défilé avant la tombée de la nuit, reprit-il en tournant les talons. Je me charge de vous trouver une monture convenable.

— Frère Sollis, lança Lyrna. (Le vieux guerrier se figea.) C'est moi qui dirige cette expédition et je ne crois pas avoir ordonné son abandon.

Le frère braqua ses yeux pâles sur Davoka, puis à nouveau sur Lyrna.

— Vous l'avez pourtant entendue, Votre Altesse. Cette équipée est vouée à l'échec. Nous ne survivrons pas à une autre attaque de cette envergure.

— Il a raison, intervint Davoka en langue du Royaume. Trop d'hommes, trop de blessés. Votre colonne laisse des traces que ma sœur pourrait suivre les yeux fermés.

— Et si nous changions d'itinéraire ? demanda Lyrna. Avec un groupe réduit, plus difficile à pister ?

— Altesse..., commença Sollis.

— Mon frère, l'interrompit la princesse. L'Ordre, j'en ai bien conscience, ne dépend pas de la Couronne. Par conséquent, vous avez

toute permission de quitter les lieux sans craindre la défaveur du roi. Je vous remercie de votre aide, qui me fut précieuse. (Elle se tourna vers Davoka.) Alors ? Y a-t-il un autre chemin ?

La Lonake acquiesça lentement.

— Oui. Mais très risqué. Et le groupe ne devra pas dépasser... (Elle grimaça, puis écarta les doigts d'une main.) Autant que ça. Pas plus.

Cinq, moi y comprise. Ce qui nous donne quatre combattants contre je ne sais combien de ces maudits Sentar. Que les Défunts nous viennent en aide... En son for intérieur, elle savait pertinemment que Sollis avait raison, que la logique lui dictait de rallier la passe Skellane au plus vite pour s'acheminer ensuite avec délices vers ce palais dont le confort lui manquait tant. Mais les révélations de Davoka avaient attisé sa curiosité dévorante. *Le savoir réservé à la Mahlessa...* Une révélation l'attendait dans la montagne de la grande prêtresse, elle le pressentait. Une preuve qui lui permettrait enfin d'avancer dans ses recherches.

Elle se redressa et fit signe à Smolen de la rejoindre.

— Choisissez vos trois meilleurs hommes, lui dit-elle. Ils m'accompagneront au nord. Frère Sollis vous guidera jusqu'au défilé.

— Je préfère rester, Votre Altesse, déclara Sollis, cachant mal la colère qui couvait dans sa voix. Si vous y consentez, frère Ivern et moi-même chevaucherons à vos côtés.

— Pour ma part, je suis mon meilleur homme, Votre Altesse, lui signifia Smolen. Et quand bien même, sachez que jamais je ne vous abandonnerai.

— Un grand merci à vous deux.

Elle remonta sa pelisse fourrée sur ses épaules et leva les yeux vers les cimes sinistres qui peuplaient l'horizon, auréolées de brume. De ces hauteurs lui parvint le roulement lointain du tonnerre. *Voyons voir ce que tu peux m'apprendre.*

On avait baptisé son nouveau cheval Verka – Étoile Polaire en lonak – en raison de l'unique tache blanche qui ornait son poitrail. Naguère monté par frère Hervil, il s'agissait, d'après Sollis, de l'animal le plus placide jamais sorti des écuries de l'Ordre. À en juger par la propension de Verka à ruer et s'ébrouer chaque fois qu'elle grimpait en selle, la princesse soupçonnait l'aimable frère d'avoir quelque peu enjolivé la réalité dans l'espoir de dissiper ses inquiétudes. Toutefois, malgré sa méfiance initiale, le destrier se révéla être une monture obéissante et accessible, qui répondait à chacun de ses gestes avec suffisamment d'allant pour ne pas se laisser distancer par le poney aux sabots légers de Davoka.

Celle-ci les entraîna vers le sud plusieurs heures durant, instaurant une allure épuisante qu'aucune étape ne semblait devoir interrompre.

Sollis et Ivern encadraient sa monture, l'un devant, l'autre derrière, tandis que Smolen fermait la marche, chacun scrutant constamment les collines et les reliefs environnants. Tout aussi vigilante au début de leur périple, Lyrna avait fini par perdre son bel enthousiasme à mesure que la fatigue du voyage se faisait sentir. *Pourquoi diable ai-je dédaigné toute ma vie l'exercice physique ?* grommelait-elle intérieurement chaque fois que les sabots de Verka frappaient le sol rocailleux. *Ça ne m'aurait pas tuée de passer une heure par jour loin de mes bouquins. Alors que cette sale carne pourrait bien y parvenir.*

Ils obliquèrent vers le nord un peu avant le crépuscule, puis établirent un bivouac inconfortable et dépourvu de feu de camp à l'abri d'un gigantesque rocher. Ravie de laisser les autres se charger de monter la garde, Lyrna se blottit dans sa pelisse et, une fois n'est pas coutume, sombra sans tarder dans le sommeil. Pour autant, sa nuit ne fut pas de tout repos. Au lieu de rêver de l'agonie du roi, son esprit assoupi convoqua l'image de Nersa. Elles se trouvaient toutes les deux de retour au palais, dans le jardin privatif de la princesse. La dame de compagnie souriait et riait, comme à son habitude, se penchait pour humer les fleurs et caresser les pétales blancs des cerisiers... sans jamais que le sang qui giclait des flèches fichées dans sa poitrine et son cou cesse de se répandre sur les dalles du jardin, dessinant une traînée vermeille partout où elle allait...

En dépit des crampes et des courbatures qui l'attendaient au réveil, Lyrna remercia le soleil de s'être levé.

Ce fut ce jour-là, dans l'après-midi, que Lyrna rencontra le gorille. Des heures et des heures durant, ils ne firent que gravir d'interminables successions de ravines, de gorges et de collines, grimpant toujours plus haut malgré le vent glacé et l'étroitesse de la piste.

Davoka décréta une halte bienvenue au sommet d'un versant particulièrement rocailleux, jonché de rochers baignés de soleil. Leur trajectoire ne faisait aucun doute : ils allaient devoir emprunter un raidillon aussi tortueux qu'encaissé situé entre deux immenses montagnes – les plus imposantes qu'ils avaient jamais croisées pour l'instant. La ligne de crête semblait plonger droit dans une trouée, entre les deux sommets. À la vue de cette piste étouffante et sinueuse, Lyrna comprit pourquoi Davoka avait exigé un groupe de taille réduite. Guider une compagnie entière de gardes le long de ce couloir leur aurait pris des jours, sinon des semaines.

Elle quitta sa selle avec un gémissement désormais coutumier et trouva une roche de bonne taille derrière laquelle vider sa royale vessie. Elle s'apprêtait à se redresser quand elle l'aperçut, à moins d'une quinzaine de pas de là. Un gorille. Grand. Très grand.

Bien qu'assis, il mesurait près d'un mètre cinquante au bas mot, et tournait vers elle un museau presque canin surmonté de deux yeux noirs, une tige d'ajonc mâchouillée serrée dans sa main parcheminée. Une épaisse fourrure grise agitée par le vent lui couvrait tout le haut du corps, depuis le crâne jusqu'à l'arrière-train.

— Ne croise pas son regard, reine. (Davoka se tenait sur le rocher derrière elle.) Un chef de meute. Il le prendrait pour un défi.

Lyrna obtempéra promptement, mais ne put s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs au grand singe quand celui-ci se releva pour se mettre à quatre pattes, dévoilant d'un puissant bâillement deux rangées de crocs acérés. Il leva ensuite la tête afin d'émettre un piaillage saccadé, qui attira cinq autres primates dissimulés derrière les rochers alentour. Légèrement plus petits que le premier, ils n'en restaient pas moins extrêmement impressionnants.

— Pas bouger, reine, lui intima Davoka dans un souffle.

Elle avait inversé sa prise sur sa lance, remarqua Lyrna. En prévision d'un tir.

Le chef de meute lança un nouveau cri, puis fit volte-face et s'éloigna d'un pas souple. Bientôt, il bondissait de rocher en rocher sans un bruit, mû par une époustouflante précision, entraînant les cinq autres grands singes dans son sillage. En quelques secondes, ils avaient disparu.

— N'aiment pas notre odeur, expliqua Davoka.

Lyrna regagna leur campement temporaire sur des jambes flageolantes, le cœur battant la chamade. Le soupir tonitruant qu'elle poussa en s'affalant près de Smolen lui attira un regard intrigué de la part de l'officier.

— Quelque chose ne va pas, Votre Altesse ?

— Vous avez perdu la raison, femme ! aboya Sollis à l'intention de Davoka. C'est ça que vous appelez un chemin sûr ?

Écrasés par la masse titanesque de la montagne qui leur faisait face, tous levaient les yeux sur les versants abrupts couverts de cendre noire et de pitons déchiquetés qui menaient au sommet, une cime colossale frangée de fumée volcanique où perçaient par endroits des éclairs de feu orangés. Chacune de ces éruptions s'accompagnait d'un grondement sourd, qui faisait trembler le sol sous leurs pieds.

— Pas le choix, affirma Davoka.

Elle avait mis pied à terre et entrepris de délester son poney de sa sellerie. Une fois l'animal débarrassé de son harnais, elle le gratifia d'une caresse affectueuse sur les naseaux, puis gifla sans ménagement sa croupe, l'envoyant dévaler au petit trot la ligne de crête qu'ils suivaient depuis cinq jours.

— Impossible d'emmener les chevaux, reprit la Lonake. La pente est

trop raide et ils n'apprécient pas le feu.

— Moi non plus, lui fit savoir Lyrna.

— Pas le choix, reine.

Davoka saisit sa lance, épaula sa musette et partit à l'assaut de la montagne sans un mot ni un coup d'œil vers ses compagnons.

— Altesse, dit Sollis. Pardonnez-moi, mais il me paraît peu avisé de...

— Je sais, mon frère. Je sais.

D'un geste, elle le réduisit au silence et regarda Davoka entamer à grandes enjambées l'ascension du versant tapissé de cendres.

— Est-ce qu'elle porte un nom ? La montagne, je veux dire.

Ce fut frère Ivern qui lui répondit. Bien plus jeune que Sollis ou que feu frère Hervil, il se distinguait néanmoins par une connaissance approfondie des Lonaks et de leur territoire.

— Ils l'appellent le Gosier de Nishak, Votre Altesse. En hommage à leur dieu du feu.

Lyrna pinça sa jupe, la souleva au-dessus du tapis de cendre et s'élança à l'assaut de la montagne.

— Eh bien, espérons que nous ne le réveillerons pas. Libérez les chevaux, messires.

Mais Nishak ne semblait pas disposé à dormir, ce jour-là. À plusieurs reprises, les secousses violentes de la montagne projetèrent la princesse au sol, où ses joues s'empourpraient sous l'effet des vagues de chaleur soufflées par le cratère rugissant. L'air empestait le soufre et la cendre omniprésente encombra sa gorge au point de lui donner la nausée, mais la princesse poursuivit néanmoins son ascension, s'efforçant de tenir l'allure de Davoka qui menaçait à chaque instant de les distancer. Lorsque la Lonake, profitant de la fraîcheur d'un rocher, marqua enfin une courte étape le temps de boire à sa gourde, Lyrna s'écroula littéralement près d'elle.

— Ça. (Davoka assena une claque à la robe de cavalière de la princesse.) Trop lourd. Enlève-le.

— Je n'ai rien d'autre à me mettre, hoqueta Lyrna avant d'engloutir à son tour une gorgée d'eau.

Davoka ouvrit sa musette et en tira un justaucorps et des chausses en cuir mou.

— Moi si. Un peu grand pour toi, mais je peux ajuster. (Elle disposa les chausses sur ses genoux et dégaina son poignard.) Déshabille-toi.

Lyrna avisa les trois hommes campés non loin, qui tous prenaient soin de regarder dans une autre direction.

— Qu'un seul d'entre vous s'avise de me reluquer, avertit-elle, et je vous réserve une gêle de choix à Castelnor.

Sollis ne dit mot, Smolen toussa et Ivern réprima un gloussement.

Se tenir entièrement nue sur les pentes d'un volcan tandis qu'une

Lonake se chargeait de l'habiller constituait, si loin que Lyrna s'en souvienne, l'un des épisodes les plus étranges de son existence. Un moment rendu d'autant plus embarrassant par les commentaires approbateurs dont l'abreuvait Davoka.

— Cuisses fermes, hanches larges. Très bien. Tu porteras de beaux enfants, reine.

Frère Ivern pouffa, ce qui lui valut une sévère remontrance de la part de Sollis.

L'opération dura moins d'une heure. À son terme, l'auguste Lyrna Al Nieren, princesse du Royaume Unifié, se retrouvait engoncée dans une miteuse tenue lonake, le visage maculé de cendre et ses cheveux sales coagulés en une épaisse natte huileuse. Elle avait décliné l'aimable proposition de Davoka de lui tondre le crâne, préférant les attacher à l'aide d'une lanière de cuir qui les empêchait de lui tomber devant les yeux.

— De quoi ai-je l'air, haut maréchal ? demanda-t-elle à Smolen, le plus à même de lui mentir.

— Vous êtes splendide, comme toujours, Votre Altesse, la rassura-t-il d'une voix étonnamment sincère.

— Mon frère ! s'écria Ivern.

Sollis s'approcha et, la main en visière pour se protéger du soleil, regarda au pied du versant, dans la direction indiquée par son compagnon d'armes.

— Je les vois. Une cinquantaine, environ.

— Plutôt soixante, rectifia Ivern. Nous les devançons de huit kilomètres, tout au plus.

Lyrna les rejoignit. En contrebas, une colonne de poneys cheminait le long de la ligne de crête. *Les Sentar*.

— Parfait, commenta Davoka avant de reprendre son ascension.

— Parfait ? s'étrangla Lyrna. En quoi est-ce parfait ? Nous devons les semer en passant par ici.

Davoka ne daigna même pas se retourner.

— Non, reine. Au contraire.

Avec un profond soupir, la princesse rassembla ses affaires et lui emboîta le pas.

Le soleil commençait à sombrer derrière les montagnes quand ils parvinrent au sommet, creusé par une vaste dépression circulaire d'un bon kilomètre de diamètre. Des fumerolles noires s'élevaient en volutes de toutes parts et les remugles de soufre saturaient tant l'atmosphère que Lyrna devait lutter pour ne pas rendre tripes et boyaux à chaque pas. Elle hasarda un coup d'œil dans la gigantesque cuvette en contrebas et la vision qui s'offrit à elle l'emplit d'horreur : des lacs de lave palpitants y frémissaient à gros bouillons, vomissant

ça et là des fragments de roche dans l'air épaissi. La chaleur dégagée par le magma en fusion était telle qu'elle ne put soutenir ce spectacle bien longtemps. Davoka était assise à quelques mètres de la corniche, les yeux levés vers le soleil à mesure qu'ils s'abîmaient derrière les cimes échancrées à l'ouest. Son regard glissait de temps à autre sur les formes lointaines de leurs poursuivants, dont la progression soulevait un dense nuage de poussière.

— Apprêtez vos arcs, dit-elle à Sollis et Ivern. Il faudra peut-être les ralentir.

— Nous allons nous contenter de lanterner ici ? s'emporta Lyrna. (Elle avait beau tenter de se contenir, les circonstances mettaient à mal sa belle maîtrise de soi.) Sans vouloir vous presser, ne devrait-on pas plutôt ficher le camp au plus vite ?

Davoka secoua la tête et déclara en langue lonake :

— *Nishak nous tuera si nous faisons un pas de plus. Nous devons attendre sa bénédiction.*

Une fois encore, elle consulta la progression du soleil, guettant le moment où il disparaîtrait enfin derrière les montagnes, puis ferma les yeux et entonna une lente mélodie.

— Ne me dis pas que tu..., bredouilla Lyrna avant de cracher la cendre qui lui encombra la bouche. Ne me dis pas que tu es en train de prier ton dieu ? que ma vie et celle de ces hommes reposent sur l'aide de l'entité imaginaire qui habiterait cette maudite montagne ?

Sans relever sa diatribe, Davoka continuait de psalmodier.

Tentée de secouer violemment la Lonake, la princesse préféra s'abstenir. Un tel éclat ne manquerait pas d'attiser la colère de leur guide, dont le moindre coup forcerait Smolen à la tuer – ou du moins à essayer. Ne lui restait plus qu'à attendre en silence et à bouillonner intérieurement, à l'image de ce volcan sur lequel ils se tenaient, tandis que l'obscurité s'abattait sur le monde.

— Elle ne prie pas, Votre Altesse, lui confia Ivern, qui étudiait la Lonake avec curiosité. Elle compte.

— J'estime la position de nos poursuivants à moins de trois cents mètres, les informa Sollis, les yeux rivés sur les Sentar en contrebas et le poing serré sur son arc.

Les versants baignaient dans la lueur orangée de la gueule du volcan, réverbérée par les nuées noires qui s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes. Le vieux frère piocha une flèche dans son carquois, l'encocha, banda son arc et tira d'un seul et même mouvement. Lyrna regarda le trait plonger vers l'attroupement des Sentar, où il disparut sans qu'elle puisse déterminer s'il avait fait mouche ou non.

Ivern vint se poster à la gauche de Sollis et les deux frères du Sixième Ordre engagèrent un étrange ballet de mort, où l'un décochait une flèche tandis que l'autre bandait son arc, machinalement, sans

urgence. Lyrna crut voir s'élever de la troupe à l'approche un panache de fumée plus claire, marquant peut-être la chute d'un ou deux ennemis, mais ces quelques pertes ne ralentirent pas leur progression.

— Ils ne doivent pas me prendre vivante, haut maréchal, dit-elle à Smolen.

Davoka choisit cet instant pour interrompre son décompte.

— Les Sentar ne te veulent pas vivante, reine. (Elle se tourna vers Sollis et Ivern.) Économisez vos flèches, vous deux. Pas nécessaire.

— Eh bien ? Où se cache-t-il ? demanda Lyrna, trop épuisée et abattue pour éprouver la moindre colère. Où se cache ton terrible dieu du... ?

D'une violence inédite, la secousse qui parcourut soudain la montagne les envoya rouler au sol, tandis qu'une immense colonne de fumée noire s'élevait de la fosse volcanique. À moins de cinquante mètres en contrebas, une dizaine de cratères ouverts à flanc de montagne entrèrent en éruption, libérant des flots de lave bouillonnante le long des versants. Les torrents de magma en fusion, désormais concentrés en une rivière de feu dévorant, dévalèrent la pente et engloutirent les Sentar dans leur courant mortel. Le rugissement de la montagne noya leurs hurlements de douleur.

Davoka se releva, leva les bras dans l'air étouffant et récita en lonak :

— *« Quand, au troisième jour du sixième mois, s'écoulent deux cent et vingt secondes après le coucher du soleil, Nishak se fait entendre pour bénir la face sud de la montagne. Sachez-le et apprenez-le, car Nishak est le plus généreux des dieux. »*

La descente du versant nord du Gosier de Nishak leur prit une bonne partie de la nuit. Si le terrain, moins encombré de cendres, facilitait leur progression, le froid glacial qui s'installait à mesure qu'ils s'éloignaient de la fournaise du volcan fit regretter à Lyrna la perte de son épaisse tenue d'amazone.

Ils établirent leur bivouac sur une étroite et sinueuse corniche longeant les contreforts de la montagne, protégés de l'orage qui venait d'éclater par une large avancée rocheuse en surplomb. Pour la première fois depuis l'attaque des Sentar, Davoka les autorisa à faire du feu, qu'ils alimentèrent des buissons d'ajoncs rabougris poussant entre les rochers. Lyrna s'allongea aussi près que possible de la flambée, trop frigorifiée pour s'endormir. La Lonake prit le premier tour de garde afin de laisser les hommes se reposer ; les frères s'assoupirent aussitôt, presque inquiétants dans leur silencieuse immobilité, tandis que Smolen ne cessait de s'agiter dans son sommeil. Leur guide, pour sa part, veillait sur le rebord de la corniche, ses longues jambes pendant dans le vide – un à-pic de plus de cent pas les

séparait du sol –, sa lance à portée de main.

— Je regrette de m'être emportée, lui dit Lyrna entre deux claquements de dents. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Je n'avais pas l'intention d'insulter ton dieu.

Davoka haussa les épaules et lui répondit en lonak :

— *Ton insolence n'atteint pas Nishak. Il a toujours vécu ici. Il vivra toujours ici. Tant que les Lonakhim auront besoin de sa chaleur.*

— Et m-mes c-condoléances pour ta... (Interrompue par un violent frisson, Lyrna dut se concentrer pour achever sa phrase.) T-ta sœur. Je n-ne souhaite une mort p-pareille à personne.

Davoka tourna vers Lyrna un regard inquiet, s'approcha d'elle et prit ses mains dans les siennes, avant de lui toucher le front.

— Trop froide, reine.

Elle se défit de son pourpoint de fourrure, en ceignit les épaules de Lyrna puis l'attira contre elle. Trop faible pour protester, la princesse sentit les jambes et les bras de la Lonake enserrer son corps glacé.

— *Ma sœur vit, Lerhnah, lui chuchota Davoka au creux de l'oreille. Ma sœur qui n'est plus ma sœur. Je le sens dans mes tripes. Elle enrage quelque part, dans les ténèbres. Elle a perdu notre trace pour l'instant, mais elle nous retrouvera bientôt. La chose qui s'est emparée d'elle a bien choisi, car ses talents de pisteuse forcent le respect.*

— *L-la chose qui s'est emp-emparée d'elle ?*

— *Elle n'a pas toujours été ainsi. Autrefois, elle... elle n'avait rien d'une guerrière. Une chasseuse très douée, oui, mais pas une guerrière. Kiral signifie « panthère » dans l'ancienne langue. Elle parvenait à débusquer ses proies avec tant de facilité que beaucoup y voyaient un don des dieux. Mais jamais elle n'a voulu prendre les armes, pas même contre les tiens.*

» *Jusqu'au jour où elle est tombée sur l'un des grands singes des collines occidentales, en pleine saison des naissances. Les adultes peuvent se montrer très féroces quand il s'agit de protéger leurs petits. Grièvement blessée, elle est restée entre la vie et la mort des jours durant sans que le chaman puisse rien pour elle. La Mahlessa m'a accordé une permission afin de la veiller jusqu'à la fin. Je suis restée à son chevet et je l'ai vue rendre son dernier souffle. Elle est morte, Lerhnah. Juste sous mes yeux. J'ai honte de l'avouer, mais j'ai versé des larmes pour ma sœur. Jamais je n'avais pleuré avant ça et jamais je n'ai pleuré depuis. C'est dire si je la chérissais. Mais soudain, elle s'est mise à parler. Bien que morte, elle m'a dit : « Sangloter est indigne d'une gardienne de la Mahlessa. » Je l'ai regardée dans les yeux, dans ses yeux éclatants de vie, et je n'y ai pas reconnu ma sœur. Quelque chose l'avait remplacée.*

— *La... La combattras-tu... quand elle reviendra ?*

— *Je n'ai pas le choix.*

— *C-comptes-tu la... t-tuer ?*

Submergée de fatigue, Lyrna sentit sa tête dodeliner et sa vision

s'obscurcir.

— Non ! (Davoka la secoua sans ménagement, lui arrachant une plainte de dépit.) Tu ne dois pas dormir. Si tu t'endors maintenant, tu ne te réveilleras jamais.

Tu ne te réveilleras jamais... Serait-ce si grave, en fin de compte ? Qui regretterait cette pauvre femme inutile et sans enfants, sœur célibataire d'un roi médiocre, partie chercher aux confins du monde la preuve d'un impossible prodige ? *Nersa est morte, frère Hervil aussi. Pourquoi pas moi ?*

— Lerhnah ! (Davoka lui saisit le visage entre les mains et la rudoya longuement.) Pas t'endormir.

La princesse revint à elle subitement. Elle cligna des yeux, les joues striées de larmes glacées.

— T-tu les aimes, tes époux ?

Le visage de Davoka exprima un soulagement passager, suivi d'un grand éclat de rire.

— Un mot de *Merim Her*, ça.

— Quel est le terme lonak ?

— *Ulmessa*.

Une tendresse sincère et profonde, se rappela Lyrna. *Qu'on voue à quelqu'un qui n'est pas de votre sang.*

— *Et cette ulmessa, tu la ressens pour eux ?*

— *Parfois. Quand ils s'abstiennent de faire les idiots comme tous les hommes.*

— *Il y a quelques années, j'ai éprouvé ce sentiment. Constamment. Pour un homme qui, lorsqu'il me regardait, voyait un être immonde.*

— *Alors c'était un imbécile et tu te portes bien mieux sans lui.*

— *Il n'avait rien d'un imbécile. C'était un héros, même s'il n'en avait pas conscience. Nous aurions pu régner sur le Royaume ensemble, lui et moi, comme l'exigeait mon père. Tout aurait été tellement plus simple.*

— *Ton père gouvernait l'ensemble des Merim Her, non ?*

— *Oui. Janus Al Nieren, suzerain d'Asraël et souverain conquérant du Royaume Unifié.*

— *Alors pourquoi ne pas avoir honoré son souhait ? Pourquoi ne pas avoir épousé cet homme qui avait ta faveur, pour en faire ton roi ?*

— *Parce que je ne pouvais me résoudre à tuer mon frère, tout comme tu ne peux tuer ta sœur.*

Frère Sollis remua sur son tapis de sol et s'assit sans un bruit, en arrêt devant le spectacle d'une Lonake à demi nue étreignant la princesse du Royaume Unifié.

— Ta reine a froid, lui lança Davoka. Va chercher plus de bois.

Au petit matin, Lyrna avait repris suffisamment de forces pour tituber dans le sillage de Davoka jusque dans la vallée, où ils

poursuivirent leur route vers le nord. Consciente que la Lonake avait ralenti son allure, elle trouvait particulièrement irritants les regards insistants dont elle faisait l'objet, comme si tous craignaient à chaque instant qu'elle meure sur place, comme foudroyée. Smolen et Ivern se relayèrent pour l'aider, la soulevant dans leurs bras lorsqu'ils croisaient un ruisseau ou s'élançant à son secours quand elle menaçait de s'écrouler. Ils marquèrent de nombreuses étapes, ce jour-là, autant de pauses bienvenues au cours desquelles Davoka et Sollis la forçaient à manger du bœuf séché et quelques-unes des dattes emportées par le frère, en dépit de son manque d'appétit.

— Elle a besoin de repos et d'un abri, déclara un Smolen désespéré en fin d'après-midi, un accent de panique dans la voix. Sans ça, elle ne pourra pas faire un pas de plus.

— Je vous interdis de décider pour moi..., commença Lyrna, interrompue par une violente quinte de toux.

Davoka interrogea Sollis du regard. En réponse, le Frère Commandant hocha la tête à contrecœur.

— À quatre ou cinq kilomètres dans cette direction, dit Davoka en pointant sa lance vers l'est. Un village. On pourra s'y abriter.

— Nous y serons en sécurité ?

Le coup d'œil circonspect que lui lança Davoka avant de faire volte-face lui fournit sa réponse.

Le village en question était constitué de quelques dizaines de maisons en pierre protégées par une solide enceinte. Il se dressait au sommet d'une butte oblongue, d'où il surplombait une large vallée traversée par le cours sinueux d'une rivière à l'eau vive. Davoka les mena jusqu'à une borne placée au pied de la colline, à l'endroit où une rudimentaire piste de gravier montait jusqu'à la porte fortifiée du hameau. Elle retourna sa lance, enfonça son fer dans la terre et attendit.

— Quel clan vit ici ? lui demanda Sollis.

— Les Faucons Gris. Ils détestent les *Merim Her*. Beaucoup de Sentar proviennent des villages Faucons Gris.

— *Mais tu attends d'eux qu'ils nous aident ?*

— *J'attends d'eux qu'ils obéissent à la voix de la Montagne.*

Ils durent patienter près d'une heure avant que la porte du village s'ouvre en grand pour laisser passer une délégation de plus de trente hommes à dos de poney, qui dévalèrent la butte au galop.

— Surtout, ne touchez pas vos armes, glissa Davoka aux trois guerriers tandis que les Lonaks approchaient.

Le cavalier de tête brida sa monture à quelques pas de là et leva une main pour ordonner à ses hommes de s'arrêter. De haute stature, il arborait une tunique brune en fourrure d'ours et les tatouages les plus

impressionnants que Lyrna avait jamais vus : son front, son cou et ses bras disparaissaient purement et simplement sous un inextricable entrelacs de symboles inconnus. Juché sur sa selle, il les observa en silence, le visage impassible, puis s'approcha au trot de Davoka. Une masse et une hachette pendaient à son ceinturon.

— *Servante de la Montagne*, la salua-t-il.

— *Alturk*, dit-elle en retour. *Je requiers l'asile de ton village.*

D'une talonnade dans les flancs de son poney, le gaillard dépassa Davoka pour se camper devant Lyrna, affalée non loin au milieu des paquets. La princesse sentit un courant d'appréhension s'emparer de Smolen et des frères, qui se retenaient à grand-peine de dégainer leurs épées.

— Tu es la reine des *Merim Her*, déclara l'homme en une langue du Royaume acceptable. On raconte que tu as marqué le visage de la fausse Mahlessa. À présent, je constate qu'il s'agissait d'un mensonge. (Il se pencha en avant, ses yeux noirs crépitant de joie mauvaise.) Tu es faible.

Lyrna se releva péniblement et réprima un accès de toux.

— *Oh ! mais je l'ai bel et bien marquée*, répliqua-t-elle en lonak.

Donne-moi un poignard et je te marquerai aussi.

Un éclair traversa les traits du colosse, qui se redressa sur sa selle, grommela et fit volter sa monture en direction du village.

— *Ma porte est toujours ouverte aux servantes de la Montagne*, lança-t-il à Davoka avant d'éperonner son poney.

— Tu as bien parlé, reine, lui signifia la Lonake d'une voix pénétrée de respect.

— Avec l'histoire, lâcha Lyrna, la diplomatie a toujours été ma matière préférée.

Après quoi elle se plia en deux, vomit longuement puis perdit connaissance.

Chapitre 8

REVA

Père Universel, je t'en conjure, ne prive pas de ton amour la misérable pécheresse que je suis.

Reva avait choisi de s'établir dans la chambre la plus haute de la demeure. Il s'agissait en réalité d'une mansarde moisie, au plafond orné d'un large trou qu'elle avait maladroitement barré de planches cloutées. Assise sur le petit lit de camp qui constituait l'unique ameublement de la pièce, elle affûtait son poignard sur une pierre à aiguiser. Le Sombrelame se disputait avec sa sœur au rez-de-chaussée, à moins que ce fût l'inverse tant la voix d'Alornis vibrait de colère comparée aux inflexions calmes et douces de l'assassin de son père. Reva peinait à concevoir la fureur d'Alornis. Elle la savait délicate, généreuse et joviale malgré tous les malheurs qu'elle avait pu endurer, mais pas colérique.

Le poète aviné chantait dans la cour, comme à son habitude quand le jour tirait à sa fin. Elle ne reconnaissait pas la chanson, quelque insipide blquette qui narrait les émois d'une belle jouvencelle attendant son amant au bord d'un lac. Elle qui avait espéré que la présence de nombreux badauds calmerait les ardeurs vocales d'Alucius en était pour ses frais. Bien au contraire, la foule d'imbéciles aux yeux béats rassemblée derrière le cordon de gardes du palais semblait plutôt attiser son ardeur poétique.

— Merci, merci, l'entendit-elle clamer avec force. (Probablement s'inclinait-il jusqu'au sol, sous une déferlante d'applaudissements imaginaires.) Quel merveilleux public !

— Parle pour toi, grand frère ! (Le cri d'Alornis parvint à Reva entre les lattes du plancher.) Tu n'as jamais vécu ici, que je sache !

Une porte claqua et Reva perçut une cavalcade de pas précipités dans l'escalier, qui lui fit couvrir la porte de sa mansarde d'un œil inquiet. *Pourquoi a-t-il fallu que je choisisse la seule chambre sans serrure ?*

Elle reporta son attention sur la lame de son poignard, qui raclait inlassablement le grès de la pierre à aiguiser. Une arme somptueuse, à n'en pas douter, et de loin l'objet le plus précieux de ses maigres possessions. Le prêtre lui avait fait savoir que l'origine asraëline du poignard ne devait pas l'empêcher de s'en servir. Le Père, en effet, ne haïssait pas les Asraëliens ; bien au contraire, c'était leur hérésie qui les poussait, eux, à le honnir. Elle devait prendre soin de cette arme et l'affûter régulièrement, car elle permettrait l'accomplissement des desseins du Père...

La porte s'ouvrit à la volée et Alornis se rua dans la pièce.

— Tu étais au courant ? gronda-t-elle.

Sans cesser de presser l'acier du poignard contre la pierre à aiguiser, Reva répondit :

— Non, mais je le suis à présent.

Alornis inspira profondément afin de contenir sa rage, arpena fébrilement la mansarde les poings serrés, puis explosa enfin :

— Les Hauts Confins ! Au nom de la Foi, qu'est-ce qui peut bien m'attendre dans les Hauts Confins ?

— Il te faudra une pelisse. J'ai entendu dire qu'il faisait froid, par là-bas.

— Rien à faire de ta foutue pelisse !

Elle vint se planter devant la petite fenêtre fissurée montée dans le toit en pente et poussa un nouveau soupir.

— Pardonne-moi. Ce n'est pas ta faute. (Elle vint s'asseoir sur le lit et tapota la jambe de Reva.) Désolée.

Père Universel, je t'en conjure...

— Il ne peut tout simplement pas comprendre, reprit Alornis. Lui a passé sa vie à se balader de guerre en guerre. Sans demeure, sans foyer. Comment lui expliquer que quitter cette maison revient à abandonner ma propre âme derrière moi ? (Elle braqua sur Reva des yeux brillants, embués de larmes naissantes.) Tu me comprends, toi ?

J'ai grandi dans une étable, au côté d'un prêtre qui me battait dès que je tenais mon couteau de travers.

— Non, dit Reva. Cet endroit n'est qu'un empilement de briques et de ciment. Un empilement fort délabré, de surcroît.

— D'accord, mais c'est *mon* empilement, si délabré soit-il. Grâce à mon cher frère, voilà qu'il m'appartient enfin, après toutes ces années. Et aussitôt qu'il me revient, messire voudrait que je vide les lieux.

— À quoi bon s'encombrer d'une telle demeure ? Elle est énorme et tu es... petite.

Alornis sourit, le regard en berne.

— J'ai un projet en tête, ou plutôt une vague idée. Il y en a beaucoup, comme moi, qui aimeraient marcher dans les pas de maître Benril, découvrir ses méthodes et apprendre les secrets de son Ordre,

mais qui voient cette vocation contrariée par leur sexe ou leur croyance. Je pensais pouvoir un jour faire de cette maison un lieu d'apprentissage, un lieu où transmettre à d'autres ce que j'ai pu apprendre.

Reva contempla la main d'Alornis, posée sur la mince couche de tissu qui lui couvrait la cuisse, cette main dont le contact lui embrasait la peau... Elle rengaina son poignard et se redressa en toute hâte. *Père Universel, ne prive pas de ton amour la misérable pécheresse que je suis.*

Elle gagna la fenêtre aux carreaux opaques de poussière et regarda les torches brandies par la foule, derrière le cordon de soldats. « Un fameux fatras de fanatiques de la Foi », les avait baptisés le poète, frappé d'un éclair de sagesse allitérative inaccoutumée.

— Il en vient de nouveaux chaque jour, dit-elle. D'une petite dizaine avant-hier, ils sont aujourd'hui plus de cinquante. Tous venus quêter le soutien de ton frère, ou même un petit signe de reconnaissance. À terme, son silence va les mettre en colère, une colère qu'ils finiront par passer sur toi une fois qu'il aura quitté la ville pour accomplir sa mission royale.

Alornis haussa les sourcils et pépia un petit rire.

— On croirait entendre une vieille dame, Reva. Plus vieille que lui, même. Vous avez passé trop de temps ensemble.

Je sais. Trop de temps à attendre qu'il remplisse sa part du marché. Trop de temps à tenir sa langue, à se mentir, à se dire qu'elle ne faisait qu'apprendre l'escrime et se renseigner sur lui pour pouvoir mieux l'abattre le jour venu. Trop de temps à vivre ce mensonge, trop de temps passé près d'elle. Chaque matin, elle avait l'impression de sentir l'amour du Père s'éloigner. En rêve, elle entendait les cris du prêtre, ces imprécations postillonnantes qu'il avait fait pleuvoir sur elle le jour où il lui avait administré la plus atroce raclée de toute sa vie. *Pécheresse ! Je sais quelle infamie tu nourris en ton sein. Je l'ai vue. Pécheresse impure ! Pécheresse impie !*

— Ton frère a raison, dit-elle. Tu dois partir. Tu ne manqueras pas d'élèves à qui enseigner ton art, crois-moi. Et puis le Nord regorge de merveilles, à ce qu'on raconte. Pense à toutes ces nouvelles choses que tu vas pouvoir dessiner.

Alornis la couva longuement du regard, le front creusé par un pli infime.

— Tu ne viens pas, c'est ça ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? Ces merveilles du Nord, allons les découvrir ensemble !

— Impossible. J'ai... une tâche à accomplir.

— Une tâche ? Une tâche en rapport avec ton dieu ? Vaelin a beau me décrire l'intensité de ta dévotion, jamais je ne t'ai entendue parler

de... de lui.

Reva s'apprêtait à protester quand elle prit soudain conscience qu'Alornis disait vrai. Jamais elle ne lui avait parlé de l'amour du Père, de la chaleur qu'il lui procurait ni de l'énergie qu'il lui conférait dans sa mission. *Mais pourquoi ?* La réponse lui parvint avant même qu'elle puisse la réprimer. *Parce que tu n'as plus besoin de l'amour du Père quand elle est près de toi.*

Pécheresse impure ! Pécheresse impie !

— « Par-delà le val, je chemine et fends les blés », minaudait le poète dans la cour, où il venait d'entamer une nouvelle ballade. « Avec mes compagnons, mes frères, à mes côtés... »

Reva fit volte-face, ouvrit la fenêtre à grand-peine et rugit dans l'obscurité :

— Oh ! mets-la un peu en sourdine, sac à vin !

Alucius se tut et de la foule monta, pour la toute première fois, un murmure enthousiaste.

— Nous partons demain, dit Alornis d'une voix douce.

— Je ferai un bout de chemin avec vous, concéda Reva avec un sourire contraint. Après tout, ton frère doit toujours honorer notre marché.

Le roi leur avait fourni des montures et de l'argent, beaucoup d'argent même, dont Al Sorna avait offert une part non négligeable à Reva.

— De quoi financer ta mission divine, lui avait-il dit dans un sourire.

Reva avait empoché les pièces avec un regard noir pour le Sombrelame, puis s'était éclipsée tandis qu'ils chargeaient les bêtes. Afin de contourner la foule, il lui suffit de barboter dans le fleuve quelques minutes durant avant de longer la berge sur une centaine de mètres. Elle fila droit vers le marché, où elle fit l'acquisition de vêtements neufs : une tunique de bonne qualité en coton huilé afin de se prémunir contre la pluie et une paire de bottes robustes, confectionnées sur mesure par un artisan cordonnier qui lui signifia qu'elle avait des orteils de danseuse. À en juger par la grimace de l'homme à la vue de ses pieds, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'un compliment. Au terme de la transaction, il lui indiqua le chemin de sa prochaine étape, une note de soupçon dans la voix.

— Qu'est-ce qu'une danseuse pourrait bien aller fiche là-bas ?

— Je cherche un cadeau pour mon frère, lui répondit-elle en lui glissant quelques piastres supplémentaires pour étancher sa curiosité.

L'échoppe du forgeron abritait un atelier qui résonnait du chant clair du marteau contre l'acier. Derrière l'étal se tenait un homme âgé dont la maigreur détonnait avec les idées reçues de son fonds de

commerce, quand bien même les pâles cicatrices de brûlure qui zébraient les muscles noueux de ses avant-bras témoignaient d'une existence passée devant la forge.

— Votre frère s'y connaît en épées, ma dame ?

« Je ne suis pas votre dame », avait-elle envie de lui rétorquer, écoeurée par la déférence hypocrite du marchand. Tout en elle, depuis son accent jusqu'à son absence de bijoux, hurlait son extraction roturière, de sorte que le respect du marchand avait bien plus à voir avec la bourse replète qui pendait à sa ceinture qu'avec son éblouissante personnalité.

— Plutôt, oui, répondit-elle. Il aimerait une lame renfaëline, comme celles en usage chez les hommes d'armes.

Le forgeron lui adressa un hochement de tête affable et disparut dans les profondeurs de son échoppe, d'où il rapporta une épée d'apparence fort commune, munie d'une poignée en bois simple, d'une garde en fer épais et d'une lame d'un mètre de long à l'acier dépourvu de la moindre trace ou décoration, s'achevant sur une pointe émoussée.

— Les Renfaëliens excellent plutôt dans la conception d'armures, expliqua le forgeron. Leurs lames n'ont aucune grâce. En toute franchise, elles tiennent plus de la masse que de l'épée. Je pourrais vous proposer un article de meilleure qualité, si vous le souhaitez.

Et plus cher, évidemment, songea-t-elle, obnubilée par l'arme qu'il venait de lui présenter. *Il en portait une identique, et sa grâce ne faisait pourtant aucun doute.*

Elle acquiesça.

— Peut-être avez-vous raison. Mon frère est plus menu que la moyenne. Il fait à peu près ma taille, si ça peut vous aider.

— Ah ! une lame de poids standard ne fera donc pas l'affaire.

— L'idéal serait une arme plus légère. Mais tout aussi efficace, si possible.

L'homme s'absorba dans une courte réflexion, lui signifia d'une main tendue d'attendre son retour et s'éclipsa une nouvelle fois, pour revenir peu après les bras encombrés d'un coffret en bois long d'un peu plus d'un mètre.

— Voilà qui devrait convenir.

Il souleva le couvercle, révélant une lame courbe dotée d'un seul tranchant, large d'à peine trois centimètres et plus courte que la plupart des épées asraëlines. La garde de l'arme, un cercle de bronze curieusement ouvragé, soutenait une poignée enveloppée d'une feuille de cuir souple facilitant la prise et suffisamment longue pour permettre qu'on la manie à deux mains.

— C'est vous qui l'avez forgée ? demanda-t-elle.

Le vieil armurier esquisssa un sourire amer.

— Malheureusement pas. Ce sabre vient d'Extrême-Occident, où l'on dispose de méthodes inédites du travail de l'acier. Tenez, vous voyez ces motifs sur la lame ?

Reva plissa les yeux et discerna, comme gravées dans l'acier, une enfilade de volutes sombres sur toute la longueur de l'épée.

— Une inscription, peut-être ?

— Non, un simple artefact dû à leur technique de production. C'est qu'ils replient la lame sur elle-même, vous comprenez. Encore et encore, avant de l'enduire d'argile pendant qu'elle refroidit. Cette méthode permet à leurs épées de gagner en efficacité sans pour autant peser plus lourd.

Reva approcha la main de la poignée.

— Puis-je ?

Comme le vieil homme hochait la tête, Reva s'empara du sabre, recula d'un pas et entreprit d'exécuter le dernier enchaînement en date enseigné par Al Sorna, une succession de parades visant à déjouer les attaques d'un groupe d'adversaires dans un espace restreint. Le sabre, à peine plus lourd que son bâton d'entraînement et bien mieux équilibré, produisait une note musicale chaque fois qu'il fendait l'air. Reva punctua sa vigoureuse passe d'armes de fentes expertes et l'acheva par une double pirouette.

— Superbe, dit-elle en levant le sabre dans la lumière.

Combien coûte-t-il ?

Le forgeron l'observait avec une drôle d'expression, pareille aux regards que lançaient les hommes à Ellora lorsqu'elle dansait.

— Combien ? répéta Reva d'une voix crispée.

Le forgeron battit des paupières, sourit et lui répondit d'une voix blanche :

— Faites ça encore une fois, ajouta-t-il, et je vous offre le fourreau.

Elle regagna la maison à temps pour le départ, foulant de ses bottes boueuses les pavés de la cour au moment même où Al Sorna faisait ses adieux au poète aviné.

— Tu pourrais nous accompagner, tu sais.

Alucius lui opposa une révérence tarabiscotée.

— Si la perspective de vivre en complet isolement, loin de tout vignoble de qualité, dans une région sauvage assiégée par le froid et d'incessants assauts barbares m'enchantait au plus haut point, monseigneur, je crains de devoir décliner l'invitation. Sans compter que si je pars, mon père n'aura plus personne à haïr.

Ils se serrèrent la main et Al Sorna se dirigea vers sa monture. Du coin de l'œil, il aperçut Reva, une épée sanglée dans son dos.

— Elle t'a coûté cher ?

— J'ai marchandé.

Il désigna une jument grise, sellée et attachée à un poteau, près du puits. Le prêtre l'ayant formée à l'équitation, Reva bondit sur le dos de l'animal avec aisance, dénoua la longe et partit rejoindre Al Sorna. Depuis sa selle, elle regarda Alornis étreindre Alucius et sentit son estomac se nouer à la vue des larmes scintillantes de la jeune femme, que le poète essuyait du revers de la main tout en la réconfortant à mi-voix.

— Il l'aime. Tu t'en es rendu compte, j'espère ? murmura-t-elle à Al Sorna. Voilà pourquoi il passait ses nuits ici.

— Pas au départ, non. Je soupçonne le roi de l'avoir fermement mis en garde contre tout excès de galanterie à l'encontre de ma sœur.

— C'est un espion ?

— C'était. Après la disgrâce de son père, je doute qu'il ait vraiment eu le choix. Il semblerait que Malcius tienne bien plus de Janus que je ne l'escomptais.

— Et tu lui as ouvert ta porte malgré tout ?

— Je l'apprécie, tout comme j'appréciais son frère.

— C'est un ivrogne et un menteur.

— Sans oublier un poète et, à l'occasion, un combattant. On peut être bien des choses, tu sais.

Un tumulte parcourut alors l'attroupement de badauds et les gardes du palais levèrent leurs hallebardes pour contenir tout débordement tandis qu'un cavalier de noir vêtu fendait la foule, son arrivée ponctuée par un grognement consterné d'Al Sorna. L'homme fit halte face aux soldats et parla d'une voix puissante, chargée d'autorité. Le capitaine des gardes lui opposa un refus catégorique, qu'il fit suivre d'un geste lapidaire. Reva vit les autres gardes se raidir à mesure que d'autres silhouettes aux capes noires surgissaient de la foule, leurs flancs battus par des fourreaux d'épée.

— Allons, dit Al Sorna en éperonnant sa monture. Réjouis-toi, tu vas enfin rencontrer un frère spirituel.

La maigreur du cavalier confinait à l'émaciation, plongeant dans l'ombre ses joues caves et ses orbites saillantes surmontées d'un casque de cheveux ras, dont les mèches gris acier commençaient à se clairsemer. Comme Al Sorna s'approchait, l'homme darda sur lui un regard perçant et inquisiteur, comme s'il tentait de passer outre la chair du Sombrelame pour mieux sonder son âme, puis lui adressa un hochement de tête teinté de respect. Reva remarqua les coups d'œil méfiants qu'échangeaient les gardes du palais et les hommes en noir. Derrière eux, un silence de mort s'était abattu sur la foule.

— Mon frère, déclara l'homme émacié. Mon cœur, comme celui de tous les véritables Fidèles, se réjouit de te voir de retour parmi nous sain et sauf.

— Aspect Tendris, lâcha Al Sorna d'une voix sèche, parfaitement

dépourvue de chaleur ou de considération.

— Je lui ai fait savoir qu'il n'était pas le bienvenu, monseigneur, intervint le capitaine des gardes.

— À quoi bon me retenir ainsi ? s'interrogea l'homme étique. Pourquoi fermer ta porte à ton frère dans la Foi ?

— Aspect, répliqua Al Sorna. Quoi que vous vouliez de moi, je ne puis vous l'offrir.

— Tu te trompes, mon frère.

Une lueur fiévreuse au fond des yeux, l'Aspect avait haussé la voix. Reva comprit qu'il souhaitait se faire entendre par tous les badauds rassemblés devant la demeure.

— Tu peux te joindre à nous. Mon Ordre t'ouvre grands les bras, quand le tien te rejette.

Reva remua sur sa selle, afin de faire glisser son sabre au creux de ses reins. *Cet homme est fou*, jugea-t-elle. *Encore une victime de leur foi hérétique, qui l'a tellement empêtré dans les rets de ses mensonges qu'il en a perdu la raison.*

— Je n'ai plus d'Ordre, désormais, déclara Al Sorna d'une voix égale à celle de l'Aspect. Ni ne souhaite en intégrer un autre. Je dois, sur ordre du roi, endosser la seigneurie de la Tour du Nord.

— Le roi, grinça Tendris. Un pantin entre les mains d'une sorcière Apostate.

— Tenez votre langue, Aspect ! gronda le capitaine des gardes.

Comme en réponse, ses hommes refermèrent un deuxième poing sur la hampe de leurs hallebardes. Face à eux, les hommes en noir dégainèrent leurs armes.

— Il suffit ! aboya Al Sorna

Le ton implacable qu'il avait employé freina à lui seul les ardeurs guerrières des deux camps. Tous se figèrent, jusqu'à la foule qui parut soudain retenir son souffle. Remarqué par Reva, l'un des hommes de l'Aspect semblait toutefois immunisé contre l'autorité du Sombreleme. Avec une infinie précaution, ce gaillard trapu affligé de traits grossiers, presque bestiaux, et d'un nez singulièrement torve tendait la main derrière sa cape.

— Vous m'avez soumis votre proposition et je vous ai donné ma réponse, tonna Al Sorna à l'intention de l'Aspect. Plus rien ne vous retient, à présent.

— Voici donc ce que tu es devenu ? grinça Tendris, son regard halluciné braqué tour à tour sur Al Sorna et Reva. (Comme en écho à sa soudaine fiébrilité, sa monture montrait des signes de nervosité.) Un mécréant esclave de la Couronne, si avili qu'il se complaît à exhiber sa catin déiste partout où il...

Le poignard de Reva quitta son fourreau à la vitesse de l'éclair. Dressée sur ses étriers, le buste emporté par l'élan de son coup, elle

regarda son arme voler en direction de l'Aspect, qui se tenait à moins de cinq pas de là. L'un de ses coups les plus maladroits, elle devait en convenir, faussé par les mouvements imprévisibles de sa jument. En dépit de sa trajectoire tournoyante, le poignard effleura l'oreille de l'Aspect pour se ficher dans l'épaule de l'homme au nez brisé. Ce dernier poussa un hurlement strident et bascula en avant. L'arbalète chargée qu'il levait un instant plus tôt sur Al Sorna résonna contre les pavés.

Le capitaine des gardes rugit un ordre et les soldats du palais s'avancèrent, leurs hallebardes à l'horizontale. Les capes noires s'apprêtaient à tirer leurs épées une nouvelle fois quand un cri de l'Aspect les y fit renoncer. L'attroupement se dispersa rapidement devant cet accès de violence ; si certains s'enfuirent, la plupart préférèrent reculer de quelques mètres avant de faire volte-face pour assister à la suite du spectacle.

D'une talonnade, Al Sorna fit avancer sa monture de quelques pas afin de toiser le frère trapu qui se roulait au sol avec force gémissements. Entre deux hoquets de douleur, l'homme extirpa le poignard de Reva et couva la lame ensanglantée d'un regard horrifié.

— On se connaît, non ? lui demanda Al Sorna.

— Tu fais honte à notre Ordre, Iltis, fulmina l'Aspect à l'encontre du frère blessé avant de lever la tête vers Al Sorna. Je n'ai jamais commandité cet attentat.

— Je n'en doute pas, Aspect. (Al Sorna sourit au malchanceux frère Iltis.) Nous avons un compte à régler, tous les deux.

— Mon frère, je t'en supplie. (Le poing de Tendris se referma sur l'avant-bras du Sombrelame.) La Foi a besoin de toi. Joins-toi à nous.

Al Sorna fit volter sa monture, s'arrachant d'un coup sec à l'étreinte de l'Aspect.

— Au contraire, je vous fuis. Vous et moi en avons fini, Aspect.

Les gardes du palais s'emparèrent de frère Iltis et Reva en profita pour mettre pied à terre afin de récupérer son poignard.

— Et je ne suis pas une catin ! lança-t-elle à Tendris qui s'éloignait au petit trot, ses frères dans son sillage. Je suis sa sœur ! Vous n'étiez pas au courant ?

— Un frère spirituel ?

Al Sorna haussa les épaules et sourit.

— Je pensais que vous vous entendriez mieux, lui et toi. Son dévouement pour la Foi n'a d'égal que ton amour pour le Père Universel.

— Cet homme est un hérétique illuminé qui se berce d'illusions, déclara Reva. Pas moi.

Pour toute réponse, Al Sorna lui adressa un petit sourire avant de

talonner les flancs de sa monture. Ils avaient déjà parcouru près de deux kilomètres sur la route du Nord et Castellarin rapetissait à l'horizon. Alornis chevauchait non loin dans un silence morose, entourée par les cavaliers de leur escorte, à savoir une compagnie entière de la Garde Montée. De toute évidence, le roi du Sombrelame tenait à ce qu'il arrive sans encombre à destination.

Au bout de deux kilomètres supplémentaires, ils parvinrent en vue d'une austère forteresse aux murailles de granit noir. Moins imposante que la plupart des places fortes cumbraëlines dont les remparts culminaient souvent à plus de trente pas, elle jouissait cependant d'une superficie considérablement plus étendue. *Cette enceinte abrite au moins trois hectares de terrain*, estima Reva. En l'absence de bannière au sommet des épaisses tours d'angle, elle se demanda quelle noble asraëlien pouvait se permettre d'entretenir une si impressionnante citadelle. Al Sorna avait bridé son étalon à quelques pas de là, si bien qu'elle n'eut aucun mal à le rattraper.

— Quel est cet endroit ?

Rivés à la forteresse, les yeux du Sombrelame trahissaient une profonde mélancolie. Jamais encore elle ne l'avait vu dans cet état.

— Il va falloir m'attendre ici, dit-il. Informe le capitaine que j'en ai pour une petite heure.

Il talonna sa monture et partit au trot en direction de la grille de la muraille extérieure. Quand il l'eut atteinte, il mit pied à terre et actionna une cloche pendue à une poutre voisine. Au bout de quelques instants, une haute silhouette vêtue de bleu apparut de l'autre côté du portail. Bien qu'incapable de distinguer les traits du frère, Reva pressentit qu'il souriait au Sombrelame. L'inconnu ouvrit prestement la grille et Al Sorna se glissa à l'intérieur, avant de disparaître derrière les fortifications.

— Mon père a perdu son fils le jour où il l'a déposé au pied de cette grille.

Juchée sur sa selle à quelques mètres de là, Alornis levait vers la forteresse un regard sombre.

— Tu veux dire qu'il s'agit du repaire du Sixième Ordre ?

Alornis acquiesça, se laissa glisser au sol en un mouvement fluide et précis qui témoignait d'une maîtrise certaine de l'équitation, puis approcha quelque chose de la bouche de son cheval. La jument aux naseaux blancs l'aspira sans tarder, pour ensuite mâchonner d'un air d'évidente satisfaction.

— Rien de tel qu'un morceau de sucre pour s'attirer les faveurs d'une pouliche, dit-elle en flattant l'encolure de la bête, avant de tendre la main vers ses sacoches.

— Bon. Toi et moi avons quelque chose de très important à faire.

Ça ne me ressemble pas.

D'une indéniable beauté malgré son nez légèrement décentré, la jeune femme dessinée sur le parchemin arborait une cascade de cheveux lustrés et des yeux étincelants où pétillait une étincelle mutine. Si Alornis avait sans conteste enjolivé la réalité, Reva était proprement époustouflée, et même un peu effrayée, par l'incroyable talent de son amie. *Avec un simple crayon de fusain et du parchemin, songeait-elle, elle parvient à insuffler la vie à ses créations.*

— Espérons qu'on puisse trouver de la toile et du pigment dans les Hauts Confins, dit Alornis, tout en soulignant d'ombres légères la courbe un peu trop parfaite de la mâchoire de Reva. Voilà un sujet qui mérite clairement un tableau.

À l'abri des branches basses d'un saule situé à quelques mètres de la muraille, elles attendaient toujours qu'Al Sorna reparaisse. Il y avait près de deux heures qu'il avait disparu dans la forteresse.

— Sais-tu pourquoi le Sombrelame a tenu à venir ici ? demanda-t-elle à Alornis.

— Je commence à penser que moins je tenterai de comprendre les motivations de mon frère, mieux je me porterai. (Elle leva le nez de son esquisse.) Pourquoi l'appelles-tu comme ça ? Le Sombrelame, je veux dire.

— C'est le nom que lui donne mon peuple. Le Quatrième Livre prédit l'avènement d'un redoutable guerrier hérétique, un prodige de l'épée aux talents nés de la Ténèbre.

— Tu crois vraiment à ces foutaises ?

Les joues empourprées, Reva détourna la tête.

— L'amour du Père n'a rien d'une foutaise. Oserais-tu dire la même chose de ta Foi, qui t'invite à te prosterner au pied des spectres imaginaires de tes ancêtres ?

— Je ne me prosterne devant rien, moi. Mes parents, par contre, adhéraient de toute leur âme à la secte des Ascendants, qui fait miroiter à ses adeptes rien de moins que la sagesse et la perfection totales. Pour y parvenir, il leur fallait accéder à une parfaite combinaison de mots, un poème ou une chanson à même de leur révéler tous les mystères de la Création. Nous avons l'habitude de nous réunir dans des caves pour y professer notre foi. Maman s'énervait chaque fois que je me mettais à glousser au milieu d'une prière. Je n'arrivais pas à croire à ces sottises.

— Te battait-elle pour punir ton hérésie ?

Alornis sourcilla.

— Si elle me battait ? Bien sûr que non.

Consciente qu'elle avait commis une erreur, Reva détourna une nouvelle fois le regard.

— Reva ? (Alornis déposa son esquisse sur l'herbe, vint s'asseoir à

côté d'elle et lui pressa l'épaule d'une main ferme.) As-tu... ?
Quelqu'un t'a-t-il fait du... ?

Pécheresse impure ! Pécheresse impie !

— Arrête !

D'un mouvement brusque, elle repoussa son amie, se redressa et s'enfuit de l'autre côté du saule, traquée par les imprécations du prêtre.

« Je connais l'immondice qui prospère en ton cœur, ma fille. J'ai vu le regard que tu posais sur elle... » Il ponctuait chaque mot d'un coup de sa canne de noyer. Immobile, les bras ballants, elle subissait son châtiment sans bouger ni pleurer. « Tu souilles le Livre de la Raison ! Tu souilles le Livre des Lois ! Tu souilles le Livre du Jugement ! » Son dernier coup l'avait atteinte à la tempe, l'envoyant rouler sur le sol de l'étable, étourdie et blessée, où le sang qui s'échappait de ses plaies se mêla à la paille. « Par les pouvoirs qui me sont conférés, je devrais te tuer. Seule la grâce de ta lignée m'en empêche. Seule la mission que nous a confiée le Père Universel retient mon bras. Mais afin de la mener à bien, je vais devoir extraire le péché de ton corps, te mortifier pour le salut de ton âme. » Et il ne s'en était pas privé, la cinglant de coups si puissants qu'elle finit par ne plus ressentir la douleur, jusqu'à basculer dans le néant.

Agenouillée dans l'herbe, elle serrait ses bras contre son corps tremblant.

Pécheresse impure ! Pécheresse impie !

Le soleil commençait à décliner quand Al Sorna sortit enfin de la Loge du Sixième Ordre. Sans mot dire, il fit signe à la compagnie de gardes de reformer les rangs afin de reprendre la route au plus vite. Il resta ainsi muré dans le silence jusqu'au crépuscule, après qu'ils eurent établi leur campement et dîné d'une pitance de soldat aussi insipide que roborative. Assise en face d'Alornis, Reva mangeait machinalement et prenait soin d'éviter son regard. *Trop de temps*, songeait-elle encore et encore. *Trop de temps passé avec lui. Trop de temps avec elle.*

Une botte de cuir entra dans son champ de vision et elle leva les yeux sur Al Sorna, campé au-dessus d'elle.

— Il est temps pour moi de remplir ma part du marché.

Ils laissèrent Alornis au coin du feu de camp et s'éloignèrent dans le champ d'herbes hautes qui longeait la route, hors de portée des oreilles indiscrètes. Assise en tailleur, Reva vit le Sombrelame s'accroupir près d'elle et la couvrir d'un regard intense.

— Que sais-tu de la mort de ton père ? la questionna-t-il. Pas ce que tu imagines, mais ce que tu en sais réellement.

— D'après le Onzième Livre, il avait rassemblé ses forces dans le Haut Rempart en prévision de ton attaque. Après en avoir appelé aux

puissances de la Ténèbre pour t'infiltrer dans le bastion, tu as mené un assaut destructeur au cours duquel il a trouvé la mort. Il a vaillamment combattu, mais les innombrables vagues d'ennemis et l'appui de la Ténèbre ont fini par avoir raison du Justelame, héraut du Père Universel.

— Autrement dit, tu ne sais rien. Dans la mesure où aucun de ses partisans n'a survécu, celui qui a écrit ce Onzième Livre n'a pas pris part à la bataille. Alors laisse-moi te dire ce qui s'est réellement passé. Ton père ne levait pas une armée, bien au contraire. Il m'attendait avec un otage, une femme que je chérissais. Il s'est servi d'elle pour m'obliger à lâcher mon arme, afin de pouvoir m'abattre. Et je peux t'assurer que sa mort n'a rien eu de glorieux. Il est mort en proie au doute, rendu fou par l'entité qui l'avait poussé à tuer son propre père.

Reva secoua la tête. Le prêtre l'avait bien souvent mise en garde contre les mensonges des hérétiques. « L'histoire est écrite par les vainqueurs, ne l'oublie pas. » Mais les révélations du Sombrelame la piquaient au vif malgré tout. À contrecœur, elle devait admettre qu'il semblait de bonne foi. Il avait beau lui cacher des choses et en taire beaucoup d'autres, elle ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître une certaine honnêteté. Et, contrairement à son père inaccessible, elle pouvait l'entendre parler de vive voix.

— Tu mens, lâcha-t-elle d'un ton qu'elle espérait résolu.

— Vraiment ? (Il soutenait fixement son regard, l'acculait comme un animal apeuré.) Je crois, quant à moi, que tu perçois la vérité dans mes propos. Que tu as toujours su au fond de toi que la légende de ton père n'était qu'un tissu de mensonges.

Elle détourna vivement la tête et ferma les yeux. *Voilà sa force, comprit-elle. Voilà où réside la puissance que la Ténèbre lui a accordée. Pas dans son épée, mais dans ses paroles. Quel incroyable pouvoir que celui de pouvoir tromper tout en affichant un masque de vérité et d'honnêteté.*

— L'épée, dit-elle d'une voix rauque et nouée.

— Nous nous trouvions dans la suite seigneuriale du Haut Rempart. L'un de mes frères l'a atteint en pleine poitrine d'un coup de hache. Il est mort sur le coup. Son épée, je m'en souviens, a disparu dans les ténèbres de la salle. Je ne suis pas allé la chercher et je n'ai vu aucun de mes compagnons l'emporter.

— Tu disais savoir où la trouver.

Elle connaissait la réponse avant même qu'il ouvre la bouche, mais ces quelques mots lui firent mal, plus mal que l'avait jamais fait la canne du prêtre.

— J'ai menti, Reva.

Elle ferma les yeux, parcourue des pieds à la tête par un frisson d'une extrême violence.

— Pourquoi ? s'entendit-elle prononcer dans un souffle, à peine audible.

— Ton peuple me prétend investi par la Ténèbre. Mais ce terme, comme me l'a appris un homme bien plus sage que moi, ne fait que trahir l'ignorance de ceux qui l'emploient. J'ai en moi un chant, un chant qui guide mes pas. Qui m'a guidé jusqu'à toi, Reva. J'aurais pu sans mal te semer dans la forêt, la nuit de notre première rencontre, mais le chant m'a conseillé de t'attendre. Il m'a conseillé de te garder auprès de moi, de t'enseigner tout ce que n'a pas pu t'apprendre celui ou celle qui t'a envoyée à mes trousses.

» T'es-tu jamais demandé pourquoi on ne t'avait formée que dans l'art du poignard ? Non pas l'arc ni l'épée, ni aucune autre arme qui t'aurait donné une chance contre moi, mais le poignard ? Pourquoi on s'est contenté de faire de toi une menace, juste assez douée pour que je te tue sans risquer d'y perdre la vie ? Pour qu'une fois encore, le Sombrelame fasse couler le sang du Justelame. Pour faire de toi un nouveau martyr. Il y avait quelqu'un d'autre avec nous, le soir où tu m'as attaqué. Mon chant a perçu sa présence en même temps que la tienne. Quelqu'un te suivait, te guettait dans l'ombre, à l'affût de chacun de tes gestes. Un témoin, pressé de pouvoir écrire le prochain chapitre du Onzième Livre.

Elle se redressa d'un bond, immédiatement imitée par Al Sorna. L'épée glissa dans son dos, tel un serpent déroulant ses anneaux pour porter une attaque.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— Les partisans de ton père ont besoin de moi. Après tout, de quel autre grand ennemi hérétique disposent-ils ? Sans moi, ils ne sont qu'un ramassis de fanatiques vouant un culte au fantôme d'un des leurs. On t'a lancée à la recherche de cette relique perdue pour une seule et unique raison : que je te tue de mes propres mains, afin d'attiser un peu plus la haine des Cumbraëliens à mon encontre et accroître leur influence. Le sang qui coule dans tes veines et les bénéfices qu'ils pouvaient tirer de ta mort, voilà tout ce qu'ils voyaient en toi. À leurs yeux, tu n'es rien. Mais pas aux miens.

Le sabre jaillit hors de son fourreau au moment même où elle s'élança, aussi rapide et imparable qu'une flèche en pleine course. Le Sombrelame l'attendit sans bouger, le visage inexpressif. Il n'esquiva pas, ne s'enroula pas sur lui-même, n'esquissa aucun geste, pas même quand la pointe de l'épée creva sa chemise pour lui fouailler la chair. Reva prit conscience qu'elle pleurait ; une sensation étrange, oubliée, qui la ramenait loin en arrière, du temps où le prêtre l'avait recueillie et où ses châtements incessants lui paraissaient encore cruels.

— Pourquoi ? piaula-t-elle entre deux sanglots.

Le sabre avait pénétré la chair du Sombrelame sur plus de deux

centimètres, de sorte qu'une infime pression sur la poignée suffirait à le précipiter dans une éternité de tourments bien méritée.

— Pour la même raison que je ne tiens pas compte de mon chant en ce moment même, alors qu'il me hurle de te rendre ta liberté, répondit-il d'une voix douce et assurée. Pour la même raison qui fait que tu ne parviens pas à me tuer. (Avec lenteur, il leva une main pour lui caresser tendrement la joue.) J'étais revenu dans le Royaume en quête d'une sœur. J'en ai trouvé deux.

— Je ne suis pas ta sœur. Je ne suis pas ton amie. Je cherche l'épée du Justelame afin d'unir tous les Fervents dans l'amour du Père.

Il poussa un petit soupir agacé.

— Ton Père Universel ? Rien de plus qu'une accumulation de mythes et de légendes millénaires. Et s'il existait vraiment, ses prélats auraient tôt fait de te haïr pour ce que tu es.

Le frisson qui agitait le corps de Reva se mua en tremblement, au point de faire vibrer l'épée dans sa main. *Une simple pression...* Elle bascula en arrière, s'écroula au sol.

— Reste avec nous, Reva, l'implora-t-il.

Elle se releva en toute hâte et se mit à courir, à courir comme jamais parmi les herbes hautes, aveuglée par les larmes et les reflets de la lune qui accrochaient l'acier de son sabre à chaque foulée. Elle étouffa un sanglot quand un cri plaintif s'éleva dans son dos :

— Reva !

Chapitre 9

FRENTIS

La graine germera...

La démangeaison se déclara au lendemain du meurtre du vieillard. Frentis s'éveilla en sursaut, le corps nu de la femme pressé contre le sien. Elle dormait paisiblement, les traits détendus par l'étreinte de la nuit, ses longues mèches noires plaquées contre son front et ses joues. Ses lèvres entrouvertes laissaient échapper un mince filet d'air que le réveil brusque de son compagnon mua en gémissement assoupi. Il avait très envie de l'étrangler. Elle s'était déchaînée sur lui toute la nuit durant, triomphante et exaltée, labourant de ses ongles la chair de son dos, ses cuisses fermes enroulées autour de sa taille, chacun de ses coups de boutoir ponctué par une phrase cryptique haletée en volarien.

— Le monde... est à nos pieds, désormais... mon amour... Que l'Allié avance ses pions... mon tour viendra... bientôt... Quant à toi...

Elle s'était figée au-dessus de lui, le visage barré d'un large sourire tandis qu'elle lui plantait un baiser sur le front. Roulant le long de ses seins, quelques gouttes de sueur avaient atterri sur sa poitrine balafrée.

— Tu es ma pièce maîtresse. Celle qui m'offrira la victoire.

Allongé dans ce lit, le corps frangé de lumière par les rayons obliques du soleil qui filtraient à travers les volets, il battit le rappel de sa volonté et ordonna à ses bras de se mouvoir, à ses mains de comprimer la gorge de cette créature malfaisante. Mais ses bras gisaient le long de ses flancs, immobiles et obstinés. Malgré son profond sommeil, probablement peuplé d'atroces visions qu'elle confondait avec des rêves, elle parvenait encore à le maintenir sous son joug.

Frentis laissait son regard vagabonder sur le plafond lambrissé de leur chambre quand il prit conscience de la démangeaison. Un léger picotement dans son flanc, juste en dessous de sa cage thoracique. Il

l'attribua tout d'abord à l'un des innombrables insectes qui pullulaient dans cette région de l'Empire, mais la pulsation lancinante qui s'en dégageait lui parut trop cadencée, trop régulière pour être l'œuvre d'une ou plusieurs mandibules.

La femme remua doucement, roula sur le dos et ouvrit les yeux, ses lèvres étirées en un sourire alangui.

— Bonjour, trésor.

Comme Frentis ne répondait pas, elle leva les yeux au ciel.

— Oh ! cesse donc de boudier. Cet homme était bien loin de mériter ta noble commisération, tu peux me croire. (Elle quitta le lit, nue comme un ver, et vint se poster près de la fenêtre pour contempler la rue à travers les persiennes.) Notre virée d'hier soir fait parler d'elle, en tout cas. Il fallait s'y attendre. Que l'une de leurs déesses s'avère incapable d'empêcher l'incendie de son propre temple ne pouvait que plonger ces misérables crédules dans l'hystérie la plus totale.

Elle se détourna de la fenêtre, émit un long bâillement et frotta ses cheveux ébouriffés.

— Va t'habiller. Notre liste est longue et nous avons du chemin à faire.

Il regagna sa chambre, sa nudité arrachant un hoquet de surprise à la domestique qui errait dans le couloir. Il ferma la porte sur le visage rouge pivoine de celle-ci et entreprit de s'habiller. La démangeaison continuait de l'irriter et la relative liberté de mouvement octroyée par la femme lui permit de s'examiner. Du bout des doigts, il palpa la chair de son ventre, sans rien déceler d'autre que l'épaisse cicatrice qui courait, ininterrompue, depuis son flanc jusqu'à son torse. Une minute... Si, quelque chose avait changé. Un rapide examen révélait un infime changement de texture du tissu cicatriciel, plus lisse à certains endroits qu'auparavant. Une différence invisible à l'œil nu, mais qu'un contact prolongé permettait de repérer sans mal.

Impossible ?... Serait-ce en train de guérir ?

Lui revint en mémoire l'inquiétude de la femme à la vue du sang du vieillard sur son visage, la paralysie complète qu'elle lui avait infligée, à l'affût du moindre changement dans son attitude, ainsi que les dernières paroles de leur victime agonisante. *La graine germera...*

Une morsure impatiente lui embrasa tout le corps et il finit de se vêtir. Guérison ou pas, elle le tenait sous sa coupe, irrémédiablement.

Ils se rendirent au port et réservèrent une place à bord d'un robuste vaisseau marchand en partance pour les Douze Sœurs. Le capitaine, un vieux loup de mer aux traits burinés, jeta à Frentis un coup d'œil méfiant, puis déclara quelque chose à la femme.

— Il dit que tu ressembles à un Boréen, traduisit-elle avec un petit rire, avant d'adresser au capitaine une réponse en volarien qui parut le

satisfaire.

Il leur attribua une cabine dans l'entrepont, encombrée de poulets en cage et de tonneaux d'épices. Le navire prit le large dans l'heure qui suivit, déployant ses voiles dès le lever d'ancre afin de profiter du vent puissant qui soufflait du nord-ouest.

— Si tu savais combien j'exècre la mer, les bateaux et les marins, lui souffla la femme en grimaçant, les yeux baissés sur les vagues. J'ai jadis navigué jusqu'en Extrême-Occident. Rends-toi compte, des semaines entières passées sur une coque de noix en compagnie d'esclaves et de matelots décérébrés... Oh ! il m'en a fallu du sang-froid pour ne pas tous les massacrer en chemin.

Un cri d'un des membres de l'équipage attira leur attention sur un jeune mousse qui, excité comme une puce, pointait du doigt vers tribord. Frentis et la femme le rejoignirent le long du bastingage, où une grappe de marins s'était déjà rassemblée pour bavarder en alpiran. Le jeune guerrier, incapable de rien distinguer dans les flots changeants alentour, ne comprit tout d'abord pas la raison de cette effervescence, mais il finit par remarquer à quelque deux cents mètres de là un bouillonnement d'écume fendu par une gigantesque queue triangulaire. *Une baleine*, jugea-t-il. Il en avait déjà vu plusieurs, au large de la côte renfaëline. D'impressionnantes créatures, à n'en pas douter, mais certainement peu à même de déchaîner l'enthousiasme de ces hommes.

Le tumulte cessa brusquement et un nuage écarlate se mit à enfler sous l'eau écumeuse alors qu'une monstrueuse gueule affleurait à la surface, ses mâchoires écartées révélant plusieurs rangées de crocs scintillants. Le monstre replongea bientôt sous l'eau et une queue d'environ douze mètres s'éleva dans son sillage. Sa chair ruisselante miroitait au soleil ; au dos gris sombre zébré de rayures rouges répondait un ventre pâle, d'un blanc laiteux. La queue géante fouetta l'air un court instant, puis disparut. Quand l'océan se fut refermé dessus, seules quelques bulles montées des profondeurs vinrent troubler l'eau mêlée de sang.

— Un requin roux, dit la Volarienne. Il est rare d'en voir si près des côtes.

Après quelques échanges enjoués, l'équipage finit par se disperser. Il s'agissait d'un bon présage, manifestement.

— Ils disent qu'Olbyss, le dieu des mers, a offert une baleine au requin afin d'assouvir sa faim et permettre au navire de cingler sans risque, expliqua la femme en se tournant vers l'océan pour dissimuler son sourire méprisant. Il va falloir bien plus qu'une baleine pour assouvir la mienne, de faim.

La terre apparut à l'horizon quatre jours plus tard, annoncée par

l'apparition d'une haute silhouette montagnaise à travers les brumes matinales ; une silhouette de plus en plus sombre à mesure que le vent les poussait vers le littoral, ce qui ne manqua pas d'intriguer Frentis. Il finit par se rendre compte que cette noirceur était due aux arbres innombrables qui tapissaient chaque versant, depuis les contreforts jusqu'au sommet. Une nouvelle jungle les attendait.

Leur vaisseau s'amarra le long d'une étroite jetée, dans le prolongement d'une rade naturelle de la côte sud de l'île. Cette dernière, lui apprit la femme, se nommait Ulpenna et se trouvait être la plus orientale des Douze Sœurs, cet archipel faisant office de pont brisé entre les deux continents. Il la suivit le long de la jetée jusqu'à une ville de bonne taille, dont l'élégance architecturale témoignait d'une vénérable ancienneté et jurait avec le foisonnement anarchique de plates-formes du marché aux esclaves de la côte volarienne. Au pied de chacune des demeures, de solides bâtisses à deux étages, s'élevaient de somptueuses statues en bois dont l'incroyable diversité surprit Frentis.

— Chaque maison possède son dieu, lui expliqua la femme, manifestant une fois encore une déconcertante aptitude à lire ses pensées. Un génie tutélaire qui protège la famille depuis des générations.

Ils s'arrêtèrent dans une taverne où ils déjeunèrent d'un ragoût de poulet lourdement épicé, et la femme en profita pour discuter avec leur serveur. Malgré sa méconnaissance de l'alpiran, Frentis parvint à relever dans leur conversation les mots « justice » et « palais ».

— Pas de gardes, commenta la femme après le départ du serveur. Un homme bien confiant, ce magistrat. Et apprécié de tous, à en croire ce jeune garçon. Plutôt étonnant pour un législateur, non ?

Ils traînèrent à la taverne jusqu'en fin d'après-midi, puis empruntèrent la seule et unique route au départ de la ville, une piste en terre battue se faufilant à travers la jungle escarpée qui recouvrait les versants de la montagne. Ils la suivirent une bonne heure durant, après quoi la femme entraîna Frentis le long d'un sentier étouffé par la végétation dense de la forêt pour arriver en vue d'un grand manoir. L'impressionnante structure à trois étages se dressait à flanc de montagne sur une vaste saillie rocheuse, ses fenêtres ouvertes à la brise du soir qui montait de la mer.

— Occupe-toi seulement du magistrat, l'informa la Volarienne tandis que Frentis se mettait torse nu, enlevait ses bottes et maculait sa chair de terre grasse. Apparemment, il y aurait une femme et trois enfants, mais je te dispense de t'en débarrasser. (Elle lui tordit gentiment le nez.) N'est-ce pas adorable de ma part ? Allez file, maintenant.

Le serveur de la taverne disait vrai : aucune sentinelle ne gardait la demeure. Seul un serviteur entretenait un jardinet à l'arrière de la maison, tandis qu'un autre se chargeait d'allumer les lampes du perron. Frentis approcha le domaine en rampant sous les broussailles épaisses, puis se figea une fois parvenu à vingt pas de la façade sud. Immobile, il attendit le crépuscule à plat ventre avant de gagner le mur à pas de loup. Il n'eut aucun mal à l'escalader, la débauche d'ornementations choisie par les architectes lui fournissant quantité de prises.

Il prit pied sur la terrasse du dernier étage et y trouva une porte ouverte. À l'intérieur, un enfant dormait dans un grand lit, sa petite silhouette perdue dans l'immensité des couvertures. Frentis traversa furtivement la pièce et se faufila dans le couloir, découvrant deux nouvelles chambres d'enfants endormis avant de se glisser à l'étage inférieur. Le premier étage comportait deux salles plus spacieuses. L'une, garnie de livres, avait tout d'un bureau ou d'un salon de lecture, pour l'heure inoccupé ; l'autre était une chambre à coucher au lit apprêté et bordé. Comme il regagnait le palier, il entendit des voix montant du rez-de-chaussée.

En dépit des craquements étouffés des marches vétustes de l'escalier, il descendit dans le vestibule d'un pas léger qui ne trahit pas sa présence. Les voix provenaient d'une pièce située à l'avant de la maison – un homme et une femme, en pleine conversation derrière une porte close. Frentis trouva un recoin plongé dans l'ombre où se tapir, et attendit.

La démangeaison lui semblait avoir empiré depuis ce matin, se muant peu à peu en une exaspérante irritation. Si la Volarienne lui avait suffisamment lâché la bride pour lui permettre de se gratter, cela ne le soulageait en rien, et une fois encore il sentit du bout des doigts que sa cicatrice s'était légèrement résorbée.

Tiré de ses pensées par un grincement sonore, il tourna la tête vers la porte dont le battant s'ouvrait sur une silhouette de femme. Le corps de biais, celle-ci adressait à l'occupant de la pièce quelques mots, son visage éclairé par une flambée de cheminée. La quarantaine passée et le sourire facile, elle dégageait un charme certain, rehaussé par son chignon haut et sa robe de soie bleu pâle. Une voix masculine lui répondit depuis l'intérieur de la pièce et elle émit un petit rire avant de tourner les talons pour rejoindre l'escalier puis monter à l'étage, sans remarquer Frentis.

Le jeune guerrier attendit qu'elle ait gagné la chambre pour quitter sa cachette. La femme ayant laissé la porte entrebâillée, il pouvait apercevoir sa cible. Assis devant un secrétaire au pied d'une fenêtre offrant une vue superbe de l'océan, il lisait un parchemin et fredonnait doucement. Comment s'appelait-il, cet homme de taille moyenne,

plutôt corpulent, aux cheveux clairsemés et grisonnants ? se demanda Frentis en tirant la dague dissimulée au creux de son dos.

— Un seul coup, déclara la femme alors qu'ils s'acheminaient vers le sommet de la montagne.

Ils avaient attendu le lever du soleil tapis dans la jungle, afin de surveiller la maison et guetter les premiers hurlements. Les cris déchirants de l'épouse du magistrat avaient à peine retenti qu'ils s'étaient mis en route, prenant soin de se tenir à l'écart de la ville dont les habitants auraient tôt fait d'apprendre la nouvelle et de s'interroger sur les derniers voyageurs en date.

— Propre, net et sans bavures, poursuivit la Volarienne d'une voix claire, manifestement peu affectée par leur difficile progression. Alors, tu ne me remercies pas de t'avoir laissé lui accorder une mort si miséricordieuse ?

Frentis, muet, se concentrait sur le versant rocailleux de la montagne.

Le soleil avait atteint son zénith quand ils parvinrent au sommet. Tournée vers l'ouest, la femme écarta largement les bras.

— Les Douze Sœurs dans toute leur splendeur !

Le reste de l'archipel, noyé de brume, s'étirait dans le lointain : onze îles couvertes d'une jungle épaisse, blotties les unes contre les autres sur l'océan.

— Des siècles durant, même les plus téméraires refusaient de s'établir ici, reprit la femme. On raconte que l'endroit fut jadis le théâtre d'un terrible cataclysme, un événement d'une telle violence qu'il fit voler en éclats l'isthme reliant notre continent à celui de l'Empire Alpiran. Nul n'en connaît l'origine, malgré les mille et une légendes qui courent à son sujet. Les Alpirans y voient la conséquence de la guerre entre les Sans-Nom et leurs dieux, un affrontement si brutal que la terre a tremblé et que l'isthme s'est effondré dans l'océan. Pour les tribus du Sud, la catastrophe serait due à la chute d'un gigantesque globe de feu ayant provoqué un maelström de mort et de dévastation. Un ancien récit volarien narre pour sa part qu'un puissant sorcier aurait invoqué une entité incontrôlable, entité qui aurait ravagé la terre avant d'emporter le mage dans le néant d'où il l'avait arrachée. Bref, tout ce qu'on sait, c'est qu'une catastrophe a eu lieu et qu'elle a laissé cette région dans l'état où tu la vois à présent : d'un pont entre deux continents, il ne reste plus que douze îles éparées. Entre-temps, d'innombrables histoires ont vu le jour au sujet des forces innommables et des sortilèges qui hantent l'endroit. Animaux doués de parole, hommes-bêtes et j'en passe... Imagine la surprise des premiers explorateurs alpirans qui ont osé y débarquer et n'y ont rien trouvé d'autre que cette jungle puante.

Avant de descendre le versant occidental, la Volarienne se tourna vers Frentis et ajouta :

— Pas le temps d'admirer la vue, mon trésor. Il nous faut quitter ce rocher avant la nuit. Tu sais nager, j'espère ?

Le bras de mer qui séparait Ulpenna de sa plus proche voisine mesurait près de huit kilomètres en son point le plus resserré. Sur ordre de la femme, Frentis avait façonné un petit radeau pour leur paquetage à l'aide du petit bois qui jonchait la plage et de lianes récupérées dans la jungle. Il le poussait devant lui à présent, les deux bras tendus, propulsé par la seule force de ses jambes dans l'eau sombre. S'il s'était toujours considéré comme un bon nageur, il n'avait jamais exercé ses talents ailleurs que dans les méandres de la Saline, à l'endroit où elle contournait les murailles de la Loge. Ici, il perdait tous ses repères ; entre la houle constante de l'océan et les ténèbres de plus en plus profondes de l'eau à mesure que le soleil plongeait derrière l'horizon, il ne pouvait s'empêcher de penser au grand requin roux qui avait déchiqueté la baleine.

La femme éclata de rire, se tourna sur le dos et battit mollement des jambes dans l'eau, parfaitement à l'aise.

— Ne t'inquiète pas, va. Un requin roux ne s'embarrasserait pas de gibier aussi maigre que nous. Ses petits cousins, par contre...

Avec un nouveau rire, elle s'élança en direction de la rive opposée, laissant Frentis en proie à une terreur renouvelée.

Ils atteignirent la terre ferme sans encombre, quand bien même le jeune guerrier aurait juré avoir senti des écailles râpeuses lui effleurer la jambe sous les vagues. Il rassembla quelques branches de bois flottant, les empila sur la plage et laissa la femme allumer le feu. Elle approcha une main du cône rudimentaire préparé par son esclave, émit un grognement de douleur et de plaisir mêlés et laissa échapper une flamme de sa paume pour embraser les fagots, sans s'inquiéter du filet de sang qui perla sous son nez presque immédiatement. Elle eut beau l'essuyer du bout du pouce d'un geste nonchalant, Frentis la vit agiter ses doigts enflammés et réprimer un violent frisson de douleur. « Il y a toujours un prix à payer, mon amour. »

Assis sur le sable, ils laissèrent la flambée sécher leurs vêtements détrempés tandis que l'obscurité s'épaississait et qu'un croissant de lune montait à l'assaut du ciel.

— Tu sais chanter ? demanda la Volarienne. J'ai toujours rêvé d'entendre mon amant me donner la sérénade sous un clair de lune.

Pour une fois, elle n'eut pas besoin d'exhorter Frentis à lui répondre.

— Non.

— Je peux t'y obliger, tu le sais, dit-elle en sourcillant.

Les yeux rivés aux flammes dansantes du feu de camp, il garda

le silence.

— Tu te demandes qui il était, reprit-elle. Pourquoi son nom se trouvait sur notre liste.

La démangeaison le reprit, presque brûlante à présent. À grand renfort de volonté, il se retint de grimacer et garda ses mains serrées sur ses genoux. La femme avait-elle conscience de son malaise ? Si oui, elle n'en laissait rien paraître, occupée qu'elle était à alimenter le feu de brindilles sèches avant de reprendre :

— Tu me vois désolée de t'apprendre qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais bougre. Bien au contraire, même, d'après les informations que j'ai pu rassembler sur lui. Un juge éminent, intègre et parfaitement incorruptible. Le genre d'homme à s'attirer la confiance de tous, riches et pauvres confondus. Le genre d'homme vers qui se tourner en temps de crise. (Elle jeta une dernière brindille dans le feu et offrit à Frentis un sourire désabusé.) Voilà pourquoi il a atterri sur ma liste. Il ne doit sa mort qu'à son mérite, pas à toi. Tu n'es que l'instrument d'un plan établi longtemps à l'avance.

Elle se leva, vint s'asseoir à côté de lui et posa la tête sur son épaule, ses mains pressées sur son bras. Pendant un court instant, Frentis se laissa bercer par ce simulacre d'amour. *Quel beau tableau nous formons, tous les deux, deux jeunes amants blottis l'un contre l'autre sur une plage baignée de lune...*, songea-t-il avec amertume. Quand la femme reprit la parole, pourtant, ce fut d'une voix dépourvue de tendresse, un murmure âpre et sibilant, à peine contenu ; la voix d'une folle furieuse.

— Je sais combien tu souffres, dit-elle. Je ne me rappelle que trop bien cette douleur, mon trésor, malgré les siècles qui me séparent d'elle. Tu me crois cruelle, mais que sais-tu de la véritable cruauté ? Le tigre manifeste-t-il la moindre cruauté quand il fauche l'antilope ? Ou le requin roux quand il éventre la baleine ? Ton roi fou était-il cruel quand il t'a envoyé à la mort dans sa stupide croisade ? Tu confonds ambition et cruauté, et j'ai toujours fait preuve d'ambition. Je n'agis pas gratuitement. Quand nous en aurons fini avec cette liste, je te promets que nous en écrirons une autre. Une liste rien qu'à nous. Alors, toute douleur s'évanouira chaque fois que tu bifferas un nom. Tu ne ressentiras qu'une joie profonde.

Elle se pressa contre lui avec un soupir voluptueux... et la démangeaison reprit de plus belle.

Ils prirent deux autres vies au cours de leur séjour dans les Douze Sœurs. Le commis d'un négociant sur Alpenna, étranglé par la femme dans une ruelle alors qu'il cherchait un endroit où évacuer ses libations de la nuit, puis une fille de taverne sur Astenna, que Frentis attira dans sa chambre en faisant danser un doublon d'argent entre ses

phalanges. Elle gloussait quand elle le suivit dans l'escalier, gloussait encore quand il lui fit une révérence à l'entrée de la chambre et gloussait toujours lorsque, après avoir allumé une lampe, il la serra dans ses bras. Une fois de plus, la femme lui accorda le droit d'en finir vite.

Ils embarquèrent à bord d'un navire avant l'aube et prirent le large avec la première marée. Le bateau accosta quatre jours plus tard à Dinellis, un port important vibrant d'activité, plus impressionnant encore que celui de Mirtesk. Ils délaissèrent leur dernière couverture – une dame et son garde du corps – pour endosser le rôle d'un couple, la Volarienne jouant cette fois-ci la femme soumise et lui l'époux vantard et autoritaire, fils pourri gâté d'un marchand meldénéen venu superviser les affaires de son père. Dinellis leur offrit l'occasion de rayer un nouveau nom de leur liste, un aubergiste bien en chair qu'un Frentis déluré persuada de venir partager un cruchon de vin sur leur terrasse. Ils abandonnèrent son corps sans vie sur son fauteuil, son regard vide tourné vers la rade du port, sa coupe de vin encore posée sur son ventre bedonnant.

Plus ils progressaient vers le nord et plus leurs journées se paraient d'une cauchemardesque monotonie, chaque étape leur fournissant une nouvelle victime inscrite sur leur registre de mort. La liste ne semblait avoir aucun sens, du moins aux yeux de Frentis. Quel lien pouvait donc unir cette lavandière, tuée à quinze kilomètres au nord de Dinellis, cet ouvrier agricole aux épaules carrées exécuté deux jours plus tard et cette vieille femme sourde et à demi aveugle poignardée le lendemain ? S'il n'avait vu de ses propres yeux l'homme à la voix curieusement familière remettre la liste à la Volarienne, Frentis aurait soupçonné cette liste de n'être qu'un reflet de l'âme torturée de sa maîtresse démente, une chimère lui permettant de distribuer la mort au tout-venant. Par ailleurs, le sang-froid qu'elle manifestait désormais à chaque meurtre lui faisait prendre conscience que leur mission n'avait rien d'une partie de plaisir. La sauvagerie qui l'avait tant révolté lors de l'assassinat du vieillard à Hervellis avait laissé place à une froide efficacité. Que la Volarienne tienne le poignard ou qu'elle le pousse à tuer, elle ne laissait plus aucune place au hasard. Ils filaient leurs victimes avec soin, ne les expédiaient que lorsque l'occasion idéale se présentait et fuyaient avant qu'on puisse donner l'alerte.

Un menuisier à Varesh. Un autre magistrat à Raval. Le meneur d'une troupe de hors-la-loi dans les collines occidentales.

— Eh bien, il nous a donné du fil à retordre, celui-là.

Avec un coup de menton en direction du cadavre du brigand, la femme secoua le sang qui empoissait la lame de son glaive.

Frentis esquiva le coup de lance du dernier des pillards ; les cinq autres gisaient sur le sol de leur campement, dans une mare de sang

grandissante. Trouver leur cachette n'avait pas été une mince affaire et il leur avait fallu rôder cinq jours durant dans les reliefs rocaillieux de l'Ouest alpiran avant de les débusquer. Une fois sur place, la femme avait préféré s'abstenir d'attendre la nuit pour lancer l'assaut.

— Pas le temps de faire dans le détail, mon amour.

Le meneur avait vendu chèrement sa peau, quoiqu'un peu trop rapidement. Ses hommes, quant à eux, n'avaient pas pris la fuite en le voyant tomber, ce qui témoignait des liens d'amitié et de respect qui animaient leur coterie.

Le dernier brigand, aux cheveux tressés en longues nattes fines, avait décoré les contours de sa bouche et de ses yeux d'un entrelacs complexe de scarifications. Après avoir fait pleuvoir sur Frentis un torrent de malédictions en alpiran, il redoubla ses efforts et, emporté par sa fureur, allongea un coup de lance mal ajusté. Le fer échancré de son arme fendit le vide, le laissant à découvert. En retour, la botte de Frentis le cueillit en pleine mâchoire et il s'effondra inconscient sur la roche poussiéreuse.

— Il a vu nos visages, dit la femme.

D'une pression mentale, elle força Frentis à presser son épée sur la nuque du bandit inconscient...

... La démangeaison le calcinait, telle une braise attisée par un vent si puissant qu'il l'imaginait capable d'embraser sa tunique et d'aveugler la femme...

... Il sentit sa lame plonger dans la chair du brigand, lui sectionner l'échine. L'homme fut parcouru d'un unique spasme avant de mourir.

Ils s'emparèrent des chevaux de leurs victimes – de petites bêtes courtaudes aux jambes ramassées, à peine plus grosses que des poneys – et s'élancèrent au grand galop vers le nord. Au crépuscule, leurs montures commencèrent à montrer des signes de faiblesse. La femme refusant de s'arrêter, ils poursuivirent leur cavalcade jusqu'au petit matin, quand le dernier des animaux mourut d'épuisement. Deux jours de marche supplémentaires leur permirent d'arriver en vue d'Alpira, la capitale de l'Empire.

— Magnifique, n'est-ce pas ? dit la femme. Leurs routes ne valent pas un pet de lapin, mais il faut admettre que leurs villes en imposent.

Conçue comme un immense plateau de *Keschet*, Alpira abritait d'innombrables rangées de maisons et de tours protégées de toutes parts par d'immenses escarpes de cinquante pas d'épaisseur. Dans une autre vie, Frentis aurait probablement été frappé de stupeur par ce spectacle majestueux. Aujourd'hui, cependant, seules les visions morbides de leur meurtrière équipée hantaient son esprit. *L'ouvrier agricole qui délaisse sa charrue avec un grand sourire et s'approche d'eux les bras levés, les prenant pour des voyageurs égarés venus lui demander leur chemin. Le stylet de Frentis qui l'égorge d'un puissant coup latéral. Son*

corps qui s'agite à terre, sous leurs yeux, jusqu'à se vider entièrement de son sang.

— Tu vois, là-bas ? reprit la femme, l'index tendu. Le dôme du palais de l'Empereur. (Frappé par les rayons du soleil de l'après-midi, le dôme en question semblait miroiter sous l'effet d'un pâle incendie.) Il est entièrement revêtu d'argent massif. Je me demande à quoi il ressemblera quand il prendra feu.

Ils établirent leur bivouac au sommet d'une butte voisine qui leur offrait une vue imprenable sur la cité à la lueur du couchant. À mesure que les ombres s'allongeaient, une myriade de points de lumière s'allumait dans les entrailles de la capitale, évoquant une armée de lucioles prise au piège d'une impossible toile d'araignée.

La femme tira de leur paquetage une feuille de parchemin paraffiné, la déplia le temps de parcourir les noms de leurs prochaines victimes, puis la jeta dans le feu où elle noircit et se tordit dans les flammes.

— Tu n'as toujours pas compris, n'est-ce pas ? dit-elle. La raison de notre présence ici ?

Sans piper mot, Frentis regarda brûler les derniers fragments du parchemin.

— Sais-tu ce qu'est la clairvoyance ? insista-t-elle.

Malgré son refus de répondre, il brûlait de comprendre pourquoi elle l'avait forcé à verser tant de sang. S'il parvenait à déceler la moindre logique dans leurs actes, alors peut-être ses visions cesseraient-elles de le harceler avec tant de férocité.

— J'ai entendu l'un de mes frères en parler, une fois, dit-il. Frère Caenis. Il en savait long sur beaucoup de choses.

— Je vois. Et qu'avait donc à dire ce cher frère Caenis, lui si cultivé, au sujet de la clairvoyance ?

— Qu'il s'agissait d'une émanation de la Ténèbre. Un don de double vue permettant de connaître l'avenir.

— Il y a de ça. Mais nous parlons là d'un talent fort approximatif, et de surcroît très rare. Des siècles durant, le Conseil a remué ciel et terre à la recherche d'êtres doués de clairvoyance, et cela dans un seul et unique dessein : augurer ce qui arrivera le jour où nous nous emparerons enfin de ce continent. Des décennies de prédictions, livrées pour la plupart sous la torture, nous ont permis d'établir cette liste. Chacun de ces noms revenait encore et encore dans les visions arrachées aux devins. Le magistrat d'Ulpenna aurait armé une flotte de navires marchands afin de harceler nos lignes de ravitaillement. Le commis était destiné à devenir un stratège hors pair de la guerre navale, et l'artisan d'une glorieuse victoire alpirane. Cette catin dans la taverne allait se découvrir un talent pour l'archerie, pour s'élever au rang de légende le jour où elle embrocherait notre amiral sur le pont de son navire. Je laisse à ton imagination le soin de deviner pour les

autres. Notre liste ne comporte que des héros, mon amour. En les éliminant, nous assurons le succès et la gloire éternelle de l'Empire Volarien.

Un son curieux enfla dans la poitrine de Frentis, une vibration oubliée, étrangère, qui lui râpa la gorge avant de franchir ses lèvres. Son rire – qui tenait plus en vérité d'une quinte de toux aggravée – arracha une grimace à la femme.

— Dois-je comprendre que je t'amuse, mon amour ?

La colère évidente de sa compagne ne fit que redoubler son hilarité, à tel point qu'il manqua de s'étouffer lorsque, le buste en avant et les mains en mouvement, elle embrasa ses cicatrices d'une flambée de douleur.

— Personne ne se moque de moi. Tu m'as vue boire le sang du dernier homme à m'avoir ridiculisée. N'oublie pas de quoi je suis capable.

À la grande surprise de Frentis, elle lui avait laissé la liberté de parler.

— Tu n'en feras rien, espèce de pauvre folle, lâcha-t-il d'une voix rauque. Parce que, à ta manière démente, tu es tombée amoureuse de moi.

Elle se figea soudain, comme paralysée, les poings serrés, le visage agité de tressautements nerveux.

— Il semblerait que tu t'y connaisses bien plus en matière de cruauté que je ne l'imaginais. (Elle se redressa lentement et desserra les poings.) Et qu'est-ce qui t'amuse tant, dis-moi ?

Cette fois-ci, le garrot mental lui imposa de répondre.

— Il y a des millions de personnes dans cet empire, dit-il. Je ne parle pas d'esclaves, mais de citoyens libres par quantités innombrables. Janus a dépêché ici l'armée la plus importante et la plus puissante jamais réunie par le Royaume et nous n'avons pu tenir que trois cités pendant quelques mois. Tu crois vraiment que tuer tous ceux qui figurent sur ta liste permettra aux tiens de s'emparer de l'Empire Alpiran ? que parmi les millions d'êtres de ce continent, aucun ne se dressera pour prendre leur place ? J'espère que ton empire dégénéré va tenter d'envahir ce continent, et j'espère vivre assez longtemps pour le voir lamentablement échouer.

Ce fut au tour de la femme de pouffer, un petit rire court, teinté de mélancolie.

— Oh ! mon chéri, si tu savais comme tu peux te montrer puéril, par moments. Ton étroitesse d'esprit fait peine à voir. Tu me parles d'envahir un empire, à l'image de ces imbéciles du Conseil qui n'ont que ça en tête et sont prêts à se vendre à l'Allié comme la dernière des putains de village. Qu'ils le gardent, leur empire. Moi, je veux bien plus. Et je l'obtiendrai, avec toi à mes côtés.

La démangeaison, demeurée larvée toute la journée durant, reprit de plus belle. Sans véritable douleur, pour une fois, plutôt un lancinant et pénible élanement.

— Mais pour en arriver là, dit la femme en se relevant pour épousseter ses vêtements couverts de sable, il nous faut rayer le dernier nom de notre liste. Et cette fois-ci, puisque tu me trouves si distrayante, j'ai bien envie de te forcer à jouer un peu avec lui avant le coup de grâce. C'est qu'il s'agit d'un enfant, tu comprends, et les enfants adorent jouer.

La villa se dressait au sommet d'un plateau, à l'ouest de la cité. Ses dépendances latérales – une écurie, un atelier – et la courbure de sa somptueuse demeure centrale à trois étages lui conféraient une forme de fer à cheval géant, niché au cœur d'une oliveraie piquetée d'acacias. Par groupes de deux, des gardes en cape blanche patrouillaient étroitement sur tout le terrain. Un rapide calcul permit à Frentis d'estimer qu'on avait cantonné ici une compagnie entière de soldats alpirans, sinon plus.

Afin d'investir la place, ils avaient profité d'une étroite fissure creusée dans la paroi sud du plateau. Si l'escalader de jour semblait déjà hasardeux, la réussite de leur ascension nocturne tenait du miracle. Il savait devoir à la femme la précision fluide avec laquelle ses mains et ses pieds accrochaient les rares prises de cette falaise abrupte, sans jamais faillir. D'une manière ou d'une autre, le joug sous lequel elle le tenait lui permettait non seulement de lui imposer sa volonté – sans oublier ses accès de mauvaise humeur –, mais aussi de lui transmettre ses aptitudes physiques. La démangeaison l'élançait toujours, cependant, et s'il craignait constamment que cette distraction incessante lui fasse perdre pied, l'entrave et le Ténébreux pouvoir de la Volarienne ne lui laissaient aucune marge de manœuvre, de sorte qu'ils atteignirent sans mal la corniche du plateau.

Accroché à la saillie rocheuse, les doigts crispés sur la pierre et le corps baigné de sueur, il attendit près d'elle que s'éloignent les deux gardes postés au-dessus d'eux. Pour autant, à aucun moment il ne vacilla ni ne flancha, si bien qu'il se mit à soupçonner qu'elle pourrait parfaitement, si tel était son désir, le laisser pendre là jusqu'à ce qu'il meure de faim. Une fois les voix des gardes évanouies dans le lointain, elle se hissa sur la terre ferme et s'élança dans le jardin, talonnée par Frentis dix pas derrière. Ils se déplaçaient à toute vitesse presque sans un bruit, d'arbre en arbre, profitant de l'ombre des frondaisons pour se cacher des soldats en patrouille. Tous deux portaient une combinaison en coton noir qui les recouvrait de la tête aux pieds, et ils avaient pris soin de noircir à la cendre les poignées de leurs armes afin d'éviter tout reflet malvenu. Les gardes faisaient preuve d'une vigilance

certaine ; ils n'échangeaient que de rares murmures, constamment à l'affût d'un intrus. De toute évidence, quiconque vivait ici bénéficiait de la meilleure protection que l'Empire pouvait lui offrir.

Il leur fallut plus d'une heure pour rejoindre l'arrière de la demeure principale. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes verrouillées et cette façade n'offrait aucune saillie décorative à même de leur fournir une prise. La femme tira un objet du fourreau de soie qu'elle portait accroché à son poignet et Frentis reconnut le petit garrot qui lui avait servi à étrangler le commis dans les Douze Sœurs : un filin d'acier scintillant de vingt-cinq centimètres de long, muni à chaque extrémité d'une poignée en bois. Elle gagna l'une des fenêtres, inspecta brièvement le cadenas en fer fermant les volets, puis enroula le filin du garrot autour de l'anneau métallique qui le maintenait en place. Ses mains emportées par un ballet invisible, elle entreprit alors de scier le métal. Après tant de minutes passées dans un silence complet, le crissement du filin sur la boucle du cadenas paraissait assourdissant. Frentis fit le guet tout le temps de l'opération. Au loin, il parvenait à distinguer deux capes blanches en mouvement dans le jardin, de gauche à droite puis de droite à gauche, une trajectoire qui les rapprochait inexorablement de la maison. L'ombre de l'écurie dans laquelle ils se dissimulaient ne leur serait plus d'aucun secours lorsque les gardes se trouveraient à trente pas.

Il entendit un « ping » suivi d'un cliquetis sonore quand l'anneau céda enfin, et la femme rattrapa le cadenas avant qu'il touche le sol. Elle ouvrit les volets, grimpa à l'intérieur, laissa Frentis entrer puis ferma derrière eux. Ils se trouvaient dans une cuisine ; le foyer du fourneau rougeoyait encore et des rangées de poêles en cuivre miroitaient à la faveur de la lune. La femme tira son épée et gagna la porte.

La plupart des domestiques dormaient sans doute dans l'une des dépendances, mais certains accomplissaient encore des corvées nocturnes dans la demeure principale, à l'image de ce vieillard qui allumait des lampes dans le vestibule. L'épée de la Volarienne lui transperça le cou avant même qu'il décèle leur présence. La jeune et jolie servante qui balayait l'escalier en marbre eut pour sa part le temps de lever vers eux un regard stupéfait avant que la dague de jet de Frentis s'enfonce dans sa poitrine. Il l'extirpa de son cadavre d'un coup sec tout en montant à l'étage. La démangeaison lui faisait l'effet d'un poinçon dans son flanc, désormais. Son corps irradiait tant de douleur, une douleur insupportable, qu'il aurait sans doute hurlé si le joug ne l'avait pas privé de toute volonté propre.

Au premier étage, ils tombèrent nez à nez avec trois autres domestiques, tous expédiés avec une froide et silencieuse efficacité. La femme ouvrit toutes les portes l'une après l'autre jusqu'à trouver sa

proie. Le garçon s'assit sur son lit lorsque la lumière du couloir l'enveloppa, bâilla et se frotta les yeux. Âgé de neuf ou dix ans, il les considéra d'un air étonné curieusement exempt de peur, puis prononça quelque chose d'une voix ensommeillée.

— Oh non, tu n'es pas en train de rêver, mon petit, dit la femme, avant de hocher la tête en direction de Frentis. Empare-toi de lui.

Elle fit volte-face et remonta le couloir jusqu'à une autre porte. À peine avait-elle ouvert le battant qu'une voix féminine poussa un cri de stupeur inquiète.

Frentis entra dans la chambre de l'enfant, le dominant de toute sa taille, la main tendue. L'enfant regarda tour à tour sa grande paume puis ses yeux, et son regard à présent réveillé fut envahi par une terrible lueur de compréhension. « Je suis désolé », voulut dire Frentis, immobile, rendu à demi fou par l'entrave qui le liait et la douleur atroce dans son flanc. *Tellement désolé.*

Le visage en berne, l'enfant prit la main de l'inconnu et se laissa guider hors de la chambre, traînant des pieds dans son pyjama en soie jusqu'à la porte ouverte par la Volarienne.

À l'intérieur, cette dernière achevait de ficeler une autre femme à une chaise. Avachie, la tête penchée en avant, les traits dissimulés par son épaisse chevelure sombre, sa victime ligotée par les cordelettes arrachées aux rideaux des fenêtres ne tentait même pas de se débattre. Quand elle eut fini, la tueuse saisit sa captive par les cheveux et la redressa violemment, révélant un visage d'une beauté affolante, digne des statues érigées en l'honneur des déesses alpiranes. Sur sa chemise de nuit en soie blanche apparaissaient des zébrures rouges, aux endroits où les cordes avaient mordu sa chair cuivrée. La Volarienne gifla ce ravissant visage une fois, puis deux. La femme reprit conscience après le deuxième coup, ouvrant de grands yeux verts emplis de terreur.

— Mon amour, dit la Volarienne en langue du Royaume, permets-moi de te présenter l'illustre dame Emeren Nasur Ailers, jadis pupille de l'Empereur Aluran Maxtor Selsus et veuve de Seliesen Maxtor Aluran, Espoir déchu de cet empire.

La dame Emeren inspira profondément et rejeta sa tête en arrière.

— Hurlez et votre fils y passe, lâcha la femme.

Emeren ferma les yeux, ses dents serrées laissant échapper un râle étouffé à mi-chemin entre le sifflement et le hoquet.

— Qui que vous soyez..., commença-t-elle en une langue du Royaume teintée d'un léger accent.

— Pardonnez-moi, l'interrompt la femme. Mon sens des convenances n'est plus ce qu'il était. Vous devez, comme de juste, connaître l'identité de vos agresseurs. Ce beau jeune homme ici présent, mon amant et futur époux, s'appelle Frentis, autrefois frère du

Sixième Ordre de la Foi et du Royaume Unifié. Pour ma part, il y a bien des années que je ne ressens plus le besoin de porter un nom. Voyez donc en moi un humble apôtre des intérêts de l'Empire Volarien. Pour le moment, tout du moins.

À la manière dont son regard alternait entre la femme, lui-même et la dague ensanglantée qu'il tenait à la main, Frentis comprit que dame Emeren réfléchissait à toute vitesse. Ce fut seulement quand elle avisa l'enfant silencieux à côté de lui qu'il lut véritablement la peur passer dans ses yeux.

Les palpitations dans son flanc l'aiguillonnaient telle une pique plantée dans sa chair, roulant et tournant sans relâche dans ses entrailles...

— Si vous en savez si long, reprit Emeren d'une voix égale et parfaitement maîtrisée, vous devez également savoir que je ne dispose plus d'aucune influence à la cour. Je n'ai pas la moindre prise sur l'Empereur. Ma mort ne l'atteindra pas.

— Causer du tort à l'Empereur ne nous intéresse pas, répliqua la femme.

Elle gagna le grand lit, s'y assit et se mit à rebondir sur le matelas confortable en agitant les jambes, à la manière d'une gamine espiègle.

— J'ai comme une envie d'éclairer votre lanterne, dit-elle. Concernant votre récent séjour dans l'archipel Meldéen, saviez-vous, très chère, que si vous aviez mené à bien votre projet de vengeance, vous nous auriez considérablement aidés dans notre entreprise ? Nous avons abandonné tout espoir de nous emparer d'Al Sorna, désormais. Nous ne voulons plus qu'une chose : sa mort. Il revient dans chaque prophétie, chaque vision que nous arrachons à nos devins. Il se dresse constamment contre nous, sauvant ceux dont nous souhaitons la mort et tuant ceux que nous voulons garder en vie. Comme feu votre époux, notamment.

Emeren braqua soudain vers elle un regard crépitant de rage et de peur mêlées.

— Eh oui, poursuivit la Volarienne. Les visions sont on ne peut plus claires à ce sujet. S'il avait survécu à son combat contre Al Sorna, Seliesen Maxtor Aluran aurait orchestré l'assassinat de votre empereur et rejeté la faute sur des agents du Royaume Unifié. Son objectif ? Déclencher une nouvelle guerre, un conflit d'une telle ampleur qu'il aurait fini par saper les forces de votre empire, transformer votre époux en monstre – le plus grand tyran de toute l'histoire alpirane – et condamner à jamais votre peuple. Car lorsque nos propres troupes auraient débarqué, personne n'aurait alors pu leur barrer la route.

— Mon époux, grinça dame Emeren, était un homme bon.

— Votre époux convoitait la chair d'autres hommes et vous trouvait répugnante. (Le regard de la femme glissa sur le petit garçon prisonnier de Frentis.) Étonnant, d'ailleurs, qu'il soit parvenu à vous

faire un enfant. Ce qui prouve combien le devoir peut nous pousser à aller contre notre nature. Prenez mon doux prétendant, par exemple. Ce que je vais l'obliger à faire lui causera une douleur infinie, j'en ai conscience, mais je compte bien m'y tenir. Car il est de mon devoir de l'éduquer quant à la nature du lien qui nous unit. C'est qu'il ne m'aime pas, vous comprenez. Il n'y a rien de pire qu'aimer un homme sans rien recevoir en retour... (Elle poussa un soupir, dédiant un sourire peiné à Emeren.) Un supplice que vous ne connaissez que trop bien, je me trompe ? Devoir répandre le sang d'un fils sous les yeux de sa mère, voilà de quoi flétrir à jamais son âme si noble et nous rapprocher enfin. Car à chaque meurtre que nous commettons, notre lien se renforce. Je sais qu'il s'en rend compte, mon chant me l'a appris.

L'effroi nauséux qui nouait les entrailles de Frentis se mua en terreur profonde lorsqu'il vit une larme dévaler la joue de la Volarienne, qui tournait vers lui un regard béat d'admiration.

— Commence par lui couper les doigts, mon amour. Tout en douceur...

... les palpitations irradiaient son flanc en continu, à présent, chaque seconde ponctuée par une nouvelle pointe de douleur...

Il poussa l'enfant au sol, comprima son poignet et le força à écarter ses doigts. D'un geste sûr, il pressa la lame de sa dague contre la première phalange de son auriculaire...

Un fracas puissant retentit soudain au rez-de-chaussée, suivi d'un cri féroce en alpiran.

— Hevren ! mugit la dame Emeren de toutes ses forces, le corps raidi contre sa chaise, les muscles de son cou gonflés.

En réponse leur parvint le grondement sourd d'une cavalcade de bottes sur le sol du marbre.

— Quelle barbe !..., soupira la Volarienne. (Elle se releva d'un bond, gagna la porte et tira son épée.) Plus le temps de nous amuser, en fin de compte, mon bien-aimé. Je file en bas. Fais-leur la peau et rejoins-moi sans tarder.

Désormais seul avec leurs captifs, Frentis saisit l'enfant par les cheveux, tira sa tête en arrière et posa sa dague contre sa gorge exposée...

La palpitation explosa dans son flanc, une intolérable nova de souffrance qui embrasa son esprit et submergea l'étau mental de la Volarienne. Hébété de douleur, il vacilla en arrière et lâcha son prisonnier, plié en deux.

L'enfant courut jusqu'à sa mère et tira sur les liens qui la retenaient à sa chaise.

— *Unteh !* lui criait-elle en secouant frénétiquement la tête. *Emmah forgalla. Unteh ! Unteh !*

Il ne s'enfuira pas, songea Frentis en voyant le petit garçon s'acharner sur les cordes.

À sa grande surprise, il découvrit qu'en dépit du brasier de douleur qui incendiait tout son être il pouvait se déplacer. *Je peux bouger !* Il fit un pas – un pas qu'il ne devait qu'à lui-même ! – alors même que le joug de la Volarienne lui intimait d'égorger sans délai l'enfant et sa mère. Si, tapie dans un recoin de son âme, l'injonction secrète continuait de lui dicter ses gestes, l'incommensurable souffrance qui lui labourait le flanc la surpassait irrémédiablement.

Du rez-de-chaussée lui parvint le tumulte d'un violent combat ; aux clameurs de défi et de rage répondait le son clair de l'acier contre l'acier, suivi par un grand vent d'incendie, pareil au rugissement de l'étincelle sur un bûcher couvert de naphte. Des cris retentirent et des nappes de fumée noire envahirent bientôt le couloir.

Frentis tituba jusqu'à Emeren et l'enfant, ses membres parcourus de soubresauts à mesure qu'il luttait contre le joug et le feu cuisant qui vibrail dans son flanc. Il s'effondra contre elle, lâchant dans sa chute un cri de douleur sous le nez de la prisonnière. Celle-ci détourna la tête dans un mouvement de terreur et de dégoût, puis poussa un nouveau hurlement à la vue de la dague qu'il brandissait maladroitement, s'efforçant de lutter contre l'ordre impie de la Volarienne. L'enfant se jeta sur lui, faisant pleuvoir coups de pied et coups de poing sur son agresseur, mais Frentis ne sentait rien. Concentrant toute sa volonté sur la dague, il approcha la pointe tremblante de la corde passée en travers de la poitrine d'Emeren. Un dernier spasme agita ses muscles et la corde se rompit, libérant la captive. Frentis lâcha la dague dans le giron de la femme et roula sur le dos, pris d'un nouvel accès de convulsions.

Le joug embrasa son esprit avec une vigueur renouvelée, tandis que la douleur dans son flanc refluit peu à peu. *Pas assez*, songea-t-il en se contorsionnant à terre, les mâchoires contractées. *La graine n'a pas suffisamment germé.*

Il avait conscience qu'Emeren se tenait au-dessus de lui, sa dague à la main, le toisant d'un regard où se mêlaient colère et stupeur.

— D-désolé..., balbutia-t-il dans une pluie de postillons. T-tellement... d-désolé...

La dame continuait de l'étudier, incertaine, tandis que son fils la tirait par la main.

— *Entahla !*

Frentis voulait lui hurler de s'enfuir, mais la pression atroce qu'exerçait de nouveau l'étau mental sur son esprit l'empêchait d'enfreindre les ordres de la Volarienne. Dame Emeren darda vers lui un dernier regard inquiet avant de soulever son fils dans ses bras et de décamper. Une fois dans le couloir, elle prit à gauche, préférant avec

raison éviter l'escalier enfumé.

Le joug se referma sur l'âme de Frentis tel un poing de géant. Tout son corps innervé par un ordre implacable – *Sauve-la !* –, il se releva péniblement.

Il dégaina son épée, se rua hors de la chambre et dévala l'escalier au pied duquel la Volarienne croisait le fer avec un garde à cape blanche. Des flammes crépitaient le long des murs du vestibule, noyant le plafond sous une épaisse fumée noire. À bout de forces, la femme redoublait d'agressivité, sa bouche ensanglantée fendue d'un rictus mauvais, mais le garde se révélait être un redoutable adversaire, opposant à chacun de ses coups une puissante riposte à l'aide de son sabre. L'homme – un gaillard puissant à la peau d'ébène, aux cheveux grisonnants et aux traits burinés de vétéran – rappelait quelqu'un à Frentis, mais qui ? À sa vue, le garde grimaça, esquiva la fente plongeante de la Volarienne et s'élança en direction de l'escalier.

Frentis para un premier coup de sabre et répondit par une frappe haute que le garde évita de justesse, plongeant sous la lame une seconde avant qu'elle lui crève les yeux pour se ruer sur l'escalier. Après avoir gravi plusieurs marches, il fit volte-face et croisa le regard de Frentis, un mélange de détresse et de rage au fond des yeux. De toute évidence, l'homme hésitait entre poursuivre le combat et courir à l'étage aux côtés de la dame et de son fils.

« Ils sont hors de danger », aurait voulu lui dire Frentis, si seulement l'étau mental le lui avait permis.

Un cri poussé derrière lui attira son attention sur la femme. Deux gardes avaient bravé les flammes qui léchaient à présent la porte d'entrée pour la prendre en tenaille. Profitant de l'aubaine, l'homme aux cheveux gris allongea à Frentis une botte foudroyante qu'il esquiva d'une rapide pirouette. S'il avait évité la mort, il sentit néanmoins la pointe du sabre adverse fendre le coton noir de sa tunique et mordre la chair de son dos.

Il acheva sa virevolte sur un puissant coup de pied, sa botte percutant violemment le plastron de son adversaire et l'envoyant rouler au sol. Il s'apprêtait à pousser son avantage quand la femme l'appela à l'aide. Elle avait battu en retraite, laissant à Frentis le soin de repousser ses assaillants le temps qu'elle rengaine son arme et braque ses deux poings fermés vers le mur le plus proche. La bouche ouverte sur un hurlement déchirant, elle invoqua deux incandescentes colonnes de feu dont l'impact creva la paroi dans un déluge d'escarbilles rougeoyantes. Elle s'évanouit alors même que les flammes qui entouraient ses mains se dissipaient, des flots de sang s'échappant de son nez, de ses yeux et de sa bouche.

Frentis la rattrapa avant qu'elle s'écrase au sol, la hissa sur une épaule, contra le dernier coup de taille d'un des gardes survivants et

s'enfuit à travers la percée qu'elle avait pratiquée dans le mur.

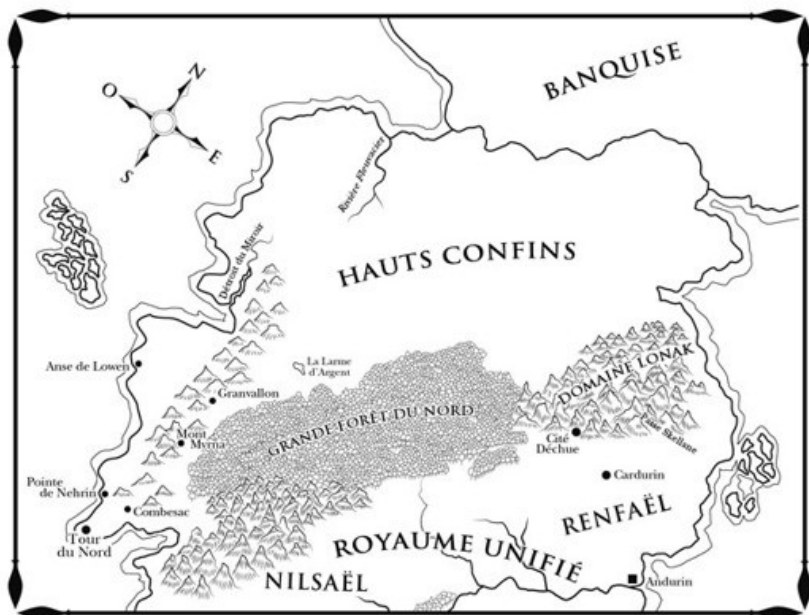
Entre les soldats éperdus qui couraient de toutes parts et l'épaisse fumée noire s'échappant de la villa, le chaos le plus total régnait à l'extérieur. Frentis courut à l'arrière de la demeure dans l'espoir d'y trouver l'écurie, priant tout du long pour ne pas croiser la route d'Emeren et de son fils, bien trop conscient du crime que le joug le pousserait alors à commettre. L'écurie grouillait de gardes et de domestiques occupés à sauver les chevaux du brasier qui consumait à présent la demeure centrale. Dans la tourmente, Frentis repéra un puissant étalon qui regimbait follement et refusait de suivre un garçon d'écurie désespéré. Frentis assomma l'adolescent d'un coup de poing à la base du crâne, jucha la femme sur le dos de l'animal, s'empara des rênes et bondit derrière elle. Le cheval fila sans demander son reste, pressé d'échapper à ce tumulte de flammes et de terreur.

Quand ils eurent émergé de la chape de fumée noire, Frentis obliqua vers l'ouest à bride abattue, laissant derrière lui la villa qui, ravagée par l'incendie, commençait déjà à s'effondrer sur elle-même.

DEUXIÈME PARTIE

L'origine exacte des peuples ayant participé à la migration de masse vers les Hauts Confins, plus connue désormais sous le nom d'assaut de la Horde des Glaces, demeure nimbée de mystère. Leur langue comme leurs coutumes tranchaient de façon saisissante avec celles des sujets du Royaume, des Eorhil et des Seordah qui s'unirent pour contrer leur invasion. Une écrasante majorité des membres de la Horde trouva la mort dans le massacre qui suivit leur incursion dans les steppes, une déroute sanglante à l'issue de laquelle seule une poignée d'entre eux parvint à regagner la banquise. Par conséquent, l'érudit désireux de brosser un tableau exhaustif de leur société doit se contenter des témoignages inévitablement biaisés, obtus et lourds de préjugés des sujets du Royaume de cette époque, comme le prouvent les récits fantaisistes faisant état de Ténébreux pouvoirs et de bêtes de guerre aux dimensions impossibles. De ce corpus d'éléments discutables, il ressort néanmoins que la Horde faisait montre d'une impitoyable sauvagerie à l'encontre de tout homme, femme ou enfant n'appartenant pas à leurs tribus, et qu'elle exerçait une domination remarquable sur un grand nombre d'animaux, dont la plupart trouvaient leur place dans leur ligne de bataille.

Maître Olinar Nuren, frère du Troisième Ordre,
Les Hauts Confins : Esquisse d'une histoire,
archives du Troisième Ordre



Le Témoignage de Verniers

Plaqué contre le bastingage, je tentai de me soustraire au regard inquisiteur et aux miasmes pestilentiels du nouveau venu.

— Je ne sais pas, répondis-je.

Comme par magie, un poignard apparut dans sa main. Il avait dû le dissimuler sous ses vêtements, car je n'avais pas vu d'arme à sa ceinture quand il avait pris pied sur le navire. La lame vint se presser contre ma gorge à une vitesse impossible, inhumaine, tandis qu'il m'empoignait les cheveux de sa main libre afin de me tirer la tête en arrière. Son haleine fétide me submergeait, à présent.

— Où se cache-t-il, scribe ?

— D-dans les Hauts Confins, bafouillai-je. Le roi Malcius l'y a envoyé dès son retour dans le Royaume.

— Ça, je sais. (Je sentis la lame de son poignard entailler ma chair.) Je te demande où il se cache en ce moment. Que t'a appris le Seigneur de Guerre à son sujet ? Quels messages lui a-t-on fait parvenir ?

— Au-aucun ! Je vous jure. C'est à peine s'il fut évoqué. Le Seigneur de Guerre semble nourrir une haine profonde à son endroit.

Le répugnant personnage se pencha sur moi pour m'étudier étroitement, à l'affût du moindre signe d'imposture.

— J'ose espérer que vous me dédommageriez, dit le général. Je comptais mettre à profit les talents de cet esclave.

L'homme à l'odeur délétère émit un grognement et me relâcha, puis recula d'un pas. Je m'appuyai contre le bastingage et luttai pour garder l'équilibre, conscient que m'écrouler sur le pont aurait constitué une terrible insulte à l'encontre de mon maître. L'épouse du général s'approcha et me tendit un mouchoir de soie que je pressai immédiatement contre mon estafilade. Le somptueux tissu brodé se gorga de sang.

— Avez-vous interrogé les prisonniers, comme je vous l'avais ordonné ? demanda l'homme au général.

Il avait gagné la table afin de se servir une coupe de vin, qu'il engloutit en quelques courtes gorgées. Le liquide rubis dévala son menton, ajoutant aux taches qui maculaient déjà ses oripeaux malpropres.

— Oui. (Le général considérait le nouveau venu d'un œil ombrageux, sa voix dure trahissant une répugnance certaine.) Nous n'avons pu leur soutirer que d'improbables fables concernant ce Sombrelame qu'ils semblent tant détester. Rien d'utile. L'idée même qu'il puisse voler à leur

secours leur paraît parfaitement grotesque.

— Vraiment ? (L'homme riva son attention sur moi, une fois encore.)
Approche, scribe.

Je gagnai la table d'un pas précaire en prenant soin d'éviter son regard.

— Tu as voyagé avec lui jusqu'à l'Archipel, me dit-il. Le crois-tu capable de venir en aide à des êtres qui l'abhorrent ?

Je me rappelai parfaitement le récit qu'Al Sorna m'avait confié lors de notre périple, toutes les batailles et tous les défis qui avaient émaillé sa vie. Mais mon souvenir le plus éclatant demeurait le jour du duel, lorsqu'il avait rengainé son épée alors même que le Bouclier gisait à terre, inconscient. Moi qui avais tant de raisons de le maudire – pas un jour ne passait sans que je pleure la perte de Seliesen –, j'avais senti ma haine s'estomper ce jour-là, à cet instant précis. Elle avait cessé de me dévorer, sans disparaître tout à fait.

— Pardonnez-moi, maître, déclarai-je au général, mais il viendra vous combattre, s'il le peut. Ici ou ailleurs.

— Bien sûr qu'il viendra.

L'homme vida une nouvelle coupe de vin, la laissa négligemment retomber sur la table où elle répandit sa lie sur la superbe carte, puis rejoignit son embarcation d'un pas lourd.

— Vous n'avez aucune information à nous communiquer ? lui lança le général.

L'homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Juste un conseil : ne criez pas victoire trop vite.

Il enjamba le bastingage avec une souplesse insoupçonnée pour un homme de son âge et se réceptionna sans mal sur le pont de sa chaloupe avant d'aboyer un ordre bref à l'intention des esclaves postés aux avirons. L'esquif s'ébranla et regagna la côte, l'homme campé à la proue, immobile comme une statue. Malgré la distance qui nous séparait, j'avais l'impression de pouvoir encore humer son odeur.

Fornella punctua son départ d'une courte phrase prononcée d'une voix douce, une citation que je connaissais bien, tirée du troisième de mes Chants d'Or et de Poussière : Méditations sur la nature de la politique.

— « On ne peut véritablement juger une nation qu'à l'aune de ses alliés. »

L'assaut débuta à midi. Aux centaines de vaisseaux débarquant des milliers de Varitai et d'Épées Franches au pied des murailles d'Altor, de l'autre côté du fleuve, répondirent les nuées noires de traits meurtriers tirés du haut des remparts. Certains transports de troupes perdirent tant de rameurs qu'ils n'atteignirent jamais la berge opposée et dérivèrent, hérissés de flèches, au gré du courant. Les salves des défenseurs d'Altor occasionnèrent également de nombreuses pertes aux assaillants tandis qu'ils sautaient sur la rive et s'efforçaient de former les rangs. Le général se

félicita d'avoir fourni des boucliers à ses hommes, décision qu'il me pressa de noter pour la postérité.

— Quelques planches de bois clouées ensemble et brandies par deux ou trois soldats, dit-il. Un antidote on ne peut plus simple aux ravages prétendument redoutables de leurs arcs longs.

En dépit de son « antidote », je dénombrai près de deux cents cadavres sous les murailles quand le premier bataillon atteignit enfin la brèche la plus proche. Les balistes navales, désormais plus proches, avaient troqué leurs rochers contre d'imposantes balles de guenilles imbibées de naphte, qu'un servant d'artillerie allumait avec une torche avant de les propulser par-dessus l'enceinte. À en juger par l'épaisse fumée noire qui s'élevait derrière les murailles, plusieurs incendies sévissaient déjà dans la cité.

— Le feu est l'allié le plus sûr du stratège intrépide, assena le général.

Je me demandai combien de ces aphorismes il avait préparés. À voir son épouse rouler des yeux au ciel, je le soupçonnai d'en avoir encore une batterie en réserve.

La bataille fit rage dans les brèches presque une heure durant, la soldatesque volarienne s'enlisant dans un goulet saturé de flèches qui lui interdisait toute véritable progression. En temps voulu, le général ordonna à ses porte-enseigne de donner aux Kuritai le signal de l'attaque. Le bataillon de soldats d'élite s'élança à bride abattue le long du remblai, brandissant vers le ciel des échelles d'assaut. Si le général avait eu raison de miser sur la répartition inégale des Cumbraëliens, la plupart affectés à la défense des brèches, la charge des Kuritai fit néanmoins l'objet d'une féroce déferlante de flèches acérées. Plus d'une vingtaine d'assaillants tombèrent avant même d'atteindre les murailles, tandis que leurs camarades abattaient leurs échelles sur les créneaux. L'ascension des survivants provoqua de nouvelles pertes dans leurs rangs, chaque seconde ponctuée par la chute d'un nouveau Kuritai transpercé de part en part, à tel point que j'estimai le bataillon réduit de moitié quand un groupe parvint enfin à prendre pied sur le chemin de ronde, petite formation noire perdue dans la masse céladon des Cumbraëliens qui tentaient de les repousser. Le général étudia la mêlée à travers sa longue-vue pendant quelques instants, avant d'aboyer un nouvel ordre à ses porte-enseigne.

— Envoyez les réservistes !

Deux bataillons d'Épées Franches porteurs d'échelles s'avancèrent à leur tour sur le remblai. Épargnés par les traits des cumbraëliens qui avaient fort à faire pour contrer les assauts déchaînés des Kuritai, ils gagnèrent les murailles sans essuyer trop de pertes. Les Épées Franches assaillirent les remparts en deux endroits, attirant toujours plus de défenseurs à l'écart des soldats d'élite qui se taillaient à présent un chemin vers le cœur de la cité. Une vague parcourut soudain les rangs cumbraëliens et ces derniers battirent en retraite, évacuant le chemin de ronde en l'espace de quelques minutes. De l'une des brèches monta alors un cri de triomphe. Les

attaquants volariens avaient envahi la place forte.

— La victoire est à nous, lâcha le général d'une voix blasée savamment calculée.

Il tendit sa longue-vue à un esclave voisin et partit s'asseoir. L'air pénétré, il se frotta longuement le menton.

— Une solide préparation et quelques heures de combat, voilà tout ce qu'il aura fallu pour réussir le plus grand siège de l'histoire volarienne.

Il lorgna dans ma direction, sans doute pour s'assurer que ma plume grattait le papier.

— Le Conseil vous laissera peut-être renommer la cité, dit Fornella. Que pensez-vous de Tokrevia ?

Le général s'empourpra et l'ignora ostensiblement.

— Quoique Champ de Ruine Carbonisé semblerait plus approprié, poursuivit-elle, les yeux levés vers les nombreuses colonnes de fumée qui s'échappaient des entrailles de la cité.

— Nous reconstruirons, grinça le général d'un ton aigre.

Le visage de ma maîtresse n'affichait nulle trace de triomphe, plutôt une ombre de répugnance attristée.

— À condition que vos soldats nous laissent suffisamment d'esclaves pour cela.

Deux heures passèrent, pendant lesquelles le général attendit fébrilement confirmation de la chute de la cité. Il arpentait le pont d'un pas nerveux, ordonnait aux garde-chiourmes de rosser les galériens pour des brouilles, sursautait à chaque bruit. Pour finir, une chaloupe en provenance de la berge vint nous accoster, avec à son bord un commandant divisionnaire identifiable à son armure uniformément noire. L'homme aux traits creusés et noircis de fumée grimpa sur le pont, son bras gauche pansé par une compresse écarlate. Il salua le général et s'inclina devant son épouse.

— Eh bien ? demanda Tokrev.

— Nous avons pris possession des remparts, ô illustre général, déclara l'officier. Cependant, tout porte à croire que les Cumbraëliens n'avaient pas l'intention de les défendre bien longtemps. Ils ont élevé des barricades à l'intérieur de la ville, démolit des maisons afin d'obstruer le passage et posté des kyrielles d'archers sur les toits restants. La ville est une véritable souricière, mon général. Nous avons perdu plus d'hommes dans les rues que dans les brèches.

— Des barricades ! cracha Tokrev. Comment osez-vous vous présenter devant moi pour vous plaindre de barricades ? Abattez-les, enfin !

— Nous avons franchi la première il y a une heure, ô illustre général, mais une autre nous attendait cent mètres plus loin. Les habitants se dressent tous contre nous, hommes et femmes, vieillards et enfants. Nous devons lutter pied à pied pour chaque maison. Quant à leur sorcière, elle semble omniprésente.

La voix du général baissa d'un ton.

— Prononcez encore une fois le mot « sorcière » et je vous fais flageller pour l'exemple devant vos propres hommes.

Il gagna la proue du navire et contempla la cité.

— Un repli stratégique s'impose, ne croyez-vous pas ? dit Fornella. (L'inflexion âpre de sa voix me fit comprendre qu'il ne s'agissait aucunement d'une suggestion.) Le temps de réorganiser les troupes et de consolider nos acquis.

Tokrev se raidit – je le vis serrer les poings dans son dos –, puis se tourna vers le commandant divisionnaire.

— Interrompez notre incursion, reformez les rangs et rassemblez toute l'huile de paraffine que vous pourrez trouver. Nous reprendrons l'attaque à la tombée de la nuit. Et cette fois-ci, nous ne nous contenterons pas de nous battre pour chaque maison. Nous les brûlerons. Bien compris ?

Cette nuit-là, la cité d'Altor se para d'une couronne orangée d'un tel éclat qu'elle en obscurcit les astres. Le général m'avait ordonné de rester sur le pont pour consigner la suite des événements, préférant pour sa part se retirer dans sa cabine en compagnie d'une esclave en provenance de la côte, une fillette d'à peine quinze ans. Fornella musardait quant à elle sur le pont, son châle serré sur ses épaules. Les râles qui émanaient de l'entrepont ne semblaient pas l'embarrasser le moins du monde, tandis qu'elle me rejoignait à la proue du navire pour couvrir l'incendie d'un air lugubre.

— Quel âge a cette ville ? me demanda-t-elle.

— Elle est presque aussi vieille que le Fief de Cumbraël, maîtresse, répondis-je. Au moins quatre siècles.

— Ces flèches jumelles appartiennent à l'un de leurs temples, n'est-ce pas ?

— La cathédrale du Père Universel, maîtresse. Le sanctuaire le plus important de leur foi, si je ne m'abuse.

— À ton avis, est-ce cette foi qui leur inspire de telles prouesses guerrières ? Se sentiraient-ils investis d'une mission divine ?

— Je ne saurais dire, maîtresse.

Peut-être ont-ils tout simplement compris que vous ne leur promettez rien d'autre que l'esclavage et la souffrance, de sorte qu'ils préfèrent mourir les armes à la main plutôt que se soumettre ?

— L'homme de tout à l'heure, reprit-elle. Celui qui puait. Tu ne veux pas savoir qui c'était ?

— Il ne m'appartient pas de vous interroger, maîtresse.

Elle tourna vers moi un grand sourire.

— Regardez-moi ça. Esclave depuis quelques semaines à peine, et le voilà qui campe déjà son rôle à la perfection. Tu dois vraiment tenir à la vie, dis-moi. (Tournant le dos à la cité, elle s'adossa contre la proue et croisa les bras.) Serais-tu surpris si je t'apprenais qu'il ne s'agissait pas du

tout d'un homme, mais d'une simple défroque animée par le spectre d'une entité plus pestilente encore que son odeur ?

— Je... Je ne sais rien de ces choses-là, maîtresse.

— Non, je m'en doute. C'est un secret fort bien gardé, partagé seulement par le Conseil et quelques autres comme moi, des citoyens trop importants pour être tenus dans l'ignorance. Notre hideux et honteux petit secret.

Son regard se fit lointain, comme hanté par un mauvais souvenir. Puis elle battit des paupières et secoua doucement la tête.

— Parle-moi de ce Al Sorna, dit-elle. J'aimerais comprendre qui il est.

Chapitre premier

VAELIN

— Elle me manque à moi aussi, tu sais.

Alornis leva la tête de sa sculpture sur bois et darda sur lui ce regard dur, sombre et tranchant qu'il lui connaissait depuis quatre semaines. Cette expédition forcée n'avait guère contribué à lui gagner l'affection de la jeune fille, c'était peu de le dire, et la soudaine disparition de Reva n'avait fait qu'empirer les choses.

— Tu n'as même pas cherché à la rattraper, grommela-t-elle.

Malgré la note de réprobation qui teintait sa voix, Vaelin éprouva un soulagement certain. Elle ne lui avait pas adressé un mot depuis le jour où, à son réveil, elle avait constaté l'absence de Reva. Leur interminable chevauchée à travers Nilsaël comme leur périple à bord du vaisseau qui les emportait vers les Hauts Confins avaient été marqués par le mutisme obstiné de sa sœur, qui avait refusé de lui adresser la parole sinon pour les échanges les plus élémentaires.

— Que pouvais-je faire ? protesta Vaelin. La ligoter et l'attacher à son cheval ?

— Elle est toute seule, dit Alornis en reprenant la taille de la silhouette inscrite dans son bas-relief à l'aide d'une petite gouge à lame courbe.

Elle avait entamé son ouvrage à peine embarquée sur le bateau, une distraction bienvenue au mal de mer qui lui avait noué les tripes dès leur départ de Givreport. Sa nausée avait fini par s'estomper la semaine suivante, mais pas sa colère, comme le prouvait la hargne avec laquelle son couteau attaquait le bois par petits coups saccadés.

— Elle n'a personne, ajouta-t-elle du bout des lèvres. Personne à part nous.

Vaelin poussa un soupir et se tourna vers l'océan. Entre les vagues hautes et le vent incessant qui fouettait le pont de ses rafales glacées, cette mer du Nord s'avérait bien plus tumultueuse que l'Érinée. Le vaisseau, une frégate à la coque étroite, s'appelait *Lyrna* en hommage

à la sœur du roi. Aux quatre-vingts membres d'équipage s'ajoutait la compagnie de soldats de la Garde Royale au grand complet affectée à la protection de Vaelin pour l'année à venir. Le capitaine des gardes montés, un jeune noble bien bâti répondant au nom d'Orven Al Melna, faisait preuve envers Vaelin d'un respect infini et redoublait de déférence en sa présence, comme pour mieux travestir son rôle véritable : celui d'un geôlier garantissant, pour le compte de Malcius, l'obéissance du nouveau Seigneur de la Tour.

— Que lui as-tu raconté ?

Alornis l'avait rejoint près du bastingage. Moins farouche qu'auparavant, son expression demeurait cependant ombrageuse et méfiante.

— Tu as bien dû lui dire quelque chose pour qu'elle nous quitte si subitement.

Le moment tant redouté était venu. Comment lui avouer ? *Ou plutôt comment lui mentir ?* se corrigea-t-il. *Je mens à tout le monde, pourquoi pas à elle ?* Allait-il expliquer à sa sœur, cette sœur qui voyait en lui un parangon de vertu, que c'était la honte qui avait fait fuir Reva ? qu'elle avait préféré prendre ses jambes à son cou plutôt qu'accepter la tutelle de l'assassin de son père et les sentiments qu'elle nourrissait pour Alornis, marqués du sceau de l'infamie divine par le prêtre qui l'avait élevée ? Une parade parfaite, à n'en pas douter, et suffisamment gênante pour étouffer dans l'œuf les probables questions que sa sœur ne manquerait pas de soulever.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais sa réponse mourut dans sa gorge. Malgré la colère qui couvait dans le regard d'Alornis, il y lisait également de la confiance. *Quand elle me regarde, c'est lui qu'elle voit. Lui a-t-il jamais menti ?*

— Est-ce que Reva t'a jamais parlé de son père ?

Voilà comment il entreprit de lui narrer son histoire, du début à la fin, sans rien omettre. Depuis le jour de son admission au sein de la Loge du Sixième Ordre jusqu'au soir où il avait frappé à la porte de la demeure de leur père. Contrairement au récit qu'il avait brodé à l'intention de l'érudit alpiran lors de leur voyage vers l'Archipel, il lui livra la vérité sans fard, un compte-rendu exhaustif et authentique de son existence ; chaque secret, chaque mort, chaque mélodie de la voix du sang. Cela lui prit un temps considérable, car elle lui posa maintes questions, de sorte qu'une semaine entière passa avant qu'il achève son récit. Lorsqu'il se tut enfin, la côte des Hauts Confins se dessinait à l'horizon.

— Et ton chant te permet de la voir ? lui demanda Alornis.

Ils se trouvaient dans la cabine que le second avait cédée au Seigneur de la Tour et à sa sœur. Assise en tailleur sur sa couchette, elle l'avait écouté avec attention tout en ciselant sans relâche son

morceau de bois. Sous la pointe de ses outils, la silhouette – un échalas maigre et barbu – gagnait un peu plus en substance chaque jour. À l'aide d'un pinceau en poils de martre, elle y appliquait des petites touches expertes de vernis emprunté au caréneur du navire, de sorte que le bas-relief se paraît peu à peu de l'éclat d'une statue de bronze.

— Sherin, où qu'elle soit ?

— Au début, oui, répondit-il. Quand je commençais à maîtriser mon chant. Mais les visions ont fini par se dissiper avec le temps. Il y a plus de trois ans que je n'ai pas perçu sa présence.

— Mais tu essaies encore, non ?

Elle l'interrogeait d'une voix claire, dépourvue de toute incrédulité. Si elle avait nourri quelques soupçons lorsqu'il avait abordé pour la première fois le sujet de la voix du sang, un simple exercice inspiré de l'apprentissage d'Ahm Lin avait suffi à lui ôter tous ses doutes. Il lui avait demandé de cacher un poignard sur le bateau, tandis qu'il restait dans la cabine. Il n'eut besoin que de quelques minutes pour retrouver l'objet dans la cale, glissé entre deux tonneaux de bière. Intriguée, elle avait voulu recommencer, s'adjoignant cette fois-ci le concours d'un matelot qui avait caché l'arme dans le nid-de-pie. Plutôt que grimper aux vergues, Vaelin avait préféré crier à la vigie de la lui lancer. La démonstration avait convaincu Alornis, qui le croyait désormais sur parole.

— J'ai cessé il y a un bout de temps, répondit-il. Percevoir le chant est une chose, mais l'utiliser demande un effort intense, potentiellement mortel si j'y investis trop de forces.

— La créature qui s'était emparée de frère Barkus, tu as essayé de la retrouver ?

— Je l'entrevois de temps à autre. Elle continue de sillonner le monde, trompant et tuant pour le compte de son maître, quel qu'il soit. Mais les visions qui m'en parviennent sont vagues. Je la soupçonne de pouvoir se soustraire à mon chant, d'une manière ou d'une autre. Sans cela, comment aurait-elle pu se tapir dans l'esprit de Barkus si longtemps sans que je la repère ? Elle m'apparaît seulement quand ses pensées se tournent vers moi, sa haine alors si pure et si vive qu'elle perce à travers son masque.

— Elle va encore s'attaquer à toi ?

— Probablement, oui. Je crains qu'elle n'ait pas le choix.

— Que s'est-il passé à la Loge ?

Une fois encore, il fut tenté de lui mentir, tant ce qu'il avait appris lors de sa visite à la commanderie du Sixième Ordre lui avait laissé un goût amer dans la bouche. Au lieu de travestir la vérité, il jugea préférable de la taire.

— J'ai rencontré l'Aspect.

— Ça, je m'en doute. Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ?
— Pas seulement l'Aspect Arlyn. J'ai rencontré l'Aspect du Septième Ordre. Et non, je ne te révélerai pas son identité. Pour ton propre bien. (Il se pencha vers elle, accrochant son regard.) Alornis, ta vie est en danger. Le lien qui nous unit fait de toi une cible idéale. Voilà pourquoi je t'ai emmenée, voilà pourquoi je te raconte mon histoire. Les Hauts Confins sont plus sûrs que le Royaume, mais il ne fait aucun doute que cette créature et ses cohortes peuvent nous y atteindre si elles le veulent vraiment.

— Alors en qui puis-je avoir confiance ?
Il baissa les yeux. *Je lui ai tout raconté jusqu'ici, alors pourquoi m'arrêter en si bon chemin ?*

— Franchement ? En personne. Désolé, petite sœur.
Elle avisa la statue dans sa main.
— Quand père est mort, as-tu... ?
— Je n'ai perçu qu'un vague écho. Il avait déjà rendu l'âme quand j'ai lancé mon chant à ta recherche. Tu contemplais le bûcher, en compagnie de ta mère. Il neigeait. Personne d'autre n'était présent.
— Si, dit-elle avec un mince sourire. Toi, tu étais là.

La Tour du Nord leur apparut deux jours plus tard. Plus large à sa base qu'au sommet, l'impressionnante structure culminait à plus de vingt mètres de hauteur, ceinte par une épaisse muraille moitié moins grande. Austère, massive et nue, elle rappelait à Vaelin les châteaux anciens de Cumbraël, parfaitement dépouillés de toute statue ou ornementation. Une fortification d'un autre âge, en somme, qui se dressait là depuis près d'un siècle et demi.

Les bateaux de pêche et les navires marchands qui grouillaient dans le port s'empressèrent de rentrer leurs avirons et d'enrouler leurs aussières afin de laisser place à la *Lyrna* à mesure qu'elle longeait le môle. Une fois l'ancre jetée, le capitaine Orven fit débarquer sa compagnie, alignant fièrement ses soldats sur deux rangées le long du quai où leurs armures polies scintillaient sous les feux éclatants du soleil. Leur impeccable maintien tranchait avec l'air négligé de la vingtaine d'hommes aux capes vert sombre qui attendaient au bout du débarcadère. En formation lâche, ils arboraient des armures en cuir bouilli auxquelles leurs plastrons élimés – et par endroits rapiécés – conféraient un aspect hétéroclite du plus mauvais effet. La plupart d'entre eux avaient la peau sombre, héritée probablement de leurs ancêtres exilés de l'Empire Alpiran méridional, et aucun ne semblait mesurer moins de un mètre quatre-vingts. À leur tête se tenaient un homme encore plus grand, vêtu lui aussi d'une cape verte, ainsi qu'une minuscule femme aux cheveux sombres parée d'une modeste robe noire.

— De quoi j'ai l'air ? demanda Vaelin à Alornis depuis le haut de la passerelle.

Il portait un superbe ensemble confectionné par le tailleur du roi en personne : une chemise en soie blanche au col rehaussé d'un motif de faucon brodé, des chausses en coton de qualité supérieure et une longue cape bleu sombre ourlée de zibeline.

— D'un véritable seigneur, le rassura Alornis. Et tu aurais encore plus fière allure si tu voulais bien accrocher cette arme à ta ceinture, au lieu de la trimballer sur ton dos.

Elle désigna d'un coup de menton le sac de toile passé à son épaule. Sans relever cette dernière opinion, il plaqua un sourire sur son visage, tourna les talons et descendit la passerelle pour s'approcher de la femme aux cheveux noirs et de son immense compagnon. Tous deux le saluèrent d'une révérence formelle.

— Seigneur Vaelin, dit la femme. Je vous souhaite la bienvenue dans les Hauts Confins.

— Dame Dahrena Al Myrna. (Vaelin se courba à son tour.) Nous nous sommes déjà rencontrés, même si je doute que vous vous en souveniez.

— Je me rappelle parfaitement cette journée, monseigneur.

Elle parlait d'une voix égale, presque prudente. Ses ravissants traits de Lonake étaient impénétrables.

— Sa Majesté vous prie d'accepter ses chaleureuses salutations, poursuivit Vaelin, ainsi que l'expression de sa sincère gratitude pour avoir œuvré au maintien de cette province au nom de la Couronne.

— Sa Majesté est trop aimable, répliqua dame Dahrena. (Elle se tourna vers le colosse campé à sa droite.) Je vous présente le capitaine Adal Zenu, commandant en chef de la Garde du Nord.

— Monseigneur, prononça le capitaine d'un ton impassible et dépourvu de toute chaleur.

Vaelin coula un regard sur la rangée de soldats disparates.

— Je présume qu'il ne s'agit pas de l'ensemble de vos troupes.

— La Garde du Nord comprend trois mille hommes, répondit l'officier. Pour la plupart déployés là où leurs talents seront le plus avantageusement mis à profit. Je n'ai pas jugé opportun d'en mobiliser pour l'événement plus que le strict nécessaire.

Il croisa le regard de Vaelin et attendit quelques secondes avant d'ajouter :

— Monseigneur.

— Et vous avez bien fait, capitaine. (D'un geste, il invita Alornis à les rejoindre.) Voici ma sœur, dame Alornis Al Sorna. Je vous saurais gré de l'installer dans des quartiers dignes d'elle.

— J'y veillerai, dit dame Dahrena. (Au grand soulagement de Vaelin, la jeune femme adressa un sourire à sa sœur avant de

s'incliner.) Bienvenue, ma dame.

Alornis, peu rompue aux manières raffinées de la cour, l'imita gauchement.

— Je vous remercie. (Elle offrit au capitaine une autre courbette empesée.) Et vous aussi, messire.

L'officier lui répondit par une révérence bien moins raide que celle qu'il avait adressée au nouveau Seigneur de la Tour.

— C'est avec plaisir que nous accueillons ma dame en ces lieux, dit-il d'une voix sensiblement plus cordiale.

Vaelin leva les yeux sur la tour qui les dominait de toute sa masse, sa haute silhouette noire plaquée contre le ciel et cernée de nuées d'oiseaux tournoyants. En lui, la voix du sang entonna alors une mélodie inattendue, un doux et chaud murmure teinté de profonde sérénité. Sa manière à elle de lui souhaiter la bienvenue.

Au pied de la tour, pareilles à une grappe de bernacles accrochées à un rocher, se dressaient les annexes indispensables au quotidien d'un château : écurie, forge et divers ateliers. Vaelin guida sous le porche d'entrée la monture qu'on lui avait confiée, puis pénétra dans la haute-cour où l'attendaient les domestiques du donjon, tous réunis pour l'accueillir. Après avoir mis pied à terre, il tenta d'engager la conversation avec certains d'entre eux, mais ne s'attira que des réponses sibyllines et quelques coups d'œil franchement hostiles.

— Fort aimables, ces habitants des Confins, marmonna Alornis alors qu'ils s'acheminaient à l'intérieur.

Sans jamais cesser de sourire à tous ceux dont ils croisaient la route – à tel point qu'il commençait à sentir poindre une crampe –, Vaelin tapota doucement le bras de sa sœur.

La suite seigneuriale occupait tout le rez-de-chaussée de la tour. Perché sur une estrade, un fauteuil en bois de chêne sans fioritures dominait toute l'immensité de l'espace circulaire. Le long du mur, des marches de pierre grimpaient en colimaçon jusqu'à l'étage supérieur.

— Remarquable, lâcha Alornis dans un souffle, manifestement fascinée par l'architecture de la salle. Jamais encore je n'avais vu un plafond d'une telle dimension tenir sans colonnes.

— De puissantes solives métalliques courent à l'intérieur des murs, ma dame, lui expliqua le capitaine Adal. Elles traversent toute la structure de la tour, depuis ses fondations jusqu'à son sommet, et soutiennent chaque étage. Des contrepoids les empêchent de s'effondrer les unes sur les autres.

— J'ignorais que nos aïeux comptaient de si talentueux bâtisseurs dans leurs rangs, commenta Vaelin.

— Parce que ce n'était pas le cas, lui rétorqua le capitaine. Il s'agit en réalité de la seconde Tour du Nord, construite par mon peuple

après qu'il eut trouvé refuge ici. La première était deux fois moins haute et avait tendance à... s'incliner, disons.

Le regard de Vaelin se posa sur une imposante tapisserie accrochée derrière la Chaire Seigneuriale. Longue d'environ quatre mètres pour un mètre cinquante de hauteur, elle représentait une impressionnante scène de bataille : une armée composée de guerriers aux armes et armures d'origines diverses s'y dressait contre une déferlante d'hommes et de femmes aux mines barbares. Vêtus de fourrure, ils se tenaient aux côtés de grands félins aux crocs longs comme des lames de poignard. Le ciel brodé disparaissait derrière des nuées d'oiseaux de proie d'espèce inconnue. Ces rapaces démesurés – plus grands encore que des aigles – plongeaient toutes serres dehors sur l'armée bigarrée.

— La grande bataille contre la Horde des Glaces ? demanda-t-il à Dahrena.

— Oui, monseigneur.

Il désigna les oiseaux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Nous les appelons des faucons-dards, même s'ils s'apparenteraient plutôt à des aigles. Le peuple des glaces les a dressés pour le combat et s'en sert comme projectiles, à la manière de nos flèches.

Les yeux plissés, Vaelin distingua dans le foisonnement de formes de la tapisserie le personnage du précédent Seigneur de la Tour, Vanos Al Myrna. Bâti comme un ours, il levait un puissant marteau d'armes en direction de la Horde. Près de lui se tenait une petite silhouette aux longs cheveux de jais, armée d'un arc.

— Mais c'est vous ! s'exclama-t-il, transporté de surprise.

— J'y étais, oui, dit-elle. Le capitaine Adal aussi. Et avec nous, tous les sujets du Royaume en âge de porter les armes, appuyés par les Eorhil et les Seordah. La Horde massacrant sans discernement combattants et civils, il a fallu ratisser large pour la repousser.

— Une mesure d'autant plus nécessaire qu'aucun soutien ne nous est parvenu du Royaume, ajouta le capitaine.

Comme Vaelin s'attardait sur les tigres de guerre qui parsemaient les rangs de la Horde des Glaces, il sentit la voix du sang enfler en lui et tourna ses pensées vers le nord-ouest. *Ils ont fini par trouver refuge là-bas, en fin de compte.*

Dahrena émit un hoquet étranglé qui arracha Vaelin à sa contemplation muette. La jeune femme, les yeux écarquillés, l'observait d'un air stupéfait. Il haussa un sourcil étonné.

— Ma dame ?

Les joues empourprées, elle détourna le regard.

— Laissez-moi vous présenter vos appartements, monseigneur.

— Avec joie.

Située au troisième étage, sa chambre offrait une vue imprenable sur la ville et la campagne environnante. Au grand lit couvert de fourrures qui occupait un angle de la pièce répondait un solide secrétaire installé au pied de la croisée ouverte vers le sud. Sur un coin du bureau, une liasse de documents jouxtait une plume et un encrier plein.

— J'ai réuni ici les différents rapports et requêtes qui mobiliseront votre attention dans les jours à venir, déclara Dahrena avec un geste en direction des parchemins.

Ils étaient seuls, le capitaine ayant proposé d'installer Alornis dans ses quartiers, à l'étage supérieur.

— Les rubans rouges indiquent les pièces qui revêtent un caractère d'urgence. Je vous conseille d'étudier en premier lieu la missive de la guilde des armateurs.

Il avisa les documents et trouva, au sommet de la pile, un rouleau de parchemin noué d'un ruban rouge.

— Votre minutie vous honore, ma dame.

— Merci. À présent, si vous voulez bien m'excuser, monseigneur...

Elle exécuta une révérence et tourna les talons.

— Que fait-il ? lui lança Vaelin avant qu'elle puisse franchir la porte.

Elle se figea, hésitante, puis fit volte-face à contrecœur.

— Monseigneur ?

— Votre don. (Il se laissa tomber dans le fauteuil du bureau et croisa les doigts derrière sa nuque.) Je sais que vous en possédez un, sans quoi vous n'auriez pas pu percevoir le mien, devant la tapisserie.

Une ombre de peur, puis de colère, passa sur le visage jusqu'alors indifférent de la jeune Lonake.

— Un don, monseigneur. Je crains de ne pas comprendre.

— Oh ! je crois au contraire que vous ne comprenez que trop bien.

Ils se jaugèrent en silence quelques secondes durant. Comme elle le toisait d'un œil noir, Vaelin prit la mesure de la défiance à laquelle il devrait se heurter dans cette province.

— Où pourrai-je trouver mon frère ? demanda-t-il enfin, quand il eut compris qu'elle n'avait aucunement l'intention de répondre à sa question. Le guerrier blond, avec son adorable épouse et son tigre de guerre.

Dame Dahrena émit un grognement de dépit amusé.

— Elle m'avait prévenue que vous devineriez. Qu'il ne servirait à rien de vous mentir.

— Vous auriez dû l'écouter. Vous a-t-elle également fait savoir que vous n'aviez rien à craindre de moi ?

— En effet. Mais elle vous connaît, contrairement à moi. Et

contrairement au peuple que vous venez gouverner sur ordre de votre roi.

— De notre roi, vous voulez dire.

Elle ferma les yeux un court instant et réprima un soupir d'exaspération.

— Tout à fait, monseigneur. Ma langue a fourché. Vous trouverez Sella et son époux à la Pointe de Nehrin, un hameau situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest. Je sais qu'eux, au moins, seront ravis de vous voir.

Il hocha la tête et s'empara du premier parchemin de la pile.

— Que veulent-ils, ces armateurs ?

— La guilde marchande a récemment décrété une réduction notable des charges d'entretien des navires de commerce afin, prétendument, d'amortir les pertes occasionnées par la guerre alpirane. Les armateurs vous implorent de rétablir au nom du roi le précédent régime tarifaire.

— Ces marchands disent-ils vrai ?

Elle secoua la tête.

— Certains négoces ont souffert, certes, mais le cours du saphir a doublé depuis la guerre. Les bénéfices qu'ils en retirent compensent sans mal la baisse des échanges d'autres articles.

— Je présume que le prix du saphir s'est envolé du fait de sa rareté, non ? Le roi Janus m'a un jour confié que les gisements se tarissaient d'année en année.

Dahrena fronça les sourcils.

— Je ne saurais mettre en doute la parole de feu notre roi, monseigneur, mais le rendement des mines n'a jamais décliné depuis leur ouverture. À tel point, d'ailleurs, que mon père fut obligé de ralentir leur production afin d'éviter un effondrement des prix. La hausse récente est due au fait que les navires du Royaume ne peuvent plus approvisionner directement les ports alpirans.

Vaelin sentit un rire amer monter dans sa gorge. *Un nouveau brin de la toile du vieil intrigant, un nouveau faux-semblant...* Il décacheta la lettre et y apposa sa signature, sentant le regard de Dahrena sur sa main tandis qu'il formait à grand-peine les lettres qui composaient son nom.

— Requête des armateurs accordée, dit-il. Qu'avez-vous d'autre en réserve ?

La jeune femme s'arracha à la contemplation de la signature maladroite pour se tourner vers la pile de documents.

— Eh bien, commença-t-elle en s'approchant du secrétaire pour ouvrir la doléance suivante, il semblerait que le capitaine Adal ait besoin d'offrir de nouvelles bottes à la Garde du Nord...

On donna un banquet en son honneur dans la suite seigneuriale, ce

soir-là, un festin tout à la fois somptueux et irrespirable réunissant les maîtres des différentes guildes municipales, les frères et sœurs supérieurs des Ordres soucieux de maintenir une délégation dans les Confins ainsi qu'un grand nombre de négociants. Ces derniers, de loin les moins taciturnes, profitaient de la moindre occasion pour interpellier le nouveau Seigneur de la Tour et quémander une audience privée, lorsque son emploi du temps le lui permettrait, bien sûr. Dahrena lui ayant fait savoir qu'afin de se prémunir de toute accusation de corruption, son père prenait soin de mener ses entrevues entouré de témoins, Vaelin répondait à chacun des requérants qu'il ne voyait aucune raison de déroger à cette sage habitude.

Il siégeait à la table d'honneur, cerné par les représentants de la Foi. Seuls les Deuxième, Quatrième et Cinquième Ordres disposaient de Loges dans les Confins. Le Sixième n'avait jamais eu besoin de s'établir ici, le roi ayant par décret confié le maintien de l'ordre de la province à la Garde du Nord. Si Janus justifiait cette décision par la nécessité absolue de concentrer les forces de l'Ordre dans le Royaume, Dahrena et son père y voyaient plutôt une manœuvre royale lui permettant de tenir les frères combattants le plus loin possible de ses mines de saphir.

À la grande surprise de Vaelin, le frère Hollun du Quatrième Ordre se révéla être le plus disert de tous les Fidèles. Replet, débonnaire et affligé d'une myopie tenace qui le forçait à plisser les yeux pour y voir, il parlait sans discontinuer de l'histoire des Confins et des difficultés de son Ordre à dresser un bilan précis des transactions locales, tout particulièrement quand il s'agissait de saphirs.

— Saviez-vous, monseigneur, lança-t-il en se penchant un peu trop près de Vaelin, de manière sans doute à distinguer ses traits, que plus d'argent transite dans les trois banques de cette ville en un mois que dans l'ensemble de Castelvarin en une année ?

— Je l'ignorais, mon frère, répondit Vaelin. Dites-moi, avec quelle régularité correspondez-vous avec l'Aspect Tendris ?

— Bah !... (Le frère à la robe noire haussa les épaules.) Il m'envoie, quoi ? peut-être une missive par an, en général bardée de conseils et d'exercices spirituels à soumettre à mes novices, afin que leur Foi jamais ne vacille en cette période troublée. Eu égard à la distance qui nous sépare de la Loge, je comprends fort bien le relatif désintérêt de l'Aspect pour notre délégation, quand d'autres affaires plus pressantes doivent constamment mobiliser son attention.

La sœur Virula du Deuxième Ordre se montrait bien moins bavarde. Maigre et morose, cette femme d'âge mûr ne faisait que se plaindre du bout des lèvres du capitaine Adal, qui refusait obstinément de lui fournir une escorte afin de prêcher la Foi aux tribus nomades des Eorhil Sil.

— Pensez donc, une nation entière exclue de la congrégation des Fidèles par la faute de la mauvaise volonté d'un seul homme, mon frère, glissa-t-elle à Vaelin, apparemment incapable d'employer son titre honorifique. Je vous laisse imaginer le mécontentement de mon Aspect.

— Ma sœur, intervint Dahrena d'une voix lasse. Les derniers missionnaires envoyés chez les Eorhil Sil ont fini ligotés et bâillonnés au pied de la tour. Mon père a soulevé le problème lors du marché aux chevaux automnal et leur réponse a été on ne peut plus claire : ils n'apprécient pas vos élucubrations au sujet des défunts.

Sœur Virula ferma les yeux, récita à mi-voix le Catéchisme de la Foi, puis se concentra sur sa soupe.

Le Cinquième Ordre était représenté par frère Kehlan, un quinquagénaire à la mine grave qui couvrait Vaelin du même regard méfiant que la plupart des autres convives.

— Corrigez-moi si je me trompe, mon frère, s'adressa-t-il au guérisseur, mais vous êtes en poste dans les Confins depuis plus longtemps que n'importe quel autre Ordre, n'est-ce pas ?

— En effet, monseigneur, lui répondit Kehlan en se versant une nouvelle coupe de vin. Il y a trente ans que j'officie dans cette province.

— Frère Kehlan a accompagné mon père dans le Nord, expliqua Dahrena. (Elle effleura d'un geste affectueux la manche du frère.) Il m'a servi de précepteur aussi loin que je m'en souviens.

— Dame Dahrena maîtrise les arts de la guérison comme personne, fit Kehlan. J'irais même jusqu'à dire que l'élève a dépassé le maître, à tel point que c'est elle qui m'initie à présent aux remèdes seordah. Les simples qu'elle rapporte de leurs forêts sont pour la plupart remarquablement efficaces.

— Vous avez vos entrées chez les Seordah, ma dame ? s'étonna Vaelin. Et moi qui croyais qu'ils interdisaient tout accès à leurs forêts.

— Ils font une exception dans son cas, reprit Kehlan. En vérité, je doute qu'il existe un seul sentier dans les Hauts Confins qu'elle ne puisse arpenter en toute sérénité.

Il se tordit sur sa chaise pour accrocher le regard de son interlocuteur, sa coupe pleine à ras bord répandant sur la nappe quelques gouttes de vin.

— Tels sont le respect et l'affection qu'elle inspire aux habitants de cette province.

Pour toute réponse, Vaelin se contenta d'acquiescer avec affabilité.

— Je n'en doute pas, mon frère.

— Les Seordah sont-ils aussi farouches qu'on le dit, dame Dahrena ? s'enquit Alornis.

Assise à la gauche de Vaelin, elle avait à peine décroché un mot de

toute la soirée, visiblement décontenancée par la pompe de la réception.

— Je ne connais d'eux que les récits fantaisistes tirés des chroniques.

— Pas plus farouches que moi, répondit Dahrena. Car je suis seordah.

— Je croyais ma dame issue d'une lignée lonake, s'étonna Vaelin.

— Tout à fait. Mais mon époux était seordah et, en vertu de leurs coutumes, je le suis devenue.

— Vous avez un époux seordah ? demanda Alornis.

— J'avais. (Dahrena baissa les yeux sur sa coupe, un triste sourire aux lèvres.) Notre rencontre date de l'invasion de la Horde. Lorsque mon père a quémagné l'aide des Seordah, il faisait partie des milliers de guerriers qui ont répondu présent. Je l'aurais épousé le jour même si mon père ne m'avait pas convaincue d'attendre ma majorité. Après nos noces, j'ai vécu parmi eux pendant trois ans jusqu'à... (Elle poussa un profond soupir et but une gorgée de vin.) La guerre entre les Lonaks et les Seordah n'a jamais pris fin. Elle faisait déjà rage avant la venue de votre peuple et continuera sans doute pendant bien des siècles encore, coûtant la vie à toujours plus d'époux.

— Mes condoléances, souffla Alornis.

Dahrena sourit et posa sa main sur la sienne.

— Celui qui aime une fois vit à jamais, disent les Seordah.

Le chagrin qui hantait son regard éveilla en Vaelin des souvenirs de Sherin... Son visage éteint tandis qu'il la déposait dans les bras d'Ahm Lin, les heures passées à regarder son navire s'éloigner...

— Puis-je demander à monseigneur ce qu'il a prévu pour demain ? l'interrogea frère Hollun, l'arrachant à sa mélancolique rêverie. C'est que mon étude croule sous les registres en attente de signature du Seigneur de la Tour.

— J'ai à faire à la Pointe de Nehrin, répondit Vaelin. J'aimerais présenter à ma sœur certains amis qui, d'après mes sources, y ont élu domicile. Je me consacrerai à vos registres dès mon retour, mon frère.

Sœur Virula se raidit à la mention du hameau.

— Dois-je comprendre, mon frère, que vous avez l'intention de rendre visite au Ténébreux Conclave ?

Vaelin sourcilla.

— Le Ténébreux Conclave, ma sœur ?

— Des rumeurs sans fondement, monseigneur, intervint Dahrena. De celles dont on accable toujours les marginaux. De tout temps, les Confins ont servi de refuge à des exilés, à des communautés entières chassées de leurs terres natales parce que leurs croyances ou leurs usages déviaient de la norme. Cette tradition de tolérance fait partie intégrante du patrimoine du Seigneur de la Tour.

— Une tradition à ne pas bouleverser inconsidérément, gronda frère Kehlan avant d'engloutir ce qui devait être sa sixième coupe de vin. Le sang neuf nous enrichit, disait toujours Vanos. Un précepte que je vous conseille de garder en mémoire.

La menace qui couvait dans la voix du guérisseur, ivre ou non, déplut fortement à Vaelin.

— Mon frère, si ma nouvelle autorité vous indispose à ce point, vous avez tout loisir de regagner le Royaume dès que faire se pourra.

— Regagner le Royaume ? (Le rouge aux joues, Kehlan se releva d'un bond et repoussa Dahrena qui tentait de le retenir.) Ceci est mon royaume, ceci est mon foyer ! Comment osez-vous me parler ainsi, vous, un assassin notoire qui ne doit sa gloriole qu'à la guerre ratée du roi fou ?

— Mon frère ! (Le capitaine Adal s'avança, saisit le bras du guérisseur et l'entraîna à l'écart.) Reprenez-vous, enfin. Il a forcé sur le vin, monseigneur, dit-il à l'intention de Vaelin.

— Avez-vous seulement la moindre idée de la grandeur d'âme de l'homme que vous prétendez remplacer ? rugit à nouveau Kehlan en s'arrachant à l'étreinte d'Adal. Savez-vous combien son peuple l'adorait ? Combien il l'adore, elle ? (Il braqua son doigt sur Dahrena qui, au désespoir, fermait les yeux.) Nous n'avons pas besoin de vous, Al Sorna ! On ne veut pas de vous ici !

Il poursuivit sa diatribe alors même qu'Adal, avec l'aide d'un autre Garde du Nord, l'évacuait en toute hâte de la salle, laissant dans leur sillage un silence crispé.

— Et moi qui craignais que cette soirée s'achève sans divertissement, déclara Vaelin.

Sa sortie provoqua quelques rires clairsemés et permit aux conversations de reprendre, quoique avec discrétion.

— Monseigneur. (Dahrena se pencha vers Vaelin pour lui parler d'une voix douce et sincère.) La mort de mon père a grandement affecté frère Kehlan, d'autant plus qu'il n'a su enrayer la maladie qui l'a emporté. Depuis lors, il n'est plus lui-même.

— Les paroles d'un traître, lâcha sœur Virula d'un ton gorgé de suffisance. Il prétend que le roi Janus était fou. Je l'ai entendu.

Les dents serrées, Dahrena s'efforça de l'ignorer puis reprit la parole :

— Nul n'a plus rendu service à cette province que lui. Toutes ces vies qu'il a sauvées...

Envahi par une profonde lassitude, Vaelin se massa les tempes.

— Je pense pouvoir pardonner à un homme en deuil son mouvement d'humeur. (Il accrocha le regard de la Lonake.) Mais que ça ne se reproduise pas.

Elle hocha la tête, un mince sourire flottant sur ses lèvres.

— Monseigneur fait preuve de bonté. Et plus jamais vous n'aurez à subir un tel affront, je vous le promets.

— Vous m'en voyez ravi. (Il repoussa son fauteuil en arrière et se leva.) Je vous remercie de la sollicitude dont vous avez fait preuve à mon égard, ma dame. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je crois avoir cruellement besoin de repos.

— Les Eorhil l'appellent Traînée de Feu au Grand Galop. À cause de sa crinière.

Le maître d'écurie lissa d'une main caressante le flanc du cheval, une bête superbe aux muscles puissants. Moins découplé que les meilleurs destriers du Royaume, il n'en présentait pas moins une bonne taille au garrot, tandis que sa sombre robe alezane, rehaussée par la nuance fauve de sa crinière, lui donnait fière allure.

— Z-ont un faible pour les noms à rallonge, les Eorhil. Pour ma part, je l'appelle tout simplement Flamme.

— Il est jeune, fit remarquer Vaelin après avoir examiné les dents de l'animal et constaté l'absence de poils gris sur ses naseaux.

— Mais malin comme un singe et fort bien entraîné, monseigneur, lui assura le maître d'écurie.

Ce robuste trentenaire, originaire de Nilsaël à en juger par son accent, arborait un bandeau à l'œil gauche et répondait au nom de Borun. Il avait accueilli l'apparition matinale de Vaelin avec une truculente affabilité, sans manifester le ressentiment marqué que le nouveau Seigneur de la Tour en était venu à attendre de ses sujets.

— Ce n'était encore qu'un poulain quand on l'a acheté aux Eorhil, dit Borun. Devait servir de monture au seigneur Al Myrna. Dame Dahrena a trouvé logique qu'il vous revienne.

Vaelin gratta le chanfrein de Flamme, qui lui répondit par un renâchement ravi. *Au moins, celui-là ne mord pas.*

— J'aurai besoin d'une selle. Et d'une monture pour ma sœur.

— Je m'en charge, monseigneur.

Alornis émergea de la tour au moment même où l'on guidait les chevaux dans la cour, la bouche ouverte sur un bâillement et emmitouflée dans une épaisse pelisse. Même en été, les petites heures du matin restaient fraîches dans les Confins.

— Nous en avons pour longtemps ? demanda-t-elle.

À en juger par ses yeux bouffis, Vaelin la soupçonnait d'avoir un peu abusé du vin de la veille.

— Quelques heures, si tout se passe bien, l'informa Dahrena avant de sauter sur le dos de son cheval. J'ai toutefois prévu une visite en chemin. J'aimerais vous montrer l'une des mines. Cela vous convient-il, monseigneur ?

— Tout à fait.

Il capta l'attention d'Alornis, puis l'invita d'un coup de menton à grimper en selle. Sa sœur se fendit d'un nouveau bâillement, marmonna quelque chose puis enfourcha sa monture avec un grognement sonore.

Escortés par les gardes d'Orven, auxquels venaient s'ajouter le capitaine Adal et deux de ses hommes, ils s'élancèrent sur la route du Nord, en direction de collines tapissées de bruyère. Impeccablement entretenue, la chaussée de gravier s'avéra bien vite si encombrée qu'ils durent à plusieurs reprises s'écarter pour laisser place à des chariots bardés de marchandises.

— Quand mon père a endossé sa charge, il y a trente ans, ce n'était encore qu'un étroit chemin de terre, déclara Dahrena après que Vaelin eut loué l'état remarquable de la route. Il a fallu transporter la pierre depuis le port à dos de cheval. Il a puisé dans les deniers du roi pour construire cette route et brandi l'autorité royale pour forcer les marchands à en assurer l'entretien.

Ils chevauchaient côte à côte, en tête de colonne. Si le curieux mélange de froide neutralité et d'ardente colère qui l'animait la veille semblait s'être dissipé, elle continuait de manifester à l'égard de Vaelin une défiance prononcée. *Elle s'en fait sans doute encore pour le guérisseur éméché*, songea-t-il.

— Vous n'avez pas l'intention de rester, je me trompe ? s'enquit-il.

Elle le lorgna du coin de l'œil et il comprit qu'elle se demandait ce que son chant lui avait appris. Sa déduction, pourtant, ne découlait que d'une minutieuse et rigoureuse observation.

— J'ai songé à regagner la forêt, répondit-elle. Pendant quelque temps.

— Dommage, j'aurais aimé vous conférer un titre.

Elle haussa un sourcil amusé.

— N'est-ce pas là l'apanage du roi ?

— Un roi au nom duquel j'administre cette province. Que diriez-vous de Premier Conseiller de la Tour du Nord ?

Elle commença par rire, puis se reprit à la vue du sérieux qu'il affichait.

— Vous souhaitez me voir rester ?

— Quelque chose me dit que le peuple des Confins l'apprécierait grandement. Et moi aussi, par la même occasion.

Elle trotta en silence pendant un long moment, le front barré d'un pli soucieux.

— Vous m'en reparlerez une fois que vous aurez vu la mine, dit-elle avant de talonner sa monture.

La mine évoquait une gueule béante hérissée de poutres épaisses en guise de crocs, ouverte à même le flanc d'une montagne trapue.

Autour d'elle se rassemblaient quelques bicoques en bois où s'agitaient des mineurs, pour la plupart de grands gaillards à la peau pâle coiffés d'une bougie ceinte par un bandeau de cuir. Ils esquissèrent de rapides révérences sur le passage de Vaelin et se prosternèrent presque devant Dahrena, sans se soucier de leur porion qui leur hurlait de s'aligner afin d'accueillir convenablement le Seigneur de la Tour.

— Bande de chiens des collines insolents ! tempêtait-il, quand bien même Vaelin pressentait qu'il surjouait quelque peu sa colère.

Le porion, qui dépassait d'une bonne tête chacun de ses ouvriers, avait les joues propres et un accent nilsaëlien à couper au couteau.

— Faut pas leur en vouloir, m'seigneur, dit-il. Z-ont pas de manières, ces gars-là. (Il leva la voix.) Ces raclures ont passé leur vie à ramoner des chèvres et à fumer du cinq-feuilles !

— Oh ! va donc foutre un grand singe, Ultin ! lança une voix fatiguée à l'arrière.

Ultin s'empourpra et ravala une nouvelle invective.

— C'est ma faute, m'seigneur. J'suis bien trop coulant avec eux. Bref, bienvenue à Combesac.

— Le seigneur Vaelin aimerait faire le tour de l'exploitation, lui expliqua Dahrena.

— Bien sûr, ma dame, bien sûr.

Il alluma une lampe à huile et les guida jusqu'à l'entrée de la mine. Alornis n'eut besoin que d'un seul regard dans les ténèbres de la galerie pour annoncer qu'elle préférerait rester à la surface. Pour appuyer son propos, elle s'empara de ses éternels parchemins et fusain, puis partit en quête d'un sujet à croquer. Dahrena et Vaelin, quant à eux, suivirent Ultin à l'intérieur du puits, dont les murs humides scintillaient à la lueur de la flamme. Ils croisèrent en chemin deux mineurs qui poussaient une benne chargée de pierres précieuses vers la surface. Ils avaient dû parcourir deux cents mètres tout au plus, mais la chaleur épaisse et l'atmosphère renfermée leur donnaient l'impression de s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Vaelin commençait à regretter de n'avoir pas suivi l'exemple d'Alornis lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin.

— Nous y voilà, m'seigneur.

Ultin leva sa lampe, éclairant une vaste salle dans laquelle une dizaine de mineurs attaquaient les parois à l'aide de pioches. D'autres parcouraient la grotte à la recherche des gemmes tombées au sol, qu'ils rassemblaient puis chargeaient dans leurs bennes.

— Le filon le plus riche des Confins. Et qui produit une gemme de qualité supérieure, avec ça, quoi qu'en dise ce sale baratineur du mont Myrna.

Vaelin se rapprocha d'une paroi, surpris de constater combien les saphirs, pareils à de petites perles d'azur, se détachaient sur la roche

grise.

— J'en ai jadis possédé un de la taille de mon poing, murmura-t-il. Je m'en suis servi pour louer un navire.

— Vous n'avez encore rien vu, monseigneur, dit Dahrena. Ultin, j'aimerais montrer au Seigneur de la Tour notre autre... fonds de commerce.

Vaelin fit volte-face pour voir le porion interroger la jeune femme du regard. Comme elle hochait la tête en signe d'assentiment, il les entraîna dans une petite galerie latérale menant à l'écart de la grotte. Il leur fallut arpenter ce boyau de plus en plus exigu un bon quart d'heure durant avant qu'Ultin daigne lever sa lampe pour révéler un affleurement rocheux long d'environ vingt mètres. D'un coup d'œil, il invita Vaelin à s'approcher. Celui-ci s'exécuta et découvrit, à même la roche nue, une épaisse veine jaune qui la traversait de part en part. Il tourna vers Dahrena un regard interrogateur.

— Serait-ce... ?

— De l'or, confirma-t-elle. Et maître Ultin ici présent, dont l'expertise en la matière ne fait aucun doute, me fait savoir que nous avons affaire à un filon extrêmement concentré.

— En effet, m'seigneur. (Ultin caressa d'une main la veine dorée.) J'ai passé ma jeunesse à trimer sur les filons de l'ouest de Renfaël et jamais je n'ai vu tant d'or au même endroit, encore moins de cette pureté.

Vaelin étudia la section rocheuse de plus près.

— Je n'en vois pas tant que ça.

— Vous m'avez mal compris, m'seigneur. Quand je dis « au même endroit », je parle des Confins, pas seulement de cette mine.

— Parce qu'il y en a plus ?

Dahrena effleura le bras du porion.

— Maître Ultin, pourriez-vous m'accorder un instant avec le Seigneur de la Tour ?

L'homme acquiesça, alluma la bougie passée dans son bandeau et tendit la lampe à la Lonake avant de regagner l'étroit boyau par lequel ils étaient arrivés.

— Nous disposons de bien d'autres filons comme celui-ci, expliqua-t-elle une fois que l'écho des pas du porion se fut dissipé. Ces quatre dernières années, plus nous creusons le sous-sol et plus nous en trouvons.

— Permettez-moi de m'étonner que le roi Malcius ne m'ait jamais fait part de cette excellente nouvelle.

Les lèvres pincées, Dahrena rétorqua :

— Une excellente nouvelle pour le roi Malcius qui pourrait causer la ruine de cette province.

— Votre père savait-il ?

— C'est sur son ordre que nous avons passé cette information sous silence. À ce jour, seule la guilde des mineurs, frère Kehlan et moi-même sommes au courant.

— Une guilde entière dans le secret sans que nul l'ébruïte ?

— Quand un habitant des collines prononce un serment, il s'y tient. Ce peuple vivait déjà ici bien avant que le premier navire asraélien ne pointe à l'horizon. Ils ont parfaitement conscience de ce qui arrivera si jamais les Fiefs venaient à apprendre la nouvelle.

— À l'heure actuelle, les Fiefs sont dans la tourmente. De telles richesses pourraient soulager bien des souffrances, sans même parler de financer les nombreuses ambitions du roi.

— Je n'en doute pas, monseigneur. Mais elles pousseront également le Royaume à fondre sur nous comme une pluie de sauterelles. Le saphir est une chose, mais l'or... Rien n'excite tant la vénalité et la folie des hommes que ce métal jaune qui parsème chacune de nos galeries. Notre situation changera du tout au tout et, croyez-moi, cette province et ses habitants méritent qu'on les préserve.

— Serment ou non, vous ne pourrez éternellement taire un secret d'une telle importance. Un jour ou l'autre, par accident ou par trahison, la vérité finira par éclater au grand jour.

— Vous vous méprenez, monseigneur. Je ne suggère en aucun cas de dissimuler l'existence des gisements, juste d'en minimiser l'importance. Le roi obtiendra son or, assez pour construire autant de ponts et d'écoles qu'il le souhaite, mais nous le lui livrerons peu à peu.

Ce qu'elle lui suggérerait revenait à trahir Malcius, et, à en juger par l'intensité de son regard, elle en avait parfaitement conscience.

— Vous me témoignez une confiance pour le moins étonnante, ma dame, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Disons que vous me paraissez plus intègre que je ne m'y attendais. De plus, comme vous dites, vous auriez tôt ou tard fini par l'apprendre.

Il se tourna vers le filon, baigné du miroitement terne du métal jaune à la lueur de la lampe. S'il n'avait jamais compté la cupidité parmi ses défauts et peinait à comprendre la fascination de ses congénères pour l'accumulation de richesses, il savait parfaitement quel pouvoir l'argent exerçait sur les âmes. Il en appela à la voix du sang, mais seul le silence lui répondit. Sa mélodie secrète ne confirmait ni n'infirmit les dires de Dahrena. *Cette décision, en apparence capitale, pourrait fort bien s'avérer insignifiante.*

— Dame Dahrena Al Myrna, déclara-t-il en se retournant pour lui faire face. Me ferez-vous l'honneur d'endosser le titre de Premier Conseiller de la Tour du Nord ?

Elle acquiesça avec gravité.

— J'accepte avec grand plaisir, monseigneur.
— Parfait. (Il se glissa tant bien que mal dans le boyau étroit qui menait au puits central.) À notre retour, j'aurai besoin de vos lumières pour composer une lettre avertissant le roi de notre bonne fortune. Il sera ravi d'apprendre la découverte d'une nouvelle source d'approvisionnement en or, même en faible quantité.

À peine avaient-ils quitté la mine, éblouis par la lumière du jour, que le capitaine Adal les rejoignit, un rouleau de parchemin à la main. Non loin, un messenger de la Garde du Nord débarrassait sa monture épuisée de sa selle. La mine sombre, le capitaine tendit sans tarder la missive à Vaelin.

— En provenance de notre avant-poste septentrional le plus avancé, monseigneur. La nouvelle date de trois jours.

Vaelin étudia le parchemin, sans parvenir à déchiffrer les pattes de mouche qui le recouvraient.

— Peut-être pourriez-vous... ?

— Je vous accorde, monseigneur, que cette écriture est inintelligible, commença Dahrena en lisant par-dessus son épaule.

Elle se tut soudain, écarquillant les yeux à mesure qu'elle parcourait le document.

— Cette information est confirmée ?

Adal désigna d'un geste le nouveau venu.

— Le sergent Lemu a été lui-même témoin de leur incursion. Et l'homme ne brille pas par ses excès d'imagination, je vous assure.

— Une incursion ? s'enquit Vaelin. Quelle incursion ?

Dahrena s'empara du parchemin pour le lire à nouveau. Non sans une certaine inquiétude, Vaelin remarqua que ses mains tremblaient.

— La Horde, dit-elle dans un souffle. Elle est de retour.

Chapitre 2

LYRNA

À son réveil, une petite fille assise au bord du lit l'observait de ses grands yeux bleus. En proie à une violente migraine, si vive qu'elle se figura un lutin armé d'un puissant maillet battant quelque rythme infernal contre les parois de son crâne, et la bouche désespérément sèche, elle ne put que croasser un faible « bonjour » en lonak à l'intention de l'enfant. L'air intrigué, celle-ci inclina la tête sur le côté, sans cesser de la dévisager.

— Ce sont tes cheveux, reine.

Entièrement nue à l'exception du pagne qui masquait son intimité, Davoka s'adressait à elle depuis le lit voisin.

— Les boucles d'or n'existent pas chez les Lonaks.

Lyrna repoussa les fourrures qui pesaient sur elle, glissa ses jambes hors du lit et s'assit avec un gémissement, son corps parcouru d'une vague de douleur de la tête au pied. Davoka se leva pour verser de l'eau dans une coupe en bois, qu'elle porta aux lèvres de la princesse. Torse nu, Davoka était encore plus impressionnante qu'habillée, tant son buste évoquait une tapisserie de muscles, de balafres et de chair tatouée. Quand Lyrna eut fini de boire, Davoka reposa la coupe et plaqua une main contre son front.

— La fièvre est tombée. Bien.

— Combien de temps ai-je passé ici ?

— Trois jours.

Lyrna balaya la chambre du regard, découvrant des murs de pierre ornés de peaux de chèvres décorées et de tentures complexes confectionnées à partir de bandes de cuir et de bois sculpté. Certaines représentaient des animaux et des hommes, d'autres arboraient des motifs étranges, presque abstraits.

— *Tu te trouves dans le gynécée*, lui dit Davoka dans sa langue maternelle. *La loge dans laquelle les femmes accouchent. Les hommes n'ont pas le droit d'y entrer.*

Lyrna sentit quelque chose lui toucher les cheveux et se tourna vers la petite fille, qui éprouvait de ses doigts ses longues tresses blondes, les yeux toujours béants d'admiration.

— *Comment t'appelles-tu ?* lui demanda-t-elle avec un sourire.

La gamine dressa la tête.

— *Anehla ser Alturk*, dit-elle.

La fille d'Alturk, traduisit intérieurement Lyrna.

— *Elle n'a pas encore de nom*, lui expliqua Davoka.

D'un geste, elle chassa la petite fille qui fila dans un angle de la pièce pour s'asseoir, sans jamais quitter Lyrna du regard.

Davoka tira une flasque de son paquetage et la tendit à la princesse.

— De l'andrinople, reconnut cette dernière après avoir humé le goulot.

— Pour apaiser la douleur.

Lyrna secoua la tête et lui rendit le récipient.

— L'andrinople asservit ceux qui s'y adonnent.

Davoka fronça les sourcils puis éclata de rire, après quoi elle s'accorda une petite gorgée d'alcool.

— La reine aime se compliquer la vie, à ce que je vois.

Lyrna se leva du lit afin d'éprouver son équilibre, puis tenta quelques pas, appréciant goulûment le picotement de l'air froid sur sa peau nue.

— Frère Sollis et les autres ? demanda-t-elle.

— *Indemnes mais tenus à l'écart du village. Seul Alturk s'entretient avec eux, et pas plus que son devoir ne l'exige.*

— *C'est lui qui dirige cette communauté ?*

— *En tant que chef de clan des Faucons Gris, oui. Il gouverne vingt villages et autant de hardes. À part lui, seule la Mahlessa dispose d'un tel pouvoir.*

— *Tu lui fais confiance ?*

— *Il n'a jamais contesté la voix de la Montagne.*

Lyrna décelait une nuance d'incertitude dans l'affirmation de Davoka.

— *Et tu crois que ça va durer ?*

— *Il a mené nombre d'offensives contre ton peuple, perdu parents et camarades aux mains de tes frères déicides. Les miens apprennent à vous haïr dès le jour de leur naissance. (Elle hocha la tête en direction de la petite fille assise dans l'angle.) Tu crois qu'elle ne te hait pas ? Son père l'a probablement envoyée ici pour nous espionner et lui rapporter nos paroles.*

— *Et malgré tout cela, la Mahlessa veut la paix. Quand bien même cela menacerait de faire voler en éclats l'unité des Lonakhim.*

— *On ne discute pas la voix de la Montagne.*

Davoka s'empara subitement d'un pot en terre cuite et le catapulte

sur la petite fille, qui s'enfuit à toutes jambes hors de la loge.

— *Va donc répéter ça à ton père !* gronda-t-elle.

Puis elle reporta son attention sur Lyrna, couvant son corps dénudé d'un œil grave.

— Trop maigre, reine. Il faut manger.

Elle passa les trois jours suivants enfermée dans le gynécée, où elle reprit lentement des forces grâce aux plats préparés par Davoka. On l'autorisait à faire quelques pas hors du bâtiment, sous le regard austère des deux gardes postés à l'entrée qui semblaient mettre leur point d'honneur à ignorer ses formules de politesse. Armée en permanence, Davoka ne la quittait pas d'une semelle. Un jour, elle aperçut Sollis à l'autre bout du village. Il répétait une passe d'armes avec frère Ivern sur le seuil d'une petite hutte en pierre encerclée par dix guerriers supplémentaires. Comme elle le saluait d'une main, le frère commandant interrompit son exercice, se tourna vers elle et lui rendit son salut d'un bref mouvement d'épée. Frère Ivern l'imita aussitôt, se fendant pour sa part d'un moulinet alambiqué non dénué de panache. Elle éclata de rire et le remercia d'une révérence amusée.

En dépit des vexations continuelles de Davoka, la fille d'Alturk revenait sans cesse à la charge, ses grands yeux bleus constamment braqués sur Lyrna. Cette dernière lui avait appris à lui démêler les cheveux à l'aide du peigne en écaille de tortue de la pauvre Nersa, une activité à laquelle l'enfant se consacrait avec un entrain toujours renouvelé.

— *Tu as des frères et sœurs ?* lui demanda Lyrna.

Assise sur son lit, elle tournait le dos à la fillette dont les petites mains glissaient le long de son ample chevelure, encore humide au sortir du bain.

— *Kermana*, répondit la petite.

Ce qui signifiait en substance : « Tellement qu'il serait impossible de les dénombrer. »

— *Et dix mères.*

— *Ça fait beaucoup de mères*, fit remarquer Lyrna.

— *J'en avais onze avant, mais l'une d'entre elles a rejoint les Sentar.*

Alors Alturk l'a tuée.

— *C'est... très triste.*

— *Au contraire. Elle me tapait plus que toutes les autres réunies.*

— *Sans doute sa mère de sang*, commenta Davoka. *Elles frappent toujours plus fort.*

— *Et toi, reine, tu as combien de mères ?* demanda la petite fille à Lyrna.

Tout comme Davoka, elle paraissait incapable de faire la distinction entre une reine et une princesse.

— Une seule.
— Elle te battait ?
— Non. J'étais très jeune quand elle est morte. Je me souviens à peine d'elle.

— Elle est morte à la chasse ou bien au combat ?
— Ni l'un ni l'autre. Elle est tombée malade, voilà tout.
Tout comme mon père, même si la maladie l'a emportée trop tôt, et lui trop tard.

Une femme apparut dans l'encadrement de la porte. Malgré sa jeunesse, elle semblait égaler en férocité les guerriers postés au-dehors. Selon les dires de Davoka, il s'agissait de la fille aînée d'Alturk, chargée par son père de les approvisionner en nourriture et en combustible, une tâche dont elle s'acquittait généralement dans un silence morose.

— Ce soir, le Tahlessa convoque la Merim Her devant son feu, déclara-t-elle à Davoka.

Son regard se posa sur Lyrna, puis sur sa cadette occupée à lui lisser les cheveux. Elle aboya un ordre bref et rappela sa sœur à l'ordre d'un geste impérieux. La fillette afficha une grimace contrariée, mais glissa avec obéissance hors du lit pour lui emboîter le pas.

— Laisse ça, lui ordonna la jeune femme à la vue du peigne qu'elle serrait dans son poing.

— Qu'elle le garde, dit Lyrna. En guise de... présent royal.

— L'engeance d'Alturk conchie vos présents, lui rétorqua la femme avec hargne.

Elle tordit le poignet de sa sœur pour s'emparer du peigne, arrachant à la petite un hoquet de douleur.

— J'ai dit qu'elle pouvait le garder ! gronda Lyrna.

Elle s'était relevée d'un bond pour affronter la Lonake, les yeux dans les yeux. Face à elle, l'aînée d'Alturk tremblait littéralement de rage, tandis que ses mains s'approchaient imperceptiblement du couteau à la poignée en bois de cerf passé à sa ceinture.

— Nul ne brave la voix de la Montagne, lui souffla Davoka d'un ton égal.

La jeune femme écuma de rage quelques secondes de plus puis, sans jamais détourner le regard furieux qu'elle braquait sur Lyrna, rendit le peigne à sa sœur de mauvaise grâce. La fillette baissa les yeux sur l'objet, le jeta soudain par terre et entreprit de le piétiner.

— Les Merim Her sont des faibles ! cracha-t-elle en direction de Lyrna avant de filer hors du gynécée.

Son aînée esquissa un sourire méprisant teinté de triomphe, puis la suivit à l'extérieur.

— Ici, tu n'es pas reine, dit Davoka. N'oublie jamais qu'ils te détestent.

Lyrna regarda les fragments d'écaille de tortue qui jonchaient le sol.
— Eux me détestent, acquiesça-t-elle.
Elle se tourna vers Davoka, un mince sourire aux lèvres.
— *Mais pas toi, ma sœur.*

Comme de juste, la demeure d'Alturk – un cercle de pierre d'environ vingt pas de diamètre coiffé d'un toit d'ardoise en pente – s'avérait la plus imposante du village. La nuit était tombée lorsque Davoka y entraîna Lyrna, qui y découvrit le chef de clan siégeant devant une vigoureuse flambée. Les flammes hautes s'échappaient d'une fosse aménagée au centre de la pièce, où crépitaient d'épais charbons rougeoyants. Campé près d'Alturk, un jeune homme aux bras croisés couvrait, sans surprise, Lyrna d'un regard noir. À ses pieds, un puissant molosse mâchouillait un os d'élan.

— Je crois savoir, commença Alturk en langue du Royaume sans même leur accorder la grâce d'une parole de bienvenue, que ma première fille a gravement offensé la reine.

— Ce n'était rien, dit Lyrna.

— Rien ou non, elle a fait preuve de faiblesse en se montrant incapable d'obéir aux instructions de la Mahlessa. Je l'ai fouettée moi-même.

— *Ta sollicitude nous honore*, déclara Davoka avant que Lyrna puisse répliquer.

Il accepta son remerciement d'un hochement de tête, puis détailla Lyrna de pied en cap.

— Tu as repris des forces. Tu peux voyager.

Il ne s'agissait pas d'une question.

— *Nous partirons à l'aube par la piste du Nord-Est*, dit Davoka. *Je réclame des poneys et une escorte. Une harde au grand complet devrait suffire.*

Le jeune homme qui flanquait Alturk laissa échapper un rire condescendant, qu'un coup d'œil du chef de clan suffit à réduire au silence.

— *Je t'accorde les poneys, mais n'enverrai aucune harde pour t'accompagner*, trancha Alturk. *La traque des Sentar mobilise tous mes guerriers, à l'exception des maigres garnisons affectées à la protection des villages.*

Davoka siffla sa réponse entre ses dents, d'une voix gorgée de colère mal réprimée.

— *J'ai décompté plus de deux cents guerriers dans ce seul village.*

Alturk haussa les épaules.

— *Les Sentar sont nombreux et la soif de sang de ta sœur insatiable. Les Faucons Gris implorent la protection de leur Tahlessa et je ne compte pas les décevoir.*

— *Au mépris de la voix de la Montagne.*

Alturk se redressa. Bien que désarmé, il dégageait une telle aura de puissance que sa simple présence en devenait menaçante.

— *La Mahlessa n'exige pas de moi que je batte le rappel de mes troupes pour assurer la sécurité de ton voyage. J'ai honoré la voix de la Montagne en prêtant assistance à cette pécore blonde que tu maternes comme une primate en couches.*

Avec un cri de fureur, Davoka brandit sa lance. Immédiatement, une masse apparut dans la main du jeune Lonak.

— Non ! s'écria Lyrna. (Les mains levées, elle vint se poster devant son amie.) *Non, ma sœur. Cela ne servirait à rien.*

La Lonake détourna le regard, ses narines dilatées trahissant son envie d'en découdre. Lyrna attendit qu'elle ait rabaissé son arme pour se tourner vers Alturk.

— Tahlessa, je vous rends grâce pour votre hospitalité. Moi, princesse Lyrna Al Nieren du Royaume Unifié, suis désormais votre obligée. Nous prendrons la route demain matin.

Le poney qu'on lui confia lui fit immédiatement regretter son pauvre Sable indûment massacré. C'était une bête acariâtre, rétive aux ordres et prompte à ruer à la moindre provocation, qui possédait en outre la colonne vertébrale la plus saillante de tous les chevaux qu'elle avait jamais montés. La fine peau de chèvre qui chez les Lonaks faisait office de selle n'offrait donc qu'une maigre protection à son postérieur, désormais perché sur l'équivalent animal d'un empilement de galets surmonté d'une mince couverture. Smolen, pareillement désenchanté par sa monture, ne cessa de se tortiller de droite et de gauche dès qu'ils eurent emprunté la piste au départ du village des Faucons Gris. Sollis et Ivern, pour leur part, semblaient plutôt à l'aise sur leurs poneys tandis que Davoka, sans surprise, chevauchait le sien comme s'il l'accompagnait depuis toujours. Elle ne tarda pas à s'élancer au trot enlevé, pressée de couvrir le plus de distance possible avant le crépuscule. Comme Lyrna jetait un dernier coup d'œil au village avant de passer la crête d'une butte au nord de la vallée, elle se demanda si la cadette d'Alturk trouverait un jour la boucle de cheveux d'or qu'elle avait dissimulée dans le mur du gynécée, dans un interstice si étroit que seules des petites mains d'enfant pourrait jamais l'atteindre.

— J'ose espérer qu'on ne vous a pas brutalisés, messires ? demanda Lyrna aux trois hommes alors qu'ils franchissaient un ruisseau peu profond.

— Seulement si l'on considère le silence comme une forme de torture, Votre Altesse, répondit Ivern.

— Ça l'est pour toi, aucun doute là-dessus, grommela Sollis.

— Pas le temps de bavarder, les coups Davoka. Il faut atteindre les rapides avant le coucher du soleil.

Sur ces mots, elle talonna son poney, les obligeant à redoubler leur allure.

Comme toujours, Lyrna trouva les heures passées en selle profondément fastidieuses, mais toutefois moins désagréables que par le passé. Son dos et ses jambes ne l'élançaient plus autant et ses cuisses semblaient avoir acquis une certaine résistance au frottement. Elle avait également conscience d'être plus souple ; quand un simple galop lui aurait demandé naguère un effort constant rien que pour rester en selle, elle s'efforçait désormais d'accompagner les mouvements du cheval, éprouvant même par instants un léger frisson d'euphorie quand elle sentait ses cheveux flotter au vent et les sabots du poney tambouriner sur la terre de la piste. *Peut-être suis-je en train de devenir lonake*, songea-t-elle avec un sourire en coin.

Ils parvinrent en fin d'après-midi au pied des rapides, un torrent tumultueux large de cinquante pas qui barrait le paysage d'est en ouest. Davoka les guida vers l'est le long des berges jusqu'à une portion de rivière plus profonde et moins agitée.

— Ceci n'est pas un gué, fit remarquer Sollis.

— Les poneys savent nager, dit Davoka. Et nous aussi.

— Hem..., balbutia Lyrna d'une petite voix.

— Le courant est trop impétueux, insista Sollis. Nous ferions mieux de continuer, trouver un meilleur passage.

— Pas le temps. (Davoka sauta au bas de sa monture et entraîna son poney au bord de l'eau.) Les Sentar doivent déjà être sur notre piste. On nage.

— Je ne sais pas..., dit Lyrna, les yeux rivés sur les remous bouillonnants qui agitaient la surface de la rivière.

— Pas le choix, reine, lui lança Davoka, sur le point de se jeter à l'eau.

— J'ai dit : « Je ne sais pas » ! hurla Lyrna.

La Lonake leva vers elle un regard intrigué.

— Je ne sais pas nager, reprit la princesse, sans parvenir à dissimuler sa honte.

— Pas même un petit peu, Votre Altesse ? s'enquit Ivern.

— Pardonnez-moi de n'avoir pas grandi dans votre Loge, mon frère ! s'emporta-t-elle. Mes précepteurs se sont clairement rendus coupables de négligence – que dis-je, de trahison ! – en omettant de m'apprendre à nager, car tout le monde sait qu'il s'agit d'une qualité indispensable pour toute princesse qui se respecte !

Il endura sa tirade en grimaçant, sans se départir toutefois d'un petit sourire narquois.

— Faut dire que ça nous serait bien utile, là tout de suite.

— Tiens ta langue, mon frère ! le gourmanda Sollis.
— Il faut traverser, reine, réaffirma Davoka.
— Assurément, mais je me rallie à l'avis de frère Sollis, répliqua Lyrna qui, les bras croisés, tentait d'insuffler à sa voix toute l'autorité royale qu'elle put convoquer. Il nous suffit de trouver un bras de rivière moins profond, moins impétueux...

Elle laissa sa phrase en suspens en voyant Davoka marcher sur elle à grandes enjambées.

— Je te l'interdis ! l'avertit Lyrna.

Davoka se plia en deux, hissa Lyrna sur son épaule et se retourna face à la rivière.

— Les gorilles des montagnes savent nager sans que personne leur apprenne. Alors toi aussi.

— Frère Sollis, j'exige que vous..., eut à peine le temps de bafouiller la princesse avant de se retrouver propulsée dans les airs.

L'immersion brutale dans l'eau glacée lui coupa la respiration. Le corps engourdi de la tête aux pieds, les oreilles bouchées et aveuglée par les bulles qui l'entouraient de toutes parts, elle se débattit follement dans un mouvement de panique avant de remonter à la surface, où elle aspira une profonde goulée d'air. Comme Sollis l'avait prédit, le courant puissant l'emporta sur plus de vingt pas vers l'aval avant qu'elle parvienne à rejoindre la rive, battant des pieds et des mains pour assurer une prise sur les bas-fonds rocaillieux. Tandis qu'elle rampait hors de l'eau à la force des bras, tremblante et suffoquant, Smolen surgit près d'elle pour l'aider avec prévenance.

— Ceci constitue un affront à l'encontre de notre princesse ! tonna-t-il en direction de Davoka qui les rejoignait à grands pas.

— Tu vois, lança-t-elle à Lyrna sans relever l'accès de colère du haut maréchal. Tu nages parf...

Le coup que Lyrna lui porta au visage, pourtant lancé de toutes ses forces, rebondit mollement sur la mâchoire de la Lonake sans causer de dommage apparent. Le poing de Lyrna, en revanche, l'élança immédiatement.

S'ensuivit un moment de silence, au cours duquel Smolen plaça une main sur la poignée de son épée tandis que Lyrna agitait son poignet. Davoka frotta le petit bleu qui ornait désormais sa mâchoire, émit un grognement appréciateur et laissa un sourire à peine esquissé poindre sur ses lèvres.

— Accroche-toi au cou de ton poney, dit-elle à Lyrna en se détournant. Tout se passera bien.

La traversée s'avéra en fin de compte moins dangereuse que ne le craignait Sollis, même si Smolen glissa de son poney au beau milieu de la rivière. Emporté par le courant, il fut secouru par Ivern qui le

saisit par sa tunique au moment où Smolen passait près de lui. Lyrna, pour sa part, se cramponna au cou de sa monture. Si l'animal, parfaitement à l'aise, évoluait sans mal dans l'eau vive, ses naseaux dilatés indiquaient combien le fardeau supplémentaire que constituait sa cavalière lui pesait. L'épreuve dura une heure, au terme de laquelle chacun se traîna, ruisselant et plus ou moins épuisé, sur la berge opposée.

— Pas le temps de se reposer, déclara Davoka avant d'enfourcher son poney pour piquer des éperons en direction du nord.

Ils galopèrent à sa suite jusqu'à une épaisse forêt de pins située à une quinzaine de kilomètres de la rivière. Davoka y repéra une caverne peu profonde au fond d'un ravin escarpé, où ils tinrent la garde à tour de rôle jusqu'au matin. Transie de froid, Lyrna grelotta une bonne partie de la nuit, sans pour autant contracter la maladie qui l'avait terrassée sous le Gosier de Nishak. Elle s'éveilla à l'aube, courbaturée mais suffisamment reposée pour reprendre la route.

Elle rejoignit Davoka qui, accroupie à l'entrée de leur abri, balayait du regard les versants du ravin.

— Du nouveau ?

La Lonake fit « non » de la tête.

— Ni bruit ni odeur suspecte. Ils nous traquent, mais pas dans cette forêt.

Son ton indiquait qu'il ne s'agissait pas forcément d'une bonne nouvelle.

— Pardon de t'avoir frappée, dit Lyrna.

Davoka lui lança un coup d'œil intrigué.

— Parh-don ?

Lyrna chercha l'équivalent lonak du terme, en vain.

— *Illeha*, dit-elle enfin.

Regret ou culpabilité, selon l'inflexion utilisée.

— *Les Lonakhim passent leur temps à se taper dessus*, répondit Davoka en haussant les épaules. *Si tu avais tenté de me poignarder, par contre, j'aurais sûrement moins apprécié.* (Elle se redressa, regagna les profondeurs de la caverne et poussa du pied les hommes endormis.) *Debout, les bande-mou. L'heure n'attend pas.*

Ils quittèrent la forêt en milieu de matinée pour chevaucher à bride abattue en direction du nord-est. Moins montagneux que le territoire qu'ils laissaient derrière eux, le paysage actuel se caractérisait par de vastes plaines verdoyantes bordées à perte de vue par de hauts sommets. Grisée par sa nouvelle assurance en selle, Lyrna parvint à égaler l'allure de Davoka et galoper à ses côtés jusqu'à ce que la Lonake s'arrête brusquement, les yeux tournés vers l'ouest. Suivant son regard, la princesse distingua un nuage de fumée au-dessus de l'horizon.

— Les Sentar ? demanda-t-elle.

— Qui d'autre ? dit Ivern.

— Votre Altesse !

Dressé sur ses étriers, Smolen tendait l'index vers le sud, où s'élevait une autre nuée de poussière. Lyrna se tourna vers Davoka, qui scrutait intensément la chaîne de montagnes au nord, probablement pour en calculer l'éloignement.

— Trop loin, déclara Sollis en épaulant son arc.

Dans sa voix ne perçait pas le moindre affolement, seulement une faible note de résignation.

— Que la reine parte, dit Davoka. On les retiendra.

Au cœur du nuage qui s'élevait à l'ouest, Lyrna distingua les contours brumeux de cavaliers au galop. Arrivée à cinquante, elle cessa de compter.

— Ils sont trop nombreux, ma sœur, dit-elle. Mais merci quand même.

Davoka croisa son regard et la princesse prit la mesure de sa profonde détresse. Pour la toute première fois, la farouche Lonake semblait dépassée par les événements, comme incapable d'appréhender la situation. Lyrna comprit alors qu'elle n'avait jamais essuyé la moindre défaite jusqu'ici.

— Je..., bredouilla Davoka. Parh-don, Lerhnah.

À sa grande surprise, Lyrna sentit un authentique et chaleureux sourire poindre sur ses lèvres.

— J'ai choisi mon destin, dit-elle.

Elle avisa tour à tour les trois hommes qui formaient désormais un cercle défensif autour d'elle. Ivern et Sollis avaient apprêté leurs arcs et Smolen son épée.

— Messires, votre assistance me fut précieuse et je vous en remercie. Permettez-moi d'exprimer mes regrets pour vous avoir entraînés dans cette folle entreprise.

Sollis se contenta de grogner et Smolen se fendit d'une profonde et solennelle révérence. Ivern, pour sa part, déclara :

— Altesse, j'ai comme dans l'idée qu'un baiser de vous m'enverrait dans l'Au-Delà sans la moindre once de regret.

Comme elle le dévisageait, elle vit non sans déplaisir les joues du jeune guerrier s'empourprer.

— P-pardonnez-moi, Votre Altesse..., bégaya-t-il.

Elle vint ranger son poney près du sien et, le buste incliné, lui planta un baiser sur les lèvres, un doux contact qu'elle prolongea quelques secondes avant d'y mettre fin.

— Cela vous convient-il ? demanda-t-elle.

Pour une fois, le frère semblait à court de mots.

— *Sekhara ke Lessa Ilvar !*

Le cri de Davoka détourna Lyrna du visage interloqué du jeune guerrier. « *Nous vivons sous le regard des dieux.* » Une expression de louanges célébrant une providence divine inattendue.

La Lonake observait le nuage de poussière qui enflait au sud, où se détachait à présent un rang compact de cavaliers. En tête de colonne chevauchait un colosse vêtu d'un pourpoint en peau d'ours, armé d'une gigantesque masse d'armes. *Alturk !*

L'espace d'un instant, Lyrna craignit que le chef de clan ait décidé de rejoindre la curée, mais elle se ravisa bien vite. S'il avait voulu leur faire du mal, il aurait pu s'en donner à cœur joie les jours précédents. Contre toute attente, Alturk et son armée d'au moins cinq cents guerriers piquaient droit vers l'ouest, afin de s'interposer entre le groupe de Lyrna et la cohorte de Sentar.

Les deux hardes se télescopèrent à quelque deux cents pas de là. Le vent puissant de la plaine ne tarda pas à disperser les nuées de poussière, révélant l'impitoyable mêlée qui voyait s'affronter les guerriers lonaks à grands coups de masse, de hachette ou de lance, l'écho des combats assourdi par les cris de ralliement et les hennissements de douleur des poneys. Au loin, Lyrna voyait la silhouette massive d'Alturk évoluer au plus fort de la bataille, sa masse d'armes creusant dans les rangs adverses un sillon de blessés et de morts.

Avec un haro sonore, Davoka éperonna les flancs de son poney pour se précipiter au combat, bientôt emportée par le violent ressac de cette marée humaine. Ici et là, sa lance tournoyante apparaissait au-dessus de la cohue avant de replonger.

Trois Sentar surgirent de la mêlée pour charger le groupe de Lyrna, leurs bouches ouvertes sur des hurlements stridents. Les flèches des frères en fauchèrent deux à même leurs selles à quelques secondes d'intervalle, tandis que Smolen s'élançait au galop afin d'intercepter le troisième, esquivant la lance de son adversaire pour mieux labourer d'un coup de taille le flanc de son poney qui se déroba sous ses jambes. Ivern acheva le guerrier à terre d'un trait bien ajusté.

La bataille prit fin aussi brusquement qu'elle avait débuté, les cavaliers survivants bridant leurs montures tandis que les guerriers Faucons Gris mettaient pied à terre afin d'achever les blessés. Alturk les rejoignit au petit trot, une hachette ensanglantée pendue à sa ceinture et sa masse d'armes écarlate à la main. Le jeune homme qui le flanquait lors de leur dernière rencontre chevauchait à son côté.

— Reine, la salua le chef de clan. Tu es blessée ?

La princesse secoua la tête.

— Me voilà de nouveau votre obligée, Tahlessa. Bien qu'il eût été plus courtois de votre part de nous informer de vos intentions avant notre départ.

En guise de réponse, Alturk se contenta de retrousser légèrement les lèvres. Une lippe tout à la fois méprisante et amusée que Lyrna se trouva incapable d'interpréter.

— Tout piège nécessite un appât.

Un cri de fureur retentit derrière lui et Lyrna aperçut Davoka par-dessus son épaule, en train de traîner une jeune femme à l'écart du champ de bataille jonché de cadavres. Les mains liées, sa captive trébuchait sur les reliefs du terrain, tirée par la corde qui lui ceignait le cou.

— *Tu comptes l'emmener à la Montagne ?* demanda Alturk lorsque Davoka eut projeté sa sœur à terre d'un brusque coup de poignet.

Lyrna ne put s'empêcher de relever le ton employé par le Tahlessa, réticent et teinté d'anxiété.

— *Elle encourra la sentence de la Mahlessa,* répondit Davoka.

— *Je l'ai vue tuer de mes yeux cinq de mes hommes.* (Le regard d'Alturk ne quittait pas la jeune Lonake balafrée.) *Elle me revient donc, par la loi du sang...*

— *Une requête qui arrive bien trop tard,* l'interrompit Davoka en avisant tour à tour le chef de clan et le jeune homme campé près de lui. *D'ailleurs, tu as ta propre justice à rendre.*

Une ombre passa sur le visage d'Alturk, qui acquiesça sombrement.

— *En effet.*

Le jeune homme sourcilla.

— *Père... ?*

La masse d'armes d'Alturk le cueillit à la tempe, l'envoyant rouler au sol, assommé. D'un geste, le chef de clan enjoignit à deux de ses guerriers d'approcher.

— *Ligotez ce varnish. Nous statuerons ce soir sur son sort.*

Davoka avait écopé d'une profonde entaille à l'épaule que Sollis nettoya et recousit avec doigté, tandis que la Lonake s'imbibait d'andrinople et serrait les dents pour contrer la douleur. Ils campaient dans la plaine en compagnie de la harde des Faucons Gris, qui malgré la victoire semblait plongée dans une profonde morosité. Ni chant ni clameur n'accompagnaient leurs hautes flambées, et tous arboraient des mines graves. À l'origine de ce désenchantement, un fils qui, à genoux, les bras ceinturés et la tête courbée devant le feu d'Alturk, attendait le jugement de son père. Il avait enragé des heures durant, à mesure que le soleil tombait et que les ombres s'étiraient, accablant d'invectives et d'infamies ses anciens compagnons.

— *Vous trahissez les Lonakhim... Vous livrez nos têtes aux Merim Her sur un plateau... Ouvrez nos frontières et ils s'empareront de tout ce que nous avons jamais défendu au péril de nos vies... Ils nous réduiront en esclavage... profaneront nos terres... nous affaibliront... nous dilueront*

dans leur race impure... La Mahlessa vous trompe, elle usurpe la parole des dieux...

Nul ne tenta de le réduire au silence, ni même de le punir pour son odieux blasphème. Ils le laissèrent s'égosiller jusqu'à l'épuisement, comme s'ils ne l'entendaient pas. *Varnish*, songea Lyrna.

— Comment as-tu deviné qu'il nous avait trahis ? demanda-t-elle à Davoka quand Sollis eut fini de panser la blessure de la guerrière.

— De la même manière que son père. Personne d'autre ne connaissait notre itinéraire.

La princesse observa leur propre prisonnière, ficelée à un pilori métallique fermement enfoncé dans le sol. À la lueur des flammes, la pâle cicatrice qui coupait son visage en deux se parait de teintes écarlates. Elle n'avait rien dit depuis sa capture, se laissant traîner de-ci de-là sans afficher rien d'autre qu'un air vaguement contrarié dépourvu de toute trace de peur.

Quand la lune fut à son zénith, Alturk se dressa, sa masse d'armes à la main, et s'approcha de son fils. D'un geste, il rassembla toute la harde des Faucons Gris autour de lui.

— *J'en appelle à vous, camarades, pour assister au châtiment d'un des nôtres*, déclama le chef de clan. *Voyez cette pitoyable créature qui fut autrefois mon fils et ploie aujourd'hui sous le poids de son ignominie. Il s'est détourné de la voix de la Montagne, nous a abreuvés de ses mensonges... Des actes indignes d'un véritable Lonak. Il encourt donc le jugement de son clan.*

Une rumeur approbatrice s'éleva des rangs des guerriers rassemblés qui, à mesure qu'Alturk se rapprochait de son fils, semblaient frémir sous l'effet d'un courant de fébrilité attentive. Mais au lieu de lyncher le jeune homme, le chef de clan jeta sa masse d'armes au sol et s'agenouilla près de lui.

— *Mais s'il doit encourir le jugement des siens, il en va de même pour moi, car c'est ma faiblesse qui a engendré tout ceci. Ma faiblesse qui m'a poussé à implorer le plus terrible guerrier des Merim Her de lui laisser la vie sauve après que ce chien l'eut attaqué, il y a bien des années. Ma faiblesse qui m'a poussé à taire sa défaite et à dissimuler la honte qui voilait mon cœur à notre retour au sein du clan. J'ai rampé comme une larve aux pieds d'un ennemi pour qu'il vive et voici ma récompense, la seule récompense que vaille un tel avilissement. En tant que tel, moi, Alturk, Tahlessa des Faucons Gris, m'offre à la sanction des miens.*

L'espace d'un instant, Lyrna le soupçonna de jouer la comédie, d'offrir à son peuple quelque démonstration d'humilité exigée de son dirigeant en de telles circonstances, mais la clameur stupéfaite qui montait de la foule lui fit comprendre qu'il n'y avait dans les dires d'Alturk aucune affectation. Le chef de clan était sincère ; il se soumettait de lui-même au jugement des Faucons Gris.

Un homme émergea des rangs de la harde, un vétéran, à en juger par son âge et par l'aura d'autorité qu'il dégageait. Bien que maigre comme un clou et d'apparence chétive, il lui suffit de brandir sa masse d'armes pour réduire au silence le brouhaha croissant des Lonaks, après quoi il couva le chef de clan prosterné d'un regard sombre.

— *Notre Tahlessa s'en remet à notre jugement, dit-il. Et la franchise dont il fait preuve lui garantit un procès équitable. Moi, Mastek, j'ai combattu au côté de cet homme depuis qu'il a l'âge d'enfourcher son poney. Jamais ne l'ai vu tressaillir à l'approche du combat. Jamais ne l'ai vu se dérober à un sacrifice ou un choix difficile. Jamais ne l'ai vu montrer le moindre signe de faiblesse... jusqu'à aujourd'hui.*

Le vieux guerrier ferma brièvement les yeux et, au terme d'un effort certain, parvint à poursuivre sa diatribe :

— *Je ne puis dès lors que constater sa médiocrité, et le déclarer inapte à demeurer notre Tahlessa. Par conséquent, il lui faut endurer le même sort que le varnish agenouillé près de lui. (Il toisa le clan d'un air grave.) En est-il parmi vous pour contester cette décision ?*

Aucune réponse. Les visages des spectateurs n'affichaient nulle trace de colère, remarqua Lyrna, seulement une sinistre adhésion aux paroles du vétéran. Elle prit alors conscience de l'événement auquel elle assistait. Ces hommes obéissaient à leurs traditions de la même manière que les sujets du Royaume se pliaient à la loi. Elle n'avait aucunement affaire à une foule vengeresse, mais à un tribunal. Un tribunal qui venait de rendre son verdict.

L'âpre carillon d'un rire déchira soudain le silence de mort qui régnait sur l'assemblée, une tonitruante hilarité dont l'écho secoua bientôt la plaine de long en large. Secouée de joie mauvaise, la bouche grande ouverte comme si elle craignait d'étouffer, Kiral tournait vers le chef de clan condamné un regard exultant. Davoka se dressa d'un bond et courut imposer le silence à sa sœur à grand renfort de gifles, mais rien n'y fit. Au contraire, chaque coup semblait alimenter l'allégresse de la captive. Pour finir, la guerrière lonake fourra dans la bouche de sa sœur une sangle de cuir, qu'elle noua fermement derrière sa nuque. Ce bâillon de fortune eut beau assourdir le rire triomphant de la jeune femme, il ne parvint pas à la museler tout à fait. Kiral roulait sur elle-même, à présent, ses joues striées de larmes de joie. Quand elle aperçut Lyrna à travers les flammes hautes du brasier, elle lui envoya un clin d'œil.

La princesse reporta son attention sur la harde et vit Mastek se diriger vers son ancien Tahlessa, les deux poings fermés sur le manche de sa masse d'armes.

— *Je te propose le poignard, Alturk, offrit-il. En souvenir des batailles que nous avons remportées ensemble.*

Alturk secoua la tête.

— *Tue-moi mais ne m'insulte pas, Mastek.*

Le guerrier acquiesça et leva son arme.

— *Attendez !* cria Lyrna.

Fendant d'un pas décidé le groupe de guerriers, elle vint s'interposer entre Alturk et son bourreau. Le vieux guerrier loucha sur elle d'un air scandalisé.

— *Vous n'avez aucun pouvoir ici*, lâcha-t-il dans un souffle.

— *En tant que reine des Merim Her, lui rétorqua-t-elle en haussant la voix de manière que tous puissent l'entendre, invitée par la Mahlessa elle-même à négocier la paix entre nos peuples, libre d'arpenter ces terres et forte du respect dû à mon rang, je crois que j'ai tout pouvoir ici.*

Davoka apparut près d'elle et couva la foule d'un regard teinté d'anxiété.

— Tu fais une erreur, reine, lui chuchota-t-elle en langue du Royaume. Tu n'es pas chez toi.

Lyrna l'ignora, continuant de toiser Mastek d'un œil sombre.

— *Les Faucons Gris ont versé leur sang et perdu des guerriers pour me défendre, comme l'exigeait la voix de la Montagne.* (Elle leva un doigt sur Alturk, toujours agenouillé.) *Sur ordre de cet homme. Ce qui fait de moi son obligée. Chez les miens, une dette non honorée constitue la plus noire des infamies. Si vous l'exécutez sans sommation, non seulement vous salissez mon nom, mais vous portez également atteinte à la voix de la Mahlessa.*

— Je n'ai pas besoin de ton plaidoyer, femme, gronda Alturk, tête baissée, ses grosses pognes plantées dans la terre meuble. Le puits de ma honte n'est-il pas assez profond comme cela ?

— *Il est varnish*, reprit Lyrna à l'adresse de Mastek. *Sur décision de son propre clan. Ses paroles n'ont plus la moindre portée pour les Lonakhim.*

Mastek rabaissa lentement sa masse d'armes, les yeux toujours étincelants de fureur. Pour autant, l'affaissement de ses épaules trahissait son soulagement.

— *Que devons-nous faire, dans ce cas ?*

— *Offrez-le-moi*, répondit-elle. *Je soumettrai son cas à la Mahlessa. Elle seule pourra solder la dette qui me lie à son sort.*

— *Et pour celui-ci ?*

Mastek pointa son arme sur le fils d'Alturk.

Lyrna considéra le jeune homme dont le visage irradiait de haine. Il cracha vers elle, se débattit dans ses liens et tenta même de se relever avant d'être brutalement repoussé au sol par les guerriers qui l'entouraient.

— *Lâches !* aboya-t-il. *Cette catin Merim Her a fait de vous ses chiens !* Lyrna se tourna vers Mastek.

— *À lui, je ne dois rien.*

Il se mit à fredonner au moment où ils nouèrent une corde à ses poignets déjà bandés, pour ensuite l'accrocher à la selle du poney de Mastek. Le visage levé vers le soleil naissant, le fils condamné d'Alturk entonna une hymne funèbre aux accents mélodieux, un chant de mort dont les paroles archaïques échappaient à Lyrna. Seule l'expression « courroux divin », reconnaissable entre toutes et répétée à plusieurs reprises, ressortait de ce cantique inconnu. Mastek talonna vigoureusement sa monture avant même qu'il achève son chant, l'arrachant au sol pour l'entraîner au grand galop le long de la plaine, suivi de près par le reste de la harde qui repartait à bride abattue par où elle était venue. Davoka apprit à Lyrna qu'elle avait déjà vu un homme tenir ainsi une journée entière. Près d'elles, Alturk contemplait en silence ses anciens sujets qui disparaissaient à l'horizon.

Comme elle se dirigeait vers son poney afin de vérifier l'état de ses sabots et de démêler sa crinière, Lyrna sentit le regard de Sollis peser sur elle.

— Quelque chose à me dire, mon frère ? demanda-t-elle.

L'expression de Sollis, comme toujours, demeurait indéchiffrable, mais une nuance inédite semblait colorer sa voix, sa colère contenue laissant place à ce qui s'apparentait peut-être à une mesure de respect.

— Je songeais simplement, Altesse, que les Lonaks pourraient bien avoir raison, déclara-t-il. En fin de compte, celle que nous escortons a tout d'une reine.

Sur ces mots, il la gratifia d'une brève révérence avant de rejoindre sa propre monture.

Plus ils cravachaient vers le nord et plus les montagnes alentour gagnaient en majesté, leurs sommets plus imposants, plus altiers encore que ceux qui culminaient autour de la passe Skellane, leurs cimes noyées d'une perpétuelle nuée vaporeuse. Les pistes qu'ils empruntaient, à chaque pas plus étroites et sinueuses, serpentaient le long des versants en spirales toujours plus traîtresses et périlleuses. Pour leur première veillée à l'écart du théâtre de la défaite des Sentar, ils campèrent le long d'un précipice nappé de brume humide dont Ivern estima l'altitude à plus de cinq cents pas.

Alturk se tenait à l'écart, au bord du gouffre, immobile et muet, sans même se donner la peine de manger ni de faire du feu. Lyrna avait voulu l'aborder, mais Davoka l'en avait dissuadée d'un vigoureux signe de tête. À défaut, elle était allée s'asseoir en face de Kiral, que sa sœur avait installée devant une petite flambée à bonne distance de leur propre feu de camp. Faute de terre suffisamment meuble pour y planter un pilori, Davoka s'était contentée de lui ficeler les jambes. Adossée à un rocher, la jeune Lonake dardait sur Lyrna un regard indifférent – une adolescente alanguie dans toute sa splendeur.

— Ça fait mal ? lui demanda Lyrna en désignant sa balafre.
Kiral sourcilla.

— *Je ne parle pas ta langue pouilleuse, sale chienne* Merim Her.
On ne peut pas gagner à tous les coups, songea Lyrna avec une moue de dépit.

— *La cicatrice que je t'ai laissée*, reprit-elle. *Est-ce qu'elle te fait mal ?*
La gamine haussa les épaules.

— *La douleur est le lot du guerrier.*

Du coin de l'œil, Lyrna aperçut Davoka qui épiait leur conversation d'un air méfiant.

— *Mon amie pense que tu as cessé d'être sa sœur. Elle croit que tu as investi le corps de Kiral, que la créature qui me regarde à travers ses yeux n'a plus rien à voir avec la fillette qu'elle chérissait.*

— *Ma sœur, aveuglée par sa dévotion envers la fausse Mahlessa, ne sait plus distinguer ma vérité du mensonge de cette usurpatrice.*

Parfaitement dépourvue d'émotion, la jeune fille parlait d'une voix égale, presque monocorde. *Comme un enfant récitant les catéchismes de la Foi*, songea Lyrna.

— *Et cette vérité, quelle est-elle ?*

— *La fausse Mahlessa cherche à corrompre l'âme même des Lonakhim, à détourner de nous le regard des dieux, à nous déposséder de nos récits au coin du feu et de nos chants de mort. Si nous signons la paix avec les tiens, puis avec les Seordah, qu'advient-il de nous ? Devrons-nous fouir la terre comme vous autres ? opprimer nos femmes comme vous autres ? besogner toute notre vie au service de nos morts, comme vous autres ?*

Elle avait à nouveau employé ce ton morne, dénué de passion, qui jurait avec l'intensité fanatique de sa tirade. Lyrna hocha la tête en direction de la silhouette massive d'Alturk, imprécise et esseulée dans la brume.

— *Sais-tu pourquoi je lui ai sauvé la vie ?*

— *Parce que les Merim Her ne connaissent que la faiblesse. Votre cœur est trop tendre, vous vous créez des serments pour combler le vide de vos vies. Il n'a fait qu'obéir aux ordres de la Mahlessa. Tu ne lui dois rien.*

Lyrna secoua la tête, sans cesser de dévisager la jeune fille.

— *Tu te trompes. Je l'ai sauvé uniquement après avoir compris que tu souhaitais sa mort. Pour quelle raison, dis-moi ?*

La princesse, qui espérait la surprendre, en fut pour son compte. Rien ne semblait pouvoir percer la carapace de la jeune Lonake, qui lui répondit d'une voix égale :

— *Alturk persécute les Sentar depuis leur avènement. Sa mort ne pouvait donc que me réjouir.*

Elle ne laisse rien paraître, décida Lyrna. Cette enfant avait beau être étrange, et probablement folle à lier, rien dans ses dires ne confirmait l'intuition de Davoka. Déçue par son interrogatoire, elle s'apprêtait à

rejoindre ses compagnons quand Kiral l'interpella :

— *J'ai entendu de drôles d'histoires à propos des femmes* Merim Her.

— *Je t'écoute.*

Pour la toute première fois, le visage de la jeune femme s'anima, ses lèvres s'étirant en une moue malicieuse.

— *La tradition leur interdirait de s'offrir à un homme avant leur union. Et après celle-ci, elles n'auraient droit qu'à un seul époux. C'est vrai, ça ?*

Lyrna acquiesça d'un petit signe de tête.

— *Mais toi, reine, tu n'es pas mariée.*

Elle guigna Lyrna des pieds à la tête, d'un regard impudique, presque lascif. Un regard qui ne convenait en rien à une adolescente, lonake ou non.

— *Tu n'as donc jamais connu d'homme.*

Lyrna garda le silence, continuant d'étudier les traits de la jeune fille dont les lèvres laissaient à présent échapper un petit rire moqueur et saccadé.

— *Laisse-moi te proposer un marché, reine*, reprit Kiral. *Je vais répondre à toutes tes questions sans rien cacher, me mettre à nu pour ton bon plaisir. Et tout ce que je demande en échange, c'est que tu me laisses croquer dans cette petite pêche encore intacte que tu caches entre tes jambes.*

Y serais-je parvenue ? songea Lyrna. *Tiendrais-je enfin ma preuve ?*

— *Qui es-tu ?* demanda-t-elle.

Le rire de la jeune fille résonna encore quelques instants, après quoi elle s'adossa de nouveau contre son rocher, pénétrée de la même profonde lassitude qu'auparavant.

— *Je suis Kiral du clan de la Rivière Noire, seule et unique Mahlessa du peuple des Lonakhim.*

Puis elle se détourna pour contempler les flammes, immobile et indifférente, son visage vierge de toute expression.

Lyrna regagna leur feu de camp et s'assit près de Davoka. La Lonake semblait réticente à croiser son regard.

— *Je ne peux pas la tuer*, Lerhnah, dit-elle au bout d'un moment d'une voix teintée de culpabilité.

Lyrna lui tapota la main et s'allongea pour la nuit.

— *Je sais.*

Il leur fallut deux jours de plus pour arriver en vue de la Montagne, siège du pouvoir de la Mahlessa. Elle se dressait au cœur d'une vallée profonde, nichée entre deux des plus hauts sommets de la chaîne, gigantesque éperon rocheux qui, partant d'une base évasée, s'infléchissait jusqu'à une cime effilée culminant à quelque trois cents pas de hauteur. Frappés par les rayons du soleil, ses versants semblaient scintiller de mille feux. À mesure qu'ils se rapprochaient,

cependant, Lyrna s'aperçut qu'une multitude de plates-formes et de croisées troglodytes la criblait de toutes parts. L'érosion de la roche trahissait l'âge de cette structure majestueuse, dont l'architecture contournée semblait appartenir à une civilisation inconnue, épargnée par le temps et les vicissitudes du monde moderne.

— *Ce sont les Lonakhim qui ont bâti ça ?* demanda-t-elle à Davoka.

La guerrière secoua la tête.

— *Non, elle nous attendait ici au terme de l'Exode. Une preuve que les dieux n'avaient pas abandonné les Lonakhim. Car qui d'autres qu'eux auraient pu ériger pareille merveille ?*

Davoka les mena devant un tunnel dont les hautes parois s'élançaient pour former une élégante voûte de pierre. En l'absence de gardes à l'entrée de la galerie, ils s'enfoncèrent sans tarder dans les profondeurs de la Montagne. Une centaine de mètres plus loin, le tunnel débouchait sur une vaste cour intérieure bordée de passerelles balustrées, noyée par les rayons chatoyants du soleil qui filtraient à travers d'innombrables soupiraux circulaires. Au centre de cet espace les attendait un groupe de femmes ; certaines, en armes, portaient une tenue identique à celle de Davoka, tandis que d'autres disparaissaient sous la bure de leurs robes noires ou grises. De la plus jeune à la plus vieille, aucune ne semblait troublée par leur soudaine irruption, quand bien même la présence de Kiral leur valut quelques regards acerbes de la part des guerrières.

— *Un voyage riche en événements, à ce que je vois,* déclara l'une des gardes, une petite femme au visage franc, en s'emparant des rênes du poney de Davoka. *De quoi tirer une bonne histoire pour la flambée, j'espère ?*

— *Bien plus d'une.* (Davoka mit pied à terre et gratifia son interlocutrice d'un chaleureux sourire.) *Il nous faut des chambres, Nestal.*

— *Elles sont déjà prêtes et n'attendent que vous.*

Le regard de Nestal balaya brièvement la petite troupe avant de s'arrêter sur Lyrna.

— Reine, dit-elle avec un signe de tête appuyé. La Mahlessa a demandé à vous rencontrer dès votre arrivée. (Elle se tourna vers Kiral et son expression se fit plus dure.) Celle-ci aussi.

Lyrna présumait tout naturellement que la Mahlessa avait établi ses quartiers dans les étages supérieurs de la Montagne, mais elle ne tarda pas à comprendre son erreur. Davoka la guida jusqu'à une fosse aménagée en plein centre de l'immense salle, où s'enfonçait dans les ténèbres du sous-sol un escalier en colimaçon.

— Non ! aboya-t-elle lorsque Smolen et les deux frères leur emboîtèrent le pas. Restez ici. Les hommes ne doivent pas poser les yeux sur elle.

Smolen parut sur le point de protester, mais Lyrna le réduisit au silence d'un geste.

— Je doute que votre épée me soit d'aucun secours en ces lieux, haut maréchal. Attendez-moi ici.

Il exécuta une profonde révérence, recula d'un pas et se tint au garde-à-vous, illustration parfaite du loyal officier de la Garde malgré l'absence de son armure et de ses distingués atours ; ne lui restaient plus que son épée et ses bottes qui avaient, à l'instar de leur propriétaire, perdu tout autant de leur lustre que de leur superbe. Pour la première fois depuis plus d'une semaine, Lyrna prit conscience que sa propre apparence n'était sans doute guère plus reluisante. Ses belles robes d'hermine ou ses tenues d'amazone taillées sur mesure avaient laissé place à un pourpoint en cuir épais et de robustes bottes de marche marquées par la terre de la piste. N'étaient ses cheveux, on aurait pu sans aucun mal la prendre pour une Lonake.

— *Non, grande sœur, je t'en supplie !*

Elle fit volte-face et découvrit une scène troublante. Kiral ruait des quatre fers pour résister à la traction de Davoka sur sa laisse improvisée. Sur ses traits naguère impassibles se peignait un tel effroi qu'on aurait pu croire qu'elle portait un masque.

— *S'il te plaît, implora-t-elle d'une voix blanche. S'il te plaît, si tu m'as jamais aimée, tue-moi ! Ne m'emmène pas devant elle !*

Elle continua de mendier sa mort et de se débattre bien après que Davoka se fut emparée d'elle pour l'entraîner dans l'escalier. À mesure qu'elles disparaissaient dans les ténèbres, ses suppliques ardentes se muèrent en hurlements plaintifs. *Elle ne craint pas la mort, songea Lyrna. Ce qui l'attend là-dessous est encore pire.*

Elle lissa nerveusement son pourpoint poussiéreux, se redressa et les suivit dans les entrailles de la Montagne.

Chapitre 3

REVA

Elle courait. Malgré ses poumons et ses jambes en feu, elle courait sans s'arrêter. Loin de la route, loin de lui, loin de tous ces mensonges, fendait l'herbe haute en direction des arbres. Quand l'épuisement la gagna enfin, elle bascula en avant, enchevêtrée dans sa cape et le fourreau de son épée, puis se releva aussitôt, cherchant alentour un point de repère auquel se raccrocher, haletant de panique et d'épuisement. *Il va se lancer à mes trousses, me traquer pour me mentir à nouveau...*

Elle reprit sa course folle, trébucha presque immédiatement sur une racine épaisse et tomba à genoux. À quatre pattes, éperdue et morte de fatigue, elle sentit les larmes lui monter aux yeux et laissa échapper de violents sanglots. Des sanglots atroces, aussi douloureux et heurtés que des haut-le-cœur. « Et s'il existait vraiment, ses prélats auraient tôt fait de te haïr pour ce que tu es... On t'a lancée à la recherche de cette relique perdue pour une seule et unique raison : que je te tue de mes propres mains... Faire de toi un nouveau martyr... »

— Mensonges !

Sa voix résonna entre les troncs, sauvage, bestiale. Les arbres, en réponse, ne lui offrirent que le craquement de leurs branches secouées par le vent.

Elle finit par s'asseoir et lever le visage au ciel, la bouche grande ouverte afin d'aspirer de précieuses goulées d'air. Elle comprenait à présent qu'Al Sorna ne la poursuivrait pas. Avec l'aide de la Ténèbre, il aurait pu la retrouver en un tournemain, l'aurait déjà rejointe... Elle se rappela l'accent de désespoir – de défaite, même – qui teintait sa voix quand il avait crié son nom... « Pour la même raison que je ne tiens pas compte de mon chant en ce moment même, alors qu'il me hurle de te rendre ta liberté. »

Va, Sombreleme, songea-t-elle. Obéis donc à ton maudit chant. Je me charge d'obéir au mien.

Elle passa une main tremblante dans ses cheveux trop longs, cette crinière impie de sale putain asraëline. *Pécheresse impure ! Pécheresse impie !*

Le prêtre ! Le prêtre saura comment réfuter ces allégations mensongères ! Voilà ce qu'elle allait faire : elle retrouverait le prêtre, écouterait ses sages paroles et alors... Alors le Père Universel l'accepterait à nouveau en son sein. Il lui octroierait sa sainte miséricorde, prouvant ainsi qu'elle avait expié son péché, qu'elle était digne de poursuivre sa mission divine... Digne de porter l'épée de son père.

L'épée. L'idée même de retourner auprès du prêtre sans l'avoir en sa possession lui parut soudain absurde. Comment pourrait-elle lui demander de contredire les mensonges du Sombrelame tout en ayant failli à sa mission ? Mais si jamais elle retrouvait l'épée, alors un seul coup d'œil sur le visage de l'homme qui l'avait élevée lui révélerait tout ce qu'elle avait besoin de savoir. L'épée lui apprendrait la vérité.

Elle ouvrit les yeux et contempla les astres, repérant bientôt la constellation du Cerf dans la voûte étoilée. La patte antérieure de l'animal donnait plein sud, elle s'en souvenait à présent, en direction de Cumbraël, des Grises Cimes... et du Haut Rempart. Peut-être l'épée se trouvait-elle encore là-bas, gisant dans l'ombre des colonnes de la suite seigneuriale, à attendre celui ou celle qui la revendiquerait enfin. Dans le cas contraire, elle avait peu de chances de la retrouver.

Une pensée envahit son esprit au moment où elle se redressait, tel un murmure léger et insidieux chuchoté à son oreille. *Fais demi-tour. Ils t'accueilleront à bras ouverts.*

— Pour m'abreuver de mensonges ! cracha-t-elle en retour.

Pour t'abreuver d'amour. Peux-tu en dire autant du prêtre ?

— Je me fiche bien de son amour, comme du leur. L'amour du Père est le seul dont j'aie besoin.

Elle se releva d'un bond, essuya du revers de la main la terre qui maculait ses vêtements et entama son voyage vers le sud.

Taillé dans de l'orme blanc, l'arc affichait une couleur pâle et crémeuse. Lisse et polie par l'usage, sa poignée était encadrée par deux branches somptueusement sculptées ; l'une en forme de cerf, l'autre en forme de loup. Il n'avait rien à voir avec le petit arc en frêne qu'Al Sorna avait façonné pour elle, et qu'elle avait abandonné le soir de sa fuite. Plus long et plus épais, il offrait sans nul doute à son détenteur une plus longue portée et une puissance de tir accrue.

Le propriétaire de l'arc dormait, vautré sur un carré de verdure, au pied d'une vénérable souche d'arbre à plusieurs kilomètres de la route la plus proche. Les yeux clos, il semblait plongé dans un sommeil bienheureux, sa barbe blanche tachée de rouge et un cruchon en terre cuite manifestement vide posé dans son giron. Près de lui, un chien de

berger à l'air alangui, à la fourrure broussailleuse et au regard éploré observait Reva, la tête inclinée de côté. Plus intrigué qu'inquiet, il la regarda s'approcher à pas de loup et s'emparer doucement de l'arc dans les bras de son maître. Après réflexion, elle décida d'abandonner le carquois, trop fermement coincé derrière le dos de l'ivrogne. Les flèches étaient après tout plus faciles à fabriquer que les arcs.

Elle n'avait pas fait vingt pas qu'elle s'arrêta, le regard attiré par les enjolivures de l'arc, plus splendides encore qu'elle n'avait cru au premier abord. Le cerf de la branche supérieure semblait vouloir en découdre, ses bois baissés en prévision de la charge, tandis que le loup de la branche inférieure préparait un bond meurtrier, tapi sur ses pattes arrière, ses babines retroussées sur des crocs aiguisés. Plus elle examinait la finesse de la sculpture et le soin apporté aux détails, et plus elle prenait conscience de la valeur sans doute considérable de l'objet.

« L'épée prime sur tout le reste », avait dit le prêtre. « Le Père pardonnera tout péché commis dans le dessein de la ramener à Lui. »

Après avoir poussé un profond soupir, Reva revint sur ses pas, glissa l'arc dans les bras de l'ivrogne et s'assit pour attendre son réveil. Au bout d'un moment, le chien s'approcha d'elle pour la renifler, puis lui quémander en gémissant les rogatons du lapin qu'elle avait pris au collet la veille. Le jappement ravi de l'animal lorsqu'elle lui céda un morceau de viande suffit à réveiller en sursaut le vieillard assoupi.

— Non mais oh ! (Il agrippa son arc et tenta de s'emparer d'une flèche.) Qu'est-ce que tu me veux, sale petite traînée ?

Reva l'observa lutter en vain avec son carquois, puis abandonner pour mieux se rabattre sur le petit couteau caché dans sa botte, son regard hagard se précisant soudain à la vue de la couronne d'or qu'elle tenait entre ses doigts.

— C'est un bel arc que vous avez là, dit-elle.

Le trait se planta dans le tronc de l'arbre avec un « clac » retentissant, enfoncé à plus d'une paume de longueur dans l'écorce fendue. Il s'agissait pourtant d'une simple flèche d'entraînement, taillée à la hâte dans une branche de frêne trouvée au sol, mais cela ne l'avait pas empêchée de faire mouche à plus de vingt pas de distance.

Le vieillard se prétendait berger, quand bien même aucun troupeau ne paissait sur des kilomètres à la ronde. Il disait également tenir l'arc d'une campagne oubliée contre les Cumbraëliens, du temps où, dans sa prime jeunesse, les hommes du suzerain étaient venus l'enrôler de force, ce qui avait causé bien de la peine à sa pauvre maman. Reva jugeait son histoire peu probable. L'arc était une arme splendide, mais sûrement pas de facture cumbraëline. Elle soupçonnait le berger de l'avoir tout simplement volé, ou bien remporté aux dés. Il avait de

toute façon manifesté un tel empressement à filer avec son magot nouvellement acquis qu'il ne s'était guère étendu sur les origines de l'objet, préférant reprendre la route d'un pas titubant à travers la prairie vierge du moindre mouton, son cruchon à la main et son chien aux yeux tristes dans son sillage.

Depuis deux semaines qu'elle avait entamé son périple, elle avait appris à marcher à l'écart des routes, à s'abriter dans les bosquets au crépuscule, à ne chasser que lorsque l'occasion se présentait – au mépris de sa faim dévorante – et à ne jamais dévier de la direction indiquée par le sabot du Cerf. Hormis le berger aviné, elle n'avait pas croisé grand monde en chemin. Rares étaient ceux qui – voyageur ou bandit – s'aventuraient si loin des chaussées royales, mais cela n'empêchait pas Reva de rester sur ses gardes.

Ce soir-là, son arc lui faucha une poule d'eau qu'elle pluma, embrocha, cuisina et engloutit avant même la tombée de la nuit. Elle n'ignorait pas combien toutes ces semaines passées en compagnie d'Al Sorna l'avaient affaiblie. Elle avait pris l'habitude de s'endormir le ventre plein, si bien que son estomac criait famine plus souvent qu'à son tour. Chaque soir, elle rendait grâce au Père de l'avoir délivrée des mensonges du Sombrelame et l'implorait de lui pardonner sa tendance pécheresse.

Une fois le repas expédié, elle tira son poignard, saisit une poignée de ses cheveux toujours plus longs et s'apprêta à les couper... avant d'y renoncer. C'en était devenu une sorte de rituel nocturne, sa fervente résolution vacillant chaque soir au moment de couper ses boucles impudiques. Elle justifiait cette vague hésitation par le besoin de maintenir sa couverture. *Les Asraëlines portent les cheveux longs...*, se disait-elle. Et il lui restait encore bien des lieues à parcourir avant de parvenir en Cumbraël. Cela n'avait rien d'une coquetterie, non, quand bien même Alornis lui répétait souvent qu'elle aimait la manière dont sa toison accrochait les rayons du soleil.

Menteuse. La voix du prêtre l'accompagnait dans son sommeil chaque fois qu'elle rengainait son couteau pour se blottir dans sa cape. *Sale menteuse impie...*

Elle arriva en vue des Grises Cimes au terme d'une semaine de marche soutenue, la silhouette échancrée des montagnes baignées de brume bleutée se détachant sur l'horizon lointain. Une épaisse forêt, bien plus touffue qu'auparavant, tapissait les contreforts toujours plus escarpés qui la séparaient de son Fief natal. Le gibier étant plus rare dans cette région, elle ne parvint à abattre qu'un perdreau solitaire, puis un vieux lièvre trop lent pour échapper à la trajectoire de sa flèche. Deux nuits plus tard, elle estimait se trouver à une demi-journée de marche des premières montagnes. Si elle ignorait où se

trouvait exactement le Haut Rempart, le martyr de son père avait levé l'interdit qui planait jadis sur l'endroit, de sorte que les Cumbraëliens pouvaient désormais parler librement de la forteresse qui avait abrité l'insurrection déiste. Elle connaissait l'emplacement d'un village situé au bord du fleuve qui servait de frontière naturelle avec Asraël. Le prêtre lui avait appris que les pèlerins pouvaient y faire étape avant d'atteindre le Haut Rempart, un voyage que tout membre des Fils du Justelame se devait de faire au moins une fois dans sa vie afin d'honorer la mémoire du plus illustre serviteur du Père Universel.

Au détour d'une combe, elle tomba sur un étang d'eau claire agité par le débit d'une petite cascade. Elle en profita pour se déshabiller, se baigner et nettoyer ses vêtements du mieux qu'elle put. Après les avoir étalés au soleil, elle s'adossa à un rocher, puis leva les yeux vers la majesté changeante et cotonneuse des nuages. Comme souvent lorsqu'elle laissait ses pensées vagabonder, elle se mit à songer aux leçons d'escrime d'Al Sorna, aux esquisses d'Alornis et même aux atroces virelais du poète aviné. Elle avait conscience de fauter, de commettre un inqualifiable et crapuleux péché pour lequel elle finissait toujours par implorer le pardon du Père, mais chaque jour, l'espace d'un court instant, elle se laissait gagner par les souvenirs, guettant l'irruption dans son esprit de cette voix tentatrice qui lui susurrait : *Il n'est pas trop tard, tu sais. Fais demi-tour, retourne au nord. Embarque pour les Confins. Ils t'accueilleront avec joie...*

Elle expia ces pensées impures en s'entraînant à l'épée, enchaînant les phrases d'armes de plus en plus vite jusqu'à ce que sa vision se brouille et qu'elle manque de s'effondrer d'épuisement. Dans la lumière déclinante du soir, elle empila ensuite des fougères et s'y installa pour la nuit, s'épargnant pour une fois le rituel des cheveux, quand bien même ils auraient bien eu besoin d'une légère coupe, au moins pour empêcher ses mèches rebelles de tomber devant ses yeux.

Ce furent des cris qui la tirèrent du sommeil. Elle dégaina son épée hors de son fourreau à la vitesse de l'éclair et roula sur elle-même, fouillant du regard les ténèbres de la forêt. Personne. *Une minute...*

Elle flaira l'odeur de fumée portée par la brise légère avant même d'apercevoir la lueur jaune d'incendie entre les arbres. Le hurlement retentit à nouveau, perçant et chargé de souffrances infinies... un cri de femme.

Des brigands, conclut-elle en se redressant. *Pas mon problème.*

D'autres cris, suivis cette fois-ci par une litanie de suppliques incohérentes, puis un silence de sinistre augure.

Reva songea aux hors-la-loi qu'elle avait occis au large d'Aubérhan, à Kella le nécrophile et à ses comparses. Leur mort ne pesait guère sur

sa conscience.

Elle rengaina son épée afin d'éviter tout reflet intempestif, épaula son carquois, leva son arc et s'élança, usant du mode de déplacement que lui avait enseigné Al Sorna lorsqu'ils chassaient ensemble. Comme lui, elle avançait tout en souplesse, par petites foulées brèves, débarrassant du bout du pied tout obstacle – brindille ou caillou – capable de trahir sa position avant de prendre appui sur ses talons. Le cône vacillant du brasier gagnait en hauteur à mesure qu'elle s'en approchait, de hautes flammes s'échappant d'un empilement de bûches placé au centre d'une clairière. Autour s'affairaient de noires silhouettes, dont l'une discourait d'une voix pêtée de farouche conviction.

Arrivée à moins de trente pas du bûcher, elle se mit sur le ventre et entreprit de ramper, serrant son arc dans sa main gauche, la corde posée sur la partie supérieure de son avant-bras. Elle se figea quelques mètres plus loin à la vue d'un solide gaillard qui, dos aux flammes, sondait la forêt d'un regard affûté. Il portait une épée en travers du dos et tenait une arbalète – chargée et armée – au creux de son bras. Une sentinelle. Jamais un brigand ne se montrerait si consciencieux ni si bien équipé.

Reva progressa lentement au sol, ses doigts balayant la terre afin d'écarter les branches et feuilles séchées qui jonchaient le sous-bois. Enfin, elle parvint à distinguer la sentinelle, vêtue d'une houppelande noire. *Le Quatrième Ordre.*

La voix se fit plus claire à mesure que Reva se rapprochait de l'orateur, un homme maigre au teint cireux, lui aussi vêtu de noir, qui gesticulait vers la droite tout en débitant une tirade éloquente : « ... Apostats vous avez vécu, et Apostats vous périrez, vos âmes précipitées dans les limbes de l'oubli sans pouvoir jamais trouver refuge auprès des Défunts. L'imposture qui vous exclut de la congrégation des Fidèles en cette vie vous vaudra une éternité de solitude en l'Au-Delà... »

Reva attendit que le regard de la sentinelle glisse sur la gauche pour se redresser aussi haut que le lui permettaient ses bras et jeter un œil sur les destinataires des gesticulations frénétiques du frère. Ils étaient quatre, tous attachés et muselés : un homme, une femme, une fillette âgée d'à peine dix ans et un jeune garçon replet de cinq ou six ans son aîné. Deux frères aux capes noires se tenaient derrière eux, l'épée au clair. Le garçon, plus virulent que ses voisins, se débattait follement dans ses liens, une planche épaisse passée au creux de ses coudes et derrière son dos, si fermement assujettie qu'elle mordait la chair nue de ses bras. On lui avait fourré une branche longue de quinze centimètres dans la bouche, maintenue en place par quelques tours de ficelle. Une pluie de postillons roulait le long de son menton tandis

qu'il s'agitait furieusement, ses yeux embrasés de haine braqués non pas sur le prédicateur, mais sur le bûcher érigé derrière lui.

Reva plissa les yeux et distingua une forme plus sombre entre les flammes, une silhouette noircie vaguement humaine, qui dégageait une épouvantable odeur de viande brûlée.

— Toi !

L'orateur au teint cireux leva un doigt accusateur sur l'homme prisonnier qui, contrairement à l'adolescent, semblait accepter son sort. Agenouillé, il courbait l'échine, dans une attitude de soumission hébétée.

— Toi qui as attiré tes propres enfants dans cette imposture blasphématoire, toi qui as souillé leurs âmes de ta flétrissure apostate, sois témoin du châtiment que tu leur as imposé.

L'une des capes noires saisit l'homme par les cheveux et lui rejeta brutalement la tête en arrière, révélant un visage curieusement impassible. Bien que baignés de larmes, les yeux du prisonnier semblaient exempts de rage ou de terreur, alors même que le frère fanatique se glissait près de lui.

— Regarde, Apostat, siffla-t-il, son visage pareil à un masque de haine cramoisi par l'éclat du brasier. (Il saisit la fillette par le bras et la redressa de force.) Récolte ce que tu as semé.

L'enfant apeurée s'efforça de lui échapper, mais il la souleva sans mal et se dirigea vers le bûcher. L'adolescent poussa un cri sourd, étouffé par son bâillon, se releva d'un bond et voulut s'élancer à la rescousse de sa sœur, mais l'un des frères le frappa prestement d'un violent coup de pommeau entre les omoplates.

Reva mit moins d'une seconde à s'imprégner de la scène : le prédicateur, les deux frères campés près des prisonniers, la sentinelle. Quatre qu'elle pouvait voir, auxquels s'ajoutaient probablement d'autres pour le moment hors de son champ de vision, tous bien armés, entraînés et désespérément sobres. Un combat plus qu'inégal, qui la détournait en outre de sa mission. La logique voulait qu'elle passe son chemin.

Ce fut la sentinelle qui mourut la première, la gorge transpercée par son poignard alors même qu'elle prenait pied dans la clairière. L'homme s'effondra face contre terre presque sans un bruit, les mains serrées sur la plaie béante de son cou. Reva le rejoignit pour récupérer son arme, puis encocha une flèche et l'envoya dans le dos du prédicateur au moment même où il brandissait l'enfant au-dessus de sa tête. Le frère s'écroula sur-le-champ, lâchant la fillette qui fit pleuvoir sur lui une volée de coups de pied avant de s'enfuir en direction de ses parents.

Reva put décocher un autre trait le temps que les deux derniers frères présents se remettent de leur surprise et se jettent sur elle. Elle

choisit le plus proche, celui qui avait forcé l'homme à contempler le supplice de sa fille. Il se déporta sur la gauche avec agilité tandis qu'elle inscrivait une mire imaginaire sur sa poitrine, mais elle fut plus rapide. La flèche le cueillit à l'épaule, l'envoyant rouler au sol. Elle dégaina son épée et marcha sur l'autre, égorgeant au passage le frère blessé.

Le frère du Quatrième Ordre surgit entre les prisonniers et leva son arbalète. Avec un mugissement sourd, l'adolescent corpulent plongea sur lui, le propulsant d'un vigoureux coup d'épaule – accompagné du craquement douloureux d'une ou plusieurs côtes brisées – dans le bûcher. L'homme hurla et se débattit dans les flammes, puis s'arracha au brasier pour se rouler par terre en gémissant un torrent continu de plaintes stridentes.

Un cri d'alerte attira l'attention de Reva sur sa gauche, où trois autres frères chargeaient hors des ténèbres, leurs arbalètes levées vers elle. Elle avisa le garçon qui, toujours agenouillé, l'implorait du regard au-dessus de sa muselière.

Elle tourna les talons et s'élança dans la forêt, pliée en deux pour ramasser dans sa course l'arc abandonné à terre. Juste avant qu'elle plonge dans le couvert des arbres, un carreau d'arbalète frôla ses cheveux.

Elle compta vingt pas, s'arrêta, fit volte-face et s'accroupit. Une fois sa respiration maîtrisée, elle s'imposa une parfaite immobilité et attendit. Encore sous le choc de cette attaque surprise, les trois capes noires évacuèrent leur fureur sur l'adolescent, le rouant de coups de pied avant même de songer à porter secours à leur frère roussi par les flammes. Alignés au pied du bûcher, ils débattaient de la marche à suivre.

Pas si inégal que ça, en fin de compte, pensa Reva tout en levant son arc.

Le garçon se nommait Arken, sa sœur Ruala, sa mère Eliss et son père Modahl. Le corps carbonisé sur le bûcher appartenait à la mère de Modahl, qui s'appelait jadis Yelna mais qu'Arken et Ruala avaient toujours surnommée Mémé. Reva n'ayant aucune envie de demander son nom au frère survivant, elle persistait à l'appeler le Prédicateur.

— Espèce de sorcière déiste ! lui lança-t-il depuis le tronc d'arbre contre lequel il était affalé, ses jambes flasques et inutiles étirées devant lui.

La flèche de Reva lui avait sectionné la colonne vertébrale, le laissant entièrement paralysé en dessous de la taille. Malheureusement, il avait conservé l'usage de ses cordes vocales.

— Sans le concours de la Ténèbre, jamais tu n'aurais pu ainsi massacrer mes frères, l'accusa-t-il en agitant vers elle un doigt

tremblotant.

Blafard, baigné de sueur et le regard voilé de douleur, il faisait peine à voir. Elle avait voulu l'achever la veille au soir, mais Modahl avait retenu son bras.

— Il comptait brûler vive votre propre fille, lui fit-elle remarquer.

— Qu'est-ce que la miséricorde ? dit-il, sans parvenir à dissimuler son profond chagrin.

Malgré sa peine, son visage oblong ne trahissait toujours pas la moindre once de colère à l'encontre du bourreau de sa mère. Il haussa les sourcils, comme s'il attendait la réponse à sa question.

— Pardon ? demanda Reva, désarçonnée.

— La miséricorde est le plus doux des vins et la plus amère des absinthes, répondit Eliss à sa place. Car elle récompense les bienveillants et couvre de honte les coupables.

— Le Catéchisme du Savoir, l'informa Arken tout en hissant un nouveau cadavre vêtu de noir dans les flammes, une certaine amertume dans la voix. Vous voyez bien qu'elle est cumbraëline, Père. Je doute qu'elle ait envie d'entendre vos sermons.

Un catéchisme ?

— Vous adhérez à la Foi ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Elle, qui s'attendait à trouver en eux des adeptes de l'une des innombrables sectes saugrenues sorties de l'ombre depuis la déclaration de l'Édit de Tolérance, en eut le souffle coupé.

— La Foi véritable, la corrigea Modahl. Et non la croyance pervertie qui anime ces âmes dévoyées.

Le Prédicateur, désormais affalé sur le sol de la clairière, prononça une parole étouffée, dont le souffle dispersa quelques grains de terre : « Mensonges d'Apostats ! » ou une autre imprécation du même tonneau.

— Dites-moi si ça vous fait mal, lui demanda Reva avant de se baisser pour extirper la flèche logée dans son dos.

Il n'eut aucune réaction. Il ne sentait plus rien.

Le frère poussé dans le bûcher, le seul avec le Prédicateur à avoir survécu à l'attaque, avait fini par succomber à ses blessures un peu avant le lever du soleil. Il avait poussé des cris d'agonie déchirants, mais une fois encore, Modahl avait empêché Reva de le réduire au silence. Déconcertée, elle avait préféré prêter main-forte à Arken, qui s'employait à vouer les cadavres aux flammes du brasier.

— Celui-ci était doué, commenta-t-elle en soulevant les jambes du plus grand des frères, le dernier à être tombé sous ses coups. J'imagine qu'il devait faire partie de la Garde du Royaume avant que le Quatrième Ordre le recrute.

— Pas aussi doué que vous, lui rétorqua l'adolescent, les bras passés sous les épaules du mort. Merci de l'avoir fait souffrir.

Était-ce vraiment ce qu'elle avait fait ? Elle devait admettre qu'elle avait quelque peu joué avec lui. Une fois ses deux camarades fauchés par les flèches de Reva, il était parvenu à esquiver le dernier trait et s'apprêtait à filer dans la forêt lorsqu'elle l'avait rattrapé, à l'orée de la clairière. Combattant vif et chevronné, il semblait connaître nombre de bottes expertes. Malheureusement pour lui, elle en maîtrisait encore plus, et sa vitesse était sans égale. Elle fit durer le combat plus longtemps que nécessaire, sentant croître son aptitude guerrière à chaque parade, chaque fente, chaque écorchure dont elle lui labourait le visage ou les bras, comme s'il s'agissait d'une énième leçon d'Al Sorna... mais pour de vrai, cette fois-ci. Elle l'acheva d'un puissant coup d'estoc en pleine poitrine après avoir vu du coin de l'œil la fillette qui, toujours muselée et ligotée, sanglotait par terre.

Veillez pardonner mon orgueil, ô Père Universel.

Modahl prononça leur oraison à la lueur des flammes hautes, appelant sa famille à rendre grâce à Yelna pour son sacrifice, à se rappeler sa douceur et sa sagesse et à méditer sur les mauvaises décisions qui avaient entraîné ces égarés sur la mauvaise pente. Reva se tenait à l'écart, occupée à nettoyer sa lame maculée de sang. Elle ne manqua pas de remarquer l'air maussade d'Arken, qui couvrait son père d'un regard furieux où semblait poindre une lueur de haine.

Au petit matin, elle fut tirée de son profond sommeil par les gémissements aigus du Prédicateur. La pluie légère qui tombait depuis l'aube avait dispersé les cendres bistre du bûcher, révélant un amoncellement d'os humains et de crânes grimaçants.

— Oh ! mes pauvres frères ! se lamentait le Prédicateur. Puissent les Défunts purifier vos âmes rongées par la Ténèbre qui vous a coûté la vie.

— La Ténèbre n'a rien à voir là-dedans, déclara Reva entre deux bâillements. Ce qui leur a coûté la vie, c'est un poignard, un arc, une épée et quelqu'un qui savait les manier.

Le Prédicateur voulut répliquer, mais sa voix s'étrangla. Après une longue et rauque quinte de toux, il croassa :

— Je... soif...

— Vous n'avez qu'à boire la pluie.

Les frères laissaient derrière eux une poignée d'excellentes montures, des rations pour plusieurs jours ainsi qu'une bourse chargée de couronnes. Reva choisit le cheval le plus grand – un étalon gris au tempérament de feu dont les muscles ciselés semblaient taillés pour la chasse à courre – et chassa les autres. La veille, Modahl avait insisté pour entasser les armes des frères dans le bûcher, s'attirant un peu plus le mépris d'Arken lorsqu'il avait, gentiment mais fermement, arraché à son fils l'épée que ce dernier s'était appropriée.

La charrette familiale était intacte, de même que le bœuf qui la

traît, mais son chargement avait subi les outrages du détachement de frères, comme le prouvait le spectacle de Ruala pleurant les lambeaux déchirés de sa poupée mise en charpie.

— On s'acheminait vers la Tour du Sud, lui confia Arken. On a de la famille là-bas. À ce qu'il paraît, le Seigneur de la Tour veille sur les Tolérants réfugiés le long de la côte méridionale.

— Ils vous ont pris en chasse, dit Reva.

Arken acquiesça.

— Père aime prêcher la Tolérance à tous ceux qui veulent bien l'écouter. Il espère trouver des oreilles plus attentives dans le Sud. Apparemment, l'Aspect Tendris voyait tout cela d'un mauvais œil.

Reva reporta son attention sur Modahl, qui repoussait son bric-à-brac le long des ridelles de la charrette afin d'étendre une couverture sur le plateau.

— Que faites-vous ? lui demanda-t-elle.

— Pour le frère blessé, expliqua-t-il. Nous devons lui trouver un guérisseur.

Reva vint se planter devant lui pour lui murmurer à l'oreille :

— Si jamais vous comptez faire voyager votre fille à côté de ce sac à merde, sachez que je n'hésiterai pas à le décapiter et à jeter sa tête dans le fleuve.

Elle attendit quelques instants, le temps de s'assurer qu'il avait bien compris. Le visage empreint d'une profonde lassitude, Modahl finit par s'avouer vaincu, après quoi il entreprit de faire grimper sa famille dans la charrette.

— Je connais un village à quelques kilomètres à l'est d'ici, déclara Reva. Je peux vous y accompagner, si vous le désirez.

Modahl s'apprêtait à protester, mais son épouse parla la première :

— Nous vous en serions grandement reconnaissants, ma chère.

Reva enfourcha l'étalon gris et trotta jusqu'à l'arbre contre lequel gisait le Prédicateur.

— Vas-tu enfin... me tuer... sorcière ? s'enquit-il entre deux râles, ses yeux pareils à deux charbons éteints piqués dans la cire pâle de sa face.

Reva saisit la gourde qui pendait à la selle de son cheval et la lui lança.

— Pourquoi m'abaisserais-je à un acte si barbare ? (Elle se pencha en avant, dardant sur ses jambes paralysées un coup d'œil éloquent.) Au contraire, mon frère, je vous souhaite une très longue vie. À moins que les ours ou les loups décident de la raccourcir, bien entendu.

Elle fit volter sa monture et s'élança au petit galop derrière la charrette, qui bringuebalait déjà sur la route forestière.

Le village se révéla être un lieu étrange, où Cumbraëliens et

Asraéliens semblaient vivre en parfaite harmonie et parlaient avec un accent curieux mêlant allégrement les voyelles les plus dissonantes des deux Fiefs. Il s'agissait de toute évidence d'une étape importante, tant l'endroit grouillait de voyageurs et de rouliers chargés de marchandises. Des fûts de vin en partance pour le nord y croisaient des cargaisons d'acier ou de charbon en route vers le sud. Postée au beau milieu du carrefour autour duquel le village s'était construit, une compagnie de la Garde du Royaume se chargeait de régler la circulation, imposant à certains des détours afin d'éviter tout risque d'engorgement. Un temple dédié au Père Universel se dressait au sud de l'intersection, juste en face d'un dispensaire du Cinquième Ordre.

— L'Ordre devrait pouvoir soigner vos coupures, dit Reva à Modahl. Mieux vaut leur raconter que vous avez essuyé une attaque de brigands. Après vous avoir dépouillés, ils ont filé sans demander leur reste. Nul besoin d'éveiller la méfiance des gardes.

Modahl hocha lentement la tête, ses yeux trahissant la méfiance qu'elle lui inspirait. *Pas de place pour les assassins dans son cœur*, présumait Reva. *Alors même qu'il serait prêt à se saigner aux quatre veines pour leur venir en aide s'ils agonisaient devant lui. Quelle foi hypocrite et absurde que la leur.*

— Nos pensées vous accompagnent, lui lança Ellis alors que Reva tirait les rênes de sa monture. (Ses yeux brillaient de chaleur et de sincère gratitude.) Nous reprenons la route demain, au cas où vous souhaiteriez nous tenir compagnie.

— J'ai à faire dans les Grises Cimes, répondit-elle. Mais je vous remercie.

Avant de prendre la direction du village, elle jeta un dernier coup d'œil en arrière et vit Arken qui l'observait depuis l'arrière de la charrette, une main levée en un adieu hésitant. Elle lui répondit d'un geste et poursuivit sa route.

Des trois auberges de la ville, celle qu'elle cherchait était la plus petite. L'enseigne installée au-dessus de la porte proclamait fièrement *Au Repos du Cocher* en lettres d'or. À l'intérieur se pressait une foule de voyageurs et de charretiers aux mains baladeuses – mains qu'un poignard à demi dégainé suffisait en général à dissuader. Elle se trouva un tabouret dans un angle de la pièce et attendit la serveuse.

— Le taulier s'appelle bien Shindall ? (Comme la fille acquiesçait d'un air méfiant, Reva lui tendit une piastre.) J'aimerais le rencontrer.

Shindall était un homme au physique nerveux, doté d'une voix rocailleuse particulièrement farouche.

— Qu'est-ce que tu m'amènes là ? gronda-t-il à l'intention de la serveuse dès leur entrée dans une arrière-salle où le tavernier entassait un monceau de piécettes. Tu me fais perdre le compte avec ta catin déchar...

Sa phrase mourut dans sa gorge à la vue du visage de Reva.

Cette dernière plaça son pouce sur sa poitrine, juste au-dessus de son cœur, et l'abassa en ligne droite. En guise de réponse, Shindall eut un imperceptible signe d'assentiment.

— De la bière ! aboya-t-il en direction de la serveuse. Et de quoi manger. De la tourte, hein, pas du gruau.

Il tira une chaise pour Reva, le regard braqué sur elle tandis qu'elle débouclait sa ceinture et ôtait sa houppelande. Il attendit le retour et le départ de la servante pour prendre enfin la parole en un murmure déferent :

— Vous êtes *elle*, n'est-ce pas ?

Reva arrosa sa bouchée de tourte d'une gorgée de bière et haussa un sourcil. Shindall baissa encore la voix d'un cran et s'inclina vers elle.

— Le sang du Justelame.

Reva dut se retenir de rire tant la componction du bonhomme lui parut ridicule. La lueur idolâtre qui éclairait son regard lui rappelait les dizaines d'hérétiques imbéciles rassemblés devant la demeure d'Al Sorna.

— Le Justelame était mon père, dit-elle.

Shindall étouffa un hoquet de béatitude et serra ses mains dans un élan d'excitation fébrile.

— Le prêtre avait prédit l'imminence de votre avènement. Un avènement qui ferait vaciller l'Empire Sacrilège jusqu'à ses fondations. Mais jamais je n'aurais pensé, jamais je n'aurais rêvé vous voir un jour de mes propres yeux, et encore moins dans ce taudis où je joue les aubergistes.

Le prêtre avait prédit...

— Qu'a-t-il prédit exactement ? s'enquit-elle sur un ton léger, teinté d'infime curiosité.

Que ma mort était pour bientôt ? Que vous auriez enfin un nouveau martyr à vénérer ?

— Les messages du prêtre sont aussi vagues que succincts, et ce pour une bonne raison. Si jamais le Vassal ou le roi hérétique parvenaient à les intercepter, des informations trop précises pourraient causer notre perte à tous.

Elle acquiesça et reporta son attention sur son repas. Contre toute attente, la tourte – du bœuf aux champignons marinés à la bière fourré dans une pâte moelleuse – était excellente.

— Si je puis me permettre, reprit Shindall. Votre mission, dont je n'oserais jamais demander l'objet, est-elle accomplie ? Approchons-nous enfin de notre délivrance ?

Reva lui dédia un sourire falot.

— Il me faut gagner le Haut Rempart. D'après le prêtre, vous permettez aux pèlerins de s'y rendre en toute discrétion.

— Évidemment, dit-il dans un souffle. J'aurais dû me douter que vous comptiez faire le pèlerinage, tant qu'il est encore temps.

Il se redressa et gagna un angle de la pièce noyé d'ombre, où il se pencha pour extraire une brique de la paroi et s'emparer d'un objet dans la niche ainsi révélée.

— Dessinée sur de la soie, déclara-t-il en déposant devant elle un rectangle de tissu long de quinze centimètres. Facile à cacher, ou même à avaler si le besoin s'en faisait sentir.

Il s'agissait d'une carte, au tracé aussi épuré que limpide : au départ d'une grappe de pictogrammes représentant probablement le village, un simple trait serpentait entre fleuve et montagne jusqu'à parvenir à un symbole noir en forme de fer de lance.

— Il faut bien compter six jours pour y aller, lui apprit Shindall. Les pèlerins se font rares ces temps-ci, donc vous devriez avoir le champ libre. Des camarades séjournent là-bas, où ils jouent le rôle de mendiants en manque d'abri.

— L'endroit n'est pas gardé ?

La nouvelle ne manquait pas de la surprendre, elle qui avait échafaudé plusieurs manières d'infiltrer la forteresse au nez et à la barbe des hommes du Vassal.

— Pas depuis le trépas du Justelame. L'ignoble débauché qui occupe la Chaire d'Altor ne semble attendre qu'une chose : que le Haut Rempart tombe définitivement en ruine.

Une fois son écuelle et sa chope vidées, Reva déclara :

— J'aurai besoin d'une chambre pour la nuit, ainsi que d'une stalle pour mon cheval.

L'homme refusa avec aplomb l'écot qu'elle lui proposa, puis l'entraîna dans une chambre à l'étage. En dépit de l'hygiène douteuse et de l'exiguïté de l'endroit, la vue du lit étroit disposé dans un coin – son tout premier depuis qu'elle avait quitté la demeure du Sombrelame – suffit à dissiper tous ses doutes.

— Je l'ai rencontré, jadis, lui lança Shindall depuis le seuil de la porte, les yeux rivés au visage de Reva. Le Justelame. Peu de temps après que le Père l'eut sauvé de la flèche du brigand. Sa cicatrice, encore fraîche, rouge comme un rubis, luisait dans la lumière du matin lorsqu'il a pris la parole. Et quelle parole... un torrent de vérités énoncées en quelques brèves secondes. J'ai immédiatement perçu l'appel du Père dans sa bouche.

Son regard intense et la tessiture rauque de sa voix lui rappelèrent le forgeron de Castelvarin quand il ajouta :

— Vous avez ses yeux.

Reva déposa sa houppe et son épée sur le lit.

— La Garde du Royaume patrouille-t-elle sur les cimes ?

Shindall cilla, puis secoua la tête.

— Seulement sur les routes de basses-terres, où aiment à se terrer les hors-la-loi. Les gardes ne montent pas dans les montagnes. Sans doute qu'il y fait trop froid pour eux. (Il plaça une chandelle allumée sur l'unique table de la chambre et regagna la porte.) Les matines sonnent à la cinquième heure.

— Je serai déjà partie. Je vous remercie de votre prévenance.

Il lui adressa un dernier coup d'œil avant de quitter la pièce, déglutit bruyamment et dit :

— Voir votre visage vaut tous les remerciements du monde.

Elle qui n'avait encore jamais arpenté les Grises Cimes y découvrit un paysage escarpé fort déroutant, où d'imprenables falaises se dressaient de toutes parts, de plus en plus hautes à mesure qu'elle s'enfonçait dans le massif. Un froid perpétuel baignait ce décor inhospitalier, aggravé par de fréquents crachins et par la brume omniprésente. La route s'achevait au pied d'une large et tumultueuse rivière serpentant vers l'est, dont Reva entreprit de remonter le cours sinueux. D'après la carte en soie, cet affluent de la Saline offrait le chemin le plus court jusqu'à la forteresse. Son grison protesta à grand renfort de hennissements outrés lorsqu'elle l'entraîna sur la berge rocailleuse.

— Râleur, dit-elle en lui flattant l'encolure. Voilà comment je vais t'appeler.

Un lointain crépitement de cailloux sur la piste de terre attira son attention. Elle se retourna sur sa selle et aperçut un autre cavalier arrivant au terme de la route – un adolescent bien en chair monté sur un petit cheval. Reva attendit qu'il la rejoigne.

— Tu l'as volé ? demanda-t-elle quand Arken l'eut rattrapée.

— L'argent du frère, toussa-t-il avant de frétiller sur sa selle trop étroite.

Reva l'observa en silence, s'amusant de le voir s'empourprer et tousser de plus belle.

— Un jour de plus avec lui et je finissais par l'étrangler, avoua-t-il enfin. Sans compter que je vous dois la vie.

Un roulement de tonnerre étouffé gronda dans le lointain et Reva leva les yeux au ciel, envahi de sombres nuées en provenance de l'ouest.

— On ferait mieux de s'éloigner de la rivière, dit-elle en talonnant les flancs de Râleur. Il y a de fortes chances qu'elle passe en crue avec la pluie.

— C'était rien qu'un charron, au départ, dit Arken. Un charron doué, sans doute un peu plus instruit et Fidèle que la plupart des autres gars de la ville, mais un simple charron malgré tout. Jusqu'au

jour où l'Aspect du Deuxième Ordre est passé inspecter son dispensaire. Mon père a voulu assister à son catéchisme. Après ça, tout a changé.

Ils avaient trouvé refuge dans une étroite fissure ouverte au pied d'une falaise. S'ils parvenaient à y échapper au déluge, l'endroit demeurerait trop humide pour qu'on y allume un feu, ce qui les obligeait à se blottir dans leurs capes, réchauffés seulement par le souffle des chevaux.

— Pas une heure ne passait sans qu'il se mette à sermonner tous ceux qui voulaient bien l'écouter, poursuivit Arken. Et tout notre argent partait chez le typographe afin d'imprimer ses pamphlets qu'on devait distribuer gratuitement au tout-venant, ma sœur et moi. On en a passé, des heures dans la rue, à l'écouter pérorer encore et encore. Mais le pire, c'est qu'y en avait qui s'arrêtaient pour tendre l'oreille. Ceux-là, je les ai maudits bien des fois. Si personne ne l'avait écouté, il aurait peut-être fini par abandonner et le Quatrième Ordre nous aurait foutus la paix. Ton dieu, il n'a pas d'Ordres, si ?

— Ce monde a été créé par la volonté d'un seul Père, dit-elle. Afin que nous puissions reconnaître son amour. Un seul monde, un seul Père, une seule Église.

Si vénale et corrompue soit-elle.

Arken hocha la tête, puis éternua dans la foulée. Une goutte d'eau lui pendait au bout du nez.

— Tu penses qu'ils partiront à ta recherche ? demanda Reva.

Une ombre abattue passa sur son visage.

— J'en doute. Nous avons eu des mots.

— Contrairement aux flèches, on peut toujours revenir sur ses mots.

— Il nous a ordonné de ne rien faire ! rugit Arken en serrant les mâchoires, ses poings fermés sous sa houppe. Il est resté là les bras ballants, à réciter ses catéchismes, quand ils ont surgi hors de la forêt. Quel genre d'homme se laisserait aller à ce point ?

Un dévot, songea-t-elle.

— Qu'avait-il à dire qui irritait à ce point le Quatrième Ordre ?

— Que nous avions dévoyé la Foi. Que nous persistions dans l'erreur, que les ravages de la Main Rouge avaient finis par nous aveugler, en nous faisant haïr nos semblables au lieu de les aimer. En nous poussant au meurtre et non à la bienveillance. Que la persécution des Infidèles avait dressé un mur entre nos âmes et celles des Défunts. Un jour, un frère du Quatrième Ordre est venu frapper à notre porte, armé d'une missive de son Aspect. Un message clair, poli et implacable : « Bouclez-la. » Mon père a déchiré la lettre sous son nez. Deux jours plus tard, son échoppe partait en fumée.

Râleur se mit à marteler la roche du plat de son sabot, en s'ébrouant d'impatience. Au fait de ses humeurs, elle avait compris qu'il goûtait

peu l'inactivité. Elle se leva, s'empara d'une carotte dans sa sacoche et la porta aux lèvres de la bête.

— Tu ne me dois rien, dit-elle à Arken. De plus, voyager avec moi pourrait s'avérer... dangereux.

— Vous vous trompez, répliqua-t-il. À propos de ce que je vous dois. Et je me fiche bien du danger.

Dans son regard brûlait une lueur de détermination, ainsi qu'autre chose... un brasier de tristesse et de rage mêlées qui faisait peine à voir. *Il reste un enfant*, pensa-t-elle. *Malgré tous ses problèmes.*

— Je suis à la recherche d'un objet, lui apprit-elle. Aide-moi à le retrouver et nous serons quittes. Après ça, tu pourras reprendre le cours de ta vie.

Il acquiesça, un maigre sourire aux lèvres.

— Comme vous voudrez.

Elle saisit quelque chose dans la sacoche et le lui lança.

— Ton père avait oublié de délester le Prédicateur de ses armes.

Il fit tourner le poignard dans ses mains pendant quelques secondes, puis tira la lame hors de son fourreau. Il s'agissait d'une longue dague à l'acier de bonne facture et bien équilibrée, dont la poignée zébrée d'entailles facilitait la prise en main.

— Je ne saurais pas comment m'en servir. Père ne me laissait même pas jouer avec une épée de bois quand j'étais petit.

Constatant que la pluie avait faibli pour laisser place à une bruine tenace, Reva saisit les rênes de Râleur et le guida hors de la fissure.

— Je t'apprendrai.

Elle eut l'impression, en l'entraînant, de jouer avec un enfant – un enfant qui la dépassait d'une tête et qui faisait deux fois son poids, certes, mais un enfant tout de même. *Quelle lenteur*, songea-t-elle alors qu'Arken s'effondrait au sol après une énième attaque manquée, la dague enfouraillée du jeune homme la manquant d'un bon mètre après qu'elle eut esquivé son assaut. Elle lui bondit sur le dos et pressa son propre poignard contre sa gorge.

— Essaie encore, lâcha-t-elle avant de le libérer.

Elle vit ses joues s'empourprer quand il se tourna vers elle, la manière dont il levait son arme trahissant un trouble certain. *Ce n'est pas la honte qui le met à l'aise*, comprit-elle. *Il va falloir que je cesse de lui sauter dessus...*

Quatre jours durant, elle consacra deux heures quotidiennes – une au réveil et une avant le coucher – à son apprentissage des rudiments du couteau. En vain, finit-elle par admettre. Malgré sa carrure imposante et sa force, Arken ne disposait ni de la vitesse ni de l'agilité requises pour contrer les assauts les plus élémentaires de Reva. En définitive, elle lui intima de remiser son arme et de se concentrer sur

le combat à mains nues. Il s'appropriait l'exercice bien plus facilement et finit par maîtriser les combinaisons les plus sommaires de coups de poing et de pied avec une relative aisance, parvenant même à lui porter un coup puissant au bras lors d'une séance d'entraînement.

— Pardonnez-moi, s'étrangla-t-il tandis qu'elle massait l'ecchymose qui bleuissait sa peau.

— Quoi donc ? Je ne peux m'en prendre qu'à...

Elle plongea sous sa garde, lui assena une gifle violente en pleine joue et s'enroula hors de portée avant même qu'il puisse réagir.

— ... moi-même. Allez, ça suffit pour ce soir. Mangeons.

Elle avait conscience que l'autoriser à rester auprès d'elle constituait une nouvelle entorse à sa mission, que la présence d'Arken ne faisait qu'assouvir le besoin de chaleur humaine qui la tenaillait depuis sa fuite des griffes d'Al Sorna. Par ailleurs, il avait endossé de lui-même le rôle d'écuyer ; sans jamais se plaindre, il s'occupait du feu, pensait les chevaux et préparait les repas chaque soir avec une efficacité presque martiale. *Quelle injustice*, songea-t-elle en le regardant disposer des tranches de jambon sur le poêlon. *Je n'ai pas besoin de son aide. Et ces regards qu'il me lance...* Elle y lisait moins du désir ou de la concupiscence qu'une sorte de convoitise réprimée. *N'oublie pas que ce n'est encore qu'un enfant.*

Le Haut Rempart leur apparut le jour suivant, fer de lance échancré lancé à l'assaut des cieux. Les récits qui couraient à son sujet l'avaient préparée à un spectacle d'une auguste majesté, un château légendaire digne du martyr de son père, mais plus elle avançait et plus l'éclat du château se ternissait irrémédiablement. De larges brèches crevaient par endroits les murailles et les remparts accusaient plusieurs merlons manquants, comme si quelque géant affamé avait un jour décidé de se faire un festin des fortifications. Jonchée de rochers éboulés, la route qui courait sur l'étroite rampe de terre menant au portail d'entrée accueillait désormais un troupeau de bouquetins aux cornes longues. Les animaux, occupés à brouter les mauvaises herbes qui poussaient entre les pavés, leur accordèrent à peine un coup d'œil lorsqu'ils les dépassèrent.

— Incroyable ! s'extasia Arken, les yeux levés sur les murailles abruptes, une fois qu'ils eurent atteint l'entrée. Jamais je n'aurais cru qu'une tour pouvait atteindre une telle hauteur !

Un grincement métallique attira leur attention sur un guichet aménagé dans un battant du portail, derrière lequel un visage parcheminé les observait depuis les ténèbres de la forteresse.

— Y a rien à voler ici, dit le vieillard.

Reva fit le signe du Justelame et toute trace d'hostilité déserta subitement les traits ravins de son interlocuteur.

— Feriez mieux d'entrer, dit-il avant de battre en retraite dans la

pénombre afin de permettre l'ouverture du guichet.

Reva s'avérait incapable d'estimer l'âge du vieil homme avec précision, quand bien même les innombrables rides qui sillonnaient son visage le situaient au-delà des soixante-dix ans. Il portait des guenilles miteuses, qui n'avaient probablement pas connu de pierre à laver depuis des lustres, et avait ceint une couverture élimée autour de son torse. Il tenait à la main un bourdon de bonne taille, canne qui lui servait probablement plus, présumait Reva, d'accessoire de marche que d'arme de corps à corps, à en juger par la manière dont il pesait de tout son poids sur elle.

— Vantil, se présenta-t-il. Et je crois savoir qui vous êtes. (Il hocha la tête en direction d'Arken, qui attendait dehors avec les chevaux.) Lui, en revanche...

— J'ai toute confiance en lui, dit Reva.

Cela parut suffire à Vantil, qui se mit à clopiner vers une volée d'abruptes marches de pierre.

— Z-avez sans doute envie de commencer par la suite seigneuriale ?

— Oui. (Reva prit conscience que son cœur battait la chamade – bien plus encore que lors de sa confrontation avec le Prédicateur et ses sbires.) Oui, j'aimerais beaucoup.

Elle découvrit une simple salle, plus vaste que toutes celles qu'ils avaient traversées en chemin et tout aussi délabrée, mais une simple salle malgré tout, faite d'ombres et de moellons glacés, entièrement vide à l'exception d'un fauteuil au dossier haut placé face à la porte. À sa demande, Vantil fournit à Reva une torche grâce à laquelle elle entreprit d'inspecter les ténèbres, levant la flamme le long des murs, derrière les colonnes et sous le fauteuil.

— Ne souhaitez-vous pas prier au pied du trône ? lui demanda Vantil, manifestement surpris par son comportement.

Sans même se donner la peine de répondre, Reva acheva son investigation pour en entamer immédiatement une seconde, puis une autre encore. Elle examina soigneusement chaque angle de la pièce, fouilla chaque anfractuosité des parois, bannit chaque ombre à l'aide de sa torche. *Rien*.

— Depuis combien de temps occupez-vous la forteresse ? demanda-t-elle à Vantil.

— Nous sommes arrivés peu après le trépas du Justelame.

— Vous n'ignorez sûrement pas la raison de ma présence ici.

Le vieillard haussa les épaules.

— Vous souhaitez adresser vos prières au Justelame, communier avec le Père en ce glorieux sanctuaire, théâtre du saint martyr de...

— Il avait une épée. Ici, dans cette pièce où il est mort. Où est-elle passée ?

Vantil ne put que secouer la tête d'un air stupéfait.

— Il n’y a pas d’épée ici, je vous assure. Et nul ne connaît le Haut Rempart mieux que moi. Tout a été dérobé, soit par les coupe-jarrets du Sombrelame, soit par les gardes du Vassal.

— Le Sombrelame n’y a pas touché, marmonna-t-elle. Quand les hommes du Vassal sont-ils venus pour la dernière fois ?

— Ils investissent la forteresse une fois par an, afin de s’assurer qu’aucun pèlerin n’occupe les lieux. Nous partons nous cacher dans les montagnes jusqu’à leur départ. Leur dernière visite remonte à deux mois.

Tant de lieues parcourues en vain... L’arme ne se trouvait pas ici. Dans la mesure où les soldats d’Al Sorna ne s’en étaient pas emparés, ne restait plus qu’à la chercher chez le Vassal lui-même, dans la cité d’Altor.

— Pourriez-vous m’héberger pour la nuit ? demanda-t-elle à Vantil.

— Le sang du Justelame est le bienvenu en ces lieux aussi longtemps qu’il le désire. (Il s’agita quelques instants durant, sa crosse venant frapper le sol à plusieurs reprises.) Et vos, euh... vos prières ?

Reva scruta une dernière fois les ténèbres de la suite seigneuriale. *Un fauteuil vide dans une salle déserte.* Aucune trace du Justelame, pas même une tache de sang pour marquer l’endroit de sa mort. *A-t-il jamais pensé à moi ?* songea-t-elle. *A-t-il seulement eu vent de mon existence ?*

— Le Père a pleinement conscience de l’amour que je voue au Justelame, déclara-t-elle à Vantil tout en gagnant la porte. Il faudrait également une pailleasse pour mon compagnon.

Chapitre 4

FRENTIS

Il trouva refuge au sommet d'une butte surplombant un désert de broussailles, dans les hauteurs situées à plusieurs kilomètres de la villa. L'amas rocheux sur lequel il arrêta son choix constituait une cachette idéale, suffisamment protégée des regards et tapissée de brindilles pour offrir un abri temporaire. À peine arrivé, il libéra l'étalon et, d'une claque sur la croupe, l'envoya galoper plein sud, dans l'espoir qu'il détourne l'attention d'éventuels poursuivants. La Volarienne continua de saigner toute la nuit, d'épais ruisselets d'hémoglobine s'écoulant de son nez, de ses oreilles, de ses yeux... et d'autres orifices encore, comme le prouvait la tache cramoisie qui maculait ses chausses. Après l'avoir déshabillée, il entreprit de juguler l'hémorragie du mieux qu'il put jusqu'à ce que, peu à peu, le flot continu de sang ralentisse et finisse par s'arrêter. Elle gisait au sol, pâle, nue et inconsciente, comme plongée dans un sommeil sans rêves, sa respiration ténue soulevant sa poitrine par intermittence. Il apparut soudain à Frentis qu'elle pourrait fort bien ne jamais se réveiller et que, dans ce cas, il serait condamné à veiller son cadavre pour le restant de ses jours. Car le joug qui le liait à elle avait triomphé de la démangeaison et régnait à présent seul et sans partage sur son esprit. Frentis appartenait à nouveau à sa maîtresse, malgré l'état catatonique de celle-ci, malgré son envie dévorante de plonger son poignard encore et encore dans cette poitrine sans défense. Mais au lieu de s'adonner à cette pulsion meurtrière, il prit soin d'elle, la garda au chaud et la prémunit de la fraîcheur nocturne deux jours et trois nuits durant. Au matin du troisième jour, elle ouvrit les paupières.

Elle sourit quand elle l'aperçut, une lueur de gratitude au fond des yeux.

— Je savais que tu ne m'abandonnerais pas, mon amour.

Frentis se contenta de l'observer en silence, dans l'espoir qu'elle décèle la haine qui crépitait dans son regard.

Elle repoussa la cape qui recouvrait son corps, s'étira et détendit ses membres. Elle avait maigri, mais demeurait aussi agile, aussi forte et... aussi belle qu'auparavant. Ce constat ne fit que redoubler la haine qu'elle lui inspirait.

— Oh ! cesse donc de faire la tête, gémit-elle. Cette mission était nécessaire. Pour nous comme pour l'Allié. Tu finiras par comprendre, en temps voulu.

Elle grimaça à la vue de ses vêtements souillés, mais enfila malgré tout sa cotte et ses chausses noires sans la moindre hésitation.

— On a de quoi manger ?

Il désigna l'unique pièce de gibier qu'il était parvenu à attraper la veille, un python des montagnes fraîchement écorché, débité en filets et pendu au-dessus d'une petite flambée afin d'en fumer la chair. À la grande surprise de Frentis, cette viande exotique se révélait particulièrement savoureuse.

La Volarienne se jeta sur sa part de serpent avec gloutonnerie, poussant après chaque bouchée des grognements de délices.

— Tu m'avais caché ce talent, dit-elle quand elle eut terminé, ses lèvres luisantes de graisse. Oh ! quel merveilleux époux tu feras.

Ils prirent la direction du nord-est en milieu de matinée, avant que la morsure du soleil n'interdise tout déplacement. Niché à l'ombre d'une faille étroite, un petit bassin d'eau de pluie leur permit de remplir leurs gourdes, une découverte appréciable qui ne suffit toutefois pas à requinquer leurs organismes affaiblis par plusieurs jours de disette. Au bout d'un jour et demi de cette pénible progression, ils parvinrent en vue de la côte. Au jugé, la femme estima qu'ils devaient se trouver à plus de trente kilomètres au nord d'Alpira.

— Encore une demi-journée de marche pour atteindre le port de Janellis, dit-elle. Il va nous falloir aller à la rapine, maintenant que nous en sommes réduits à l'état de misérables loqueteux.

Frentis n'avait plus rien dérobé de valeur depuis la fin de sa carrière de tire-laine dans les rues de Castelvarin, le chapardage officieusement autorisé qu'il pratiquait lors de son noviciat à la Loge s'avérant bien moins lucratif que ses précédentes razzias. Non sans étonnement, il découvrit qu'il n'avait rien perdu de ses réflexes d'antan : quelques heures de maraude dans les rues de Janellis lui rapportèrent deux escarcelles dodues et une jolie collection de bijoux, soit de quoi se payer une garde-robe flambant neuve ainsi qu'une chambre dans une auberge suffisamment discrète. Ils avaient à nouveau endossé le rôle d'un couple de jeunes mariés ivres d'amour, en quête d'un navire pour les ports septentrionaux afin de rendre visite à de lointains parents. L'aubergiste leur recommanda un négociant en partance pour Marbellis le matin suivant.

— Je m'attendais à causer plus de grabuge, dit la femme d'une voix songeuse cette nuit-là, allongée aux côtés de Frentis.

Elle avait fait montre de davantage de douceur qu'à l'accoutumée lors de leur étreinte, l'embrassant même pour la toute première fois. Sans doute espérait-elle ainsi établir avec lui une véritable intimité. L'entrave avait forcé Frentis à lui rendre la pareille, à l'embrasser, la caresser et la presser contre lui tandis qu'elle vibrait au creux de ses reins. Après l'amour, elle avait noué ses jambes aux siennes et fait courir ses doigts sur les muscles saillants de son ventre.

— L'épouse et le fils de leur Espoir déchu périssent dans un terrible incendie, reprit-elle. Et personne pour en parler...

Frentis pria pour le retour de la démangeaison, avide d'éprouver à nouveau cette merveilleuse et libératrice souffrance qui lui avait permis de se mouvoir de son plein gré, de redevenir, l'espace d'un court instant, un protecteur plutôt qu'un assassin. Il prit cependant soin de camoufler mentalement cette aspiration, invoquant pour ce faire des images à même de faire naître en lui des sentiments de désespoir et de culpabilité, seul et unique moyen de dissimuler à sa geôlière la véritable issue de leur mission. *L'ouvrier agricole, l'aubergiste, l'enfant levant les yeux vers lui depuis son lit...*

— Peut-être l'Empereur a-t-il jugé préférable d'étouffer la nouvelle afin d'épargner son peuple, raisonna-t-elle. Tout d'abord l'Espoir, et puis ça, au moment même où il s'apprête à annoncer une nouvelle Nomination. Ah ! comme s'il restait encore quelqu'un à nommer, maintenant que cette chienne est partie en fumée ! (Elle pouffa légèrement, pressentant la surprise de Frentis.) Oui, je crains de t'avoir quelque peu roulé dans la farine, mon trésor. Ce n'était pas le nom du garçon qui se trouvait sur la liste, mais celui de sa mère. Le pauvre enfant m'a simplement servi à t'infliger une petite leçon. Car c'était elle, la cible, celle dont il fallait absolument nous débarrasser. Emeren Nasur Ailers, le prochain Espoir, future Impératrice de l'Empire Alpiran.

Elle posa sa tête au creux de l'épaule de Frentis et sa voix s'affaiblit à mesure qu'elle somnait dans le sommeil.

— Peu importe qui il choisit, à présent. Leur espoir s'est envolé...

Le voyage vers Marbellis leur prit huit jours, au cours desquels ils jouèrent les tourtereaux enamorés pour l'équipage du négociant, une troupe égrillarde dotée d'un penchant certain pour les blagues grivoises. Les matelots n'aimaient rien tant qu'abreuver Frentis de conseils quant à ses devoirs conjugaux, autant de recommandations croustillantes que sa faible maîtrise de l'alpiran lui permettait d'ignorer, quand il n'y répondait pas par un rire embarrassé. Le soir dans leur cabine, après qu'elle eut joui de son corps, il employait sa

relative liberté à explorer ses propres balafres à l'endroit de la démangeaison. La texture du tissu cicatriciel avait définitivement changé, à présent plus lisse que par le passé. Il avait parfois l'impression que la zone résorbée avait grossi, malgré l'absence d'irritation ou de douleur. *Grandis*, implorait-il chaque soir, tout en prenant soin de cacher sa frustration à sa compagne.

Le navire jeta l'ancre à Marbellis au petit matin, porté par la première marée. Après un bref échange d'adieux et de badineries tapageuses avec les matelots rassemblés sur le pont, tous deux descendirent la passerelle menant au quai.

— Bien. (La femme pirouetta sur elle-même et balaya la ville du regard.) Allons nous débusquer quelques vermines.

Comme toutes les cités côtières, Marbellis abritait des secteurs où les honnêtes gens préféraient ne pas mettre les pieds. Si tout le quartier ouest de Castelvarin entraînait dans cette catégorie, il ne s'agissait ici que d'une grappe de taudis branlants jouxtant le port. Au gré de leur déambulation, Frentis repéra sans mal les traces de l'occupation de la ville par la Garde du Royaume : ici une bicoque manquante, là une paroi noircie par une fumée d'incendie... L'effervescence de son port comme l'enjouement de ses habitants prouvaient combien la cité avait pansé ses plaies depuis la guerre, mais ses recoins les plus défavorisés arboraient encore les stigmates du combat.

— On raconte que vos soldats ont violé mille femmes à peine les murailles tombées, commenta la Volarienne alors qu'ils dépassaient une mesure abandonnée qui évoquait une coquille vide. Pour ensuite égorger la plupart d'entre elles. Les tiens célèbrent-ils toujours leurs victoires ainsi ?

« Je n'y étais pas », voulut-il lui rétorquer, avant de se reprendre. *Ma présence n'y aurait rien changé. La guerre de Janus a souillé chaque âme de son armée.*

— C'est qu'on se sentirait coupable pour les crimes d'autrui, dites-moi ? (Elle agita son index vers lui.) Pas de ça avec moi, mon trésor. Surtout pas.

Elle s'arrêta chez un caviste dans la ruelle la plus sombre qu'ils purent trouver, commanda une bouteille de vin rouge sans faire mystère du contenu de sa bourse, puis s'assit à une table située face à la porte. Plusieurs clients, en grande majorité des hommes aux mines plus ou moins ravagées, se levèrent pour vider les lieux quelques minutes après, les laissant seuls à l'exception d'un habitué assis dans une alcôve, dont la pipe crachait d'épaisses volutes de fumée.

— Il faut toujours choisir celui qui reste, dans ce genre de bouge, conseilla la femme, avant de lever son verre en direction de l'inconnu et de lui décocher un sourire resplendissant. C'est souvent lui qui sait

le mieux déceler une occasion lorsqu'elle se présente.

L'homme tira une nouvelle bouffée sur sa pipe, puis se dressa pour rejoindre leur table. Petit, nerveux et doté d'un visage de guerrier, il leur dédia un sourire sans joie qui révéla plusieurs trous dans sa denture. Bien que Frentis le jugeât originaire du Royaume, l'inconnu s'adressa à la femme en alpiran.

— Je parle la langue du Royaume, dit-elle. Et non, je n'ai pas besoin de cinq-feuilles, merci.

L'homme inclina la tête.

— Ah ! je vois. De l'andrinople, dans ce cas ? (Son accent, à couper au couteau, était indubitablement nilsaélien.) J'en ai, mais pas donné. On n'est pas chez Malcius, ici. L'Empereur voit dans l'andrinople un terrible fléau.

— Nous ne cherchons pas à nous procurer ce genre de... divertissement. (Elle coula un regard furtif dans les ténèbres de l'estaminet et baissa la voix.) Nous souhaitons plutôt gagner le Royaume.

L'homme se rencogna sur sa chaise avec un grognement amusé.

— Alors bonne chance. Les navires alpirans ont cessé tout commerce avec le Royaume. À cause d'un petit différend qui remonte à quelques années. La guerre, vous en avez entendu parler ?

La femme se pencha vers lui pour lui glisser d'une voix aussi douce que résolue :

— J'ai entendu dire qu'il existe d'autres vaisseaux. Des vaisseaux qui échappent à l'embargo de l'Empereur.

Toute trace d'ironie déserta le visage de son interlocuteur, qui plissa soudain les yeux.

— Une requête bien dangereuse, surtout venant d'une étrangère.

— Je sais, dit-elle du bout des lèvres. Nous devons quitter ce continent. Mon époux... (Elle hocha la tête en direction de Frentis.) Il vient du Royaume, nous nous sommes rencontrés avant la guerre. La vie était plus simple, à l'époque. Mes parents avaient même béni notre union. Mais à présent... (Une expression chagrinée se peignit sur ses traits.) Les années qui ont suivi la guerre ne nous ont pas épargnés. Nos familles, nos voisins, se sont détournés de nous. Dans le Royaume, peut-être pourrions-nous trouver meilleur accueil.

L'homme haussa les sourcils et darda sur Frentis un regard appréciateur.

— Un sujet du Royaume, hein ? De quel coin ?

— Castelvarin.

— Ouais, ça s'entend. Qu'est-ce qui t'a amené dans l'Empire, mon gars ? Parce que t'as plutôt l'air d'un soldat que d'un marchand.

— J'étais matelot, répondit Frentis. Je travaillais comme mousse avant de m'attirer des ennuis dans le quartier du port. J'ai dû prendre

le large.

— Quel genre d'ennuis ?

— Le Borgne.

— Ah ! (L'homme siffla sa coupe de vin.) Un nom qui ne m'est pas inconnu. Tu sais qu'il a cassé sa pipe il y a déjà quelques années de ça ?

— Oui. Disons que ça ne m'a pas particulièrement ému.

Un mince sourire tordit les lèvres du Nilsaëlien.

— J'aurais peut-être un nom ou deux à vous proposer. Mais pour ça, va falloir casquer.

— Nous avons de quoi payer, lui garantit la femme en lui donnant un aperçu de sa bourse replète.

L'homme se frotta longuement le menton, apparemment plongé dans une intense réflexion, avant d'acquiescer enfin.

— Attendez-moi ici. Je reviendrai autour de la neuvième heure.

La Volarienne le regarda s'éloigner, puis tourna vers Frentis un coup d'œil intrigué.

— Le Borgne ?

Il sirota une gorgée de vin et attendit qu'elle resserre son étai mental pour lui répondre.

— Mes cicatrices, siffla-t-il entre deux hoquets de douleur. C'est lui qui m'a labouré la chair. Pour le punir, mes frères l'ont tué.

— Ainsi, dit-elle dans un souffle tout en relâchant son emprise sur l'âme de Frentis, tu appartenais au Messenger.

Il y avait dans sa voix une gravité inaccoutumée, qui semblait trahir quelque douloureuse prise de conscience. Elle le sondait d'un regard intense, comme lors de son accès de rage dans le temple de Hervellis, quoiqu'elle s'abstînt cette fois-ci de le soumettre à la torture. Au bout d'un moment, elle cligna des yeux, secoua la tête et lui tapota la main.

— Pardon d'avoir douté de toi, mon bien-aimé. Mais des siècles d'existence ont fini par me rendre méfiante.

Elle se leva de table et ajusta son glaive sous sa houppelande.

— Bien, nous ferions mieux de nous préparer pour le retour de notre bienfaiteur.

Ils grimpèrent sur le toit d'une remise surplombant la ruelle et attendirent. Le Nilsaëlien reparut bien avant la neuvième heure, accompagné de quatre robustes fripouilles. Ils s'engouffrèrent dans la boutique en toute hâte, pour en ressortir presque aussi rapidement. Le plus costaud des complices du Nilsaëlien marcha sur lui et entreprit de le menacer à voix basse, ponctuant chacune de ses insultes d'un doigt planté dans le torse de son maigre acolyte.

— N'en tue aucun, glissa la femme à l'oreille de son compagnon. Et fais en sorte de laisser à notre bon Samaritain un semblant de lucidité.

D'expérience, Frentis savait que la corpulence et l'agressivité d'un combattant dissimulaient généralement des lacunes guerrières. Les armoires à glace, notamment celles employées par la pègre, se livraient bien plus souvent à l'intimidation qu'au combat proprement dit. Ce fut donc sans grande surprise que l'homme derrière lequel il atterrit échoua à esquiver le puissant crochet qui le cueillit à la nuque, ou encore que son camarade – un véritable colosse, celui-là – se laissa faucher par un coup de pied sauté assené en pleine face. Le troisième, moins imposant physiquement, eut à peine le temps de dégainer son poignard que la femme l'estourbit d'un uppercut derrière l'oreille. Le quatrième se montra suffisamment rapide pour riposter d'un coup de gourdin, mais la Volarienne plongea sous son arme, lui délivra une frappe arrière en pleine rotule et l'assomma d'un coup de paume à la tempe.

Une fois leurs assaillants à terre, elle marcha sur le Nilsaëlien apeuré, désormais plaqué contre un mur, les mains levées et les yeux baissés. Elle plaça la pointe de son glaive sous son menton et le força à relever la tête.

— Alors, ces noms ? Nous sommes tout ouïe.

— C'est censé m'impressionner ?

Le contrebandier toisait le corps ensanglanté et cabossé du Nilsaëlien d'un air narquois. Après une brève séance de persuasion musclée, le pauvre bougre les avait menés jusqu'à un entrepôt rempli de caisses de thé, du moins en apparence. Ils y avaient surpris, derrière une paroi dérobée, le contrebandier et plusieurs membres de son équipage en pleine partie de dés. Bien bâti et vigoureux, l'homme parlait avec un accent meldénéen, son sabre à portée de la main, à l'image de ses camarades.

— Voyez-y plutôt une démonstration, répondit la femme en lui lançant une bourse bien garnie. Des risques qu'on encourt quand on ne respecte pas un marché.

Le contrebandier considéra la bourse pendant quelques instants, puis décocha un coup de pied dans le dos courbé du Nilsaëlien.

— Et ses quatre compères, où sont-ils ?

— Ils font la sieste.

La femme brandit leur aumônière restante, ainsi qu'une poignée des bracelets ornés de bijoux dérobés par Frentis.

— Tout ça vous reviendra une fois que nous aurons traversé l'Érinée. Votre ami ici présent nous a fait part de votre intention prochaine de passer outre les percepteurs du roi. Vous n'avez qu'à nous considérer comme une cargaison supplémentaire.

Le contrebandier empocha ses émoluments, puis fit signe à deux de ses hommes en hochant la tête en direction du Nilsaëlien à terre. Ils le

redressèrent sans ménagement et le traînèrent dans les profondeurs de l'entrepôt.

— J'apprécie notre arrangement, mais il n'aurait pas dû vous révéler mon nom.

— Je l'ai déjà oublié, le rassura la femme.

Quoique à peine plus grand que les barges fluviales qui sillonnaient la Saline du temps de l'enfance de Frentis, le vaisseau du contrebandier disposait d'une coque plus profonde et d'une voile plus haute. En sus du capitaine, l'équipage se composait de dix hommes, dix marins chevronnés qui abattaient leur besoin avec une efficacité consommée, sans jamais se vautrer dans la vulgarité bruyante des matelots du négociant. On attribua au couple une petite section du pont près de la proue, où ils furent consignés tout le temps de la traversée. Ils y demeurèrent dans un isolement complet, aucun des contrebandiers ne tentant de lier conversation avec eux, même quand on leur apportait leurs repas. Par conséquent, le voyage se déroula dans une atmosphère morose, rendue plus lugubre encore par le bavardage incessant de la femme et l'épais brouillard qui descendit sur eux dès le quatrième jour du périple.

— Je n'ai mis les pieds dans ton Royaume qu'une seule fois, confia la Volarienne à Frentis. Ce devait être il y a, quoi ? un siècle et demi de ça. Nos devins avaient identifié un petit nobliau destiné à se tailler un chemin jusqu'au trône à grand renfort d'intrigues. Une cible facile, si je me rappelle bien. C'était un véritable porc dominé par ses pulsions, de sorte qu'il m'a suffi de jouer les gourgandines pour pouvoir l'approcher. Il n'a pas eu le temps de me toucher, rassure-toi. Je l'ai expédié d'une simple pression dans le plexus solaire, une technique délicate que je maîtrisais encore mal à l'époque.

Curieusement, lorsque Janus a entamé son ascension vers le pouvoir quelques décennies plus tard, l'Allié n'a pas jugé bon de réclamer sa mort. Comme quoi ton roi fou concordait parfaitement avec ses plans.

Le brouillard commença à se lever au soir du septième jour, révélant à bâbord la masse obscure de la côte méridionale du Royaume. Le capitaine ordonna à ses hommes de virer de bord et le petit voilier gîta sans tarder vers l'ouest. Le regard braqué sur le littoral vaporeux de son pays natal, Frentis finit par apercevoir un repère familier : une colonne monolithe solitaire, nichée au fond d'une crique encaissée.

— Quelque chose d'intéressant ? lui demanda la femme, qui avait perçu sa réaction.

— Le Patriarche de la Chute d'Uhlla.

— Ce qui veut dire ?

— Que nous nous trouvons à cinquante kilomètres de la Tour du

Sud.

— On peut accoster ici ?

Avant leur mobilisation pour l'invasion de l'Empire Alpiran, les Pisteloups avaient passé plusieurs mois à traquer les contrebandiers établis le long de la côte. Frentis savait donc qu'aucun bateau ne pouvait naviguer dans le bras de mer étroit qui cernait le Patriarche. Le canot du vaisseau, cependant, y évoluerait sans mal. Frentis hocha donc la tête.

— Le capitaine en premier, ditla Volarienne en gagnant l'écoutille qui menait dans les profondeurs du vaisseau. Je me charge de la cale.

En dépit de sa mine féroce et de son imposant gabarit, le capitaine se révéla être un bien piètre adversaire, qui ne parvint à opposer qu'une parade maladroite au glaive de Frentis avant que ce dernier lui transperce le cœur. Le second, en revanche, lui donna du fil à retordre, repoussant les assauts du guerrier à l'aide d'une gaffe tout en appelant ses camarades à l'aide entre deux bordées de jurons lâchées dans une langue inconnue. Mais sa bravoure comme ses insultes ne lui servirent à rien. S'il vendit chèrement sa peau, il mourut, comme tout le reste de l'équipage.

— Pourquoi appelle-t-on cet endroit la Chute d'Uhlla ? demanda la femme à Frentis.

Ils se trouvaient sur le promontoire surplombant la crique. En contrebas, le canot abandonné gisait sur une plage de galets. Derrière l'aiguille du Patriarche, le vaisseau des contrebandiers, au gouvernail solidement maintenu en place par la Volarienne, filait droit vers les récifs qui affleuraient au pied des falaises.

— Je ne me suis jamais posé la question, répondit Frentis, un mensonge flagrant que sa compagne ne manquerait pas de relever.

Caenis lui avait raconté l'histoire : la crique devait son nom à une femme qui se languissait de son amant parti à la guerre par-delà l'océan, pour le compte de quelque roi oublié. Chaque jour, elle gravissait les parois traîtresses du Patriarche afin de guetter le retour de son bien-aimé. Des mois durant, pas un jour ne passa sans qu'elle escalade l'aiguille rocheuse, bravant la pluie, la neige et le vent au péril de sa vie. Jusqu'au jour où le navire tant attendu de son amant apparut à l'horizon. Alors, quand il aperçut sa silhouette depuis la proue du bateau, elle se jeta depuis le sommet du Patriarche pour s'abîmer sur les rochers en contrebas. Car l'homme l'avait trompée avant son départ, et elle souhaitait lui faire payer son adultère en se suicidant sous ses yeux.

Ils regardèrent le voilier précipiter son équipage défunt sur les écueils, qui éventrèrent la coque dans un craquement retentissant. La voile déjetée bascula bientôt dans les flots, emportée par la culbute du

mât. Le vaisseau avait à moitié sombré quand ils s'en détournèrent. La nuit approchait à grands pas et une brise glaciale venue du large leur fouettait les joues.

— Risque-t-on de te reconnaître à la Tour du Sud ? l'interrogea la femme.

Cette fois-ci, il lui répondit avec franchise :

— Je doute que quiconque se souvienne de moi là-bas.

La présence de Vaelin Al Sorna lors du regroupement de la grande armée d'invasion du roi avait probablement éclipsé tous les autres membres du Sixième Ordre aux yeux de la populace. Si Frentis chérissait tous les moments passés auprès de Vaelin, l'aura de son célèbre frère avait alors tendance à rejeter dans l'ombre tous ses compagnons.

Ils se mirent en route pour la Tour du Sud à la faveur de la lune, la Volarienne n'ayant aucune envie de s'éterniser près du site d'un naufrage qui ne manquerait pas d'attirer sous peu des hordes de pillards. Le soleil irisait les toits de la ville lorsqu'ils l'atteignirent enfin, avant de marquer une pause bien méritée. Derrière une épaisse enceinte se dressait le monument qui donnait son nom à la cité, un donjon élancé dont les merlons tutoyaient les cieux pâles du matin. Ils y pénétrèrent par la porte ouest, encore une fois mari et femme. Il n'avait pas échappé à Frentis que la Volarienne semblait avoir renoncé à jouer d'autres rôles que celui-ci, à tel point qu'il en vint à se demander si elle ne commençait pas à y croire.

Les gardes en faction à la porte les soumirent à une fouille approfondie, qui révéla leur absence d'armes – ils avaient pris soin d'enterrer leurs glaives sous un tertre herbeux, à plus d'un kilomètre de là – ainsi qu'un viatique tout juste suffisant pour leur permettre de payer le péage. L'un des gardes s'étonna de l'accent curieux de la femme, mais Frentis lui raconta qu'elle venait des Hauts Confins, ce qui parut satisfaire le soldat. On les autorisa donc à entrer, après leur avoir sèchement rappelé que la mendicité était interdite dans l'enceinte de la ville et qu'il leur faudrait quitter les lieux avant la dixième heure s'ils ne parvenaient pas à se loger.

Lorsque Frentis avait embarqué pour l'Empire Alpiran six ans plus tôt, la Tour du Sud avait tout d'un port prospère ; l'endroit fourmillait alors d'activité et résonnait des cris d'une foule industrielle de marins et de débardeurs, chaque quai encombré de transports de troupes prêts à traverser l'Érinée. Il découvrait aujourd'hui une cité bien plus calme dont les rues en pente, autrefois sillonnées de fourgons chargés de marchandises et de colporteurs, plongeaient vers une rade où mouillaient tout au plus une dizaine de bateaux. *Plus de soies ni d'épices*, songea-t-il en se remémorant les couleurs vives et les senteurs du marché. *Le prix à payer pour la croisade de Janus, sans compter les*

morts.

Ils dénichèrent une auberge aux abords de la tour et s'y restaurèrent, servis par une femme bien en chair qui les entoura de soins constants, un privilège probablement dû au fait qu'ils étaient les seuls clients.

— Les Hauts Confins, vous dites ? lança-t-elle à la Volarienne au cours du repas. Ça fait une trotte, ça, ma chérie.

L'interpellée joignit ses doigts à ceux de Frentis, lui caressant le dos de la main du bout du pouce.

— J'aurais parcouru le monde entier s'il me l'avait demandé.

— Han, c'est-y pas chou d'entendre ça. Alors que moi, mon peigne-cul de mari mériterait à peine que je traverse la salle pour lui.

Leur émouvante histoire d'amour leur valut une portion gratuite de tarte aux pommes, ainsi qu'un rabais sur le prix de leur chambre.

Il n'y eut pas d'étreinte ce soir-là. Au lieu de se jeter sur lui comme à son habitude, la Volarienne s'assit sur le lit et attendit, silencieuse et immobile, tandis qu'il observait la rue depuis la fenêtre. Il émanait d'elle une fébrilité inédite, une défiance qui voilait obstinément ses yeux. *Elle ignore ce qui nous attend*, comprit-il.

Cette prise de conscience lui attira un coup d'œil désapprobateur, mais elle s'abstint de resserrer son étau mental. Elle l'aiguillonnait de moins en moins depuis peu, tout comme elle ne l'avait plus gratifié de ce regard scrutateur depuis leur étape dans l'estaminet de Marbellis. *Elle me croit devenu sa créature*, songea-t-il. *Comme un chien élevé à coups de trique qui en viendrait à aimer son maître*. Il brûlait d'explorer ses cicatrices, d'éprouver à nouveau le contact de cette chair lisse, intacte, qui rompait le motif de ses balafres. Il fit tout son possible pour étouffer la supplication secrète qui l'emplissait d'espoir depuis ces dernières semaines : *Grandis !*

La lune scintillait au front du ciel quand une ombre glissa sans se presser le long des pavés de la rue, son propriétaire invisible se mouvant avec calme et décontraction. Frentis se tourna vers la porte et la femme se releva. Pour la toute première fois depuis leur arrivée, l'absence de leurs armes se fit cruellement sentir. *Imprévu ou situation préméditée ?* se demanda Frentis.

On frappa doucement à la porte et la femme lui fit signe d'aller ouvrir. Derrière le battant, Frentis découvrit un homme de haute stature d'au moins dix ans son aîné, dont la taille égalait la sienne, au visage anguleux empreint d'une certaine beauté et aux longs cheveux noirs encadrant un front parfaitement lisse. Il portait des vêtements de ville et de robustes bottes usées par de longues heures passées sur les routes. Il était désarmé, mais Frentis savait reconnaître un guerrier quand il en voyait un. Tout en lui trahissait un passé de combattant : son port d'épaules, la manière dont il embrassa d'un coup d'œil

chaque détail de la chambre, ses yeux verts s'arrêtant d'abord sur Frentis avant de se river sur la femme, comme s'il avait repéré d'instinct la plus grande menace...

— Mais entrez, voyons, dit la Volarienne.

L'homme pénétra dans la chambre à pas prudents et vint se poster près de la fenêtre, à bonne distance de la femme.

— Il nous craint, mon bien-aimé, déclara-elle à l'intention de Frentis après que celui-ci eut refermé la porte.

Un éclair de colère passa sur les traits harmonieux de leur visiteur.

— Je ne crains rien sinon le désamour du Père, lâcha-t-il d'une voix à l'accent cumbraëlien évident.

La Volarienne poussa un léger soupir de dégoût, mais s'abstint de toute raillerie.

— Votre nom ?

— Le Père seul connaît mon nom.

Frentis avait déjà entendu cette réponse autrefois, du temps où les Pisteloups traquaient une bande de voleurs d'enfants réfugiés en Nilsaël, des fanatiques menés par un prêtre que l'Église du Père Universel avait excommunié pour hérésie. L'anathème n'avait pas suffi à calmer les ardeurs de cet illuminé, loin de là. Frentis se rappelait encore les prières qu'il hurlait à tue-tête avant que Dentos le réduise au silence d'une flèche décochée dans l'œil.

La femme, qui avait perçu cette soudaine réminiscence, tourna vers Frentis un regard intrigué.

— C'est un prêtre, lui dit-il. Ils abdiquent leur nom de naissance au moment d'entrer dans les ordres. L'Église leur en décerne un nouveau, connu d'eux seuls et de leur dieu.

Les lèvres de la Volarienne esquissèrent une nouvelle moue de mépris, qu'elle mua sans tarder en sourire.

— Je présume que certaines promesses vous ont été faites en échange de votre aide.

— Pas des promesses, mais des garanties. (De plus en plus fébrile, l'homme se mit à rougir.) On nous a fourni des preuves. Vous œuvrez pour la gloire du Père Universel. N'est-ce pas le cas ?

Frentis remarqua que la femme se retenait de rire.

— Bien sûr que si. Veuillez pardonner mes questions indiscrètes, mais prudence est mère de sûreté. Les... hem, serviteurs du Père Universel ne manquent pas d'ennemis.

— Ni de visages, à ce que je vois, fit observer le prêtre du bout des lèvres.

— On m'a fait savoir que vous auriez des informations pour moi, poursuivit la femme. Au sujet d'Al Sorna.

— Il se trouvait encore à Castellarin il y a un mois. Depuis, le roi hérétique l'a dépêché dans les Hauts Confins en tant que Seigneur de

la Tour.

— J'ai cru comprendre qu'il était également question d'un attentat contre lui, aux conséquences au mieux fatales, au pire préjudiciables.

— Il a bien eu lieu. Avec des résultats... inattendus, disons.

— Comme souvent, en ce qui le concerne.

— Des mesures ont été prises. Nous avons des agents dans les Confins.

Il produisit un petit porte-documents en cuir, le déposa sur le lit et recula promptement. La femme s'en empara et en feuilleta rapidement le contenu.

— J'ai complété ma liste, dit-elle. Et nous avons rendez-vous à Castelvarin.

— Un nouveau nom vient d'y être ajouté. J'aurais pu m'en charger, mais le Messenger a insisté pour qu'il vous revienne. Le Seigneur de la Tour du Sud a beau disposer d'une efficace garde rapprochée, il arrive qu'il se rende vulnérable.

La femme tira un feuillet du porte-documents, une gravure sur bois représentant une flamme blanche sur fond noir, un symbole que Frentis ne connaissait que trop bien : les fanatiques pourchassés par les Pisteloups en ornaient les demeures des Fidèles qu'ils avaient massacrés afin d'enlever leurs enfants. La Flamme Immaculée de la Grâce du Père.

— On m'a chargée de vous dire que la disparition du Seigneur de la Tour ne suffira pas, déclara la femme. Sa catin doit mourir, elle aussi.

Comme en réponse, le prêtre l'examina de pied en cap, une lueur hostile au fond des yeux et sa voix vibrante de vertueuse indignation :

— Toutes les catins doivent mourir.

Elle s'élança à la vitesse de l'éclair pour se dresser devant lui, son visage à quelques centimètres du sien, ses mains ouvertes telles des serres prêtes à frapper.

Le prêtre eut un mouvement de recul avant de maîtriser sa peur.

— À notre prochaine rencontre, siffla-t-elle, peut-être ferai-je en sorte que vous partiez rejoindre ce dieu que vous adorez tant.

Le regard du prêtre glissa sur Frentis, qui se rendit soudain compte combien la fureur de la femme et son immobilité de statue devaient paraître intimidantes. *Il ignore qui nous sommes*, comprit-il. *Il n'a pas la moindre idée de la véritable nature du marché qu'il vient de conclure.*

Le prêtre gagna la porte en silence et s'éloigna sans un mot.

— Va donc régler son compte à cette truie du rez-de-chaussée, ordonna la femme à Frentis. Nous lui avons fait trop bonne impression.

— Ton Royaume marche sur la tête, commenta-t-elle le lendemain matin en regardant le Seigneur de la Tour du Sud et sa dame donner

l'aumône aux pauvres.

En dépit de l'affluence de mendiants massés à l'entrée de la tour, seuls deux membres de la Garde du Sud entouraient le seigneur.

— À Volaria, poursuivit-elle, personne n'a jamais faim. Un esclave au ventre vide ne sert à rien. Quant aux citoyens trop stupides ou trop fainéants pour se nourrir eux-mêmes, nous les réduisons en esclavage afin d'enrichir ceux qui méritent leur liberté et qui, en retour, leur accordent leur pitance. Alors que ton peuple, lui, ploie sous le poids de sa propre émancipation. Oh ! il est libre, certes. Libre de crever de faim, libre de quémander quelques piécettes aux riches... C'est affligeant.

Il n'y en a pas toujours eu tant, songea-t-il sans le dire à voix haute. *Mais j'en faisais partie, à l'époque, même si je n'ai jamais mendié.*

Ils avaient subtilisé les guenilles de deux vagabonds qui cuvaient leur vin dans une venelle du quartier du port, puis enfilé ces oripeaux nauséabonds par-dessus leurs propres vêtements, après quoi ils avaient dissimulé leurs traits sous une épaisse couche de terre grasse et de tissu élimé. La cuisine de l'aubergiste rondelette leur avait fourni deux couteaux de bonne facture, fraîchement aiguisés et enfouis dans les profondeurs de leurs nippes.

Campé près d'une table chargée d'habits propres, le Seigneur de la Tour gratifiait d'un sourire et d'une parole aimable chacun des malheureux qui, l'un après l'autre, s'avançaient vers lui, dissipant d'un geste leurs remerciements effrénés. Son épouse, pour sa part, s'occupait des enfants, à qui elle distribuait des friandises ou qu'elle dirigeait, en compagnie de leur mère pour ceux qui en avaient une, vers une seconde file encadrée par deux frères en robe grise du Cinquième Ordre.

Grandis, implora Frentis quand ils eurent rejoint la procession de miséreux afin de s'approcher à petits pas de leur cible. Mais la démangeaison restait sourde à ses prières, aujourd'hui comme hier, lorsqu'il avait dû presser un oreiller sur la face potelée de leur hôtesse endormie.

— Charge-toi des gardes, lui murmura la femme. Je me réserve notre généreux sire ici présent. Oh, si tu savais combien j'exècre l'hypocrisie.

Grandis !

Le visage du Seigneur de la Tour lui évoquait quelqu'un, mais Frentis s'avérait incapable de le remettre. S'étaient-ils rencontrés pendant la guerre ? Une Épée du Royaume, peut-être, réchappée par bonheur du carnage et promue au rang de seigneur à son retour, un statut lui offrant le loisir de poursuivre de plus charitables activités ? Il saluait chacun des gueux différemment, sans feinte convivialité ni formule toute faite, en appelant même certains par leur nom. « Arkel !

Comment va ta jambe ? » ou encore : « Dimela, tu n'as pas replongé dans le grog, j'espère ? »

Grandis !

Il plongea la main sous ses guenilles et referma le poing sur le manche en bois de santal de son couteau.

— Ah ! de nouvelles têtes. (Le Seigneur de la Tour sourit quand vint leur tour.) Bienvenue, mes amis. Comment dois-je vous appeler, dites-moi ?

Grandis !

— Hentes Mustor, tonna la femme d'une voix puissante, afin que tous puissent l'entendre.

Le Seigneur de la Tour sourcilla.

— Je ne...

Le premier coup, délibérément manqué, avait pour seul but de frapper durablement les esprits des va-nu-pieds qui assistaient à la scène, car ce meurtre tenait en définitive aussi bien de la pièce de théâtre que de l'assassinat. Le Seigneur de la Tour hoqueta de douleur et de surprise mêlées quand la lame du couteau s'enfonça dans son épaule. La femme l'arracha brutalement, puis hurla « Au nom du Justelame ! » avant de frapper à nouveau, cette fois en direction du cœur. L'homme, probablement mû par ses réflexes d'ancien soldat, parvint à se protéger au tout dernier moment, la lame plongeant profondément dans la chair de son avant-bras.

Les deux gardes, bientôt remis de leur surprise, passèrent à l'attaque, leurs hallebardes brandies devant eux. Le premier s'effondra en pleine course, sa charge interrompue par le tir expert de Frentis qui trouva le mince interstice entre sa cuirasse et son gorgerin. Le jeune guerrier s'élança à son tour, se courbant pour ramasser la hallebarde tombée au sol et assener dans la foulée une frappe haute au deuxième garde. L'homme lui opposa cependant une parade impeccable, qu'il fit suivre d'une riposte précise de vétéran. D'une pirouette, Frentis esquaiva de justesse le coup d'estoc qui s'apprêtait à lui embrocher la cuisse, puis faucha les jambes de son adversaire, l'envoyant rouler au sol.

Un cri retentit derrière lui et il tourna la tête. Le Seigneur de la Tour gisait dans une mare de sang, ses jambes battant le sol dans l'espoir d'échapper à la Volarienne qui s'avavançait vers lui.

— Meurs, hérétique ! mugit-elle en brandissant le couteau. Tel est le sort encouru par les ennemis du Père Uni...

Deux bras décharnés s'enroulèrent autour d'elle et la tirèrent en arrière. Ils appartenaient à l'un des mendiants enguenillés, l'intoxiquée au grog que le Seigneur de la Tour avait interpellée par son nom : Dimela.

La Volarienne lui décocha un violent coup de tête en pleine trogne,

faisant valser plusieurs de ses dents dans une effusion de sang. La mendiante hurla de douleur, mais tint bon. Bientôt, de nouveaux bras surgirent de la foule afin d'assujettir la meurtrière ; un vieillard lui enserra les jambes, un estropié lui enfonça sa béquille au creux de l'estomac. Il en venait toujours plus, à tel point qu'elle finit par disparaître sous une marée humaine de haillons et de chair crasseuse.

Je vous en prie ! les supplia Frentis. *Tuez-la, s'il vous plaît !*

Mais l'étau mental comprima soudain son esprit, plus insistant, plus impitoyable que jamais. « *Vole à son secours !* » le somma-t-il.

Il estourbit le garde à terre d'un puissant coup de pied en pleine cervelière, puis chargea la cohue de nécessiteux, sa hallebarde creusant un sillon de mort dans leurs rangs compacts. Quatre d'entre eux périrent en autant de secondes à mesure que Frentis se taillait un chemin vers la femme, sans jamais cesser d'espérer que les mendiants l'achèvent et mettent ainsi fin à ses propres tourments.

Il se trouvait à quelques mètres d'elle quand survint la déflagration, une bouffée de chaleur et une éruption de flammes qui explosa subitement au cœur de la mêlée. Un courant de panique parcourut alors l'armée de miséreux ravagée par le feu et tous s'enfuirent dans un vacarme de cris de douleur et de stupéfaction, aveuglés par la fumée.

Frentis se fraya un chemin jusqu'à la femme à travers la foule hébétée et la trouva à genoux. Comme il s'y attendait, elle saignait de tous ses pores, consumée tout à la fois par l'utilisation de son pouvoir volé et par les assauts de la meute de mendiants, son visage devenu un masque écarlate tordu par la rage et la malveillance qui couvaient en elle. Derrière elle gisait le cadavre racorni de Dimela, triste enchevêtrement de guenilles et de chair carbonisée. Frentis saisit la Volarienne sous les épaules, la redressa et s'enfuit avec elle.

— Cent soixante-douze ans, dit-elle d'une voix douce, presque songeuse, malgré la lueur de haine qui embrasait encore son regard. Mon dernier échec remonte à cent soixante-douze ans, mon aimé.

Frentis avait connu bien des égouts, en son temps. Ils lui servaient alors de refuges providentiels ou bien de raccourcis sous les rues de Castelvarin ; bien plus tard, ils lui avaient même permis, en compagnie de Vaelin, de s'emparer de Linesh. Celui-ci était de loin le plus propre et le plus vaste qu'il avait jamais arpenté – la palme de l'horreur revenant à la ville alpirane aux canaux souterrains littéralement gorgés de merde putride –, une impression d'autant plus favorable que le collecteur affichait une splendide voûte d'ogive briquetée et même des rebords permettant de se reposer au sec. La puanteur, toutefois, n'avait rien à envier aux autres cloaques qu'il avait eu l'honneur de traverser.

Il eût été suicidaire de tenter une percée hors de la ville avec la Garde du Sud sur les talons, de sorte qu'il avait préféré suivre son instinct d'enfant des rues et emprunter les égouts. Ils avaient dévalé les galeries jusqu'au déversoir donnant sur le port, au pied duquel ils attendaient la marée nocturne pour s'enfuir à la nage.

— Cent soixante-douze ans, tu te rends compte ?

Elle tourna vers lui un regard éploré qui semblait appeler une réponse, comme le prouvait la levée momentanée du joug.

Elle cherche du réconfort, comprit-il. *Elle voudrait que je la plaigne pour son assassinat manqué.* Une fois encore, il tenta de se représenter l'étendue de la déraison de cette femme. En vain.

— Comme quoi il y a une différence, dit-il.

Déconcertée, elle secoua la tête et lui fit signe de poursuivre. Pour la toute première fois depuis plusieurs semaines, il sentit un sourire poindre sur ses lèvres.

— Une différence entre un mendiant affamé et esclave repu.

Chapitre 5

VAELIN

— Notre patrouille en a dénombré environ quatre mille. Ils ont infiltré les Confins à ce niveau-ci. (Le doigt du capitaine Adal atterrit sur la carte déroulée sous leurs yeux.) Depuis, ils se déplacent en direction du sud-ouest.

— La dernière fois, ils avaient fondu tout droit sur la Tour du Nord, dit Dahrena. En massacrant tout sur leur passage.

— Quatre mille, souffla Vaelin. Une armée nombreuse, mais pas ce que j'appellerais une horde.

— Une simple avant-garde, sans aucun doute, répliqua Adal. Il semblerait qu'ils aient retenu la leçon de leur dernière tentative.

— J'avais cru comprendre que leur dernière tentative s'était justement soldée par l'éradication totale de la Horde.

— Quelques centaines de survivants en ont réchappé, dit Dahrena. Rien que des femmes et des enfants. Père leur a laissé la vie sauve, malgré les nombreuses voix qui réclamaient leur exécution. Nous nous sommes toujours demandées s'il y en avait plus, attendant leur heure de l'autre côté de la Banquise.

Adal se redressa, se tourna vers Vaelin et lui dit d'une voix grave :

— Monseigneur, je demande la permission de sonner le tocsin.

— Le tocsin ?

— L'appel aux armes de tout habitant des Confins en âge de combattre. D'ici à cinq jours, nous aurons mobilisé une force de près de six mille hommes, sans compter la Garde du Nord.

— Il nous faut aussi prévenir les Eorhil et les Seordah, ajouta Dahrena. S'ils répondent favorablement à notre cri de ralliement comme par le passé, notre effectif dépassera les vingt mille guerriers. Mais leur mobilisation prendra des semaines. De quoi laisser à la Horde le temps d'envahir les Confins et à son avant-garde de saccager les colonies du Nord.

Vaelin se rencogna dans son fauteuil et contempla les lignes tracées

par Adal. Ils avaient chevauché à bride abattue afin de rallier la tour avant le crépuscule, après quoi le capitaine de la Garde du Nord s'était empressé de choisir dans la suite seigneuriale l'une des cartes les plus détaillées de l'impressionnante collection du précédent Seigneur de la Tour. Du dehors leur parvenait le tumulte du branle-bas de combat, qui enflait à mesure que les soldats du capitaine Orven rejoignaient ceux de la Garde pour affûter leurs épées et seller leurs montures. Vaelin poussa un soupir de dépit. Lui qui croyait avoir trouvé dans les Hauts Confins un havre de paix épargné par les plans de bataille, les manœuvres militaires et les bains de sang avait dû réviser son jugement. La guerre, comme toujours, avait fini par le rattraper. Seule l'étonnante discrétion de la voix du sang lui procurait quelque réconfort. Quoique teintée de notes inquiètes, elle n'avait rien en commun avec la stridente mise en garde qui tonnait dans son esprit lorsqu'il avait préparé son assaut sur l'oasis de Lehlun, ce raid audacieux qui avait coûté la vie à Dentos.

— Quelle taille faisait la Horde lors de sa première incursion ? demanda-t-il.

— Nous ne disposons que d'une vague estimation, monseigneur, répondit Adal. Elle progressait uniformément, sans jamais former de rangs ni de régiments. La chronique officielle de frère Hollun place la barre au-delà des cent mille envahisseurs, enfants et vieillards compris. Il s'agissait en réalité moins d'une armée que d'une nation.

— Les colonies septentrionales ont-elles été prévenues ?

Dahrena hocha la tête.

— Nous y avons dépêché des messagers dès l'annonce de l'invasion. Ils ne devraient pas tarder à fortifier leurs hameaux, mais leur nombre ne leur permettra pas de tenir longtemps sans soutien.

— Bien. (Vaelin se leva.) Capitaine, faites sonner votre tocsin. Assurez-vous que vos hommes les plus fiables se chargent du recrutement, puis renforcez les défenses de la tour et de la ville en cas de siège. Nous conduirons la Garde du Nord et les soldats du roi dans le Nord afin d'appuyer les colons au mieux de nos capacités.

— Plus de la moitié de mes hommes sont dispersés sur tout le territoire des Confins, indiqua Adal avec un coup d'œil en direction de Dahrena. Ce qui nous laisse à peine mille cinq cents soldats à déployer.

— Tant mieux. (Vaelin s'empara de son sac de toile posé sur la table et s'éloigna vers la cage d'escalier.) Nous y gagnerons en mobilité. Dame Dahrena, je comprendrais que vous préféreriez rester ici, mais je requiers votre présence à mes côtés pour toute la durée de cette opération.

La jeune Lonake haussa un sourcil étonné. Vaelin, conscient qu'elle s'apprêtait à plaider pour sa participation à l'aventure, venait de lui

couper l'herbe sous le pied.

— Je... Avec grand plaisir, monseigneur.

Ils cavallèrent jusqu'à ce que les ténèbres s'installent, avant de faire étape dans les hauteurs situées à trente kilomètres au nord de la ville. Alornis fulminait lorsqu'il lui avait fait ses adieux sur les marches de la tour, mais il avait su rester inflexible.

— Les artistes n'ont pas leur place sur un champ de bataille, petite sœur.

— Et que suis-je censée faire en attendant ? Me morfondre pendant des jours en me rongant les sangs ?

Il lui avait pris les mains.

— Ces deux-là ne sauront rester inactives, j'en suis persuadé.

Après lui avoir plaqué un baiser sur le front, il avait rejoint le garde qui tenait Flamme par la bride.

— De plus, dit-il en enfourchant sa monture, j'ai besoin qu'on te voie ici. La présence de la sœur du Seigneur de la Tour devrait rassurer le peuple, qui ne manquera pas de te poser des questions. Fais-leur savoir que tout est sous contrôle.

— C'est le cas ?

Penché sur sa selle, il lui avait alors glissé à mi-voix :

— Je n'en ai pas la moindre idée.

La diligence avec laquelle la Garde du Nord installa leur campement était proprement époustouflante ; quelques minutes à peine suffirent aux hommes du capitaine Adal pour allumer leurs feux, attacher leurs chevaux et organiser leurs quarts, sans qu'à aucun moment leur officier éprouve le besoin d'intervenir. Une autonomie qui contrastait fortement avec la discipline affichée par la Garde Royale, aux tentes et aux feux parfaitement alignés. Le capitaine Orven se fendit même d'une inspection routinière, au cours de laquelle il chapitra vertement deux de ses hommes aux plastrons insuffisamment lustrés.

— Ça nous change du désert, hein, monseigneur ? déclara Orven en rejoignant Vaelin autour de la flambée qu'il partageait avec Adal et Dahrena.

Il avait ceint ses épaules d'une épaisse fourrure de loup et soufflait dans ses mains.

— Vous avez combattu à la Colline Rouge ? lui demanda Vaelin.

— En effet. Ma toute première bataille, à vrai dire. Heureusement pour moi, j'ai reçu une lance alpirane en pleine jambe lors de la toute dernière charge. Les guérisseurs m'ont évacué à Untesh et mis à bord du premier navire en partance pour le Royaume. Sans quoi je serais resté au côté du roi lors de la chute de la cité.

— Ils ont massacré toute son escorte ce jour-là, n'est-ce pas ? s'enquit Dahrena.

— Tout à fait, ma dame. Vous avez devant vous l'unique survivant de tout mon régiment.

— Les Alpirans n'ont manifestement rien à envier à la Horde en termes de sauvagerie, commenta Adal. L'oppression systématique de mes ancêtres par les Empereurs a fait l'objet de bien des récits.

— Nous n'avions pas affaire à des barbares, rectifia Vaelin, mais à un peuple en colère. Et non sans raison, d'ailleurs. (Il se tourna vers Dahrena.) J'ai besoin d'en savoir plus au sujet de la Horde. Qui sont-ils ? Quel est leur but ?

— La mort, répondit Adal. La mort de tous ceux qui n'appartiennent pas à leur Horde.

— Voilà donc leur seule motivation ? Éradiquer tout ce qui ne leur ressemble pas ?

— Dans les faits, oui. Leur motivation nous a toujours échappé. Leur langue n'est qu'un sabir impénétrable de râles et de chuintements. Quant aux rares prisonniers que nous avons pu faire, ils se montraient si bestiaux, si sanguinaires, que nous devions les abattre avant d'avoir pu leur soutirer la moindre bribe d'information.

— J'ai entendu dire qu'ils combattaient en compagnie d'animaux, intervint Orven. Des tigres géants et des faucons.

— Et comment ! s'exclama Adal. Heureusement pour nous qu'ils ne possédaient que quelques centaines de ces maudits tigres. Rien de plus terrifiant qu'essuyer une charge de ces monstres, croyez-moi sur parole. Les faucons-dards, par contre, on les comptait par milliers. Ces saloperies braillardes pleuvaient sur nous par nuées entières pour nous crever les yeux. Aujourd'hui encore, les cache-œil sont légion dans les Confins.

— Comment avez-vous fait pour les vaincre ? demanda Vaelin.

— Comme on finit toujours par vaincre ses ennemis, monseigneur. Avec du courage, de l'acier et... (Adal glissa un sourire en coin vers Dahrena...) des renseignements de première main sur le déploiement des troupes adverses.

Vaelin ne put cacher son étonnement.

— Des renseignements de première main ?

La jeune femme affecta un bâillement et se redressa.

— Si ces messieurs veulent bien m'excuser. Je ferais mieux d'aller me reposer. Un long trajet nous attend demain.

Il leur fallut deux jours de plus pour atteindre la première colonie, une poignée de masures ceinte d'une palissade, érigée à l'ombre d'une crête montagneuse au versant sud piqueté de puits de mine. Ils furent accueillis à l'entrée par un sergent de la Garde du Nord ainsi qu'un intendant à l'angoisse palpable.

— Quelles nouvelles, ma dame ? s'enquit l'intendant auprès de

Dahrena en tordant ses mains moites de sueur. Combien de temps avant qu'ils nous tombent dessus ?

— Nous n'en savons pas plus pour le moment, Idiss.

Elle parlait d'un ton pincé qui dénotait une antipathie certaine envers cet administrateur. D'un geste, elle désigna Vaelin.

— Ne comptez-vous pas saluer votre Seigneur de la Tour ?

— Oh ! bien sûr. (L'homme esquissa une révérence empressée.)

Pardonnez-moi, monseigneur. Bienvenue au mont Myrna. C'est avec grand plaisir que nous vous accueillons parmi nous.

— Des messages des autres colonies vous sont-ils parvenus ? lui demanda Vaelin.

— Aucun, monseigneur. Je tremble pour eux.

— Alors mieux vaut ne pas traîner.

Vaelin détourna sa monture de l'entrée et s'apprêtait à piquer des éperons quand l'intendant saisit sa bride.

— Vous ne pouvez pas nous abandonner ainsi, monseigneur. Nous ne disposons que de deux cents mineurs armés d'épées, pour une petite dizaine de soldats de la Garde.

Vaelin garda les yeux baissés sur les mains de l'homme jusqu'à ce qu'il daigne enfin lâcher les rênes de Flamme.

— Vous faites bien de me le rappeler, messire. (Il leva la tête pour s'adresser au sergent de la Garde du Nord.) Rassemblez vos hommes. Vous venez avec nous.

Le sergent consulta Adal du regard, obtint un hochement de tête en guise de réponse puis s'éloigna à grandes enjambées dans le hameau fortifié.

— Mais vous nous laissez sans défense ! gémit Idiss. Seuls et démunis face à la Horde !

— Alors je vous autorise à trouver refuge à la Tour du Nord, lui rétorqua Vaelin. La route qui y mène est sûre. Mais si vous vous souciez un tant soit peu de cet endroit et des gens qui y vivent, peut-être aurez-vous à cœur de rester afin de combattre à leurs côtés.

Idiss, comme ils s'en rendirent bientôt compte, disposait d'un cheval d'une impressionnante vivacité, dont le galop souleva un considérable nuage de poussière à mesure qu'il s'éloignait vers le sud.

— Le maître de la guilde des mineurs a accepté de prendre en charge l'intendance du hameau, les informa Dahrena une heure plus tard, après avoir émergé de la porte principale. Je les ai par ailleurs pressés d'armer leurs femmes, ce qui monte leur garnison à plus de trois cent cinquante lames. (Elle enfourcha sa jument et croisa le regard de Vaelin.) Idiss a beau n'être qu'un poltron doublé d'un méprisables grippe-sou, il n'a pas tort. Si la Horde l'assiège, cette place tombera dans l'heure.

— Alors à nous de faire en sorte que la Horde ne parvienne pas

jusque-là.

Il donna le signal du départ aux rangs de cavaliers derrière lui et éperonna sa monture en direction du nord.

Au cours des deux jours suivants, ils rendirent visite à trois colonies supplémentaires où ils ne trouvèrent que des mineurs apeurés, sans aucune nouvelle de la Horde. Par bonheur, ces hameaux-ci étaient dirigés par des âmes plus braves qu'Idiss, qui avaient pris soin de consolider leurs défenses. Vaelin proposa à chacun des administrateurs de rallier le hameau du mont Myrna afin d'unir leurs forces, mais tous trois refusèrent.

— Ça va faire vingt ans qu'on creuse ces collines, m'seigneur, lui confia l'intendant du Granvallon, un Nilsaëlien solidement charpenté au dos sanglé d'une lourde hache. On n'a pas détalé devant ces culs-givrés la dernière fois, et on ne détalera pas plus cette fois-ci.

Ils chevauchèrent ensuite de par les plaines, dans lesquelles soufflaient de violentes bourrasques glacées qui s'engouffraient sous leurs vêtements aussi facilement qu'un carreau d'arbalète crève une cuirasse.

— Par la Foi ! pesta Orven entre ses dents avant de chasser d'un battement de paupières les larmes qui lui perlaient au coin des yeux. Il fait toujours aussi froid dans le coin ?

Adal éclata de rire.

— Cette radieuse journée d'été vous déplaît, capitaine ? Vous devriez revenir en hiver.

— Plus aucune montagne ne nous protège de l'étendue de la Banquise, expliqua Dahrena. Les Eorhil appellent ces rafales le vent noir.

Ils firent halte quinze kilomètres plus loin et Vaelin dépêcha des éclaireurs à l'est, à l'ouest et au nord. Les trois groupes reparurent en fin de soirée, sans qu'aucun ait repéré les guerriers de la Horde.

— Ça n'a aucun sens, dit Adal. Ils devraient déjà avoir atteint les montagnes.

Dahrena se redressa subitement pour scruter l'ouest d'un regard attentif.

— Ma dame ? s'enquit Vaelin.

— Il semblerait que nous ayons de la compagnie, monseigneur.

C'est alors qu'il entendit le grondement lointain d'une cavalcade, pareil à un roulement de tonnerre étouffé.

— En selle ! aboya-t-il en s'élançant vers le piquet où l'attendait Flamme, provoquant un sursaut de panique parmi les hommes.

— Pas d'affolement, s'écria Dahrena. La Horde ne va pas à cheval. Nous avons d'autres invités.

Le nuage de poussière grossissait à l'ouest, de plus en plus proche,

précédé par le crépitement croissant d'innombrables sabots. Les premiers cavaliers leur apparurent alors, montés sur de grandes bêtes aux robes bigarrées, chacun armé d'une lance et d'un arc en corne pendu à sa selle. Il en sortait toujours plus du banc de brume soulevé par leur galop effréné, à tel point que Vaelin finit par perdre le compte. Lorsqu'ils bridèrent enfin leurs montures à quelques centaines de mètres du groupe de gardes, la poussière retomba pour révéler au bas mot deux mille cavaliers et cavalières. La pâleur de leur peau, leurs cheveux uniformément noirs et leurs longues nattes rappelaient à Vaelin ce Seordah aux traits aquilins qu'il avait rencontré tant d'années auparavant. Ils portaient pour la plupart des tenues de cuir sombre rehaussées de colliers en os ou en bois d'élan. Perchés sur leurs selles, ils attendaient dans un silence de mort que même leurs chevaux semblaient respecter.

Un cavalier solitaire surgit de leurs rangs pour s'approcher au petit trot de Vaelin. Il fit halte à quelques pas de là pour toiser le Seigneur de la Tour de pied en cap d'un regard austère. Malgré sa petite taille, il dégageait une indéniable force accentuée par les rides qui striaient son visage émacié. Il était difficile d'estimer son âge avec certitude.

— Quel est ton nom ? lui demanda le cavalier dans une langue du Royaume à l'accent prononcé.

— J'en ai plusieurs, répondit Vaelin. Mais les Seordah m'appellent Beral Shak Ur.

— Je sais comment te désigne le peuple des forêts, et je sais pourquoi. (L'homme se carra légèrement sur sa selle et fronça les sourcils.) Les corbeaux n'ont pas leur place sur ces plaines. Si tu veux que mon peuple t'accorde un nom, tu vas devoir le mériter.

— Avec joie.

Avec un grognement, le cavalier inversa sa prise sur sa lance et la projeta vers Vaelin. L'arme vint se planter à ses pieds, se fichant dans la terre dure où elle vibra de longues secondes durant.

— Moi, Sanesh Poltar des Eorhil Sil, et ma lance répondons favorablement à l'appel du Seigneur de la Tour.

— Je vous remercie.

Un grand sourire aux lèvres, Dahrena s'avança pour accueillir le chef de clan Eorhil.

— Je n'ai jamais douté de ta venue, ô frère des plaines, dit-elle en levant les bras pour joindre ses doigts à ceux du cavalier.

— Nous espérions trouver les hommes-bêtes avant vous, déclara-t-il. Et vous faire don de leurs crânes. Mais ils ne laissent aucune trace derrière eux.

— Ils nous échappent, à nous aussi.

Cette révélation parut plonger le cavalier dans des abîmes de perplexité.

- Même à toi, sœur de la forêt ?
- Elle darda sur Vaelin un regard circonspect.
- Même à moi.

Cette nuit-là, ils dînèrent de viande d'élan séchée en compagnie des Eorhil. Une pitance dure mais savoureuse, surtout après un petit passage au-dessus du feu, qu'ils accompagnèrent d'une épaisse liqueur blanchâtre dont l'amertume ne dissimulait guère la puissante teneur en alcool.

— Par la Foi ! s'exclama Orven en grimaçant après sa première gorgée. Quel est ce breuvage ?

— Du lait de biche fermenté, dit Dahrena.

Le capitaine réprima un frisson de dégoût et rendit son outre en peau de bête à la jeune Eorhil qui le flanquait depuis le début du repas.

— Merci beaucoup, gente dame, mais non.

La jeune femme sourcilla, haussa les épaules, puis prononça quelques mots dans sa langue.

— Elle veut savoir combien d'élans vous avez chassés dans votre vie, traduisit Dahrena.

— Combien d'élans ? Aucun, répondit-il en adressant un sourire à sa voisine. Mais j'ai abattu plus de chevreuils et de sangliers que je ne saurais compter. C'est que ma famille possède un vaste domaine, voyez-vous.

Dahrena relaya sa réponse, qui provoqua entre les deux femmes un échange interloqué.

— Elle ignore ce que recouvre le terme « domaine », expliqua Dahrena. Le concept même de propriété échappe aux Eorhil.

— De sorte qu'ils ne peuvent comprendre que les plaines appartiennent à la Couronne, intervint Adal. Voilà pourquoi ils n'ont pas ressenti le besoin de repousser les premiers colons du Royaume. Dans la mesure où l'on ne peut revendiquer des terres pour soi, pourquoi batailler contre des envahisseurs ?

— Insha ka Forna, déclara la jeune femme à Orven en se frappant la poitrine.

— Reflet d'Acier au Clair de Lune, traduisit Dahrena avec un sourire en coin. Son nom.

— Euh, Orven, répliqua le capitaine en imitant son geste. Orrvennn.

Sa réponse donna lieu à un nouveau dialogue en eorhil entre les deux femmes.

— Elle me demande ce que ça veut dire. Je lui ai répondu que vous portiez le nom d'un héros légendaire de votre peuple.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Capitaine... (Dahrena s'interrompit le temps d'étouffer un

gloussement.) Lorsqu'une Eorhil choisit de révéler son nom à un homme, il s'agit d'un honneur... considérable, disons.

— Oh ! (L'officier gratifia Insha ka Forna d'un grand sourire, qu'elle lui retourna aussitôt.) Et comment dois-je répondre à ça ?

— Je crois que vous venez de le faire.

Peu après, Dahrena leur souhaita bonne nuit et partit se frayer un chemin entre les feux de camp jusqu'à l'ingénieux dispositif qu'elle emportait avec elle à chaque déplacement. Quelques minutes suffisaient à déployer cet appareil, en apparence un simple fagot de cannes et de peaux d'élan, un petit abri fort pratique, similaire dans sa forme aux tentes utilisées par la Garde Royale. Si certains membres de la Garde du Nord possédaient un équipement similaire, la plupart se contentaient toutefois de dormir à la belle étoile, emmitoufflés dans d'épaisses fourrures.

Vaelin laissa passer quelques minutes avant d'aller la rejoindre. Le temps était venu de quêter des réponses aux mille questions qui l'assaillaient depuis leur départ de la tour.

— Ma dame, la salua-t-il.

Assise en tailleur devant sa tente, elle n'eut aucune réaction. Les yeux clos, elle laissait ses cheveux battus par les rafales glacées fouetter violemment son visage, comme insensible aux assauts du vent noir.

— Vous ne pouvez pas lui parler pour l'instant.

Le capitaine Adal avait surgi des ténèbres, ses traits d'ébène baignés par le rougeoiement des flammes lui conférant un air hostile.

Vaelin avisa une nouvelle fois Dahrena, frappé par la parfaite immobilité de son visage et de ses mains. En lui, la voix du sang émit une harmonique familière : un chant de parenté.

Il adressa au capitaine un hochement de tête affable et regagna son feu de camp.

— La rivière Fleuvacier, déclara Dahrena le lendemain matin. Elle se trouve à plus de soixante kilomètres au nord-est. À cette distance de la Banquise, aucun autre cours d'eau ne pourrait subvenir aux besoins d'une telle cohorte. Puisqu'elle ne se déplace pas, tout porte à croire que la Horde s'est établie le long de ses berges.

— Une simple supposition, ma dame ? lui glissa Vaelin. Ou bien tenez-vous cette information d'une autre source ?

Elle évita son regard et ravala quelque mordante repartie.

— Une simple supposition, monseigneur. Mais libre à vous de ne pas tenir compte de mon avis.

— Oh ! je serais bien malavisé d'ignorer les conseils de mon tout nouveau Premier Conseiller. Va pour la rivière Fleuvacier. En route !

Ils adoptèrent une formation tripartite : Vaelin chevauchait au

centre en compagnie de la Garde du Nord et des soldats d'Orven, leur bataillon flanqué de part et d'autre par deux troupes d'Eorhil. De nombreux récits couraient sur les talents équestres du peuple des plaines, et Vaelin se rendit bientôt compte qu'ils étaient fondés. Les Eorhil semblaient en parfaite harmonie avec leurs montures, accompagnant leurs foulées amples avec souplesse, anticipant chacun de leurs mouvements comme s'ils ne formaient qu'un. Il avait conscience que ces cavaliers émérites bridèrent leur allure afin de rester au niveau de leurs compagnons d'un jour, à tel point que l'une d'entre eux avait même rejoint leurs rangs. Juchée sur un étalon pie qui dépassait d'une bonne paume le destrier d'Orven, Insha ka Forna galopait fièrement au côté du capitaine, ses nattes flottant dans le sillage d'un visage rayonnant d'insolente satisfaction.

L'après-midi touchait à sa fin quand ils les aperçurent enfin, massés le long de la berge orientale de la rivière, la fumée de leurs nombreux feux dissipée par le vent glacé. Vaelin décréta une halte à deux cents pas du campement, fit signe aux deux flancs-gardes de se déployer et ordonna à ses propres hommes de se mettre en formation. Il s'empara ensuite du long sac de bure qui pendait à sa selle et se figea, sa main posée sur le nœud qui le fermait. *Il me suffit de tirer sur cette ficelle pour la libérer.* Il savait qu'elle brillerait de mille feux sous le soleil éclatant de la plaine, qu'elle émettrait en fendant l'air une autre mélodie sanglante, un chant qu'il ne connaissait que trop bien. L'arme n'avait pas quitté son fourreau depuis le duel contre le Bouclier de l'Archipel. La manière dont elle avait épousé sa main lui avait déplu, ce jour-là. Son contact lui avait paru trop agréable... *Trop grisant.*

— Monseigneur !

Au cri du capitaine Adal, Vaelin reporta son attention sur une silhouette solitaire qui venait à leur rencontre. Derrière elle, il distingua un groupe d'envahisseurs rassemblé aux abords du campement et plissa les yeux, intrigué. Fallait-il y voir une illusion née de la distance et de la pénombre naissante, ou bien ces créatures étaient-elles véritablement si maigres, si décharnées qu'elles ne semblaient plus avoir que la peau sur les os ? Leurs visages hâves et émaciés qui flottaient dans leurs épaisses fourrures n'exprimaient ni colère, ni peur, ni haine. Bien au contraire, Vaelin crut y lire une forme d'espoir hébété.

— Je n'aperçois aucune arme, monseigneur, dit Orven.

— Une ruse, sans aucun doute, répliqua Adal. La Horde a toujours été friande de ruses.

Vaelin regarda la silhouette qui continuait d'approcher d'eux, désormais plus distincte. Il s'agissait d'un homme courtaud, quoique aussi maigre que ses congénères, et considérablement plus âgé. Il avançait d'un pas lent mais résolu, soutenu par un épais bâton nouveau

qui se révéla bientôt être le gigantesque fémur d'un animal inconnu, entièrement couvert de glyphes et de gravures.

— Un chaman ! siffla Adal en apprêtant son arc. Monseigneur, je requiers l'honneur de verser le premier sang.

— Un chaman ? s'étonna Vaelin.

— Ceux qui commandent aux bêtes de guerre, expliqua Dahrena. Ils les entraînent et les mènent au combat. Nous ignorons comment ils s'y prennent.

— Aucune créature ne semble l'accompagner, fit remarquer Vaelin alors que le vieillard s'arrêtait à une vingtaine de mètres de là.

— Tant pis pour lui, lâcha Adal en levant son arc.

— Je vous interdis de tirer ! gronda le Seigneur de la Tour d'une voix vibrante d'autorité, dont l'écho parcourut les rangs de cavaliers.

Adal en resta bouche bée.

— Monseigneur ? balbutia-t-il, son arc toujours bandé.

Vaelin ne lui accorda pas même un regard.

— Je suis votre supérieur. Obéissez, si vous ne souhaitez pas tâter du fouet et vous voir déchu de votre rang d'officier.

La tête inclinée, il étudia le vieillard râblé, sans prêter attention à la fureur étouffée d'Adal que Dahrena s'efforçait de contenir. Le chaman brandit l'os dans ses mains et le tendit devant lui, son corps tremblant secoué par le vent noir.

Vaelin perçut alors une note claire, l'hommage mélodieux d'une voix du sang au contact de ses semblables. Comme en réponse, Dahrena se raidit sur sa selle, lâchant subitement l'épaule d'Adal. Vaelin salua le chaman d'un signe de tête.

— Il semblerait que l'on nous convie à des pourparlers, ma dame.

Malgré la peur qui voilait son regard et décolorait ses joues, la jeune femme parvint à acquiescer, après quoi tous deux s'avancèrent au trot pour mettre pied à terre face au chaman. De près, sa maigreur faisait peine à voir : les arêtes de son crâne saillaient sous une peau presque diaphane, qui tenait moins de la chair que d'un sac en papier mâché contenant des restes de boucherie. Une nasse de cheveux poivre et sel lui tombait sur les épaules, parsemée de nœuds malpropres où pendaient de ternes talismans. De puissants soubresauts traversaient son corps efflanqué. Il s'agissait moins de tremblements de peur, jugea Vaelin, que de convulsions causées par l'épuisement et la faim. *Ils ne viennent pas dans les Confins pour combattre*, comprit-il alors, *mais pour mourir*.

— Comment vous appelez-vous ?

En guise de réponse, le chaman planta son os dans la terre, s'y accrocha des deux mains et leva un regard acéré sur Vaelin. Les yeux du vieillard, aussi fixes, implacables et envoûtants que ceux d'un rapace, plongèrent alors dans les siens. Vaelin éprouva soudain une

pointe d'inquiétude en sentant quelque chose fouailler son âme. *Un piège ! Adal avait raison !* Mais la voix du sang persistait à accueillir la présence du chaman, de sorte qu'il se laissa faire sans opposer de résistance. Une vision s'imposa à lui, pareille à un souvenir enfoui fraîchement exhumé... un souvenir qui ne lui appartenait pas.

Des colonnes de réfugiés vêtus de fourrure et flanqués de bêtes énormes – des ours, d'immenses ours blancs – qui progressent péniblement, cernés par un blizzard atroce. Parmi eux, de nombreux blessés, de nombreux enfants. Des cavaliers vêtus de noir qui surgissent de la tempête, leurs épées et leurs lances s'abattant impitoyablement... du sang sur la neige... des cataractes de sang... Les cavaliers qui continuent leur percée, font demi-tour, massacrent à tour de bras... D'autres qui les rejoignent à mesure que se dispersent leurs victimes affolées. Un homme qui brandit un lourd bourdon en os et ses ours qui chargent les cavaliers, les éventrent de leurs griffes, les piétinent... mais il en vient toujours plus... toujours plus...

La vision se dissipa, révélant le visage du chaman immobile et muet par-dessus son fémur géant. Vaelin avisa Dahrena, décelant l'angoisse qui se peignait sur ses traits.

— Vous avez vu comme moi ?

Elle opina, enfouit ses mains tremblantes sous sa pelisse et recula d'un pas. Vaelin ne put s'empêcher de remarquer combien elle semblait horrifiée, combien ce petit être courtaud et désarmé – si l'on exceptait l'os qui lui permettait de tenir debout – la terrorisait. Mais elle tint bon, malgré sa respiration saccadée et son envie furieuse de détourner le regard.

Vaelin consulta de nouveau le chaman.

— Vous fuyez ces hommes ? ces cavaliers ?

À en juger par la mine hagarde de son interlocuteur, le sens de ces paroles lui échappait. Vaelin poussa un soupir, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule sur les rangs de gardes et d'Eorhil, puis se mit à chanter. Une mélodie infime, secrète, qui ne risquait pas de provoquer la moindre hémorragie, mais néanmoins assez forte pour puiser dans la vision du chaman de quoi lui communiquer sa question.

Le vieillard se redressa subitement, écarquilla les yeux puis hocha la tête. Il croisa une fois encore le regard de Vaelin et instilla une nouvelle scène au creux de son esprit.

Une masse sombre d'hommes, de femmes et d'enfants parcourant une plaine glacée, les dos massifs de leurs grands ours qui se lèvent et retombent à mesure que tous fuient vers l'ouest, le plus loin possible des cavaliers... pas le temps de reprendre son souffle... pas le temps de chasser... seulement fuir... ou bien s'effondrer et mourir. Les vieillards tombent les premiers, puis les enfants, la tribu qui meurt à petit feu sur l'étendue blanche. Les ours, gagnés par la faim, qui échappent au contrôle des chamans. De fiers guerriers sanglotent tandis qu'ils les abattent l'un

après l'autre afin de distribuer leur viande, car sans leurs ours, à quoi sont-ils réduits ? Quand les plaines apparaissent à l'horizon, ils savent que leur grande nation n'est plus... Ils ne demandent désormais rien d'autre qu'une mort paisible.

Dahrena ne put retenir ses larmes quand la vision s'évanouit.

— Quels pauvres imbéciles nous faisons, parvint-elle à murmurer entre deux sanglots.

Vaelin chanta à nouveau, imprégnant sa voix secrète d'images tirées de la tapisserie guerrière qui ornait la tour : la Horde et ses bêtes féroces. Le chaman émit un grognement de dépit, qu'il fit suivre d'une nouvelle vision de son cru.

La bataille fait rage, nul ne fera de prisonniers. Les ours et les tigres s'entredéchirent dans un frénétique ballet de mort, deux nuées de faucons-dards se télescopent dans le ciel devenu noir, qui vomit à présent une pluie de sang et de plumes, les guerriers s'affrontent à coups de lance et de gourdins en os. Quand le jour écarlate prend fin, le peuple des Ours a su refroidir l'ardeur guerrière du peuple des Tigres qui, faible et lâche, se détourne de la Banquise pour chercher des proies plus dociles dans les plaines du Sud.

Le peuple des Ours. Vaelin leva les yeux sur le campement de réfugiés, où erraient comme des âmes en peine de nombreux hommes et de nombreuses femmes, ainsi que quelques enfants. Il n'aperçut aucun vieillard ni aucune bête. *Ils ont perdu leurs ours. Ils ont perdu leur nom.*

Il reporta son attention sur le chaman et formula son dernier chant. Invoquant l'image des cavaliers vêtus de noir, il acheva sa mélodie par une note interrogatrice, bientôt gagné par cette langueur familière qu'occasionnait l'exercice prolongé de la voix du sang.

Pour la toute première fois, le chaman parla. La bouche tordue, il prononça ce qui constituait peut-être le seul et unique mot étranger de son répertoire :

— Volaaariiiens.

Après avoir exigé de la Garde du Nord qu'elle leur cède la moitié de ses rations, Vaelin ordonna aux soldats de regagner leurs postes à travers les Confins, à l'exception d'une dizaine d'hommes. Le capitaine Adal, dont la rancœur tenace commençait à lui peser sur les nerfs, fut envoyé à la tour afin d'interrompre la mobilisation et signifier aux Seordah qu'il n'était plus nécessaire d'envoyer leurs guerriers.

— Peuple des Tigres, peuple des Ours, cracha le capitaine à l'intention de Dahrena avant son départ, suffisamment fort pour que Vaelin puisse l'entendre. Il n'empêche qu'ils appartiennent à la Horde. On ne peut pas leur faire confiance.

— Tu n'as pas vu ce qu'il m'a montré, Adal, murmura-t-elle en

retour. La seule chose que nous ayons à craindre d'eux, c'est le déshonneur de les avoir abandonnés à leur sort.

— Ce renoncement sera mal accueilli, l'avertit-il. De nombreuses voix se lèveront pour réclamer vengeance.

— Mon père a toujours fait en sorte de prendre la meilleure décision, envers et contre tout. (Elle se mura dans le silence et Vaelin sentit qu'elle coulait un regard dans sa direction.) Sur ce point, les choses n'ont pas beaucoup changé.

Les Eorhil tirèrent leur révérence en début de soirée. Au moment de partir, Sanesh Poltar pointa Vaelin du doigt.

— Avensurha, déclara-t-il.

— Est-ce mon nom ? demanda Vaelin.

Le chef de clan Eorhil désigna ensuite l'horizon septentrional, que couronnait un astre étincelant.

— Elle ne brille aussi fort qu'un seul mois dans toute une vie. On raconte que nul ne peut livrer de guerre sous son éclat.

Il leva la main en signe d'adieu, fit volter sa monture en direction de l'est et rejoignit au grand galop tous les siens. Enfin... presque tous.

— Elle refuse de partir, monseigneur.

Raide comme un piquet, le capitaine Orven évitait ostensiblement son regard. Près de lui, Insha ka Forna distribuait des lamelles de viande d'élan séchée à un groupe d'enfants, tout en leur mimant de ne pas les engloutir trop rapidement.

— J'ai demandé à dame Dahrena de m'expliquer son insistance. D'après elle, sa... hem... sa présence ne tiendrait qu'à moi.

— Vous souhaitez son départ ?

L'officier toussa et fronça les sourcils, cherchant manifestement quoi répondre.

— Alors félicitations, capitaine.

Après lui avoir assené une tape amicale sur l'épaule, Vaelin partit retrouver Dahrena au chevet d'une vieille femme allongée sur une civière. Veillée par le chaman et plus tristement décharnée que ses congénères, elle respirait par à-coups douloureux, la bouche béante et les yeux vitreux. Le chaman posait sur elle un regard empreint d'un tel désespoir que Vaelin n'eut besoin d'aucune vision pour comprendre que cet homme assistait à l'agonie de son épouse.

Dahrena tira une fiole de sa besace, l'inclina au-dessus de la bouche de la mourante et laissa tomber quelques gouttes sur sa langue desséchée. La vieille femme s'agita et sourcilla quelque peu, goûtant avec ravissement la fraîcheur humide du breuvage. Lorsqu'un semblant de lumière éclaira ses yeux éteints, le chaman se pencha pour lui saisir la main et lui chuchoter quelques mots au creux de l'oreille. Des mots que Vaelin trouva certes rugueux et gutturaux, mais investis malgré tout d'une infinie tendresse. *Il lui explique qu'ils sont à*

l'abri, présuma-t-il. *Qu'ils ont trouvé refuge chez nous.*

La vieille femme leva un regard ému sur le visage de son époux, un sourire épuisé venant flotter sur ses lèvres, puis ses yeux se figèrent et sa poitrine oppressée cessa de se soulever. Le chaman ne manifesta aucune réaction. Accroupi à son côté, il continua de serrer la main de sa compagne défunte, presque aussi immobile qu'elle.

Dahrena se redressa et rejoignit Vaelin.

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Les miens l'appellent la marche de l'esprit.

Ils se faisaient face, de part et d'autre d'une flambée crépitant à l'orée du camp de réfugiés. Un calme souverain régnait le long de la berge, où le peuple des Ours picorait les rations de la Garde et soignait ses blessés dans un silence de mort. *La perte de leur nom*, songea Vaelin. *Elle a fait d'eux des spectres.*

— C'est difficile à décrire, poursuivit Dahrena. Il s'agit moins d'une marche proprement dite que d'un envol, comme si je flottais loin au-dessus du monde, capable d'embrasser en un coup d'œil des arpents et des arpents de terre. Mais pour ce faire, je dois quitter mon corps.

— Alors voilà comment vous avez pu débusquer cette tribu, dit-il. Et comment vous avez pu vaincre la Horde, autrefois.

Elle acquiesça.

— Connaître les positions ennemies facilite grandement la composition de l'ordre de bataille.

— Est-ce douloureux ? demanda-t-il, au souvenir du sang qui ne manquait pas de couler chaque fois qu'il avait recours à sa voix du sang.

— Non, pas quand je voyage, seulement lorsque je réintègre mon corps... Au début, je trouvais ça exaltant. Qui n'a jamais rêvé de voler, après tout ? J'avais entendu parler de la Ténèbre, bien entendu, et la craignais comme tout le monde. Mais comment résister à une sensation si merveilleuse, si jouissive ? Je venais d'entrer dans ma treizième année lorsque mon pouvoir s'est manifesté. Calmement allongée dans mon lit, je cherchais le sommeil, l'esprit serein – du moins, aussi serein que peut l'être l'esprit d'une adolescente de treize ans. Et tout à coup, voilà que je me retrouve en train de flotter, les yeux baissés sur une toute petite fille perdue dans un immense lit. J'ai d'abord cru à un cauchemar. Dans ma panique, j'ai tourné mes pensées vers mon père... pour immédiatement flotter dans sa chambre, où je le trouvai absorbé dans la lecture d'innombrables documents, comme à son habitude. Comme il tendait la main vers une coupe de vin, il renversa son encrier, tachant la manche de sa chemise, et pesta. Je pensai ensuite à Feuillazur, ma jument, et filai auprès d'elle dans l'écurie. Puis je songeai à Kehlan et, en un clin

d'œil, me retrouvai à léviter au-dessus de lui, tandis qu'il broyait des simples dans son mortier. Quel rêve incroyable c'était. Imaginez un peu, pouvoir rejoindre n'importe qui par le simple pouvoir de la pensée ! Voir sans être vue ! Je faisais même bien plus que ça : je voyais à travers eux. Je percevais leur couleur, l'éclat de leur âme. Mon père était nimbé d'un bleu pâle et radieux, Feuillazur d'un brun crémeux, presque beige, là où Kehlan semblait vaciller constamment entre un rouge vif et un blanc radieux. Je décidai ensuite de monter le plus haut possible, aussi haut que mon courage le permettait, afin d'observer les Confins et toutes les âmes scintillantes qui les peuplaient, tel un ciel renversé fourmillant d'étoiles.

» Mais curieusement, l'épuisement se mit à me gagner en plein songe, à tel point que je dus regagner mon corps. Malgré la fraîcheur glaciale de mes draps, je sombrai rapidement dans le sommeil. Le lendemain matin, au petit déjeuner, je remarquai la tache d'encre qui ornait la manche de mon père et compris alors que je n'avais pas rêvé. J'en conçus de la peur, bien sûr, mais pas assez pour me décourager. Le plaisir que j'avais éprouvé était trop grand. De sorte que je poursuivis mes escapades, profitant de chaque instant pour survoler les montagnes et les plaines, regarder les Eorhil chasser le grand cerf et danser dans les tempêtes en provenance de la Banquise. Jusqu'au jour où je filai au-dessus de l'océan sur des lieues et des lieues, dans l'espoir d'entrevoir les rivages d'Extrême-Occident. Au bout de plusieurs heures, je pris conscience que mon père devait m'attendre pour le dîner et je réintégrai mon corps. J'eus alors l'impression d'enfiler la chair glacée d'un cadavre, une sensation si atroce que je me mis à hurler et hurler comme jamais. Mon père accourut à mon secours et me trouva sur le sol de ma chambre, secouée de convulsions, comme une noyée tirée d'un lac de glace.

» Alors seulement je lui révélai mon secret. Au lieu de prendre peur, il me mit au lit, ordonna qu'on me monte du lait chaud et attendit auprès de moi que je me rétablisse. Puis il me prit la main et m'expliqua, sans omettre aucun détail, le sort réservé par votre peuple aux détenteurs de dons tels que le mien. Personne ne devait jamais savoir.

— Mais un jour vint la Horde.

— Deux étés plus tard, oui. Entre-temps, j'avais appris à me montrer prudente. Je ne volais jamais plus d'une heure, toujours de nuit, et prenais soin de toujours abandonner mon corps en face d'une cheminée ou d'un feu de camp aux flammes hautes. J'ai assisté au premier raid de la Horde sur un convoi de saphirs en provenance de Val-d'Argent. Une quarantaine de caravaniers y ont trouvé la mort, massacrés par un véritable raz-de-marée de tigres de guerre et de faucons-dards. Après le carnage, leurs guerriers déambulaient entre les

cadavres, le couteau à la main, récoltant ici et là de morbides trophées de guerre. Ils étaient nimbés d'une aura rouge. Un rouge foncé, presque carmin. Je n'avais encore jamais vu d'âme fauchée par la mort au cours de mes envols. Pour la plupart, on aurait dit des bougies soufflées par une bourrasque, mais l'une d'entre elles... l'une d'entre elles brillait bien plus que les autres. À mesure qu'elle gagnait en éclat, le monde parut se tordre tout autour d'elle, tel un tourbillon cherchant à l'attirer, à l'emporter quelque part...

Comme elle laissait sa phrase en suspens, Vaelin se pencha vers elle.

— Où ça ?

— Je l'ignore. Mais l'espace d'un instant, j'ai entraperçu la noirceur infinie qui guettait derrière ce maelström. (Elle marqua un silence et, saisie d'un frisson, serra les bras sur sa poitrine.) Heureusement pour moi, je n'ai été témoin de ce spectacle qu'une seule fois.

— Ainsi, votre don a permis au seigneur Al Myrna d'organiser sa riposte ?

Elle hocha la tête.

— J'ai couru lui apprendre la nouvelle, sans tenir compte de la présence d'Adal et Kehlan. Après les avoir mis dans la confiance, il les somma de garder le secret, un serment qu'ils ont honoré jusqu'à ce jour, ce qui n'a pas empêché le doute de s'installer dans certains esprits. Sans compter ceux qui, à l'image de Sanesh, semblent avoir tout simplement deviné.

— Les Eorhil ne craignent-ils pas la Ténèbre ?

— Disons qu'ils la respectent, tout comme les Seordah. S'ils ont conscience qu'elle peut être utilisée à mauvais escient, ils ne se défient pas des Doués sans bonne raison.

Elle haussa un sourcil, comme pour l'inviter à se confier à son tour.

Un secret en appelle un autre, songea-t-il.

— Les Seordah l'appellent la voix du sang.

Les traits de la jeune femme se crispèrent, comme en écho à la terreur qui s'était emparée d'elle lorsque le chaman avait partagé sa vision.

— C'est un Seordah qui vous l'a dit ?

— Une femme... une aveugle. Elle disait se nommer Nersus Sil Nin. Je l'ai rencontrée dans la Martishe.

La peur manifeste qui voilait le visage de la Lonake redoubla et ce fut d'une voix tremblante qu'elle répéta :

— Vous l'avez... rencontrée ?

— Lors d'un radieux jour d'été, au plus fort de l'hiver. Il s'agissait, à l'en croire, d'un souvenir enfermé dans une pierre levée. Elle m'a révélé mon nom, dans la langue seordah.

— Beral Shak Ur, dit-elle dans un souffle, sa peur se muant en perplexité. Elle vous a donc nommé ? (Elle battit des paupières et

secoua la tête.) Évidemment, comment n'y ai-je pas pensé ?

— Vous la connaissez ?

— Tout Seordah qui se respecte a entendu parler d'elle, mais aucun ne l'a jamais vue... à part moi.

— Quand ça ?

— Après la mort de mon époux.

Elle paraissait à présent extrêmement préoccupée, comme si cette révélation confirmait quelque présage attendu de longue date.

— Ce qu'elle m'a appris... J'étais pourtant persuadée... quand il est mort...

Elle n'acheva pas sa phrase, perdue dans ses pensées.

— Votre époux ? la relança Vaelin.

Elle darda sur lui un regard farouche, presque courroucé, qui se voila bientôt d'une profonde détresse.

— Je... Je dois réfléchir à tout cela. Sachez toutefois que votre honnêteté vous honore, monseigneur. J'ai eu raison de vous accorder ma confiance.

Sur ces mots, elle se releva et gagna son abri.

Vaelin leva les yeux vers le nord, distinguant sans mal l'astre incandescent dont il partageait désormais le nom. Piqué au fronton de la voûte étoilée, il brillait au point d'éclipser la lune. « Avensurha... Nul ne peut livrer de guerre sous son éclat. »

Un joli nom, songea-t-il avec un sourire. Pour une fois, un joli nom.

Chapitre 6

LYRNA

Elle dévalait des ténèbres si noires, si absolues que seul le contact de la pierre sous ses pieds et contre ses mains – sans oublier les sanglots terrifiés de Kiral – lui permettait d’avancer. La jeune Lonake avait cessé d’implorer la miséricorde de sa sœur, se contentant désormais de gémir et de pousser par intermittence des hurlements affolés à mesure qu’elles s’enfonçaient dans les profondeurs de la Montagne. Quand elle aperçut la lueur, Lyrna se crut d’abord confrontée à une hallucination due à la perte de repères visuels ; la clarté était si diffuse qu’elle ne formait qu’un mince halo rosâtre autour de la silhouette imposante de Davoka, mais gagnait en intensité à chaque pas. Quand elles atteignirent enfin la dernière marche, toutes trois baignaient dans un intense et profond rougeoiement.

Elles se trouvaient dans une immense salle circulaire, couverte du sol au plafond de dalles de marbre soigneusement taillées. De nombreuses percées émaillaient les parois, suffisamment hautes pour permettre le passage d’une ou plusieurs personnes, comme autant de trous noirs ouverts sur le néant. La lueur rouge émanait d’une vaste fosse aménagée au centre de la crypte, d’où s’échappait une épaisse colonne de vapeur qui disparaissait dans un orifice de la voûte.

Davoka traîna sa sœur en pleurs en direction du puits et Lyrna lui emboîta le pas. La chaleur étouffante dégagée par la vapeur leur interdit cependant d’approcher à moins de dix pas. Les yeux plissés, la princesse tenta d’apercevoir à travers les fumerolles le cercle creusé dans le plafond, sans rien distinguer d’autre que les parois en marbre lisse d’un conduit montant dans les hauteurs de cette montagne remodelée.

— À notre arrivée ici, d’immenses lames de cuivre occupaient le puits inférieur.

Campée à l’entrée d’une des galeries, une femme aux cheveux de

jais les observait, vêtue d'une sobre robe en coton noir qui lui laissait les bras nus. L'éclat de la fosse mordorait sa peau d'un pâle vermillon.

— Le conduit souterrain a été obstrué de débris, poursuivit l'inconnue en s'approchant.

Kiral agrippait à présent les jambes de Davoka.

— *S'il te plaît, grande sœur !* murmurait-elle en lonak. *Je t'en prie !*

Sans lui accorder la moindre attention, la mystérieuse jeune femme vint se poster à quelques pas de Lyrna pour la gratifier d'un radieux sourire de bienvenue.

— À cent mètres sous nos pieds, une rivière souterraine croise le chemin d'une des artères convoyant le sang de Nishak. C'est leur conjonction qui produit cette constante émission de vapeur, dont l'épaisse exhalaison remonte ce puits où pendaient jadis quatre lames disposées en forme de croix, accrochées à une gigantesque tige métallique qui traversait les trois étages du complexe. Une bien curieuse énigme, ne trouvez-vous pas ?

Lyrna étudia le visage de l'inconnue, frappée par l'aplomb qui s'en dégageait, une assurance étonnante chez une femme d'une telle jeunesse. Elle parlait la langue du Royaume sans le moindre accent, son regard empreint d'un calme souverain et d'une désinvolte curiosité.

— La vapeur devait servir à faire tourner les pales, déclara Lyrna. À la manière d'un moulin.

Le sourire de la jeune femme s'élargit.

— Tout à fait. Par malheur, le progrès technique ne passionnait guère les premiers Lonakhim à s'installer ici, de sorte que l'ingénieux dispositif se vit promptement recyclé en marmites et poêlons, au demeurant fort utiles. Les forgerons s'en donnèrent également à cœur joie avec l'arbre central, qui leur fournit un grand nombre de hachettes. Ce fut seulement lorsque j'ordonnai de débayer le conduit que je compris quel rôle jouaient ces mystérieuses lames. Après chaque renouveau, je me fais la promesse de lancer la fabrication de pales flambant neuves, car je n'aimerais rien tant que les voir tourner à nouveau, mais je finis toujours par différer. (Son regard glissa sur l'adolescente recroquevillée aux pieds de Davoka.) Une distraction vient toujours m'empêcher de mener ce projet à bien.

— À quoi servait-elle ? demanda Lyrna. L'énergie produite par les pales ?

— Voilà une question à laquelle je ne saurais répondre. L'axe central communiquait sa rotation à un énorme rouet, dont le mécanisme est tombé en poussière il y a plusieurs siècles de cela. Je soupçonne toutefois qu'il avait pour objet de réchauffer la montagne troglodyte qui se dresse au-dessus de nos têtes.

Elle garda le silence pendant quelques instants, les yeux braqués sur

la silhouette tremblotante de Kiral, puis s'adressa à Davoka en lonak :

— *Est-ce le corps de ta sœur ?*

— *Oui, Mahlessa.*

— *Si je la restaure, sache qu'elle ne sera plus la même. Et je ne parle pas seulement de cicatrices. Tu en as conscience ?*

— *Oui, Mahlessa. Mais je connais ma sœur et je sais qu'elle souhaiterait revenir parmi nous, quel qu'en soit le prix.*

La Mahlessa inclina légèrement la tête.

— *Alors soit. Amène-la-moi.*

— *Non ! rugit Kiral.*

Comme elle tentait de s'enfuir en rampant, Davoka la rattrapa par le col de son pourpoint et la souleva sans ménagement pour la pousser en direction du puits.

— Si vous croyez que cette créature me craint, déclara la Mahlessa à l'adresse de Lyrna, vous vous méprenez lourdement. Elle ne redoute qu'une chose : le châtiment que lui vaudra son échec, une fois que je l'aurai renvoyée dans l'abîme.

Kiral poussa un hurlement sourd suivi de bredouillements indistincts, se débattit follement, cracha, les maudit toutes les trois l'une après l'autre. En vain. Davoka, imperturbable, l'entraîna jusqu'au bord du puits, où régnait une telle chaleur qu'un voile de transpiration ne tarda pas à baigner leurs fronts cramoisis. À l'inverse, la fournaise ne semblait aucunement incommoder la Mahlessa. Pas la moindre goutte de sueur ne glissa sur sa peau d'opale tandis qu'elle les rejoignait, puis s'emparait d'un flacon posé sur la margelle érigée autour du gouffre. À peine visible, un liquide sombre clapotait derrière le cristal trouble du récipient.

— *Sa main, ordonna la Mahlessa à Davoka avant de déboucher le flacon.*

Lyrna vit une volute éthérée s'échapper du goulot et, presque immédiatement, sentit une odeur fétide assaillir ses narines. Davoka dégaina son couteau, coupa les liens qui enserraient les poignets de Kiral et lui ramena brutalement le coude au creux du dos, afin de pouvoir tendre son bras droit à la Mahlessa.

— Devant l'ampleur de la souffrance et de la détresse que ces êtres ont su nous infliger au fil des siècles..., dit-elle à Lyrna tout en caressant la main de Kiral, ses doigts courant sur le poing agité de soubresauts de la jeune Lonake dont la gorge ravagée n'émettait plus à présent que de rauques croassements. On pourrait croire qu'ils sont légion. Alors qu'en réalité ils ne sont que trois. Voici la plus jeune d'entre eux, encore enfant lorsqu'elle se laissa séduire et corrompre par les ténèbres, de sorte qu'elle ne peut s'emparer que d'enveloppes femelles. Et encore, pas plus d'une à la fois, jusqu'à ce que la mort la libère enfin. Ses dons pour l'imposture laissent en outre à désirer. Son

frère, lui, fait preuve d'un talent bien supérieur, qui lui permet d'investir plusieurs corps simultanément, peu importe leur sexe, et d'animer plusieurs années durant ses marionnettes de chair sans jamais éveiller le moindre soupçon, même de la part des plus proches parents de ses victimes. Quant à sa sœur... eh bien, disons que je vous souhaite de ne jamais croiser son chemin. À eux trois, ils ont commis un nombre incalculable de meurtres et tissé à travers les âges un impitoyable écheveau de discorde, dans le seul et unique dessein de parachever le projet de leur maître. Trois pauvres créatures engluées dans leur propre fiel. Mais où ce fiel prend-il sa source sinon dans la peur... et dans la douleur.

Elle leva le flacon et l'inclina légèrement. Une seule goutte fendit l'air, pour atterrir sans un bruit sur la main de Kiral.

La gorge de la jeune femme vomit alors une telle éruption de cris d'horreur, de fureur et de souffrance mêlées que Lyrna dut fermer les paupières et réprimer un accès de nausée. Même si ces dernières semaines de traque et d'exposition répétée au spectacle de la violence l'avaient endurcie, l'abjection inhumaine de ces cris fendait cette belle armure avec l'aisance d'une perce-maille. Quand elle osa enfin regarder, la jeune femme était à genoux, son visage maintenu par la Mahlessa révélant un regard fixe qui trahissait son supplice.

— La douleur ouvre une porte sur son esprit, dit la Mahlessa. Et la peur, tel un scalpel, vient ensuite extirper la souillure qui infecte son âme, qui s'accroche à son don comme une sangsue. (Parcourue d'un violent frisson, Kiral balbutia une indistincte litanie entre deux nuées de postillons.) Car cette créature, comme toutes les autres, craint l'abîme. Et elle sait que si elle tente de s'opposer à moi, je la réduirai à néant.

Kiral s'effondra, les yeux clos, et bascula en arrière, rattrapée au tout dernier moment par Davoka qui la serra dans ses bras. Une plaie brune et fumante creusait le dos de sa main droite.

Lyrna ravala un haut-le-cœur et vint presser le cou de la jeune Lonake, dont le pouls battait à tout rompre.

— *Depuis... Depuis combien de temps ?* bafouilla derrière elle une voix blanche nouée de stupeur et d'amertume.

Lyrna leva les yeux et découvrit que la Mahlessa avait disparu, la jeune femme pleine d'assurance remplacée par une gamine apeurée qui l'observait avec hébétude et serrait sur sa poitrine ses bras graciles. Le même visage, la même silhouette élancée... seule l'âme avait changé.

— *Mahlessa ?* s'enquit Lyrna en se redressant.

L'adolescente émit un son teinté d'hystérie, à mi-chemin entre le gloussement et le soupir, en découvrant le flacon qu'elle tenait à la main.

— *Hmm ? Ah ! oui, oui. Je suis la Mahlessa ! Tremblez, mortelles, devant ma puissance sans égale...*

Elle laissa sa phrase en suspens et laissa échapper un rire sans joie.

— *Cinq étés*, dit Davoka. *Depuis le dernier renouveau.*

— *Cinq étés...*

La jeune femme dévisagea longuement Lyrna, ses yeux s'attardant sur ses cheveux avant de soutenir son regard.

— *La reine des Merim Her. Elle t'attend depuis si longtemps. Tant de visions...* (D'une main, elle caressa la joue de Lyrna.) *Une telle beauté... Quel dommage... Qu'as-tu ressenti, dis-moi ?*

— *Mahlessa ?*

— *Après avoir provoqué une telle hécatombe, qu'as-tu ressentie ? Moi, je n'ai tué que ma mère, alors...*

Sur ces mots, ses traits se durcirent et l'enfant apeurée laissa soudain place à ce visage grave, empreint d'une ancestrale autorité, qui les avait accueillies dans la crypte. Lyrna recula en sursaut, rompant le contact avec la main de la reine des Lonaks.

— *Que vous a-t-elle raconté ?* demanda la Mahlessa.

Tentée de battre en retraite vers l'escalier, Lyrna convoqua toute sa volonté et resta immobile. *Tu voulais une preuve*, songea-t-elle. *Te voilà servie.*

— Elle prétend avoir tué sa mère, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait résolue.

— Ah ! oui, une bien triste histoire. Celle d'une belle et douce jeune fille douée du pouvoir de guérison, mais à l'esprit malheureusement dérangé. Il en va souvent ainsi avec les guérisseurs. Une facette de ce pouvoir a tendance à perturber l'entendement de ses détenteurs. Car pour chaque don, il est un prix à payer. Dans ce cas précis, notre jeune amie croyait sa mère possédée par Jeshak, le dieu de la haine. Son matricide lui valut d'être chassée de son clan. Ils ne l'ont pas tuée, cependant, car tous les Lonakhim savent que le jugement d'un doué échoit à la Mahlessa. Elle errait dans les montagnes quand Davoka l'a trouvée et me l'a amenée. Un hôte idéal, sans doute l'un des meilleurs que j'ai eu l'honneur d'occuper, malgré sa tendance à échapper à mon contrôle.

Sur ces mots, elle vint se poster près de Kiral pour serrer sa main ravagée entre les siennes. Prise d'une violente convulsion, l'adolescente s'éveilla en sursaut et tenta de lui échapper, mais Davoka l'en empêcha.

— *Que... grande sœur ?* (Ses yeux trouvèrent le visage de Davoka.) *Je... J'avais si froid.*

Lorsque la Mahlessa la relâcha enfin, Lyrna ne put contenir un cri de surprise. La plaie purulente qui creusait la chair ravagée de la dissidente lonake avait disparu. À l'exception de quelques cicatrices,

sa main était intacte. *Une preuve supplémentaire.*

— Comme cela m'épuise, dit la Mahlessa en agitant ses doigts, son front lisse barré d'un pli de fatigue. Bien plus que les autres dons. Cette faille qu'il creuse dans l'âme de ses détenteurs, peut-être trouve-t-elle son origine dans ce sentiment de perte d'identité qui accompagne chaque guérison.

Elle se redressa et recula d'un pas.

— *Alturk est ici ?* demanda-t-elle à Davoka.

— *En effet, Mahlessa.*

— *Un homme éperdu et brisé, à n'en pas douter. Un Tahlessa privé de clan. Il serait sans doute plus charitable de le laisser se précipiter dans le Gosier de Nishak.*

— *Je lui dois la vie, Mahlessa...*, commença Lyrna, immédiatement réduite au silence par un geste altier de la dirigeante lonake.

— N'ayez crainte, ô reine. Il m'est bien trop précieux pour que je lui permette de se complaire dans son malheur.

Son regard s'attarda quelques instants sur le visage encore hébété de Kiral, après quoi elle s'adressa de nouveau à Davoka :

— *Dix siècles d'existence m'ont enseigné combien les revers de fortune peuvent en fin de compte s'avérer profitables. La créature qui s'est emparée de ta sœur a, non sans habileté, su exploiter l'histoire des Lonakhim, car la légende des Sentar continue de résonner en nous. Fais donc savoir à Alturk qu'il accède au titre de Tahlessa des Sentar – des véritables Sentar – sur ordre de la seule et unique Mahlessa. Il lui faudra parcourir notre territoire, aller de village en village afin d'y recruter les guerriers les plus accomplis. Il lèvera une force de mille hommes, pas un de plus, pas un de moins. Ils ne chasseront pas, ne lutteront pour aucune harde, ils ne feront que se préparer pour la guerre qui se profile. Sous ma bannière.*

Davoka acquiesça d'un air solennel.

— *Mahlessa, je vous conjure de m'accorder une place parmi les Sentar. Je serai vos yeux et votre voix parmi les mille...*

La Mahlessa secoua la tête, sourire aux lèvres.

— *Non, ma lance étincelante, j'ai une mission bien plus importante à te confier.* (Elle se tourna de nouveau vers Lyrna.) *Quoique je doute qu'elle te plaise. Emmène ta sœur à l'étage, elle a besoin de repos. La reine et moi avons encore bien des choses à nous dire.*

Avec douceur, Davoka aida Kiral à se relever et la jeune Lonake jeta autour d'elle un regard tout à la fois extatique et apeuré. Une ombre passa sur son visage lorsqu'elle aperçut Lyrna.

— *Elle l'a vue,* murmura-t-elle dans un sursaut de terreur. *L'a entendue... Elle savait...*

— *Tout doux, petite panthère,* la rassura Davoka. *Je te présente Lerhna, reine des Merim Her. Tu n'as rien à craindre d'elle.*

Kiral déglutit et baissa les yeux sur le sol carrelé, en proie à de

cuisants remords.

— *La créature voulait s'en prendre à elle... La faire souffrir, bien plus encore que tous les autres... J'ai partagé ce désir, cette faim...*

Lyrna s'approcha d'elle, plaça une main sous son menton et lui releva délicatement la tête.

— *Une faim qui ne t'appartenait pas*, dit-elle. *De même que ta sœur est devenue ma sœur, laisse-moi devenir la tienne.*

Kiral leva vers elle un regard d'effroi mêlé d'admiration.

— *La créature... Elle te craignait... Voilà pourquoi elle t'en voulait tant... Tu représentais un obstacle... Un obstacle inattendu... Aucun ilvarek n'avait jamais révélé ta véritable nature...*

« Ilvarek... » Ce mot à l'inflexion archaïque évoquait le terme lonak désignant le regard, la vue, mais l'emphase avec laquelle Kiral l'avait prononcé ne manqua pas d'intriguer Lyrna.

— *Ilvarek ? Qu'est-ce que ça veut dire ?*

— *Emmène ta sœur à l'étage, Davoka*, répéta la Mahlessa d'une voix douce, mais teintée d'autorité.

Davoka hocha la tête et entraîna Kiral jusqu'à l'escalier. Comme elles remontaient les marches en colimaçon, les murmures de l'adolescente résonnèrent dans la salle souterraine.

— *Quand elle s'endormait, je voyais ses cauchemars... Elle a étranglé son propre bébé...*

— Permettez-moi de vous montrer quelque chose, dit la Mahlessa quand l'écho des balbutiements fébriles de Kiral se fut dissipé. Un spectacle habituellement réservé aux yeux des seuls Lonakhim.

Les ténèbres de la galerie se révélèrent moins épaisses que Lyrna ne s'y attendait, les parois dégageant une faible phosphorescence verdâtre qui leur permettait d'avancer sans torche.

— Il s'agit d'une poudre qu'on trouve dans les collines occidentales, lui expliqua la Mahlessa. Elle dispense une lumière naturelle qui ne faiblit jamais. Ceux qui ont creusé la Montagne en ont importé de grandes quantités afin d'en badigeonner les murs. Ingénieux, ne trouvez-vous pas ?

— Plutôt, oui, acquiesça Lyrna. Au moins autant que vous, Mahlessa.

La femme marqua une courte pause et Lyrna devina un sourire sur ses lèvres.

— Comment ça ?

— Tout piège nécessite un appât. Ma délégation en vos terres, que vous avez vous-même commanditée, offrait une cible irrésistible à cette créature que vous venez d'exorciser. Et vous le saviez pertinemment.

— En effet.

— Des hommes et des femmes de valeur sont morts pour me permettre d'arriver jusqu'ici. Des représentants de votre peuple comme du mien.

— Des hommes et des femmes de valeur meurent tous les jours, tout comme les vauriens. Ne vaut-il pas mieux mourir au service d'une noble cause ?

— Mieux vaut *vivre* au service d'une noble cause.

— Un choix qui ne nous revient que rarement. Prenez mon peuple, par exemple. Les miens n'ont pas choisi de voir les *Merim Her* envahir leurs côtes telle une nuée de sauterelles. Ils n'ont pas choisi de fuir comme des bêtes traquées pendant trois décennies. Ils n'ont pas choisi de devoir se terrer dans ces montagnes glacées avec ce qui leur restait de force.

La Mahlessa avait délivré sa tirade sur un ton léger, presque affable, qui évoquait moins une diatribe sur le sort d'un peuple aux abois qu'une conversation feutrée entre deux dames de la cour quant aux mérites comparés des poèmes d'Alucius.

— Je ne suis pas responsable des crimes de mes ancêtres, répliqua Lyrna d'une voix bien moins courtoise. Mais je vais par contre devoir répondre des vies perdues dans l'espoir d'arracher cette paix que vous nous proposez. Apprendre que leur fille a péri pour votre cause n'offrira qu'une maigre consolation aux parents de feu dame Nersa.

Un petit rire flûté, presque amer, accueillit sa diatribe.

— Je crains qu'ils n'aient guère le temps de la pleurer ni de porter son deuil. Comme nous tous.

Elle se figea à l'issue de la galerie, qui débouchait sur une immense salle circulaire au moins trois fois plus vaste que celle qu'elles venaient de quitter. Aucun puits ne s'ouvrait dans le sol et la seule lumière qui baignait la pièce, bien plus vive que dans le tunnel, provenait de cette mystérieuse poudre luminescente appliquée sur les dalles et le plafond. Curieusement, les parois restaient épargnées par cet enduit verdâtre et demeuraient plongées dans l'ombre. L'air était sec, empreint d'une légère odeur de renfermé.

— Princesse Lyrna Al Nieren, déclara la Mahlessa en s'engouffrant dans la gigantesque salle, les bras levés. Soyez la bienvenue dans la mémoire des Lonakhim.

Une bibliothèque, comprit Lyrna en lui emboîtant le pas, comme hypnotisée par les rangées d'innombrables livres et parchemins qui bordaient les murs. Elle tomba immédiatement sous leur charme. Il y avait là des tomes de toutes tailles ; les plus imposants, d'immenses grimoires aux dimensions impossibles, nécessitaient plusieurs bras pour les manipuler, tandis que les plus petits pouvaient tenir sans mal dans la paume de sa main. Elle s'empara du premier volume à sa portée, vaguement consciente de commettre un probable impair, et

contempla quelques instants durant sa reliure en cuir et le motif contourné inscrit sur sa couverture. Malgré son âge vénérable, ses pages conservaient une souplesse étonnante, qui leur permettait de tourner sans se craqueler ni tomber en poussière. Incapable de décrypter le texte, Lyrna se contenta d'admirer la somptueuse calligraphie rehaussée de feuilles d'or et d'encre colorées.

— *Les Préceptes de Reltak*, dit la Mahlessa. La seule et unique incursion dans le champ de la philosophie d'un astronome de renom. Le premier érudit lonak à calculer la circonférence de la lune, quand bien même Arkjol lui attribue une erreur d'environ vingt pas.

Lyrna s'arracha à sa lecture, étonnée par l'association des mots « érudit » et « lonak » au sein de la même phrase.

— Mais oui, reprit la Mahlessa. Nous n'étions pas tous des guerriers, autrefois. Avant la venue de votre peuple, du temps où les Seordah arpentaient leurs forêts pour entrer en communion avec la terre, les miens, déjà, étudiaient, mesuraient, créaient des chefs-d'œuvre et rédigeaient des vers d'exception. Ce que vous voyez ici n'est qu'un infime fragment de leur production, les vestiges rescapés de notre âge d'or. Si l'on nous avait laissés en paix un siècle de plus, même les mystères de cette montagne n'auraient pu nous résister.

Malheureusement, en dépit de tout ce savoir accumulé, nous n'avons jamais découvert la métallurgie. Un détail, sans doute, mais ce sont bien souvent les détails qui permettent de remporter les guerres.

— Vous le connaissiez ? demanda Lyrna en levant le livre.

La Mahlessa éclata de rire et secoua la tête.

— Je suis vieille, certes, mais pas à ce point. J'ai toutefois connu l'un de ses lointains descendants. La faim l'a emporté sous mes yeux, lors de l'Exode.

Lyrna reposa le volume sur sa tablette.

— Qui étiez-vous, avant tout cela ?

— Rien qu'une jeune fille ordinaire affligée d'atroces cauchemars. Des cauchemars qui m'assaillent encore aujourd'hui. À vrai dire, j'en contemple un en ce moment même.

Toute trace d'hilarité avait à présent déserté son regard, pour laisser place à une lueur inquisitrice et pénétrée d'intelligence. Il y avait bien des années que Lyrna n'avait pas rencontré d'esprit aussi affûté, aussi rompu à la nuance et à la rouerie que celui-ci. Malgré sa culpabilité, malgré les nombreuses morts qui avaient jalonné son expédition, elle ne put s'empêcher d'éprouver une bouffée de joie secrète à la pensée d'avoir enfin trouvé son égale en la Mahlessa. Devant cette femme, nul besoin pour Lyrna de dissimuler sa véritable nature, de jouer de ses charmes ou d'avoir recours à des larmes hypocrites. La manipulation n'était pas de mise ici, seulement l'application d'une froide logique et le poids de l'histoire renfermée dans ces innombrables livres. Cette

situation inédite lui procurait un plaisir presque coupable.

— Ilvarek, déclara-t-elle. Une vision. Voilà ce que ça veut dire.

— La traduction la plus proche dans votre langue donnerait « divination ». Ce mot vous évoque quelque chose ?

— Le Ténébreux pouvoir d'entrevoir l'avenir.

— Pourtant je n'entrevois rien. C'est l'avenir qui m'observe, je ne fais que lui rendre son regard. Et dans ces moments-là, je vous aperçois.

— Et que me voyez-vous faire ?

Une ombre passa sur le visage de la Mahlessa.

— Un choix entre deux possibles. (Elle s'approcha d'une pile de livres voisine, rafla le rouleau de parchemin qui y trônait et le lui tendit.) Voici pour vous.

— Un présent ?

— Un traité. Il signe la fin de la guerre entre nos deux peuples. Toutes mes félicitations pour cette négociation menée avec succès.

Lyrna la rejoignit, s'empara du parchemin et le déroula promptement. Y figuraient deux paragraphes à l'écriture élégante, l'un en langue du Royaume, l'autre affichant le même alphabet inconnu que le volume du vénérable astronome.

— Mais où sont les termes ? s'étonna Lyrna. Je n'y trouve qu'une simple déclaration de paix.

— Que voulez-vous de plus ?

— Un tel traité s'accompagne en général de négociations sans fin sur le tracé des frontières, le versement d'éventuels tributs et bien d'autres choses encore.

— Les frontières se déplacent sans cesse. Et je considère le rôle décisif que vous avez joué dans la chute de la fausse Mahlessa comme un tribut amplement suffisant, que je compte bien récompenser par ailleurs. Vous portez un couteau, n'est-ce pas ?

La main de Lyrna vint se poser sur la chaîne passée autour de son cou.

— Une simple babiole qui ne représente aucune menace. Je ne sais même pas le lancer correctement.

— Pas encore, du moins. (La Mahlessa tendit la main et Lyrna remarqua la fiole serrée dans son poing.) Donnez-le-moi.

Encore sous le choc des hurlements stridents de Kiral et de l'odeur pestilentielle dégagée par le liquide, Lyrna hésita quelque peu avant d'ôter sa chaîne pour déposer l'arme dans la paume de la Mahlessa.

— Vous vous demandez de quoi il s'agit, devina cette dernière. (Elle s'empara du couteau par la poignée et leva la fiole au-dessus de la lame.) Les érudits lonaks ne comptaient pas que des poètes ou des mathématiciens dans leurs rangs, mais également d'illustres chimistes. Il y a des siècles de cela, ils concoctèrent une substance capable

d'infliger la douleur la plus pure, la plus absolue qu'un être humain puisse endurer sans en mourir. Et ce quelle que soit la quantité utilisée.

Elle inclina légèrement la fiole et laissa tomber une unique goutte sombre et visqueuse. À peine atterrie sur l'acier, celle-ci produisit une nouvelle émanation si nauséabonde que Lyrna dut reculer d'un pas et se couvrir le nez. Le liquide se répandit sur la lame à mesure que la vapeur se dissipait, puis sembla disparaître ou l'imprégner telle de l'eau renversée sur un tissu.

— Voilà. (La Mahlessa rendit son arme à Lyrna.) Vous ne risquez rien. La substance ne prend effet qu'au contact du sang.

— Pourquoi aurais-je besoin d'une telle horreur ? demanda Lyrna, sans faire mine de récupérer son couteau.

— Pour accomplir l'un des deux possibles qui vous attendent.

De toute évidence, elle ne comptait pas en dire plus à ce sujet. Lyrna tendit un doigt hésitant vers l'arme, la toucha et ne sentit que la fraîcheur de l'acier.

— Ne vous en séparez jamais, lui conseilla la Mahlessa lorsqu'elle s'en empara pour passer la chaîne autour de son cou.

— Ça ne risque pas. De tous les présents qu'on a pu me faire, je ne chéris véritablement que celui-ci.

Une lueur de surprise vint colorer le regard grave de la Mahlessa.

— Vous me surprenez. L'ilvarek brossait de vous un tout autre tableau.

— Vous me voyiez plus grande ? demanda Lyrna avec un petit rire.

— Non, plus ambitieuse. Vous n'aviez cure des vies perdues pour vous permettre d'atteindre cet endroit. Elles n'avaient pas plus de valeur à vos yeux que des pions sur un plateau de votre cher *Keschet*. Notre entretien devait vous plonger dans une colère noire et les révélations de l'ilvarek attiser votre haine en un brasier si dévorant que vous auriez fini par déchirer le traité que vous tenez à la main, emplie d'aigreur et de rêves de vengeance. Quelque chose a changé en vous, Lyrna Al Nieren. Faut-il y voir l'œuvre du remords ? Auriez-vous commis quelque crime ayant échappé à l'oracle de l'ilvarek, un si terrible forfait que votre âme s'en soit trouvée pourvue d'une nouvelle facette ?

Père, je vous en conjure...

— Permettez-moi de croire que vous avez à votre actif bien plus de crimes que moi.

— Garantir la survie de mon peuple m'a poussée à commettre des actes effroyables, j'en conviens. J'ai menti, corrompu, torturé et assassiné. Et je commettrai chacun de ces crimes mille fois encore s'il le fallait. Rappelez-vous ceci, reine. Lorsque les flammes monteront, rappelez-vous ceci, et demandez-vous : ferais-je la même chose si j'en

avais l'occasion ?

Elle se rapprocha, s'empara du volume que Lyrna avait brièvement examiné et le lui tendit.

— Soustraire ne serait-ce qu'un feuillet à cet endroit constitue un sacrilège passible de mort, mais je suis prête à faire une exception dans votre cas. Vous devriez trouver ses méditations sur la divinité particulièrement intéressantes. Reltak se montre fort véhément à l'encontre des dogmes et du danger qu'ils représentent.

— Mais je ne parle pas votre langue.

— Nous savons toutes deux que vous pourrez le traduire sans aucun mal. À ce titre, la partie Ionakhim du traité devrait vous fournir suffisamment d'indices, j'en suis persuadée. Et vous pourrez compter sur l'aide de ma lance étincelante. Elle lit très bien.

— Davoka ?

— La coutume exige que les nations en paix échangent des ambassadeurs, n'est-ce pas ? Voilà le mien.

— Son... talent pour la diplomatie fera merveille, assurément. Dans ce cas, je me chargerai de dépêcher ici même un représentant du Royaume qualifié dès que possible.

— Comme vous voudrez, le temps ne presse pas. Assurez-vous seulement d'envoyer une femme, sans quoi votre ambassadeur m'offrira votre Royaume sur un plateau.

— Les hommes sont-ils si prompts à succomber à votre beauté ?

— Non, ils succombent au don d'une femme morte il y a trois siècles. Curieusement, celui-ci n'opère que sur la gent masculine.

Lyrna saisit le livre.

— Je regrette de ne rien pouvoir vous offrir en retour.

Le regard inquisiteur de la Mahlessa s'assombrit.

— Vous êtes le seul présent qui vaille, dit-elle. La preuve vivante que nous n'avons pas accompli tout cela en vain. (Elle tendit une main et Lyrna s'en empara.) Ils approchent, reine, ils approchent pour tout réduire à néant. Votre monde comme le mien. Cherchez le charmeur de bêtes lorsque les chaînes vous entraveront.

— Mahlessa ?

Mais celle-ci avait à nouveau disparu, remplacée une fois encore par la jeune fille craintive. La tête de guingois, elle tremblait de tous ses membres et posait sur Lyrna un regard de terreur hallucinée.

— *Qu'as-tu ressenti ?* demanda-t-elle.

La princesse comprit alors qu'elle reprenait le fil de leur précédente conversation, comme épargnée par le passage du temps.

— *Je n'ai jamais tué personne*, lui répondit-elle.

— *Oh !...* (Elle scruta intensément le visage de Lyrna.) *Non... encore intact... Mais ils viendront.*

— *Quoi donc ?*

La jeune femme sourit, révélant deux rangées de dents nacrées dans la lueur émeraude de la bibliothèque.

— *Les stigmates de ta puissance.*

Elle n'avait rejoint la salle emplie de vapeur pour regagner la surface qu'au terme d'un interrogatoire forcené de plus d'une heure, au cours duquel elle avait assailli la jeune fille de questions. « Qui est ce maître dont parlait la Mahlessa ? Que cherche-t-il à accomplir ? Qui approche pour nous réduire à néant ? »

L'adolescente lui avait répondu par un torrent de phrases échevelées et de sentences sibyllines. « Il attend dans l'abîme... Dévoré par la faim... Oh ! comme il a faim... Ma mère me tenait pour l'âme la plus tendre jamais échue dans le sein des Lonakhim, je lui ai coupé la gorge avec le couteau de mon père... »

Au bout d'un moment, ses divagations avaient laissé place à un silence hagard, après quoi elle s'était effondrée, privée d'énergie, les yeux vides. Lyrna avait alors longuement attendu le retour de la Mahlessa, sans grand espoir. *Nous ne nous reverrons jamais*, avait-elle compris.

Elle avait soupiré, puis effleuré l'épaule de la jeune fille.

— *As-tu mérité un nom ?*

— *Helsa*, avait répondu l'adolescente dans un souffle.

Le guérisseur, ou sauveur dans le dialecte ancien, selon l'inflexion utilisée.

— *Ravie de t'avoir rencontrée, Helsa.*

— *Tu reviendras me voir ?*

— *Un jour, je l'espère.*

Sa réponse lui avait arraché un sourire de courte durée, bientôt effacé par l'épuisement et l'atonie profonde qui l'affaiblissaient. Après une dernière pression sur son épaule, Lyrna avait regagné la galerie. Sans même lui adresser un dernier regard, tant sa tristesse était grande.

Smolen et les frères l'attendaient, seuls, en haut de l'escalier. Les femmes qui les avaient accueillis avaient disparu, sans doute afin d'effectuer quelque besogne assignée par la Mahlessa.

— Alturk ? s'enquit Lyrna auprès de Sollis.

— Envolé, Votre Altesse. Après un bref entretien avec Davoka, il nous a quittés.

— Sans même un au revoir, ajouta Ivern. J'en suis tout ébranlé.

— Et Davoka ?

— Partie soigner sa sœur, répondit le jeune frère. On nous a attribué des chambres au premier étage.

Lyrna acquiesça, les yeux baissés sur le rouleau de parchemin qu'elle tenait à la main.

— Avez-vous pu mener à bien votre mission, Altesse ? hasarda Smolen.

— Oui. (Sourire forcé.) Un véritable succès. Profitez de cette nuit de repos, messires. Nous repartons pour le Royaume à l'aube.

Le voyage de retour jusqu'à la passe Skellane leur prit près de deux semaines, Davoka privilégiant aux innombrables chemins de traverse qui les avaient conduits à la Montagne des sentiers plus praticables, mais plus longs. Bien que Lyrna lui ait proposé d'emmener Kiral avec eux, la Lonake avait refusé.

— La Montagne pourvoira à ses besoins.

— Mais tu viens juste de la retrouver, lui objecta Lyrna. Ne souhaites-tu pas rester à ses côtés quelque temps ? Tu n'auras qu'à me rejoindre à la cour un peu plus tard.

Davoka secoua la tête.

— La Mahlessa a parlé, se contenta-t-elle de répondre.

À la nuit tombée, elles œuvraient ensemble à la traduction des *Préceptes de Reltak*, en dépit du trouble qu'inspiraient à Davoka certains aphorismes de l'ouvrage.

— « La divinité revêt les atours de l'entendement », lut-elle un soir, le front creusé d'un pli dubitatif. « Quand en réalité elle ne fait qu'exalter l'ignorance. Ses principes sont d'argile et lorsque l'argile prend, ils se figent en dogmes. »

Elle darda sur Lyrna un regard noir par-dessus les pages du volume.

— Je n'aime pas ce livre.

— Vraiment ? Je le trouve pour ma part plutôt captivant.

Chaque matin, Davoka lui apprenait à lancer son couteau, un entraînement qu'elles avaient fini par négliger lors de leur expédition précipitée vers le nord. Frère Ivern ne tarda pas à se joindre à elles, après avoir déniché un bout d'écorce suffisamment large pour servir de cible. Il s'amusait parfois à le projeter dans les airs pour le larder de projectiles, faisant mouche à chaque coup avec une vitesse et une précision proprement déconcertantes.

— Je gagnais toujours à la cible mouvante, dit-il. J'ai remporté plus de lames qu'aucun autre novice de mon âge. Y avait bien que Frentis pour m'arriver à la cheville.

Frentis. Un prénom que Lyrna connaissait bien, pour l'avoir entendu maintes fois répété par son frère.

— Vous connaissiez frère Frentis ?

— On appartenait au même groupe à la Loge, Votre Altesse.

— Le roi ne tarit pas d'éloges à son sujet. D'après lui, seul son courage a permis à Untesh de survivre au premier jour de siège.

Ivern esquissa un sourire peiné.

— Ça ne m'étonne pas. Après l'Épreuve de l'Épée, on l'a affecté aux

Pisteloups et je suis parti rejoindre la garnison de la passe. À ma grande honte, je dois avouer que je l'enviais, à l'époque.

Au fil des jours, la maîtrise du couteau de Lyrna s'accrut. Elle atteignait la cible de plus en plus fréquemment, tant et si bien qu'elle finit par donner raison à Davoka : « Tu vas recommencer et manquer... Recommencer et manquer... Et ainsi de suite jusqu'à ce que tu mettes dans le mille. Alors tu sauras comment faire. »

Le dernier matin, alors que la passe ne se trouvait plus qu'à un jour de chevauchée, la cible d'Ivern atterrit au sol avec fracas, percée de part en part par son couteau fiché en pleine mire. Pour la toute première fois, Lyrna pouvait enfin affirmer qu'elle savait comment faire.

À leur arrivée au pied des fortifications, les vivats des gardes le disputèrent à la stupéfaction des officiers. Venu grossir les rangs de la garnison, un régiment de cavaliers de la Garde du Royaume au grand complet s'apprêtait en effet, sur ordre du roi, à s'aventurer en territoire lonak à la recherche de la princesse. Par bonheur, il n'était arrivé que la veille et leur expédition malavisée nécessitait encore bien des préparatifs.

— Mais on vous a pourtant attaquée, Votre Altesse, rétorqua le haut maréchal du régiment à Lyrna après qu'elle lui eut enjoint de se tenir prêt pour leur départ vers le sud. Un tel acte ne peut rester impuni. Je brigue avec grand plaisir l'honneur de pouvoir châtier ces barbares en votre...

Elle brandit le parchemin.

— Nous sommes désormais en paix avec les Lonaks, monseigneur. Par ailleurs, le seul qui s'expose à un châtiment au nord de ce défilé, c'est vous.

Le regard de Lyrna tomba sur Sollis, attiré par sa soudaine raideur alors qu'un frère venait lui faire son rapport. Il surprit son coup d'œil et la rejoignit.

— Des nouvelles du Royaume, Votre Altesse. Il semblerait qu'on ait attenté à la vie du Seigneur de la Tour Al Bera. Il a survécu, mais reste grièvement blessé. Des témoins affirment qu'il s'agit de fanatiques cumbraëliens.

Lyrna étouffa un grognement. *À peine le temps de mettre fin à une guerre qu'une autre se prépare.*

— Qu'a décrété le roi ?

— Le Seigneur de Guerre est en train de rassembler la Garde afin de débusquer les fanatiques, avec le concours du Vassal Mustor. Toutefois, rien ne dit que les Cumbraëliens accepteront ces manœuvres.

— Je vois. Alors mieux vaut ne pas traîner ici. Haut maréchal, nous

partons dans l'heure.

L'officier s'inclina, puis tourna les talons pour aboyer des ordres à la cantonade. Lyrna se tourna de nouveau vers Sollis.

— Voilà qui risque d'écourter nos adieux, mon frère. J'ai conscience que vous n'accepterez aucun présent ni aucune faveur de ma part. Vous devrez donc vous contenter de ma sincère gratitude, tant pour ma vie que pour le bon déroulement de cette mission.

— Ce fut un voyage pour le moins... intéressant, en effet. (Il parut hésiter.) J'ai reçu d'autres nouvelles, Votre Altesse. Le seigneur Al Sorna est de retour dans le Royaume.

Vaelin...

— De retour ? (Elle perçut la note stridente de sa voix et toussa.) Mais comment ?

— L'Empereur l'a relâché, en gage de reconnaissance pour quelque acte de bravoure inconnu. Les détails de cette libération demeurent vagues, mais je sais qu'il a débarqué à Castelvarin il y a quelques semaines de cela. Il aurait apparemment décidé de quitter notre Ordre. Le roi Malcius l'a dépêché dans les Hauts Confins, en tant que Seigneur de la Tour.

Les Hauts Confins... Pour une fois, son frère imbécile avait pris la bonne décision, quand bien même elle eût préféré qu'il aille moins vite en besogne.

— Veuillez remercier frère Ivern de ma part, ajouta-t-elle. Dites-lui que je regrette de n'avoir d'autre baiser à lui offrir.

— Un seul devrait suffire, Votre Altesse.

— Où irez-vous ensuite ? demanda-t-elle. À présent qu'il n'est plus besoin de défendre la frontière contre nos ennemis.

— J'irai où mon Aspect me le demandera, Votre Altesse. Et il y a toujours de nouveaux ennemis à combattre.

Il exécuta une révérence plus profonde que jamais auparavant, se redressa promptement puis fit volte-face pour s'éloigner en direction de la tour trapue qui gardait le sud du défilé.

Un sergent de la Garde du Royaume se précipita vers elle, la main serrée sur la bride d'une superbe jument grise.

— Un présent du haut maréchal, Votre Altesse, déclara-t-il en lui tendant les rênes. Cette bête provient de son écurie personnelle.

Lyrna tendit la main pour gratter les naseaux de son poney. Elle avait pris l'habitude de l'appeler Fiersabot, une lubie qui semblait tout à la fois amuser et atterrir Davoka, les Lonaks se refusant à baptiser des bêtes qu'ils pourraient devoir massacrer en hiver, lorsque la viande se fait rare.

— J'ai déjà une monture, sergent, lui lança-t-elle en grimpa lestement en selle, désormais rompue aux os saillants de Fiersabot. Votre troupe est-elle prête ?

Une foule en liesse engorgeait les rues de Cardurin. Du haut des innombrables passerelles de la cité, ornées pour l'occasion de festons bariolés, les citadins rassemblés jetaient des fleurs à Lyrna et l'acclamaient à tue-tête. Quand elle atteignit enfin la grand-place, l'intendant de la ville se lança dans un interminable et grandiloquent discours la présentant tour à tour comme l'héroïne immortelle des Carduréens et l'artisan d'une paix inespérée.

— Tout ce que Son Altesse requerra, notre humble cité prodiguera, conclut-il enfin dans une révérence alambiquée.

Un silence fébrile s'abattit sur la foule et Lyrna remua légèrement sur sa selle.

— Un bain, messire, déclara-t-elle. J'apprécierais beaucoup un bon bain.

Elle se baigna donc une première fois, confortablement installée dans les luxueux appartements du manoir de l'intendant, puis recommença. Au sortir de la baignoire, on lui présenta de somptueuses toilettes confectionnées par les plus grands couturiers de la ville, sous le regard austère de Davoka.

— Impossible de cavalier là-dedans, grogna cette dernière. Ou même de combattre.

— On ne me reverra pas sur un cheval ou un champ de bataille de sitôt, tu peux me croire. Celle-ci, ajouta-t-elle à l'intention de la jeune domestique mise à sa disposition, le doigt levé sur une longue robe en mousseline bleu nuit.

Comme elle ôtait sa robe de chambre, la camériste détourna le regard, les joues cramoisies.

— *Elle n'a pas l'habitude de poser les yeux sur une poitrine royale*, expliqua Lyrna à la vue de l'expression médusée de Davoka.

Elle enfila la robe et vint se poster au pied d'une haute psyché afin d'admirer son reflet, ravie par la manière dont le vêtement épousait ses formes, quand bien même il flottait quelque peu autour de sa taille. *Rien d'étonnant après tant de jours passés en selle*, songea-t-elle. Elle se figea à la vue de son visage qu'elle inspecta longuement, à la recherche de quelque marque, ride ou patine due à la rudesse du voyage, mais ses traits n'avaient pas changé. Quoique... Ne décelait-elle pas une lueur neuve dans son regard ? une franchise encore inédite un mois auparavant ?

— Vous êtes... r-ravissante, V-votre Altesse, bégaya la domestique, qui semblait avoir repris suffisamment de contenance pour s'adonner à la flatterie.

— Je vous remercie, dit Lyrna en lui décochant l'un des plus délicieux sourires de sa panoplie. Veuillez préparer ma robe d'amazone pour demain matin et emballer celles-ci dans mes bagages.

Elle passa quelques heures au banquet donné en son honneur par l'intendant, à souffrir en silence les allocutions de divers notables et le bavardage inepte de leurs épouses. Elle ne prit la parole qu'une fois pour lire le traité de la Mahlessa, dont elle ordonna l'envoi de fac-similés aux quatre coins du Royaume. À en juger par les conversations entendues lors du repas, il lui apparut que ces gens la tenaient moins pour une messagère de paix que pour une conquérante, comme s'ils partageaient la table d'une grande stratège de retour de bataille plutôt que celle d'une princesse épuisée par une périlleuse expédition, d'où elle ne rapportait qu'un simple rouleau de parchemin. Noyée sous les rires gras et les joues de plus en plus rougeaudes des convives, elle se surprit à songer aux prédictions de la Mahlessa. *« Ils approchent, reine, ils approchent pour tout réduire à néant. Votre monde comme le mien. »*

Elle poussa un soupir dans sa coupe de vin. *À présent que je tiens ma preuve, que vais-je bien pouvoir en faire ?*

Ils reprirent la route le lendemain matin, en dépit des supplications enflammées de l'intendant.

— Votre présence enrichit notre belle cité, Votre Altesse.

À en juger par le déluge d'offrandes qu'ils tentaient de faire pleuvoir sur elle et par le faste des célébrations en cours, Lyrna craignait au contraire de provoquer la faillite de la ville si jamais il lui prenait l'envie de rester un jour de plus. Elle accepta néanmoins un présent : une reproduction du parchemin de la Mahlessa sur papier vélin, enluminée par une image d'elle-même en train de brandir le traité de paix au pied des portes de la ville, fièrement juchée sur Fiersabot. De toute évidence, la guilde des scribes avait œuvré toute la nuit pour l'exécuter et l'encre était encore humide.

Ils avaient quitté Cardurin depuis deux jours quand l'un des éclaireurs du haut maréchal les rejoignit au grand galop, apportant la nouvelle qu'elle craignait de recevoir depuis son retour du territoire lonak.

— Le Vassal Darnel vient saluer Son Altesse, monseigneur.

— Un ennemi, reine ? s'enquit Davoka en la voyant se raidir sur sa selle.

— *Tu te rappelles cet homme dont je t'ai parlé ?*

Davoka hocha la tête alors même qu'une rangée de cavaliers se dessinait à l'horizon.

— *C'est lui ?*

— *Non, son parfait opposé.*

Le Vassal Darnel n'avait rien perdu de ses attraits depuis leur dernière rencontre, un échange de civilités heureusement fort bref qui avait eu lieu lors du couronnement de Malcius. S'il ne portait pas de heaume, il arborait un somptueux harnois et chevauchait un étalon

noir. Sa longue chevelure de jais flottait au vent, révélant un visage aux traits finement sculptés – l'illustration même du preux chevalier. « *La noblesse est un leurre* », lui avait un jour confié son père. « Une imposture visant à faire croire que la hauteur d'âme ne découle pas uniquement de la fortune ou de la prouesse martiale. Le premier rustaud venu peut se parer des atours de sa lignée et, ma fille, tu ne tarderas pas à te rendre compte que la plupart de ceux qui usent de cet artifice ne sont que fats et rustauds. »

— Princesse ! s'exclama le seigneur Darnel en bridant sa monture pour bondir au sol et se prosterner avec gravité, bientôt imité par les cinquante chevaliers qui composaient son escorte. Je vous souhaite la bienvenue en Renfaël. Veuillez me pardonner cet accueil impromptu, mais la nouvelle de votre retour ne m'est parvenue qu'hier.

— Vassal, le salua Lyrna. (Elle désigna Davoka d'un geste.) Laissez-moi vous présenter ma, heu... dame Davoka, ambassadrice en ce Royaume du territoire lonak.

Darnel se redressa et leva sur la Lonake un regard dédaigneux, les lèvres tordues par une grimace de dégoût mal réprimée.

— Alors c'est donc vrai ? Ces sauvages ont enfin courbé l'échine ?

Lyrna vit le poing de Davoka se resserrer sur la hampe de sa lance et, au souvenir des nombreux récits peu flatteurs qui couraient sur les méfaits de Darnel lors de la prise de Marbellis, fut tentée de la laisser déchaîner sa colère.

— Nul n'a courbé quoi que ce soit, monseigneur, finit par répondre Lyrna. Nous avons signé la paix, voilà tout.

— Quel dommage, moi qui les trouvais si divertissants. Le tout premier homme que j'ai mis à mort était un Lonak. Enfin, si l'on peut appeler ça un homme.

— *Je ne puis te permettre de le tuer*, glissa-t-elle à Davoka en la voyant abaisser sa lance.

— Vous avez appris leur langue ? s'extasia Darnel dans un éclat de rire. Comme quoi ce joli minois dissimule bien des talents...

— Autre chose, monseigneur ? l'interrompt Lyrna. C'est qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir et le roi attend mon retour.

— J'aurais souhaité m'ouvrir à vous d'une affaire de quelque importance. Si nous pouvions nous entretenir seul à seul un court instant...

Elle aurait voulu refuser, mais sa froideur évidente à l'encontre du jeune Vassal était déjà du plus mauvais effet devant leur auditoire de gardes et de chevaliers.

— Très bien.

Elle mit pied à terre, puis murmura en lonak à sa voisine :

— *Ne t'éloigne pas trop.*

Comme il l'entraînait à l'écart, Lyrna sentit peser sur eux le poids d'une centaine de regards.

— J'ai depuis quelque temps maille à partir avec un homme, commença Darnel, qui complotait ouvertement contre mon vasselage. Il répand des ignominies à mon sujet et profite de la moindre occasion pour saper tout à la fois ma réputation et mon autorité. Vous conviendrez sans mal, Votre Altesse, que me trahir revient à trahir la Couronne.

Lyrna évita soigneusement de répondre par l'affirmative, préférant répliquer par une question :

— Et quel est donc ce renégat ?

Une moue déforma la bouche de Darnel quand il prononça :

— Banders !

— Le baron Hughlin Banders, le chevalier le plus apprécié de Renfaël et l'un des rares capitaines à être revenus du front alpiran la tête haute ? C'est cet homme que vous désirez accuser de trahison ?

— Je ne désire qu'une chose : gouverner mon Fief au nom du roi, comme l'exigent les principes garantissant l'unité de ce Royaume.

Comment peut-on en voir tant et changer si peu ? se demanda-t-elle. Elle retrouvait dans ce visage, dans cette contenance affirmée, tout ce qui l'avait poussée à refuser sur-le-champ le projet de fiançailles de son père ; cette inébranlable assurance, cette certitude d'être dans son droit plein et entier... *Quel horrible gâchis il dut être... quel horrible gâchis il est resté.*

— Nous vivons dans un Royaume de liberté, fit-elle remarquer, où chacun peut exprimer son opinion sans crainte de représailles.

— Même quand cette opinion fait souffler le vent de la sédition ? Ce chien s'est entouré d'une véritable cour, Votre Altesse ! Seigneurs et roturiers affluent en son domaine pour quêter ses conseils, quand bien même il ne détient aucune autorité seigneuriale. Ce n'est qu'un chevalier paysan, rien de plus.

— Un paysan que vous souhaiteriez occire, monseigneur ? Voilà une ambition fort peu chevaleresque.

— En dépit des calomnies qui courent sur mon compte, sachez que je sais me montrer miséricordieux. L'exil me paraît une juste sentence, et la plus appropriée à son cas.

Sans oublier que c'est aussi celle qui vous expose le moins à la colère de la plèbe. La rouerie de Darnel la contrariait. Elle préférait de loin l'imaginer en rustaud.

— L'exil et la confiscation de ses biens, ajouta le Vassal. Charge à moi bien entendu de pourvoir aux besoins de tout parent éventuel.

Il avait chargé cette dernière phrase d'une intensité toute particulière qui ne manqua pas d'alerter son interlocutrice. *Il ne cherche pas seulement à se venger d'un vieil adversaire, songea-t-elle. Il*

visé autre chose.

— Je ferai part de vos griefs au roi, dit-elle en se détournant. À présent, monseigneur, à moins que vous n'ayez autre chose à déclarer...

— Rien, sinon mon amour éternel.

L'accent de sincérité qui colorait sa voix la prit de court, tout comme l'acuité de son regard. Elle remarquait pour la toute première fois la profondeur céruléenne de ses yeux. En d'autres lieux, face à un autre homme, elle aurait pu trouver bien des raisons de jouir plus longuement d'une telle attention, mais aujourd'hui, elle n'aspirait qu'à enfourcher son poney et s'enfuir le plus rapidement possible.

— Nous avons déjà réglé cette question..., commença-t-elle à voix basse.

— Je crains que non. (Il s'avança d'un pas et se retint visiblement de tendre un bras vers elle.) Elle me hante chaque jour. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi je demeurais célibataire ? pourquoi je m'emploie quotidiennement à observer la paix royale au lieu de livrer Banders à ma juste vindicte, de rassembler mes partisans et d'aller brûler son castel autour de lui et de tous les autres misérables ingrats qui peuplent ce Fief ? Pour vous, Lyrna, pour vous et personne d'autre. Pour que vous m'accordiez ne serait-ce qu'un regard...

— Oh ! je vous en ai accordé plusieurs, répliqua-t-elle d'une voix dure et sans appel. Et ce que j'ai vu ne plaide pas en votre faveur.

Les mâchoires serrées, il baissa les yeux au sol et demanda d'une voix blanche, accablée de regret :

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Mon dernier mot en ce qui vous concerne, je l'ai adressé à mon père il y a huit ans. Et je ne vois aucune raison de revenir sur ma décision.

Quand il releva la tête, son visage arborait la même expression de dévotion sincère, voilée néanmoins d'une ombre de colère.

— Si votre frère avait trouvé la mort à Untesh, vous régneriez aujourd'hui. Comme vos retrouvailles ont dû être émouvantes...

— Soyez certain, monseigneur, que si mon frère avait péri en Alpiran, j'aurais ordonné votre rapatriement immédiat à bord du premier navire afin de vous faire répondre de vos crimes.

— Mes crimes ? (Il éclata d'un rire âpre et tranchant.) Vous parlez de crimes comme si la guerre était un jeu, comme si des règles pouvaient s'appliquer en plein bain de sang. Comme si ces règles avaient jamais eu la moindre importance à nos yeux, Lyrna. Je vous connais. (Il s'approcha un peu plus, une lueur inquisitrice au fond des lacs sombres de ses yeux.) Je vois en vous, je perçois ce visage que vous dissimulez à la cour et aux roturiers. Parce que ce visage est aussi le mien, et que je pressens tout ce que nous pourrions être. En nous

unissant, nous soumettrions le monde en moins d'une décennie.

— À quel moment avez-vous basculé ?

Il sourcilla.

— Votre Altesse ?

— De la simple cruauté à la démence la plus totale.

Ses traits se figèrent soudain, comme s'il venait de recevoir une gifle cinglante, et un courant de rage le parcourut de la tête aux pieds. Au loin, Lyrna entendit le poney de Davoka renâcler, désormais à portée d'un tir de lance du Vassal.

— Je crois savoir, grinça Darnel, qu'Al Sorna est de retour dans le Royaume, et qu'il ne jouit plus de la protection du Sixième Ordre. Dès lors, plus rien ne l'empêche de relever mon défi. Que préférez-vous que je vous offre en souvenir, sa tête ou son cœur ?

— Rien ne me ferait plus plaisir, monseigneur, que de vous voir provoquer un tel duel. Quant à ce souvenir dont vous souhaitez m'affubler, je n'aurais qu'à le choisir parmi vos restes épars. Peut-être même l'enverrai-je à Marbellis, en manière de consolation.

Il resta immobile pendant quelques instants, figé dans son courroux, ses joues traversées de tressaillements brefs, avant de parvenir à se maîtriser.

— Je vous implore, Votre Altesse, souffla-t-il d'une voix râpeuse, de ne pas oublier les paroles que vous avez prononcées aujourd'hui. J'aimerais qu'elles s'inscrivent à jamais dans votre mémoire.

— Alors je suis au regret de vous annoncer, monseigneur, que j'ai bien l'intention de les oublier aussitôt que vous aurez quitté mon champ de vision. Une éventualité que je vous somme de mettre à exécution sans tarder.

Rien ne l'obligeait à prendre congé, car elle n'avait aucune autorité sur lui. Elle ne pouvait qu'espérer. D'habitude, cela suffisait, mais comment prévoir les réactions de ce bellâtre à l'esprit dérangé ?

Il ferma les yeux, prit une légère inspiration et lâcha dans un souffle :

— Puisse la Foi me venir en aide, j'aurais au moins essayé.

Quand il ouvrit les paupières, toute trace de colère ou de cruauté avait déserté ses traits, remplacée par une résignation hébétée. Après une révérence correcte en tout point, il tourna les talons en direction de sa monture, l'enfourcha et s'éloigna sans un mot.

— *Lance-moi à sa poursuite*, dit Davoka, les yeux tournés vers la butte que gravissait la cohorte de chevaliers avant de disparaître. *Je lui réglerai son compte dans la nuit. Son cœur cessera de battre pendant son sommeil. Personne ne pourra remonter jusqu'à toi.*

— *Non*, dit Lyrna en rejoignant Fiersabot.

— *Je sais ce que valent les hommes comme lui, Lerhna. J'en ai tué tellement que je les connais sur le bout des ongles. Celui-ci ne s'arrêtera pas*

avant d'avoir versé le premier sang.

Lyrna grimpa en selle, croisa le regard de Davoka et secoua fermement la tête. La Lonake serra les dents, mais garda ses reproches par-devers elle.

— Haut maréchal Al Smolen, appela Lyrna. (Dans la seconde, l'officier de la Garde apparut à son côté pour la saluer avec panache.) Une modification d'itinéraire s'impose, monseigneur. En route pour le domaine de la maison Banders.

Chapitre 7

REVA

Ce furent les flèches de la cathédrale qui leur apparurent les premières, surgissant de derrière la colline au rythme des bêtes qu'ils menaient par la bride.

— Par la Foi ! souffla Arken quand ils eurent atteint la crête, les yeux baissés sur le monument dont les tours jumelles se dressaient au cœur de la cité telles deux lances brandies vers les cieux. Quelle taille font-elles ?

Reva répondit par une citation du prêtre :

— La taille requise pour approcher la majesté du Père.

Bien qu'elle n'ait encore jamais mis les pieds à Altor, le prêtre l'avait abreuvée de nombreux récits au sujet de cette ville baptisée en l'honneur du premier et du plus illustre des prophètes du Père Universel. « Une cité entière érigée à la gloire du Père, un prodige de marbre et d'harmonieuse beauté dont la splendeur éclipse les misérables bicoques asraëlines. » À présent que la cité en question s'étirait devant elle, Reva soupçonnait le prêtre d'avoir quelque peu enjolivé sa description, présumant sans doute qu'elle ne poserait jamais les yeux sur l'endroit. Confinée sur son île fortifiée entre deux bras du fleuve Givrefer, la capitale cumbraëline s'avérait plus petite que Castelvarin... et bien moins odorante, du moins à cette distance. Les merveilles architecturales annoncées se faisaient en outre fort discrètes, Reva ne distinguant rien d'autre qu'un enchevêtrement confus de bâtisses de pierre noyées sous la fumée épaisse de mille cheminées. Seule la cathédrale sortait du lot et parvenait à rivaliser quelque peu avec les visions majestueuses inspirées par le prêtre à son âme d'enfant, et même elle pâlisait en regard de ses rêveries d'alors, le beau marbre de ses flèches terni par des couches de crasse et de suie séculaires.

— Vous avez de la famille ici ? demanda Arken.

Il n'avait cessé de l'assaillir de questions ces derniers jours, ce qui

avait le don d'irriter Reva au plus haut point. Elle se trouvait cependant incapable de lui mentir et lui répondait toujours, avec rudesse mais sincérité.

— Oui. (Elle enfourcha Râleur et entreprit de dévaler la pente.)
Un oncle.

— On va pouvoir loger chez lui ?

Elle avait perçu la note d'espoir qui teintait sa voix. Leurs nombreuses nuits passées à la belle étoile avaient fini par tuer dans l'œuf son bel esprit d'aventure. Cela dit, elle-même n'aurait pas craché sur un lit bien chaud et un bon repas.

— Ça ne risque pas, répondit-elle. Je doute qu'il soit ravi de me voir.

Reva s'empressa de cacher ses armes sous une couverture passée en travers de la croupe de Râleur pendant qu'Arken glissait son poignard sous sa chemise ; autant de précautions qui se révélèrent bientôt inutiles, car le marché battait son plein, ce jour-là. Les gardes postés à l'entrée de la ville étaient par conséquent bien trop occupés à percevoir l'octroi des colporteurs pour prêter attention à deux simples voyageurs. Ils pénétrèrent ainsi dans la cité sans encombre, pour se retrouver presque immédiatement englués dans la cohue du marché, si dense que Reva dut mettre pied à terre afin de calmer Râleur qui se mettait à ruer sauvagement, affolé par le vacarme et les odeurs de la foule.

— Tu n'aimes pas ça, hein ? dit-elle en lui offrant une carotte. On est allergique aux villes, à ce que je vois. Ça tombe bien, moi aussi.

Il leur fallut une bonne heure de bousculade et de gesticulations effrénées pour échapper à la mêlée et plonger dans le labyrinthe d'étroites ruelles qui bordaient la place du marché. Au terme de ce qui leur parut une éternité d'errance dans ce dédale d'habitations, ils trouvèrent enfin une auberge dotée d'une écurie. Ils y confièrent Râleur et le cheval râblé d'Arken – surnommé Secousse en raison de son dos peu confortable – aux bons soins d'un palefrenier, après quoi Reva s'acquitta de cinq piastres pour une chambre à partager avec son frère.

— Votre frère, hein ? ricana l'aubergiste d'un air matois. On peut pas dire qu'y vous ressemble beaucoup.

— Et vous ne ressemblerez plus à rien si je le laisse seul avec vous ne serait-ce que cinq minutes, répliqua Reva. Dites-moi, comment rejoint-on le manoir du Vassal depuis votre établissement ?

Guère échaudé par la menace, l'homme se fendit d'un léger gloussement avant de répondre :

— Visez les tours et vous finirez par tomber dessus. Vous le trouverez juste en face de la cathédrale. Si c'est pour présenter des doléances, par contre, faudra attendre Feldrian.

— Nous attendrons.

Son sourire s'élargit.

— Alors je vais devoir vous demander deux jours d'avance.

Elle abandonna ses armes dans la chambre sous la surveillance d'Arken, lui recommanda de se méfier de l'aubergiste et partit en quête du manoir. Elle prit soin de garder le cap sur les flèches de la cathédrale, un peu plus impressionnée par leur taille à chaque pas, jusqu'à ce que les pavés des ruelles laissent place au marbre de la place principale d'Altor. Des nuées de pigeons s'y pavanaient, brisant de-ci de-là leur formation le temps d'un atterrissage ou d'un nouvel envol dans l'ombre immense de la cathédrale. Le monument s'élevait sur sa gauche, de loin le plus grand édifice qu'elle ait jamais vu, à tel point qu'elle se demandait comment il pouvait tenir debout sans s'effondrer sous son propre poids. De l'autre côté de la place se dressait une imposante bâtisse à trois étages criblée de fenêtres, cernée par une muraille haute de dix pieds hérissée de pitons d'acier et aux remparts sur lesquels patrouillaient plusieurs équipes de gardes. Aux cinq sentinelles qui encadraient la porte principale s'ajoutaient quatre archers postés sur le toit. De toute évidence, son oncle ne badinait pas avec la sécurité.

Elle fit le tour du manoir à plusieurs reprises en s'efforçant de se tapir dans l'ombre et dénombra quatre archers supplémentaires sur l'autre versant du toit, plus quatre gardes en faction autour de la porte de service. Les murailles étaient en excellent état et se dressaient à une bonne trentaine de mètres du couvert le plus proche. Les gardes faisaient preuve d'une vigilance de chaque instant et se faisaient relever par une nouvelle équipe toutes les deux heures. Un puisard reliait probablement le domaine aux égouts, mais elle doutait fort que le responsable de la protection de son oncle ait omis de le faire surveiller.

Une place imprenable, conclut-elle en se perchait sur les marches de la cathédrale, afin de déguster une pomme achetée à un marchand ambulant posté sur le parvis.

— Tu viens pour les doléances ? lui demanda ce dernier tandis qu'elle croquait dans la chair du fruit. On voit que t'es pas du coin, vu comment tu regardes autour de toi.

— Ma belle-mère a hérité de la ferme à la mort de papa, répondit-elle entre deux bouchées. Cette sale truie refuse de nous laisser notre part, à mon frère et à moi.

— Puisse le Père nous prémunir des femmes vénales, dit-il. Justement, tiens, laisse-moi te donner un petit conseil : n'adresse pas ta requête à monseigneur, mais à sa putain.

— Sa putain ?

— Oui-da ! il ne s'en traîne qu'une seule, ces derniers temps. Une

Asraëline, rien de moins. C'est elle le cerveau, dans leur couple, et d'aucuns la tiennent pour un juge de paix équitable, si grande catin et hérétique soit-elle.

Elle le gratifia d'un grand sourire.

— Merci du conseil, mon vieil ami.

— Holà ! pas si vieux que ça, répliqua-t-il en feignant l'indignation. Il n'y a pas si longtemps, un seul coup d'œil de ma part aurait suffi à te faire chavirer.

Sa bonne humeur se dissipa soudain à la vue de quelque chose derrière elle.

— Et c'est reparti, grinça-t-il en s'éloignant de son chariot pour mettre un genou en terre.

Reva se retourna et aperçut une enfilade de citoyens prosternés sur le chemin d'une auguste procession. En tête de cortège, un jeune homme flottant dans une soutane de prêtre avançait d'un pas lent et brandissait un étendard frappé de la flamme du Père Universel. Derrière lui piétinaient cinq hommes vêtus de la livrée vert foncé caractéristique des évêques, chacun serrant un livre au creux de son bras. Un vieillard affublé d'une aube blanche fermait la marche, auréolé d'une aura de calme dignité quelque peu contrariée par l'embonpoint manifeste qui arrondissait sa robe.

— Agenouille-toi, ma fille ! siffla le marchand de fruits. À moins que tu souhaites tâter du fouet ?

Le Lecteur, comprit Reva en se prosternant à son tour, les yeux rivés sur la procession qui gravissait les marches du parvis, à quelques mètres de là. Le tout premier imposteur à devoir tomber sous les coups de l'épée de son père, comme n'avait jamais manqué de le lui rappeler le prêtre. *Le dirigeant dépravé d'une Église corrompue. Un traître aux enseignements du Père, presque aussi infâme dans son parjure que l'ivrogne du manoir.*

Comme le vieillard en aube blanche soulevait sa robe pour monter les marches, elle détailla longuement son visage quelconque, au nez légèrement crochu et aux rides profondes, dont les yeux éteints ne trahissaient ni bonté ni malice particulière. À en croire l'Église, le Lecteur communiait avec la voix du Père chaque fois qu'il récitait les Dénaires. Un blasphème évident, dans la mesure où ce catéchisme reniait l'existence du Onzième Livre. Ce vieillard, avec son ventre replet et sa cohorte de thuriféraires, constituait par conséquent le parangon de l'hérésie moderne. Il se coupait délibérément de la voix du Père, de peur de perdre son autorité sur la congrégation des croyants.

Une chose à la fois, songea-t-elle tandis que la procession s'engouffrait dans la cathédrale. (Elle reporta son attention sur le manoir.) *Une place imprenable... sauf pendant le jour de doléances.*

Elle passa les deux jours suivants à apprivoiser les rues de la ville et glaner le plus d'informations possible sur le manoir du Vassal.

— Sa Chaire trône sur une estrade dans le grand salon, lui apprend l'aubergiste. Les gens s'avancent, plaident leur cause, les scribes consignent le tout et il rend son jugement une semaine plus tard. Ou plutôt le jugement que sa putain lui souffle à l'oreille.

— Et le peuple ne s'insurge pas ? demanda-t-elle d'une voix délibérément insouciante. Il accepte sans broncher qu'une gourgandine gouverne le Fief ?

L'homme gloussa ; une habitude marquée chez lui, comme elle avait fini par le constater.

— Oh ! il y aurait sans doute du grabuge si elle ne s'en sortait pas aussi bien. Les rues sont propres, les affaires tournent et les brigands font profil bas. Tous les Fiefs ne peuvent pas en dire autant, à ce que j'ai cru comprendre. La boutique tourne bien mieux que sous le vieux Mustor, vous pouvez me croire.

Les recherches de Reva lui apprirent que les requérants devaient se réunir devant la porte principale au petit matin et attendre la dixième heure pour être admis dans le manoir, quand bien même la ponctualité du Vassal laissait souvent à désirer. Les doléances se succédaient jusqu'à six heures de l'après-midi, sélectionnées par un tirage au sort. La tradition voulait que le Vassal offre le déjeuner aux requérants.

— Pas vraiment un banquet, hein, lui confia le marchand de fruits. Mais tout de même un beau festin, qui demande l'intervention de tous les domestiques du manoir.

Les domestiques... Des nuées de pages et gouvernantes occupés à aller et venir en tous sens.

Assise ce soir-là sur les marches de la cathédrale en compagnie d'Arken, elle regardait un chariot bringuebaler en direction de l'entrée du manoir.

— L'objet que vous cherchez se trouve là-dedans ? demanda Arken, perplexe.

— Je le crois.

— Et vous comptez le dérober ?

— On ne peut dérober ce qui vous revient de droit... Mais oui, en effet. Ça te pose un problème ?

— Voler un Vassal. (Il grimaça et secoua la tête.) On risque la mort si jamais on nous prend.

— Non, je risque la mort. Tu ne viens pas. (D'une main, elle coupa court à ses protestations.) J'ai besoin de toi pour garantir notre fuite. Tu m'attendras avec les chevaux à l'entrée de la ville.

— Et si je ne vous vois pas venir ?

— Alors tu t'enfuis, le plus vite possible.
— Jamais je ne vous...
— Nous ne vivons pas dans un récit au coin du feu, Arken, ni dans une chanson de geste, et tu n'as rien d'un noble guerrier prêt à bondir à ma rescousse. Tu as parfaitement raison sur un point, cependant. Qu'on m'attrape et c'en est fini de moi ; ta présence n'y changera rien. Si je tarde trop, garde les chevaux, garde l'argent et file.

Elle reporta son attention sur le chariot au moment où celui-ci parvenait au pied de la muraille, chargé de vin et de denrées alimentaires. À peine les gardes avaient-ils ouvert la porte qu'une cohorte de serviteurs – pour la plupart des hommes, mais aussi quelques femmes – en émergea pour décharger le plateau du véhicule. Reva observa étroitement les servantes, prenant bonne note de chaque détail de leur livrée. *Une écharpe bleu pâle nouée autour des cheveux, des jupons noirs et un chemisier blanc.*

— Et où irais-je ? se lamenta Arken d'une voix boudeuse, presque enfantine.

Elle vit les domestiques disparaître à l'intérieur du manoir.

— Dans le Nord, répondit-elle. Les Hauts Confins. Si tu parviens à obtenir une audience auprès du Seigneur de la Tour et à mentionner mon nom, je suis sûre qu'il te prendra à son service.

Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix étouffée, teintée de vénération :

— Vous connaissez le seigneur Al Sorna ?

Elle se releva, puis épousseta son pantalon.

— Bien sûr. J'ai été sa sœur, autrefois.

Elle fit l'acquisition d'un chemisier blanc, d'une écharpe bleue et de deux jupes : l'une noire, l'autre verte, qu'elle entreprit de coudre ensemble la veille du jour de doléances – la verte à l'extérieur et la noire en guise de doublure. La minutie avec laquelle les gardes procédaient aux fouilles des visiteurs l'avait dissuadée d'emporter la moindre arme avec elle. Si jamais le besoin s'en faisait sentir, les cuisines du manoir lui fourniraient quantité de couteaux de toutes tailles. Au petit matin, elle se présenta donc à la porte du domaine, porteuse d'un parchemin décrivant son grief contre une belle-mère imaginaire. Elle se sentait mal à l'aise, encore ébranlée par l'embarras d'Arken lorsqu'elle s'était soustraite à sa maladroite tentative de baiser d'adieu. Le pauvre garçon avait alors reculé avec un air de chien battu.

— Rappelle-toi : ne m'attends pas, dit-elle. Si je ne suis pas de retour une heure après l'ouverture des portes...

— Je sais, l'interrompit-il, la mine renfrognée.

Elle lui avait ensuite serré la main – il allait devoir s'en contenter –

pour prendre sans tarder le chemin du manoir. Malgré l'heure matinale, plus d'une dizaine de personnes faisaient déjà la queue devant la porte. Lorsque les épais battants s'entrouvrirent enfin, le nombre de requérants s'élevait à plus de deux cents. Un soldat de la garde personnelle du Vassal vint à leur rencontre et se mit à remonter l'immense file d'attente, un sac ouvert à la main. Chaque requérant devait y plonger le bras et en extraire une petite plaque en bois. Son tour venu, Reva s'empressa de piocher dans la besace du garde, affectant le temps de l'opération une grimace angoissée.

— Six ! s'exclama la vieille femme qui la précédait après un coup d'œil sur la plaque tirée par Reva. (Celle de sa voisine affichait le nombre cinquante-neuf.) Quand je pense que je vais moisir ici toute la journée, alors que mes vieilles guiboles peuvent me lâcher à tout moment...

La rombière paraissait tout à fait vigoureuse, mais Reva se fendit d'une expression de profonde compassion.

— Pas d'affolement, grand-mère. Nous n'avons qu'à échanger.

Comme elle lui tendait sa plaque, la femme plissa les yeux d'un air méfiant.

— Combien ?

— Le Père saura faire cas de ma bonne action, lui lança Reva avec un radieux sourire.

— Oh ! (La femme lorgna sur la cathédrale, puis lui tendit sa propre plaque.) Alors marché conclu.

Derrière eux retentirent des cris de mécontentement indiquant la pioche de la toute dernière plaque.

— Pas mon problème ! rugit le garde par-dessus son épaule tout en remontant la queue. Revenez le mois prochain !

On les achemina sous la barbacane, où chacun fut soumis à une fouille stricte avant d'être admis dans le jardin du domaine – un curieux assortiment d'arbres fruitiers et de haies taillées – puis dans le manoir lui-même. On y rassembla les requérants dans le grand salon, situé au bout d'une courte galerie émaillée de quelques portes d'aspect vétuste. Dans la salle principale, une haie de gardes campait au pied d'une estrade où siégeait un fauteuil vide. Une fois les cent requérants installés, un garde réduisit au silence leurs murmures croissants d'un geste autoritaire.

— Prosternez-vous devant le Vassal Sentes Mustor, fidèle serviteur du Royaume Unifié et souverain par royal décret du Fief de Cumbraël.

Reva avait pris soin de rester à l'arrière de la salle, une position ne lui offrant qu'une vue partielle de l'homme qui fit son entrée par une porte latérale. Il s'agissait d'un quinquagénaire de taille moyenne, à la démarche empesée par une légère claudication, et dont la toilette recherchée jurait avec la crinière hirsute qui couronnait son crâne. Ce

fut seulement quand il s'assit sur sa Chaire qu'elle put apercevoir son visage, un spectacle au demeurant fort peu édifiant : des pommettes basses, des joues creusées, cireuses et mal rasées où s'enchaînaient des yeux anormalement rouges, même pour un ivrogne. Elle qui avait espéré trouver en lui des vestiges de ses propres traits, quelque lointain écho de parenté, en fut pour ses frais. Elle ne lui ressemblait en rien, si bien qu'elle se demanda si elle tenait plus de sa mère que de son père.

Le garde frappa le sol de la hampe de sa hallebarde et déclara :

— Faites silence pour accueillir dame Veliss, Conseil Honoraire du Vasselage de Cumbraël.

La femme qui prit pied sur l'estrade arborait une jupe et un chemisier des plus modestes, atours rappelant par bien des aspects la livrée des servantes étudiée la veille par Reva. Seul un saphir monté en pendentif la distinguait des soubrettes du manoir, le joyau pendu à une chaîne d'or ne pouvant au passage qu'attirer l'attention sur son ample et généreuse poitrine. Nulle teinture ne venait rehausser le brun foncé de ses cheveux, coiffés en queue-de-cheval à l'aide d'un ruban bleu. De même, ses traits avenants, depuis l'arrondi de ses joues jusqu'à ses lèvres pleines, étaient exempts de poudre ou de fard.

— Sale catin vérolée, marmonna un anonyme non loin de Reva, suffisamment bas pour qu'aucun garde ne relève l'affront.

Dame Veliss gratifia l'assemblée d'un sourire chaleureux, ouvrit les bras en signe de bienvenue et prit la parole d'une voix raffinée, dont l'accent asraélien prononcé démentait toutefois son titre honorifique :

— Au nom du seigneur Mustor, je vous souhaite à tous la bienvenue. Je tiens à vous assurer que toutes vos doléances seront entendues en ce jour, et que chacune connaîtra de soigneuses délibérations avant la prononciation du jugement. Car la patience, comme nous l'enseigne le Père, constitue l'une des vertus cardinales.

Elle sourit à nouveau, révélant une éclatante et parfaite denture.

— Comme si le Père allait souiller son regard pour toi, grommela la voix.

— Commençons, poursuivit Veliss. Numéro un. Veuillez vous avancer et décliner votre nom, adresse et plainte.

Le premier requérant était un vieillard venu protester pour le compte de son village contre une récente hausse des loyers, due selon lui à la propension de leur suzerain à favoriser son fils.

— Il lui offre un nouveau cheval tous les mois, monseigneur. Nos gens crèvent de faim pour qu'un marmot d'à peine douze ans puisse étrener un étalon flambant neuf à chaque nouvelle lune. Je demande justice.

— Le nom de votre suzerain ? s'enquit Veliss.

— Le seigneur Javen, ma dame.

— Ah ! je crois savoir que le seigneur Javen a perdu son aîné au Gué de l'Eauverte, n'est-ce pas ?

L'homme acquiesça avec raideur.

— Tout comme la moitié des hommes du village, ma dame. Fauchés non pas sur le champ de bataille, mais lâchement assassinés après leur reddition, alors même qu'on leur avait promis des conditions de détention honorables.

La diatribe du vieillard arracha à Veliss une moue pincée. Le Gué de l'Eauverte restait après tout dans les mémoires comme un massacre asraélien.

— En effet.

Elle adressa un coup d'œil aux deux clerks attablés à des secrétaires, sur le côté de l'estrade. L'un d'entre eux releva la tête et opina.

— Votre plainte a été enregistrée, déclara Veliss au vieil homme. Soyez sûr qu'elle sera dûment prise en compte.

Et ainsi de suite, un requérant après l'autre, chacun déclinant un réquisitoire similaire au premier : loyers exorbitants, appropriations de terre, détournements d'héritage... Une jeune fille alla même jusqu'à demander l'aumône pour acheter à son grand-père une nouvelle jambe de bois, souvenir des guerres menées par l'ancêtre belliqueux du Vassal.

— Voilà une requête que nous pouvons satisfaire sur-le-champ, dit Veliss en faisant signe à une domestique porteuse d'une bourse garnie.

La servante s'avança, plongea la main dans son aumônière et tendit à la jeune fille le double du montant demandé, soulevant un murmure appréciateur dans l'assemblée. *Habile, très habile*, estima Reva. *Mon oncle sait choisir ses putains*.

Le dernier requérant de la matinée – un homme d'âge mûr légèrement plus petit que la moyenne – s'avéra de loin le plus intéressant. Tout en lui, depuis sa carrure râblée jusqu'à son absence d'embonpoint en passant par les muscles puissants de ses bras qui saillaient sous sa chemise, exprimait la force et l'assurance. *Un archer*, devina Reva tandis que l'homme exécutait une révérence et se présentait :

— Bren Antesh, du détroit de Pointelarme. Je demande la permission de lever une compagnie d'archers.

Pour la toute première fois, le Vassal s'ébroua dans son fauteuil et ses yeux se plissèrent à la mention du nom du requérant.

— Je crois me souvenir d'un capitaine Antesh en poste à Linesh, lâcha-t-il d'une voix rocailleuse. Ma mémoire me fait-elle défaut ?

L'archer acquiesça.

— Absolument pas, monseigneur.

— On raconte qu'il a sauvé la vie du Sombrelame, poursuivit l'oncle de Reva, arrachant une rumeur à la foule. Est-ce vrai ?

— Je me refuse à employer ce nom, répondit Antesh en esquissant un maigre sourire. Le Sombrelame n'existe pas. Ce n'est qu'un conte de bonne femme.

Certains des murmures se muèrent en grondements irrités.

— Hérésie ! Les Dénaires mentionnent le Sombrelame...

Un garde réduisit la clameur naissante au silence d'un coup de hallebarde sur les dalles de pierre. Comme sourd à ce tapage, le Vassal frotta du revers de la main ses yeux embués avant de reprendre :

— Une compagnie d'archers, hein ? Et pour quoi faire ?

— Les jeunes du détroit sombrent dans l'apathie, monseigneur.

L'alcool et les bagarres constituent leurs seuls moyens d'évasion. L'arc, au contraire, canalise le regard de celui qui le manie, il modèle son corps et son esprit, lui permet de nourrir sa famille la tête haute. Les cerfs abondent dans nos bois, mais nous manquons de chasseurs... du moins de chasseurs qui ne se servent pas d'arbalètes, ajouta-t-il avec une lippe méprisante. Je souhaite former notre jeunesse au maniement de l'arc, afin qu'elle puisse renouer avec l'honneur et la dignité de ses pères.

— Sans oublier la solde mensuelle que vous voulez me voir déboursier, je présume ? minauda le Vassal.

Antesh secoua la tête.

— Je ne demande aucune rémunération, monseigneur. Nous fabriquerons nous-mêmes nos arcs et nos flèches. Je viens seulement quêter auprès de vous l'autorisation d'enrôler des compagnons et de les former librement.

— Et pourrai-je compter sur l'appui de cette compagnie en temps de guerre ?

Comme Antesh marquait une brève hésitation, Reva comprit qu'il avait prévu – et redouté – cette question. Il conféra à sa réponse une indéniable gravité :

— Nous nous soumettrons à vos ordres, monseigneur.

Le regard du Vassal se fit lointain, perdu dans les méandres du passé.

— Enfant, j'excelsais à l'arc. Croyez-moi ou non, mais je surpassais même mon frère. Difficile d'imaginer que j'aie pu le devancer en quelque domaine que ce soit, j'en conviens. Si la vie ne m'en avait pas... détourné, disons, mes muscles n'auraient sans doute rien à envier aux vôtres, hein, capitaine ?

L'archer répliqua du tac au tac, désamorçant par une habile pirouette l'affront larvé dans la tirade du Vassal.

— Si jamais l'envie prenait à monseigneur de tirer à nouveau, je lui enseignerais bien volontiers mon art.

Mustor émit un petit rire.

— Voilà un homme qui sait faire mouche aussi bien avec les mots

qu'avec les flèches. (Il se tourna vers les clercs et haussa la voix.) Par la présente déclaration, le Vassal de Cumbraël accorde aux hommes du détroit de Pointelarme le droit de lever une compagnie d'archers sous le capitanat de... (il chercha ses mots quelques instants, puis agita la main en direction du requérant)... maître Antesh ici présent, pour une durée d'un an. (Il reporta son regard sur Antesh.) Après cela, nous aviserons.

L'archer s'inclina.

— Je vous remercie, monseigneur.

Le Vassal hocha la tête, quitta sa Chaire et darda sur dame Veliss un regard implorant.

— Et si nous déjeunions ?

Les serviteurs installèrent dans la salle des bancs et des tables à tréteaux, qu'ils garnirent bientôt de miches de pain, de plateaux de poulet, de fromage et de bols de soupe fumants – un repas sans prétention mais copieux, comme l'avait prédit le marchand, sur lequel les requérants se jetèrent avec un enthousiasme certain. Une fois le Vassal et dame Veliss partis se restaurer dans leurs appartements, Reva se retrouva attablée au côté de la vigoureuse vieille femme de la file d'attente. Bien qu'elle ait déjà formulé sa doléance – une accusation d'impayés de salaire à l'encontre de son ancienne employeuse –, elle avait décidé de rester pour le repas.

— En dix ans, j'lui en aurais cousu des robes, à cette sale ingrate, pestait-elle entre deux bouchées de poulet. Au point d'en avoir le bout des doigts tout ratatiné. Un jour, elle se met à brailler qu'elle en a soupé de mon humeur de cochon et hop ! voilà qu'elle me fiche à la porte. Elle fera moins la maligne quand la catin du seigneur se sera occupée de son cas, tiens !

Tout en ponctuant l'interminable diatribe de la rombière de hochements de tête polis, Reva mangeait du bout des dents et observait les allées et venues des domestiques, qui empruntaient presque tous une haute porte aménagée dans le mur oriental. Fort efficaces, ils se déplaçaient avec une diligence presque véhémence, sans jamais prendre le temps d'échanger un mot entre eux. Reva en déduisit que dame Veliss devait se montrer particulièrement intransigente avec le petit personnel, ce qui impliquait qu'elle connût tous les membres de la maisonnée sinon par leur nom, du moins de vue.

Elle attendit quelques instants supplémentaires avant de demander le chemin des latrines à une servante de passage, qui lui indiqua un petit guichet du mur occidental. Trouvant les cabines inoccupées, elle s'empressa de changer de costume : elle enleva sa jupe, la retourna, puis tira ses cheveux en arrière avant de les nouer à l'aide du foulard

bleu. « Tout artifice repose sur l'attente des spectateurs », lui avait un jour appris le prêtre. « Les gens ne remettent pas en question ce qu'ils s'attendent à voir. Seul l'insolite attire le regard. » Et puisque, dans cette maisonnée, on s'attendait à croiser des domestiques empressés et muets, elle jaillit des latrines d'un pas volontaire et, sans mot dire, partit débarrasser les tables de leurs écuelles vides – une performance réussie, à en juger par l'absence de réaction de la rombière lorsqu'elle dépassa celle-ci.

Reva se tint à l'écart le temps de laisser passer d'autres serviteurs, heureusement trop absorbés par leurs tâches pour lui accorder la moindre attention, puis poussa le battant. La porte donnait sur un long couloir qui s'achevait sur une volée de marches aboutissant, supposait-elle, dans les cuisines. Les nombreuses voix qui en montaient la découragèrent cependant d'aller y chercher un couteau dans l'immédiat. Elle déposa donc sa pile d'assiettes sur un rebord de fenêtre et partit en quête d'une cachette. De toutes les portes qui flanquaient le couloir, la seule déverrouillée ouvrait sur un cagibi truffé de balais et de serpillières en pagaille. La chance lui sourit toutefois lorsqu'elle y découvrit un large panier d'osier rempli à ras bord de linge sale. Au prix de quelques contorsions, elle parvint à s'enfouir sous la montagne de fripes et de couvertures roulées en boule. Elle ne redoutait pas d'être découverte, dans la mesure où le grand ménage consécutif au départ des requérants repousserait certainement les corvées de lessive au lendemain. Désormais à l'abri et désœuvrée, elle se laissa sans crainte sombrer dans le sommeil.

Ce fut l'impact ouaté d'une nouvelle strate de linge lâchée sur la pile qui la réveilla, son bruissement accompagné d'un échange de voix épuisées bientôt interrompu par la fermeture de la porte. Elle serra les poings, se mit à compter et, une fois arrivée à cent, reprit de zéro, étirant un doigt à chaque nouveau décompte. Quand elle eut déplié ses deux mains, elle serra les poings une nouvelle fois et s'efforça de répéter la procédure trois fois de plus, après quoi elle s'extirpa hors du panier à linge pour chercher à tâtons la poignée de porte dans les ténèbres d'encre du cagibi. Le battant s'ouvrit avec un craquement sourd et Reva jeta un coup d'œil dans le couloir faiblement éclairé. Rien, ni bruit de pas, ni voix. La maisonnée était au repos.

Elle se débarrassa de ses jupons épais, révélant le pantalon qu'elle portait en dessous, puis se glissa dans le couloir, l'oreille aux aguets. Rassurée par le silence qui régnait sur le domaine, elle se redressa, fila en direction de l'escalier et fit irruption dans les immenses cuisines désertes. Toujours aucun bruit, sinon le ronflement doux de quelques marmites alignées sur un long fourneau. Un scintillement métallique attira bientôt son regard du côté du billot à viande. Proprement

disposé sur un plan de travail, un assortiment complet de couteaux s'offrait à elle, depuis les plus imposants fendoirs jusqu'aux broches les plus fines. Elle arrêta son choix sur un couteau de boucher des plus simples, doté d'une lame de quinze centimètres et d'une prise en main équilibrée, et le glissa dans la sangle de cuir qu'elle avait nouée à sa cheville avant d'enfiler ses jupons.

Comme elle s'y attendait, les cuisines comportaient une autre issue qui, elle l'espérait, aboutissait dans les appartements privés du Vassal, où il conservait sans nul doute ses objets de valeur. Elle gravit les marches à pas lents et prudents, soucieuse de rester le plus discrète possible. L'escalier débouchait sur une vaste salle à manger dont la longue table en ébène vernie reflétait l'éclat des lampes à huile. Aux murs pendaient une multitude de tapisseries et de tableaux – surtout des portraits – que Reva, avec une pointe d'agacement, se surprit à examiner, comme pour mendier dans ces visages toilés un écho de ses propres traits. À la place, elle n'y trouva que la mâchoire et le nez épâté si caractéristiques du visage de son oncle.

La salle à manger jouxtait une imposante bibliothèque, aux trois étagères remplies de volumes en tout genre. Au centre de la pièce se trouvait un secrétaire sur lequel on avait laissé un livre ouvert, son marque-page en soie au milieu d'une page, et quelques feuilles de parchemin couvertes de lignes d'écriture. Reva s'arrêta pour retourner le livre et lire le titre sur la couverture : *Des Nations et de leurs richesses* par Dendrish Hendrahl. Les feuillets affichaient une calligraphie précise, déroulée par une main exercée. « La cotation du vin définit ce Fief », lut-elle. « L'opulence de ce dernier dépend par conséquent de la qualité des vignobles. Dès lors, qui est l'homme le plus important du Fief ? Le maître vigneron ou le vendangeur ? »

Reva rouvrit le livre à la page initiale et poursuivit son chemin, découvrant une nouvelle volée de marches entre deux pans de bibliothèque. À peine avait-elle entrevu la pièce qui se trouvait sur le palier suivant qu'elle sentit son cœur faire une embardée. *Des épées !*

En l'absence de fenêtres, la seule lumière de la pièce provenait d'un imposant candélabre pendu au plafond, dont les branches multiples faisaient miroiter les rangées d'épées qui bordaient chaque mur. Les lattes souples du parquet jouèrent sous ses pieds lorsqu'elle s'y aventura, attirée par l'arme la plus proche de l'entrée. Il s'agissait d'une lame asraéline sans apprêt mais de bonne facture, maintenue comme la plupart de ses voisines par deux appliques de fer. Reva leva les yeux au-dessus des râteliers pour étudier le plâtre des murs, y découvrant des représentations passées mais encore discernables d'hommes en position d'attaque ou de défense. Elle comprit alors qu'elle se trouvait dans une salle d'entraînement, celle-là même où son père avait appris l'escrime. Quel meilleur endroit pour y conserver son

épée ?

Elle balaya les murs du regard, trouvant toujours plus de lames asraëlines avec, ici et là, une flamberge archaïque ou un poignard, mais aucune qui correspondait à la description d'Al Sorna ou à l'exemplaire du forgeron... *Un instant !*

Elle pendait au centre du mur opposé : une lame identique en tout point à celle du forgeron... à l'exception de la poignée, délicatement ouvragée et ornée d'un emblème en argent : un arc bandé cerclé de feuilles de chêne, le blason de la maison Mustor. *Je ne rêve pas ?* Tout en effleurant la garde de l'arme, elle remarqua les rebords échancrés de la lame et les nombreuses éraflures qui en zébraient le plat, autant de preuves que cette arme avait servi sur le champ de bataille. Peut-être son oncle avait-il commandé une nouvelle poignée à son retour du Haut Rempart, puisant dans son âme quelque vestige d'honneur afin de célébrer la mémoire de son frère déchu.

Je l'ai trouvée ! Elle referma ses doigts sur la poignée et glissa l'épée hors du râtelier. *C'est elle, forcément.*

Les yeux clos, elle serra l'arme contre sa poitrine et frissonna au contact de l'acier glacé contre ses avant-bras, tout en s'efforçant d'apaiser le martèlement de son cœur. *Enfin...*

Elle souffla longuement afin de contenir son émotion et de reprendre ses esprits. Tant qu'Arken et elle demeuraient prisonniers de cette cité, il ne fallait pas crier victoire. Voilà donc ce qu'elle allait faire : retrouver son cagibi, y attendre le matin, enfouir l'épée dans un panier à linge et franchir la porte principale au nez et à la barbe des gardes.

Elle regagna l'escalier, hasarda un rapide coup d'œil en l'air... et aperçut une main. Elle gisait sur la pierre à quelques dix marches de là, au détour d'une paroi, menue, lisse et mouchetée de sang. Les doigts grâciles ne bougeaient pas.

L'épée, lourde et encombrante, entravait tant ses mouvements qu'elle en vint à regretter son sabre extrême-occidental, mais elle inversa malgré tout sa prise sur la poignée et gravit les marches, la pointe en garde basse. La jeune fille était allongée sur le dos, les yeux exorbités, son foulard bleu de guingois et sa blouse blanche cramoisie par la plaie béante qui lui creusait la gorge. Le sang coulait encore, le meurtre venait tout juste de se produire.

Reva leva les yeux vers les marches supérieures, chacune maculée d'empreintes de pas sanglantes qui finissaient par composer un macabre agglomérat vermeil. *Il y avait plus d'un assaillant. Probablement plus de deux.* S'ensuivit une prise de conscience aussi froide qu'implacable. Les Fils, forcément. *Les Fils du Justelame sont ici, et ils ne sont pas venus pour moi.*

Elle songea d'abord à prendre la fuite. La panique qui ne

manquerait pas de s'abattre sur le manoir lui permettrait, en dépit du danger, de détalier avec son précieux trophée en toute impunité...

Ils vont assassiner mon oncle.

Que cette évidence puisse l'indisposer la surprit elle-même. Son seul et unique parent, un illustre inconnu qu'on lui avait appris à mépriser, allait périr au côté de sa catin asraëline. *Une fin méritée pour ce traître au Père et sa croqueuse hérétique.* Elle avait beau tenter de s'en convaincre, cette pensée manquait cruellement de ferveur, tel l'écho mollasson d'une récitation ancienne, vide et dénuée de sens en regard de l'atrocité qui gisait à ses pieds.

Et cette pauvre fille ? songea-t-elle, les yeux rivés sur le visage de la soubrette assassinée. *Quelle fin méritait-elle ?*

Sans y réfléchir, elle enjamba le cadavre et grimpa à pas de loup, ses deux mains serrées sur la poignée de l'épée. Les empreintes sanglantes avaient beau s'éclaircir à mesure qu'elle montait, elles restaient suffisamment visibles pour lui permettre de suivre les tueurs à la trace tout en haut de l'escalier. Accroupie à l'angle du palier, elle se servit du couteau de boucher comme d'un miroir, l'inclina de manière à voir la dernière volée de marches et aperçut le reflet de noires silhouettes se déplaçant dans un couloir enténébré. Personne ne gardait leur ligne de retraite, une erreur curieuse... à moins qu'ils ne craignent pas d'être pris.

Elle contourna le mur et pénétra dans le couloir. Ils étaient au nombre de trois, tous vêtus de noir, leurs visages masqués par une écharpe. Chacun brandissait une épée, de fines lames asraëlines bien plus légères que l'épais madrier d'acier qu'elle tenait à bras-le-corps. Ils étaient tapis près d'une porte dont le pourtour laissait échapper la lumière jaune d'une ou plusieurs lampes. De l'intérieur leur parvenait la rumeur d'une conversation entre un homme et une femme. La voix de la femme, tendue, chargée de colère, contrastait avec les accents fourbus et avinés de son interlocuteur. Les mots « archers » et « imbéciles » se détachaient dans leur conciliabule étouffé. L'assassin le plus proche de la porte s'apprêtait à tourner la poignée quand Reva demanda :

— Pourquoi avoir tué la fille ?

Tous trois se retournèrent comme un seul homme. La silhouette postée devant la porte se redressa de toute sa hauteur et ses yeux verts s'agrandirent à la vue de la nouvelle venue... un regard qu'elle ne connaissait que trop bien.

Prise de court, elle recula d'un pas et sentit ses poumons se vider brutalement. Elle se sentit envahie par une faiblesse soudaine qui faillit lui faire lâcher l'épée.

— Je..., s'étrangla-t-elle. (Elle toussa, tenta de se reprendre et brandit l'arme.) Je l'ai trouvée, regardez !

Les yeux verts se plissèrent et une voix dure, tranchante et inflexible – cette même voix qu'il employait chaque fois qu'il la rossait de coups – traversa l'étoffe de l'écharpe.

— Tuez-la ! gronda le prêtre.

L'homme le plus proche se fendit, allongeant une frappe d'estoc dirigée droit sur la gorge de Reva. Sa parade, plus un réflexe dû à l'entraînement d'Al Sorna qu'un mouvement véritablement réfléchi, vint contrer le fer de son adversaire au tout dernier moment. Il enchaîna par une frappe haute qu'elle esquiva de justesse, encore hébétée de surprise. Derrière son agresseur, le prêtre ouvrit la porte d'un puissant coup de pied et, son épée brandie au-dessus de sa tête, chargea à l'intérieur, arrachant un cri de stupeur à la femme qui se trouvait à l'intérieur.

Reva évita une nouvelle attaque, planta ses doigts dans les yeux de l'assassin, puis souleva la lourde épée de son père pour mieux l'abattre sur sa jambe, où l'épaisse lame d'acier mordit profondément la chair en dessous de son genou. Comme l'homme s'effondrait au sol en hurlant, elle le contourna et se rua dans la chambre à coucher.

Le compagnon du prêtre lui tournait le dos, occupé à frapper sans relâche une forme sur le lit qui gigotait sous une épaisse couche de duvets et de courtelines, propulsant dans les airs des volées de plumes. Reva plongea l'épée entre les omoplates de l'homme, pesant de tout son poids sur la lame afin qu'elle lui traverse le corps. Une giclée de sang jaillit de la bouche de l'assassin lorsque la pointe de l'arme creva son torse. Le corps tordu, il bascula en arrière, déjà mort avant même de toucher le sol.

Au lieu de découvrir le cadavre du Vassal comme elle s'y attendait, Reva vit avec surprise la tête de son oncle surgir de sous son bouclier rembourré, parfaitement indemne à l'exception d'une fine estafilade à la joue. Des cris de fureur attirèrent l'attention de Reva de l'autre côté du lit, où le prêtre bataillait avec dame Veliss. La favorite du Vassal se défendait à l'aide d'une courte rapière, les lèvres retroussées sur une grimace féroce, ponctuant chacun de ses coups d'un torrent d'injures.

— Sale crevure, suceur de nœuds ! Tu feras moins le malin quand je t'aurai fait avaler tes bijoux de famille !

À la grande surprise de Reva, sa férocité n'avait d'égale que sa maîtrise du combat. Ses assauts rapides, précis et bien ajustés avaient forcé le prêtre à battre en retraite, loin du lit. Il paraît toutefois les coups de son ennemie sans difficulté, sa lame exécutant d'expertes séries de contres enveloppants que Reva connaissait bien pour avoir maintes fois tenté de les éviter, du temps où il lui apprenait à manier le poignard. En dépit des talents de bretteuse de Veliss, son adversaire ne tarda pas à prendre le dessus. Saisissant une ouverture, il feignit de vouloir lui crever les yeux pour mieux lui assener un puissant coup de

poing qui l'envoya rouler au sol.

Reva ramassa l'épée de l'homme qu'elle venait de tuer et vint s'interposer entre le prêtre et le lit. Son ancien précepteur la toisa d'un regard où se mêlaient fureur et indignation.

— L'amour du Père te sera à jamais refusé après cette trahison ! rugit-il, le contour des yeux empourpré de rage. La Ténèbre d'Al Sorna t'a pervertie !

— Non, souffla-t-elle en maudissant les larmes qui dévalaient ses joues. Non, c'est votre œuvre.

— Pécheresse impure ! Pécheresse imp...

Elle se fendit à la vitesse de l'éclair. Sa lame, vive et puissante, trouva la cuisse de son adversaire et la transperça dans une effusion de sang. Le prêtre poussa un hurlement de douleur.

Le cri qui retentit alors, accompagné d'un tonnerre de pas effrénés, incita Reva à tourner la tête vers la porte avant qu'elle puisse porter l'estocade. Profitant de cet instant d'inattention, le prêtre saisit un tabouret et le projeta vers une fenêtre voisine. La croisée vola en éclats dans un déluge de verre, ses rideaux soudain gonflés par la brise du soir. L'homme lui accorda un dernier regard scintillant de haine, puis tourna les talons, s'élança et bondit entre les débris acérés des carreaux.

Reva lâcha son épée, comme hypnotisée par la danse des rideaux sur le néant noir du ciel. Le bruissement de lames glissant hors de leurs fourreaux et des cris de défi résonnèrent à ses oreilles alors même que des mains s'emparaient d'elle sans ménagement.

— Il suffit !

Impérieux et vibrant d'autorité, l'ordre mit un terme à l'agitation ambiante.

Avec force jurons, le Vassal finit par s'extraire de sa nasse de couvertures pour tituber jusqu'à Reva. Le visage toujours tourné vers les rideaux et la croisée noire, ce fut à peine si elle le remarqua.

— Regarde-moi, dit-il avec douceur.

D'une main caressante, il lui redressa le menton, et elle vit que son oncle souriait, ses yeux rouges baignés de larmes, ses lèvres ouvertes sur un tendre murmure :

— Reva.

Chapitre 8

FRENTIS

Ils vécurent en pleine nature dix jours durant, tapis dans les profondeurs des collines boisées sises au nord de la Tour du Sud, loin des routes et des patrouilles qui les écumaient probablement. Cela n'empêchait pas la Garde du Sud de les traquer impitoyablement à l'aide de pisteurs et de chiens, les forçant à lever le camp chaque jour et à multiplier les fausses pistes dans l'espoir d'orienter leurs poursuivants vers la frontière cumbraëline. Cette course-poursuite incessante ne leur laissant guère le loisir de chasser, la faim ne tarda pas à les tenailler, à peine trompée par les rares champignons ou racines récoltés en chemin. Ils se blottissaient l'un contre l'autre à la nuit tombée, de peur qu'un feu les fasse repérer.

Encore obnubilée par son échec, la femme se murait désormais dans un silence maussade, ses yeux habités d'une lueur indécise jusqu'alors inédite. Frentis, qui espérait puiser dans ce revirement quelque réconfort, trouver dans cet indice de fragilité une mesure de courage, dut bientôt se raviser. Car c'était une nouvelle menace, bien plus dangereuse qu'auparavant, qui couvait à présent dans son regard. Bien que révolté par leur intimité naissante, il la connaissait suffisamment pour savoir que ses ruminations actuelles ne pouvaient aboutir qu'à une ferveur assassine renouvelée. Elle avait beau mépriser les croyants de toute sorte, elle vouait au meurtre un culte digne du plus fanatique des Cumbraëliens.

— Je ne t'en tiens pas rigueur, mon bien-aimé, lui dit-elle un soir, prenant la parole pour la première fois depuis plusieurs jours. Ne va pas croire ça. Je suis la seule responsable, je m'en rends compte à présent. Entre l'euphorie de notre amour et la puissance conférée par le don de Revek, je me suis laissé bercer par une illusion d'invulnérabilité. J'ai eu du mal à le digérer, mais j'ai compris la leçon.

Au dixième jour de leur fuite, ils découvrirent une hutte de

forestier. Bien que délabré et envahi de ronces, l'endroit leur offrait un couvert suffisant pour dissimuler une flambée nocturne. Parti en quête de nourriture, Frentis rapporta sa sempiternelle ration de racines et de champignons, auxquels s'ajoutait cette fois-ci une truite pêchée à la main dans un ruisseau voisin, alors que l'animal s'aventurait trop près de la berge. Il la vida, l'enveloppa dans des feuilles d'oseille et la fit cuire sur le feu. La femme engouffra sa part avec un enthousiasme féroce.

— La faim reste de loin le meilleur des assaisonnements, déclara-t-elle quand elle eut fini, un sourire satisfait sur les lèvres.

Frentis dévorait son repas en silence.

— Tu es inquiet, reprit-elle en se rapprochant pour se presser contre lui. Tu te demandes quelle sera notre prochaine cible une fois à Castellarin. Même si je pense que tu le sais déjà.

Frentis se surprit à regretter son amertume, un sentiment qu'il put exprimer librement ce soir-là. Sa compagne n'entravait plus que rarement sa liberté de parole, ces derniers temps, comme rassurée par les phrases éparées, si dénuées de chaleur soient-elles, qu'il lui accordait. « Pourquoi n'es-tu pas morte à la Tour du Sud ? » voulut-il lui lancer avant de se reprendre. Il avait conscience qu'ils approchaient d'un événement d'importance, quelque étape décisive de cette cause démente qu'elle prétendait servir, et cette intuition lui suffisait pour deviner ce que cela impliquait.

— Que dirais-tu de passer un marché avec moi ? préféra-t-il demander.

La question lui valut un regard étonné de sa compagne.

— Un marché, mon amour ?

— « Mon amour », répéta-t-il. Pas un jour ne passe sans que tu m'affables de ce mot. Et tu y crois, n'est-ce pas ? Toi qui as vécu si longtemps, jamais tu n'avais aimé avant de me rencontrer.

Le visage soudain fermé, le regard empreint de lassitude, la femme acquiesça en silence. Sans doute s'attendait-elle à quelque nouvelle pique ou vexation pétrie de haine.

— Tu veux que je t'appartienne, poursuivit-il. Eh bien, je m'offre à toi. Nous vivrons ensemble aussi longtemps que tu le voudras, sans jamais que tu aies besoin de me contraindre. Je cesserai de lutter. Il nous suffit de partir, de trouver une retraite isolée, loin du monde, et d'y rester. Toi et moi.

Les traits figés de la Volarienne ne trahissaient pas la moindre émotion. Seuls le tressaillement de ses lèvres ou un occasionnel battement de paupières venaient troubler son immobilité.

— Tu peux lire en moi, dit-il. Tu sais donc que je ne te mens pas.

Quand elle prit la parole, ce fut d'une voix chargée d'émotion – il ignorait toutefois s'il s'agissait de colère ou de tristesse.

— Tu penses que c'est ce que je veux ?
— Non, c'est ce que je propose.
— En échange de quoi ?
— D'une... reconversion. Mettons un terme à cette folie meurtrière et laissons la vie sauve à la cible qui nous attend à Castelvarin, quelle qu'elle soit.

Elle ferma les yeux et tourna la tête, son profil parfait ourlé de rouge par la lueur des flammes.

— Quand j'avais ton âge, seule la haine m'habitait. Une haine aussi pure, aussi incandescente qu'un amour brûlant ; une haine en réalité si puissante qu'associée à mon Don elle résonna par-delà l'abîme jusqu'aux oreilles d'une entité qui, elle aussi, avait un marché à me proposer. Un marché que j'ai accepté, mon tendre amour. Une sombre alliance scellée dans un océan de sang, et à laquelle je ne peux me dérober.

Elle rouvrit les yeux et tourna vers lui un visage empreint d'une telle tristesse, d'un tel trouble qu'il eut du mal à soutenir son regard.

— Tu me proposes de nous trouver une retraite à l'écart du monde. Un tel endroit n'existe pas, pas pour l'Allié. Notre seule chance est d'accomplir son dessein, comprends-tu ? de lui offrir le triomphe qu'il attend depuis toujours, d'apposer la dernière touche à sa toile de mort. Alors seulement nous serons maîtres de notre destin. Ce jour venu, mon amour, nous n'aurons plus besoin de fuir, plus besoin de nous cacher, je te le promets. Offrons-lui sa victoire, puis brûlons tout ce qui nous retient, et lui avec.

Comme il détournait le regard, elle s'approcha de lui, lui enlaça la taille et nicha sa tête contre son épaule.

— Je finirai par te tuer, dit-il. J'espère que tu t'en rends compte.

Elle déposa un baiser au creux de son cou. Pour une fois, il ne tressaillit pas au contact de ses lèvres, quand bien même elle lui en avait laissé la possibilité.

— Dans ce cas, mon bien-aimé, souffla-t-elle, son haleine chaude caressant sa peau, tu te condamnerais à jamais, toi et tous les êtres de ce monde.

Ils restèrent embusqués trois jours supplémentaires, jusqu'à ce que se dissipent les aboiements lointains des chiens et l'odeur des feux de camp de leurs poursuivants. Ils se dirigèrent alors vers le nord, toujours sur leurs gardes, prenant soin d'éviter les routes et les sentiers trop fréquentés, trop méfiants même pour aller chaparder de quoi manger dans les rares fermes qu'ils croisaient en chemin. La femme faisait montre désormais d'une volonté de fer, une détermination opiniâtre qui n'admettrait plus le moindre échec. Elle desserrait rarement les lèvres et ne le chevauchait plus à la nuit tombée. Ils

voyageaient, dormaient et chassaient côte à côte, rien de plus.

Il leur fallut deux semaines pour atteindre les plaines puis la route du pont de la Saline, tous deux amaigris et crottés par leur séjour dans la forêt. Curieusement, la femme semblait se réjouir de leur état misérable.

— Les esclaves en fuite sont rarement bien nourris, dit-elle la veille de leur entrée dans la cité.

Trop pauvres pour payer le péage et craignant d'attirer l'attention des gardes en faction, ils préférèrent camper sur la rive du fleuve à quelques kilomètres en amont du pont.

— Nous nous sommes rencontrés dans les fosses, lui apprit-elle. Deux esclaves jetés dans la même geôle afin que nous nous reproduisions. Je n'étais qu'une enfant lorsqu'on m'a arrachée à mon peuple – disons l'une des farouches tribus du Nord, peu importe le nom. Des guerriers réputés, la plupart des Kuritaï proviennent de couples capturés dans les steppes septentrionales. Je m'attendais à ce que tu te montres bestial, que tu m'imposes ta concupiscence et souilles ma chair innocente. Mais tu as su faire preuve de douceur, et avec le temps l'amour a éclos entre nous, à tel point que nous avons fini par préparer notre évasion. Au terme d'un voyage à travers l'Empire parsemé d'embûches et d'aventures sanglantes, nous sommes parvenus à Volar où nous avons embarqué clandestinement à bord d'un navire en partance pour l'Occident, jusqu'au port de Castelvatin. Là, un seigneur bienveillant reconnaîtra ton visage et t'accueillera parmi les siens.

Elle esquissa un sourire en constatant l'air étonné de son compagnon à la mention d'un seigneur bienveillant.

— Tout cela a été planifié de longue date, mon amour. L'Allié dispose de nombreux pions.

Ils traversèrent la Saline à la nage le lendemain matin, le soleil encore jeune soulevant des nappes de brume à la surface du fleuve tandis qu'ils fendaient le courant pour atteindre la rive opposée. Devant la porte ouest de la cité, des gardes arrêtaient les chariots à l'approche et repoussaient les nouveaux arrivants sur le bord de la route. La raison de ce dispositif leur apparut peu après, lorsque le premier régiment surgit à la porte grande ouverte. Frentis reconnut sans mal son étendard, un sanglier aux défenses rouges, celui du trentième régiment d'infanterie. Anéanti à Untesh, il était manifestement rené de ses cendres. Lui succédait le seizième d'infanterie – les Hures Noires –, suivi à son tour par un autre régiment, puis encore un ; et ainsi de suite, comme si toute la Garde du Royaume se voyait soudain mobilisée. Ils s'approchèrent d'un groupe de badauds en plein commérage, et distinguèrent les mots

« Cumbraël » et « Seigneur de la Tour ».

— Nous n'avons pas démerité, en fin de compte, murmura la femme tandis que la Garde du Royaume continuait de défiler.

Frentis dénombra en tout dix régiments d'infanterie et cinq de cavalerie au complet avant qu'émerge enfin le dernier peloton dont les capes bleu nuit, les cottes de mailles et les cervelières en cuir juraient avec l'équipement en vigueur dans l'armée régulière. Les hommes marchaient sous une bannière frappée d'un loup en pleine course au-dessus d'une tour. Leur haut maréchal, bien plus jeune que les autres, dégageait une impressionnante aura de compétence et d'autorité, nullement entamée par sa carrure relativement modeste. Lui aussi arborait l'uniforme d'un frère du Sixième Ordre.

L'entrave mentale comprima l'âme de Frentis lorsqu'il voulut se signaler, son cri avorté mourant dans sa gorge avant même qu'il songe à le formuler. La femme lui dédia un sourire navré, puis le força à détourner le visage.

— Le temps des retrouvailles n'est pas encore venu, mon amour.

Il ne put donc regarder Caenis mener ses Pisteloups hors de Castellarin, tandis qu'aucun des vétérans n'eut l'idée de s'intéresser à ce mendiant athlétique et débraillé perdu dans la foule.

Le quartier ouest demeurait tel que dans les souvenirs de Frentis, en peut-être un peu plus propre. Il y retrouva chaque rue, chaque venelle, chaque maison de son enfance, même si toutes semblaient avoir rapetissé depuis. À l'époque, l'endroit lui faisait l'effet d'un vaste labyrinthe, tour à tour terrain de jeu rêvé pour un tire-laine impétueux puis mortel champ de bataille lorsque les bandes rivales s'affrontaient. On l'avait autorisé à traîner au pied d'une masure condamnée, rue de l'Attrape. La femme qui vivait là avait de longs cheveux hirsutes, des yeux ternis par l'abus d'andrinople et un compagnon qui puait la pisse et le gin. On avait retrouvé le corps exsangue et lardé de coups de couteau de celui-ci à l'arrière d'une taverne, victime de quelque stupide querelle. Frentis ne se rappelait pas son visage. La femme aux cheveux hirsutes avait disparu peu après ; certains racontaient qu'elle avait rejoint un bordel, d'autres qu'elle s'était jetée dans le fleuve. Si elle avait eu un nom, Frentis ne l'avait jamais connu.

— Ne t'en fais pas, lui glissa la Volarienne en lui pressant la main. Tu auras bientôt oublié tout ça. Plus de mauvais souvenirs pour mon époux.

Elle l'entraîna dans le quartier des entrepôts, s'arrêta devant une porte ornée d'un symbole tracé à la craie – deux cercles entrecroisés –, frappa à la porte et attendit. L'homme qui leur ouvrit portait un costume de matelot défraîchi, mais Frentis reconnut immédiatement en lui un Kuritaï. Sa stature imposante et son allure martiale ne

trompaient pas. Il gratifia la femme d'un signe de tête respectueux en lieu et place de révérence, puis se déporta sur le côté. Des rangées de tonneaux occupaient tout l'espace de l'entrepôt, à l'exception d'une petite section centrale où patientaient dix autres Kuritaï, leurs glaives à portée de main. Tous se courbèrent à l'entrée de la femme.

— Qui est l'Aîné parmi vous ? demanda-t-elle.

Le Kuritaï qui leur avait ouvert s'avança.

— Moi, maîtresse.

— Tout est prêt ?

— Oui, maîtresse.

— Quelle cible vous a-t-on assignée ?

— Le palais. Nous l'attaquerons une heure après votre arrivée.

Après cela, nous nous rassemblerons à la porte nord pour lancer l'assaut sur la Loge du Sixième Ordre.

— Votre effectif ?

— Toutes les compagnies clandestines, maîtresse, plus un peloton de cavalerie franche. En tout, notre force compte près de cinq cents hommes.

La femme coula un regard vers Frentis.

— Ça ne suffira pas. Quand le général débarquera, faites-lui savoir qu'il nous faut tripler les effectifs. Sur mon ordre.

— Oui, maîtresse.

Elle regarda alentour et fronça les narines, assaillie par l'odeur de renfermé qui hantait l'entrepôt.

— Y a-t-il de quoi manger dans ce trou à rats ?

On leur offrit de la bouillie d'avoine agrémentée de baies, la pitance habituelle des Kuritaï que Frentis connaissait bien pour l'avoir dévorée chaque jour de sa captivité dans les fosses. En dépit de sa terreur croissante, il avait si faim qu'il engloutit coup sur coup deux bols de ce gruau. Il raclait encore son écuelle à l'aide de sa cuillère quand quelqu'un se mit à tambouriner sur la porte de l'entrepôt.

La femme hocha la tête en direction de l'Aîné, qui à son tour fit signe à deux de ses hommes. Ceux-ci tirèrent leurs épées et se fondirent dans les ombres de part et d'autre de la porte avant qu'il aille l'ouvrir. Un homme grand et richement vêtu fit alors son entrée dans l'entrepôt, ses traits lisses, presque délicats, assombris par une expression tout à la fois craintive et déterminée. La femme vint à sa rencontre et s'inclina respectueusement.

— Monseigneur.

L'homme opina, avant de fixer son regard sur Frentis.

— Est-ce vraiment lui ? Le roi repérera sans mal tout imposteur.

— Je vous assure, monseigneur, qu'il s'agit bien de frère Frentis, preux compagnon d'armes du roi revenu d'entre les morts, comme promis.

L'homme garda les yeux braqués sur Frentis.

— Le roi est-il droitier ou gaucher ?

Frentis répondit sans la moindre hésitation :

— Gaucher quand il écrit, droitier lorsqu'il manie l'épée. Il a très tôt dû apprendre à contrarier son inclination naturelle à se battre de la main gauche. Son père craignait que cela le désavantage au combat.

Comme l'homme émettait un grommellement satisfait, la Volarienne prit la parole :

— Pourquoi chercherions-nous à vous tromper, monseigneur ? N'avons-nous pas respecté chacun de nos engagements jusqu'ici ?

Il ignore sa question et balaya l'entrepôt du regard.

— Où se cache votre intermédiaire habituel ? Son visage, au moins, m'est familier.

— Vous le reverrez bientôt. Une fois la cité passée sous notre contrôle et notre arrangement conclu.

— Je souhaite poser une dernière condition.

Au léger pli de la bouche de la femme, à son infime froncement de sourcils, Frentis comprit que ce seigneur aux splendides atours venait de s'attirer une mort expéditive.

— Une condition, monseigneur ?

L'homme hocha la tête, passa sa langue sur ses lèvres. Il avait beau enfouir ses mains sous la doublure d'hermine de sa houppelande, Frentis savait qu'elles tremblaient.

— La princesse Lyrna sera bientôt de retour à Castelvarin. Le roi voudra l'avoir à son côté lorsqu'il accueillera son vieux camarade. Je vous demande de l'épargner. Elle ne devra subir aucuns sévices. Mettez-la à l'abri et confiez-la-moi. Ma collaboration en dépend. J'espère avoir été clair.

La Volarienne inclina la tête.

— La beauté de la princesse est légendaire. Il serait mesquin de notre part de vous priver d'un tel trophée.

Un éclair de colère passa dans le regard de l'homme.

— Elle ne doit en aucun cas apprendre le rôle que j'ai pu jouer dans cette... opération. J'ai à cœur de dépeindre ma survie et ma prochaine élévation sociale sous un angle favorable. Celui d'un homme pragmatique qui, plongé dans la tourmente, a su prendre les bonnes décisions.

À la vue du sourire de la femme, Frentis songea : *Une mort lente.*

— Encore de nouvelles conditions, monseigneur. Mais ne craignez rien, il en ira selon vos désirs.

Elle le guida jusqu'à la porte, ses traits empreints d'une expression de servilité savamment calculée – le visage d'une domestique au service d'un maître bienveillant.

— Le navire devrait débarquer dans un jour ou deux, reprit-elle.

Nous vous ferons savoir lorsque le moment sera venu de révéler frère Frentis.

Elle lui tint la porte ouverte avec un signe de tête déférent. Le seigneur parut sur le point de parler à nouveau – initiative qui lui aurait sans doute valu une fin plus douloureuse encore –, mais il se ravisa et s'empressa de quitter les lieux.

— Qu'en penses-tu, mon amour ? demanda la femme après avoir rejoint Frentis. Mérite-t-il le bûcher ou le fouet ?

— Dans le Royaume, le châtiment traditionnel pour les traîtres est la pendaison, répondit-il. Mais dans son cas, le bûcher me paraît plus approprié.

Cette nuit-là, il la regarda dormir et supplia de toute son âme les Défunts pour le retour de la démangeaison. Constatant qu'ils ne comptaient pas exaucer son souhait, il implora leur pardon et se tourna vers tous les dieux alpirans dont il se souvenait : la Pythie Sans-Nom du vieillard d'Hervellis ; Olbiss, le dieu des mers ; Martual, le dieu du courage que l'ami tailleur de pierre de Vaelin avait sculpté à Linesh. Comme eux aussi refusaient de l'aider, il abandonna définitivement tout espoir d'entrée dans l'Au-Delà et finit par solliciter le Père Universel cumbraëlien. *Si vous m'entendez, libérez-moi, faites revenir la douleur. J'abdiquerai la Foi, je quitterai l'Ordre et vous consacrerai le restant de mon existence. Mais libérez-moi, je vous en prie !*

Malheureusement pour lui, tout indiquait que le Père Universel restait aussi sourd à ses prières que le premier dieu ou la première âme défunte venue.

Les deux matins suivants, sa compagne et lui grimpèrent sur le toit de l'entrepôt à l'heure où la première marée gonflait les eaux du port. La Volarienne scrutait l'horizon, sans un regard pour le ballet des navires à l'approche ou en partance.

— Mon offre tient toujours, lui déclara Frentis le deuxième jour tout en maudissant la note de désespoir qui colorait sa voix – une voix de mendiant. Accepte, s'il te plaît.

Elle garda le silence, les yeux toujours tournés vers le large.

La voile tant attendue apparut peu après qu'eurent sonné les cloches de la dixième heure, surgissant d'une langue de brume pour révéler un navire marchand de taille moyenne qui battait pavillon volarien. Il n'avait pas vraiment belle allure : l'âge et l'usure avaient fini par ternir sa voilure et sa coque, tandis que sa ligne de flottaison basse trahissait le poids de sa cargaison.

— S'il te pl..., commença Frentis, immédiatement interrompu par une pression de son étau mental.

— Assez parlé, mon amour. (Elle se détourna de la mer et gagna l'échelle posée contre une paroi de l'entrepôt.) L'heure est venue.

Déguisés en dockers dépenaillés, leurs visages plongés dans l'ombre de leurs chapeaux, ils se rendirent dans le port afin d'attendre l'arrivée du navire. Une fois celui-ci à quai, on leur abaissa prestement la passerelle et ils montèrent à bord. Sans attirer l'attention des marins qui manœuvraient sur le pont, ils descendirent dans la cale où les attendait un quinquagénaire solidement bâti, que son pourpoint noir désignait comme propriétaire et capitaine du vaisseau. L'homme s'inclina profondément devant la Volarienne.

— Distinguée citoyenne.

Sans un regard pour lui, la femme avisa le contenu de la cale : plusieurs rangs d'hommes assis, murés dans un silence concentré. Environ trois cents guerriers, tous des Kuritai.

— Et la flotte ? s'enquit-elle.

— Elle attend derrière la ligne d'horizon, répondit le capitaine. Les navires passeront à l'attaque pendant la nuit. Nous avons abordé et incendié chaque navire croisé en mer – et leur équipage avec. Ces adorateurs de spectres ne vont rien voir venir.

Elle entreprit de se dévêtir.

— Nous avons besoin de nouvelles frusques, du genre de celles portées par les matelots les plus humbles.

Ils troquèrent donc leurs guenilles contre des cottes fines et de légères chemises en coton, un accoutrement à peine moins indigent que le précédent.

— Allez-y franchement, dit-elle au capitaine.

— Hors de mon navire, misérable chienne ! rugit-il alors en les repoussant sur le pont, un fouet brandi au-dessus de sa tête. Débarrasse-moi le plancher ! Et n'oublie pas d'emmener ton clébard du Royaume avec toi !

Tremblante et apeurée, la femme courut se réfugier sous le bras protecteur de Frentis, après quoi tous deux dévalèrent la passerelle pour bondir sur le quai.

— Estimez-vous heureux de ne pas servir de bouffetance aux requins ! tempêta le capitaine depuis le pont. Vous autres passagers clandestins ne méritez que ça !

Un cercle de badauds ne tarda pas à se former autour du couple enlacé sur le quai, attiré par le spectacle qu'augurait la tirade du capitaine. Frentis, pour sa part, couvait le port d'un regard émerveillé.

— Castelvarin ! lâcha-t-il dans un souffle.

La femme le serra dans ses bras, des larmes de joie au coin des yeux.

— Nous avons réussi, Frentis ! Après tant d'années !

Un homme de haute stature vêtu d'une houppelande doublée d'hermine fendit le petit attroupement, son front lisse creusé d'un pli étonné.

— Serait-ce... ?

L'air abasourdi, il s'avança pour exécuter une profonde révérence pénétrée de respect.

— Frère Frentis ! (Il se redressa et se tourna vers la foule.) Frère Frentis est de retour dans le Royaume !

Il fit signe à quelqu'un d'approcher – l'un de ses serviteurs à en juger par l'empressement avec lequel l'homme accourut à son côté.

— Courez au palais. Prévenez les gardes de l'arrivée imminente de frère Frentis auprès du roi.

L'homme hocha la tête.

— À vos ordres, seigneur Al Telnar.

Une rumeur parcourut les rangs des badauds tandis que le jeune Vassal entraînait le couple à l'écart des visages rayonnants et des mains tendues de la foule grandissante. *Ils me prennent pour un héros*, songea Frentis tout en dédiant un sourire pincé à ceux qui se mettaient à l'acclamer, sourds à sa prière intérieure : *Tuez-moi !*

Chapitre 9

Vaelin

Ils demeurèrent trois semaines auprès du peuple des Ours, consacrant les premiers jours à assouvir la faim des réfugiés grâce à l'approvisionnement continu en provenance du sud et à la viande d'élan livrée par intermittence par les bandes de chasseurs Eorhil. En dépit de cette aide salvatrice, les membres du clan semblaient pour la plupart dans une mélancolie toujours plus profonde, bercée néanmoins par les rires de plus en plus fréquents de leurs enfants. On déplora de nombreux morts parmi les plus âgés, trop affaiblis par leur périple exténuant à travers la Banquise. La première semaine, il leur fallut abandonner plusieurs dizaines de cadavres emmaillotés dans la plaine, car le peuple des Ours ne brûlait ni n'enterrait ses défunts, estimant que la nature se chargerait bien assez tôt de recycler leur chair.

S'il restait incapable de prononcer correctement le nom du chaman, Vaelin perçut à l'aide de ses visions que ce patronyme possédait des attributs de férocité ursine et de grand savoir, de sorte qu'il le baptisa Ours Sage. Ils communiquaient principalement par le biais de leurs chants, mais la régularité de leurs entretiens laissait bien souvent Vaelin à bout de forces et surmené. Il résolut donc d'enseigner, avec l'aide de Dahrena, la langue du Royaume au vieil homme.

— Ours ! s'exclama ce dernier en claquant d'une main son épais bâton après qu'elle lui eut demandé en esprit de quel animal il provenait.

— Et ça ? demanda-t-elle. (Elle fit courir ses doigts sur les nombreux glyphes gravés dans l'os.) Des mots ?

Le vieux chaman sourcilla, manifestement surpris par l'étendue de son ignorance. Vaelin avait fini par comprendre que la maîtrise de la Ténèbre de cet homme surpassait de loin la leur. Malgré son âge avancé, jamais le recours à son don ne semblait le fatiguer ; de même, il n'eut aucun mal à apprendre la langue du Royaume, en partie grâce

à sa capacité à puiser directement dans leurs âmes les objets et concepts exprimés par ces mots étrangers. Cette fois-ci, toutefois, la question de Dahrena le laissait perplexe.

— De l'écriture, lui dit Vaelin.

Il accompagna son intervention d'un léger chant mental : la notion de phrases figées en symboles.

— Ahhh ! (Ours Sage acquiesça en signe de compréhension, puis fit « non » de la tête.) Pas... mots.

Sa main glissa sur la multitude de glyphes inscrits dans l'os.

— Ça... pouvoir.

Au début de la deuxième semaine, une fois les réfugiés suffisamment rétablis pour lever le camp, Dahrena décida de mettre le cap sur le sud-ouest.

— Je connais un bras de mer à quatre-vingts kilomètres d'ici, le long de la côte, expliqua-t-elle. La forêt regorge de gibier et la pêche y est bonne. La colonie établie là-bas il y a plusieurs années a fini par plier bagage lorsque le gisement de saphirs s'est révélé trop pauvre pour lui permettre d'endurer les rigueurs de l'hiver. Un écueil qui ne devrait pas gêner nos nouveaux amis outre mesure.

Au fil du voyage, Vaelin parvint à reconstituer la succession d'événements qui avaient fini par pousser ces gens à l'exil. Ours Sage lui fit le récit d'innombrables années passées sur la Banquise, à guerroyer avec le peuple des Tigres à l'ouest et à commercer avec le peuple des Loups au nord. Les générations s'étaient succédé ainsi, immuables, jusqu'au jour où le peuple des Tigres avait redoublé d'ambition. Un nouveau chaman semblait avoir pris leur tête, un sorcier redoutable dont la maîtrise des bêtes imposait le respect. Son influence ne tarda pas à se faire sentir au sein du clan qui, de plus en plus mécontent de son sort, se mit à lorgner le vaste terrain de chasse de ses voisins. Mais malgré tous ses tigres de guerre et tous ses faucons-dards, Le chaman ne pouvait les vaincre seul, de sorte qu'il entreprit de sceller une alliance avec les forgers du sud de la Banquise. Un peuple étrange, qui inspirait à ses voisins un mépris teinté d'incompréhension – il passait toute l'année au même endroit et se barricadait une fois les premières neiges venues – et qui avait pour seul mérite de fondre des outils en échange de fourrures. Au cours des derniers siècles, cependant, les forgers avaient changé. On les voyait s'aventurer de temps à autre dans le Nord, animés de sinistres intentions. Des enfants disparaissaient, qu'on apercevait plus tard emmenés vers le sud, des fers aux pieds. Le peuple des Ours exerçait des représailles, bien entendu, car un crime ne peut rester impuni dans la Banquise, et de nombreux forgers trouvèrent la mort, mais il en venait toujours plus. Tant et si bien que le chaman du peuple des Tigres en avait profité pour se rapprocher d'eux.

— Mais vous les avez vaincus, dit Vaelin en se rappelant la vision du terrible affrontement qui avait opposé les ours et les tigres. Vous les avez repoussés dans les Hauts Confins, où ils ont fini par périr.

— Perdu... beaucoup hommes, répondit Ours Sage. Beaucoup ours. Trop.

Leur victoire s'était avérée n'être qu'un répit, et de surcroît fort coûteux. Lorsque les Volariens avaient débarqué en force dans le Nord, leur faible nombre ne leur avait pas permis de tenir tête aux envahisseurs. Le peuple des Loups avait fui vers l'est, le peuple des Ours vers l'ouest, laissant à jamais la Banquise derrière eux.

Baptisé le Détroit du Miroir en raison de la tranquillité de ses eaux, le bras de mer reflétait à la perfection les versants boisés qui cernaient la lagune. Dahrena les guida sur la rive orientale jusqu'au site de l'ancienne colonie, dont la palissade délabrée abritait une poignée de masures envahies de lierre et de mousse. Ours Sage leur accorda un rapide coup d'œil avant de tourner son attention vers la mer.

— Bateaux, dit-il.

— Je pourrai vous en faire livrer, proposa Vaelin.

Le chaman secoua vigoureusement la tête.

— Nous construire bateaux.

Il disparut ensuite dans la forêt en compagnie d'un groupe de jeunes gens, et bientôt retentit dans les sous-bois le son clair de l'abattage. Ils reparurent quelques heures plus tard, les bras chargés d'un grand nombre d'arbres de taille moyenne qu'ils s'affairèrent aussitôt à dépouiller de leur écorce. Une fois le bois mis à nu, quelques coups de hache bien placés suffirent à fendre les troncs en deux, pour mieux les évider et les tailler en forme de coque rudimentaire par la suite. Deux jours plus tard, le peuple des Ours disposait d'une flotte de dix pirogues, que viendraient bientôt grossir les nombreuses autres embarcations encore en chantier sur le rivage. Le produit de leur pêche dans le détroit – de grandes quantités de morue et quelques saumons – s'avéra tout aussi impressionnant.

Ils ne firent aucun effort pour remettre la colonie en état, allant même jusqu'à démolir certaines cabanes pour alimenter leurs flambées. Ils préféraient dormir dans leurs abris traditionnels, des huttes de branches entortillées recouvertes de peaux ou de feuillage, qu'ils pouvaient facilement replier au moment de lever le camp.

— Nous nomades, expliqua un jour le chaman après que Vaelin lui eut demandé où ils comptaient s'établir. Foyer dans... cœur, pas endroit.

Un enfant naquit cette nuit-là, une petite fille mise au monde grâce à la volonté de fer de sa mère et au sacrifice de toute sa famille, qui s'était privée de rations afin de mieux nourrir la parturiente. Lorsque

le chaman émergea de l'abri, il leva le petit être vagissant vers les cieux et entonna une impénétrable bénédiction, que le clan rassemblé écouta dans un silence religieux. Vaelin sentit alors se lever la chape de désespoir qui pesait sur ce peuple depuis leur rencontre. Il vit des sourires illuminer leurs visages, des larmes dévaler leurs joues. Ils avaient peut-être perdu leur nom, mais ils avaient enfin retrouvé la vie.

Il leur fit ses adieux le lendemain matin, après leur avoir promis d'accompagner le prochain ravitaillement prévu deux mois plus tard – une initiative probablement superflue, au vu des qualités de chasseurs des membres du clan. Ours Sage irradiait de gratitude lorsqu'il serra la main de Vaelin, mais ce dernier perçut également en lui une profonde inquiétude.

— Volaaariiens, dit-il. Eux revenir.

— Ils ne peuvent plus vous atteindre, à présent, répondit Vaelin. Et s'ils devaient essayer, nous les repousserions ensemble.

L'humeur du chaman s'assombrit alors, prélude à une vision teintée de regret : *une armée, de sombres colonnes d'infanterie et de cavalerie parcourant une plaine de glace, une incommensurable cohorte en mouvement vers un lointain port du Sud.*

— Eux pas venir... pour nous. Mais pour vous.

Il chevaucha en silence pendant une grande partie de la journée, obnubilé par la sinistre prédiction du vieillard.

— Ils ont baptisé l'enfant Yeux Noirs, lui apprit Dahrena depuis sa propre monture. En votre honneur.

Il hocha la tête d'un air distrait. *Il évoque une armée en marche vers le Royaume, mais mon chant reste silencieux à ce sujet. Sans compter qu'un océan nous sépare de Volaria.*

— J'ai hâte de rentrer, reprit Dahrena. Il y a bien des années que je n'ai pas passé plusieurs semaines en selle. Je crains d'avoir un peu trop pris goût à mon confort.

— J'aimerais rendre visite à mes amis avant de regagner la tour. Si vous souhaitez toujours m'accompagner.

— Avec joie, monseigneur.

Elle sombra dans le silence pendant quelques instants, puis lâcha un petit rire.

— Ma dame ?

— Oh ! je viens seulement de me rappeler une remarque de frère Kehlan. « Ils nous envoient un va-t-en-guerre », disait-il. En réalité, ils nous ont envoyé un va-t-en-paix.

Cette nuit-là, il s'installa à l'écart du feu de camp autour duquel devisaient Dahrena, le capitaine Orven et sa compagne Eorhile. Une fois suffisamment loin pour ne pas se laisser distraire par leur

conversation, il se mit à chanter. Il tourna d'abord son attention vers sa sœur, qu'il trouva dans sa chambre au sommet de la tour, en train d'apposer les dernières touches à un tableau du port. Sous ses doigts experts, des navires et matelots plus vrais que nature semblaient sortir de la toile. Elle avait l'air heureuse, absorbée par son travail, mais il souffrait de la voir si solitaire.

Vint le tour de Reva, qu'il s'était jusqu'alors abstenu de sonder. À son grand soulagement, il la trouva saine et sauve, occupée à couvrir d'un regard noir – ce regard farouche qui lui manquait tant – une femme plantureuse porteuse d'un parchemin. Les deux femmes se trouvaient dans une sorte de bibliothèque, dont les fenêtres donnaient sur les flèches jumelles de la cathédrale d'Altor. Il s'étonna de découvrir son ancienne protégée ficelée d'une robe somptueuse, dans laquelle elle se tortillait d'inconfort et d'ennui face à l'autre femme, dont les traits lui étaient vaguement familiers. Il vit le front de Reva se plisser au moment où elle décochait à son interlocutrice une insulte probablement mordante. La femme, toutefois, se contenta d'éclater de rire avant de tendre la main vers un nouveau parchemin.

Il se tourna ensuite vers Caenis, qu'il trouva en campagne avec la Garde Royale, entouré des officiers des Pisteloups. Il ne reconnut que trop bien la gravité de leur expression : celle d'hommes envoyés à la guerre. *De nouveaux troubles dans le Royaume ?* se demanda-t-il en sentant son malaise grandir. *Ou quelque chose de pire ?*

Comme à son habitude, Caenis ne semblait guère s'inquiéter de la bataille prochaine, distribuant ses ordres avec l'aplomb péremptoire que Vaelin lui connaissait. Son chant se para d'une note de tristesse tandis qu'il observait son frère. Les mots échangés lors de leur dernière entrevue continuaient de peser sur son cœur.

Il sentit un froid glacial l'envahir, signe qu'il lui faudrait bientôt interrompre son exploration, et décida de dépenser ses dernières forces à la recherche de Frentis. En vain, comme toujours. Le chant se fit soudain dissonant, et ses images fragmentées : un amas de rochers dans un désert broussailleux, une maison en flammes, un navire à l'approche d'un port... Cette dernière vision le piqua au vif, quand bien même elle ne dura que quelques secondes. La mélodie qui l'accompagnait se modula de sinistre manière à mesure que le vaisseau fendait les vagues, sa coque et sa voilure ternies par les ans...

Un frisson puissant s'empara de lui, privant son corps de toute chaleur, et il comprit qu'il était temps d'arrêter. Il s'efforça d'ouvrir les yeux dans l'espoir d'apaiser son chant, mais celui-ci reprit de plus belle, sauvage et indompté. La vision du navire vola en éclats, remplacée par un sentier perdu dans les profondeurs de la forêt d'Urlish, foulé par les sabots d'un poney que montait une jeune femme aux cheveux d'or. Un régiment de cavalerie l'escortait, et près d'elle

chevauchait une imposante Lonake. *Lyrna*... Si la princesse avait encore gagné en beauté depuis leur dernière rencontre, les récentes épreuves qu'elle avait traversées semblaient l'avoir affectée en profondeur. Elle dégageait une assurance autrefois absente, et les rires qu'elle partageait avec la Lonake témoignaient d'une réelle amitié entre les deux femmes. De même, l'intelligence farouche qu'elle s'employait autrefois à dissimuler embrasait à présent son regard, intense, insoumis. La partition du chant se fit plus grave à mesure que la vision s'attardait sur le visage de *Lyrna*, éclipsant à présent toute autre pensée, et la note sinistre qui accompagnait le roulis de l'ancien navire s'étira, puis monta en puissance jusqu'à se muer en cri...

Une violente quinte de toux le secoua et il sentit du sang lui dévaler le menton. Il convulsait sur le dos, pris de haut-le-cœur, tremblant de la tête aux pieds.

— Tout doux, monseigneur, lui parvint la voix de Dahrena en un lointain murmure.

Il sentit les mains chaudes de celle-ci sur ses joues, entrevit son front plissé d'inquiétude.

— Vous avez quelque peu présumé de vos forces, j'en ai peur.

— Lorsque j'ai vécu avec les Seordah, j'ai rencontré une femme. Une femme très âgée, toute petite, mais qui inspirait à chaque membre de la tribu un respect infini, raconta Dahrena.

Elle jeta une bûche dans le feu de camp et Vaelin, blotti dans sa cape, se rapprocha des flammes autant que possible. Le froid glacial qui s'était emparé de lui avait légèrement reflué, mais il grelottait toujours.

— J'ai immédiatement perçu son Don, poursuivit Dahrena. Et elle le mien. Contrairement à nous, les Seordah parlent ouvertement de la Ténèbre, ils en débattent, tentent de percer son mystère, quand bien même sa nature profonde continue d'échapper aux plus sages d'entre eux. Elle m'a appris quelque chose au sujet de ces dons : plus leur puissance est grande, et plus le prix à payer est important. Elle s'efforçait par conséquent de limiter l'emploi du sien, qui était d'une rare puissance. Chaque utilisation la rapprochait un peu plus de la mort, et elle souhaitait voir grandir ses petits-enfants. Je ne l'ai vue s'en servir qu'une seule fois, à l'approche de l'été. Les incendies sont monnaie courante dans la grande forêt à cette période ; le petit bois sèche vite et il suffit d'un éclair pour que des hectares partent en fumée. Les Seordah ne craignent pas ces grands feux estivaux. Au contraire, même, ils s'en réjouissent, car ils éclaircissent la forêt lorsqu'elle se fait trop dense pour la chasse, et permettent à des arbres plus forts de pousser sur son tapis de cendres. Mais parfois, les incendies prennent trop d'ampleur, et quand deux d'entre eux se

rencontrent, ils donnent naissance à un brasier dévorant qui détruit plus qu'il ne renouvelle. Et il faisait une chaleur étouffante, cet été-là.

» Quand l'incendie se déclara, sa progression foudroyante nous prit de court. Il se propageait d'arbre en arbre, tel un immense monstre affamé qui comptait bien faire de nous son prochain repas. Il encerclait le campement de toutes parts. Nous nous étions rassemblés au centre et mes frères et sœurs avaient entonné leurs chants de mort. C'est alors que cette vieille femme chétive a fait un pas en avant. Sans prononcer la moindre incantation, sans esquisser le moindre geste. Elle se tenait simplement face au brasier, les yeux plongés dans son ventre de feu. Et alors le ciel... le ciel a viré au noir. Le vent s'est mis à souffler, des rafales glacées, cinglantes, porteuses de pluie, une pluie si torrentielle qu'elle nous plaqua au sol sous ses trombes d'eau, à tel point que je crus n'avoir échappé au feu que pour mieux périr noyée. Les tourbillons de fumée dégagés par l'extinction des flammes nous enveloppèrent et, quand ils se dissipèrent, l'incendie était éteint. Seules subsistaient des souches d'arbres humides et noircies, ainsi qu'une vieille femme gisant au sol, le visage aussi ensanglanté que le vôtre un peu auparavant.

Vaelin se frotta les mains dans l'espoir d'empêcher ses dents de claquer.

— E-elle a survécu ?

Dahrena esquaissa un petit sourire et hocha la tête.

— Une saison de plus. À ma connaissance, jamais plus elle ne fit appel à son don. Curieusement, l'été prit fin ce jour-là. La pluie et le vent ont éclipsé le soleil jusqu'à ce que l'automne doré vienne nous délivrer. Elle me confia avoir mal mesuré son intervention, de sorte qu'il faudrait du temps pour que l'équilibre revienne.

Dahrena tendit une main vers le feu et laissa la chaleur caresser ses doigts.

— Nos dons se confondent avec nous-mêmes, monseigneur. Ils ne proviennent pas de l'éther, mais participent de notre être au même titre que nos pensées ou nos sens. Et comme pour tout, ils requièrent de l'énergie, une énergie qui s'épuise chaque fois qu'on y a recours, tout comme ce bois qui se consumera jusqu'à s'étioler en un amas de cendres. (Elle retira sa main, son visage soudain grave.) En tant que Premier Conseiller, je vous enjoins de prendre de plus grandes précautions à l'avenir.

— Q-quelque chose approche, bégaya-t-il, les mâchoires crispées. Mon chant a voulu m'avertir.

— Vous avertir de quoi ?

Le visage de Lyrna... le cri de la voix du sang...

Il ferma les yeux pour se prémunir de la vision, craignant le retour du chant, conscient qu'il ne survivrait pas à une nouvelle aria.

— J-je l'ignore. M-mais j-je connais un Doué qui saura peut-être, l'un des membres du groupe réfugié au T-ténébreux Conclave... Un dénommé Harlick.

En dépit des protestations de Dahrena qui souhaitait le garder alité un jour de plus, Vaelin enfourcha Flamme au petit matin, se cramponna aux rênes et ne parvint à rester en selle que par un extraordinaire déploiement de volonté – et l'aide occasionnelle du capitaine Orven qui dut à plusieurs reprises le retenir de glisser au sol. Bien que manifestement décontenancé par la maladie aussi soudaine qu'inexpliquée de son Seigneur de la Tour, l'officier de la Garde Royale, en bon militaire, se garda bien de poser la moindre question. Loin de partager les scrupules de l'officier, Insha ka Forna ne se priva pas de commenter l'état du souffrant, ponctuant la journée de remarques caustiques à l'intention de Dahrena. Vaelin jugeait préférable de ne pas demander de traduction, quand bien même le malaise visible d'Orven trahissait sa maîtrise croissante de la langue eorhile.

À son grand soulagement, Vaelin sentit son corps se réchauffer aux alentours de midi et ses violents frissons l'abandonner peu avant l'installation du campement. Mais la vision persista malgré tout ; le visage de la princesse hantait ses pensées encore et encore, entêtant, obsédant. Tout au long de sa captivité, jamais il n'avait usé de son chant pour l'observer, moins par rancune que par indifférence. Si la colère qu'il éprouvait à son encontre s'était dissipée le jour de l'évacuation, dans le port de Linesh, la princesse ne lui inspirait d'autre sentiment qu'un profond respect pour l'acuité de son intellect. Son ambition était trop grande et leur crime commun trop effroyable pour permettre l'éclosion d'une quelconque idylle ou amitié. Il arrivait parfois à Vaelin de revenir sur ce verdict, lorsqu'il entendait sa voix du sang entonner la mélodie de sa dernière vision de la jeune femme, alors qu'elle donnait libre cours à ses larmes dans l'intimité de son palais. Mais il avait toujours résisté à l'appel du chant, préférant se concentrer sur Frentis et, de temps à autre, Sherin. Il ne percevait alors que des fragments épars de son camarade et des visions de plus en plus opaques de son amante.

Est-ce parce qu'elle a tiré un trait sur notre amour ? se demandait-il souvent. Il comprenait à présent que la voix du sang n'était pas toute-puissante, qu'elle ne pouvait atteindre que ceux qu'il connaissait intimement, des êtres qui avaient, d'une manière ou d'une autre, effleuré son âme. Et même alors, la netteté des visions pouvait laisser à désirer. Ses premiers aperçus de Sherin, lumineux, diaphanes, lui faisaient l'effet d'un coup d'œil jeté sur la surface polie d'un miroir ; un miroir qui, avec le temps, avait fini par s'obscurcir

irréremédiablement. La dernière fois qu'il l'avait aperçue, elle se trouvait au côté d'Ahm Lin dans la cour d'une demeure à l'architecture inconnue, en pleine conversation avec un homme dont l'habit civil cachait mal sa nature de guerrier. L'étranger avait beau s'efforcer de dissimuler l'estime que Sherin lui inspirait, sa façon de l'observer, de la dévisager ne faisait aucun doute sur la nature de ses sentiments. Vaelin aussi avait jadis arboré la même expression. Puis la vision s'était dissipée, ne laissant que douleur et regret dans son sillage. Il avait laissé passer un an avant de faire une nouvelle tentative et quand il avait retrouvé la trace de Sherin, il n'avait rien obtenu de plus qu'une impression d'air pur et d'altitude, comme si elle se tenait au sommet d'une montagne... Ça et autre chose : la certitude qu'elle était heureuse.

Le voyage vers la Pointe de Nehrin – ou Ténébreux Conclave, selon le terme employé par sœur Virula – leur demanda presque une semaine supplémentaire, en raison du relief montagneux et des nombreuses forêts qu'ils durent traverser. Ils purent en chemin profiter de l'hospitalité de nombreux hameaux et colonies, ce qui permit à Vaelin de mieux comprendre les aspirations, bonheurs et revers de fortune de ceux qui choisissaient de s'établir dans les Confins.

— J'ai filé dans le Nord y a quatre ans de ça, m'seigneur, lui confia un batelier édenté originaire d'Asraël sur la rade de l'Anse de Lowen, un petit port desservant les mines situées à quelque soixante kilomètres au sud du Détroit du Miroir. Je manœuvrais des barges sur la Saline depuis tout petiot, jusqu'à ce que l'amiral m'appelle à servir sous les drapeaux. La moitié de la flotte a disparu depuis, bradée pour rembourser les dettes de guerre. J'ai fini à quai, avec rien d'autre que mon vieux paletot sur mon dos. Alors j'ai embarqué sur un navire de commerce, direction les Confins. J'avais pas un sou en poche à mon arrivée, et me voilà père d'un petit gars, avec une femme, une maison et même une barque rien qu'à moi.

— Le Royaume ne vous manque pas ? lui demanda Vaelin.

— Ah ça ! sûrement pas. Là-bas, on hérite de sa condition. Ici, on la construit. Et puis sentez-moi cet air... (Le batelier rejeta la tête en arrière et huma profondément.) Plus pur, plus doux. Dans le Royaume, j'avais l'impression d'étouffer.

La Pointe de Nehrin se dressait au sommet d'un promontoire surplombant une baie en forme de faucille, ourlée d'une plage de sable blanc sur laquelle venait s'écraser le ressac. Le hameau comptait peut-être quarante demeures, de solides bâtisses aux murs de pierre capables de résister au vent du large. Ils y pénétrèrent en fin d'après-midi, alors qu'une cavalcade d'enfants surgissait d'un des plus gros

bâtiments. L'absence de corps de garde ou de délégation de la Foi sautait aux yeux.

Vaelin prit la direction d'un grand édifice au pied duquel un homme blond et barbu jouait avec un petit garçon tout aussi blond que lui, âgé de six ans tout au plus. L'enfant plongeait ses mains menues dans une pile de cailloux, en choisissait un et le projetait vers son camarade de jeu, qui s'amusait à les renvoyer en plein vol d'un coup de bâton. Malgré son jeune âge, le garçonnet faisait montre d'une puissance de frappe saisissante, alignant chaque tir avec précision et rapidité, sans toutefois parvenir à prendre en défaut son adversaire. En effet, le grand blond frappait immanquablement le projectile d'un geste sûr, son bâton brouillé par la vitesse... jusqu'au moment où il aperçut Vaelin. Comme paralysé, il n'acheva pas son geste et poussa un grognement de douleur lorsque l'un des cailloux de l'enfant rebondit sur sa poitrine.

— Je t'ai eu, papa ! glapit le petit garçon en sautillant d'excitation. Je t'ai eu ! Je t'ai eu !

Vaelin mit pied à terre à quelques pas de là, puis s'avança vers le grand blond. Celui-ci lâcha son bâton et courut à sa rencontre pour lui sauter dans les bras.

— Mon frère, dit Vaelin.

— Mon frère. (Nortah éclata de rire.) J'ai du mal à en croire mes yeux.

S'arrachant à son étreinte, Vaelin surprit le regard étonné du petit garçon et, derrière lui, des villageois rassemblés pour accueillir le nouveau Seigneur de la Tour. Au contact de tant de Doués, sa voix du sang entonna un puissant chant de parenté.

— Artis, lança Nortah au petit garçon. Viens donc saluer ton oncle.

L'enfant resta hébété quelques secondes de plus, puis exécuta une révérence maladroite.

— Mon oncle.

Comme Vaelin se courbait à son tour, il sentit baisser l'intensité de sa mélodie intérieure. *L'enfant ne possède aucun Don.*

— Cher neveu. Je constate que tu as le bras sûr, comme ton père.

— Et encore, tu ne l'as pas vu manier la fronde, dit Nortah. (Il se tourna afin de saluer Dahrena qui les avait rejoints.) Ma dame. Votre présence nous honore, comme toujours.

— Professeur, répliqua-t-elle en lui retournant sa révérence.

— J'ai entendu parler d'un retour de la Horde, reprit Nortah. Ce qui n'a pas manqué d'inquiéter mes concitoyens.

— Il ne s'agissait pas de la Horde, répondit-elle. Mais d'un peuple affamé en quête d'un refuge. Refuge que le Seigneur de la Tour ici présent leur a fourni.

— Mon pauvre frère privé de bataille, se moqua Nortah, une

étincelle au coin des yeux. Pas trop déçu, j'espère ?

— Bien au contraire.

Le regard de Nortah glissa sur le sac de toile pendu à la selle de Vaelin. Il plissa les paupières, mais s'abstint de tout commentaire.

— Venez, venez. (Il fit demi-tour, prit son fils par la main et leur fit signe de le suivre.) Sella aura hâte de vous voir.

Ils trouvèrent l'épouse de Nortah au coin d'une petite maison à un étage, occupée à étendre des draps lavés de frais sur une corde à linge. Non loin, une fillette d'environ quatre ans chevauchait un fauve gigantesque, ponctuant chaque rebond d'un gloussement ravi. À l'approche des nouveaux venus, l'animal découvrit deux rangées de crocs acérés et les chevaux piaffèrent nerveusement. Vaelin préféra donc les confier à Orven, qu'il chargea d'établir leur campement à bonne distance du hameau.

Sella s'approcha de Vaelin avec un grand sourire et l'effleura de ses mains gantées en signe de bienvenue. Elle était aussi ravissante que dans ses souvenirs, quoique considérablement plus enceinte : agitée par les bourrasques du large, sa robe soulignait l'arrondi de son ventre. *Des jumeaux*, dit-elle en langue des signes en suivant son regard. *Un garçon et une fille. Le garçon s'appellera Vaelin.*

— Oh ! n'allez pas lui imposer un tel fardeau, objecta-t-il en lui serrant la main.

— *Pas un fardeau. Une bénédiction.*

Elle tendit une main à Dahrena qui s'avança pour la serrer.

— Cela fait bien trop longtemps.

Danseneige approcha à pas feutrés. La tigresse, désormais de taille adulte, vint presser son énorme gueule contre la hanche de Vaelin, son ronronnement pareil à un roulement de tonnerre lointain lorsqu'il passa la main dans son épaisse fourrure blanche. La petite fille juchée sur son dos leva vers le Seigneur de la Tour deux yeux brillants de curiosité. La voix du sang émit un trille de reconnaissance et Vaelin sentit un torrent d'images éparses se déverser dans son esprit... *Jouets, friandises, rires et larmes...* Il grogna, pris d'un malaise soudain.

Sella frappa dans ses mains et les visions se dissipèrent. Avec une petite moue, la fillette regarda sa mère agiter un doigt dans sa direction.

— *Mes excuses*, reprit Sella. *C'est sa manière à elle de dire bonjour. Elle peine à comprendre que tout le monde ne possède pas ses talents.*

Vaelin s'accroupit afin de s'adresser à l'enfant.

— Je me présente : ton oncle Vaelin, dit-il. Comment t'appelles-tu ?

Un murmure mental lui répondit, délicat, presque timide. *Lohren.*

Comme Sella frappait de nouveau dans ses mains, la fillette fronça les sourcils et déclara d'une voix morne :

— Lohren.

— Ravi de faire ta connaissance, Lohren.
— J'ai fait un rêve, une fois, dit-elle avec un grand sourire. Je t'ai vu sur une plage. Il faisait nuit et tu tuais un homme avec une hache.
Sella la saisit par le bras et la descendit de force du dos de Danseneige. De sa main libre, elle leur mima le geste de la nourriture avant de pousser sa fille vers la maison.
— Ne t'inquiète pas, dit Nortah. Tu devrais entendre les rêves qu'elle fait sur moi.

Sella leur servit de la tourte au poisson et des pommes de terre marinées dans un brouet d'oignon tandis que Nortah narrait leur périple entre la Cité Déchue et les Hauts Confins.

— Il nous a fallu presque quatre mois pour arriver jusqu'ici, et tous n'ont pas survécu.

— Les Lonaks ? s'enquit Vaelin.

— Non. Bizarrement, ils ne s'en sont jamais pris à nous, contrairement au froid. L'hiver s'est abattu sur nous plus tôt que prévu, alors que nous parcourions les steppes. Sans l'aide des Eorhil, la faim nous aurait probablement emportés. Les Doués peuvent accomplir bien des prodiges, mais pas faire pleuvoir du pain. Les Eorhil nous ont nourris et guidés jusqu'à la Tour du Nord où le Vassal Al Myrna, sur les bons conseils de dame Dahrena, a eu l'amabilité de nous confier la colonie abandonnée de la Pointe de Nehrin.

— Ta mère et tes sœurs ? demanda Vaelin.

Une ombre passa sur le visage de Nortah.

— Mère a quitté ce monde l'année précédant notre arrivée. Quant à mes sœurs... (Il laissa sa phrase en suspens et Sella pressa sa main dans les celles de Nortah.) Eh bien, disons que la Ténèbre en terrifie certains plus que d'autres. Entendre la voix de votre nièce dans votre tête bien avant qu'elle ait l'âge de parler a de quoi perturber. Hulla a épousé un sergent de la Garde du Nord, et Kerran un négociant. Elles vivent à la Tour du Nord et ne se sentent guère tenues de nous rendre visite.

Vaelin acheva son repas avant d'aborder le sujet qui l'intéressait.

— Harlick est-il toujours membre de votre communauté ?

— Plus ou moins, répondit Nortah. Il a élu résidence dans une hutte de pêcheur, sur la plage, où il passe ses journées à griffonner. Mais attention, il ne laisse personne lire ce qu'il écrit. Personne ne se soucie vraiment de lui, ici. Sauf le Vannier, qui fait commerce de ses paniers pour subvenir à leurs besoins à tous les deux.

Vaelin recula sa chaise.

— Dame Dahrena et moi devons nous entretenir avec lui, si vous voulez bien nous excuser.

— *Passez la nuit ici*, leur proposa Sella d'un geste de la main. *Ce n'est*

pas la place qui manque.

Leur demeure pouvait en effet accommoder sans mal plusieurs visiteurs. À en croire Nortah, elle avait été érigée par un exilé de l'Empire Alpiran qui avait cru bon d'y perpétuer la polygamie de sa région d'origine.

— Un jour, il a frappé une de ses femmes, intervint Lohren. Tellement fort que ça a mis les autres dames en colère. Elles ont fini par le poignarder, l'une après l'autre. (Elle s'empara de sa fourchette et la planta sauvagement dans un petit pain.) Prends ça ! Et ça ! Et ça !

Le rappel à l'ordre de Sella lui arracha une grimace contrariée.

— Je resterai avec grand plaisir, déclara Vaelin, avant de se tourner vers Dahrena. Ma dame se sent-elle d'humeur à se promener sur la plage ?

— J'ai connu la guerre, senti la chaleur des bûchers et vu luire les âmes viciées d'innombrables assassins, fit remarquer Dahrena tandis qu'ils foulaient le sable en direction de la cabane de Harlick.

La nuit commençait à tomber et la marée haute léchait la plage. Soufflés par le vent, les cheveux de la jeune femme dansaient comme autant de flammes noires.

— Mais cette gamine me terrifie bien plus que tout cela réunit.

— Un tel pouvoir ne peut qu'engendrer la peur, reconnut Vaelin. Son Don risque de lui causer des ennuis, à mesure qu'elle grandira.

— Par bonheur, elle dispose désormais d'un oncle Doué pour la protéger.

— Je ne vous le fais pas dire.

— À quand remonte votre dernière rencontre avec le professeur ?

— Pourquoi l'appellez-vous ainsi ?

— C'est le seul titre qu'il se donne, car il en a fait son métier. Six jours sur sept, il dispense des cours aux enfants. Ainsi qu'à certains adultes qui peinent à écrire ou compter, d'ailleurs. Il les instruit, tous autant qu'ils sont, et il y excelle. À sa manière, il possède un Don, lui aussi.

Vaelin se remémora la patience infinie de Nortah lorsqu'il avait aidé Dentos à réviser pour l'Épreuve du Savoir, sa capacité à tempérer l'inattention de Frentis et la diligence avec laquelle il avait entraîné la compagnie d'archers des Pisteloups. *Au fond, il n'a jamais cessé d'agir en enseignant. S'il n'avait pas quitté l'Ordre, il aurait sans aucun doute fini par devenir maître de l'arc.*

— Ça doit faire huit ans, dit-il. Depuis mon escapade dans la Cité Déchue. J'ai plaisir à les trouver installés ici.

— De nombreuses voix se sont élevées contre la décision de mon père de les accueillir parmi nous. Les Eorhil n'ayant guère senti le besoin de passer sous silence leurs aptitudes, ils ont éveillé les craintes

du peuple des Confins.

— Mais il vous a écoutée.

— En toute franchise, je pense qu'il leur aurait offert l'asile dans tous les cas. Sa disposition altruiste lui interdisait bien souvent de se dérober à une bonne action lorsqu'elle se présentait.

Cette description ravivant des souvenirs malvenus de Sherin, Vaelin fut ravi de constater qu'ils approchaient de la cabane. Il s'agissait d'une cahute branlante aux murs de bois flotté, dotée d'un toit en ardoise et d'une cheminée en tuyau de poêle. Elle ne possédait pas de fenêtres, mais la lueur vacillante d'une bougie émanait de la porte entrouverte. Assis sur le sable, un homme aux épaules carrées et aux boucles blondes agitées par le vent tressait de larges brins d'herbe, son pourpoint sans manches révélant ses bras musculeux. Une pile de paniers achevés reposait contre une paroi de la hutte.

— Le Vannier, le salua Vaelin. Quel plaisir de vous revoir, messire.

L'artisan leva vers lui un visage épais et avenant, ses lèvres étirées en un mince sourire. Ses yeux bleus se posèrent tour à tour sur Vaelin et Dahrena, cillèrent quelque peu puis retrouvèrent son ouvrage.

— Pas blessé, dit-il.

La porte grinça, révélant un gringalet peu affable aux longs cheveux cendrés.

— Que me voulez-vous ? demanda celui-ci à Vaelin.

Sa voix vibra de ressentiment. S'il déplorait leur intrusion ou craignait une nouvelle confrontation, Vaelin l'ignorait.

— La même chose que la dernière fois, mon frère, répliqua ce dernier. Des réponses à mes questions.

Harlick secoua la tête et tourna les talons.

— Je n'ai rien à vous dire. Laissez-moi tranquille...

— Votre Aspect ne serait pas de cet avis, je le crains. (Harlick se figea et Vaelin poursuivit.) Je l'ai rencontré il y a peu. Votre nom a été mentionné. Aimerez-vous en savoir plus ?

Le bibliothécaire lâcha un soupir entre ses dents serrées et franchit le seuil de la cabane, sans refermer la porte. Vaelin s'inclina devant Dahrena.

— Après vous, ma dame.

Aussi austère que son logis, le mobilier de Harlick se réduisait à une table sommaire, une chaise et un étroit grabat. Un fourneau en fer se dressait dans un angle de la pièce, surmonté d'une bouilloire fumante. La table croulait sous d'innombrables feuillets, eux-mêmes jonchés de plumes et d'encriers, vides pour la plupart. L'élément le plus notable de cet aride aménagement demeurerait toutefois l'impressionnante collection de rouleaux de parchemin qui, érigée du sol au plafond, occupait tout le mur du fond.

— Est-ce que vous les oubliez une fois que vous les avez couchés sur

le papier ? s'enquit Vaelin.

Harlick émit un son rauque – peut-être un rire – avant de rejoindre le fourneau.

— Mais j'en oublie les convenances, ma dame, reprit Vaelin. Permettez-moi de vous présenter le frère Harlick du Septième Ordre, jadis conservateur de la Grande Bibliothèque de Castelvarin. Mon frère, voici dame Dahrena Al Myrna, Premier Conseiller de la Tour du Nord.

Harlick gratifia la jeune femme d'une maigre révérence.

— Ma dame. Veuillez, je vous prie, pardonner le dénuement de mon humble demeure. Je préparais justement du thé, si l'envie vous en dit.

Dahrena lui retourna sa courbette avec un sourire poli.

— Une autre fois, messire.

— Tant mieux. (Harlick souleva la bouilloire.) J'en ai seulement pour une tasse.

Il pêcha à la cuillère quelques feuilles dans un pot en argile et les fit glisser dans une petite tasse de porcelaine avant d'y verser l'eau chaude.

— Votre Aspect avait une histoire à me raconter, dit Vaelin. Une histoire de forêt et d'enfant mort.

Si Harlick fut ébranlé par cette remarque, il le cacha bien. Faisant preuve d'un sang-froid insoupçonné, il remuait son thé sans rien laisser paraître. Tout au plus jeta-t-il un regard prudent en direction de Dahrena.

— Je n'ai rien à lui cacher, lui fit savoir Vaelin.

Harlick poussa un soupir et secoua la tête.

— Vous mentez, monseigneur. Nous avons tous quelque chose à cacher. Ma dame ne déroge pas à la règle, et vous encore moins.

Il a changé, songea Vaelin. *Je ne lui fais plus peur*. Son regard s'attarda sur les rouleaux de parchemin entassés à l'autre bout de la pièce. *Aurait-il fait une découverte au fil de ses lectures ?*

— Dites-moi, poursuivit Harlick tout en s'asseyant sur sa chaise pour déguster son thé. Mon Aspect vous a-t-il confié un message à mon intention ? quelque document m'obligeant à répondre à vos questions ?

— Non, répondit Vaelin. Mais il m'a appris qu'il n'avait en rien commandité votre mission. Que vous ne jouissiez pas de ses faveurs. Que vous aviez, en réalité, beaucoup de chance d'être encore en vie et que tout ceci... (Il balaya l'intérieur de la cabane du regard.) Que tout ceci vous sert de châtiment. Vous êtes en exil.

— Tout comme vous, riposta Harlick d'une voix lasse. (Il posa sa tasse sur la table et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.) Si vous êtes venu vous venger, finissons-en sans tarder. J'ai sans doute commis quelques erreurs, mais sachez que seules l'abnégation et

l'honnêteté la plus totale ont jamais présidé à mes décisions.

Pour la toute première fois depuis bien des années, Vaelin sentit un brasier de colère enfler dans sa poitrine.

— Quelques erreurs ? Vous avez lancé des assassins à mes trousses dans l'Urlish. Des assassins qui ont tué l'un de mes frères. Un gamin d'à peine douze ans, décapité ! Vous y avez assisté, à ça ? Avez-vous seulement eu le courage de voir en face les résultats de votre chère abnégation ?

— Monseigneur, souffla Dahrena à voix basse.

Il se rendit soudain compte qu'il marchait sur l'érudit, les poings fermés. Harlick, pour sa part, se contentait de l'observer, le visage impassible, l'air vaguement intrigué. Vaelin respira un grand coup, recula d'un pas et, à grand renfort de volonté, finit par déplier les mains.

— Vous saviez pour mon Don ? demanda-t-il d'une voix égale une fois sa fureur maîtrisée.

— *Manifestations*, Volume Un, récita Harlick sur un ton monocorde. Index Quatre, Colonne Une. Nombre de cas recensés à ce jour hors du territoire Seordah : nul. Appellation seordah traduisible par « Voix du Sang » ou « Chant du Sang », selon l'inflexion utilisée. Nombre de cas recensés à ce jour au sein du Royaume : nul. Toute manifestation détectée devra de toute urgence faire l'objet d'un rapport auprès de l'Aspect. (Il croisa le regard de Vaelin avant de poursuivre.)

Addendum : Nombre de cas recensés au sein du Royaume : Un.

— Quand ? demanda Vaelin. Quand avez-vous su ?

— Oh ! sûrement bien avant vous. La prophétie s'avérait sur ce point précis presque indécemment limpide. « Né de la guérisseuse et du Seigneur de la Guerre. » De qui d'autre pouvait-il s'agir ?

— Et que racontait-elle d'autre, cette prophétie ?

— « Il tombera sous les coups de Celui Qui Attend à la faveur d'une lune aride et perdra son chant au profit du mal réincarné. » (Harlick s'accorda une nouvelle gorgée de thé.) Je n'avais aucunement l'intention de laisser cela se produire.

— L'Aspect m'a appris l'existence d'une autre prophétie, bien moins pessimiste celle-ci. Une prophétie que vous avez choisi d'ignorer.

— Nous faisons tous des choix. Certains plus durs que d'autres.

— Vous avez donc engagé des assassins afin d'empêcher la prophétie de se réaliser.

— Vous m'imaginez vraiment capable de commanditer un meurtre, moi, un érudit de la Grande Bibliothèque ? Au risque de surcroît de m'attirer les foudres de mon Aspect, ouvertement hostile à mon projet ? Un peu de sérieux, enfin. Non, mes recherches ont tout simplement éveillé l'intérêt d'une instance supérieure disposant de telles ressources. Après tout, un Premier Conseiller royal se doit de se

salir les mains, de temps à autre.

Un Premier Conseiller royal...

— Artis Al Sendahl ? C'est le père de Nortah qui a engagé ces hommes ?

— Et il n'en a pas fallu beaucoup pour le convaincre, je vous assure. Il a fait mine de refuser, au départ, mais quelques révélations au sujet de la Ténèbre ont suffi à le rallier à mon point de vue. Sa charge n'en exigeait pas moins de lui. Sans compter que la disparition tragique du fils du Seigneur de Guerre en pleine Épreuve lui permettait d'arracher son propre fils aux griffes du Sixième Ordre.

— Mais lorsque votre plan a échoué...

— Nous avons fait en sorte d'effacer nos traces, mais votre Ordre s'est montré particulièrement obstiné. Il leur a fallu un peu plus de deux ans pour découvrir la vérité, et quand ils l'ont fait savoir... Eh bien, disons que mon Aspect fut pour le moins mécontent. J'imagine que l'affaire ne tarda guère à remonter aux oreilles du roi, ce qui entraîna l'exécution d'Al Sendahl pour de prétendus faits de corruption.

Des paroles de Janus, prononcées bien des années auparavant, lui revinrent soudain en mémoire : « Ce n'était pas l'or qu'il convoitait, Vaelin, mais le pouvoir. » Le père de Nortah avait donc péri pour avoir, en exerçant le droit régalien de mort, outrepassé son rang.

— Il y avait quelqu'un d'autre, cette nuit-là, dit-il à Harlick. Les assassins ont évoqué un autre homme. Un homme qu'ils craignaient. Qui était-ce ?

L'érudit but une nouvelle gorgée de thé.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Pour la toute première fois depuis son arrivée, Vaelin perçut un courant d'inquiétude traverser son interlocuteur ; une peur sourde qui se manifestait par une infime dilatation des narines, un pli discret au coin de la bouche... ainsi qu'une note discordante de sa voix intérieure.

— Vous connaissez mon Don, lui rappela-t-il.

Harlick reposa sa tasse et garda le silence. Vaelin sentit alors ses poings se refermer, conscient qu'il pourrait sans mal arracher de force des aveux à ce vieil homme malingre qui, en dépit des apparences, n'avait jamais cessé d'être un couard.

— Il y en a d'autres, reprit-il. D'autres membres du Septième Ordre qui partageaient vos craintes. Vous n'avez pas agi seul. (Le murmure de la voix du sang confirma ses dires malgré le silence de Harlick.) Aujourd'hui encore, après toutes ces années, vous vous accrochez à vos chimères. Vous estimez toujours avoir pris la bonne décision.

— Non, lui rétorqua l'érudit. Les prophéties se fourvoient, toutes autant qu'elles sont. J'ai fini par le comprendre. Les augures ont

tendance à sombrer dans la démence, rendus fous par le tourbillon de visions qui assaille leurs pensées et trouble leurs songes. Ce n'est pas l'avenir qu'ils aperçoivent, juste une éventualité. Un embranchement parmi une infinité d'autres, vous me suivez ? Il aurait suffi d'un rien pour que l'être qui se tient devant moi aujourd'hui soit habité par une âme malveillante surgie de l'Au-Delà, un démon entré en possession de votre Don et promu Seigneur de la Tour. Si la suite des événements m'a donné tort, j'y vois moins une fatalité qu'un caprice du destin.

— Du destin ? répéta Vaelin. Parlez plutôt du sang versé. Le sang d'hommes et d'enfants innocents, pour la plupart, et bien trop souvent versé par moi.

Harlick hocha légèrement la tête en signe d'assentiment, puis couva Vaelin d'un regard résigné.

— Merci de m'avoir accordé cette tasse de thé, monseigneur.

Vaelin émit un rire sans joie.

— Oh ! mais je ne compte pas vous tuer, mon frère. En dépit de votre arrogance et de votre vilenie, j'ai bien trop besoin de vous. Et vous avez beaucoup à vous faire pardonner. Voilà pourquoi je vous nomme officiellement Archiviste de la Tour du Nord. (Il embrassa d'un geste le mobilier épars de la cabane, puis gagna la porte.) Rassemblez vos affaires et tenez-vous prêt pour un départ aux aurores. Nous poursuivrons cette conversation à la tour. Ma dame ?

Dahrena prit le temps d'adresser à un Harlick interloqué une obséquieuse révérence, puis suivit Vaelin à l'extérieur.

— Je n'apprécie pas cet homme, dit-elle en remontant la plage en direction du hameau.

Vaelin jeta un coup d'œil à la cahute par-dessus son épaule et aperçut, dessinée dans l'encadrement de la porte, la silhouette étique de l'érudit.

— Je doute qu'il s'apprécie lui-m...

La note stridente du chant envahit soudain son âme en un violent crescendo, aussi brutale et inattendue qu'un coup de massue. Il vacilla sous l'effet du choc, sentit ses narines ruisseler de sang, puis s'effondra sur le sable au moment même où la clameur mentale laissait place à une nouvelle vision... *Flamme, tout est flamme, douleur et fureur... Un homme s'écroule sans vie, puis une femme, puis un enfant... Et ce cri qui n'en finit pas... Les flammes tourbillonnent, fusionnent, se creusent en deux taches plus sombres qui se muent en orbites à mesure que le brasier prend la forme d'un crâne, d'un beau et doux visage... Un visage familier... Lyrna... une Lyrna de feu... qui hurle à en perdre la voix.*

Chapitre 10

LYRNA

Le castel du baron Hughlin Banders, un agrégat tentaculaire de bâtisses d'époque, de dépendances modernes et de structures militaires, se dressait à quelque cinquante kilomètres de la frontière asraëline, au cœur d'un vaste domaine tapissé de collines onduyantes et de forêts riches en gibier. Ils y parvinrent au crépuscule, rejoints à bonne distance de la demeure principale par un impressionnant comité d'accueil : une escouade de plus de cinquante chevaliers en armure complète déployés en ordre de bataille. Une fois face à eux, le capitaine de la compagnie souleva promptement sa visière, révélant un nez barré d'une cicatrice horizontale et un regard méfiant qui s'adoucit aussitôt qu'il aperçut Lyrna. Sous ses dehors farouches, l'homme prit la parole de cette voix courtoise et cultivée propre aux chevaliers gentilshommes.

— Mes plus plates excuses, Votre Altesse, dit-il en délaissant sa monture pour mettre un genou en terre et courber la tête. À la vue de votre troupe, nous avons mal interprété vos intentions.

— Ne vous en souciez plus, monseigneur.

Lyrna, qui depuis toujours trouvait passablement assommantes les manières alambiquées de la noblesse renfaëline, ne se sentait guère d'humeur à entrer dans son jeu.

— Je viens à la rencontre du baron Banders. Est-il chez lui ?

— Oui, Votre Altesse. (Le chevalier se redressa et remonta prestement en selle.) Si vous voulez bien m'accorder l'honneur de vous escorter jusqu'à lui.

Le baron Banders attendait devant la porte de son manoir, en habit civil mais le flanc battu par le fourreau d'une épée bâtarde. Derrière lui, une jeune femme levait les yeux sur Lyrna et tenait la main d'un adolescent dégingandé qui, en dépit de sa taille, n'accusait pas plus de quatorze années.

— Altesse, déclara Banders d'une voix prudente tout en se

prosternant devant elle. Je vous souhaite la bienvenue. Vous êtes ici chez vous.

— Je compte bien profiter de votre hospitalité pour cette nuit, monseigneur, répliqua-t-elle. (Elle se laissa glisser à terre et lui tendit une main.) Mais je crains de devoir avant cela vous arracher une faveur.

Le chevalier loucha un court instant sur la main qu'elle lui présentait – une faveur qu'elle n'accordait qu'avec parcimonie – avant d'y presser ses lèvres.

— Une faveur, Votre Altesse ? demanda-t-il une fois qu'elle se fut dégagée.

— Oui. Pas de banquet. (Elle sourit.) Je n'aspire pour ce soir à rien d'autre qu'un repas paisible. En votre aimable compagnie, bien entendu.

La jeune femme, que le baron lui présenta comme sa pupille, s'appelait Ulice et le jouvenceau, fils de cette dernière, répondait au nom d'Arendil. S'il ne crut pas bon de préciser leur nom de famille, Lyrna repéra sans mal le lien de parenté qui unissait Banders et Ulice – leurs yeux, de couleur et de forme identiques, ne trompaient pas. L'absence de patronyme lui permit de déduire le statut de bâtarde de la jeune femme, fille illégitime d'un seigneur qui, s'il ne lui avait pas légué son nom, l'avait néanmoins prise sous son aile, comme le prouvait le luxe de sa toilette. Curieusement, le jeune homme ne présentait qu'une lointaine ressemblance avec sa mère, et pas la moindre avec son grand-père. Il avait les yeux bleus – les leurs étaient marron – et la cascade ébouriffée de ses boucles brunes opposait un contraste saisissant à la crinière blond-roux de sa mère et au chaume grisonnant qui ornait le crâne dégarni de Banders.

Ils soupèrent dans le grand salon, un repas savoureux mais plutôt sobre au cours duquel Davoka s'évertua à utiliser les couverts étrangers que les domestiques déposaient près de son assiette avec chaque nouveau plat. Elle lorgnait tous les gestes de Lyrna et s'efforçait de reproduire son maniement expert de ces drôles d'ustensiles – sans grand succès, malheureusement.

— *Mange à ta guise*, lui glissa la princesse. *Nul ici ne s'en offusquera.*

— Tu as fait l'effort d'apprendre les coutumes de mon peuple, lui rétorqua la guerrière, les traits crispés par la concentration. Alors j'apprends les tiennes.

— Vous parlez lonak ! s'exclama Arendil en couvant Lyrna d'un regard béat.

Banders frappa la table de son poing et l'adolescent s'empressa d'ajouter :

— Votre Altesse.

— Elle le parle parfois même mieux que moi, précisa Davoka entre deux bouchées de caille. Elle a un de ces vocabulaires...

— Les prouesses intellectuelles de notre princesse sont une inspiration pour nous toutes, dit Ulice. (En dépit de son tempérament effacé, presque craintif, elle darda sur Lyrna un coup d'œil franchement admiratif.) Et voilà qu'aujourd'hui, elle réussit là où tous les hommes ont échoué depuis des siècles, en nous apportant la paix avec les Lonaks. Si seulement toutes les dames pouvaient se montrer aussi accomplies.

— Le territoire au nord du défilé a bien mauvaise réputation, lâcha Banders. J'avoue n'y avoir jamais mis les pieds, même si j'ai combattu plus que ma part de Lonaks.

Sur ces mots, il observa du coin de l'œil Davoka, qui lui adressa en retour un sourire luisant de graisse.

— Par bonheur, ces jours sont révolus, déclara Lyrna. (Elle leva sa coupe et la tint en l'air, prête à trinquer.) Boirez-vous avec moi, monseigneur ? À la paix ?

Les lèvres étirées en un mince sourire, Banders l'imita de bon cœur avant de boire en même temps qu'elle.

— La paix est toujours la bienvenue, Votre Altesse.

— En effet. Cette même paix semble d'ailleurs préoccuper votre Vassal. J'ai eu l'occasion de le croiser en chemin.

La fourchette d'Ulice tinta bruyamment contre la faïence de son assiette. Près d'elle, Arendil lui saisit la main, les traits voilés d'une ombre inquiète.

— Peut-être serait-il préférable, Votre Altesse, lâcha Banders d'une voix sévère, d'attendre la fin du dîner pour nous entretenir du Vassal. Ce sujet de conversation a tendance à me retourner l'estomac.

Le reste du repas se déroula dans un silence austère, interrompu de temps en temps par les fréquentes questions de Davoka quant aux mets qu'on lui servait.

— De la gelée ? dit-elle en tâtant du bout de sa cuillère le dessert tremblotant en forme de châtelet déposé devant elle. *Ça ressemble plutôt à de la morve, oui.*

— J'ose croire, monseigneur, fit Lyrna, que vous n'ignorez rien des troubles qui agitent le Royaume.

Ils se trouvaient encore dans le grand salon, désormais seuls à l'exception de deux lévriers. Les animaux, qui semblaient s'être pris d'affection pour la princesse assise au coin du feu, venaient nicher leur truffe sur ses genoux. Banders se tenait debout près du manteau de la grande cheminée en marbre. S'il demeurait circonspect, elle voyait bien qu'il fulminait intérieurement.

— Non, Votre Altesse, répondit-il. Ils ne m'ont pas échappé.

L'un des lévriers émit un gémissement sourd et Lyrna vint le gratter derrière les oreilles.

— Le récent attentat contre la vie du Seigneur de la Tour Al Bera risque fort de perturber le fragile équilibre entre les Fiefs, reprit-elle. Renfaël, à ce titre, fait figure d'exception. Sa relative stabilité lui a permis d'échapper aux soulèvements et autres dissensions qui troublent ponctuellement le Royaume. J'imagine que vous souhaitez que cela dure.

— Je ne cherche pas à semer la discorde. Seulement à conserver ce qui me revient de droit.

— Quitte à noircir la réputation de votre Vassal ?

— Une réputation déjà souillée bien avant la guerre. Et sans espoir de rédemption, je vous assure. Je ne fais qu'énoncer la vérité, et seulement quand on me pose la question.

— Et vous la pose-t-on souvent ?

Banders s'empara d'un tisonnier et gratifia l'âtre de coups vifs et puissants.

— Pour nombre de mes congénères, l'idée même de prêter allégeance à cet homme constitue un affront à leur honneur. Devrais-je tourner le dos à chaque chevalier qui se présente à ma porte en quête d'honnête conseil ?

— Vous devriez œuvrer à préserver la paix royale, rien de plus. Vous jouissez, dans ce Fief comme dans le reste du Royaume, d'une réputation à toute épreuve. Aucun autre chevalier ne bénéficie d'une telle considération. Mais un tel statut entraîne de grandes responsabilités, qu'on le veuille ou non.

Il baissa les yeux d'un air contrit, une attitude qui évoquait à Lyrna celle d'Ulice et lui rappelait leur criante parenté. Une parenté à laquelle échappait cet étrange adolescent aux longues boucles brunes. « Seulement à conserver ce qui me revient de droit... »

— Pourquoi n'avoir pas reconnu votre fille ? demanda-t-elle. Et encore moins votre petit-fils ?

Banders se redressa, sans toutefois croiser son regard.

— Je... Je crains de ne pas comprendre, Votre Altesse.

— Vous n'avez pas d'épouse ni d'autres enfants. Votre fille, bien que née hors des liens du mariage, reste de votre sang. Et vous la chérissez, cela saute aux yeux. Alors pourquoi lui interdire votre nom ?

Il s'écarta de la cheminée, fit volte-face et croisa les mains derrière son dos.

— Il s'agit de ma vie privée...

— Monseigneur, j'ai parcouru bien trop de lieues et enduré trop de revers pour souffrir de telles simagrées. Veuillez répondre à ma question.

Le baron poussa un profond soupir et se retourna, révélant un visage moins courroucé que peiné.

— La mère d’Ulice était... de basse extraction. Une amie d’enfance, fille de meunier. Mon père, trop obnubilé par ses catins et ses jeux de hasard, m’a très tôt lâché la bride en matière d’éducation, de sorte que je pouvais fréquenter qui je voulais, et agir selon mon bon vouloir. Et à mesure que je grandissais, mon bon vouloir me dictait de prendre Karla pour épouse. Mais malgré ses mœurs dissolues et son dédain affiché pour les convenances, mon père s’est fermement opposé à ce projet. Qu’une fille sortie d’un moulin puisse porter dans son ventre le futur héritier de ses terres et de ses titres, du moins ceux qu’il n’avait pas encore dilapidés en femmes ou à la table de jeu ? Impensable. À sa mort, j’ai tenté d’obtenir le consentement de Theros, mais l’ancien Vassal croyait en l’inviolabilité du sang chevaleresque aussi fermement que d’autres adhèrent à la Foi. Pour finir, j’ai cessé toute démarche et convié Karla à vivre à mes côtés dans cette demeure en tant que mari et femme, sans jamais célébrer nos épousailles. Elle me fut enlevée à la naissance d’Ulice et je n’ai jamais cherché à la remplacer.

— Et votre petit-fils ? s’enquit Lyrna. Ulice semble bien jeune pour être veuve.

L’expression de Banders se durcit à nouveau.

— Votre Altesse a-t-elle pour habitude de poser des questions dont elle connaît déjà la réponse ?

Ses cheveux bruns, ses yeux bleu foncé... « Charge à moi bien entendu de pourvoir aux besoins de tout parent éventuel. »

— Le seigneur Darnel.

— Ulice était jeune, reprit Banders. Elle avait à peine quinze ans quand elle m’a accompagné au castel du Vassal. Darnel et moi n’avons jamais été en bons termes. Conscient de l’estime dans laquelle me tenait son père, il m’a très vite détesté, d’autant plus que Theros ne manifestait à son égard qu’un mépris teinté de déception. Pour se venger, il n’a rien trouvé de mieux que courtiser ma fille, alors une pauvre midinette qui croyait dur comme fer aux idéaux chevaleresques. Il lui a déclaré sa flamme et elle l’a cru. Comment aurait-elle pu se méfier de ce séduisant jeune homme, fils du Vassal de surcroît ? Comme de juste, il a fini par l’envoyer paître, pour mieux lui rire au nez lorsqu’elle lui a appris son état. Il riait encore le jour où j’ai porté l’affaire à la connaissance de Theros. Fidèle à sa nature sadique, Darnel a battu l’enfant jusqu’aux sangs en pleine audience, sous les yeux des dames et des valets. Il l’a frappé si fort et si longtemps que j’ai bien cru qu’il l’avait tué. Malheureusement pour ce pauvre bougre, il en a réchappé. J’ai renoncé à mes fonctions auprès du seigneur le lendemain de l’incident et rapatrié Ulice afin d’élever

moi-même mon petit-fils. Quant à Darnel... J'ai voulu laver l'honneur de ma famille quelques années plus tard, à la Foire des Eaux-d'Été – une joute à laquelle vous avez assisté, ce me semble – et j'y serais parvenu si l'un des écuyers de ce chien ne m'avait pas estourbi par derrière d'un lâche coup de masse d'armes.

— Darnel n'a jamais pris femme, souigna Lyrna.

— Et n'a engendré aucun autre enfant. Aucun rejeton légitime, en tout cas.

— Il vous suffirait ainsi de reconnaître Ulice pour faire d'Arendil un jeune noble de naissance, descendant direct de la lignée du Vassal. Et, par conséquent, un prétendant à la Chaire de Renfaël.

— Darnel s'est présenté ici même, peu après mon retour de la guerre, afin d'exiger que je lui remette son fils. « Un fils ? Quel fils ? » lui ai-je répliqué. Son escorte ne comptait alors que vingt pauvres béjaunes encore novices, ses anciens valets ayant péri jusqu'au dernier à Marbellis. J'avais pour ma part plus de cinquante chevaliers à mes côtés, tous vétérans du désert. Je regrette encore de n'avoir pas réglé notre différend ce jour-là.

— J'en conclus donc qu'il n'a pas renoncé à ses exigences ?

Banders secoua la tête.

— Il désire plus que jamais s'approprier son héritier, soit pour modeler un autre monstre à son image, soit pour se débarrasser de lui. La meilleure réponse serait de légitimer Arendil, mais une telle démarche reviendrait à revendiquer ouvertement la Chaire du Vassal pour ma lignée. Au risque de plonger Renfaël dans la guerre civile.

— Dans ce cas, votre pondération vous honore.

— Je me refuse à faire voler ce Fief en éclats, Votre Altesse. Mais si jamais cela devait advenir, je pense être le plus à même, avec l'aide du roi, de panser ses plaies. Notre Vassal ne sait qu'infliger des blessures, pas les guérir.

Elle fut tentée de le rappeler à l'ordre, mais se retint. Après tout, n'avait-elle pas lourdement insisté pour lui soutirer la vérité ?

— Il ne peut y avoir de guerre dans ce Fief, déclara-t-elle. À aucun prix. Vous m'entendez ?

Le regard à nouveau rivé sur les flammes, il acquiesça d'un air crispé.

— Je vous enjoins de faire preuve de patience, monseigneur, et de serrer les dents le temps de cette épreuve. Dès demain, Arendil m'accompagnera à Castelvarin où j'inviterai le roi à lui accorder sa tutelle. Il bénéficiera de la meilleure éducation qui soit et s'engagera au service de la Couronne, charge qui le placera hors d'atteinte de son père. Sa mère aura tout loisir de l'accompagner, si elle le souhaite. Je goûterai sans mal sa compagnie au palais.

— Ils n'ont jamais connu que ce domaine, lâcha Banders d'une voix

douce. Et pour avoir voyagé bien plus que je n'aurais souhaité, je rêvais de leur épargner les rigueurs du monde extérieur.

Lyrna caressa une dernière fois les lévriers et s'extirpa de son fauteuil, arrachant un gémissement de protestation au plus gros des deux chiens.

— C'est le prix à payer pour nous autres sang-bleu. Nos destins sont tracés à l'avance. Seul nous revient le droit de les arpenter à notre rythme. Je vais me retirer dans mes appartements, monseigneur. Je pense qu'il vous faut à présent vous entretenir avec votre famille.

Elle s'était attendue aux larmes d'Ulice, mais la gratitude de la jeune femme la prit par surprise.

— La sagesse et la compassion faites femme, balbutia cette dernière entre deux sanglots tandis qu'ils faisaient leurs adieux sur le gravier du domaine. Puissent les Défunts veiller sur vous à jamais, Votre Altesse.

D'une main ferme, Lyrna lui saisit le bras au moment où elle se prosternait à nouveau.

— Il suffit, ma dame. Pourquoi vous refuser à partir avec nous ?

— Par la Foi... C'est que le baron a besoin de moi. (Tout en s'essuyant prestement les yeux, Ulice esquissa un sourire forcé.) Je ne peux pas le laisser seul. Et vient un temps où toute mère se doit de renoncer à son fils, ne croyez-vous pas ?

Lyrna resserra son étreinte sur le bras d'Ulice.

— Je le crois, en effet.

— Puis-je vous mendier une dernière promesse, Votre Altesse ? reprit la jeune femme avant que Lyrna s'éloigne pour enfourcher Fiersabot. Vous avez déjà tant fait pour nous que je...

— Faites donc, la coupa la princesse d'un ton âpre, avant de sourire en voyant pâlir son interlocutrice désespérée. Je vous en prie.

— Ne laissez pas le Vassal s'emparer de lui, lui souffla Ulice du bout des lèvres. Cachez-le, envoyez-le par-delà les mers, mais ne permettez pas qu'il tombe entre les mains de son père.

La réserve apparente de la jeune femme avait déserté ses traits, laissant place à un masque de fureur maternelle. Lyrna lui serra les mains, déposa un baiser sur sa joue et lui murmura au creux de l'oreille :

— Ce chien de violeur devra me passer sur le corps avant de pouvoir approcher votre enfant. Je vous le promets.

Ulice étouffa un hoquet de soulagement, recula d'un pas, puis tendit les bras vers Arendil qui, campé près de son grand-père, affichait une mine renfrognée.

— Viens donc faire tes adieux à ta mère.

Contrairement à la jeune femme qui irradiait de gratitude, Arendil

était l'illustration même de la morgue et du dépit adolescents.

— Faut-il vraiment que je parte aujourd'hui ? gémit-il d'une voix morne. Ça ne peut pas attendre l'hiver, ou bien l'année prochaine ?

— Arendil ! le gourmanda sa mère en écartant un peu plus grands les bras.

L'air toujours plus chagrin, il semblait sur le point de parler à nouveau quand son grand-père le poussa en avant d'un coup de genou.

— Tu offenses Son Altesse en la faisant attendre, mon garçon.

Davoka s'approcha. Juchée sur son poney, elle menait par la bride la somptueuse jument grise offerte par le haut maréchal à la princesse au sortir de la passe Skellane.

— Tiens, dit-elle en lançant les rênes à Arendil.

Le garçon baissa les yeux vers elle, ses lèvres retroussées sur une lippe dédaigneuse.

— J'ai un cheval à moi.

— Trop grand pour lui, peut-être ? lança Lyrna à l'intention de Davoka. Aurions-nous une monture plus adaptée à un enfant ?

— Je peux la monter ! rétorqua Arendil. (Sur ces mots, il glissa un pied dans l'étrier et monta en selle avec aisance.) Je dis juste que j'aurais préféré mon cheval, rien de plus.

Ulice le rejoignit, prit ses mains dans les siennes et les couvrit de baisers. Au bout d'un moment, Banders s'avança pour les séparer avec douceur. Voyant les joues d'Arendil s'empourprer, Lyrna fit volte-face.

— Baron ! Ma dame ! héla-t-elle de manière que tous les cavaliers alentour puissent l'entendre. Je vous rends grâce de votre hospitalité. En retour, soyez certains que ce jeune orphelin recevra la meilleure éducation qui se puisse donner à la cour du roi.

Banders passa un bras autour des épaules de sa fille et l'attira contre lui le temps que Lyrna, après avoir fait volter Fiersabot, guide le régiment hors du domaine.

La troupe allait bon train, à tel point qu'il ne leur fallut que trois jours pour rejoindre l'orée septentrionale de l'Urlish. Une fois le bivouac installé, Lyrna et Davoka se livrèrent à leur rituel quotidien du lancer de couteau. Les deux nouvelles lames remportées par la Lonake au sortir du défilé, aux dépens sans doute de quelque frère trop confiant, leur permirent d'inviter Arendil à se joindre à elles, même si l'adresse du jeune homme laissait à désirer.

— Le petit n'a pas appris à se battre, fit remarquer Davoka au moment où le dernier tir d'Arendil manquait d'un bon mètre la bûche fendue qui leur servait de cible.

— Si, j'ai appris ! protesta l'adolescent. Je sais monter à cheval et manier la lance et puis aussi l'épée. Grand-père m'entraîne tous les

jours depuis mes huit ans. Et même s'il ne m'a pas laissé l'emporter, je dispose de ma propre armure au domaine.

— Une armure, pouffa Davoka tout en projetant sa lame près du centre de la bûche. Rien de plus facile à tuer que les ventres de fer. Suffit d'attendre la nuit et de se glisser dans leur campement. Ils ne sont dangereux que quand on leur donne quelque chose à charger.

— Tu pourras choisir une armure au palais, le rassura Lyrna, dont le propre tir vint se ficher dans la partie haute de la cible. Nos couloirs débordent de cuirasses et de râteliers d'épées. C'est à se demander comment la Garde du Royaume peut coûter si cher à équiper quand nous avons tant d'armes accrochées à nos murs.

— Grand-père aussi collectionne les épées. Sans oublier les lances. La plupart proviennent de l'Empire Alpiran.

— En parle-t-il souvent ? demanda Lyrna. De la guerre ?

— Oh oui ! même si ça le rend parfois bien triste. Le sort réservé au seigneur Al Sorna continue de lui peser sur le cœur. D'après lui, si l'armée avait eu vent de l'accord déloyal passé entre la Couronne et l'Empire, personne ne serait parti. Tous auraient préféré mourir plutôt qu'abandonner Al Sorna à l'ennemi. Même les Cumbraëliens.

Lyrna décida à cet instant précis qu'elle appréciait ce garçon. Sa franchise et son mépris du protocole la ravissaient au plus haut point, quand bien même ces qualités risquaient de faire de lui une proie de choix à la cour. Quant à Davoka...

— *Le palais n'est pas un endroit sain*, expliqua-t-elle à la Lonake ce soir-là.

Elles conversaient au coin du feu, tandis qu'Arendil dormait à poings fermés sous sa tente. Assise sur sa peau de loup, ses longues jambes étirées devant elle, Davoka s'employait à découper des lamelles de bœuf séché et à les porter à sa bouche à l'aide de son couteau de chasse.

— Dangereux ? demanda-t-elle en langue du Royaume.

Il y avait longtemps que Lyrna ne l'avait pas entendue parler dans sa langue maternelle.

— De bien des manières, la plupart inconnues de toi. Les gens qui y vivent mentent comme ils respirent. Notre proximité éveillera chez certains le soupçon et l'envie. D'autres chercheront à en tirer avantage. Il te faudra tenir ta langue et, surtout, ne faire confiance à personne.

Davoka esquissa un sourire tout en mâchant.

— Tant que j'ai ta confiance à toi, je n'ai besoin de personne d'autre.

— Tu as beau m'appeler « reine », ma sœur, je ne gouverne pas. Au palais, mon frère ne fait que tolérer mes conseils, qu'il peut suivre ou négliger à sa guise. Je crains que ma confiance ne suffise à t'épargner

la cruauté qui nous attend là-bas.

— Tu vis au palais et pourtant, tu en parles comme si tu le détestais.

Comme si je le détestais ? Pouvait-elle vraiment éprouver de la haine pour ce palais qu'elle connaissait de fond en comble ? Un palais dont elle avait, dès sa plus tendre enfance, épuisé le mystère ? Il y avait pourtant eu tant de visages à l'habiter au cours des ans, tant d'êtres qui avaient trouvé la mort à la guerre ou au bout d'une corde. Le seigneur Artis à l'ambition dévorante, dont elle avait toujours apprécié le pragmatisme. Le gros Al Unsa, aussi bouffi de graisse que corrompu, mais qui la faisait tant rire sur la piste de danse. Et Linden, ce pauvre imbécile amoureux de Linden... Et puis Vaelin.

— Peut-être est-ce le cas, admit-elle. Mais je n'ai nulle part ailleurs où aller.

— Ton frère ne peut-il pas gouverner en ton absence ?

— Ce n'est pas faute d'essayer, crois-moi, mais je me refuse à l'abandonner. Un jour, qui sait ? quand le Royaume aura trouvé la paix, j'irai m'établir ailleurs.

Davoka sourit franchement.

— Il y a toute la place qu'il faut à la Montagne.

Lyrna éclata de rire.

— Je doute que la Mahlessa tolère bien longtemps ma présence.

Mais il reste toujours les Hauts Confins...

— Cette forêt est très ancienne, dit Davoka d'une voix teintée de malaise, les yeux rivés sur les denses frondaisons qui bordaient la route.

Lyrna pouvait comprendre l'aversion de son amie pour la forêt. Comparé à la toundra et aux montagnes de sa terre natale, cet inextricable fouillis d'arbres étranglés de ronces et de fougères composait un paysage pour le moins oppressant.

— Je peux sentir son âge.

— L'Urlish constitue le plus vaste domaine boisé du Royaume, répliqua Lyrna. Protégée par décret royal, elle ne le cède en termes de taille qu'à la Grande Forêt du Nord, du moins sur ce continent.

Davoka fronça les sourcils.

— Continent ?

— L'étendue de terre que nous arpentons.

— Parce qu'il y en a d'autres ?

Lyrna s'apprêtait à rire quand elle aperçut la lueur sincère dans le regard de Davoka. *Elle sait tant de choses, et en même temps si peu.*

— Nos cartes en dénombrent quatre, répondit-elle. Tous bien plus grands que celui-ci. Il en existe peut-être d'autres, mais aucun sujet du Royaume ne les a jamais foulés. Du moins personne qui en soit jamais revenue.

— Faux, la corrigea Arendil. Kerlis le Sans-Foi. On raconte qu'il a déjà accompli deux tours du monde et qu'il entreprend en ce moment même le troisième.

— Un simple conte de bonne femme, fit Lyrna. Une légende.

— Du tout, insista l'adolescent. Oncle Vanden jure l'avoir rencontré, il y a presque trente ans de ça.

— Et qui est donc cet oncle Vanden ?

— Le cousin de grand-père, jadis un puissant chevalier. Je l'appelle mon oncle parce qu'il se comporte ainsi avec moi. Il est très vieux.

— Assez vieux pour avoir croisé la route de l'Immortel, hein ?

Arendil se renfrogna, une fois encore.

— Mais c'est la vérité. Jamais mon oncle ne mentirait. Il l'a rencontré du temps où il servait sous les ordres du gardien de la côte septentrionale. Blessé lors d'un affrontement avec une bande de contrebandiers, il s'est retrouvé séparé de ses camarades le long des falaises qui bordent le littoral, au pied des montagnes. Après des heures d'errance, affaibli par la perte de sang, il dit être tombé sur un groupe d'hommes étranges réfugiés dans les rochers. Et parmi eux, Kerlis. Mon oncle était à l'article de la mort, mais il y avait avec eux un petit garçon flétri par la Ténèbre, capable de guérir d'un seul contact.

Cette dernière remarque piqua la curiosité de Lyrna.

— Un guérisseur ?

— Je sais que ça paraît fantaisiste, et grand-père m'a souvent répété qu'il ne s'agissait que des divagations d'un vieillard sénile. Mais mon oncle m'a montré sa cicatrice, une grosse plaque marbrée qui lui recouvrait l'épaule, toute fripée et rugueuse au toucher. Au centre, il y avait une portion de peau intacte et parfaitement lisse en forme de main. Une main d'enfant.

Davoka émit un grognement revêche, puis éperonna les flancs de son poney qui s'éloigna au petit galop.

— Tout ce qui a trait à la Ténèbre l'indispose, expliqua Lyrna. Finis ton histoire.

Arendil leva vers elle un regard prudent, comme s'il craignait de faire l'objet d'une moquerie, mais finit par reprendre après un court instant d'hésitation :

— Le garçon avait beau avoir refermé sa plaie, mon oncle souffrait encore de forte fièvre. Kerlis et ses compagnons l'ont traîné sur la grève, à l'écart de la marée montante, pour l'allonger devant un feu de camp. Kerlis a veillé le garçon toute la nuit, tandis qu'il grelottait et attendait la mort, et c'est de sa propre bouche que mon oncle a entendu son récit. Comment il avait été maudit par les Défunts ; pas, comme le veut la légende, pour simple apostasie, mais pour avoir refusé une place dans l'Au-Delà, pour avoir refusé de se joindre à eux.

En guise de représailles, ils lui ont interdit l'accès à la mort, et même à l'abîme qui attend les Infidèles. Par deux fois, il a fait le tour du monde, racontait mon oncle. Et par deux fois, il a fini par revenir sur cette terre, afin de venir au secours de tous ceux qui en avaient besoin. Sans jamais cesser de chercher.

Lyrna connaissait parfaitement la légende de Kerlis le Sans-Foi, mais ce récit l'éclairait d'un jour nouveau. Le personnage du conte se voulait édifiant, une âme déchue condamnée à la solitude et l'errance éternelles, sans espoir de délivrance. Une victime passive, donc, et non quelque prospecteur.

— Mais chercher quoi ? s'enquit-elle.

— Mon oncle lui a posé la même question. D'après ce qu'il m'a raconté, Kerlis croyait parler à un mourant, d'où son franc-parler. Il s'est penché vers mon oncle et lui aurait murmuré : « Ce que l'on m'a promis. Un jour prochain surviendra parmi les Doués de ce Royaume un être capable de me tuer. Je le reconnaitrai quand je le verrai. D'ici là, je m'emploie à secourir le plus de sujets de ce pays possible, car qui peut dire si l'un d'entre eux ne finira pas par enfanter celui que je cherche. Dans quelques années, une fois les descendants de cette génération dispersés ou massacrés, je reprendrai la route. Un troisième tour du monde, monseigneur. Je me demande bien ce que je vais découvrir en chemin. » Mon oncle a ensuite sombré dans un sommeil fiévreux et, à son réveil, Kerlis et sa curieuse petite troupe avaient disparu.

Banders a raison : simples divagations d'un vieillard sénile, songea Lyrna, comme pour se convaincre elle-même. Le spectacle auquel elle avait assisté dans la crypte de la Mahlessa continuait de hanter ses songes et ses heures de veille. J'ai enfin obtenu la preuve que je cherchais. Alors pourquoi me pèse-t-elle autant ?

La forêt commença à s'éclaircir au bout de deux jours, pour enfin révéler la vaste plaine verdoyante sur laquelle se dressaient les murailles de Castellarin. Les cloches de la huitième heure résonnaient encore lorsqu'ils approchèrent de la porte nord, et le Guet s'affairait à allumer les deux gigantesques fanaux érigés de part et d'autre des battants. À l'inverse de Cardurin, il n'y avait là ni banderoles ni foule en liesse pour accueillir le retour de Lyrna. De toute évidence, son frère n'éprouvait pas le besoin de célébrer le succès de sa mission. *Sans doute préfère-t-il économiser pour s'offrir un nouveau pont, se dit-elle.* Elle eut bien droit à quelques attroupements de badauds et d'admirateurs, promptement repoussés le long des rues par son escorte de cavaliers, ainsi que plusieurs acclamations et autres cris de bienvenue, mais rien qui se puisse comparer à l'adulation dont elle avait joui dans le Nord. À vrai dire, la majorité des spectateurs

semblait bien plus intéressée par Davoka que par Lyrna ; certains la pointaient du doigt tandis que d'autres, bouche bée, louchaient sur cette Lonake – une femme, de surcroît – qui osait arpenter les rues de la capitale. Davoka endura cet examen avec un calme stoïque, mais Lyrna vit sa main se refermer sur la hampe de sa lance chaque fois qu'un commentaire grivois fusait de la foule.

Cette dernière se fit plus dense aux alentours du palais, à tel point que les gardes durent redoubler d'agressivité pour ouvrir à Lyrna un chemin jusqu'à la grille principale, où l'attendait un homme aussi corpulent que dégarni, le visage fendu par un large sourire.

— Votre Altesse, la salua-t-il en se pliant en deux.

— Seigneur Al Densa, répliqua-t-elle.

Al Densa, le sénéchal de la Maison Royale, se montrait curieusement enjoué, lui qui en temps normal ne se départait jamais de son imperturbable flegme.

— Le roi tient à s'excuser de son absence en cet instant solennel, Votre Altesse, déclara l'officier bedonnant. Mais l'heureux événement survenu en ce jour a mobilisé toute son attention.

— L'heureux événement ? répéta Lyrna avant de mettre pied à terre pour tendre les rênes de Fiersabot à un palefrenier.

— Mieux vaut parler de miracle, Votre Altesse. Frère Frentis est de retour dans le Royaume, sain et sauf, après un long périple à travers les mers. Les Défunts soient loués d'avoir ainsi veillé sur lui.

Frentis ? De toutes les pertes déplorées lors de la prise d'Untesh, Frentis restait celle qui pesait le plus sur la conscience du roi.

— En voilà une bonne nouvelle, fit Lyrna.

— Il me peine de devoir ainsi vous importuner dès votre arrivée, poursuivit Al Densa en produisant un petit parchemin qu'il lui tendit, mais cette missive nous est parvenue. Le roi semble vouloir accorder toute latitude à cet homme dans l'accomplissement de sa mission.

— Sa mission ?

Lyrna déroula le parchemin, révélant plusieurs lignes de texte proprement rédigées en langue du Royaume, quoique affublées de curieuses fioritures.

— Un érudit alpiran, Votre Altesse. Venu écrire quelque chronique concernant le Royaume. Le roi estime qu'une telle entreprise permettrait de combler le fossé qui sépare nos deux nations.

Lyrna haussa les sourcils à la vue de la signature qui ornait le document.

— Verniers Alishe Someren. L'historien personnel de l'Empereur. Il est ici ?

— Il l'était, Votre Altesse. Le roi a accédé à sa requête d'accompagner la Garde du Royaume dans son expédition en Cumbraël. Cependant, comme vous pouvez le découvrir dans son

message, il tient ardemment à s'entretenir avec vous.

Elle connaissait parfaitement l'œuvre de Verniers, bien entendu, même si sa traduction en langue du Royaume laissait à désirer. Elle avait d'ailleurs résolu de s'attaquer elle-même aux *Chants*, lorsqu'elle en aurait le temps. *Un historien, du moins un historien de qualité, poursuit la vérité. Il vient m'interroger sur mon père et sa guerre absurde.*

— Je le recevrai avec grand plaisir, dit-elle à Al Densa. Faites en sorte d'arranger cette rencontre dès son retour.

Al Densa se courba.

— Je n'y manquerai pas, Votre Altesse. Pour l'heure, cependant, le roi sollicite votre présence dans la salle du trône. On y conduit frère Frentis et sa compagne en ce moment même.

— Sa compagne ?

— Une Volarienne. Tous deux auraient été réduits en esclavage, paraît-il. Les détails restent encore vagues, mais je crois pouvoir avancer sans me tromper qu'un grand récit d'aventures nous attend.

— Assurément. (Lyrna fit signe à Davoka et Arendil d'approcher.) Voici dame Davoka, ambassadrice du territoire lonak, et voici l'écuyer Arendil de la maison Banders, futur pupille du roi. Veuillez leur trouver des appartements dignes d'eux.

— Bien sûr, Votre Altesse.

— Je compte d'abord leur faire visiter mes quartiers. Informez le roi que j'arriverai sous peu.

— Frère Frentis ! s'extasia Arendil un peu plus tard, sur le chemin de la suite princière située dans l'aile orientale. Il est presque aussi célèbre que le seigneur Al Sorna ! Je vais pouvoir le rencontrer ?

— J'imagine, oui, répondit Lyrna. Un conseil : en présence du roi, n'oubliez pas de l'appeler « Votre Majesté ». On attend des invités du palais qu'ils maîtrisent ce genre de raffinements.

Ses quartiers étaient restés identiques à ses souvenirs ; elle y retrouva chaque meuble, chaque ornement là où elle les avait laissés. Ses nombreux livres occupaient toujours, selon une nomenclature connue d'elle seule, les interminables rayonnages de sa bibliothèque privée, leurs reliures de cuir quelque peu luisantes et poussiéreuses mais par ailleurs intactes. Le bureau sur lequel elle avait passé tant d'heures avait gardé la même place, orné comme il se devait de l'encrier plein et des plumes fraîchement taillées qu'elle exigeait chaque matin. Et puis son lit, son merveilleux lit. Si doux, si chaud, si... vaste. Quelle curieuse impression. Si l'ensemble de la suite semblait avoir rapetissé, le lit avait bizarrement trouvé le moyen de s'accroître.

Qui donc vit ici ? se demanda-t-elle en gagnant le bureau pour y déposer *Les Préceptes de Reltak* au côté d'une liasse de parchemins. *À quoi ressemble cette vieille fille solitaire qui passe sa vie entre ces murs, à*

griffonner à longueur de journée ?

Elle autorisa ses chambrières à papillonner autour d'elle quelques instants avant de leur ordonner de lui trouver une robe convenable et de quoi se restaurer pour ses invités.

— J'ignore combien de temps cette cérémonie doit durer, dit-elle à Davoka après avoir troqué sa tenue d'amazone pour un fourreau en soie bleue au corsage brodé de fils d'or.

Face au miroir, elle laissait l'une de ses domestiques ajuster son diadème sur sa crinière à présent recoiffée.

— Mieux vaut que tu attendes ici avec l'enfant. Je trouverai un moment pour t'introduire auprès du roi demain. (Elle se tourna vers Davoka, qui l'observait d'un air vaguement embarrassé.) Qu'y a-t-il ?

— Tu es... différente, répliqua la guerrière d'une voix douce tout en détaillant les formes de Lyrna.

— *Une façade, rien de plus*, répondit-elle en Ionak. *Un simple déguisement.*

À l'exception de ceci, songea-t-elle en faisant courir ses doigts sur le couteau de lancer pendue à une chaîne autour de son cou. Elle avait pris l'habitude de le porter ouvertement depuis son retour du défilé, mais jugea préférable de le dissimuler à nouveau. Elle entreprit donc de l'enfourer sous la dentelle de son corsage. « Ne vous en séparez jamais », lui avait dit la Mahlessa.

— La princesse Lyrna Al Nieren !

L'huissier en poste à l'entrée annonça son arrivée d'une voix retentissante et heurta par trois fois de sa canne le sol en marbre de la salle du trône. Les seigneurs n'avaient droit qu'à un coup, les Aspects à deux, elle et la reine à trois. Cela faisait partie des rituels instaurés par son père après son accession au trône. Elle lui avait un jour demandé la signification de cette curieuse règle d'étiquette et n'avait obtenu en guise de réponse qu'un sourire matois. « Tout rituel est vide de sens », avait écrit Reltak. Plus elle parcourait l'ouvrage de cet antique érudit Ionak et plus elle appréciait son discernement.

— Ma sœur ! (Malcius vint à sa rencontre et la serra chaleureusement dans ses bras.) Je me suis fait du souci pour toi, lui souffla-t-il au creux de l'oreille.

— Et moi donc. Nous avons beaucoup à nous dire, mon frère.

— Chaque chose en son temps.

Il recula d'un pas et désigna d'un geste les deux silhouettes campées au centre de la salle, un jeune homme et une jeune femme aussi misérablement vêtus qu'athlétiques et séduisants. L'homme affichait une musculature puissante et un visage sévère, aux traits presque émaciés. La femme, tout aussi saisissante d'aspect, semblait dotée d'une souplesse de danseuse et d'une beauté vénéneuse. Apparemment

intimidée par le faste du palais, elle ne quittait pas le flanc de son compagnon, jetant des regards timorés sur l'assemblée des seigneurs et sur les gardes en faction.

— Tu arrives à point nommé pour cette grande occasion, déclara Malcius en rejoignant le jeune homme. Frère Frentis. (Il secoua la tête d'un air émerveillé.) Si tu savais comme je me réjouis de te revoir !

Avant de gagner sa place habituelle à la gauche du trône, Lyrna prit le temps de déposer un baiser sur la joue de la reine et de saluer à mi-voix son neveu et sa nièce.

— M'avez-vous rapporté un présent, tantine ? lui demanda la petite Dirna.

— Oh ! que oui. (Elle tordit gentiment le nez de la fillette, lui arrachant un gloussement ravi.) Un poney lonak pour toi et un nouveau compagnon de jeu pour ton frère. Nous irons nous promener tous ensemble demain.

— Je me présente..., commença frère Frentis d'une voix heurtée au moment où elle prenait place dans son fauteuil. Je me présente devant vous, Votre Majesté... afin d'implorer votre... votre pardon.

— Mon pardon ? répliqua le roi dans un éclat de rire. Et pour quelle raison ?

— Pour Untesh, Majesté. Je n'ai pas su tenir les murailles... Mes hommes... Mon échec a causé la chute de la cité.

— Untesh serait tombée quoi qu'il advienne, mon frère. Il ne m'appartient pas d'absoudre un tort imaginaire.

Ce fut alors que Lyrna croisa le regard du seigneur Al Telnar, jadis ministre des Œuvres Royales. Depuis l'autre bout de la salle, il lui dédia une austère révérence, son visage curieusement fermé, lui qui d'ordinaire débordait de fatuité ou d'obséquieuse sollicitude. D'après une femme de chambre, c'était lui qui avait reconnu Frentis sur les quais ce matin même, un heureux hasard qui lui permettrait assurément de regagner les faveurs du roi. *Alors pourquoi n'exulte-t-il pas ?* se demanda-t-elle. *Pourquoi ne me lance-t-il pas ses œillades habituelles ?* Car l'homme la poursuivait de ses assiduités depuis bien des années, à tel point qu'elle avait fini par l'éconduire aussi sèchement que le seigneur Darnel. Malheureusement, comme pour le Vassal, la cinglante rebuffade de Lyrna n'avait guère émoussé son ardeur virile.

— Tout au long de ces années d'esclavage et de tourments, disait Frentis, je n'ai aspiré qu'à une chose : me tenir devant vous et quémander votre pardon.

— Alors il me peine de te décevoir, mon ami, lui rétorqua Malcius en s'avançant, bras écartés, pour serrer le guerrier contre son cœur. Car tu n'as rien à te faire pardonner. (Malcius recula d'un pas, ses mains serrées sur les épaules du frère.) À présent, raconte-moi

comment tu es parvenu jusqu'ici... et en si charmante compagnie.

Frentis, la tête baissée, esquissa un léger sourire, acquiesça puis, vif comme l'éclair, saisit la tête du roi entre ses doigts et la fit violemment pivoter, rompant l'échine de Malcius dans un craquement sonore.

Le couteau se trouvait déjà dans la main de Lyrna lorsqu'elle se releva. Elle n'avait pas le souvenir de l'avoir extrait de son corsage. Tout autour d'elle, une sourde clameur se mettait à enfler à mesure que l'effroi sidéré de l'assistance laissait place à la panique et à la fureur. Comme la reine laissait échapper un hurlement horrifié, la fringante jeune femme esquiva la hallebarde d'un garde pour ensuite expédier celui-ci d'un coup de poing en pleine gorge. Au même moment, le couteau de Lyrna filait dans les airs et venait se loger dans la hanche de Frentis. L'assassin du roi fut immédiatement pris de brusques convulsions. Le dos arqué, il poussa un cri en tout point aussi terrifiant que celui de Kiral dans la crypte de la Mahlessa, puis s'effondra sur le marbre du sol, le corps traversé de spasmes de douleur.

La Volarienne se détourna du cadavre du garde à ses pieds pour contempler, interdite, les soubresauts déchirants de Frentis. Subitement, ce dernier cessa de s'agiter, ses membres soudain inertes. Un mot en volarien s'échappa alors de ses lèvres, presque un murmure :

— *Bien-aimé ?*

— Tuez-la ! rugit la reine d'une voix étranglée par la terreur et le chagrin. Tuez-les tous les deux !

Les gardes chargèrent de toutes parts, leurs hallebardes à l'horizontale. Sans leur accorder la moindre attention, la femme fixa son regard sur Lyrna, son visage enlaidi par un rictus malveillant. Alors même que les gardes convergeaient sur elle, elle leva les bras et des flammes jaillirent de ses mains.

La princesse vacilla en arrière sous l'effet du choc et de la vague de chaleur projetée par la Volarienne, qui à présent tournait sur elle-même, engouffrant gardes et seigneurs dans un brasier dévorant. Lyrna vit la petite Dirna disparaître dans une langue de feu, suivie par sa mère et le petit Janus, leurs corps consumés et noircis en l'espace de quelques secondes à peine. Elle aurait voulu hurler, mais la puanteur étouffante de la fumée et de la chair brûlée l'empêchait de respirer. Elle trébucha et se mit à ramper, au bord de l'asphyxie.

— *Tu me l'as enlevé !* gronda la femme en titubant vers Lyrna, des flots de sang ruisselant de ses yeux en épaisses larmes rouges. *Tu m'as pris mon bien-aimé, sale chienne putride !*

La femme s'apprêtait à lever ses mains vers Lyrna quand une silhouette chancelante surgit des tourbillons de fumée pour se jeter sur

elle. *Al Telnar !* comprit Lyrna, interloquée.

Tous deux se débattirent quelques secondes durant, le seigneur hurlant une phrase inaudible dans le rugissement des flammes. Les lèvres retroussées sur une grimace bestiale, la femme finit par se dégager et lui assener un puissant coup de paume au beau milieu du visage. Le nez pulvérisé, enfoncé à même le crâne, Al Telnar tituba un court instant, puis tomba à genoux avant de s'écraser au sol, tué sur le coup.

Toujours à terre, Lyrna vit la femme se rapprocher, tendre la main vers elle et projeter un trait de feu... Puis la princesse se consuma.

Chapitre 11

FRENTIS

À peine le couteau eut-il pénétré sa chair qu'une inconcevable douleur embrasa son flanc, pour immédiatement se propager dans le reste de son corps. Il reconnut sans mal les hurlements qui retentirent au moment où ses jambes cédaient sous lui : c'étaient les siens. Il avait l'impression d'être écrasé par un gigantesque poing hérissé d'un million de pitons de fer, un supplice si intense qu'il sentit sa raison lui échapper, ses souvenirs comme balayés par ce raz-de-marée de souffrance. Vaelin, l'Ordre, la Volarienne... les yeux du roi une seconde avant qu'il le tue, leur clarté radieuse – le regard d'un homme soulagé. Au loin éclataient d'autres cris, une chaleur dévorante emplissait l'atmosphère, mais il s'en rendait à peine compte, isolé par la chape de douleur qui s'était abattue sur lui. Une unique pensée surnageait dans la tempête qui faisait rage sous son crâne : *Au moins je n'aurai pas à vivre avec ce poids sur la conscience.*

Puis tout bascula, le tourment infligé par le couteau entra en résonance avec l'écho d'une ancienne douleur, une semence jusqu'alors rabougrie et empêchée d'éclore, mais à présent rendue à la vie. « La graine germera... » L'incroyable pression du poing de fer se relâcha, bientôt remplacée par quelque chose de pire, une sensation de brûlure atroce, comme si un incendie courait sur sa peau pour converger sur ses cicatrices chauffées à blanc. La souffrance enfla *crescendo*, atteignant des sommets de douleur encore inconnus... puis cessa tout à fait. Son martyr avait pris fin, en même temps que l'entrave.

Ses poumons se vidèrent sous l'impact de sa chute, mais il n'en avait cure. Il roula au sol, submergé par les délices de sa liberté recouvrée. Il fit courir ses doigts sur son torse et n'y trouva qu'une peau lisse, parfaitement indemne. L'héritage du Borgne avait guéri, puis disparu. *Plus de cicatrices, plus d'entrave. Je peux bouger. Je peux bouger !*

Il s'apprêtait à se relever quand un nouveau courant de douleur

irradia son flanc, à l'endroit où le couteau de la princesse s'était planté dans sa chair. *Une lame du Sixième Ordre*, songea-t-il avec étonnement après l'avoir arrachée. La blessure était profonde et saignait abondamment, mais il y survivrait. Il se releva d'un bond, soudain plongé dans le décor infernal d'une salle du trône transfigurée. Des corps noircis, certains encore en feu, jonchaient les dalles de marbre, des flammes et des tourbillons de fumée léchaient les murs et le cadavre du roi gisait à ses pieds, ses yeux morts grands ouverts, braqués vers lui.

Un cri sur sa gauche l'arracha à sa contemplation morbide et il aperçut la Volarienne en train d'acculer une femme couchée sur le ventre. Il eut à peine le temps de reconnaître la princesse Lyrna que sa compagne déversait sur elle des torrents de flammes. Les cheveux et le visage de la princesse s'embrasèrent en moins d'une seconde, lui arrachant un cri de terreur et de souffrance déchirant.

— Non, grinça la Volarienne en refermant les poings. (Elle tituba jusqu'à Lyrna, le visage ruisselant de sang.) Tu mérites une mort plus lente. Voici ce qui t'attend : je te ferai violer chaque jour toute une année durant. Je te débiterai, un membre à la fois. Je te...

Le fer de la hallebarde lui transperça le dos, la traversa de part en part et jaillit hors de sa poitrine. Piquée sur la hampe tel un insecte sur une aiguille, elle vomit une gerbe de sang et se laissa pendre là, à l'agonie. Son visage roula sur le côté et son regard trouva celui de Frentis.

— Mon bien-aimé...

Comme elle dévoilait ses dents sanguinolentes en un sourire d'absolue dévotion, Frentis tordit la hallebarde d'un coup sec et regarda la lueur de la vie désertier les yeux de la femme.

Non loin, la princesse poussa une nouvelle série de hurlements et trouva la force de se relever. Ses mains tremblantes s'abattirent sur son visage et ses cheveux dans l'espoir d'étouffer les flammes.

— Votre Altesse...

Il voulut s'avancer vers elle, mais elle battit en retraite. Sans cesser de crier, elle s'enfuit en courant, sa robe bleue bientôt engloutie par la fumée noire de l'incendie. Il s'élança à sa poursuite, mais dut se heurter à des murs brûlants et trébucher sur de nombreux cadavres avant de trouver la sortie. La fumée se dissipa dans le couloir, lui permettant d'y voir. Au loin, les cris de la princesse continuaient de retentir au rythme de sa fuite effrénée. Il fila dans leur direction, mais s'arrêta au moment de dépasser le corps d'un garde étendu par terre. Celui-ci n'avait pas brûlé, on l'avait égorgé. Par-dérrière, d'un seul coup. *Les Kuritai. Ils sont ici. L'assaut a débuté.*

Il s'empara de l'épée du garde et repartit de plus belle, guidé par les hurlements de la princesse. Il découvrait de nouveaux cadavres à

chaque tournant, le beau marbre du palais désormais baigné de sang. Il ne tarda pas à perdre la trace de Lyrna, dont les cris se perdirent dans la cacophonie croissante de plaintes et de tintements d'acier à mesure que les Kuritai abandonnaient toute discrétion afin d'abattre leur sinistre besogne. Il tomba dans une cour sur une domestique cernée de quatre cadavres. La jeune femme, traumatisée, tenait encore dans ses bras un panier de linge. Avant qu'il puisse la rejoindre, un Kuritai surgit de l'ombre d'une arcade pour l'expédier d'un coup de glaive dans le dos.

Comme le guerrier s'avavançait vers lui en posture d'attaque, Frentis leva une main.

— Je me suis chargé du roi, déclara-t-il en volarien. J'ai maintenant pour ordre de capturer sa sœur.

Le Kuritai, pris de court, baissa légèrement sa garde. Profitant de cette seconde d'inattention, Frentis transperça l'œil puis la cervelle de son adversaire d'un puissant coup d'estoc. Une fois son épée dégagée, il repartit à toutes jambes à la recherche de la princesse.

Il croisa en chemin toujours plus de cadavres, toujours plus de Kuritai. Les guerriers volariens, bien trop nombreux pour qu'on puisse les prendre de front, massacraient sans distinction domestiques et soldats, forts de leur coutumière efficacité. Frentis, pour sa part, fendait cette hécatombe à toutes jambes, fauchant quiconque se mettait sur son chemin. Le contact de l'épée asraéline lui procurait un plaisir infini à chaque parade et chaque fente, comme s'il retrouvait enfin tous ses réflexes d'antan. *Je ne suis pas un esclave*, se souvint-il tout en esquivant une botte pour mieux sectionner le bras de l'attaquant. *Je suis un frère du Sixième Ordre !* Grisé par la liberté, il redoublait d'ardeur et de vitesse. Il aurait dû se sentir coupable ; ne venait-il pas d'assassiner froidement le souverain du Royaume Unifié ? N'avait-il pas laissé dans son sillage une traînée de cadavres longue comme l'Empire Alpiran ? Il s'en rendait bien compte, mais l'exaltation causée par la levée de l'entrave jugulait les coups de boutoir de sa conscience. Pour le moment.

Ils auraient mieux fait de m'abattre dans les fosses, songea-t-il en pleine course. *Cette invasion sera leur perte. Je saignerai leur armée à blanc jusqu'à laisser leur empire exsangue.*

Il s'arrêta brusquement à la vue d'un officier de la garde aux prises avec deux Kuritai dans un couloir bordé d'immenses tableaux. Il s'agissait d'un haut maréchal de la Garde Montée, à en juger par son uniforme, doublé d'un fin bretteur qui parvenait à tenir en respect ses formidables adversaires. Il commençait toutefois à céder face aux assauts combinés des deux soldats d'élite, leur opposant des parades de plus en plus désespérées à mesure qu'ils convergeaient sur lui pour lui assener le coup de grâce.

Frentis saisit dans sa botte le couteau de la princesse encore rougi par son propre sang et prit pour cible le plus proche des Kuritaï. L'homme bascula en avant, la lame plantée à la base du crâne. Son compagnon s'éloigna du haut maréchal, tourna la tête vers Frentis et adopta une posture défensive typique des combattants des fosses. L'officier en profita pour lui allonger une estocade.

— Non ! s'écria Frentis.

Mais il était déjà trop tard, le haut maréchal avait mordu à l'hameçon. Le Kuritaï plongeait sous la lame adverse, roula sur lui-même et projeta son glaive à la verticale dans la poitrine du garde.

Frentis chargea le Kuritaï au moment où celui-ci se relevait d'un bond, esquiva d'une virevolte le premier coup et répliqua par une taille haute que l'autre para à la dernière seconde. Tandis qu'ils croisaient le fer, il aperçut les traits du soldat volarien et le reconnut. *L'Aîné qui nous a ouvert la porte de l'entrepôt*, se rappela-t-il. *Un capitaine Kuritaï*. L'homme n'exprima pas la moindre surprise en découvrant qu'il ferrait avec celui qui, la veille, se trouvait encore au côté de sa maîtresse. Il en allait ainsi avec ces automates. Nourris au sein de la guerre, conditionnés à grand renfort de drogues de combat et la Foi seule savait quelles autres Ténébreuses techniques, les Kuritaï s'élevaient au rang de parfaits assassins, insensibles à la peur, aux insultes et à toute autre distraction mortelle. Cela n'avait pas empêché Frentis de les tuer par dizaines dans les fosses. Un autre allait s'ajouter à sa liste aujourd'hui.

Il mit à profit l'une des passes d'armes inculquées par maître Sollis au gré d'impitoyables séances d'entraînement, un enchaînement destiné à repousser les plus habiles escrimeurs : une série d'enveloppements et de coups de taille assenée à la vitesse de l'éclair en direction du visage ennemi, de manière à forcer l'adversaire à lever sa garde et découvrir son ventre non pour lui porter l'estocade, mais pour lui allonger un violent coup de pied. Au moment propice, la botte de Frentis vint donc percuter le sternum de l'Aîné, lui brisant les os dans un craquement sonore. Le Kuritaï s'effondra contre le mur, la bouche en sang, mais trouva néanmoins la force de lancer une ultime attaque. Frentis la balaya d'un revers de son arme, puis trancha dans le même mouvement la gorge du soldat d'élite.

— Le r-roi..., bégaya le haut maréchal.

Il gisait à terre et levait vers Frentis un regard implorant, sa face blêmie par la perte de sang. Le guerrier le rejoignit et avisa la blessure. Il n'y avait rien à faire.

— Le roi est tombé, dit-il. Mais la princesse Lyrna a survécu. Je dois la retrouver.

— Frère... F-Frentis, n'est-ce pas ? demanda le garde d'une voix rauque. Je vous ai d-déjà vu... les Pisteloups, il y a bien longtemps...

— Oui, c'est bien moi. Frère Frentis. (*Un frère du Sixième Ordre.*) Et vous, monseigneur ?

— S-Smolen...

Il toussa et une pluie de sang vint tacher son menton.

— Monseigneur, votre plaie... Je ne peux...

— Ne vous souciez pas de moi, mon frère. Cherchez-la d-dans l'aile orientale... C'est là que se t-trouvent ses appartements... (Un sourire éclaira son visage alors même que son regard se ternissait.) Dites-lui... ma chance d'avoir v-voyagé si loin... auprès de celle que j'aimais...

— Monseigneur ?

Le sourire du haut maréchal s'évanouit et ses traits se détendirent, aussi inertes et cireux qu'un masque mortuaire. Frentis lui étreignit brièvement les épaules, puis s'élança ventre à terre afin d'obliquer vers l'est au premier tournant – du moins l'espérait-il. Cette section du palais, entièrement déserte, semblait pour l'heure avoir été épargnée par les Kuritaï ; il n'y trouva aucun cadavre, même si l'écho du massacre lui parvenait à travers les parois. Il dépassa une haute croisée et vit des flammes ravager la cité. Il se figea à la vue de la flotte volarienne qui encombra le port, plus d'un millier de navires vomissant sur les quais une nuée compacte de soldats que venait grossir un flux constant de chaloupes en provenance des autres vaisseaux, à l'ancre derrière l'immense môle qui fermait la rade. En l'absence de gardes du Royaume, les Varitaï et les Épées Franches avaient tout loisir de former les rangs et d'investir la ville selon un ordre de bataille savamment étudié. « Tout cela a été planifié de longue date, mon amour. »

Castelvarin va tomber ce soir, comprit Frentis en s'arrachant à ce sinistre spectacle pour reprendre sa course. Il allait trouver la princesse et la soustraire aux Volariens. Puis il filerait à la Loge pour les avertir de l'assaut imminent sur le Sixième Ordre.

Il tomba sur de nouveaux corps à son arrivée dans l'aile orientale ; elle était séparée du bâtiment principal par une cour étroite parsemée de rosiers, de cerisiers en fleur et de cadavres encore chauds. Depuis une porte voisine lui parvenait le tumulte d'un combat acharné, entrecoupé de cris de défi dans une langue inconnue, lancés par une voix de femme.

Il fit irruption dans la pièce, où il découvrit quatre Kuritaï aux prises avec une grande guerrière tatouée armée d'une lance au fer ensanglanté. Elle avait déjà vaincu un adversaire et venait de transpercer la cuisse d'un deuxième lorsque Frentis s'avança pour allonger une attaque délibérément maladroite, de manière à les détourner de leur cible. *Une Lonake*, déduisit-il de ses tatouages et des bordées d'injures incompréhensibles qu'elle faisait pleuvoir sur ses agresseurs. Accroupi derrière elle, un adolescent dégingandé serrait

dans ses mains une épée longue et couvrait la mêlée d'un regard affolé. Frentis trouva surprenant qu'il n'ait pas déjà pris la fuite.

Il trancha la gorge du Kuritaï blessé, en abattit un autre d'un coup de taille dans le dos, para la botte du troisième et recula d'un pas afin de permettre à la Lonake de l'embrocher sur sa lance. Elle l'acheva d'un coup de pied rageur à la tempe et tournoya sur elle-même pour faire face à Frentis, son arme pointée sur lui.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle en langue du Royaume.

— Un frère du Sixième Ordre. Je viens secourir la princesse Lyrna.

— Tu ne portes pas d'uniforme, lâcha-t-elle, le regard soupçonneux.

— Frère Frentis ? (L'adolescent s'avança et l'examina de pied en cap.) Est-ce bien vous ?

— En effet, répondit-il. La princesse se trouve-t-elle ici ?

La Lonake abaissa sa lance, sans pour autant se départir de son air méfiant.

— Le mensonge règne en maître ici, lança-t-elle à l'intention du jeune homme. N'accorde pas ta confiance si facilement.

— Mais c'est frère Frentis, je vous dis. Et puis vous avez vu ce qu'il vient de faire. Si on ne peut pas se fier à lui, alors on ne peut se fier à personne.

— La princesse, répéta Frentis.

— Elle n'est pas là, l'informa l'adolescent. Nous ne l'avons pas vue depuis qu'elle est partie auprès du roi. Je m'appelle Arendil et elle, Davoka.

— Que faites-vous si loin de vos montagnes ? s'enquit Frentis.

— Je viens d'arriver en tant qu'ambassadrice, lui rétorqua-t-elle.

Que se passe-t-il ici ?

— Le roi a été assassiné, avec son épouse et ses enfants. La princesse Lyrna a pris la fuite, grièvement blessée. Nous devons la retrouver.

Un brasier de fureur et d'inquiétude enflamma le regard de la Lonake.

— Blessée ! Comment ça ?

— Elle a pris feu. L'assassin... disposait d'une Ténébreuse affinité avec les flammes.

Davoka leva de nouveau sa lance.

— Et où se trouve cet assassin ?

— Je l'ai tué. Mais assez discuté. En ce moment même, une armée volarienne au grand complet se rassemble dans le port. La cité tombera entre ses mains dans quelques heures à peine.

Il balaya du regard les couloirs déserts du palais. *Aucune chance de la trouver ici.*

— Il faut partir, déclara-t-il. Rejoindre la Loge du Sixième Ordre.

— Pas sans ma reine, objecta Davoka.

— Si vous restez ici, vous mourrez et la princesse ne pourra plus

compter sur vous. (Il désigna d'un geste l'épée longue dans les mains de l'adolescent.) Tu sais t'en servir ?

Le garçon affermit sa prise sur la poignée et hocha la tête.

— Alors la prochaine fois, fais-le au lieu de rester planté là.

Sur ces mots, il s'élança en direction de la cour, Arendil sur ses talons.

— Davoka, plaïda ce dernier en s'arrêtant sur le seuil de la porte. S'il vous plaît !

Frentis courut jusqu'à la muraille ouest. Les Volariens avaient déjà dû prendre possession des portes de la ville à l'heure qu'il était, de sorte qu'il leur fallait trouver une autre issue. Une fois au pied des fortifications du palais, Frentis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, repéra la silhouette élancée de Davoka, puis longea le mur de défense jusqu'à dénicher ce qu'il cherchait : un tuyau d'écoulement charriant les eaux usées du palais dans les égouts à travers un conduit aménagé à la base des murailles.

— On ne passera jamais là-dedans, dit Arendil en plissant le nez d'un air dégoûté.

Le conduit, heureusement dépourvu de barreaux, mesurait à peine trente centimètres de haut.

— Déshabille-toi, lui intima Frentis avant d'enlever lui-même sa chemise. Et badigeonne-toi de merde. Ça t'aidera à mieux glisser.

Afin de donner l'exemple, il se pencha vers l'extrémité du tuyau et ramassa au creux de ses mains suffisamment de gadoue pestilentielle pour s'en maculer le torse et les bras. Il jeta ensuite son épée dans l'orifice, puis s'allongea et s'introduisit dans le conduit. Comme il se tortillait pour atteindre l'égout, sa peau écorchée et râpée par les moellons de pierre, il s'efforça de ne pas songer à la plaie ouverte dans son flanc et à la probable infection qui le guettait. Avec un grognement, il parvint à s'extraire hors du conduit et à prendre pied dans le cloaque, après quoi il tendit une main à l'adolescent. Celui-ci l'imita, poussant son épée dans le boyau avant de s'y glisser, la puanteur lui arrachant des quintes de toux et de violents haut-le-cœur. Suivit Davoka, dont la lance dévala bruyamment le puisard avant que pointe le bout de son crâne. Le visage congestionné, les dents serrées, elle peinait à se dégager. Frentis et Arendil l'attrapèrent par les bras et la tirèrent à l'intérieur, l'adolescent soudain bouche bée devant le spectacle de ses seins nus, quoique couverts de fange. Elle le ramena à la réalité d'une tape sur le côté de la tête, puis récupéra sa lance.

— Comment on va faire pour s'y retrouver là-dessous ? demanda Arendil tout en massant sa tempe endolorie.

À sa grande surprise, Frentis sentit un rire monter dans sa gorge.

— On arrive toujours à s'y retrouver quand on est chez soi.

Il opta en premier lieu pour le déversoir de la berge nord, le plus proche de leur position et le seul à même d'offrir un accès à la route du Nord, soit l'itinéraire le plus direct pour accéder à la Loge. Il somma Davoka et Arendil de l'attendre le temps qu'il se coule jusqu'à la grille, afin d'épier malgré l'obscurité la porte nord qui se dressait sur l'autre rive. Les Varitaï avaient déjà pris possession du corps de garde, tandis que d'autres, dont plusieurs archers, arpentaient le chemin de ronde. Il avait espéré pouvoir ramper le long des berges et traverser le chenal aménagé au pied des fortifications, mais les Volariens n'auraient aucun mal à les repérer. Quant à remonter le fleuve à la nage, le courant puissant l'interdisait.

— C'est râpé, déplora-t-il à son retour. Ils ont envahi les murailles.

— Il n'y a pas d'autre chemin ? demanda Davoka.

— Si, un seul.

L'idée ne lui plaisait guère, cependant. Il s'agissait d'un itinéraire tortueux qui les éloignerait de plusieurs kilomètres de la Loge, mais ils n'avaient pas le choix. À l'heure qu'il était, les Volariens contrôlaient sans nul doute tous les points stratégiques de la cité. Il avait beau les haïr de toute son âme, leur efficacité forçait le respect.

— Tu étais là, toi, lui lança Davoka tandis qu'il les guidait dans le dédale de galeries souterraines en direction de l'est, Arendil ponctuant chacun de ses pas dans l'eau fétide d'un râle nauséeux. Tu as vu l'assassin ?

Les yeux du roi... le craquement de son cou lorsqu'il lui avait brisé l'échine, pareille à une brindille sèche...

— Oui.

— Et tu n'as rien vu venir ? Tu n'aurais pas pu empêcher ça ?

— Si j'avais eu la moindre chance de l'arrêter, je l'aurais saisie. Elle se tut quelques instants le temps de chercher ses mots.

— Son *gorin*... L'identité de l'assassin, tu la connais ?

— C'était une Volarienne. J'ignore son nom.

Il leva soudain la main, alerté par l'écho lointain d'un cri bref, prestement étouffé. Accroupi, il attendit, l'oreille aux aguets. Lui parvenaient de faibles chuchotis aux paroles indistinctes : deux voix rocailleuses en pleine dispute.

Frentis s'avança à pas de loup, ses pieds nus glissant sous la fange afin d'éviter toute éclaboussure, puis s'arrêta près d'un angle de mur où les voix, toutes deux masculines, résonnaient avec plus de clarté. Il perçut un murmure guttural dont les accents perçants trahissaient une détresse certaine :

— J'vais pas m'terroriser ici toute cette foutue nuit.

— Eh bah ! sors-y donc, si t'es d'humeur à te promener, lui rétorqua une voix plus calme, bien qu'empreinte d'une peur palpable. Tu vas t'faire plein de nouveaux potes, j'en suis sûr.

Une pause, suivie d'un marmonnement boudeur :

— J'disais juste qu'on pourrait trouver mieux comme planque qu'une fosse d'aisances.

— Non, déclara Frentis en contournant l'angle de la galerie.

Les deux hommes tapis au fond du collecteur tournèrent vers lui des regards affolés, puis se relevèrent d'un bond. Le plus petit des deux, au crâne chauve et à l'oreille percée d'une boucle d'or, serrait dans son poing une longue dague. Son compagnon, un grand gaillard couronné d'une masse hirsute de cheveux noirs, brandit un gourdin quand Frentis s'avança.

— T'es qui, toi, putain ? s'écria le plus gros.

— Un frère du Sixième Ordre.

— Mon cul, ouais. Elle est où, ta cape ?

L'étranger marcha sur le nouveau venu, son gourdin levé, le visage fendu d'un sourire torve... puis se figea lorsque la pointe d'une épée se matérialisa sous son menton.

— Ça répond à ta question ? s'enquit Frentis.

Le plus petit semblait sur le point d'intervenir quand il aperçut Davoka. Armée de sa lance, la Lonake remontait la galerie d'un pas ferme et décidé.

— On oublie ça, mon frère, dit le nabot. (Il glissa sa dague à sa ceinture et leva les mains.) Je m'appelle Ulven et ce beau spécimen ici présent Nounours, rapport à ses cheveux, tu vois ? Juste deux honnêtes citoyens en quête d'un refuge.

— Ah ! vraiment ? (Frentis inclina la tête et dévisagea longuement les traits apeurés du gros costaud.) Si mes souvenirs sont bons, celui-ci se faisait appeler Malard du temps où il faisait le coup de poing pour le Borgne. Quant à toi, ton tempérament digne de confiance t'avait valu le surnom de la Fouine.

Le plus petit eut un mouvement de recul et plissa les paupières.

— On se connaît, mon frère ?

— Tu avais l'habitude de m'appeler « sac à merde » chaque fois que tu me rouais de coups. La nuit où j'ai donné son nom au Borgne, je crois me souvenir que tu te trouvais juste derrière lui.

— Frentis, lâcha l'homme dans un souffle.

Il semblait partagé entre surprise et terreur... même si cette dernière l'emportait clairement.

— Frère Frentis, s'entendit-il corriger.

La Fouine déglutit, puis jeta un coup d'œil derrière lui en prévision de sa fuite.

— De... De l'eau a coulé sous les ponts depuis, mon frère.

Frentis avait bien souvent rêvé de cet instant. Il tenait enfin au bout de sa lame ceux qui l'avaient si souvent rossé, si souvent détroussé du fruit de ses rapines. Les expédier ne lui poserait aucun problème ; il

était, après tout, un guerrier chevronné.

— Le Borgne s'en est pris à nous, tu sais, reprit la Fouine tout en battant en retraite. Il nous en a voulu de ne pas t'avoir repéré, ce soir-là. On a fini tricards à Castelvarin pendant des années, à vivre comme des mendiants sur les routes.

— Oh ! quelle tristesse.

Frentis baissa les yeux sur Malard et lut la peur qui voilait son regard, une ombre vacillante qu'il avait déjà croisée chez le brigand dans le désert, ou chez le second du contrebandier...

— On se dirige vers le déversoir du port, déclara-t-il en abaissant son épée pour reprendre sa route. (La Fouine se recroquevilla sur lui-même lorsque Frentis le dépassa.) Vous pouvez nous suivre, mais que j'entende un seul d'entre vous dégoiser le moindre boniment et votre compte est bon. Compris ?

Il leur fallut patauger une bonne heure dans les entrailles de la ville avant de parvenir au pied de l'épais tuyau donnant sur la digue du port. Tout au long de leur progression, ils entendirent, réverbérés par les conduites des égouts, les râles d'agonie de Castelvarin : hurlements de douleur et d'effroi, rugissement d'incendies et tonnerre de murs éboulés. Ici et là, ils percevaient le chant caractéristique du combat, tout de fureur et d'acier... chaque fois suivi par les cris des vaincus.

— Par la Foi ! souffla la Fouine, les yeux levés sur le sang qui gouttait d'une bouche d'égout aménagée dans le toit de la galerie. J'aurais jamais cru avoir un jour pitié de ce foutu Guet.

Frentis coula un regard dans le boyau et aperçut les vaisseaux volariens massés le long des quais ; d'autres, plus nombreux encore, mouillaient au large, dégorgeant toujours plus de chaloupes chargées de soldats. Il évalua la distance qui les séparait du premier navire à un peu plus de cent pas – une portée amplement suffisante pour les archers volariens s'ils venaient à se faire repérer. De toute façon, ils n'avaient pas le choix.

— Ça te dérange si je pars en éclaireur, mon frère ? hasarda la Fouine. Histoire de tâter le terrain ?

— De la merde, ouais, répliqua Malard. Pourquoi que t'irais en premier ?

— Parce que le dernier à passer a plus de chances de récolter une flèche dans le dos, répondit Frentis.

Il fit signe à Arendil d'approcher.

— Une chute de trois mètres t'attend au bout du tuyau, dit-il à l'adolescent. La marée est en train de descendre, de sorte que nous n'aurons pas à nager. Reste à l'abri des rochers et file vers le nord. Ça devrait te permettre de contourner le promontoire. Une fois les navires hors de vue, attends-nous. (Il hocha la tête en direction de Davoka.)

Vous êtes la prochaine. Et vous deux ensuite, ajouta-t-il comme la Fouine ouvrait la bouche pour parler.

Arendil prit une profonde inspiration, puis grimpa dans la conduite. Il y rampa quelques secondes avant de disparaître. Davoka s'apprêtait à le suivre quand elle se figea.

— Et si tu meurs ?

— La Loge se trouve à vingt kilomètres vers l'ouest. Trouvez la route du Nord et remontez-la.

Elle acquiesça, puis se glissa dans le tuyau. Frentis fit volte-face et découvrit Malard et la Fouine en train de jouer à pile ou face. La Fouine perdit, à la grande joie de son compagnon bedonnant.

— Amuse-toi bien avec ta flèche, sale petit bâtard, gloussa ce dernier en se tortillant pour entrer dans le tuyau, non sans mal.

— Il va finir par nous coincer ici avec son gros cul, grommela la Fouine tandis que Malard prenait un temps fou pour traîner son épaisse carcasse le long de la conduite.

Au prix de nombreuses contorsions, l'imposante silhouette du bandit finit par basculer dans le vide, son atterrissage sur les rochers en contrebas ponctué par un cri d'alerte.

La Fouine suivit sans demander son reste, plongeant dans le tuyau pour disparaître en quelques secondes à peine. Frentis s'y introduisit à sa suite, goûtant avec délices la soudaine bouffée d'air du large qui le gifla lorsqu'il émergea à l'air libre, puis s'extirpa hors de l'embouchure pour se laisser tomber sur les écueils. Il se réceptionna difficilement, ses pieds glissant sur la roche humide, mais parvint à se redresser. À quelques mètres de là, Malard avançait à grand-peine en direction du promontoire, déjà rattrapé par la Fouine. Frentis jeta un dernier coup d'œil aux navires à l'ancre dans le port ; leurs ponts bourdonnaient d'activité, mais aucun des matelots ne semblait les avoir repérés.

Il s'élança à son tour, bondissant de rocher en rocher. Enfant, il venait souvent ici à marée basse, parfois dans l'espoir de récupérer quelque objet de valeur rejeté par les vagues, la plupart du temps pour s'adonner à de grisantes cabrioles le long de la côte. Une manière comme une autre de s'entraîner à la haute voltige, prérequis nécessaire pour accéder au statut de monte-en-l'air qu'il convoitait alors.

— Ne m'abandonne pas, mon frère, hoqueta Malard quand Frentis le dépassa.

— Alors du nerf.

Un claquement puissant résonna soudain dans le lointain et Frentis se figea, fit volte-face et poussa Malard contre les écueils avant de plonger à son tour. Un objet invisible rebondit sur la pierre avec un « clang » retentissant, puis disparut en tournoyant dans les ténèbres.

— C'était quoi, ça ? s'étrangla Malard.

— Un tir de baliste. Il semblerait qu'on nous ait repérés.

— Oh ! par la Foi ! gémit le brigand, au bord des larmes. Par la Foi ! qu'est-ce qu'on va devenir maintenant ?

— Quand je pense que tu me terrifiais, dans le temps...

Frentis releva la tête et distingua un fanal allumé à la proue du navire le plus proche, où des formes sombres s'activaient autour de la silhouette arachnéenne de la baliste, dont elles actionnaient le treuil avec une insolente décontraction. *Ils s'ennuient et s'entraînent à tirer les fuyards*, conclut Frentis. *Des Épées Franches, pas des esclaves.*

— On a de la chance, dit-il à Malard.

Il se redressa et tendit les bras en l'air, au grand désarroi du gaillard encore allongé.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Allez, file, lui ordonna Frentis sans cesser d'agiter ses bras.

— Quoi ?

— Cours !

La baliste vibra au moment où l'un des manœuvres libéra la griffe de retenue. Frentis demeura immobile, compta deux battements de cœur, puis se laissa tomber à genoux. L'immense carreau passa au-dessus de sa tête et partit se perdre dans les rochers. Non loin, Malard s'enfuyait en ponctuant chaque pas d'une balbutiante litanie d'injures.

Du navire parvint à Frentis une clameur de voix consternées, parsemée de quelques rires ravis par cette distraction bienvenue au plus fort de l'assaut. Frentis tourna les talons et s'éloigna à pas lents vers le promontoire, sans accorder le moindre coup d'œil aux soldats. Bien que redoutable, une baliste n'égalerait jamais un arc en termes de précision, tout comme ces hommes ne pouvaient se comparer à une équipe d'esclaves bien entraînés.

Il dut malgré tout essuyer trois carreaux supplémentaires avant d'atteindre le promontoire, au coin duquel Malard avait déjà disparu. Une fois parvenu à la pointe du cap, il se tourna et agita la main en direction du navire, provoquant dans les rangs des soldats un chœur de déception amusée. Une bonne partie de l'équipage semblait s'être rassemblée sur le pont pour assister au spectacle. Frentis mit ses mains en porte-voix et cria en volarien de toute la force de ses poumons :

— Riez tant que vous le pouvez ! Cette ville sera votre tombeau !

TROISIÈME PARTIE

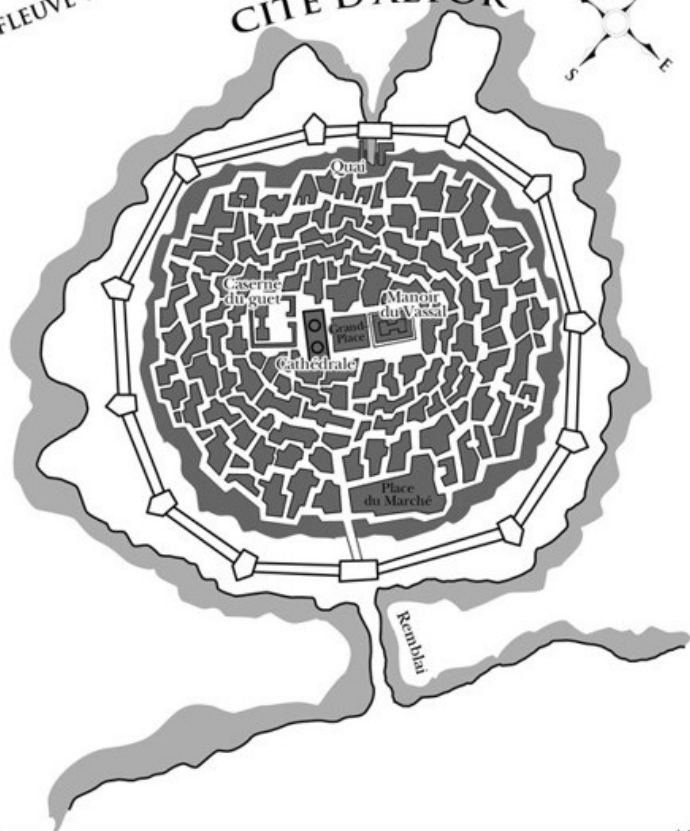
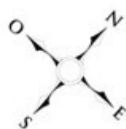
Il convient de pardonner aux novices l'erreur communément admise faisant du Saint Lecteur une figure centrale, antique et décisive du modèle déiste cumbraëlien, sorte d'incarnation temporelle accréditée par le prophète de l'autorité et de la volonté du Père Universel. En réalité, aucune mention d'une telle charge n'apparaît dans les Dénaires, dont les textes disparates et bien souvent contradictoires peinent à légitimer la hiérarchie ecclésiastique contemporaine.

La première attestation écrite de l'investiture d'un Saint Lecteur remonte à trois siècles environ, et même alors ce statut ne semble guère constituer plus qu'un titre honorifique attribué en guise de récompense aux clercs les plus fervents. L'élévation d'un individu au rang de garant tout-puissant et absolu de l'unité de l'Église ne s'institutionnalisa officiellement que deux cents ans après l'implantation définitive de cette foi dans la province aujourd'hui connue sous le nom de Cumbraël, et non sans soulever par ailleurs une farouche opposition.

– Aspect Dendrish Hendrahl,
Entre croyance et illusion : de la nature du déisme,
Archives du Troisième Ordre

FLEUVE GIVREFER

CITÉ D'ALTOR



Le Témoignage de Verniers

L'aube commençait à poindre sur la cité en flammes quand l'épouse du général me congédia. La rumeur de la bataille avait pris fin un peu plus tôt, mais pour l'heure aucun messenger n'était venu claironner la victoire. Bien au contraire, le flot continu de Volariens blessés qui s'échappaient clopin-clopant de la brèche dans les murailles témoignait plutôt d'une farouche résistance cumbraëline. Les soldats évacués, comme de juste, appartenaient tous au corps des Épées Franches. Les esclaves de combat pouvaient bien mourir là où ils étaient tombés.

Le général, toujours en compagnie de son esclave d'agrément, ne quitta pas sa cabine de toute la nuit. J'eus donc le temps de raconter à son épouse tout ce que je savais d'Al Sorna, sans rien omettre, tandis qu'Altor continuait de fumer sous nos yeux. Elle faisait preuve d'une curiosité dévorante et me bombardait de questions, quand bien même il apparut rapidement qu'elle brossait du Tueur d'Espoir et de ses facultés un tableau plus que fantaisiste.

— Tu ne l'as donc jamais vu exercer ces pouvoirs qui ont tant impressionné ton peuple ? me demanda-t-elle après que j'eus fait l'inventaire des innombrables légendes qui couraient dans l'Empire sur le Tueur d'Espoir.

— Ce n'est qu'un homme, maîtresse, répondis-je. Un homme aussi rusé qu'habile au combat, certes, et doté d'une pénétration remarquable qu'on pourrait à tort confondre avec une forme de magie. Mais je n'ai jamais été témoin d'un quelconque miracle en sa présence. Rien ne prouve qu'il puisse lire les esprits, communier avec les bêtes... ou même avec les âmes des morts.

— Lorsqu'il se dressera face à mon cher époux, penses-tu qu'il déploiera cette habileté tant vantée ? qu'il aura recours à quelque subterfuge pour sauver cette cité de la destruction ?

Il y avait dans sa voix un accent sardonique qui confirmait l'étrange fatalisme que dégageait cette femme, comme si rien de ce qu'elle vivait ici ne pouvait la surprendre, comme si l'issue de ces terribles événements avait été décidée à l'avance, inévitable et peu réjouissante.

— Je le crains, maîtresse, dis-je.

— Un grand stratège, donc. (Elle eut un petit rire.) J'en ai rencontré quelques-uns, au fil des ans. L'un d'entre eux était si convaincu de son propre génie qu'il envoya cinquante mille hommes périr dans des marais

gorgés de naphte. À ton avis, la présence d'Al Sorna à la tête de la Garde du Royaume aurait-elle pu changer le cours de cette guerre ?

Une question dangereuse, comme elle devait sûrement s'en douter. Ma réponse, quelle qu'elle soit, pouvait causer ma perte.

— Il s'agit là d'une énigme insoluble, maîtresse.

— Oh ! je pense que non, surtout pour l'historien d'exception versé dans l'art militaire qui se tient devant moi.

Devant l'insistance qui colorait sa voix, je compris que je ne pourrais pas me soustraire à sa question, celle-ci d'autant plus périlleuse qu'elle détecterait sans mal – et n'apprécierait guère – toute tentative de flatterie à l'égard de son époux.

— Leur Seigneur de Guerre s'est montré bien trop présomptueux, déclarai-je. Il n'a à aucun moment envisagé la possibilité d'une trahison alliée. Al Sorna ne se serait pas laissé bernier si facilement.

— Mais qu'aurait-il pu faire contre le poids du nombre ? Notre supériorité numérique nous offre un avantage décisif, tu l'as dit toi-même.

— À l'oasis de Lehlun, Al Sorna est parvenu à mettre en déroute toute l'élite impériale avec seulement quelques centaines d'hommes. S'il existe une faille dans votre dispositif, il la trouvera.

Comme elle haussait un sourcil étonné, je pris conscience de ma bévue et ajoutai, le cœur battant et le front en sueur :

— Maîtresse.

— Je me demandais justement quand tu commettrais ton premier impair, lâcha-t-elle.

— Pardonnez-moi, maîtresse...

Je bafouillai quelques excuses supplémentaires, mais elle me réduisit au silence d'un geste avant de tourner son attention sur la cité en flammes.

— Y a-t-il une femme dans ta vie, seigneur Verniers ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Une famille qui t'attendrait à Alpira ?

Ma réponse, déjà bien rodée, ne se fit pas attendre :

— J'ai toujours été trop absorbé par mon travail pour m'accorder de telles distractions, maîtresse.

— Distractions ? (Elle darda sur moi un coup d'œil stupéfait.) L'amour, une distraction ?

— Je... je ne saurais dire, maîtresse.

— Tu mens. Tu as aimé quelqu'un et tu l'as perdu. De qui pouvait-il bien s'agir, je me le demande ? Quelque studieuse jouvencelle intimidée par le grand érudit ? Peut-être se piquait-elle de poésie, d'ailleurs ?

Elle plissa les lèvres en une moue faussement éplorée. N'était la terreur panique qu'elle m'inspirait, j'aurais pu sans hésiter la pousser par-dessus bord et rire aux éclats en la regardant sombrer.

Je choisis en fin de compte la voie la plus sûre : le mensonge.

— Elle est morte, maîtresse. Durant la guerre.

— Oh ! (Elle grimaça légèrement, puis se détourna.) Triste histoire. Tu

devrais te reposer. Mon cher époux aura sans nul doute un nouveau carnage à te faire écrire demain.

— Merci, maîtresse.

J'exécutai une révérence et réprimai mon désir de fuite pour regagner d'un pas mesuré les marches qui menaient à ma cabine. L'insigne cruauté de son époux était certes effroyable, mais je comprenais à présent que sa femme représentait la plus grande menace sur ce navire. Et de loin.

Je dormis peut-être deux heures, harcelé une fois encore par des visions de fureur et de sang à mesure que mon esprit enfiévré jouait la débâcle de la Garde du Royaume. L'expression du Seigneur de Guerre lorsqu'il vit obliquer la ligne de chevaliers vers son propre flanc... Frère Caenis qui s'évertuait à rallier les fuyards...

À mon réveil, je me forçai à engloutir le bol de gruau laissé devant ma porte et passai plusieurs heures à convertir mes notes de la veille en un compte-rendu subtilement fallacieux de l'assaut volarien. Je m'attachai tout particulièrement à y souligner la prévoyance du général quant aux mesures prises pour un combat prolongé à l'intérieur des murailles.

On me convoqua peu après sur le tillac, où se tenait le conseil de guerre au grand complet. Campés autour de la table des cartes, le général et ses officiers supérieurs écoutaient le rapport du commandant divisionnaire :

— L'incendie de la ville nous a offert quelques victoires, ô illustre général, disait l'homme au visage recru de fatigue et maculé de crasse. Mais ils n'ont pas tardé à réagir, en aménageant des trouées entre les rues afin de contenir la propagation des flammes. Sans compter que la cité est bâtie en pierre, ce qui ne facilite pas les départs de feu. Quant aux pertes... les flammes ne se reconnaissent pas d'alliés. Elles ont dévoré presque autant de nos hommes que des leurs. Le moral des troupes est... au plus bas.

— Si vos soldats se montrent si prompts à chier dans leurs braies, lui rétorqua le général, rappelez-vous que nous disposons de contremaîtres rompus à l'art de recadrer les récalcitrants à coups de fouet.

Son regard glissa sur son voisin le plus proche, un commandant des Épées Franches aux traits noircis par la suie et à la joue barrée d'une estafilade fraîchement recousue.

— Vous, par exemple, combien en avez-vous châtiés hier ?

— Quatre, ô illustre général, répondit l'autre d'une voix rauque.

— Alors faites-en flageller six aujourd'hui.

Il balaya l'assemblée du regard, en quête d'une autre proie.

— Vous ! lança-t-il, le doigt tendu vers un homme vêtu de l'uniforme des ingénieurs chargés des balistes et des mangonneaux. Avez-vous mis à profit ma petite trouvaille concernant les prisonniers ?

— Tout à fait, ô illustre général, confirma l'homme. Sur votre ordre, nous avons projeté cinquante têtes par-dessus les murailles.

— Et ?

Comme l'homme bafouillait, le commandant divisionnaire répondit à sa place :

— L'ennemi détient lui aussi des prisonniers, ô illustre général. En réponse, cinquante têtes volariennes ont volé par-dessus nos barricades.

— Encore un coup de la sorcière..., marmonna le capitaine d'un bataillon Varitai.

Les yeux du général se braquèrent sur lui et son doigt se dressa dans sa direction telle une lance.

— Je rétrograde officiellement cet homme. Hors de ma vue. Et assurez-vous qu'il soit de la première charge aujourd'hui.

Il reporta son attention sur la carte tandis que l'officier déchu était emmené par les gardes de faction.

— Une insulte au sens commun et à l'histoire militaire, murmura-t-il. Lorsque tombent les murailles doit tomber la ville, après quoi le vainqueur gagne tout loisir de moissonner sa récolte de chair et d'or. Il en a toujours été ainsi. (Il releva la tête et son regard me trouva.) N'est-ce pas, mon esclave érudit ?

Il pouvait tout aussi bien s'agir d'un piège que d'une preuve d'ignorance. Dans tous les cas, il ne me laissait pas le temps d'échafauder la moindre flagornerie.

— Pardonnez-moi, maître, mais je crains que non. Les... difficultés auxquelles vous devez faire face trouvent au moins un parallèle dans le courant des siècles.

— Un parallèle, répéta-t-il du bout des lèvres, avant de se redresser pour partir d'un rire tonitruant, bientôt imité par ses officiers manifestement soulagés. Eh bien, instruisez-nous donc, nous autres imbéciles volariens, ô vénérable Verniers. Où et quand trouvez-vous ce parallèle ?

— L'Âge de la Forge, maître. Il y a près de huit cents ans. Les guerres qui ont donné naissance à l'Empire Volarien.

— Je connais l'Âge de la Forge, misérable Alpiran.

Il me lança un coup d'œil chargé d'une telle animosité que je compris combien ma vie ne tenait en définitive qu'à l'influence de son épouse.

— Continue, gronda-t-il une fois sa colère maîtrisée.

— Kethia, maître, repris-je. La cité qui a donné son nom à la province actuelle d'Eskethia. Elle fut la toute dernière à s'incliner face aux légions impériales, soutenant un siège long d'une année avant l'effondrement de ses murailles. Mais les combats ne s'arrêtèrent pas pour autant. Le souverain de la cité – un guerrier de renom et, si l'on en croit la légende, un grand roi thaumaturge – inspira à ses sujets des hauts faits qui dépassent l'imagination. Chaque demeure devint une forteresse, chaque rue un champ de bataille. On raconte que le désespoir et la terreur envahirent la soldatesque impériale, car de toute évidence cette cité jamais ne tomberait.

— Mais elle a fini par le faire, dit le général. J'ai moi-même foulé les

ruines de l'ancienne Kethia.

— Oui, maître. Le cours de la bataille a tourné après la désignation par le Conseil d'un nouveau commandant : Vartek, que l'histoire retient comme le Fer-de-Lance, parce qu'il menait toujours ses hommes au combat, qu'il plongeait toujours le premier dans les lignes ennemies. Son exemplaire intrépidité dissipa les peurs de ses soldats. Il leur fallut guerroyer plusieurs semaines supplémentaires, mais Kethia rendit enfin les armes. Tous ses hommes furent tués, et ses femmes et ses enfants réduits en esclavage.

Dans le silence à couper au couteau qui s'ensuivit, je crus sentir la froide colère du général me transir les membres. Que mes lecteurs comprennent qu'il n'y avait pas dans ma tirade la moindre nuance de courage ; je n'avais nullement songé à l'affront que pouvaient constituer mes propos. Je n'avais fait qu'obéir à l'ordre de mon maître en énonçant une vérité historique, du moins à en croire ses sources.

— Mon cher époux.

Fornella fit son apparition sur le pont vêtue d'une simple toge de mousseline blanche, ses épaules couvertes par un châle en satin rouge. Elle vint se poster près de son mari et lui glissa une coupe de vin dans la main.

— Accordez-vous un autre verre, cœur-pur. L'alcool vous distraira bien plus sûrement que les vers de mirliton de mon esclave hors de prix.

Le général leva lentement sa coupe et but longuement sans me quitter des yeux, comme pour m'assurer de l'imminence et de la sévérité du châtiment qui m'attendait.

— Combien d'esclaves nous a rapportés cette province ? demanda-t-il en se tournant vers le commandant divisionnaire.

— Pas autant que les autres, illustre général. Trois mille, tout au plus.

— Alors envoyez-leur cinq cents têtes demain, lança-t-il à l'ingénieur. Et crevez-leur les yeux avant. Faites-les souffrir avant de les décapiter, si possible à portée des barricades. Je veux que ces chiens les entendent pleurer, gémir et appeler leurs mères. Ceux des nôtres qu'ils décapiteront en retour ne compteront pas pour des pertes. Seul un lâche se constitue prisonnier. Et s'ils résistent encore le lendemain, balancez-en mille de plus. (Il siffla sa coupe, la rejeta de côté puis m'adressa un grand sourire.) Tu vois, esclave ? Moi aussi, je sais donner l'exemple.

Chapitre premier

REVA

— Je refuse de porter ça.

Dame Veliss esquissa un sourire, puis leva la robe bleu pâle qu'elle tenait à la main en voyant Reva reculer.

— Mais elle irait si bien avec vos cheveux, dit-elle. Essayez-la, au moins.

— Où sont passés mes vêtements ? demanda la jeune femme.

— Au feu, j'espère. De telles loques ne siéent guère à la nièce du Vassal.

— Alors laissez-moi comme je suis.

Elle portait la robe droite en coton laissée par la domestique qui lui avait apporté le petit déjeuner. La veille, les gardes de son oncle l'avaient menée dans cette chambre afin de la préserver de l'effervescence qui s'était emparée du manoir. Dame Veliss, en effet, avait alors donné l'ordre de fouiller chaque pièce, chaque armoire et chaque penderie de la demeure à la recherche d'autres intrus. Comme étrangère à l'agitation ambiante, hébétée par le désordre de ses sentiments perdus entre désespoir et chagrin, elle s'était laissé guider d'un pas hésitant, sourde à toutes les questions qu'on avait pu lui poser. « Tuez-la », avait rugi le prêtre. « Tuez-la... »

La pièce comportait un lit de bonne taille sur lequel elle s'était effondrée presque immédiatement pour se rouler en boule, tout en maudissant les larmes qui dévalaient ses joues. « Tuez-la... » Elle avait ensuite sombré dans un sommeil sans rêves, proche de la léthargie. À son réveil, elle découvrit qu'on l'avait déshabillée pendant la nuit. Une domestique déposait un plateau de victuailles sur la coiffeuse, et un garde se tenait près de la porte. Jamais elle n'aurait cru se trouver un jour si faible qu'on puisse la dévêtir sans la réveiller.

Veliss détaillait les formes de Reva d'un œil admiratif.

— Ça ne me déplairait pas. Mais je crois que votre oncle apprécierait une tenue plus pudique.

Elle jeta la robe sur le lit sans la quitter des yeux, l'ombre d'un sourire naissant sur ses lèvres pleines.

— Quelle inconvenance, marmonna Reva.

Comme elle s'emparait de la robe, Veliss émit un petit rire et tourna les talons.

— Un garde vous escortera lorsque vous serez prête.

L'oncle de Reva l'attendait dans le jardin, assis à une petite table nichée sous les frondaisons taillées en compagnie d'une bouteille de vin – déjà vide aux trois quarts, remarqua Reva, quand bien même la neuvième cloche venait à peine de sonner. Près de la bouteille se trouvait l'épée qu'elle avait dérobée l'avant-veille. Dame Veliss se tenait non loin, occupée à lire un parchemin.

— Mon héroïque nièce !

Un grand sourire chaleureux aux lèvres, le Vassal se leva pour l'accueillir. Elle le laissa l'enlacer et grimaça quelque peu lorsqu'il déposa un baiser sur ses joues, gênée par son haleine alcoolisée.

— Comment connaissiez-vous mon nom ? demanda-t-elle après qu'il eut reculé.

— Ah ! tes grands-parents t'ont donc nommée en son honneur. (Il regagna la table et indiqua la chaise vide.) Tu m'en vois ravi.

— Mes grands-parents ?

Elle n'approcha pas, préférant balayer le jardin du regard. *Tellement de gardes...*

— Bien sûr. (Il semblait étonné.) Ils t'ont élevée, n'est-ce pas ?

Ce fut à cet instant précis que Reva abandonna toute idée d'évasion. Elle rejoignit son oncle et s'assit.

— Mes grands-parents sont morts, déclara-t-elle. Tout comme ma mère. Tout comme mon p... (Elle laissa sa phrase en suspens ; il savait tout ce qu'il y avait à savoir au sujet de son père.) Pourquoi les avoir empêchés de me tuer ?

Il éclata de rire et se versa une nouvelle coupe de vin.

— En voilà une idée. Quelle sorte d'oncle cela ferait-il de moi ?

— Vous connaissiez ma mère ?

— Oh que oui. Pas d'aussi près que ton père, à l'évidence, mais je me souviens très bien d'elle. (Ses yeux injectés de sang s'attardèrent sur le visage de Reva.) Une bien belle créature. Et pleine d'entrain, avec ça. Pas étonnant que Hentes se soit épris d'elle à ce point. Quand je t'ai vue, j'ai pensé devoir la vie à son fantôme. Tu es son portrait craché. Sauf tes yeux. On dirait ceux de ton père.

Épris d'elle ? Le prêtre n'avait pourtant guère laissé le doute planer sur la nature de la relation entre ses parents. « Ta mère était une catin », lui avait-il abruptement annoncé. « L'une des nombreuses chiennes à avoir tenté le Justelame avant que le Père lui fasse grâce de

Son auguste parole. À toi de racheter sa faute en donnant un sens à ta naissance illégitime. »

— Dommage qu'elle n'ait été qu'une domestique, poursuivit son oncle, sans quoi ils auraient convolé en justes noces, à n'en pas douter. Tu aurais dû voir la tête de ton grand-père lorsqu'il a appris ta venue au monde prochaine. Quelle colère il a piquée... Ton père avait connu bien d'autres filles au fil des ans, bien entendu, et engendré une batterie de bâtards, mais aucun qu'il entendait élever. Jusqu'à toi. Prestement remerciée, ta mère Reva reçut une somme rondelette et repartit dans la ferme de ses parents, tandis que notre père envoyait Hentes le long de la frontière nilsaëline pour s'occuper d'une troupe de hors-la-loi particulièrement féroce. Je me suis toujours demandé si ce n'était pas la nouvelle de la mort en couches de ta mère qui l'avait rendu si téméraire. L'ancien Hentes n'aurait jamais osé charger un archer posté à trente pas de lui.

— « En dépit de ses péchés, l'homme qui devait devenir le Justelame jamais ne se déroba à ses devoirs », cita-t-elle. « Il fut blessé en servant son peuple, fauché par le trait d'un réprouvé sans foi ni loi. Des jours durant, il oscilla entre la vie et la mort, inconscient, jusqu'à ce que la voix du Père l'éveille à sa destinée nouvelle. »

— Tu connais donc le Onzième Livre ?

— Par cœur.

Il me l'a appris de force, jusqu'à ce que je sache le réciter encore mieux que lui.

— Cet homme, la nuit dernière, reprit le Vassal. Tu l'avais déjà vu, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça, mais se découvrit incapable d'évoquer le prêtre.

— Tu dois donc connaître son nom, dit Veliss en levant le nez de son parchemin. Son compagnon, celui que tu as estropié, rechigne à nous l'apprendre.

— Je doute fort qu'il sache comment il s'appelle. Les Fils utilisent rarement leurs véritables noms, même entre eux.

— Les Fils. (Son oncle soupira, puis s'accorda une nouvelle gorgée de vin.) Évidemment. Toujours ces maudits Fils...

— Sauf que cette fois-ci, fit remarquer Veliss en couvant Reva du même regard effronté que dans la chambre, nous disposons d'une fille.

— Une nièce, la corrigea le Vassal d'une voix sèche. Ma nièce, pour être plus précis, conseillère.

— Ne vous méprenez pas, monseigneur. Après tout, je dois moi aussi ma vie à cette... intéressante jeune femme. Je ne souhaite que lui complaire, rien de plus...

— Le prisonnier blessé, l'interrompit-il. Avait-il d'autres informations à nous offrir ?

— Tout se trouve ici. (Elle jeta le parchemin sur la table.) La

rengaine fanatique habituelle : reconquérir le Fief pour la gloire du Père Universel et renverser l'Empire Sacrilège. Il nous a fallu du temps avant de le rendre plus... coopératif, disons.

Le seigneur Mustor s'empara du document et plissa les yeux au gré de sa lecture.

— La soubrette ? s'étonna-t-il. Voilà donc comment ils sont entrés.

— Elle adhérerait à leur cause, apparemment. La pauvre gourde ne s'attendait sans doute pas à ce qu'on lui tranche la gorge en guise de récompense. J'ai bien l'intention de revoir mes critères d'embauche pour nos futurs employés de maison. Je fais examiner sa chambre en ce moment même, même si je doute que nous y trouverons le moindre indice.

Elle se tourna de nouveau vers Reva, son expression à présent plus dure.

— Son nom, exigea-t-elle.

— Je l'ignore, répondit la jeune femme. Les prêtres ne révèlent pas les noms accordés par le Père.

Veliss échangea un bref coup d'œil avec Mustor, le visage traversé d'une expression de triomphe fugace.

— Ça ne prouve rien, l'avertit Mustor.

— Pas encore, peut-être.

La compagne du Vassal prit appui sur la table et, d'une vive torsion des poignets, recula sa chaise.

— Mais cela m'offre tout un champ de possibilités à explorer avec notre prisonnier. Si vous voulez bien m'excuser, monseigneur. (Elle s'inclina devant Reva.) Ma dame.

Après quelques pas, elle s'arrêta près de la jeune femme et posa une main sur son épaule.

— Au fait, je vous ai préparé un petit cadeau. Un... témoignage de l'estime que je vous porte, disons. Il ne devrait plus tarder.

Après un dernier clin d'œil, elle remonta d'un pas décidé le chemin de gravier qui menait à la demeure.

— Est-ce qu'elle le torture ? s'enquit Reva.

— Rien de si vulgaire, répondit son oncle. À moins que le besoin s'en fasse sentir, bien entendu. Dame Veliss sait comme personne mettre au point de savantes décoctions à base de plantes qui, pour certaines, savent aussi bien délier la langue que l'esprit. Ce qui a tendance à rendre ses interrogatoires fort techniques. Sache néanmoins que sous des dehors parfois peu... subtils, ma conseillère voue une fidélité sans borne à ce Fief. Et à moi. Cela, je puis te l'assurer.

— Je n'aime pas la façon dont elle me regarde.

Le seigneur Mustor éclata de rire tout en versant le reste de son vin dans sa coupe.

— Prends ça comme un compliment. Elle est difficile à satisfaire.
Peu désireuse de s'étendre sur le sujet, Reva préféra s'intéresser à l'épée. Du bout des doigts, elle en effleura la poignée.

— Vous l'avez conservée, dit-elle. Je devrais vous remercier.
Il sourcilla, l'air étonné.

— Aussi loin que je m'en souviennne, l'épée de ton arrière-grand-père a toujours orné les murs de la salle d'escrime. Je me demandais justement pour quelle raison tu t'es donné tant de mal pour la dérober.

— Arrière-grand-père ? (Avec un grognement de dépit, elle retira sa main.) Je pensais...

Tant d'efforts... pour rien.

— Tu pensais qu'elle appartenait à Hentes ? comprit-il en haussant les sourcils. Ah ! l'épée du Justelame, je vois. Une sainte et puissante relique. J'aurais aimé la posséder.

— Ce n'est pas le cas ?

— Elle a disparu dans le Haut Rempart, peu après sa mort. Envolée avant que j'aie la présence d'esprit de partir à sa recherche. J'aurais pu exiger d'Al Sorna qu'il oblige les chiens de basse-fosse de son régiment à me la restituer, mais je jouissais alors de bien peu d'influence.

— Quel gâchis, murmura-t-elle. J'ai parcouru tant de kilomètres, menti, blessé et tué tant de monde... Et tout cela pour un objet perdu à jamais.

— Le prêtre. C'est lui qui t'a mise sur sa piste ?

— Il m'a envoyée à la mort. Je le comprends, à présent. Al Sorna avait raison. Il souhaitait faire de moi un nouveau martyr, une bannière sous laquelle rallier les prochains Fils du Justelame. Voilà tout ce que le prêtre espérait, depuis ma plus tendre enfance. Un glorieux cadavre, voilà l'avenir qu'il me réservait.

— Tu ne te souviens de rien avant lui ? Pas même de tes grands-parents ?

— Il me reste quelques... ombres lointaines, certains visages qui précèdent le sien. Des regards empreints de douceur. Mais j'ai toujours cru les avoir rêvés. Lui, en revanche, était on ne peut plus réel, et chacune de ses paroles chargées de la révélation divine. Sauf qu'il mentait. Que dois-je en conclure, mon oncle ? Où trouver l'amour du Père, à présent ?

Victime d'une nouvelle crise de larmes, elle dut avoir recours aux manchettes en dentelle de sa robe ridicule pour essuyer ses joues. Son oncle siffla sa coupe puis, d'un geste, intima à un domestique d'aller lui chercher une nouvelle bouteille.

— Permets-moi de te confier un secret, ô ma merveilleuse nièce. (Il se pencha vers elle pour lui parler du bout des lèvres.) J'ai beau

cultiver l'image d'un pécheur impie, sache qu'à aucun instant je n'ai senti le regard du Père se détourner de moi. Il m'observe chaque jour qui passe, pesant sur mon âme tel un grand et terrible poids... Et chaque jour, je le déçois un peu plus !

Incapable de contenir son hilarité, elle sentit des larmes de rire se mêler à ses sanglots.

— Mais il y a plus, poursuivit-il. Qui d'autre que le Père aurait pu m'offrir un si beau cadeau ? Une nièce et une sauveuse la nuit même où des assassins projettent de me tuer. Ose me dire après cela que tu ne vois pas Sa main à l'œuvre. (Le grincement de la grille principale attira son attention.) Ah ! il semblerait que le présent de ma conseillère soit arrivé.

Reva se redressa subitement à la vue du petit groupe à l'approche, quatre gardes qui poussaient sans ménagement devant eux un jeune homme aux épaules carrées. Elle courut à leur rencontre et découvrit qu'Arken arborait un splendide œil au beurre noir.

— Que lui avez-vous fait ?

— Pardonnez-nous, monseigneur, déclara le sergent lorsque Mustor les eut rejoints d'un pas nonchalant. En nous voyant arriver, ce drôle a décidé de sauter par la fenêtre de l'auberge. Il refusait de nous écouter.

Reva effleura l'ecchymose de son compagnon et cilla.

— Je t'avais dit de ne pas m'attendre.

— Je n'avais aucune envie de partir seul pour les Confins, répondit-il avec une moue penaude.

Le Vassal toussota avec impatience.

— J'ai bien l'impression, reprit Reva, qu'on va pouvoir loger chez mon oncle, en fin de compte.

On lui attribua une domestique – une femme discrète au mutisme bienvenu, mais dont le regard affûté laissait deviner que sa principale fonction était moins de servir Reva que de rapporter ses faits et gestes à dame Veliss – ainsi qu'une suite de plusieurs pièces situées juste sous les appartements que son oncle partageait avec sa conseillère. Elle s'interrogea sur la signification de l'éloignement d'Arken, relégué dans l'aile opposée du manoir.

— Ce n'est qu'un ami, avait-elle affirmé lorsque le Vassal l'avait interrogée sur leur relation le lendemain, autour du petit déjeuner.

— Un ami asraélien, précisa-t-il.

— Tout comme dame Veliss, si je ne m'abuse.

— Ce qui m'offre toutes les munitions nécessaires pour contrer les attaques des sujets de ce Fief qui aspirent encore à son indépendance. Si tu souhaites que je te reconnaisse en tant que nièce, une certaine... discrétion s'impose.

Elle choisit d'ignorer l'ironie de cette plaidoirie pour la chasteté émanant d'un coureur de jupons notoire.

— Me reconnaître ? préféra-t-elle demander.

— Oui. L'idée te déplaît ?

— Je... Je n'en sais rien.

Pour tout dire, elle ne savait plus guère sur quel pied danser. Le prêtre n'avait fait que l'abreuver de mensonges, l'épée se révélait être un mythe, quant à l'amour du Père...

— Je pensais me rendre dans les Hauts Confins. Des amis m'attendent là-bas.

— Tu veux parler d'Al Sorna.

Il y avait dans sa voix une nuance d'amertume qui dénotait une aversion certaine pour son ancien compagnon de route. Se pouvait-il qu'elle ait enfin trouvé quelqu'un qui ne vouât pas un culte au héros du Royaume ?

— Imaginer ma nièce dans l'entourage de cet homme ne me rassure pas. Il semble attirer les ennuis avec un peu trop de régularité.

— Me voilà donc votre prisonnière ? Comptez-vous me garder sous clé pendant longtemps ?

— Tu es libre d'aller où bon te semble. Mais pourquoi ne pas rester quelque temps auprès de ton vieil oncle solitaire ?

Reva réfléchissait encore à sa réponse quand Veliss vint les rejoindre. Le couple petit-déjeunait chaque matin dans la grande salle à manger aux murs bordés de portraits. Veliss et le Vassal s'asseyaient alors chacun à un bout de l'immense table, une curieuse habitude qui les forçait à crier pour s'entendre.

— De nouvelles informations, conseillère ? rugit Mustor tandis qu'elle prenait place devant une assiette garnie de lard, d'œufs et de champignons.

— Par malheur, notre prisonnier a eu l'indécence d'expirer en plein interrogatoire, hurla-t-elle en retour tout en dépliant sa serviette. Trop de tambourine dans ma concoction. Je n'ai pu lui arracher que quelques ineptes divagations au sujet d'un allié tout-puissant, seul à même d'égaliser la Ténèbre qui aide à perpétuer l'Empire Sacrilège. (Elle secoua la tête.) Ces fanatiques se montrent de plus en plus insensés.

Elle toisa Reva d'un regard sceptique.

— Il va falloir vous changer, ma chérie. Enfiler quelque chose d'un peu plus habillé, d'un peu plus coquet. C'est le jour du Père, après tout, et nous avons une cérémonie à égayer de notre présence.

— Une cérémonie ?

— La date de la première prophétie d'Altor approche, l'informa son oncle. Dans trois semaines. D'ici là, le Lecteur lui-même célébrera l'office à la cathédrale chaque jour du Père.

— Vos offices constituent une perversion du Dixième Livre, s'offusqua Reva, moins par conviction que par réflexe. Les Dénaires ne mentionnent aucun rituel. Les êtres véritablement touchés par la grâce du Père n'ont pas besoin des mascarades de votre Église vénale.

— C'est le prêtre qui t'a appris ça ? l'interrogea le Vassal.

Elle hocha la tête.

— Et bien plus encore.

— Alors peut-être le fanatisme des Fils comporte-t-il un fond de vérité... Dans tous les cas, perversion ou non, j'aimerais beaucoup que tu nous accompagnes. J'ai dans l'idée que le Lecteur te trouvera parfaitement fascinante.

Elle dut essayer quatre robes avant d'en trouver une qui convienne à Veliss, une gaine étouffante au corsage étroit dotée d'un col haut et de manches en dentelle.

— Ça me gratte, grommela Reva tandis que leur cortège se formait à la porte du manoir.

Encadrés par une escouade de gardes, ils s'ébranlèrent à petits pas, franchirent la grille et pénétrèrent sur la grand-place qui s'étendait au-delà.

— Le pouvoir a un prix, ma chérie, lui répondit Veliss entre ses dents, sans jamais se départir du sourire flamboyant dont elle gratifiait les citadins massés autour du parvis.

— Quel pouvoir ?

— N'importe lequel. Le pouvoir de régner, de tuer ou, dans ton cas en cette superbe matinée, le pouvoir d'éveiller la concupiscence du vieux porc que vous vous apprêtez à rencontrer.

— La concupiscence ? Mais je n'ai aucune envie d'aguicher qui que ce soit.

Veliss tourna vers elle un visage stupéfait, barré d'un sourire on ne peut plus sincère, cette fois-ci.

— Alors je crains que vous ne vous exposiez toute votre vie à de bien cruelles désillusions.

Véritable prodige architectural, l'immense nef de la cathédrale déployait en surplomb ses splendides voûtes d'ogives et ses hautes croisées, dont les vitraux somptueux baignaient les colonnes de rayons multicolores. Reva, son oncle et Veliss fendirent les nappes d'encens pour rejoindre la galerie du mur occidental, une position dominante qui leur offrait une vue imprenable sur l'intérieur du monument. Au centre de l'espace en contrebas se dressait une estrade encerclée par dix lutrins.

La congrégation mit une éternité à s'installer : les nobles et négociants richement vêtus vinrent occuper les premiers rangs et le bas peuple les travées arrière, les plus démunis devant se contenter

des bas-côtés. Reva, qui n'avait encore jamais vu une telle foule rassemblée au même endroit, éprouva un certain malaise à sentir sur elle le poids de tant de regards.

— Toute la cité s'est-elle réunie ici ? chuchota-t-elle à son oncle.

— Loin de là. Un dixième de ses habitants, peut-être. Altor comporte d'autres chapelles. Seuls les plus fervents viennent ici. Ou les plus riches.

La rumeur des conversations s'éteignit quand les cloches entonnèrent un puissant carillon. Au bout d'un moment, la silhouette drapée de blanc du Lecteur fit son apparition, précédée une fois encore par ses cinq évêques aux bras chargés d'un livre. Chacun gagna l'un des lutrins, y déposa avec une révérence appuyée le tome qu'il portait, puis battit en retraite, les mains jointes et le regard baissé tandis que le Lecteur montait sur l'estrade. L'homme considéra ses ouailles pendant quelques instants, l'expression teintée d'amusement, puis leva le regard vers la galerie pour adresser un sourire au Vassal et à dame Veliss. À la vue de Reva, toutefois, il blêmit quelque peu et son sourire mourut sur ses lèvres, qui évoquaient à présent deux limaces avachies sur un tapis de rides.

Cette grimace, songea Reva, n'a rien à voir avec la concupiscence.

Le Lecteur reprit bientôt contenance, se retourna et ouvrit l'un des livres. D'une voix claire et puissante, il déclara :

— Il existe deux formes de haine. La haine de celui qui te connaît et la haine de celui qui te craint. À tous deux, donne ton amour, et leur haine s'envolera.

Le Dixième Livre, reconnut Reva. Le Livre de la Sagesse.

— La haine, répéta le Lecteur en levant son regard sur l'assemblée des fidèles. L'amour du Père Universel, pourrions-nous croire, devrait suffire à chasser toute haine du cœur des hommes. Mais, bien sûr, ce n'est pas le cas. Car tous n'ouvrent pas leur cœur à Sa miséricorde. Tous n'acceptent pas d'entendre les saintes paroles des Dénaires et nombreux sont les hommes prétendant accueillir leurs préceptes qui restent sourds à la vérité qu'ils professent. Tous les hommes n'ont pas le courage de corriger leurs manquements, de bannir le péché qui prospère en leur sein et d'accepter une vie nouvelle sous le regard du Père. En regard de ce qu'Il nous offre, le Père demande bien peu. Il offre l'amour, Son amour. Un amour qui préservera votre âme de toute éternité...

Plus il pérorait et plus Reva se sentait sombrer dans un insondable ennui, sans compter que son col la démangeait un peu plus à chaque seconde. *Qu'est-ce que je fiche ici ?* se demanda-t-elle. *À quoi bon me plier aux exigences d'un oncle que je ne connais pas ? Et à côté de sa catin, rien de moins.*

Elle fut prise d'une subite envie de partir, de quitter son siège et de

s'enfuir. Après tout, son oncle ne lui avait-il pas fait savoir qu'elle était libre d'aller où bon lui semblait ? Eh bien, il lui semblait bon de se tenir le plus loin possible des fadaises de ce vieillard. *Mais son expression quand il m'a aperçue...*, se souvint-elle. *Pas du désir, non. De la peur.* Elle l'avait effrayé, terrifié même, et il lui tardait d'en savoir la raison.

Quand bien même cela lui parut durer plus d'un siècle, le Lecteur parla en réalité une heure à peine, s'interrompant de temps à autre pour lire un nouveau passage de l'un des livres avant de se lancer dans une énième homélie sur l'amour du Père et la nature du péché. Au nombre des rares plaisirs de son enfance, Reva comptait ces moments privilégiés au cours desquels le prêtre lui enseignait les Dénaires ; il conférait à sa lecture une telle conviction, une telle passion qu'elle se sentait emportée dans ce torrent de mots. Ces moments de répit s'avéraient malheureusement bien trop brefs, car il faisait suivre chaque sermon d'un devoir de récitation, sa canne en noyer venant douloureusement sanctionner chaque hésitation.

Mais nul écho de la passion du prêtre ne résonnait ici, entre les hautes voûtes de cette caverne de marbre et de verre. Rien d'autre que le dogme vide d'un vieillard faisandé. *Il doit tout de même y avoir une part de vérité là-dedans*, songea-t-elle, comme pour lutter contre le désespoir qui montait en elle. *Si même oncle Sentes ressent l'amour du Père, c'est qu'il existe, non ?*

Reva ne prêta pas attention aux dernières paroles du Lecteur, ses pensées dérivant sur les moments passés auprès d'Alornis. Comme elle aurait aimé se retrouver à ses côtés une fois encore, la voir dessiner sans relâche ses innombrables esquisses... Pour finir, le vieillard se tut et déserta l'estrade, après quoi son auditoire se releva, tête basse. Les évêques, qui avaient attendu debout tout au long du sermon malgré, pour certains, leur âge vénérable, allèrent récupérer leurs livres sur les lutrins et lui emboîtèrent le pas dans un silence solennel. Les cloches sonnèrent une fois encore et les fidèles commencèrent à quitter la cathédrale. Quelques nobles et marchands voulurent s'attarder au pied des marches de la galerie dans l'espoir d'échanger quelques mots avec le Vassal, mais les gardes les dispersèrent sans ménagement.

— Bien, lança oncle Sentes une fois parti le dernier membre de la congrégation. (Il se releva et offrit sa main à Reva.) Allons voir ce que ce vieux salopard a à dire pour sa défense.

— Votre nièce, monseigneur ?

La voix du Lecteur, soigneusement modulée, ne laissait percer qu'une mince note de surprise dans un océan de sérénité. Un prêtre – dont la froide servilité cachait mal son mépris pour Veliss et sa méfiance envers Reva, à tel point que la jeune femme s'était juré de

l'assommer sur le chemin de la sortie – les avait menés dans les appartements du prélat un peu plus tôt.

— En effet, Saint Lecteur, répondit oncle Sentes. Ma nièce, que je compte bientôt reconnaître officiellement. Je considérerais d'ailleurs comme un grand honneur que vous authenticiez son acte de filiation, de même que j'apprécierais votre soutien pour dissiper les doutes qui ne manqueront pas d'assaillir notre bon peuple. J'ai justement apporté le document.

Dame Veliss déposa un parchemin sur le bureau du Lecteur, le déroula et le maintint en place à l'aide d'un encrier.

— Apposez votre signature à l'endroit indiqué, je vous prie, Saint Lecteur.

Le vieillard jeta à peine un coup d'œil au document, comme s'il peinait à détourner son regard de Reva. Son expression ne trahissait plus la moindre peur, à présent. *La concupiscence refait surface, finalement*, songea-t-elle.

— Quel âge as-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il.

Elle n'aurait su dire d'où lui venait cette certitude, mais elle eut soudain l'intuition qu'il connaissait déjà la réponse à sa question. Probablement même au jour près.

— Dix-huit ans cet été, Saint Lecteur, répondit-elle.

— Dix-huit ans. (Le vieillard secoua la tête.) À mon âge, les années filent si vite. J'ai l'impression qu'une semaine seulement s'est écoulée depuis ma dernière rencontre avec ton père. Il venait solliciter mon avis au sujet de ta mère, qu'il souhaitait ardemment épouser. Bien qu'il me peigne de l'avouer en présence de ton oncle, je lui avais conseillé de suivre ce que lui dictait son cœur. « L'union de deux âmes donne à se réjouir. »

— « Et seul un pécheur cherche à diviser les êtres unis par l'amour », conclut Reva.

Le Deuxième Livre, le Livre des Bienfaits.

Le Lecteur sourit et poussa un soupir ravi.

— Je constate que l'amour du Père brûle en toi avec force, mon enfant.

Il s'empara d'une plume, la trempa dans l'encrier et apposa sa signature au bas de l'acte qui faisait officiellement d'elle dame Reva Mustor, nièce du Vassal Sentes Mustor de Cumbraël. Après avoir récupéré le parchemin, Veliss partit se camper près du Vassal et souffla doucement sur l'encre humide.

— Il me coûte de vous importuner plus avant, Saint Lecteur, dit oncle Sentes, mais j'ai une nouvelle plus grave à vous annoncer.

Le vieillard hocha la tête avec placidité.

— La Garde du Royaume marche sur nos frontières une fois encore. Un bien triste développement, oui. Il nous reste à prier la

bienveillance du Père de nous épargner de nouveaux massacres.

— La Garde se contentera de passer bois et collines au peigne fin, en quête des fanatiques qui ont attenté à la vie du Seigneur de la Tour du Sud. Une fois ses vaines recherches terminées, elle rentrera à Castellarin. Il s'agit seulement d'une démonstration de force destinée à rassurer la populace asraëline. Le roi me l'a certifié.

Le Vassal sondait l'expression du Lecteur d'un œil lucide que Reva ne lui connaissait pas. Pour la toute première fois, la brume cramoisie qui flottait sur le regard de son oncle semblait s'être dissipée.

— Non, reprit-il, la nouvelle que j'ai à vous apprendre est bien plus terrible. Ma nièce, voyez-vous, recèle bien des surprises. Outre sa connaissance approfondie des Dénaires, elle sait également manier l'épée avec grand talent. Plus encore, d'ailleurs, que mon défunt frère.

— Vraiment ? (Le Lecteur gratifia Reva d'un coup d'œil émerveillé.) Le Père s'est montré fort généreux à votre égard, semble-t-il.

— Doublement généreux, même, poursuivit Sentes. Car il a fait en sorte de la placer dans mon manoir la nuit même où trois assassins venaient me donner la mort. Sans elle, je ne me tiendrais pas devant vous.

La surprise du Lecteur était sincère, elle s'en rendait compte – le sursaut qui agita la chair flasque de ses bajoues, le pli inquiet qui creusait son front, tout en lui indiquait l'étonnement et la perplexité.

— Le Père soit loué de vous avoir épargné, monseigneur, glapit-il. Les assassins ont-ils survécu ?

— Malheureusement pas. L'un a péri sous les assauts de ma merveilleuse nièce, un deuxième par la main de mes gardes. (Il s'interrompt, son regard toujours rivé au visage du Lecteur.) Mais le troisième a pu prendre la fuite. Un homme qui, d'après ma nièce, officierait comme prêtre au sein de votre Église.

Bien qu'interloqué, le Lecteur parut cette fois-ci beaucoup moins surpris. *Il sait*, pensa Reva. *Il connaît l'identité du prêtre*. Elle sentit ses poings se serrer en voyant le vieillard arborer une mine de réflexion contrite.

— Malheureusement, aucun sacerdoce ne peut empêcher le fourvoiement d'une brebis égarée, répliqua-t-il. Les déclarations de votre frère, si hérétiques fussent-elles, ont emporté l'adhésion d'un grand nombre de Fervents ayant perdu tout repère, dont certains parmi notre prêtrise. Je compte, bien entendu, mobiliser tous les moyens de l'Église afin de livrer ce renégat à la justice. Si vous pouviez me fournir une description...

Veliss produisit un deuxième parchemin, plus petit celui-ci, et le déposa sur le bureau.

— Ah ! toujours aussi efficace, ma dame, dit le Lecteur. Je me charge de le faire recopier et distribuer dans chaque chapelle d'ici à

quelques jours. Le fugitif ne saura trouver le moindre refuge au sein de cette institution, je vous le garantis.

Comme Reva s'approchait de lui, ses poings serrés au point de lui faire mal, son oncle la retint par le bras d'une main douce mais ferme.

— Votre sollicitude vous honore, Saint Lecteur, dit-il. Bien, je crois que nous avons suffisamment abusé de votre temps.

— Vous pouvez abuser de mon temps quand il vous sied, monseigneur. (Il dédia un sourire à Reva.) Surtout si vous m'apportez comme aujourd'hui un aussi charmant spectacle.

Son oncle la tira par le bras et voulut s'éloigner vers la porte, mais Reva resta plantée là.

— « De tous les péchés, lança-t-elle au Lecteur, la tromperie constitue le plus difficile à discerner, car bien des mensonges découlent d'un élan généreux, et bien des vérités d'une intention cruelle. »

Il se garda bien de l'afficher, mais le temps d'un éclair, elle vit luire dans ses yeux une émotion qu'elle ne connaissait que trop bien : la colère.

— Tout à fait, ma chère. Tout à fait.

— Reva, tonna le Vassal depuis la porte.

La jeune femme s'inclina devant le Lecteur et suivit son oncle hors de la pièce. Dans le couloir, elle croisa le prêtre arrogant qui les avait menés ici. L'homme la toisait avec un indéniable mépris.

— Excusez-moi, dit-elle en venant se camper devant lui. (Sa taille imposante l'obligeait à lever la tête... sans toutefois le mettre hors de portée.) Votre nez. J'ai l'impression qu'il saigne.

Le prêtre fronça les sourcils, se pinça les narines et regarda ses doigts.

— Je ne...

Sa tête, sous l'effet de l'uppercut, partit violemment en arrière et son nez se brisa, pas suffisamment fort pour le tuer, cependant. Il vacilla en arrière, buta contre le mur et se laissa glisser au sol, le visage ruisselant de sang.

— J'ai dû me tromper, lâcha Reva en repartant. Mais il saigne, à présent.

— Une initiative malvenue, la gourmanda oncle Sentés à leur retour au manoir.

Ils se trouvaient dans la bibliothèque, où attendait déjà une bouteille de vin. Dame Veliss, près de lui, semblait étouffer un éclat de rire.

Reva s'affala dans un fauteuil, déboutonna son maudit col et s'adonna à une furieuse séance de grattage.

— Ce vieillard ment comme il respire, lança-t-elle.

— Bien sûr que oui, répliqua-t-il. (Il déboucha la bouteille et huma avec délices le goulot.) Vallée d'Ombeline, cinq ans d'âge. Un bon choix.

— Alors c'est tout ? s'enquit Reva. Il ment ouvertement et vous le laissez faire ?

Le Vassal se contenta de sourire et se versa une coupe de vin.

— Nous lui avons adressé un avertissement, expliqua Veliss depuis son secrétaire, celui-là même que Reva avait inspecté lors de son infiltration du manoir.

Veliss poursuivait la lecture du volume qui avait alors attiré son attention, une étude de l'impact économique de la production vinicole sur les richesses d'une nation. Son bureau croulait sous d'innombrables feuillets et autres pages annotées.

— Mais dans ce cas, ce vieil hypocrite va se mettre sur la défensive.

— Soit exactement ce que je souhaitais, ajouta oncle Sentes. J'aurais alors réussi là où même ton illustre grand-père a échoué.

— Il sait. Il sait où se cache le prêtre. J'en donnerais ma main à couper.

— On a soif de vengeance, ma chérie ? l'interpella Veliss. Il vous a donc si mal traitée ?

Pécheresse impure, pécheresse impie...

La jeune femme se releva et gagna la porte.

— Je vais me changer.

— Vous nous aideriez en nous en apprenant plus à son sujet, reprit Veliss. (Reva se figea sur le seuil.) Et au sujet de votre apprentissage. Où vous a-t-il élevée, exactement ? Dans un château, une grotte perdue dans les montagnes ?

— Une étable, répondit-elle du bout des lèvres avant de quitter la pièce.

Elle rejoignit sa chambre et s'y déshabilla si précipitamment qu'elle déchira la robe en plusieurs endroits avant de la jeter en boule dans un coin. Elle enfila ensuite sa tenue préférée – des chausses de cavalière et un chemisier ample –, qu'elle avait réussi à obtenir en dépit des objections de Veliss. *Je le retrouverai moi-même*, décida-t-elle en lançant ses bottes. *Je me glisserai dans la cathédrale à la nuit tombée et je forcerai ce vieux birbe à cracher tout ce qu'il sait...*

On frappa à la porte, un coup léger mais appuyé, dont l'insistance l'incita à ouvrir. Derrière le battant l'attendait son oncle, son visage empreint de douceur et d'inquiétude.

— Une étable ? dit-il.

Elle soupira, fit volte-face et s'assit sur son lit. Après avoir pénétré dans sa chambre, Sentes referma la porte et vint prendre place à côté d'elle. À la grande surprise de Reva, il n'avait pas apporté sa bouteille. Ils gardèrent le silence pendant quelques instants, tandis que la jeune

femme s'efforçait de formuler ce qu'elle avait à dire.

— Elle était grande, articula-t-elle enfin. L'étable. Elle n'abritait pas d'animaux, pas de charrues... Juste lui, moi et beaucoup de paille. Mon tout premier souvenir remonte à cette époque. Je me vois en train d'escalader les poutres de l'étable. Si jamais je tombais, il me battait.

— Il t'a fait subir ça souvent ?

— Plus que je ne saurais compter. Ah ! ça, il savait manier la canne. Il ne laissait jamais de cicatrice, à l'exception de celle-ci.

Elle tira ses cheveux en arrière, révélant la balafre qui couronnait son oreille droite. Elle datait de la bastonnade qui lui avait fait perdre conscience.

— Sais-tu où elle se trouve, cette étable ?

— Elle se dressait au milieu des champs, l'herbe était haute et les visiteurs, plutôt rares, des hommes sévères qui me regardaient d'un air bizarre. Il les appelait ses frères, et eux l'appelaient le Justepâtre. L'un d'entre eux m'a marquée, cependant. Il ne nous rendait qu'une ou deux visites par an, et le prêtre m'obligeait à me cacher dans l'ombre jusqu'à ce qu'il reparte. Je n'entendais pas de quoi ils parlaient, mais je peux certifier que le prêtre lui donnait du « monseigneur ».

— Tu pourrais me le décrire ?

— Large d'épaules, pas particulièrement grand. Chauve, avec une barbe noire.

À ces mots, une lueur nouvelle éclaira le regard du Vassal. Elle attendit qu'il lui révèle le nom de cet homme, mais il préféra lui demander :

— Continue. De quoi d'autre te souviens-tu ?

— À mesure que je grandissais, il a commencé à m'emmener au village où il allait s'approvisionner. Du fait de mon isolement, j'ignorais comment me comporter en présence d'autres gens. La première fois, je me rappelle avoir hurlé et pointé du doigt tous ceux qui passaient à ma portée. Ça m'a valu une grosse raclée. « Tu ne dois pas te faire remarquer », qu'il disait. « Il te faut traverser la vie d'autrui sans y laisser d'empreinte. » Plus tard, il lui arrivait de m'y envoyer en pleine nuit, soit pour dérober des provisions, soit pour me forcer à surprendre une conversation entre deux ou plusieurs inconnus. Un entraînement pour ma mission sacrée, j'imagine. J'ai commencé à bien connaître les villageois, tant leurs ragots m'offraient un aperçu idéal de leur vie. La femme du boulanger le trompait avec un rétameur itinérant qui passait toutes les deux semaines. Le charron avait perdu un fils au Gué de l'Eauverte. Le prêtre du coin avait un penchant un peu trop prononcé pour la bière. Et puis un soir, alors que je passais devant une fenêtre ouverte...

Je ne savais rien d'elle, sinon qu'elle était la fille du menuisier. Debout

devant une cuvette, elle se passait un gant de toilette sur le corps. À la lumière de la lanterne, sa peau semblait étinceler, ses cheveux reluire comme des fils d'or...

— Reva ? la relança son oncle.

Elle secoua la tête

— Le prêtre avait pris l'habitude de me suivre chaque nuit, sans m'en informer. J'ai dû passer un peu trop de temps sous cette fenêtre à son goût. Le lendemain, il m'a donné ça.

Elle tapota sa cicatrice du bout des doigts.

— Et le nom de ce village ?

— La Kernerie.

Cette réponse parut confirmer ses soupçons et il hocha la tête.

— Vraiment désolé, Reva, dit-il. (Il passa une main autour de ses épaules et l'attira contre lui.) Je suis loin d'être le meilleur Vassal qu'ait connu ce Fief, mais j'ai bien l'intention de devenir le meilleur oncle de ce Royaume. Et en guise de présent, je compte mettre la main sur ce prêtre, te l'offrir sur un plateau et te regarder l'écorcher vif. Qu'en dis-tu ? Ça te plairait ?

Elle chassa ses larmes naissantes d'un battement de paupières et lui retourna son étreinte, tout en chuchotant :

— Oui, mon oncle. Ça me plairait beaucoup.

Elle passa les jours suivants à s'installer dans une certaine routine : séance d'entraînement dans la salle d'escrime avec Arken le matin, déjeuner en compagnie de Veliss et de son oncle en début d'après-midi, suivi d'une heure interminable au cours de laquelle, assise dans un angle du grand salon, elle devait écouter le Vassal et son Premier Conseil répondre aux sollicitations de quelque baron ou négociant. Dans la soirée, elle avait tout loisir d'aller chevaucher avec Arken, son oncle ayant libéré des stalles aux écuries pour accueillir Râleur et Secousse. Ils cavalaient alors bien loin de la cité jusqu'à la tombée de la nuit, et chassaient lorsque l'occasion s'en présentait. Si Arken, qui avait réussi à se procurer un arc long, parvenait à décocher quelques traits – contrairement à Reva –, il peinait à atteindre sa cible là où son amie mettait bien plus souvent dans le mille à l'aide de son arme en orme blanc. Chaque feldrian, Reva devait assister à la cérémonie de doléances, que Veliss concluait toujours en l'interrogeant sur les mérites comparés de telle ou telle requête.

— Je ne sais pas, moi, grommela-t-elle après que la conseillère lui eut demandé son opinion au sujet d'une concession de terrain contestée.

Le lopin en question, héritage grand-paternel d'un ancien membre de la Garde du Vassal, se voyait à présent disputé par ses deux aînés.

— Vous n'avez qu'à le couper en deux, par exemple.

— La qualité d'une terre peut varier d'un mètre à l'autre, lui expliqua Veliss. (Elle semblait dotée d'une infinie patience, qui contrastait grandement avec l'indifférence manifeste de sa jeune disciple.) De riches pâturages jouxtent bien souvent des marais rocaillieux, de même qu'une couverture rapiécée peut mêler une étoffe solide et le pire des chiffons. Tout ça pour vous dire qu'une telle parcelle ne peut se morceler facilement.

— Alors conseillez-leur de la vendre et de partager l'argent.

— L'aîné s'en contenterait, aucun doute là-dessus, mais le plus jeune occupe le terrain avec sa femme et ses enfants. Il souhaite y rester.

— « Toute étendue de terre est un présent du Père », cita Reva en étouffant un bâillement. « Mais seul celui qui la travaille peut s'en prévaloir. » Septième Livre, l'opinion d'Altor sur la cupidité des propriétaires terriens.

— Vous proposez donc d'attribuer la parcelle au plus jeune, au risque de provoquer le courroux de l'aîné ?

— S'agit-il d'un homme d'influence ?

— Pas vraiment, mais il bénéficie de la protection de plusieurs nobliaux.

— Dans ce cas, son courroux nous importe peu. Bon, on a fini ?

Cet après-midi-là, elle partit harceler son oncle au sujet du prêtre, un rituel devenu quasi quotidien. Elle le trouva dans ses appartements, en train de boutonner sa chemise tandis qu'un gros gaillard en robe grise se tenait près de la fenêtre. L'inconnu examinait une petite fiole qu'il levait à la lumière et agitait de temps à autre.

— Reva, la salua le Vassal. Connais-tu le frère Harin ?

L'homme en gris se tourna vers elle et la gratifia d'une révérence.

— Est-ce là cette nièce dont on me rebat constamment les oreilles ? J'avoue ne pas vous trouver de ressemblance, Hentes. Elle est bien trop jolie pour ça.

— Oui. Heureusement pour elle, elle tient plus de sa mère.

Reva ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de méfiance devant le colosse.

— Vous êtes guérisseur ?

— En effet, ma dame. Naguère maître de l'os à la Loge du Cinquième Ordre, puis dépêché par mon Aspect auprès de votre oncle afin de veiller sur sa santé...

— Et celle de tous vos hérétiques – pardon, vos Fidèles – que j'autorise dans l'enceinte de cette cité, le coupable Sentes. Ne les oubliez pas.

Le ton cassant de sa réplique arracha un haussement de sourcil à frère Harin qui, sans un mot, s'empressa de tendre au Vassal sa petite fiole.

— La même dose que d'habitude ? lui demanda Sentes.

— Mieux vaudrait l'augmenter. Quatre prises par jour...

— Diluées dans de l'eau claire, oui, je sais.

Frère Harin enfila une besace en cuir sur son épaule.

— Je repasserai la semaine prochaine.

Il gagna la porte et s'inclina une nouvelle fois devant Reva avant de partir.

— Il se permet de faire fi de votre titre ? s'étonna la jeune femme une fois seule avec son oncle.

— Je lui en ai fait la demande. Il me paraît déplacé d'imposer le respect de l'étiquette à un homme qui vous a mis son doigt dans le cul.

Elle hocha la tête en direction de la fiole.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit fortifiant, rien de plus. (Il la déposa sur la table.) Ça m'aide à dormir. Tu es venue me parler du prêtre, j'imagine.

— Laissez-moi partir à sa recherche. Je vous le ramènerai pieds et poings liés et mûr pour son procès d'ici à un mois. Je vous le promets.

— Le moment est mal choisi. Nos sujets s'inquiètent déjà des mouvements de troupes de la Garde du Royaume à nos frontières. Jeter la lumière sur les troubles agissements du Lecteur, quels qu'ils soient, risquerait d'ajouter à la confusion.

— Vous savez qui est cet homme, celui que le prêtre appelait « monseigneur ». Je l'ai vu sur votre visage.

— Je ne sais rien, je ne fais que soupçonner. Et je ne compte pas mettre à mal une paix chèrement gagnée en agissant sur la foi d'un simple soupçon. Nous passerons à l'attaque, Reva, je t'en fais la promesse. Mais il nous faut placer nos pions avec calme et discrétion, sans quoi le vieux grigou nous verra venir.

— La dissimulation, ça me connaît, insista-t-elle.

Si vous saviez à quel point...

Il secoua la tête.

— Je n'ai aucun doute sur tes aptitudes, mais j'ai besoin de toi ici. Le peuple doit s'habituer à te voir à mes côtés.

Elle inspira profondément, le temps de ravalier sa déception.

— Mais pourquoi ? Vous m'avez officiellement reconnue. Qu'ont-ils besoin de me voir ?

Il parut hésiter, le front creusé d'un pli incrédule.

— Tu n'as toujours pas compris, n'est-ce pas ?

— Pas compris quoi ?

— Reva, tu l'as sans doute remarqué, mais cette demeure ne compte aucun enfant. Il semble même peu probable qu'il y en ait prochainement. Je n'ai aucun héritier, personne pour occuper la Chaire à ma suite. Mais à présent, tu es là.

Elle sentit un poing glacé se refermer sur son cœur.

— Pardon ? dit-elle dans un souffle.

— Bon nombre des... incartades de ton père m'ont rendu visite au fil des ans. Certains espéraient une reconnaissance officielle, qu'ils n'ont pas obtenue. La plupart en quête d'une faveur ou d'une bourse bien garnie. Je me suis fait fort de les éconduire. Jusqu'à toi, Reva. Quel âge avais-tu lorsque le prêtre t'a arrachée à tes grands-parents, selon toi ?

— Six ans. C'est lui-même qui me l'a appris.

— Ton père a trouvé la mort il y a presque neuf ans. Ce qui veut dire que le prêtre t'a prise sous son aile trois ans avant que Hentes assassine notre père et plonge ce Fief dans la guerre civile. De tous ses enfants, c'est toi qu'il a choisie. Parce qu'il voyait en toi ce que j'y vois à mon tour.

Elle secoua la tête, hébétée.

— Et que voyez-vous en moi ?

— La prochaine Mustor à trôner sur la Chaire de Cumbræil. (Il s'approcha d'elle, saisit sa main et lui déposa un baiser sur la joue.) Envoyée à moi par le Père Lui-même, car il ne fait aucun doute qu'Il a entendu mes prières.

— Une fille ne peut pas devenir un Vassal, déclara Arken lors de leur randonnée, ce soir-là.

Ils traversaient le remblai au petit galop, en direction des collines boisées situées au nord de la cité.

— Une Vassale, le corrigea Reva en appuyant sur l'e final, son cœur toujours pris en étau par ce poing de glace.

Elle parlait d'une voix monocorde. L'énormité de la révélation de son oncle l'avait vidée de toute émotion.

— Ça sonne faux, je trouve, dit Arken. Tu vas devoir trouver mieux. Comtesse, peut-être ?

— On ne trouve des comtesses qu'en Nilsaël.

Elle tira brusquement sur les rênes et Râleur s'arrêta. Elle demeura immobile sur sa selle de longues minutes durant, le poing de glace se desserrant peu à peu pour laisser place à une crise de panique paralysante.

— Je ne peux pas rester ici, lâcha-t-elle d'une voix chevrotante. Je n'aurais jamais dû m'attarder dans cette cité.

— Ton oncle a été bon avec toi. Avec nous.

— Parce qu'il veut une héritière.

— Pas seulement. Il t'aime, ça se voit.

Vraiment ? Ou bien aime-t-il à travers moi le spectre de son frère, l'homme qu'il n'a jamais su être ? Reva passa une main tremblante sur son front.

— Les Hauts Confins, dit-elle enfin. Allons-y. Tu étais partant, à l'époque.

— Quand on n'avait nulle part où aller, oui.
— Rien ne nous empêche de partir maintenant. On a des chevaux, des armes, de l'argent...

— Reva...

— Je ne peux pas ! Je ne suis qu'une pécheresse impure ! Une pécheresse impie ! Tu peux le comprendre, ça ?

Elle lança Râleur au grand galop en direction du bosquet le plus proche. Elle avait parcouru la moitié du chemin lorsqu'une silhouette lointaine lui fit brider sa monture : un destrier venait de franchir la crête d'une colline voisine. L'animal progressait avec difficulté, manifestement épuisé, les flancs et la bouche couverts d'écume. Son cavalier, courbé en deux, peinait à tenir en selle. D'instinct, elle comprit ce que cette vision augurait. *Ennuis en perspective.*

Elle les regarda clopiner au bas de la butte. Entre ses jambes, elle sentit Râleur tressaillir nerveusement, ses naseaux dilatés par les remugles de ce congénère à l'article de la mort. *Les Hauts Confins*, songea-t-elle. *Al Sorna t'y accueillera les bras ouverts.*

Elle éperonna Râleur et couvrit la distance qui la séparait du nouveau venu. L'épuisement de ce dernier était tel qu'il la remarqua à peine lorsqu'elle s'empara des rênes de sa monture pour la forcer à s'arrêter. *Un garde du Royaume*, déduisit-elle de sa tenue. D'un coup d'œil, elle releva les traînées rouge et brun qui maculaient sa cuirasse, ainsi que le fourreau vide qui pendait à sa selle.

— Où se trouve votre arme ? demanda-t-elle.

Il releva subitement la tête dans un mouvement affolé, révélant un visage incrusté de sueur rance et de sang séché. Il darda sur elle un regard terrifié, puis battit des paupières et avisa le paysage alentour.

— Altor ? croassa-t-il.

— Oui. Altor. Vous allez bien ?

— Si je vais bien ? (L'homme découvrit ses dents et, une lueur malsaine au fond des yeux, se mit à pouffer.) Ils m'ont tué, petite. Ils nous ont tous tués.

Son ricanement se mua en un éclat de rire, puis en une quinte de toux étranglée qui le fit basculer en avant et vider les étriers. Reva mit pied à terre, saisit l'outre qui pendait à la selle de Râleur et la porta aux lèvres du soldat. L'homme toussa encore, mais finit par engloutir plusieurs longues gorgées d'eau fraîche.

— Je... dois prévenir le Vassal, haleta-t-il une fois rassasié.

Reva jeta un coup d'œil sur la cité. À travers le voile de fumée de ses innombrables cheminées, elle devinait les contours du manoir où les serviteurs devaient déjà préparer le souper du soir, ainsi que les flèches jumelles de la cathédrale dans laquelle officiait ce vieil hypocrite de Lecteur.

— Je vais vous mener jusqu'à lui, déclara-t-elle. Je suis sa nièce.

Chapitre 2

VAELIN

— L'armée impériale volarienne se compose de trois contingents principaux, expliquait frère Harlick d'une voix tressautante, rythmée par les secousses de son poney. Les citoyens appelés sous les drapeaux qu'on nomme les Épées Franches, l'immense masse des esclaves de combat plus connus sous le nom de Varitai, et enfin les Kuritai, des esclaves d'élite surentraînés de sinistre réputation. Une structuration simple mise en place il y a près de quatre cents ans.

Il discourait sans discontinuer depuis plusieurs heures, régurgitant sur la demande de Vaelin tout ce qu'il savait de l'Empire Volarien le temps de leur retour à la Tour du Nord.

— En temps de guerre, leurs unités se voient affectées à des bataillons, eux-mêmes regroupés en divisions qui, au plus haut de leur effectif, peuvent comprendre huit mille hommes. Une division classique comportera autant d'Épées Franches que de Varitai, accompagnés de compagnies plus réduites d'ingénieurs et de Kuritai. Une armée proprement dite se compose de trois divisions ou plus, sous la supervision d'un général...

Vaelin avait tenu à lever le camp la veille, peu après avoir récupéré de la vision qui l'avait surpris sur la plage. Malgré son intensité, ce rêve n'avait pas duré longtemps, et si le froid glacial qui l'avait accompagné continuait de transir les os de Vaelin, il n'avait pas pénétré son être aussi profondément que par le passé. Non, c'était la teneur même de la vision qui le mettait mal à l'aise, et le poussait à tirer cette bien sombre conclusion : *Il s'est passé une catastrophe.*

Il ne put échanger que de brefs adieux avec Nortah et Sella, dont il perçut sans mal l'inquiétude. Avec le recul, le mensonge qu'il leur avait servi l'emplissait de honte.

— Ce n'est sans doute rien, leur avait-il dit. J'ai tendance à me montrer de plus en plus prudent avec l'âge.

— Brûle, brûle ! avait fredonné la petite Lohren alors qu'il

s'apprêtait à sortir. (Elle sautillait avec enthousiasme.) Des maisons qui brûlent ! Des gens qui brûlent ! Des méchants qui brûlent tout ! Mon oncle va tous les massacrer !

Après quoi il était parti réveiller le capitaine Orven, sans s'étonner le moins du monde de voir la tête de la belle Eorhile surgir de sa tente tandis que l'officier enfilait ses bottes.

— En ordre de bataille, lui avait-il lancé. Je veux des éclaireurs sur nos deux flancs. Une torche par homme. Envoyez une escouade sur la plage. Il y a là-bas une cabane de pêcheur. L'homme qui l'habite vient avec nous. S'il proteste, attachez-le à un cheval.

— Les officiers généraux sont généralement choisis parmi la classe dirigeante – une petite clique immensément riche, disait Harlick. La seule caste de la société volarienne à pouvoir porter du rouge. Si les privilèges de ses membres leur offrent une chance accrue d'accéder au haut commandement, seuls ceux dotés d'une expérience militaire adéquate pourront...

— Pourquoi nous ? l'interrompt Vaelin. Que nous veulent-ils ?

Harlick s'absorba dans une courte réflexion, comme s'il hésitait entre plusieurs scénarios possibles. À la vue de l'expression de Vaelin, cependant, il se contenta de répondre :

— Eh bien... nous conquérir, j'imagine.

Après quoi il entama une description des modes de gouvernance du Conseil Régnant volarien, mais Vaelin le réduisit au silence d'un geste.

— Ça suffira pour aujourd'hui.

Dame Dahrena chevauchait en silence, attentive aux explications de Harlick. Son visage trahissait une inquiétude contenue.

— J'ai conscience que ma réaction peut paraître excessive..., commença Vaelin

Elle secoua la tête.

— Je me fie au... jugement de monseigneur.

— Il me coûte de vous demander cela, mais...

— Ce soir, dit-elle. Dès notre arrivée à la tour.

— N'est-ce pas trop loin ?

— La distance est grande, mais je me suis déjà projetée à Castelvarin lors des émeutes qui ont suivi le massacre des Aspects. Père craignait qu'elles signent la fin du Royaume.

— Je vous remercie, ma dame.

— Vous me remercirez plus tard, lorsque nous aurons la certitude que tout n'est que paix et harmonie.

— Je l'espère de tout mon cœur.

Espère tant que tu veux, s'éleva en lui une voix moqueuse. Tu sais parfaitement ce qu'elle va t'apprendre.

L'aube commençait à poindre sur la Tour du Nord lorsque les sabots

de leurs montures résonnèrent enfin sur les pavés de la ville, les lourds battants de la cour s'ouvrant à leur approche. Bien qu'accablé de fatigue, Vaelin sauta immédiatement au bas de Flamme et fit convoquer le capitaine Adal.

— Monseigneur.

Le brusque salut de l'officier comme son regard dur témoignaient de son profond ressentiment. De toute évidence, l'homme n'avait toujours pas digéré l'affront que lui avait fait Vaelin en le menaçant de le destituer de son grade.

— Sonnez le tocsin, lui ordonna son supérieur en gravissant les marches de la tour. Que chaque garde du Nord se présente ici sur-le-champ. Envoyez des émissaires auprès des Eorhil et des Seordah. Le Seigneur de la Tour en appelle à tous les guerriers qu'ils pourront nous envoyer.

— Monseigneur... ?

— Fais ce qu'il dit, Adal, je t'en prie, lui intima Dahrena en le dépassant au pas de course.

Elle gravit les marches quatre à quatre puis, avant de s'engouffrer dans ses quartiers, cria à l'adresse de Vaelin :

— Il me faudra quelques heures.

Faute de pouvoir s'écrouler dans son lit, Vaelin se laissa tomber dans sa Chaire Seigneuriale et grimaça quand retentit la première salve d'ordres lancée par Adal. *Suis-je vraiment capable de recommencer ?* se demanda-t-il. Posé sur ses genoux, le sac de toile lui paraissait désormais plus lourd.

— Vaelin ?

Alornis se tenait face à lui, un châte sur les épaules, ses pieds chaussés de souliers fourrés pour les prémunir des dalles glacées. Elle le couvait d'un regard apeuré, manifestement affolée par le vacarme de la cour. Il remarqua la peinture sèche qui tachait ses doigts.

Il tendit une main et elle s'approcha pour se blottir contre ses genoux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Il semblerait qu'une fois encore ma mère ait fait preuve de sagesse. (Il sourit en la voyant hausser un sourcil interrogateur et repoussa une mèche qui lui couvrait les yeux.) Il y aura toujours une nouvelle guerre.

— Le palais est en ruine, lui apprit Dahrena, les joues blêmes et les yeux rougis par les larmes. (Elle lui fit néanmoins son rapport d'une voix claire et dépourvue de tout tremblement.) Les rues de la capitale croulent sous les cadavres. Des navires volariens engorgent le port. Des citoyens enchaînés longent les quais par centaines.

Vaelin avait convoqué un conseil dans ses appartements, à l'avant-

dernier étage de la tour. Le capitaine Adal, campé près de la fenêtre, croisait les bras. Frère Kehlan, convié sur la demande insistante de Dahrena, était assis près d'elle, les traits tirés par l'angoisse. Vaelin avait également sollicité la présence du frère Hollun du Quatrième Ordre qui, les bras serrés sur un paquet de rouleaux de parchemin, toisait à présent Dahrena d'un œil épouvanté. La jeune femme avait en effet décidé contre l'avis de Vaelin de révéler son don à ceux qui en ignoraient encore l'existence.

— Après ce que j'ai vu, j'estime que nos petites cachotteries sont contre-productives. Par ailleurs, je soupçonne la plupart d'être déjà au courant.

Le frère Harlick était assis dans un angle de la pièce. En dépit de son titre d'Archiviste de la Tour, il ne prenait aucune note. Vaelin savait pertinemment qu'il se souviendrait de chaque mot prononcé ici, pour les coucher sur le papier plus tard. Alornis se tenait près de Vaelin, les mains serrées afin de dissimuler les tremblements qui l'agitaient depuis la veille. *Elle s'inquiète pour Alucius*, comprit-il. *Et maître Benril.*

— La Garde du Royaume ? demanda-t-il à Dahrena.

— Je n'ai pas croisé un seul soldat, monseigneur. Par contre, le Guet a tenté de leur tenir tête en plusieurs endroits de la ville. En vain.

— Et le roi ? la princesse Lyrna ?

— J'ai inspecté le palais le plus longtemps possible, mais n'y ai trouvé que des corps calcinés et des ruines fumantes.

Comme Vaelin hochait la tête, elle se laissa tomber dans son fauteuil, recruée de fatigue et d'abattement, et le frère Kehlan lui prit la main.

— Capitaine, dit Vaelin. Quelles sont nos forces ?

— Plus de deux mille hommes ont déjà répondu au tocsin, monseigneur. Le reste de nos effectifs devrait nous rejoindre sous sept jours. Nous disposerons alors d'environ trois mille combattants. Les compagnies affectées à la protection des colonies les plus éloignées ne pourront pas réintégrer la Garde du Nord avant deux semaines, au bas mot.

— Ça ne suffira pas, dit Dahrena. L'armée volarienne dispose d'au moins cinq à six fois plus d'hommes que nous, même en comptant l'appui éventuel des Eorhil et des Seordah.

— Il faut étendre l'appel aux armes, dit Vaelin à l'intention d'Adal. À tous les hommes en âge de combattre, y compris les pêcheurs et les mineurs.

Adal acquiesça lentement.

— Je m'en charge, monseigneur.

Les dents serrées, il semblait hésiter à ajouter quelque chose.

— Un problème, capitaine ?

— Eh bien, c'est qu'une certaine grogne parcourt nos rangs,

monseigneur.

— Comment ça ?

— Ils rechignent à partir, déclara frère Kehlan devant la nouvelle hésitation d'Adal. La moitié d'entre eux sont nés ici et n'ont jamais vu le Royaume. Quant aux autres, ils se font forts de ne plus jamais y mettre les pieds. Ils demandent, non sans raison par ailleurs, pourquoi il leur faudrait combattre pour une nation qui ne leur fut d'aucun secours face aux assauts de la Horde. Ils estiment que ce n'est pas leur guerre.

— Elle le deviendra lorsque les Volariens débarqueront ici, riposta Dahrena avant que Vaelin puisse donner libre cours à sa colère. J'ai vu leurs âmes. Elles irradient de cupidité et de soif de conquête. Ils ne se borneront pas à s'emparer de Castellarin, de Cumbræil ou de Nilsaël, non. Ils viendront ici et s'empareront de tous nos biens. Et tous ceux qu'ils ne tueront pas seront faits esclaves.

Vaelin prit une profonde inspiration dans l'espoir de se calmer.

— Peut-être pourriez-vous parler aux hommes, ma dame, dit-il. Votre voix portera sans doute mieux que la mienne.

Elle hocha la tête.

— Bien entendu, monseigneur.

Vaelin se tourna vers le capitaine.

— Et je vous saurais gré de réprimer avec la plus grande sévérité toute prochaine grogne, comme vous dites. Je règne ici sur l'ordre du roi, et non par le consentement du peuple. Si je déclare que cette guerre les concerne, alors cette guerre les concerne.

— La question du nombre demeure pertinente, monseigneur, intervint frère Hollun.

Il avait gribouillé quelques chiffres sur un parchemin, qu'il déposa sous les yeux de Vaelin.

— Expliquez-moi ça, ordonna ce dernier au frère ventripotent.

— En étendant l'appel aux armes, j'ai calculé que nous disposerons d'environ vingt mille hommes, un effectif potentiellement doublé si nous parvenons à rallier les Eorhil et les Seordah. Nous ne disposons par contre que d'un seul navire de guerre dans le port et la flotte marchande comprend seulement quelques soixante vaisseaux, dont la moitié sont en ce moment même en voyage. Transporter une telle quantité d'hommes et de chevaux dans le Royaume – sans oublier les armes et les provisions – demandera au bas mot quatre voyages.

— Et encore, si nous échappons aux tempêtes, ajouta le capitaine Adal.

— Peu me chaut, rétorqua Vaelin. Je compte passer par les terres. Dahrena releva lentement la tête.

— Il n'existe qu'un seul itinéraire permettant de rejoindre le Royaume depuis les Confins.

Il l'avait perçue un peu plus tôt, alors qu'il examinait la carte mise à sa disposition ; son chant intérieur avait émis une note cristalline de confirmation lorsqu'il avait passé les yeux sur la dense masse noire qui symbolisait la Grande Forêt du Nord. La mélodie avait éveillé en lui un souvenir lointain, celui d'une vieille femme aveugle rencontrée dans une clairière, un jour d'été.

— Je sais.

Ils établirent un campement à l'extérieur de la ville afin d'accueillir l'armée croissante, les conscrits rejoignant leurs compagnies d'affectation avec rigueur et facilité – une efficacité due au précédent Seigneur de la Tour, qui avait eu l'intelligence de proclamer quatre appels aux armes par an, autant d'exercices qui permettaient à ses sujets de ne pas perdre leur belle discipline. Les nouvelles recrues comprenaient des artisans, des mineurs et des paysans, pour la plupart ouvertement hostiles à cette mobilisation. L'intransigeance du capitaine Adal comme les discours répétés de Dahrena eurent tôt fait, cependant, d'étouffer dans l'œuf toute contestation naissante.

— Un grand nombre d'entre vous doit se demander : « Qu'aurait fait le Seigneur de la Tour Al Myrna ? », lançait-elle à chaque nouvel arrivage d'appelés. Moi, sa fille, je puis vous assurer qu'il aurait agi de même. Nous devons nous battre !

Adal affecta la Garde du Nord à l'entraînement des recrues et nomma de nouveaux sergents et capitaines, choisissant les soldats qui s'étaient illustrés lors de la bataille contre la Horde. Le manque d'équipement posait un problème, quand bien même chaque forgeron, chaque tailleur et chaque cordonnier de la Tour du Nord œuvraient jour et nuit pour produire les armes, armures et bottes requises par l'armée. Bien conscient qu'il leur fallait consolider leurs forces, Vaelin supportait toutefois mal cette attente. *Castelvarin tombé en un jour. Où frapperont-ils ensuite ?* Dahrena eut beau lui proposer d'inspecter le Royaume quotidiennement, si besoin était, il préféra refuser. Au vu de la fatigue qui s'était emparée d'elle après son dernier vol mental, mieux valait qu'elle économise ses forces pour la suite.

— Quand nous aurons franchi la forêt, lui dit-il. Alors tu pourras t'envoler à nouveau.

— Comment pouvez-vous savoir qu'ils nous autoriseront à passer ? demanda-t-elle alors qu'ils traversaient le campement, Vaelin souhaitant être vu du plus grand nombre d'hommes possible. Mon père fut le seul et unique sujet du Royaume à obtenir le droit d'y pénétrer, et même alors on lui interdisait toute arme et toute escorte.

Il se contenta d'opiner et poursuivit son inspection, son regard bientôt attiré par le spectacle d'un combat à l'épée de bois entre deux hommes, entourés par un cercle de badauds. Le plus grand des deux

contra la lame de son adversaire et lui faucha les jambes d'un coup de pied expert, après quoi il aida l'appelé vaincu à se remettre debout et leva les bras en l'air, le visage fendu d'un large sourire. C'était un gaillard bien charpenté, dont les cheveux longs pendaient au creux de son dos. La pellicule de sueur qui lui couvrait le corps faisait reluire ses muscles aiguisés.

— Et de quatre ! Au suivant !

En dépit de ses talents de combattant, il était jeune – à peine vingt ans, jugea Vaelin – et bien trop fanfaron.

— Bande de pleutres ! lâcha-t-il à son auditoire avec un petit rire quand il vit que nul n'osait relever le défi. Allez ! trois couronnes d'argent pour celui qui saura me vaincre !

Il partit d'un nouveau rire, bientôt étouffé à la vue du Seigneur de la Tour dans l'attroupement. Le temps d'un éclair, son sourire vacilla et ses yeux se plissèrent. Au même instant, la voix du sang apprenait à Vaelin une bien sinistre vérité.

— Qu'en dites-vous, monseigneur ? le héla le jeune homme en levant son arme factice. Vous plairait-il de croiser le fer pour honorer un humble charpentier de marine ?

— Une autre fois, répondit Vaelin en tournant les talons.

— Allons, allons, monseigneur, reprit le jeune homme d'une voix soudain plus dure. Il ne faudrait tout de même pas que ces bougres ici présents vous prennent pour un lâche. Déjà qu'ils sont nombreux à se demander pourquoi vous ne portez aucune épée...

L'un des soldats de la Garde du Nord présents dans la foule s'avança pour lui faire ravalier son insulte, mais Vaelin le congédia d'un geste.

— Comment vous appelez-vous, messire ? demanda-t-il au jeune homme, avant d'entrer dans le cercle et d'ôter sa cape.

— Davern, monseigneur, répondit l'autre avec une révérence.

— Un charpentier de marine, hein ? (Vaelin tendit sa cape à Dahrena et s'inclina pour ramasser l'épée de bois laissée à terre.) Un tel talent de bretteur ne s'apprend pourtant pas en maniant l'herminette.

— Chaque homme devrait s'adonner à une passion en dehors de son travail, ne croyez-vous pas ?

— Oh que si !

Vaelin vint se poster face à lui et, croisant son regard, y lut ce que le jeune homme s'efforçait de dissimuler : une haine profonde, absolue, à son encontre.

Il profita d'un battement de paupières adverse pour passer à l'attaque. Il feignit une botte haute dirigée sur le front de Davern, esquiva sa parade et passa sous sa garde pour lui planter sa lame en bois au creux de l'estomac. Le jeune escrimeur bascula en arrière, battit des bras dans l'espoir de reprendre l'équilibre, puis s'effondra

lourdement sur les fesses, à la grande joie de la foule. Entre les éclats de rire retentirent quelques tintements de piécettes, signe que les spectateurs commençaient à placer leurs paris.

— Ne jamais croiser le regard de son adversaire, déclara Vaelin en lui tendant la main. La première leçon que m'a enseignée mon maître.

Davern ignora sa main et se releva péniblement, son visage désormais figé en un masque courroucé.

— Re commençons. Qui sait ? peut-être est-ce moi qui vous apprendrai une leçon cette fois-ci.

— Je ne crois pas. (Vaelin lança son épée au garde.) Élevez cet homme au grade de sergent. Qu'il enseigne l'escrime à ses frères.

— L'offre tient toujours ! s'écria Davern après que le commandant eut rejoint Dahrena et enfilé sa cape.

— Prenez garde à celui-ci, lui glissa la jeune femme. Je crains qu'il ne vous veuille du mal.

— Il a ses raisons, répliqua Vaelin dans un souffle.

Au retour de son inspection quotidienne, il se réjouit de voir Alornis devant sa tente. Il avait choisi de vivre parmi ses hommes et avait dans ce dessein installé son abri aux abords du campement. Le pinceau de sa sœur balayait la toile posée sur son chevalet. Elle l'avait fabriqué elle-même à l'aide d'outils empruntés au menuisier de la tour : un appareil ingénieux monté sur trois pieds articulés, qu'il suffisait de replier pour obtenir un rectangle d'à peine un mètre de long. Les soldats avaient fini par s'habituer à la vision de ce petit bout de femme traversant le campement de long en large avec sa besace de pinceaux sur son épaule et son chevalet sous le bras, prête à s'arrêter et peindre tout ce qui attirait son œil d'artiste. Sa dernière œuvre figurait tout le campement, chaque tente et chaque enclos représenté avec une troublante précision.

— Comment fais-tu ça ? lui demanda-t-il en regardant par-dessus son épaule.

— Je pourrais te retourner la question.

Comme il se laissait tomber sur un tabouret voisin, elle lui tourna le dos, plongea un chiffon dans une bouteille d'alcool et entreprit de nettoyer son pinceau.

— Quand nous mettrons-nous en route ?

Nous ? Il haussa un sourcil, mais préféra s'abstenir de toute remarque. Ils se disputaient déjà bien assez souvent, ces derniers temps.

— Dans une semaine. Peut-être plus.

— Disons que nous passions la forêt et atteignons le Royaume. Qu'as-tu prévu ensuite ? Tu as un plan, j'imagine ?

— Oui. Triompher des Volariens, puis revenir à la maison.

— La maison ? C'est ainsi que tu appelles cet endroit ?

— Pas toi ? (Il jeta un coup d'œil par-delà le campement à la ville et à la tour qui se dressait au-dessus d'elle, encadrée par les flots sombres de la mer septentrionale.) J'ai eu cette impression dès notre arrivée.

— J'aime l'endroit, c'est vrai, approuva Alornis. Je ne m'attendais pas à le trouver si intéressant, si coloré. Mais ce n'est pas chez moi. Mon seul foyer est une vieille demeure de Castelvarin. Et si dame Dahrena dit vrai, tout porte à croire qu'il n'en reste plus que des cendres.

Elle détourna le regard un court instant, les yeux clos pour retenir des larmes d'effroi. Quand elle reprit la parole pour répéter ce qu'elle lui avait dit tant de fois au cours des jours passés, son regard était dur.

— Je refuse d'être mise à l'écart. Ligote-moi, boucle-moi au fond d'une geôle si ça te chante, mais je trouverai le moyen de vous suivre.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il. Que crois-tu trouver là-bas, sinon la mort et la souffrance ? Nous partons en guerre, Alornis. Tu crois pouvoir trouver de la beauté dans tout ce que tu vois, mais la guerre est une abjection. Et je compte bien t'épargner ça.

— Alucius, dit-elle. Maître Benril... Reva. Je dois savoir.

Reva... Ses pensées se tournaient constamment vers elle, avivées par le chant qui entonnait bien souvent une mélodie qu'il ne connaissait que trop bien, celle-là même qui l'avait poussé à s'élancer au secours de l'Aspect Elera la nuit du massacre des Aspects, qui l'avait lancé à la poursuite de Flèche Noire dans la Martishe et de Hentes Mustor dans le haut Rempart, un chant implacable à la teneur évidente : « Trouve-la ! » Il avait jusqu'ici résisté à l'envie de sonder le Royaume pour la retrouver, craignant de se trouver une nouvelle fois confronté à son atroce vision. Et de s'y perdre à jamais.

— Moi aussi, Alornis, dit-il enfin. Bien, alors fais-moi le plaisir d'aller te présenter auprès de frère Kehlan demain matin. Je suis sûr qu'il aura du travail à te confier.

Avec un grand sourire, elle vint déposer un baiser sur son front.

— Merci, grand frère.

Il réunissait son état-major chaque soir, afin de passer en revue les progrès accomplis en matière de formation des troupes et de recrutement. En sept jours seulement, ils avaient réussi à monter leur effectif à plus de douze mille hommes, même si la moitié seulement méritait le nom de soldats.

— Nous devons poursuivre leur entraînement en chemin, déclara Vaelin après qu'Adal lui eut demandé un mois de délai supplémentaire. Chaque jour passé ici coûte de nombreuses vies dans le Royaume. D'après les calculs de frère Hollun, il nous faut encore cinq jours pour compléter nos besoins en armes et en équipement. Il

semblerait qu'un négociant fort avisé ait eu la bonne idée d'entreposer près du port quantité de hallebardes et de cottes de mailles à des fins spéculatives. Une fois chacun de nos hommes armé et harnaché, nous nous mettrons en route.

Il les congédia peu après, car Dahrena l'attendait, les bras chargés d'une épaisse liasse de documents.

— Les requêtes ? s'enquit-il.

Elle esquissa un sourire désolé.

— Il en arrive un peu plus chaque jour.

— Si vous aviez la gentillesse de mettre à part celles qui requièrent ma signature, c'est avec joie que je m'en remettrais à votre jugement.

— Les voici, justement.

— Quoi, tout ça ?

— Tout ça.

Il gémit en la voyant déposer son fardeau sur la table.

— Votre père s'occupait-il vraiment de cette intendance lui-même ?

— Il étudiait chaque requête personnellement. Dès lors que sa vue a commencé à baisser, il m'est revenu de les lui lire à haute voix. (Elle lissa les documents du bout des doigts.) Je... Je pourrais faire de même pour vous.

Il poussa un soupir et croisa son regard.

— Je ne sais pas lire, ma dame. Comme vous devez vous en douter depuis notre première rencontre.

— Loin de moi l'intention de vous narguer, monseigneur. Je comptais seulement vous aider.

Il tendit la main et s'empara du premier parchemin de la pile, qu'il déroula pour révéler l'impénétrable enchevêtrement de symboles inscrits sur la page.

— Ma mère a pourtant tenté de m'apprendre, mais j'étais bien trop turbulent. Je ne tenais tout simplement pas en place, sauf quand il s'agissait de manger. Quand elle tentait de me forcer la main, je ne comprenais rien à rien. Là où elle voyait de la poésie ou quelque chronique du passé, je ne distinguais qu'un gribouillage sans queue ni tête, où chaque lettre semblait danser sur la page. Elle n'a pourtant pas baissé les bras, de sorte que j'ai fini par apprendre à épeler mon nom. Et puis la maladie l'a emportée, et l'Ordre m'a admis en son sein. On n'a guère besoin de connaître son alphabet au Sixième Ordre.

— J'ai justement parcouru quelques ouvrages traitant de ce genre de trouble, dit Dahrena. Il n'y a là rien d'insurmontable, si l'on s'en donne la peine. Je serais ravie de vous y aider.

D'abord tenté de refuser – il n'avait après tout guère le temps de recommencer son instruction –, il se ravisa en entendant l'accent de sincérité dans la voix de la jeune femme. *J'ai remporté son estime*, comprit-il alors. *Que voit-elle en moi ? L'ombre de son père ? de feu son*

époux seordah ? Mais elle ne sait pas tout. Son regard glissa sur le sac de toile posé dans un coin de la tente. Il ne l'avait toujours pas dénoué, en dépit des sinistres nouvelles de ces dernières semaines. Chaque fois que ses doigts effleuraient la ficelle, la volonté lui manquait pour achever son geste. *Il lui reste à me voir tuer.*

— Alors soit, dit-il. Vous me servirez de préceptrice une heure par nuit. Une diversion bienvenue après les rigueurs de la marche.

Elle sourit et hocha la tête, puis lui retira doucement le parchemin des mains.

— L'Honorable Guilde des Tisserands, lut-elle, souhaite informer le Seigneur de la Tour des tarifs proprement scandaleux exigés par les métayers de la côte occidentale pour le maintien des arrivages de coton...

À la nuit tombée, tous les campements se ressemblent, indépendamment des guerres ou des armées en campagne. Qu'ils se dressent au milieu d'un désert, au plus profond d'une forêt ou sur les pentes d'une montagne, tous partagent les mêmes odeurs, les mêmes sons. De cette cité de toile s'élevaient des accords mélodieux, car chaque armée possédait son content de musiciens, des rires et des grondements de colère lancés par les parieurs. Ici et là, des groupes devisaient entre amis, du pays et de leurs aimés. Dans cette atmosphère familière, Vaelin puisait un certain réconfort, une assurance soulagée. *Ils deviennent une armée*, jugea-t-il en parcourant seul les abords du camp, loin des lueurs des flambées. *Reste à savoir s'ils sauront se battre comme une armée.*

Il fit halte au bout de quelques pas et se tourna pour observer l'ombre échancrée d'un bosquet voisin. *Une fine lame, certes, mais au pas bien lourd*, songea-t-il alors que son chant intérieur entonnait un trille d'avertissement.

— Auriez-vous quelque chose à me dire, maître Davern ? lança-t-il dans les ténèbres.

Suivirent quelques secondes de silence, puis un juron étouffé, après quoi Davern le charpentier surgit de la pénombre. Il serrait dans son poing la poignée de son épée, qui battait encore son flanc. Si Vaelin aperçut un léger voile de sueur sur sa lèvre supérieure, ce fut d'une voix égale que le jeune homme s'adressa à lui :

— Je constate que vous continuez de vous promener sans votre arme.

Vaelin se contenta de lui rétorquer :

— Vous avez répété ce moment, j'imagine.

La remarque fit mouche, à en juger par l'air hébété de Davern.

— Je ne comprends...

— Vous avez l'intention de me dire combien votre père était un

homme bon. Que la vie de votre mère a volé en éclats le jour où je l'ai tué. Comment se porte-t-elle, d'ailleurs ?

Les lèvres pincées, les narines dilatées, le jeune homme s'efforçait visiblement de garder son calme. Le silence s'installa une bonne minute durant, au cours de laquelle Vaelin sentit combien son interlocuteur souhaitait tomber le masque.

— Sa haine pour vous l'a consumée jusqu'au jour de sa mort, répondit enfin le jeune artisan. J'avais douze ans quand elle s'est jetée dans la mer.

Le souvenir de cette journée frappa Vaelin de plein fouet, exhumant des sensations oubliées, des visions éparses au goût de bile. *La pluie glacée tombant à verse, le sable taché de sang, le murmure d'un homme à l'agonie : « Ma femme... »*

— Je l'ignorais, dit-il à Davern. Je suis désolé...

— Je ne viens pas mendier vos excuses !

Le jeune homme avança d'un pas, le visage empreint de hargne cette fois-ci.

— Alors que viens-tu chercher ? demanda Vaelin. Mon sang, pour y noyer ta peine ? Pour recoller les morceaux de toutes ces vies brisées ? Crois-tu vraiment que ce soit ce qui t'attend, plutôt que le gibet ?

— Je viens réclamer justice...

Davern s'avança un peu plus, sa main libre à présent serrée sur son fourreau, prêt à dégainer. Le fou rire subit de Vaelin l'interrompit dans son élan.

— La justice ? articula le Seigneur de la Tour une fois passé son accès d'hilarité. J'ai moi aussi réclamé justice, autrefois, auprès d'un vieil intrigant. Oh ! il me l'a offerte, mais en échange de mon âme. Tout cela, je l'ai fait pour toi et ta mère. Erlin ne vous a pas prévenus ?

— Mère disait qu'il mentait.

Malgré la note d'incertitude qui colorait sa voix, Davern continuait de grimacer. Vaelin sentit l'avertissement de la voix du sang monter en intensité. *Quelques phrases ne peuvent dissiper la haine de toute une vie.*

— Erlin a menti pour apaiser la colère de ma mère, poursuivit le jeune homme. Pour me détourner de ma cause légitime.

— Alors tue-moi, qu'on en finisse. (Vaelin écarta les bras.) Puisque ta cause est si légitime.

— Où est votre épée ? gronda Davern. Allez la chercher et nous réglerons notre différend.

— Mon épée n'a pas vocation à servir contre des gens comme toi.

— Soyez maudit ! Allez chercher votre...

Dans le bosquet voisin retentit un claquement étouffé, à peine plus distinct qu'une brindille qui se brise.

Vaelin chargea Davern, le saisit par la taille avant qu'il puisse tirer son épée et l'entraîna au sol avec lui. À trente centimètres au-dessus de leurs têtes, un sifflement fendit l'air.

Davern se débattit follement, ruant des quatre fers alors même que Vaelin s'était déjà écarté. De nouveaux claquements au loin.

— Roule sur ta droite ! aboya le Seigneur de la Tour au jeune artisan avant de bondir sur la gauche.

Au même instant, une volée de flèches atterrit tout autour d'eux.

— Comment ? s'écria un Davern éperdu après s'être relevé.

— À terre ! lui intima Vaelin d'une voix puissante. Nous sommes attaqués !

Un nouveau claquement et le jeune homme se jeta sur le ventre, la flèche traçant une ligne noire dans le ciel obscurci.

Pas lui, comprit Vaelin, les yeux rivés sur les ténèbres insondables de la forêt. *Ce n'était pas contre lui que le chant me mettait en garde.*

— Cours au campement, lança-t-il à Davern tout en ôtant sa cape. Va donner l'alerte.

— Je... (Davern, toujours à terre, jetait alentour des coups d'œil affolés.) Mais qui... ?

— Des archers, si je ne m'abuse. (Vaelin jeta sa cape en l'air, où elle parut danser au rythme des traits qui la transperçaient.) Cours, j'ai dit !

Puis il se releva d'un bond, s'élança vers les arbres, compta jusqu'à trois et se jeta au sol une nouvelle fois, évitant l'averse de flèches qui siffla au-dessus de sa tête. Il répéta la manœuvre à plusieurs reprises, partant d'un côté puis de l'autre, jusqu'à ce que le premier d'entre eux entre dans son champ de vision : une silhouette encapuchonnée nichée dans l'herbe haute à moins de dix pas de là, son arc prêt à tirer. Vaelin se rua sur l'étranger, puis exécuta une roulade au moment où l'homme relâchait sa corde, la flèche le manquant de quelques centimètres à peine. Entraîné par l'élan de sa culbute, il bondit sur son assaillant et lui assena un coup de paume en plein menton, le tuant sur place. Un autre assassin, qui avait troqué son arc pour une longue dague, le chargea depuis la gauche. Vaelin ramassa l'arc de sa première victime et tournoya sur lui-même, la branche de son arme venant heurter la tête de son adversaire au moment où celui-ci arrivait à portée. L'homme, sonné, tituba en arrière et fendit l'air de sa dague. Vaelin ne bougea pas, comptant un battement de cœur avant de plonger de côté pour laisser une nouvelle flèche le manquer et se ficher dans la poitrine de l'archer estourbi.

Un nouvel assassin se dressa devant lui tandis qu'il s'élançait sur la droite, l'arc bandé. *Quinze pas*, estima Vaelin. *À la fois trop près et trop loin*. Il vit alors une ombre apparaître derrière l'archer, puis un éclair d'acier qui le faucha d'un seul coup de taille. Davern se détourna du

cadavre à ses pieds pour faire face à un nouvel assaillant masqué, qui brandissait une bardiche. Davern esquiva le premier assaut et voulut contre-attaquer, mais son agresseur, manifestement expérimenté, parvint à repousser son fer à l'aide du manche de son arme, pour mieux projeter le jeune charpentier au sol d'un puissant coup de poing.

Trop loin, songea de nouveau Vaelin tout en piquant sur l'assassin qui levait sa bardiche pour le coup de grâce.

Un grondement inhumain enfla soudain dans les ténèbres, une ombre immense coupa la trajectoire de Vaelin et l'homme à la hache disparut. Au même moment, une cavalcade de sabots retentit et un cavalier surgit hors de l'obscurité. D'un coup de bâton, il faucha un autre assassin dissimulé non loin. Suivirent de nouveaux grognements, des cris de terreur et le bruit d'une fuite affolée... puis des hurlements de douleur vite étouffés. Cinq en tout, l'un après l'autre.

— Mon frère, dit Nortah d'une voix inquiète en bridant sa monture près de Vaelin (Ses cheveux blonds volaient au vent.) Lohren a fait un rêve.

Davern émergeait tout juste de la tente de soins lorsque Vaelin arriva, le lendemain matin. Un épais bandage recouvrait le nez du jeune homme, au visage marbré d'une spectaculaire ecchymose.

— Alors, cassé ? s'enquit Vaelin.

Davern le foudroya du regard et garda le silence.

— Je te dois des remerciements, reprit le Seigneur de la Tour. À moins que tu m'aies sauvé la vie pour mieux me tuer plus tard ?

— Za de change dien, nasilla le jeune homme.

— Pardon ?

Les joues cramoisies, Davern se lécha les lèvres et répéta, plus lentement cette fois-ci :

— Ça de change rien.

— Ah ! (Vaelin hocha la tête et le dépassa.) Bon à savoir. Bien, vous avez des hommes à former, sergent.

À l'intérieur, il trouva sa sœur en train d'appliquer un cataplasme sur le visage d'un gaillard solidement charpenté affublé d'une tignasse de cheveux noirs et d'un hématome à la mâchoire qui, en comparaison, faisait pâlir celui de Davern. L'homme siégeait sur un tabouret, flanqué du capitaine Adal et d'un soldat de la Garde du Nord, ses poignets et ses chevilles entravés. Ses chaînes cliquetèrent lorsqu'il se tordit pour faire face à Vaelin. Le visage déformé par la haine, il postillonna plusieurs menaces à son encontre. Sa fureur était si palpable qu'Alornis préféra battre en retraite.

— Il a la mâchoire en miettes, déclara frère Kehlan depuis l'autre bout de la tente, où il écrasait des simples dans un pilon. Qui aurait pu

croire que le professeur avait une telle poigne ?

— Moi. (Vaelin rejoignit Alornis et lui serra le bras pour la rassurer.) Vous effrayez ma sœur, messire, dit-il au prisonnier.

L'homme gronda quelque chose dans une pluie de postillons – l'un d'entre eux atteignit même le visage de Vaelin.

— Du calme ! aboya Adal en lui calottant l'arrière du crâne.

— Il suffit ! s'écria Kehlan. Pas de torture sous cette tente.

— De la torture, mon frère ? ricana Adal, avant de se pencher pour murmurer quelque chose à l'oreille du prisonnier. Je vais plutôt attendre qu'il guérisse pour ça. Je préfère faire durer.

— Attachez-le au poteau central et laissez-nous, ordonna Vaelin.

Adal hocha la tête à contrecœur et s'exécuta. Il souleva le prisonnier, le ligota au mât de la tente puis partit avec son camarade.

— Vous aussi, mon frère, ajouta Vaelin à l'adresse de Kehlan.

— Pas de torture, je vous ai prévenu, insista le vieux guérisseur.

— Allons-y, mon frère. (Alornis le prit par le bras et l'entraîna hors de la tente.) Sa seigneurie est bien au-dessus de tout ça.

Elle haussa un sourcil interrogateur en direction de Vaelin, qui lui répondit par un hochement de tête. Elle le gratifia d'un sourire sinistre avant de prendre congé.

— Vous êtes le seul survivant, déclara le Seigneur de la Tour au prisonnier. (Il plaça le tabouret face à lui et s'assit.) L'homme que j'ai assommé aurait pu s'en sortir, mais le tigre de guerre de mon frère se montre difficile à raisonner.

L'homme ne se départit pas de son regard farouche. *Une pointe de peur, beaucoup de haine*, déduisit Vaelin de son chant intérieur.

— Dix Cumbraëliens débarquent de leur navire il y a trois semaines de ça, dit-il. Des chasseurs de leur état, d'où leurs arcs, venus dans les Confins en quête d'ours, dont les fourrures et les griffes s'arrachent à prix d'or dans le Royaume, où ils deviennent de plus en plus rares. Une bonne couverture, vraiment.

Toujours cette peur, toujours cette haine, cette fois-ci teintée d'amusement.

— Alors, poursuivit Vaelin. Pour le Père ou la picaille ?

Une nouvelle éruption de peur, mêlée d'incertitude. L'homme fronça les sourcils, perdu quelques secondes durant entre plusieurs émotions avant d'opter pour un mépris triomphant.

— Le Père, donc, en conclut Vaelin. Des serviteurs du Père Universel venus dans le Nord quêter la gloire de tuer le Sombreclame.

Son trouble qui s'accroît, sa peur qui monte... et quelque chose de plus, un écho... non, une odeur, âcre et lointaine, un miasme familial niché au plus profond de la mémoire de cet homme, si profondément qu'il ignore sa présence.

— Où se cache-t-il ? demanda Vaelin en s'approchant pour plonger

son regard dans celui de l'archer. Où se cache le bâtard de la sorcière ?

Une pointe de malaise, accompagnée de mépris. Il me prend pour un fou, mais... il doute. Un souvenir enfoui, déplaisant qui refait surface.

— Un homme qui n'en est pas un, reprit-il d'une voix plus douce. Une créature qui revêt les chairs d'autrui comme autant de défroques. Je peux sentir sa trace sur vous.

Un sursaut de terreur, un soudain accès de lucidité.

— Vous le connaissez. Vous l'avez rencontré. Qui incarne-t-il à présent ? Un archer comme vous ?

Seulement la peur.

— Un soldat ?

Seulement la peur.

— Un prêtre ?

Une explosion de terreur, gonflant tel un seau d'huile de naphte renversé sur une flamme... Un prêtre, donc... Non, pas de chant de parenté. Il ne s'agit pas d'un prêtre. Mais il en connaît un, c'est lui qui l'emploie.

— Ainsi, votre prêtre vous a dépêché ici. Vous deviez vous douter qu'il vous envoyait à la mort. La vôtre et celle de tous vos frères.

De la colère, à présent, teintée de résignation. Ils savaient.

Vaelin poussa un soupir et se leva.

— Ma connaissance des Dénaires est, vous l'imaginez bien, fort approximative. Mais l'une de mes amies pouvait les réciter à l'envie. Voyons si ma mémoire ne me fait pas défaut. (Il ferma les yeux et tenta de se remémorer l'une des nombreuses citations de Reva.)

« Jamais la Ténèbre ne devra s'inviter dans le cœur des Fervents. Nul ne peut embrasser à la fois l'amour du Père et la Ténèbre. Car celui qui se livre à sa souillure renonce à son âme. »

Il baissa les yeux sur le prisonnier, percevant en lui l'émotion qu'il espérait faire naître. *La honte.*

— Vous avez croisé son regard et vous y avez aperçu un étranger, dit-il. Qui ? Qui avez-vous vu ?

L'homme se détourna, la mine abattue, son torrent d'émotions désormais assagi. *Honte et résignation, à présent.* Puis il émit un grognement et se mit à dodeliner de la tête, de plus en plus vite à mesure qu'il s'efforçait de parler malgré sa bouche tuméfiée. Dans une pluie de postillons, il parvint à prononcer un mot confus, d'abord inintelligible puis, à force de répétitions, de plus en plus évident :

— Seigneur.

— Trouvez-lui une place sur une barge en partance pour les hameaux de la côte septentrionale, dit Vaelin au capitaine Adal, à l'extérieur de la tente. Qu'on le relâche dans les profondeurs de la forêt, avec son arc et un carquois rempli.

— Mais pourquoi ? s'étonna Adal.

Vaelin partit en direction de sa tente.

— C'est un chasseur. Peut-être parviendra-t-il à trouver un ours.

Nortah l'attendait devant son pavillon, flanqué de Danseneige et d'Alornis. Cette dernière caressait la fourrure épaisse du ventre du fauve, qui manifestait son contentement à grand renfort de ronronnements réjouis.

— Elle est si belle.

— Oui, acquiesça Nortah. Dommage qu'il lui manque un compagnon pour enfanter des petits chatons aussi beaux qu'elle.

— Ça doit bien pouvoir se trouver quelque part, dit Alornis. Elle descend sûrement d'un ancêtre sauvage.

— Auquel cas il faudrait traverser la Banquise pour lui mettre la main dessus, intervint Vaelin en acceptant la timbale d'eau que lui tendait Nortah.

— T'a-t-il appris quelque chose ? demanda celui-ci.

— Plus qu'il aurait voulu et moins que j'espérais.

Il avisa le paquetage apporté par Nortah, contre lequel reposait une épée.

— Un présent de dame Dahrena, expliqua Nortah. Sur ma demande. Un homme ne peut partir à la guerre sans arme.

— La guerre ne te concerne plus, mon frère. Il y a une raison si je n'ai pas envoyé de recruteurs à la Pointe de Nehrin. Ta place est auprès de ta famille.

— Mon épouse estime que ma famille ne sera à l'abri du danger que si nous apportons notre soutien à ta cause.

— Nous ?

— Viens voir. (Nortah lui assena une claque sur l'épaule.) Il y a des gens qu'il te faut rencontrer.

Il mena Vaelin à l'orée du campement, où les attendaient quatre personnes – dont une vieille connaissance. Le Vannier contemplait le sol, son expression d'ordinaire distante et affable remplacée par une grimace de contrariété. Ses mains s'agitaient nerveusement le long de ses flancs.

— Pourquoi l'avoir amené ? s'insurgea Vaelin. Il n'a pas sa place ici.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Il nous a suivis de lui-même, sans tenir compte de nos mises en garde et de nos appels à la raison. Il aimerait qu'on lui fournisse de la ficelle ou du lin. N'importe quoi, à vrai dire, tant qu'il peut le tresser.

— Je ferai passer le message.

— Voici Cara, dit Nortah en présentant l'adolescente fluette campée près du Vannier.

Elle devait avoir dans les seize ans. À la vue de ses grands yeux noirs, Vaelin se remémora une petite fille au regard identique, blottie

sous la cape de son père dans la Cité Déchue.

— Monseigneur, dit la jeune fille d'une voix blanche, manifestement impressionnée par la vision de cet immense campement.

En dépit de son apparente timidité, la présence de l'adolescente provoqua en Vaelin un assourdissant chant de filiation. *Quel que soit son Don, jugea-t-il, il est d'une extrême puissance.*

— Et voici Lorkan.

Ce fut presque à contrecœur que Nortah désigna le jeune homme posté non loin. S'il accusait quelques années de plus que Cara et affichait la même silhouette longiligne, il semblait bien moins réservé qu'elle.

— Quel honneur de vous rencontrer, monseigneur ! roucoula-t-il en exécutant une profonde révérence, un radieux sourire aux lèvres. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un pauvre hère tel que moi pourrait compter parmi les camarades de l'illustre Vaelin Al Sorna. Oh ! ma très chère mère en aurait pleuré de fierté...

— Ça ira, l'interrompit Nortah. Il parle beaucoup trop, mais il sait se montrer utile quand il le faut.

Vaelin vint se poster devant le dernier membre du groupe – et de loin le plus imposant. Il s'agissait d'un véritable colosse, large comme un ours, doté d'une barbe fournie et d'une épaisse crinière de cheveux bruns striés de mèches grises.

— Marken, monseigneur, se présenta le géant avec un fort accent nilsaëlien.

— Il devrait pouvoir t'aider, dit Nortah. Et répondre à de nombreuses questions.

Les corps furent réunis sous une tente dressée aux abords du campement, et les quelques objets de valeur qu'ils possédaient distribués aux soldats chargés de les enterrer selon la coutume cumbraëline. Marken s'approcha du premier, un homme râblé – comme bien souvent chez les archers – au visage figé dans une expression de terreur incomplète, la moitié de sa face ayant été déchiquetée par les griffes du tigre de guerre. Cette vision d'horreur ne semblait guère émouvoir Marken, qui s'agenouilla et pressa la paume de sa main contre le front du cadavre. Il ferma les yeux pendant quelques secondes, puis secoua la tête.

— Un esprit fort embrouillé. Celui-ci avait déjà perdu la raison avant que Danseneige s'en prenne à lui.

Il se redressa et passa au suivant, touchant tour à tour chacune des dépouilles des assassins. Il se figea face au quatrième, le plus âgé du groupe à en juger par les rides profondes qui sillonnaient son visage.

— Mieux, dit-il. Un rien écarlate et nébuleux, mais sain d'esprit, à sa manière. (Il leva les yeux sur Vaelin.) Monseigneur aurait-il un détail

précis vers lequel m'orienter ? Cela pourrait me faciliter les choses.

— Un prêtre, répondit Vaelin. Et un seigneur.

Marken acquiesça, posa ses deux mains sur le crâne du mort et ferma les yeux. Il garda la même position quelques longues minutes durant, son immobilité seulement troublée par le rythme lent de sa respiration, son visage arborant sous sa barbe une expression de parfaite sérénité. Au bout d'un moment, Vaelin se demanda s'il se trouvait toujours dans son propre corps ou si, à l'instar de Dahrena, il parvenait à s'envoler par-delà les barrières physiques. Non pour s'élever dans les cieux, mais pour investir l'esprit d'un cadavre.

Pour finir, le colosse ouvrit les yeux avec un grognement douloureux et s'éloigna de l'archer allongé, levant vers Vaelin un regard accusateur.

— Monseigneur aurait pu me prévenir quant à la nature de l'être que je cherchais.

— Mes excuses. Cela veut-il dire que vous l'avez trouvé ?

— Ses cheveux sont un peu plus fournis sur les côtés, dit Marken à Alornis, le doigt pointé sur son esquisse. Et sa bouche est moins grande.

La jeune fille ajouta quelques traits de crayon à charbon à son illustration, puis humecta son doigt afin d'en rectifier d'autres.

— Comme ça ?

— Oui. (La barbe épaisse de Marken s'ouvrit sur deux rangées de dents blanches.) Ma dame est de loin la plus Douée de nous deux.

— C'est lui ? demanda Vaelin à sa sœur lorsqu'elle lui tendit le dessin.

Ce dernier représentait un homme barbu au visage épais, au crâne dégarni et aux yeux rapprochés. Alornis semblait avoir cédé à cette licence artistique si chère à maître Benril en conférant à la bouche de son personnage un pli cruel.

— Aussi ressemblant que ma mémoire le permet, monseigneur, dit Marken. Voilà le visage du masque actuel de la créature.

— Vous l'avez perçue ? Dans la mémoire du mort ?

— Je l'ai vue, par-delà son masque. Nous voyons toujours bien plus que nous ne pensons, mais ces impressions se gravent dans nos souvenirs. (Il se tapota une tempe du bout de l'index.) Surtout quand nous voyons quelque chose qui échappe à notre compréhension.

— Avez-vous pu associer un nom à ce visage ?

La barbe de Marken se creusa en une grimace désolée.

— Mon Don se limite à ce qu'ils voient, monseigneur. Pas ce qu'ils entendent.

Vaelin déposa l'esquisse près de celle qu'Alornis avait déjà achevée, avec pour sujet un jeune homme au physique avantageux, quoique sa

sœur lui ait objecté qu'il avait le nez et le menton un peu trop pointus.

— Celui-ci serait donc le prêtre ?

— Je ne peux pas vous l'affirmer, mais c'est de lui que le mort et ses camarades tenaient leurs ordres. Son souvenir le plus vivace, en dehors de l'attaque de Danseneige, se rapporte à cet homme. Il leur parle, debout sur le quai, alors qu'ils s'apprêtent à embarquer.

Vaelin étudia les deux dessins pendant de longues secondes, en quête d'une note de la voix du sang. En vain.

— Puis-je accompagner maître Marken à la cantine ? dit Alornis, brisant sa concentration.

— Oui, bien entendu. (Vaelin dédia un sourire de gratitude au colosse.) Je vous remercie, messire.

— Nous sommes à votre service, monseigneur. (Marken se redressa avec un grognement, puis se massa le bas du dos.) Même si j'aurais préféré que cette guerre se déclare quelques années plus tôt.

Vaelin trouva Nortah dans le champ de tir aménagé le long de la berge. Il avait apporté son arc, une arme eorhile similaire aux arcs composites en dotation à la Loge. De toute évidence, Nortah avait encore gagné en dextérité depuis leur dernière bataille : ses traits, plus rapides et précis que jamais, atteignaient infailliblement leur cible. Les autres archers présents avaient interrompu leurs exercices afin de savourer ce spectacle.

— Tu t'es attiré un public, à ce que je vois, fit remarquer Vaelin.

Nortah jeta un coup d'œil aux spectateurs et décocha sa dernière flèche au centre de la cible.

— Oh ! si peu. Les archers ne sont pas légion dans ta petite armée.

— Il s'agit pour la plupart de chasseurs, ainsi que quelques vétérans de la Garde du Royaume, admit Vaelin. Que dirais-tu de devenir leur capitaine ? Et même d'incorporer de nouvelles recrues à ta compagnie ?

— À vos ordres, monseigneur.

— Je ne te donne aucun ordre, mon frère. Pour tout t'avouer, je suis même fortement tenté de te renvoyer chez toi.

Le regard de Nortah s'assombrit. Il renversa son arc, le posa par terre et s'appuya sur la poupée supérieure.

— Il n'y a pas que Lohren qui ait fait un rêve. Dans le sien, tu affrontais plusieurs archers à mains nues. Elle était excitée comme une puce. Sella, par contre... Sella a rêvé de notre mort. La mienne, celle de Lohren, d'Artis, et même des jumeaux encore à naître. Nous tous, séparés, torturés et massacrés sous ses yeux, alors même que les flammes consumaient la Pointe de Nehrin. Si tu avais pu entendre ses hurlements, tu comprendrais pourquoi elle m'a envoyé te rejoindre et pourquoi j'ai accepté, quand bien même ce qui nous attend me déplaît

au plus haut point.

— Penses-tu... ? (Vaelin hésita quelques instants, puis se força à poursuivre.) Penses-tu être encore capable de tuer ?

Nortah haussa un sourcil et, le temps d'un éclair, le professeur barbu laissa place au jeune compagnon acerbe de leur noviciat.

— Je pourrais te retourner la question. Moi, au moins, j'ai une nouvelle épée. La tienne reste dans sa toile, comme si tu voulais la cacher.

Peut-être parce que je crains en la sortant de son fourreau de libérer une force bien pire encore qu'une armée d'envahisseurs. Gardant ses craintes par-devers lui, il préféra changer de sujet.

— J'ai une question à te poser au sujet de tes compagnons. Je connais le pouvoir du Vannier et j'ai vu Marken à l'ouvrage. Mais les deux autres ?

— Cara peut en appeler aux éléments, mais je te conseille de mûrir sagement ta décision avant de faire appel à son Don. Si l'effet se montre bien souvent radical, les conséquences peuvent se révéler imprévisibles.

— Et le garçon ?

— Lorkan échappe aux regards.

Vaelin sourcilla.

— Je peux le voir, pourtant.

Nortah se contenta de sourire.

— C'est... difficile à expliquer. Il ne fait aucun doute que d'ici à la fin de cette campagne, tu auras de multiples occasions de le voir en action. Façon de parler.

— Oui, sans aucun doute. (Vaelin tendit la main vers son frère, qui la lui serra avec force et chaleur.) Je suis content de te savoir à mes côtés, mon frère. Ne traîne pas pour choisir tes hommes. Demain, nous marchons sur le Royaume.

Chapitre 3

LYRNA

De l'eau... tombait... un égouttement lent, régulier, résonnant en écho.

Je suis dans une cave ?

Par la suite, elle se rappellerait que telle avait été sa première pensée consciente en tant que reine du Royaume Unifié. La deuxième, qu'elle était désormais la reine. La troisième, un hurlement intérieur quand l'atroce douleur envahit son esprit, l'horreur qui la fit se tordre en poussant un cri...

Les flammes jaillissent des mains de la Volarienne. Malcius, Ordella, Janus, la petite Dirna ! La puanteur de ma peau, de mes cheveux, qui brûlent...

Le cri se défit en gargouillements, elle étouffait. Il y avait quelque chose dans sa bouche, quelque chose de dur, de rigide coincé entre ses dents. Elle voulut l'ôter mais se rendit compte que ses mains, entravées, ne lui obéissaient pas. Peut-être était-il temps d'ouvrir les yeux.

Le noir. Un unique rai de lumière révélant vaguement des formes blotties dans ces catacombes. Une cave, finalement.

Mais pourquoi le sol oscille-t-il ? Pourquoi des chaînes pendues au plafond ?

Une des silhouettes prostrées eut un mouvement brusque qui attira son regard, le bruit d'un spasme de nausée atteignit ses oreilles avec celui du vomi projeté. Le silence revint, rompu de temps en temps par des geignements, un cliquetis métallique, le craquement du bois malmené.

Pas une cave, une cale.

— Alors..., marmotta doucement une voix rocailleuse dans l'ombre, à sa gauche. Voilà que la hurleuse s'est encore réveillée.

Elle fouilla l'obscurité du regard en quête d'un visage et distingua les contours d'un crâne rasé, carré, qui reflétait la lumière au-dessus.

Un grognement, puis la tête massive se pencha.

— T'as l'air moins folle maintenant. Dommage. Bientôt tu le regretteras.

Lyrna essaya de parler, mais ce qui lui bloquait la bouche, bien calé par des lanières de cuir du visage à la nuque, gardait ses mots en cage. Elle baissa les yeux sur ses mains et vit du métal rouillé luire faiblement à ses poignets. Elle tira sur ses liens ; des chaînes se tendirent, le fer l'écorcha.

— Le contremaître trouvait que tu gênaï, reprit la voix. Il voulait te balancer par-dessus bord. Le maître a pas voulu en entendre parler. Je ne connais pas bien le volarien, mais je crois qu'il te destine à la reproduction.

Le ton de l'homme ne trahissait aucune cruauté, il se contentait de l'informer. La douleur revint et elle se crispa, ferma les yeux. Ses larmes coulèrent tout de même tandis que des vagues de souffrance ravageaient son crâne et sa face.

Ma peau, mes cheveux. Ils brûlent !

Elle se laissa aller aux sanglots, s'effondra contre les planches humides, convulsée de chagrin. La bave imprégnait son bâillon, coulait sur son menton. Il fallut encore des heures, peut-être des jours, pour que l'épuisement l'emporte. Toute sa vie, elle se sentirait reconnaissante que le vide qui l'engloutit finalement fût dénué de rêves.

Elle se réveilla dans un sursaut. Quelqu'un tirait sur son bâillon, lui tordait le cou. On la força à se mettre à genoux, elle leva les yeux sur un colosse vêtu d'un pourpoint de cuir noir. Il se pencha vers elle, la détailla avec complaisance. Après un grognement satisfait, il tendit la main derrière elle, défit les lanières de cuir et ôta ce qui lui bloquait la bouche. Lyrna toussa, hoqueta, crut suffoquer quand l'homme lui emprisonna le visage entre les doigts et l'obligea à croiser son regard de brute.

— Plus... de cris, prononça-t-il dans une langue du Royaume incertaine. Toi. Plus de cris. Sinon.

Il leva son autre main pour lui montrer ce qu'il tenait, quelque chose de long, d'enroulé, avec un manche de fer.

— Vu ?

Lyrna parvint à bouger un peu la tête pour acquiescer.

Le colosse poussa un autre grognement et la lâcha, puis s'éloigna. Ses bottes pataugeaient dans l'eau du fond de cale. Il s'arrêta pour pousser du bout métallique de son fouet une forme prostrée. Avec un juron las, il se pencha et défit les entraves de l'esclave avec la clé qui lui pendait autour du cou. Il aboya quelque chose par-dessus son épaule ; deux hommes pas tout à fait aussi massifs sortirent de l'ombre

et soulevèrent à eux deux le corps. Ils l'emportèrent vers l'escalier non loin de Lyrna, le seul endroit alentour pleinement éclairé par la lumière du dehors. La reine, à travers les planches servant de marches, aperçut le visage blême de la morte, ses traits relâchés. Il semblait malgré tout qu'elle avait été mignonne.

Cette brute devait être le contremaître, supposa Lyrna. Il trouva deux autres cadavres parmi les captifs affalés et les fit emporter, sans doute pour qu'on les jette par-dessus bord. Elle ne savait pas combien étaient ainsi enchaînés en bas – les profondeurs de cet enfer étaient trop obscures –, mais elle en voyait plus de vingt d'où elle était.

Sur dix mètres carrés, ils en logent vingt. Le navire esclave volarien typique fait peut-être quatre-vingts mètres de long. Il faut compter dans les cent cinquante personnes dans cette cale.

Dans l'obscurité, la clé joua bruyamment, un sanglot déchirant retentit. Le contremaître réapparut, traînant derrière lui une silhouette trébuchante, celle d'une jeune fille toute mince. Sa chevelure noire cachait son visage, elle pleurait à chaudes larmes.

— C'est la troisième fois qu'on l'emmène, commenta l'ombre au crâne rasé. Pas une bonne idée d'être mignon ici. On a du pot, nous deux, pas vrai ?

Lyrna voulut lui répondre, mais sa gorge était sèche comme un désert de sable. Elle toussa, rassembla autant d'humidité qu'elle put sur sa langue, réessaya.

— Combien de temps ? demanda-t-elle en un souffle rauque. Depuis Castelvatin.

— Je dirais quatre jours. On doit être à un peu moins de trois cents kilomètres au large, sur la Boraël.

— Avez-vous un nom ?

— Avant, oui. Mais les noms ne comptent guère ici, ma dame. Vous êtes noble, pas vrai ? Votre robe, votre voix... elles ne sortent pas du trottoir.

Le trottoir. J'ai trotté, ça oui, j'ai couru en hurlant, la douleur emportait ma raison pendant que je fuyais le palais où tout n'était que flammes et mort. J'ai couru, couru...

— M... mon père était m... marchand, prononça-t-elle en butant sur à peu près tous les mots. Mon mari aussi. Mais... ils espéraient s'élever un jour, par la faveur du roi.

— Je doute que quiconque s'élève encore un jour. Le royaume est tombé.

— Tout le royaume ? En quatre jours ?

— Le royaume, ce sont le roi et les Ordres. Ils sont morts désormais. J'ai vu brûler la Loge du Cinquième Ordre quand on me menait au navire. Tout est fini.

Tout est fini. Malcius, les enfants... Davoka !

Elle leva les yeux : des pas retentissaient de nouveau sur les marches. L'un des serviteurs pas tout à fait aussi massifs que le contremaître ramenait en bas un jeune homme svelte. Il l'attacha à une place libre à un ou deux mètres de Lyrna.

— Encore un mignon petit visage très apprécié, grommela l'homme au crâne rasé.

— Nécessité fait loi, frère, répondit l'autre sur un ton désinvolte qui heurta l'ouïe de la reine.

Mais elle devait bien reconnaître sa joliesse, avec ces traits fins qui lui rappelaient Alucius... avant la guerre et l'ivrognerie.

— Maudit dégénéré, gronda Crâne-rasé.

— Hypocrite !

Le jeunot adressa un grand sourire à Lyrna.

— Notre dame hurleuse a recouvré ses sens, à ce que je vois.

— Pas si noble que ça, finalement, l'informa l'homme à la voix rocailleuse. Une femme de marchand.

— Quel dommage ! J'aurais apprécié un peu de compagnie aristocratique. Enfin, peu importe.

L'homme inclina la tête pour la saluer.

— Fermin Al Oren, ma dame. À votre service.

Al Oren ?

Elle ne reconnaissait pas le nom.

— Euh... votre famille a-t-elle des propriétés à Castelvarin, monseigneur ? demanda-t-elle.

— Hélas non. Mon grand-père a tout perdu au jeu avant ma naissance, laissant sans ressources ma pauvre veuve de mère. Pour ma part, j'ai dû tenter de recouvrer notre fortune par la ruse et le charme.

Lyrna hocha la tête.

Un escroc. D'accord.

Elle se tourna vers Crâne-rasé.

— Il vous a appelé « frère », fit-elle remarquer.

L'homme dans l'ombre garda le silence, mais Fermin fut heureux de répondre à sa place :

— Mon ami ne jouit plus de la bienveillance des Défunts, ma dame. On l'a voué à la damnation à cause de son odieux attentat contre...

L'autre bondit en avant, à en malmener ses chaînes. La lumière oblique révéla soudain des traits grossiers que ne déparait pas un nez tordu.

— Tais-toi donc, Fermin ! gronda-t-il, indigné.

— Sinon quoi ? répliqua l'escroc noble dans un rire. Quelle menace as-tu en réserve contre moi à présent, Iltis ? On n'est plus à se battre pour des rogatons dans notre cellule...

— Vous étiez ensemble dans les oubliettes ! comprit Lyrna.

— En effet, ma dame, confirma le jeune homme.

Il sourit à l'adresse d'Iltis, retourné dans l'ombre.

— Nos hôtes sont venus nous chercher le lendemain de la chute de la ville, ont tué les gardes assez stupides pour s'être attardés dans le coin, avec la plupart de nos compagnons de misère. Mais ils ont épargné les plus forts et aussi... (il fit un clin d'œil)... les plus ravissants.

Esclave, songea Lyrna en se penchant en avant pour examiner la pièce métallique où aboutissaient ses chaînes. *Je suis une reine esclave.*

À cette pensée, elle ne put retenir un gloussement aigu qui menaçait de se muer en nouveaux hurlements. Elle le ravala de force et se concentra sur le métal qui l'emprisonnait ; elle passa les doigts sur une demi-lune de fer, fixée à la poutre de chêne en dessous par deux solides écrous. Impossible de défaire ces entraves sans la clé du contremaître.

— Avez-vous un nom, ma dame ? lui demanda Fermin quand elle se réinstalla contre l'un des piliers supportant l'escalier.

Reine Lyrna Al Nieren, fille du roi Janus, sœur du roi Malcius, dirigeante du Royaume Unifié et Gardienne de la Foi.

— Les noms ne comptent pas ici, chuchota-t-elle.

Le lendemain, le contremaître ne trouva pas de nouveaux cadavres, ce qui constituait apparemment un signal pour mieux nourrir les esclaves survivants, avec un porridge épais garni de baies au lieu d'un gruau coupé d'une bonne quantité d'eau.

Il a éliminé les plus faibles, supposa Lyrna. *Et un esclave affamé ne sert pas à grand-chose.*

Elle observa avec attention la brute au cours de ses visites, sans quitter des yeux la clé à son cou. Quand il se penchait pour examiner son cheptel, l'objet pendait, mais jamais assez bas pour qu'on ait une chance de l'attraper.

Et même si j'y arrivais, il m'assommerait avant que je puisse m'en servir.

Elle jeta un coup d'œil à Iltis qui engloutissait sa ration. De ses doigts charnus, il ramassait les moindres grumeaux oubliés dans le bol, puis il se les léchait avec délectation.

Le Quatrième Ordre, décida-t-elle. *Un Ardent, une des brutes sous le commandement de Tendris. Il doit faire un fameux combattant.*

Elle baissa le regard quand le contremaître s'arrêta devant elle et se pencha pour défaire ses entraves.

— Debout ! ordonna-t-il en la tâtant du bout métallique de son fouet.

Elle se leva sur des jambes flageolantes. Les crampes faisaient trembler ses muscles. L'homme la tira en pleine lumière, lui saisit le visage et lui fit tourner la tête à droite et à gauche, les yeux plissés par la concentration, les lèvres crispées de dégoût.

— Trop abîmée, murmura-t-il en volarien. Même les matelots voudront pas te baiser avec une tronche pareille.

Tout d'un coup, il tendit la main et souleva sa jupe. Baissé, il explora brutalement ses formes. Lyrna ravala la bile dans sa gorge et s'efforça de demeurer immobile.

— Peut-être que si..., reprit le contremaître.

Il se releva et défit le corsage de son esclave. Il s'intéressait à présent à ses seins, les tâtait des mains et des yeux.

Ne pas hurler, s'exhorta Lyrna en fermant les paupières. Elle serra les dents tandis qu'il passait le pouce sur ses aréoles. *Ne pas hurler !*

— Et t'es pas bête, hein ? poursuivit la brute en la forçant de nouveau à la regarder en face. Qu'est-ce que tu pouvais bien être ? La putain d'un nanti ? Le beau parti d'une famille bourgeoise ?

Il la scrutait pour voir si elle comprenait ses paroles. Lyrna lui montra des yeux écarquillés. Elle n'avait pas trop à se forcer pour prendre l'air apeuré.

Le contremaître grogna, recula et lui fit signe de son fouet.

— Assise ! ordonna-t-il.

Lyrna s'affala sur les planches et il reverrouilla ses chaînes. Il reprit l'escalier, le pas lourd, tandis qu'elle tâchait maladroitement de remettre son corsage en place.

Davoka lui ouvrirait le ventre et éclaterait de rire devant ses entrailles répandues. Smolen lui détacherait la tête du cou d'un seul mouvement. Maître Sollis...

ILS NE SONT PAS LÀ !

Elle inspira profondément, obligea ses mains à cesser de trembler, se pencha en avant et s'appliqua à remettre de l'ordre dans sa tenue.

Tu n'as personne pour te protéger ici, pas de serviteurs. C'est à toi de prendre soin de toi.

Le pire, c'était la nuit. Les autres prisonniers, en proie à leurs terreurs intimes, appelaient dans leur sommeil ceux qu'ils avaient perdus ou suppliaient qu'on les libère. Lyrna dormait très mal, la douleur et les souvenirs la réveillaient sans cesse. Cette nuit-là, la Volarienne était de retour, mais au lieu de flammes c'était de l'eau qui surgissait de ses bras, des torrents tumultueux emplissant la salle du trône...

Elle reprit sa position accroupie habituelle et attendit que son cœur se calme. Ses rêves étaient criants de vérité, sans doute parce qu'elle s'était forcée encore et encore à réexaminer sous tous les angles la scène dont elle avait été témoin dans cette maudite pièce. Pour la première fois, elle se rendait compte que sa prodigieuse mémoire pouvait, au-delà d'un don, se révéler un terrible fardeau. Elle ne s'était rien épargnée, aucune des paroles prononcées par frère Frentis,

aucune nuance d'expression, aucune flammèche sur sa peau.

Il n'a jamais flanché, songea-t-elle. Il s'est montré absolument parfait, ce n'était pas du tout forcé. Un homme qui avait beaucoup souffert, à l'humilité on ne peut plus digne, de retour chez lui après de terribles épreuves. Et cette femme, de bout en bout l'esclave libérée, un peu effarée. Toute cette façade écroulée dès que mon frère est mort. Comme elle était furieuse quand j'ai tué Frentis ! Cela, ce n'était pas de la comédie.

Elle revint au visage de cette femme, son chagrin, sa rage. Le sang avait jailli de ses yeux.

Ce n'était pas prévu, décida Lyrna. Frentis n'était pas censé mourir, cela ne faisait pas partie du plan.

Ce qui la menait à une autre question.

Pourquoi la femme avait-elle encore besoin de lui ? Ou alors crachait-elle le désarroi d'une maîtresse qui perd son aimé ?

Les mots de la Mahlessa lui revinrent, comme souvent quand elle s'interrogeait sur le grand mystère au cœur de tous ces événements.

Trois de ces choses... Sa sœur... tu n'as pas intérêt à la croiser.

Était-il possible qu'elle ait survécu à une rencontre avec le troisième être maléfique dont la Mahlessa avait parlé ?

Un accès de douleur la saisit au crâne, elle étouffa un cri.

« Survivre » n'était peut-être pas le verbe le plus approprié.

Une montagne de questions, aucune réponse. Aucune preuve de rien. Mais j'obtiendrai la vérité, même s'il me faut des années... Même si je dois répandre des fleuves de sang pour l'avoir.

Du coin de l'œil, elle remarqua un mouvement sur sa gauche.

Fermin, penché en avant, tendait la main vers le sol, balançait le doigt de gauche à droite en souriant à quelque chose situé entre ses pieds. Lyrna suivit son regard et aperçut un petit rat noir qui scrutait le doigt au-dessus de lui. Il suivait de la tête, très exactement, le mouvement imprimé par l'humain... comme si une ficelle invisible le reliait à ces phalanges.

Lyrna bougea pour mieux voir, ses chaînes cliquetèrent. Fermin leva soudain la tête ; il n'avait plus du tout l'air de plaisanter. Il serra le poing et le rat fila dans l'ombre. Il détourna le regard, Lyrna non. Les mots de la Mahlessa trompetaient triomphalement dans sa tête :

« Cherchez le charmeur de bêtes lorsque les chaînes vous entraveront. »

— Alors, monseigneur, lui demanda-t-elle dès le matin, à quelles sortes d'escroqueries vous livriez-vous ?

Pour une fois, il semblait peu désireux de parler ; il évitait même de croiser le regard de Lyrna.

— Pas les plus fructueuses, admit-il, puisque j'ai échoué en prison.

— Lorsqu'on vous... mène sur le pont, insista-t-elle, vous devez voir à combien d'hommes se monte l'équipage, non ?

Cette fois, il plongeait ses yeux dans les siens.

— Où voulez-vous en venir, ma dame ?

Un bruit de chaîne retentit : Iltis, derrière elle, réagissait. C'était ce qu'elle avait espéré.

— Tenez-vous donc à rester esclave ? poursuivit-elle à l'adresse de Fermin. Que toute votre vie on vous force ainsi ? Quel sera votre sort, à votre avis, dans leur empire ?

— Un sort préférable à la noyade dans l'océan ! Je veux bien sucer tous les membres qu'on me présentera, me mettre le cul nu mille fois s'il le faut. Je suis peu sensible à la honte... à la peur, oui. Moi, je compte vivre, ma dame Anonyme. (Il lui montra ostensiblement le dos.) Complotez tout votre soûl, je ne suis pas avec vous.

— Laissez tomber, conseilla Iltis dans un bruit de rocaille méprisante. De toute manière, un lâche ne pourra nous servir à rien.

Lyrna se tourna vers lui.

— « Nous », mon frère ?

— Jouez pas avec moi, vous ! Je vois bien comme vous observez tout dans cette cale. Qu'avez-vous remarqué ?

Elle s'approcha le plus possible du défroqué et parla à voix basse, mais suffisamment fort pour que Fermin entende :

— Comme je vous l'ai dit, je suis d'une famille de marchands. Nous faisons du commerce avec les Volariens. Un navire de cette taille devrait être manœuvré par une quarantaine d'hommes, cinquante au maximum.

Iltis fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Je pense qu'il y a au moins cent cinquante personnes dans cette cale. Une force de trois contre un si on parvient à les libérer.

— Beaucoup seront trop faibles pour combattre... la moitié sont des femmes.

— Donnez à une femme une bonne raison de se battre et elle affrontera cent hommes ! Et même un homme affaibli recouvre des forces si la peur et la haine le soutiennent.

Le voisin d'Iltis leva la tête ; le frère lui jeta un sale coup d'œil.

— Tu déroges un mot de tout ça, l'avertit-il, tu te réveilles demain le cou déboîté.

L'homme secoua la tête, se redressa et s'approcha. Il était charpenté – pas autant qu'Iltis –, avait la mâchoire forte, les deux joues balafrees : un soldat ou un voleur.

— Ôtez-moi seulement ces chaînes, assura-t-il, et j'égorgerai à mains nues une quinzaine de ces enfoirés !

Un voleur, estima Lyrna.

Iltis contempla sans rien dire la rage à découvert sur le visage de l'homme, puis revint à sa voisine.

— Vous pensez à la clé du contremaître... Vous pouvez l'avoir ?
Non.

— Oui. Mais il nous faudra attendre, guetter le bon moment. Faites passer le mot à voix basse... Dites à tout le monde de se tenir prêt.

— Et comment savoir à qui faire confiance ? objecta Iltis. Certains pourraient vouloir nous vendre en échange d'un meilleur traitement ou d'une promesse de libération.

— On n'a pas le choix, décida Lyrna.

Elle jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à Fermin qui, tout recroquevillé, leur tournait le dos. Elle vit pourtant qu'il serrait les poings.

— La confiance est un risque à prendre, conclut-elle.

On passa le mot de captif en captif, la journée se passa en questions et réponses chuchotées. Tous avaient peur, mais à part Fermin personne ne refusa d'agir. Personne ne vendit ses compagnons au contremaître.

Dans leur cœur, ils sont encore libres, se dit Lyrna. On n'a pas encore fait d'eux de parfaits esclaves.

On transmet de sa part plusieurs questions à la jeune fille mince souvent emmenée sur le pont. « Combien d'hommes d'équipage, combien avec des armes ? » La fois suivante où on la tira vers l'escalier, ses cheveux ne recouvraient plus son visage et, si elle pleurait encore, elle avait dans les yeux une lueur décidée. À son retour, elle fit relayer ses informations : « Trente matelots. Quinze gardes placés autour de l'entrée de la cale, cinq par quart. »

Lyrna attendit qu'Iltis soit endormi avant de s'adresser de nouveau à Fermin. Il était assis à demi tourné vers la coque, paupières closes, sourcils légèrement froncés. On aurait dit qu'il s'efforçait d'écouter un bruit très ténu. La reine tendit l'oreille à son tour et perçut au loin une rumeur ondoyante.

— Le chant des baleines, comprit-elle.

L'escroc haussa les sourcils, écarta les lèvres en un sourire sinistre.

— Pas pour longtemps, avertit-il.

Soudain le chant prit fin, un instant plus tard la coque résonna de l'écho d'un choc mortel.

— Des requins roux, expliqua Fermin. Ils ont toujours faim.

— Vous entendez leur faim ?

Il se tourna vers elle, l'air de nouveau méfiant.

— Je connais votre don, annonça Lyrna. Vous êtes charmeur de bêtes.

— Et vous, je sais que vous n'avez rien d'une fille de marchand. Le contremaître aurait-il raison, seriez-vous courtisane ? Je sais aussi que vous avez parfaitement compris chacune de ses paroles.

— Les courtisanes, on les paie. Pas les esclaves.
— Que voulez-vous de moi ?
— Que vous exerciez vos talents... en chargeant votre petit compagnon d'un larcin.
— Qu'il prenne la clé du contremaître.
— Exactement.
— On libère tout le monde, on investit le navire, railla Fermin. C'est ça votre plan formidable ?
— Si vous en avez un autre, je serai ravie de l'entendre.
— Oh ! mais j'ai un plan, pour ma propre sauvegarde ! Vous voyez, c'est le maître de ce beau vaisseau qui me fait monter sur le pont... Un homme extrêmement riche, détenteur d'une grande propriété non loin de Volar ; il consacre toute une aile de sa demeure à sa collection de jeunes gens venus de tous les coins du monde. Je serai son tout premier du Royaume ! Il me chouchouera, prendra grand soin de moi pendant que tous les ans vous pondrez des bébés jusqu'à vous assécher la matrice.
— C'est cela votre ambition, jouer les toutous tant que vous n'êtes pas trop vieux pour plaire à votre maître ?
— Ne vous en faites pas pour moi, je me serai enfui bien avant ! J'aurai tout un empire à explorer, bien des trésors à dérober...
— Et vous laisserez tout derrière vous ? Votre cité, votre mère ?
Elle vit que ce dernier mot avait fait mouche. Fermin tordit les lèvres, réprimant sa douleur soudaine.
— Qu'est-elle devenue ? insista Lyrna. Que savez-vous de son sort après la chute de la ville ?
Les bras autour des genoux, il se balançait d'avant en arrière. Tout d'un coup, il avait l'air d'un petit garçon.
— Rien, chuchota-t-il.
— Vous disiez que vous preniez soin d'elle. C'est bien pour cela que vous avez mené cette vie malhonnête, non ? Pour elle... Ne voulez-vous pas savoir si elle est encore vivante ?
— Si ça se trouve, personne n'a survécu là-bas ! Comment savoir s'il reste des gens libres ?
— Moi, je le sais. Je pense que vous aussi.
— Quand le Guet m'a attrapé, elle a versé un pot-de-vin au responsable de la prison pour que je sois bien nourri. Le roi permet à présent aux prisonniers de payer pour quelques menus agréments. Enfin... il permettait.
Il ferma les yeux, serra encore plus fort ses genoux.
— Elle est morte. J'en suis sûr, gémit-il.
— En êtes-vous vraiment sûr, au fond de votre cœur ? Parce que tout le mien me crie que demeurent dans notre Royaume des êtres libres qui combattent pendant que nous moisissons ici.

Il ouvrit des yeux étincelants, noyés de larmes.

— Vous n’êtes pas une putain, assura-t-il, la voix brisée. Aucune putain n’a jamais parlé ainsi.

— Rejoignez-nous ! Nous prendrons ce navire et retournerons au Royaume. Je vous aiderai à la retrouver, vous avez ma parole.

Il serra les dents, expira en un sifflement.

— Je me servais toujours de furets, indiqua-t-il au bout d’un moment. Les rats ne sont pas très doués pour le vol... Il me faut un peu de temps avant d’établir avec celui-ci un lien suffisamment solide pour une tâche si complexe.

— Combien de temps ?

— Au moins trois jours.

Trois jours !

Elle n’appréciait pas le délai, mais après tout Volar était encore loin... Ils disposaient de rations suffisantes, cela ne leur ferait pas de mal de reprendre quelques forces en préparation du bon moment. Lyrna hocha la tête.

— Merci.

Il lui adressa un petit sourire malicieux.

— J’espère seulement que nous avons des marins parmi nous, fit-il remarquer, sinon nous risquons fort de nous retrouver à la dérive en pleine mer !

Le rat fit tomber une baie aux pieds de Fermin, se rassit et, moustaches frémissantes, leva vers lui des yeux brillants. Le jeune homme lui sourit gentiment et battit des paupières, le rongeur fila en un éclair. Il revint quelques instants plus tard avec un nouveau petit fruit et l’ajouta à la pile par terre.

— J’aime pas ça, chuchota Iltis.

Son visage restait dans l’ombre mais Lyrna savait que la méfiance le renfrognait.

— Employer la Ténèbre constitue un déni de la Foi, insista-t-il.

La reine était tentée de lui faire savoir qu’aucun des Catéchismes d’origine ne mentionnait la Ténèbre, que les mesures destinées à s’en prémunir n’avaient pris force de loi dans le Royaume qu’après la Main Rouge. Mais elle doutait que ce frère se laisserait influencer par des arguments trop abstraits.

— Nous n’avons pas le choix, murmura-t-elle plutôt. Aucun autre moyen de récupérer cette clé.

— Elle a raison, intervint le voleur balafré. S’il fallait, je donnerais mon âme au dieu des Cumbraëliens pour quitter ce trou.

Iltis grogna. Furieux, il menaça l’autre de sa masse.

— L’hérésie vient facilement à ceux dont la Foi flanche ! assena-t-il. La mienne n’a jamais vacillé.

— Sans cette clé, tu auras des années d’esclavage pour mettre à l’épreuve ta précieuse Foi !

Iltis gronda plus fort.

— Arrêtez, cela ne sert à rien ! trancha Lyrna.

Le frère serra les dents et se radossa à la coque, une fois de plus dans l’ombre.

— Vous savez ce que vous avez à faire ? demanda-t-elle au voleur.

Il hocha la tête.

— Je vais à la barre et tue celui à la manœuvre. J’aurai avec moi trois des hommes les plus costauds.

— Très bien.

Elle se tourna vers Iltis.

— Et vous, mon frère ?

— Une fois que nous serons libérés, j’attends que les gardes viennent faire leur inspection pour la nuit. Je les étrangle avec nos chaînes et je prends leurs armes. Avec cinq hommes, je tue les autres qui sont armés sur le pont. La cabine du contremaître se trouve à la poupe, à côté de celle du maître. Je tue le contremaître d’abord, le maître ensuite.

— Moi, je mène la troupe contre l’équipage, compléta Lyrna. Je tâche de rassembler les Volariens contre le bastingage bâbord et de les coincer là. On aura besoin de vous pour en finir rapidement avec eux, ne traînez pas.

— On aura de la chance si la moitié d’entre nous respirent encore après tout ça, estima le voleur.

Un quart, ce serait miraculeux ! songea-t-elle.

— Je sais, dit-elle. Et les autres ?

— Oh ! ils le savent.

L’homme avala sa salive, eut un sourire forcé.

— Plutôt cadavre libre qu’esclave en vie, pas vrai ?

C’est la nuit suivante que Fermin déclara son rat prêt à l’action. Il avait l’animal sous son complet contrôle, il pouvait le garder immobile dans ses mains en coupe. La petite bête restait simplement là à regarder droit devant elle ; un spectacle assez effrayant.

— Il est malin, celui-là, estima l’escroc. Pas autant qu’un furet, mais cela devrait aller pour l’expédition de ce soir.

Lyrna sentit de nouveau la douleur envahir son crâne et fit la grimace. Ces deux derniers jours, sa souffrance avait évolué, se concentrait à des endroits bien précis – sans doute là où les flammes avaient le plus profondément ravagé sa chair. Et en plus elle ressentait au creux de son ventre une nausée persistante, comme une boule. La Lonake avait un mot pour cela : *Arakhin*, ou la faiblesse avant la bataille.

— Très bien, allons-y, ordonna-t-elle.

Fermin déposa le rat par terre, l'animal fila vers l'escalier, bondit d'une marche à l'autre et disparut. L'escroc, les yeux fermés, se cala le mieux possible. Le temps passa. Lyrna inspirait et expirait lentement, méthodiquement, s'efforçant d'apaiser le malaise croissant dans ses entrailles. Autour d'elle, le silence s'épaississait ; tout le monde attendait. Elle observait le visage du charmeur de bêtes toujours assis, paupières toujours closes. De temps en temps, ses traits frémissaient, ou il fronçait les sourcils, et elle se demandait comment interpréter cela.

Voit-il par les yeux de cette bête ? songea-t-elle en le voyant sourire.

— Il l'a ! chuchota-t-il.

Elle sentit son cœur bondir.

— C'est ça... saute en bas, ensuite passe sous l'é...

Il ouvrit soudain grands les yeux et un spasme de douleur le secoua des pieds à la tête. Il se convulsa, se plia en deux en vomissant.

— Fermin ! appela Lyrna. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

Toute la cale vibra sous les pas lourds parcourant le pont au-dessus. Chacun suivait des yeux leur trajet. On s'arrêta, puis un petit être tomba dans la flaque d'eau du fond de cale éclairée par la lune en bas des marches. Un petit être au pelage noir et à l'échine brisée.

Fermin cessa de vomir, se redressa et, très concentré, sourcils froncés, se mit à scruter la coque.

Le contremaître descendit les marches sans se presser. Le bout métallique de son fouet effleurait le bois. Debout dans la lumière lunaire, il poussa de sa botte le cadavre du rat.

— Ça, c'est intéressant, murmura-t-il en volarien.

L'escroc, le souffle court, lâcha un grognement de douleur. Il avait la peau brillante de sueur et ne quittait pas la coque des yeux. Le contremaître revint à la langue du Royaume :

— Magie ! (Il leva les yeux.) Un ici avec la magie. Qui ?

D'un mouvement du poignet il déroula son fouet qui glissa sur les planches tel un serpent.

— Un avec la magie vaut tous les autres !

Il approcha du voleur et le scruta droit dans les yeux.

— Vu ?

L'homme tremblait de peur, une terreur si totale qu'il allait à coup sûr cracher tout ce qu'il savait... Mais il ferma les yeux et secoua la tête.

Plutôt cadavre libre qu'esclave en vie.

Le contremaître haussa les épaules, se détourna, puis, soudain, aussi vif qu'un cobra, trop vite pour qu'on le voie, mania son fouet. La peau déjà couturée du voleur se fendit, le claquement du coup se réverbéra dans toute la cale.

— Qui ?! répéta le tortionnaire.

Il parcourait des yeux l'espace autour de lui, le voleur à ses pieds sanglotait de douleur.

Fermin poussa un cri et s'affala. La sueur ruisselait dans son dos.

Il avait attiré l'attention du contremaître qui se dirigea vers lui. Lyrna fit bouger ses chaînes, se redressa de quelques centimètres – le plus qu'elle pouvait – et le héla en volarien :

— C'est moi ! J'ai la magie !

L'homme plissa les paupières et s'approcha d'elle ; il crispait les lèvres en un infime sourire.

— J'aurais dû m'en douter, reprit-il dans la même langue. On n'en trouve pas souvent, mais en général c'est le plus malin.

Il montra à Lyrna la clé autour de son cou.

— T'as envoyé ton petit copain chercher ça, hein ? Pas mal, t'as failli réussir. Seulement maintenant je vais devoir en tuer dix ici pour l'exemple. Pas toi, non, tu en vaux mille comme eux ! Mais je vais te laisser choisir qui meurt.

Il se remit sous le rayon de lune et écarta les bras en riant.

— C'est toi qui décides, la pute cramée ! Lesquels veux-tu voir mou...

Le navire gîta soudain et le colosse fut déséquilibré. Derrière lui, les planches de la coque se fendirent, l'eau se mit à entrer dans la cale par de minuscules fontaines. L'homme titubant tomba en plein sur Iltis et le voleur ; pendant un instant, sous le choc, il regarda le frère sans bouger. C'est alors qu'Iltis projeta sa tête massive en avant et cassa le nez de la brute. Le sang jaillit. Le voleur à son tour agit, il emprisonna le torse du Volarien entre ses jambes et le maintint en place tandis que son voisin continuait à frapper de sa tête. Encore des os brisés, encore du sang.

— La clé ! cria Lyrna.

Le frère leva les yeux sur elle. Le sang ruisselait sur son visage. Il cilla ; il sortait de sa rage, recouvrait la raison. Avec l'aide du voleur, il plaça le contremaître sur le dos et s'efforça d'attraper la clé.

— Je ne peux pas...

C'était Fermin qui venait de parler dans un faible murmure épuisé. Lyrna se tourna vers lui et le vit affaissé. Du sang coulait de son nez et de ses yeux.

— Je ne peux plus... l'arrêter. Vous devez faire vite.

— Je l'ai ! s'écria Iltis.

Il approcha la clé de la serrure de ses entraves. Ses doigts courtauds avaient du mal à l'insérer.

Un nouveau choc retentit contre la coque, les planches se fendirent un peu plus, l'eau surgit avec plus de force. Elle commençait à les submerger. La clé fut arrachée à Iltis qui poussa un juron, tournoya en

l'air et atterrit aux pieds de Lyrna. Celle-ci se pencha en avant, plongeant les mains dans le liquide omniprésent, fouilla... La panique menaçait de la plonger dans la folie.

Oui ! du métal lisse au bout de ses doigts. Elle agrippa l'objet de toutes ses forces, le dirigea vers la serrure, força ses mains à cesser de trembler, présenta le verrou dans la bonne position.

Doucement... ne t'affole pas...

La clé pénétra dans le trou, tourna. Les entraves étaient défaits.

Lyrna se leva sans prendre garde aux protestations de tous ses muscles, étudia les quelques visages non cachés dans l'ombre, lut dans tous la terreur, le désespoir, la supplication.

Les marches sont toutes proches, le navire ne tardera pas à sombrer...

Elle libéra d'abord Itlis, puis le voleur.

— Surveillez l'escalier ! ordonna-t-elle.

— On s'empare toujours du bateau ? demanda le voleur.

Lyrna jeta un coup d'œil à la coque abîmée et se dirigea vers le prisonnier d'à côté, une femme de son âge environ, qui poussa un sanglot reconnaissant.

— Il n'y aura bientôt plus rien dont on puisse s'emparer, indiqua-t-elle en aidant la malheureuse à se relever.

Elle libéra le voisin de la femme et lui tendit la clé.

— Occupez-vous des autres. Vite !

Elle se dirigea vers Fermin. Vidé, il était au bord de l'inconscience ; au moins le sang avait-il cessé de couler sur son visage. Elle le gifla.

— Réveillez-vous ! Monseigneur, debout !

Il reprit ses sens, poussa un grognement de protestation quand elle le redressa.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous fait ?

— Ils ont toujours faim..., murmura-t-il.

Le navire oscilla, des cris de terreur retentirent quand quelque chose racla la coque. L'eau envahissait la cale et clapotait. Un garde descendit l'escalier au pas de course, il voulait sans doute voir ce que fabriquait le contremaître. Il s'arrêta net à la vue d'Itlis et du voleur, se retourna pour donner l'alarme à ses compagnons sur le pont.

Le voleur lança ses chaînes autour des jambes du Volarien avant qu'il ait ouvert la bouche, le fit tomber à plat ventre et le traîna en bas de l'escalier. Le frère maintint alors l'homme sous l'eau jusqu'à ce qu'il cesse de se débattre.

— Voyez s'il a une autre clé ! s'exclama Lyrna.

Itlis fouilla le corps et leva les mains en signe d'échec.

La reine parcourut des yeux les autres prisonniers. Il devait y en avoir une vingtaine de libérés, et l'eau continuait à monter.

— Ne pouvez-vous tenir cette bête à l'écart ? demanda-t-elle à Fermin, désespérée. Au moins jusqu'à ce que tout le monde ait quitté

ses chaînes...

Il sourit. Ses dents étaient rouges de sang.

— J'ai donné tout ce que j'avais, chuchota-t-il.

Le bois céda dans un grand bruit. Un énorme jaillissement envahit la cale, avec en son milieu une monstrueuse gueule triangulaire. Le requin ouvrait grandes des mâchoires impossibles et révélait rang sur rang de dents pointues comme des lances. Il les referma sur deux des prisonniers qu'il trancha d'un seul mouvement, comme une faux tranche de la paille. L'eau tout autour s'assombrit. L'animal secouait la tête de côté et d'autre ; le bois se fendit davantage, tout le navire vibrait.

Tout d'un coup le requin était parti.

— Je l'ai convaincu qu'on était une baleine, expliqua Fermin à Lyrna.

L'eau lui arrivait presque aux épaules. Il leva les yeux sur la reine.

— Ma mère s'appelle Trella. N'oubliez pas votre promesse, Altesse.

Itlis posa ses grandes mains sur Lyrna et la traîna vers les marches. L'eau avait complètement submergé l'escroc. Le frère poussa alors Lyrna devant lui dans l'escalier, puis sur le pont. C'était la confusion complète là-haut. Quelques prisonniers libérés erraient deçà, delà, des hommes d'équipage sous le choc restaient immobiles, d'autres tentaient désespérément de mettre les canots à l'eau sans prendre garde aux ordres que vociférait un homme de haute taille dans un peignoir noir.

— Il nous faut un canot ! dit Lyrna.

Itlis hocha la tête et, chaînes en bataille, se fraya un chemin vers l'embarcation la plus proche. Le voleur combattait à ses côtés, les autres captifs suivaient en une masse compacte. Certains matelots répliquaient aux coups, d'autres fuyaient, la plupart se contentaient d'assister passivement au spectacle.

Lyrna vit un des gardes à genoux, explorant de ses doigts tremblants la plaie sanglante que lui avait faite Itlis au front. Elle prit l'épée courte qu'il avait au fourreau et se dirigea vers l'homme vêtu de noir qui, la gorge irritée, persistait à brailler ses ordres inutiles. Il lui tournait le dos, elle n'eut donc aucune difficulté à y plonger la lame. Il hurla, autant de surprise que de douleur, tomba à genoux.

— Je tiens à ce que vous le sachiez..., lui annonça-t-elle à l'oreille en volarien. À partir de ce jour, je consacrerai chaque instant de ma vie à réduire votre empire en cendres. Je ne manquerai pas de saluer votre collection quand j'incendierai votre demeure des caves au toit... maître.

Elle le laissa avec l'épée fichée dans son dos et courut au canot. L'équipage volarien ne se préoccupait plus désormais que de sa propre sauvegarde, personne ne tenta d'empêcher les prisonniers de mettre

l'embarcation à la mer. La tâche ne présentait guère de difficulté dans la mesure où l'océan arrivait presque au bastingage. Le voleur sauta dans le petit bateau et tendit la main pour aider à monter la jeune fille dont les matelots avaient tant apprécié les charmes. Lyrna vit que la petite avait les ongles brisés, ensanglantés.

Le navire frémit encore une fois, la mer envahit le pont. Lyrna sentit qu'Iltis la soulevait et se jetait à l'eau avec elle. Elle se rattrapa à un taquet, le voleur la hissa à bord avec l'aide des autres. Le frère se débrouilla pour embarquer et resta à haleter allongé au milieu de ses compagnons. Lyrna compta cinq personnes avec elle, épuisées, en haillons. Toutes la regardaient.

On a vu mieux comme royaume, estima-t-elle.

Tandis qu'ils étaient ballottés par l'océan, elle examina leur canot. Puis elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : le grand mât du navire s'enfonçait sous les vagues au milieu d'un tourbillon de débris.

— Avons-nous des rames ? demanda-t-elle.

Chapitre 4

FRENTIS

Ils avaient pris en embuscade une patrouille de cavalerie d'Épées Franches sur la route du Nord : quatre clampins gisant désormais dans l'herbe haute, non loin de là où ils avaient eu la mauvaise idée de descendre de cheval pour pisser. Un pour la lance de Davoka, deux pour la lame de Frentis, le dernier jeté à terre par la Fouine et Malard alors qu'il tentait de regagner sa monture. Les deux bandits jouèrent avec frénésie du gourdin et du poignard avant de se disputer les bottes du soldat. Davoka enfila un pourpoint ensanglanté dérobé à sa victime et Frentis s'appropriâ la ceinture et le fourreau d'une autre ; il jeta l'épée longue en usage dans la cavalerie ennemie et la remplaça par sa lame asraëline. Il trouva également dans des fontes quelques pansements pour bander son entaille qui le brûlait avec une constance toujours plus affirmée ; la sueur perlant à son front avait en outre l'inconvénient de lui brouiller la vue.

L'aube s'épanouissait quand ils prirent à cheval la direction de l'ouest, Arendil en croupe de Davoka. La Fouine et Malard suivaient, tout ballottés sur leur selle. Ils manquaient manifestement d'expérience. Frentis aurait cru qu'ils partiraient de leur côté dès que la petite troupe aurait atteint la plage en bas de la falaise, mais sans qu'il sache trop pourquoi ils avaient persisté à les accompagner... peut-être craignaient-ils sa colère. Frentis les soupçonnait de rester avec lui surtout à cause des Volariens qui étaient apparemment partout.

Ils passèrent à distance de deux autres patrouilles en une heure, toutes deux trop loin pour présenter une menace, mais ensuite aperçurent tout un régiment de cavalerie au sommet d'une colline, moins d'un kilomètre devant eux.

— On ne s'en sortira pas, mon frère, avertit la Fouine. Ces salauds occupent toute la route.

Il avait raison. Ils ne pouvaient prendre le chemin le plus direct vers

la Loge de l'Ordre, ce qui ne leur laissait pas le choix.

— L'Urlish ! décida Frentis en faisant tourner son cheval vers l'immense masse boisée au nord. En dix kilomètres nous serons à la rivière. Nous la suivrons jusqu'à la Loge.

— J'aime pas la forêt, grommela Malard. Y a des ours.

— J' préfère encore les ours, le contra la Fouine en frappant du pied les flancs de sa monture. Allez, sale bête !

Frentis se lança au galop et entendit un son perçant du côté de la cavalerie volarienne, similaire à celui d'un cor de chasse. On les avait vus. Les arbres se refermèrent bientôt sur eux et les obligèrent à adopter un trot rapide, puis le terrain devint si difficile qu'il fallait mettre pied à terre. Le frère tendit l'oreille mais n'entendit que la rumeur des bois.

Ils ont dû se dire qu'on n'en valait pas la peine.

Il prit les fontes de son cheval et lui frappa la croupe pour le faire détalier.

— On marche, maintenant, informa-t-il les autres.

— La Foi en soit louée ! s'exclama Malard.

Il descendit de sa monture et se frotta les fesses.

— La maison où nous allons, demanda Davoka, c'est celle des capes bleues ?

Mon foyer.

— Oui.

— Ces nouveaux *Merim Her* ont l'air d'en savoir beaucoup, reprit la guerrière. Ils doivent connaître cette Loge, votre Ordre.

— Oui.

Frentis installa les fontes sur son épaule et se mit en marche vers le nord.

— Alors ils vont l'attaquer, insista-t-elle en lui emboîtant le pas. Ou bien ils l'ont déjà fait.

— Raison de plus pour ne pas traîner.

Sa blessure l'élança de nouveau. Il réprima de son mieux un cri de douleur, sans ralentir l'allure.

Ils arrivèrent vers midi à la rivière et y firent une brève pause. Malard et la Fouine s'affalèrent sur la berge dans une débauche de jurons. Frentis ôta sa chemise et entreprit de changer son pansement. Davoka vint l'examiner ; elle renifla et plissa le nez avant de prononcer quelques mots dans sa langue.

— Quoi ? demanda Frentis.

— Votre blessure... (Elle chercha le mot.) Malade. De plus en plus.

— Infectée, indiqua-t-il. Je sais.

Il tâta doucement l'entaille. Un peu de sang en coulait encore mais, surtout, elle était enflée, douloureuse, et des lignes d'un rouge sombre

sillonnaient la chair tout autour.

— Je sais soigner ça, indiqua la guerrière en parcourant le sous-bois du regard. Il faut les bonnes plantes.

— Pas le temps.

Il jeta le pansement usagé et en sortit un nouveau des fontes.

— Je le fais, décida Davoka.

Elle serra étroitement la bande autour de la taille de Frentis.

— Faut pas laisser comme ça, reprit-elle. Ça vous tuera vite.

Tué par une princesse. Ça me va.

— On doit avancer, annonça-t-il en se levant.

Ils suivirent la rive vers l'ouest, à distance de l'eau, camouflés par les arbres. Au bout d'un moment ils virent une péniche qui dérivait, cordages et billots non fixés, voile arrachée. Elle recouvrait le pont. Aucun signe de l'équipage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna Arendil.

— Que nous ne sommes pas loin de la Loge, assura Frentis. On voit rarement des péniches si haut en amont, à part celles qui nous approvisionnent.

Il fallut encore près de deux kilomètres avant qu'ils découvrent la colonne de fumée noire au-dessus des arbres. Frentis se mit immédiatement à courir ; Davoka l'appela en vain. Sa blessure était une braise à son flanc, sa vision vacillait. Il s'arrêta en trébuchant devant le premier cadavre, celui d'un homme avec une cape bleue adossé à un arbre, le visage d'un blanc marmoréen. Le frère examina son visage, il ne le connaissait pas.

Un jeune... il venait sans doute d'être confirmé.

Le mort avait une épée à portée de sa main droite, la lame noire de sang séché. Sa poitrine était encroûtée de son propre liquide vital qui avait amolli le sol sous le corps.

— « Qu'est-ce que la mort ? murmura Frentis. La mort est un passage vers l'Au-Delà, l'union avec les Défunts. Elle est tout à la fois terme et commencement. Craignez-la et acceptez-la. »

Il se releva en titubant un peu, essuya la sueur qui coulait dans ses yeux, avança d'un pas incertain. Il trouva d'autres cadavres, tous des Kuritai ; près d'une quinzaine qui souillait la forêt. Certains, grièvement blessés, bougeaient pourtant encore, il les acheva sans traîner de la pointe de son épée. Cent mètres plus loin il y avait encore un frère, un homme de haute taille avec deux flèches dans la poitrine. Maître Smentil, le jardinier à la langue arrachée.

Vous me laissez toujours filer, se dit Frentis en se rappelant ses missions de chapardage au verger. Vos pommes avaient un goût unique...

C'est alors qu'il remarqua un spectacle étrange. Un autre Kuritai mort mais qui, au lieu de gésir sur la terre du sous-bois, se retrouvait

empalé sur le moignon d'une branche en hauteur. Le sang écoulé de ce corps à plus de trois mètres du sol se rassemblait en une mare.

Frentis trébucha, saisi d'un nouvel accès de fièvre et de douleur. Il s'arracha à la vision atroce de cet homme embroché en l'air, voulut avancer encore mais, perclus de souffrance, s'effondra à genoux au bout de quelques pas.

Non !

Il voulut ramper. D'autres cadavres l'attendaient, leurs capes bleues étendues.

Je dois rentrer chez moi.

— Mon frère ?

La voix était douce, prudente, familière.

Frentis roula sur le dos, la poitrine oppressée, ébloui par le soleil au-delà des feuilles ondoyantes. La lumière baissa parce qu'une vaste ombre s'était interposée.

— Si j'étais de nature soupçonneuse, commença maître Grealin, je m'interrogerais sur le moment que tu choisis pour revenir chez nous...

L'ombre disparut. Frentis sentit qu'on le soulevait ; sa tête lourde ballait tandis qu'on l'emportait.

Il faisait nuit quand il se réveilla. On touchait sa blessure, il sursauta.

— Bougez pas, ordonna Davoka. Vous les feriez tomber.

Il se détendit. Il était allongé sur des fougères confortables et avait au-dessus de lui un toit d'étoffe.

— La cape du gros fait un bon abri, expliqua la guerrière.

Elle s'essuya les mains et, à croupetons, s'écarta un peu du blessé. Frentis baissa les yeux sur son entaille. Il poussa un grognement de dégoût devant la masse d'asticots blanchâtres grouillants qui la recouvrait.

— Les forêts sont pleines de trucs morts en train de pourrir, reprit Davoka. Les vers blancs ne mangent que la viande morte. Encore un jour et tout sera propre.

Elle lui posa la main sur le front et opina, satisfaite.

— Moins chaud. C'est bien.

Frentis toussa, ravala sa salive.

— Où... Où sommes-nous ?

— Plus loin dans la forêt. Beaucoup d'arbres serrés autour.

— Et le... gros ? Il était tout seul ?

Elle hocha la tête sans marquer d'émotion.

— Je vais lui dire que vous êtes réveillé.

Les années n'avaient certes pas aminci la taille de maître Grealin, mais son visage avait l'air comme creusé ; sous des yeux exagérément enfoncés, la chair pendait de pommettes proéminentes. L'homme

installa sa masse à côté de Frentis.

— Et l'Aspect ? demanda celui-ci sans s'embarrasser de préambules.

— Mort ou prisonnier, je pense. L'assaut nous a pris par surprise, mon frère, et avec le gros des troupes en train de chasser des fantômes en Cumbraël...

Il écarta les mains.

— Qui avez-vous vu tomber ?

— Maître Haunlin et maître Hutrill ont tous deux été abattus sur les remparts. Je suis certain qu'ils ont vendu chèrement leur peau ! J'ai aperçu maître Makrill charger avec ses chiens le bataillon qui avait franchi les portes, mais à ce moment-là l'Aspect avait déjà ordonné la fuite, je courais vers les caves. On y trouve un passage datant de plusieurs siècles, prévu justement pour ce genre de situation d'urgence, il débouche en plein dans la forêt. Maître Smentil, quelques frères et moi avons réussi à le prendre mais ils nous ont rattrapés de l'autre côté.

La voix de Grealin frappait par son manque d'émotion. Elle était claire et froide, un peu comme si le maître racontait une autre des innombrables histoires de l'Ordre.

— Et ils ont tué les novices, précisa-t-il d'un ton plus étonné qu'indigné. Tous ces gamins, qui ont combattu jusqu'au dernier comme des fauves...

Grealin garda le silence. Un léger sourire plein d'affection jouait sur ses lèvres rebondies.

— Seriez-vous donc Aspect, désormais ? demanda Frentis au bout d'un moment.

— Tu sais bien qu'on ne devient pas Aspect à l'ancienneté. Et je ne me considère pas comme le plus éclatant exemple des principes de l'Ordre, si ? Mais en tout cas, tant que nous n'avons pas rejoint nos frères au nord, nous sommes tout ce qu'il en reste dans la région.

— Vous aviez raison.

Frentis eut une quinte, prit la gourde que lui tendait Grealin et but un peu d'eau.

— À propos de quoi ? s'étonna le maître.

— De trouver suspicieux mon retour. Il ne s'agit pas d'une coïncidence.

L'œil du gros homme retrouva fugitivement un peu de sa malice.

— Je sens que je vais entendre une histoire fort intéressante, mon frère.

— La Lonake et les autres..., reprit Grealin quelques heures plus tard.

Une obscurité totale avait envahi la forêt, sauf autour du feu de camp devant l'abri.

— Je suppose que tu ne leur as rien dit du rôle que tu as joué à ton corps défendant dans la navrante fin du roi ?

— Je leur ai raconté que c'était un assassin, que je l'avais tué. Maître, je ne recherche pas le pardon pour mon crime...

— Ce n'était pas le tien, mon frère. Et rien ne pourrait sortir de bon, je pense, d'une trop scrupuleuse honnêteté. Tu te vautreras dans la culpabilité une fois cette guerre gagnée.

— Bien, maître.

— Cette femme que tu accompagnais. Tu es certain qu'elle est morte ?

Son sourire rougi, l'amour dans ses yeux déments pendant que je tordais la lame en elle... « Mon bien-aimé... »

— Extrêmement certain.

Grealin resta silencieux de longues minutes, perdu dans ses pensées. Quand il reprit la parole, ce fut dans un murmure chargé de réflexion :

— Elle a volé un don...

— Maître ?

L'homme cilla, puis se tourna vers Frentis et lui sourit.

— Repose-toi, mon frère. Plus vite tu seras sur pied, plus vite nous partirons en guerre, hein ?

— Vous comptez combattre ?

— N'est-ce pas la mission de notre Ordre ?

Frentis opina.

— Je me réjouis de notre plein accord à ce sujet, assura-t-il.

— Tu as soif de revanche ?

Le jeune frère ne put s'empêcher de sourire.

— On ne peut trouver plus assoiffé.

Son cœur battait régulièrement, avec une lenteur satisfaite, sans haine ni culpabilité, alors il sut qu'il rêvait. *Debout sur une plage, il admirait le ressac sur le rivage. Des goélands filaient tout près des vagues, l'air froid mordait sa peau mais c'était bon. Un enfant jouait non loin de l'eau, un garçon de sept ans peut-être. Non loin, une femme mince le surveillait, prête à l'attraper s'il s'aventurait trop près du danger. Frentis ne voyait pas le visage de cette femme dont les longs cheveux noirs emmêlés se tordaient dans le vent. Elle s'enveloppait dans un châle de laine tout simple.*

Sans faire de bruit, les pieds légers sur le sable, il la rejoignit. Elle ne quittait pas l'enfant des yeux, elle ne semblait pas se rendre compte qu'on s'approchait d'elle. Et puis elle se retourna soudain et saisit le bras dont il voulait lui entourer le cou. D'un coup de pied, elle le jeta au sol.

— Un jour..., promit-il en foudroyant du regard la silhouette au-dessus de lui.

— Pas aujourd'hui, mon bien-aimé ! répliqua-t-elle dans un rire avant de l'aider à se relever.

Elle se serra contre lui, l'embrassa doucement sur les lèvres, se tourna de nouveau vers le petit garçon en laissant les bras de Frentis l'enlacer.

— Je t'avais bien dit qu'il serait superbe, se réjouit-elle.

— Oui, et tu avais raison.

Elle frémit dans le vent froid, se blottit plus étroitement contre lui.

— Pourquoi m'as-tu tuée ?

Frentis avait le visage sillonné de larmes, tout bonheur avait fui son cœur envahi à présent par une bête féroce, affamée.

— À cause de tous ces gens que nous avons assassinés. À cause de la démente que j'ai lue dans tes yeux... parce que tu as refusé cette plage lointaine.

Il l'étreignit plus fort, les côtes de la femme craquèrent. Elle poussa un petit cri. Attiré par une vague, le petit garçon se mit à sauter dans l'eau en riant. Il faisait des signes à ses parents. Elle rit elle aussi, cracha du sang.

— As-tu seulement eu un nom, jadis ? lui demanda Frentis.

Elle se tordit dans ses bras, il sut qu'elle arborait son sourire écarlate.

— Mais j'en ai encore un, mon bien-aimé...

Des cris le réveillèrent. Il roula sur son lit de fougères, sentit tous ses muscles protester. Il baissa les yeux sur sa blessure et se réjouit de la voir pansée ; aucun signe des vers. La tête lui tournait, il avait affreusement soif, mais la fièvre était partie, il sentait sa peau fraîche et dénuée de transpiration. Il enfila le pourpoint d'un Volarien tué et sortit de l'abri.

— Le frère, je le connais ! s'exclamait la Fouine à l'adresse de maître Grealin. Pas toi, gros lard. Tu me donnes pas d'ordres, putain !

Abasourdi, Frentis constata que le maître ne jetait pas violemment à terre le voleur émacié. Il se contenta d'un hochement de tête tolérant et serra les mains l'une contre l'autre.

— Il n'est pas question d'ordres, mon brave, simplement d'observations...

— Mais va te faire voir avec tes grands mots !

Le coup assené par Frentis prit la Fouine à la tempe et l'envoya valser.

— Tu ne lui parles pas comme ça, l'informa calmement le frère.

Il se tourna vers Grealin.

— Un problème, maître ?

— Je me disais qu'une petite reconnaissance ne ferait pas de mal. Simplement de quoi nous assurer que nous sommes bien tout seuls dans le coin.

Frentis hocha la tête.

— Je m'en occupe.

Il s'inclina d'un mouvement vif mais très formel devant Davoka qui, près du feu, s'employait à dépouiller un lièvre tout juste attrapé.

— Dame ambassadrice, la salua-t-il, que diriez-vous d'une promenade ?

Elle haussa les épaules, tendit l'animal à moitié écorché à Arendil et saisit sa lance.

— Comme je t'ai montré. Garde la fourrure.

— Chaque mot de maître Grealin a toujours force de loi, ajouta Frentis à l'adresse d'un la Fouine grognon qui se frottait la tête. Si tu ne veux pas lui obéir, personne ne te retient. La forêt est vaste.

— Vous dormez mal, fit remarquer Davoka tandis qu'ils se dirigeaient tous deux vers l'est.

En plus de son épée, Frentis portait un arc fabriqué par l'Ordre qu'Arendil avait eu la présence d'esprit de prendre sur l'un des frères morts. Son astuce n'avait toutefois pas été jusqu'à ramasser plus de trois flèches pour aller avec cette arme.

— C'était la fièvre, supposa Frentis.

— Dans votre sommeil vous avez parlé une langue que je ne connais pas. Elle ressemble aux aboiements des nouveaux *Merim Her*. Et puis votre fièvre est partie.

Du volarien. Je rêvais en volarien...

— J'ai vu bien des pays, admit-il. Depuis la guerre.

Davoka s'arrêta et se tourna vers lui.

— Assez de paroles en biais. Vous connaissez ce peuple ! Votre arrivée a entraîné une grande fête, et puis c'était la mort et le feu. Voilà que vous parlez leur langue dans vos rêves... Vous faites partie de tout ça.

— Je suis un frère du Sixième Ordre, un loyal serviteur de la Foi et de ce Royaume.

— Il y a un mot chez nous. *Garvish*. Vous le connaissez ?

Frentis secoua la tête. Il voyait bien comme elle tenait fermement sa lance de ses deux mains écartées bien comme il faut, prête à s'en servir.

— Quelqu'un qui tue sans but, poursuivit-elle. Ni guerrier ni chasseur. Seulement tueur. Je vous regarde, je vois ça. *Garvish*.

— J'ai toujours eu un but, protesta-t-il.

Ce n'était pas le mien, voilà tout.

— Qu'est devenue ma reine ? insista Davoka, les mains un peu plus crispées.

— Vous étiez amies ?

La guerrière lonake tordit les lèvres. Elle réprimait un sentiment profond, douloureux.

Je ne suis pas le seul à me sentir coupable, songea Frentis.

— Ma sœur, finit par avouer Davoka.

— Je suis plus que navré pour vous deux. Je vous ai dit ce qui était

arrivé : l'assassin l'a brûlée, elle a fui.

— Cet assassin que personne d'autre n'a vu.

Mon bien-aimé...

— Que j'ai tué.

— Vous l'avez vu, vous seul, et vous l'avez tué.

— Mais qu'est-ce que vous imaginez, que je suis un espion ? À quoi ça me servirait de vous emmener, vous et le gosse, vous tapir dans une forêt ?

Davoka se détendit quelque peu, sa prise se relâcha sur sa lance.

— Je sais bien que vous êtes *Garvish*. À part ça, on verra.

Ils continuèrent vers l'est pendant cinq cents pas puis tournèrent vers le nord en un large virage. La forêt s'était un peu éclaircie.

— Vous connaissez cet endroit ? demanda la guerrière.

— On s'entraînait souvent dans le coin, mais jamais si profondément dans les bois. À mon avis, même les gardes forestiers royaux évitent de trop s'aventurer jusqu'ici. On entend beaucoup d'histoires à propos de gens qui sont allés trop loin dans la forêt et n'en sont jamais revenus, avalés par les arbres, errant jusqu'à mourir de faim.

La Lonake émit un grognement contrarié.

— Au moins, dans les montagnes, on y voit, assura-t-elle. Ici c'est du vert, toujours du vert.

Ils s'arrêtèrent net tous deux : ils venaient d'entendre un son lointain mais très clair. Celui d'un homme hurlant de douleur.

Ils échangèrent un regard.

— On mettrait le campement en danger, rappela Davoka.

Frentis arma son arc et partit au pas de course.

— La guerre, c'est toujours dangereux !

Tandis qu'ils approchaient, les cris firent place à un geignement pitoyable, puis à un son de tout autre nature : une intense cacophonie de grognements qui réveilla soudain la mémoire de Frentis. Il se mit à avancer à croupetons, bien à couvert des broussailles. Il leva la main pour signifier à Davoka de s'arrêter et leva la tête. L'odeur puissante que la brise portait vers lui, porteuse de nouveaux souvenirs, fit frémir son nez.

On est sous le vent. Parfait.

Il se mit à ramper carrément. À côté de lui, la guerrière ne faisait pas plus de bruit. Enfin, le feuillage s'écarta assez pour leur révéler le spectacle attendu.

Le molosse était énorme, un bon mètre au garrot. Les muscles soulevaient son pelage de la hanche au cou, il avait le museau carré, massif, les oreilles petites, collées à la tête. Il grognait en mangeant, s'interrompait de temps à autre pour un vif mouvement de gueule menaçant vers les trois autres chiens autour de la carcasse. De ses

babines rouges coulaient des fluides atroces.

Balafre !

Le nom lui était venu immédiatement à l'esprit, suivi tout aussi vite de la certitude attristée de son absurdité. Cet animal n'était pas tout à fait aussi gros que Balafre, et sa truffe ne portait certes pas les cicatrices qui avaient inspiré le baptême de son vieux copain. Frentis se demandait souvent ce qu'il était devenu, celui-là ; sans doute avait-il été perdu – ou tué – quand Vaelin s'était sacrifié à Linesh. En tout cas, ce n'était pas lui, mais bien un chef de meute mâche-esclave qui venait d'abattre sa proie.

— Par pitié !

À ce cri jeté d'au-dessus, Frentis leva d'un seul coup la tête et vit au milieu du feuillage vert d'un chêne une jeune fille, visage blême de terreur, yeux écarquillés.

Le chef de meute abandonna alors son repas pour émettre un grognement intrigué. Il pointa son museau, naseaux en alerte. Il avait un débris rose et rouge accroché aux babines, Frentis mit un peu de temps à reconnaître une oreille humaine.

— Oh ! s'il vous plaît !

La fille perchée avait supplié une fois de plus. Le molosse lâcha un glapissement rauque, ses congénères foncèrent tous ensemble vers le vieil arbre à tout juste quinze pas d'eux. Cet épais tronc noueux, malgré sa hauteur, ne représentait qu'un espace dérisoire pour des mâche-esclaves : Frentis avait vu Balafre escalader un bouleau à mi-hauteur sans ralentir.

Il dégagea sa tête des broussailles pour avoir une vue d'ensemble.

Aucun Volarien pour l'instant. Mais ils ne tarderont pas à venir voir ce que les chiens ont attrapé.

— Ne les laissez pas approcher ! avertit-il Davoka avant de se lever.

Il attendit que le premier chien ait sauté sur l'arbre pour l'atteindre d'une flèche dans le dos. L'animal tomba à terre en gémissant faiblement. Les autres se retournèrent en grognant. Le chef de meute chargea droit sur les intrus tandis que les deux autres prenaient chacun une trajectoire à revers.

C'est vrai que Balafre était très malin, se rappela Frentis.

Il ne prit aucun risque et attendit que le plus gros molosse se soit assez approché pour lui envoyer une flèche dans l'œil. Emporté par son élan, le chien avança encore un peu tandis que le projectile atteignait son cerveau ; ses pattes ployèrent et il s'abattit dans sa course. Frentis bondit par-dessus son cadavre, lâcha son arc, dégaina son épée, entailla le museau du plus proche attaquant encore en lice. La bête recula en secouant furieusement la tête, enragée, grognant... et tomba morte, la cage thoracique transpercée par la lance de Davoka.

La guerrière libéra sa lame puis fit face au dernier chien qui, perplexe, restait immobile, les paupières battantes. Elle chargea, il s'aplatit au sol, soumis.

— Attendez ! s'écria Frentis.

Trop tard. L'animal avait le cou embroché.

— Bizarre, commenta-t-elle en essayant sa lame sur la fourrure. Ça vous fonce dessus comme une montagne enragée et puis ça fait le chiot timide.

— Ils sont... ainsi.

Frentis regardait la jeune fille qui descendait à toute vitesse de son arbre. Elle atterrit sans grâce sur des pieds nus et courut vers ses sauveurs, l'œil encore brillant d'épouvante. Elle devait avoir quatorze ans, elle portait une robe élégante mais plutôt dépenaillée et sale. Sa coiffure semblait élaborée, celle d'une noble.

— Merci ! oh ! merci ! Merci !

Elle se jeta contre Frentis et l'étreignit.

— Ce sont les Défunts qui vous envoient !

— Hem...

Après la guerre, les fosses et son long chemin d'assassinats, il n'était pas prêt à ce genre de choses. Il posa doucement la main sur l'épaule de la gamine.

— Allons, allons...

Elle persista à sangloter contre sa poitrine jusqu'à ce que Davoka vienne l'en arracher. La jeune fille sursauta en découvrant la Lonake, recula et se réfugia derrière Frentis.

— Une étrangère ! s'indigna-t-elle. Une ennemie !

— Non, assura Frentis, elle est d'un autre peuple. C'est une amie.

Peu convaincue, la petite gémit et continua à s'accrocher à la manche de Frentis.

— Avez-vous d'autres compagnons ? demanda-t-il.

— Seulement Gaffil. On s'est enfuis du chariot. Il a frappé un des fouetteurs et on a couru.

— Gaffil ?

— Le serviteur de dame Allin... Il doit être quelque part.

Elle fit un pas ou deux en appelant :

— Gaffil !

Elle se tut parce que Davoka lui avait montré du bout de sa lance quelque chose dans les broussailles, qui peut-être avait été un homme.

— Oh !...

Sur ce mot dit d'une toute petite voix, la jeune fille s'évanouit.

— C'est vous qui la portez, décida Davoka.

Elle s'appelait Illian Al Jervin, troisième fille de Karlin Al Jervin, récemment anobli par le roi pour la qualité de son granit.

- « Granit » ? s'étonna la Lonake, les sourcils froncés.
- Une pierre, expliqua Frentis. Pour les bâtiments.
- Le roi adore bâtir ! précisa Illian. Les carrières de mon père font les meilleures pierres.
- Les carrières ne *font* pas les pierres, rectifia Arendil qui s'occupait du ragoût dans la marmite au-dessus du feu. On extrait les pierres des carrières.
- Illian s'en prit sèchement à lui :
- Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Tu es de Renfaël, et un paysan si je ne m'abuse...
- Tu t'abuses, répliqua-t-il sans s'énervier. Mon grand-père est le baron Hughlin Banders.
- Ça suffit, les interrompit Frentis. Dame Illian, vous avez parlé d'un chariot.
- Elle gratifia Arendil d'une grimace avant de reprendre :
- Je rendais visite à dame Allin, elle m'invite souvent quand Père s'est absenté. Nous avons vu de la fumée au-dessus de la ville, et puis ces hommes sont arrivés. Ils étaient affreux, avec des fouets, des chiens...
- Elle se tut, renifla un peu.
- On vous a fait prisonniers ? insista Frentis.
- Tout le monde, à part les vieux serviteurs et dame Allin... Eux, ils les ont tt-tués, devant nous. On nous a enchaînés les uns aux autres et mis dans des wagons. Il y avait déjà du monde là-dedans, pour la plupart des gens du commun mais quelques personnes de qualité aussi.
- Combien ? demanda Frentis sans s'arrêter à ce déploiement inconscient de snobisme.
- Quarante ou cinquante. Ils nous ramenaient en ville, tous ceux qui criaient ou même qui les regardaient méchamment étaient fouettés. Il y avait une femme dans une autre voiture, ils l'avaient prise avant nous. Un des fouetteurs l'a... touchée, elle lui a craché dessus alors ils lui ont coupé la gorge et son mari était enchaîné à elle il a crié et ils l'ont battu jusqu'à lui faire perdre conscience...
- Comment vous êtes-vous échappée ? voulut savoir maître Grealin.
- Gaffil avait une épingle dans sa botte, il s'en est servi sur les verrous des chaînes et il les a ouverts.
- *Lui*, il nous aurait servi à quelque chose, grommela la Fouine.
- Il a libéré tout le monde dans le chariot et puis il nous a dit d'attendre qu'on soit dans des bois plus épais. Là, il a frappé un des fouetteurs avec ses chaînes, alors on a couru. On devait être plus de dix au début, et puis c'était juste Gaffil et moi. C'est là qu'on a entendu les chiens.

Elle se tut, elle crispait le visage pour ne pas pleurer encore.

— À part les hommes avec les fouets, reprit Frentis, y avait-il des gardes, des soldats ?

— Quelques hommes à cheval avec des épées et des lances. Six ou sept, peut-être.

Frentis sourit et désigna la marmite.

— Mangez, ma dame ! Vous devez avoir faim.

Il fit un signe de tête à maître Grealin et Davoka, ils se placèrent un peu à l'écart sous les arbres pour que les autres ne les entendent pas.

— Deux voleurs, un couple de gamins, commenta Grealin. Sans compter un vieil homme obèse. On a vu mieux comme armée, mon frère.

— Les armées doivent recruter, rappela Frentis. Grâce à notre princesse, nous savons où nous adresser.

— Ils doivent être loin maintenant, lui objecta Davoka.

— Cela m'étonnerait... Les marchands d'esclaves n'abandonnent jamais leurs chiens.

Ils avaient traîné les corps des molosses à trois kilomètres en direction du nord avant de revenir au campement. Ce ne fut pas bien difficile de suivre la trace de ceux qui les avaient recherchés ; le plus pénible en l'occurrence était d'empêcher la Fouine et Malard de faire trop de bruit dans le sous-bois.

Davoka ramassa par terre une brindille brisée.

— Tu vois ? chuchota-t-elle, furieuse. Le bois est sec. Si on marche dessus, il craque.

Elle jeta la tige à Malard.

— Regarde où tu marches !

La nuit commençait à tomber lorsqu'ils trouvèrent le campement volarien, installé à la lisière des bois. Maître Grealin attendit avec Illian et Arendil tandis que Frentis continuait avec les autres.

— Vous attendez jusqu'à ce qu'on se montre, chuchota-t-il à la Fouine et Malard.

Il fit signe à Davoka de le suivre et décrivit un arc de cercle sur la droite. Ils avaient placé les quatre chariots en carré, les esclaves enchaînés au milieu. Six gardes sur le périmètre, cinq « fouetteurs » autour du feu. L'un d'eux pleurait à chaudes larmes.

Trop sûrs d'eux, jugea Frentis. Les gardes se promenaient tranquillement d'un chariot à l'autre. *Ils n'auraient pas dû prévoir un périmètre si étroit.*

Il rampa jusqu'à la sentinelle la plus proche, attendit que sa voisine ait disparu derrière un chariot et trancha la gorge de sa proie avec un couteau de chasse. Elle ne portait pas d'uniforme.

Un mercenaire des Épées Franches.

Frentis échangea un regard avec Davoka et lui montra le garde d'à côté, assis dos aux arbres sur une roue de chariot. Il passait la lame de son épée courte sur une pierre à affûter. Le frère ne s'attarda pas pour admirer l'attaque à venir et s'approcha des chariots. Il pouvait entendre la conversation des chargés d'esclaves.

— J'les avais depuis tout petits ! se lamentait l'homme affligé. Je les ai entraînés moi-même...

— Allez, t'en fais pas, l'encouragea un autre en lui souriant gentiment. Pourquoi tu vas pas te faire un de ces jeunots qu'on a pris ? Moi, ça me remonte toujours le moral.

— Quand je choperai le salaud qu'a tué mes toutous, assura le pleureur, je me le ferai, ça oui. (Il brandit une longue dague.) Avec ce truc !

On entendit un cri de l'autre côté du campement, suivi du raffut d'une bagarre : la Fouine et Malard n'avaient pas su rester cachés. Frentis dégaina son épée sans lâcher le couteau de chasse dans sa main gauche, et déboucha de derrière le chariot.

— Comme tu es endeuillé, annonça-t-il à l'individu avec la dague longue, je te tuerai en dernier.

— Bouge pas ! ordonna Davoka à Malard en recousant l'entaille à son bras.

Le grand gaillard serra les dents et gémit. Son bras tremblait sous l'aiguille.

— Bien fait pour toi, espèce de lourdaud, commenta la Fouine.

Il avait récolté pour sa part un joli bleu à la joue et des phalanges écorchées. Il avait battu presque à mort l'un des ennemis, les esclaves libérés s'étaient chargés de terminer le travail.

Au total, ils avaient sauvé dans les trente-cinq personnes. Aucune ne semblait avoir passé les quarante ans, certaines avaient tout juste quitté l'enfance. Il y avait à peu près autant d'hommes que de femmes. En outre, ils avaient pu récupérer un arsenal convenable et le butin des Volariens. Les prisonniers déchaînés avaient d'ailleurs très vite entrepris de se le disputer.

— C'est un souvenir de ma mère ! criait une jeune femme en agrippant de toutes ses forces un vase antique.

— Tu sais très bien que cet objet appartenait à dame Allin ! protesta Illian.

Elle tirailla la manche de Frentis qui passait.

— Mon frère ! Cette servante veut voler sa maîtresse...

Frentis s'arrêta et jeta un regard mauvais à la femme avec le vase. Au bout d'un moment, celle-ci avala sa salive et tendit l'objet. Le frère l'examina de près, prit bonne note de sa décoration raffinée : un oiseau exotique volait au-dessus d'une jungle. On aurait dit la région

au sud de Mirtesk.

— Très joli, apprécia-t-il avant de projeter la porcelaine contre un arbre.

Il s'adressa à tous, la voix bien timbrée, et les querelles se turent :

— Emportez uniquement les armes, les outils, les vêtements, la nourriture ! Enfin, si vous tenez à rester avec nous. Le pays est en guerre ! Ceux qui nous suivent sont enrôlés. Sinon, prenez tout le butin que vous voulez et filez... mais je serais étonné si vous ne vous retrouviez pas dans un nouveau chariot d'esclaves d'ici à quelques jours. Dans ce royaume, on respecte la liberté, je vous laisse le choix.

Il reprit sa marche, puis s'arrêta à la vue d'un homme svelte qui se choisissait une arme dans le tas rassemblé plus tôt. Sa longue chevelure cachait son visage, mais sa manière de bouger, sa légère boiterie quand il se déplaça, rappelaient quelque chose à Frentis. L'homme vit ce qu'il cherchait, il s'agenouilla pour le prendre et ses cheveux s'écartèrent.

— Janril !

Frentis se précipita vers lui, tendit la main à l'ancien trompette des Pisteloups.

— Par la Foi, sergent, comme c'est bon de vous revoir !

Janril Norin ne leva pas les yeux des armes devant lui. Il prit une épée de facture renfaëline, toute simple mais pratique. Il se cala en position accroupie, une main tenant la garde, l'autre suivant le fil de la lame. Frentis remarqua alors les ecchymoses sur son visage.

Ils ont coupé la gorge d'une femme... Son mari a crié, ils l'ont battu jusqu'à lui faire perdre conscience...

Frentis s'accroupit à son tour, près du troubadour.

— Janril, murmura-t-il. Je...

— On dormait quand ils sont arrivés, l'informa l'homme d'un ton éteint. Je n'avais pas prévu de garde, je ne pensais pas que c'était nécessaire si près de la capitale. Et ça... (il tapota l'épée)... c'était sous notre lit, bien confortable, enveloppé. J'avais à peine pu la saisir quand ils nous ont traînés dehors. C'est le sergent Krelnik qui m'a donné cette arme le jour où j'ai quitté les Pisteloups. Il a dit que chaque homme avait besoin d'une lame, troubadour ou soldat. Je crois qu'il l'a récupérée le jour où on a investi le Haut Rempart. Je me demande pourquoi il l'a gardée si longtemps... elle a pas l'air de grand-chose, si ?

Janril regarda enfin Frentis, qui plongeait ses yeux dans ceux d'un dément.

— Vous les avez tous tués ? demanda le troubadour.

Le frère hocha la tête.

— J'en veux encore, l'informa Janril.

Frentis toucha la lame de son ancien compagnon.

— Vous en aurez.

Chapitre 5

REVA

— Toute la Garde du Royaume ? insista oncle Sentès.

Le cavalier opina. Le verre de cordial dans sa main oscillait ; c'était le troisième, mais apparemment la boisson avait du mal à le calmer.

— À part les régiments qui n'étaient pas sur la côte ou aux frontières, monseigneur. Peut-être plus de quarante mille hommes.

Reva vit son oncle s'affaïsser sur son siège. Ils n'étaient qu'eux quatre dans la pièce, avec dame Veliss.

— Mais comment est-ce possible ? demanda cette dernière.

— Ils étaient si nombreux, ma dame. Et les chevaliers...

Il secoua la tête et décida de boire encore un peu avant de reprendre :

— Ils ont enfoncé notre flanc et abattu deux régiments entiers avant même qu'on comprenne ce qui se passait. Et là, les Volariens étaient sur nous en force.

Oncle Sentès se taisait, immobile, dame Veliss paraissait à court de mots. Elle passait une main tremblante sur son front.

— Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris, intervint Reva dans le lourd silence. La Garde du Royaume avait quitté Castelvarin depuis deux jours quand elle a reçu la nouvelle de l'invasion. C'est ça ?

Le cavalier hocha la tête.

— Votre Seigneur de Guerre vous fait faire demi-tour, le lendemain vous affrontez les Volariens et c'est là que le Vassal Darnel débouche à l'horizon avec ses chevaliers.

— On a cru qu'il venait en renfort ! Quoique les Défunts seuls pouvaient savoir comment il était arrivé si vite...

— Vous dites donc, insista Veliss, que le Vassal Darnel a trahi ? Il a mené ses hommes contre les troupes du roi ?

— Oui, ma dame. Quant au roi, des réfugiés de Castelvarin jetés sur la route m'ont dit qu'il était mort.

Le silence s'installa de nouveau et Reva s'interrogea sur son absence

totale de jubilation.

Le roi des Terres Hérétiques est enfin abattu et je n'éprouve qu'effroi.

— Aucun survivant, vraiment ? reprit Veliss. Et le Seigneur de Guerre ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il chargeait tout seul une rangée de Volariens. Sinon, pour les survivants, le haut maréchal Caenis avait rassemblé les Pisteloups et quelques autres bataillons en arrière-garde, mais je les ai aperçus en très mauvaise posture. Mon propre haut maréchal m'a dépêché vers vous avec quatre compagnons pour vous informer... Je suis le seul qui reste.

— Merci, prononça oncle Sentes d'une voix faible. Veuillez nous laisser discuter ces nouvelles. On vous fournira un logement.

Le soldat hocha la tête, se leva, puis hésita un instant.

— Je dois ajouter autre chose, monseigneur. Les rumeurs sur la route s'accordent toutes sur la nature de cette guerre : les Volariens ne viennent pas seulement nous conquérir, ils massacrent et prennent des esclaves. On ne peut négocier avec eux.

Dame Veliss indiqua la porte à l'homme en lui souriant poliment, puis le mena vers la sortie.

— On dirait que le seigneur Darnel a trouvé un terrain d'entente avec l'ennemi, fit-elle remarquer une fois l'huis refermé.

— Darnel n'est qu'un imbécile suffisant, répliqua calmement Sentes. Pourtant je n'aurais jamais cru que son ambition stupide le ferait tomber si bas. Je me demande ce qu'ils ont pu lui promettre.

— J'ai dit au capitaine de la garde d'envoyer des éclaireurs au nord, annonça Reva. S'ils arrivent, nous serons avertis.

— Je crois bien qu'il n'est pas question de « si ».

Le Vassal se tourna vers Veliss qui, le regard perdu, restait immobile, une main sur la bouche.

— Alors, mon excellente conseillère, vous n'avez pas d'avis ?

— Près de trois kilos d'or reposent dans la cave du manoir, rappela-t-elle. Les écuries abritent des chevaux rapides, il y a un bon port à une heure vers le sud.

Reva, soudain, était debout et avançait droit sur la femme, les poings serrés.

— Il m'a demandé un conseil avisé ! protesta celle-ci en reculant. La jeune fille semblait prête à frapper.

— Reva ! aboya oncle Sentes. Laisse-la tranquille !

— Ce n'est qu'une putain, finalement...

Elle jeta un regard assassin à Veliss mais recula.

— En remerciements de vos bons et loyaux services pour ce pays, assura le vieillard à sa conseillère, je vous accorde un demi-kilo de cet or et une monture de votre choix. Vous pouvez partir sans qu'on vous reproche rien.

Le beau visage de Veliss s'enlaidit de colère.

— Vous savez très bien que je ne ferais pas cela.

— Alors pourquoi le proposez-vous pour moi ?

— Je voudrais vous voir vivre ! Vous avez entendu les nouvelles. Si la Garde du Royaume ne peut rien contre eux, quelles chances avons-nous ?

Oncle Sentes se leva à son tour et se dirigea vers la grande baie au fond de la salle. Il contempla l'extérieur, les toits au-delà de l'enceinte du manoir.

— Savez-vous que nul n'a jamais pu prendre cette ville ? Mon grand-père l'a tenue tout un été contre le père de Janus. Finalement, ce furent les assiégeants qui ressentirent la faim, qui, accablés par les épidémies, durent s'en retourner en Asraël après avoir perdu la moitié de leur armée. Janus était plus malin que son père : il n'a jamais essayé de faire tomber la cité, il avait compris qu'il lui suffisait de piller la région environnante.

— Et qu'est-ce qui empêche les Volariens de l'imiter ? demanda Veliss.

— Rien. Absolument rien.

Le vieil homme se détourna de la fenêtre et sourit à Reva.

— Toi aussi, ma délicieuse nièce, tu es libre de...

— Quelles sont vos intentions, mon oncle ? l'interrompit-elle.

Une expression étrange envahit le visage de Sentes qui la regardait, un sourire d'insolite satisfaction jouant sur ses lèvres rougies par le vin.

De la fierté, comprit Reva au bout de quelques secondes. *Il est fier de moi.*

— La première fois que je me suis rendu à la cour si plaisante du roi Janus, commença-t-il après un moment, avant de me consacrer pleinement aux boissons fortes entre autres plaisirs, j'avais une prédilection pour le jeu, les cartes surtout. En Asraël, ils jouent à quelque chose d'assez complexe qui se nomme la Feinte du Guerrier. La victoire y dépend en grande partie du montant qu'on parie : s'il est trop élevé, l'adversaire comprend qu'on a une meilleure main, s'il ne l'est pas assez qu'on bluffe. J'ai dû en jouer un bon millier de parties qui, je l'avoue, m'ont au passage rendu assez riche. En fin de compte, j'ai eu du mal à trouver des volontaires pour m'affronter et j'ai recherché d'autres distractions.

— D'accord, dit Veliss. Combien voulez-vous parier maintenant ?

— La Feinte du Guerrier tire son nom d'une configuration particulière, la Suite Martiale, composée du seigneur des Lames et des cinq autres figures. Avec elle, on tient la Feinte du Guerrier et on gagne même contre un ensemble de cartes de valeur supérieure.

Sentes s'approcha de Veliss et l'enlaça. La femme serra dans ses

poings les pans du pourpoint du vieillard, à s'en blanchir les phalanges. Il recula, l'embrassa avec tendresse sur la joue.

— Je vais tout parier, ma dame, assura-t-il. Je crois bien que nous avons avec nous le seigneur des Lames.

Le commandant du Guet d'Altor était de haute taille, de belle prestance. Sa cuirasse brillait, sa moustache grise avait chaque poil bien en place. Derrière lui s'alignaient les six cents hommes sous ses ordres, tous aussi étincelants et le dos aussi droit. À côté se tenaient les quatre cents hommes environ qui constituaient la Garde du Vassal. Comme l'exigeait la tradition, chacun mesurait au moins deux mètres.

Mille hommes pour défendre une cité, songea Reva tandis que son oncle montait à l'arrière d'un chariot. *Cela ne suffira pas.*

Elle avait souvent combattu mais n'avait jamais participé à une équipée guerrière. Son estimation décourageante ne reposait pas sur l'expérience, mais les propos du cavalier, la veille, n'incitaient guère à l'optimisme.

La troupe convoquée à peine une heure auparavant s'était rassemblée sur l'esplanade près des baraquements. Les rumeurs circulaient déjà, l'apparition du cavalier aux portes de la ville n'était pas passée inaperçue. La plupart de ces hommes se doutaient donc que les temps étaient menaçants, mais aucun ne se départait de l'expression stoïque convenant au soldat discipliné. Une vive brise soulevait la poussière et faisait flotter capes et étendards. Le Vassal dut crier pour se faire entendre.

— La guerre approche ! Injustement, sans aucune provocation, portée jusqu'à nos rivages par le plus ignoble des peuples auxquels le monde ait jamais donné naissance. Je ne vais pas quémander votre loyauté ni chercher à vous convaincre. Je vous dis simplement que vous devez tenir bon et combattre sous peine de connaître au mieux la mort, au pis l'esclavage ! Car nos ennemis n'ont rien d'autre à offrir. Je vous donne congé pour la journée : rentrez chez vous, profitez de vos familles, regardez votre femme et imaginez-la violée. Regardez vos chers enfants et pensez aux jolis cadavres qu'ils feront ! Cette cité, pensez à elle réduite à des ruines brûlées, dévastées. Alors, le matin venu, décidez si vous voulez vous joindre à moi, à ma vaillante nièce, pour défendre la ville.

Il s'apprêta à descendre de son estrade improvisée et s'arrêta, étonné d'entendre des cris s'élever des rangs. D'abord épars, ils ne tardèrent pas à s'assembler en une immense acclamation unanime. Tous levaient à la face du ciel poings et épées. Reva étudia les rangées de visages souvent en sueur, y lut la peur mais aussi autre chose.

Ce n'est pas du courage... De la désespérance, ou au contraire de l'espoir ? Ce discours d'un ivrogne leur donne de l'espoir.

Le commandant du Guet rejoignit le Vassal descendu du chariot et le gratifia d'un salut impeccable.

— Seigneur Arentes ?

— Je suis certain de parler pour mes hommes, annonça le soldat d'un ton très officiel, le dos toujours aussi droit. Nous n'avons aucun besoin d'une journée de réflexion ; la défense de la ville exige qu'on s'y consacre sur-le-champ.

— Comme vous voudrez. Je ne doute pas que vous aurez des demandes à m'adresser. (Il désigna Reva.) Dame Reva suivra tous les préparatifs, vous passerez par elle.

Le vieil officier accorda à la jeune fille un très bref regard inquisiteur, trop rapide pour trahir quoi que ce soit, mais Reva crut sentir une certaine contrainte dans son ton lorsqu'il répondit :

— À vos ordres, monseigneur.

Oncle Sentes se pencha pour embrasser sa nièce sur la joue et chuchota :

— Garde un œil pour moi sur ce vieux filou.

— J'aimerais bien avoir l'aide d'Arken, indiqua-t-elle quand il recula.

— Je te l'envoie.

Il retourna à son chariot et laissa Reva avec le seigneur commandant.

— Je me disais que j'allais inspecter les remparts, annonça celui-ci. Si vous voulez bien me suivre...

On avait bâti les remparts avec d'énormes blocs de granit, tous plus hauts qu'elle. Leur poids titanesque suffisait à les maintenir en place.

— Quatre cents ans qu'ils sont debout, ma dame, l'informa le seigneur commandant Arentes quand elle lui posa la question. Quelques fissures à la base, mais selon moi leur force demeure le meilleur atout de la cité.

Reva se rappela une histoire à propos des exploits d'Al Sorna au cours de la campagne du désert. Les détails lui échappaient, et l'intéressé s'était contenté de lui répondre au mieux d'un vague mouvement de la main quand elle lui posait des questions sur cette époque, mais il lui semblait bien avoir entendu parler des Alpirans qui avaient employé de grands engins de guerre contre une ville après qu'il l'avait prise.

— Mais n'existe-t-il pas des machines spéciales ? demanda-t-elle. Qui pourraient abattre de tels murs ?

Arentes s'accorda un petit gloussement indulgent tandis qu'ils continuaient leur marche sur le chemin de ronde où ses hommes disposaient des armes.

— Pas de tels murs, je puis vous l'assurer. Un château pourrait

tomber sous les coups de ces engins, avec le temps, mais les remparts d'Altor ont tenu contre les plus puissantes machines qu'Asraël a jamais inventées ! Non, c'est ici que se gagnera la bataille.

Il frappa avec assurance l'un des merlons à côté d'eux.

— Pour espérer envahir la ville ils devront grimper, et alors... (Il plissa les paupières avec fierté.) Eh bien, alors ils se rendront compte que ce ne sont plus des Asraéliens qu'ils combattent !

— Je suis d'Asraël, protesta Arken. Je crois qu'ils sont deux cents de mes compatriotes installés ici.

— Dans ce cas, jeune homme, j'espère de tout cœur qu'ils seront plus vaillants pour défendre leur nouveau foyer que la Garde du Royaume l'a été pour leur pays.

Arken, prêt à répliquer, prit une inspiration, mais Reva lui fit signe de se taire.

— On dit que l'armée volarienne est monstrueuse, rappela-t-elle. Nous disposons tout juste de mille hommes.

— C'est vrai, reconnut Arentes dans un soupir. Je compte demander au seigneur votre oncle d'enrôler chaque homme en âge de combattre. Et, tant que nous le pouvons, d'étendre le recrutement à la région environnante.

— Et les familles de ces hommes, les accueillerons-nous aussi ?

— Je ne vois pas comment. Un siège n'est pas seulement une question de batailles, mais de ressources. Mieux vaut que nous ayons le moins possible de bouches à nourrir.

— Alors nous abandonnons femmes et enfants à l'esclavage et à la mort pendant que leurs hommes combattent pour nous ?

— C'est la guerre, ma dame ! Les Cumbraéliens connaissent bien le prix de la guerre.

— Vous, vous n'aurez guère à le payer, fit remarquer Arken, bien à l'abri derrière vos remparts inexpugnables...

Arentes se crispa.

— Ma dame, je doute que notre Vassal approuve que vous vous fassiez accompagner d'un roturier d'Asraël qui se permet d'insulter de mieux nés que lui !

Cet homme est un imbécile prétentieux, décida Reva.

Elle inclina la tête en souriant.

— Toutes mes excuses, messire. Voulez-vous me montrer la suite ?

Avant la nuit tombée, dame Veliss avait ajouté plus de trois mille hommes aux registres. La moitié environ possédait un arc ou une arme quelconque. On envoya des messagers aux quatre coins de la région pour ordonner à tous ceux en âge de combattre de rejoindre Altor dans les trois semaines. Reva insista pour qu'on ajoute un paragraphe promettant l'asile à tous dans les murs de la cité. Veliss protesta avec

les mêmes arguments que le seigneur Arentes, mais le Vassal trancha.

— Si nous ne pouvons offrir notre protection à notre peuple, expliqua-t-il, quelle loyauté en attendre ?

Reva ne put s'empêcher de remarquer son expression vaguement calculatrice à cet instant, et se demanda s'il se servait de son intervention à ses fins propres.

Tous les jours, des bûcherons partis en expédition dans les bois en rapportaient du frêne et du saule à tailler en flèches. Les forgerons travaillaient avec acharnement pour produire les pointes. On faisait des réserves de nourriture ; bientôt, les entrepôts marchands furent pleins à ras bord de grain, on se mit à le stocker dans le manoir même. Le Vassal envoya au Lecteur une note demandant la permission d'utiliser les caves de la cathédrale et obtint pour seule réponse un sec : « La Demeure du Père n'est pas une grange. »

Du reste, le siège annoncé n'avait guère d'effets sur la routine du saint homme. Avec ses évêques, il accomplissait toujours sa procession quotidienne sur le parvis, même si moins d'hommes qu'auparavant s'agenouillaient sur son passage, occupés qu'ils étaient par la myriade de tâches assignées par dame Veliss. Les autres cérémonies religieuses avaient lieu comme avant, souvent devant des bancs vides. Certains rapportèrent que les sermons étaient plus virulents que d'ordinaire.

— Il ne parle jamais de la guerre, expliqua un garde du Palais à Reva qui, avec Arken, l'aidait à transporter des brassées de flèches sur les remparts. On dirait qu'il préfère le Livre Sixième par les temps qui courent.

Le Livre du Sacrifice.

— Un passage en particulier ? demanda-t-elle.

— Euh... voyons, c'était quoi la fois dernière ?

Le soldat déposa sa charge sur la pile de plus en plus impressionnante. Ils étaient au-dessus de la grande porte.

— Le verset où les enfants d'Altor ont refusé de l'abandonner quand la foule enragée est venue le chercher.

— « Les lames des infidèles brillaient clair sous la Lune », récita Reva. « Le sang des martyrs plus clair encore. »

— C'est bien celui-là. J'peux pas dire que ça me transporte tellement, toutes ces histoires, mais ma femme insiste pour qu'on y aille. Le Lecteur d'avant, lui, on aurait pu l'écouter toute la sainte journée. Il savait faire chanter les livres.

Les nouvelles recrues commencèrent à affluer à la fin de la première semaine. Une centaine par jour d'abord, puis quatre cents, beaucoup accompagnées de leurs familles. La plupart des hommes âgés avaient des arcs, les plus jeunes en général des épées, voire des haches données par leur père. Beaucoup toutefois n'apportaient avec eux que

des houes ou n'importe quel instrument agricole muni d'une lame. D'autres encore n'avaient rien du tout. Oncle Sentes dut vider l'armurerie du manoir pour satisfaire les besoins d'équipement.

— Je crois que je vais garder celle-là, annonça-t-il en brandissant l'épée de son grand-père.

On emportait les autres pour la distribution.

— Je vais bien abattre deux ou trois Volariens avec ça, pas vrai ?

Il se livra à quelques bottes maladroites sous le regard de Reva.

— Je suis certaine d'en abattre suffisamment pour nous deux, mon oncle, assura-t-elle.

— Oh ! mais non.

Son ton ne souffrait pas d'objection.

— Tu resteras avec dame Veliss et moi tout le temps du siège, ordonna-t-il.

Elle en resta bouche bée.

— Je ne...

— Si, Reva !

C'était la première fois qu'il lui parlait si sèchement. Reva se surprit à reculer devant la colère qui envahissait son visage ridé. Devant cette réaction, Sentes s'adoucit.

— Désolé...

— Je sais combattre ! insista-t-elle. C'est même tout ce que je sais faire. Tout ce que je peux vous offrir, à vous, à tous ces gens.

— Tu te trompes, tu offres bien davantage. Tu apportes l'espoir ! L'espoir que ce pays survivra aux forces qui veulent l'anéantir. Il est hors de question que cet espoir périclite ! J'ai vu ce qu'était la guerre, Reva, personne n'y est à l'abri. Elle prend le fort, le faible, l'habile et le gauche.

Il tendit la main, elle la saisit.

— Le jeune comme le vieux, poursuivit-il. Tu dois me donner ta parole : tu resteras avec dame Veliss et moi.

Il lui tenait gentiment la main et ne la lâcherait pas.

— À vos ordres, mon oncle.

Il serra un peu plus fort puis se tourna vers le manoir.

— Le seigneur des Lames, reprit-elle. Qu'est-ce qui vous rend si certain de sa venue ?

— Tu ne l'es pas, certaine ? Tu le connais mieux que moi...

— Les Confins sont très loin d'ici, personne ne sait quels obstacles il devra franchir. Et tout ce qu'il a reçu des gens de cette ville, c'est de la crainte et de la haine. Pourquoi viendrait-il ?

Sentes mit le bras autour des épaules de Reva et ils se mirent en route dans les jardins. Sur leurs deux flancs, des sacs de grain s'empilaient. On avait dépecé depuis plusieurs jours tous les animaux d'agrément.

— Quand le Haut Rempart est tombé, j'ai trouvé Al Sorna auprès du corps de ton père. Il récitait un des catéchismes de sa Foi. Je ne sais pas pourquoi, mais il avait l'air vraiment bouleversé. Il a aussi donné l'ordre qu'on enterrât comme il convenait les cadavres de tous ses ennemis, sous le regard du Père Universel. Notre peuple a beau détester Al Sorna, je ne crois pas que cette haine soit réciproque. Il viendra, je n'en doute pas ! À nous de faire en sorte qu'il lui reste quelque chose à sauver à ce moment-là.

Elle avait pris l'habitude de s'entraîner presque tous les après-midi avec les soldats du palais : deux ou trois l'attaquaient à la fois avec des lames factices et elle dansait sa danse, paraît tous les coups, en portait plusieurs. Nul ne semblait offensé de se voir défait par une toute jeune fille. En fait, les hommes semblaient trouver son talent réconfortant, certains voulaient même y voir quelque chose de divin.

— Le Père guide votre bras, ma dame ! s'écria le sergent-chef après qu'elle eut envoyé deux autres de ses hommes l'un dans les jambes de l'autre.

Il s'appelait Laklin, c'était un solide vétéran de batailles menées contre des hors-la-loi et autres rebelles. Il avait connu celle du Gué de l'Eauverte. C'était le premier Cumbraélien qu'elle ait rencontré – à part le Lecteur – presque aussi versé qu'elle dans la lecture des Dénaires.

— « Les Fidèles n'ont pas à craindre la tempête de la guerre ni les armes des méchants, car le Père ne permettra pas qu'ils soient défaits. »

« Ni qu'ils apportent la guerre aux Infidèles. »

Telle était la citation complète, mais Reva estima préférable de ne pas la prononcer à haute voix.

Elle remarqua alors au bord de l'esplanade une nouvelle compagnie de recrues qui donnaient leurs noms à une dame Veliss apparemment éreintée. On la voyait par toute la ville, suivie de deux assistants chargés d'une masse de rouleaux et de registres ; elle signait des réquisitions au nom du Vassal, assurait l'inventaire des troupes et des provisions et, le soir, transcrivait tout dans un unique gros volume relié de cuir. Reva l'avait vue plus d'une fois à la bibliothèque du manoir, affalée sur l'impressionnant ouvrage, en train de ronfler doucement. Pour l'heure, elle remarqua son expression soupçonneuse alors qu'elle notait le nom de l'homme en face d'elle, un archer à la tête d'environ trente combattants.

Bren Antesh, se rappela-t-elle. *Il a tenu parole.*

Elle s'inclina devant le sergent et prit congé, rejoignit Veliss et vit qu'elle lançait un regard peu amène à Antesh.

— Pas d'autres noms ? demanda-t-elle d'un ton appuyé.

L'homme, l'air étonné, secoua la tête.

— Quel autre nom aurais-je donc, ma dame ?

— Je peux penser à quelques-uns.

— Capitaine Antesh, n'est-ce pas ? intervint Reva. Mon oncle sera heureux de vous voir fidèle à votre parole.

L'archer adressa à la jeune fille un bref regard appréciateur avant de s'incliner profondément.

— Dame Reva, je suppose...

— En effet. Si dame Veliss en a terminé avec vous, je vous montrerai où vous placer sur les remparts.

Veliss prit le bras de Reva et l'entraîna un peu à l'écart.

— Ne faites pas confiance à cet homme, l'avertit-elle à voix basse. Il n'est pas qui il prétend être.

Reva fronça les sourcils.

— Il répond à l'appel de son Vassal et respecte une promesse qu'il a solennellement faite. Je ne vois pas là les agissements d'un homme dont il faut se méfier.

— Restez sur vos gardes avec lui, ma chérie, c'est tout.

L'accent de Veliss était soudain plus âpre, ses voyelles moins policées, quand elle saisit la main de la jeune fille.

— Vous savez beaucoup de choses, poursuivit-elle, mais pas tout. Bien loin de là.

Le regard et la voix intenses de son aînée firent soudain, de manière bien malvenue, battre plus fort le cœur de Reva.

— Ce que je sais, c'est que cet homme vient combattre pour ce pays, répliqua-t-elle en se dégageant. Comme des milliers d'autres... Il n'y a pas de sacs d'or ou de bons chevaux prévus pour eux.

— Vous savez très bien pourquoi j'ai dit ça, ce soir-là.

— Je sais que nous n'avons guère le loisir de nous laisser aller à ce genre de soupçons. Quelle priorité tenez-vous à leur accorder ?

Veliss soupira et sortit du paquet de documents qu'elle portait une lettre pliée et encore scellée qu'elle tendit à la jeune fille.

— On dirait que votre oncle avait prévu le retour loyal du capitaine. Il a ordonné qu'on le fasse seigneur commandant des archers. C'est lui qui choisira où s'installer sur le rempart.

— Seigneur Antesh..., rêvassa l'homme à haute voix en longeant le chemin de ronde avec Reva. Au moins ça fera plaisir à ma femme ! On pourra peut-être acheter ce pré dont elle me rebat les oreilles.

— Elle n'est pas avec vous ?

— Je l'ai envoyée avec les enfants en Nilsaël. Ils doivent se rendre à Port-gelé et puis, si cette cité tombe, jusqu'aux Hauts Confins où j'ai des raisons de penser qu'ils seront bien accueillis.

— J'ai cru comprendre que là-bas le Seigneur de la Tour avait une

dette envers vous...

— Il les accueillera parce que ce seront des réfugiés. Telle est sa nature. Tout ce qu'il a pu y avoir comme dette entre nous a été rendu caduc par la guerre.

— Mon oncle est sûr qu'il va nous venir en aide.

L'homme eut un petit rire.

— Dans ce cas, je plains les Volariens qui devront l'affronter !

Il se plaça entre deux merlons. Le mur lui arrivait à hauteur de poitrine. Le regard empreint d'une profonde concentration, il observait l'allée pavée qui menait à la grande porte.

— On comprend pourquoi la ville a toujours tenu bon..., fit-il remarquer. Elle n'est accessible que par cet étroit chemin et en toute saison la rivière autour est trop profonde pour qu'on la franchisse à gué.

— Le seigneur commandant Arentes est convaincu que la bataille se remportera sur les remparts.

— Vous-même n'en semblez pas aussi certaine, ma dame.

— Tout le monde dit qu'il a suffi d'une nuit à Castelvarin pour tomber. La plus grande cité du royaume défaite, le roi tué, sa troupe vaincue en quelques jours... Je ne sais pas grand-chose des armées et des guerres, mais ce genre d'activité ne s'improvise pas. Il faut des mois, voire des années de préparation.

L'homme lui jeta un coup d'œil assez surpris, mais également soulagé.

— Je me réjouis que notre Vassal ait si bien choisi son successeur, ma dame ! À votre avis, donc, les Volariens ont également prévu depuis longtemps leur assaut contre nous ?

— Peu de gens savent que, la nuit même après la demande que vous avez déposée auprès de lui, Sentes Mustor a été l'objet d'une tentative d'assassinat. Si elle avait abouti, tout le pays serait à présent désorganisé, personne ne s'occuperait de mettre sur pied la défense de la cité.

— Ces meurtriers n'étaient pas bien habiles pour échouer dans leur mission.

— On peut dire ça.

— Si vous avez raison, ma dame, après l'échec de leur plan les Volariens n'auront guère d'autre solution que nous assiéger.

— Peut-être... ou peut-être n'avons-nous pas encore une vue globale de leurs desseins. Dites-moi, que savez-vous des Fils du Justelame ?

Le regard d'Antesh s'assombrit. Il se tourna face à la rivière.

— Ce sont des disciples fanatiques de votre défunt père, d'après ce qu'on m'a raconté. Ils n'ont pas rencontré tellement de soutien dans les comtés du Sud, les gens y ont une vision plutôt pragmatique de la religion. Vous les croyez impliqués dans cette affaire ?

— Ils le sont, je le sais.

Elle le regarda parcourir des yeux le fleuve, d'une berge à l'autre. En bon archer, sans aucun doute, il calculait les portées possibles.

— Pourquoi dame Veliss se méfie-t-elle tant de vous ? demanda-t-elle enfin.

— Je peux vous jurer que ce n'est pas à cause d'une quelconque appartenance aux Fils du Justelame.

Il se tourna vers Reva et, pour la première fois, remarqua son arc en orme blanc. Il haussa les sourcils.

— Par la vision du Père, ma dame, où l'avez-vous trouvé ?

Elle leva l'arme pour qu'il la voie mieux et haussa les épaules.

— Je l'ai acheté à un berger ivre, expliqua-t-elle.

Antesh, comme intimidé, tendit la main.

— Me permettez-vous ?

Elle lui tendit l'objet. Intriguée, elle observa l'homme qui l'examinait de bout en bout, parcourait du doigt les dessins gravés sur le bois. Il fit vibrer la corde et sourit.

— Dire que je les croyais tous perdus...

— Vous connaissez cet arc ?

— De réputation seulement. Enfant, j'ai eu l'occasion de manier l'un de ses petits frères. Je n'ai jamais envoyé de flèche sur une plus belle trajectoire.

Il secoua la tête et lui rendit l'arme.

— Vraiment, vous ne savez pas ce que vous avez là ?

Elle ne pouvait que secouer la tête.

— Le berger dégoisait des billevesées sur de hauts faits d'armes pendant une antique guerre. Je n'écoutais pas trop.

— Eh bien, peut-être ne s'agissait-il pas entièrement de billevesées, parce que c'est bien pendant une guerre que furent perdus les cinq arcs d'Arren... en fait, pendant la guerre qui a adjoint ce pays au royaume. Ma dame, vous avez dans votre main une véritable légende cumbraëline.

Reva baissa les yeux sur son arc. Elle avait plus d'une fois admiré les dessins qui l'ornaient, et savait qu'il s'agissait d'une arme excellente, de là à parler de légende... Elle se demanda si elle n'était pas victime d'une plaisanterie, si le vétéran n'était pas en train de taquiner une toute jeune et impressionnable recrue.

— Ah bon ? demanda-t-elle, le sourcil haussé.

— Mais oui, assura Antesh sans la moindre trace de moquerie dans la voix.

Il plissa le front et se redressa. Il avait le regard plus perçant que jamais, et le faisait courir sur Reva des pieds à la tête.

— Le sang des Mustor porteur d'un arc d'Arren, prononça-t-il doucement.

Au bout de quelques instants, il cilla, se détourna d'un seul coup et brandit sa propre arme.

— Ma dame, je vais me livrer à mes occupations seigneuriales, annonça-t-il.

— J'aimerais en savoir davantage ! l'appela-t-elle alors qu'il s'éloignait. Qui est cet Arren ?

Il se contenta de lever poliment la main, sans s'arrêter.

Les éclaireurs revinrent au rapport le lendemain. Dans les appartements du Vassal, deux cavaliers éreintés narraient leur histoire à leur commandant en chef et à ses capitaines.

— Les territoires frontaliers brûlent, monseigneur ! commença le plus âgé. Partout les gens fuient vers le sud, et chacun avait à nous raconter de nouveaux récits de massacres et d'atrocités. Il y avait d'innombrables rumeurs, toutes plus délirantes les unes que les autres, mais il en ressort clairement que le roi est mort et Castelvarin tombé avec tout Asraël, ou peu s'en faut.

— Des nouvelles de la princesse Lyrna ? demanda Sentes. J'avais entendu dire qu'elle était chez les Lonaks pour une absurde mission de paix.

Le soldat secoua la tête.

— On dirait bien qu'elle est revenue à la capitale le jour même où la flotte volarienne arrivait, monseigneur. Il semble que le palais ait brûlé avec tous les Al Nieren.

— Avez-vous rencontré des troupes de la Garde du Royaume ? voulut savoir dame Veliss.

— Quelques hommes égarés, ma dame. Des soldats perdus, hagards, sans armes ni armure, fuyant vers le sud à toutes jambes. Hier, pourtant, nous sommes tombés sur une brigade hétéroclite qui semblait encore plus ou moins prête à en découdre... une centaine de têtes environ. Nous leur avons dit de venir ici.

— Et les Volariens, demanda le Vassal, les avez-vous vus ?

L'homme hocha la tête.

— L'avant-garde seulement, monseigneur. Je dirais que, six jours auparavant, ils se trouvaient environ à quinze kilomètres au sud de la frontière. Mon estimation est de trois mille cavaliers et deux fois plus de soldats d'infanterie légère. Ils avancent vers le sud à bonne allure.

— Nos troupes se montent à présent à treize mille hommes environ, monseigneur, rappela le seigneur Arentes. Nous disposons au moins d'un avantage provisoire.

— Mais à peine la moitié est suffisamment entraînée, indiqua Antesh. Nous n'avons que quelques centaines de chevaux. Impossible de livrer bataille à découvert.

— Nous ne nous y risquons pas, décida oncle Sentes d'un ton

péremptoire alors que le seigneur Arentes inspirait, prêt à reprendre la parole. Merci, mes braves ! dit-il aux éclaireurs. Allez vous chercher quelque chose à manger aux cuisines, et dites au chef que vous avez droit à du rouge du Val de Malt.

Dame Veliss fut la première à parler après le départ des soldats :

— Cette avant-garde, cela doit représenter un cinquième de leur armée ?

— Plutôt un dixième, estima Antesh. Même si la moitié seulement des histoires qui viennent d'Asraël sont vraies, ils ont dû faire appel à d'énormes forces pour soumettre ainsi tout ce pays.

— Et avec la trahison du seigneur Darnel, ils n'ont pas besoin de sécuriser leur front nord, déclara le Vassal. Certes, ils devront installer des garnisons dans les villes occupées et consacrer des troupes au pillage du territoire... mais il ne faut pas nous faire d'illusions. L'armée qui marche sur Altor nous est très supérieure en nombre.

Il se tourna vers Antesh.

— D'où, bien sûr, la question : Avons-nous assez de flèches ?

L'archer adressa à son commandant un rictus navré.

— Selon mes estimations, il nous en faudrait au moins quatre fois plus, monseigneur.

— Les artisans spécialisés travaillent déjà d'arrache-pied, annonça dame Veliss. Je leur ai fait adjoindre tous les charpentiers et autres travailleurs du bois de la cité.

— Enrôlez-en davantage, ordonna Sentes. Les oisifs non employés à fabriquer des flèches ne recevront désormais plus de rations jusqu'à ce qu'ils s'y mettent. Seigneur Arentes, envoyez la moitié de vos soldats dans la forêt pour qu'ils en rapportent tous les arbres, tous les arbrisseaux qu'ils seront capables d'abattre dans le peu de temps qui nous reste.

— Il ne s'agit pas seulement de bois, monseigneur, objecta Antesh. Nous aurons aussi besoin de fer pour les pointes.

— Cette cité nage dans le fer ! J'en vois autour de chaque fenêtre, dans chaque gouttière et chaque balustrade. Pillez ce manoir, prenez-y toutes les marmites, casseroles et bibelots que vous voudrez. Ensuite vous vous occuperez du reste de la cité.

Il s'interrompt et, le teint soudain blême, reprit son souffle.

— Mon oncle ? s'inquiéta Reva qui s'approcha de lui.

Il lui sourit, tapota la main qu'elle avait posée sur son bras.

— Ton oncle est vieux, ma merveilleuse nièce. Il est fatigué.

Il se leva et s'appuya sur elle. Reva sentit qu'il tremblait.

— Et puis voilà des heures que je n'ai rien eu à boire ! ajouta-t-il à l'adresse de ses capitaines, ce qui lui attira quelques rires forcés. Messires, vous avez vos ordres. Veuillez vous employer à les suivre.

Reva et dame Veliss l'aidèrent à monter l'escalier jusqu'à ses

appartements.

— La bouteille bleue, ma dame, voulez-vous ? demanda-t-il.

Elle alla la lui chercher, il la porta à ses lèvres, la vida, eut un faible sourire puis se plia en deux, tordu de douleur. Le flacon vide rebondit sur le tapis.

— Je ramène frère Harin au plus vite ! s'écria Veliss.

Elle sortit en toute hâte.

Reva s'agenouilla devant son oncle, saisit ses mains tremblantes.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle. Quel est votre mal ?

Il hoqueta, l'air fuit ses poumons. Il souriait toujours.

— Ma vie, Reva. C'est ma vie, mon mal.

Frère Harin referma la porte derrière lui, l'air grave. Veliss et Reva l'attendaient dans le couloir.

— J'ai doublé sa dose, annonça le soignant. Avec un flacon entier d'andrinople, la douleur devrait se calmer.

— Vous disiez qu'avec le remède il pourrait vivre encore plusieurs années, dit dame Veliss.

— S'il se reposait, ma dame. Pas en temps de guerre... L'épuisement aggrave son état.

— Quel état ? demanda Reva.

Harin jeta un coup d'œil à Veliss qui hocha la tête à contrecœur.

— En son temps, votre oncle a bu énormément de vin, ma dame, expliqua le frère. Plus, en fait, que j'aurais cru possible pour survivre jusqu'à cet âge.

— Mais il n'a même pas soixante ans, chuchota-t-elle.

— Les spiritueux ont un effet désastreux sur les organes. Le foie notamment.

— Et s'il arrêta ? proposa Veliss. S'il cessait complètement, d'un seul coup, de boire du vin ? Plus une goutte !

— Cela le tuerait, assura Harin sans se perdre en fioritures. Son corps a besoin de ce poison qui le tue.

— Combien de temps encore ? voulut savoir Reva.

— Avec du repos, six mois peut-être. Au plus.

Six mois... je ne le connais que depuis trois, à peine.

— Merci, mon frère, dit-elle tandis qu'une larme coulait lentement sur sa joue. Veuillez nous laisser.

Il s'inclina.

— Je repasserai demain.

Veliss s'approcha de Reva, lui effleura la main.

— Il ne voulait pas que tu le saches...

La jeune fille s'écarta et essuya la larme sur son visage.

Cela suffit, décida-t-elle. Assez de pleurs.

— Le stock de grain, reprit-elle, le ton impassible. Combien de

temps devrait-il durer ?

Veliss hésita puis répondit d'une voix claire :

— Avec la population qui a augmenté, quatre mois peut-être. Moyennant un rationnement sévère.

— Envoyez en mission la Garde du Palais. Tout ce qu'on peut trouver comme nourriture, chaque vache, chaque cochon ou chaque poulet à soixante-dix kilomètres à la ronde devra être rapporté ici. Les champs non moissonnés seront brûlés, les puits empoisonnés, tout ce qui peut aider l'ennemi détruit.

— Mais les gens dans ces fermes...

— Qu'ils viennent ici, le Vassal leur garantit sa protection. Ou bien qu'ils tentent leur chance avec les Volariens.

Elle se dirigea vers la porte des appartements du vieillard.

— Je voudrais discuter en privé avec mon oncle.

Elle le trouva assis à son bureau, un verre de vin près de lui, l'épée de son grand-père appuyée contre le meuble. Plume à la main, il écrivait sur un parchemin.

— Mon testament, expliqua-t-il tandis que Reva refermait l'huis. Je me suis dit que c'était le moment.

— Vous pouvez laisser les livres à Veliss.

— En fait, je connais un bout de terre dans le Nord qu'elle a toujours beaucoup aimé. Avec une grande maison agréable, un parc bien entretenu.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Il poussa un soupir, posa sa plume et se tourna vers elle.

— J'avais peur de te faire fuir... Je n'aurais pas pu te le reprocher !

— Ce qui ne vous empêche pas de me faire ce cadeau empoisonné.

Il prit son verre et le porta à ses lèvres.

— Sais-tu ce que les chiffres de Veliss montrent ? Je suis le meilleur Vassal que ce pays ait eu. Dans notre histoire, sous aucun seigneur on n'a produit tant de vin, on n'a connu une telle prospérité ni une période si longue de paix et d'harmonie. M'en sera-t-on reconnaissant quand j'aurai disparu ? Non, bien sûr, je resterai à jamais l'ivrogne esclave des putains avec son frère dément. Mais toi, Reva, tu auras sauvé Cumbraël ! Tu es la grande guerrière, envoyée par le Père Universel Lui-même, qui a ouvert grandes les portes de la cité et donné à tous un abri face à la vile tempête hérétique. Je croyais que cela prendrait des années pour que ce peuple te donne son cœur. Grâce aux Volariens, il aura suffi de quelques mois.

Saisie par ce sinistre humour, elle secoua la tête.

— Et moi qui prenais Veliss pour la comploteuse... C'était vous, finalement.

Il poussa un grognement faussement indigné.

— Tâche de ne pas haïr ton vieil oncle. Je ne voudrais pas gagner

les Prés avec une telle pensée en tête.

Elle alla vers lui, mit les mains sur ses épaules et lui planta un baiser sur le crâne.

— Je ne vous hais pas, espèce de vieil ivrogne imbécile.

Les premiers Volariens étaient là trois jours plus tard. Vers midi, une troupe de cavaliers se montra à l'horizon et ne s'attarda pas plus de quelques minutes avant de disparaître. Reva envoya des éclaireurs à sa poursuite et ordonna qu'on dépêche à la ronde des hommes à cheval avec mission de faire se hâter ceux qui voulaient encore se réfugier et de rappeler en ville les expéditions parties chercher du bois et des provisions. Les éclaireurs revinrent quelques heures plus tard : l'avant-garde volarienne se trouvait à un peu plus de vingt kilomètres. Reva attendit jusqu'à la nuit. Quand les derniers fuyards dépenaillés eurent passé la grande porte, elle la fit clore.

— Devons-nous aller chercher le Vassal ? lui demanda Antesh.

Ils étaient tous deux au sommet du bastion situé au-dessus de la grande porte, ils regardaient l'allée pavée se perdre dans l'obscurité.

— Laissons-le dormir, décida-t-elle. Je pense qu'il aura beaucoup à faire demain matin.

Ils arrivèrent alors que le soleil se levait sur les collines à l'est. La cavalerie d'abord, à une allure mesurée, des rangs de soldats soignés et disciplinés. Ils traversèrent la plaine de l'autre côté de l'allée pavée. L'infanterie suivait, avec à sa tête des régiments à la formation impeccable, qui marchaient d'un pas d'une uniformité surnaturelle ; ceux derrière étaient moins réguliers. La troupe volarienne se disposa avec une rapidité et une précision qui trahissaient des années d'entraînement : cavalerie sur les flancs, infanterie d'élite au centre, régiments un peu relâchés à l'arrière.

— Ce sont des soldats esclaves à l'avant, expliqua Veliss. Ils les appellent Varitaï. Derrière, de simples conscrits ou Épées Franches. J'ai lu ça dans un livre, ajouta-t-elle parce que Reva lui jetait un coup d'œil intrigué.

— Ils ont des esclaves dans leur armée ? s'étonna la jeune fille.

— Toute leur société est établie sur l'esclavage, précisa son oncle. Telle est la marchandise qu'ils viennent chercher ici.

Il avait sur les épaules une lourde cape. Il respirait mal, s'appuyait sur l'épaule de Reva, mais ses yeux bordés de rouge avaient toujours la même lueur d'intelligence.

— Aucun engin de guerre, fit remarquer Antesh. Pas d'échelles non plus.

— Ils seront là le moment venu, je n'en doute pas, commenta le Vassal. Pour l'heure, je pense qu'ils vont essayer de nous épouvanter.

Reva suivit son regard. Un cavalier avait quitté le gros des troupes

pour arriver au galop sur l'allée pavée. Il fit arrêter son cheval à plus de cent pas de la porte et leva la tête vers le groupe qui attendait au-dessus. Sa longue cape s'enflait au vent. L'homme de haute taille portait une cuirasse émaillée de noir et tenait dans son poing serré un rouleau. Il croisa le regard du chef de la cité, s'inclina vaguement. Un sourire méprisant sur les lèvres, il entreprit de dérouler son document.

— « Au Seigneur Vassal Sentes Mustor ! » commença-t-il en langue du Royaume. (Il avait un accent mais on le comprenait parfaitement.) « Vous êtes tenu de céder sur-le-champ vos terres, villes et toutes possessions à l'Empire Volarien. Une soumission totale à cet ordre vous vaudra le meilleur traitement pour vous et votre peuple. En échange de votre coopération dans la supervision du transfert du pouvoir aux autorités volariennes, vous recevrez... »

— Seigneur Antesh, dit oncle Sentes, je ne remarque aucun drapeau blanc avec cet émissaire, et vous ?

Antesh crispa les lèvres, secoua la tête.

— Je ne saurais dire le contraire, monseigneur.

— Très bien. Alors...

— « ... un transport rapide vers une terre de votre choix », poursuivait le Volarien, le rouleau devant les yeux. « Ainsi que cent livres en o... »

Il s'interrompit, suffoqué. La flèche d'Antesh avait transpercé parchemin et cuirasse. Il tomba de sa selle et demeura immobile, son document épinglé à la poitrine.

— Parfait, commenta le Vassal en se détournant. Faites-moi savoir quand les autres viendront.

Chapitre 6

VAELIN

Il n'arrivait décidément pas à estimer l'âge de cette Eorhil. Sans doute entre cinquante et soixante-dix ans, déduisait-il de son visage sillonné de rides, de ses lèvres craquelées et du gris ferreux de ses longues tresses. Mais sa minceur, sa robustesse évidente trahissaient en elle une vitalité intacte. Assise en tailleur de l'autre côté du feu, elle gardait le dos bien droit, ses bras nus tendus de muscles nouveaux. Derrière elle la grande assemblée de guerriers Eorhil attendait, certains à terre, la plupart en selle ; plus de dix mille cavaliers venus répondre à l'appel du Seigneur de la Tour. Insha ka Forna avait traduit à Vaelin le nom de la vieille femme, fort inhabituel pour ce peuple dans la mesure où il ne se composait que d'un seul mot : Sagesse.

— Tu demandes beaucoup, homme de la tour, l'avait averti la jeune Eorhil. Jamais autant venus à la fois depuis guerre contre hommes-bêtes. Et avant, eux connaissaient ancien homme de la tour. Toi, non. Sagesse dira.

Ils avaient passé l'essentiel de l'après-midi assis, immobiles, la femme l'observant étroitement à travers la fumée du feu. Elle n'éveillait aucune note de la voix du sang. Elle ne possédait par conséquent aucun Don, du moins aucun que le chant de Vaelin puisse reconnaître.

Dix jours de marche les avaient menés ici, près de ce lac que les Eorhil appelaient Larme d'Argent, une étendue d'eau paisible qui brillait au milieu des vastes plaines et où les guerriers au complet les attendaient déjà.

— Al Myrna souhaitait une existence paisible, rien de plus, déclara enfin Sagesse dans une langue du Royaume parfaite, arrachant un sursaut de surprise à Vaelin. Il avait connu trop de batailles, trop de sang. La guerre lui inspirait une infinie lassitude. Et c'était cette lassitude qui lui valait notre confiance. Il faut de l'énergie pour avoir soif de combats, et vous, Vaelin Al Sorna, ne manquez certainement

pas d'énergie.

— Sans doute. Mais j'ai moi aussi connu trop de batailles. Il me coûte de repartir à la guerre, en entraînant tant d'hommes derrière moi.

— Alors pourquoi le faire ?

— Pourquoi quiconque doué de raison part-il en guerre ? Pour protéger ce qui le mérite, et détruire ce qui ne le mérite pas.

— Les Volariens veulent anéantir votre terre natale, mais celle-ci se trouve bien loin d'ici.

— Votre sœur de la forêt a lu dans leurs cœurs : ils ne se contenteront pas de mon pays. J'ai vu ce qu'ils ont fait subir aux peuples de la Banquise. Ils s'empareront de tout ce qu'ils pourront trouver, ils voleront les Seordah, les Lonaks... et les vôtres.

— Et si nous vous confions nos guerriers, la fine fleur de notre jeunesse, combien nous reviendront ?

— Je l'ignore. Beaucoup périront, je ne puis le nier. Mais ce que je sais, c'est que les Eorhil finiront par affronter les Volariens, soit sur ces plaines soit dans mon royaume.

— Pour atteindre votre pays, nous devons traverser la forêt. Les Seordah le permettront-ils, selon vous ?

— J'attends d'eux qu'ils respectent la prophétie de la vieille aveugle.

Ce fut au tour de Sagesse de sursauter. Elle plissa les yeux et se raidit.

— Vous l'avez vue ?

— Je lui ai même parlé.

Un tressaillement parcourut les lèvres de l'Eorhile et Vaelin comprit qu'elle réprimait un mouvement de peur. Après quoi elle se releva en marmonnant :

— Nous avons mal choisi votre nom.

Comme elle tournait les talons pour rejoindre les siens d'un pas raide, elle lança par-dessus son épaule :

— Nous chevaucherons avec vous.

— « Sagesse », lut lentement Vaelin, en détachant soigneusement chaque syllabe.

— Très bien, le félicita Dahrena. Et là ?

Son doigt se posa sur le mot suivant.

— « A... pprouve » ?

Elle sourit.

— Excellent, monseigneur. Encore quelques semaines et vous n'aurez plus du tout besoin de moi !

— Cela m'étonnerait fort, ma dame.

Il se laissa aller sur sa chaise et bâilla. L'entraînement du soir s'était

révélé difficile : bien trop d'hommes peinaient encore à manœuvrer de conserve, certains incapables de distinguer leur droite de leur gauche, leur maladresse aggravée par la fatigue de la marche forcée que Vaelin leur imposait pendant la journée. Il n'avait pourtant pas le choix. S'ils voulaient avoir une chance face à un ennemi discipliné, il devait les former coûte que coûte.

La troupe se trouvait à quatre jours de marche du lac. Les Eorhil partaient en éclaireurs et protégeaient ses flancs tandis qu'elle avançait vers la forêt au sud, à une semaine de marche à peine. Comme Dahrena s'inquiétait de n'avoir encore croisé aucun Seordah, il la réconfortait du mieux qu'il pouvait, affichant bien plus d'assurance qu'il n'en ressentait.

Tu comptes leur annoncer que tu as croisé un jour une vieille aveugle qui vivait il y a des siècles de ça, et tu espères qu'ils t'accueilleront à bras ouverts ? s'angoissait-il. Tu crois vraiment que ce sera si facile ?

Mais la voix du sang persistait : la route vers le Royaume passait par la forêt. Alors il y menait son armée, entraînait ses hommes deux heures chaque matin et deux heures chaque soir, supportait stoïquement les grognements de ses capitaines dubitatifs et consacrait avant de dormir une heure bénie à apprendre à lire en compagnie de dame Dahrena.

Plus il progressait et plus il trouvait de plaisir dans la lecture. Il saisissait à présent le goût de la poésie qu'avait voulu lui transmettre sa mère, alors même que l'inconsistance flagrante des catéchismes lui sautait aux yeux lorsqu'il les consultait. Il n'en éprouvait que davantage d'admiration pour le don de frère Harlick. Quelle chance, quelle richesse que d'avoir comme lui une bibliothèque entière dans la tête !

Dahrena, assise à la même table que lui, inscrivait les derniers mots du traité officialisant le ralliement des Eorhil à leur cause. Ils y avaient inclus une clause supplémentaire : la reconnaissance solennelle du droit imprescriptible de ce peuple à disposer des steppes du Nord. Le document devait bien entendu être ratifié par le monarque du Royaume Unifié, à condition qu'ils parviennent à en trouver un. Vaelin avait ordonné à frère Harlick de dresser la liste de tous ceux qui pourraient légitimement réclamer ce titre si jamais la lignée Al Nieren se révélait éteinte. Cette liste ne comportait en fin de compte que quatre noms.

— Presque toute la famille du roi Janus a été emportée par la Main Rouge, expliqua Harlick. La plupart des survivants ont trouvé la mort pendant les guerres d'Unification. (Il tendit la liste à Vaelin.) Voici les derniers parents vivant encore dans le Royaume, à ma connaissance. Mais cela fait des années que j'ai quitté le pays.

— Quelqu'un qui sort du lot ? s'enquit Vaelin.

Harlick réfléchit.

— Le seigneur Al Pernil, s'il est encore de ce monde, est réputé pour son haras. Monseigneur, vous devriez peut-être envisager la possibilité qu'il ne reste plus aucun héritier au trône du Royaume Unifié. En pareil cas, il faut savoir considérer d'autres options.

— Des options ?

— Le Royaume n'est rien sans un souverain. En ces temps troublés, le peuple se tournera vers l'homme le plus fort pour le diriger, sans se préoccuper de son extraction ni de son rang.

Vaelin étudia le visage de Harlick, à l'affût d'une lueur retorse dans son regard annonciatrice d'une énième manigance.

— Faut-il voir ici une nouvelle manifestation de votre abnégation et de votre légendaire honnêteté, mon frère ?

— Non, seulement le fruit des réflexions d'un homme cultivé, monseigneur.

— Eh bien, veuillez limiter vos réflexions aux sujets que je vous demande d'examiner.

Il se dirigea ensuite vers la table des cartes et ses yeux tombèrent sur la cité d'Altor. Comme toujours quand il pensait à Reva, sa mélodie mentale se mit à enfler. Mais dernièrement la note de ce chant s'était modulée, empreinte d'une tournure de plus en plus menaçante.

Ils viennent pour elle, comprit-il. Et elle ne s'enfuira pas.

— La population d'Altor ? demanda-t-il à Harlick.

— Le recensement royal d'il y a dix ans porte son total à quelque quarante-huit mille âmes, répondit le frère dans l'instant. Cependant, en cas de siège, on peut s'attendre à voir doubler ce nombre. (Il marqua une pause.) Vous souhaitez vous y rendre ?

— Aussi vite qu'il sera humainement possible.

— Mais la distance...

Vaelin secoua la tête.

— Sans importance. Nous marchons sur Altor, quand bien même nous n'y trouverions que des ruines fumantes. Ce sera tout pour l'instant, mon frère.

Après quatre jours de marche supplémentaires, une ligne sombre et irrégulière apparut à l'horizon. Elle se fit plus nette à mesure qu'ils avançaient, révélant une haute muraille d'arbres s'élevant de toutes parts aussi loin que portait le regard. Vaelin ordonna à son armée d'installer le campement à moins d'un kilomètre de la forêt, puis s'inclina devant Dahrena.

— Permettez-moi de vous escorter chez vous, ma dame.

Nortah approcha sur son cheval, flanqué de Danseneige.

— Nous devrions vous accompagner, estima-t-il. La vue d'un tigre

de guerre devrait dissuader toute tentative d'agression.

— Cette vue risque plutôt de la provoquer, avertit Dahrena. De toute manière, mon peuple ne nous fera aucun mal. J'en suis certaine.

Elle considérait pourtant la forêt d'un œil inquiet, manifestement peu convaincue par ses propres paroles.

— Et si vous ne revenez pas ? insista Nortah.

Vaelin fut tenté de répondre à la légère, mais l'incertitude de la jeune femme le décida à prendre l'hypothèse au sérieux.

— Dans ce cas, je te nomme mon successeur, mon frère. Tu ramèneras l'armée à la tour et te prépareras à un siège.

— Crois-tu vraiment que ces gens suivront un malheureux maître d'école ?

— Un maître d'école assisté par un tigre de guerre ? Je n'en doute pas.

Vaelin punctua sa répartie d'un grand sourire, puis éperonna Flamme.

La voix du sang enfla tandis qu'ils approchaient de l'orée des bois, chargée non pas d'une mise en garde, mais d'une note accueillante. Elle finit même par s'adoucir en bienveillante mélodie quand les arbres se refermèrent sur eux. L'air était frais et humide, porteur de cette myriade d'effluves qu'exhalent toutes les forêts. Dahrena brida sa monture et mit pied à terre, le visage levé vers les hautes frondaisons, les yeux clos, un léger sourire flottant sur les lèvres.

— Tu m'as manqué, chuchota-t-elle.

Vaelin quitta sa selle à son tour et laissa Flamme brouter un carré de hautes herbes. Comme il balayait du regard les arbres alentour, il remarqua la silhouette d'un homme immobile, debout entre deux ormes. Un homme qui l'observait, l'air ombrageux.

— Hera !

Sur ce cri de joie sincère, Dahrena courut vers le Seordah pour lui sauter dans les bras.

Malgré cette embrassade, le sourire forcé de l'homme quand elle le relâcha trahissait un malaise certain. Ses longs cheveux grisonnants ramenés en arrière révélaient un nez aquilin, dont la vue éveilla en Vaelin de lointains souvenirs.

— Hera Drakil, dit-il en s'approchant. Un ami du Seigneur de la Tour Al Myrna. Je me présente...

— J'ai entendu parler de toi, *Beral Shak Ur*, l'interrompit Hera Drakil d'une voix claire à l'accent prononcé. Et moi qui espérais chasser dans le temps du rêve quand ton ombre s'abattrait sur cette forêt...

— Je viens en ami.

— Tu viens en guerrier, comme toujours avec les Marelím Sil.
(D'une main douce, le Seordah vint caresser la joue de Dahrena avant

de se détourner.) Viens. La pierre attend.

Douze chefs seordah le jaugeaient du regard, cinq femmes et sept hommes alignés, tous à peu près de l'âge de Hera Drakil qui avait rejoint leur rang. Il les avait guidés sur plusieurs kilomètres jusqu'à une petite clairière, au centre de laquelle se dressait une pierre de granit taillé identique en tout point à celle qu'il avait trouvée dans la Martishe, quoique bien mieux préservée des assauts du temps, du lierre et des intempéries. Sous les arbres au-delà, il distingua quantité d'autres Seordah. S'il ne pouvait apercevoir leurs visages plongés dans l'ombre, il repéra sans mal les arcs et les gourdins brandis par ces silhouettes mouvantes. *Des guerriers, songea-t-il. Des guerriers sur le qui-vive.*

Vaelin et Dahrena vinrent s'asseoir face aux regards bien peu amènes des douze chefs. Une femme aux cheveux ornés d'une plume de corbeau prit alors la parole :

— Nul ne vous a autorisé à entrer ici, traduisit Dahrena. Et pourtant vous voilà. Elle vous demande de leur donner une raison de ne pas vous tuer.

— Je suis venu solliciter votre aide, dit Vaelin, laissant à sa compagne le soin de communiquer sa réponse aux chefs. Un ennemi redoutable s'en est pris à mon peuple. Il ne tardera pas à envahir la forêt, pour y apporter feu et douleur...

Hera Drakil leva la main et Vaelin se tut, laissant le Seordah parler dans sa langue.

— Les vôtres n'ont pas réussi à nous arracher la forêt, traduisit Dahrena. Ils ont pourtant essayé. Pourquoi devrions-nous trembler devant ces nouveaux venus quand nous n'avons rien à craindre de vous ?

— Mon peuple a fini par trouver plus judicieux d'aboutir à une paix. Une forme de sagesse qui échappe complètement à notre ennemi. Demandez à votre sœur, elle a vu dans leurs cœurs.

Le chef tourna son attention vers Dahrena qui hocha la tête, puis se lança dans une longue explication en seordah, révélant sans aucun doute ce que son Don lui avait appris du sort de Castelvarin et de la nature profonde des Volariens.

— Un ennemi d'une cruauté inouïe, en effet, traduisit Dahrena après qu'un autre chef – un homme nouveau au cou ceint d'une queue-de-renard – lui eut répondu. Mais c'est le vôtre, non le nôtre. Les guerres des Marelím Sil n'appartiennent qu'à eux.

Vaelin se tut un moment, le temps de réfléchir à la meilleure manière d'exprimer ce qui, espérait-il, vaincrait leurs réticences.

— Nersus Sil Nin m'a nommé Beral Shak Ur. Croyez-moi quand je vous dis que j'ai rencontré la vieille aveugle, que je lui ai parlée. Elle a

consacré le cours de mon existence. D'autres ici peuvent-ils en dire autant ?

Une ombre d'incertitude passa sur les visages des chefs rassemblés, sans qu'aucun exprime la moindre peur ou stupéfaction. De toute évidence, ils n'étaient pas convaincus.

— Si la vieille aveugle t'a béni, traduisit Dahrena tandis que Hera Drakil pointait le doigt derrière l'épaule de Vaelin, elle t'entendra à présent.

Le Seigneur de la Tour se retourna, contempla la pierre levée quelques secondes durant puis se leva.

— Rien ne vous y oblige, plaida Dahrena en le rejoignant. (Il baissait les yeux sur la surface lisse du plateau, creusé en son centre d'un orifice circulaire.) Laissez-moi leur parler. Ils finiront par m'écouter.

— Pourquoi les priver d'un tel spectacle ? Je les soupçonne de l'attendre depuis un bon moment.

— Vous ne comprenez pas. Les Seordah viennent ici depuis des générations, surtout des vieux et des malades, parfois des aliénés. Tous viennent toucher la pierre dans l'espoir d'obtenir un conseil de la vieille aveugle. Pour la plupart il ne se passe rien. Ils attendent en vain et repartent déçus, mais dans certains cas fort rares... la pierre s'empare d'eux et ne laisse que leur enveloppe charnelle.

— Mais pas vous, lui rappela-t-il. Vous disiez l'avoir rencontrée.

— Après la mort de mon époux... (Son regard glissa sur la pierre, voilé de douleur.) Mon chagrin était tel que ma survie m'importait peu. Je suis venue ici en quête d'une réponse, n'importe laquelle, en quête d'une raison de vivre. Si je ne l'avais pas obtenue, j'aurais volontiers accepté la mort. La vieille aveugle... elle m'a montrée quelque chose qui valait la peine de vivre.

Ses doigts vinrent flotter au-dessus de la surface granitique du socle.

— J'ai fini par réintégrer mon corps, parce qu'elle m'en jugeait digne.

— Dans ce cas, conclut-il en avançant d'un pas, voyons si elle me trouve autant de mérite.

Il plaqua la paume de sa main sur la roche fraîche, mais n'éprouva ni sensation particulière ni modulation de son chant. Quand il leva les yeux, cependant, il découvrit que Dahrena et les Seordah avaient disparu. Il faisait nuit, à présent, et une femme lui tournait le dos, assise devant un feu. Il n'eut pas besoin de voir son visage pour la reconnaître.

— Nersus Sil Nin, la salua-t-il en s'approchant du feu.

Elle était plus âgée que dans son souvenir : de profondes rides creusaient les coins de ses yeux de jaspe et ses cheveux étaient entièrement blancs. Elle cilla et leva la tête vers lui.

— Tu as vieilli, déclara-t-elle. Et ton chant a gagné en puissance.
— Vous m’avez incité à distinguer ses mélodies. J’ai suivi votre conseil.

— Vraiment ? Cela fait si longtemps. Tant d’autres visions ont eu lieu depuis. (Elle plongea la main dans un tas de petit bois à ses pieds et jeta quelques branches dans les flammes.) Tu sers toujours ta Foi ?

— Ma Foi était un mensonge. Mais je crois que vous le saviez.

— Peut-on nommer mensonge ce en quoi l’on croit de tout son cœur ? À travers cette Foi, ton peuple a voulu donner du sens aux nombreux mystères de ce monde. Elle s’égare peut-être, mais prend sa source dans une vérité encore occultée.

Cette créature qui vivait en Barkus... La cruauté de son rire...

— Une âme peut se retrouver prise au piège dans l’Au-Delà.

— Pas toutes, seulement celles dotées d’un Don. Cette puissance, ce feu qui brûle en toi et moi, ne s’éteint pas au seuil de la vie.

— Et lorsqu’il bascule dans l’abîme ? Qu’arrive-t-il alors ?

Les lèvres antiques de la femme esquissèrent un sourire.

— Je crois que je ne vais pas tarder à le découvrir.

— Quelque chose vit là-bas, dans ce néant. Une entité qui s’empare de ces âmes, les corrompt et les emploie à ses propres fins. Cet être les renvoie dans notre monde afin qu’elles s’emparent des corps d’autres Doués.

Elle haussa les sourcils, l’air vaguement surpris.

— Ainsi il a fini par grandir.

— Quoi donc ? Qu’est-ce qui vit là-bas ?

Elle tourna ses yeux aveugles vers Vaelin, ses traits tirés par la peine.

— Je l’ignore. Tout ce que je connais de lui, c’est son appétit. Il a faim.

— Faim de quoi ?

Lorsqu’elle répondit, la certitude absolue dans sa voix ne laissait aucune place au doute.

— De mort.

— Pouvez-vous me dire comment le vaincre ?

Elle ferma les paupières et secoua la tête.

— Malheureusement pas, mais voici ce que je peux t’apprendre : si tu tiens à ce monde et à ses habitants, il te faut le combattre.

Vaelin leva la tête sur la petite portion de ciel visible entre les branches au-dessus de lui et vit les sept étoiles de la constellation de l’Épée. Il déduisit de la position haute des astres qu’il se trouvait en automne, même si la date de cet entretien demeurerait un insondable mystère.

— Est-ce déjà arrivé ? voulut-il savoir. Les miens ont-ils déjà débarqué sur ce continent ?

— Je serai morte depuis longtemps quand cela se produira. J'ai suffisamment souffert de visions de ton époque pour me réjouir de ne pas devoir y assister.

— Et l'avenir ? Celui de cette terre ?

Elle couva longuement le feu du regard, à tel point que Vaelin crut qu'elle garderait le silence, mais elle finit par déclarer :

— Je n'ai pas accès à ton futur, Beral Shak Ur. Après toi, l'avenir cesse d'exister. À mes yeux, tout du moins.

— Et pourtant vous voulez que je combatte ?

— Mon Don n'a rien d'absolu. Bien des événements m'échappent. Et de toute manière, quel choix te reste-t-il ? Abandonner tout espoir et attendre la fin sans agir ?

— Les vôtres refusent de me laisser traverser cette forêt. Comment puis-je les convaincre ?

Elle fronça les sourcils d'un air amusé.

— Dis-leur que je t'y autorise. Cela t'aidera peut-être.

— Vous croyez ?

Elle eut un petit rire amer.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Le peuple qui habite cette forêt a beau parler ma langue et partager mon sang, il n'a rien à voir avec mes Seordah. Ceux qui viennent toucher la pierre ne sont que de lointains reflets de notre gloire, de notre beauté. Ils se regroupent en tribus, alimentent leurs querelles interminables avec les Lonaks... Le mythe et la légende ont chez eux remplacé la sagesse et le savoir. En oubliant leur nature profonde, ils ont permis aux tiens de les diminuer.

— S'ils ne se rallient pas à ma cause, même ce lointain reflet de votre gloire passée finira par s'évanouir. Et avec lui tout espoir de pouvoir un jour ressusciter le peuple Seordah.

— Ce qui est détruit le demeure. Ainsi va le monde. (Elle se tourna vers la pierre.) Les Seordah n'ont pas conçu ces réceptacles du temps et de la mémoire, ceux-ci se trouvaient déjà là bien avant nous. Nous n'avons fait que deviner leur usage. Et malgré tout, ils peuvent se montrer capricieux, dérobant l'esprit de ceux qu'ils jugent indignes. Un peuple bien plus illustre que les Seordah a jadis érigé des merveilles et bâti des cités immenses, aussi vastes que cette terre qui nous porte. Aujourd'hui, nous avons oublié jusqu'à son nom.

Elle plongea de nouveau son regard dans le feu, ses traits tirés par la fatigue.

— J'imaginai notre dernière rencontre plus plaisante. J'espérais que tu viendrais me décrire ton épouse, ta famille et les étapes heureuses d'une longue et paisible vie.

Il tendit une main vers elle. Conscient qu'il ne pouvait pas la toucher, il effleura néanmoins la prophétesse du bout des doigts.

— Navré de vous décevoir.

Comme elle ne répondait pas, il pressentit que sa vision commençait à se dissiper. Il rejoignit la pierre, mais hésita avant de regagner son corps.

— Adieu, Nersus Sil Nin.

— Adieu, Beral Shak Ur, lui lança-t-elle sans se retourner. Si jamais tu sors vainqueur de ton combat, reviens ici. Peut-être trouveras-tu quelqu'un d'autre à qui parler.

— Peut-être.

Il pressa sa paume sur la roche et la clarté du jour l'éblouit brusquement, chassant le froid nocturne. Après une profonde inspiration, il prit le temps d'investir sa voix d'une note d'autorité pour enfin déclarer aux Seordah :

— La vieille aveugle a parlé...

Il laissa sa phrase en suspens en constatant qu'ils regardaient ailleurs. Les douze chefs Seordah, désormais debout, contemplaient quelque chose près de lui. Campée non loin, Dahrena ouvrait pour sa part de grands yeux fascinés. Intrigué, il fit volte-face et sentit la voix du sang se déchaîner.

Assis sur sa croupe, le loup le scrutait de ses yeux verts, son regard aussi intense que dans ses souvenirs. Jamais encore l'animal n'avait paru si grand – il égalait presque la taille de Vaelin. Au bout d'un moment, il se lécha les babines, pointa le museau vers le ciel et poussa un hurlement sans pareil, si puissant qu'il finit par couvrir tous les bruits de la forêt et carillonner presque douloureusement aux oreilles de tous les humains alentour.

Lorsque le loup rabaissa le museau, l'écho de son cri se dissipa peu à peu et, le temps d'un battement de cœur, le silence reprit possession des bois... pour se briser aussitôt. Car en réponse à son appel enfla soudain, montant de chaque bosquet, chaque clairière, chaque fourré, le hurlement collectif de tous les loups de la Grande Forêt du Nord. Et tandis que s'éternisait ce chœur animal, la bête se redressa et approcha Vaelin d'un pas souple pour le renifler avec ardeur, son immense gueule pressée contre la poitrine de l'homme. Lui parvenait à capter son chant, cette inhumaine mélodie qui l'avait frappé le jour de la mort de Dentos, une symphonie exotique au sein de laquelle il parvint cependant à distinguer une note, nette et reconnaissable entre toutes. *La confiance. Il a confiance en moi.*

Le loup vint nicher son museau au creux de la main de Vaelin, la lécha une fois, puis fit demi-tour pour filer dans les arbres, tel un éclair d'argent bientôt disparu. Le concert de hurlements cessa peu après son départ.

Hera Drakil et les autres Seordah s'avancèrent alors pour former un cercle autour de Vaelin. À leur tour, les guerriers embusqués sous le

couvert des arbres vinrent l'entourer, des hommes et des femmes en âge de combattre, tous armés de gourdins qu'ils brandirent devant eux. Hera Drakil leva sa propre arme à l'horizontale.

— Demain, annonça le chef Seordah, j'entonnerai mon chant de guerre à la face du soleil levant et vous guiderai à travers la forêt.

— Interdiction d'allumer le moindre feu, de couper du bois ou de prendre du gibier. Les hommes resteront dans leurs compagnies et ne devront à aucun prix dévier du chemin. Nous ne devons fouler que les sentiers autorisés par les Seordah.

Il vit certains des capitaines échanger des regards circonspects. De tous, Adal semblait le plus mal à l'aise.

— Des sanctions à prévoir en cas de désobéissance, monseigneur ? demanda-t-il.

— Pas besoin. Les Seordah se chargeront de faire respecter ces règles, ils ont été sans équivoque sur ce point.

— Je manquerais à mon devoir, monseigneur, si je ne vous informais pas de la grogne qui couve dans nos rangs, reprit Adal. Conformément à vos ordres, nous la réprimons, mais il est difficile de lier toutes les langues.

— Quoi encore ?

Vaelin se passa la main dans les cheveux d'un air las. Son entretien avec Nersus Sil Nin et le peu de révélations de la prophétesse l'avaient plongé dans des gouffres d'incertitude. En outre, il commençait à prendre conscience de son aversion pour le commandement. *Sans cesse des réclamations, encore et encore.*

— Leurs bottes seraient-elles inconfortables ? L'entraînement trop ardu ?

— Ils craignent la forêt, expliqua Nortah. Je ne peux guère les en blâmer, d'ailleurs. Elle me fiche une trouille d'enfer alors que je n'y ai même pas mis les pieds.

— Je vois. Dans ce cas, j'invite les hommes trop couards pour traverser quelques sous-bois à quitter nos rangs. Une fois rendus leurs armes, leurs bottes, leur équipement et leur solde, libre à eux de rentrer dans les Confins pour y attendre l'arrivée de la flotte volarienne et apprécier l'étendue du massacre. Ils pourront alors évaluer au prix fort le coût de leur lâcheté. (Vaelin posa ses poings serrés sur la table aux cartes et soupira entre ses dents.) Ou bien fournissez-moi une liste des éléments perturbateurs, que je les fasse fouetter.

— J'irai leur parler, intervint Dahrena, brisant le silence gêné des capitaines. J'essaierai d'apaiser leurs craintes.

Vaelin opina sans un mot et, d'un geste, somma frère Hollun de lui faire son rapport quotidien sur l'état des provisions.

— Que vous a-t-elle dit pour vous mettre de si fâcheuse humeur ? s'inquiéta Dahrena une fois les capitaines congédiés.

De l'extérieur leur parvenaient les bruits des préparatifs et de la levée du campement.

— C'est plutôt son silence qui me travaille, répondit-il. Je n'ai obtenu aucune réponse à mes questions, ma dame. Aucun éclat de sagesse pour guider nos pas. Je n'ai rencontré qu'une vieille femme, fatiguée par l'ultime vision d'un avenir qu'elle exècre.

Dahrena garda le silence pendant quelques instants, sans pour autant détourner les yeux. Il se rendit compte qu'elle le couvait souvent du regard, depuis leur retour de la forêt.

— Le loup, reprit-elle. Vous l'aviez déjà vu.

Il hocha la tête.

— Moi aussi. J'étais toute petite quand le père de minuit m'a trouvée pour me bénir d'un coup de langue...

Elle regardait dans le vide, à présent, comme en transe. Puis elle battit des paupières, secoua la tête et se leva.

— Je ferais mieux d'y aller. Après tout, j'ai une armée à haranguer.

Pour finir, tous acceptèrent d'entrer dans la forêt. Une fois de plus, Dahrena avait trouvé les mots justes pour assurer la loyauté des troupes. *Ils l'aiment*, conclut Vaelin en constatant le naturel avec lequel elle se mêlait aux hommes, les rires qu'elle partageait avec eux, apparemment capable de se rappeler chaque nom sans le moindre effort. Voilà un Don qu'il ne possédait pas ; la plupart des hommes qui avaient servi sous ses ordres l'avaient fait par devoir ou par crainte. Vaelin espérait seulement que l'amour qu'ils lui vouaient et la terreur qu'il leur inspirait suffiraient lorsqu'ils affronteraient les Volariens.

Ce fut la Garde du Nord qui, la première, pénétra dans la forêt, les hommes mettant pied à terre pour mener leurs montures par la bride, encadrés de part et d'autre du sentier par des dizaines de guerriers Seordah plongés dans un silence maussade. Vint ensuite le premier régiment d'infanterie, avec à sa tête Vaelin. Celui-ci avait divisé son armée en dix régiments d'environ mille soldats chacun, auxquels il avait laissé le choix de leur étendard. Le premier se composait principalement de mineurs qui avaient pris pour emblème deux pioches croisées sur champ d'azur. Ils répondaient aux ordres d'Ultin, le porion de Combesac, assisté toutefois d'un sergent de la Garde.

— Me voilà en train de traverser la Grande Forêt..., s'extasiait le militaire en dardant çà et là des coups d'œil émerveillés. Et à diriger un régiment au côté de sa seigneurie, avec ça. Quand je pense que mon vieux papa m'répétait que j'étais tout juste bon à vider le pot de chambre de l'intendant.

— Depuis combien de temps avez-vous quitté Renfaël, capitaine ?

lui demanda Vaelin.

— Appelez-moi juste Ultin, m'seigneur. Même les gars z-ont du mal à pas éclater de rire quand ils m'appellent capitaine. (Il avisa sa troupe par-dessus son épaule.) J'ai pas raison, bande de clébardes insolents ?

— Lèche-moi le trou de balle, Ultin ! répliqua l'un des hommes au premier rang.

Ce dernier pâlit légèrement à la vue du regard sévère que lui adressa le Seigneur de la Tour et s'empressa de baisser les yeux. Pour autant, Vaelin se garda bien de relever l'affront. Le front moite du soldat et les traits crispés de ses camarades trahissaient leur effroi. Ils ne cessaient de scruter le couvert des arbres.

— Y a plus de quinze ans que j'ai quitté le patelin puant où j'ai grandi, m'seigneur, répondit Ultin. Et y me manque pas des masses, croyez-moi. C'était rien qu'un méchant p'tit village minier plein de méchantes p'tites gens payés une misère par un méchant seigneur. Un jour, j'ai entendu un vagabond parler des Confins. Y disait qu'un mineur qui ne craindrait pas le froid ou les barbares pouvait y quadrupler ses gages. J'ai embarqué sur le premier bateau que j'ai pu me payer. Et jamais j'ai pensé à retourner au pays. Du moins jusqu'à maintenant.

S'il reste encore un pays, songea Vaelin.

Chaque régiment disposait de son guide seordah attitré. Hera Drakil, qui accompagnait le premier, se contentait en général d'indiquer d'un geste la direction à suivre ou de lever la main pour imposer une halte. Il se montrait à l'égard de Vaelin d'une extrême froideur, plus encore qu'à leur première rencontre ; il évitait son regard et s'obstinait à ne parler que dans sa propre langue, ce qui obligeait Dahrena à jouer les interprètes.

Le loup, présumait le Seigneur de la Tour. Par ma faute, ils en sont venus à craindre leur propre forêt, comme si je les en avais dépossédés.

Le chef seordah les mena jusqu'à une clairière fendue d'un ruisseau peu profond pour y passer la nuit. Conformément aux ordres de Vaelin, on n'alluma aucun feu, de sorte que les hommes durent s'abriter sous leurs capes et se nourrir de biscuits froids accompagnés de viande séchée. Les discussions se faisaient rares et les chants brillaient par leur absence. Dans ce silence inquiet, le moindre bruit de la forêt suffisait à les faire sursauter.

— C'était quoi, ça ? balbutia Ultin à voix basse quand un gémissement étouffé retentit dans les ténèbres environnantes.

— Un chat sauvage, indiqua Dahrena. En quête d'une femelle.

Vaelin trouva Hera Drakil perché sur un gros rocher au milieu du ruisseau. En dépit de sa faible profondeur, le cours d'eau lui permettait de s'isoler tout en repérant les intrus aux bruits d'éclaboussures. Alerté par les pas de Vaelin, le chef seordah le gratifia

d'un coup d'œil acerbe puis, sans mot dire, continua de dénouer la corde de son arc, une arme au manche aplati et enveloppé d'une épaisse couche de cuir afin de faciliter la prise en main. Vaelin s'étonna de la pointe de ses flèches, taillées dans un étrange matériau sombre qui ne ressemblait pas à du métal.

— Pouvez-vous transpercer une armure avec ces projectiles ? demanda-t-il.

Hera Drakil s'empara d'une flèche et la lui tendit, la pointe accrochant le clair de lune. Vaelin s'aperçut alors qu'il s'agissait de verre et non de quelque pierre.

— On en trouve dans les collines, expliqua le Seordah. Il faut combattre les Lonaks pour en trouver. À courte portée, rien ne lui résiste.

— Et ceci ?

Vaelin hocha la tête en direction du gourdin. Il mesurait près d'un mètre et présentait une double courbure, comme le manche d'une hache. Sa poignée creusée permettait d'accueillir les doigts du combattant, tandis que son extrémité évoquait une truelle déformée. Une méchante pointe de près de trente centimètres surgissait du bois à trois centimètres de la tête de l'arme.

— Cette arme peut-elle soutenir le choc d'une épée ?

— Pourquoi ne pas essayer ? (Le Seordah toisa Vaelin de la tête aux pieds.) Sauf que tu n'as pas d'épée.

Il déposa son arc près de lui, saisit le gourdin et le tendit à Vaelin. Ce dernier s'en empara pour tenter quelques passes, trouvant l'arme légère et facile à prendre en main. On l'avait taillée dans un bois sombre et lisse, au grain presque imperceptible sous ses doigts.

— De l'arbre cœur-noir, lui indiqua Hera Drakil. Un bois tendre à la coupe et au modelage, mais dur comme la pierre une fois placé dans le feu. Il ne cassera pas, Beral Shak Ur.

Vaelin inclina la tête et rendit son arme au guerrier.

— Vous ne m'avez pas interrogé sur ma rencontre avec la prophétesse.

— Elle nous a invités à nous joindre à toi. Les Seordah n'ignorent rien de ses visions.

— Et pourtant vous comptiez vous y soustraire.

— Ton peuple ne vénère aucun dieu, tout comme le mien. Les visions de la vieille aveugle nous précèdent d'innombrables années. Certaines se sont confirmées, d'autres non. Elle nous guide, mais nous ne l'adorons pas.

— Qu'adorez-vous, alors ?

Pour la toute première fois, les traits du Seordah se teintèrent d'amusement et un sourire vint poindre sur ses lèvres.

— Tu te tiens au milieu de ce que nous adorons, Beral Shak Ur.

Vous appelez ce lieu Grande Forêt, nous l'appelons Seordah, car elle est nous, et nous sommes elle.

— Pour combattre notre ennemi, vous allez devoir la quitter.

— Je l'ai déjà fait, quand j'ai visité ton Royaume en compagnie du précédent Seigneur de la Tour. J'ai vu bien des choses là-bas, toutes hideuses.

— Ce qui nous attend sera bien pire.

— Oui. (Le Seordah reposa son gourdin et s'adossa à son rocher, les yeux clos.) Je n'en doute pas.

Chapitre 7

LYRNA

— Le revoilà ! s'écria Murel d'une voix désespérée. (Elle s'élança vers la proue, faisant au passage gîter le canot.) Vous le voyez ?

Lyrna scruta l'océan et aperçut le grand aileron juste avant qu'il s'enfonce une fois encore sous les flots. « Ils ont toujours faim. »

— Peut-être qu'il nous aime bien, suggéra le brigand aux joues balafrées.

Il se prénomma Harvin et se vantait d'avoir jadis régné sur une troupe de trente larrons. Son amour trahi pour une beauté de noble naissance avait causé sa perte, racontait-il ; une histoire qu'Iltis avait accueillie avec un mépris affiché.

— Dis plutôt qu'une catin de taverne t'a vendu parce que tu ne l'avais pas payée, avait-il lâché dans un éclat de rire.

Ils se querellaient en permanence et menaçaient si souvent d'en venir aux mains que Lyrna avait cessé de vouloir tempérer leurs ardeurs. Si l'un finissait par tuer l'autre, au moins les rations dureraient-elles plus longtemps.

— L'est tombé en amour devant le beau minois du frangin depuis qu'il a défoncé la cale, reprit Harvin. Y va pas le lâcher, vous pouvez me croire.

— Misérable scélérat ! gronda Iltis.

Lyrna se détourna au moment où la dispute abordait son inévitable escalade, préférant sonder les vagues à la recherche de la créature. Quatre jours déjà qu'ils dérivait sur l'océan, avec pour unique compagnon un requin roux affamé... Elle se demanda pourquoi l'animal ne se contentait pas d'éperonner leur esquif afin de les dévorer une bonne fois pour toutes. Comment une pauvre chaloupe pouvait-elle poser un problème à un monstre capable d'envoyer un navire par le fond ? Elle ne cessait de penser au dernier sourire de Fermin, à ses dents ensanglantées. « *J'ai donné tout ce que j'avais...* »

Près d'elle, Murel se raidit et porta ses mains calleuses devant sa

bouche lorsque l'aileron réapparut. Bien plus proche, cette fois-ci, il décrivait à travers la houle un vaste arc de cercle dirigé vers eux. Murel ferma les yeux et entreprit de réciter le Catéchisme de la Foi. Lyrna la prit par les épaules, la serrant contre elle tandis que l'inquiétante nageoire se faisait de plus en plus imposante. Même Iltis et Harvin renoncèrent soudain à leur prise de bec. Une fois parvenu à quelque vingt mètres de leur embarcation, l'aileron s'inclina et le corps zébré de rouge de l'animal surgit hors de l'eau, son immense œil noir scintillant au-dessus de la surface l'espace d'un court instant. Murel ouvrit les yeux, poussa un gémissement apeuré et les referma aussitôt. L'animal battit brièvement de la queue, puis replongea.

— Il est parti, dit Lyrna à sa voisine en pleurs. Tu vois ?

Muette de terreur et d'épuisement, la malheureuse s'abandonna à l'étreinte de la reine et vint reposer sa tête dans son giron, qui pour sa part considérait ce minuscule royaume de bois peuplé de cinq âmes affamées. *J'aurais peut-être mieux fait de les abandonner dans la cale*, songea-t-elle une fois de plus. Le matin suivant le naufrage, ils avaient réussi à récupérer quelques provisions dans certains des tonneaux qui flottaient de-ci de-là, pour l'essentiel du poisson en saumure qui avait soulevé l'estomac de Lyrna à la première bouchée ; la faim l'avait depuis bien aidée à surmonter son dégoût. Sa plus grande crainte avait eu trait à l'absence d'eau potable, mais les trombes de pluie qui menaçaient chaque jour de faire sombrer leur canot l'avaient rapidement rassurée, quand bien même elles les obligeaient à écoper sans relâche. En guise de rames, ils disposaient en tout et pour tout de deux bouts de planches arrachées au pont de la galère. Iltis et le brigand avaient consacré l'essentiel de la première journée à pagayer en direction de l'ouest, jusqu'à ce qu'un jeune homme peu loquace dénommé Benten, pêcheur à Castelvarin et unique marin de leur groupe, désigne les premières étoiles du soir et leur apprenne qu'ils se trouvaient à environ quatre-vingts kilomètres à l'est de leur point de départ.

— Ça veut dire qu'on se trouve loin au sud de Castelvarin, avait-il précisé. Sous ces latitudes, les courants boréaux filent vers l'est. Ramez tant que vous voudrez, ça ne changera rien.

L'est. Ils se dirigeaient donc vers les côtes volariennes, à supposer que leurs provisions durent assez longtemps. Lyrna avait lu suffisamment de récits maritimes pour savoir à quelles extrémités la faim pouvait pousser ses victimes. L'histoire du *Spectre-des-Mers*, surtout, lui revenait en mémoire. Il faisait partie des tout premiers navires de guerre commandés par son père, et son coût exorbitant le disputait à sa réputation de fleuron de la flotte royale. Il avait disparu dans une tempête, au large des côtes septentrionales, lors de la seconde décennie du règne de Janus. On le croyait définitivement

perdu quand, quelques mois plus tard, des pêcheurs renfaëliens avaient fini par le croiser alors qu'il dérivait vers le sud. Ne restait plus qu'un matelot à bord, accroupi sur le pont à côté d'un tas de crânes proprement empilés ; un dément qui, entre deux chapelets de mots sans suite, mâchouillait le fémur d'un de ses compagnons d'infortune. Le père de Lyrna avait ordonné de brûler et de couler le *Spectre-des-Mers*, car plus aucun marin ne voulait y poser les pieds.

Murel tressaillit sur les cuisses de Lyrna et celle-ci s'aperçut qu'elle dormait, ses lèvres entrouvertes laissant échapper de faibles grognements de douleur à mesure qu'elle revivait en rêve les tourments endurés aux mains des Volariens. Lyrna résista à l'envie de lui caresser les cheveux, consciente que le moindre contact risquait de provoquer un accès d'hystérie. *Pardonne-moi*, songea-t-elle tandis que Murel battait des paupières et s'agitait dans son sommeil. *Il semblerait que je ne parvienne pas à réduire leur empire en cendres, en fin de compte.*

L'esquif tangua une fois de plus et Lyrna avisa la poupe, où Benten, une main en visière pour se protéger du soleil, regardait en direction de l'est.

— Le requin ? lui demanda-t-elle.

Le jeune pêcheur demeura immobile pendant quelques instants, l'air crispé, puis tourna vers elle une mine grave.

— Une voile.

À ces mots, les autres rescapés se ruèrent à ses côtés, au risque de faire chavirer l'embarcation.

— Volarienne ? s'enquit Iltis.

— Pire, répondit Benten. Meldénéenne.

Accoudé au bastingage, le capitaine meldénéen toisait les naufragés d'un regard teinté tour à tour de curiosité et de mépris non dissimulé.

— Je crois que je vous préfère en chaînes, vous autres terriens. Ça vous va mieux, je trouve.

Iltis brandit les entraves qu'il avait gardées – sans doute, soupçonnait Lyrna, pour tuer Harvin si le besoin s'en faisait sentir.

— Nos chaînes ? Les voilà. Brisées de nos propres mains.

— Et le navire ? demanda le capitaine.

— Coulé, en même temps que nos geôliers.

— Ainsi que tous les objets de valeur en leur possession...

Le capitaine parcourut l'embarcation du regard, s'attardant d'abord sur Murel puis sur le visage couturé de Lyrna.

— Et à quel usage pouvaient-ils bien te destiner, ma beauté ? reprit-il avec un grand sourire.

Lyrna refoula sa colère, sachant pertinemment que le moindre mot de travers pouvait tous les faire condamner.

— Je suis instruite, répondit-elle, consciente que la vérité lui

attirerait de nouvelles railleries. Et je parle plusieurs langues. Le maître cherchait une préceptrice pour ses filles.

— Tiens donc. (Le capitaine poursuivit en alpiran.) As-tu lu les *Chants d'or et de poussière* ?

— Oui.

Il s'en est même fallu de peu que je rencontre leur auteur.

— Où siège le cœur de la raison ?

— Dans le savoir, mais seulement lorsqu'il s'unit à la compassion.

Un mot qui, j'espère, signifie quelque chose pour vous, ajouta-t-elle intérieurement.

Le capitaine plissa les yeux.

— Et le volarien ? demanda-t-il en langue du Royaume.

— Oui.

— Sais-tu aussi le lire, ou seulement le parler ?

— Je sais le lire.

Il fit signe à son équipage.

— Montez-la-moi à bord. Laissez les autres à leur sort.

— Non ! s'exclama Lyrna. Nous tous. Si vous avez besoin de moi, je ne vous aiderai que si nous embarquons tous.

— Tu n'es guère en position de négociateur, ma beauté cramée, répliqua l'autre en riant. Mais allons, afin de te prouver mon insigne générosité, j'accepte de prendre à bord la petite mignonne.

L'un des marins appuyés au bastingage se redressa soudain pour pointer l'océan du doigt, la bouche ouverte sur un cri d'alerte. Lyrna fit volte-face et vit la gueule du requin affleurer à la surface, à moins de cinquante mètres de leur position. Il roula sur le côté, ses mâchoires grandes ouvertes, ses dents accrochant l'éclat du soleil. Les Meldénéens se mirent aussitôt à la manœuvre au rythme des ordres impérieux de leur capitaine, qui couvrait Lyrna d'un regard consterné. Elle avait posé le pied sur le plat-bord de la chaloupe.

— Nous tous, répéta-t-elle, sinon je saute.

Ils bouclèrent les autres à fond de cale, Iltis et Harvin abandonnant à contrecœur leurs chaînes face aux sabres dégainés de l'équipage, après quoi le capitaine entraîna Lyrna dans sa cabine, un espace confiné encombré de cartes enroulées et de coffres cadénassés. Il en saisit un, le déposa sur un petit bureau trapu cloué au sol et fit tourner une clé dans son imposante serrure. Puis il souleva le couvercle et en sortit un rouleau de parchemin au sceau brisé qu'il lui tendit.

— Lis-moi ça.

Lyrna déploya le document et le parcourut des yeux. Il ne lui fallut que quelques secondes pour en appréhender le contenu, mais jugea préférable d'attendre quelques instants avant d'entamer sa traduction. Cet homme avait l'air bien trop perspicace à son goût.

— « Du Conseiller Arklev Entril au général Reklar Tokrev », commença-t-elle d'une voix délibérément hachée. « Officier de commandement de la vingtième division de l'ost impérial. Mes salutations, honoré beau-frère. Je présume qu'il convient de vous féliciter, même en l'absence du rapport exhaustif de votre inévitable victoire. Veuillez transmettre l'expression de mon affectueux souvenir à mon honorée sœur... »

— Il suffit, l'interrompit le capitaine. (Il s'empara d'un petit volume relié de cuir dans le coffre, le donna à Lyrna puis récupéra le rouleau.)

— Au tour de celui-ci.

Elle tourna les premières pages du livre et dut réprimer un sourire goguenard, affichant à la place une mine perplexe.

— Mais... ça ne veut rien dire.

Le regard du capitaine s'étrécit.

— Pourquoi ?

— Les lettres sont toutes mélangées, et entrecoupées de chiffres. Il doit s'agir d'une sorte de code.

— Tu t'y connais, on dirait.

— Mon père s'en servait pour son commerce. Comme tout bon négociant, il craignait que la concurrence apprenne ses tarifs...

Le capitaine l'interrompt encore une fois.

— Tu peux le déchiffrer ?

Elle haussa les épaules.

— Si on me laisse du temps, peut-être...

L'homme s'approcha d'un pas, lui soufflant son haleine fétide au visage.

— Écoute-moi bien, terrienne. Tu as déjà de la chance qu'on te laisse la vie sauve.

— J'aurais besoin de la clé.

— La clé ?

— À chaque code correspond une clé précise, sur laquelle se fonde tout le cryptage. En principe, ceux qui la connaissent sont bien rares...

Il la saisit par le bras, la poussa hors de la cabine et l'entraîna de l'autre côté du pont, jusqu'à la cale, sans jamais lâcher le livre. Lorsqu'ils dépassèrent ses compagnons naufragés, désormais accroupis dans l'ombre et surveillés par une troupe de marins, Murel leva vers elle des yeux terrifiés. Pour finir, le capitaine s'arrêta sur le seuil d'une porte verrouillée située près de la poupe. Un matelot y montait la garde.

— Ouvre, ordonna-t-il.

Dès l'ouverture du battant, une odeur fétide prit d'assaut les narines de Lyrna, mélange d'excréments, d'urine et de sueur rancie. Elle eut à peine le temps de ravalier un haut-le-cœur que le capitaine l'avait poussée à l'intérieur. Dans un angle de la cabine se terrait,

recroquevillé, un homme aux cheveux longs et huileux vêtu d'un uniforme en lambeaux, qui baignait dans ses immondices. On lui avait passé de lourdes chaînes aux poignets et aux chevilles. À en juger par l'odeur, il croupissait là depuis plusieurs jours.

— Au moindre geste, tu le cognes, ordonna le capitaine à la sentinelle d'une voix rogue. (Le garde brandit un gourdin et s'approcha d'un pas.) Un vrai serpent, celui-là. Il a trouvé le moyen de planter un stylet planqué dans l'œil du seul moussaillon de l'équipage à parler sa langue de porc.

Le garde décocha un coup de botte dans les côtes du prisonnier malodorant, lui arrachant un hoquet de douleur. Puis il recula et hocha la tête en direction de Lyrna.

— S'il reste quelqu'un sur cette terre à même de connaître cette foutue clé, c'est bien lui.

Lyrna s'accroupit et se coula près du prisonnier. Elle avait une conscience aiguë de la présence du garde tout près. Le manche de cuivre de la dague glissée dans sa botte luisait dans la pénombre. Le Volarien battit des paupières quand elle se plaça près de lui. Sous la couche de crasse et de sang séché, elle crut distinguer les vestiges d'un visage avenant.

— Voilà qu'on m'envoie des monstres pour me tourmenter, grommela-t-il.

— Comment en êtes-vous arrivé là ? lui demanda Lyrna en volarien.

— Ah ! ils ont dégotté un monstre intelligent ! Dis à ce chien de pirate qu'il ferait mieux de me tuer tout de suite, parce que quand notre flotte lui mettra la main dessus...

— Si vous voulez vivre, taisez-vous et faites ce que je vous dis, l'interrompit Lyrna de la voix la plus neutre qu'elle put convoquer. Croyez-moi, votre existence ne vaut rien à mes yeux et je rirai aux éclats lorsqu'ils vous offriront en pâture aux requins. Cependant, ils risquent fort de me jeter par-dessus bord à votre suite si je ne parviens pas à convaincre ce pirate de votre entière coopération. Alors, comment avez-vous atterri ici ?

Il inclina la tête, l'air calculateur, et Lyrna perçut l'esprit affûté qui se cachait derrière ce sourire arrogant. *Il me rappelle Darnel, mais avec de la cervelle*, songea-t-elle. *Joyeuse perspective...*

— On m'a trahi, répondit-il. Trompé. J'ai cru aux mensonges d'un esclave. Et je mérite mon sort, car seuls les imbéciles font confiance à cette engeance. Il m'a promis une île chargée d'or. Le butin du plus grand pirate meldénéen de tous les temps, un trésor légendaire. J'étais sceptique, mais il avait une carte, qu'il acceptait de me céder en échange de sa liberté. Le détour entraînait un changement de cap de quelques jours à peine, pas de quoi fouetter un chat.

— Mais à votre arrivée sur l'île, c'est cette mauvaise troupe qui vous

attendait en lieu et place du trésor.

Il hocha la tête d'un air las.

— Vous avez raison, dit-elle. Vous n'êtes qu'un imbécile.

Il se jeta sur elle dans une explosion de rage aveugle, retenu au dernier moment par ses chaînes fixées à la paroi, puis se figea lorsque le gourdin de son geôlier vint caresser son menton.

— Je ne leur dirai rien, affirma le Volarien en la foudroyant du regard par-dessus l'arme du marin.

— Il exige qu'on le débarque dans un port alpiran, déclara Lyrna au capitaine en langue du Royaume. En échange, il vous donnera la clé.

D'un coup de coude, le pirate intima à son garde l'ordre de reculer.

— Ça tombe bien, je me sens d'humeur généreuse aujourd'hui, annonça-t-il en se caressant la barbe. Je commencerai donc par la main gauche, une phalange à la fois. Faites-lui savoir qu'il n'obtiendra pas d'autre paiement.

— Vous n'avez pas besoin de révéler quoi que ce soit, dit-elle au Volarien dans sa langue. Il suffit de le leur faire croire. (Elle s'approcha un peu plus près et brandit le volume relié de cuir.) Ils veulent la clé de ce code. S'ils croient que vous me l'avez donnée, je pourrai faire semblant de le déchiffrer. Je prendrai tout mon temps, suffisamment peut-être pour que votre flotte nous retrouve.

— Alors comme ça, on a une vocation d'esclave ?

— J'ai déjà donné. Et même l'esclavage vaut mieux que la compagnie de ces chiens. Au moins, les vôtres n'osaient pas me toucher en raison de mes brûlures. Ceux-ci feront moins les difficiles, j'en ai peur.

— Et qu'est-ce qui les empêchera de me tuer une fois ma petite comédie achevée ?

— Je leur dirai qu'ils doivent vous garder en vie, que le code est compliqué et que je risque d'avoir encore besoin de votre aide.

— Pourquoi devrais-je me fier à toi ?

— Parce que je ne vais pas leur révéler qu'ils ont mis le grappin sur un fils de Conseiller.

Elle coula un regard lourd de sens sur sa chemise en lambeaux. L'emblème brodé de fil d'or sur le poitrail correspondait au sceau du parchemin que le capitaine lui avait montré.

— Une prise de premier choix pour l'Archipel. À votre avis, la carrière de votre père survivrait-elle à pareil déshonneur ? Ou même la vôtre ?

Il leva sur elle un regard grave et pénétrant.

— Qui donc se cache derrière cette monstrueuse trogne ?

— Une simple esclave en fuite qui veut rester en vie.

Il la scruta en silence pendant de longues secondes, son visage impassible traversé de fugitives crispations nerveuses.

— Montrez-moi ce livre, finit-il par dire.

Elle l'ouvrit, se pencha vers lui et fit courir son doigt le long du texte.

— J'ai entendu dire, murmura-t-elle, qu'il faut posséder au moins cent mille esclaves pour gagner le droit de se vêtir en rouge.

— Exact, marmonna-t-il en hochant la tête, comme pour approuver ce qu'elle déduisait de son étude du volume.

— Vous êtes bien jeune pour avoir amassé pareille fortune.

Elle haussa les sourcils, mimant un éclair de compréhension.

— Le cadeau de mon père pour ma majorité, répliqua-t-il d'une voix maussade, comme à contrecœur. Le tiers de ses biens. Il m'a laissé choisir moi-même mes esclaves d'agrément. (Il lorgna le visage de son interlocutrice et détailla ses cicatrices.) Désolé de te décevoir, chérie, mais tu ne risques pas de venir grossir leurs rangs.

Elle acquiesça, s'assit sur le pont et referma le livre.

— Un grand merci, dit-elle.

— Je tiens mes promesses, répliqua-t-il d'un ton égal.

— Non, je veux dire : merci de me faciliter la tâche.

Il fronça les sourcils.

— Qu... ?

Elle pivota sur elle-même, s'empara de la dague fichée dans la botte du matelot et la plongea dans la poitrine du Volarien. « Au centre », lui avait appris Davoka. « Vise toujours le centre de la poitrine et tu trouveras le cœur. »

Projetée au sol, le souffle coupé par sa chute, elle vit le capitaine marcher sur elle, un poignard à la main.

— Sale chienne sournoise !

Elle cherchait encore à reprendre sa respiration lorsqu'il la redressa sans ménagement pour la plaquer contre la paroi de la cabine, la pointe de son arme braquée sur sa gorge.

— Dire qu'on nous traite de fourbes, nous autres Îliens...

— Vous... (Elle toussa et aspira de douloureuses goulées d'air.) Vous pouvez me faire confiance.

— Te faire confiance pour nous suriner, moi et mes hommes, pendant qu'on a le dos tourné ? Ah ! ça oui.

— Non, pour traduire ce livre.

— Et quelle preuve j'en ai ? Je n'ai fait que t'entendre baragouiner avec ce sagouin dans sa langue de porc avant que tu le plantes.

Elle croisa son regard.

— On vous a envoyé pour son navire.

Il se pencha sur elle, menaçant. La pointe de sa dague érafla la peau de Lyrna.

— Répète-moi ça.

— Et pour ce livre. Les Seigneurs des Nefs vous ont chargé de vous emparer de son navire et du livre.

Les joues du capitaine tressaillirent et il grimaça, à court de mots. Puis il recula d'un pas, sans toutefois rabaisser sa dague.

— Tu te montres bien trop perspicace à mon goût, beauté cramée.

Elle enchaîna sans attendre, craignant sa réaction :

— Vingt-huit lingots d'or estampillés du sceau de la maison Entril, douze tonneaux de vin d'Eskethia, un glaive de cérémonie gravé d'un poème de remerciements du Conseil au général Tokrev pour sa victoire... (Hors d'haleine, elle le couva du regard et le vit hésiter.) C'est bien ce que vous avez trouvé dans leur cale, non ?

— Mais comment... ?

— C'est écrit dans le livre, à la première page.

— Tu n'as eu qu'une seule seconde pour le parcourir.

— Cela m'a suffi.

— Mais le code ?

— Une matrice de substitution fondée sur un ordre numérique décroissant. Rien de bien compliqué quand on connaît la méthode. Et je suis désormais la dernière âme à bord, voire de ce côté-ci du monde, à pouvoir le déchiffrer.

Il tira le volume de sa ceinture où il l'avait coincé et le lui tendit.

— Alors vas-y.

Elle se redressa, reprit lentement sa respiration, puis lâcha :

— Non.

— Je t'ai déjà dit que tu n'étais pas en position...

— De négocier ? (Elle eut un grand sourire.) Oh ! je crains fort que si.

Les trois naufragés de sexe masculin eurent droit à un coin de la cale, ainsi qu'à des vêtements propres et de la nourriture. Quant à Lyrna, Murel et Orena, on leur attribua la cabine du bosco.

— Vous êtes sûre ? chuchota Murel du bout des lèvres.

Lyrna tendit la main vers le petit miroir que la jeune fille tentait de lui cacher.

— Oui.

L'objet, serti dans un cadre d'argent somptueusement ouvragé à la manière des forgerons du Nord alpiran, s'ornait d'un motif représentant un homme aux prises avec un lion, typique de la côte septentrionale. Elle fit courir ses doigts quelques secondes durant sur les délicates enjolivures, puis fit pivoter le miroir.

Par la suite, elle se demanderait souvent pour quelle raison elle n'avait ni hurlé, ni fondu en larmes ni même succombé à une violente crise d'hystérie. Car bien que dévastée intérieurement, ravagée par une tempête de souffrance et d'angoisse, elle se contenta de rester

assise, à considérer cette étrangère que lui renvoyait son reflet. Elle avait perdu presque tous ses cheveux et sa chair nue se couvrait de cloques purpurines. Les flammes avaient dévoré tout le haut de son visage, depuis l'arête de son nez jusqu'à son crâne. Le bandeau de chair tuméfiée traçait une diagonale entre sa pommette gauche et le coin droit de sa mâchoire, tel un masque mal ajusté porté la nuit de la Conjuraison pour faire peur aux enfants.

Je n'ai rien d'une reine, songea-t-elle devant cette inconnue défigurée. *Quel peintre accepterait de prendre ça pour sujet ? De quel profil royal frapper la monnaie ?* L'idée lui arracha un petit rire qui fit sursauter Murel. De toute évidence, la jeune femme craignait qu'elle ait sombré dans la démence.

Lyrna lui rendit le miroir.

— Merci.

— Que s'est-il passé dans la cale ? demanda Orena.

C'était une brune svelte aux yeux noirs. Les bleus sur sa gorge trahissaient les violences qu'on lui avait fait subir, mais ce calvaire l'avait moins traumatisée que Murel. Elle restait néanmoins sur le qui-vive, preuve d'intelligence.

— J'ai tué un Volarien, répondit Lyrna, qui ne voyait pas l'intérêt de leur mentir.

— Pourquoi ?

— Pour nous assurer une place à bord.

— Et où allons-nous, au juste ?

— Dans l'archipel Meldénéen. Une fois là-bas, nous pourrions regagner le Royaume.

— En échange de quoi ?

Lyrna s'empara du livre posé sur la couchette et en feuilleta les pages centrales.

— D'un petit service. Ne vous en faites pas. Le capitaine garantit notre protection, pourvu que je m'acquitte correctement de ma tâche.

— Ça reste à voir, grommela la femme en arpentant la cabine, les bras croisés. Ces pirates... je n'aime pas du tout les regards qu'ils nous lancent. Déjà qu'on en a bavé avec les marchands d'esclaves... Jamais je n'aurais cru regretter un jour mon gros balourd de mari.

Murel s'affala sur la couche.

— S'il était si gros et si balourd, pourquoi l'avoir épousé ? demanda-t-elle.

Orena lui lança un regard sidéré.

— À ton avis ? Pour l'argent, bien sûr.

Lyrna laissa ses compagnes bavarder afin de se concentrer sur le livre. Pour l'essentiel, il regorgeait de rapports tatillons caractéristiques de la correspondance militaire : listes de matériels, prévisions de progression du front et ainsi de suite. Elle ne manqua

toutefois pas de relever que les Volariens avaient établi des plans détaillés d'occupation pour tous les Fiefs, à l'exception de Renfaël. Lui revinrent en mémoire les mots qui avaient conclu sa dernière entrevue avec Darnel : *« Puisse la Foi me venir en aide, j'aurais au moins essayé. »*

Cet imbécile bardé d'acier viendrait-il enfin de m'offrir le motif de sa pendaison ? songea-t-elle. Mais chaque chose en son temps. Les Seigneurs des Nefs ont envoyé en mission leurs meilleurs hommes pour récupérer ce document. Ce n'est sûrement pas pour rien.

L'auteur du texte avait eu l'intelligence de ne pas s'appuyer uniquement sur le code pour obscurcir ses propos. Il employait ainsi des noms cryptiques pour désigner certains endroits. La ville baptisée l'Étrange correspondait, déduisit-elle de la description du plan des rues, à Castelvarin, et Nid-de-Pie voulait évidemment signifier Altor ; quelle autre cité du Royaume se dressait-elle sur une île, après tout ? D'autres demeuraient toutefois plus mystérieux. En l'absence de description détaillée, elle ne put identifier le Perchoir du Goéland ou encore l'Aire du Freux, quand bien même certaines références à des gisements miniers lui firent penser aux Hauts Confins. *Je plains ceux qu'ils enverront là-bas*, pensa-t-elle. Par ailleurs, le document faisait la part belle à une région dénommée l'Antre du Serpent, apparemment foisonnante de ports et de bras de mer. Un plan d'assaut détaillé suivait la description.

« Il est impératif, lut-elle, de rassembler la plus grosse flotte possible pour l'assaut sur l'Antre du Serpent, une fois l'invasion et la pacification de l'Étrange menées à terme. L'attaque doit avoir lieu avant les premières tempêtes hivernales. Chargé des opérations, l'amiral Karlev aura pour mission prioritaire d'interdire à l'ennemi l'usage de ses ports... »

Elle se releva, gagna la porte de la cabine et l'ouvrit à la volée. Le matelot posté sur le seuil s'avança, une main sur la poignée de son sabre. Il s'agissait du même homme que dans la cellule du Volarien. De toute évidence, il prenait soin de garder ses distances.

— Je dois le voir, dit-elle.

— Je compte sur vous pour respecter notre accord, annonça-t-elle au capitaine dans sa cabine. Mais vous ne m'en voudrez sûrement pas de partager cette information dès à présent.

Elle n'eut aucun mal à le convaincre ; pour tout dire, elle semblait plutôt confirmer des soupçons qu'il nourrissait depuis longtemps. Il ordonna par conséquent de jeter par-dessus bord toute cargaison superflue, y compris les lingots d'or dérobés aux Volariens, et d'aller toutes voiles dehors. La prédominance des courants contraires forçant le navire à mettre le cap au sud avant de cingler vers l'est, le capitaine poussa son équipage dans ses derniers retranchements afin de presser

leur allure.

— Que se passe-t-il ? demanda Iltis.

Les naufragés se tenaient en cercle autour de Lyrna, dans la cale.

— Les Volariens vont donner l'assaut à l'Archipel, expliqua-t-elle. Nous filons dans les îles avertir les Meldénéens.

— Et qu'est-ce qui nous attend une fois là-bas ? s'inquiéta Harvin.

— Le capitaine m'a fait la promesse que nous serions relâchés. Et j'ai quelques raisons de le croire.

— Lesquelles ? insista le brigand.

— Il aura besoin de moi pour convaincre les Seigneurs des Nefs.

Le temps se gâta deux jours plus tard, mais le capitaine réduisit aussi peu que possible la voilure, alors même que l'océan s'enflait de grandes houles furieuses et que le vent menaçait d'arracher les hommes au grément. À l'exception de Lyrna et Benten, tous les naufragés succombèrent au mal de mer, secoués par le roulis incessant du navire.

— Vous avez déjà navigué, ma dame ? demanda le jeune pêcheur lors d'une légère accalmie, tandis que leurs compatriotes s'alignaient le long du bastingage, pliés en deux par de violentes nausées.

Entre deux haut-le-cœur, Harvin relevait la tête pour lâcher les jurons les plus imagés que la reine avait jamais entendus.

— Sales fils de putes, fouteurs de porcs ! rugissait-il, au grand amusement des matelots.

— Je ne suis pas une dame, répondit-elle au jeune homme. Et jusqu'ici, mon expérience maritime se résume à quelques périples en barge sur la Saline.

La dernière fois, avec mon neveu et ma nièce, juste avant de partir dans le Nord. Le petit Janus avait aperçu une otarie qui grimpait sur la berge, une truite fraîchement pêchée dans la gueule. Il sautillait de joie et applaudissait, ravi par ce spectacle...

— Ma dame ? lui glissa Benten, une note d'inquiétude dans la voix.

Lyrna porta la main à ses propres yeux et découvrit qu'elle pleurait.

— Mademoiselle, le corrigea-t-elle. Je ne suis qu'une fille de marchand.

— Oh non ! (Il secoua lentement la tête, sûr de son fait.) Certainement pas.

Lorsque, après six jours de fureur, la tempête finit par s'apaiser, on hissa de nouveau toutes les voiles afin de profiter des vents d'ouest. Avec le retour du soleil sur le tillac, Lyrna avait pris l'habitude de porter un foulard sur son crâne tuméfié, la chaleur de l'astre s'avérant douloureuse pour ses cicatrices. L'affaire faillit tourner au drame le jour où l'un des matelots la gratifia d'une révérence moqueuse et lui offrit un châle plus grand.

— Pour votre visage, ma dame, expliqua-t-il.

Après avoir ri aux éclats, un Iltis hilare avait traversé le pont pour féliciter le Meldénéen de son bon mot et lui avait tendu la main. L'homme, peu méfiant, l'avait acceptée.

— Comment y va grimper aux mâts avec deux bras en miettes, maintenant ? gronda le capitaine peu après l'incident.

Au terme d'un combat aussi bref que brutal, le matelot estropié par Iltis tressautait sur le pont tel un poisson hors de l'eau, tandis que le frère, Harvin et Benten faisaient le coup de poing contre le reste de l'équipage. Le capitaine était intervenu d'un puissant éclat de voix au moment où l'un de ses hommes dégainait son sabre.

— Nous avons un marin parmi nous, répondit Lyrna. Il pourrait prendre sa place.

Elle crut déceler quelque affectation dans la colère du capitaine, une impression confirmée par la brutalité avec laquelle il envoya son matelot blessé se faire soigner. De toute évidence, il ne l'appréciait guère.

— Il a intérêt, se contenta de grommeler le pirate avant de partir houspiller son timonier, qui avait eu le malheur de dévier légèrement du cap.

Elle trouva Iltis dans la cale, où Murel l'entourait de ses soins. Du bout de ses doigts délicats, la jeune femme tapotait une pièce de tissu écarlate sur les ecchymoses d'Iltis. Sans mot dire, Lyrna vint déposer un baiser sur le crâne rasé du frère. L'espace d'un court instant, elle crut voir un sourire flotter sur ses lèvres avant qu'il se détourne avec un grognement bougon.

Elle s'attardait souvent sur le pont quand le soir tombait. Orena et Murel avaient tendance à jacasser pendant des heures avant de s'endormir, s'attardant la plupart du temps sur les sujets les plus futiles qui se puissent concevoir, depuis leurs amours passées jusqu'à leurs premières escapades de jeunes filles en fleur. Lyrna voyait dans cette frivolité assumée un moyen de fuir leur traumatisme récent, cette souillure à laquelle elle avait heureusement échappé grâce à ses cicatrices. Sans pour autant leur envier ces bavardages évaporés, elle avait besoin du calme tout relatif offert par le gaillard d'avant pour se livrer à son infatigable examen du précieux document.

Ses premières méditations nocturnes la renvoyaient sans relâche à l'attentat dans la salle du trône, tragédie centrale autour de laquelle s'organisaient toutes ses pensées et dont elle tirait de bien sombres conclusions. *Il a fallu des années pour élaborer un tel plan. Pour entraîner un assassin si redoutable. Et qui aurait cru qu'Al Telnar mourrait en héros ?* Elle éprouva un mouvement de honte passager au souvenir des violentes rebuffades qu'elle lui avait opposées au fil des ans. Elle avait

manifestement mal jugé cet homme capable, pour la sauver, de s'exposer à des flammes Ténébreuses au mépris de sa vie. Mais, héros ou non, elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'il aurait fait un mari détestable.

Elle finit par prendre conscience que s'attarder sur ce seul événement l'empêchait de considérer d'autres faits. Un aphorisme des *Préceptes de Reltak* lui revint à l'esprit : « *Défie-toi des charmes trompeurs de l'évidence. Ne cède à la réponse que tu appelles de tes vœux qu'une fois tous les aspects du problème envisagés.* »

Soumettre une cité de la taille de Castelvarin demande des milliers de soldats, raisonna-t-elle. Même en l'absence de la Garde du Royaume... La Garde, justement, envoyée en mission à quelques jours à peine de l'invasion. Un coup du sort on ne peut plus propice pour les Volariens, engendré par la tentative de meurtre du Seigneur de la Tour de la côte méridionale... Elle battit le rappel de toutes les informations qu'elle avait pu glaner sur cet attentat. *Deux assassins, des fanatiques cumbraëliens... Deux assassins.*

Rien ne permettait de corroborer ses soupçons, mais tout indiquait qu'elle avait deviné juste. *Frère Frentis et cette Volarienne. Ils en auront fait, des dégâts.* Si improbable que cela puisse paraître, la mort de Frentis l'attristait. *Quand je pense à tous les renseignements que j'aurais pu lui arracher s'il avait survécu... Mais elle, en tout cas, est bien vivante. Sans doute continue-t-elle sa croisade meurtrière tandis que ses compatriotes violent ma terre.*

Elle baissa les yeux et ses poings serrés lui rappelèrent le meurtre du Volarien, cette subtile vibration qui avait traversé sa dague lorsque le cœur transpercé du prisonnier avait lâché ses ultimes soubresauts.

Elle sait tuer, songea-t-elle. Mais moi aussi, désormais.

Chapitre 8

FRENTIS

L'Épée Franche fit briller la lame au clair de lune, admira son tranchant quelques secondes durant, puis esquissa un petit sourire à la vue des flammes grises figées dans l'acier. Un superbe trophée à rapporter au pays, assurément.

— Elle ne t'appartient pas, gronda Frentis en bondissant sur le chemin de ronde.

Un Kuritaï aurait peut-être pu parer sa botte, mais cet homme était loin d'avoir les réflexes nécessaires. Le couteau de chasse lui transperça la gorge, étouffant tout cri qu'il aurait pu pousser. Frentis le maintint au sol jusqu'à ce que cessent ses soubresauts d'agonie, puis s'accroupit pour observer la cour en contrebas, où quelques Volariens faisaient les cent pas d'une porte familière à une autre. Tous des Épées Franches. *Les Kuritaï sont bien trop précieux pour qu'on les gaspille à jouer les sentinelles*, comprit-il.

Il parcourut la Loge du regard, s'imprégnant du spectacle de cette forteresse si chère à son cœur ; chaque coin, chaque portion de toit, chaque brique demeurerait fidèle à son souvenir. Une seule chose avait changé : aucune cape bleue ne patrouillait sur ces remparts, désormais infestés de Volariens.

Il dépouilla sa victime de sa houppe, remplaça au fourreau son arme par celle de l'Ordre puis se dirigea tranquillement vers le garde le plus proche, qu'il tua d'un coup de poignard dès que l'homme fut assez près pour distinguer le visage de son assaillant. Il lui fallut une heure pour achever un tour complet du chemin de ronde, au cours de laquelle il expédia chaque sentinelle l'une après l'autre. Un seul homme lui opposa quelque résistance, un sergent vétéran en poste dans le corps de garde qui, à en juger par le hâle de sa peau, venait du sud de l'Empire. Entre deux parades, le soldat eut le temps de battre le rappel de ses défunts camarades avant que la lame en argent météore contourne son glaive pour fendre sa cuirasse et plonger dans son

ventre. Frentis l'acheva d'un coup de couteau et se glissa dans une ombre voisine le temps de voir si quelqu'un répondait aux cris du sous-officier. Personne ne vint.

Il quitta sa cachette, s'empara d'une torche sur son applique et, une fois de retour sur le chemin de ronde, l'agita à trois reprises. Ils émergèrent quelques secondes plus tard de l'orée des bois : plus d'une centaine d'ombres courant à perdre haleine vers la grille, la haute silhouette de Davoka à leur tête. Frentis gagna aussitôt la cour afin de soulever la lourde planche de chêne qui fermait les battants. Sans attendre les autres, il fila vers l'entrée de la cave et dévala l'escalier à toute vitesse. Deux Kuritaï encadraient l'huis massif donnant accès aux réserves de l'Ordre. Les Volariens attachaient donc de la valeur à ce qui s'y trouvait. Frentis ne voyait pas l'intérêt de se dissimuler davantage. Il repoussa d'un coup d'épaules sa cape volée et s'approcha, l'épée dans une main, le couteau de chasse dans l'autre. Comme il s'y attendait, les deux gardes dégainèrent leurs armes sans manifester la moindre émotion et adoptèrent une formation de combat qu'il connaissait bien depuis son séjour dans les fosses : un homme accroupi à l'avant, le second en garde haute.

Il lui fallut six frappes pour mettre fin au combat, une de moins que sa meilleure performance chez les Volariens. Une feinte vers le premier, un bond suivi d'une botte vers son camarade, l'obligeant à parer, un coup de pied dans la poitrine pour l'envoyer à terre, puis une prise de fer contre l'assaut du soldat au sol qu'il égorgea d'un revers et enfin un jet de poignard dans l'œil du second au moment où il s'écrasait contre le mur.

Frentis récupéra son couteau, prit les clés suspendues à un crochet et déverrouilla la porte. La cave était aussi sombre que dans son souvenir, les ténèbres éclairées par le faible scintillement d'une torche lointaine. Il avança doucement, les genoux fléchis, à l'affût du moindre bruit. Il perçut bientôt la respiration encombrée d'un homme à l'agonie.

Il les trouva enchaînés au mur, les bras levés, leurs poignets entravés. Le premier, déjà mort, pendait mollement au bout de ses chaînes, son torse puissant lardé de balafres et d'entailles profondes. *Maître Jestin, vous ne forgerez plus aucune épée.* Frentis contint la vague de chagrin qui enflait en lui et poursuivit son chemin, trouvant toujours plus de cadavres meurtris. Des frères, pour la plupart, parmi lesquels il reconnut maître Chekril. À sa vue, il se demanda ce qu'était devenue la meute de l'Ordre.

Le suivant, un homme maigre d'âge mûr à la tête pendante et à la poitrine maculée de sang séché, paraissait tout aussi éteint que les autres, mais Frentis dut étouffer un cri de surprise lorsque le corps s'agita dans un sursaut. Les chaînes du malheureux s'entrechoquèrent

et un regard halluciné se riva sur le visage du guerrier.

— Morts, prononça maître Rensial. L'écurie, incendiée. Tous mes chevaux morts.

Frentis s'accroupit près de lui, passé au crible de ces yeux déments.

— Maître, c'est frère Frentis...

— Le garçon. (Il hocha la tête en signe d'approbation.) J'ai toujours su qu'il attendrait.

— Maître ?

Rensial se tordit le cou pour sonder de coups d'œil fiévreux les ténèbres alentour.

— Qui aurait cru l'Au-Delà si sombre ?

Frentis se redressa, essaya chaque clé jusqu'à trouver celle qui déverrouillait les fers du maître, puis lui passa le bras autour de la taille pour l'aider à se lever.

— Nous ne nous trouvons pas dans l'Au-Delà et je suis venu vous délivrer. Savez-vous où ils détiennent l'Aspect ?

— Disparu, grogna Rensial. Englouti par les ombres.

Frentis s'arrêta à la vue d'une autre lueur, qui formait un étroit rectangle de lumière dans le néant obscur. *Les quartiers de maître Grealin*. S'y trouvaient de nombreux râteliers d'armes ; on les avait probablement déjà pillés, mais cela valait la peine de vérifier. Il soutint son ancien maître titubant jusqu'au mur et le laissa glisser à terre.

— Je reviens, maître.

Sur ces mots, il dégaina son épée, se dirigea vers la porte et l'ouvrit du bout de sa botte. Il découvrit à l'intérieur un homme plutôt fluët, qui s'agenouilla aussitôt au pied d'une table sur laquelle on avait allongé un cadavre. Des ruisselets de sang coulaient par-dessus le bord du meuble et gouttaient sur le sol.

— Je vous en prie, chuchotait en volarien l'homme à terre, dont les bras dégouлинаient de sang frais.

Sans tenir compte de ses supplications incessantes, Frentis s'approcha du cadavre. Doté d'une solide constitution, l'homme avait dû, à en juger par la toison épaisse qui recouvrait les parties indemnes de son torse déchiqueté et les mottes de cheveux bordant les lésions triangulaires qui parsemaient son crâne, afficher de son vivant une impressionnante pilosité. Son visage épais composait une mosaïque d'ecchymoses violacées, mais Frentis se rappelait ses traits durs, presque bestiaux, qui ne s'animaient que pendant la chasse. Rien n'échappait alors à son regard perçant, qui évoquait à ses novices celui d'un loup.

— Il n'est donc pas mort quand la porte est tombée, murmura Frentis.

Il considéra la pièce où jadis vivait maître Grealin, en compagnie de

ses registres où chaque arme, chaque haricot, chaque vêtement jamais entré en possession de l'Ordre se voyait méticuleusement consigné. Les cahiers avaient désormais disparu, remplacés par des instruments de métal proprement alignés, scintillants et extrêmement acérés.

— Je vous en prie, sanglotait l'homme aux mains ensanglantées, tandis qu'une petite flaque d'urine se répandait sur les dalles de la pièce. Je ne fais qu'obéir aux ordres.

— Pourquoi lui avoir infligé cela ? demanda Frentis.

— Cet homme a coûté un grand nombre d'Épées Franches au bataillon, dont le neveu du commandant.

— Tu es un esclave.

— Oui. Je ne fais qu'ob...

— Je sais, tu l'as déjà dit.

La clameur de la bataille retentit soudain à travers les hautes voûtes des souterrains. La garnison d'Épées Franches prenait enfin conscience du danger qui la menaçait.

Frentis se dirigea vers la porte.

— Ce commandant de bataillon, où a-t-il établi ses quartiers ?

L'homme avait élu domicile dans l'ancienne chambre de maître Haunelin, qui par le plus grand des hasards dominait la cour. Frentis n'eut donc qu'à laisser les volets de ses fenêtres ouverts pour faire profiter les prisonniers – douze soldats agenouillés sur les pavés de la cour, la plupart blessés, seuls survivants sur plus de deux cents hommes – des prouesses sadiques de l'esclave. Il les avait laissés mijoter un moment, le temps d'explorer le chenil. À son retour, il avait eu la satisfaction de les trouver parfaitement terrorisés.

— Votre commandant ne s'est pas montré très bavard, leur annonça Frentis. (Certains sursautèrent en l'entendant parler leur langue.) L'homme à la tête de notre Ordre s'appelait l'Aspect Arlyn. Nous savons qu'il se trouvait encore en ces murs quand les portes sont tombées. Le premier qui me dira où on l'a emmené gardera la vie sauve.

Dans la chambre en surplomb s'éleva un cri que Frentis avait bien souvent entendu dans les fosses ; la castration arrachait toujours un hurlement des plus aigus à ses victimes.

L'un des soldats convulsa, vomit longuement, puis reprit sa respiration pour prendre la parole. Mais son voisin se montra plus rapide.

— Vous parlez du grand type ?

— C'est ça.

Les autres prisonniers se mirent tous à babiller en même temps. Ils se turent quand les combattants autour d'eux s'approchèrent, l'épée au poing. Frentis se plaça devant celui qui avait parlé en premier.

— Le grand type, oui.
— Un... Un officier de l'état-major l'a emmené vers... vers la cité.
Juste après la prise de la forteresse.

— On l'appelle la Loge.
Frentis redressa vigoureusement le Volarien et l'entraîna vers la grille, dépassant sur le chemin Janril Norin. L'ancien ménestrel attendait, son épée renfaëline posée sur son épaule.

— Fais vite, lui ordonna-t-il.
Il traîna l'autre à l'extérieur des murs alors que les premiers cris se faisaient entendre dans la cour. D'un coup de couteau, il trancha les liens du prisonnier.

— Retourne à la ville et raconte aux tiens ce qui s'est passé ici.
L'homme, encore sous le choc, le regarda sans bouger pendant quelques instants, puis se détourna et s'élança ventre à terre, s'effondrant à plusieurs reprises avant de disparaître. Frentis se demanda s'il n'aurait pas dû lui dire qu'il partait dans la mauvaise direction.

Davoka ne desserra pas les dents de tout le chemin du retour. Elle évitait son regard. *Garvish*, songea-t-il avec un soupir.

— Je sais ce que les Lonaks font subir à leurs prisonniers, déclara-t-il quand le silence devint trop pesant.

— Certains Lonakhim, rétorqua-t-elle. Pas moi.
Le regard de Davoka glissa sur la silhouette mince de l'esclave qui clopinait non loin avec une expression terrifiée, trahissant sa crainte d'une mort imminente.

— Alors, à quel autre petit jeu vas-tu employer ce tortionnaire ?
Frentis eut un ricanement narquois.
— Je ne joue pas, je travaille.
— Pas *Garvish*, non, l'entendit-il dire alors qu'il s'éloignait. Tu es bien pire.

Maître Grealin, tout sourire, les accueillit à bras ouverts et serra contre son cœur un Rensial parfaitement hagard.

— Mes chevaux ont brûlé, lui apprit le dément d'une voix solennelle.

Le maître bedonnant s'écarta d'un pas et sourit tristement à son frère.

— On vous en trouvera d'autres, mon frère.
— Plus de deux cents ennemis tués, lui rapporta Frentis un peu plus tard. Beaucoup d'armes récupérées, diverses pièces d'armure, des provisions, quelques arcs. Et, bien sûr, nos nouvelles recrues bien particulières. Nous avons perdu quatre hommes.

— Il ne faut jamais sous-estimer l'effet de surprise, commenta le maître.

Ils étaient assis côte à côte sur la berge du fleuve, non loin du campement qui rassemblait à présent plus de trois cents âmes. Ces dernières semaines, ils n'avaient cessé de rassembler réfugiés et esclaves libérés, sans cacher leur projet de rendre la pareille aux Volariens. Certains choisissaient alors de fuir, mais la plupart restaient. Pour autant, leur effectif de combat réel atteignait à peine les cent guerriers, les autres étant trop jeunes, trop vieux, trop malades ou trop mal entraînés pour porter les armes devant l'ennemi. Avant la nuit dernière, ils n'avaient remporté que des victoires dérisoires contre des caravanes d'esclaves volariennes ou des convois de ravitaillement.

— À présent que nous représentons un danger réel, dit le maître, ils vont fondre sur nous.

— C'était à prévoir. Maître, au sujet de l'Aspect...

Grealin secoua sa tête chauve.

— Non.

— Je connais bien des moyens de...

— De fouiller une ville entière à la recherche d'un homme qui, pour ce qu'on en sait, pourrait très bien croupir en ce moment même dans la cale d'un navire d'esclavagiste ? Je suis désolé, mon frère, mais non. Ces gens ont besoin de leur champion. Plus que jamais.

Immobile et silencieux, l'esclave attendait près de l'abri que Davoka partageait avec Illian. La jeune fille le dévorait ouvertement du regard, sans cesser de remuer le contenu d'une marmite de soupe bouillonnante dont le fumet confirmait à Frentis que la cuisine ne comptait pas parmi ses talents, quels qu'ils soient.

Le visage de la fille s'éclaira quand elle le vit s'approcher de sa tente de commandant et défaire les sangles dorsales de son épée.

— Mon frère ! s'écria-t-elle. Un nouveau triomphe ! Tout le camp s'en réjouit. Avez-vous vraiment tué à vous tout seul dix de ces animaux ?

— Je n'en sais rien, répondit-il en toute sincérité.

— Prenez-moi avec vous la prochaine fois, grommela Arendil d'une voix boudeuse tout en remuant les braises du feu. J'en abattraï bien plus de dix.

— Tu ne saurais pas tuer une souris ! le railla Illian, hilare.

— Tu parles à un écuyer de la maison Banders, petite. Un chevalier en devenir qui souffre de devoir rester en arrière avec les enfants tandis que ses camarades récoltent les lauriers de la victoire.

— Il faut bien garder le camp, lui rappela Frentis sur un ton définitif.

Il s'empara d'un bol, recueillit un peu de soupe de la marmite, puis alla s'accroupir près de l'esclave.

— Mange, lui dit-il en lui mettant le récipient sous le nez.

L'homme s'exécuta comme une machine, porta à ses lèvres le brouet peu ragoûtant et le but sans manifester la moindre réticence.

— Tu as un nom ? lui demanda Frentis quand il eut terminé.

— Oui, maître. Numéro Trente-Quatre.

Un esclave numéroté. Un spécialiste, donc, formé depuis l'enfance à une tâche particulière. *Cet homme n'a sûrement pas dépassé les vingt-cinq ans, mais je parie qu'il a tué bien plus souvent que moi... et toujours avec une lenteur délibérée.*

— Je ne suis pas ton maître, rectifia-t-il. Et tu n'es pas un esclave, mais un homme libre.

Trente-Quatre accueillit cette nouvelle sans joie particulière, juste une profonde perplexité.

— Une fois perdue, la liberté ne se peut regagner, déclara-t-il d'une voix curieusement solennelle. Les esclaves de naissance subissent un joug naturel, engendré par la faiblesse de leur sang. Quant aux autres, devenus esclaves au cours de leur vie, ils ne doivent leur condition qu'à leur propre médiocrité.

— On dirait que tu récites quelque chose, fit remarquer Frentis.

— Les Codicilles du Conseil, Volume Six.

— Eh bien, oublie le Conseil et l'Empire. Tu te retrouves loin de l'un comme de l'autre et ce Royaume ne connaît pas l'esclavage.

Trente-Quatre lui jeta un coup d'œil prudent.

— Vous ne m'avez pas amené ici pour vous venger ?

— D'aussi loin que tu t'en souviennes, tu n'as jamais fait qu'obéir aux ordres, n'est-ce pas ?

Trente-Quatre hocha la tête, plongea la main sous sa tunique et en sortit une petite fiole en verre pendue à son cou au bout d'une chaîne.

— J'ai besoin de ça, ça apaise la douleur... ma douleur. Voilà comment je parviens à faire mon travail.

Frentis examina le liquide jaune pâle que contenait la fiole et sentit un écho de son entrave crépiter sur sa poitrine.

— Et si tu cesses d'en boire ?

— Je... Je souffre.

— En tant qu'homme libre, tu peux dorénavant choisir de t'en servir ou non. Tout comme tu peux décider de rester avec nous ou de partir. Le choix te revient.

— Que voulez-vous de moi ?

— Tes compétences pourraient nous être utiles.

Davoka choisit ce moment pour les rejoindre. Elle laissa tomber près du feu un sac de céréales réquisitionné à la Loge, fronça les sourcils à la vue de l'esclave, puis accepta le bol de soupe que lui tendait Illian. Après en avoir goûté une cuillerée, elle s'empressa de la recracher.

— Fini la cuisine pour toi, annonça-t-elle à la gamine.

Elle empoigna la marmite et partit la vider dans un parterre de fougères voisin, après quoi elle fila sous sa tente. Elle en ressortit aussitôt avec un poignard volarien qu'elle jeta à Illian.

— Tu vas apprendre à chasser. Arendil, prépare-nous une nouvelle soupe.

La petite, manifestement ravie, loucha sur l'arme dans sa main et l'agita en direction du garçon avec un petit ricanement moqueur.

— Suis-moi, on va relever les collets, ordonna la Lonake en soulevant sa lance.

Elle fit halte à côté de Frentis et darda un regard mauvais sur Trente-Quatre.

— Trouve-lui un autre endroit où dormir, dit-elle à voix basse. Je ne veux pas de lui près des enfants.

Sur ces mots, elle s'éloigna à grandes enjambées, bientôt talonnée par Illian.

— Je ne suis pas une enfant, protestait cette dernière. Dans un an et demi, j'aurai l'âge de me marier.

Arendil, de son côté, donna un coup de pied à l'ustensile en fonte et marmonna :

— Moi, l'héritier du Vassal de Renfaël, réduit à l'état de simple marmiton...

Frentis se leva et fit signe à Trente-Quatre de le suivre.

— Laisse-moi te montrer quelque chose.

Janril, assis en face du prisonnier, affûtait le tranchant de sa lame sur une pierre à aiguiser. Afin d'immobiliser l'imposant Volarien, on avait ramené ses bras musculeux autour d'un tronc d'orme pour lui lier les poignets au moyen d'une corde épaisse. Son visage évoquait une mosaïque boursouflée d'ecchymoses et de coupures. L'un de ses yeux, enflé, ne s'ouvrait plus, et de ses lèvres fendues coulait du sang encore frais.

— Du nouveau ? demanda Frentis à Janril.

Le sergent secoua la tête en silence, puis plissa les yeux en avisant Trente-Quatre.

— Il devrait pouvoir nous aider, reprit son supérieur.

L'ancien ménestrel haussa les épaules, puis se leva pour réveiller l'homme ligoté d'un puissant coup de talon sur les pieds. Le Volarien redressa subitement la tête et son œil indemne roula dans son orbite avec affolement. Lorsqu'il eut repris ses esprits, son regard borgne s'étrécit en une expression de défiance farouche.

— Il portait ça quand on l'a capturé. (Frentis désigna le médaillon qui pendait au cou de Janril, un disque d'argent dont le bas-relief représentait une chaîne et un fouet.) Nous pensons qu'il pourrait s'agir d'un personnage important.

— Le sceau d'un maître de guilde, dit Trente-Quatre. Il supervise cinquante contremaîtres. J'ai déjà vu cet homme lors des préparatifs de la flotte. Je crois qu'il dépend directement du général Tokrev en personne.

— Vraiment ? (Frentis s'écarta d'un pas afin que le prisonnier puisse apercevoir Trente-Quatre.) Voilà qui est intéressant.

L'œil unique du Volarien s'écrouilla considérablement à la vue de l'esclave.

— Notre nouvelle recrue aurait quelques questions à vous poser, annonça Frentis au maître de guilde.

Ils laissèrent seuls le bourreau et sa victime pendant un moment. Trente-Quatre, accroupi près du maître de guilde, l'écoutait parler, recueillant le flot continu de paroles qui se déversait de ses lèvres tuméfiées sans même que le bourreau ait besoin de le toucher.

— Une grande caravane reviendra de la province la plus au nord dans trois jours, leur rapporta peu après Trente-Quatre. Le seigneur de cette région a fourni une liste de sujets à même de faire de bons esclaves.

Lorsque Frentis eut traduit ces révélations à maître Grealin, l'ancien intendant de la Loge se raidit visiblement.

— Le seigneur Darnel collabore avec les Volariens ?

L'esclave haussa les épaules quand Frentis lui relaya la question.

— J'ignore de qui il s'agit.

« *Tout cela a été planifié de longue date* », se rappela Frentis avec une grimace.

— Quoi d'autre ? Des nouvelles de notre Aspect ?

Trente-Quatre fit « non » de la tête.

— Il ne sait rien à ce sujet, il ne s'occupe que d'esclaves et de bénéfices.

— Nous sera-t-il encore utile ?

— Il connaît certains chiffres : le nombre d'esclaves embarqués pour l'Empire, les retours sur investissement à prévoir pour son maître...

— Vois ce que tu peux tirer de lui, notamment sur ce général auprès de qui il prend ses ordres. Quand tu seras certain qu'il t'aura tout dit, tu le remettras au sergent Norin.

— Je lui ai promis une mort rapide. Il m'a supplié de la lui accorder.

— Une promesse faite à un animal ne compte pas, déclara Janril après que Frentis eut fini de jouer les interprètes.

C'était la plus longue phrase qu'il avait prononcée depuis des jours.

— Resteras-tu avec nous ? demanda Frentis à Trente-Quatre.

Le gringalet prit la fiole autour de son cou, la déboucha d'une main tremblante puis, après quelques secondes d'hésitation, la vida par

terre.

— Je resterai, mais à une seule condition.

— Le choix du mode d'exécution de l'esclavagiste te revient.

Trente-Quatre secoua la tête.

— Pas ça. Je veux un nom.

— Allez, ordonna Frentis à Illian et Arendil, qui gisaient à ses côtés dans les hautes herbes, répétez-moi une dernière fois ce que vous avez à faire.

Comme Arendil levait les yeux au ciel, Illian répondit avec diligence :

— On remonte la route en titubant, comme deux blessés. Quand la caravane arrive, on s'assoit sur place et on l'attend.

Frentis les examina une dernière fois. Les haillons et le sang de lapin séché devraient faire l'affaire.

— Et quand l'assaut débutera ? reprit-il.

Arendil répondit le premier, cette fois-ci, ce qui lui valut un coup d'œil noir de la part d'Illian.

— On court libérer les prisonniers dans les chariots.

Il brandit une des clés qu'on leur avait confiées. L'expérience avait montré que les marchands d'esclaves ne se donnaient guère la peine de varier le modèle de leurs serrures, de sorte que les clés à leur disposition actionnaient la plupart des fers.

— Davoka vous rejoindra dès le début de l'offensive. Surtout restez auprès d'elle.

Frentis croisa le regard hautement désapprobateur que lui lançait la Lonake depuis sa position quelques mètres plus loin et détourna les yeux. La participation de leurs jeunes protégés à la mission n'enchantait pas la guerrière, bien au contraire.

— Je croyais que les enfants de ton peuple apprenaient très tôt à combattre, avait-il argumenté la veille, après qu'elle eut désavoué son plan.

— Ce ne sont pas des Lonaks. Ces deux-là n'ont jamais rien connu d'autre que le confort.

Il savait qu'elle avait d'autres raisons de s'opposer à sa décision. Des raisons plus profondes. Car c'était en réalité une autre âme choyée par la vie qu'elle voyait lorsqu'elle les regardait, surtout Illian.

— Cette forêt connaîtra bientôt la guerre, répliqua-t-il. L'époque de nos petites escarmouches est révolue. Nous devons les préparer à ce qui se profile.

Un sifflement strident résonna au nord, poussant les combattants à s'aplatir un peu plus dans l'herbe. Frentis se tourna vers les deux jeunes gens qu'il s'apprêtait à mettre en danger.

— C'est le moment.

Ils jouaient plutôt bien la comédie, même si les claudications d'Illian s'avéraient quelque peu alambiquées et celles d'Arendil un tantinet trop raides. Au nord, la caravane faisait son apparition au sommet d'une petite butte située à quelques centaines de pas, escortée par une compagnie d'Épées Franches au grand complet. L'officier à sa tête leva la main à la vue des deux gamins assis en plein milieu de la route et les chariots firent halte. Frentis vit le capitaine volarien scruter longuement les champs alentour, puis aboyer un ordre à l'un de ses sergents, après quoi un petit groupe de quatre cavaliers s'élança en éclaireur. Ils bridèrent leurs montures à quelques pas des réfugiés ensanglantés, tous deux bien trop mignons pour qu'on les tue d'emblée.

Frentis empoigna son arc et se releva, immédiatement imité par la petite compagnie d'archers de sa milice. Leur volée de flèches, bien qu'imprécise, se révéla suffisamment dense pour faucher les quatre cavaliers en un clin d'œil. Davoka se releva d'un bond et s'élança sur la route tandis que la vingtaine d'archers, son commandant en tête, convergeaient vers la caravane.

De toute évidence, le capitaine volarien connaissait son métier ; il déploya les soldats de son avant-garde en tirailleurs avant de sonner la charge, lançant une trentaine de cavaliers dispersés au grand galop sur les agresseurs, leurs épées longues pointées vers l'ennemi.

Frentis s'arrêta, saisit une nouvelle flèche et leva la main, les yeux rivés sur le gros rocher pâle qu'il avait fait placer plus tôt sur le bas-côté. Quand le premier assaillant franchit le repère, il abaissa la main.

Ils jaillirent de l'herbe des deux côtés de la route, plus de vingt monstres bondissants aux babines hérissées, leurs gueules ouvertes sur des aboiements féroces qui se muèrent en rugissements à mesure qu'ils interceptaient la charge de cavalerie. Hommes et chevaux poussèrent sans distinction des hurlements de panique et de terreur tandis que des crocs acérés déchiquetaient leur chair, que les créatures bondissaient sur les selles pour en arracher les cavaliers et refermaient leurs mâchoires sur leurs proies convulsées. Des sursauts de résistance épars agitèrent la mêlée, quelques épées tentèrent de frapper de taille et d'estoc ces impossibles assaillants... en vain.

Frentis attendit que les cris cessent avant de s'approcher. Tant de sang avait été versé si rapidement qu'une brume rouge semblait flotter au-dessus du carnage. Plusieurs archers, pris de haut-le-cœur, se détournèrent des visions macabres sur la route.

Perché sur les restes du capitaine volarien, l'un des monstres léchait sa patte rougie. À la vue de son maître, il poussa un petit gémissement, approcha tête basse et vint lui lécher la main.

— Massacreur ! dit Frentis en s'agenouillant pour étreindre son vieux compagnon. C'est qui le bon toutou, hein ? C'est qui le bon

vieux toutou ?

Un combat aussi bref qu'acharné avait fait rage autour des chariots, les mercenaires et l'arrière-garde montée opposant une farouche résistance. Davoka et les autres finirent par les maîtriser, mais durent déplorer la perte de cinq autres combattants. À son arrivée sur les lieux, Frentis surprit la Lonake en train de retenir Illian, qui se débattait dans ses bras tout en faisant pleuvoir coups de pied et crachats sur le corps d'un contremaître. Le cadavre avait un poignard planté dans la poitrine. Les affreux jurons lancés par la petite firent soupçonner à Frentis qu'elle n'avait peut-être pas bénéficié d'une enfance aussi protégée qu'il croyait. Elle finit par s'épuiser toute seule et s'affaissa entre les bras de la Lonake, qui se mit à la bercer tandis qu'elle sanglotait.

— Pardon, chuchota-t-elle. Il m'a touchée, tu comprends ? Il n'aurait pas dû me toucher comme ça.

Sur le bas-côté, Arendil s'employait à ôter les chaînes des prisonniers alignés, l'un après l'autre. À part une petite coupure sur le front, il était indemne. Frentis observa le groupe d'esclaves libérés ; comme d'habitude, il se composait surtout d'hommes et de femmes jeunes, sélectionnés pour leur beauté et leur robustesse. Les critères de choix volariens avaient l'effet paradoxal de lui fournir des recrues particulièrement aptes. Son armée se renforçait.

— Ermund !

Arendil avait repéré quelqu'un parmi cette petite foule désœuvrée, un homme large d'épaules avec une cicatrice sur le nez et, sur le dos, les traces d'une flagellation récente. L'homme, abasourdi, regarda approcher le jeune garçon.

— Arendil ? Je rêve !

— Mais non, messire. Comment vous êtes-vous retrouvé ici ? Et ma mère, grand-père... ?

Comme l'homme chancelait, Frentis accourut pour aider Arendil à le soutenir. Après l'avoir adossé à la roue d'un chariot, il lui tendit une gourde d'eau fraîche.

— Je vous présente Ermund Lewen, déclara Arendil. Il était à la tête des chevaliers de mon grand-père.

— Les sbires de Darnel ont envahi le domaine, expliqua Ermund après avoir bu son content. Plus de cinq cents hommes, on ne pouvait pas résister. J'ai convaincu votre grand-père de fuir avec votre mère. Mes hommes et moi... on les a tenus en respect quelques heures durant, vous auriez dû voir ça...

La tête du chevalier s'affaissa et ses paupières se fermèrent d'épuisement.

— Je vais lui trouver un cheval, promet Frentis en posant une main

sur l'épaule d'Arendil avant de poursuivre sa revue des troupes.

Quelques chevaux avaient en effet survécu aux molosses et au combat. Frentis ordonna de les rassembler et de les ramener à maître Rensial, qui avait bien besoin d'une occupation. Quand il ne restait pas immobile, le regard perdu dans le vide, le maître dément rabâchait sans relâche à qui voulait l'entendre le nom de chaque animal qu'il avait jamais dressé. Il semblait par contre incapable de se rappeler le nom de Frentis ; pour lui, il restait à jamais « le garçon ».

Frentis saisit les rênes de l'une des bêtes, un bel étalon à la luisante robe noire dont les naseaux frémissaient sous l'odeur des molosses toujours occupés à dévorer les cadavres voisins. Après avoir apaisé l'animal d'un chuchotement à l'oreille, il l'entraîna près du chevalier inconscient, s'arrêtant un instant à la vue de Janril Norin. L'ancien ménestrel allait et venait devant six prisonniers volariens alignés, sans cesser d'agiter son épée sous leurs yeux.

— Y en a-t-il un parmi vous qui sache chanter ? Nous manquons de musiciens au campement et j'apprécierais un peu de distraction ce soir. (Il se tourna vers le premier de la rangée et lui laboura la joue de la pointe de sa lame.) Allez, chante !

Frentis choisit d'intervenir au moment où l'homme levait un regard interdit sur Janril, ses joues striées de larmes de terreur.

— Je t'ai dit de chanter, fils de pute vérolée, murmura le combattant en pressant son arme contre l'oreille du Volarien. Je chantais, il y a peu, et ma femme dansait...

— Sergent ! le héla Frentis.

Janril se tourna vers lui, les traits voilés d'une ombre de contrariété.

— Oui, mon frère ?

— Nous n'avons pas le temps pour ça. (Il désigna du menton le troisième prisonnier.) Celui-ci officiait comme porte-étendard, il sait peut-être quelque chose. On l'embarque pour l'interroger. Tue les autres sans traîner.

Janril le brava quelques secondes durant, aussi impassible que jamais, puis opina lentement.

— À vos ordres, mon frère.

— Nous ignorions tout des intentions de Darnel lorsqu'il s'est présenté à nos portes, raconta Ermund, les traits rougis par la lueur pâle du feu de camp.

Arendil, assis près de lui, se rongait les sangs. À côté, Illian tapotait la tête du mâtin blotti dans son giron. La fillette avait d'abord manifesté une certaine nervosité lorsque Massacreur et sa meute les avaient rejoints autour du feu et qu'une jeune chienne – à peine moins énorme que les autres – avait placé sa longue gueule sur ses genoux, les yeux levés vers elle en quête de caresses.

— Elle t'aime bien, lui avait expliqué Frentis.

Massacreur se tenait à sa gauche et l'un de ses nombreux descendants à sa droite. D'après Grealin, maître Chekril avait donné à cette lignée le nom de « molosses de la Foi ». À peine plus petits que Balafre, leur aïeul défunt, ils possédaient des pattes plus longues et un museau plus étroit. Ils semblaient toutefois avoir hérité de la troublante loyauté et de l'incroyable discipline du cerbère volarien, tout en se montrant sensiblement plus dociles.

— Ce n'est qu'après notre capture que nous avons entendu parler de l'invasion, poursuivit Ermund. J'en ai vu des atrocités en chemin, vous pouvez me croire. Darnel s'est empressé de régler ses comptes avec tous ceux qui ont un jour pu le contrarier.

— Son peuple le soutient-il dans sa trahison ? demanda maître Grealin.

— Difficile à dire quand on est coincé dans un chariot, mon frère. Ses chevaliers lui sont sans doute fidèles : il a tendance à choisir pour l'entourer des hommes de sa trempe, des idiots pervers motivés par la cupidité plutôt que l'honneur. Mais je connais les miens. Les Renfaéliens n'ont jamais vraiment apprécié Darnel. Je ne crois pas que s'acoquiner avec des envahisseurs étrangers accroîtra sa popularité.

— Et mon grand-père, avez-vous la moindre idée de l'endroit où il peut se trouver ? intervint Arendil.

— Aucune, mon garçon. Mais si j'étais lui, je me dirigerais vers la passe Skellane au nord afin de me réfugier chez l'Ordre.

— La garnison en poste là-bas n'est plus ce qu'elle était, indiqua Grealin. L'Aspect Arlyn n'a eu d'autre choix que de la réduire au cours des dernières années. Nous ne pouvons espérer beaucoup de renfort des troupes de frère Sollis.

— Nous sommes seuls face à l'ennemi, commenta Davoka.

— Non, protesta Frentis. Le Seigneur de la Tour des Hauts Confins interviendra. Avec lui, nous reprendrons le Royaume.

Le murmure d'approbation des autres arracha une grimace à Davoka.

— Les steppes se situent bien loin d'ici. Et ce Seigneur de la Tour n'a sûrement pas plus d'hommes sous ses ordres que les Volariens.

Illian eut un petit rire.

— Le seigneur Vaelin arriverait-il tout seul qu'il les vaincrait tous en un jour !

La Lonake se contenta de hausser les sourcils sans creuser davantage le sujet.

— Nous devons tenir, conclut Frentis. Garder vivante la flamme de la résistance dans ce Royaume jusqu'à ce qu'il nous rejoigne.

— Et en tuer le maximum d'ici là, ajouta Janril.

Il se tenait à l'extérieur du cercle, son visage à demi éclairé par la

lueur des flammes et son regard intense braqué sur Frentis.

— Pas vrai, mon frère ?

Massacreur leva la tête, sensible à la menace qui couvait dans la voix du ménestrel, et un grondement sourd naquit dans sa gorge. Frentis le gratta derrière les oreilles pour l'apaiser.

— Exact, sergent.

Trente-Quatre surgit alors de l'obscurité, à la grande surprise d'Illian qui ne put s'empêcher de sursauter. Le bourreau semblait en effet capable de se matérialiser comme par magie. S'il n'avait pas encore choisi de nom, cela ne posait guère de problème tant les membres du campement capables – ou même désireux – de s'entretenir avec lui étaient rares.

— Le porte-enseigne a fait preuve d'obstination, déclara-t-il, mais rien d'insurmontable. Je l'ai à peine abîmé.

— Que t'a-t-il appris ? demanda Frentis en lui faisant signe de s'asseoir.

L'ancien esclave s'assit entre Davoka et le commandant sans paraître se rendre compte à quel point cette proximité mettait la Lonake mal à l'aise.

— Ils ont entendu parler de vous, de ce groupe. Les Épées Franches vous surnomment le Frère Écarlate. Ils projettent en ce moment même de vous chasser de cette forêt. Le général a mis votre tête à prix pour dix mille sicles.

— Rien d'étonnant, commenta Frentis. Quoi d'autre ?

— Prendre la capitale et vaincre votre armée s'est révélé plus difficile que prévu. Ils attendent des renforts en provenance de Volar. Mais le gros des troupes fait mouvement vers le sud, le Vassal de la province méridionale ayant refusé de traiter avec les Volariens. Ils assiègent sa cité en ce moment même.

— Darnel se vend à eux et Mustor leur tient tête..., fit remarquer Grealin quand le frère eut traduit ces nouvelles. Le monde à l'envers, comme souvent en temps de guerre.

Frentis perçut l'inquiétude dans le regard de Davoka.

— Des nouvelles de la reine ? demanda-t-il par conséquent à Trente-Quatre.

— D'après lui, le roi et toute sa famille ont été massacrés. Aucun ordre n'a été donné de rechercher la reine.

— Rien de plus ?

— Sa femme lui manque. Leur premier enfant est né l'hiver dernier.

— Quelle tristesse. (Il se tourna vers Janril.) Il en a fini avec le prisonnier.

Un léger sourire flotta sur les lèvres du ménestrel avant qu'il disparaisse dans les ténèbres. Comme Frentis ébouriffait le cou de Massacreur, il sentit les muscles épais qui roulaient sous son pelage.

On a fait de nous des monstres, mon vieux, songea-t-il alors. Mais que suis-je en train de faire d'eux ?

Chapitre 9

REVA

Les corps jonchaient l'allée pavée en un tapis de formes noires immobiles, rappelant à Reva le champ qui jouxtait l'étable où elle avait grandi, couvert de moineaux morts lors de la traque annuelle que leur infligeaient les villageois. Parmi les cadavres on voyait çà et là des échelles, toutes au moins à vingt mètres des remparts. Elle comptait environ quatre cents ennemis abattus, tombés sous les flèches des archers du seigneur Antesh le lendemain de l'arrivée de l'avant-garde volarienne. Depuis, l'ennemi s'était abstenu de toute attaque frontale, il s'était contenté de patrouiller dans la campagne environnante.

— Ils attendent, avait estimé son oncle assis près du feu dans la bibliothèque.

Une couverture lui tenait les genoux bien au chaud, il avait à portée de main son flacon bleu d'andrinople.

— Pourquoi pas, après tout ? avait-il poursuivi. Nous n'irons nulle part...

Ainsi que l'avait prédit frère Harin, son état s'aggravait de jour en jour. Ses joues se creusaient, son teint blêmissait, chaque os et chaque veine de ses mains semblait à nu sous un voile de peau délavée.

Mais ses yeux n'ont rien perdu de leur éclat, songea Reva.

Jusqu'à présent elle avait tenu parole, était restée près de lui malgré le désir désespéré qui l'emplit de courir aux remparts quand les cors sonnèrent l'alarme le deuxième jour. Elle arpenta alors le manoir comme un chat sauvage en cage jusqu'à ce qu'enfin la nouvelle leur parvienne : on avait facilement repoussé l'ennemi.

Mais là le vieil homme avait cédé, parce que les Volariens venaient en force et que lui n'en avait pas suffisamment pour évaluer la situation.

Sur le chemin de ronde devant le poste de garde, elle salua Antesh et Arentes qui s'inclinaient devant Veliss et elle :

— Messeigneurs !
— Les avons-nous comptés ? demanda Veliss.
— J'ai jugé préférable de nous en abstenir, ma dame, répondit Antesh. Un résultat trop important pourrait décourager les troupes si on le divulgue trop largement.

Reva s'approcha des créneaux et considéra les forces ennemies. Dans la brume matinale, leurs tentes se dressaient à perte de vue, c'était davantage une cité qu'un camp. Au moins deux mille fantassins marchaient à travers la plaine, d'autres encore arrivaient de la colline à l'est en un défilé ininterrompu. Mais ce qui retint surtout son attention, ce furent les hauts échafaudages de bois que l'ennemi bâtitait derrière les ouvrages de terre édifiés en préparation du siège.

— S'agit-il de catapultes ? demanda-t-elle.
— Nous n'avons vu aucune trace de ce genre d'engins, ma dame, répondit seigneur Arentes. Ce sont des tours. Ils comptent les faire rouler jusqu'aux remparts.
— J'ai fait préparer des flèches à enflammer, intervint Antesh, avec une bonne réserve de jarres remplies d'huile.

— On dirait qu'ils en construisent une quantité, fit remarquer Arken.

Il avait décidé de porter un pourpoint en cuir comme Antesh, et avait en permanence avec lui son arc et un carquois plein de flèches.

— Nous n'en aurons que davantage de cibles, mon jeune seigneur, répliqua Antesh.

Sous cette assurance de façade, Reva entendit son inquiétude.

Ce n'est pas un imbécile, estima-t-elle.

Elle soupçonnait le Seigneur des Archers d'avoir en fait scrupuleusement dénombré les forces ennemies.

— Quand devons-nous nous attendre à une attaque ? voulut-elle savoir.

— Dès que les tours seront prêtes, à mon avis, indiqua Antesh. Je ne crois pas qu'ils veuillent prolonger ce siège. Ils ont tout un royaume à conquérir et ne voudront pas immobiliser tant d'hommes ici plus qu'il n'est nécessaire.

Reva revint aux échafaudages et eut presque l'impression qu'ils avaient déjà grandi depuis le peu de temps qu'elle était arrivée au poste de garde. Elle ôta sa cape, révélant ainsi la fine cotte de mailles dénichée dans l'armurerie presque entièrement vidée du manoir. Elle boucla sa ceinture avec son fourreau en bandoulière ; ainsi la poignée de l'épée sur son dos dépassait son épaule droite. Al Sorna lui avait enseigné cette disposition qui permettait de dégainer rapidement. Elle tendit la main à Arken qui lui passa l'arc en orme blanc et le carquois de flèches à pointe d'acier.

— Reva..., protesta Veliss.

— Vous devriez rejoindre mon oncle, l'interrompit-elle. Ma place est ici à présent.

Veliss regarda la troupe ennemie, puis se tourna vers Reva.

— Vous lui avez promis...

— Il comprendra.

Elle vit que Veliss se recroquevillait et retenait ses larmes. Elle s'approcha pour serrer bien fort la main de la dame conseillère.

— Restez près de lui. Je reviendrai une fois les remparts sécurisés.

Veliss inspira profondément et releva la tête, les yeux humides. Elle se força à sourire.

— Encore une promesse ? railla-t-elle.

— Celle-ci, je la tiendrai.

Veliss lui serra la main à son tour, très fort, et la porta à ses lèvres. Après ce baiser doux, chaleureux, elle s'en alla et descendit l'escalier sans un regard en arrière. Reva se tourna vers Antesh et Arentes.

— Messeigneurs, j'aimerais procéder encore à une tournée d'inspection.

Ils vinrent à la nuit, peut-être espéraient-ils que l'obscurité les dissimulerait ; auquel cas ils s'étaient bien trompés. Antesh avait fait préparer des balles d'osier imprégnées de poix. On les jeta du haut des remparts et on les alluma avec des flèches enflammées. Avec cet éclairage, impossible de rater les tours qui avançaient tout doucement sur l'allée pavée. Chacune avait, attaché à l'arrière, un long abri sous lequel des hommes poussaient de toutes leurs forces. Leurs jambes bougeaient en cadence même si on n'entendait aucun tambour. Antesh retint ses archers jusqu'à ce que le premier échafaudage arrive à cinquante mètres de la porte. À son signal, on jeta les jarres. Des dizaines éclatèrent devant l'engin, suivies d'une volée de projectiles enflammés. L'huile de lampe s'embrasa sur-le-champ.

La structure avançait encore de plusieurs mètres. Reva se tordait le cou pour avoir un bon angle de vue sur l'abri à l'arrière du monstre, là où l'ennemi continuait à marcher au pas. Elle saisit son arc, l'arma et visa soigneusement. La flèche plongea dans la masse grouillante de jambes, et elle eut la satisfaction de voir quelques secondes plus tard émerger une silhouette : l'homme roulait sur lui-même, les mains crispées sur sa cuisse. Plusieurs flèches le clouèrent au sol. Les archers autour de Reva s'empressèrent de suivre son exemple, et bientôt la tour laissa derrière elle une traînée d'éclopés tandis que les flammes engloutissaient sa moitié supérieure. L'engin de siège finit par s'arrêter à vingt bons mètres des remparts, assez près pour qu'on entende les hurlements de ceux qui brûlaient à l'intérieur. Puis elle sembla se convulser comme une énorme bête blessée qui saignerait des hommes. Ils essayaient de fuir, la plupart tombèrent victimes des archers après

avoir tout juste franchi quelques mètres en courant. Un grand cri de joie s'éleva du chemin de ronde quand l'échafaudage mourut : le feu dévorait sa structure, le haut complètement embrasé s'effondra.

— On se réjouira plus tard ! aboya Antesh en montrant le suivant qui essayait de contourner le cadavre en flammes de son frère. Jetez donc quelques jarres sur ce truc.

La deuxième tour connut le même sort funeste que la première, brûlée et ravagée avant d'atteindre les murs de la cité. Les hommes sous elle tombèrent sous une grêle de flèches. Reva vit certains d'entre eux sauter dans le fleuve pour tenter d'échapper aux mortelles pointes d'acier. Le troisième engin parvint plus près, le feu et les flèches ne l'arrêtèrent qu'à dix mètres des remparts.

— Des échelles !

Le cri avait retenti quelque part sur la gauche. Reva scruta l'allée pavée et remarqua des centaines d'hommes qui dépassaient les tours au pas de course en portant des échelles au-dessus de leurs têtes. Au bout de l'allée, ils se séparaient en deux groupes. Ils tombèrent par dizaines sous les flèches en suivant leur trajet parallèle aux remparts pendant une centaine de mètres, après quoi les survivants bifurquèrent pour charger les murailles, en redressant leur fardeau. Ils étaient étrangement indifférents à leur sécurité, tous ces ennemis, on aurait dit qu'ils ne remarquaient même pas leurs camarades agonisant autour d'eux ou dégringolant déjà des hauteurs qu'ils avaient atteintes. Reva se rappela ce qu'avait dit Veliss.

Des Varitai, des esclaves-soldats sans volonté propre.

L'air bousculé émit un léger bourdonnement, suffisant pour l'avertir qu'elle devait se baisser. Une flèche vola par-dessus sa tête. Un archer voisin n'eut pas autant de chance : il bascula dans le vide, un carreau planté dans la joue. Reva risqua un coup d'œil par-dessus le créneau et aperçut un groupe d'ennemis massé au bout de l'allée pavée. Ils lâchaient leurs traits sur les défenseurs avec une vitesse et une précision mécaniques. Comme les assaillants sur les échelles, ils ne montraient quasiment aucune crainte.

Seigneur Antesh rassembla plusieurs dizaines de ses archers, les fit se baisser pour armer leurs arcs et leur ordonna de se relever et de lâcher leurs projectiles tous en même temps. Plusieurs volées de flèches à pointe d'acier plurent sur les Volariens jusqu'à les avoir tous abattus. Les Varitai ne durèrent pas très longtemps eux non plus ; aucun ne dépassa la moitié de son escalade avant de chuter. On repoussa les échelles des remparts, elles atterrirent sur les monceaux de cadavres en dessous.

Il restait encore quatre tours. Elles avancèrent péniblement sur le terrain jonché de corps, s'efforcèrent de se frayer un chemin au-delà des restes embrasés des autres engins, mais, empêtrées, durent

s'arrêter.

— Ne vous pressez pas, les gars, visez bien ! ordonna seigneur Antesh tandis que volaient les flèches enflammées. Inutile de gâcher.

Une heure plus tard, les quatre derniers échafaudages brûlaient, les survivants sous ceux-ci battaient en retraite dans l'allée. Sur les remparts, c'était la liesse ! Les hommes brandissaient bien haut leurs arcs, Reva se fit administrer des tapes réjouies dans le dos. On hurlait de joie ou on accablait les Volariens de vigoureuses injures.

— C'était pas si terrible finalement, si ? commenta Arken.

Il avait le visage crasseux de fumée mêlée de sueur. Il avait épuisé toutes les flèches de son carquois. Reva s'approcha du bord des remparts et regarda les corps recouvrant l'étroit chemin qui faisait le tour de la cité. Quelques blessés rampaient, leurs grognements se perdaient dans la joyeuse tempête au-dessus d'eux.

Des esclaves, se répéta-t-elle. On les a gaspillés comme des piécettes sur un pari incertain.

Elle leva les yeux sur les innombrables feux du camp volarien. Là-bas, un commandant quelconque avait organisé ce spectacle désespérant. Il considérait à présent le carnage et élaborait un stratagème tout neuf en vue du lendemain.

Reva remarqua alors que sa main la picotait à l'endroit où Veliss lui avait donné un baiser. En fait, cela n'avait pas cessé, mais elle ne s'en rendait compte qu'à présent.

— Je serai au manoir, annonça-t-elle à Arken. Viens me chercher quand ils reviendront.

Oncle Sentes était de mauvaise humeur à son arrivée, mais Reva se dit que, plutôt qu'à cause de la promesse qu'elle n'avait pas tenue, ce devait être à cause du prêtre au nez cassé debout devant lui dans ses appartements.

— Qu'est-ce que ceci peut bien vouloir dire ? s'indignait-il, la voix rauque, en agitant un parchemin.

Il foudroyait l'homme du regard. Veliss lui posa la main sur l'épaule pour le calmer.

— Les mots de notre Saint Lecteur sont parfaitement clairs, monseigneur, répondit le prêtre en jetant un coup d'œil méfiant à Reva qui, d'un pas vif, vint se placer près de son oncle. Le Père lui-même lui a accordé la pénétration et la révélation de la cause de nos malheurs actuels. Par nos innombrables péchés nous avons encouru Sa colère et les bêtes sans dieu hors nos murs représentent Son châtimement.

— « Le Père Universel voit tout, sait tout et pardonne tout », cita Reva. « Tu t'imposes toi-même Son unique châtimement en refusant Son amour. »

Le prêtre, sans la regarder, s'adressa au Vassal.

— Notre devoir est clair, monseigneur. Pour nous assurer le pardon du Père nous devons nous purger de nos péchés. (Il adressa un coup d'œil appuyé à Veliss.) De tous nos péchés. Cette cité fut bâtie en l'honneur du plus grand prophète de notre Père, mais nous autorisons des âmes sans dieu à demeurer entre ses murs et à les souiller...

Une fine ligne de bave pendait aux lèvres d'oncle Sentés.

— Votre Lecteur ! s'écria-t-il. Il reste dans sa cathédrale à gribouiller ses sottises et refuse obstinément d'aider le peuple de cette ville à se battre contre le meurtre et l'oppression !

Il s'étouffait ; une douleur plus vive traversa son corps, il grimaça. Reva lui passa la main dans le dos et prit gentiment le parchemin qu'il tenait dans sa main tremblante.

— « On rassemblera tous les hérétiques en les murs pour que le Père les juge », lut-elle en avançant lentement vers le prêtre. « Le Saint Lecteur en personne évaluera leur soumission à l'amour du Père. Tous ceux incapables d'abandonner leur hérésie ou refusant de le faire seront livrés à leurs semblables hérétiques hors les murs. »

Elle leva les yeux sur l'homme et vit qu'il détournait le regard. Son nez tordu pointait légèrement vers le haut.

— Alors voilà ce qui doit nous sauver ? demanda-t-elle.

— Les mots du Lecteur sont destinés au Vassal...

Il se tut ; Reva avait déchiré le parchemin en deux et l'avait laissé tomber par terre.

— Sortez d'ici, ordonna-t-elle. Et si vous venez encore tourmenter mon oncle avec les divagations de votre vieil imbécile, on verra bien quel traitement les hérétiques hors les murs réservent à deux belles âmes bénies comme les vôtres.

Il retint une réplique malavisée et fit demi-tour pour sortir.

— Et dites-lui bien, précisa-t-elle tandis qu'il s'éloignait, le dos tourné, que lorsque tout cela sera terminé il aura intérêt à cracher le nom du salaud qui m'a élevée ! Dites-lui ça...

— Était-ce vraiment horrible ? demanda Veliss.

Elles étaient assises dans la bibliothèque, l'oncle de Reva dormait en haut. La visite du prêtre avait jeté celui-ci dans une rage bafouillante qui l'avait laissé épuisé, abruti d'andrinople. Veliss était restée à son chevet jusqu'à ce que le sommeil l'apaise.

Reva avait ôté sa cotte de mailles, abasourdie de constater à quel point l'objet pouvait empester après quelques heures d'usage. Elle s'était étendue sur un divan devant le feu, Veliss assise en face d'elle, le regard scrutateur comme si elle cherchait une blessure.

— Nous les avons repoussés, répondit la jeune fille. Ils ont perdu beaucoup d'hommes. Mais ils reviendront demain.

— J'en ai vu, du sang, commenta son aînée. J'en ai répandu un peu aussi, fut un temps. Mais je n'ai jamais connu la guerre.

Reva songea aux Varिताï blessés rampant au pied des murailles, et dont la mort prochaine déchaînait les acclamations de ses camarades.

— C'est abominable.

— Vous n'êtes pas obligée de combattre, Reva. Ces gens ont besoin de vous, et le risque...

— Mais si, c'est mon devoir. Je l'accomplirai.

Elle étudia le visage navré de Veliss un bon moment et se dit qu'elle préférerait la voir sourire.

— Je vous ai dit des choses bien peu aimables..., commença Reva.

— Croyez-moi, j'ai entendu pire ! « Salope », « catin », « menteuse »... « espionne ». Et, à un moment, tout cela était vrai. Ne craignez pas de me froisser, ma chérie.

— Pourquoi êtes-vous restée ici ? Vous pourriez être à l'abri, loin, et riche en plus.

— Je ne pouvais pas abandonner Sentés, pas maintenant.

Reva s'assit et entreprit de masser son bras courbaturé. Bander cet arc en orme blanc lui avait demandé beaucoup d'efforts, mais elle n'en payait le prix qu'à présent. L'excitation du combat était retombée.

— Depuis combien de temps êtes-vous à ses côtés ? demanda-t-elle à Veliss.

— Nous nous sommes rencontrés voilà bien des années à Castelvarin quand il était courtisan auprès du roi. C'était un client régulier, généreux, j'ai été triste de le voir nommer Vassal. Deux ou trois ans plus tard, j'ai eu... de sérieuses raisons de quitter Castelvarin et je me suis dit qu'il accepterait peut-être de me loger dans sa cité, ou au moins de me donner assez d'argent pour que je puisse m'offrir un voyage sous d'autres cieux. Mais il s'est montré encore plus accueillant que j'avais espéré, et disposé à écouter de bons conseils.

— Voudrez-vous me rendre les mêmes services, le moment venu ?

Veliss la regarda droit dans les yeux et répondit doucement :

— Vous devez l'avoir compris, ma chérie. Je ferais n'importe quoi pour vous.

Reva détourna le regard et se concentra sur le travail de ses doigts sur son biceps.

— Votre oncle et moi, nous ne..., reprit Veliss. Cela fait longtemps que nous n'avons plus rien fait ensemble. La boisson n'a pas détruit que son foie, quant à moi... Eh bien, mes, hum, goûts non professionnels m'ont toujours portée vers d'autres horizons. Il me laissait m'y adonner pourvu que je fasse preuve de discrétion. Je ne le trahirai en rien, si c'est cela qui vous inquiète.

Sale pécheresse, indigne du Père...

— Le Livre de la Raison, rappela Reva, relate comment le Père a

créé l'homme et la femme pour qu'ils s'aiment en un reflet de Son amour envers l'humanité. Le Livre des Lois définit le mariage comme l'union de l'homme et de la femme. Le Livre du Jugement décrète que tout avilissement de ce lien est un péché à l'encontre de l'amour du Père.

— Ce ne sont que des mots, ma chérie... Un paquet d'antiques mots. Je vois bien, Reva, où s'attarde votre regard, même si vous essayez de le cacher.

La jeune fille se frotta le dos de la main. Elle s'efforçait d'en effacer le picotement qui, soudain, semblait revenu à la vie.

— Il a tenté de m'arracher ça à force de coups, chuchota-t-elle en fermant les yeux. Mais c'est trop profondément incrusté en moi, comme une souillure ineffaçable.

— Une souillure ?

Veliss était venue s'asseoir auprès d'elle. Reva sentit qu'elle lui prenait la main. Le picotement se mua en brûlure.

— Cela n'a rien d'une souillure ! C'est un superbe cadeau.

Son souffle courait sur le cou de Reva, doux, chaud. Ses lèvres marquèrent sa peau d'un nouveau picotement.

C'est alors que la jeune fille entendit une porte s'ouvrir à grand fracas. Elle se leva, échappa à l'étreinte de Veliss et se tourna vers Arken qui avait fait irruption.

— Ils sont de retour !

Cette fois ils utilisèrent des boucliers, de larges planches de bois clouées ensemble et maintenues en hauteur par des piquets à chaque coin. Dix Varitaï pouvaient s'abriter dessous tandis qu'ils trottaient vers les remparts de leur pas surnaturellement uniforme. Le soleil se leva sur les rangs impeccables des Volariens en ordre de bataille. Reva estima que cette première vague d'assaut dépassait les trois mille hommes. Antesh ordonna à ses archers de viser les flancs des dispositifs plutôt que de gâcher leurs flèches à frapper le bois au-dessus. Au moins un cinquième des assaillants ne dépassèrent pas l'allée pavée : les hommes tombaient par terre ou dans le fleuve grâce à la précision mortelle des défenseurs.

Une fois aux murs, ils portèrent l'attaque en trois endroits. Ils hissèrent leurs échelles tandis que leurs boucliers supportaient une pluie battante de lourds rochers jetés depuis les remparts. Reva restait aux aguets pour abattre tout ennemi quittant le couvert, puis elle visa les hommes quand ils entreprirent leur escalade. Elle attendait qu'ils soient arrivés à près de dix mètres du sol avant de les faire chuter, dans l'espoir qu'ils entraînent ceux en dessous. Elle cessa de compter après six coups au but.

Un homme arriva en courant de l'ouest du chemin de ronde.

— Monseigneur ! cria-t-il à Antesh. Le fleuve !

Reva et Arken suivirent Antesh qui allait au pas de course mesurer le péril. Les défenseurs de cette portion des remparts surveillaient avec agitation une cinquantaine de radeaux en train de traverser les eaux sombres du Givrefer. Chacun portait des Volariens protégés par leurs boucliers. C'était en manœuvrant de longues perches qu'ils les faisaient avancer. Les occupants des radeaux se livraient à des mouvements inutiles, aussi Reva estima-t-elle qu'il devait s'agir d'hommes libres, non de Varitai.

Bientôt des morts libres, songea-t-elle, sinistre.

— Déployez vos troupes ! ordonna Antesh au sergent de la Garde du Palais chargé de cette section du mur. Par équipes de dix. Chacune s'occupe d'un radeau particulier. Dites-leur de viser ceux à la manœuvre.

Il ordonna de tirer dès que les radeaux furent à portée. Les flèches plongèrent dans la masse agitée des Épées Franches qui gardèrent leurs boucliers levés.

— J'ai eu ce salaud ! s'écria Arken.

Son projectile avait abattu un homme à la manœuvre sur le radeau de tête ; celui de Reva emporta son remplaçant.

La grêle de flèches s'intensifia à mesure que les embarcations s'approchaient et que les archers pouvaient distinguer des failles dans leur toit de boucliers. Celle en tête fut bientôt hors de contrôle et partit au gré du courant tumultueux. Les cadavres sur son pont tombèrent à l'eau et furent emportés. Deux encore subirent le même sort, les autres parvinrent à aborder. Mais les rangs des troupes ainsi débarquées étaient nettement clairsemés.

Les Épées Franches gravirent la berge tant bien que mal et coururent aux endroits prévus par leur plan pour entreprendre l'assaut. Les archers en éliminèrent encore, mais il y en avait trop. Bientôt ils eurent disposé leurs échelles contre les remparts. Ces unités comprenaient des archers dans leurs rangs, de manière à protéger l'ascension des assaillants. Reva vit deux défenseurs tomber alors qu'ils tentaient de repousser une échelle.

— Préparez vos lanciers ! ordonna Antesh au sergent de la Garde du Palais quand les Volariens commencèrent à graver les murailles.

Reva lâcha une dernière flèche sur un de ces grimpeurs, se baissa sans vérifier le résultat de son tir et rejoignit le sergent qui disposait ses lanciers en groupes serrés. Arken, à côté d'eux, brandissait la hache qu'il avait choisie dans l'armurerie. Reva n'avait jamais vraiment réussi à lui enseigner l'escrime.

Antesh maintint ses archers sur les remparts le plus longtemps possible, décimant ainsi les rangs des grimpeurs mais perdant aussi plusieurs de ses hommes à cause de leurs homologues volariens.

— Très bien, en arrière ! cria-t-il.

Il rejoignit Reva et déposa soigneusement son arc sur le mur intérieur.

— C'est l'heure de danser, ma dame ! lui annonça-t-il en dégainant son épée.

Elle posa son arc en orme blanc à côté de celui de l'officier.

— J'aurai des questions à vous poser à son propos, indiqua-t-elle en tapotant les dessins gravés sur son arme.

— On verra demain ! répondit-il avec un petit sourire.

Le premier Volarien à atteindre le chemin de ronde était grand, le teint basané, les traits grossiers sous son épais casque de fer. Il criait de rage et de terreur mêlées en bondissant au-dessus des merlons. Reva se rua sur lui, se baissa, exécuta une roulade sous la botte maladroite que porta l'homme, brandit son épée en se relevant et frappa vers le haut, sous le menton de l'ennemi. Sa lame lui transperça la langue, les os de la face, jusqu'au crâne. Elle retira son épée, se tourna, taillada le visage du suivant qui s'efforçait de se hisser par-dessus le rempart. Aveugle, il tomba en hurlant sur les hommes derrière lui sur l'échelle et les emporta avec lui dans sa chute et la mort.

D'autres assaillants apparurent de chaque côté de Reva, les lanciers chargèrent en hurlant. Ils frappèrent et tuèrent dans une frénésie meurtrière, le chemin de ronde fut recouvert d'une mêlée confuse d'hommes enragés. L'un des ennemis attira tout de suite l'attention de Reva : il taillada puissamment le hallebardier qui venait sur lui puis se jeta au cœur de la mêlée, une épée courte dans chaque main. Trois défenseurs tombèrent l'un après l'autre. Son armure n'était pas la même que celle de ses compatriotes, elle semblait plus légère, laissait les bras dégagés à part des protections aux poignets. Pas de casque sur sa tête rasée. Très peu d'émotion sur son visage tandis qu'il se battait, évitait les coups d'un habile pas de côté et portait les siens, mortels, avec une froide précision. Il bougeait avec une vivacité qui frisait le surnaturel.

Arken poussa un grand cri et chargea ce soldat, la hache brandie, sans prendre garde aux avertissements de Reva. Le Volarien redoutable leva ses deux épées courtes qu'il croisa pour bloquer l'arme qui s'abattait sur lui, puis décocha un méchant coup de pied au ventre du jeune garçon et l'envoya s'étaler sur le dos. Arken avait perdu sa hache. Reva se précipita. L'homme s'apprêtait à porter le coup de grâce, elle lui taillada le visage et le força à reculer. L'autre la considéra sans aucune surprise ; le sang coulait de la coupure qu'elle lui avait infligée sous l'œil. Il contre-attaqua presque tout de suite, une épée fendant l'air près de la tête de la jeune fille, l'autre cherchant son torse. Elle esquiva, parvint à dévier les deux lames d'une parade

verticale, accompagna le mouvement en mettant un genou à terre pour ramener sa propre épée à elle et viser le tibia. Il portait là aussi une épaisse protection, si bien que le coup ne suffit pas à l'estropier. Il ne manifesta par ailleurs guère de douleur ni d'inquiétude quand il voulut la frapper par le haut. La pointe de son arme se brisa sur le sol de pierre parce que Reva avait une fois de plus pivoté. Elle se releva et plongea sa lame dans la nuque de l'ennemi.

Les deux épées courtes claquèrent en tombant sur le chemin de ronde. L'homme, à genoux, eut un spasme quand elle retira son arme. Il tomba à plat ventre et resta immobile.

Reva reprit sa respiration et chercha du regard Arken. Il s'était relevé, se tenait la poitrine et, comme les autres défenseurs, ne la quittait pas des yeux. Les Volariens semblaient s'être envolés. Elle alla au mur extérieur et les vit en bas qui s'enfuyaient, certains blottis sous leurs boucliers tandis qu'ils remontaient l'allée pavée, d'autres perdus dans une course aveugle vers un abri. Beaucoup de ceux-ci tombèrent sous les flèches.

— Nous aurons peut-être un peu de répit..., commença-t-elle en se retournant.

Mais elle se tut en les voyant tous à genoux, tête baissée. Elle chercha son oncle du regard, prête à lui reprocher d'avoir risqué sa vie en venant sur le chemin de ronde, puis comprit qu'il n'était pas là. C'était devant elle qu'ils s'agenouillaient, y compris Antesh et Arken.

— Ne faites pas ça, leur demanda-t-elle d'une petite voix.

Reva consacra le reste de la matinée à aider à transporter les blessés jusqu'à la maison de soins improvisée que frère Harin avait installée dans une auberge non loin de la porte. Le frère, aidé de ses deux camarades du Cinquième Ordre, une femme âgée et un homme d'âge moyen, s'employait sans trêve à recoudre les entailles et à réduire les fractures. Il parvenait parfois à sauver des blessés qu'on aurait crus perdus.

— Ceci pourrait vous intéresser, ma dame.

Il lui montra un instrument particulier et s'approcha de l'archer qu'elle avait vu recevoir une flèche dans la joue la nuit précédente. On avait retiré la hampe, mais la pointe demeurait bien plantée dans les os de la face. Le frère avait donné au blessé une bonne dose d'andrinople, pourtant l'homme gémissait toujours de douleur. Il regardait avec effroi l'objet dans la main d'Harin.

— On appelle ceci le scalpel mustorien, en l'honneur de feu votre père.

L'archer se recroquevilla quand Harin se pencha pour examiner sa blessure, une profonde entaille dans la joue. On avait récemment nettoyé la plaie mais du sang en suintait encore. Reva prit la main du

soldat et la lui serra en se forçant à lui adresser un sourire encourageant.

— Mon père ? demanda-t-elle au frère.

— Oui, la célèbre blessure qu'il a reçue au visage était à peu près identique à celle de ce malheureux. La pointe de flèche était si profondément enfouie qu'essayer d'ouvrir davantage pour la retirer aurait été fatal. Le soignant qui s'est occupé de lui a dû inventer un tout nouvel instrument.

Il lui montra de près la longue sonde.

— Voyez-vous la manière dont on a forgé la pointe ? Elle est assez fine pour s'insinuer autour de l'extrémité la plus large d'une tête de flèche et, quand on y est parvenu... (il appuya du pouce sur l'instrument, au milieu. La tige se scinda)... on l'allonge un peu plus, ce qui permet d'agripper le bout et d'ôter le tout rapidement, sans gros effort.

— N'est-ce pas douloureux ? s'inquiéta-t-elle.

— Par la Foi, si !

Il se pencha encore sur le blessé et entreprit d'insérer la sonde dans la plaie.

— On m'a assuré que la souffrance était insurmontable. Tenez bien fort les bras de cet homme, voulez-vous ?

Elle retrouva Arken dans la grande salle de l'auberge. La soignante âgée lui bandait la poitrine.

— Des côtes cassées, lui apprit-il avec un sourire navré. Mais deux seulement.

— C'était idiot, lui reprocha-t-elle. Choisis un adversaire plus facile à tuer la prochaine fois.

— Ils sont tous difficiles à tuer, sauf pour toi.

— Terminé ! annonça la femme en nouant le pansement. En principe, je devrais vous donner un flacon d'andrinople contre la douleur, mais nous sommes obligés de la rationner.

— Nous en avons quelques bouteilles en trop au manoir, signala Reva. Je les ferai apporter ici.

— Votre oncle en a besoin pour ses soins, ma dame.

Il ne vivra pas assez longtemps pour qu'elle lui manque, songea-t-elle. La froideur de cette pensée la fit grimacer.

— Il... ne voudrait pas voir ses gens souffrir, assura-t-elle.

Elle se tourna vers Arken et lui prit la main.

— Repose-toi un peu.

Elle chercha seigneur Antesh et le trouva au poste de garde, en pleine dispute avec seigneur Arentes à propos de la meilleure répartition des troupes.

— Ils doivent avoir compris maintenant que se concentrer sur un ou deux endroits pour attaquer ne les mènera à rien, expliquait-il en contenant mal son impatience. La prochaine fois, ils tenteront plusieurs assauts simultanés. Par le Père ! ils ont largement assez d'hommes pour se le permettre !

— Nous devons disposer de réserves, grommela Arentes. Garder nos meilleurs éléments regroupés pour la contre-attaque si l'ennemi fait une percée.

— Mais s'ils réussissent une percée, monseigneur, la cité est de toute manière perdue !

Elle s'approcha d'eux, ils se turent. Antesh avait sur le visage la même expression bizarre qu'elle lui avait vue quand, avec tous les autres, il s'était mis à genoux devant elle. Arentes semblait plus réservé. Peut-être refusait-il d'ajouter foi à toutes les folles histoires qui devaient faire le tour des remparts. Reva se rendit compte qu'elle appréciait cela.

— Un problème, messeigneurs ? demanda-t-elle.

— Le Seigneur des Archers voudrait prendre le contrôle de mes troupes, ma dame ! s'indigna Arentes. Je suis chargé du commandement de la Garde du Palais et du Guet. J'ai déjà cédé trop de mes meilleurs hommes pour soutenir les... éléments moins expérimentés parmi les défenseurs. En réduisant encore mes forces, nous affaiblirions notre capacité à contenir un assaut sérieux.

— Parce que ceux auxquels nous avons été confrontés ne l'étaient pas ? railla Antesh.

De toute évidence, il arrivait à bout de patience.

— Ma dame, le sort de cette cité dépend du nombre d'hommes que nous réussissons à placer en haut des murs. Si nous sommes attaqués en plusieurs points...

Elle leva la main.

— Messeigneurs, en vérité vous avez tous deux de bons arguments.

Elle s'approcha de la carte étalée sur la table entre les deux officiers.

Pourquoi avoir bâti une ville si étendue ?

— Voyons, si je peux me permettre une suggestion... (Elle indiqua les baraquements au milieu de la cité.) Avoir tant d'hommes rassemblés ici me paraît sans grand intérêt. Si les Volariens parviennent en effet à s'emparer d'une section du chemin de ronde, prévenir les casernes et obtenir du renfort prendra bien trop de temps. Mais, si nous divisons ces forces en quatre parties, une par quartier de la ville, elles pourront accourir très vite là où le péril est le plus grand dans leur secteur. Je propose que la Garde du Palais soit positionnée ici, tout près de la porte. On pourrait diviser le Guet en trois et le placer selon les instructions de seigneur Arentes.

Antesh étudia la carte un bon moment puis haussa les sourcils à

l'adresse d'Arentes. Le vieil officier caressa sa barbe en pointe puis hochait gravement la tête.

— Peut-être... y a-t-il du mérite à une telle stratégie.

Il prit son casque sur la table et s'inclina d'un mouvement vif.

— C'est mieux si je m'en occupe tout de suite... Monseigneur, ma dame.

— Je crois qu'il vous aime bien, estima Antesh après le départ du commandant. Il a une petite étincelle dans l'œil quand vous êtes dans le coin.

— Surveillez vos paroles, monseigneur, lui répondit Reva sans grande conviction. Quelles ont été nos pertes aujourd'hui ?

— Trente-cinq morts, vingt blessés de plus. Un bon rapport si on considère le nombre de cadavres à terre à l'extérieur de ces remparts.

— Ces marchands d'esclaves gaspillent leurs hommes comme du grain de mauvaise qualité. Comment un tel dédain peut-il inspirer la moindre loyauté ?

— La loyauté et la crainte sont souvent la même chose, surtout en temps de guerre.

L'homme se tut un instant, l'air indéchiffrable. Puis :

— M'autorisez-vous à m'enquérir de la santé de notre Vassal ?

Reva ne voyait pas l'intérêt de biaiser.

— Il vit ses derniers jours, admit-elle. À la grâce du Père, peut-être tiendra-t-il encore un mois.

— Je vois. Je suis navré, ma dame. À la fin, il... s'est révélé meilleur que beaucoup.

— La fin n'est pas encore venue. (Elle lui montra l'arc en orme blanc.) Vous m'avez promis un récit.

— Arren était le meilleur facteur d'arcs de tous les temps en Cumbraël, commença Antesh.

Ils étaient sur le chemin de ronde, en train d'inspecter la partie est. Reva se forçait à répondre par d'aimables hochements de tête aux salutations empreintes de respect. Elle supportait les regards et les chuchotements émerveillés.

— Peut-être le meilleur dans le monde. Il avait un tel talent, ses arcs étaient si extraordinaires, que certains clamaient qu'il instillait un peu de la Ténèbre dans leur fabrication. En vérité, je pense qu'il s'agissait simplement d'un artisan très doué pour qui ce métier antique avait quelque chose d'artistique. Dès son plus jeune âge, il créait des arcs puissants et d'une grande beauté.

Antesh montra à Reva son propre arc, le bois épais lissé par des années d'usage.

— L'arc est une arme efficace, ses lignes présentent une simplicité agréable, mais Arren lui apporta une élégance inédite ; il parvint

notamment à en décorer le bois sans rien lui faire perdre de sa portée. Bien sûr, ses œuvres atteignaient des prix très hauts... mais quand le Vassal de Cumbraël lui passa commande il eut le bon sens de refuser tout paiement.

L'officier désigna du regard l'arc de Reva.

— Il l'a fabriqué pour mon arrière-grand-père ? comprit-elle.

— Mais oui, avec quatre autres, tous décorés différemment selon les intérêts divers du seigneur : littérature, musique, etc. Je pense que vous avez en votre possession l'arc voué à la chasse. Le seigneur annonça que ces objets constituaient son legs aux générations futures de la famille Mustor. Mais, quelques années plus tard, ils furent dispersés et perdus quand Janus entreprit de nous obliger à rejoindre son nouveau Royaume. Arren lui-même périt au cours d'un raid lancé contre son village, quoiqu'on raconte que Janus l'avait voulu vivant et qu'il fit exécuter les responsables. Qui sait ?

Il s'arrêta un instant, adossé au mur. Il posa sur Reva le même regard hésitant qu'auparavant, quand il avait identifié l'arme.

— Et vous voilà, l'enfant perdue de la Maison Mustor, combattant avec le même art extraordinaire qu'Arren avait montré dans la création de ses arcs, porteuse par pur hasard de l'un des plus grands trésors de votre famille. J'ai connu la guerre toute ma vie et y ai survécu simplement par chance. J'ai fini par ne plus avoir la conviction que le Père gardait sur nous un œil bienveillant. Mais, ma dame, vous me donnez à réfléchir...

Elle vint à côté de lui et regarda la rive plus loin. Une caravane se dirigeait vers le camp volarien, de lourds chariots tirés par des bœufs, escortés par des cavaliers en noir. Au bout d'un moment ils firent halte, l'un des cavaliers descendit de sa monture et se rendit auprès du dernier véhicule. Il disparut à l'intérieur un moment et en ressortit en traînant derrière lui un jeune homme aux poignets entravés. Quand il força celui-ci à s'agenouiller, ses mains jointes devant lui donnèrent l'impression d'un suppliant. Un éclat brilla dans la main de l'homme debout, puis l'autre tomba en avant et un fin filet rouge coula de sa gorge. Le bourreau se pencha pour ôter les chaînes du mort avant de remonter en selle. La caravane reprit son avance tranquille et laissa le cadavre derrière elle.

— Moi aussi j'ai eu des doutes concernant le Père, avoua Reva. J'ai vu bien de la laideur, de la cruauté, des mensonges... la trahison. Mais j'ai aussi admiré la beauté, la gentillesse, l'amitié. Si cette cité tombe, ni moi ni aucun d'entre nous ne les rencontrerons plus jamais. Et j'ai bien le sentiment que le Père nous voit ici, qu'il nous aime. Je ne peux pas l'expliquer. Je le sais.

Elle observa la caravane qui s'arrêtait aux abords du camp volarien sans en franchir le périmètre de garde.

— Ils n'ont pas fortifié la rive est, fit-elle remarquer à Antesh. Nous avons des bateaux, non ?

Antesh refusa absolument qu'elle fasse partie de l'expédition, il menaça de démissionner de son poste de commandement pour devenir archer sans grade si Reva ne céda pas. Il choisit trente hommes et les répartit en dix bateaux qu'il fit partir de la rive nord de la cité passé minuit. Cette nuit-là, les Volariens les avait laissés tranquilles, aussi tout était-il calme quand ils revinrent au mur est en ramant comme des fous. Ils laissaient derrière eux le campement des marchands d'esclaves en feu et ramenaient dans chaque embarcation des prisonniers libérés. À cette heure, la marée leur était favorable : ils n'eurent pas à combattre le courant. Mais les Volariens représentaient un péril bien suffisant, ils les accablèrent d'une pluie de flèches. La plupart des bateaux s'en sortirent, le dernier tomba victime de la grêle d'acier. La cité accueillait plus de quarante nouvelles âmes, la moitié environ de la Garde du Royaume et l'autre des Cumbraëliens, la plupart tout jeunes. Les femmes, pâles, le regard perdu, avaient manifestement subi des violences.

Le commando d'élite rapportait aussi un cadeau inattendu, un homme de haute taille dans un pourpoint de cuir noir. On voyait bien qu'il aurait préféré tenir son fouet habituel dans ses grandes mains plutôt que les voir entravées par ses propres chaînes.

Traîné sur la rive par les défenseurs, à la vue de Reva il voulut s'écarter, les yeux écarquillés d'effroi. Un mot franchit ses lèvres tremblantes :

— Elverah !

— Qu'en faisons-nous, ma dame ? demanda le chef du commando, un vétéran à l'air dur qu'Antesh connaissait depuis la campagne du désert.

— Amenez-le sur le toit du poste de garde, ordonna-t-elle. Attendez le milieu de la matinée histoire qu'ils soient tous réveillés pour assister au spectacle, et là tranchez-lui la gorge.

QUATRIÈME PARTIE

Vous le reconnaîtrez à la lame qu'il brandit et à l'habileté Ténébreuse qu'il déploie à sa manœuvre, car nul dans l'amour du Père ne saurait vaincre le Sombrelame. Tous, pourtant, doivent se dresser contre lui.

Les Dénaires, Livre Quatrième :
Prophéties, Vol. 7 : *Les Songes de la pucelle*

Le Témoignage de Verniers

Une autre interminable journée sans que la cité se décide à tomber. Toujours plus de fumée, toujours plus de soldats éclopés, toujours plus de rage émanant du général. Je m'en suis beaucoup voulu depuis, mais je dois avouer avoir alors éprouvé la même haine que lui à l'encontre des Cumbraëliens. Si seulement ils avaient accepté de s'incliner devant leur inévitable défaite, je n'aurais plus eu à supporter son inventive cruauté sur ce maudit navire.

J'avais fini par comprendre que le général ne brillait pas par son intelligence. Oh ! il savait se montrer rusé, manipulateur et prompt à profiter de chaque occasion... à l'instar de nombreux enfants. Non, je suis plus que jamais persuadé qu'il s'agissait en réalité d'un imbécile, mais d'un imbécile instruit de par son milieu privilégié. Et un sadique éduqué sait à merveille tourmenter un lettré. Je dus ainsi apprendre par cœur les œuvres complètes de Kirval Draken, de loin le pire rimailleur de langue volarienne – ou de n'importe quelle autre, d'ailleurs – et chanter de la bouillie la plus bancale et la plus sirupeuse qui se puisse concevoir. On m'accorda une heure pour assimiler l'ensemble de ses quarante poèmes afin de les réciter sans faute et ainsi divertir le général. Campé à la proue du navire, je dégoisais ces insanités, la sueur ruisselant sur mon visage et dans mon dos parce qu'on m'avait garanti une mort immédiate à la moindre défaillance.

— « Les lèvres de ma dame, telles des roses, brûlent les miennes comme du feu, je brûle de joie et pleure l'adieu, sans son amour mes jours sont si moroses. »

— Excellent ! approuva le général en levant sa coupe de vin. Encore !

— « Un héros s'en vient l'épée nue, l'acier y brille en vif éclat... »

Il m'intima du geste de me taire, car un messenger arrivait de la côte. L'homme monta à bord et lui tendit un rouleau de parchemin.

— Une percée, hein ? supposa le général. Ce n'est pas trop tôt.

— Oui, illustre général. Mon commandant m'a fait savoir que moyennant quelques renforts la cité serait nôtre au crépuscule.

— Pas question. Les troupes en réserve doivent être employées à sécuriser le reste de ce tas de merde battu par la pluie. Dis à ton commandant de renoncer aux attaques sur d'autres secteurs pour se concentrer sur la percée. Dis-lui aussi que si cette cité n'est pas mienne au crépuscule, j'espère pour lui qu'il y aura trouvé une mort héroïque. Celle

que je lui délivrerais dans le cas contraire ne le serait en rien.

Il congédia le messenger d'un geste et reporta son attention sur moi.

— Figure-toi, esclave, que j'ai oublié où nous en étions. Pourquoi ne pas reprendre au début ?

Il m'obligea à reprendre par trois fois chacun des vers hideux accouchés par ce crâne épais de Volarien dépourvu de talent. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je puis réciter à loisir les œuvres complètes de Draken. Ce n'est pas la pire de mes séquelles, mais cela demeure un souvenir pénible.

En début d'après-midi, on m'autorisa à regagner ma cabine sous le pont tandis que mon maître passait le temps avec une autre esclave d'agrément en attendant la nouvelle de sa victoire. Je m'effondrai sur ma dure couchette, tremblant de peur et d'épuisement. Si mon estomac avait contenu la moindre nourriture, je l'aurais expulsée.

Mais je ne pus même pas savourer pleinement ce pauvre répit : un esclave de la maîtresse ouvrit ma porte.

— Elle te demande.

Elle se trouvait dans sa propre cabine, un vaste espace drapé de soie et de coussins, l'image même du confort douillet en comparaison de ma prison étriquée. Elle portait une robe blanche décolletée jusqu'à la courbe délicate de son ventre, et dont la jupe transparente ne cachait rien de cette femme qui marchait sur moi, le pas quelque peu titubant, une coupe de vin portée à ses lèvres.

— Tu es au courant, j'imagine ? articula-t-elle avec soin. La fin proche de ce prodigieux siège, le triomphe de mon illustre époux bientôt consommé ?

— Certes, maîtresse. Un jour de gloire.

Elle recracha son vin dans sa coupe, hilare et vacillante.

— Un jour de gloire ! Oh ! oui, un vénérable garnement qui décroche un nouveau jouet. Une journée à marquer d'une pierre blanche, assurément. (Elle fronça les sourcils et battit des paupières, le visage crispé.) Ma dernière cuite remonte à cinquante ans. Je commence à me rappeler pourquoi.

Cinquante ans ?

Devant mon air perplexe, elle rit encore, un léger gloussement semblable à celui d'une petite fille détentrice d'un secret.

— Je suis plus vieille qu'il n'y paraît, messire. De combien, à ton avis ? (Elle s'approcha un peu plus, et je dus me forcer pour ne pas reculer.) Allons, franchement, quel âge me donnes-tu ? (Elle pressa son index sur ma poitrine et appuya avec insistance.) Et je t'ordonne d'être sincère !

J'inspirai en me demandant comment il était possible d'éprouver un tel effroi sans perdre la raison.

— Je ne puis imaginer ma maîtresse ayant dépassé la trentaine.

Elle recula, l'expression faussement offensée.

— La trentaine ? Permetts-moi de t'apprendre que je n'avais pas atteint les vingt-huit ans quand je passai mon marché. Cela fait plus de trois siècles à présent.

Elle restait face à moi, silencieuse, sirotant son vin, les yeux scrutateurs. Je me demandai si elle était aussi ivre qu'elle voulait le faire croire.

— Tu n'as rien à dire ? finit-elle par me demander.

— Je vous prie de me pardonner, maîtresse. C'est impossible.

— Eh oui, murmura-t-elle. (Elle s'approcha de moi, pressa son corps contre le mien et reposa sa tête sur ma poitrine.) Pourtant me voilà devant toi, la tête farcie de souvenirs. Et si belle, non ? Ne me désires-tu point, messire ? Ou ton esprit est-il encore trop obnubilé par ta poétesse morte ?

La colère me revint, mais je la refoulai. Je la savais traîtresse.

— Ma maîtresse est d'une grande beauté.

— En effet. Mais tu n'as pas de désir pour moi, je m'en rends bien compte. Et je sais pourquoi. (Elle leva le regard sur mon visage.) Tu la vois, n'est-ce pas ? Tu la ressens ?

— Pardon, maîtresse ?

— Cette lassitude. Qui aurait pu dire que cela m'épuiserait à ce point ? que cela me viderait de toute énergie. Tu n'imagines pas combien d'êtres nous avons dû épuiser pour m'accorder toutes ces années. Tant de vies dépensées pour conserver en ce monde une vieille femme rompue, épouse maudite d'un crétin sanguinaire dont elle doit admirer les massacres... Tel est le pacte que nous avons signé, tu comprends ? Le pouvoir éternel, mais uniquement pour les porteurs d'écarlate, bien sûr, et encore la fine fleur d'entre eux. Voilà où réside la véritable puissance ! Le Conseil n'est qu'une fiction commode. Nous, les éternellement jeunes et toujours plus las, sommes les véritables détenteurs du pouvoir puisque tous recherchent notre faveur. Tous ces idiots drapés de rouge qui mendient l'honneur de nous rejoindre... Nous, pauvres imbéciles, nous nous prenons pour les maîtres, mais nous sommes des esclaves. Ce cadeau somptueux, l'enjeu de la négociation, se révèle la plus lourde des chaînes.

Soudain, elle leva la main en un geste fluide, et je sentis contre mon cou le contact glacé d'une lame d'acier.

— Tu me rejettes ! constata-t-elle, blessée. Tu convoites encore je ne sais quel cadavre versé dans les livres quand tu pourrais me posséder. Sais-tu seulement combien d'amants j'ai possédés, combien d'hommes m'ont suppliée de leur accorder l'honneur de pouvoir simplement me baiser les pieds ?

— Ce serait avec plaisir que j'embrasserais le pied de ma maîtresse, articulai-je du bout des lèvres, bien trop conscient de la pression de la dague contre ma chair.

Je sentis une goutte de sang dévaler mon cou.

— Mais non, tu n'en as pas envie, tu voudrais retrouver ta pute alpirane.

Et si je t'envoyais près d'elle, ça te plairait ?

Je ne compris jamais ce qui me prit, pourtant j'ai consacré bien des années à m'interroger là-dessus : à cet instant précis, toute ma peur s'enfuit et je ressentis, comme elle, une immense, une terrible lassitude. Je me rappelle en tout cas que je sus alors ma mort inévitable. Par la colère de son mari, par le fouet du contremaître, je serais mort le lendemain ou, si j'avais énormément de chance, le surlendemain.

Je m'écartai d'elle et ouvris les bras tandis que le sang s'écoulait toujours de l'estafilade qu'elle m'avait infligée.

— Il n'y avait aucune poétesse, lui appris-je. Aucune femme. Mais j'aimais, oui, et l'homme que j'aimais mourut par la main de celui qui, je l'espère de tout cœur, viendra jusqu'ici vous tuer, vous et cet ignoble misérable que vous dénommez votre époux. Vous me faites une proposition, maîtresse, et je l'accepte volontiers puisqu'elle me délivrera de l'idée répugnante que vous et moi respirons le même air.

Comme elle me scrutait longuement, je m'émerveillai de ma sérénité intérieure. Ce calme étrange, est-ce donc du courage ? me demandai-je. Est-ce cela que ressent le Tueur d'Espoir lorsqu'il chevauche vers la bataille ?

— J'attends souvent des esclaves qu'ils me divertissent, m'annonça-t-elle. Je trouve que, pour un temps, cela dissipe ma lassitude. Tu possèdes un réel talent. (Elle jeta le couteau, qui vint tinter contre les lattes du pont.) Va donc écrire quelque ineptie flatteuse.

Elle s'écroula sur ses coussins et me congédia d'un geste languide.

— Cela devrait te procurer un délai de quelques jours.

Quand, à peine deux heures plus tard, on me manda sur le pont supérieur, mon calme flambant neuf s'était évaporé. Fornella se tenait à côté de son mari, apparemment dégrisée, décemment vêtue d'une élégante robe de mousseline rouge et noir. Elle ne m'accorda qu'un bref regard avant de se tourner vers son général de mari.

— J'ose espérer que les contremaîtres ont été instruits ?

L'autre semblait pensif. Son étreinte avec l'esclave d'agrément ne semblait guère avoir adouci son humeur.

— Laisse-moi donc m'occuper de l'intendance, cœur-pur, marmotta-t-il. Ta famille recevra sa part de notre butin, comme toujours.

Il s'intéressa à moi et au rouleau que je tenais à la main.

— C'est ton dernier témoignage, le scribouillard ?

— Oui, maître.

— Alors donne-le-moi. Voyons si tu mérites encore mon indulgence.

Il déroulait le document quand un garde signala l'approche d'un nouveau messenger.

— Ah ! tout de même.

Il jeta mon écrit sur la table au milieu des cartes et se redressa d'un air

stoïque, tel un digne meneur d'hommes accueillant la nouvelle d'un triomphe amplement mérité.

— A-t-on capturé la sorcière ? demanda-t-il au messager.

Il laissa son regard se perdre dans le lointain et reprit d'un ton presque mélancolique :

— Ou bien mourut-elle les armes à la main ? Je n'en attends pas moins d'elle. Je m'étonne de trouver en mon cœur une part d'admiration pour cette créature...

— Veuillez m'excuser, ô illustre général ! balbutia le messager. (Il portait l'armure d'un officier de la Cavalerie Franche ; son visage crispé luisait de transpiration.) La nouvelle que j'apporte est plus préoccupante. L'une de nos troupes d'éclaireurs a croisé ce matin un cavalier, dernier survivant du douzième bataillon d'Épées Franches. Il semble qu'il ait été fait prisonnier puis libéré. Il nous rapporte qu'une armée avance sur nous à marche forcée.

Le général riva les yeux sur lui.

— Une armée ? Quelle armée ?

— On estime son effectif à plus de cinquante mille hommes. (L'officier prit dans sa ceinture un parchemin replié et le tendit à son chef.) Illustre général, on a aussi confié à cet homme un message pour vous.

Le général me désigna d'un geste désinvolte.

— Lis-le. Je n'entends rien à leur verbiage.

Je saisis le parchemin que me tendait l'officier et le dépliai.

— C'est écrit en volarien, maître, signalai-je.

— Lis-le !

Je le parcourus rapidement et sentis mon cœur marteler ma poitrine avec plus de force. Je jetai un coup d'œil furtif au rouleau que j'avais écrit plus tôt, me demandant si je pourrais trouver l'occasion de l'escamoter dans la confusion qui, à n'en pas douter, suivrait ma lecture.

— « Au commandant des forces volariennes assiégeant actuellement la cité d'Altor », commençai-je en espérant que mon instant d'hésitation passerait inaperçu. « Je vous ordonne par la présente missive de déposer les armes sur-le-champ, de libérer tous vos prisonniers et de vous apprêter à être jugé pour vos nombreux crimes. Si vous obéissez, vos hommes seront épargnés. Vous, non. Signé par délégation du roi par le Seigneur de la Tour des Hauts Confins, Vaelin Al Sorna. »

Chapitre premier

VAELIN

Au jour levé se révélait la beauté de la forêt. Le soleil brossait un portrait mouvant de clairières mouchetées de lumière et d'immenses arbres vénérables au pied desquels de clairs ruisseaux paisibles s'écoulaient en cascades timides et en bassins limpides. Vaelin sentait ses hommes moins mal à l'aise à mesure qu'ils avançaient, charmés par la majesté intacte de ces grands bois, à tel point qu'ils entonnaient par moments des chants de marche. Les paroles souvent grossières semblaient toutefois déplacées au milieu des fûts centenaires, comme un juron chuchoté en plein temple alpiran. La voix du sang ne s'était à aucun moment interrompue depuis qu'il avait pénétré sous ces voûtes : douce, mélodieuse, solennelle aussi, sans menace mais empreinte de respect. *Elle est antique, s'émerveilla-t-il. Bien plus ancienne que le peuple de ses adorateurs.*

Au bout de quatre jours, Hera Drakil annonça qu'ils avaient accompli la moitié du chemin. C'était la plus étroite étendue boisée entre le Royaume et les Confins. Vaelin avait renoncé à évaluer le nombre de Seordah qui les accompagnaient ; la question posée au guide ne lui avait pas appris grand-chose puisque les Seordah n'accordaient guère de signification aux chiffres.

— Beaucoup, avait répondu l'homme au profil d'aigle en haussant les épaules. Beaucoup et encore plus.

Les soldats s'accoutumaient peu à peu à la forêt, mais les autres recrues la supportaient fort mal.

— Combien de temps encore ? se lamenta Lorkan en oubliant son habituelle grâce aisée de courtisan.

Un profond sillon creusait son front juvénile, ses yeux effarés traduisaient une douleur permanente. Marken et Cara semblaient à peine mieux, ils n'arrivaient pas à rester tranquilles, même assis pour prendre leur petit déjeuner froid. Seul le Vannier ne donnait aucun signe de malaise, tout occupé qu'il était avec les tiges d'osier fournies

par les Seordah. Pour une raison qui lui appartenait il avait renoncé aux paniers et s'employait à présent à tresser une corde solide aux brins serrés. Elle mesurait déjà plus de trois mètres et s'allongeait chaque jour.

— Plus que quatre jours, promet Vaelin.

— Par la Foi ! je ne sais pas comment je peux le supporter. (Lorkan se frotta les tempes du bout des doigts.) Ne le ressentez-vous pas, monseigneur ?

— Quoi donc ?

— Le poids, expliqua Cara, sortant pour une fois de son mutisme. Le poids d'un tel don.

— Un don ? Le don de qui ? s'étonna Vaelin.

Quand elle lui répondit, l'expression de Cara était sans équivoque : elle se demandait si elle n'avait pas été folle de lui vouer tant d'admiration.

— De la forêt, seigneur Vaelin. Elle dispose d'un don bien à elle, qui imprègne chaque arbre, chaque branche et chaque feuille.

Elle joignit étroitement les mains et se força à sourire.

— Je présume que nous nous y ferons, les Seordah ne paraissent pas gênés.

Pourquoi eux et pas moi ? se demanda Vaelin par la suite. *Pourquoi me sens-je au contraire le bienvenu ici ?*

— Parce que vous y êtes le bienvenu, confirma ce soir-là Dahrena après la leçon de lecture. Elle vous connaît, déchiffre votre âme.

— Vous parlez comme si la forêt était vivante.

Elle lui jeta un regard similaire à celui de Cara, en plus dur.

— Bien sûr qu'elle est vivante ! Une vie très ancienne nous cerne de tous les côtés sur des centaines de kilomètres. De la vie partout, qui respire, ressent et voit. Elle vous voit et vous apprécie.

— Vous a-t-elle vue aussi, la première fois que vous y avez pénétré ?

— J'étais toute petite quand Père m'a trouvée. Je croyais que c'était un rêve, le loup, l'accueil de la forêt...

Elle se tut, concentrée sur la fixation de l'empennage sur une flèche. Tout comme les Seordah, elle fabriquait ses propres projectiles, avec une habileté et une précision devenues automatiques. Hera Drakil lui avait donné un arc quelques jours auparavant, qui ressemblait beaucoup au sien avec en plus des pictogrammes gravés sur sa poignée. Au premier regard, ces dessins semblaient des représentations grossières des animaux de la forêt, mais un examen plus attentif mettait en lumière leur élégante netteté. L'expression reconnaissante de la jeune femme au moment de saisir l'arme indiquait à Vaelin que cet objet comptait beaucoup pour le Seordah et elle.

— Avez-vous des souvenirs d'avant ? demanda-t-il. De votre enfance

parmi les vôtres ?

— Les Lonaks ne sont pas les miens. Je ne me rappelle que quelques mots de leur langue. Il y avait un village, quelque part dans la montagne. Beaucoup de femmes, dures, promptes à me calotter, mais gentilles aussi parfois. Ensuite une nuit de feu, de cris, de sang. Je pense qu'elles sont toutes mortes cette nuit-là. Il y a eu un homme avec un couteau, qui marchait sans se presser vers moi. Il était tout noir devant les flammes... et puis le loup. Il a dû tuer l'homme au couteau, mais je ne m'en souviens pas du tout. Il s'est allongé devant moi et j'ai eu très envie de grimper sur son dos.

» Nous avons couru longtemps ! Je m'accrochais à son pelage, l'air était froid sur ma figure. Je n'avais pas peur, j'étais contente. Quand il s'est arrêté dans un endroit sombre, au milieu des arbres, ça m'a fait de la peine. Je suis descendue de son dos et il m'a bénie de sa langue passée sur mon visage. Il a chassé la peur. Puis il est parti. Père m'a trouvée le matin, c'était la toute première fois que les Seordah autorisaient un Marelim Sil à marcher dans la forêt. Il est presque tout de suite tombé sur moi.

D'après le ton de Dahrena, Vaelin comprit que, depuis longtemps, elle en était arrivée à la conclusion qui s'imposait à lui. *Ce n'était pas un hasard. Nous sommes tous deux enfants du loup.*

— Combien de fois l'avez-vous vu ? demanda-t-il.

— Deux seulement, en comptant le jour où nous sommes venus ici. Et vous ?

— Quatre.

Ou cinq peut-être, quand il vivait dans une statue...

— Chaque fois, comme avec vous, il m'a sauvé la vie.

La jeune femme cessa de faire œuvrer ses mains. Il perçut sa crainte, elle avait la même rigidité que lorsqu'il avait pour la première fois rencontré Ours Avisé.

— Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Je n'en sais rien. Peut-être pour ce moment où il a besoin que nous partions en guerre.

— J'étais si jeune quand il m'a bénie... Je ne saisis que maintenant l'impression qui m'a traversée alors, celle d'un être incommensurablement ancien, au point que je n'ai aucun espoir de pouvoir le comprendre. Il a dû en connaître, des querelles insignifiantes entre ces bêtes bizarres sans pelage, marchant sur deux pattes pour hanter la terre ! En quoi celle-ci serait-elle différente ?

Vaelin se rappela les mots de l'Aspect Arlyn sur le sort du Royaume quand, jeune frère, il avait mis en question la décision de soutenir la guerre insensée de Janus : « *Certes, il chutera. Non pas une fois de plus à l'état de Fiefs se déchirant dans la guerre, mais jusqu'à la ruine la plus complète. La terre sera ravagée, les forêts réduites en cendres et tous, sujets*

du Royaume, Seordah, Lonaks, morts. Comment voudrais-tu nous voir agir ? »

— Parce que, cette fois-ci, son monde est en danger en même temps que le nôtre, répondit-il. Je crois que nous l'avons tous les deux compris : les ennemis face à nous ne se limitent pas aux Volariens.

— Ce qui explique la présence obstinée de notre bon frère.

Elle jeta un coup d'œil à frère Harlick en pleine conversation avec Alornis. Celle-ci, apparemment, trouvait irrésistible de côtoyer un puits de science, elle pouvait consacrer des heures à l'accabler de questions dans l'espoir jusqu'à présent déçu de l'assécher.

— Il en sait bien plus qu'il ne dit, commenta Dahrena.

— Il nous le dira, même si je dois lui arracher chaque parcelle de son savoir jusqu'à lui couper le souffle.

Il passa la matinée du lendemain auprès des Eorhil. Ces cavaliers contraints à mener leurs chevaux par la bride au milieu des arbres manifestaient un malaise aussi profond que les amis doués de pouvoirs de Vaelin.

— Les chevaux ne voient plus le ciel ! protesta Sanesh Poltar en passant une main réconfortante sur la tête de son étalon. (Les oreilles de l'animal s'agitaient sans trêve, il écarquillait les yeux.) Il aime pas ça. Moi non plus.

— Les Eorhil ne sont-ils pas les bienvenus dans la forêt ? demanda Vaelin.

À côté du chef de guerre, Sagesse laissa échapper un petit rire.

— Nous n'avons jamais eu de raison de venir ici. Les Eorhil et les Seordah parlent à peu près la même langue et font commerce entre eux de fourrures et d'armes, mais nous ne sommes pas le même peuple. Eux sont des bois et nous des plaines.

— Les Eorhil connaissent-ils des histoires du temps d'avant les plaines, avant la venue des Marelim Sil ?

Les deux autres échangèrent un regard amusé.

— Jamais rien eu avant les plaines, indiqua Sanesh. Les Eorhil ont toujours chevauché les plaines. Toujours. Les grands-pères disent du temps de leurs grands-pères on avait moins de Seordah dans la forêt. Mais on savait rien des Marelim Sil avant qu'ils viennent chercher des pierres sous les collines.

— Vous avez bien entendu parler de la vieille aveugle ? demanda Vaelin à Sagesse.

Sanesh et elle parurent soudain embarrassés ; l'homme tira sur la bride de son cheval et s'écarta.

La femme marcha en silence un moment, le visage crispé, fermé. Quand elle reprit la parole, elle ne chercha pas à dissimuler sa réticence.

— Il y a une cité en ruine non loin du territoire lonak. Les Eorhil n'aiment guère l'endroit et s'en tiennent à l'écart, les grands-pères parlent de rêves tourmentés et de folie rampante attendant ceux qui s'y aventurent. Mais, même jeune, j'étais curieuse, car de la curiosité naît la sagesse... Même si je n'avais pas encore gagné mon nom. Alors je suis allée là-bas, seule, et j'ai vu les reliques de quelque chose qui, en son temps, avait dû être prodigieux. J'ai installé mon camp au milieu de ces ruines et une femme m'a rejointe près du feu, une Seordah aux yeux morts qui me voyaient parfaitement. Je n'ai pas eu vraiment peur parce qu'il est bien connu que chez les Seordah naissent plus de doués de pouvoir que chez les Eorhil. Elle m'a dit qu'elle aussi venait de loin pour admirer ces gravats, nous avons passé la nuit à nous raconter le peu que nous savions de cet endroit. Et puis elle m'a montré une pierre particulière dans tous ces débris, toute petite. Elle devait tenir dans la main, mais elle formait aussi un cube parfait, sa surface était lisse, intacte. J'ai demandé à la femme si elle la voulait, mais elle a secoué la tête. « C'est pour toi », m'a-t-elle assuré. Alors je l'ai prise.

La vieille Eorhil se tut.

— Elle vous a emmenée ailleurs, supposa Vaelin.

Sagesse secoua la tête.

— Non. Elle m'a... dispensé le savoir. Tant de savoir, tout d'un coup ! Votre langue, celle des Lonaks, même celle parlée par ceux que nous allons combattre, et beaucoup d'autres. Je peux réciter chaque Catéchisme de votre Foi et chaque mot des Dénaires du Père Universel, nommer chacun des dieux alpirans, conter chaque légende lonake. Tout cela me fut révélé sans contexte ni recul, de la connaissance brute. Et cela... faisait mal. Je me suis évanouie. Quand j'ai repris conscience, l'aveugle était partie. Le savoir non.

— Ainsi vous avez un pouvoir ?

Elle secoua encore la tête en poussant un petit soupir.

— On pourrait l'appeler malédiction. C'est plus déroutant qu'autre chose. Cette pierre, si parfaite et si petite, remplie de connaissances sur les peuples de ce monde : elle était si vieille ! On l'a fabriquée bien avant que toutes ces langues soient parlées comme on les parle aujourd'hui. Qui l'a taillée ? Pourquoi ?

— Vous l'avez toujours ?

Elle leva la tête en quête d'une brèche dans la canopée. Sans aucun doute elle espérait voir un peu de ciel. Elle aperçut un fragment de bleu au-dessus et eut un petit sourire.

— Non, répondit-elle. J'ai trouvé une autre pierre, plus lourde, et ai réduit le cube en poussière.

Le lendemain, la forêt se fit moins dense. Les arbres étaient

notablement moins serrés, les clairières plus nombreuses. Le bois demeurerait toutefois plus sombre que l'Urlish. Mais le moral s'améliora ; les portions dégagées étant plus vastes, on pouvait rassembler les campements, ce qui apportait un sentiment bienvenu de sécurité. La beauté des bois avait certes conquis bien des cœurs, mais restait chez les hommes une peur sous-jacente, un sentiment permanent de ne pas être à leur place en ces lieux.

Sur cet emplacement plus ouvert, Vaelin put passer de clairière en clairière pour mieux évaluer le nombre des Seordah.

— Ils sont bien plus de huit mille, confirma Nortah ce soir-là à la réunion d'état-major.

— Dix mille huit cent soixante-douze, confirma frère Hollun. Je parle de ceux restés suffisamment longtemps en vue pour qu'on les compte. Avec eux, l'armée compte à un peu plus de trente mille hommes.

— Je me demandais si nous ne devrions pas baptiser ce corps, suggéra Nortah. L'Armée du Nord, quelque chose comme ça.

Vaelin jeta un coup d'œil au capitaine Adal qui hocha la tête.

— Donner à ces hommes un nom de ralliement ne peut pas nuire au moral, monseigneur, commenta-t-il.

— Très bien, je demanderai à ma sœur de dessiner un étendard raisonnablement féroce. (Vaelin parcourut la carte des yeux.) Les Seordah m'informent que nous ne sommes qu'à un jour de marche de Nilsaël. Capitaine Orven, vous irez avec vos hommes reconnaître le terrain à l'est. Capitaine Adal, envoyez une compagnie de la Garde du Nord vers l'ouest et dirigez-en vous-même une autre vers le sud. Je dois être informé au plus tôt de tout mouvement notable des troupes volariennes à cinquante kilomètres à la ronde. (Il regarda Dahrena.) Bien sûr, nous aurons besoin d'informations plus précises encore.

— Vous les aurez cette nuit, monseigneur.

— Je vous remercie, ma dame.

Il s'écarta alors de la table et s'adressa à l'assemblée.

— Au matin, on procédera à une inspection complète des armes et de l'équipement avant de progresser dans le Royaume en ordre de bataille. Assurez-vous que chaque homme sous votre commandement comprend que nous partons au combat et que nous le mènerons sans doute très bientôt. Ceux qui envisagent la désertion doivent savoir que c'est leur dernière chance de se sauver. Je leur déconseillerais toutefois de repartir par la forêt.

— Un bon pays, commenta Sanesh Poltar.

Il était de nouveau en selle et, de toute évidence, s'en réjouissait. De fait, le nord de Nilsaël convenait à merveille à la cavalerie avec ses vastes étendues herbeuses et les basses collines qu'on voyait vers le

sud.

— Combien d'élans par ici ? demanda l'Eorhil.

— Aucun à ma connaissance, répondit Vaelin. Mais, à mesure que nous avancerons, vous pourrez trouver des cerfs et des chèvres sauvages.

— Des chèvres ! s'exclama Sanesh, dégoûté. Il faut dix peaux de chèvres pour un seul abri. Avec un élan, on en a deux.

L'armée quittait la forêt en bon ordre. Ses rangs, bien que non exactement au pas, montraient un bel ensemble. Les dix bataillons d'infanterie marchaient en colonne martiale à deux régiments de front, flanqués des Eorhil. Les Seordah, à l'arrière, formaient une masse guerrière. Les différents clans agglomérés ne donnaient qu'une vague impression d'organisation militaire. À la tête de l'infanterie flottait le nouvel étendard de l'Armée du Nord, aux mains du meneur Ultin. L'homme avait impitoyablement repoussé toutes les autres mains tendues vers la bannière quand Vaelin la lui avait remise le matin même. Alornis avait fait appel aux tailleurs de la troupe pour réaliser son dessin, celui d'un grand aigle blanc flanqué d'une lance eorhile d'un côté et d'un gourdin seordah de l'autre. En dessous brillait l'ovale azur d'un saphir.

— Un peu simpliste, peut-être, avait-elle signalé en montrant l'esquisse à son frère.

Il l'avait serrée dans ses bras.

— Pour les soldats, on ne peut jamais l'être trop, avait-il assuré.

Vaelin attendit de voir le dernier Seordah émerger de la forêt et s'accorda un moment pour considérer les arbres compacts. Il se demandait s'il y apercevrait d'étincelants yeux verts. Mais il n'y avait rien, que les bois et les ombres de plus en plus noires. Pourtant la voix du sang lui renvoya un murmure, une note triste, incertaine, qui, pourtant, par sa force antique, exprimait l'espoir.

— Bonne chance à toi aussi, chuchota-t-il avant de tourner la tête de Flamme vers le sud.

Ils avancèrent de vingt kilomètres dans cette direction avant que Vaelin ordonne la halte. Il fit poster trois fois plus de sentinelles qu'à l'accoutumée. Les Eorhil galopèrent alentour, libérés, certains criant de joie d'avoir quitté l'espace confiné de la forêt. Une par une, les bandes de guerriers revinrent, certaines avec des cerfs abattus sur la route. Les Seordah avaient installé leur camp au nord des troupes, le plus près possible des bois. Ils restaient silencieux autour de leurs feux, Vaelin ne vit qu'une résignation morose sur le visage de ces hommes et de ces femmes qui préparaient leurs flèches et aiguisaient leurs lames.

Il trouva Dahrena assise devant la tente d'Hera Drakil, yeux clos,

visage figé. Les traits du chef seordah à côté d'elle exprimaient sans nul doute la même inquiétude que celle de Vaelin.

— Une fois, un enfant s'était perdu, dit-il quand Vaelin s'installa près du feu. On avait peur qu'un chat sauvage l'ait pris. Adra Dural est restée comme ça une nuit entière et puis elle m'a mené à lui. Il avait glissé sur un rocher dans la rivière et s'était cogné la tête. Il vit toujours mais ne se souvient pas trop de son nom.

— Adra Dural ?

— Âme Volante. Quel autre nom pour elle ?

Dahrena poussa un petit grognement et ouvrit les yeux, les traits crispés par un froid subit. Elle s'approcha du feu, Vaelin drapa une fourrure sur ses épaules.

— Vous êtes partie trop longtemps, fit-il remarquer.

— Il y avait beaucoup à voir, expliqua-t-elle dans un soupir. Vous aviez raison pour Altor : elle tient toujours, une âme étincelante illumine ses remparts.

— Et entre la cité et nous ?

— Les Volariens parcourent Asraël et Cumbraël en groupes nourris. Ils sont moins nombreux en Nilsaël, cependant j'en ai vu beaucoup vers Castelvarin. D'autres âmes dans la forêt au nord de cette ville brillent d'un éclat vif mais sombre, parfois même plus sombre que celles des Volariens. J'ai le sentiment que cette région a vu de cruelles tueries. (Elle s'arrêta un instant pour boire à sa gourde.) Le peu qu'il reste de la Garde du Royaume se trouve au nord des Grises Cimes, ils essaient d'atteindre la frontière avec Nilsaël. J'estime leur nombre à trois mille environ, des âmes accablées par la peur et le sentiment de défaite. J'ai aperçu une grande troupe approchant depuis l'ouest de Nilsaël, mais je ne pouvais pas m'attarder davantage pour discerner leur origine ou leurs intentions.

— Vous avez accompli plus que je n'aurais osé espérer, ma dame.

À l'est du camp, une corne sonna l'approche de cavaliers. Le capitaine Adal arriva au galop. Vaelin se leva et le soldat le salua, le visage grave.

— Monseigneur, nous avons trouvé un village.

Les corps empilés sur la grand-place étaient nus, d'un blanc de chaud. Les membres se raidissaient déjà sous la brise matinale. La plupart avaient la gorge tranchée mais certains portaient des marques de combat.

— Des vieillards, des enfants, fit remarquer Nortah. Pour la plupart.

— Ils tuent ceux qui n'ont pas de valeur marchande, expliqua Dahrena. Comme un maquignon épurant son troupeau.

Malgré sa voix égale, les larmes coulaient sur ses joues à la vue de tous ces cadavres.

Le village avait été pillé, les objets de valeur emportés. Les murs restaient debout. L'endroit avait eu du charme, avec ses maisons à colombages, ses toits de chaume et même un grand moulin au sommet d'une colline proche, qui tournait sans souci du destin tragique de ses bâtisseurs.

— Formez un bûcher, ordonna Vaelin à Adal. Frère Kehlan prononcera les paroles funèbres.

— Danseneige a flairé la piste, indiqua Nortah.

Il désigna la tigresse de guerre qui, le corps près du sol, les oreilles couchées, scrutait l'horizon vers l'est. Des traces de roues s'éloignaient du village dans cette direction.

— Ils doivent avoir un jour d'avance sur nous, estima Adal.

— Il ne m'en faut pas plus, répondit Nortah en jetant un coup d'œil interrogateur à Vaelin.

— De quoi as-tu besoin ?

— Une compagnie de la Garde du Nord devrait suffire. Sans oublier Lorkan.

— J'en suis, mon frère.

Vaelin saisit les rênes de Flamme et se hissa en selle.

— J'aimerais bien voir à l'œuvre cet homme qu'on ne peut voir.

— Je ne sais pas si je pourrai...

Lorkan tenait la dague d'une main tremblante, les yeux brillants dans l'obscurité du crépuscule.

— Je n'ai jamais...

Vaelin vit Nortah se voûter un peu. Lui aussi luttait contre ses réticences.

— T'avons-nous jamais réclamé quoi que ce soit ? demanda-t-il au garçon doué de pouvoir. Toutes ces années où on t'a logé, nourri, éduqué, accepté, quel prix a-t-on mis sur tout cela ?

— Mon maître, je...

— Allons, intervint Vaelin.

Il prit la dague et la remit au fourreau avant de la présenter à l'envers.

— Tu la tiens comme ça et tu les frappes du pommeau juste sous l'oreille, aussi fort que tu peux. S'ils ne s'écroulent pas au premier coup, tu recommences.

Lorkan hésita puis saisit l'arme. Il se détourna et se dirigea vers les feux du camp volarien. Après quelques pas, il regarda Nortah.

— Mon maître, si je tombe, dites à Cara... (Sa voix mourut, puis il se força à sourire.) Dites-lui que j'étais un héros. Elle ne le croira pas, mais peut-être rira-t-elle. Enfin.

Il s'éloigna, sa mince silhouette noire devant l'horizon orange pâle, sans essayer le moins du monde de se dissimuler. Au bout d'une

cinquantaine de pas, Vaelin entendit Adal et les autres membres de la Garde du Nord près de lui qui s'étonnaient à voix basse. Il fronça les sourcils : lui ne voyait qu'un jeune homme marchant sur l'herbe.

— Ça ne devrait plus tarder, estima Nortah.

Il arma une flèche sur son arc et entreprit de suivre Lorkan.

— Nous nous occupons des esclaves. Venez dès que le camp s'agitiera.

— Mais ils vont le voir, s'inquiéta Vaelin en désignant l'ombre de Lorkan.

Nortah lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit.

— Ah bon ? Moi, je ne vois rien.

Il s'éloigna, accroupi, Danseneige se faufilant dans l'herbe près de lui.

— Il dit vrai, monseigneur, confirma Adal dans un murmure. Le garçon a disparu, comme ça.

Ils attendirent tandis que l'horizon virait au noir et que les étoiles se révélèrent au milieu d'un vide sans nuages. La lune à son quartier donnait une nuance bleu pâle à l'herbe ondoyante.

— Euh... monseigneur ?

Vaelin se tourna vers Adal qui lui tendait une épée garde en avant. La lame reposait contre l'avant-bras de l'officier.

— Non merci, capitaine.

Il avait toujours le paquet enveloppé d'étoffe attaché à sa selle, les nœuds bien serrés et intacts.

— J'ai le sentiment que je n'en aurai pas besoin ce soir.

Les cris ne tardèrent pas, vite étouffés sous les grondements sonores de Danseneige. Vaelin poussa Flamme au galop, la troupe de la Garde du Nord sur les talons. Ils parvinrent au camp volarien le temps de quelques battements de cœur. Au milieu des abris, il vit un cerbère voler dans l'air, le sang jaillissant de sa gorge déchirée ; Danseneige, après l'avoir ainsi projeté, se mit en quête d'une autre victime. Des corps gisaient entre les wagons, certains percés de flèches, d'autres, plus nombreux, manifestement tombés sous les griffes de la tigresse de guerre. Quelques Volariens équipés de fouets et d'épées courtes tâchèrent de résister aux soldats et se firent hacher menu. Ceux qui jetèrent leurs armes et levèrent les bras pour réclamer grâce furent déçus : le triste spectacle offert par le village le matin même n'incitait guère les hommes des Confins à la pitié.

Vaelin trouva Nortah occupé à libérer les esclaves dans les chariots, aidé de Lorkan. Il y avait là au moins cent personnes ; les pillards avaient visité bien plus qu'un bourg. Une fois délivrés de leurs entraves, certains, fous de rage, se jetèrent sur tous les Volariens à leur portée, morts ou vifs, mais la plupart titubaient sans but, encore sous le choc. L'un des paysans reconnut Vaelin et se jeta à genoux en

beuglant sa gratitude, un torrent de larmes sur le visage. Plus d'une dizaine de malheureux se joignirent rapidement à lui. Le seigneur descendit de cheval et alla vers eux en levant les mains pour réclamer le silence.

— Ils nous ont entendus ! s'exclama l'homme qui l'avait reconnu, toujours agenouillé. Nous avons supplié les Défunts et ils vous ont fait venir.

Vaelin tendit la main, le releva.

— Personne ne m'a fait venir..., commença-t-il.

La dévotion absolue qu'il lut dans les yeux du villageois le fit taire. La plupart des autres prisonniers libérés s'étaient à présent rassemblés autour de lui et le scrutaient avec une intensité troublante, comme s'il émanait d'un rêve.

— Je réponds à l'appel du Royaume, qui est en grand besoin, reprit-il. À ceux qui choisiront de me suivre, je n'ai à offrir que les épreuves de la guerre. Vous êtes tous libres de partir.

— Nous ne partirons nulle part sans vous, monseigneur, assura l'homme en larmes.

Les autres approuvèrent bruyamment. Il serrait de toutes ses forces désespérées les bras de Vaelin.

— J'étais avec vous à Linesh. Je savais que vous ne nous abandonneriez pas.

Ses compagnons cernaient Vaelin, leurs voix se mêlaient en un tumulte admiratif.

— Vous nous mènerez à la liberté... Les Défunts bénissent le Seigneur de la Tour... Monseigneur, rendez-nous justice... Ils ont assassiné mes enfants...

Nortah fendit la foule et la repoussa de son arc brandi devant lui.

— Suffit ! Laissez un peu respirer notre puissant seigneur, bande d'imbéciles obséquieux.

Les soldats durent intervenir en groupe pour arracher Vaelin à cette adoration proche de l'émeute. Le capitaine Adal mena Flamme jusqu'à son cavalier pour qu'il puisse l'enfourcher et se dégager.

— Escortez-les au camp, ordonna Vaelin. Donnez des armes à tous ceux qui en voudront.

— Les femmes aussi, monseigneur ? s'étonna Adal.

Vaelin se rappela la haine meurtrière qu'il avait lue dans les yeux d'une femme en train d'abattre ses chaînes sur un cadavre volarien.

— Elles aussi. Celles qui ne veulent ou ne peuvent combattre aideront à la cuisine ou aux soins, avec frère Kehlan.

Il repartit vers ses troupes en compagnie de Nortah et Lorkan. Devant eux bondissait Danseneige, la queue fouettant joyeusement l'herbe où le fauve se roulait.

— Elle est toujours comme ça après la chasse, assura Nortah.

Vaelin remarqua chez lui un regard accablé, qu'il lui avait trop souvent vu.

— Et toi, mon frère, ça va ? osa-t-il demander.

— J'aurais cru que ce serait devenu plus facile, répondit l'autre avec sur ses lèvres l'ombre d'un sourire. Mais, même avec de telles ordures, c'est toujours aussi douloureux.

— C'était pas si mal, estima Lorkan en entamant un flacon de vin récemment récupéré.

Il bafouillait un peu, Vaelin supposa qu'il en avait vidé d'autres.

— J'ai frappé le dernier d'ces types comme vous avez dit, seigneur. Boum derrière l'oreille. Mais l'est pas tombé comme les autres, l'a titubé un peu et cherché son épée. (Lorkan leva la main pour boire encore, et Vaelin discerna des traces brun-rouge sur ses doigts.) M'a vu. Ils m'voient quand je les touche.

— Seulement ceux qui n'ont aucun pouvoir, supposa Vaelin. Nous te voyons de toute manière. Pour les autres, tu as l'air de disparaître.

Lorkan fit une petite révérence sur sa selle.

— Bien raisonné, monseigneur. Mais j'disparais pas vraiment. C'est plus... ils font plus attention à moi, comme si j'étais une mouche ou l'ombre d'un oiseau sur le sol. Petit, j'ai passé des années à voler tout c'que je voulais dans les rues de la Tour du Sud. Ils m'voient mais ils m'voient pas alors je peux voler sauf si je les touche. Sauf que maintenant c'est sauf si je les tue, on dirait. (Il porta une fois de plus le flacon à ses lèvres, avala et faillit basculer de sa selle. Nortah le redressa.) Dites rien à Cara, mon maître, conclut-il. Ce que j'ai fait. Je veux pas qu'elle sache.

Ils reprirent la marche au matin et s'arrêtèrent à midi. Le capitaine Orven était parti à cheval pour confirmer l'information de Dahrena concernant une troupe nombreuse en provenance de l'ouest, il venait de revenir.

— À une quinzaine de kilomètres d'ici, rapporta le soldat. Nous n'avons vu que la poussière qu'ils soulevaient et quelques cavaliers isolés, si bien que je ne puis donner une estimation de leur nombre.

Vaelin ordonna à ses régiments de se placer en ligne de combat au sommet d'une petite colline, face à l'ouest. Les Eorhil occupaient les flancs et les archers de Nortah formaient une ligne mal définie cent pas en avant. Les Seordah avaient accepté de bonne grâce de se mettre en arrière-garde, rassemblés par clans au milieu de leurs bagages, chaque arc déjà armé. Vaelin se posta au centre, la Garde du Nord à sa gauche et les hommes d'Orven à sa droite, juste derrière les mineurs d'Ultin. Tout près de lui, Dahrena ne tenait aucun compte de la désapprobation visible d'Adal.

Le silence dominait les rangs. Vaelin se souvint qu'en effet

l'approche de la bataille avait l'art de calmer les langues. Juché sur Flamme, il regardait approcher le nuage de poussière au-dessus des collines à l'ouest tandis que la voix du sang restait parfaitement paisible. Il vit déboucher des compagnies légères d'infanterie, mal ordonnées, accompagnées de quelques troupes de cavalerie pour protéger les flancs. Elles s'alignèrent sans trop de rigueur à trois cents pas environ, sous un étendard en leur centre arborant une hache au milieu d'une roue à six rayons.

— Baissez les armes ! ordonna Vaelin. Repos.

Les mineurs s'écartèrent devant lui quand il fit avancer Flamme au pas, puis au trot, la main levée pour saluer le cavalier qui, de son côté, avait quitté la ligne nilsaëline pour venir à sa rencontre. Un homme au visage mince, les cheveux très courts, une oreille mutilée.

— J'espère que vous en amenez d'autres, monseigneur, commenta le comte Marven. Ceci, j'en ai peur, c'est bien trop peu.

Le Vassal Darvus Ezua était sans doute l'être humain le plus âgé que Vaelin ait jamais rencontré. Assis sur sa Chaire à haut dossier, ses mains osseuses crispées sur les accoudoirs, il le scrutait avec une attention qui rappelait le regard de hibou de Janus. Debout face au Vassal, sous la grande tente au centre du camp nilsaëlien, Vaelin et Dahrena le voyaient flanqué de ses petits-fils, des jumeaux qui avaient apparemment voulu se distinguer l'un de l'autre par des armures différentes et des capes non assorties. Ils n'en demeuraient pas moins tous deux grands, blonds, le visage identique et, remarqua Vaelin, portés à ciller de conserve, ce qui avait un côté déroutant. Le comte Marven, l'expression soigneusement neutre, se tenait à l'écart.

— Cette petite surprise m'a presque tué, figurez-vous, annonça le Vassal Darvus d'une voix encore forte et claire malgré une tendance au croassement. Ainsi que les pauvres gars qui doivent porter ma litière.

— La guerre a toujours été exigeante, monseigneur, reconnut Vaelin.

Le vieillard lâcha un bref ricanement.

— La guerre, vraiment ? Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle m'amène en ces lieux ?

— On nous envahit. Pour quelle autre raison déplaceriez-vous vos troupes ?

— Il est important d'exhiber sa puissance quand on négocie. J'ai fait de même quand je suis allé plier le genou devant Janus, alors qu'il était déjà raide comme du bois. Ce maudit Asraëlien ne m'a pas épargné la génuflexion.

— Dois-je comprendre, monseigneur, que vous envisagez de traiter avec les Volariens ?

Vaelin sentit Dahrena crispée tout près de lui et lui tapota le bras pour qu'elle n'intervienne pas. Les entrevues de Vaelin avec Janus lui avaient donné une solide expérience des vieillards tortueux.

Il nous joue la comédie avant de nous mettre en main le véritable marché.

— Et pourquoi pas ? répliquait Darvus. Darnel l'a bien fait. Ses terres demeurent intactes.

Vaelin s'efforça de dominer son étonnement.

Le Vassal de Renfaël a trahi ?

Mais l'antique seigneur n'eut aucun mal à déchiffrer son expression.

— Vous l'ignoriez, hein ? caqueta-t-il. Vous êtes resté trop longtemps absent, mon garçon. Darnel a retourné ses chevaliers contre la Garde du Royaume. Mes espions me disent qu'il a obtenu en échange la moitié d'Asraël et qu'il gouverne Castelvarin au moment même où nous discutons.

— L'exemple d'un traître n'est pas le meilleur à suivre, monseigneur.

La figure ridée de Darvus s'anima d'une colère sincère.

— Mon peuple compte sur moi pour le protéger et j'ai pu atteindre l'âge que j'ai en ne le décevant pas, quitte à avaler sans protester toutes les insultes, toutes les humiliations que m'ont fait subir vos rois.

— Je vous l'accorde, les Volariens ne vous infligeront rien de la sorte. Eux ne connaissent que la mort et l'esclavage. Nous avons trouvé l'un de vos propres villages hier, les vieillards et les enfants assassinés, les autres emmenés enchaînés. Nous les avons libérés et ils nous ont tous rejoints, impatients de combattre jusqu'à la mort pour la liberté de ces terres et du Royaume. Si vous cherchez une ligne de conduite, permettez-moi de vous suggérer celle-ci.

Pendant cette réplique, les jumeaux échangèrent un regard d'accord parfait, la main crispée sur la garde de leur épée.

Ils n'ont rien à voir là-dedans, comprit Vaelin. Ils ne savent rien du plan de leur grand-père.

— Mon révérend seigneur, commença celui à gauche. Si vous vous rappelez notre discussion de ce matin...

— Tais-toi, Maeser, l'interrompit sèchement le vieillard. Toi aussi, Kaeser. Votre chère défunte mère était toujours de bon conseil pour moi, mais vous deux ne savez que parler de guerre, d'épées et de chevaux. (Il foudroya du regard le jeune noble jusqu'à lui faire détourner les yeux.) Leur mère a épousé un chevalier renfaëlien de haute renommée, précisa-t-il à l'adresse de Vaelin. J'avais un fils par ailleurs en ce temps-là, alors je n'y ai pas vu d'inconvénient, mais cet idiot a trouvé le moyen d'attraper la vérole et de mourir trop tôt, sans rejeton. Me voilà coincé avec ces deux-là.

— Si je puis vous le demander sans détours, monseigneur, que

voulez-vous au juste ? Nous savons tous deux, je pense, que vous n'avez nulle intention d'apporter votre soutien à l'ennemi, et je n'ai guère le temps d'entamer des négociations ardues.

Darvus se laissa aller sur sa chaise, une petite langue rose apparut un bref instant entre ses lèvres.

Janus était un hibou, se dit Vaelin. *Celui-là tient plutôt du serpent, on dirait.*

— Dehors ! aboya le Vassal à ses petits-fils qui s'inclinèrent et quittèrent la tente dans un si bel ensemble qu'on aurait dit un pas de deux soigneusement répété. Pas vous, Marven, ajouta Darvus en voyant que le comte s'apprêtait à les suivre. Je veux un témoin irréfutable de notre petit accord.

Le regard du vieillard s'attarda sur Dahrena avant qu'il reprenne :

— L'un de mes espions a récemment rencontré un citoyen des Confins. Le responsable d'un trou de mine quelconque accablé par le gel, qui apparemment estimait avoir été lésé dans de malheureuses circonstances.

Vaelin entendit Dahrena laisser échapper un soupir. *Idiss.*

— Le pauvre homme s'est hélas appliqué par la suite à s'enivrer jusqu'à se noyer dans les eaux de Port-gelé, mais non sans avoir relaté une histoire édifiante.

— Comme je vous l'ai dit, monseigneur, je n'ai guère de temps.

— De l'or..., articula lentement le vieillard sans quitter Dahrena des yeux. Vous savez garder un secret, ma dame. (Il se pencha en avant et fit une fois de plus passer sa petite langue sur ses lèvres.) L'une des leçons que m'a apprises ma longue vie, c'est que l'occasion de s'enrichir s'approche et s'éloigne comme une marée imprévisible. Nilsaël a toujours été bonne dernière pour profiter de telles vagues, mais pas cette fois. Celle-ci, nous en aurons notre part.

— Il y avait d'excellentes raisons de garder le secret sur cette découverte, assura Dahrena, pour votre Fief aussi bien que pour les Confins.

— Ce n'est plus le cas, rétorqua le Vassal, avec tous ces loups à nos portes et seigneur Vaelin si démuni en hommes...

— Que voulez-vous ? répéta Vaelin, à bout de patience.

— Ma très chère défunte fille, mère avisée de jumeaux idiots, disait toujours que l'or était comme l'eau par sa facilité à vous glisser des mains. Ce n'est pas celui qui extrait l'or qui devient riche, mais celui qui lui vend la pioche. (Darvus tapota un bon moment de ses doigts osseux sur ses accoudoirs.) Tout l'or extrait des mines des Confins devra transiter par les ports de Nilsaël où il sera vendu.

— C'est tout ? s'étonna Dahrena.

Le vieillard sourit et inclina la tête.

— Mais oui, ma dame.

Chaque once d'or sera vendue à l'intérieur de ses frontières, se dit Vaelin. Tous les marchands souhaitant s'en procurer devront venir ici, avec des clercs et leurs navires certainement chargés de marchandises à échanger. Ce serpent fera de son Fief le plus riche du Royaume en l'espace d'une génération. Janus aurait salué bien bas l'idée.

— Nous acceptons vos termes, monseigneur, sous réserve de ratification par la Couronne.

— La Couronne, vraiment ?

Darvus caqueta une fois de plus, leva une main squelettique et, sans trembler le moins du monde, tendit le doigt vers Vaelin.

— Il n'y a plus qu'une tête capable de la porter désormais et je la vois devant moi.

Chapitre 2

LYRNA

Le capitaine Belorath était un bon joueur de *Keschet*. Il saisissait bien les nombreuses nuances du jeu et savait employer les stratégies les plus subtiles, celles qui distinguent l'adversaire de talent.

Lyrna le battit en vingt coups. Elle aurait pu le faire en quinze mais jugea préférable de ne pas lui faire complètement perdre la face devant son équipage.

De l'autre côté du plateau, il lui jeta un regard assassin en ôtant à une vitesse surnaturelle les pièces encore en place.

— Une autre partie, exigea-t-il.

— Comme vous voulez.

Lyrna retira ses propres pions. Malgré ses atouts, le capitaine devait surmonter le handicap d'une incompréhension profonde de l'élément le plus important du jeu, à savoir la disposition initiale des pièces. Les mouvements ultérieurs découlaient tous de ce qui semblait une simple formalité. Belorath lui avait donné la victoire dès le moment où il avait négligé de munir suffisamment en lanciers la partie gauche de son plateau pour contrer ceux qu'elle déploierait six coups plus tard.

« Le jeu débute lorsque tu places ta première pièce. »

Voilà ce que lui avait appris son père il y avait bien longtemps, lorsqu'il avait entrepris d'enseigner à une enfant de cinq ans les règles d'un jeu qui dépassait la plupart des adultes. Moins d'un an plus tard, elle l'avait battu lors d'une épique bataille de cent vingt-trois coups, largement digne d'un chapitre dans l'histoire du jeu si seulement elle avait eu des témoins. Ils ne rejouèrent plus jamais ensuite, et le plateau comme les pions disparurent sans tarder de la chambre princière.

Le capitaine abattit son Empereur sur la troisième case à gauche de la première rangée, l'emplacement habituel en vue d'une stratégie agressive, ou cherchant à le paraître pour cacher des vues défensives. Lyrna mit l'un de ses Archers au milieu de sa deuxième rangée et

entreprit d'élaborer une formation standard en réponse à la disposition ouvertement compliquée de son adversaire.

Le gambit de l'Empereur, songea-t-elle en soupirant *in petto* tandis que matelots et citoyens du Royaume entamaient leurs paris autour des joueurs. Elle semblait favorite. *Treize coups cette fois-ci.*

Elle parvint en l'occurrence à faire traîner la partie sur dix-sept coups. Davantage, ç'aurait été trop visible.

— Par la Ténèbre, chuchota un matelot quand elle prit dans sa main l'Empereur du capitaine.

— Ténèbre ou pas, répondit Harvin en riant, tu me dois deux gobelets de rhum, mon ami.

Lyrna laissa errer son regard sur la mer d'huile tandis que le capitaine, de plus en plus rubicond, entreprenait une fois de plus de dégager le plateau.

Trois jours, pas un souffle de vent.

Elle se crispa devant un spectacle désormais familier, celui d'un énorme aileron qui laissait derrière lui un large sillage sur les eaux calmes avant de disparaître dans les profondeurs.

À peine le vent tombé, le capitaine avait ordonné qu'on mette à la rame, mais les chaleurs de ce climat imposaient de fréquentes pauses si l'on ne voulait pas voir l'équipage s'écrouler d'épuisement. Les citoyens du Royaume avaient pris leur tour eux aussi, y compris Lyrna, mais leur inexpérience et leur manque de rythme les rendaient plus nuisibles qu'autre chose. C'est au cours de la dernière pause que le capitaine avait exhibé un plateau de *Keschet* et ordonné à son second de jouer avec lui. Il l'avait battu en quarante coups seulement, ce qui constituait semblait-il un record sur ce navire.

— Notre dame peut faire mieux, avait alors affirmé Benten d'un ton d'absolue certitude.

— Tiens donc ?

Les sourcils fournis du capitaine n'avaient fait qu'une masse quand il avait posé son regard sur Lyrna, qui se reposait sur sa rame en frictionnant ses bras douloureux.

Elle avait jeté un coup d'œil mécontent au pêcheur. Elle ne lui avait pas dit un mot de ce jeu, mais l'instinct du jeune homme s'était révélé bien bavard...

— Je sais jouer, reconnut-elle en haussant les épaules.

La troisième tentative du capitaine s'avéra plus impressionnante. Il renonça aux stratégies éprouvées depuis longtemps pour se livrer à une suite de diversions complexes sur la gauche, sans paraître s'attarder sur ses pertes, mais en dissimulant l'approche progressive de ses trois Voleurs vers le milieu.

— Félicitations, capitaine, lui dit Lyrna en inclinant la tête quelque trente coups plus tard.

— Pourquoi donc ? grommela-t-il.

Il ne quittait pas des yeux l'Empereur qu'elle lui avait pris.

— Pour m'avoir accordé une partie insolite.

Une douce brise effleura les brûlures encore douloureuses sur sa pommette ; elle leva la tête.

C'est étrange de sentir le vent sans qu'il joue dans les cheveux, songea-t-elle.

— Il me semble que nous allons pouvoir repartir, fit-elle remarquer.

La brise forçait en vent d'ouest, celui que les Meldénéens appellent le Fructueux parce que de riches navires marchands suivent souvent sa course. Mais pour l'heure l'océan était vide.

— Rien de tel qu'une guerre pour dégager la mer, commenta le capitaine.

Il avait rejoint Lyrna à la proue où elle passait toutes ses soirées.

— Je croyais que nous finirions par apercevoir des vaisseaux alpirans, dit-elle.

— S'ils ont un peu de bon sens, ils ne lèveront pas l'ancre de sitôt. La guerre fait aussi un pirate de chaque marin.

Il s'approcha de la figure de proue, une femme aux traits grimaçants et à la poitrine impossiblement opulente qui, de ses crocs découverts, de ses mains griffues, semblait vouloir déchirer les vagues devant elle.

— Savez-vous de qui il s'agit ?

— Skerva, je suppose, la voleuse d'âmes... dans sa forme véritable. La grande Orque Margentis l'a envoyée au milieu des hommes pour les punir de leurs crimes contre la mer. On dit qu'elle marche parmi nous sous la forme d'une appétissante pucelle, en quête des plus vaillants des hommes dont elle dévorera l'âme.

Le capitaine passa la main sur le bois formant l'épaule de Skerva.

— Vous est-il jamais arrivé d'oublier quoi que ce soit ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous inquiétez mes hommes. Les plus imaginatifs se demandent si vous n'êtes pas elle, qui se serait retrouvée à mi-chemin de ses deux apparences et n'attendrait que le moment de frapper.

— Mais alors, n'aurais-je pas besoin d'hommes courageux pour satisfaire ma soif démoniaque ?

Il dissimula un sourire sous sa barbe avant de regarder l'océan.

— Et puis votre ami n'aide pas, ajouta-t-il.

La houle était forte, mais on distinguait tout de même un aileron de requin fendant les flots par bâbord avant.

— En toute franchise, je ne peux pas expliquer sa présence, avoua-t-elle.

— L'équipage m'a rapporté ce que les autres rampants chuchotent sous le pont. Ils parlent d'un charmeur de bêtes.

Fermin souriait quand les eaux se refermaient sur lui... « N'oubliez pas votre promesse, Altesse. »

— Il est mort pour nous libérer, déclara-t-elle. Il a appelé ce requin, j'ignore comment. Peut-être est-ce pour cela que cette bête nous suit, à cause de reliquats de cet appel. Ce genre de choses m'échappe.

Le capitaine gloussa.

— Une défaillance, enfin !

Il reprit très vite son sérieux.

— Les Îles sont à moins d'une semaine, lui apprit-il.

— Les Seigneurs des Nefs nous y attendent. Je tiendrai ma part du marché, je peux vous promettre qu'ils me trouveront des plus convaincantes.

— Les Seigneurs des Nefs c'est une chose, le Bouclier en est une autre.

Le Bouclier des Îles.

Les espions au service de son frère avaient eu beaucoup à dire sur lui, pirate et escrimeur redouté, responsable de la défense de l'Archipel.

— Vous pensez qu'il risque de ne pas me croire ?

— Ce n'est pas tellement ce qu'il croit qui importe, mais s'il se sent concerné. (Il désigna du geste le pont, le grément.) *Sabre-des-Mers* est à lui, il en a supervisé la construction sur les chantiers. Chaque planche, chaque clou et chaque filin est passé par sa main, et ce pont a bu de bonnes quantités de son sang. Pendant des années nous avons hanté les vagues ensemble, sur ce vaisseau, nous avons rapporté plus d'or et de butin qu'aucun bateau jamais issu des Îles. Et pourtant je me retrouve capitaine ici tandis que le Bouclier se lamente sur un rocher battu par les eaux. Avec sa main à la barre, nous serions déjà rendus. Et je doute fort que vous l'eussiez battu en vingt coups.

— Quinze, en fait, je ne voulais pas vous accabler. Et pourquoi se lamente-t-il, votre fameux capitaine ?

Belorath se tourna vers la mer. Quand il parla, la tristesse imprégnait sa voix.

— C'est toujours terrible pour un grand homme d'échouer, même quand il échoue à trouver sa fin.

— « Le quota d'esclaves présumé s'élève à vingt-cinq mille », récita Lyrna. « Cela représente un faible ratio par rapport à la population générale, mais il importe de prendre en compte un taux important de rejet à prévoir. Toute la valeur de l'Antre du Serpent réside dans ses ports et dans les vaisseaux dont nos forces pourront s'emparer, ses habitants n'étant que des sauvages frustes faisant d'étonnamment bons marins. »

L'assemblée des Seigneurs des Nefs l'écoutait en silence. La plupart

avaient le visage inexpressif d'hommes sous le choc. D'autres montraient une fureur croissante, notamment l'homme au milieu de la ligne formée par ses pairs. Il était très mince, l'air d'un renard ; il serrait et desserrait les poings sans trêve tandis qu'elle poursuivait.

— « On sait que l'Antre du Serpent conserve en permanence une flotte défensive dans ses parages, on doit s'attendre à une résistance acharnée de ce côté. Nous recommandons en conséquence une manœuvre de diversion : une division affrontera l'ennemi pour l'attirer loin de cet archipel tandis qu'une autre transportera la force d'invasion. Voir table sept pour des propositions de déploiement des troupes à terre... »

L'homme mince leva la main, Lyrna se tut. Le Seigneur des Nefs interpella le capitaine :

— Belorath, vous portez-vous garant pour cette femme ?

— Oui, seigneur Ell-Nurin.

L'homme revint à Lyrna.

— Je présume que vous avez préparé une traduction complète du document ?

— Bien sûr, monseigneur.

Elle s'avança et lui tendit la pile de parchemins.

— Quelle superbe écriture, fit-il remarquer en parcourant des yeux la première page. Pour une fille de marchand, s'entend.

— Mon père m'avait chargée de sa correspondance à cause de ses mains affligées du mal des os.

— Il se trouve que je connais bien les marchands de Castelvarin. Contrairement à la plupart de mes compatriotes, je n'ai jamais embrassé la piraterie et ai toujours reçu bon accueil là-bas pourvu, bien sûr, que mon navire apporte une importante cargaison de thé frais. Alors dites-moi, comment s'appelait votre père ? Peut-être l'ai-je rencontré...

— Traver Hultin, monseigneur, spécialisé dans les soieries.

Le vrai nom d'un marchand qui avait vraiment une fille. L'un des nombreux requérants à la cour de son père pendant toutes ces années.

— Ce nom me dit quelque chose, admit Ell-Nurin. Quel est le vôtre, ma dame ?

— Corla, monseigneur. Et je ne suis qu'une dame, sans noblesse.

— Certes, certes. Je crois savoir que vous souhaitez regagner le Royaume ?

— En effet, monseigneur. Avec ceux qui m'accompagnent.

— Les Îles n'ont jamais violé un accord. (Il hocha la tête à l'adresse du capitaine.) Occupez-vous-en quand nous en aurons terminé. Pour l'heure, ma dame, veuillez nous laisser conférer entre nous.

Elle s'inclina et gagna la porte. Elle n'entendit que quelques mots avant qu'on la ferme derrière elle :

- Lui avez-vous transmis la nouvelle ? demandait Ell-Nurin.
- Un navire a été envoyé là-bas dès mon arrivée, monseigneur...

Les autres l'attendaient sur le quai, tous vêtus de tenues meldénéennes mal assorties. Ils avaient la même allure que les pirates qui les avaient transportés en ces lieux. Ils se levèrent à l'approche de Lyrna, les yeux brillants d'espoir.

— Le capitaine va fréter un navire pour nous, annonça-t-elle. Nous devrions être en route dès la prochaine marée.

Harvin poussa un cri de joie et saisit Benten par les épaules, tandis qu'Orena souriait pour la première fois depuis que Lyrna la connaissait. Même Iltis semblait au bord du sourire.

C'est alors qu'une voix menue s'éleva :

— Pourquoi ?

Murel, yeux baissés, restait à l'écart du groupe.

— Quoi donc ? demanda Orena.

— Pourquoi rentrer ?

— C'est chez nous, rappela Harvin.

— Ma maison a brûlé avec mes parents à l'intérieur, dit Murel.

Qu'est-ce qui me reste là-bas ?

— Le Royaume est envahi, intervint Lyrna. Les nôtres ont besoin de notre aide.

— Et comment puis-je les aider ? Je ne sais pas me battre, ne sais rien faire d'autre que coudre, et je ne suis même pas très douée pour ça.

— Je t'ai vue arracher les yeux d'un type sur le bateau, fit remarquer Harvin. J'ai eu l'impression que tu ne te battais pas si mal.

— Pourtant elle n'a pas tort, signala Orena. Tout ce qui nous attend au Royaume, c'est la guerre et les massacres. J'en ai vu plus qu'assez pour ma part.

— Alors quoi ? s'indigna Iltis. Vous comptez rester ici pour attendre la flotte volarienne ?

— Il y a d'autres ports, insista Murel. L'Empire Alpiran, l'Extrême-Occident...

— Ce que tu oublies, protesta Iltis d'un ton sévère, proche de la colère, c'est que nous avons une dette envers cette dame. Sans elle, nous serions tous au chaud dans le ventre d'un requin.

— Et je vous en suis très reconnaissante ! s'exclama Murel, la voix tremblante tandis qu'elle saisissait la main de Lyrna. Je vous le jure. Mais je ne suis qu'une jeune fille, et j'ai bien assez souffert.

Une jolie reine du Royaume Unifié, songea Lyrna, qui ne peut même pas convaincre cinq de ses sujets réduits à la dernière extrémité de prendre le risque d'entrer à son service !

Elle regarda Murel en train de renifler et se rappela la première fois

qu'elle l'avait vue, le visage voilé par ses cheveux tandis qu'on l'emmenait sur le pont, ses sanglots frénétiques.

— Je suis désolée, assura-t-elle en serrant fort dans la sienne la main de la pauvre fille. Je ne demande à personne de me suivre, c'est votre décision. En tout cas, même seule, je ferai voile vers le Royaume.

— Pas sans moi, déclara Iltis. Je n'ai pas encore tué suffisamment de Volariens. Loin de là.

— Je suis avec vous, ma dame, assura Benten. Mon père doit m'attendre, en vieillissant il a du mal avec les filets.

Il avait la voix étranglée, Lyrna comprit qu'il parlait d'un mort.

Iltis se tourna vers Harvin.

— Et toi, le bandit ? Après le vol, as-tu assez de tripes pour te battre ?

— Tu as été témoin de mon courage à bord du bateau, mon frère, répliqua Harvin d'un air féroce.

Puis il se tourna vers Lyrna, gêné, et prit la main d'Orena.

— Mais désormais... je suis responsable de quelqu'un.

Eh bien, on dirait que je ne sais pas tout, finalement.

— Vous n'êtes pas obligée de partir, supplia Murel qui ne l'avait pas lâchée. Venez avec nous ! Avec vous nous pourrions aller n'importe où, faire ce que...

Elle se tut, les yeux écarquillés. Elle avait vu quelque chose par-dessus l'épaule de Lyrna.

Celle-ci se retourna et vit le Seigneur des Nefs Ell-Nurin approcher sur le quai d'un pas martial, accompagné d'au moins vingt marins en armes. Il s'arrêta à quelques mètres tandis que ses hommes se déployaient sur les côtés et que les trois sujets masculins du Royaume entouraient les femmes pour les protéger.

— Belorath a un peu tardé à nous révéler tous les détails du voyage, annonça Ell-Nurin. Notamment vos capacités remarquables au *Keschet*. Traver Hultin aimait ce jeu lui aussi, et c'est vrai que son commerce était centré sur les soieries, mais il pratiquait aussi la contrebande du thé et sa fille était grasse comme un chapon. Et puis il était difficile de le faire taire quand il se mettait à raconter l'unique occasion qu'il avait eue de se rendre au palais, de rencontrer la fille du roi et d'être émerveillé par sa maîtrise du *Keschet*, ce jeu qu'il adorait mais où, si je me rappelle bien, il ne brillait guère.

L'homme mit un genou à terre sans quitter Lyrna des yeux.

— Au nom du Conseil des Seigneurs des Nefs, j'ai l'honneur, Altesse, de vous souhaiter la bienvenue sur l'Archipel.

Ils la logèrent dans une chambre richement meublée au plus haut d'un bâtiment avec vue sur le port. Iltis, suivi de près par Harvin et

Benten, avait fait un pas en avant pour empêcher qu'on l'enlève, mais elle avait posé fermement la main contre sa loyale poitrine.

— Non, mon frère.

— Est-ce vrai ? chuchota-t-il, les yeux sur son visage brûlé. Altesse ?

Elle tapota son vaste torse et sourit.

— Ne traînez pas ici. Partez avec les autres, loin d'ici comme l'a suggéré Murel. Veuillez considérer cette phrase comme mon premier et dernier ordre royal.

On la laissa seule quatre jours. Des servantes apportaient à manger, s'inclinaient et portaient sans un mot. Plus tard, des caméristes tout aussi taciturnes lui présentèrent des robes de bonne étoffe mais de coupe simple, aux teintes sans éclat.

S'agit-il de tenues d'exécution ? se demanda-t-elle.

Le Seigneur des Nefs Ell-Nurin lui rendit visite au soir du quatrième jour. Sous les yeux de Lyrna, les lumières du port renaissaient tandis que les multiples tours de la cité, auparavant couronnées de soleil, se fondaient en grises pointes de lances. L'homme était seul. Il s'inclina bien bas sans que son visage manifeste raillerie ou respect forcé. La reine se rendit compte qu'elle lui en était reconnaissante.

— Avez-vous tout ce que vous voulez, Altesse ? demanda-t-il.

— À part ma liberté.

— Nous en viendrons très vite à ce sujet important. Sans doute voudrez-vous d'abord apprendre que vos sujets ont refusé de partir. Conformément à nos accords, on leur a offert de les transporter jusqu'au Royaume et ils ont refusé avec la dernière obstination.

— J'ose espérer qu'on ne leur a fait aucun mal.

— On les a logés aux étages en dessous sans leur infliger le moindre mal, je peux vous l'assurer.

Il se releva et se rendit sur le balcon d'où il fit signe à Lyrna de le rejoindre. Côte à côte, ils regardèrent un bon moment la cité qui plongeait dans la nuit. L'homme portait fréquemment les yeux sur la figure de son hôtesse qui, à la fin, ôta l'écharpe sur sa tête et s'approcha de lui, le visage levé pour qu'il ait le meilleur angle de vue.

— Je vous en prie, monseigneur, ne vous gênez pas.

— Toutes... mes excuses, prononça-t-il tandis qu'elle reculait et remettait le tissu en place. Je voulais simplement m'assurer... (Il se tut, grimaçant d'embarras.) Je vous ai vue une fois. C'était après la guerre, vous étiez venue sur les quais de Castelvarin récompenser un navire de votre frère, de retour d'une longue exploration.

— *L'Aile-Vive*, se rappela-t-elle. Le premier vaisseau du Royaume à parvenir à la banquise australe. Il lui a fallu cinq ans.

— Très impressionnant, mais les marins meldénéens avaient atteint ce même but vingt ans plus tôt.

Il se tourna de nouveau vers la ville où de plus en plus de lumières

perçaient les ombres massées, compactes.

— Que pensez-vous de cette vue ?

— L'endroit est plaisant.

Puis, après un regard en biais :

— Vous vous apprêtez à me parler du crime abominable de mon père et de la grandeur de votre peuple qui a su ranimer la beauté dans les cendres de la destruction.

— Il est certain qu'on n'exagère pas quand on vante votre perspicacité. Toutefois, je m'apprêtais aussi à vous demander si vous aviez une explication raisonnable quant aux raisons qui l'ont poussé à cet acte.

— Le harcèlement de vos navires devenait de plus en plus pénible, répondit Lyrna sans sourciller. Il ne pouvait permettre qu'on entrave ainsi le développement du commerce dans le Royaume, cela gênait son plan guerrier longuement ourdi.

— Il avait déjà ce plan en tête à l'époque ? Il a fait brûler notre cité de fond en comble au nom d'une guerre qui ne surviendrait pas avant plus de dix ans ?

— Je le soupçonne de l'avoir prévue avant même d'avoir terminé l'unification du Royaume. Il y voyait le pinacle glorieux de son règne.

— Cette défaite catastrophique, glorieuse ?

La défaite catastrophique, c'était l'idée.

— Le rêve d'un jeune homme s'est mué en la gageure désespérée d'un vieillard. Peut-être, monseigneur, accepterez-vous de répondre à une question. Comment s'y est-il pris pour convaincre les Seigneurs des Nefs de transporter son armée sur les côtes de l'Empire ?

— Avec beaucoup d'or, une cargaison complète de saphirs et la promesse qu'après la victoire il nous céderait Untesh. L'un des plus riches ports érinéens donné aux Îles ! Le Conseil estima que le jeu en valait la chandelle... Et puis, en cas d'échec, ils devaient avoir le plaisir d'assister à la ruine de l'armée qui avait détruit notre ville. Je tiens à préciser que ces décisions ont été prises avant ma propre accession à la seigneurie des Nefs.

Il resta silencieux un bon moment, son profil de renard chargé de tristesse et d'inquiétude.

— Combattrez-vous ? demanda alors Lyrna.

— Que pouvons-nous faire d'autre ?

— Vous avez le choix. Les Îles ne manquent pas de navires ! Vous pourriez y rassembler votre peuple et vous enfuir, chercher refuge sur les terres alpiranes. L'Empereur pourrait fort bien vous pardonner vos erreurs passées en échange d'une telle flotte. Ou bien vous pourriez partir en quête d'une nouvelle terre. L'équipage de l'*Aile-Vive* parlait de longues côtes désertes dans les eaux du Sud... L'un des projets les plus ambitieux de mon frère consistait à y envoyer des colons, si

jamais il trouvait des fonds suffisants dans le Trésor royal.

— Est-ce donc ce que vous direz à vos sujets quand vous les rejoindrez ? Vous leur proposerez d'abandonner la terre de leurs ancêtres et de partir ?

— Auriez-vous l'intention de me relâcher ?

— L'époque est révolue où nous pouvions nous montrer difficiles dans le choix de nos alliés. Depuis le crime commis par votre père nous ne sommes pas restés oisifs. Nous savons que l'information est la meilleure arme, nous avons en conséquence installé des espions dans tous les ports du monde connu.

— D'où la mission du capitaine Belorath consistant à s'emparer du livre codé.

— Certes. Cela n'a pas été facile de placer quelqu'un dans l'entourage proche du fils de ce Conseiller, heureusement il nous a aidés par son avidité. Cela fait longtemps aussi que nous avons des hommes dans votre Royaume, mais je suis sûr de ne rien vous apprendre. Ils nous disent que la campagne volarienne est loin d'être achevée là-bas : Altor assiégée tient toujours, les marchands d'esclaves hésitent à quitter l'enceinte de Castelvarin ; quant à leur armée, partout où elle passe elle ne trouve que récoltes incendiées, bétail abattu et puits empoisonnés. Il semblerait, Altesse, qu'en fin de compte il vous reste un semblant de Royaume à rejoindre. Mais il est difficile de dire pour combien de temps.

— Alors ramenez-moi là-bas ! Quand j'aurai repris possession de mes terres nos forces seront les vôtres. Vous avez ma parole.

— Je ne la mets pas en doute, mais on dirait que le temps joue contre nous.

Il sortit de sa poche un petit rouleau de fin parchemin et le lui tendit. Un code, encore, plus simple que celui des Volariens.

— « FV a quitté Castelvarin », lut-elle.

— Un pigeon a apporté le mot cet après-midi. Comme je vous l'ai dit, nous avons nos espions. Il date de deux jours.

FV : la flotte volarienne.

— Combien de temps avant qu'ils arrivent ? demanda-t-elle.

— Avec un bon vent, deux semaines.

— Monseigneur, si je peux vous aider de quelque manière...

Ell-Nurin avait le regard brûlant de conviction quand il répondit :

— Mais oui, Altesse. Vous pouvez racheter le crime de votre père et rendre à ces Îles leur Bouclier.

— Voilà donc l'île d'Ouessel, commenta Harvin, l'œil sur le modeste tas de rochers qui surgissait des vagues à moins d'un kilomètre. Pas très impressionnant.

— Un peu de respect ! gronda Iltis. Tu as le privilège d'admirer le

lieu où est née la Foi.

— Pas tout à fait, mon frère, le corrigea Lyrna. C'est plus exactement l'endroit où on écrit ses premiers Catéchismes.

Iltis, contrit, s'inclina.

— Certes, ma reine. Veuillez m'excuser.

Arrêtez avec ça !

Voilà ce qu'elle avait envie de lui dire ! Elle le préférait, et de beaucoup, moins soumis... Ils se conduisaient tous ainsi depuis qu'ils connaissaient son identité. La pire, c'était Murel, Lyrna avait envie de la gifler tant la jeune fille restait silencieuse ou balbutiante devant elle.

— Je ne vois rien, disait justement Murel, appuyée au bastingage, l'œil sur le roc.

— La Loge de l'Ordre est creusée dans la pierre, expliqua Iltis. La plus ancienne de toute l'histoire de la Foi, berceau des Catéchismes originels. Même les Meldénéens l'estiment sacrée, ils laissent ses frères en paix.

Après deux jours en mer au départ de l'Archipel, *Sabre-des-Mers* avait jeté l'ancre. L'océan avait été doux jusqu'au matin, qui avait vu les vagues gonfler à l'approche de l'île d'Ouessel. Le capitaine Belorath avait précisé que les eaux autour étaient toujours agitées à cause des nombreux récifs et courants qui les rendaient notoirement peu propices à la navigation.

Est-ce pour cela qu'il a choisi cet endroit ? se demanda Lyrna en contemplant le ressac déferlant sur la roche. *Moins de risques de visites...*

Belorath vint près d'elle et s'inclina.

— Le canot est prêt, Altesse.

— Merci, capitaine. Et pour cette autre chose dont nous avons parlé ?

Il opina et fit signe à un matelot ; l'homme apporta un paquet enveloppé de toile et un coffret de bois qu'il déposa aux pieds de Lyrna avec une gauche révérence. La reine considéra les cinq sujets avec qui elle avait traversé tant d'épreuves. Plus aucune chance qu'ils deviennent ses amis. Comme toujours.

« Ces sentiments ne sont pas pour nous, Lyrna », disait son père quand elle regardait les autres enfants de la Cour qui couraient, jouaient, riaient entre eux. « Nous ne sommes pas eux, ils ne sont pas nous. Ils nous servent, nous les commandons. C'est notre manière de les servir. »

Elle s'accroupit et défit le paquet qui contenait trois épées de facture asraëline. Elle se releva et indiqua aux trois hommes de les prendre.

— En principe, une telle cérémonie exige plus de pompe, et peut-être plus tard organiserons-nous quelque chose de plus formel. Mais

pour l'heure, mes bons messieurs, j'ai simplement une question à vous poser. Vous êtes libres de votre réponse, sans considération de dette antérieure et sans crainte de reproche. Acceptez-vous de prêter le serment de placer vos personnes et ces épées au service du Royaume Unifié ?

Ils avaient mis genou à terre avant qu'elle ait fini son discours. Elle eut la surprise de constater que la lame d'Iltis tremblait un peu, brandie devant sa tête inclinée.

— Je le jure, Altesse, articula-t-il, suivi de près par Benten et Harvin.

— Vous me faites honneur. Je vous nomme en conséquence Épées du Royaume. Au nom de la reine, tous crimes et délits antécédents sont amnistiés. (Elle se mit devant Iltis toujours agenouillé.) Debout, mon frère.

Il se leva, se mit au garde-à-vous et avala sa salive.

— Seigneur Iltis...

Elle se tut parce qu'elle ne connaissait pas son nom de famille.

— Adral, Altesse, lui révéla-t-il.

— Merci. Seigneur Iltis Al Adral, je vous nomme Garde attaché à la Personne royale. Vous pourrez bien sûr à tout moment retourner à votre Ordre.

— Jamais, Altesse.

Elle sourit et passa à Harvin.

— Jamais eu de nom de famille, Mon Altesse. Pas que je connaisse.

— Je vois. Dans ce cas, vous serez seigneur Harvin de la Chaîne Brisée, cela jusqu'à ce que vous vous soyez choisi un nom mieux à votre goût.

— Çui-là me paraît très bien, Mon Altesse.

— Altesse simplement, monseigneur.

— Grisard, Altesse, l'informa Benten à son tour. Les pêcheurs prennent le nom du bateau de famille. Il peut couler ou se fendre, mais le nom reste.

— Vous voilà donc seigneur Benten Al Grisard. Seigneur Harvin et vous êtes désormais sous les ordres de seigneur Iltis. Votre priorité absolue est ma protection. Le Royaume a besoin d'une tête pour porter sa Couronne, assurez-vous que la mienne reste sur mes épaules.

Elle prit ensuite le coffret sur le pont et se tourna vers les femmes déjà agenouillées. Elle ouvrit le couvercle et leur montra le contenu.

— Ce n'est pas vraiment mon style, mais elles conviendront pour l'instant.

Les anneaux étaient identiques, de simples bandes d'argent incrustées de petits saphirs. Dans un si court délai, les joailliers meldénéens n'avaient pas eu mieux à proposer.

— Une reine se doit d'avoir des dames d'honneur. Mais cette

décision est la vôtre, je ne vous cache rien des grands périls sur ce chemin. Alors réfléchissez bien avant de répondre : Resterez-vous avec moi ?

Murel saisit immédiatement une bague, Orena était plus dubitative.

— Ma reine ! La vie que je menais avant... n'avait rien de noble. Je ne voudrais pas souiller votre bonté par ma réputation douteuse.

— Je crois que ces préoccupations ne pèsent plus guère à présent, ma dame, la rassura Lyrna.

Orena refoula ses larmes et prit l'anneau.

— Le nom de mon mari était Dunsu. Je préférerais avoir l'usage du mien, Vardrian.

— Noble dame Orena Al Vardrian, levez-vous et prenez votre rang.

Lyrna tendit la main à Murel, qui s'en saisit et, en pleurs, lui embrassa les doigts.

— Ha... Harten, ma reine.

— Noble dame Murel Al Harten...

Elle prit gentiment la jeune fille par les bras pour la relever, écarta les cheveux de son visage et l'embrassa sur le front.

— ... Vraiment, vous avez la larme trop facile.

Le gardien de l'île d'Ouessel les accueillit sur le roc taillé à plat qui tenait lieu de quai. C'était un frère chenu du Premier Ordre, vêtu d'une robe blanche à l'origine, désormais grise d'âge et d'usage, assortie en fait à la longue barbe pendant à son menton telle une corde élimée.

— L'heure est certes grave, Altesse, commenta-t-il quand Lyrna lui eut expliqué les raisons de sa venue.

Le visage brûlé de sa reine comme les nouvelles du désastre frappant le Royaume ne paraissaient pas lui faire plus d'effet qu'un nuage vaguement menaçant.

Il se présenta sous le nom de frère Lirken et lui fit gravir des marches taillées dans la pierre jusqu'à la Loge de l'Ordre, creusée elle aussi dans le roc sept siècles auparavant. Là, quelques autres frères s'inclinèrent devant Lyrna sans lui marquer d'intérêt particulier. La plupart retournèrent bien vite à la lecture de leurs rouleaux ou à leur méditation assise. Ils étaient tous d'un âge comparable à frère Lirken, à se demander comment ils trouvaient de quoi subsister dans des conditions si dures.

— Les flaques côtières abondent en crabes et en moules, lui apprit son guide quand elle lui posa la question. En outre, à marée basse nous cueillons le varech, c'est étonnamment savoureux quand on sait le cuisiner. Je peux vous en faire servir si vous avez besoin de vous sustenter.

— Je crains de devoir décliner votre offre, mon frère. (Elle

parcourut du regard l'assemblée de vieillards.) Est-il ici ?

— Atheran Ell-Nestra ne vit pas parmi nous, Altesse. Dans les mois qui ont suivi sa venue, nous n'avons passé que quelques rares moments en sa compagnie. Venez, je vais vous conduire à lui.

Ils traversèrent la Loge et se retrouvèrent sur un sentier mal tracé qui rejoignait à deux cents pas un promontoire via une étroite jetée.

— Je vous suggère de marcher courbée, Altesse, indiqua Lirken. Il n'est pas rare que les vagues balaient la jetée.

Lyrna avait pris comme seule escorte Iltis. Il fit un pas en avant.

— Ce chemin est par trop traître, Altesse. Je vais aller le chercher.

— Non, monseigneur.

Lyrna avança. La roche était bien trop humide à son goût.

— Il vaut mieux que je m'en charge moi-même, il me semble.

Attendez-moi ici, je pense que frère Lirken devrait pouvoir vous montrer les parchemins où ont été écrits les tout premiers Catéchismes.

— Mais oui ! s'écria un Lirken soudain enthousiaste. Seriez-vous un érudit, monseigneur ?

Le visage d'Iltis avait la dureté du granit environnant.

— J'étais un frère du Cinquième Ordre, mais plus maintenant. J'attendrai ici le retour de ma reine.

Lyrna retint un sourire à la vue de la déconfiture du frère âgé et se mit en route sur la jetée, courbée comme on le lui avait dit. Elle en était à la moitié quand la première vague imposante vint s'écraser sur les rochers pour faire pleuvoir sur elle une cascade d'écume, avec une telle force que Lyrna dut se mettre à quatre pattes et s'accrocher au sol de pierre. Elle se releva, complètement trempée, après que l'eau se fut retirée, et continua d'un pas mal assuré. L'altesse frôla encore deux fois la noyade avant d'atteindre le promontoire.

Un sentier étroit le gravissait, taillé dans une colonne irrégulière de granit, et menait à une caverne d'où on voyait s'échapper un filet de fumée. La mousse rendait le sol glissant, Lyrna trébucha à plusieurs reprises avant d'atteindre le logis. À cette hauteur, la vue sur l'océan était extraordinaire, on apercevait même la courbure de l'horizon quand le ciel se dégageait un instant. Sous elle, les vagues malmenaient *Sabre-des-Mers* comme un jouet dérisoire. Le soleil traversa les nuages et vint baigner le petit plateau où la reine se tenait, l'obligeant à remettre en place l'écharpe qu'elle avait dû ôter sur la jetée. La chaleur sur son crâne était vite douloureuse. Elle entendit un bruit et se tourna vers le creux dans la roche : une silhouette se découpait vaguement sur le feu à l'intérieur.

— Vous êtes perché de manière inconfortable, monseigneur le Bouclier, fit-elle remarquer, mais la vue est superbe.

Un homme de haute taille émergea de la caverne, puissamment

charpenté. Ses longs cheveux blonds flottaient au vent tandis qu'il la regardait en silence.

Aussi mignon qu'avaient dit les espions, songea Lyrna en remarquant les traits fins dissimulés par la barbe.

— Vous savez qui je suis, répondit le Bouclier après un bon moment. Et vous ?

— Reine Lyrna Al Nieren du Royaume Unifié. (Elle s'inclina.) À votre service, monseigneur.

Il scruta son visage de ses yeux bleu pâle un instant, puis se détourna et regagna son antre sans un mot. Lyrna se demanda si elle était censée l'y suivre, mais il ne tarda pas à revenir avec un gobelet de terre d'où s'échappait de la vapeur.

— Je viens de préparer du thé, annonça-t-il en le lui tendant. J'ai découvert que c'était le seul luxe nécessaire pour moi.

— Je vous remercie.

Elle prit une gorgée et souleva ses sourcils dénudés pour marquer son appréciation.

— Excellent. Il vient des provinces australes d'Alpiran, si je ne m'abuse ?

— Exactement. L'une des rares régions dont les navires n'ont jamais eu à pâtir de mes attaques lorsque je pratiquais la piraterie. En échange, ils délivraient aux Îles tous les ans une cargaison de thé suffisante pour mes seuls besoins. (Il la regarda boire encore un peu. La vive brise marine gonflait sa chemise élimée.) Alors c'est vous qu'ils envoient maintenant. Ou alors auriez-vous détrôné votre frère pour vous emparer de l'Archipel ?

— Mon frère est mort, tué par un assassin volarien la nuit où mon Royaume a été envahi. La responsable m'a ensuite brûlée dans un feu Ténébreux, comme vous pouvez voir.

— C'est terrible. Toutes mes condoléances.

— Votre peuple ne tardera pas à les mériter lui aussi. Au moment où nous parlons, la flotte volarienne cingle sur les Îles.

— Mon peuple est combatif, ses navires nombreux. Cette bataille ne manquera pas d'être un prodigieux spectacle.

— Le Seigneur des Nefs Ell-Nurin semble convaincu que les Meldénéens ne peuvent vaincre sans vous à leur tête. Le capitaine Belorath est du même avis. Il a fait voile à bord de *Sabre-des-Mers* à une vitesse jusqu'alors inégalée pour avertir les siens de l'invasion imminente.

— Mon second a toujours été un marin incomparable. Veuillez lui transmettre mes salutations.

C'est alors qu'elle remarqua la dureté de son regard, la colère qui bouillait en lui.

— Le Seigneur Al Sorna est connu comme le meilleur guerrier de

tous les temps du Royaume Unifié, rappela-t-elle. La défaite face à lui n'a rien de déshonorant.

— Pour qu'il y ait défaite, il faut au moins qu'il y ait eu combat, répondit-il sans élever la voix. (Il se tourna vers sa caverne.) Savourez tranquillement votre thé et n'oubliez pas de me laisser le gobelet en partant, je n'en ai pas d'autre.

La poterie se brisa à grand bruit au bord de l'entrée qu'il franchissait tête baissée. Il regarda Lyrna, furieuse, les yeux plissés.

— On dirait, gronda-t-elle, que toutes ces épreuves que j'ai subies pour venir ici ne m'ont menée qu'à implorer l'aide d'un homme vautré dans ses lamentations égoïstes. Le pire mal qu'on vous ait infligé était l'humiliation, les vôtres ont pour perspective la ruine et l'esclavage.

— L'humiliation ? s'étonna-t-il avant d'éclater de rire. Vous croyez que c'est ce qui m'a mené ici ? Votre peuple vous a-t-il jamais méprisée, Altesse ? A-t-il jamais détourné le regard de vous, a-t-il appris à ses enfants les insultes qu'il n'avait pas le courage de vous jeter lui-même ? Avez-vous vu des hommes avec qui vous aviez navigué pendant des années cracher sur votre ombre ? Tout cela parce que j'ai échoué dans l'accomplissement d'un meurtre dont la soif les tourmentait depuis une génération. Je n'ai pas choisi l'exil, on m'y a poussé ! Je vis ici parce que je ne puis aller nulle part : on connaît mon visage dans tous les ports d'ici à Volar, et un nœud coulant bien mérité m'attend partout.

— Pas dans mes ports, assura-t-elle. Vous jouirez de l'amnistie pour tous les navires que vous avez attaqués, le moindre objet de valeur que vous avez volé. Même pour vos assassinats.

— Je n'ai assassiné personne. Jamais tué un homme autrement qu'en combat loyal.

Il se tut, son regard rivé à quelque chose sur l'océan. Lyrna se tourna et vit un spectacle familier : le requin de sang était de retour, et pour la première fois, le voyant tourner autour de *Sabre-des-Mers* en bougeant languissamment la queue, elle avait une claire idée de ses dimensions impressionnantes.

— Je n'en ai jamais vu s'approcher tant d'un navire sans l'attaquer, indiqua le Bouclier.

— Si vous venez avec moi, je peux vous promettre une belle histoire qui pourrait expliquer son comportement.

Ils admirèrent côte à côte le grand poisson pendant un moment. Le visage d'Ell-Nestra restait indéchiffrable.

— Belorath dit que vous vous en voulez de ne pas être tombé là-bas, reprit Lyrna quand le requin eut rejoint d'insondables profondeurs. Que c'est la raison de votre isolement, à attendre la mort dont on vous a trahieusement privé.

— Rien de traître là-dedans, j'ai subi un châtement. Al Sorna savait

fort bien que me laisser la vie était bien pire que me donner la mort.

— Je connais le seigneur Al Sorna, il n'a pas de cruauté. Il a épargné un homme sans défense, voilà tout.

Ell-Nestra eut le plus bref des rires.

— J'ai vu son regard, Altesse, j'ai entendu ses paroles. Il a connu mon âme, il savait que je méritais la mort.

— Suivez-moi, vous aurez peut-être la chance de la trouver. Si vous survivez, les chantiers de la Tour du Sud vous fabriqueront le plus fameux vaisseau dont vous pourriez rêver, rempli bord à bord de saphirs.

— Gardez vos saphirs, gardez le navire. Je préfère autre chose.

— Quoi donc ?

Il était trop rapide. Il la prit par les bras et l'amena à lui avant d'écraser ses lèvres sur les siennes. Elle cria et sentit que l'homme en profitait pour glisser sa langue dans sa bouche. Alors, enragée, elle le mordit. Il la libéra dans un rire et cracha du sang sur la pierre. Lyrna lui jeta un regard assassin, le cœur battant. Elle regrettait de ne plus avoir son poignard de jet autour du cou. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était lui dire, la voix rauque :

— Et vous accusez Al Sorna de cruauté...

— Il ne s'agit pas de cruauté, Altesse. (La langue encore saignante, il bredouillait un peu ses syllabes.) De la curiosité. Encore insatisfaite.

Il s'inclina avec aisance et élégance.

— Permettez-moi de rassembler mes humbles possessions, je vous rejoindrai sur l'heure.

Chapitre 3

FRENTIS

Illian se révéla bien meilleure archère que cuisinière. Comme elle manquait de force pour tendre l'arc, Davoka lui avait confié une arbalète ; les marmites du camp ne s'en trouvèrent que mieux fournies, puisque grâce à son talent récemment découvert la gamine revenait de ses expéditions quotidiennes chargée de pigeons sauvages, de faisans ou de garennes. Le molosse de la Foi ne la quittait plus guère depuis cette première nuit près du feu, elle l'avait baptisé Croc-Noir à cause de la canine morte qu'on lui voyait au moindre grognement.

— Maigre chasse aujourd'hui, commenta-t-elle en jetant près du feu un unique faisan. Je pense que le gibier commence à manquer dans ce coin de la forêt. (Elle jeta un coup d'œil autoritaire à Arendil.) Plume-moi ça, mon garçon, tu veux bien ?

— Plume-le toi-même, morveuse.

— Paysan !

— Sale gosse !

Frentis se leva et s'éloigna, les yeux attentifs à ce qui se passait dans le camp. Janril Norin enseignait les rudiments de l'escrime à quelques jeunes recrues, pour l'essentiel des garçons d'à peine quinze ans. Davoka s'entraînait avec Ermund. Elle pratiquait beaucoup avec lui à mesure que le chevalier recouvrait ses forces. Ils se servaient de bâtons de combat, et la clairière retentissait des échos du bois frappant le bois tandis qu'ils dansaient l'un autour de l'autre leur danse tournoyante. Frentis connaissait un peu les mœurs lonakes et se demandait si la jeune femme n'était pas en train d'envisager Ermund comme nouvel époux. Elle semblait étonnamment concentrée face à lui.

Grealin était assis auprès de Trente-Quatre. Le spécialiste de la torture répétait avec soin chaque phrase de la langue du Royaume que le maître lui enseignait.

— Je m'appelle Karvil, articula-t-il de sa voix curieusement chantante, mais presque sans aucun accent.

Suite à l'abandon de son philtre, il avait passé des jours atroces à trembler et transpirer dans son abri. Il se coinçait de temps en temps un bâton dans la bouche pour étouffer ses cris. La nuit, il dormait rarement plus d'une heure. Frentis était resté près de lui tandis qu'il s'agitait et gémissait, souvent saisi de convulsions, et articulait en volarien d'affreuses supplications. Frentis ne savait pas s'il s'agissait des siennes propres ou du souvenir de celles de ses victimes.

— C'est le nom que tu t'es choisi ? demanda-t-il à l'ancien esclave.

— Pour l'instant. J'ai du mal à me décider... Vous pouvez continuer à m'appeler Trente-Quatre si vous préférez.

Frentis poussa jusqu'à maître Rensial, installé près de leur modeste cheptel équin en pleine croissance. Il gardait les bêtes attachées dans un espace dégagé étriqué, situé à l'écart du camp, et y passait tout son temps. Il ne s'accordait des pauses que pour dormir ou consommer la nourriture qu'Arendil ou Illian lui apportaient. Il n'était d'ailleurs pas plus capable de se rappeler le nom des deux jeunes gens que celui de son ancien élève.

— Il faut du maïs, petit, lui annonça-t-il.

Il vérifiait les sabots d'une jument récupérée quelques jours auparavant, un bel et grand animal dédié à la chasse qu'ils avaient trouvé monté par un Volarien richement vêtu. L'imbécile s'était piqué d'aller taquiner le sanglier accompagné d'une trop maigre escorte. L'interrogatoire diligenté par Trente-Quatre avait fourni son identité, celle du fils d'un cadre impérial moyen peu informé des affaires de l'État. La seule nouvelle d'intérêt qu'il avait eu à révéler était que seigneur Darnel gouvernait désormais Castelvarin.

— Cela pourrait nous aider, avait estimé maître Grealin. Ce Vassal n'est pas réputé pour sa cervelle.

— Mieux vaut ne pas le sous-estimer, mon frère, avait répliqué Ermund. Un fauve ne saurait soutenir une conversation philosophique, mais cela ne l'empêchera pas de vous tuer.

Frentis répondit à Rensial de la même manière que d'habitude :

— Nous manquons déjà de maïs, maître.

— Il faut du maïs pour des chevaux forts, reprit le maître dément sans y prendre garde.

Il passa à l'étalement à côté, un vétérinaire pris dans les rangs de la Cavalerie Franche. Malgré son museau grisonnant, il manifestait toujours une étonnante puissance dans son cou épais, ses membres solides.

— Du maïs pour la guerre. L'herbe ne nourrit pas.

— Je ferai de mon mieux pour vous en réserver, maître, assura Frentis comme à l'accoutumée. Vous faut-il autre chose ?

— Demande à maître Jestin s'il ne peut pas trouver moyen de forger d'autres fers. J'en ai trois qui ont déjà perdu les leurs. Ensuite il faudra nettoyer les rênes.

Frentis le regarda broser l'étalon, vit la dévotion insensée dans ses yeux.

— Bien, maître.

Il inspecta ensuite les sentinelles et s'arrêta pour discuter avec l'ancien caporal du Guet chargé de la surveillance au sud.

— Rien de neuf ?

— Rien, mon frère. Ça fait bien une demi-journée maintenant.

Malard et la Fouine étaient partis en reconnaissance ce matin-là. Ils avaient insisté pour le faire, ce qui n'était pas normal. Frentis les soupçonnait d'avoir décidé de récupérer un butin quelconque dissimulé depuis longtemps aux environs de la cité, et supposait qu'ils ne comptaient pas vraiment revenir. En fait, c'était déjà fort étonnant qu'ils aient tellement tardé à s'éclipser, autant que leur mépris inattendu du danger quand ils participaient à des raids.

Le crépuscule n'apportait aucun signe de leur retour.

Bonne chance à eux, décida Frentis. *Ils doivent être déjà à mi-chemin de Nilsaël.*

— Il nous reste un peu de brandy de l'expédition de la semaine dernière, signala-t-il au caporal en s'appêtant à quitter le poste de garde camouflé. N'oubliez pas de venir prendre votre part après votre tour.

Un bref coup de sifflet retentit, signe d'un danger possible. Frentis replongea à l'abri et scruta les arbres dans la lumière déclinante. Au bout de quelques secondes on put entendre une respiration laborieuse, puis on vit très vite Malard approcher en titubant. Après des semaines de rations miséreuses et de vie à la dure, il avait perdu beaucoup de poids, mais il trouvait toujours difficile de se mouvoir rapidement sur la moindre distance. Il s'effondra donc dès qu'il aperçut Frentis émergeant de sa cachette et, à quatre pattes, chercha à reprendre souffle.

— Une embuscade ! exhala-t-il au frère qui lui tendait une gourde.

Il s'en saisit et s'aspergea la figure avant d'avaler de bonnes gorgées d'eau.

— On nous a attrapés. Ces salauds d'esclaves-soldats avec deux Renfaëliens qui avaient l'air de chasseurs.

— Et la Fouine ? demanda le caporal.

— L'ont tué, hein ? Ils ont bien pris leur temps. Ils m'ont laissé réfléchir à mon sort mais je me suis tiré.

— Comment ? s'étonna Frentis.

— J'ai fini par détendre mes liens, hein ? Tous les bandits savent

comment faire.

— Des liens ? Ils ne t'ont pas enchaîné ?

Malard secoua la tête sans rien dire.

Frentis se releva, l'ouïe aux aguets, en quête du moindre bruit dans la forêt... Là ! Faible mais impossible à confondre, un aboiement.

Des chiens-loups renfaëliens, pas des cerbères.

— Au camp ! ordonna-t-il en remettant Malard debout. En position côté sud. Nous n'avons pas le temps de fuir.

— Enfoiré de débile ! gronda le caporal à l'adresse du bandit qui trébuchait à leur suite. Tu les as menés droit à nous.

Frentis traversa le camp en criant des ordres pour rassembler les différents groupes de combat à leurs postes. Ils avaient pratiqué des exercices, mais le jeune homme n'avait jamais vraiment envisagé cette situation, il espérait qu'ils seraient alertés assez tôt pour pouvoir fuir la tempête. D'abord choquées, les troupes se ressaisirent, prirent leurs armes et coururent former leurs rangs mal disciplinés.

— Arendil ! Dame Illian !

Ceux-ci arrivèrent au pas de course, Arendil armé de sa longue épée, Illian munie de son arbalète et de son carquois.

— Il y aura des guerriers particulièrement dangereux parmi eux, avertit Frentis. Des hommes qui combattent avec assurance, sans aucun signe de rage ou de crainte. Vous, montez dans un arbre et abattez-en le plus possible. Arendil, tu la protèges.

Le jeune garçon parut vouloir discuter l'ordre, mais dut suivre Illian qui avait tout de suite filé.

— Je préfère que vous restiez en arrière, maître, annonça ensuite le jeune frère à Grealin qui était apparu près de lui, l'épée dégainée. Cela nous donnera un point de ralliement s'ils font une percée.

L'homme leva un sourcil amusé et ne bougea pas. Ermund et Davoka arrivaient aussi.

— Les enfants ? demanda la Lonake.

— Aussi bien abrités que j'ai pu. Cherchez les Kuritaï et restez près de moi. Il nous faudra équilibrer les forces.

Malard arriva, essoufflé, son gros gourdin en main, le visage profondément contrit.

— Désolé, mon frère..., commença-t-il.

— Cela devait arriver tôt ou tard, le rassura Frentis. Et votre butin, vous l'avez trouvé ?

Le bandit haussa les épaules, dépité.

— C'est comme ça qu'ils nous ont chopés, ils avaient déniché notre cachette. Dix autres d'andrinople ! On s'était dit que ça serait bien utile pour les soigneurs.

Le commandant ne vit que sincérité sur les traits de l'homme.

Ce n'est plus un voleur mais un soldat, comprit-il.

— Tu surveilles mes arrières, d'accord ? proposa-t-il.

Malard leva son gourdin en guise de salutation.

— Ce sera un honneur, mon frère.

Frentis dégagea son arc de sa bandoulière et l'arma tandis qu'un lourd silence tombait sur le camp. Tous les regards étaient rivés sur les arbres en face.

— Peut-être qu'ils nous ont ratés..., chuchota Malard.

Son commandant retint un éclat de rire sans quitter des yeux l'orée du bois. L'ennemi ne tarda pas à en déboucher. Ils avançaient dans une course régulière, sans musique ni cris de guerre, simplement une centaine d'hommes environ qui fondaient au combat le visage impassible, une épée dans chaque main.

On leur coûte cher, songea Frentis. Une telle troupe rien que pour nous !

— Archers, à vous ! cria-t-il.

Ils se levèrent de leurs cachettes pour lâcher leur volée. Les Kuritaï roulèrent, s'écartèrent, bondirent devant les projectiles, et guère plus de cinq étaient tombés quand les autres arrivèrent au contact des combattants. Frentis parvint à en abattre deux avant de jeter son arc et de charger, l'épée brandie.

Il vit un Kuritaï tailler sa route sanglante dans le brouillard mouvant de ses épées, au milieu d'un nœud d'adversaires qui tâchaient en vain de le repousser. Il sauta par-dessus le cadavre d'un combattant de son bord, para l'attaque de l'épée gauche du guerrier et, avant que l'esclave puisse contrer, plongea sa propre lame, plus longue, dans son œil. Un autre vint sur lui en refermant l'une sur l'autre ses deux armes en ciseaux pour le décapiter. La lance de Davoka lui perça le flanc et le fit plier ; Ermund s'avança et l'acheva d'un coup puissant porté à deux mains.

Un cri fit se retourner Frentis : Malard cherchait à abattre son gourdin sur un Kuritaï qui l'évitait et plongeait en avant, la lame de son épée courte prête à le taillader. Maître Grealin, avec une rapidité qu'on eût crue impossible, plongea sa lame de l'Ordre dans la cuisse de l'esclave et le fit tomber. Malard, dans un hurlement furieux, fonda sur l'ennemi et le frappa de sa massue à plusieurs reprises dans une brume sanglante.

Frentis considéra le champ de bataille. Il y avait bien trop de corps à terre, bien trop de Kuritaï debout. Il chercha du regard le groupe le plus en difficulté : près du centre du camp, des hommes et des femmes serrés en masse étaient cernés.

— Avec moi ! cria-t-il à Davoka.

Il saisit un poignard de jet et l'envoya sur l'esclave le plus proche. L'homme trébucha quand la lame s'enfonça dans son bras nu, et tenta de la retirer. Mais il vit alors sa main tranchée. Frentis en tua

rapidement deux autres. Son épée semblait un fouet d'acier quand il la maniait pour parer et traverser cette ligne de guerriers. Les combattants libres le rallièrent en hurlant, abattant leurs armes disparates. Davoka et Ermund rejoignirent la mêlée dos à dos. L'une de la lance, l'autre de l'épée, ils frappaient et tailladaient dans une infatigable frénésie.

Ça ne suffit pas, comprit leur chef en voyant les esclaves les entourer. Les Kuritaï venaient de toutes parts. *Je n'en ai pas libéré suffisamment pour former une armée.*

Le tonnerre des sabots attira son attention vers l'autre côté du camp : maître Rensial chargeait à travers les arbres, juché sur l'étalon vétéran. Penché bas sur la selle, il tendait son épée devant lui. Il embrocha un Kuritaï dans le dos et retira sa lame en galopant au-delà du cadavre tout juste abattu ; il en tua un autre par un coup asséné sur l'épaule, puis le cheval poussa un hennissement strident en en piétinant un autre sous ses sabots.

Un esclave se précipita pour s'agenouiller devant la bête cabrée, un autre arriva à la course et sauta sur le dos de son camarade en direction du maître fou des écuries, les deux épées brandies au-dessus de sa tête. L'air toujours aussi absent, Rensial parut faire danser sa monture dans un pas de côté. Le Kuritaï passa près de lui en volant, les épées manquèrent leur cible de quelques centimètres. Il atterrit, roula sur lui-même et se tourna pour renouveler son attaque, mais tomba mort quand un carreau d'arbalète venu de plus haut lui transperça le cou. Davoka et Ermund chargèrent dans une danse parfaitement coordonnée de lance et d'épée pour tailler l'autre en pièces.

Le regard vide de maître Rensial accrocha un instant celui de Frentis, puis l'homme repartit à la charge vers le rassemblement le plus dense de Kuritaï. Sa lame exécutait des arcs argentés d'une perfection bien connue, que le jeune frère n'était jamais parvenu à atteindre lors de l'exercice. Il vit trois autres esclaves tomber avant de perdre des yeux le maître.

Cette charge apporta un bref répit tandis que les Kuritaï se regroupaient. Les combattants libres survivants accoururent près de leur chef.

Trop peu ! se dit-il tandis qu'ils se massaient autour de lui. La troupe bien en ordre des Kuritaï entreprenait de les encercler une fois de plus. *Je n'aurais jamais dû tant attendre.*

Il porta les doigts à ses lèvres et siffla, très fort et très aigu. La réponse fut presque immédiate : les aboiements grondants, rugissants des molosses de la Foi qui, relâchés par leurs maîtres, emplissaient la forêt et se jetaient sur les esclaves. Ceux-ci comprirent le danger et se placèrent en position défensive, un rang agenouillé devant et l'autre

debout derrière, leurs lames courtes tendues à bout de bras. Une forteresse formidable, peut-être inexpugnable, de chair et d'acier.

Massacreur fonça sur eux et bondit en l'air. En plein vol au-dessus de leurs têtes, il atterrit au centre du cercle qu'ils formaient. Presque tout de suite, une faille apparut dans les rangs : le molosse déchirait la chair jusqu'aux os tandis que sa meute chargeait droit sur l'espace ainsi ménagé. Frentis brandit son épée et suivit les chiens, les combattants dans son sillage pour profiter de la dispersion de l'ennemi. Il trancha les jambes d'un homme, changea sa lame d'orientation et lui transperça la poitrine. Ses amis le dépassèrent pour prendre leur part de la curée. Bien sûr, les Kuritaï se battirent jusqu'au dernier, sans montrer de panique ni même de crainte tandis qu'on les hachait menu, que crocs et griffes les déchiquetaient. Ils abattirent encore nombre de leurs adversaires humains et canins avant que le dernier disparaisse enfin sous dix lames frénétiques.

Frentis compta les têtes des combattants libres qui se dispersaient en titubant après le carnage.

Il n'en reste pas plus de cinquante, estima-t-il. Et parmi eux, au moins un tiers de blessés.

Janril avait survécu. Il hachait méthodiquement de son épée quelque chose de caché par les fougères. Il s'arrêta et se pencha pour saisir son trophée qu'il exhiba fièrement. Le sang coulait à flots du cou tranché. L'ancien ménestrel rit en secouant la tête coupée : la bouche s'ouvrait et se refermait en une parodie grotesque de discours. Frentis comprit à sa grande honte qu'il avait espéré voir son compagnon mourir ce soir-là.

Quelqu'un comme lui ne pourra jamais trouver la paix.

Un cri aigu retentit à l'arrière. Davoka s'empara immédiatement de sa lance et courut dans cette direction.

Illian !

Frentis accourut. Maître Grealin le précédait, il se déplaçait dans le sous-bois à une vitesse étonnante pour un homme si gros. Plus loin devant encore, Arendil affrontait deux Kuritaï. Sa longue lame formait des arcs vifs tenant en respect les épées courtes. Il paraît et esquivaient tandis que ses adversaires essayaient de le coincer. Au-dessus du combat, Illian debout au milieu des branches d'un chêne tendait des mains impuissantes.

Elle n'a plus de carreaux.

Les esclaves redoublèrent leurs efforts et Arendil dut reculer très vite devant leur assaut coordonné, l'un en hauteur et l'autre plus bas. Le jeune garçon trébucha sur une racine saillante, il tomba sur le dos. Les Kuritaï étaient sur lui, épées brandies.

Maître Grealin s'arrêta à vingt mètres, baissa sa lame et tendit l'autre main, les doigts bien écartés... Les esclaves volèrent.

On aurait dit qu'un poing gigantesque les avait arrachés à la terre. L'un heurta le tronc du chêne et se courba autour avec une telle violence qu'il se brisa l'échine. L'autre rebondit de la branche même où se tenait Illian pour atterrir dix mètres plus loin. La jeune fille poussa un hurlement.

Davoka, visiblement effrayée et dégoûtée, s'arrêta le temps de jeter un coup d'œil sur Grealin.

— *Rova kha ertah Mahlessa*, prononça-t-elle à voix basse avant d'aller s'assurer que les jeunes allaient bien.

Frentis rejoignit son maître et remarqua son expression sombre, triste. Il avait la peau moite et blême, comme s'il venait d'endurer une immense douleur.

— Et moi qui croyais l'avoir rêvé, ce Volarien empalé sur une branche, commenta-t-il. Une vision apportée par la fièvre. Avez-vous d'autres surprises en réserve, maître ?

Grealin lui adressa un petit sourire.

— En fait, mon titre est celui d'Aspect.

Il envoya Janril accompagné de dix des meilleurs combattants encore en vie à la poursuite des chasseurs renfaëliens. Selon les ordres, ils tuèrent les chiens pour éliminer tout souvenir de leur odeur et firent prisonnier un des chasseurs pour l'interroger. Sa réticence ne dura guère, quelques instants passés avec Trente-Quatre suffirent à lui délier la langue sans réserve.

— Notre seigneur a la conviction que son fils réside dans la forêt, expliqua l'homme.

Il était d'âge mûr, mince, le visage tanné par ses années d'expérience de pisteur professionnel. Le sang coulait sans s'arrêter de ses doigts parce que Trente-Quatre lui avait enfoncé des épines de rose sous les ongles.

— On nous a promis dix pièces d'or pour le ramener, vingt s'il était toujours vivant. Darnel a payé les esclaves de sa poche, il les a achetés au général volarien.

— Ainsi vous traquez les vôtres pour de l'or ? demanda Janril, impassible.

— Je fais ce qu'on me demande ! geignit l'autre, les yeux levés sur ses bourreaux depuis la racine où on l'avait attaché. Comme toujours... On n'a pas intérêt à contrarier le Vassal Darnel si on veut conserver sa santé.

— Je ne suis pas plus tendre que lui, l'avertit Frentis. N'oublie pas de le lui dire quand tu le reverras.

Il s'éloigna vers Arendil qui aidait à soigner les blessés. Janril le suivit.

— Vous comptez le garder en vie ? s'indigna-t-il.

— On va le laisser attaché ici. Je ne doute pas que seigneur Darnel sanctionne justement son échec.

— Mais il mérite la mort des traîtres, mon frère ! insista Janril.
Pour une fois, son ton s'animait.

— N'êtes-vous pas rassasié de tuerie pour aujourd'hui, sergent ?

— Je ne me lasserai jamais de voir des ordures comme lui réduites à l'état de cadavres.

Frentis s'arrêta, le regard plongé dans celui du soldat.

— Et cela vous soulage-t-il ? Ces massacres, ces tortures, ôtent-ils de vos yeux le spectacle de sa mort à elle ?

Sous des sourcils froncés, les yeux de Janril brillaient, livides.

— Rien ne pourra y parvenir. Ce que je fais, c'est en son nom. Je lui rends honneur par le sang.

— En son nom ? Comment s'appelait-elle, déjà ? Je ne vous ai jamais entendu le prononcer, son nom.

Le sergent resta simplement là, le regard rivé au sien. Sous la démence croissante qu'on lisait dans ses yeux, seul un soupçon de doute transparaissait.

— Laissez ce chasseur où il est et préparez-vous à faire mouvement, ordonna Frentis. Si vous vous sentez incapable d'obéir à mon commandement, allez-vous-en et tuez tout votre souï loin de ma vue.

Arendil aidait Davoka à bander le bras de Malard. La Lonake était la seule d'eux tous à s'y connaître sérieusement pour les soins aux blessés.

— J'croyais avoir assommé le gars à mort et puis il me plante, grommelait l'homme, les dents serrées. Mais je l'ai bien fini. J'ai pas arrêté avant de lui voir la cervelle.

Davoka termina le pansement et s'éloigna avec Frentis. Ils échangèrent les nouvelles à voix basse.

— Dix mourront cette nuit, estima la Lonake. Les autres se remettront avec le temps.

— Du temps, nous n'en avons pas. Nous serons partis dans l'heure.

Elle hocha la tête, l'air sombre, puis jeta un coup d'œil méfiant à Grealin assis isolé devant un petit feu. Il serrait contre lui son manteau comme s'il était glacé jusqu'aux os.

— Il vient avec nous ? demanda-t-elle.

— C'est un Aspect de ma Foi, le meneur de ce groupe. Je ne vois pas trop comment l'abandonner.

Elle leva un sourcil.

— Le meneur ? s'étonna-t-elle.

Frentis décida de ne pas y prendre garde et se tourna vers Arendil à qui il fit signe d'approcher.

— Alors, que savez-vous au juste de votre père ?

— Vingt pièces d'or ? (Arendil, étonné, crispa les lèvres.) Et grand-père qui disait toujours que notre Vassal était trop avare pour seulement s'offrir une putain de bouge.

— Pourquoi tient-il tant à vous récupérer ? demanda Frentis.

— Je suis de sa lignée, le dernier de son sang répugnant.

Le jeune homme, manifestement très embarrassé, détournait les yeux et s'agitait d'un pied sur l'autre.

— Je ne l'ai même jamais vu, mais c'est comme si une ombre détestable pesait toujours sur moi. Et je sais que, dans son esprit malade, le besoin de m'avoir avec lui a crû jusqu'à dépasser toute raison, tout bon sens. Parfois je surprénais Mère à m'observer avec une expression étrange, déplaisante, et je savais que c'était lui qu'elle voyait, pas moi. (Il cessa son piétinement et croisa le regard de Frentis.) Je refuse qu'il me prenne, mon frère. Je préfère mourir.

Coupe-lui donc un doigt et confie-le au pisteur pour qu'il le remette au Vassal. Si tu le provoques, il réagira plus imprudemment encore.

Cette pensée, Frentis savait bien d'où elle venait. D'elle. Leur union l'avait souillé jusqu'au tréfonds de son âme.

— Je vous promets que cela ne se produira pas, assura-t-il à Arendil en posant la main sur son épaule. Vous avez bien combattu aujourd'hui. Maintenant allez aider notre noble dame à rassembler les armes, vous voulez bien ?

La fierté brilla un bref instant sur le visage du garçon, puis il courut retrouver Illian.

— Vaelin savait-il ? demanda Frentis assis en face de l'Aspect du Septième Ordre.

— Pas avant la brève visite qu'il nous a rendue sur la route vers les Confins. Notre discussion fut... édifiante.

Grealin avait encore le teint grisâtre, mais un peu de couleur revenait sur ses joues rebondies. Frentis se souvenait des hémorragies et de l'épuisement qui accompagnaient toujours l'emploi par la femme de son don usurpé.

— Cette capacité que vous avez, cela vous est-il douloureux de l'utiliser ?

— C'est plutôt qu'elle me vide de mes forces. On ne peut dépenser une telle puissance d'un coup sans séquelles. Ce n'est pas pour rien que j'entretiens ma bedaine, mon frère : elles sont plus supportables ainsi.

— Où peut-on trouver la Loge de votre Ordre ?

— Le Septième Ordre n'en a pas. Pas depuis quatre siècles. Nous tissons d'un fil impalpable l'étoffe de la Foi et du Royaume, en une trame toujours secrète.

— Tout comme vous gardiez votre secret au sein de notre Ordre ?

— Exactement. On ne pouvait pas trouver plus sûre cachette, pensions-nous. (Ses traits tirés se crispèrent en un sourire sardonique.) Avec quel éclat les avisés se retrouvent-ils bien attrapés...

— Les frères que j'ai trouvés ce jour-là, l'Aspect Arlyn les avait assignés à votre protection.

— C'est cela. Ils sont morts en obéissant à ses ordres.

— Où comptiez-vous partir ?

— Au nord, vers la passe Skellane. Si je n'avais pu passer, j'aurais essayé l'ouest jusqu'à Nilsaël, puis vers les Confins. Au lieu de quoi me voilà avec vous et notre héroïque petite bande de rebelles. De quoi faire un joli conte un jour, vous ne croyez pas ? À condition qu'il reste quelqu'un pour le narrer.

J'ai devant moi un homme vaincu, comprit Frentis devant l'expression amorphe de Grealin, ses yeux mornes.

— Ces gens attendent de nous que nous les commandions, rappela-t-il à celui-ci. Que nous leur donnions de l'espoir. Vous êtes un Aspect de la Foi, c'est votre rôle de les inspirer.

— Tout ce que je peux inspirer en eux, c'est de la crainte. Ils ont vu ce que j'étais, ils en ont peur, tous. La Lonake est simplement plus franche que les autres. Posséder un tel don apporte la peur et l'isolement. Notre place n'est pas dans la lumière, mais parmi les ombres, c'est là que nous pouvons au mieux servir la Foi. Telle est la plus dure leçon que mon Ordre ait jamais apprise.

— L'époque de ces antiques méthodes est révolue, Aspect. Tout a changé : on nous a envahis, on a tout ravagé. C'est à nous de décider comment reconstruire.

— Ainsi vous comptez rebâtir le monde, mon frère ? trouver une noble quête pour laver tout ce sang que vous avez versé ?

— On ne pourra le laver. Pour autant, nous n'avons pas à y rester vautrés.

— Alors que fabriquons-nous ici ? Pourquoi poursuivre cette guerre sans espoir ? Tous ces gens vont mourir, parce que aucune victoire n'est possible dans cette forêt. (Il baissa les yeux, son ton se fit distant.) Aucune victoire, nulle part. Nous croyions avoir gagné, vous comprenez ? évité le désastre quand Al Sorna a révélé au grand jour Celui Qui Attend. Mais en fait nous nous sommes complu dans la contemplation d'une menace tandis qu'une autre croissait hors de notre vue. Toute une armée qui traverse l'océan pour nous écraser ! Qui l'aurait cru si peu subtil après tous ces siècles de ruse ?

— De qui parlez-vous de peu subtil ?

Grealin releva la tête.

— Votre amie défunte l'appelait l'Allié, me semble-t-il. Les Volariens aiment à cultiver leurs illusions. Ils se sont peut-être débarrassés depuis longtemps des dieux et de toute foi, mais au passage ils ont

remplacé leur raison par l'esclavage.

— Alors, qui est-ce ?

— Ou plutôt « qui était-ce », car il a bien dû s'agir d'un homme autrefois. Pourvu d'un nom, membre d'un peuple, peut-être entouré d'une famille qu'il choyait. Tout cela est perdu, bien sûr, caché même des plus émérites voyants de mon Ordre. Nous n'avons pas de nom pour lui, nous ne connaissons que son but.

— C'est-à-dire ?

— La destruction. La nôtre pour être plus précis, car on dirait bien qu'il y a quelque chose sur notre terre qui excite sa haine. Il a déjà essayé voilà bien longtemps, du temps des vastes cités, quand un peuple beaucoup plus avisé que nous élaborait des merveilles ; il est parvenu on ne sait comment à tout faire basculer dans la ruine, mais pas suffisamment. Quelque chose lui a échappé, il veut à présent l'abattre.

Grealin se tut. La fatigue envahit son visage et ses yeux s'éteignirent de nouveau.

Frentis se releva.

— Merci d'avoir sauvé le petit, je vois que cela vous a beaucoup coûté. Nous partirons d'ici une heure, nous espérons que vous voudrez bien nous suivre.

L'Aspect haussa ses larges épaules.

— Où irais-je sinon ?

Chapitre 4

REVA

— Cela signifie « sorcière », indiqua Veliss, l'œil sur le livre ouvert entre ses mains. Déclinaison féminine d'un antique mot volarien.

— Elverah..., apprécia Reva. Ça sonne bien.

— Ils te prennent pour une sorcière ? s'étonna Arken.

— Ces hérétiques sans dieu ! grommela seigneur Arentes. Ils confondent la bénédiction du Père et la Ténèbre.

Reva étouffa un gémissement.

Il ne va pas s'y mettre aussi !

— C'est une bonne chose, commenta oncle Sentes, assis à côté du feu, d'une voix encombrée. Ils ont peur.

— À juste titre ! se réjouit Arentes en souriant à Reva. Notre noble dame leur inflige le juste châtiment du Père à chacun de leurs assauts sur nos remparts.

Reva avait grande envie de changer de sujet.

— Et pour ceux de la Garde du Royaume que nous avons libérés ? demanda-t-elle.

— Ils ont rejoint la bonne centaine de leurs compagnons déjà aux créneaux, ma dame, indiqua le commandant de la garde. Je les ai mis en renfort de la section sud, nous manquons encore un peu de monde par là.

— Très bien. (Elle se tourna vers Veliss.) Les provisions ?

— Il en reste deux tiers environ, mais le rationnement est très sévère. Les femmes surtout se plaignent : ce n'est pas facile de voir ses enfants pleurer de faim.

— Doublez les rations pour les femmes chargées de famille, décida Reva. Moi non plus je n'aime pas entendre des bambins malheureux.

— La faim, voilà la meilleure arme de notre ennemi, ma dame, fit remarquer seigneur Antesh. À chaque bouchée que nous consommons, ils s'approchent d'un pas de nos chemins de ronde.

— L'hiver débutera d'ici à un mois, annonça l'oncle de Reva

toujours près du feu. Et ils n'ont pas grand-chose à piller. On verra bien qui la famine frappera d'abord !

Il eut une quinte de toux, fit un geste impatient.

— Suffit, conclut-il d'une voix étranglée quand la toux se calma. Laissez-moi avec ma nièce.

Les autres s'inclinèrent et sortirent. Veliss, au passage, frôla de ses doigts ceux de Reva. La jeune fille s'assit en face de son oncle et remarqua que les mains du vieillard tremblaient sur ses genoux chauffés par une couverture.

— Tu sais que cela ne va pas s'arranger, déclara-t-il. Les enfants qui pleurent, ce sera le cadet de nos soucis.

— Je sais, mon oncle.

Il eut un vague geste de la main.

— Cela... n'était pas prévu. J'avais espéré que ton gouvernement jouirait de la paix.

— Vous n'y êtes pour rien.

— J'ai fait un rêve la nuit dernière. C'était très étrange : ton père était là, le mien, ta grand-mère aussi. Tous ici à la fois, dans la bibliothèque, alors qu'en réalité mes parents supportaient à peine de partager la même pièce...

Sa voix mourut, le vieil homme resta les yeux clignotants, vides.

— Oui, mon oncle ?

Il ferma les paupières et elle voulut recouvrir ses bras de son plaid. Comme elle s'approchait, il secoua soudain la tête, le regard brillant de joie.

— Ils ont dit qu'ils étaient fiers de moi ! Grâce à toi, Reva. On dirait que j'ai fini par réussir quelque chose.

Elle resta près de lui, la tête sur ses genoux. Il jouait de ses mains frêles dans ses cheveux.

— Trop longs, l'entendit-elle murmurer. Les Cumbraëlines les portent plus courts.

L'ennemi attaqua de nouveau la nuit qui suivit, sur plusieurs fronts comme Antesh l'avait prévu. Les bataillons marchaient sur l'allée pavée l'un après l'autre, bardés de boucliers. Devant, les Varitaï, de leur pas à l'uniformité surnaturelle, puis les Épées Franches, dont les rangs moins réguliers restaient bien abrités. Antesh fit pointer les archers vers le bas, au bout de l'allée, afin de ne pas gâcher les flèches. La colonne volarienne se scinda en deux, les troupes avançant lentement mais sûrement de manière à encercler les remparts. Pas la moindre faille dans ses flancs protégés.

— Ces salauds apprennent trop vite à mon goût, commenta seigneur Arentes. (Il accorda à Reva un salut rapide.) J'assurerai le commandement de la section ouest, ma dame. Avec votre permission.

— Bien sûr, monseigneur. Prenez garde.

Le vieil officier inclina la tête et s'éloigna sans tarder. Reva considéra un bon moment l'approche délibérée des bataillons, puis arma son arc et sauta sur le toit du corps de garde.

— Ma dame !

Antesh tendit la main vers elle mais elle l'écarta d'un geste brusque.

— J'ai envie de voir jusqu'à quel point ils me craignent, indiqua-t-elle.

Les troupes sous elle poursuivaient leur progression et se mettaient en position selon un plan bien établi. Apparemment, ils ne prenaient pas garde à cette détestable sorcière qui les regardait de haut, arc à la main. Comme elle s'y attendait, ce furent les Épées Franches qui mordirent à l'hameçon. Une petite entaille apparut dans le toit de boucliers d'un régiment qui, au sortir de l'allée pavée, obliquait sur la gauche. Reva attendit de voir luire le métal dans l'ouverture sombre, triangulaire, puis fit un pas de côté. La flèche lui siffla sèchement à l'oreille. Elle banda et relâcha la corde en un instant, son projectile pénétra la faille. Les rangs ainsi frappés se convulsèrent comme une bête blessée, secoués par la discorde malgré les sergents qui criaient pour ramener l'ordre. De nouveaux défauts apparurent dans le mur d'écus protégeant les hommes.

— Archers, à moi ! aboya Antesh.

Une centaine d'hommes se précipitèrent et firent pleuvoir l'acier enragé. Le bataillon s'efforça de reformer les rangs sous cette grêle, laissant des corps à terre dans son sillage, mais le mal était fait. Au bout de quelques secondes la troupe parut de nouveau entrer en convulsions et se disloqua : la panique avait saisi les soldats encore debout. Certains coururent vers l'allée, d'autres vers des régiments voisins pour y chercher un abri. La plupart furent vite abattus, mais quelques-uns des plus agiles parvinrent à s'échapper.

Reva prépara une autre flèche et resta debout au plus haut des remparts, les yeux sur les rangs volariens dans l'espoir de saisir une nouvelle occasion. Elle se demanda si la haine était en fait une force physique, parce qu'elle la sentait désormais qui s'élevait vers elle telle une vague.

Le dernier régiment d'assaillants se mit en position juste en face du corps de garde. Il comptait peut-être trois cents guerriers, moins que les autres, mais manifestait une précision supérieure encore à celle des Varitaï.

Des Kuritaï, comprit Reva.

Elle brandit l'arc au-dessus de sa tête en riant et songea à son oncle agonisant.

« On dirait que j'ai fini par réussir quelque chose. »

— Alors, venez donc ! cria-t-elle à l'adresse des guerriers silencieux

en dessous. Je vous attends.

Antesh, le matin venu, envoya des hommes en mission pour récupérer des flèches et reprendre des armes aux morts. Reva les accompagna. Elle ne voulait pas qu'on dise qu'elle évitait les corvées trop déplorables.

— Seigneur Arentes estime que nous avons abattu largement plus d'un millier de Volariens, indiqua Arken.

Il s'arrêta pour arracher une flèche du cadavre d'un Varitaï à moitié submergé sur la berge. Il s'empara aussi de son épée courte et de sa dague.

— Ils nous ont donné du fil à retordre, appuya Reva.

La nuit avait apporté crise sur crise, la jeune fille avait dû se précipiter d'une section des remparts à l'autre à mesure que l'ennemi cherchait à surmonter les défenses. Celui-ci avait par deux fois presque atteint son but, pas plus. La première menace s'était manifestée côté ouest, les Varitaï avaient employé des grappins pour escalader le mur tandis que les Épées Franches plus nombreuses s'évertuaient en vain sur leurs échelles. Le temps qu'elle y parvienne, seigneur Arentes contenait déjà l'assaut. Il portait une entaille au front, ce qui ne l'empêchait pas de crier ses ordres aux hommes du Guet. Il suffit d'une charge, hallebardes basses, pour déloger les Volariens qui une fois de plus s'enfuirent sous les flèches vers l'allée.

L'incursion section sud se révéla plus inquiétante. Reva, pour repousser l'attaque des Kuritaï sur le poste de garde, avait recouru à la méthode simple de les faire asperger d'huile de lampe quand ils abandonnaient l'abri de leurs boucliers pour courir vers le rempart, prêts à lancer leurs grappins tournoyants. Des volées successives de flèches enflammées permirent d'en mettre à terre un bon nombre, engloutis par le feu, mais quelques-uns parvinrent au chemin de ronde, parfois toujours embrasés. Ils se livrèrent alors à leur mortelle chorégraphie à deux lames chacun et tuèrent un bon nombre de défenseurs avant de se faire tailler en pièces. Reva s'employait à faire basculer les cadavres des assaillants par-dessus les créneaux quand un messager arriva en courant avec l'information que d'autres avaient gravi le mur sud.

Reva envoya un mot à la Garde du Palais pour qu'elle arrive en renfort et fonça vers la section en danger, Arken sur les talons. Les Kuritaï s'étaient dissimulés au milieu des rangs serrés des Épées Franches. Reva se dit qu'elle devrait se méfier à l'avenir de cette tactique bien contrariante par son intelligence. Les ennemis s'étaient massés en un nœud défensif sur le chemin de ronde sud, cernés de cadavres, tandis que les membres de la Garde du Royaume se rassemblaient pour une nouvelle contre-attaque. À leur tête, un jeune

sergent arborait déjà de nombreuses entailles sur ses bras et son visage non protégés.

— Allez les gars, encore une fois ! cria-t-il. On les aura !

— Attendez ! ordonna Reva.

Elle examina les Kuritaï tout proches, acagnardés, les traits comme de coutumes impassibles tandis que derrière eux les Épées Franches s'efforçaient d'arriver en haut du rempart.

— Tenez-vous prêts, ajouta-t-elle à l'adresse de la Garde du Royaume.

Elle s'avança et arma son arc en orme blanc. Elle prit son temps pour viser, à quatre mètres seulement de l'ennemi le plus proche. Elle en tua un, puis un autre, et les rangs des Kuritaï se resserrèrent sans aucune hésitation, comme des machines. Elle en abattit encore deux avant que l'un des esclaves aboie un ordre qui les fit se ruer vers elle. Elle jeta alors son arc et tendit la main par-dessus son épaule pour s'emparer de son épée en même temps que la Garde du Royaume chargeait.

Ensuite, elle ne se souvenait plus très bien. Elle se rappelait avoir bondi, tournoyé. Un Kuritaï tombait, à moitié décapité, et partout c'était une mêlée rougeâtre de lames s'entrechoquant, de chairs déchiquetées. Cela prit fin avec l'arrivée de la Garde du Palais qui, de ses hallebardes, acheva les assaillants encore debout et repoussa les Épées Franches en bas des murs.

Et, une fois de plus, on l'acclama. Les hommes de la Garde du Royaume l'accablèrent de tapes dans le dos. Elle n'avait pas la force de les écarter, Arken dut la libérer de ses adorateurs. Elle était ravie de le voir indemne, malgré son visage blême : pour la première fois, il avait tué au corps à corps.

Elle aperçut alors un jeune sergent de la Garde du Royaume qui relevait de force une Épée Franche blessée. Le vaincu serrait très fort son bras où, au fond d'une plaie béante, apparaissait le blanc de l'os.

— Il est où ton fouet maintenant, espèce d'ordure puante ?

Il dégaina sa dague, l'enfonça dans la blessure, fit tourner la lame. L'autre hurla.

— Alors, il est où ton fouet ?

— Tuez-le, ça suffira ! ordonna Reva. Reformez les rangs. La nuit n'est pas finie...

Il fallut encore quatre heures pour que la première lueur de l'aube brille sur le fleuve. Sans trêve, de nouveaux bataillons étaient venus tenter leur chance sur l'allée pavée, laissant à chaque assaut infructueux davantage de corps jonchant le sol. Mais les défenseurs subissaient eux aussi de lourdes pertes : Arentes fit état de plus de trois cents morts et de deux cents blessés. Pourtant ils tinrent.

Enfin, les Volariens survivants se retirèrent, les Varitaï bien en

rangs, protégés par leurs boucliers, les Épées Franches en débandade au contraire, sous une nouvelle grêle de flèches. La clarté du jour levant permettait aux archers de mieux viser.

Reva entendit des cris et revint à l'instant présent. On avait sorti de la rivière un Volarien vivant. Il devait s'agit d'une Épée Franche, parce qu'on voyait sa peur... qui se changea en terreur abjecte à l'approche de la jeune fille.

— Eh oui, confirma-t-elle. C'est l'elverah que tu as devant toi.

L'étranger la regardait, glacé d'horreur, les yeux presque entièrement dénués de raison.

Celui-là ne combattrait plus jamais.

— Ma dame ? demanda un archer, la dague déjà sortie.

— Quelqu'un ici parle-t-il leur langue ?

Seule Veliss maîtrisait suffisamment de volarien pour s'adresser au prisonnier, et seulement par écrit. Elle compulsa divers ouvrages pour traduire le message de Reva puis le fit réciter au soldat. Il aurait sans doute été plus simple d'envoyer un mot sur parchemin, mais Reva voulait que les camarades de cet homme entendent la terreur dans sa voix quand il répéterait ses propos.

— La puissance de l'elverah est grande. Elle tuera tous ceux qui assaillent cette cité. Mais elle sait aussi faire montre de miséricorde. Vos chefs gaspillent vos vies en vaines attaques et restent bien à l'abri sous leurs tentes. Tous ceux qui jetteront leurs armes et s'en iront en paix n'auront rien à craindre de la fureur de l'elverah. Mais elle promet la mort à ceux qui resteront ici.

— C'est bien ce qu'il dit ? demanda-t-elle à Veliss tandis que le prisonnier déchiffrait péniblement le paragraphe sous ses yeux.

— Pour autant que je sache.

Reva se tourna vers Antesh.

— Faites-le-lui lire dix fois avant de le relâcher. Je vais voir mon oncle.

Ils n'attaquèrent pas la nuit suivante, ni celle d'après. Le camp volarien déploya son activité militaire habituelle sans donner aucun signe qu'il préparait un nouvel assaut. Si l'ennemi avait entrepris la construction d'autres tours ou radeaux, c'était hors de leur vue. Les hommes s'entraînaient, partaient en patrouilles montées et ne tentaient plus d'approcher par l'allée pavée.

— On dirait qu'ils comptent nous affamer, finalement, commenta Antesh.

— Les salauds ! gronda seigneur Arentes. Encore quelques assauts comme ceux de l'autre nuit et la victoire était à nous.

— D'où la tactique de nous affamer.

Le Seigneur des Archers se plaça à côté de Reva.

— Nous pourrions les provoquer, ma dame, faire une sortie ou deux... Sait-on jamais, si cela les poussait à nous attaquer bêtement ?

— À votre guise, approuva Reva. Mais prenez peu d'hommes, tous volontaires. De préférence non chargés de famille.

— Comptez sur moi, ma dame.

Les jours suivants s'établit une routine irritante d'inspections quotidiennes, de séances d'entraînement pour que les défenseurs ne mollissent pas et d'examens des rapports de Veliss sur les ressources toujours plus réduites.

— Il n'y en a déjà plus que la moitié ? s'étonna Reva un soir. Comment se fait-il ?

— On dirait que la peur aiguise l'appétit, répondit Veliss. En outre, dès les premières semaines, nous avons épuisé les stocks de viande fraîche et consommé le bétail. Il ne reste plus que le pain et un peu de charcuterie... Désolée, ma chérie, mais nous devons de nouveau réduire les rations. Et pas seulement celles des civils, mais de l'armée aussi. Enfin, si nous voulons tenir l'hiver.

Reva considéra les chiffres nettement alignés sur le parchemin de l'intendante.

— Où avez-vous appris à si bien écrire ? demanda-t-elle.

— Mon bon vieux papa était scribe dans mon village. Il m'a transmis son savoir, mais les... diversions apportées par ma féminité en éveil m'ont conduite à Castelvarin avant que j'aie terminé mon apprentissage.

— Il vous frappait ? C'est pour cela que vous êtes partie ?

Veliss éclata de rire.

— Par la Foi ! non ! Je doute qu'il ait jamais levé la main sur quiconque, y compris ma mère... alors que cette grosse salope le trompait éhontément. Non, ce n'était qu'un petit homme terne, gentil, sans aucun désir de voir le monde au-delà du village. Moi, j'en voulais davantage.

Près du feu, oncle Sentès s'agita un peu et marmotta quelques mots dans son sommeil.

— Il rêve beaucoup ces temps-ci, fit remarquer Veliss. Réveillé, il radote sur sa famille pendant des heures.

Elle raillait le vieillard, mais Reva voyait à quel point elle s'inquiétait pour lui. Elle portait le deuil à l'avance. La jeune femme résista à l'envie de prendre la main de son aînée et se leva du bureau devant elle.

— Mettez de côté le vin dont il aura besoin et videz les caves, décida-t-elle. On donnera ces réserves au peuple, cela pourrait mieux faire avaler la pilule de la réduction des rations.

— Au risque de remplir les rues d'ivrognes braillards.

— Distribuez-le peu à peu. De nouvelles visites du toutou du Lecteur ?

— Non, il semble que le vieil homme se satisfasse de ses diatribes dans la cathédrale. Cela dit, elles sont très suivies ! Mes sources m'apprennent que ses discours se font de jour en jour plus étranges, apocalyptiques : « le jugement du Père est sur nous », etc. À mesure que les choses s'aggravent, il pourrait nous poser des problèmes.

Reva discerna des sous-entendus dans cette réplique. Elle jeta un coup d'œil à son oncle.

— Mon oncle avait-il prévu un plan pour restreindre le pouvoir de ce maudit dégoiseur ?

— Ultin préférait avancer à petits pas : rassembler des preuves de son hypocrisie et de sa corruption, attendre le bon moment pour les révéler, soit pour garder le Lecteur en laisse soit pour le faire remplacer par un ecclésiastique moins intransigent. Grâce à vous, nous avons enfin de quoi prendre l'avantage.

— Seulement si nous pouvons trouver le prêtre.

— Certes.

Reva alla à la fenêtre et regarda les deux hautes tours côte à côte.

Il n'est pas ici, songea-t-elle. Pas dans la ville. Je sentirais sa trace sinon.

— Dites à vos observateurs de continuer à faire leur travail. Pour l'instant.

Au petit matin, les bourrades insistantes d'Arken finirent par la réveiller. Elle avait pris l'habitude de dormir sur le divan de la bibliothèque entre deux veilles sur les remparts parce qu'elle voulait rester près des appartements de son oncle. Cette fois, il semblait que Veliss avait décidé à un moment de la rejoindre : la jeune fille était allongée contre elle, les bras autour de la taille de Reva, la tête contre son épaule. Ses lourdes boucles brunes recouvraient en partie son visage, elles sentaient la fraise.

Reva se dégagea promptement de cette étreinte et tendit la main vers ses armes, les yeux baissés pour éviter le regard du jeune garçon. Mais s'il trouva quoi que ce soit d'inconvenant dans la scène, rien dans sa voix ne le trahit.

— Il se passe quelque chose sur le fleuve, annonça-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

D'étranges engins trônaient sur le pont des navires à l'ancre face à la cité. On les distinguait mal dans le brouillard matinal flottant sur le Givrefer, ils se réduisaient à de grandes silhouettes trapues aux épaules arrondies, aux bras courtauds, accroupis dans la brume tels des géants difformes.

Seigneur Antesh, perdu dans un silence sinistre, regardait les bateaux. Ce fut Arentes qui prit la parole :

— Des machines de guerre, ma dame. Elles ne ressemblent à rien que j'aie jamais vu.

On entendit au loin, toujours sur le fleuve, le faible écho d'ordres beuglés, puis une longue ligne de navires émergea de l'incertaine berge plus loin de la cité. Chacun supportait un imposant tas rond.

— On trouve une carrière de pierre à moins de quinze kilomètres au sud, commenta Antesh, l'air songeur. Pas facile à brûler, une carrière.

Il prit son arc à la tige épaisse, y arma une flèche et la fit pointer très haut, en tirant un bon mètre sur la corde jusqu'à son oreille, avant de la relâcher. Le projectile décrivit une courbe imposante au-dessus du fleuve, puis plongea dans ses eaux rapides dix mètres trop en avant du bateau le plus proche.

— Quel engin peut lancer une pierre plus loin qu'une flèche ? se demanda Arentes.

— Ceux-là, dirait-on, répondit Antesh. (Il parcourut du regard la distance des machines ennemies au rempart.) Les rochers tomberont sans doute quelque part entre le poste de garde et le bastion ouest. S'ils ont un minimum d'intelligence, ils voudront creuser plusieurs brèches.

— Faites dégager le chemin de ronde à cet endroit, ordonna Reva.

Arentes s'éloigna sur-le-champ en criant des ordres. Les défenseurs aux créneaux cessèrent de contempler bouche bée les monstrueux engins pour foncer vers l'escalier.

— Nous devrions prendre des dispositions défensives en retrait du rempart, suggéra Antesh. Cela suppose de démolir quelques maisons afin d'avoir un espace dégagé pour bien viser.

— Occupez-vous-en, approuva Reva. Assurez-vous que dame Veliss remet des reçus à tous les propriétaires concernés par les démolitions. Oh ! et puis faites-leur aussi distribuer les meilleures bouteilles des caves du Vassal.

L'officier s'inclina et s'éloigna. Reva contempla les bateaux qui accostaient les trois navires à l'ancre. Les fouets claquaient sur le dos des esclaves contraints de soulever les pierres jusqu'aux ponts. On tendit les bras des catapultes, ce qui produisit un petit cliquetis. Des silhouettes floues s'agitèrent ensuite jusqu'à la mise en place des projectiles. Puis tout se tut. Les engins étaient prêts mais inactifs.

Qu'est-ce qu'ils attendent ?

Un des archers se crispa, indiqua du doigt l'aval. Reva vint près de lui et s'efforça de percer la brume des yeux. Elle ne distingua d'abord qu'une ombre impalpable, puis une grande voile carrée émergeant du brouillard. Mais les dimensions titanesques du navire furent bientôt révélées. C'était le plus imposant, estimait-elle, qu'elle ait jamais vu ;

sa haute coque noire formait un sillage qui frappait les rives comme un mascaret. Les flancs du vaisseau surplombaient l'eau d'au moins sept mètres. Sur le pont, d'innombrables silhouettes disparaissaient par moments sous l'ombre d'un auvent blanc au centre. Reva plissa les paupières et crut apercevoir un personnage de grande taille sous cet abri.

Tu viens admirer le spectacle, c'est ça ?

Elle serra son arc et se demanda si le travail prodigieux d'Arren permettrait à une flèche de franchir la distance jusqu'à cet homme... Mais cela n'aurait été qu'un geste de défi inutile, elle le savait bien. Le moral des défenseurs était soudain très bas, bien assez bas déjà.

On entendit un raclement de chaînes, puis un bruit d'éclaboussures : l'énorme vaisseau avait jeté l'ancre. Il se retrouvait situé vingt mètres en arrière des trois navires avec leurs géants endormis. Une flèche enflammée s'éleva depuis le pont du monstre flottant, plongea dans l'eau suivie d'une traînée de fumée, et les géants s'éveillèrent. Leurs bras courtauds s'élancèrent en avant dans un prodigieux bourdonnement. Les pierres qu'ils projetaient filaient trop rapidement dans le ciel pour pouvoir les suivre du regard, pour ensuite évoquer des billes projetées en l'air par un gamin irrité. Elles semblèrent pendant une éternité suspendues dans le ciel, comme arrêtées par le Père Universel en personne venu exaucer les milliers de prières s'exhalant des remparts. Mais Sa main, si elle intervint, ne le fit que pour un fugitif instant.

Le premier projectile tomba trop en avant. Son impact sur la grève fit trembler le chemin de ronde sous les pieds de Reva, et aspergea d'embruns jusqu'aux créneaux. Le deuxième survola le rempart, entamant le sommet de sa paroi intérieure avant de s'écraser dans les maisons juste derrière. On entendit des hurlements et le son de centaines de briques chutant sur les pavés.

Mais, de toute évidence, les servants du troisième géant ne connaissaient que trop bien leur travail. La sphère de pierre massive frappa juste sous le surplomb au sommet du mur ouest, et la force du choc fit tomber Reva. Les gravats jaillirent du rempart touché, le roc roula en bas et heurta la grève en dessous. Reva examina les dégâts causés : les fissures dans les fortifications allaient s'élargir, toute la section s'effondrer... Mais non, la poussière retomba et la paroi tint.

Reva se releva et considéra les monstres dont on ramenait les bras en arrière pour préparer le prochain jet. Les servants massés autour des engins s'employaient à ajuster le tir.

Ça suffit, pensa-t-elle. Il faut qu'ils disparaissent.

Cette fois elle tint bon face à Antesh qui menaçait de démissionner et à Veliss qui, au bord des larmes, l'agonissait de reproches.

— Je dois y aller, déclara-t-elle simplement sans en préciser la raison.

Je ne peux en charger personne d'autre. Lui n'a pas délégué son devoir quand il a fallu affronter les machines de guerre alpiranes au cours de la campagne du désert. Je ne le ferai pas.

On avait mis les barques à l'eau dans l'étroit chenal qui franchissait le mur nord pour accéder au fleuve. Cinquante hommes sélectionnés répartis en dix embarcations surchargées de jarres d'huile et de flèches à enflammer. Comme Reva, ils étaient tous vêtus de noir et avaient appliqué de la suie sur chaque centimètre carré à découvert de leur peau. Ils avaient également terni leurs lames pour qu'aucune lueur métallique ne les trahisse. Elle retrouva Arken à la proue du bateau qu'elle avait choisi. Assis en silence, les deux mains crispées sur sa hache, il indiquait de tout son corps que le forcer à quitter son poste nécessiterait une énergie considérable.

— J'espère au moins que tu l'as affûtée, le salua Reva en s'asseyant à côté de lui avec un regard significatif à l'arme.

— On dirait que ça n'a pas d'importance. Si on tape assez fort, ils tombent.

Elle l'embrassa sur la joue et, malgré elle, se réjouit de la rougeur qui envahit le visage du garçon. Elle se sentait un peu coupable.

Ne promets rien que tu ne puisses tenir.

— Tu resteras près de moi.

Les bateaux levèrent l'ancre peu après minuit sous un ciel couvert qui épargnait aux combattants les dangers du clair de lune. Les rameurs s'insinuèrent avec quelque difficulté dans le courant, leurs avirons enveloppés de grosse toile huilée pour étouffer le bruit. Ils remontèrent le flot pendant une centaine de mètres avant d'obliquer vers l'ouest et de lever les rames. Le fleuve les amena vers leur cible tandis qu'ils restaient courbés sur leurs bancs. Les catapultes bombardaient la cité même la nuit, de nombreuses torches permettaient aux servants d'actionner leurs monstres. Le grondement sourd de la pierre heurtant la pierre accompagnait tel un tambour lent l'approche des esquifs menés au gouvernail.

Reva se leva quand le premier gros navire fut à sa portée. L'arc déjà armé, elle chercha une cible et repéra un homme trapu à bâbord, qui frappait de son marteau une pièce quelconque de l'engin de guerre. Sa visée fut gênée par le roulis et le mouvement du courant, mais elle parvint tout de même à atteindre le servant à la cuisse. Il hurla et tomba ; ses collègues, étonnés, se crispèrent, figés, éclairés par les torches à bord.

— Allez ! cria Reva en tirant de nouveau.

Les autres archers se dressèrent et envoyèrent leurs flèches en même temps. La volée balaya en un clin d'œil les hommes sur le pont. Le

combattant à la barre fit longer le flanc du navire par leur barque, trois autres se tinrent tout près de Reva tandis qu'elle lançait un grappin et se hissait à bord. Le navire était jonché de cadavres et de blessés plus ou moins grièvement touchés.

— Achevez-les ! aboya-t-elle. (Elle indiqua la catapulte à ceux qui portaient l'huile.) Brûlez ça !

Ils se mirent au travail. Reva, pour sa part, alla à tribord regarder les autres bateaux qui attaquaient les catapultes non loin. Les archers étaient debout, l'arc armé, lorsqu'un fracas de cors retentit sur l'eau. L'ombre immense du grand vaisseau de guerre volarien s'illumina soudain de la proue à la poupe de torches enflammées. D'innombrables ennemis se rassemblaient sur le pont et dans le grément.

— Baissez-vous ! cria-t-elle en tendant la main vers Arken.

Le garçon, bouche bée, regarda la volée de flèches qui s'élevait du pont du léviathan puis s'élança pour protéger Reva de son corps trapu. Le visage coincé sous le coude de son sauveteur, elle vit quatre de ses propres hommes cloués sur le pont, transpercés de la tête aux pieds. Arken grogna et voulut se redresser.

— Le fleuve ! s'écria Reva.

Il la saisit d'une poigne ferme et les fit rouler tous deux vers le bastingage bâbord. Il tituba quand frappa une nouvelle volée et tomba droit dans l'eau, mais elle s'accrocha au rebord. Les pointes s'enfoncèrent dans le bois tout autour de Reva, ce qui lui arracha une grimace d'appréhension ; l'une se planta même à deux petits centimètres de sa main gauche crispée sur sa prise. La jeune fille s'accorda un instant pour examiner le pont : personne n'y avait survécu, que ce soit parmi ses hommes ou les servants qu'ils étaient venus éliminer. Mais la catapulte n'avait souffert aucun dommage, elle reluisait de l'huile dont on l'avait généreusement aspergée avant la contre-attaque des archers.

Reva jeta un coup d'œil à l'arc qu'elle tenait de la main droite et suivit du pouce quelques-uns des fins traits qui y étaient gravés.

Désolée, maître Arren...

Elle laissa tomber son arme dans le Givrefer, bondit pour rejoindre le pont, puis s'empara d'une torche accrochée à une poutre maîtresse et la jeta sur la machine de guerre. L'huile de lampe s'embrasa sur-le-champ. Reva fit demi-tour et plongea par-dessus le bastingage, et jusqu'à ce que le fleuve glacé se referme sur elle ses oreilles bourdonnèrent des flèches qui sifflaient tout près. Elle nagea sous l'eau vers la cité le plus longtemps possible, sentant la chaleur de son corps s'évanouir peu à peu, émergea pour reprendre son souffle et s'immergea de nouveau. Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait avant qu'enfin les roseaux la cernent. Elle s'accrocha à eux pour prendre

pied sur la rive où elle resta haletante un bon moment, tête levée pour voir le navire brûler avec sa catapulte. Mais les deux autres engins de guerre demeuraient intacts. Elle voyait des corps flotter dans l'eau, emportés par le courant.

Elle se força à se lever et tituba le long de la berge.

— Arken, Arken !

Comme pour la railler, les deux engins de guerre survivants lancèrent en même temps leur charge, et les pierres traversèrent le vide de la nuit pour s'écraser sur le rempart juste au-dessus d'elle. Elle dut se déplacer pour éviter la chute de davantage de maçonnerie qui rejoignit les débris s'amoncelant sous la faille toujours plus large du mur. Le tas n'était pas encore tellement gros, mais à cet instant il avait l'air d'une montagne.

— Elle est là ! cria-t-on au-dessus. Dame Reva, notre Envoyée, est vivante !

Elle leva les yeux et découvrit une quantité de visages blêmes la scrutant du haut des remparts. Un chœur d'exclamations adulatrices s'éleva des rangs de défenseurs à mesure que la bonne nouvelle se répandait.

Ils imaginent que c'est une victoire ! comprit Reva.

Elle regarda encore ce qui se passait sur le fleuve. Les lumières du vaisseau de guerre s'éteignaient une à une. La catapulte en flammes avait déjà perdu de son éclat.

Une phrase du Livre de la Sagesse s'imposa en lettres de feu à son esprit : « *La guerre nous rend tous idiots.* »

On avait trouvé Arken tout près de l'allée pavée, une flèche plantée dans le dos, inconscient, gelé. Il avait perdu beaucoup de sang. Reva se précipita à la maison de soins dès qu'on l'eut hissée en haut des murs grâce à une longue corde. Les guerriers l'avaient cernée en l'accablant de leurs discours ébahis et autres démonstrations ; ils se mettaient à genoux, certains priaient le Père à haute voix, la plupart la regardaient, comme hébétés. Soudain, elle les haït. Leur foi désespérée en elle lui apparaissait comme un mépris répugnant du sacrifice auquel elle venait d'assister.

Le Père n'a rien fait du tout ! voulait-elle leur hurler. *C'est par pur hasard que j'ai survécu, je n'ai rien d'une Envoyée. Regardez plutôt ces cadavres sur le fleuve. Voilà mon œuvre !*

Bien sûr, il était hors de question de donner voix à ces pensées. Ils avaient besoin qu'elle soit une Envoyée, besoin d'être sûrs que le regard du Père enveloppait toujours leur ville.

Frère Harin nettoyait ses mains ensanglantées quand Reva parvint à la maison de soins. Arken était allongé à plat ventre sur une table, sa peau, une plaine blanche comme de l'os, parcourue de ruisseaux

rouges issus de la blessure pas encore complètement pansée sur son dos. Il avait les yeux clos, mais Reva remarqua qu'ils bougeaient sous ses paupières.

— Vivra-t-il ? demanda-t-elle au soignant.

— Je pense, répondit Harin. Un jeune garçon costaud comme un bœuf !

Elle s'effondra contre le mur, soulagée, glissa au sol.

Plus de larmes, s'exhorta-t-elle en les sentant sourdre.

Harin apporta une couverture, redressa gentiment la jeune fille et drapa l'étoffe autour de ses épaules.

— Ça ne va pas, ça, ma dame, lui reprocha-t-il en lui posant la main sur le front. Ça ne va pas du tout.

Il la fit asseoir près du feu, la couverture sur les épaules, et lui mit entre les mains un gobelet rempli d'une boisson foncée bien chaude avant de terminer de recoudre Arken.

— On ne parle que de ça en ville, annonça-t-il sans quitter son travail des yeux. Vous avez infligé le terrible châtiment du Père aux machines infernales des hérétiques.

— J'imagine que vous ne partagez pas ces sentiments, mon frère... (Elle goûta le breuvage et fit la grimace. Elle détestait viscéralement ce goût.) Que m'avez-vous donné ?

— Du Compagnon du Frère. Rien de tel pour se réchauffer, pour peu qu'on l'ait tenu quelques minutes sur le feu.

Elle se souvint que le poète ivrogne ami d'Alornis avait avalé cette boisson comme du petit-lait. Incroyable ! Elle secoua la tête en se forçant à prendre une autre gorgée.

— C'est normal qu'il vous rende tout bizarre ? demanda-t-elle.

— Pour ça, oui.

— Tout va bien, alors.

Elle resta tranquillement là, sirotant son gobelet. La chaleur se répandait en elle et sa langue s'engourdissait à force de plonger dans la liqueur amère. Frère Harin faisait montre d'une étonnante habileté pour quelqu'un d'une telle corpulence ; il s'employait à faire aller et venir un catgut entre les lèvres de la plaie d'Arken, d'une pince à l'autre.

— Vous êtes doué, mon frère.

— Grand merci, ma dame.

— M'a parlé des vôtres, vous savez. (Elle se tut et but encore un peu.) Le Cinquième Ordre. Les meilleurs soignants de tout le monde, qu'il disait.

— « Il » ?

— Al Sorna, Sombrelame quoi !

Elle porta encore le gobelet à ses lèvres et se demanda par quel miracle il s'était vidé aussi vite.

— Ch’croyais que ch’pourrais le faire, ‘voyez ? Comme lui. Mais j’ai fait tuer tous les autres. Mais pas moi. Passque chus l’Envoyée du Père.

— Je ne saurais dire qui le Père envoie, ma dame, déclara le frère corpulent avec douceur. Ce que je sais, c’est que cette ville est encore debout grâce à vous. N’oubliez jamais cela.

Il y eut une bousculade à la porte et Veliss s’engouffra dans la pièce. Elle poussa un énorme soupir de soulagement à la vue de Reva. Veliss vint à elle et, les yeux brillants de joie, posa ses douces mains sur ses joues.

La jeune fille eut un hoquet suivi d’un petit renvoi.

— Elle est ivre ! s’indigna Veliss.

— Mais beaucoup moins gelée, répliqua Harin.

La conseillère aperçut le corps immobile d’Arken.

— Il n’y a qu’eux ? s’inquiéta-t-elle.

— Hélas, oui. Seigneur Antesh a fait en vain fouiller les berges.

— Chinquante hommes..., balbutia Reva qui se demandait pourquoi, tout d’un coup, la pièce s’assombrissait. J’en avais j’mais autant tué avant.

— Tu as fait ton devoir, ma chérie.

Veliss lui passa le bras sur les épaules et la fit se lever.

— Viens, rentrons. Ton oncle voudrait te voir.

— Cinquante..., chuchota encore Reva.

Elle perdait toute sensation, ses paupières tombèrent comme des poids de plomb.

— L’Envoyée du Père...

Elle avait plus mal à la tête qu’elle l’aurait cru possible, à se demander si le Père n’avait pas fendu son crâne d’un coup de hache invisible pour la punir de ses doutes. Et le martèlement ininterrompu des pierres projetées par les catapultes n’aidait en rien. Reva alla voir la brèche aux premières heures du matin, flanquée de quatre hommes de la Garde du Palais afin de la soustraire à l’adoration des foules. On la hélait à son passage, pour la remercier ou simplement exprimer son adoration. Certains s’agenouillaient devant elle, comme devant le Lecteur sur la grand-place. C’en était trop.

— Arrêtez ! s’écria-t-elle.

Elle venait de faire halte devant un couple de vieillards à genoux devant un magasin de laine. Ils continuèrent à l’admirer, éberlués.

— Le Père vous a envoyée à nous, ma dame, expliqua la femme. Vous dirigez Son regard sur nous.

— C’est une épée et un arc que je dirige contre l’ennemi... Du reste j’ai perdu une de mes armes la nuit dernière. (Elle se pencha, saisit la femme par le coude et la releva.) Ne pliez pas le genou devant moi. En

fait, ne le pliez devant personne !

Elle se rendit compte qu'une petite foule se rassemblait, que tous la dévoraient des yeux en l'écoutant de toute leur âme.

— Cette cité ne survivra pas grâce à ceux qui s'agenouillent ! Si vous mettez un genou à terre maintenant, les remparts s'écrouleront, et ceux qui les auront abattus feront en sorte que vous restiez à jamais prostrés.

La foule se taisait autour d'elle, chaque visage fervent... sauf un.

Une jeune femme, à l'arrière, berçait un bébé, l'expression porteuse d'un morne désespoir, les joues creusées par la faim. Dans ses bras, le petit lui caressait gauchement la figure de ses mains minuscules. Reva se fraya un chemin jusqu'à elle ; les autres s'écartèrent en s'inclinant.

— Je peux ? demanda-t-elle, la main sur les langes du bébé.

La jeune femme opina brièvement et écarta le tissu, révélant une frimousse toute rose et joyeuse, semée de fossettes. Le petit souriait à Reva.

— Il est bien nourri, fit-elle remarquer, mais vous non.

— Quel intérêt qu'on ait faim tous les deux ?

La mère avait un accent asraélien, ce qui expliquait qu'elle ne voie pas Reva comme un prodige.

— Et son père ? insista celle-ci.

— Il est allé aux remparts et n'est pas revenu. On m'a dit qu'il s'était montré vaillant, je suppose que ce n'est pas rien.

La jeune fille crispa les lèvres quand une nouvelle pierre heurta les défenses dans un bruit de tonnerre. D'où elle se tenait, on voyait bien la brèche en formation, un triangle irrégulier, pointe en bas, au-dessus des toits de la ville.

Ensuite on ne pourra plus parler de siège, comprit-elle. Ce sera un combat à mort.

— On fera doubler les rations dès demain, annonça-t-elle. Vous avez ma parole. D'ici là, rendez-vous au manoir et demandez dame Veliss ; dites-lui que je vous envoie pour aider aux cuisines.

Seigneur Antesh supervisait la construction d'un mur défensif épais à vingt mètres en face de la brèche. Les maisons alentour avaient disparu, leur matériau servait à la construction. Les maçons s'activaient dur avec leurs truelles sur le mortier dans le but d'ériger un obstacle de trois bons mètres de haut, qui formait un demi-cercle complet autour de la future percée. Il y avait même un parapet.

Antesh accueillit Reva d'une révérence.

— Ma dame ! Plus que deux jours et nous aurons fini. Bien sûr, il faudra recommencer autour de la seconde brèche qu'ils ne manqueront pas d'entamer bientôt.

— J'espérais à moitié qu'ils miseraient tout sur celle-là, répondit

Reva.

Mais elle savait bien que, comme la nuit précédente l'avait amplement démontré, le commandement ennemi ne commettrait plus de sérieuses erreurs.

— J'ai une surprise pour vous, annonça l'officier en se dirigeant vers une carriole non loin. L'un de mes hommes a trouvé ceci ce matin, pendant nos fouilles de la berge...

L'arc en orme blanc avait perdu sa corde, mais sinon il semblait intact, le bois toujours aussi brillant, sans aucune entaille pour y gâcher les dessins en relief.

— On dirait que le Père tient à ce que vous le conserviez, estima Antesh.

Reva refoula un soupir. La nouvelle ferait le tour de la cité en quelques heures.

Le Père a rendu son arc enchanté à Son Envoyée.

Une preuve de plus de Sa bienveillance attentive.

Navrée, elle constata que le regard de l'officier chargé des archers reflétait en partie la dévotion des citoyens de la ville à son égard.

Même lui... Est-ce là qu'il faut voir la bienveillance du Père, dans le regard de ceux qui se tournent vers Lui pour espérer leur délivrance ?

— Merci, monseigneur. Vous me trouverez sur les remparts en cas de besoin.

Il fallut dix jours encore. L'écrasement permanent des pierres sur le rempart ne cessait de rappeler à tous que le temps leur était compté. Reva prit l'habitude de s'asseoir en tailleur sur les créneaux à cinquante pas de la brèche pour regarder ces lourdes sphères se précipiter contre le mur. C'était un spectacle étrangement fascinant, ces trajectoires vives qui s'achevaient dans un brouillard de poussière et de fragments rocheux explosant vers le haut au moment de l'impact. Elle espérait plus ou moins que le responsable volarien en face l'apercevrait et gâcherait quelques projectiles à essayer de l'atteindre, mais, s'il la vit, il ne devait pas être d'humeur à se laisser distraire.

Elle passait en général l'après-midi dans la maison de soins pour assister frère Harin ou tenir compagnie à Arken toujours alité à cause de sa blessure. Malgré tous les efforts du bon frère, la plaie s'était infectée : il fallut y faire courir habilement le scalpel et l'oindre d'huile de corr sans pleurer la marchandise.

— Tu sens mauvais ! lui reprocha Reva le lendemain, en plissant le nez devant l'âcre fragrance.

— L'odeur, je peux m'y faire, répondit-il. Mais ça pique sacrément.

Elle déposa un sac de noix roulées dans le sucre au chevet du blessé.

— De la part de Veliss. Fais-les durer, il n'y en aura pas d'autres.

— Promets-moi, demanda-t-il en lui prenant la main, les yeux assombris par la détermination. Tu me feras appeler quand ils perceront. Ne me laisse pas mourir sur cette couche.

« Tu as toute la vie devant toi ! » Voilà ce qu'elle avait envie de lui dire, mais elle se retint. *Il est peut-être jeune, mais ce n'est pas un imbécile.*

— Je te le promets, assura-t-elle.

À mesure que la brèche s'élargissait, et en dépit de toute leur ferveur et de l'augmentation des rations, le moral fléchissait. Moins de citoyens criaient leur adoration au passage de Reva, et elle vit des gens qui pleuraient sans retenue, notamment un vieil homme affalé par terre, les mains plaquées sur les oreilles, écrasé de désespoir. Il ne supportait plus le lent battement de tonnerre provoqué par les catapultes. Et le Lecteur poursuivait ses sermons.

Les rapports faits à Veliss indiquaient que les discours du vieillard plongeaient de plus en plus dans la démence. Il lui arrivait de dégoiser pendant des heures sans se référer aux Dénaires, la bouche pleine de mots tels qu'« hérétique » et « châtiment ».

— Ce n'est qu'un vieillard insensé hurlant ses imprécations sous les voûtes, avait déclaré Reva en réponse à l'inquiétude de Veliss.

— C'est vrai. Mais ces voûtes sont loin d'être désertes... En fait il a davantage d'auditeurs que jamais.

Une pierre s'écrasa sur la brèche, soulevant un peu plus de poussière et de briques broyées. Reva reporta son regard sur les navires et y remarqua plus d'agitation que d'habitude : les servants couraient de-ci, de-là, tiraient sur des cordages, manœuvraient des leviers. Les catapultes pivotaient dans leurs berceaux avec lenteur mais sans arrêt.

Elle s'avança jusqu'au bord de la brèche et considéra les débris voilés de poussière en dessous. Quelques semaines avaient suffi pour faire de pierres debout depuis des siècles un tas de gravats. Les engins de guerre firent résonner leur bourdonnement coutumier lorsqu'on relâcha ensemble leurs bras, et les pierres décrivirent leurs arcs nonchalants contre le ciel limpide pour frapper les remparts quelque deux cents pas au nord de la position de Reva.

Elle s'intéressa au vaisseau de guerre volarien. Elle ne voyait pas bien sous l'ombre de l'auvent, mais elle crut discerner une haute silhouette qui lui rendait son regard. Peut-être l'imagina-t-elle, ou peut-être la lumière était-elle trompeuse, mais il lui sembla que l'homme s'inclinait pour la saluer.

— Ma dame...

Derrière elle, on l'appelait d'une voix faible. Reva se tourna et vit une femme qui gravissait en toute hâte l'escalier jusqu'au chemin de ronde, avec dans les bras un fardeau braillard. C'était la jeune mère asraëline de l'autre jour, blême, les traits tirés d'effroi. Reva se

précipita sur elle, l'aida à assurer son pas chancelant. Elle avait le souffle court, on entendait à peine ce qu'elle disait à cause des cris de son bébé.

— Ils l'ont emmenée ! hoqueta-t-elle. Dame Veliss nous a cachés mais ils l'ont emmenée, avec tous les autres Fidèles.

— Qui ça ? Où les ont-ils emmenés ?

— Beaucoup de gens qui criaient ! Ils parlaient du châtiment du Père. (Elle se tut un instant, son enfant serré contre elle.) Ils ont dit qu'ils allaient les livrer au Lecteur.

Chapitre 5

VAELIN

— Encore deux cents aujourd’hui, annonça Nortah. (Il posa son arc et s’écroula sur une chaise.) Surtout des hommes cette fois. Ils ne rêvent que de vengeance, c’est très bien. Leurs femmes et leurs filles ont été emmenées dans une autre caravane... Poltar est parti les chercher.

— Ce qui monte le nombre à combien ? demanda Vaelin à frère Hollun.

— Depuis que nous avons franchi les frontières de Nilsaël, monseigneur, nous avons libéré cinq cent soixante-douze personnes, répondit l’homme sans la moindre hésitation. Un peu plus de la moitié sont d’âge à combattre, et presque toutes ont choisi de se joindre à nous. Cependant, je dois rappeler que nous manquons toujours d’armes.

— Nous avons les épées de ces marchands d’esclaves, fit remarquer Nortah. Et puis toutes les haches et les serpes à récupérer dans les hameaux jonchés de cadavres que nous croisons sans arrêt.

Vaelin embrassa du regard le camp dont les tentes s’amassaient autour d’une courbe de la Vellen. Tel était le nom de la Saline en Nilsaël. Ce camp s’agrandissait de jour en jour, riche de plus de quarante-cinq mille hommes depuis que les Nilsaëliens de Marven avaient gonflé les rangs. Dès que frère Harlick avait couché l’accord sur le papier, le Vassal s’en était retourné à sa capitale sur un signe adressé à ses porteurs de litière, après avoir marqué la cire de son sceau en émettant son caquètement coutumier.

— Vous pouvez garder ces imbéciles de jumeaux, annonça-t-il à Vaelin en partant, bousculé par le mouvement imprimé à son siège. Toute leur vie ils ont espéré guerroyer. Cela dit, je ne serais pas tellement étonné s’ils compissaient leurs braies à la première odeur de sang ! Je vais ordonner la conscription générale et vous enverrai autant d’hommes que possible. Tâchez de ne pas tous me les perdre, je

vous signale que les champs ne se labourent pas tout seuls.

Alornis s'était employée à dessiner des esquisses au cours de la cérémonie d'apposition des sceaux, et avait très vite entrepris d'immortaliser l'événement sur toile. Contrairement à maître Benril, elle ne ressentait aucun besoin d'ajouter de la pompe ou d'embellir la réalité. La peinture, loin d'être achevée, manifestait déjà le talent de l'artiste pour rendre avec une fidélité presque inquiétante la vérité des faits : un vieillard réjouï penché sur un rouleau sous les regards des officiers de l'armée, dont les expressions trahissaient des nuances variées d'embarras ou de méfiance.

— J'avais vraiment l'air si furieux ? demanda Vaelin.

— Je ne flatte pas, seigneur mon frère, répondit Alornis en projetant vers lui, de sa brosse, quelques gouttes de couleur. Je vois, je peins, voilà tout.

Vaelin observa la rangée de visages renfrognés... à une exception. Nortah, en retrait, avait sur les lèvres un sourire entendu.

— Il faudra les entraîner, décida le commandant en chef.

Il alla vers la table, y prit du parchemin. Il trempa sa plume dans l'encre et se mit à écrire, lentement, avec précision.

— « Par la présente, Nortah Al Sendahl est nommé commandant de la Compagnie Franche de l'Armée du Nord. » (Il signa et tendit le document à l'intéressé.) Tu peux prendre le sergent Davern comme adjoint.

— Ce crâne de piaf ? s'insurgea Nortah. Je ne pourrais pas avoir quelqu'un de la Garde du Nord ?

— Davern est doué à l'épée et il sait bien transmettre son savoir. Et puis je ne peux pas dépouiller davantage la Garde du Nord. Nous ne resterons pas plus de deux jours ici, alors donne-leur un entraînement soutenu.

— À vos ordres, puissant Seigneur de la Tour...

Nortah s'arrêta à la sortie de la tente.

— Nous marcherons vraiment tout le chemin jusqu'à Altor ?

Plus ils avançaient vers le sud, plus la voix insistait et manifestait de l'urgence dans son ton.

Elle est au combat. Il n'avait pas le moindre doute. Ils veulent abattre les remparts et elle les combat.

— Oui, mon frère, confirma-t-il. Nous y allons.

Deux jours plus tard, ils avaient repris la route. Vaelin imposait un trajet quotidien impitoyable, cinquante kilomètres. Il avait fait savoir qu'il serait sans indulgence envers ceux qui traîneraient. Bien sûr, comme dans toute armée en marche, il y avait des tire-au-flanc et des déserteurs. Il laissait les sergents s'occuper des fainéants, quant aux autres, il les faisait traquer et ramener par les hommes de la Garde du

Nord. Ces mauvais éléments étaient dépouillés de leurs armes, de leur argent et de leurs chaussures avant d'être fouettés, puis abandonnés. Ce n'était qu'une infime minorité, et Vaelin détestait devoir agir ainsi, mais il ne se trouvait plus à la tête d'un corps de soldats de métier : il aurait été dangereux de se complaire dans le même laxisme qu'envers les Pisteloups.

Ils passèrent à gué la Vellen le cinquième jour, toujours vers le sud, et, lorsque les pics acérés des Grises Cimes apparurent à l'horizon, Vaelin ordonna une halte d'une journée pour reposer les hommes et mener des reconnaissances. Il ne fut pas étonné que, le soir venu, Sanesh Poltar apporte de mauvaises nouvelles.

— Beaucoup de cavaliers, annonça-t-il à la réunion d'état-major. Sud-est. Poursuivent à bride abattue des soldats du Marelim Sil à pied et ils sont trois fois plus. Les autres foncent vers les montagnes s'abriter. (L'air grave, il secoua la tête.) Ils y arriveront pas.

— Pouvons-nous les rattraper à temps avec nos chevaux ? demanda Vaelin.

Le chef de guerre Eorhil haussa les épaules.

— Nous, oui. Les autres, je parle pas pour eux.

Vaelin prit sa cape.

— Capitaine Adal, capitaine Orven, rassemblez vos hommes. Nous partons sur-le-champ. Comte Marven, déployez la cavalerie nilsaëline pour surveiller le Sud et l'Ouest. Je vous confie l'Armée du Nord en mon absence.

Flamme, par son amour du galop, lui rappelait un peu Écume. Ravi, l'étalon secouait la tête et reniflait à grand bruit en fonçant vers le sud. La masse de chevaux autour d'eux frappait le sol dans un bruit de tonnerre. À côté de Vaelin chevauchait Dahrena. Elle avait sèchement envoyé promener Adal quand il lui avait suggéré de rester en arrière avec l'armée.

Ils parvenaient à ne pas se laisser distancer par les Eorhil, mais la Garde du Nord et les hommes d'Orven traînaient à un peu moins d'un kilomètre derrière. La lumière faiblit avec le crépuscule, et ils durent tous faire halte au bout d'une trentaine de kilomètres.

On n'alluma pas de feu, les cavaliers restèrent simplement à proximité de leurs montures dans l'attente du jour. Dahrena était tout de suite descendue de sa selle et s'était bien enveloppée d'une cape autour des épaules avant de s'asseoir par terre.

— Je vais faire vite, assura-t-elle à Vaelin avec un petit sourire.

Puis elle ferma les yeux.

— Est-ce vraiment nécessaire, monseigneur ? demanda Adal, les traits tirés par l'inquiétude, le regard rivé à la silhouette immobile de la jeune femme.

— Elle n'est pas sous mes ordres, capitaine.

La voix du sang murmurait en sourdine une note de colère, de rancune refoulée... mais ce n'était pas tout. Et l'intensité qui faisait briller les yeux du capitaine rendait évident cet autre élément.

Après toutes ces années passées auprès d'elle, il ne lui a toujours rien dit, s'étonna Vaelin.

Dahrena poussa un petit cri, ouvrit les yeux et cilla plusieurs fois.

— Ils se sont arrêtés ! exhala-t-elle, penchée un peu en avant.

Adal s'approcha pour l'aider à se redresser mais elle lui fit signe de s'écarter et se remit debout avec un léger grognement d'effort.

— Les Volariens ? demanda Vaelin.

— Non, la Garde du Royaume. Ils sont sur une colline plein sud, à un peu moins de cent kilomètres.

Mon frère veut combattre.

Aucune équivoque dans la voix : Caenis, à la tête de ce qu'il restait de la Garde du Royaume, tout comme ses hommes, en avait assez de fuir.

— En selle ! s'écria Vaelin.

Il se précipita vers Flamme et s'installa d'un bond en selle.

— Nous chevaucherons toute la nuit !

Ils avancèrent au trot jusqu'au lever du soleil puis éperonnèrent les montures au grand galop. Vaelin ne ménageait pas Flamme mais l'animal semblait vibrer de joie, au point qu'il dépassa les Eorhil. Au bout d'une heure de ce régime, ils se retrouvèrent au milieu de plaines légèrement vallonnées. À l'horizon apparaissait une colline et, à l'est, un imposant nuage de poussière. Sanesh Poltar parvint à arracher une allure encore plus vive à sa monture, se retrouva devant le commandant de l'Armée du Nord, brandit au-dessus de sa tête son arc puissant et l'utilisa pour indiquer l'est. Un tiers des cavaliers Eorhil s'écarterent immédiatement du gros des troupes et entamèrent une trajectoire vers ce nuage à l'approche.

Vaelin distinguait à présent la Garde du Nord en haut de la colline. Ils s'étaient alignés sur trois rangs, avec quelques étendards trop lointains pour qu'on en distingue les motifs... mais, sans aucun doute, celui du milieu devait arborer un loup en pleine course au-dessus d'une tour.

La cavalerie volarienne fut en vue peu après. Les hommes vêtus d'armures sombres chevauchaient d'énormes montures de guerre et chargeaient, la lance pointée droit devant. Sanesh Poltar exécuta un autre mouvement de son arc, un nouveau contingent d'Eorhil s'écarta du corps principal pour foncer sur l'ennemi par le flanc. Vaelin suivit le guerrier qui menait le reste de ses troupes sur le terrain situé entre la Garde du Royaume et les Volariens à l'approche. De part et d'autre

de lui, les cavaliers Eorhil, d'un mouvement à la fluidité et à la précision nées d'une longue habitude, armèrent leurs arcs sans briser l'allure du grand galop. À cent pas des Volariens, ils lâchèrent leurs flèches comme un seul homme, sans qu'aucun ordre ait été donné. Les projectiles descendirent sur les premiers soldats ennemis en une épaisse nuée. Sous leur impact, les chevaux hennirent et tombèrent, leurs cavaliers churent à terre et se firent piétiner par leurs camarades en pleine course. Les Eorhil, toujours en selle, poursuivirent leur entreprise, harcelant les rangs ennemis, envoyant flèche sur flèche dans la masse d'hommes et de chevaux. La charge volarienne rencontrait un sérieux obstacle.

Vaelin tira sur le mors pour admirer le spectacle devant lui. Le commandant de la cavalerie ennemie, de toute évidence, savait vite reconnaître une cause perdue quand des archers à cheval, supérieurs en nombre, le flanquaient sur trois côtés. Des trompettes résonnèrent au milieu des régiments qui firent retraite vers leur seule issue : le sud. Mais les Eorhil n'en avaient pas fini.

Sanesh Poltar continua à harceler le flanc droit volarien tandis que les deux autres groupes assaillaient à l'arrière et sur la gauche. Les flèches pleuvaient sans trêve, abattant toujours plus de cavaliers et de montures. Vaelin observa le combat s'éloigner vers le sud ; la Garde du Nord et le contingent d'Orven le dépassèrent au grand galop pour aller porter le coup de grâce.

Il fit pivoter Flamme et partit au petit trot vers l'éminence où la Garde du Royaume n'avait pas rompu les rangs. Disciplinés, ils ne bougèrent pas avant d'avoir bien vu son visage. Là, ils n'y tinrent plus et se précipitèrent vers lui avec force acclamations, une mer de faces uniformément réjouies et soulagées. Il salua les hommes de la tête avec un sourire crispé sous leur babillage exalté, poussa sa monture jusqu'au sommet de la colline où une silhouette isolée montait la garde sous un grand étendard. Il acheva de se dégager des soldats autour de lui et fit monter la pente à Flamme.

— Désolé, mon frère, commença-t-il en descendant de selle à côté de Caenis. J'aurais préféré arriver plus tôt...

Sa voix mourut quand il remarqua l'expression de son frère : le visage couvert de poussière, chargé d'une lassitude née de semaines de combats et d'écrasants soucis, Caenis le foudroyait du regard. Quand il parla, sa voix rauque n'avait plus grand-chose à voir avec celle que Vaelin connaissait depuis l'enfance.

— Tu nous as abandonnés et voilà ce qui est arrivé !

Les éclaireurs d'Adal rapportèrent des nouvelles des trois régiments d'infanterie volarienne à l'ouest. Apparemment, le commandant ennemi, dans sa hâte d'achever la Garde du Royaume, avait divisé ses

forces. Vaelin ordonna aux Eorhil de leur couper la retraite et envoya dire au comte Marven d'écraser les forces adverses avec tout ce qu'il avait.

Il est grand temps de les affaiblir.

— Cinq bataillons, indiqua Caenis d'un ton crispé, celui d'un subordonné qui ne se permet aucune familiarité envers un supérieur ne lui inspirant aucune affection. Ou ce qu'il en reste. Le moins touché est le trente-cinquième, avec un tiers de ses hommes encore valides.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit sur Darnel ? demanda Vaelin.

Caenis opina sèchement.

— Nous étions prêts au combat, les Volariens en nombre face à nous. À la vue des chevaliers de Darnel, nous nous sommes crus sauvés. Ils nous ont pris par surprise, ils ont simplement approché au trot jusqu'à quelques centaines de pas de notre flanc gauche avant de charger et de le réduire en pièces. À partir de là, notre défaite était certaine. Mais les hommes n'ont pas reculé ! Tous les régiments se sont battus, pour la plupart jusqu'au dernier homme. Les mots me manquent pour leur rendre hommage... Il y faudrait seigneur Verniers, si toutefois il est encore vivant.

— Verniers, le Chroniqueur Impérial alpiran ? Il était avec vous ?

— Sur l'ordre du roi, pour immortaliser l'histoire du Royaume. (Caenis, pour la première fois depuis leur rencontre sur la colline, chercha le regard de son frère.) Il avait un récit intéressant à nous faire et beaucoup de questions à poser, notamment concernant notre temps ensemble au sein de l'Ordre.

— Que lui as-tu raconté ?

— Je ne pense pas avoir été plus bavard que toi.

— Et comment tes hommes et toi vous en êtes-vous sortis ?

— Nous nous sommes rassemblés en une contre-attaque sur le centre des lignes ennemies. Je suis parti du principe que le général volarien tiendrait trop à sa propre personne pour arrêter notre avance et qu'il préférerait garder ses troupes autour de lui pour le défendre. La chance m'a souri sur ce coup de dé.

— Tes hommes te doivent la vie, mon frère.

— Pas tous. Nous en avons perdu beaucoup lors de la retraite.

— Gallis ? Krelnik ?

— Krelnik au cours de la contre-attaque, Gallis pendant notre fuite.

Vaelin voulait lui offrir des paroles de compassion, partager avec son frère des souvenirs du vétéran blanchi sous le harnais et de l'ancien monte-en-l'air, mais Caenis, une fois de plus, l'évitait du regard, les yeux perdus droit devant lui.

— Je suis désolé de vous demander de reprendre tout de suite la marche, déclara Vaelin. Nous avons affaire à Altor.

L'expression de son interlocuteur resta figée.

— Aux ordres de monseigneur.

Est-ce donc ainsi que cela finit ? déplora le commandant. *La fraternité muée en haine à cause de la Foi perdue ?*

Des sabots martelant le sol lui apportèrent une distraction bienvenue : Nortah arrivait au galop au camp de fortune, Danseneige bondissait dans son sillage.

Voilà peut-être de quoi l'égayer un peu, songea Vaelin en voyant son frère descendre d'un bond de sa selle et s'approcher tout sourire de Caenis.

— Encore un revenant, l'accueillit celui-ci, l'air réjoui.

Il ne manifesta pas de réelle surprise, ce qui confirma les vieux soupçons de Vaelin. Ses frères n'avaient jamais cru à cette histoire de la fin de Nortah.

Le nouveau venu se contenta de rire avant d'étreindre Caenis avec affection.

— C'est quelque chose de te revoir, mon frère. Ta nièce et ton neveu ont grande envie de te rencontrer.

Caenis eut un mouvement de recul devant Danseneige qui s'approchait à pas légers de lui et le reniflait avec curiosité.

— Ne fais pas attention à elle, l'invita Nortah. Nous avons trouvé d'autres marchands d'esclaves aujourd'hui, elle a bien mangé.

— Et nous avons résolu ton problème de pénurie d'armes, ajouta Vaelin en lui montrant le tas de cadavres jonchant la plaine au sud.

Les Eorhil n'entendaient rien à l'idée de faire des prisonniers : à leurs yeux, la guerre était quelque chose d'absolu, d'effréné, où la pitié n'avait aucune place. Mais ils avaient pris soin d'épargner autant de chevaux que possible.

— On pourrait leur suggérer de laisser quelques hommes en vie la prochaine fois, commenta Nortah. Les morts n'ont plus rien à nous apprendre.

— J'ose dire que nous devrions avoir quelques sources d'information à disposition dès demain.

Le comte Marven n'avait pris aucun risque face à l'infanterie volarienne ; il l'avait cernée avec sa cavalerie tandis que les archers l'affaiblissaient de volées successives. Une fois l'ennemi jugé suffisamment réduit en nombre, le commandant avait lancé le gros des troupes sur le régiment d'Épées Franches et les deux de Varitaï face à lui. Sans surprise, les Épées Franches se rendirent sans faire trop d'histoires alors qu'il fallut abattre jusqu'au dernier Varitaï. Même dans ces conditions, il ne restait qu'une poignée de prisonniers, blessés pour la plupart.

— Pas d'officiers, indiqua le comte à Vaelin. Le plus haut gradé dans ce groupe doit être un sergent, ou l'équivalent.

Il jeta un coup d'œil agacé à l'un des petits-fils jumeaux du Vassal Darvus, qui venait de pousser un cri de douleur. Son frère tentait de lui recoudre une entaille au bras.

— Alors, ils n'ont pas « compissé leurs braies » ? demanda Vaelin à voix basse.

— Pas vraiment ! Impossible de retenir ces deux-là, monseigneur, ils ne manquent certes pas de bravoure.

Il se mit à chuchoter :

— De cervelle, plutôt...

— Messires ! les héla le commandant. Vous devriez plutôt vous présenter à la tente de frère Kehlan.

Les jeunes nobles se levèrent et s'inclinèrent dans un parfait ensemble, comme de coutume, et c'est celui de gauche qui prit la parole. Vaelin avait noté que c'était toujours le même qui s'exprimait pour les deux, peut-être pour éviter l'effet d'une réponse toujours donnée à l'unisson.

— Le soignant doit s'occuper d'hommes plus grièvement blessés, monseigneur. Un chevalier digne de ce nom ne le dérangerait pas pour une telle vétille.

— On dirait bien que vous n'avez guère d'expérience des chevaliers dignes de ce nom. Votre grand-père n'apprécierait guère de vous retrouver avec un membre en moins à cause d'une infection provoquée par des soins douteux.

Il désigna de la tête la tente de soins.

— Allez-y tout de suite.

Après le départ des jumeaux, frère Hollun vint faire son rapport :

— Nous avons récupéré plus qu'assez d'armes pour la Compagnie Franche. En fait, nous avons de quoi fournir six bons régiments.

— Et nos pertes ? voulut savoir Vaelin.

— Trente-cinq tués, soixante blessés, annonça Hollun, comme toujours sans hésiter.

— Surtout des esclaves libérés, précisa le comte Marven. Je suppose que la haine peut faire oublier toute prudence.

— C'était tout de même du joli travail, monseigneur ! assura Vaelin. Frère Harlick a dessiné plusieurs cartes d'Altor et de ses environs. J'aimerais que vous les examiniez et commenciez à réfléchir à la meilleure tactique possible.

Le Nilsaëlien s'inclina en signe d'obéissance... non sans une ombre de réticence. Le commandant savait que les événements de Linesh avaient incité l'homme à se méfier de lui ; de son côté, il n'avait guère à l'époque apprécié la soif patente de l'officier pour les honneurs militaires. Mais les circonstances présentes rendaient de telles préoccupations sans intérêt.

— Je... me réjouis de votre confiance, monseigneur, conclut Vaelin.

Les prisonniers ne différaient guère des autres groupes de vaincus que le commandant avait pu voir au cours des ans. Alignés devant lui, yeux hantés par la peur, tête baissée, ils s'efforçaient de ne pas attirer son attention mais ne pouvaient rester tranquilles.

— C'est un tas d'ignorants, à peine capables de lire, indiqua Harlick. Les Volariens, c'est bien connu, ne font pas de l'éducation une priorité. On attend de chacun qu'il se débrouille pour apprendre par lui-même ce qu'il a besoin de savoir, c'est-à-dire, pour ces types-là, se battre et obéir aux ordres. Je ne doute pas qu'ils soient versés en outre dans le viol et le meurtre ! Mais ils ne sont guère loquaces quand on les interroge sur leurs exploits récents dans le Royaume. Rien d'étonnant.

— Connaissent-ils le nom de leur commandant en chef ? demanda Vaelin.

Tout comme frère Hollun, Harlick n'avait aucun besoin de se référer à des notes ou de réfléchir avant de donner sa réponse.

— Le général Reklar Tokrev. Un porteur d'écarlate, ce qui est habituel chez les plus hauts gradés. Vétéran distingué de plusieurs échauffourées frontalières avec les Alpirans, commandant réputé de nombre d'expéditions punitives contre les tribus du Nord. Je dois dire que la liste de ses exploits me laisse quelque peu sceptique dans la mesure où l'une de ces campagnes aurait eu lieu voilà plus de soixante-dix ans.

— Des nouvelles d'Altor ?

— Ils n'en ont jamais entendu parler. Il semble qu'on les ait envoyés à la poursuite de la Garde du Royaume avant que le général fasse route vers Cumbraël. Je crois, monseigneur... que nous leur avons arraché tout ce qu'ils savaient.

Vaelin observa les hommes défaits devant lui. Certains ne parvenaient pas à retenir leurs tremblements de terreur. Face à cet effroi, la voix s'éleva en lui sur une note coutumière, compliquée, signe d'un stratagème en devenir. Il se tourna vers le capitaine Orven parce que la compagnie sous ses ordres était la seule à qui il puisse confier cette tâche :

— Ils viennent avec nous. Assurez-vous qu'ils soient convenablement nourris, et tenez-les bien à l'écart des hommes du capitaine Nortah.

Dans Cumbraël, la destruction et les preuves de massacres étaient encore pires que ce que l'armée avait déjà rencontré. Ils trouvaient sur leur chemin une suite apparemment infinie de villages en ruine, jonchés de tant de cadavres pourrissants que Vaelin, par manque de temps, dut renoncer à leur faire accorder des funérailles sur un bûcher. Il fallut les laisser sur place. Contrairement aux hameaux

nilsaëliens, ceux-là avaient subi un pillage complet : moulins et chapelles brûlés, corps sans vie pour la plupart torturés et mutilés. En outre, les champs alentour étaient en général noircis et rasés par l'incendie, les récoltes réduites en cendres, tous les puits empoisonnés par des carcasses de mouton ou de chèvre.

— Je ne comprends pas, s'étonna Adal alors qu'ils traversaient un carré de maïs calciné. Les armées ont besoin de se nourrir !

— Ce n'est pas là l'œuvre des Volariens, expliqua Vaelin. Je pense que le Vassal de Cumbraël a tenu à n'accorder aucun soutien matériel à l'ennemi, y compris par ses terres. Ce qui explique peut-être le traitement particulièrement cruel que les Volariens ont réservé à ses sujets.

Le soir, ils arrivèrent en vue d'un spectacle macabre : on avait pendu dix hommes aux branches d'un grand if, non sans leur avoir arraché les yeux et la langue, coupé le pouce et l'index des deux mains et fourré ces doigts dans leur bouche. Vaelin remarqua que sa sœur devenait blême et oscillait un peu sur sa selle.

— Nous nous occuperons d'eux, lui assura-t-il en lui posant la main sur l'épaule. Tu ne devrais pas rester ici.

— Oh ! mais si.

Elle descendit de cheval et sortit de ses fontes du parchemin et un crayon de charbon de bois.

— Je le dois. Laisse-les encore ainsi un petit moment, je te prie.

Le pas raide, elle alla s'asseoir sur une souche à proximité, examina la scène atroce et entreprit de dessiner.

— Des archers sans doute, commenta Nortah. Les doigts coupés, c'est un indice. J'ai vu nos propres hommes agir de même vers Martishe.

Vaelin vit qu'Alornis pleurait tout en travaillant. Les larmes coulaient à flots sur ses joues, mais elle continuait sans trêve à faire aller ses yeux des pendus à leur image peu à peu représentée sur le parchemin. Quand elle eut terminé, elle se pencha en avant, toujours en pleurs. Dahrena s'approcha d'elle et l'étreignit, Vaelin entendit les paroles murmurées par sa sœur :

— Les gens doivent savoir... Ils ne devront pas oublier.

La ville avait eu pour nom La Fourche, à cause des deux bras de rivière qui la cernaient. Vaelin l'avait traversée une fois avec les Pisteloups lors d'une expédition destinée à traquer les fanatiques, peu avant la campagne alpirane. Il se rappelait un endroit animé, plein de pressoirs et de négociants prêts à marchander le dernier cru. Les habitants s'y étaient montrés réservés mais plutôt moins hostiles envers lui que la plupart des Cumbraëliens ; leur prêtre, un homme jovial, ample bedaine et joues roses, avait offert de bon cœur au

commandant une prière pour le pardon du Père, sans lâcher son gobelet de vin. Il avait cité le Livre neuvième.

Son église était en ruine désormais, et il ne restait plus de l'homme chaleureux que quelques os noircis au milieu de ces débris. C'étaient les Seordah qui avaient les premiers pénétrés là. Les guerriers figés au milieu des rues, plus abasourdis que furieux, contemplaient les diverses horreurs qu'elles offraient à la vue. La ville ne s'était pas rendue sans combattre, on avait érigé des barricades en travers des voies et les canaux alentour avaient constitué des défenses non négligeables. À la vue des cadavres alignés dans la demeure du délégué, encore porteurs de bandages visibles sur leur chair putréfiée, Vaelin estima que les habitants avaient résisté pendant des jours.

Ils ont combattu suffisamment longtemps pour pouvoir s'occuper de leurs blessés.

— Les enfants tous rassemblés, lui apprit Hera Drakil, le visage dur comme la pierre. Pas blessés, mais on sent le poison sur eux.

— Leurs parents les ont tués pour leur épargner la fureur des soldats, expliqua Vaelin.

Les Volariens, pour le coup, avaient dû passer leur rage sur les quelques adultes encore en vie. Au milieu de la petite cité s'entassaient des corps tous démembrés. Bras et jambes formaient un cercle disposé autour d'une masse de têtes coupées. Une nuée de mouches bourdonnait dans la puanteur de la pourriture. Vaelin se réjouit qu'Alornis ne se croie pas tenue de dessiner un tel spectacle.

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir les enterrer, demanda le commandant à Hera Drakil.

Tant pis pour le retard supplémentaire.

— D'accord.

Vaelin hocha la tête et rejoignit Flamme attaché non loin. Le Seordah le héra.

— Nous avons bien fait.

Il se tourna vers le guerrier, l'air intrigué.

— De répondre à l'appel du loup, expliqua Hera Drakil. De telles actions méritent la mort.

— J'ai eu l'occasion il y a quelque temps, indiqua Vaelin au prisonnier volarien, de rencontrer l'Empereur alpiran. C'était lui, bien sûr, qui présidait à mon procès, mais en outre il vint me voir ensuite dans ma cellule pour me parler en particulier. Une seule fois.

L'homme le regardait, yeux brillants, sans rien comprendre. Vaelin l'avait choisi parce qu'il était jeune et que la terreur résonnait plus fort en lui. Ses camarades avaient été pendus aux branches d'un saule sur la berge sud de La Fourche. Ils oscillaient dans la brise, leurs cordes grinçaient.

— C'est un fait peu connu, poursuivit Vaelin, mais l'Empereur est un homme physiquement très fragile à cause d'une maladie des os qui l'accable depuis l'enfance. Il est tout petit, tout frêle, on doit le transporter sur une litière parce que ses jambes ne supporteraient pas son poids. Mais une immense force brûle en lui, je la ressentais dans ses yeux. On se sent humble quand, en croisant le regard d'un homme, on sait qu'il vaut mieux que soi.

» Ils l'amènèrent donc dans ma cellule après le procès. Ses serviteurs l'installèrent devant moi et nous laissèrent seuls alors que je ne portais pas d'entraves et que j'aurais pu mettre fin à sa vie en un instant. Assurément, il le savait. Je m'inclinai devant lui et il me dit de me relever. Il avait ordonné qu'on m'apprenne l'alpiran parce que, selon la loi impériale, chacun doit être en mesure de comprendre ce qui se dit à son procès. Il me demanda si j'avais à me plaindre de la manière dont on m'avait traité, je lui dis que non. Il me demanda si j'éprouvais de la culpabilité après avoir tué Espoir et, une fois de plus, je répondis « non ». Il voulut savoir pourquoi. Je lui dis que j'étais un guerrier au service de la Foi et du Royaume. Alors il secoua sa petite tête maigre et me traita de menteur. « C'est la voix qui te dit que tu as bien fait », assura-t-il.

» Tu comprends, il savait. Je ne sais pas comment, parce que en lui je n'entendais qu'un écho dérisoire, un don presque nul. Mais il m'apprit que ceux qu'on a choisis pour le trône impérial disposent tous de la capacité de discerner le potentiel. Pas la grandeur, pas la compassion ou la sagesse, simplement un potentiel dont la véritable nature ne se révélera qu'avec le temps... dans des circonstances parfois funestes. Peu avant la guerre, l'Empereur avait commencé à avoir une idée de l'orientation du potentiel d'Espoir, et cela ne cessait de l'inquiéter. En outre, quelqu'un d'autre à sa cour présentait des possibilités bien plus prometteuses. Mais porter son choix sur cette personne serait revenu à prêter le flanc à des accusations de favoritisme et, en ce pays où quiconque béni des dieux a une chance de parvenir au trône, de telles accusations auraient été dévastatrices. L'Empereur n'est qu'un messenger des forces mystiques qui délivrent leur faveur où elles veulent. Mes agissements l'avaient délivré d'un dilemme, voilà pourquoi il me laissait la vie et renonçait à me faire subir quelque tourment que ce soit. Toutefois, il aimait son peuple ; voir notre armée lui infliger tant de souffrances faisait de sa miséricorde envers moi son propre tourment. « Si on doit un jour trouver de la grandeur en moi, me dit-il alors, ce sera parce que j'aurai vaincu la haine que toi et les tiens avez tenté avec acharnement d'insuffler dans mon cœur. Un Empereur ne peut se permettre ce luxe. »

» Comme je l'ai dit, je savais qu'il valait mieux que moi, et il venait

de le confirmer de manière éclatante. J'aimerais t'apprendre que j'ai tenté de suivre son exemple. J'ai voulu mener cette guerre sans ressentir de haine. Hélas, les tiens m'ont vaincu sur ce point. Je n'ai pu accomplir mon ambition.

Vaelin prit une besace de cuir qui contenait le message dicté plus tôt à frère Harlick et en passa la sangle par-dessus la tête du prisonnier. L'homme sursauta et retint un gémissement, mais se calma un peu devant le sourire du commandant.

— Pour le général, annonça-t-il en répétant les mots volariens que Harlick lui avait appris. Tokrev, répéta-t-il en tapotant le petit sac.

L'autre le regarda, si terrorisé qu'il n'osait ciller. Vaelin le scruta un petit moment pour retenir ses traits. La voix s'enfla en lui.

— Mettez-le sur un cheval, ordonna-t-il à Orven, et relâchez-le.

Chapitre 6

LYRNA

Tant de navires !

Le port en était plein. Les mâts évoquaient une forêt ondoyant doucement au vent. Depuis son balcon, elle voyait grouiller telles des fourmis les matelots sur les ponts et dans les gréements.

— Il doit y en avoir plus de mille à présent, estima Iltis.

— Je dirais douze cents, surenchérit Orena. Si on les alignait à la queue leu leu, peut-être pourrions-nous rentrer chez nous en marchant de l'un à l'autre.

— Je préférerais nager ! marmotta Harvin. (Il se crispa sous le regard de Lyrna.) Mais je n'en ai aucune envie, Altesse...

La reine se tourna une fois de plus vers le port sans répondre. Ses sujets n'avaient pas bien accueilli sa décision de monter à bord de la flotte meldénéenne quand elle lèverait l'ancre. Iltis avait protesté à cause du danger encouru par la royale personne tandis que Harvin, en plus, s'inquiétait du sort d'Orena qui, comme Murel, refusait d'être laissée en arrière.

— Ma reine a besoin de ses dames, avait-elle rappelé. Elle l'a dit elle-même.

Lyrna s'était attendue à des objections de la part du Bouclier de l'Archipel, mais il s'était contenté de froncer les sourcils avant de répondre :

— Bien sûr, Altesse. Aurais-je mon mot à dire en la matière que je ne vous voudrais nulle part ailleurs que près de moi.

Son sourire éclatant avait presque décidé l'altesse à ordonner à Iltis de frapper cet homme sur-le-champ.

Elle le voyait à présent marcher d'un pas vif le long du quai en échangeant quelques mots avec différents marins ou capitaines. Il était infatigablement charmant avec elle, mais paraissait à peine supporter la présence de ses compatriotes, malgré le grand respect et le grand soulagement de l'avoir à leurs côtés qu'ils ne manquaient pas de

manifestester.

Ils l'ont déçu, avait-elle conclu. *Il se demande s'ils valaient vraiment le sacrifice qu'il était prêt à faire pour eux.*

— Je me rends compte que je suis depuis bien peu de temps à votre service pour solliciter déjà une faveur, Altesse, dit Harvin, mais quand cette histoire sera terminée je vous soumetts formellement la requête de ne plus jamais me faire traverser la mer. J'ai vu bien assez de cales infestées de rats pour toute ma vie.

Lyrna se laissa aller à sourire.

— Requête accordée, monseigneur.

Elle regarda le Bouclier s'approcher et lever la tête vers le balcon où elle se tenait. Il s'inclina bien bas et tendit la main vers la portion de quai où *Sabre-des-Mers* attendait à l'ancre.

— Nobles dames, messeigneurs... Notre vaisseau est prêt.

— Le meilleur moyen d'éviter un piège, expliquait le Bouclier, est de tuer le salaud qui l'a mis en place sans lui laisser la possibilité de le déclencher.

— À condition de le trouver à temps, fit remarquer le Seigneur des Nefs Ell-Nurin.

Ils se tenaient autour de la table aux cartes installée sous le pont de *Sabre-des-Mers*. Un plan détaillé des Îles et des eaux alentour s'étalait devant eux. Belorath, heureux de reprendre sa place de second, était entouré de huit autres capitaines chevronnés. Ell-Nurin représentait à lui seul l'ensemble des Seigneurs des Nefs : apparemment, Ell-Nestra ne tolérait la présence d'aucun autre.

— Grâce à Son Altesse, nous savons que les Volariens comptent créer une diversion, poursuivit-il en montrant du doigt les régions sud de la carte. Ici, sans doute. C'est le chemin le plus direct vers la capitale pourvu que les vents soient favorables. Mais nous pouvons nous attendre à les voir débarquer leurs transports de troupes sur ces plages. (Il tapota les trois baies représentées sur la côte nord des plus grandes îles.) Le vent sera alors contre eux, mais ils n'y attachent pas d'importance puisqu'ils pensent que nous resterons coincés au sud.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Lyrna.

— Qu'ils devront scinder leur flotte ici.

Il posa le bout du doigt sur un point minuscule situé à quelque cent trente kilomètres à l'est.

— Les Dents de Moïesis, indiqua Ell-Nurin. Un nom prédestiné pour une bataille navale.

— Si les dieux doivent nous sourire quelque part, ce sera ici, approuva Belorath.

— Vous comptez les attaquer lorsqu'ils se scinderont ? insista Lyrna.

— Certes, Altesse, confirma le Bouclier. Nous arrivons du nord-ouest

sous un vent favorable et coulons en priorité les transports de troupes. Après tout, sans eux leur expédition ne rime plus à grand-chose.

— Mais qu'est-ce qui les empêchera tout simplement de rassembler leurs forces dès qu'ils verront nos voiles à l'horizon ?

Ell-Nestra posa à son tour un doigt sur un point de la carte, juste au sud des Dents de Moïesis.

— La Queue du Serpent, indiqua-t-il. Le dieu n'a pas abandonné que ses dents à cet endroit.

— Il s'agit d'un important récif, Altesse, précisa Ell-Nurin. La partie sud de leur flotte devra le négocier pour rejoindre les transports de troupes, une manœuvre difficile même dans les meilleures conditions.

— Tout dépend de la fidélité avec laquelle ils suivront le plan indiqué dans leur livre, fit remarquer Lyrna. Si ça se trouve, ils ne l'ont jamais reçu.

— Il y avait plus d'un exemplaire de ce document, assura Ell-Nurin. Nos sources confirment qu'un autre est bien parvenu jusqu'à Castellarin. On nous informe aussi que le général volarien a adressé ses condoléances au Conseiller pour la perte de son fils, probablement disparu en mer puisqu'on n'a pu trouver aucune trace de son navire.

— Nous levons l'ancre avec la marée, décida le Bouclier en s'écartant de la table.

— La flotte n'est pas encore complète, objecta Ell-Nurin. Encore deux jours, et nous aurons cinquante vaisseaux supplémentaires.

— Et laisserons l'Archipel aux Volariens. Nous n'avons déjà que trop tardé ! Il nous faudra mettre tout à la voile pour parvenir aux Dents à temps. (Il regarda Lyrna et lui adressa un de ses détestables sourires.) Mon second m'apprend que Votre Altesse est de première force au *Keschet*. Me ferez-vous l'honneur d'une partie une fois que nous serons en mer ?

Il valait bien mieux que Belorath, parce qu'il faisait appel à son propre sens tactique plutôt qu'à des stratégies apprises et figées. Il savait improviser avec une intuition et une imagination étonnantes. Mais il péchait aussi par excès d'agressivité et, sur l'ensemble d'une partie, se montrait trop rigide dans la recherche de ses buts. Au moins Lyrna ne ressentit pas le besoin de faire traîner les choses.

— Cinquante-huit coups, résuma-t-elle en prenant l'Empereur de l'adversaire sur le plateau. Très impressionnant.

— Cela a dû vous être pénible, commenta-t-il.

Il était détendu sur son tabouret et arborait un sourire enfin sincère.

— Pénible, monseigneur Bouclier ? Le *Keschet*, dans son principe, est très simple...

— Je ne parle pas du jeu. Toutes ces années où vous avez dû faire semblant, où vous ne vous révéliez pas. Après tout, qui a envie que

l'esprit le plus brillant de l'assemblée réside en la princesse sagement posée dans son coin ? Vous consacriez-vous à la broderie pendant les conseils tenus par votre père ? Je parie que vous y excellez aussi...

— En fait, je n'ai jamais appris la broderie. Et je ne ressentais pas davantage le besoin d'assister aux conseils tenus par mon père dans la mesure où, de manière générale, je pouvais anticiper le moindre mot qui y serait sans doute prononcé. Mais vous avez raison : c'était assez pénible de me montrer idiote aux idiots.

— Vous n'en avez plus besoin désormais. Le monde entier peut admirer votre...

Sa voix mourut. Il détourna les yeux vers l'océan et l'immense flotte qui les entourait.

— ... Mon vrai visage ? demanda-t-elle, ravie de constater la gêne de son interlocuteur.

— Mes paroles étaient malheureuses, je vous supplie de me pardonner.

Elle s'employa à ôter ses pièces encore sur le plateau.

— Je m'attends à ouïr bien pire une fois de retour dans le Royaume.

— Croyez-vous qu'ils vous accepteront sous cette apparence ?

— Vous parlez comme s'ils avaient le choix ! Je suis de sang royal, ils n'ont pas besoin de chercher plus loin.

— Vous vous attendez d'emblée à une servilité totale ?

— Je reviens d'entre les morts, et sont inscrites dans ma chair les preuves de ce que j'ai enduré pour le bien du Royaume, à l'heure de son plus grand péril. Il sera évident que j'ai la faveur des Défunts. (Elle sourit et désigna le plateau entre eux.) Une autre partie, monseigneur ?

— Je ne crois pas que cela présente tellement d'intérêt, si ?

Il se pencha en avant, l'air pour une fois absolument sérieux.

— Pourquoi êtes-vous venue avec nous ? Vous auriez pu rester à l'abri dans les Îles et vous enfuir si jamais la bataille tournait mal.

— Peut-être tenais-je à vous voir à l'œuvre.

Il baissa un instant les yeux sur le jeu de *Keschet*.

— Vous m'en avez appris plus que vous croyez, Altesse. Avec vous, le coup le plus simple dissimule toujours un but élaboré.

— Il n'est pas si élaboré que ça... Soyez vainqueur et je serai heureuse de vous le révéler.

— J'y compte bien.

Il se leva et s'inclina avant de partir d'un pas vif à la barre.

Ils eurent les Dents en vue au bout d'un jour et une nuit : un moignon noir sur l'horizon, par moments dissimulé sous le ressac. Le Bouclier ordonna à la flotte de ramener les voiles et fit avancer le seul *Sabre-des-Mers*. Le navire jeta l'ancre à moins d'un kilomètre du récif.

De si près, celui-ci était impressionnant, avec ses rochers massifs émergeant des flots. Des courants tourbillonnants jetaient vague après vague sur leurs flancs tourmentés.

— Les dents d'un grand serpent ? s'étonna Murel quand Benten lui eut expliqué l'origine du nom de l'endroit. Tous les dieux ne sont que mensonges, mais celle-là, c'est la meilleure ! s'écria-t-elle dans un rire méprisant.

Lyrna la foudroya du regard et elle se tut. Les matelots à portée d'oreille se hérissaient d'indignation.

— Je vous présente mes excuses, leur assura Lyrna. Cette noble dame est bien jeune, elle ne sait rien du monde.

— Je regrette, Altesse, chuchota Murel, les yeux baissés.

Les marins reprirent leur ouvrage.

— Les dieux sont bien réels pour ceux qui leur accordent leur ferveur, lui dit sa reine en lui tapotant la main.

Puis, se penchant vers elle pour lui parler à voix basse :

— ... Mais, quelle que soit son ampleur, un mensonge demeure un mensonge.

Le Bouclier se jucha en haut du grand mât avec sa lunette et examina l'horizon, les cheveux volant au vent. Lyrna remarqua que Murel le contemplait avec une admiration flagrante. Quand Murel surprit sur elle les yeux de sa reine, elle détourna le regard en rougissant. Les heures s'écoulèrent lentement sans qu'Ell-Nestra renonce à son poste de vigie. Finalement, le soleil de l'après-midi dissipa la brume et la mer se calma sous l'air échauffé.

Et s'il avait tort ? se demanda Lyrna en scrutant les eaux vides à l'est. Peut-être la flotte volarienne est-elle passée la nuit dernière ; nous n'aurions aucun moyen de le savoir.

Elle ne s'était jamais tellement fiée à l'intuition, elle préférait la raison et l'examen des faits à l'instinct et aux coups de dés. Pourtant, l'homme paraissait si sûr de lui qu'elle en arrivait à la conclusion qu'ils étaient bien à leur place. Toute une vie passée en mer devait bien compter un peu.

Elle s'employa à fouiller les vagues du regard en quête du requin mais ne vit aucune trace de son aileron. Peut-être l'écho de l'appel de Fermin avait-il fini par s'évanouir, ou peut-être l'animal avait-il senti qu'un dur combat s'annonçait et avait-il préféré chercher ailleurs des proies plus faciles. C'était étrange : elle se rendit compte qu'il lui manquait. Sa présence permanente était devenue comme un talisman garantissant leur survie.

J'aurais dû te donner un nom, songea-t-elle. On devrait toujours baptiser un animal familier.

— Hissez le pavillon noir !

L'ordre du Bouclier résonnait encore dans les hauteurs qu'il

descendait sur le pont le long d'un cordage et atterrissait tout près de la barre.

— Levez l'ancre ! Les archers dans les voiles !

Il s'empara de la barre et la tourna tandis qu'on hissait l'ancre. La proue du navire s'inclina ; on virait au nord. Un grand étendard noir dénué de toute décoration se déployait déjà au sommet du grand mât, c'était le signal pour « ennemi en vue ».

Lyrna observa Ell-Nestra à la barre et remarqua qu'il arborait une expression plus grave que prévu. Le regard qu'il porta sur la reine semblait porteur de mauvaises nouvelles.

Il y a un gros problème.

Ils voguèrent vers le nord sur près de deux kilomètres, ajustant les voiles tandis que la flotte meldénéenne répondait au plus vite à l'appel du pavillon noir. Le Bouclier laissa la barre à un marin et se rendit à la proue où, les yeux plissés, il regarda droit devant lui. Lyrna le rejoignit sans rien dire. Le visage crispé par l'effort de contenir sa colère, il ne bougeait pas.

— Je suis un imbécile, annonça-t-il au bout d'un moment.

— Ils n'ont pas scindé leurs forces ?

— Oh si ! bien sûr. Leur diversion cingle vers le sud en ce moment même. Cinq cents navires.

Cinq cents !

— Les espions ont dit que leur flotte se limitait à douze cents vaisseaux. Nous faisons donc voile vers sept cents unités, pas plus.

— La flotte arrivée à Castelvarin comportait certes douze cents vaisseaux, celle que nous allons affronter en compte presque deux mille. Ils ont reçu des renforts en mer.

Il ferma les yeux, les joues gonflées par l'exaspération. Il abattit les poings sur l'épaule en bois de Skerva.

— Comment n'ai-je pas prévu ça ?!

— Qu'allons-nous faire ? demanda Lyrna.

Il se redressa, desserra les poings et expira lentement avant de se tourner vers elle, un grand sourire plaqué sur la face.

— Ce que nous sommes venus faire, Altesse. Le vent nous est favorable et le butin devrait être considérable aujourd'hui.

Il fit face au pont, prit le temps de frôler de sa main celle de Lyrna et de se pencher vers elle avant de lui souffler doucement à l'oreille :

— J'ai vraiment hâte de connaître votre but véritable dans tout cela.

Les navires volariens en ligne de bataille furent en vue bien assez vite, une longue procession de coques sombres voguant vers le sud.

— Ils louvoient pour gonfler leurs voiles, expliqua Belorath. Sans doute pour nous éperonner au cul.

— Châtiez votre langage en présence de la reine ! grommela Iltis.

Belorath rit et lui jeta un grand bouclier tendu de cuir.

— Tes copains messeigneurs et toi pouvez abriter les femmes des flèches. Autant nous laisser combattre, hein ?

— Sale brute de pirate, grommela Iltis en passant son bras dans la sangle du bouclier.

Benten et Harvin l'imitèrent, le second du navire s'éloigna à grands pas. Les sujets de Lyrna, comme les Meldénéens, étaient équipés d'un large casque dont les brides passaient sous le menton, et d'une cotte de mailles ; Iltis avait dû en coudre deux bout à bout pour recouvrir sa vaste poitrine. Lyrna et ses dames avaient revêtu pour leur part des cottes plus petites ajustées spécialement à leurs mesures. Ces « parures » se révélaient spectaculairement inconfortables, avec une tendance à arracher à leurs porteuses des quantités notables de transpiration peu dignes de leurs nobles personnes. Mais, bien sûr, la reine préférait cela à recevoir en plein torse une flèche perdue. Elle avait aussi une petite dague fixée à son bras. La lame en était un peu plus longue que ce dont elle avait l'habitude, mais après un peu d'entraînement elle pensait pouvoir la lancer avec une précision suffisante. Elle doutait que ce poignard puisse lui être très utile dans le maelström qui s'annonçait, pourtant le sentir contre sa peau la rassurait un peu.

Ne le quitte jamais.

La flotte meldénéenne s'était divisée en deux parties à peu près égales, l'une qui suivait *Sabre-des-Mers* et l'autre un navire à la coque effilée sous le commandement du Seigneur des Nefs Ell-Nurin.

— Le *Faucon-Rouge*, avait indiqué Belorath. On dit que c'est le plus rapide de tous les vaisseaux.

Devant l'avance qu'il ne cessait de prendre sur *Sabre-des-Mers*, on devait bien admettre que cette réputation n'était pas usurpée. Sa proue fendait les vagues telle la lame d'une épée, les voiles semblaient prêtes à s'envoler tant elles se gonflaient avec force sous le vent.

— Cette canaille les veut tous pour elle ! s'écria le Bouclier depuis la barre, ce qui fit éclater de rire l'équipage. Tendez les cordages, je refuse qu'on me vole le premier sang !

Il avait insisté pour que Lyrna se place près de l'écoutille, prête à s'y engouffrer si le pont se révélait trop dangereux.

— Et ça, c'est pour quoi ? demanda Murel à la vue d'un matelot qui prenait du sable dans un seau et l'épandait sur le pont.

Les Volariens étaient de plus en plus près.

— C'est à cause du sang, expliqua Benten. Il risque de rendre les planches glissantes. On faisait pareil sur le bateau de mon père avant de vider le poisson.

— Oh !..., répondit la jeune fille d'une voix étranglée.

— Ma dame, vous pouvez quitter le pont, lui indiqua Lyrna.

— Je vous remercie, Altesse. Je préfère rester.

Plus de larmes, constata la reine.

Murel s'était redressée et avait inspiré profondément pour se maîtriser.

Ce n'est plus une simple petite jeune fille.

— Armez les mangonneaux ! cria le Bouclier.

Des matelots se précipitèrent pour ôter les bâches recouvrant deux engins trapus installés en plein milieu du pont. D'autres apportèrent des paniers pleins de projectiles, et des seaux de poix.

Ces machines de guerre ne comportaient chacune qu'un bras de lancement relié à une poutre autour de laquelle on avait enroulé de nombreuses fois une corde solide. Le filin se tordait à mesure que les matelots agissaient sur un levier pour mettre le bras à niveau avec le plancher du pont. Les munitions consistaient en boules de chanvre de la taille d'un melon : la fibre végétale avait été serrée autour d'un noyau de fer. On en plaça deux dans la cuillère au bout de la tige de bois et on les arrosa de poix. Un homme se tenait prêt à côté, une torche à la main. Un des engins était placé de sorte à lancer ses projectiles à bâbord, l'autre à tribord.

— Je croyais que nous allions les éperonner avant de sauter à bord pour massacrer l'équipage ennemi, s'étonna Harvin.

— Le feu est l'arme décisive dans la plupart des batailles navales, lui apprit Lyrna.

Mais j'ose dire que vous verrez bien des manières de mourir différentes aujourd'hui.

Le Bouclier menait son navire vers le centre de la ligne des vaisseaux volariens tandis que le *Faucon-Rouge* se dirigeait vers l'arrière. Les archers commencèrent à tirer avant que les autres soient à portée ; de minuscules éclaboussures mouchetèrent les eaux entre les navires qui continuaient à se rapprocher. Le faible sifflement des flèches fendait l'air ne tarda pas à s'accompagner du bruit plus dur des pointes métalliques contre le bois.

Lyrna voyait les matelots ennemis à présent, de sombres silhouettes rassemblées sur le côté tribord d'un vaisseau à l'étrave large. Ils avaient tiré l'épée et tenaient prêts leurs grappins.

— Feu ! aboya Belorath.

L'homme avec la torche enflamma les boules de chanvre dans la cuillère du mangonneau et s'écarta. Ses compagnons libérèrent d'un coup de pied le levier idoine, le bras se projeta en avant. Ses munitions en feu se ruèrent vers le navire ennemi. Les deux boules illuminées tracèrent un arc nonchalant marqué d'une traînée de fumée. Elles s'abattirent au milieu des rangs volariens, et les Meldénéens poussèrent une clameur réjouie en voyant s'abattre les premières victimes de la bataille : quelques hommes embrasés qui

sautaient à l'eau.

Le Bouclier plaça son vaisseau le long de l'autre, pas plus loin qu'une cinquantaine de pas. L'air entre eux était chargé de flèches en vol.

— Baissez-vous, Altesse ! cria Iltis.

Il leva son bouclier tandis que les trois femmes s'accroupissaient. Orena semblait effrayée par cette pluie de métal. Un cri résonna plus haut, Lyrna leva les yeux et vit un matelot dégringoler sur le pont qu'il heurta avec un bruit sans équivoque. Ses os étaient brisés. Une flèche plantée dans la poitrine, il exhala un peu d'air de sa bouche ensanglantée, puis mourut.

Le mangonneau de tribord lança de nouveaux projectiles. Cette fois, les boulets enflammés se prirent dans le gréement volarien ; leur grand-voile s'illumina et des débris embrasés churent sur l'équipage. La pluie de flèches se tarit à mesure que l'incendie prenait de la force. Le navire s'avança soudain dans une tentative désespérée d'abordage. Les grappins volèrent depuis le pont ennemi pour s'accrocher au bastingage de *Sabre-des-Mers*. Le Bouclier fit pivoter la barre et sa proue se tourna vers bâbord tandis que l'équipage tranchait les cordages ainsi tendus entre les vaisseaux. Mais un petit groupe de Volariens était déjà parvenu à franchir la distance ! C'étaient des soldats à l'armure légère, qui portaient sur le dos deux courtes épées identiques. Ils se déplaçaient sur les filins à une vitesse surnaturelle, dans un déploiement de grâce aisée. Quelques-uns tombèrent sous les flèches des archers meldénéens perchés en hauteur, mais quatre d'entre eux prirent pied sur le pont après avoir bondi par-dessus le bastingage. Les épées tout de suite dégainées, ils hachèrent menu les matelots les plus proches avant de charger vers les mangonneaux. Ils paraient sans effort les furieux coups de sabre de l'équipage et tuèrent en quelques secondes les servants des engins de guerre.

Mais alors le Bouclier fut sur eux, son propre sabre si rapide qu'on n'en voyait plus la lame. Il tua un Volarien, puis se courba pour éviter le coup d'estoc d'un autre dont il taillada le mollet. Les deux derniers coordonnèrent leur attaque : l'un cherchait le visage d'Ell-Nestra tandis que son camarade essayait de lui porter une botte mortelle à la poitrine. Leur adversaire recula, para, louvoya. Ils allaient le coincer contre le bastingage tribord.

Iltis poussa un rugissement et chargea, l'épée pointée droit devant. Harvin et Benten le flanquaient. Un Volarien parvint à détourner l'attaque puissante du colosse, mais il ne put rien contre le coup descendant porté par Harvin, dont la lame lui traversa l'épaule. Benten voulut taillader le dernier ennemi très occupé à se battre contre le Bouclier et récolta pour sa peine une blessure au bras, car l'autre évita l'assaut d'un pas habile et le contra. L'ennemi mourut

quelques secondes plus tard quand le sabre d'Ell-Nestra lui transperça le cou.

Lyrna vit que le navire volarien allait à la dérive. Son pont était en flammes, ses voiles se réduisaient à des haillons embrasés. Partout l'océan était couvert de vaisseaux en plein combat, et sur beaucoup d'entre eux des incendies faisaient rage. À travers la fumée, elle aperçut un bateau meldénéen encadré de deux ennemis. Sur ce pont-là régnait la confusion grouillante d'une bataille générale.

Elle héla le Bouclier et lui désigna ce spectacle. Il s'approcha du bastingage. Des gouttes de sang tombées de son sabre souillaient les planches à côté de lui.

— Il faut qu'on fasse fonctionner nos mangonneaux, estima-t-il.

Elle opina, fit signe à ses seigneurs de la rejoindre auprès des engins. Ils dégagèrent les cadavres autour et rassemblèrent les munitions qui restaient.

— Je n'ai pas la moindre idée de la manœuvre de ces trucs, avertit Harvin.

— Facile ! assura Benten.

Il fit une petite grimace parce que Murel était en train de serrer un pansement autour de son bras blessé.

— Avec ce levier on tend le bras, expliqua-t-il, avec celui-là on le relâche.

Le temps que le Bouclier ait amené *Sabre-des-Mers* assez près d'un des navires ennemis, ils avaient réussi à armer la machine. Lyrna appliqua la torche sur le chanvre couvert de poix et Benten libéra le levier d'un coup de pied. Les boules enflammées volèrent en plein milieu du vaisseau sans paraître lui infliger de dégâts. Ils firent deux autres tentatives tandis que leur bateau poursuivait sa course, et finirent par voir leurs efforts récompensés d'un incendie tout à fait honorable sur le pont volarien... mais les archers en face réagirent avec force.

— Par la Foi ! grommela Iltis tandis qu'ils se réfugiaient tous sous son bouclier.

Une pointe de flèche avait fait son apparition à travers la sangle de cuir, tout près de son bras.

— Les grappins ! mugit Belorath.

Sabre-des-Mers raclait à ce moment la coque volarienne. Les matelots jetèrent leurs grappins à trois crochets vers l'ennemi. L'un d'eux, touché par une flèche, tomba par-dessus bord. Mais la fumée qui s'épaississait vint au secours des Meldénéens ; le reste de l'équipage se rassembla au bastingage et tira sur les cordages. Les deux navires étaient bord à bord. Les marins jetèrent entre eux des planches d'abordage.

— Ils n'ont pas de miséricorde ! hurla le Bouclier debout sur le plat-

bord, sabre brandi. Ne leur en montrez aucune !

Les hommes grondèrent leur accord absolu et le suivirent sur les planches, sabres et lances hauts levés. Avec la fumée qui enflait sur le pont volarien, on ne voyait pas grand-chose du combat qui y faisait rage.

— Euh... Altesse ?

Lyrna se tourna vers Murel. Debout contre le bastingage tribord, sa silhouette se découpait sur l'arrière-plan d'un énorme navire ennemi qui cinglait droit sur eux.

— Rechargez les mangonneaux !

Lyrna fonça vers l'engin à tribord et en manœuvra frénétiquement le levier tout en regardant à la dérobée le monstre à l'approche.

Ce n'est pas avec quelques boulets enflammés qu'on arrêtera celui-là.

— Murel ! cria-t-elle. La poix !

Sa dame d'honneur ne s'exécuta pas. Elle regardait toujours la mer, mais plus le vaisseau menaçant. Quelque chose se précipitait sur lui à toute vitesse, son aileron traçant un sillage semblable à une traînée de feu blanc.

Le requin jaillit hors de l'eau, fouettant l'air de la queue, la gueule grande ouverte, et retomba sur le pont volarien dans une explosion de bois fendu. Enragé, il fit tomber hommes et matériel autour de lui comme des fétus. Les corps et les débris volaient, quelques marins fous de terreur se jetèrent à la mer. Le navire se mit à gîter sous le poids de l'animal, le bois se brisa. Le vaisseau se retourna et sombra dans l'abîme au milieu des flots écumants. La tête du grand poisson émergea au milieu des survivants, ses mâchoires travaillaient dur. L'océan rougit. En quelques secondes tout avait disparu, il ne restait plus du fier voilier que deux ou trois planches brisées et des tonneaux bousculés par la houle.

Parfait ! songea Lyrna qui discernait encore les rayures rouges du requin sous les vagues. *Continue.*

Au crépuscule, ce qui restait de la flotte volarienne se rassembla pour se protéger, comme un troupeau de bisons face à une meute de loups. Les Meldénéens les cernaient sans trêve et faisaient pleuvoir sur eux un déluge ininterrompu de boulets enflammés. De temps en temps, un capitaine ennemi tentait une manœuvre contre ses bourreaux, mais la vue du requin suffisait en général à le faire rentrer dans le rang. Par trois fois l'énorme poisson avait surgi pour détruire un navire qui s'approchait par trop de *Sabre-des-Mers*. La terreur paralysait les Volariens, les équipages perdaient tout courage devant les coques brisées, le sang déversé. Après le troisième assaut du monstre contre un imposant transport de troupes qui avait sombré dans les hurlements des centaines d'hommes piégés à l'intérieur, la

plupart des navires restant avaient simplement tourné casaque et cinglé vers l'est, toutes voiles dehors. Quand le soleil commença à disparaître, Lyrna ne comptait plus que deux cents embarcations ennemies environ, regroupées sous les projectiles embrasés des pirates. L'habileté de ceux-ci et la présence du requin avaient permis d'inverser le rapport des forces, mais non sans pertes. Au moins la moitié de la flotte meldénéenne, estimait la reine, était perdue. Beaucoup de ses éléments flottaient à la dérive, peuplés uniquement de cadavres.

Les derniers ennemis essayèrent de fuir à la faveur de la nuit, mais les coques encore en feu de leurs compagnons les empêchaient de dissimuler leurs manœuvres. Les Meldénéens se rassemblèrent pour la curée. Lyrna vit un transport de troupes assailli par trois navires pirates à la fois ; leurs équipages abordèrent, armés de lances et de sabres. Les sons du combat ne tardèrent pas à faire place aux cris des hommes abattus, fous de douleur. À minuit c'était terminé. Le Bouclier ordonna de réduire les voiles et de naviguer sud-est.

— On en a encore cinq cents à couler, rappela-t-il. Altesse, je suggère que vous preniez du repos.

Il avait gracieusement cédé sa cabine à la reine et à ses suivantes. Celles-ci étaient déjà au lit côte à côte, vêtues de pied en cap, les mains couvertes de sang séché parce qu'elles avaient consacré plusieurs heures à soigner les blessés. Lyrna s'installa près d'Orena qui poussa un gémissement apeuré. Elle s'agita un peu mais se détendit quand sa reine lui passa la main dans les cheveux.

— Chhhut... c'est fini maintenant.

Lyrna s'étendit de tout son long, éreintée. Elle espérait que le sommeil lui viendrait bientôt, mais savait que selon toute vraisemblance il la fuirait pendant des heures. Elle avait vu trop de choses aujourd'hui, les merveilles et les atrocités se bousculaient dans son esprit. Elle aurait bien voulu savoir oublier. Mais lorsque sa mémoire lui délivra une vision ce ne fut pas celle du combat, d'hommes hurlant coupés en deux par un requin, ce fut celle d'un vieillard dans un lit...

... si vieux, réduit par l'âge et les remords. Elle avait du mal à reconnaître son père et à voir en lui un roi.

Elle baissa les yeux sur ses mains... non, elle ne tenait aucun rouleau ! C'est différent cette fois. Elle les porta à son visage, sentit les brûlures sur sa peau. Elle fit courir ses doigts sur son crâne ravagé où subsistaient quelques cheveux ras.

— *Tu n'es pas ma fille, décida le vieillard alité. Elle, elle était belle.*

— *C'est vrai. Elle était belle.*

Il toussa et un peu de sang apparut au coin de sa bouche. Il reprit d'une voix faible, suppliante :

— Où est-elle passée ? Je dois lui parler.

— Elle est partie discuter avec l'ambassadeur alpiran.

Lyrna vint s'asseoir au bord du lit et prit la main de son père.

— Mais elle m'a donné un message pour vous.

Il plissa ses yeux las, pourtant toujours pleins de ruse.

— J'espère que c'est pour me demander pardon ! Je refuse de voir le plan de toute une vie ruiné par sa faiblesse.

Lyrna éclata de rire. Cet affreux vieillard et ses intrigues compliquées lui manquaient toujours, comprit-elle.

— Oui, c'est pour vous demander pardon. Elle dit qu'elle regrette de vous avoir battu au Keschet il y a bien longtemps. Elle était trop petite pour se rendre compte à quel point ce serait vexant pour vous.

— Ha ! (Il poussa un grognement, retira ses mains.) Elle ne s'arrêtait devant rien quand il s'agissait de faire la maligne. Sa mère était comme ça aussi. C'est pour la protéger que j'ai fait disparaître le plateau. On ne pouvait pas se permettre de révéler qu'elle était si... spéciale. Mais ce jour-là j'ai su à qui devrait revenir mon trône.

Lyrna sentit une larme couler sur sa joue et sourit devant l'air renfrogné du vieil homme.

— Elle ne vous a pas obéi, vous devez le savoir. Elle a accepté les termes imposés par l'Empereur, Malcius est revenu et a régné. Tout votre plan grandiose... pour rien.

— Est-il un bon roi ?

Lyrna retint un sanglot.

— Il est mort, Père ! On l'a tué sous mes yeux, en même temps que sa reine et ses enfants. Votre vœu se réalise, finalement. Je suis reine d'un pays en ruine, accablé par la mort.

Son expression mécontente se mua en un rictus entendu. Il leva sa main osseuse vers le menton de sa fille.

— Après la Main Rouge c'était pareil, les ruines, la mort... Mais ce pays s'est relevé grâce à moi ! Je l'ai empoigné, je l'ai remis debout en une génération.

— Le peuple ne voudra peut-être pas de moi dans cet état...

— Oblige-le.

— Nous avons beaucoup d'ennemis...

— Élimine-les.

Lyrna sentit soudain de l'air froid sur son crâne. Elle se retourna et vit que la fenêtre était ouverte. Les voilages flottaient dans le vent et la pluie. Elle revint au vieillard près d'elle, l'embrassa sur la joue.

— J'aurais tant aimé que vous soyez un homme meilleur, Père.

— Un homme meilleur ne t'aurait laissé aucun Royaume sur lequel régner, même en ruine.

Il lui sourit. Le vent forçait et emplissait la pièce d'un air glacé, à la faire crier...

Elle s'éveilla pour voir Orena et Murel en train de se battre pour refermer les volets de la fenêtre de leur cabine. Une pluie portée par la bourrasque s'opposait à elles, la faible lumière d'une lampe accrochée au plafond sautillait.

— Désolée, Altesse, expliqua Orena en forçant la fermeture des volets. Nous avons essayé de ne pas vous réveiller.

Lyrna se leva, le plancher en folie la projeta contre la paroi de la cabine.

— Une tempête ? supposa-t-elle.

— Elle a commencé il y a une heure, expliqua Murel.

Le visage crispé par la crainte, elle se voûta quand un coup de tonnerre résonna dans tout le navire.

— Après aujourd'hui, je me disais que rien ne me ferait plus jamais peur. Et maintenant ça !

La reine lui passa un bras réconfortant autour des épaules et elles s'assirent ensemble sur le lit. Avec les ululements de la tempête et les gifles des vagues, impossible de dormir.

— L'équipage pense que vous avez la faveur de ses dieux, Altesse, chuchota la jeune fille. Pour avoir pu appeler le requin dans ses profondeurs. Ils vous surnomment la Main d'Odonor.

— Udonor, rectifia Lyrna.

Le dieu des vents, le plus grand de tous. Dans ce cas, j'aimerais bien qu'il mette fin à cette maudite tempête.

La tourmente fit rage toute la nuit et l'essentiel du jour suivant. Lyrna ne s'aventura qu'une fois hors de la cabine et vit de hautes vagues balayant l'une après l'autre le pont ; seul à la barre, le Bouclier lui fit signe de retourner à l'intérieur, son sourire plus étincelant que jamais sous la pluie. Elle eut l'idée de distraire ses dames du danger en leur enseignant quelques bases de l'étiquette de la cour. Il s'agissait dans l'ensemble de détails futiles, mais qui pourraient être de quelque utilité si elle revoyait jamais le Royaume, car les gens apprécient ce genre de rituels dérisoires. Orena se révéla la meilleure élève, elle maîtrisa la révérence et les nuances des courbettes avec une grâce aisée qui fit supposer à la reine que, avant de décrocher un riche et gras mari, elle avait gagné sa vie comme danseuse. À l'inverse, Murel ne tarda pas à se sentir embarrassée de sa gaucherie. Il faut dire que les soubresauts incessants du sol n'aidaient pas.

— Maman disait toujours que j'avais une ficelle invisible entre les pieds ! grommela-t-elle après avoir trébuché en plein milieu des pas destinés à accueillir un ambassadeur étranger.

Le mauvais temps se calma à l'approche du crépuscule et elles sortirent de la cabine. *Sabre-des-Mers* était tout seul sur l'océan... si l'on exceptait le requin. Son aileron serpentait à travers les vagues

plus loin devant. Belorath était au gouvernail, le Bouclier à la proue. Lyrna le rejoignit.

— Et la flotte ? s'inquiéta-t-elle.

— Elle fait voile comme nous vers les Dents, du moins je l'espère. Enfin, ceux encore à flot. (Il ne quittait pas le requin des yeux.) Vous ne savez vraiment pas pourquoi cet animal vous obéit ?

— Pas du tout. Et je ne suis pas sûre que ce soit à moi qu'il obéit. Ce qu'il a fait... Les bêtes ne haïssent personne, elles veulent simplement se nourrir. Lui se comporte avec une vraie haine.

— Peut-être est-il le vaisseau de celle de votre charmeur d'animaux.

— Ce jeune homme semblait si gentil...

On eut en vue le premier navire meldénéen une heure plus tard. Quatre autres le rejoignirent bientôt, les équipages se saluèrent par des cris de joie en agitant leurs sabres. Le volume des exclamations enfla lorsque Lyrna se montra à la proue.

La Main d'Udonor, songea-t-elle.

Cela ne sonnait pas si mal, mais elle doutait que les Aspects approuveraient un tel ajout à ses différents titres royaux, à supposer que certains de ces Aspects soient encore en état de présenter des objections.

Quand les Dents apparurent à l'horizon plus de cent navires suivaient *Sabre-des-Mers*. Environ trois cents étaient déjà à l'ancre dans les hauts-fonds situés à l'ouest du récif, le *Faucon-Rouge* parmi eux. Il portait les marques du combat : des traces sombres de brûlure souillaient sa coque aux lignes élégantes, sa figure de proue avait été complètement fracassée.

Le Bouclier plaça son vaisseau non loin et Ell-Nurin vint conférer à bord d'un canot.

Ell-Nestra secoua la tête et répondit d'une voix inflexible :

— Non. Aucun délai.

— De plus en plus de navires arrivent à chaque instant ! protesta le Seigneur des Nefs. Nous devons être en force pour attaquer leur flotte sud.

— La force, Udonor nous en a suffisamment donnés cette nuit.

Aviez-vous jamais vu une telle tempête sur la mer Érinéenne à cette époque de l'année ? Le dieu nous a fait une faveur, je n'ai pas l'intention de la gaspiller. Encore un tour de sablier, monseigneur, et nous levons l'ancre pour en finir.

La Queue du Serpent portait bien son nom, c'était un tracé tortueux de rochers submergés situé à trente bons kilomètres au sud des Dents. On distinguait bien sa forme grâce à la succession d'épaves volariennes drossées contre lui par la tempête.

À cette vue, les matelots parurent étrangement craintifs. Les vagues

tourmentaient sans trêve ces navires, le vent jouait avec leurs voiles déchiquetées. Lyrna remarqua les regards méfiants que les hommes lui adressaient ; sur chaque visage se lisait un grand respect... mêlé d'une bonne dose d'effroi.

La Main d'Udonor n'est pas miséricordieuse, conclut-elle en observant les ravages. *Tant mieux.*

— J'en compte plus de deux cents, monseigneur, rapporta Belorath à Ell-Nestra. Et certainement d'autres ont sombré corps et biens ou n'ont laissé derrière eux que des débris épars.

— Une bataille remportée sans dégainer le sabre ni lancer une flèche, commenta le Bouclier d'un ton rêveur. Il semble que votre requin devra encore attendre un peu avant de satisfaire sa haine, Altesse.

Un cri retentit dans le grément, la vigie désignait le sud. Ell-Nestra se rendit à la proue, saisit sa lunette et examina les flots un moment avant d'ordonner de hisser les voiles et de changer de cap.

— Ou peut-être pas, reprit-il.

Une vingtaine de navires allaient lentement vers le sud, en groupe, la voilure réduite. Voyant le péril qui les menaçait, ils se serrèrent encore et ramenèrent les voiles. Les hommes aux abois se massèrent sur les ponts, les armes à la main.

— Ces salauds ne renoncent donc jamais ? grommela Harvin.

Sabre-des-Mers eut vite rattrapé les Volariens. Lui et le reste de la flotte entreprirent de les encercler et de se rapprocher. On armait les manganneaux, les archers prenaient place dans les voiles.

— J crois qu'on peut les atteindre d'ici, estima Harvin depuis le bastingage. Je sollicite de Votre Altesse l'honneur de lancer le premier boulet.

— Accordé, monseigneur.

Avec un grand sourire, il claqua des mains et se mit en marche. Le carreau de baliste l'atteignit en plein milieu du dos et transperça sa cotte de mailles comme une simple feuille de papier. Il tituba un peu, l'œil sur la pointe d'acier qui sortait de sa poitrine, les sourcils arqués et la mine curieusement réjouie, puis s'écroula comme une masse.

Orena se précipita vers lui, le retourna, fit voler ses mains en gestes inutiles au-dessus de son visage blême. Des supplications s'échappaient de ses lèvres en un flot désespéré :

— Harvin ! Mon amour, reviens-moi, reviens-moi...

— Salauds ! cria Iltis.

Il enflamma le chanvre et donna un monstrueux coup de pied au levier avant de courir au bastingage et de hélér à pleins poumons l'ennemi tandis que le boulet fonçait au-dessus des flots :

— Vous avez pas compris que c'était l'heure de crever, bordel ?!

Lyrna s'accroupit près d'Orena qui, la tête de Harvin serrée contre

elle, chuchotait :

— Reviens-moi...

La reine plongeait ses yeux dans le regard vide de l'ancien bandit. Il avait toujours cet étrange rictus.

C'est celui d'entre nous qui devait mourir en riant.

Elle rejoignit Iltis au bastingage et regarda les cent boulets de feu qui descendaient sur les navires volariens en une fontaine inversée de gouttes embrasées.

— Je supplie Votre Altesse de bien vouloir excuser mon langage, déclara doucement le Garde attaché à sa personne.

Lyrna lui prit le bras et se serra contre sa masse rassurante. Elle avait la tête sur son épaule, sous ses doigts les muscles tendus de l'homme. L'incendie ne tarda pas à se déclarer au milieu des vaisseaux ennemis, une haute colonne de fumée s'éleva, des hurlements retentirent sur les flots. On vit bientôt des nageurs émerger du brouillard brûlant : une centaine de Volariens étaient suffisamment désespérés pour tenter de se faire secourir par les vainqueurs. Ils mourraient dès qu'ils seraient à portée des archers.

Je sais que tu es là, songea Lyrna en scrutant l'océan. Qui chercheras-tu à haïr désormais ?

Un craquement assourdissant résonna au milieu des navires en feu, des planches enflammées volèrent très haut quand le requin s'éleva depuis le cœur du brasier. Sa queue battante semblait le projeter vers le ciel, bien au-dessus des ravages de l'incendie, puis il replongea dans le carnage, affamé, gueule grande ouverte.

Et Lyrna sut qu'elle ne le reverrait jamais.

Le crépuscule venu, ils livrèrent les morts à la mer. Les Meldénéens s'alignèrent dans un silence respectueux en l'honneur de leurs camarades : plus de vingt corps enveloppés de toile qu'on avait lestés avant de les lâcher dans les vagues. Chaque fois qu'on préparait un nouveau marin pour le transporter vers le rail, ses amis choisissaient tel ou tel objet familier parmi ses possessions placées sur un drap au sol. Belorath avait déjà récupéré l'argent ou les choses de valeur, il s'assurait qu'ils soient remis aux familles éplorées. On ne mettait à disposition des membres d'équipage que des babioles en souvenir, une pièce de bois, un pion de *Keschet* porte-bonheur, un couteau fétiche. Les seules paroles prononcées étaient les noms des tombés au combat, prononcés d'une voix claire par le Bouclier ; le second les rayait des registres.

Le charpentier du vaisseau avait fabriqué un radeau tout simple pour Harvin. On plaça son corps sur un lit de cordages imprégnés de poix et de torchons. L'épée que Lyrna lui avait donnée reposait sous ses bras croisés sur la poitrine. Benten et Iltis descendirent avec soin

leur camarade le long du flanc du navire et, à la demande de sa reine, l'ancien frère prononça les paroles funèbres. Orena, entre Lyrna et Murel, serrait l'une contre l'autre ses mains tremblantes. Elle ne pleurait plus, ses larmes semblaient taries.

— Nous nous portons témoins de la fin du vaisseau qui abrita cet homme au cours de son existence, annonça Iltis. Nous savons que certains dans le Royaume n'auraient pas de lui le souvenir plaisant d'un homme honorable. Mais nous l'avons connu comme un ami qui a partagé notre sort dans l'épreuve et ne nous a jamais abandonnés. Peut-être fut-il un hors-la-loi, mais il est mort en Épée du Royaume, aimé de sa femme, de ses amis, de sa reine. Nous lui accordons nos remerciements pour sa bonté et son courage, notre pardon pour ses moments de faiblesse. Il a rejoint les Défunts, son esprit au milieu des leurs nous guidera dans nos vies, au service de la Foi.

Il lâcha le cordage retenant le radeau, qui s'éloigna au gré de la houle. Benten visa, l'arc armé d'une flèche enflammée, puis laissa voler le projectile. Bientôt on ne vit plus qu'un carré illuminé sur le vaste océan, porté vers l'horizon, disparu en moins d'une heure.

Le Bouclier trouva Lyrna à la nuit tombée. Une fois de plus, elle tenait compagnie à Skerva. Le ciel était clair à présent, sans plus aucune trace de la tempête. Les étoiles innombrables l'éclairaient, l'air était frais, agréable sur la peau brûlée.

— Votre Altesse me doit une réponse, rappela Ell-Nestra en s'appuyant sur le bras de la figure de proue. Concernant votre but véritable.

Elle hocha la tête sans détourner des cieux son regard fasciné.

— Quand j'étais petite, j'ai essayé de les compter toutes. C'était extrêmement difficile, alors j'ai inventé une méthode : j'étudierais simplement la portion du ciel visible à travers un vasistas dans le toit du palais, je dénombrerais toutes les étoiles que je verrais par cette ouverture, ensuite je multiplierais le résultat par la surface globale de la voûte céleste.

— Et vous avez réussi ?

Lyrna rit doucement.

— Le nombre obtenu était démesuré. On n'a pas de nom pour cet ordre de grandeur. Mais ce n'est pas pour cela que je vous raconte cette histoire. Vous voyez, quand j'ai voulu vérifier mes chiffres, parce qu'un chercheur doit toujours vérifier ses chiffres, eh bien, le nombre des étoiles visibles par cette fenêtre avait changé. C'était à la même date, exactement un an plus tard, mais j'ai compté deux étoiles de plus. Deux soleils lointains qui n'étaient pas là un an plus tôt.

— Qu'est-ce que cela vous a appris ?

— Que si même les étoiles dans le ciel ne sont pas immuables, rien

ne l'est. Rien n'est éternel, tout est temporaire et change constamment.

Elle abandonna les étoiles et croisa le regard du Bouclier.

— Rien n'est immuable, monseigneur. Aucun chemin n'est tracé sans possibilité de changement.

Il eut un sourire entendu.

— Vous voulez nous faire changer de cap.

— C'est ça.

— Puis-je vous demander vers quelle destination ?

— Je me suis laissé dire que le Givrefer était navigable depuis l'océan jusqu'à Altor à cette époque de l'année.

— Cette ville assiégée aurait grand besoin de renfort.

— Certes.

— Et vous nous donnez cet ordre pour paiement de tout ce que nous vous devons ?

— Vous ne me devez rien. Mon père a fait pencher la balance d'un côté, j'ai rétabli l'équilibre. Je vous parle stratégie, rien d'autre : vous vous doutez bien que les Volariens ne vont pas admettre cette défaite et vous laisser désormais tranquilles ! Ce qui vient de se passer n'était qu'une bataille parmi d'autres dans une guerre qui doit s'achever sur leur écrasement. Lequel débutera à Altor.

L'homme s'approcha. Il ne souriait plus, on ne lisait plus dans son regard qu'une sincère admiration.

— J'ai une contre-proposition, Altesse. (Il indiqua l'ouest de la tête.) Nous disposons d'un superbe vaisseau, d'un loyal équipage, l'océan tout entier s'offre à nos voiles. Il paraît que les Rois-Négociants ont d'immenses flottes...

Lyrna rit et secoua la tête.

— Vous voudriez faire de moi la reine des pirates ?

— Je voudrais protéger votre vie. Je me rends compte que j'y tiens énormément.

— Une reine ne vit pas, elle règne. Mon règne débute.

M'emmèneriez-vous à Altor ?

Il vint plus près d'elle encore. Il la dominait de sa taille, les sourcils froncés. Il la scrutait mais ses yeux étaient perdus dans l'ombre.

— Les dieux me préservent... Vous savez très bien que je vous emmènerais n'importe où.

Chapitre 7

FRENTIS

Il s'éveilla et entendit qu'Illian et Arendil prenaient un petit déjeuner composé de flocons d'avoine mouillés de beaucoup d'eau. Leurs provisions se réduisaient. Ils se déplaçaient constamment, ce qui ne laissait guère de temps pour chasser ; la faim était devenue leur fidèle compagne. Mais les deux enfants ne s'étaient pas plaints une seule fois, et même leurs disputes incessantes s'étaient plutôt calmées depuis la bataille contre les Kuritaï.

Ils avaient levé le camp deux fois en une semaine. Le Vassal Darnel ne renonçait pas à les poursuivre, il envoyait sans trêve des traqueurs avec des cerbères, escortés par des Varitaï. Apparemment il avait épuisé son contingent d'esclaves de combat d'élite. Frentis multipliait les fausses pistes et faisait poser des pièges. La nuit, il menait des commandos composés des combattants les plus doués pour les assauts furtifs, ils allaient égorger quelques poursuivants et semer la pagaille dans leurs rangs. Les Varitaï étaient plus faciles à tuer que les Kuritaï mais pouvaient tout de même se montrer redoutables, surtout s'ils réussissaient à se mettre en formation. Frentis frappait aux petites heures du matin, s'employait à éliminer le plus possible de pisteurs et de chiens, puis faisait vite retraite vers un site d'embuscade préparé très tôt. Cela fonctionna à merveille les premières fois, les esclaves marchèrent à l'aveuglette dans une tempête de flèches et tombèrent dans des fosses pour s'empaler sur les pieux placés au fond. Mais le responsable de la traque ne tarda pas à comprendre la tactique à l'œuvre et se mit à garder ses hommes toujours rassemblés en quatre groupes solides, de plus de trois cents têtes chacun. Frentis, de son côté, perdait des combattants à chaque nouvel assaut. Et on ne trouvait plus de caravanes d'esclaves pour se fournir en nouvelles recrues.

Les poursuivants avaient en outre élaboré une tactique bien à eux, des plus déplaisantes : au premier soupçon de piste, ils lâchaient

leurs cerbères ; une bonne trentaine de ces bêtes couraient alors sans frein la forêt et tuaient tout ce qu'ils trouvaient. La veille, ils s'étaient suffisamment approchés du camp pour qu'on doive leur livrer bataille. Les molosses de la Foi avaient attaqué leurs cousins bille en tête dans une mêlée de griffes et de crocs en folie. Frentis mena la moitié de ses hommes contre l'arrière de la meute tandis que Davoka harcelait son flanc avec les autres. Apparemment, elle détestait particulièrement ces brutes, elle les massacra sans réserve ni fatigue et traça dans leurs rangs agités un chemin sanglant. Frentis la trouva en train d'achever le chef de la meute d'un coup au torse. Elle remua sa lance dans la plaie pour transpercer le cœur, une grimace de dégoût sur le visage.

— Tordus, répondit-elle en remarquant l'expression renfrognée de son commandant. Rendus méchants ; même leur odeur.

Illian ramena Frentis au moment présent en lui offrant un bol de porridge.

— On vous en a gardé, mon frère.

Il résista à l'envie de lui demander si c'était elle qui l'avait préparé et prit le bol.

— Merci, ma dame.

Il mangea tout en surveillant le camp. L'Aspect Grealin était assis à l'écart, ce qui était habituel ces derniers temps. Il semblait perdu dans ses pensées. Davoka et Ermund s'exerçaient encore, cette fois au corps à corps. Frentis remarqua que la jeune femme souriait facilement quand les deux adversaires tombaient emmêlés et se demanda s'il devait avertir le chevalier, puis il vit que ce dernier arborait le même sourire et décida que c'était sans doute inutile.

Quand ont-ils trouvé le temps pour ça ?

Trente-Quatre, qui ne s'était toujours pas choisi de nom, était assis avec Malard pour prendre une leçon de langue du Royaume. L'instruction semblait porter essentiellement sur l'usage correct des jurons.

— Non, indiqua le gros homme en secouant ses bajoues. *Baiseur de cochons, pas cochon de baiseur.*

Janril Norin affûtait son épée avec une pierre à aiguiser, l'air impassible, les yeux vides. Plus loin, maître Rensial s'occupait des deux chevaux qui leur restaient, le vieil étalon et la jument. Il avait dernièrement exprimé le désir de les faire se reproduire afin d'offrir une nouvelle lignée aux écuries de l'Ordre, dont l'état lui arrachait de fréquentes critiques.

— Trop de foin par terre ! disait-il, désapprobateur. Et ça fait des mois qu'on n'a pas chaulé les murs.

— Nous nous demandions, mon frère..., annonça Arendil, larrachant Frentis à sa rêverie. À propos des Volariens.

— Eh bien ?

— Comment était leur pays. Davoka dit que vous y êtes allé. Cette noble dame croit qu'ils viennent tous de la même gigantesque cité tandis que mon grand-père pensait que leur empire s'étendait sur la moitié de la Terre.

— Il est vaste, reconnu Frentis. Et on dit que Volar est la plus grande ville du monde. Mais je ne l'ai jamais vue.

— Mais leur empire, si ? insista Illian. Vous savez pourquoi ce sont de tels animaux.

— J'ai vu des cités et des routes admirablement construites. J'ai vu là-bas de la cruauté, de l'avidité, mais ici aussi. J'ai vu des coutumes souvent étranges, et d'autres semblables à ce qu'on connaît partout.

— Alors pourquoi sont-ils si abominables ?

La jeune fille était sincèrement intriguée, elle voulait savoir. On le lisait sur son visage.

— Chacun de nous est capable de cruauté, expliqua Frentis. Mais eux la considèrent comme une vertu.

Il se remit à observer le camp et s'obligea à compter tous ceux qu'ils voyaient.

Quarante-trois, huit molosses. Cela n'a rien d'une armée, et je ne suis pas un Seigneur de Guerre !

Il se leva, prit son arc et son épée.

— Nous partons ! annonça-t-il assez fort pour attirer l'attention de Davoka.

— Nous levons de nouveau le camp, mon frère ? demanda Arendil d'une voix un peu lasse, réticente.

— Non, nous quittons la forêt. Nous ne vaincrons pas ici, il est temps de fuir.

Janril, debout, avait sur l'épaule sa vieille épée renfaëline. Il ne portait ni gourde ni paquetage, rien pour se nourrir.

— Tu n'es pas obligé de faire ça ! le supplia Frentis. Je voudrais t'entendre encore chanter, mon ami. Tu enrichissais ce pays de ton chant.

L'ancien ménestrel, l'air toujours impassible, se détourna pour partir. Il avança de quelques mètres, puis regarda de nouveau Frentis.

— Elle s'appelait Ellora, annonça-t-il. Elle portait mon enfant quand elle est morte.

Il reprit sa marche et disparut bientôt au milieu des arbres.

Ce ne fut pas facile, le maître paraissait au bord des larmes devant les explications de Frentis. Mais il finit par se laisser convaincre de relâcher les chevaux et de les envoyer vers le nord dans l'espoir que les traqueurs les suivraient.

— Ils sont trop faciles à pister, maître, répéta le frère. Ils ont des

chevaux à la passe Skellane, je suis sûr que maître Sollis sera ravi de retrouver le meilleur maître palefrenier de tout le Royaume.

Il fit aller sa troupe vers l'ouest. Il comptait obliquer vers le nord après avoir laissé quelques fausses pistes aux traqueurs. Il prit l'arrière-garde avec Davoka tandis qu'Ermund partait en éclaireur accompagné d'Arendil et Illian. La jeune fille était désormais aussi en phase avec le chant de la forêt que n'importe quel frère ou chasseur. À la nuit tombée, ils avaient déjà couvert plus de trente kilomètres. Ce n'était vraiment pas mal pour une marche dans l'Urlish.

Ils montèrent le camp en silence et n'allumèrent pas de feu. Ils se blottirent les uns contre les autres pour avoir un peu de chaleur.

— Cesse de bouger comme ça ! ordonna Illian à Arendil.

Ils étaient allongés côte à côte près du tronc d'un bouleau abattu.

— Ton fichu chien me lèche la figure ! chuchota le garçon, morose.

Frentis, yeux et oreilles attentifs au chant des bois, montait la garde avec Grealin.

« La nuit, la forêt semble noire, avait expliqué maître Hutrill bien des années auparavant. Un vide infini. Pourtant elle vit plus intensément la nuit que le jour ! Apaisez vos craintes, accueillez-la comme une amie. Vous ne trouverez pas mieux qu'elle pour monter la garde. »

En haut des arbres, un hibou ululait vers son voisin avec une régularité sans faille. Le vent n'apportait que les senteurs sylvestres, il était vierge de toute particule de sueur humaine ou de la fragrance plus douce des chiens. Dans le vide noir, aucun éclat métallique révélateur ne brillait sous le clair de lune.

— C'est du terrain dégagé au nord, mon frère, rappela Grealin dans un murmure à peine audible. Et nous aurons près de deux cent cinquante kilomètres à traverser en Renfaël avant d'atteindre la passe Skellane. C'est un gros risque.

— Je sais, Aspect. Mais il est pire ici.

Ils gardèrent le cap à l'ouest le lendemain, un peu avant le soir. Frentis orienta son monde vers le nord. Il poursuivit à l'ouest encore une heure, tout seul avec Massacreur et Ermund ; ils laissèrent derrière eux une jolie piste de branches brisées et d'empreintes bien nettes de bottes et de pattes. À la nuit tombée, ils obliquèrent enfin au nord vers la rivière et en suivirent la rive jusqu'à un gué. Les autres les attendaient du côté opposé. Davoka surgit de l'ombre avec sa lance, Illian émergea d'un buisson, arbalète en main.

— Nous repartons à l'aube, annonça Frentis.

Il s'écroula au pied d'un sapin et laissa le sommeil l'emporter pour les quelques heures de nuit qui restaient.

Au matin, la brise était chargée d'une nouvelle odeur, âcre, sure.

Frentis appela Illian et lui désigna du menton le haut tronc du conifère. La jeune fille tendit son arbalète à Arendil pour y grimper, passant d'une branche à l'autre jusqu'au sommet.

— Le feu, rapporta-t-elle une fois redescendue. Beaucoup.

— Où ? demanda Davoka.

— Partout ! Tout autour de nous. Mais le plus gros brûle au sud, pas très loin de la ville.

Frentis et Grealin échangèrent un regard.

Darnel brûle l'Urlish juste pour nous attraper ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Malard.

Sa voix avait repris un peu de ses accents geignards.

— La même chose que tout ce qui vit dans les bois.

Frentis cala son arc dans son dos et se mit à jeter tout ce qui pouvait le ralentir.

— On court.

Il les fit aller au pas de course par tranches d'une heure. En tête, il imposait une allure démentielle. Certains des combattants ne supportaient pas l'effort et trébuchaient, mais il ne les laissa pas prendre du retard : il chargea Davoka de les traîner de force et promit les pires châtiments à ceux qui tomberaient une deuxième fois. L'odeur de fumée ne cessait de s'intensifier, on voyait à travers la canopée des colonnes sombres s'élever au ciel et le souiller. Bien sûr, c'était Grealin qui avait le plus de mal à suivre, il haletait derrière, son visage bouffi trempé de sueur. Mais, sans se plaindre, il resta debout jusqu'à la nuit tombée.

Illian grimpa à un autre arbre juste avant que le soleil se couche. Sa mince silhouette se découpait en noir sur le ciel orange tandis qu'elle examinait la forêt.

— C'est un seul énorme feu au sud maintenant, annonça-t-elle. Il cache la cité tellement ses flammes sont hautes. Il y en a un autre presque aussi gros à l'ouest.

— Et devant nous ? demanda Frentis.

Elle opina, l'air sinistre.

— Il ne couvre pas l'horizon, mais il forcit.

— Alors nous ne pouvons pas nous reposer. Mettez-vous en ligne, restez ensemble. Quand la fumée s'épaissira, prenez-vous par la main.

Moins de deux kilomètres plus loin, ils sentirent la chaleur monter. Puis un voile de fumée chargée de cendres descendit sur eux, les faisant tousser et leur soulevant l'estomac. Ils avançaient en trébuchant, main dans la main. Frentis tenait Illian qui s'accrochait à Arendil. Il devait s'arrêter souvent pour chercher des yeux un chemin non encore envahi par la lueur orange des flammes. De temps en temps, un cerf ou un sanglier filait à travers le brouillard devant Frentis, mais l'animal disparaissait sans lui laisser le temps de repérer

l'itinéraire dégagé que, peut-être, ses sens de bête sauvage lui avaient révélé.

Ils suivaient une piste forestière étroite quand un immense craquement trahit la chute d'un arbre : un grand pin, englouti par les flammes d'un bout à l'autre, s'écroula juste devant eux. Frentis chercha comment le contourner, mais ne vit de tous côtés que la même lueur orange. Il tira Illian vers lui et dut crier dans son oreille pour se faire entendre par-dessus le rugissement de l'incendie :

— Dis à l'Aspect de me rejoindre en tête !

Grealin apparut peu après, ruisselant de sueur. Frentis lui désigna le tronc embrasé et lui jeta un coup d'œil interrogateur. L'Aspect considéra l'obstacle un moment puis, l'air résigné, fit un pas en avant. Il leva les deux mains, doigts bien écartés, les épaules voûtées comme s'il essayait de forcer un mur invisible.

Pendant un instant rien ne se produisit, puis le grand arbre frémit, trembla et explosa en projetant des bouts de bois en feu dans toutes les directions. Grealin tomba à genoux, hoquetant dans la fumée, le corps agité de spasmes. Le sang ruisselait de son nez. Il écarta d'un geste l'aide que voulait lui apporter Frentis et lui fit signe avec agacement de continuer.

— Je ne vais pas vous abandonner, espèce de vieil imbécile obèse ! glapit le frère.

Il coinça son bras libre sous le corps replet de l'Aspect et le força à se relever.

— Allez, marchez ! Marchez donc !

La fumée s'épaissit bientôt au point qu'ils n'y voyaient plus rien. Ils devaient avancer en rampant pour respirer l'air plus propre au ras du sol. Tout autour d'eux, les arbres craquaient et s'écroulaient en flammes. Chênes et ifs tombaient en poussant de puissants grondements.

Elle meurt, se dit Frentis. À nous tous, nous avons réussi à tuer la forêt d'Urlish.

Soudain, une brise dissipa un peu la fumée et il put discerner les alentours. Devant eux s'étendait une grande clairière dont les arbres bien espacés n'avaient pas encore été touchés par l'incendie.

— Debout ! cria-t-il en relevant Grealin. Nous y sommes presque. Courez !

Ils coururent et brisèrent leur ligne, titubant, saisis par la toux. Derrière eux, la chaleur toujours plus forte les harcelait. Frentis se rendit compte qu'il avait autour de lui de hautes herbes, au-dessus de lui un ciel dégagé, et il s'effondra. Allongé sur le dos, il avala goulûment l'air et se demanda s'il avait déjà goûté quelque chose d'aussi délicieux. Il entendit alors Grealin qui marmottait :

— Jamais vu ça.

Frentis s'assit. L'Aspect regardait la forêt en feu. L'incendie semblait à présent occuper tout l'espace, le ciel au-dessus des arbres se remplissait d'une noire fumée tumultueuse qui chassait le soleil et les laissait dans une ombre froide.

— Aspect ? demanda Frentis.

— On n'a jamais vu ça.

Grealin secoua la tête, l'air extrêmement perplexe. Il ne quittait pas des yeux la forêt à l'agonie.

— Aucune vision n'avait révélé ça. Nous avons quitté le domaine connu des prophéties.

Le feu avait englouti cinq personnes, disparues dans la fumée. Frentis avait cru les molosses de la Foi perdus aussi, mais Massacreur les rejoignit tandis qu'ils avançaient vers le nord ; il surgit des hautes herbes avec Croc-Noir et six membres de sa meute. Il renversa Frentis, lui couvrit le visage de coups de langue accompagnés de ses fameux soupirs rauques.

— Tu es un bon chien, lui assura Frentis en faisant courir une main lasse dans son pelage.

Ils restaient toujours aux aguets dans la crainte de la cavalerie volarienne, mais le vent leur était favorable : il rabattit sur eux la fumée de l'incendie de l'Urlish qui les enveloppa d'une brume bienvenue. Frentis entendit au loin le cor, le martèlement de sabots, cependant aucun de ces bruits ne s'approcha suffisamment pour les inquiéter. Le terrain au nord de l'Urlish, d'abord une succession de collines, se mua au bout d'une bonne trentaine de kilomètres en ravines semées de gros rochers. Le frère l'avait parcouru au cours de son Épreuve de la Nature, il se le rappelait très bien. Un paysage où on pouvait se mettre à couvert. Il se mit en quête d'une falaise en surplomb qu'il avait découverte au cours des trois jours passés dans la région avant que les hommes du Borgne viennent l'enlever. Elle formait une haute paroi de grès avec à sa base un creux érodé qui pourrait les abriter tous. En outre, le bruit du torrent juste devant les camouflerait. Ils n'osèrent cependant pas allumer de feu.

— J'en ai vu assez pour aujourd'hui, du feu ! assura Illian dans un rire forcé.

Mais Frentis vit bien qu'elle tremblait. Elle avait les joues creuses. Ils n'avaient plus rien à manger, et seulement les vêtements sur leur dos pour les protéger du froid de la nuit.

J'aurais dû leur épargner cela, comprit-il. J'ai perdu des semaines à m'enivrer de sang.

Et il entendit une fois de plus dans son esprit la voix de la femme, comme souvent dans ses moments de doute.

Mais ç'avait si bon goût, mon bien-aimé, non ?

Il la retrouva dans ses rêves cette nuit-là, sur la même plage. Les vagues s'écrasaient sous un ciel rouge. Cette fois on ne voyait pas d'enfant. Elle se tenait dans la même position qu'avant, elle ne se retourna pas quand il vint près d'elle. Les cheveux emmêlés par le vent, elle regardait le spectacle devant elle, immobile et silencieuse comme une statue. Il s'arrêta près d'elle et considéra son profil.

— Il y en a tant, dit-elle sans bouger. Bien plus que ceux de notre main, mon bien-aimé.

Il scruta la côte et vit tous ces cadavres ballottés par les vagues. Aussi loin que portait son regard de part et d'autre, la plage s'étendait, couverte de morts.

— C'est nous qui en sommes responsables ? demanda-t-il.

Elle sourit d'un petit rictus cruel, en écho à la lueur familière dans ses yeux tandis qu'elle tournait la tête vers lui, tendait la main vers lui.

— Nous ? Mais non ! C'est toi le responsable, parce que tu m'as tuée.

Ce n'était pas que sur la côte, il s'en rendait compte à présent : de la berge à l'horizon, la mer était peuplée de corps. Sous ses yeux, tous les morts du monde.

— Comment cela ?

— J'aurais été abominable, reconnut-elle. Mon règne aurait été une orgie d'avidité et de luxure, celui d'une reine se vengeant sur tout et tous de son amère solitude. Car à ce moment-là tu m'aurais quittée, mort au cours du dernier combat désespéré livré contre ma horde. Mais, si terrible que m'ait faite le destin, je n'ai rien à voir avec *lui* ! Je n'aurais jamais été jusqu'à ce que tu vois là. J'étais en fait la seule chance qu'avait ce monde de survivre.

Il la laissa lui prendre la main et sentit la chaleur de sa peau. Elle n'était pas froide comme l'autre fois. Il en eut alors la certitude soudaine et glaçante : si elle avait accepté son marché, ils seraient restés ensemble toute leur vie. Ils auraient tout oublié de leurs haines et de leurs crimes en ce lieu lointain où ils auraient élevé leur enfant sans se préoccuper du monde qui tombait en ruine hors de leur vue. Il suffoqua, écrasé par la culpabilité, il eut de nouveau envie de l'étreindre, de lui briser les os et de la sentir frémir, emportée par la mort.

Elle sourit sans plus aucune cruauté et lui serra plus fort la main. Elle conclut d'une voix étranglée :

— Je suis désolée, mon amour. Nous devons nous réveiller tous les deux maintenant.

— Mon frère !

Arendil l'arrachait au sommeil en lui prenant rudement le bras.

— Des cavaliers, annonça-t-il, la voix chargée d'inquiétude.

Arendil les mena par un étroit sentier au flanc de la colline, puis ils s'allongèrent au sommet pour scruter les alentours en contrebas. Les cavaliers étaient en vue, un régiment de Cavalerie Franche mené par une troupe de chevaliers de Renfaël, avec à leur tête une haute silhouette dans une armure recouverte d'émail bleu. Frentis sentit à côté de lui Arendil qui se crispait devant cette apparition.

— C'est ton père ?

Le jeune garçon avait le visage enlaidi par la haine, il serrait la garde de son épée à s'en blanchir les doigts.

— Il porte toujours une armure bleue. On dit qu'il gaspille la moitié des fonds du Fief à ce caprice.

Les cavaliers firent halte à trois cents pas, les traqueurs et leurs chiens se placèrent devant eux. Il ne fallut pas longtemps pour qu'un animal désigne sans équivoque la ravine.

— Courons pendant qu'ils nous cherchent là-dedans, proposa Davoka. On aura parcouru des kilomètres avant qu'ils retrouvent notre trace.

Ce fut Grealin qui donna voix aux pensées de Frentis :

— Et ensuite ils seront sur nous avant la nuit. (Le frère et lui échangèrent un regard.) J'en ai vraiment assez de fuir.

Les cavaliers au galop dans la ravine virent très vite le gros homme bien en vue à l'écart du surplomb, les mains à plat sur son ample bedaine. Le grand en armure bleue leva la main pour ordonner la halte à ses hommes et arriva sur l'obèse au petit trot en le saluant d'une inclinaison de la tête. Il ne jugea toutefois pas utile de quitter sa selle. Frentis, depuis sa cachette à l'entrée de la ravine, accroupi derrière un rocher avec Arendil à côté de lui, n'entendait pas trop la conversation, mais crut distinguer les mots « Frère Rouge » et « fils ». Grealin répondait en souriant, avec d'aimables hochements de tête ; ces démonstrations ne parurent pas tellement émouvoir le chevalier qui ne tarda pas à dégainer son épée. Il fit avancer sa monture à petits pas jusqu'à ce que la pointe de son arme se situe à quelques centimètres de la poitrine de l'Aspect.

Frentis entendit clairement sa réplique suivante.

— Suffit, mon frère ! Où sont-ils ? Assez joué.

Le commandant haussa les sourcils à l'adresse d'Arendil. Le visage d'une pâleur de chaux, le garçon n'en paraissait pas moins déterminé quand il opina en réponse.

— Darnel ! appela Frentis.

Il se montra, son arc armé en main. À côté de lui, Arendil avait sorti sa lame.

Le chevalier fonça sur eux. On ne voyait pas ses yeux derrière son heaume, mais les ordres qu'il cria à ses hommes manifestaient suffisamment son triomphe. Ils arrivèrent au grand galop sans prendre garde à Grealin. Grave erreur.

L'Aspect laissa passer devant lui à toute vitesse les chevaliers et une dizaine d'Épées Franches avant de s'écarter un peu plus de la falaise, de se tourner vers elle et de lever les bras en reculant, ses doigts écartés face à la partie la plus faible du surplomb. Ce fut comme un coup de tonnerre qui éveilla des échos dans la ravine. Un nuage de poussière rouge enveloppa soudain la cavalerie volarienne, les montures se cabrèrent dans la nuée épaisse.

Grealin recula encore. Un autre roulement résonna et la charge des chevaliers perdit de sa force quand, face au choc qui faisait trembler la terre, les chevaux affolés devinrent incontrôlables. L'homme dans l'armure bleue fouetta le sien de ses rênes pour qu'il cesse de ruer. Il se retourna à temps pour voir les fissures qui, en un clin d'œil, s'étaient mises à former une toile d'araignée en pleine croissance sur la falaise de grès. Tandis qu'il se laissait distraire par ce spectacle, Frentis lui planta une flèche dans la jambe ; la pointe transperça sans problème l'articulation moins bien protégée au genou. Le chevalier saisit la tige dans sa chair en pivotant sur sa selle, et chuta quand un autre projectile s'insinua dans le creux entre sa cuirasse et son épaulière.

Il gisait au sol, ses cris se perdaient dans le fracas de la roche qui continuait à se fendre derrière lui pour finalement s'abattre dans un tonnerre dont le choc fit tomber Frentis et Arendil. Les plaques de grès dégringolèrent dans la ravine, étouffant dans leur chute monumentale les hurlements des hommes et des chevaux.

Encore plus de poussière s'éleva en une impressionnante colonne, avalant Grealin écroulé par terre. Les cavaliers et chevaliers encore en selle s'agitaient, désarmés. Frentis se releva et transperça le dos d'un Volarien. Les combattants surgirent alors sur les deux flancs de la ravine pour lâcher une volée de flèches et de carreaux qui fit honneur à l'expérience qu'ils avaient durement acquise pendant des semaines d'escarmouches. Leur commandant, avant de jeter son arc et de charger à l'épée avec les autres, put voir tomber la moitié des assaillants.

Ce fut vite terminé, l'ennemi rapidement percé par les lances ou taillé en pièces. Frentis vit Arendil bondir et trancher le bras d'un cavalier qui menaçait Davoka. Ermund restait impassible devant la charge d'un chevalier, l'épée à hauteur de sa tête. Il fit un pas de côté au dernier moment et porta un habile coup de taille vers le haut dans la gorge nue de l'homme. L'autre vida les étriers, accompagné d'un jet courbe de sang.

Frentis retrouva Grealin allongé sur le flanc, les paupières à demi closes. Son sang s'échappait de partout. Le frère s'accroupit près de lui et posa une main sur son bras massif. L'Aspect ouvrit péniblement des yeux d'où s'écoulaient toujours à flots des larmes rouges. Il regarda son disciple en silence un moment, l'esprit clair. Il sourit, ses rides d'expression se creusèrent. Il voulut parler, le sang jaillit de sa bouche ; il s'étouffait. Frentis se pencha sur lui et l'entendit balbutier d'une voix rauque :

— Je crois... je préfère vivre... sans prophétie.

— Aspect ?

Mais l'Aspect du Septième Ordre avait prononcé ses tout derniers mots.

Frentis se dirigea vers la forme prostrée de l'homme en armure bleue. Celui-ci s'efforçait de se relever et crachait de ses lèvres cachées par son heaume un torrent de jurons et de cris de douleur. Le frère glissa son épée sous la visière du heaume, ce qui calma instantanément le personnage. Les autres combattants se rassemblèrent autour de lui.

— On devrait pas d'abord le passer en jugement ? demanda Malard. C'est un Vassal et tout ça.

— Allez-y, mon frère, tuez ce salaud, décida Ermund. Ou accordez-moi ce grand honneur.

Frentis releva la visière d'un simple geste. Le visage en dessous était mince, les lèvres ensanglantées, les yeux chargés de terreur.

— Wenders ! s'écria Ermund avec dédain.

Il s'avança pour donner un coup de pied au genou blessé de l'homme, lui arrachant un glapissement de douleur.

— C'est le maître qu'on veut, pas son clébard ! Alors comme ça, il t'a laissé faire joujou dans son armure ? Où est-il ? (Il lui décocha un autre coup de pied.) Où donc ?

— Suffit, intervint Frentis. Vous connaissez cet homme ?

— Rekus Wenders, bras droit et lèche-bottes de Darnel. Il menait la troupe de chevaliers venue pour le baron, il m'a livré avec mes hommes aux Volariens. Ceux de mes hommes qu'il n'avait pas massacrés.

— Je... Je suis fidèle à mon Vassal, balbutia Wenders. J'ai juré de le servir...

— Au cul, ton serment ! s'indigna Ermund.

Il posa fermement son pied botté sur le cou de l'homme et commença à pousser de toutes ses forces.

— Mes cousins sont morts ce jour-là, espèce d'ordure !

Davoka s'avança et posa la main sur la poitrine d'Ermund, avec un air intensément désapprobateur. Le chevalier lui rendit un regard

aussi furieux puis se détourna en poussant un cri de frustration. Wenders, par terre, reprenait son souffle en haletant.

Frentis fit signe à Trente-Quatre. L'ancien esclave cessa de nettoyer son épée courte et vint près de lui en considérant le prisonnier de son air détaché habituel.

— Cet homme était un esclave numéroté à la spécialisation bien particulière, expliqua Frentis à Wenders. Je suppose que vous avez suffisamment fréquenté les Volariens pour me comprendre à demi-mot.

Les traits du chevalier se figèrent de terreur. Une odeur âcre s'échappa soudain de son armure.

— Par la Foi ! s'écria Malard avant de se détourner, dégoûté. J'aurais mieux supporté de voir le chevalier le tuer sans autre forme de procès.

Il s'éloigna pour dépouiller les morts. Un bandit ne change pas facilement de manières.

— Parfait, commenta Frentis en s'accroupissant. Nous n'avons pas tellement le temps de laisser mon ami déployer les fines nuances de son art, aussi comprendrez-vous l'intérêt de nous fournir des réponses succinctes et sincères.

Le chevalier entreprit de hocher la tête avec conviction dans son heaume.

— Vous allez me dire tout ce que vous savez des forces de seigneur Darnel à Castelvarin. De combien d'hommes il dispose, où il dort, ce qu'il mange, tout. Et vous me direz également où il retient prisonnier l'Aspect de mon Ordre.

Ils préparèrent un bûcher pour Grealin, mais ils avaient tout juste le temps de prononcer quelques phrases. Frentis les balbutia de son mieux.

Comment rendre justice à un tel homme en si peu de mots ? se demandait-il.

Sa voix mourut en pleine récitation du Catéchisme de la Foi. Les autres échangèrent des regards incertains, Davoka s'avança.

— Les miens craignent ceux comme lui, commença-t-elle.

Sa voix rebondissait en échos entre les parois de la ravine.

— Nous pensons qu'ils volent ce qui revient à la Mahlessa et aux dieux, que ce vol les rend tordus, sans foi ni clan. Cet homme m'a prouvé que nous avons tort.

Arendil parla ensuite en adressant un triste sourire à l'ample forme de Grealin sous son linceul.

— Il me racontait parfois des histoires sur l'Ordre, la nuit, quand tout le monde dormait. Toutes étaient différentes, chacune enseignait une nouvelle leçon. J'espère que je l'ai écouté comme il se devait.

Illian vint près de lui, le visage grimaçant, au bord des larmes. Elle saisit la main du jeune garçon avant de prendre la parole.

— Il a dit que j'étais noble dame de naissance, mais que la vie avait fait de moi une chasseresse. Il trouvait que ça m'allait mieux.

Frentis avança avec la torche, l'apposa contre le petit bois et recula.

— Adieu, maître, chuchota-t-il tandis que s'élevaient les flammes.

Davoka retira l'armure de Wenders et ôta les flèches fichées dans sa chair avant de panser ses blessures. Elle ne lui témoigna aucune douceur. Le chevalier glapit si fort qu'Ermund finit par lui plaquer la main sur la bouche et le menacer d'une épée contre sa gorge pendant que la Lonake finissait de le soigner. Ensuite on l'installa contre un rocher tombé de la falaise avec à sa portée une gourde.

— Quand votre seigneur vous posera la question, lui déclara Frentis, dites-lui que Frère Rouge lui présente ses compliments et reviendra bientôt régler les comptes. Si vous avez un minimum d'intelligence, vous éviterez de lui dire à quel point vous nous avez bien aidés.

— Vous êtes des imbéciles ! cracha le chevalier.

À présent qu'il était sûr qu'on n'allait pas le tuer, il avait recouvré un peu de courage.

— Cette terre est désormais celle des Volariens. Si vous voulez survivre, il vous faudra vous joindre à eux ! Trouvez-moi lâche tant que vous voudrez, n'empêche que dans vingt ans je serai toujours bien vivant et vous depuis longtemps mo...

Le carreau d'arbalète d'Illian traversa l'œil de Wenders, puis sa tête, et la pointe métallique heurta bruyamment la roche derrière. À la surprise générale, l'homme parvint encore à hoqueter quelques paroles définitives dont la sagesse se perdit dans la bave qu'il cracha abondamment avant de s'affaïsser sans vie, enfin silencieux.

— Désolée, mon frère, s'excusa Illian avec un air sincèrement contrit. Mon doigt a ripé.

Ils marchèrent encore trois jours vers le nord. Le carnage dans la ravine n'avait épargné que deux chevaux, de grandes bêtes de Renfaël qu'on confia à maître Rensial comme animaux de bât. Les ennemis morts leur avaient fourni une quantité très correcte de rations sous la forme de lanières de bœuf séché et de biscuits durs de blé et d'orge mélangés qui, une fois cuits dans l'eau bouillante, se révélèrent constituer un porridge étonnamment goûteux.

Au bout du troisième jour, le terrain accidenté et rocheux du nord d'Asraël laissa la place aux vastes plaines vallonnées de la zone frontalière renfaëline. Des éminences couvertes d'herbe agrémentaient des prés tristement dénués de forêt ou de grosses pierres pour se dissimuler.

— Nous pourrions essayer l'Est, suggéra Malard. Gagner la côte. Le paysage est moins monotone là-bas, je me rappelle bien quand j'y faisais de la contrebande.

— Nous n'avons pas le temps, lui objecta Frentis.

Pourtant il partageait les réticences de l'ancien bandit.

Idéal pour la cavalerie, ici... mais pour rien d'autre.

Ils évitèrent le plus possible les collines ainsi que les routes et les hameaux. Ils installaient toutefois leur campement en hauteur le soir venu. Après deux jours supplémentaires de marche, ils avaient en vue la rivière Andur. Au-delà, leur promit Arendil, c'était de la forêt à foison.

— Grâce en soit rendue aux Défunts, commenta Illian. Je me sens toute nue ici.

Ils avaient parcouru moins de dix kilomètres le lendemain quand ils entendirent au loin un roulement de tonnerre accompagné d'une faible trépidation sous leurs pieds. À ce stade, plus personne parmi eux n'était naïf au point de confondre ce bruit avec celui d'un orage venant vers eux.

Davoka s'allongea, l'oreille au sol.

— Ils vont vers le sud, indiqua-t-elle. Droit sur nous.

L'air grave, elle se releva.

— Ils ne vont pas tarder.

— Illian, Arendil ! appela Frentis.

Il les mena aux deux chevaux. Maître Rensial s'empressa d'ôter leur chargement avant de tendre les rênes aux deux jeunes gens.

— Allez vers l'ouest, leur ordonna Frentis, sans les ménager. Au bout d'une semaine, vous arriverez en Nilsaël...

Il se tut. Illian avait lâché les rênes et fait un pas en arrière, les bras croisés. Arendil, à côté d'elle, avait les mains tout aussi vides.

— On n'est pas en train de jouer..., commença le commandant.

— Je le sais bien, mon frère ! l'interrompt Illian. Et je ne suis pas une enfant, pas plus qu'Arendil. On ne peut pas rester un enfant après avoir fait ce que nous avons fait. Nous restons avec vous.

Frentis, écrasé de culpabilité à en hurler, les contemplait, impuissant.

Si vous périssez ici, ce sera ma faute !

— On savait qu'il y avait peu de chances, mon frère, déclara Arendil avec un sourire sinistre.

Le frère expira lentement et laissa son cri intérieur mourir. Il parcourut des yeux sa petite troupe piteuse et ne vit nulle part de peur. Ils le regardaient dans un silence respectueux, attendaient ses ordres.

J'étais devenu un monstre, ils m'ont rendu meilleur. Ils m'ont ramené à

l'humanité, je suis revenu chez moi.

Il sentait à présent le grondement sous ses pieds, qui augmentait tranquillement.

Ils doivent être plus de mille.

— Formez un cercle, ordonna-t-il en désignant une légère élévation de terrain à vingt pas. Maître Rensial, veuillez monter en selle, vous resterez avec moi au milieu.

Il se hissa sur un des chevaux de guerre, trotta jusqu'à la petite éminence et y resta avec Rensial près de lui. Les autres se rassemblèrent autour d'eux, établissant une haie hérissée d'épées dégainées et d'arcs brandis.

Les premiers cavaliers arrivèrent en vue quelques minutes plus tard. Ce n'étaient que des silhouettes dans la brume matinale persistante. Vingt hommes au galop.

Pas d'armures, remarqua Frentis. Des éclaireurs volariens...

Et puis il ne pensa plus rien en voyant le visage du meneur, un homme mince, d'âge bientôt mûr, cheveux très courts et yeux très pâles. Sa cape bleu sombre s'enflait au vent derrière lui.

— Baissez les armes ! cria Frentis.

Il descendit de cheval et avança sur des jambes flageolantes. L'homme à la cape bleue arrêta son cheval non loin.

— Mon frère ! l'accueillit maître Sollis.

Sa voix était encore plus éraillée que dans le souvenir de Frentis.

— J'ai bien l'impression que vous allez dans la mauvaise direction.

Chapitre 8

REVA

Elle entendait le Lecteur avant même d'être arrivée sur la place. À se demander comment un si vieil homme pouvait crier si fort.

— ... le regard bienveillant du Père nous a été ôté, volé par ces maudits hérétiques...

Elle déboucha au pas de course sur l'esplanade et la trouva peuplée d'un bout à l'autre d'une foule compacte, fascinée par les paroles du Lecteur, rivée au spectacle en son sein.

— ... cette cité est un don du Père, un joyau confié aux Fervents, nommé d'après Son plus glorieux serviteur ! Mais nous avons laissé l'infester la corruption de l'incroyance...

— Écartez-vous !

Reva se frayait un chemin au milieu des citoyens. La plupart lui laissaient le passage quand ils l'avaient reconnue, mais certains se montraient plutôt réticents ; elle n'était pas d'humeur à faire assaut de courtoisie !

— Allez ! gronda-t-elle.

L'homme qui avait essayé de lui saisir le bras recula en titubant, le nez ensanglanté. Ensuite elle avança un peu plus facilement.

— ... purger cette ville ! Tels ont été les mots du Père pour moi, révélés dans les Dénaires. Pourtant j'ai tâché de toutes mes forces de trouver une autre solution. « Rends Ma cité pure de nouveau pour que Mon regard bienveillant se pose une fois de plus sur toi... »

Elle se dégagea de la foule et vit de nombreux prisonniers agenouillés, ligotés avec des cordes, cernés d'hommes en armes. Certains de ces porteurs d'épée étaient des prêtres, les autres, pour la plupart, des hommes d'âge plus ou moins avancé. Une minorité de vieillards n'auraient pu servir aux remparts. En voyant Reva, quelques-uns parurent nettement embarrassés, mais beaucoup lui firent face avec défi, les traits durs. L'un se permit même un pas pour tenter de l'arrêter dans sa marche vers le Lecteur.

Elle dégaina son épée à une vitesse surnaturelle, l'homme s'immobilisa. Reva eut la surprise déplaisante de reconnaître le marchand de fruits à qui elle avait acheté une pomme, le tout premier jour sur les marches de la cathédrale.

— Hors de mon chemin, ordonna-t-elle d'une voix douce, chargée d'une menace terrible.

Le commerçant pâlit et recula.

— Elle approche ! clama le Lecteur perché en haut du perron. Comme je l'avais prédit. La catin bâtarde, la fausse envoyée.

Reva aperçut au premier rang des malheureux frère Harin, agenouillé, le visage en sang. À côté, Veliss, les bras ligotés derrière le dos, bâillonnée d'un bout de bois en travers de la bouche ; puis Arken, blême, la tête ballante, au bord de l'évanouissement.

— Je t'ai apporté une bénédiction ! annonça-t-elle au Lecteur.

Elle s'était mise à courir dans un brouillard écarlate.

— Elle est faite d'acier au lieu de mots.

L'acolyte du religieux tenta d'arrêter la jeune fille : il porta de sa rapière une botte malhabile à hauteur de poitrine. Son arme claqua sur les pavés, accompagnée de deux de ses doigts. Le Lecteur était flanqué de ses évêques, et Reva ne manqua pas de remarquer qu'aucun n'esquissa le moindre geste pour abriter son maître de cette charge furieuse. La plupart assistaient abasourdis à la scène ou détournèrent le regard, mais elle était sûre d'avoir aussi aperçu un sourire ou deux. Elle agrippa la robe cérémonielle du vieillard et, l'épée menaçante, le traîna jusqu'aux marches. Sous sa poigne, ce n'était qu'une poupée de chiffon.

— Le prêtre ! cria-t-elle. Qui est-il ? Je sais qu'il t'obéit !

— Pécheresse...

Il secoua la tête. Dans ses yeux se mêlaient démente et émerveillement.

— Une telle corruption de chair sacrée. Toi, promise à notre sauvegarde et souillée d'un désir contre nature...

— Dis-moi !

Elle le força à se baisser encore. La pointe de sa lame transperçait déjà ses vêtements.

— L'éclat de ton sacrifice nous unirait enfin. Ce lui fut promis par le propre messager du Père...

— REVA !

Aucune autre voix n'aurait pu arrêter son bras. Elle se retourna et vit son oncle avancer tant bien que mal dans la foule. Les gens s'écartaient sur son passage, tête baissée. Il faisait pitié, ce vieillard à l'agonie trébuchant, s'aidant en guise de canne d'une vieille épée ! Mais de lui émanait aussi de la dignité, et le regard assuré dont il dominait la place restait impérieux. Certains des hommes en armes

baissèrent celles-ci quand il gravit lentement les marches.

Reva lâcha le Lecteur et s'écarta de lui tandis que son oncle à bout de souffle s'arrêtait quelques degrés en dessous d'elle.

— Je crois, commença l'homme d'une voix mourante, que ces bonnes gens aimeraient entendre les nouvelles.

— Les nouvelles, mon oncle ?

Elle palpitait de fureur réprimée.

— Mais oui... la révélation du Père. Il est temps que nous en parlions.

La révélation ?

Reva considéra la foule et vit sur les faces devant elle une grande confusion, de la peur, de l'espoir mais surtout une immense incertitude.

Voilà ce qu'il leur offre, pensa-t-elle en jetant un coup d'œil au Lecteur. La certitude ! Le mensonge d'une vaste vérité. Et ce n'est pas en le tuant que je le démentirai.

— Seigneur Vaelin Al Sorna arrive à notre secours ! s'exclama-t-elle en projetant ses mots aussi loin que possible. Il vient vers nous avec une grande, une puissante armée !

— Mensonges ! s'indigna le Lecteur. (Il se relevait lentement.) Elle cherche à usurper la révélation du Père par la tromperie ! Et elle ose invoquer le nom de Sombrelame !

— Al Sorna n'est pas Sombrelame ! hurla-t-elle devant les murmures de la foule. Il vient nous sauver. Moi, dame Reva Mustor, héritière de la Chaire royale de ce Fief, fille de Purelame, vous m'appellez l'Envoyée et croyez que le regard du Père se pose bienveillant sur moi : je vous dis qu'il repose sur chacun de nous ! Le Père ne récompense pas les meurtriers.

— Ils refusent l'amour du Père ! s'indigna le chef religieux en pointant son doigt osseux sur les prisonniers agenouillés. Leur présence en nos murs nous mine !

— Nous mine ?

Reva chercha des yeux le marchand de fruits qui, plus tôt, avait voulu s'opposer à elle.

— Toi ! Je remarque que tu as une épée, l'interpella-t-elle. Pourquoi ne t'ai-je pas vu sur les remparts ?

L'homme, embarrassé, jeta à la ronde un coup d'œil méfiant.

— J'ai une fille, ma dame, trois petits-enfants...

— ... Qui mourront si cette cité tombe.

Elle se tourna vers un prêtre non loin, un homme replet dont la lame fine semblait une brindille dérisoire dans sa main potelée.

— Et vous, serviteur du Père, je ne vous y ai pas vu non plus. Alors que cet homme... (elle désigna Arken)... oui. Il se bat pour vous, il a versé son sang ! Et lui... (c'était le tour de frère Harin)... œuvre

inlassablement à soigner les blessés. Cette femme ! (Veliss écarquillait des yeux étincelants au-dessus de son bâillon.) Cette femme a servi le Fief avec dévouement pendant des années, a travaillé sans repos pour le bien de cette cité, s'est assurée que tous aient à manger.

Elle foudroya la foule des yeux.

— Ils ne nous minent pas, non. Mais vous si ! C'est vous que je vois saper la ville ! Vous vous rassemblez ici tels les esclaves que voient en nous nos ennemis, vous vous inclinez devant ce vieillard sournois, emplissez vos cœurs d'une haine confortable alors que, vous le savez bien, le Père n'a jamais parlé que d'amour !

Elle revint encore au prêtre grassouillet.

— Posez donc ça avant de vous faire du mal.

Il la regarda, sa rapière lui échappa et tomba à grand bruit sur les pavés. Reva considéra tour à tour les autres hommes en armes : chacun, tour à tour, lâcha son épée. Ils détournaient la tête, honteux, ou au contraire, fascinés, ne pouvaient la quitter des yeux.

Une agitation remua la foule vers la droite. Antesh et Arentes s'y frayaient un chemin, suivis de toute la Garde du Palais, de dizaines d'archers, de la Garde du Royaume. Reva leva la main quand ils s'approchèrent de ceux qui avaient lâché leurs armes, puis désigna les personnes agenouillées.

— Veuillez libérer ces gens, messeigneurs.

Elle jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule au Lecteur, dont la face exsangue trahissait à parts égales rage et incrédulité.

— La cathédrale est fermée au public jusqu'à nouvel ordre. Gardez-vous bien désormais d'en sortir.

Elle rengaina son épée et descendit les marches vers son oncle à qui elle tendit la main.

— Je crois que vous avez besoin d'un peu de repos, mon oncle.

Il hocha la tête avec lassitude, souriant, puis soudain cilla, apeuré, et écarquilla les yeux. Un danger survenait par-derrière. Reva se retourna : le Lecteur se ruait sur elle, une dague brandie dans sa main squelettique, avec un rictus de haine hideux qui lui découvrait les dents. Il était trop rapide, trop proche, elle n'avait pas le temps de l'esquiver ou de parer l'attaque ! À la limite de son champ de vision, elle aperçut un éclair fugitif et le vieillard malfaisant se courba tout près d'elle. Son poignard l'érafla au bras, il s'effondra sur l'escalier menant à la cathédrale, l'épée du grand-père de Reva plongée dans son ventre. Il toussa, eut un spasme, mourut.

Elle rattrapa son oncle qui chutait, fit reposer sa tête contre ses genoux, posa la main sur sa poitrine. Le cœur du vieil homme ralentissait.

— Jamais... tué personne... avant, articula-t-il. Content... que ce soit... lui.

Il leva une main vacillante vers la joue de sa nièce, elle l'y retint.
— Ne doute... jamais de l'amour... du Père... mon adorable nièce.
Promets-moi.

— Je le promets, mon oncle. Ni maintenant, ni jamais.
Il sourit. Ses yeux rougis perdaient de leur éclat.
— Brahdor, chuchota-t-il.
— Mon oncle ?
— Cet homme que le prêtre appelait monseigneur... Son nom...
Brahdor...

La main maigre de l'oncle de Reva s'affaissa dans la sienne. Il avait toujours les yeux sur elle mais, elle le savait, il ne voyait plus rien.

La dépouille mortelle du Vassal Sentes Mustor fut confiée à la crypte familiale entre les murs du manoir. Reva ordonna qu'elle seule, avec les porteurs du cercueil, fût présente à la cérémonie. Elle aurait aimé avoir Veliss auprès d'elle, mais la noble dame avait été trop bouleversée par les événements de cette journée : blême, elle ne regagna la grande demeure que pour s'enfermer dans sa chambre. La jeune fille renvoya les porteurs et resta jusqu'au soir assise près du cercueil. C'était une boîte de sapin toute simple, incongrue à côté des marbres richement ornés en l'honneur des ancêtres. Elle devrait s'occuper plus tard de la tombe de son oncle. On ressentait toujours le choc sourd des pierres projetées sur les murs de la cité pour y creuser une nouvelle brèche. Antesh faisait savoir qu'il faudrait prévoir deux semaines, pas plus, avant qu'elle soit achevée.

Reva avait espéré que cette méditation auprès des vieux os de ses ancêtres provoquerait en elle quelque vision, quelque intuition, une idée lumineuse qui leur donnerait la victoire après la chute de l'ultime projectile sur les murs. Mais tout ce qu'elle y gagna, ce fut un arrière-train engourdi par le froid, et un tel sentiment de deuil qu'elle avait l'impression d'une main invisible lui arrachant les entrailles.

Elle se leva et s'approcha du cercueil, en effleura le bois brut.

— Adieu, mon oncle.

Veliss n'entrouvrit pas sa porte avant qu'elle y eût frappé sept fois. Elle avait les yeux rouges, une pâleur de spectre. Une esquisse de sourire flotta sur ses lèvres, elle se détourna et laissa l'huis ouvert pour Reva qui le referma derrière elle. La conseillère s'assit à son bureau où attendait, seulement à moitié couvert de sa fine écriture, un parchemin.

— Ma lettre officielle de démission, expliqua-t-elle en reprenant sa plume. Je crois que je vais vous prendre au mot pour cette histoire de cheval et d'or. Quand tout sera fini, bien sûr. Je me suis laissé dire que l'Extrême-Occident offrait bien des possibilités...

Elle se tut. Reva lui avait posé les mains sur les épaules. Elle leva les

yeux, croisa le regard de la jeune fille dans le miroir, s'y attarda.

— Je croyais que c'était une souillure...

Reva se pencha et l'embrassa dans le cou. Veliss poussa un petit cri, la jeune fille savoura la sensation délicieuse qu'il provoqua en elle.

— Elle est effacée, assura-t-elle.

Elle prit la main de son aînée, l'entraîna vers le lit.

— Désormais c'est un cadeau.

Est-ce mal ? se demandait-elle le lendemain.

De se sentir si bien en un tel moment ?...

Tout au long du conseil de guerre avec ses capitaines, elle avait dû se battre pour ne pas sourire béatement, et avait pris grand soin d'éviter le regard de Veliss de peur que l'expression de son visage, ou une rougeur heureuse, la trahisse. Son oncle était mort, le Lecteur abattu sur les marches de sa propre cathédrale, toute la cité au bord de l'effondrement, et elle n'arrivait pas à s'arracher au souvenir de cette merveilleuse nuit !

— Ce n'est tout simplement pas suffisant ! assenait Antesh à Arentes en frappant à petits coups de son poing la carte étalée sur la table de la bibliothèque. Nous ne pourrions pas les contenir plus de quelques heures sur les brèches, et pendant ce temps vous pouvez être sûr qu'ils lanceront de nouveaux assauts sur les remparts encore debout pour saper nos forces...

— Et que pouvons-nous faire d'autre ? demanda le vieux commandant de la garde. Toute la défense de cette cité repose sur ses murs extérieurs. Aucun plan de secours n'est prévu ! (Il se tourna vers Reva.) Ma dame... cela pourrait nous aider si nous avions la moindre idée du temps que prendra Somb... euh, seigneur Al Sorna pour amener son armée jusqu'ici.

Elle parvint à retenir le froncement de sourcils amusé qui voulait naître sur son visage.

Il m'a crue !

À la vue du regard attentif de seigneur Antesh, elle comprit qu'il n'était pas le seul.

Ils s'imaginent vraiment que le Père m'a accordé une sainte vision...

— La révélation... n'a pas atteint ce degré de précision, monseigneur, répondit-elle. Notre plan doit avoir pour priorité de tenir la ville le plus longtemps possible.

Antesh soupira, considéra encore la carte.

— Peut-être pourrions-nous bâtir des tours ici, ici, juste derrière les nouveaux remparts. Y placer force archers pour les harceler quand ils franchiront les brèches...

Reva scrutait le plan de la cité et remarquait son schéma obstinément circulaire ; l'espace vide au centre ressemblait au rond au

milieu d'une cible, les rues alentour suivaient une structure concentrique. Elle prit une pointe de charbon de bois et entreprit une série de dessins à même le document.

— Nous n'avons pas réfléchi à grande échelle, expliqua-t-elle aux deux capitaines.

Elle traça des cercles noirs épousant les rues, chacun plus petit que le précédent.

— Ne prévoyons pas deux murs intérieurs, mais six. Nous tiendrons chacun aussi longtemps que possible. Les archers se déploieront sur tous les toits ! Vu l'étroitesse des rues, peu importe que nous les dispersions. Chaque fois qu'un mur tombe, nous nous replions sur le suivant.

Arentes regarda la carte un bon moment avant d'objecter :

— Cela implique de détruire un quart de la cité.

— On peut reconstruire une cité, pas ses habitants. (Elle regarda Antesh.) Monseigneur ?

Le Seigneur des Archers opina, l'air songeur.

— Il semble que notre Père ait bien choisi Son Envoyée... Mais il faudra beaucoup de travail pour achever tout cela avant que la deuxième brèche soit terminée.

— Alors ne traînons pas. Et puis je pense que les gens accueilleront volontiers toute occupation leur permettant de ne plus penser à ces maudites pierres projetées sur nous.

Veliss organisa des équipes regroupant les habitants des quartiers, avec à la tête de chacune un maçon expérimenté. Elles travaillaient par tranches de sept heures. Plus personne n'avait faim parce que, devant l'évolution de la situation, on ne rationnait plus les vivres. Toute la nuit, on abattit des maisons qui avaient défié les siècles et on employa leurs briques à la construction de ces nouvelles barricades qui prirent très vite le nom d'Anneaux de l'Envoyée. Les demeures les plus imposantes furent reconverties en fortins miniatures : en fixant des plates-formes en bois sur leurs toits, on pouvait y installer plus d'archers bien pourvus en munitions. On construisit aussi à ce niveau des passerelles qui permettraient aux renforts de circuler rapidement en hauteur d'un point à l'autre.

Reva consacrait beaucoup de temps à faire répéter au Guet et à la Garde du Palais les mouvements à prévoir lors de l'assaut des Volariens.

— Est-ce vraiment nécessaire dès maintenant ? demanda Veliss.

Les soldats, pour la dixième fois, couraient d'une fortification à l'autre tandis que Reva décomptait les secondes.

— Ceux que nous tuerons sur les murs ou dans les brèches, nous n'aurons pas à les tuer dans nos rues.

Reva se dirigea vers le sergent de la Garde du Palais qui reprenait avec difficulté son souffle à côté de ses hommes aussi mal en point que lui.

— C'est mieux que la dernière fois, les encouragea-t-elle, mais ça ne va toujours pas assez vite. Encore.

— Une chance qu'ils te vénèrent, remarqua Veliss en regardant les malheureux retourner à l'escalier du rempart.

— Je me rends compte qu'être l'Envoyée réelle ou imaginaire du Père peut faire des merveilles.

Veliss opina et pinça un peu les lèvres.

— Euh... j'envisageais d'aller encore vérifier les provisions à la cave. Cela devrait me prendre une heure... peut-être plus.

Elle accorda à Reva une révérence des plus protocolaires et s'en alla. La jeune fille espéra que les soldats attribueraient la rougeur qui lui montait aux joues à l'exercice physique ! Depuis cette première et sublime nuit, la conseillère et elle s'étaient livrées à des ébats hâtifs mais délicieux dans les coins sombres. La sensation de voler des instants de plaisir ajoutait un charme coquin à chacune de ces entrevues intimes.

— Alors, tu bosses dur ?

Elle se retourna. Arken la rejoignait, le pas raide, le visage crispé d'une douleur tue.

— Retourne au lit, ordonna-t-elle sans s'énerver.

— Encore une minute dans cette maison de soins et je deviens fou ! Frère Harin est un excellent homme, mais quel radoteur... Tu savais qu'il en était à sa cinquième guerre ? Si tu lui en laisses l'occasion, il te racontera toutes les autres en détail.

Reva remarqua son expression décidée et renonça à insister.

— Seigneur Antesh réclame de l'aide au quartier est, lui apprit-elle. Un vieux magasin de vins et spiritueux se révèle avoir des fondations extraordinairement profondes.

Arken hocha la tête, l'air dubitatif.

— Nous n'irons jamais aux Confins, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Même si nous gagnons ici...

Elle regarda son visage aux traits francs et rustres, vit le garçon qu'il avait été, l'homme bon et courageux qu'il était à présent. Et cela lui fit mal, parce que désormais elle savait qu'il ne pourrait rester auprès d'elle... Elle voudrait peut-être d'un frère mais lui avait déjà une sœur ailleurs.

— Je me suis décidée pour Dame Gouvernante de Cumbraël, annonça-t-elle, comme titre pour ma charge. Tu avais raison : la Vassale, ça ne convient pas.

— Dame Gouvernante.

Il sourit.

— Ça te va bien !

Il esquisssa une révérence moqueuse, grimaça et se redressa en se frottant le dos avant de se diriger vers le quartier est.

Elle était avec Veliss quand les pierres cessèrent de tomber. Les deux femmes en sueur, haletantes, étaient allongées tout entremêlées sur un paquet de fourrures, dans un coin à l'ombre des caves du manoir.

— J'adore tes mains, annonça Veliss.

Elle enchevêtra ses doigts aux siens et lui effleura le cou de son nez.

— Elles sont rudes, pleines de cals, mes ongles sont abominables, protesta Reva. Mes pieds sont pires, je dois dire.

— Tu es folle !

Veliss leva la tête pour l'embrasser sur les lèvres, bouche languissante, langue fureteuse.

— Il n'y a pas un centimètre de toi qui ne respire la beauté..., insista-t-elle.

Reva gloussa. Veliss la parcourait des lèvres de plus en plus bas. Elle plongeait les mains dans ses abondants cheveux aux senteurs de fraise...

— Attends ! s'écria soudain Reva.

Elle venait de comprendre. Son amante, un peu contrariée, leva les yeux.

— Quoi ?

— Ils ont arrêté.

Après si longtemps, l'absence de ces chocs de pierre sur la pierre criait un silence infini. Reva se dégagea de l'étreinte de la conseillère et chercha ses vêtements.

— Je me suis dit que j'aiderais frère Harin avec les blessés, signala Veliss tandis qu'elles se rhabillaient. Je ne vois pas trop ce que je peux faire d'autre, hein ?

Elle scrutait Reva, les yeux écarquillés, le front plissé par un espoir désespéré. La jeune fille installa son épée sur son dos et prit le temps de planter un baiser sur les lèvres de Veliss.

— Sois prudente...

Elle écarta les cheveux égarés que la conseillère avait sur le visage.

— Je t'aime.

Le Kuritai poussa un petit grognement quand la lame lui taillada les yeux. C'était la première fois qu'elle en voyait un exprimer la moindre douleur. Elle le frappa des deux pieds à la poitrine tandis que, aveugle mais toujours mortellement dangereux, il fendait l'air. Le coup projeta l'esclave contre le mur, il bascula sur les têtes de ses camarades derrière. Reva acheva son mouvement par une roulade, se redressa, para trois bottes venues de trois directions différentes. Les Gardes du

Palais l'appuyèrent, hallebardes en furie.

Elle fit un décompte rapide et en vint à la conclusion qu'elle avait déjà perdu la moitié des troupes sous son commandement direct. Elle jeta un coup d'œil au rempart érigé autour de la première brèche, considéra les piles de cadavres volariens, la pluie incessante de flèches délivrée par les archers sur les toits. Mais à présent les assaillants faisaient preuve d'une meilleure cohésion, un noyau dur de soldats abrités sous des boucliers avançait pas à pas, d'autres se pressaient derrière eux.

Il est temps.

— Retraite ! cria-t-elle.

Elle se pencha en avant pour trancher le cou exposé d'un Kuritaï, fit demi-tour, courut avec les gardes. Leur performance fut meilleure qu'au cours des essais, ils dévalèrent l'escalier au pas de course et parvinrent au premier anneau sans perdre personne malgré l'ennemi à leurs trousses. Les Kuritaï ne s'accordèrent pas un instant de répit dans leur charge vers le nouveau rempart, mais tombèrent par dizaines sous les projectiles des archers au-dessus d'eux. Ceux qui franchirent la distance, très inférieurs en nombre aux défenseurs, furent bientôt taillés en pièces.

— Rappelez-vous le signal, répéta-t-elle au sergent Laklin. Lorsque le cor sonne trois fois, vous faites retraite vers l'anneau suivant.

— Je me rappelle, ma dame.

Laklin essuya son front sillonné de sueur et eut un grand sourire.

— On les fait payer cher, pas vrai ?

— Pour ça, oui. Voyons s'ils peuvent s'aligner sur ce prix !

Elle courut vers la section ouest où Antesh rassemblait ses compagnies après avoir fait retraite depuis les brèches. Elle dut se baisser parce qu'un des projectiles enflammés des Volariens passait tout près. Il percuta un mur quelques mètres plus loin, éparpillant briques et braises ardentes dans une débauche de chaleur et de fumée. Antesh avait prévu cette tactique et avait organisé des brigades anti-incendie destinées à se déployer dans les rues entre les anneaux. L'une d'elles arrivait à présent avec ses seaux, composée surtout de vieillards, avec quelques tout jeunes gens. Ils s'attaquèrent au brasier avec une férocité digne d'une compagnie militaire, le sable et l'eau eurent étouffé les flammes en quelques minutes. Le brasier n'avait pas été très important, d'ailleurs, au vu de la taille du boulet.

— C'est l'intérêt de vivre dans une cité bâtie en pierre, ma dame, expliqua le chef de brigade, une femme charpentée assez âgée.

Reva la reconnut : elle avait fait partie des requérants le jour où elle s'était introduite en intruse dans le manoir.

Malgré ces mots rassurants, on voyait déjà une bonne dizaine de colonnes de fumée s'élever des rues avoisinantes. La ville n'était pas

tout entière ignifugée.

— On lâche rien, les gars !

Antesh, sur ce toit, dominait le quartier ouest. Il avait placé son poste de commandement au sommet du siège de la guilde des maçons, la structure la plus solide de toute la ville. Ses murs épais, ses fenêtres étroites étaient idéaux pour les archers. En dessous, les Volariens, protégés par les boucliers qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes, se rassemblaient autour du rempart. D'autres arrivaient à flots par la brèche derrière. Les assaillants semblaient décidés à démolir la fortification plutôt que la franchir, ainsi que le montrait l'éclat fugitif de lames courtes aperçu parfois sous leur abri mobile : ensemble, ils s'efforçaient de marteler la maçonnerie toute récente.

Reva empoigna une jarre de lampe à huile et la jeta sur la masse de boucliers. Le liquide se répandit partout, jaillissant de la poterie brisée. Elle fit suivre par une flèche enflammée ; les Volariens durent bientôt renoncer à leur abri incendié, la plupart périrent sous la grêle d'acier venue des archers en haut. Mais d'autres arrivaient par les brèches, encore et encore.

Sur la droite résonnèrent deux appels du cor, signal d'une percée imminente de l'ennemi.

— Tenez bon ici ! cria Reva à Antesh avant de courir vers la passerelle la plus proche.

Deux bataillons d'Épées Franches attaquaient en deux points de la portion nord de l'anneau. L'un résistait, mais sur l'autre les assaillants étaient parvenus à établir une tête de pont : une verrue de boucliers, encore réduite mais en cours de croissance, soumise du dessus au jet de flèches et de divers projectiles. À cet endroit, les défenseurs étaient surtout de simples citoyens, renforcés par quelques archers et soldats de la Garde. Ils manquaient d'expérience mais se rattrapaient en férocité ! Reva vit un homme plutôt âgé, charpenté, vêtu d'une blouse de cuir de menuisier, qui se jetait sur les Volariens la hache à la main, suivi de près par de jeunes apprentis. Sur les toits à proximité, on jetait des cailloux et même des bouteilles sur les soldats ennemis, avec un torrent d'injures.

— Crevez, bande de salauds hérétiques ! hurla une jeune femme en hissant au-dessus de sa tête une solide pierre de taille.

Ce beau morceau atterrit en plein milieu des boucliers et y laissa une brèche. Reva vit là une occasion : elle courut jusqu'au bord du toit et sauta. Elle se retrouva sur l'Épée Franche qui tentait de lever son bouclier pour rétablir l'abri commun et lui fit embrasser le pavé. Elle plongea son épée dans sa bouche béante, jusqu'à la cervelle, puis se releva d'un bond alors que les assaillants dirigeaient leurs épées courtes vers elle, pivota, dansa ; sa lame, étincelle d'argent, atteignait

gorges et yeux avec une précision effroyable. Les citoyens d'Altor témoins de cette intervention y puisèrent un nouveau courage ! Le menuisier d'âge mûr brandit de plus belle sa hache et poussa un rugissement tandis que ses apprentis maniaient hachettes et marteaux. D'autres sortirent en courant des maisons alentour, armés de couteaux et de hachoirs. D'autres encore n'avaient carrément pas d'armes, ils se jetaient sur les Volariens, leur décochaient des coups de poing et leur arrachaient les yeux.

Sous cet assaut, le noyau ennemi se disloqua vite. Certains tentèrent de repasser de l'autre côté du mur et basculèrent par-dessus, le dos transpercé de flèches. D'autres combattirent jusqu'à la fin. Un assaillant debout sur le cadavre d'un de ses camarades parvenait à tenir les défenseurs à distance, il maniait son épée avec l'efficacité et l'étonnante économie de moyens trahissant le vétéran. Il grondait, criait des injures en volarien sur les citoyens prêts à lancer l'ultime attaque, mais soudain se crispa à la vue de Reva.

— Toi, tu es un brave, remarqua-t-elle en se jetant sur lui sans attendre.

Ce fut vite terminé. Le bon soldat expira dans une quinte quand la lame de la jeune fille s'insinua par la fente de quelques centimètres sous sa cuirasse.

— Vous permettez ? demanda-t-elle alors au menuisier en désignant sa hache.

L'homme la lui tendit sans un mot, plus qu'intimidé.

— Cet homme..., expliqua-t-elle en se plaçant au-dessus du cadavre et en se baissant pour lui retirer son heaume. C'est sans doute un héros aux yeux de l'ennemi. On va leur montrer ce que deviennent les héros dans cette ville.

Elle entendait que, de l'autre côté du mur, officiers et sous-officiers rassemblaient à grands cris leurs hommes pour un nouvel assaut. Il y eut un silence quand ils eurent reçu la tête du vétéran balancée par-dessus la fortification.

— Vous vous êtes bien battus ! assura Reva aux citoyens dans un sourire.

Elle prit soin de ne pas laisser transparaître sa contrariété à les voir tous à genoux devant elle.

— Rassemblez leurs armes et tenez-vous prêts. Nous n'en avons pas fini, loin de là.

Ils tinrent le premier anneau jusqu'au crépuscule. Ce fut côté est que se produisit la percée : un régiment d'esclaves-soldats parvint à abattre au bélier une section de mur, au prix de pertes effroyables. Les Kuritaï se ruèrent par la brèche pour consolider leur avancée. Seigneur Arentes ordonna alors de sonner trois fois le cor et la retraite se fit

comme prévu. Depuis le toit, les archers couvraient les soldats, ils lâchaient cinq flèches chacun et reculaient de vingt pas avant de recommencer. En dessous, dans les rues, les citoyens renversaient des chariots et des meubles pour gêner durant quelques précieuses secondes la progression des Volariens, avant de se précipiter vers l'anneau suivant.

Reva se tenait avec son arc sur le toit le plus haut situé derrière cette deuxième fortification. Elle observa les derniers défenseurs traverser au pas de course la cinquantaine de mètres de maisons rasées qui formeraient le champ de bataille. Par chance, l'ennemi se précipitait sans trop réfléchir : il se voyait tout près de toucher la récompense de tous ses efforts, celle qui attend les vainqueurs d'une cité ; le massacre et le viol. Ils débouchaient donc à flots dans l'espace dégagé, lames brandies, assoiffés de carnage... sans boucliers.

Antesh devait déclarer plus tard que ce moment avait été le sommet de l'histoire des archers en Cumbraël, et le spectacle fut indéniablement impressionnant ! Il y avait tant de flèches obscurcissant l'air que l'effet n'apparut pas d'emblée, c'était comme tâcher d'admirer les flammes à travers la fumée. Reva décocha six flèches en six secondes. À côté d'elle, Arken s'efforçait de tenir le rythme, mais chaque tension de son arc lui arrachait une grimace. Cette tempête d'acier se prolongea une bonne minute et pas un seul Volarien n'atteignit le deuxième anneau. Antesh ordonna de cesser les tirs, on y vit plus clair : un tapis de cadavres recouvrait le sol, aucun n'était parvenu à moins de dix mètres du mur. Quelques survivants se dissimulaient dans les rues en deçà, deux ou trois égarés titubaient sans se cacher, bardés de flèches. Le calme surnaturel sur leurs visages les signalait comme des Varitaï.

Ceux-là, Reva s'en occupa. Un coup suffit à achever chacun. Un grondement menaçant s'éleva des rangs des défenseurs quand le dernier tomba, puis se mua en un rugissement prolongé empli de haine et de défi.

La nuit n'apporta aucun répit. Les assaillants tentèrent de soumettre la cité par le feu au lieu de leurs attaques répétées, ils jetèrent par-dessus l'anneau des jarres d'huile suivies de flèches enflammées. Une fois de plus, les demeures de pierre se révélèrent un atout, on put maîtriser rapidement la plupart des incendies. Seulement, si la roche ne brûle pas, les gens si. Bientôt des dizaines de victimes devaient faire appel aux bons soins de frère Harin dans la cathédrale ; Reva lui avait proposé d'installer là sa maison de soins, les bancs pouvaient y servir de lits. Elle se remplissait d'heure en heure. Un seul évêque avait eu l'audace de protester, un religieux chenu qui, appuyé sur sa canne, les mains noueuses et tremblantes, avait cité le Livre neuvième

en foudroyant la Dame Gouvernante du regard :

— « Seuls la paix et l'amour peuvent résider en une demeure bénie par le regard du Père. »

— « Ne détourne pas ton regard des nécessiteux », rétorqua Reva avec une phrase du Livre deuxième. « Car jamais le Père n'agira ainsi. » Hors de mon chemin, vieillard.

Tous ces brûlés faisaient pitié avec leurs cheveux disparus, leur chair noir et rouge. Ils hurlaient, les doses généreuses d'andrinople qu'on leur dispensait ne les calmaient guère.

— Encore une journée à ce rythme et il n'y en aura plus, avertit la conseillère.

Elle portait une robe toute simple, recouverte de taches de sang et autres souillures, les manches remontées, les cheveux attachés en arrière. La sueur et la suie mêlaient leurs traces sur son visage. Reva mourait d'envie de l'embrasser, ici, sous les yeux du vieil évêque désapprouvateur et du Père si toutefois Il se donnait la peine de considérer cet endroit précis. Elle en doutait.

— Attention, mon amour, dit tout doucement Veliss qui avait déchiffré son expression. Ils acceptent beaucoup, plus que j'aurais jamais pensé... Mais pas nous deux.

— Je m'en moque, répondit Reva en lui prenant la main.

— Sois vainqueur, Reva.

Veliss fit courir un peu son pouce sur la paume de la jeune fille avant de la lâcher.

— Ensuite nous déciderons de nos priorités...

Le deuxième anneau tint toute la nuit, mais au matin un incendie avait envahi un bâtiment non loin de la section sud du mur. C'était un entrepôt de la guilde des tisserands, rempli d'étoffes. On ne pouvait contenir ce feu enragé, sa chaleur devint vite insupportable pour les défenseurs, Reva ordonna la retraite jusqu'à la troisième fortification. Il y eut plus de pertes cette fois, car les Volariens surent profiter de la confusion et envahirent le mur tandis que leurs archers passaient eux aussi par les toits. Beaucoup, là-haut, dégringolèrent sur la masse de combattants encombrant les rues. Des groupes de soldats d'Altor se retrouvèrent séparés, se retranchèrent dans des demeures qu'ils fortifièrent et abattirent une quantité effrayante des assaillants venus les déloger.

Depuis un toit quelques rues plus loin, Reva observa des Varitaï qui essayaient encore et encore de faire tomber une chapelle. Par groupes, ils s'efforçaient d'escalader les murs du bâtiment ou de passer par ses fenêtres. Leurs cadavres repassaient vite par le même chemin. En fin de compte, ils cernèrent la structure et y projetèrent une bonne centaine de jarres d'huile avant qu'un officier l'enflamme d'une

torche. L'incendie fit bientôt rage, les défenseurs s'enfuirent en hurlant de ce piège ; ils ne paniquaient pas, ils avaient la fureur du feu ! Ils se ruèrent sur les esclaves-soldats sans marquer la moindre peur. La jeune fille, à sa grande surprise, reconnut l'homme à la tête des citoyens, un gros vêtu d'une robe de prêtre qui tailladait les rangs ennemis avec une lame toute fine.

Le prêtre devant la cathédrale !

Il périt, bien sûr, avec tous les autres, dépecé comme une carcasse dans la rue. Mais ceux-là avaient abattu deux fois leur propre nombre d'ennemis.

Reva se détournait de ce spectacle quand quelque chose frappa les tuiles du toit avec un bruit écœurant, comme un baiser mou. L'objet roula pour s'arrêter à ses pieds. Dans un visage aux traits tannés, désormais relâchés, des yeux vides la considéraient. D'autres impacts retentirent autour d'elle : il pleuvait des têtes. En bas dans la rue, une femme hurla ; peut-être avait-elle reconnu l'un de ces projectiles.

La jeune fille se rendit au manoir où Antesh et Arentes discutaient devant une carte.

— Avons-nous des prisonniers ?

On avait rassemblé sous bonne garde une vingtaine d'hommes dans un coin du parc du manoir. La plupart étaient blessés, tous gardaient le silence dans l'attente de leur mort. Le groupe n'était composé que d'Épées Franches, car ni les Kuritai ni les Varitai ne se rendaient et les défenseurs ne tenaient pas vraiment à se donner la peine de soigner ceux hors d'état de combattre.

— Des officiers ou sous-officiers uniquement, signala Antesh. On s'est dit qu'ils pourraient nous apprendre quelque chose.

— Nous sommes dedans et eux dehors, répondit Reva. On n'a pas besoin d'en savoir davantage.

Elle se tourna vers le sergent de la Garde du Palais responsable des prisonniers.

— Cela vous pose-t-il un problème ? Si oui, je m'en occuperai moi-même.

Le soldat secoua la tête, l'air décidé, et leva sa hache.

— Répartissez les têtes, conseilla la Dame Gouvernante. Jetez-les surtout où les Épées Franches sont les plus nombreuses.

Elle se força à rester là, à assister aux exécutions. C'était curieux que si peu des captifs qui ? supplient ou tentent de s'échapper. Sans doute savaient-ils qu'il n'y avait aucun refuge pour eux, que se rendre n'avait fait que retarder l'inévitable. La plupart étaient trop désespérés, trop épouvantés pour faire autre chose que tituber en pleurs jusqu'au billot, fermer les yeux ou vomir de terreur avant que la hache tombe. Un homme, pourtant, resta droit, le regard indompté.

Il garda ses yeux sévères rivés sur Reva alors qu'on l'obligeait à s'agenouiller.

— Elverah, prononça-t-il.

Elle inclina légèrement la tête.

— Pas meilleure, dit-il en langue du Royaume avec un fort accent. Pas meilleure que nous.

— Oh non ! je suis bien pire.

Elle avait tout de même réussi à dormir. Elle s'éveilla sur un toit non loin de la cathédrale, Arken était assis au bord. Il avait déniché une couverture pour elle, mais l'air froid de la nuit la faisait frissonner.

— Ça nous a peut-être donné un peu de répit, fit-il remarquer. Ce truc avec les prisonniers. Voilà bientôt deux heures qu'il n'y a pas eues d'attaque.

Elle n'entendait aucun reproche dans sa voix, il ne la jugeait pas. Il semblait résigné, las.

— Ils reviendront, estima-t-elle.

Elle se leva et s'étira pour chasser ses courbatures.

— Seigneur Arentes m'a dit grand bien de toi, tu as été d'une grande aide hier pour la Garde du Royaume. On dirait qu'ils ont décidé de t'adopter.

— Pas un seul archer convenable parmi eux, répondit-il en haussant les épaules. Facile de se distinguer.

Elle s'enveloppa étroitement dans la couverture et considéra la cité à moitié en ruine sous ses yeux. Des incendies brûlaient dans les rues aux mains des Volariens qui couraient de seuil en seuil : ils avaient appris à ne pas traîner à découvert avec les archers qui les guettaient depuis les toits. Plus près, les citoyens se blottissaient sur les pavés derrière le troisième anneau. L'espace était encombré, on se rassemblait autour de feux où cuisaient des repas ou on restait simplement par terre, éreinté. On parlait peu, seuls se faisaient entendre de temps en temps un cri de bébé ou l'engueulade d'un sergent à un soldat fatigué.

— J'ai menti, Arken, avoua Reva.

— À quel sujet ?

— Al Sorna. Je n'ai eu aucune vision, le regard du Père ne m'a rien apporté. Pour ce que j'en sais, il est peut-être encore dans les Confins ! Si ça se trouve, il n'a jamais eu l'intention de venir à notre aide. Pourquoi le ferait-il ? Ce pays est plein de gens prêts à maudire son nom...

Elle l'entendit se lever. Il fut tout de suite près d'elle, il l'étreignit, solide, chaleureux.

— C'est vraiment ce que tu penses ? demanda-t-il.

Je suis venu ici chercher une sœur, j'en ai trouvé deux.

— Non...

Elle inspira et retint un gémissement : une colonne de Varitaï se rassemblait devant la portion sud de la fortification.

— Non, répéta-t-elle. Il arrive !

Cela reprit aux petites heures du matin et se poursuivit toute la journée. Les Volariens attaquèrent en force en quatre endroits différents et firent précéder chacun de leurs assauts d'une pluie de projectiles atroces lancés par leurs engins de guerre. Parmi toutes ces têtes coupées qui heurtaient les pavés au milieu des défenseurs se préparant à subir une nouvelle ruée, il n'y avait pas que des soldats ni même des citoyens, mais aussi des femmes, de tout jeunes gens. Certains, bien sûr, ne pouvaient supporter ce spectacle. Un homme quitta les rangs et sauta par-dessus le rempart quand la tête d'une jeune fille atterrit tout près. Hurlant, brandissant un hachoir, il se jeta sur les Épées Franches à l'approche et fut bientôt englouti sous une marée d'épées courtes qui le transpercèrent.

Reva intervenait partout où on avait le plus besoin d'elle, elle semait la mort de son arc ou de son épée pour consolider les positions. Parfois son apparition suffisait à ranimer le courage défaillant des défenseurs qui, la voyant sur les toits ou au milieu d'eux, retournaient au combat. Mais, vers la mi-journée, elle comprit qu'il était temps et fit sonner trois fois le cor.

Elle courait avec Arken sur une passerelle en direction du quatrième anneau quand elle aperçut en bas dans la rue seigneur Arentes qui combattait avec une petite troupe de soldats encerclés. Des Varitaï les harcelaient de tous côtés.

— Tenez bon ! cria le vieux commandant à ses hommes.

Ils tentaient d'atteindre l'abri de la fortification.

— Un pas à la fois ! reprit-il.

Reva abattit de trois flèches rapides trois ennemis, mais ce n'était pas suffisant. Des Épées Franches chargèrent en rangs serrés, heurtèrent de plein fouet les défenseurs et brisèrent leur formation. Arentes para une botte et répliqua d'un revers qui entailla la chair de son adversaire, mais son épée resta coincée dans l'épaule de celui-ci. La jeune fille remit son arc en bandoulière et sauta de la passerelle pour atterrir l'épée brandie en plein dans la mêlée. Elle tua un Volarien sur le point de toucher Arentes. Un autre se rua sur elle mais tomba sous les bottes d'Arken qui venait de la rejoindre, la hache en folie.

— Le mur, monseigneur ! ordonna-t-elle à Arentes.

Ils coururent tant bien que mal, aidés par de nombreux défenseurs ; au-dessus, les archers repoussaient l'ennemi.

Reva leva les yeux et vit Arken au sommet de la fortification. Sa silhouette charpentée se découpait sur l'azur du ciel. Il s'écroula à ses pieds.

— Arken ?

Il était face contre terre sur les pavés, en tas. Ses yeux, pour ce qu'elle en voyait, vides, aveugles. Il avait une épée courte volarienne plantée dans le dos.

Le quatrième anneau ne tint pas plus d'une heure, en dépit du massacre qu'accomplit Reva autour du cadavre d'Arken, face à la ruée d'Épées Franches. Dans sa fureur, elle perdit tout sens du temps, elle était insensible à la fatigue. Ils attaquaient, elle les tuait. Finalement, on l'empoigna, on dut la traîner. Elle revint alors à ses sens ; de la pointe de la lame à l'épaule, sur tout le bras, elle était couverte de sang gluant. Elle n'arrivait pas à quitter des yeux le corps d'Arken gisant au milieu des cadavres volariens, puis ils tournèrent un coin de rue et elle le perdit de vue. On la porta au-dessus de la cinquième fortification.

— Ma dame ?

Antesh la scrutait, sa rude main posée sur son épaule.

— Ma dame, je vous en prie...

Elle cilla, se releva lentement.

— Combien en reste-t-il ?

— La moitié au mieux. Nous avons eu beaucoup de pertes à la chute du dernier anneau.

Arken.

— Beaucoup de pertes, approuva-t-elle. Trop.

Elle regarda l'épée qu'elle tenait toujours. Sa lame était brisée à la moitié de sa longueur, elle ne se rappelait pas depuis quand. Elle la jeta sur les pavés et vit un abreuvoir. Elle y plongea la tête pour ôter le plus gros du sang de ses cheveux.

— Nous ne tiendrons pas ici, décida-t-elle.

Elle releva la tête.

— Faisons directement retraite au dernier anneau, l'espace dégagé devant est plus vaste pour les viser.

Reva se rendit au manoir tandis qu'Antesh et Arentes organisaient l'ultime ligne de défense. L'épée était là où elle l'avait laissée en mémoire de son oncle, à côté de la cheminée. Elle la souleva et la trouva plus légère que dans son souvenir. Son tranchant était acéré, brillant. On en avait nettoyé toute trace du sang du Lecteur.

— Ce n'est pas toi que j'étais venue chercher, déclara-t-elle à l'arme, mais tu feras l'affaire.

On avait construit le sixième anneau, le dernier, autour du parvis de

la cathédrale. Chaque portion en était défendue. Les citoyens trop vieux, trop amoindris ou trop jeunes pour combattre s'entassaient dans l'édifice. Les quelques soldats non postés sur la fortification étaient déployés sur la place, prêts à faire face en cas de percée. Reva voyait à quel point ils étaient fatigués, mais tous se mirent au garde-à-vous à son approche. Elle avait sur l'épaule l'épée de son grand-père.

— Je pense que le moment est venu, commença-t-elle, de vous remercier de votre dévouement. Je vous libère désormais de vos obligations. Vous avez admirablement servi ! Vous pouvez partir quand vous voulez.

Une extraordinaire hilarité parcourut les rangs. Elle s'éteignit vite sous le regard sévère de seigneur Arentes.

— J'ose avouer, poursuivit-elle, que ma famille n'a pas toujours mérité un pareil dévouement. Moi la première, en vérité. Parce que je ne suis pas l'Envoyée, voyez-vous. Je vous ai... menti...

Elle se tut parce qu'elle avait senti une goutte de pluie sur sa main. C'était étrange, le ciel était dégagé depuis tellement longtemps... Elle leva les yeux et le vit s'assombrir, des nuages s'y formaient à une vitesse surnaturelle. La pluie se mit très vite à tomber, accompagnée de vents violents. Les incendies de l'autre côté de l'anneau mouraient sous ce déluge !

— Ma dame ! appela Antesh d'une passerelle en hauteur.

Il désignait du doigt le sud.

— Quelque chose arrive par là-bas !

Chapitre 9

Vaelin

Cara vacilla alors que les nuages commençaient à se former. De fins fils de coton s'assemblaient en sombres réseaux épars qui se coagulaient jusqu'à constituer une spirale de presque deux kilomètres de large, en lente rotation.

— Ça va ? s'inquiéta Vaelin.

Il tendit la main pour retenir la jeune fille flageolante.

— La tête me tourne un peu, monseigneur, rien de grave, répondit-elle en se forçant à sourire. Cela faisait tellement longtemps...

Elle inspira et leva une fois de plus les yeux au ciel. Une brise fraîche effleurait l'herbe au sommet de la colline. Dans les nuées, la spirale se tordit. Chaque seconde la voyait s'assombrir, ses volutes s'épaississaient jusqu'à former des monts gris et noir, tumultueux. Cara serra les dents et laissa échapper un grognement de douleur ; la masse nuageuse tournoyante se mit à dériver vers la cité voilée de fumée à dix kilomètres de là environ. Elle annonçait son arrivée par des roulements de tonnerre et, de-ci de-là, l'illumination d'un éclair.

La jeune fille tomba à genoux, blême, les yeux embrumés d'épuisement. Lorkan et Marken se précipitèrent pour l'aider, le plus jeune jeta à Vaelin un regard chargé de rancune que le commandant décida de ne pas relever. Un peu plus loin, le Vannier, son expression d'ordinaire impavide remplacée par une perplexité totale, faisait les cent pas. Il serrait bien fort cette fameuse corde qu'il n'avait cessé de tisser au cours du voyage. Pour autant que Vaelin sache, cet homme n'avait à aucun moment fait usage de son don, même si on l'avait souvent vu transporter des blessés après la bataille. Le commandant observa le Vannier qui détournait son regard de Cara avec une grimace gênée – le chant portait une note indéniable de frustration –, puis se redressait avec détermination.

Il attend quelque chose... ou quelqu'un.

Vaelin revint aux nuages qui se dirigeaient en grondant vers Altor,

lourds de menace. Avec un peu de chance, la pluie qu'ils transportaient suffirait à éteindre les incendies faisant rage en ses murs. La veille, des éclaireurs de la Garde du Nord avaient apporté des nouvelles des terribles épreuves que traversait la ville ; le commandant avait fait presser l'allure. Oui, il les menait durement, chevauchait le long des colonnes qui avançaient au pas de course, le visage impitoyable, promettant en toute sincérité les pires châtiments à ceux qui paraissaient sur le point de ralentir. Ils avaient marché toute la nuit et couvert près de quatre-vingts kilomètres avant qu'il ordonne la halte. Au matin, Nortah avait invité Cara dans sa tente pour lui faire une proposition.

— Il est de mon devoir de vous signaler, monseigneur, dit alors la jeune fille, que je ne puis répondre des conséquences si j'agis ainsi. Je peux faire pleuvoir sur la cité, mais ensuite... (Elle haussa les épaules en signe d'impuissance.) Quand j'étais petite, notre village a subi une terrible sécheresse. Les récoltes s'étiolaient, ma mère a dit que nous mourrions de faim l'hiver venu. Je savais déjà, plus ou moins, que j'avais un don, je m'amusaï à créer de petits tourbillons ou parfois à sculpter les nuages en jolies formes. Alors j'en ai rassemblé un gros, j'ai appelé tous les autres pour qu'ils le rejoignent, et il a plu. Trois jours il a plu, tout le monde était ravi. Ensuite la pluie a cessé, la mare aux canards a gelé. Nous étions en plein milieu de l'été. C'est peu de temps après qu'Erlin m'a trouvée... il a dit à mes parents qu'il pouvait me mettre à l'abri dans le Nord, dans un endroit qu'il connaissait.

— Tu ne dois pas te croire obligée, l'avertit Vaelin. Je sais bien de quel prix nous devons payer nos dons.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin comme simple spectatrice, monseigneur !

Vaelin attendit de voir les nuées au-dessus d'Altor. Le rideau gris ondoyant en dessous trahissait la force des précipitations. Le chant résonnait fort lui aussi, il entonnait l'air de Reva avec une fierté réelle mais quelque peu sinistre. Le temps pressait.

— Le rapport des forces est d'au moins deux contre un, estima le comte Marven devant l'état-major. Il se dégrade d'heure en heure à mesure qu'ils retirent des troupes d'Altor pour nous affronter. Au vu de la situation, monseigneur, je me vois contraint de proposer une stratégie d'embuscades.

Il désigna le milieu de la carte dessinée par Harlick. Le camp volarien n'était plus distant que de quelques centaines de pas, des rangs d'Épées Franches et de Varitaï leur barraient la route vers la cité, soutenus par de grosses forces de cavalerie sur les flancs.

— Nous laisserons notre infanterie sur place et enverrons les Eorhil sur la rive est pour attirer leur attention. Dans le même temps, la

cavalerie nilsaëline et la Garde du Nord se dirigeront à l'ouest. L'ennemi devra alors redéployer ses troupes, ce qui nous permettra d'attaquer ici. (Il posa le doigt sur la droite des lignes volariennes.) Nous leur taillerons de bonnes croupières puis virerons à l'ouest pour rejoindre la cavalerie tandis que les Eorhil menaceront leur flanc est. Cela devrait détourner suffisamment de leurs forces pour accorder un répit aux assiégés. Ensuite, nous pourrons faire retraite jusqu'à la forêt où, sans nul doute, nos amis Seordah donneront du fil à retordre à leur infanterie ! Nous les bloquerons dans des échauffourées, des embuscades, etc. Cela prendra du temps, des semaines plutôt que des jours, mais je pense qu'ainsi nous pourrons l'emporter.

— Altor ne dispose pas de semaines, fit remarquer Nortah. Ni même de jours.

— Mais nous n'avons pas assez de ressources, mon capitaine ! rétorqua Marven, la voix lourde de la fatigue accumulée. Il nous faudrait deux fois plus d'hommes pour enfoncer leurs rangs.

— Alors nous avons fait tout ce chemin pour nous promener dans les bois tandis que cette cité mourra ?

Nortah lâcha un grognement écoeuré.

— Et le fleuve ? intervint Adal. Nous pourrions construire des bateaux, nous ne manquons pas de compétences pour cela. Ainsi nous fournirions des renforts aux assiégés.

— Le temps que nous le traversions, il n'y aura plus personne à qui envoyer des renforts, lui objecta Nortah. Et encore !... À supposer que nous puissions passer l'obstacle de ce monstre qu'ils ont mis à l'ancre au milieu du courant.

Vaelin leva brièvement les yeux vers le toit de la tente. Le tonnerre grondait. La tempête de Cara forçissait, bientôt le sol détrempé serait impropre à toute charge de cavalerie. Il se rendit à l'arrière de l'abri où il avait laissé sur sa couche le paquet enveloppé d'étoffe. Le débat entre ses officiers se poursuivait tandis qu'il en défaisait les nœuds, écartait le tissu, révélait son épée. La voix du sang enfla, accueillante, quand il en saisit la poignée. Elle épousait toujours aussi bien sa main. Il passa le fourreau derrière lui, retrouva ce poids familier sur son dos et se rendit compte que tous autour de lui s'étaient tus. Il sortit de la tente.

— Monseigneur ? demanda Dahrena.

Il rejoignit Flamme à l'attache, le sella, fixa les sangles, mena sa monture vers les rangs de l'infanterie.

— À quoi jouez-vous ?!

Dahrena, face à lui, le souffle court, le scrutait avec une espèce d'effroi ; derrière elle, les officiers, la plupart l'air simplement éberlué. Nortah et Caenis, eux, comprenaient et ne se réjouissaient guère, on le lisait sur leurs visages. Ils échangèrent un regard puis filèrent dans des

directions opposées. Caenis héla son sergent et Nortah courut vers sa compagnie, suivi de Danseneige au pas toujours aussi silencieux.

— Monseigneur ? répéta Dahrena.

— Vous voyez les âmes des autres quand vous volez, supposa-t-il.

Mais la vôtre, la percevez-vous ?

Elle secoua la tête sans rien dire.

— C'est navrant.

Il tendit la main et lui prit le menton, fit courir son pouce sur sa joue.

— Parce que moi, je la vois. Et je trouve qu'elle est des plus étincelantes. Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir prendre soin de ma sœur... Elle risque de ne pas comprendre.

Il se détourna et enfourcha Flamme, puis trotta en tête de l'armée. À hauteur de l'étendard des mineurs, il s'arrêta.

— Rompez les rangs ! ordonna-t-il. Autour de moi.

Les officiers hésitèrent un instant avant de répéter l'ordre. Il fallut encore quelques minutes pour que tous forment autour de lui un cercle irrégulier constitué de l'infanterie et, derrière, de la masse des Seordah.

— Nous sommes arrivés à un point, commença-t-il, où je ne puis vous contraindre à m'obéir par devoir. Désormais, il revient à chaque homme, chaque femme de cette armée de décider de son chemin. Pour ma part... (il pivota sur sa selle, montra du doigt la ville battue par la pluie au-delà des rangs ennemis)... j'ai l'intention d'atteindre le cœur de cette cité. J'ai une amie là-bas, j'aimerais beaucoup la revoir.

Il tendit la main au-dessus de son épaule et dégaina son épée. Il la leva bien haut. Même sous la chiche lumière du ciel assombri, elle brillait, étincelante. Vaelin parcourut du regard, sous la pluie, leurs visages pâles, fascinés et reprit la parole :

— Je tuerai quiconque voudra m'arrêter. Ceux qui souhaitent m'accompagner sont les bienvenus.

Il mit Flamme en route, d'abord au pas. Derrière lui, l'agitation montait, il entendait les voix de Marven et d'Adal dans la confusion d'ordres criés. Il fit appel à son chant et laissa s'éteindre les autres sons, scrutant les rangs volariens en quête d'un signal particulier.

Peut-être l'ont-ils exécuté pour couardise.

Mais soudain il la reconnut, cette note limpide de pur effroi. Son regard s'était posé sur un régiment ennemi juste à gauche du milieu du front.

Eh bien..., songea-t-il. Au moins j'aurai fait la connaissance d'Alornis.

Il éperonna Flamme, l'étalon se cabra avant de foncer au galop.

Le temps semblait couler au ralenti tandis qu'ils se ruaient vers les rangs ennemis. Le paysage devant lui fascinait Vaelin. Des projectiles

enflammés tombaient selon une trajectoire basse, lancés par les catapultes sur le fleuve. La pluie noyait les incendies ; les épais nuages versaient des ténèbres, sauf là où parfois la foudre éclatait.

Les flèches se précipitaient sur lui, il les évita aisément grâce au chant dont la musique résonnait plus fort que jamais. Vaelin la mélodie repéra le Volarien qu'ils avaient fait prisonnier : sa terreur hurlait, aiguë, au deuxième rang de son régiment. Alors Vaelin se mit à chanter, projeta en avant jusqu'à la moindre parcelle de sa fureur, de sa soif de sang. Cela porta. Le commandant sentit se briser comme du verre le dernier vestige de santé mentale de l'Épée Franche qui voyait charger droit sur elle, l'épée tendue à l'horizontale, ce cavalier vengeur. Un remous parcourut le régiment quand le jeune soldat se mit à se frayer de force un passage vers l'arrière en clamant son épouvante, tailladant de son épée courte ceux qui voulaient le retenir. Certains au premier rang se tournèrent pour voir ce qui se passait.

À dire vrai, ce n'était pas grand-chose ! Une toute petite faille dans un front à part cela impeccablement aligné... mais ce jour-là cela suffisait.

Flamme se jeta sur l'ennemi sans crainte, en cheval de guerre accompli, repoussa sur le côté les soldats, piétina sans pitié ceux qui ne s'écartaient pas assez vite. L'épée de Vaelin, pendant ce temps, chantait elle aussi. Le commandant, d'une botte vers le haut, fendit le visage d'un ennemi du menton au crâne et même jusqu'au heaume, puis éperonna sa monture plus avant. Il usait sans trêve de sa lame en un brouillard irrésistible de métal. Dans le sillage de l'homme et de la bête, les soldats s'abattaient, mutilés, et leurs cris s'ajoutaient à celui de leur camarade paniqué qui tentait toujours de tracer un chemin démentiel vers la sécurité.

Un vétéran au visage dur émergea de la foule et porta une botte vive de son épée courte, mais à ce stade le chant ne ratait rien. Vaelin trompeta son alarme et, un instant plus tard, le soldat aguerri tombait à genoux, yeux écarquillés, bouche grande ouverte. Son poignet n'était plus qu'un moignon. Une autre Épée Franche tenta de trancher les jambes de Flamme et y récolta un coup d'épée qui la décapita.

Vaelin et sa monture atteignirent ainsi l'arrière des rangs volariens. L'homme fit s'arrêter le cheval dans une fontaine de sol labouré. Au-delà, l'Épée Franche épouvantée était à genoux en terrain dégagé, les yeux grands ouverts, fixes, plongée dans la folie. Son bourreau fit pivoter sa monture et se vit cerné par ses ennemis. Ils tenaient leurs lames bien à l'horizontale en marchant sur lui malgré leur crainte flagrante.

On rit non loin. Vaelin comprit que c'était lui-même. Il sentit aussi le sang qui s'écoulait sous son nez : il avait suffisamment chanté. Sans en tenir compte, il chargea encore, Flamme piétina le soldat le plus

proche et son cavalier tua ceux qui le flanquaient. Il se pencha ensuite sur la droite et tailla en pièces un sous-officier qui criait des ordres, puis un homme figé d'épouvante.

Mais tous ne restaient pas paralysés ! Plus d'une dizaine de Volariens bondirent en hachant l'air pour tenter de le désarçonner... la voix l'avertissait de chacune de ces attaques. Vaelin paraît, esquivait, tuait dans une débauche de chant, de sang. Et puis Flamme poussa un hennissement strident, chargé de douleur. Il se cabra, une flèche plantée dans son flanc. Le cheval resta encore cabré quelques secondes, projetant ses sabots en avant, avant qu'un spasme de souffrance l'abatte à genoux. Le cavalier éjecté de sa selle se releva aussitôt pour parer une botte et enfoncer la pointe de son épée dans la cuirasse de l'assaillant. L'argent météore n'eut aucun mal à transpercer l'armure.

Vaelin arracha sa lame du corps de l'ennemi et resta près de sa monture à l'agonie, cerné de tous côtés par les Épées Franches qui s'approchaient tout doucement, harcelées d'injures par leurs officiers. Le chant fit entendre une nouvelle note, quelque chose de discordant avec une touche de sauvagerie mais aussi de loyauté absolue, féroce. Il rit encore, les soldats ennemis s'arrêtèrent.

— Je regrette que votre général ne m'ait pas écouté, leur annonça-t-il.

Danseneige atterrit en plein milieu des Volariens, griffes et dents étincelantes. Elle cloua deux hommes au sol. De ses impressionnantes mâchoires elle leur arracha tour à tour la tête. Elle regarda un instant Vaelin, le chant exprima un respect affectueux, et puis elle disparut au plus épais des rangs ennemis, laissant dans son sillage sang et chair déchiquetées.

Le front était enfoncé à présent, une brèche de vingt bons mètres y constituait une cible irrésistible pour la Garde du Nord et les hommes du capitaine Orven. Ils arrivèrent en masse, les armes dégainées. La fissure s'élargit et finalement tout le régiment volarien fut dispersé. Le capitaine Adal, après avoir tailladé à mort un ennemi en fuite, s'arrêta devant Vaelin à côté du corps sans vie de Flamme.

— Monseigneur, vous êtes blessé.

Le commandant porta la main au sang qui coulait à flots de son nez. Il secoua la tête.

— Ce n'est rien. Rassemblez vos hommes et faites mouvement vers la gauche pour attaquer leur flanc avec la cavalerie.

— Vous êtes à pied ! protesta l'officier en voyant son commandant se diriger vers le plus proche bataillon ennemi.

Vaelin lui adressa un vague geste de la main.

— Ça ira, répondit-il sans se retourner.

Le chant était à présent un feu inextinguible qui alimentait sa charge au milieu du front volarien. Vaelin tuait, tuait encore, paraît ou esquiva des coups qui auraient dû l'abattre. Il avait attaqué le régiment par l'arrière. C'étaient des Varitai impossibles à épouvanter, mais également dénués de l'instinct nécessaire pour contrer son habileté magnifiée par la voix. Il se tailla un chemin jusqu'au milieu de leurs rangs et abattit leur commandant qui, contrairement à eux, était tout à fait capable de ressentir la peur. L'homme fouetta sa monture jusqu'au sang et employa le même fouet pour tenter de se dégager de ses propres hommes. Cela ne lui servit à rien.

Le bataillon se désintégra autour de Vaelin ; le meneur Ultin et ses mineurs l'avaient attaqué de front, les hommes des Confins avaient laissé le champ libre à leur fureur alimentée par les atrocités dont ils avaient été témoins en cours de route. Les Varitai combattaient avec leur efficacité automatique, formant de denses nœuds défensifs au sein desquels ils résistaient jusqu'au dernier.

— Rassemblement ! criait Ultin après avoir planté son étendard à l'arrière des rangs volariens. Autour de moi !

— Emmenez-les à gauche, indiqua Vaelin.

Il se tut devant l'expression épouvantée de l'officier. Ultin hoqueta :

— Vous...

Il plongea quelques instants ses yeux dans ceux du commandant, puis cilla et détourna le regard.

— Oui, monseigneur !

Vaelin sentit que ses joues étaient moites. Il porta la main à ses paupières et vit du sang sur ses doigts. Il s'arrêta, tenta de faire taire son chant, mais une nouvelle note d'alarme enfla à cet instant. Il se tourna vers la droite où l'infanterie du comte Marven se battait avec acharnement contre une troupe réduite d'hommes en armure légère qui se mouvaient avec une aisance redoutable. Il se rua vers la bataille. La plupart de ces ennemis dansaient une danse mortelle, une épée dans chaque main. Les Nilsaëliens autour d'eux tombaient par dizaines.

Voilà les fameux Kuritai, comprit Vaelin en se baissant pour éviter un coup de taille.

Il fit une roulade, se releva sur un genou et porta la main en arrière pour trancher le jarret de l'ennemi. Les Nilsaëliens poussèrent un rugissement furieux et se ruèrent sur le blessé, lames en bataille.

Le chant poussa une autre note urgente, Vaelin leva les yeux et vit trois Kuritai foncer sur lui, l'un en tête, les deux autres sur ses flancs. Il cessa de retenir sa voix. Tout d'un coup, ces soldats avançaient dans une atmosphère épaisse comme de l'argile, leur attaque magnifiquement coordonnée apparaissait gauche, molle. Il n'avait que l'embarras de choisir parmi les failles à exploiter. L'intensité du chant

baissa un peu tandis que les ennemis s'affalaient autour de lui dans des éclaboussures de boue – la pluie ne cessait pas. Leurs trois gorges tranchées presque à l'identique laissaient échapper des flots de sang.

Il se redressa et remarqua qu'un autre Kuritaï le considérait tête penchée, avec sur le visage l'air éberlué d'un enfant à qui on montre pour la première fois quelque chose de déroutant. Beaucoup des Nilsaëliens alentour avaient la même expression. Une corde d'arc se détendit, l'esclave intrigué tomba, une flèche dans la poitrine. Ses camarades se tournèrent vers un nouveau danger : Hera Drakil menait ses Seordah dans la mêlée. Malgré leur bravoure, les soldats nilsaëliens n'avaient eu aucune chance de dominer ces ennemis-ci sinon par la force du nombre ; les guerriers de la forêt n'avaient apparemment pas besoin de cet avantage.

Vaelin regarda le chef seordah se baisser pour éviter un coup d'épée courte et se relever d'un bond en frappant de son gourdin. Sous le choc, l'arrière du crâne du Kuritaï explosa. Les autres guerriers eurent vite fait de venir à bout des derniers Volariens qui tombèrent en quelques secondes sous une débauche de coups de gourdins et de poignards tourbillonnants.

— Je comprends pourquoi la forêt reste inviolée, commenta le commandant quand Hera s'accroupit près de lui.

— Tu as besoin du soignant, Beral Shak Ur, répondit le guerrier en l'aidant à se relever.

Vaelin tituba un peu. Le chant s'élevait de nouveau. Il réprima un cri de douleur tandis que du sang frais lui coulait dans la bouche.

Reva !

Il se tourna vers la cité, suivit des yeux l'allée pavée jusqu'aux portes grandes ouvertes, démolies.

— J'ai besoin d'un cheval, annonça-t-il.

Le Seordah, de toute évidence, n'était pas d'accord. Mais le comte Marven s'arrêta près des deux hommes, descendit de sa monture et en présenta les rênes à Vaelin.

— Je suis meilleur à pied de toute manière, assura-t-il.

Il saignait abondamment d'une coupure à la joue.

— Rassemblez vos hommes, lui ordonna le commandant en se hissant en selle.

De là, il avait une vue plus générale de la bataille, notamment l'ensemble du front volarien et des sections attaquées. Le front était brisé là où il se trouvait, et aussi sur la droite où la compagnie de Nortah se laissait aller à sa rage : les hommes enfonçaient un bataillon d'Épées Franches deux fois plus nombreux qu'eux pour assurer la jonction avec les mineurs d'Ultin. Sur la gauche, malgré un assaut furieux de la Garde du Royaume mené par Caenis, l'ennemi semblait résister. Au-delà, une masse confuse de chevaux à peine visible sous la

pluie battante indiquait que les Eorhil domineraient bientôt la cavalerie face à eux.

— Enfoncez-les par l'arrière à l'opposé de la Garde du Royaume, précisa Vaelin à Marven.

Il se rendit compte qu'il devait s'accrocher au pommeau de sa selle pour ne pas tomber.

— Hera Drakil ! poursuivit-il. J'aimerais vous présenter une amie à moi dans cette cité...

Il éperonna le cheval de Marven dans la bonne direction et partit au galop. Près de l'allée pavée, il ralentit un instant : il venait d'apercevoir l'Épée Franche qu'il avait fait paniquer, morte, gorge tranchée, un poignard ensanglanté à la main. Elle portait sur son visage le rictus de démence qu'avait fait naître le chant en elle.

Les rapports d'Harlick lui avaient appris que l'allée pavée mesurait presque exactement trois cents mètres, aussi trouva-t-il étrange cette impression qu'elle s'était allongée de plusieurs kilomètres. Il avait le souffle court à présent, il sentait le sang s'insinuer sous sa chemise et sa cotte de mailles, surgi de son nez, de sa bouche et de ses yeux. Il devait le recracher à intervalles réguliers. Il obligea sa monture à accélérer.

Il dut la faire sauter par-dessus les ruines de la porte. Puis elle fit claquer ses sabots sur les pavés de la ville. La mort, la destruction étaient partout. Le sang coulait en ruisseaux le long des caniveaux chargés de pluie, formait des traînées rouges autour des cadavres jonchant les rues. Quelques Volariens titubaient par-ci par-là, mais la folie inscrite sur leurs traits les déclarait inoffensifs. Les défenseurs avaient érigé des murs à l'intérieur de la cité, ce qui obligea Vaelin à retrouver l'une après l'autre les brèches ménagées par les assaillants. Ce retard le rendait furieux, le chant s'élevait de plus en plus fort.

À peu de distance de la cathédrale, il se trouva contraint de descendre de cheval : même la monture de guerre blanchie sous le harnais du comte Marven refusait d'aller plus loin dans ces voies recouvertes de plusieurs couches de corps. Il avança donc en trébuchant sur les cadavres, la vision obscurcie. Il tomba à genoux près d'un jeune homme avec une épée courte plantée dans le dos, une hache encore à portée de sa main blême.

Il sortait tout juste de l'enfance.

Il se releva avec difficulté et poursuivit son chemin, flageolant. Le bruit de la bataille atteignait à présent son ouïe. Il déboucha dans une avenue où l'on avait rasé les bâtiments. Plus de cinq mille Volariens attaquaient encore une fortification. Ils étaient parvenus à y percer une brèche, les corps s'entassaient tandis que le combat faisait rage de l'autre côté du mur, tout près. Un nouveau cri poussé par le chant le

confirma : elle était là, au plus épais de la mêlée.

Bien sûr... Où serait-elle, sinon ?

— On s'en occupe, annonça Hera Drakil.

Il était soudain apparu à côté de Vaelin. Ses innombrables guerriers accouraient des rues environnantes.

— Je vous en serais bien reconnaissant, admit Vaelin.

La troupe ennemie émit un son curieux quand la charge seordah l'atteignit, un immense soupir grognant son désespoir absolu. Ils avaient souffert des jours de torture en ces murs pour, tout bonnement, rencontrer leur fin soudaine, inéluctable, par la main d'un ennemi bien plus habile.

Vaelin ferma les yeux ; le bruit de la bataille s'éloignait.

Assez, dit-il au chant.

Mais il était las. Il avait si froid.

— Nul besoin de t'agenouiller devant moi !

Elle était debout près de lui, le regardait avec un sourire éclatant. Sur son épaule, une épée de facture renfaëline couverte de sang de bout en bout.

— C'est elle ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne l'ai jamais retrouvée.

La vision de Vaelin se brouilla, l'obscurité l'engloutit un instant. Elle se dissipa mais il découvrit qu'il était allongé par terre, le visage de Reva tout près du sien. Les larmes de la jeune fille tombaient sur sa face ensanglantée.

— J'ai toujours su que tu viendrais...

Il parvint à lever la main et à la lui passer dans les cheveux.

Je vois que tu les as gardés longs.

— Quelle sorte de frère ferais-je, sinon ?

Il toussa. Des embruns de sang jaillirent de sa bouche et éclaboussèrent Reva.

— Non ! hurla-t-elle.

La vision de Vaelin se brouillait de nouveau.

— Non ! Je t'en supplie...

Le froid. Absolu, universel. Il lui transperçait la peau, les os, lui enserrait le cœur. Pourtant il ne tremblait pas, son haleine ne projetait aucune brume. Il battit des paupières. Sa vision lui revenait, il y avait un mur. Il se tourna, ses bottes éveillèrent un écho très fort, très long. Aucun écho ne dure si longtemps.

La pièce était un bête cube de pierre mal dégrossie. À sa droite, une unique ouverture en hauteur dans la paroi. Au milieu, une table fruste faite d'un bois sombre. La surface en était luisante alors qu'aucune lampe ne s'y reflétait et qu'il ne remarquait pas de lumière venant de

la fenêtre. De l'autre côté de la table, une femme assise le considérait avec à la fois de la curiosité et une intense colère. À côté de lui attendait une chaise vide.

— Je sais qui tu es, lui annonça la femme.

Sa voix éveilla un autre écho anormalement long.

Vaelin s'approcha de la chaise mais s'arrêta parce qu'il avait cru entendre un faible bruit, comme un appel doux, plaintif.

On a prononcé mon nom ?

— Je me demande si c'était Tokrev..., reprit-elle.

Elle pencha la tête, plissa les paupières.

— Non, je ne pense pas.

Elle était brune, jeune, belle, ses yeux étincelaient d'intelligence et d'une méchanceté plus intense que tout ce qu'il avait jamais pu voir. Cette malfaisance lui rappelait la chose qui avait vécu en Barkus, mais il se rendait compte que celle-ci n'avait été qu'un gamin grognon comparé à l'être devant lui.

— Vous savez qui je suis, reconnut-il. Et vous ?

Elle lui lança un sourire sinistre.

— Un oiseau chanteur dans une cage ! Toi aussi, désormais.

Il tenta d'éveiller en lui la voix du sang. Il cherchait une note conseillère mais ne trouva rien.

— Pas de chants ici, monseigneur. Pas de dons... à part ceux qu'il nous apporte. C'est rare qu'ils fassent plaisir.

— « Il » ?

Une crispation de rage traversa le beau visage de la femme, qui frappa de la main sur la table.

— Ne joue pas avec moi, ne fais pas l'imbécile ! Tu sais très bien où tu es et qui t'y retient.

— Il vous retient aussi.

La femme se laissa aller en arrière, se détendit, laissa échapper un petit rire.

— Ses châtiments sont cruels mais il manque d'imagination, en général. Cette pièce, le froid, aucune autre distraction que les souvenirs... et j'en ai beaucoup.

Elle porta la main entre ses seins et y massa la peau. Ses yeux se perdirent.

— As-tu jamais aimé, monseigneur ?

Le son retentit encore, plus fort. Il était certain qu'une voix prononçait son nom, lointaine mais familière.

Sans tenir compte de la femme, il alla à la fenêtre et regarda dehors. Le paysage était mouvant, le ciel une tapisserie tourbillonnante de nuées au-dessus de hautes montagnes. Il les vit s'affaïsser peu à peu, les pentes se firent moins abruptes, se couvrirent d'herbe ; en fin de compte il avait sous les yeux de douces collines.

— Ça change d'heure en heure, l'informa la femme. Les montagnes, l'océan, la jungle. Je me dis qu'il a dû connaître ces endroits.

— Pourquoi vous a-t-il cloîtrée ici ? Quel était votre crime ?

Elle cessa de se caresser la poitrine et reposa sa main sur la table.

— Avoir aimé sans être payée de retour. C'était ça mon crime.

— J'ai déjà rencontré un être de votre genre. Il n'y a pas d'amour en vous.

— Crois-moi, monseigneur, tu n'as jamais rencontré personne comme moi !

Elle hocha la tête, désignant la table.

La flûte n'avait pas été là mais à présent elle occupait un peu de la surface de bois luisant. C'était un instrument tout simple, taillé dans l'os, taché par l'âge et qui avait beaucoup servi. Mais, sans savoir comment, il avait la certitude que, s'il la prenait et la portait à ses lèvres, il en tirerait un air retentissant.

— *VAELIN !*

Pas d'erreur : au-delà de cette pièce, on l'appelait avec une force à faire trembler les pierres.

— Il te le rendra, assura la femme en désignant encore la flûte du menton. C'est difficile, pour les gens comme nous, de vivre sans leur chant.

La pièce frémit, les briques commencèrent à se déchausser : quelque chose attaquait depuis l'extérieur. La pierre et le mortier s'effritaient, une chaleureuse lumière blanche s'infiltrait par les fissures.

— Allez, prends-la, insista l'autre. Nous chanterons ensemble quand il nous renverra là-bas. Imagine le chant que nous donnerons !

Il regarda la flûte et se détesta parce qu'il mourait d'envie de s'en saisir.

— Avez-vous un nom ? demanda-t-il.

— Plus d'une centaine, sans doute. Mais celui que je préfère, c'est celui que j'ai gagné avant d'accepter l'aimable marché de l'Allié. Mon père m'avait demandé d'aller mater sans pitié les sauvages du Sud qui s'agitaient. Ils étaient superstitieux, ils me prenaient pour une sorcière... Ils m'appelaient Elverah.

— Elverah.

Il considéra encore la flûte tandis que le mur derrière lui craquait à grand bruit. La pierre cédait. Il chercha le regard de la femme et lui sourit avant de lui tourner le dos, à elle et à son instrument.

— Je m'en souviendrai, assura-t-il.

Quand le mur éclata, il l'entendit crier. La lumière emplit la pièce, en chassa le froid.

— Dis donc ça à ton frère ! Il pourrait me tuer un millier de fois, cela ne changerait rien !

La lumière venait pour lui, elle l'étreignit de sa bienfaisante chaleur,

l'entraîna hors de la pièce. Elle coulait en lui en l'emportant, et lui apportait la vision d'un visage familier.

— Vous aussi étincelez, lui assura Dahrena. Je n'ai eu aucun mal à vous retrouver.

La clarté envahit ses yeux, les derniers vestiges de froid s'évanouirent... mais une autre voix l'atteignit et il frissonna. Ce n'était plus la femme mais quelque chose de bien plus ancien. Cette voix n'exprimait d'autre émotion qu'une absolue certitude.

— Toi et moi... nous devons en finir.

Il se réveilla dans un cri, dans un spasme. Il frissonnait, saisi d'un froid et d'une lassitude extrêmes, presque à en mourir. Il sentit un poids sur sa poitrine et se rendit compte qu'il avait les mains prises dans de longues tresses soyeuses. Dahrena poussa un petit grognement et releva la tête, blême, l'air éreinté.

— Aucun mal à vous retrouver, dit-elle avec douceur.

— Vaelin !

Reva, à genoux à côté de lui, souriait à travers ses larmes. Derrière elle il voyait Hera Drakil et ses guerriers. Le chef au profil d'aigle semblait profondément perturbé.

— Je croyais que c'était Sombrelame pour toi, fit-il remarquer.

Elle rit, l'embrassa sur le front, tout en pleurs.

— Il n'y a pas de Sombrelame ! Ce n'est qu'un conte pour enfants.

Il lui passa le bras autour des épaules et la laissa épancher ses larmes. Il chercha en lui mais il savait déjà quel serait le résultat.

C'est fini. Le chant a disparu.

CINQUIÈME PARTIE

Mon père n'a jamais été homme à s'adonner à la contemplation ni aux grandes déclarations. Ses quelques écrits, sa correspondance souvent péremptoire, constituent certes une lecture austère, limitée aux dérisoires trivialités de la vie militaire. Toutefois, une phrase qu'il prononça la nuit de la chute de Marbellis s'est pour toujours gravée en mon âme. Debout au sommet d'une colline, nous regardions les flammes s'élever au-dessus des remparts, entendions les hurlements des habitants de la ville soumis aux exactions vengeresses de la Garde du Royaume, et je ressentis le besoin de lui demander pourquoi il paraissait d'humeur si sombre. Ne venait-il pas de remporter une victoire digne de glorieuse célébration dans les siècles à venir ? Vous devez comprendre que j'étais fin soûl.

*Mon père ne quitta pas des yeux la ville martyrisée. J'ouïs ses paroles :
— Toute victoire n'est qu'illusion.*

Alucius Al Hestian, *Oeuvres complètes*,
Grande bibliothèque du royaume unifié

Le Témoignage de Verniers

— Hissez les voiles ! cria le général, au bord de l'hystérie, au capitaine du navire. Hissez les voiles, j'ai dit ! Faites bouger cette coque de noix !

Je me rendis au bastingage tandis que les esclaves se hâtaient d'exécuter les ordres du capitaine. Les restes de l'armée se voyaient repoussés vers le fleuve ; les Varitai, avec leur coutumière loyauté mutique, luttèrent jusqu'à la fin, mais les Épées Franches paniquées se jetaient à l'eau. À un peu moins d'un kilomètre au sud, la Cavalerie Franche semblait résister à des hommes vêtus de capes vertes : leur commandant, avec un admirable sang-froid, rassemblait ses troupes en vue d'une percée. Pourtant cet objectif se révéla hors d'atteinte lorsqu'un fort contingent de cavaliers apparut sur leurs arrières et lâcha sur eux une nuée de flèches avant de charger. En quelques secondes, tout reliquat de résistance ordonnée avait disparu dans les rangs volariens. Ne demeurait qu'une foule terrorisée, sans aucun espoir d'en réchapper.

Je me détournai de ces combats féroces et aperçus un cavalier isolé galopant sur l'allée pavée, suivi par ce qui m'apparaissait comme des milliers d'hommes et de femmes munis de gourdins et d'arcs. Pas le moindre élément d'armure dans tout cela. Le guerrier en tête était trop loin pour que je puisse distinguer son visage, mais je n'avais aucun doute quant à son identité.

— Plus vite ! braillait le général dans le fracas de la chaîne de l'ancre. Si ce navire n'est pas au large dans la journée, je veux voir l'os d'échine de chaque esclave à bord percer sa peau !

— En es-tu certain ? demanda Fornella.

Elle était debout près de la table aux cartes, gobelet de vin à la main.

— Je ne te conseille pas vraiment de retourner chez nous avec des résultats si remarquables.

— Nous ne rentrons pas chez nous ! cracha-t-il en réponse. Nous irons à Castellarin attendre la prochaine vague. À ce moment je rebâtirai une armée qui réduira ce pays en cendres ! Écris donc, esclave ! (Il s'adressait à moi.) Moi, général Reklar Tokrev, décrète par la présente l'extermination de tous les habitants de cette province...

Je cherchais du parchemin quand quelque chose attira mon regard. Le navire avait enfin commencé à se déplacer, les voiles se déployaient et les vents dominants nous emportaient vers l'aval. L'équipage ne prêtait aucune attention aux supplications des Épées Franches qui pataugeaient dans le

fleuve. Je plissai les yeux : un carré de toile apparaissait au détour du courant, à un peu plus d'un kilomètre devant nous ! À ce stade de mon existence, j'avais vu assez de vaisseaux pour reconnaître l'étendard meldénéen au sommet du grand mât. Cette imposante bannière toute noire signifiait « ennemi en vue ». Un cri venu du gréement confirma que je ne me complaisais pas dans un fantasme né de ma terreur.

— Archers en position ! ordonna le capitaine. Préparez les balistes ! Les Kuritai à la proue !

Une autre voile apparut derrière le premier navire meldénéen, puis deux encore. Je jetai un coup d'œil au général et eus la surprise de contempler le visage sans fard d'un lâche. Toute son arrogance, toute apparence de sang-froid avait disparu, la sueur brillait sur sa face, ses membres tremblaient, secoués par l'épouvante. Je compris alors que cet homme n'avait jamais vraiment connu le combat. Il en avait vu, avait envoyé ses troupes y périr, mais n'y avait jamais participé. À cette idée, j'eus envie de rire mais me contins. Couard ou non, tant que ce vaisseau flotterait il aurait ma vie entre ses mains.

Cependant, si j'étais capable de contenir mon hilarité, sa femme non. Le regard enfiévré de l'homme se posa sur elle, toujours près de la table aux cartes, riant de bon cœur à la lecture du rouleau que j'avais apporté un peu plus tôt.

— Quoi encore ! rugit-il. Qu'est-ce qui t'amuse à ce point, très honorée épouse ?!

Elle me salua de la main sans cesser de rire.

— Oh !... je me réjouis d'avoir si bien dépensé mon argent.

Le général tourna les yeux vers moi. Sous la colère, son visage blême reprenait des couleurs.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Permets-moi de te réciter ce qui représente peut-être bien le tout dernier opus du célèbre érudit et poète seigneur Verniers Alishe Someren, intitulé Ode au général Reklar Tokrev, à la manière de Draken.

Elle se donna le temps d'une toux introductrice théâtrale et retint un gloussement.

— « Homme de vice et d'orgueil vains / Son épouse – à bon droit – le hait et le méprise ! / Ses mensonges d'ivrogne brutal, il s'en grise, / Besognant sans foi ses putains. »

— Tais-toi, l'avertit son mari d'une voix tranquille.

Elle n'en tint aucun compte.

— « Envoyant sa troupe à la mort, / Il rêve d'un éclat de gloire imméritée... »

— La ferme, vipère lubrique !

Il se jeta sur elle et lui décocha un méchant coup de poing qui la fit tomber. Elle voulut se relever, il lui planta son pied dans l'estomac.

— Toutes ces années à supporter ta langue de pute !

Il la frappa au même endroit, elle eut un haut-le-cœur et se tortilla sur le pont.

— Un siècle auprès de toi, cœur-pur !

Encore un coup de pied. Je vis du sang dans la bouche de la femme.

— Dès la première semaine je savais que je finirais par te tuer...

Le poignard que ma « maîtresse » avait jeté sans y prendre garde dans sa cabine n'avait qu'une courte lame, mais il était très acéré et pénétra sans problème la nuque du général. L'homme poussa un grognement bizarrement aigu, un peu comme un enfant inconsolable qui inspire avec force en prévision de son prochain sanglot, puis chuta en avant. Son nez se brisa sur le pont dans un craquement sonore. Cela a toujours été un des grands regrets de ma vie, qu'il mourût si vite sans savoir qui lui avait porté ce coup fatal. Mais, depuis longtemps, j'ai eu moult occasions de considérer ce fait déplaisant : fort peu d'entre nous connaissent la fin qu'ils méritent.

Fornella bava une traînée rouge sous elle, me jeta un regard las, résigné.

— Je... suppose que... je n'aurai pas... de baiser d'adieu ?

Je me détournai en entendant un bruit de pas précipités : deux Kuritai fonçaient sur moi, chacun avait dégainé ses deux épées courtes. J'avais décidé de courir jusqu'au bastingage et de tenter ma chance dans le fleuve, mais je m'arrêtai net : une flèche venait de se planter dans le bois tout près de moi, très vite suivie d'une quantité d'autres. Je plongeai sous la table, roulant pour éviter les projectiles qui abattirent sans traîner les deux esclaves. Je regardai Fornella ; elle gémissait, terrifiée parce qu'une pointe venait de clouer sa robe aux planches. J'aimerais bien pouvoir attribuer ce que je fis ensuite à une motivation chevaleresque, assurer que seul un courage instinctif me fit l'attraper par les bras et la tirer jusqu'à moi, à l'abri, sous une grêle d'acier. Mais je mentirais. Je savais que cette femme représenterait un otage précieux aux yeux des Meldénéens et espérais m'attirer leur bienveillance en la leur délivrant indemne.

Nous nous blottîmes l'un contre l'autre tandis que tombaient les flèches, bientôt suivies du souffle effarant d'un gros objet lourd, accompagné d'une bouffée brûlante et d'une nuée instantanée de fumée. D'autres projectiles, d'autres souffles chauds... Fornella s'accrochait de plus en plus fort à moi... Je me demande bien quel réconfort elle pouvait trouver en ma présence. Le pont ne tarda pas à gîter de manière inquiétante, le son de la grêle de fer fut bientôt remplacé par les cris et les heurts métalliques du combat naval. Un esclave-marin chut, déjà mort, à moins de cinquante centimètres de notre table. Le sang jaillissait encore de sa blessure au cou. Les exclamations de colère et de défi laissèrent place aux hurlements terrifiés, aux supplications.

Le silence ensuite parut durer des siècles, puis une voix le brisa en quelques mots de patois meldénéen :

— Éteignez ces feux ! clama-t-elle avec une autorité incontestable. Belorath, descendez pour achever tous ceux qui porteraient encore des

armes. Et vérifiez si la coque est intacte... Ce serait bien dommage de ne pouvoir ajouter ce vaisseau à notre flotte !

Je vis deux bottes traverser le pont et s'immobiliser devant la table, bien cirées et brillantes malgré le sang qui les souillait. Fornella toussa, les mains sur son ventre. L'homme bougea, un visage familier apparut sous le bord du meuble, barbu, séduisant avec ses cheveux blonds en rideau devant de beaux yeux bleus.

— Eh bien, monseigneur, me salua le Bouclier, vous devez en avoir, des histoires à raconter.

Selon ses ordres, les départs d'incendie furent très vite maîtrisés, le second revint de sous le pont pour déclarer que la coque était intacte.

— Excellent ! se réjouit le Bouclier en faisant courir sa main sur le bois finement sculpté du bastingage tribord. Avez-vous déjà vu une telle beauté, Belorath ? Un vaisseau pour courir toutes les mers du monde !

— Il s'appelle Typhon-Rageur, indiqua Fornella en langue du Royaume. Elle la parlait avec un fort accent.

Le Bouclier se tourna vers elle, l'expression lourde de menace.

— Il s'appelle comme je le décide. Et vous, vous n'ouvrez la bouche que si on vous y invite.

Il regarda derrière nous, ses traits s'animèrent.

— En fait, voilà sa marraine qui approche...

Il s'avança pour accueillir un groupe hétéroclite qui montait à bord depuis un canot meldénéen.

Je vis d'abord deux hommes, l'un charpenté, l'air fruste, l'autre beaucoup plus jeune mais, de toute évidence, déjà aguerri. Armes à la main, ils considérèrent sans guère d'émotion le carnage sous leurs yeux. L'aîné se détourna et s'inclina devant les trois femmes qui suivaient ; l'une d'entre elles attirait d'emblée tous les regards. Bien droite, svelte, vêtue d'une robe toute simple et d'une cotte de mailles, une écharpe de soie nouée sur sa tête, elle arpentait le pont d'un pas assuré. Sa prestance naturelle ridiculisait les vaines prétentions à la grandeur du général défunt.

— Bienvenue, Altesse, l'accueillit le Bouclier en s'inclinant bien bas, sur la Reine-Lyrna. Veuillez accepter ce cadeau que je vous offre.

La femme hocha légèrement la tête et parcourut le pont d'un regard avisé.

— Mon frère, dans sa flotte, avait un vaisseau baptisé Lyrna. Je me demande ce qu'il est devenu.

Elle s'arrêta, elle venait de me voir. Moi, pour la première fois je remarquais ses cicatrices, la chair cireuse et ravinée qui recouvrait la moitié supérieure de son visage. L'écharpe ne dissimulait qu'en partie son oreille mutilée.

Je baissai les yeux quand elle vint vers moi, mis un genou à terre, tête inclinée, selon la même position que dans la salle du trône de son frère

quelques mois auparavant.

— Altesse...

— Levez-vous, monseigneur.

Je relevai la tête et vis qu'elle souriait.

— Il me semble que nous avions rendez-vous...

Chapitre premier

LYRNA

Quand le canot l'amena au rivage, cinquante personnes environ attendaient sur la berge. Il n'y avait aucune cérémonie, seulement des gens au regard dur, plus ou moins débraillés, qui observaient l'approche du bateau avec des expressions où dominaient l'étonnement ou la méfiance. Ils s'attardaient avec curiosité sur le visage brûlé de la femme coiffée d'une écharpe. À la proue, le Bouclier ne quittait pas des yeux la haute silhouette au milieu des spectateurs.

Comme il est pâle ! songea Lyrna.

Elle n'arrivait pas à ralentir son cœur qui soudain battait la chamade. Près de Vaelin, une jeune femme athlétique, épée attachée dans le dos, longs cheveux auburn liés en arrière dégageant un visage au teint parfait de porcelaine, piqua le sein de la reine d'une pointe malvenue de regret et de jalousie.

Assez ! s'ordonna-t-elle. L'envie n'est pas digne d'une reine.

Mais cela lui restait pénible de voir la manière dont cette donzelle restait tout près de lui, ne le quittait pas des yeux, manifestement inquiète pour lui. Lyrna reconnut quelques visages dans ce groupe : frère Caenis, l'expression sévère, un peu à l'écart ; Al Melna, le jeune capitaine de la Garde Montée, qui tenait la main d'une femme avec de superbes tresses noires et une balafre toute fraîche au-dessus de l'œil. Et puis la fille adoptive du défunt Seigneur de la Tour. Elle aussi semblait tenir à rester tout près de Vaelin.

La quille racla le fond dans les roseaux tout près du rivage. Ell-Nestra mit pied à terre et s'inclina impeccablement, selon sa manière, devant l'assemblée.

— Atheran Ell-Nestra, Bouclier des Îles, se présenta-t-il.

Il se redressa et accorda un sourire peu cordial à l'homme de haute taille.

— Mais il me semble que je connais au moins l'un d'entre vous...

Vaelin lui jeta à peine un coup d'œil. L'air éberlué, il s'approcha de

Lyrna qui débarquait, flanquée d'Iltis et Benten. Il s'arrêta à un ou deux mètres d'elle sans chercher à cacher sa stupéfaction. Elle s'efforça de ne pas se recroqueviller sous ce regard.

Au bout d'un moment, il cilla et se mit à genoux.

— Altesse ! s'écria-t-il d'une voix si ténue, si tendue qu'elle se demanda si c'était vraiment la sienne.

Mais l'expression sur le visage de Vaelin éclatait d'un soulagement irréprensible.

— Bienvenue sur vos terres.

Le manoir du Vassal semblait le seul bâtiment d'Altor à avoir échappé aux déprédations durant le siège. En traversant la ville, Lyrna n'avait vu que ravages. On avait pourtant retiré la plupart des cadavres dans les rues et allumé de nombreux bûchers hors les murs ainsi que creusé bien des tombes. Quant aux corps des Volariens, on les avait transportés par chariot quelques kilomètres plus au sud pour les entasser dans une carrière et les recouvrir de terre sans aucune cérémonie funèbre. Apparemment, l'épouse du général ennemi faisait partie des seuls cinq cents survivants de l'armée tout entière.

Elle se tenait devant eux à présent, le visage grimaçant d'une douleur réprimée, les mains crispées sur son ventre que son mari non regretté avait accablé de coups de pied. Derrière elle, l'état-major victorieux et la cour de dame Reva. C'était un groupe bien disparate qui la constituait : un vieil homme de garde moustachu qui avait par miracle survécu au siège, un archer vétéran que Vaelin semblait connaître, une Asraëline à l'accent faussement noble qui semblait anxieuse de croiser le moins possible le regard de la reine. Mais tous, ainsi d'ailleurs que l'ensemble des citoyens d'Altor, avaient en commun une loyauté fervente envers la nouvelle Dame Gouvernante.

Je vais devoir la surveiller, se dit Lyrna un peu à contrecœur en souriant à l'intéressée à sa gauche. *Deux reines, c'est trop pour un seul royaume.*

Elle était assise dans un fauteuil richement décoré, sous un dais, dans la salle de réception du Vassal. Dame Reva avait proposé la Chaire à sa reine, mais Lyrna avait refusé avec la dernière énergie.

— C'est votre place, noble Dame Gouvernante.

À sa droite, Vaelin était debout, bras croisés. Il était blême, le visage las au point que Lyrna craignait à tout moment qu'il s'effondre. Mais, au cours des heures précédentes consacrées à examiner diverses réclamations et décisions de justice, il était resté bien droit sans se plaindre ni solliciter un siège.

— Nous parlerons en langue du Royaume, ordonna Lyrna à la femme du général, pour que tous ici présents comprennent.

La Volarienne inclina la tête.

— Comme vous voudrez.

Iltis s'avança, l'air féroce.

— La prisonnière s'adressera à la reine en lui attribuant son titre d'Altesse ! intima-t-il à la femme.

Celle-ci eut un rictus de douleur, crispa les doigts sur son abdomen.

— Comme vous voudrez, Altesse.

— Votre nom ? commença Lyrna.

— Fornella Av Tokrev Av Entril... Altesse.

— Vous comparaissez ici accusée d'agression injustifiée contre ce royaume, sans aucune raison, selon des méthodes qui font honte à la notion même d'humanité. Vous encourez la peine de mort.

Elle scruta le visage de cette femme et y lut de la crainte, mais moins qu'elle avait espéré.

Serait-ce possible ? se demanda-t-elle, se rappelant les propos de Verniers. *Aurait-elle vécu si longtemps que la mort ne l'effrayerait plus guère ?*

— Toutefois, poursuivit-elle, seigneur Verniers a parlé en votre faveur. Il m'apprend que votre survie nous serait fort utile et que, si vous ne voyiez aucun inconvénient à tirer profit des nombreuses exactions commises par les vôtres en ce royaume, vous n'y avez pas directement participé. Je serais donc portée à faire preuve de clémence à votre égard, à la condition expresse que vous répondiez sans réticence et avec sincérité à toutes les questions que l'on vous posera.

Elle se pencha en avant, les yeux dans les yeux de la Volarienne, et ajouta dans la langue de la prisonnière :

— Et croyez-moi, *très honorée* noble dame, certains parmi nous entendent le mensonge comme une clameur. Ils sauraient extraire tous les secrets de votre tête une fois celle-ci détachée à la hache de votre corps.

La peur s'intensifia quelque peu chez la prisonnière et elle opina. Iltis frappa du pied par terre.

— Je me soumetts à vos conditions, Altesse, s'empressa-t-elle d'explicitier.

— Fort bien.

Lyrna se carra dans son fauteuil, en saisit avec force les accoudoirs pendant quelques instants.

— Vous serez soumise par la suite, en privé, à un interrogatoire plus approfondi, reprit-elle. Cependant, seigneur Verniers me dit que votre mari parlait de retourner à Castelvarin pour y attendre la « prochaine vague ». De quoi parlait-il ?

— De la prochaine vague de renforts, Altesse, répondit Fornella avec une promptitude encourageante. Les forces qui devaient occuper vos terres et se préparer pour l'étape suivante.

— L'étape suivante ? (Lyrna fronça les sourcils.) Si l'invasion était complète, en quoi pouvait consister l'étape suivante ?

La Volarienne réprima un frisson de douleur.

— La prise de contrôle de ce royaume n'était que le premier pas vers un but plus ambitieux, Altesse. Vos terres présentent un intérêt stratégique dans la perspective de l'objectif final.

Lyrna sentit que Vaelin se raidissait à côté d'elle. Elle se tourna vers lui, le vit scruter la prisonnière avec une intense concentration avant d'exhaler un soupir de frustration.

— Monseigneur ? lui demanda-t-elle, inquiète.

— Veuillez m'excuser, Altesse.

Il eut un sourire épuisé.

— Je... ne suis vraiment pas en forme.

Elle étudia son visage, remarqua ses yeux injectés de sang, ses joues creuses, l'immense tristesse qui assombrissait son regard. Elle savait ce qu'il avait accompli la veille, elle pensait que le monde entier finirait par l'apprendre, et elle se demanda si ce n'était pas ce massacre qui le mettait à ce point mal à l'aise. Elle l'avait toujours cru au-dessus de sentiments aussi mesquins que le remords ou le désespoir, puisque ses actions avaient toujours été sans reproche. Mais là...

Finalement, ne serait-il qu'un homme ?

— Soyez plus claire ! reprit-elle à l'intention de la Volarienne. Quel est au juste cet objectif final dont vous parlez ?

— L'Empire Alpiran, Altesse !

Fornella semblait étonnée que la reine ne soit pas déjà arrivée à une conclusion tellement évidente.

— L'invasion de ce royaume n'était qu'un prélude à celle de l'Empire Alpiran. L'été de l'année prochaine, une armée partira des ports de vos terres pour débarquer sur les côtes nord de l'Empire. Simultanément, des troupes d'importance comparable attaqueront sur sa frontière sud. Ainsi s'accomplira le rêve séculaire du peuple volarien.

Elle eut un sourire à peine perceptible.

— Veuillez me pardonner, Altesse, mais je dois vous dire que cet assaut n'était que le coup d'ouverture dans un jeu bien plus vaste.

— Certes, répondit Lyrna après un moment de réflexion. Un jeu auquel je mettrai fin quand je verrai brûler Volar.

La soirée fut consacrée à une espèce de banquet. En dépit du siège, la capitale cumbraëline ne semblait pas manquer de vivres, la longue table festive du manoir croulait sous les victuailles ainsi que sous d'innombrables bouteilles de crus étonnants.

— La collection de mon oncle, expliqua dame Reva. Et encore, j'en ai déjà donné la majeure partie aux citoyens.

Elles se tenaient dans les jardins de la grande demeure, non loin des hautes portes-fenêtres ouvertes sur la salle du banquet, flanquées d'Iltis et Benten à dix pas. L'Asraëline qui portait apparemment le titre d'Honorable Conseillère auprès de l'occupante actuelle de la Chaire, comme auprès de feu son prédécesseur, restait tout près du plus proche accès vers l'intérieur du manoir. Sa posture comme son expression marquaient une neutralité inflexible, mais elle observait l'entretien des deux femmes d'un regard brillant, scrutateur.

— Vous n'aimez donc pas le vin, ma dame ? demanda Lyrna en tournant le dos à l'indiscrète Conseillère.

— J'ai horreur de ça.

Reva sourit, mal à l'aise, les mains serrées l'une contre l'autre et la tête un peu baissée. De toute évidence, elle n'avait qu'une idée des plus vagues de l'étiquette et passait son temps à négliger les adresses obligatoires vis-à-vis d'une altesse. Lyrna se rendait compte que sa royale personne n'en était pas du tout offensée.

— Je crois me souvenir que votre oncle avait tout du connaisseur. Je me rappelle qu'il pouvait humer une seule fois un verre et annoncer l'année de la vendange, le cépage et même l'orientation du coteau où avait poussé le raisin !

— C'était un ivrogne. Mais mon oncle, aussi. Il me manque énormément.

— Surtout cette nuit, je gage.

Reva laissa échapper un petit rire.

— Ce n'est pas... ce dont j'ai l'habitude.

Elle fronça les sourcils, contrariée par sa négligence, et ajouta :

— Hem... Altesse. Désolée.

Lyrna sourit et jeta un coup d'œil au banquet en cours. Il n'était pas très animé, les conversations s'y faisaient à voix basse. Les convives gardaient à l'esprit les atrocités dont ils avaient été témoins ou les amis qu'ils avaient perdus. Le vin n'en descendait pas moins abondamment dans les gosiers, surtout celui de Nortah Al Sendahl assis sur les marches menant au manoir, le bras enserrant les épaules de frère Caenis. Il gesticulait abondamment, le liquide dans son gobelet débordait.

— C'est sssi beau, mon ffrère ! Grands espaces, chouette vue sur la mmmmer, et... (il donna un petit coup de coude au haut maréchal, lui décocha un clin d'œil)... ch'couche tous les soirs avec une belle fffemme. Tous les soirs, mon frère ! Et toi qui veux rester dans l'Oooordre...

— Cet homme est lassant, fit remarquer dame Reva. Même quand il n'a pas bu.

— Certes, voilà un cadavre bien bavard.

La reine observa les autres convives et remarqua un absent de

marque. Il était retourné au camp militaire au bout d'une heure de festivités, arguant de son indéniable épuisement. Dame Dahrena l'avait suivi, et Lyrna avait compris qu'elle s'était sans doute trompée de cible lors de sa bouffée malvenue de jalousie à l'égard de la Dame Gouvernante.

— Qu'est-il arrivé à seigneur Vaelin ? demanda-t-elle.

Dame Reva eut l'air franchement réticente. Son visage au teint de porcelaine se crispa.

— Il nous a sauvés, répliqua-t-elle.

— Je sais. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que ce sauvetage a laissé des séquelles caractéristiques. Ma dame, je vous en prie, dites-moi ce qui lui est arrivé.

La jeune fille exhala un petit sifflement contraint, elle tordit les lèvres au souvenir pénible de la veille.

— Il a mené les guerriers de la forêt dans la cité, ils ont tué les Volariens. Tous, en quelques instants. Par le Père ! j'aurais bien aimé avoir de tels alliés plus tôt au cours du siège ! Ensuite, je l'ai vu. Il... saignait, à flots. Nous avons échangé quelques mots, il s'est écroulé. Il semblait... (elle se tut un instant, plongea ses yeux dans ceux de Lyrna)... mort. Il semblait mort. Et puis cette dame Dahrena est arrivée. Elle approchait de manière vraiment bizarre, elle avait les yeux fermés mais elle a marché droit sur lui, le pas sûr. Elle était blême ! Elle est tombée sur lui et j'ai cru qu'ils avaient péri tous les deux. J'ai prié, Altesse. J'ai hurlé une prière au Père parce que c'était tellement injuste. Et alors...

Elle frissonna, serra ses bras autour d'elle.

— Et alors ils vivaient de nouveau.

— Y a-t-il eu d'autres témoins ?

— Seulement les guerriers de la forêt. Je peux vous dire qu'ils n'ont pas du tout aimé ça.

— Je crois préférable de garder pour l'instant le secret sur ces événements.

— Comme vous voudrez, Altesse.

Lyrna lui posa la main sur le bras et retourna au manoir.

— Étiez-vous sérieuse ? lui demanda Reva. Comptez-vous vraiment brûler leur capitale ?

La reine s'arrêta, hocha la tête.

— Je pensais chaque mot que j'ai dit.

— Avant tout cela, j'étais tellement sûre de la vertu du chemin sous mes pas. J'avais une mission, une quête sacrée bénie par le Père Universel, rien de moins. Désormais...

La jeune Dame Gouvernante fronça les sourcils, l'air navré. Elle semblait soudain beaucoup plus âgée.

— J'ai commis... certains actes ici. Pour défendre cette cité j'ai

commis des actes... Sur le moment je les estimais justifiés, mais maintenant je ne sais plus. Je me demande si je n'ai pas confondu ma fureur et le bien, le meurtre et la justice.

— En temps de guerre, ma dame, c'est la même chose.

Lyrna se retourna et prit la main de Reva.

— Moi aussi j'ai commis certains actes. Je recommencerais sans hésiter.

— J'aimerais faire un tour, messeigneurs, annonça-t-elle peu après à Benten et Iltis. Inspecter ma nouvelle armée.

Iltis, selon son habitude, s'inclina tout de suite, mais Benten était trop occupé à étouffer un bâillement.

— L'heure vous paraîtrait-elle trop tardive pour cela, monseigneur ? lui demanda-t-elle.

— Toutes mes excuses, Altesse, balbutia-t-il en se tenant bien droit. Je suis à votre...

Elle l'arrêta d'un geste de la main.

— Allez au lit, Benten.

Comme beaucoup des autres convives, Orena semblait avoir nettement apprécié la collection œnologique du défunt Vassal.

— On va v'nir aussi, Altesse, promit-elle en bégayant un peu, le regard dans le vague. J'aime bien les soudards.

— Je vais la coucher, Altesse, décida Murel.

Elle prit la noble dame par la main et l'entraîna vers la grande demeure en dépit de ses protestations plaintives :

— Mais j'veux voir les soudards !

— Son deuil n'a guère duré, fit remarquer Iltis en les regardant s'éloigner.

— Le deuil est une chose très personnelle, monseigneur. Vous m'accompagnez ?

— Je crois de mon devoir de vous dire quelque chose, Altesse, déclara le gros homme alors qu'ils avaient quitté l'allée pavée. À propos de seigneur Al Sorna.

— Vraiment ? Quoi donc ?

— Je le connaissais déjà. Je l'ai rencontré en deux occasions, en fait. Une fois à Linesh où il m'a fait ce cadeau... (il porta la main à son nez tordu)... une autre fois il y a quelques mois, lorsque je...

Lyrna s'arrêta et le regarda, un sourcil haussé.

— Quand j'ai tenté de le tuer, termina le garde attaché à sa personne. Avec une arbalète.

Elle éclata d'un grand rire qui résonna sur le fleuve. Iltis garda un silence stoïque.

— Voilà ce qui vous a mené aux oubliettes avec Fermin, supposa-t-elle.

— J'ai commis une grave erreur de jugement ! Je peux vous promettre que c'est terminé. J'adhérais à la Foi avec une ferveur féroce, sans aucune remise en question. Ma... loyauté s'attache ailleurs désormais.

— J'y compte bien.

Ils reprirent leur marche le long de la berge où quelques cadavres flottaient encore au milieu des roseaux, boursofflés, une dense odeur de chair pourrissante attachée à eux. Après la tempête, l'air était anormalement froid. L'haleine de Lyrna formait une brume devant elle et un peu de glace entourait les corps dans le fleuve.

— L'eau gèle en été, fit-elle remarquer en se penchant pour observer le phénomène de plus près. À la fin de l'été, soit. Ce n'en est pas moins très étrange.

— Jamais vu ça, Altesse, approuva Iltis en se penchant lui aussi pour mieux voir. De toute ma v...

La flèche le transperça à l'épaule et le jeta à terre. Il cria. Les réflexes de Lyrna tout récemment acquis au combat la firent se plaquer au sol, le second projectile siffla au-dessus de sa tête et se planta dans la fine couche de glace au bord de l'eau.

Ils sont tout près, estima la reine d'après l'angle de sa trajectoire.

À un ou deux mètres d'elle, Iltis toujours allongé serrait les dents et cherchait gauchement à dégainer son arme. Lyrna secoua la tête et leva la main pour l'arrêter, tout en fouillant du regard les hautes herbes. Son garde s'immobilisa, mordit sa cape à pleines dents pour ne pas crier de douleur.

Ne le quitte jamais.

Elle avait attaché le poignard à son mollet avant le banquet, malgré ce qu'il y avait d'incongru pour une reine à porter une arme. Elle le dégaina et en plaqua la lame contre son avant-bras pour qu'elle ne luise pas au clair de lune. Elle attendit.

Deux silhouettes surgirent de l'herbe à un peu plus de vingt pas, l'une haute et l'autre trapue. L'homme de haute taille avait un arc bandé à la main, l'autre une hache. Ils approchèrent lentement. Le trapu rit.

— Tu devrais me faire davantage confiance, mon saint ami, railla-t-il. Je t'avais bien dit que le Père nous guiderait droit sur elle !

Elle le voyait à présent, il avait un visage encadré d'une barbe fournie, il était chauve. Il parla plus fort, d'un ton intensément réjoui, et découvrit ses dents.

— Montrez-vous, Altesse ! Nous ne voulons que vous présenter nos hommages.

Encore un peu plus près.

Elle baissa le bras, laissa sa dague lui choir dans la paume.

— Allons, pas de manières, grommela le barbu. On vous rend

service ! Vous ne voulez quand même pas passer toute une vie défigurée ?

Iltis se leva d'un bond en poussant un rugissement. Il dégaina son épée. L'homme de haute taille pivota et le visa de son arc bien tendu. Lyrna aperçut un beau visage mince, des traits crispés par la haine.

Elle n'avait jamais si bien lancé le couteau ! Il suivit une trajectoire parfaite et plongea dans la gorge de l'agresseur. L'homme tomba, la corde de son arc se brisa, la flèche se perdit dans l'herbe. Iltis chargea en direction de l'autre assassin mais ne parcourut que quelques pas avant de s'écrouler à terre en poussant un glapissement de douleur et de déception. La reine se précipita vers lui en même temps que leur adversaire, arracha l'épée à ses doigts sans force et la mania à deux mains. L'acier résonna contre la tête de la hache ; Lyrna reçut un choc à la face, elle s'écroula.

— Comme vous avez la tête dure, Altesse..., constata le trapu.

Il se déroilla les doigts et s'approcha.

— Elle devrait faire un beau trophée.

Un sourire ravi sur le visage, il brandit son arme, puis blêmit : quelque chose venait de passer par-dessus sa tête et d'enserrer son cou. Il poussa un cri vite étouffé quand on l'arracha du sol, yeux exorbités. Il laissa choir sa hache et agrippa la corde qui l'étranglait. Lyrna se releva en crachant du sang et vit un jeune homme musclé, frisé, qui traînait l'assassin trapu vers lui. Il ramenait la corde de ses bras solides aux mouvements brusques et efficaces, l'agonisant frappait du pied sur le sol comme un tambour et reculait de force. Quand il eut l'assassin juste devant lui, le jeune homme posa sa botte sur son cou et serra davantage son arme insolite sans que son visage aussi inexpressif qu'un masque s'anime un instant. Au bout de quelques secondes, les hoquets rauques de son adversaire cessèrent.

La reine s'occupa d'Iltis. Il avait perdu beaucoup de sang, il était tout pâle, au bord de l'inconscience.

— Je vous remercie, soldat, dit-elle au jeune homme musclé qui s'approchait d'elle. Maintenant, s'il vous plaît, ce seigneur a besoin d'un soignant...

Il ne réagit pas. Elle fronça les sourcils. Il allait droit sur elle sans s'arrêter, le visage toujours aussi inexpressif.

— Que... ? commença-t-elle.

Il était trop rapide pour qu'elle puisse lui échapper. Il la saisit aux épaules de ses grandes mains et la ramena à lui. Elle plongea son regard dans le sien. Il examinait ses cicatrices, elle ne lut sur ses traits qu'une détermination dénuée de toute émotion.

— Blessée, articula-t-il.

Il l'étreignit, l'écrasa contre son torse dur.

Puis elle se consuma.

Appendice I

DRAMATIS PERSONÆ

LE ROYAUME UNIFIÉ

Maison Royale d'Al Nieren

Malcius Al Nieren – souverain du Royaume

Lyrna Al Nieren – sœur de Malcius, princesse du Royaume

Ordella Al Nieren – épouse de Malcius, reine du Royaume

Janus Al Nieren – fils de Malcius, héritier du trône

Dirna Al Nieren – fille de Malcius, princesse du Royaume

Maison Sorna

Vaelin Al Sorna – anciennement frère du Sixième Ordre, Épée du Royaume et Seigneur de la Tour des Hauts Confins

Alornis Al Sorna – artiste et sœur de Vaelin

Les Hauts Confins

Dahrena Al Myrna – Premier Conseiller de la Tour du Nord

Adal Zenu – capitaine de la Garde du Nord

Kehlan – guérisseur et frère du Cinquième Ordre

Hollun – trésorier et frère du Quatrième Ordre

Orven Al Melna – capitaine de la troisième compagnie de la Garde Montée du roi

Harlick – bibliothécaire et frère du Septième Ordre, archiviste de la Tour du Nord

Nortah Al Sendahl – professeur, anciennement frère du Sixième Ordre, ami de Vaelin

Sella Al Sendahl – épouse de Nortah

Artis Al Sendahl – fils de Sella et Nortah

Lohren Al Sendahl – fille de Sella et Nortah

Danseneige – tigre de guerre

Ours Sage – chaman du peuple des Ours

Sanesh Poltar – chef de guerre des Eorhil Sil
Sagesse – doyen des Eorhil Sil
Insha ka Forna (Reflet d’Acier au Clair de Lune) – guerrière Eorhile
Ultin – porion à Combesac, plus tard capitaine du premier bataillon de l’Armée du Nord
Davern – constructeur naval, plus tard sergent dans l’Armée du Nord
Cara – habitante de la Pointe de Nehrin
Lorkan – habitant de la Pointe de Nehrin
Marken – habitant de la Pointe de Nehrin
Le Vannier – habitant de la Pointe de Nehrin

LES ORDRES DE LA FOI

Sixième Ordre de la Foi

Sollis – maître d’escrime et frère commandant de la passe Skellane
Caenis Al Nysa – frère du Sixième Ordre, Épée du Royaume et haut maréchal du trente-cinquième régiment d’infanterie
Frentis – frère du Sixième Ordre, ami de Vaelin
Grealin – maître des Chais, frère du Sixième Ordre
Rensial – maître de l’écurie, frère du Sixième Ordre
Ivern – frère du Sixième Ordre, en poste à la passe Skellane
Hervil – frère du Sixième Ordre, en poste à la passe Skellane

Altor

Sentes Mustor – Vassal de Cumbraël
Reva Mustor – nièce de Sentes
Veliss – Conseil Honoraire du Vasselage de Cumbraël
Arentes Varnor – haut commandant du Guet
Bren Antesh – haut commandant de la compagnie d’archers
Harin – guérisseur et frère du Cinquième Ordre, maître de l’os
Arken – jeune homme asraélien, ami de Reva
Le Lecteur – chef religieux de l’Église du Père Universel

Renfaël

Darnel Linel – Vassal de Renfaël
Hughlin Banders – chevalier et baron de Renfaël
Ulice – fille illégitime de Banders
Arendil – fils d’Ulice
Ermund Lewen – chevalier et premier écuyer de Banders
Rekus Wenders – chevalier et premier écuyer de Darnel

La forêt d'Urlish

La Fouine – brigand

Malard – brigand, compère de la Fouine

Illian Al Jervin – esclave en fuite, ami de Davoka

Trente-Quatre – ancien esclave et bourreau

Massacreur – molosse de la Foi et ami de Frentis

Croc-Noir – molosse de la Foi et ami d'Illian

AUTRES

Alucius Al Hestian – poète, ami d'Alornis et Vaelin

Nirka Al Smolen – haut maréchal de la Garde Montée du roi

Tendris Al Forne – Aspect du Quatrième Ordre

Benril Lenial – artiste de renom et frère du Quatrième Ordre

Janril Norin – ménestrel, anciennement porte-étendard du trente-cinquième régiment d'infanterie

Ellora – danseuse, épouse de Janril

Comte Marven – commandant du contingent nilsaëlien de l'Armée du Nord

Jehrid Al Bera – Seigneur de la Tour de la côte méridionale

TERRITOIRE LONAK

La Mahlessa – Grande Prêtresse et dirigeante des Lonakhim

Davoka – guerrière du clan de la Rivière Noire, servante de la Montagne, amie de Lyrna

Kiral – chasseuse du clan de la Rivière Noire et sœur de Davoka

Alturk – Tahlessa du clan des Faucons Gris

Mastek – guerrier du clan des Faucons Gris

L'EMPIRE ALPIRAN

Aluran Maxtor Selsus – Empereur

Emeren Nasur Ailers – anciennement pupille de l'Empereur

Verniers Alishe Someren – Chroniqueur Impérial

Neliesen Nester Hevren – capitaine de la Garde Impériale

L'EMPIRE VOLARIEN

Arklev Entril – membre du Conseil Directeur volarien

Reklar Tokrev – général de la vingtième division de l'ost impérial

Fornella Av Entril Tokrev – sœur d'Arklev, épouse de Reklar
Vastir – contremaître des fosses, employé d'Arklev

L'ARCHIPEL MELDÉNÉEN

Atheran Ell-Nestra – capitaine meldénéen et Bouclier de l'Archipel
Carval Ell-Nurin – Seigneur des Nefs et capitaine du *Faucon-Rouge*
Belorath – capitaine du *Sabre-des-Mers*

SEORDAH SIL

Nersus Sil Nin (Chant du Vent) – prophétesse légendaire
Hera Drakil (Faucon Rouge) – ancien et chef de guerre

Appendice II

RÈGLES DE LA *FEINTE DU GUERRIER*

Un jeu asraélien standard comporte les cartes suivantes, ici répertoriées par rang :

Roi des Loups (valeur : 12)
Reine des Roses (valeur : 11)
Prince des Serpents (valeur : 10)
Seigneur des Lames (valeur : 9)
Dame des Corbeaux (valeur : 8)
Capitaine Rouge (valeur : 7)
Sergent Noir (valeur : 7)
Garde d'Or (valeur : 7)
Archer Vert (valeur : 7)
Spadassin Blanc (valeur : 7)
Forgeron Aveugle (valeur : 6)
Tailleur Souriant (valeur : 6)
Meunier Amoureux (valeur : 6)
Jouvencelle Éplorée (valeur : 6)
Loup Hurlant (valeur : 5)
Faucon Volant (valeur : 5)
Corbeau Festoyant (valeur : 5)
Cheval Cabré (valeur : 5)
Serpent Enroulé (valeur : 5)
Palais (valeur : 4)
Trône (valeur : 4)
Château (valeur : 4)
Couronne (valeur : 4)
Parchemin (valeur : 4)
Épées Croisées (valeur : 3)
Coupe Empoisonnée (valeur : 3)
Dague Sanglante (valeur : 3)

Hache Étincelante (valeur : 3)
Bougie (valeur : 2)
Grimoire (valeur : 2)
Longue-Vue (valeur : 2)
Pilon (valeur : 2)
Plume (valeur : 2)
Matelot Jovial (valeur : 1)
Nuées Orageuses (valeur : 1)
Mer Assombrie (valeur : 1)
Noyé (valeur : 1)

La *Feinte du Guerrier* peut se jouer jusqu'à cinq. En début de partie, le donneur mélange la pioche et distribue six cartes à chaque joueur. Ceux-ci peuvent alors choisir deux cartes de leur main pour les échanger avec deux cartes de la pioche.

Le joueur assis à la gauche du donneur place la première mise ou se couche, et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque joueur ait misé ou passé. Pour toute la durée du coup, les joueurs ont le choix entre relancer ou conserver leur précédente mise. Si personne ne choisit de relancer, on abat les cartes et le détenteur de la main la plus forte emporte le pot. Si un joueur ou plus choisit de relancer, chaque joueur doit égaler la mise la plus haute afin de rester dans le coup. Les tours de mise continuent de la sorte jusqu'à ce que tous les joueurs restants conservent leur mise, après quoi on abat les cartes et le détenteur de la main la plus forte emporte le pot.

Un joueur ayant tiré le Seigneur des Lames et les cinq cartes de la Suite Martiale (Capitaine Rouge, Sergent Noir, Garde d'Or, Archer Vert et Spadassin Blanc) détient la *Feinte du Guerrier* et emporte automatiquement le coup. En dehors de cette éventualité, le pot revient au joueur possédant la main de plus forte valeur (soit la somme des valeurs de chacune des six cartes d'un tirage). En cas d'égalité, le joueur en possession de la carte de plus haut rang l'emporte. Exemple : un joueur possédant le Roi des Loups et cinq autres cartes pour une valeur totale de trente points l'emporte sur un joueur possédant la Reine des Roses et cinq autres cartes pour une valeur totale de trente points.

REMERCIEMENTS

Merci une fois encore à Susan Allison, mon éditrice chez Ace, pour son soutien sans faille et ses conseils, ainsi qu'à Paul Field pour ses relectures. Toute ma reconnaissance va à Michael J. Sullivan pour sa présence de longue date et ses coups de main répétés. Mais surtout, je remercie du fond du cœur tous ceux qui ont donné sa chance à *La Voix du sang* et qui l'ont suffisamment appréciée pour me permettre d'écrire sa suite.

Diplômé en histoire, **Anthony Ryan** a travaillé comme chercheur à Londres avant de se consacrer à l'écriture, grâce au succès immédiat de *Blood Song*, une épopée flamboyante et lyrique, dont voici la suite.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Blood Song

1. *La Voix du sang*
2. *Le Seigneur de la Tour*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Tower Lord*

Copyright © 2014 by Anthony Ryan

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction partielle
ou totale.

Publié avec l'accord de The Berkley Publishing Group,
une marque de Penguin (USA) Inc.

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Illustration de couverture : Didier Graffet

Cartes :

Carte principale : d'après l'illustration originale de Steve Karp,
sur une idée d'Anthony Ryan

Autres cartes :

d'après l'illustration originale d'Anthony Ryan

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est
protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que
personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner
des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2075-3

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

info@milady.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- Couverture
- Titre
- Dédicace
- Carte 1
- Carte 2
- Carte 3
- PREMIÈRE PARTIE
 - Le Témoignage de Verniers
 - 1. Reva
 - 2. Frentis
 - 3. Vaelin
 - 4. Lyrna
 - 5. Frentis
 - 6. Vaelin
 - 7. Lyrna
 - 8. Reva
 - 9. Frentis
- DEUXIÈME PARTIE
 - Carte 4
 - Le Témoignage de Verniers
 - 1. Vaelin
 - 2. Lyrna
 - 3. Reva
 - 4. Frentis
 - 5. Vaelin
 - 6. Lyrna
 - 7. Reva
 - 8. Frentis
 - 9. Vaelin
 - 10. Lyrna
 - 11. Frentis
- TROISIÈME PARTIE
 - Carte 5

- Le Témoignage de Verniers
 - 1. Reva
 - 2. Vaelin
 - 3. Lyrna
 - 4. Frentis
 - 5. Reva
 - 6. Vaelin
 - 7. Lyrna
 - 8. Frentis
 - 9. Reva
- QUATRIÈME PARTIE
 - Le Témoignage de Verniers
 - 1. Vaelin
 - 2. Lyrna
 - 3. Frentis
 - 4. Reva
 - 5. Vaelin
 - 6. Lyrna
 - 7. Frentis
 - 8. Reva
 - 9. Vaelin
- CINQUIÈME PARTIE
 - Le Témoignage de Verniers
 - 1. Lyrna
- Appendice I
- Appendice II
- Remerciements
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales
- Le Club